



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

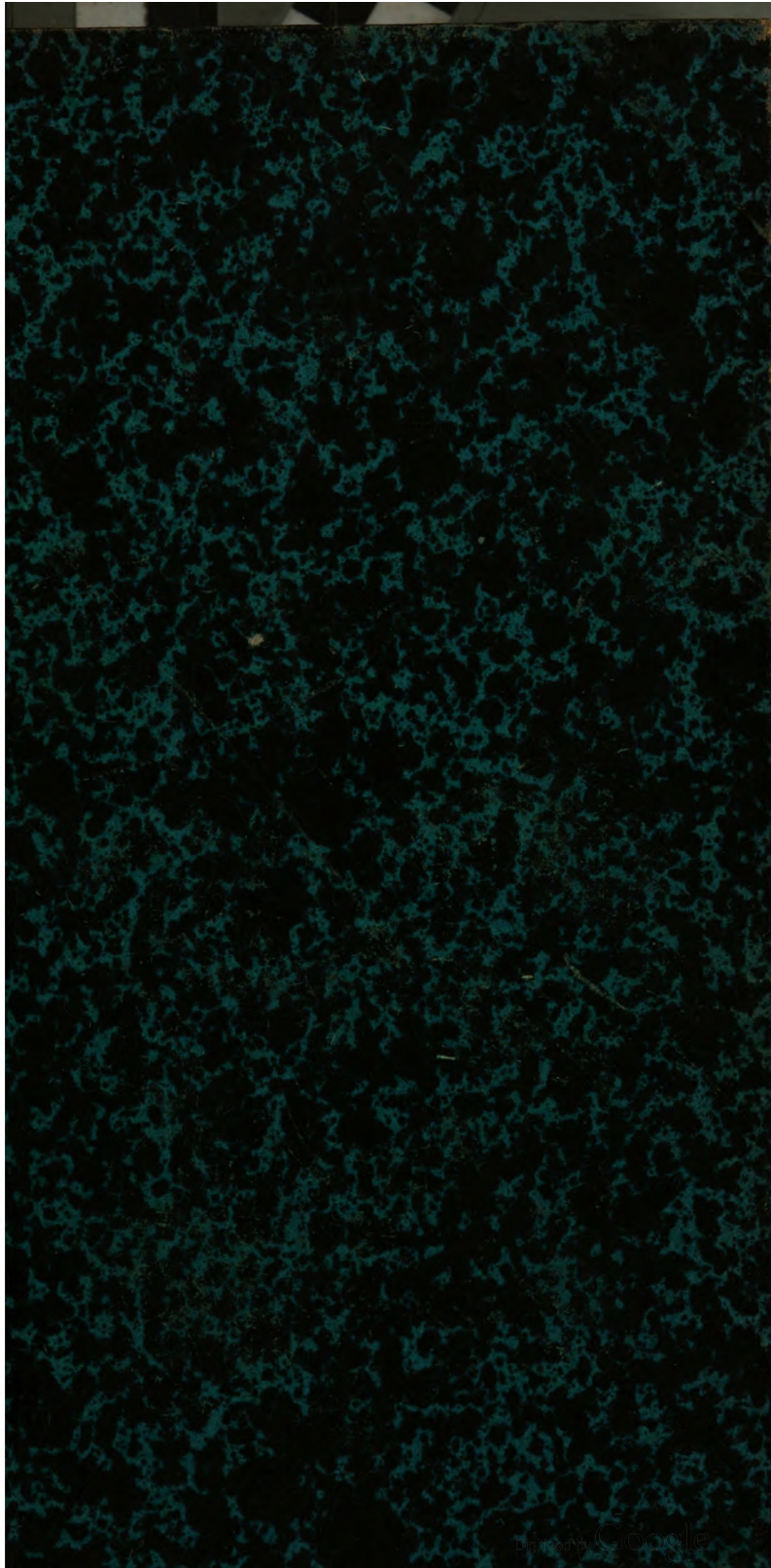
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

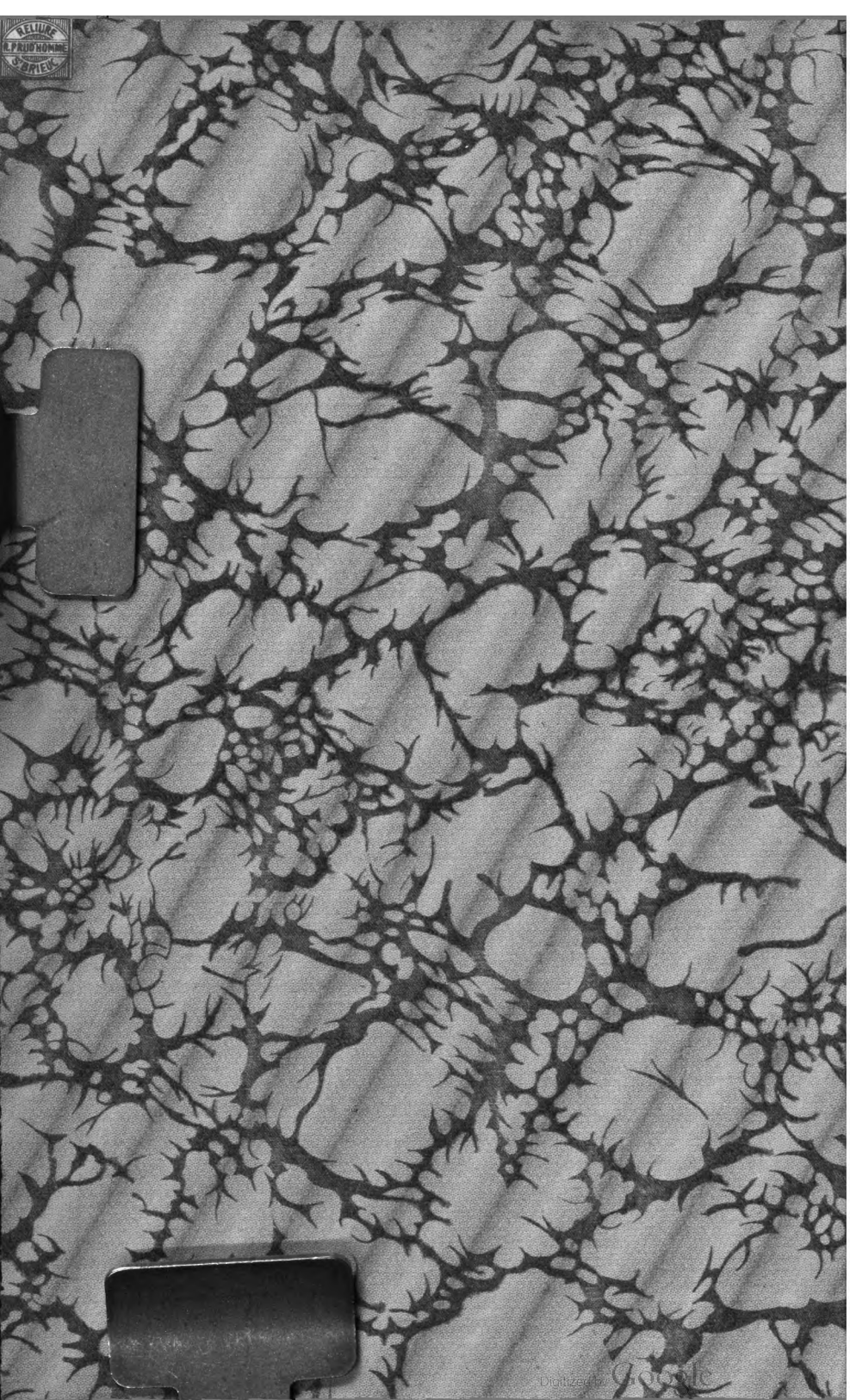
Nous vous demandons également de:

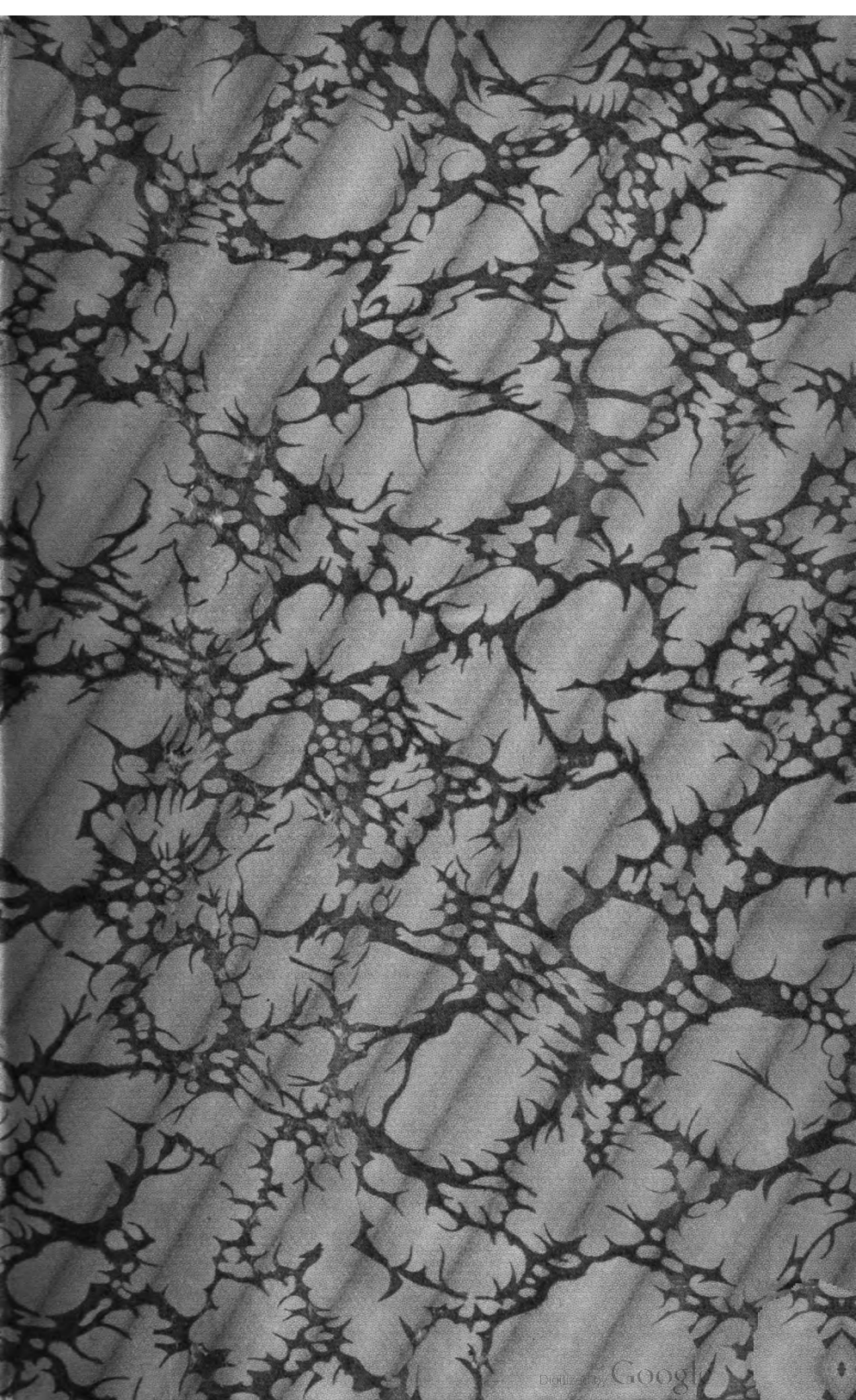
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Z 643

BIBLIOTHÈQUE

"Les Fontaines".

S J

CHANTILLY

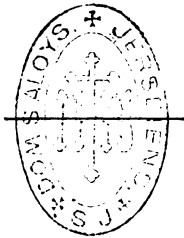
REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Quatorzième Année — Deuxième Série

(Mars 1906 — Juillet 1906)



REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Officier de l'Instruction publique

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1906.
Étranger. 23 fr.

Le NUMÉRO : 60 centimes

Après treize années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous reprenons la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord, elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet, aussi varié, que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque faculté (*lettres, philosophie, histoire, etc.*), les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous allons même jusqu'à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement redigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession ; — elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque* et qui peuvent suivre ainsi l'enseignement de leurs futurs examinateurs ; — elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges, qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les tenant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté ; — elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres ; — elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences** un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de leur temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France*, à la *Sorbonne*, dans les *Universités* de province, par MM. Emile Faguet, Abel Lefranc, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, Desdèvises du Dezert, etc., etc., — ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs, — en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des comptes rendus des soutenances de thèses.

Année Scolaire 1905-1906

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : **N. FILOZ**

Officier de l'Instruction publique

LA REVUE A PUBLIÉ CETTE ANNÉE :

LITTÉRATURE FRANÇAISE. . .	Cours de MM. Émile Faguet, Abel Lefranc, Augustin Gazier ; leçons de MM. Gustave Allais, Paul Morillot, N.-M. Bernardin.
LITTÉRATURE LATINE. . .	Cours de M. Jules Martha ; leçons de M. de Labriolle.
LITTÉRATURE GRECQUE. . .	Cours de M. Alfred Croiset.
PHILOSOPHIE	Cours de M. Victor Egger.
HISTOIRE	Cours de MM. Charles Seignobos et G. Des- devises du Dezert ; leçons de MM. J. Zeiller et E. Douité.
CONFÉRENCES DE L'ODÉON.	Conférences de MM. N.-M. Bernardin, Gaston Deschamps, Leo Claretie, Léopold Lacour, J. Ernest-Charles.
BIBLIOGRAPHIE	Auteurs de l'agrégation, par MM. H. Bornecque et W. Thomas.

SOUTENANCES DE THÈSES. — SUJETS DE DEVOIRS, LEÇONS ET COMPOSITIONS.

PROGRAMMES DES COURS ET DES EXAMENS.

LISTES D'AUTEURS. — OUVRAGES SIGNALÉS. — RENSEIGNEMENTS DIVERS.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^e

15, RUE DE CLUNY, 15

1906

Tout droit de reproduction réservé

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

L'Eglise et l'État en France depuis
l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Le roi et l'Eglise.

L'ancienne monarchie française se faisait gloire du titre de « fille aînée de l'Eglise » et vivait dans une union profonde avec sa mère spirituelle. Ce serait cependant une grave erreur de croire que les rapports de l'Eglise et de l'Etat aient toujours été, même à cette époque, empreints d'une parfaite cordialité. Le roi avait la force pour lui, il le savait, et n'hésitait pas à s'opposer aux ambitions de l'Eglise, quand elles lui paraissaient menacer sa prérogative royale, les intérêts de son royaume, ou simplement son absolutisme.

Les deux rois qui ont gouverné la France du XVII^e siècle ont été l'un et l'autre de pieux personnages. Louis XIII voulait « faire son salut à tout prix » et a mis son royaume sous la protection spéciale de la Vierge Marie. Louis XIV n'a pas hésité à persécuter une partie de ses sujets pour faire pénitence de ses fautes et pour assurer son salut. Ces deux princes n'ont pas été seulement de bons et orthodoxes catholiques, ils ont été des dévots, dans toute la force du terme ; mais l'orgueil royal parlait dans leurs

âmes plus haut que tout autre sentiment et en faisait, presque à leur insu, des hommes de proie, dont la griffe ne ménageait aucun adversaire. Ces fils de l'Eglise, respectueux et soumis à l'ordinaire, eurent leurs crises de violence et de brutalité. Recherchons s'ils avaient une juste idée de leurs droits et de leurs devoirs vis-à-vis de l'Eglise, et si leur conduite à son égard fut toujours juste et raisonnable.

L'ancienne France était fort catholique, mais peu amie du clergé et nullement désireuse de laisser s'établir chez elle un gouvernement théocratique à la mode d'Espagne. Contre les vieilles prétentions des papes et des empereurs, elle s'était toujours révoltée et avait pris pour maxime que « le roi est empereur en son « royaume ». Cet adage voulait dire que la France est une nation pleinement indépendante, sur laquelle personne ne peut prétendre de suzeraineté. Le roi n'a d'autre supérieur que Dieu ; il ne relève que de Dieu et de sa conscience. Souverain seigneur de l'Etat, ne devant sa couronne qu'à sa naissance, il incarne en sa personne la fortune, la grandeur et l'indépendance de la patrie ; le roi, c'est la France fait homme, et ainsi s'expliquent et se justifient le respect, l'amour, le dévouement, le culte véritable que lui rendent ses sujets. Le royalisme du ^{xvii}^e siècle, c'est le patriotisme.

L'Eglise est pour les Français de la même époque la grande patrie spirituelle, hors de laquelle il n'est point de salut. Cette idée farouche est professée par tous, et nous verrons que les hérétiques eux-mêmes attribuaient à leurs Eglises le même privilège exclusif. De même qu'un Français est naturellement royaliste, il est naturellement catholique, les deux conceptions politique et religieuse se complètent dans son esprit et se synthétiseront, un jour, dans le cri fameux : « Dieu et le roi ». Mais, si le Français, qui pense, croit et révere tout ce qu'enseigne la foi, il sait aussi très bien distinguer l'œuvre de Dieu de l'œuvre des hommes, et entend que son obéissance soit raisonnable.

Dans le peuple, cette tendance critique se révèle par la persistance des vieilles railleries à l'encontre des moines et des clercs, par les dictons irrévérencieux, les fabliaux au gros sel, les contes pimentés qui font le régal de la canaille, et, parfois aussi, avec La Fontaine, le mets des plus délicats.

Chez les gens instruits, l'individualisme s'accuse par le goût de la lecture et de la discussion théologique, par le succès du jansénisme, du molinisme, du quiétisme, par l'accueil fait aux *Provinciales*, à *Don Juan*, à *Tartuffe*, au *Lutrin*.

On veut être catholique, mais à la française, et non à l'espagnole

ou à la romaine. Si les jésuites ont leur clan, les gallicans ont aussi le leur, et c'est là que se rassemblent les hommes fidèles aux vieilles idées nationales, c'est là que l'on fronde encore le Concile de Trente, que l'on s'inquiète des empiétements du Saint-Siège, que l'on anathématise la bulle *in Cæna Domini*, que l'on s'indigne de la vénalité et de l'avidité de la Cour de Rome.

On croit bien que l'Eglise ne peut errer ni faillir, mais on ne veut pas admettre qu'un homme, fût-il le pape, parle en son nom. Le Parlement, la Sorbonne, l'Université, paraissent tout aussi qualifiés que lui pour définir les matières de foi.

La tradition nationale est donc royaliste et gallicane ; elle est avant tout *française*.

Louis XIII et Louis XIV ont largement profité de ces théories.

Ils ont accepté le culte patriotique que leur ont voué leurs sujets ; ils ont eu de leur puissance, de leur majesté, de leur supériorité sur le reste des humains l'idée la plus complète et la plus large.

Ils ont moins bien compris de quel avantage pouvait être pour eux le gallicanisme. Les jésuites, qui ont été les infatigables soutiens de l'autocratie pontificale, ont eu grand crédit auprès d'eux et les ont détournés du gallicanisme. Ils n'ont pu le leur faire abandonner entièrement, mais ils les ont empêchés d'en faire la base de leur politique religieuse. Louis XIII et Louis XIV n'ont été gallicans que par politique, et n'ont vu dans le gallicanisme qu'une machine de guerre contre le Saint-Siège, un épouvantail, qu'ils dressaient devant Rome lorsqu'elle devenait trop encombrante, et qu'ils retiraient de devant ses yeux quand elle avait consenti à quelque accommodement. Leur diplomatie a perdu ainsi la grande allure qu'elle aurait pu avoir et a pris une marche capricieuse et désordonnée, qui trahit la faiblesse de leurs principes.

D'autre part, Louis XIII et Louis XIV ont toujours vu dans les clercs des sujets, responsables, comme les autres, de leurs opinions et de leurs actes, et les ont châtiés durement toutes les fois qu'ils y ont trouvé intérêt.

Et, quant aux biens ecclésiastiques, ils les ont respectés en général, mais comme le pouvaient faire des hommes qui se croyaient maîtres de la vie et des biens de leurs sujets.

Ils ont donc été pour l'Eglise des maîtres sévères et capricieux, dont l'action ne s'est pas toujours portée où elle devait et s'est souvent exercée à l'encontre de toute justice et de tout droit.

Les rois se montrèrent le plus souvent très indulgents pour les abus dont leur autorité n'avait pas à souffrir.

Le cardinal Alexandre de Médicis écrivait à Rome, le 8 septembre 1597, que les revenus de plusieurs évêchés vacants appartenaient à des soldats et à des femmes... que beaucoup de moines faisaient grand scandale et donnaient lieu à beaucoup de plaintes, que la plupart des religieuses ne gardaient plus la clôture, restaient des mois entiers chez leurs parents et portaient des habits immodestes ; les abbesses faisaient figure d'héritières.

Henri IV nomma Charles de Levis évêque de Lodève à quatre ans, et s'en amusait dans une lettre à Marie de Médicis : « Je ferai « la Toussaint où je me trouverai. M. de Lodève est mon confes-
« seur, jugez si j'aurai l'absolution à bon marché. »

Henri de Verneuil, bâtard du roi, fut évêque de Metz à dix ans et demi.

En 1609, un capitaine huguenot, marié, était abbé d'un monastère de la Bresse. Il avait établi un haras dans une partie des bâtiments, empilé le foin dans l'église, où il ne restait plus aux moines qu'une petite partie du chœur pour dire la messe. Dans la maison abbatiale logeaient plusieurs soldats huguenots, qui chantaient leurs psaumes et au demeurant menaient joyeuse vie... ; on ne voyait que moines à la chasse avec les soldats et, s'ils sortaient, c'était montés sur de grands chevaux et des meilleurs, roulant bien armés par le pays avec l'épée et le pistolet (*Mariéjol, Henri IV et Louis XIII*).

En 1639, quand Nicolas Pavillon vint prendre possession de l'évêché d'Alet, il trouva sa cathédrale « d'une indécence qui ne « se peut concevoir » et sa maison épiscopale abandonnée depuis près d'un siècle. Son prédécesseur, M. de Polverel, avait obtenu l'évêché comme récompense des services qu'il avait rendus dans la cavalerie royale (1622). Il habitait le château de Cornavel avec une dame, dont il avait eu plusieurs enfants. Il leur avait conféré les meilleurs bénéfices de son diocèse, et en avait donné aussi à une de ses nièces, qui les mettait en adjudication et les faisait desservir par ceux qui lui demandaient le moins d'argent (*Histoire ecclésiastique*.)

Abelly, évêque de Rhodéz, auteur d'une vie de saint Vincent de Paul, écrit que vers 1625 « le sacerdoce était sans honneur, et « même dans un tel mépris en quelques lieux qu'on tenait pour « quelque sorte d'avilissement aux personnes de condition tant « soit peu honnêtes selon le monde de se mettre dans les saints « ordres, à moins que d'avoir quelque bénéfice considérable « pour en couvrir la honte, et, selon la coutume opinion du « monde, c'était alors une espèce de contumélie et d'injure que

« de dire à quelque ecclésiastique de qualité qu'il était un « prêtre ».

Les guerres civiles de la Fronde remplirent les villes de prêtres, de moines et de religieuses, chassés de leurs paroisses et de leurs couvents, dénués de toutes ressources et qui, poussés par le besoin et le désespoir, devinrent souvent un sujet de scandale.

Le clergé des paroisses était d'une ignorance invraisemblable. Le coadjuteur de Rouen se montrant disposé à refuser pour incapacité notoire deux candidats à la prêtrise, l'archevêque lui dit en riant : « Ne laissez pas de les recevoir : il vaut mieux que la « terre soit labourée par des ânes que de rester en friche. »

La Grange, intendant d'Alsace de 1674 à 1698, nous dépeint les curés d'Alsace comme de bons vivants, aimant naturellement le vin et les compagnies, étudiant ce qui était nécessaire pour satisfaire leurs supérieurs, mais sans rien approfondir exactement, et, avec tout cela, très supérieurs aux curés de campagne du royaume « dont ils auraient pu être les maîtres ».

Ce n'est pas du pouvoir royal qu'on pouvait attendre la réforme des mœurs ecclésiastiques. Louis XIV, comme Louis XIII et Henri IV, semble avoir aimé les prélats grands seigneurs et fastueux et n'a jamais fait difficulté de nommer des indignes, quand il a cru politique de le faire.

L'abbé de Sainte-Croix, fils du premier président Molé, possédait six abbayes, un prieuré, un petit gouvernement, et, par surcroît, « les chiens de Sa Majesté pour le chevreuil ».

Lorsque Denis Sanguin se démit de son évêché de Senlis en faveur de son neveu, celui-ci fut sacré par vingt-cinq évêques. On les servit chacun à part, et chacun avec quinze plats ; soit 390 plats pour 26 personnes.

Au sacre de Jacques Nicolas Colbert, coadjuteur de Rouen, il y avait 42 évêques. M^{me} de Sévigné fait observer plaisamment qu'il n'y en avait guère davantage au Concile de Nicée.

« Au Sacre de M^{me} de Chelles les tentures de la couronne, les « pierreries au soleil du Saint-Sacrement, la musique exquise, les « odeurs et quantité d'évêques qui officiaient surprisent tellement une manière de provinciale qui était là, qu'elle s'écria « tout haut : « N'est-ce pas là le paradis ? — Ah ! non, Madame, « dit quelqu'un, il n'y a pas tant d'évêques. » (M^{me} de Sévigné.)

Tous ces scandales pâlisent devant la candidature du baron de Watteville à l'archevêché de Besançon. Watteville, cadet d'une grande famille de la Franche-Comté, était entré fort jeune chez les Chartreux. Leur règle ne s'accordant point avec son humeur,

il s'évada. Comme il était sur le mur du couvent, le prieur apparut et lui intima l'ordre de redescendre. Watteville le tua d'un coup de pistolet et gagna les champs. A la première auberge qu'il rencontra, il demanda à manger et se fit mettre à la broche un gigot et un chapon, les seules provisions qui garnissaient ce jour-là le garde-manger ; un voyageur affamé survint et lui demanda de partager son repas, Watteville le tua comme il avait fait du prieur.

Il crut prudent de quitter la contrée, se rendit en Turquie, jeta le froc aux orties, se fit musulman et se poussa si bien dans la confiance du Grand Seigneur qu'il devint pacha et servit en Morée contre les Vénitiens. Un jour, l'ennui le prit et il offrit aux Vénitiens de leur vendre les secrets des Turcs, si le pape lui accordait l'absolution de ses crimes, le protégeait contre les rancunes des Chartreux et le réintégrait dans tous ses droits de prêtrise, avec permission de posséder toutes sortes de bénéfices et d'abbayes. La République de Saint-Marc obtint pour son singulier client toutes les miséricordes du Saint-Siège. Watteville se rendit à Rome, y fut parfaitement accueilli par le pape et rentra en Franche-Comté, où il prenait plaisir à narguer les Chartreux. Quand Louis XIV voulut s'emparer de la Franche-Comté, Watteville s'offrit à lui en faciliter la conquête, à condition qu'il deviendrait archevêque de Besançon. Le roi le nomma ; mais le pape le trouva trop scandaleux et permit seulement qu'on lui donnât plusieurs riches abbayes : « Il avait partout beaucoup d'équipages, grande chère, une belle meute et bonne compagnie... Il vivait non seulement en grand seigneur, et fort craint et respecté, mais à l'ancienne mode, tyrannisant fort ses terres, celles de ses abbayes et quelquefois ses voisins, surtout chez lui très absolu. Les intendants pliaient les épaules, et *par ordre exprès de la cour*, tant qu'il vécut, le laissaient faire et n'osaient le choquer en rien ni sur les impositions qu'il réglait à peu près comme bon lui semblait dans toutes ses dépendances, ni sur ses entreprises, assez souvent violentes. Avec ces mœurs et ce maintien, qui se faisaient craindre et respecter, il se plaisait à aller quelquefois voir les Chartreux pour se gaudir d'avoir quitté leur froc. » (Saint-Simon.)

Ces faits suffisent pour affirmer que l'influence de l'Etat sur l'Eglise tendit beaucoup plutôt à la corrompre qu'à la moraliser. La préoccupation morale est, d'ailleurs, le moindre des soucis des gouvernements. Machiavel le remarquait déjà, et sa remarque n'a pas cessé d'être vraie.

Si indulgent pour les fredaines des grands et si complaisant à

leur avidité, le gouvernement royal se montrait au contraire très dur aux petits, qui ne pouvaient lui porter ombrage.

Richelieu tirait de ses différents bénéfices 1.500.000 livres de revenu et se faisait encore donner une pension de 30.000 livres sur Chezal-Benoît. Mais il n'en poursuivait pas moins avec le zèle le plus dévot la réforme des ordres religieux. Il expulsait les moines réfractaires, mettait des garnisaires dans les couvents, envoya un jour chez les Carmes trois compagnies de gardes françaises et suisses. Il travaillait à réunir en un seul corps tous les monastères de l'ordre de saint Benoît, mais c'était pour les dominer et gouverner à sa fantaisie.

En 1630, après l'exil de la reine-mère, il fit défendre, sous peine de la Bastille, à tous prédicateurs de prêcher sur le respect dû par les enfants à leurs parents.

Si sa croyance superstitieuse à la sorcellerie empêche qu'on ne voie l'effet d'une vengeance personnelle dans le procès et la mort d'Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, c'est bien le caprice politique du cardinal qui a fait enfermer Saint-Cyran à Vincennes, et l'histoire vaut d'être contée, car il n'en est pas qui montre mieux l'ingérence abusive de la politique dans le domaine spirituel.

Louis XIII avait une peur horrible de l'enfer, et cette terreur avait beaucoup plus de part que l'amour de Dieu au regret qu'il témoignait de ses péchés. Il avait l'*attrition*, comme l'on dit en style théologique, et non la *contrition parfaite*, qui suppose chez le pécheur le regret d'avoir offensé Dieu et le ferme propos de ne le plus offenser. Or il lui tomba entre les mains un livre de dévotion, intitulé *De la Virginité*, par le P. Seguenot, de l'Oratoire, où il était dit que la contrition parfaite était la condition indispensable du salut. Il prit peur; sa mélancolie naturelle s'aggrava, et il devint impossible de l'intéresser aux affaires de l'État. Richelieu le rassura, en lui exhibant son propre catéchisme du diocèse de Luçon, où il était prouvé que l'attrition combinée avec la grâce du sacrement de pénitence suffit au salut; mais il voulut remonter jusqu'à la source d'une opinion si dangereuse pour la sûreté de l'État et manda auprès de lui le P. de Condren, général de l'Oratoire, pour savoir ce que c'était que ce P. Seguenot. Le P. de Condren, pour couvrir son ordre, déclara que la doctrine incriminée était celle de Saint-Cyran, et Richelieu, qui n'aimait pas l'austère ami de Port-Royal, ordonna de l'arrêter. « Vous ne le connaissez pas, disait-il, il est plus redoutable que six armées! » Pour faire plus ample justice, le P. Seguenot fut aussi arrêté et mis à la Bastille.

Les intendants de Louis XIV procédèrent, plus tard, avec la même désinvolture.

Fléchier raconte qu'un bon curé de village d'Auvergne *passa aux Grands Jours* pour s'être emporté dans son prône contre le roi et les ministres : « Il avait dit fort sérieusement à ses paroissiens que « la France était mal gouvernée, que c'était un royaume tyran-
« nique; qu'il avait lu de si belles choses dans un vieux livre qui
« parlait de la république romaine, qu'il trouverait à propos de
« vivre sans dépendance et sans souffrir aucune opposition de
« taille, que le peuple n'avait jamais été plus tourmenté, et
« plusieurs autres choses de grande édification, qui lui sem-
« blaient, aussi bien qu'à ses auditeurs grossiers plus agréables
« que l'Evangile. Ce petit peuple trouva ce prône fort bien rai-
« sonné, ce jour-là. »

En 1710, Pontchartrain écrivait à l'évêque de Luçon qu'il regret-
tait de ne pouvoir lui envoyer de lettres de cachet pour enfermer
arbitrairement les prêtres de son diocèse, mais que cette affaire ne
dépendait que du roi.

Le développement extraordinaire de la richesse monastique
excitait avec raison l'attention du gouvernement royal. Riche-
lieu était ennemi de la multiplication des monastères : « Il faut,
« dit-il, mépriser l'opinion de certains esprits, aussi faibles que
« dévots, et plus zélés que prudents, qui estiment souvent que
« le salut des âmes et celui de l'Etat dépendent de ce qui est
« préjudiciable à tous deux. »

Ces idées étaient justes en elles-mêmes, mais il importait au bon
ordre et au bon renom de la monarchie de les concilier avec le
respect du droit de propriété.

Nous touchons, ici, à un des points les plus délicats des rap-
ports de l'Eglise et de l'Etat; voyons s'il n'est pas possible de
définir en pareille matière le *cuique suum*, le droit de l'Etat et
le droit de l'Eglise.

Il n'y a en principe qu'un droit, comme il n'y a qu'une morale :
l'Eglise, acquérant la propriété, en vertu des modes réguliers
d'acquisition reconnus par le droit civil, devient propriétaire
aussi légalement que le deviendrait un simple particulier. Toutes
les distinctions qu'on a cherché à établir entre la propriété indi-
viduelle et la propriété collective sont, aux yeux d'un juriste,
sans valeur et sans fondement. Quand une association religieuse
a légalement acquis un bien quelconque par une vente régulière,
une donation ou un testament valables en justice, ce bien devient
la propriété de cette association, comme s'il avait été vendu,
donné ou légué à un simple particulier. Soutenir le contraire,

c'est méconnaître le droit de propriété, c'est le saper par la base, c'est menacer dans la propriété ecclésiastique toutes les propriétés collectives, et, par voie de conséquence, toutes les propriétés privées.

Cela posé, il faut ajouter que le droit de propriété ne peut pas avoir un caractère plus absolu que n'importe quel autre droit humain, et qu'il comporte des limites et des restrictions, fondées sur l'utilité commune et le respect des intérêts généraux.

Personne ne pourra raisonnablement soutenir que, s'il se trouvait un homme assez riche pour acheter la terre entière, il serait juste et légitime que tous les autres hommes fussent ses fermiers ou ses locataires.

L'extension démesurée de la richesse territoriale d'un particulier ou d'une corporation constitue certainement une anomalie sociale, et doit être combattue et entravée — mais toujours par des moyens légaux, par des mesures prohibitives et préventives, qui empêchent l'accaparement des terres, et par des expropriations pour cause d'utilité publique, quand cet accaparement dommageable s'est produit.

Il faut remarquer, de plus, que la propriété ecclésiastique ne changeant jamais de mains, le fisc se trouve fraudé par ce fait de droits considérables, qui pèsent de tout leur poids sur les biens des particuliers. C'est là un privilège injuste et qui ne doit pas être maintenu. Mais le Moyen Age avait trouvé le vrai remède à ce mal en instituant auprès de chaque association propriétaire un « homme vivant, mourant et confisquant », qui la représentait à l'égard du fisc et le mettait à même d'exercer ses droits lorsqu'il venait à mourir, ou à commettre quelque crime emportant confiscation. Laissons de côté cette dernière conséquence, inique puisqu'elle punit l'innocent des fautes du coupable; l'homme vivant et mourant du Moyen Age remet les associations ecclésiastiques sur le même pied que les individus, au point de vue fiscal, et résoud d'une manière très satisfaisante cette grosse difficulté.

Voilà comment se présente, en droit pur, la question de la propriété ecclésiastique. Cette propriété est réelle et aussi légitime que la propriété individuelle ou collective laïque; elle comporte une limite; elle ne doit point exempter l'Eglise des droits de mutation.

Mais le roi n'a su ni respecter le droit ni éviter les abus; il s'est toujours trouvé impuissant à empêcher l'accaparement des terres et à soumettre le clergé à un régime légal de contributions aux charges du royaume; il s'est montré souvent à son égard brutal et

fantasque, en même temps qu'il lui cédait ce qu'il n'aurait point dû lui accorder.

François I^{er} commence ce régime d'arbitraire avec l'institution des abbayes commendataires.

En 1561, à l'assemblée de Poissy, le clergé consentit à payer au roi un impôt régulier sous le nom de « décimes », qui, accordé d'abord pour six ans, fut renouvelé à diverses époques et finit par devenir perpétuel. Les décimes servaient au paiement des rentes sur l'Hôtel de Ville et montaient environ à 1.200.000 livres par an.

En 1621, à l'occasion de la guerre contre les réformés, le clergé consentit à une nouvelle création d'offices dont la finance vint au roi.

En 1628, il donna 3 millions pour aider à la prise de La Rochelle.

En 1636, nouvelles demandes d'argent pour la guerre. Le clergé cria misère, défendit avec âpreté son bien, qu'il appelait le patrimoine des pauvres, et finit par accorder au roi 200.000 livres de rente pendant cinq ans.

Richelieu, pour lequel la raison d'Etat primait toutes les autres, résolut de faire contribuer désormais le clergé sans lui demander son avis.

Il fit déclarer, en 1639, par le roi que le droit de posséder des biens de mainmorte était une concession gracieuse du monarque, qui pouvait contraindre les ecclésiastiques, « à vider leurs mains « desdites possessions, dans l'an et jour de leurs acquisitions et « à, faute de ce faire, les en dépouiller ». Il ordonna aux monastères établis depuis moins de trente ans de fournir un inventaire général de tous leurs biens pour l'établissement de nouvelles taxes.

Il soumit à l'enregistrement, moyennant finances, un grand nombre d'actes de la juridiction ecclésiastique.

Il prorogea pour cinq ans l'obligation, souscrite par le clergé en 1635, de payer 200.000 fr. par an aux rentiers de l'Hôtel de Ville.

Il invita les bénéficiers à lui verser pendant deux ans le sixième de leurs revenus.

Le clergé montra une telle irritation que Richelieu n'osa lui refuser le droit de tenir une assemblée générale; mais il la réunit à Mantes, dans le diocèse de Chartres, dont l'évêque était son ami, et ce fut pour lui demander de nouveaux sacrifices. Mais, au lieu des 6.600.000 livres qu'il réclamait, il n'obtint que 5.500.000 livres, et dut faire expulser de l'assemblée les archevêques de Sens et de Toulouse, et les évêques d'Evreux, Maillezaïs, Bazas et Toulon.

Cette mesure révolutionnaire est d'autant plus étrange que la cour avait un parti à l'assemblée et que l'évêque d'Autun, Claude de la Magdeleine, déclarait déjà que tous les biens de l'Eglise appartenaient au roi, et que Sa Majesté, « laissant aux ecclésiastiques de quoi pourvoir à la nourriture et entretènement « modéré », pouvait prendre tout le surplus.

De nouvelles exactions furent perçues en 1652 pour le sacre du roi, en 1660 pour son mariage, et l'usage s'établit de demander à chaque assemblée du clergé un nouveau *don gratuit*, dont le chiffre, toujours âprement discuté, mettait aux prises l'avarice des bénéficiers et l'avidité du fisc royal.

Les assemblées quinquennales du clergé étaient mal vues de l'administration royale. Louis XIV écrivait à Colbert, le 5 juin 1675 : « Je vois par ce que vous me mandez que l'assemblée du « clergé commence très bien. Faites ce qui dépendra de vous pour « qu'elle finisse bientôt. Continuez à faire ce que Madame de « Montespan voudra, et me mandez quels orangers on a portés à « Clagny, car elle me mande qu'il y en aura et je ne sais lesquels « ce sont. »

Avec les grandes guerres de la fin du règne, les besoins d'argent se font de plus en plus pressants, et le roi en arrive à piller sans vergogne. Un pamphlet de 1690, *Les soupirs de la France esclave*, nous dit « qu'on impose aux couvents des taxes qui vont bien au « delà de leurs revenus ; on a proprement pillé l'argent des églises « et des trésors. Ces biens ont toujours été réputés sacrés, et, au « moins, on n'a jamais entrepris d'y toucher qu'avec la permis- « sion du chef de l'Eglise. Mais la Cour, qui fait tout de hauteur, « n'a consulté là-dessus ni l'Eglise romaine, ni l'Eglise gallicane ».

En 1710, le roi impose tous ses sujets, nobles et roturiers, clercs ou laïques, au dixième de leurs revenus ; avec promesse de supprimer cet impôt dans les six mois qui suivront le rétablissement de la paix. C'est la première fois que le clergé est mis résolument sur le même pied que les autres classes de la nation. C'est la première mesure vraiment légitime de cette longue histoire ; mais le clergé refuse de se soumettre, excipe de ses privilèges, et Louis XIV n'ose pas lui imposer le droit commun. Le clergé s'en tire en offrant un don gratuit un peu p'us fort.

Tyrannie et faiblesse, anarchie et désordre, voilà le bilan de la politique royale. Rien de plus décousu, faite d'avoir su agir de principes et par le droit.

Les rapports de Louis XIV avec le Saint-Siège sont empreints des mêmes caractères de caprice et de violence. Le roi et le pape vivent officiellement dans une étroite alliance, faite de respec-

tueuse révérence du côté du roi et de paternelle condescendance du côté du pape ; mais le pape et le roi ne s'entendent pas mieux que ne s'entendent un père faible et âgé et un fils bouillant et libertin. A chaque instant, des fâcheries troublent la maison et menacent la bonne entente, et il faut reconnaître que c'est presque toujours le roi qui a tort, le roi qui oublie toute courtoisie et toute modération, sans paraître se douter qu'il n'est pas bien glorieux au maître de 100.000 soldats de faire peur à un pauvre petit prince sans armée.

Le 20 août 1662, la populace de Rome s'ameuta contre le duc de Créqui, ambassadeur de France. Un corps de la garde pontificale, la garde corse, prit parti pour les émeutiers ; un coup de fusil fut tiré sur le carrosse de l'ambassadrice et un de ses pages tué à ses côtés. C'était un fait fort grave qui demandait une éclatante réparation, d'autant que le pape Alexandre VII sembla d'abord plein d'indulgence pour les émeutiers ; mais Louis XIV dépassa toute mesure dans les représailles auxquelles il se livra.

Il eût dû se contenter de faire reconduire le nonce à la frontière et de déclarer le Comtat-Venaissin réuni à jamais à la couronne. Au lieu de cette juste mesure, applaudie par les Avignonnais eux-mêmes, il rendit le Comtat et exigea des satisfactions de vanité, sans portée et sans utilité. Un nonce extraordinaire, le cardinal neveu Chigi, vint présenter au roi les excuses du pape et protester « du profond respect, de la dévotion et de la fidélité de toute sa famille envers la personne et « la maison de Sa Majesté ». Toute la nation corse fut déclarée incapable à jamais de servir dans Rome et dans tout l'Etat ecclésiastique, et le chef de la police romaine fut chassé.

Enfin une pyramide fut élevée à Rome, en face de l'ancienne caserne des Corses, avec une inscription contenant en termes convenus le décret rendu contre la nation corse.

L'affaire de la régale, qui faillit rendre la France schismatique, ne fut pas conduite par Louis XIV avec beaucoup plus de politique.

C'était un droit ancien de la couronne que le roi perçût les revenus des évêchés vacants et pourvût aux bénéfices qui viendraient à se trouver libres pendant la vacance du siège épiscopal ; mais ce droit ne s'exerçait pas sur les provinces du Midi. Un édit du 10 février 1673 étendit la régale à tout le royaume.

Presque tous les évêques du Midi se soumirent. Deux seulement, les évêques de Pamiers et d'Alet, refusèrent de prêter serment à l'édit renouvelé par le roi en 1673. Louis XIV agit alors comme si leurs diocèses eussent été vacants, et nomma aux béné-

fices dépendant de leurs évêchés. Les deux évêques excommunièrent les bénéficiers nommés par le roi, et ceux-ci en appelèrent aux métropolitains, qui levèrent les excommunications. Les évêques en appelèrent alors au pape.

Innocent XI, enchanté d'être pris pour arbitre par des évêques gallicans, soutint avec emportement la cause des évêques et, par deux brefs très virulents, mit le roi en garde contre « les sinistres conseils de ses ministres ».

Le roi ne tint aucun compte des remontrances du pape. Un troisième bref, lancé le 29 décembre 1679, menaça le roi de la colère du Saint-Siège, s'il ne tenait pas compte de ses paternelles exhortations.

L'assemblée du clergé de France, qui se réunit au commencement de l'été 1680, se rangea tout entière du côté du roi, déclara qu'elle voyait avec douleur cette procédure extraordinaire, et protesta expressément « contre les vaines entreprises du Saint-Siège ».

Le pape répliqua en condamnant un livre sur les droits des évêques, écrit par un docteur de Sorbonne, d'après l'ordre de l'assemblée du clergé (18 décembre 1680).

Sur ces entrefaites, l'évêque de Pamiers mourut et l'archevêque de Toulouse nomma pour administrer le diocèse des vicaires généraux partisans de la régale. Le pape les excommunia (1^{er} janvier 1681) eux, leurs fauteurs et le métropolitain lui-même, et déclara nuls tous les sacrements administrés par les prêtres qui tiendraient leurs pouvoirs des vicaires généraux intrus.

Le Parlement de Paris intervint dans la querelle et rendit arrêt, le 31 mars, « contre un libelle imprimé en forme de bref du pape « Innocent XI » ».

Les parlementaires posaient très nettement la question sur le terrain gallican et niaient au pape le droit de frapper d'interdit « un archevêque, son confrère, qui a reçu de Dieu, et non de ses bulles, les pouvoirs attachés à son caractère ».

Le pape s'adressa alors aux jésuites et leur ordonna de répandre et de soutenir son Bref; mais, en dépit du quatrième vœu d'obéissance particulière au Saint-Siège, les jésuites ne bougèrent pas, leurs supérieurs estimant moins dangereux pour leur Société de désobéir au pape que de désobéir au roi.

A la prière des évêques, Louis XIV convoqua une assemblée du clergé pour le 31 octobre 1681.

L'occasion se présentait d'affirmer définitivement l'indépendance de l'Eglise nationale et de briser les liens qui le rattachaient de plus en plus étroitement à l'Eglise romaine. Beaucoup

d'évêques se montraient favorables à cette politique ; l'opinion s'échauffait ; on allait jusqu'à parler de séparation et d'établir en France un patriarche.

Mais les meilleures têtes du clergé de France comprirent que l'Eglise gallicane n'avait aucun intérêt à se détacher de Rome, parce que toute autorité enlevée à Rome passerait au roi. L'indépendance de l'Eglise de France se trouvait bien mieux garantie entre le roi et le pape, toujours en désaccord et en querelle, que si le roi eût été seul maître et chef temporel de l'Eglise comme l'était le roi d'Angleterre.

L'assemblée chercha donc à contenter le roi sans s'aliéner à tout jamais le pontife. Elle accepta l'extension de la régle à tout le royaume, et chargea le plus savant et le plus éloquent de ses membres, Bossuet, de rédiger la déclaration dogmatique, qui formait le principal objet de sa réunion.

La Déclaration du 19 mars 1682 frappa d'une égale réprobation ceux qui s'efforçaient de renverser les libertés gallicanes, appuyées sur les canons et la tradition des Pères, et ceux qui, sous prétexte de ces libertés, portaient atteinte à la primauté de saint Pierre et de ses successeurs.

Le clergé déclarait que l'Eglise n'a reçu de puissance de Dieu que sur les choses spirituelles, que les rois et princes ne peuvent être déposés par elle ni directement, ni indirectement, ni leurs sujets déliés du serment de fidélité par l'autorité des chefs de l'Eglise, et que cette doctrine doit être inviolablement suivie comme conforme à la parole de Dieu, à la tradition des Pères et aux exemples des saints. Le clergé de France rappelait les décrets du saint concile œcuménique de Constance sur l'autorité des Conciles généraux. Il affirmait la légitimité des libertés de l'Eglise gallicane et son intention de maintenir inébranlables les bornes posées par les règles et constitutions reçues dans le royaume. Enfin il déclarait les jugements du pape révocables, tant que le consentement de l'Eglise ne les avait point confirmés.

L'œuvre de Bossuet était considérable et solide : elle plaçait la couronne au-dessus des atteintes de la papauté, elle affirmait l'autonomie de l'Eglise de France, elle reprenait la vieille idée de la supériorité des Conciles sur les papes.

Mais il est aisé de voir que le gallicanisme des évêques se fût exprimé avec bien plus de force, s'ils n'avaient craint de tomber sous la tyrannie royale.

De son côté, Louis XIV sembla s'effrayer de ses propres audaces, il lui parut dangereux d'éterniser les discussions sur des questions

aussi épineuses, et, le 23 juillet, après une suspension de quelques semaines, il prorogea indéfiniment l'assemblée du clergé.

Si l'on considère la durée de la lutte, l'importance du problème et la nature extraordinaire des moyens mis en jeu par le roi, on ne manquera pas de s'étonner que les résultats aient si faiblement répondu à l'attente générale. C'est une preuve de plus que la politique de Louis XIV manqua toujours de profondeur et ne visa jamais au delà des résultats immédiats.

Satisfait d'avoir obtenu gain de cause dans l'affaire du droit de régale, et content d'avoir évoqué aux yeux du pape le spectre du schisme, il se laissa reprendre par les jésuites et congédia l'assemblée qui se préparait à censurer la morale des casuistes.

Le pape, de son côté, ne perdit aucune occasion de témoigner au roi son ressentiment, mais n'osa pas condamner la Déclaration du clergé de France.

Les deux adversaires s'entendirent tacitement pour ne plus reparler de cet incident, et la Déclaration, qui aurait pu arrêter à jamais l'autocratie pontificale, réussit tout au plus à mettre une pierre sur son chemin.

La célèbre affaire du quartier des ambassadeurs montra une dernière fois toute l'infatuation et l'imprudence de Louis XIV. Les ambassadeurs étrangers avaient le droit d'exclure la police romaine des quartiers qu'ils habitaient, et ces quartiers servaient naturellement de repaires aux contrebandiers et aux malfaiteurs de profession. Profitant des changements qui se produisaient dans le personnel des ambassades, le pape avait peu à peu obtenu de la plupart des souverains d'Europe qu'ils renoncassent à un usage devenu odieux et ridicule. L'ambassade française étant devenue vacante en janvier 1687, le pape demanda au roi de vouloir bien suivre l'exemple des autres Etats; mais Louis XIV répondit superbement « qu'il n'avait jamais été réglé par « l'exemple d'autrui, et que Dieu l'avait établi pour donner « l'exemple aux autres, non pour le recevoir ». Et, pour montrer combien il tenait au glorieux privilège de donner asile aux filous et aux spadassins dans le quartier de son ambassadeur à Rome, il ordonna à son nouveau représentant, le marquis de Lavardin, de faire son entrée dans la ville à la tête d'une garde de 800 gentilshommes. Le pape refusa de le recevoir, mit en interdit l'église Saint-Louis des Français, et, l'année suivante, nomma archevêque de Cologne le prétendant allemand Clément de Bavière, au lieu du candidat français Guillaume de Fursenberg.

Tels étaient, sous Louis XIV, les rapports du roi de France et

du Saint-Siège. A moins de guerre déclarée, ils ne pouvaient être plus mauvais.

La royauté aurait dû concourir, de tout son pouvoir, au progrès moral de l'Eglise ; elle ne fit que lui donner les pires exemples et aider à sa corruption.

Elle aurait dû la faire rentrer dans le droit commun au point de vue financier ; elle ne sut que la menacer, la vexer, la piller ou se laisser berner par elle.

Elle aurait dû soutenir les libertés gallicanes contre l'autocratie pontificale ; elle ne sut tirer aucun parti sérieux de ses avantages.

Elle aurait dû défendre les protestants contre le fanatisme catholique ; nous verrons dans les prochaines leçons comment elle abdiqua ce beau rôle et se montra plus fanatique et plus cruelle que l'Eglise elle-même.

Et, de tout cela, nous concluons que, hors du droit, il n'est rien de grand.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

Les discours judiciaires de Cicéron.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

L'élocution (suite).

En terminant la dernière leçon, je me demandais s'il était possible d'entreprendre, à l'aide des discours qui nous restent et qui ont été écrits après coup, une étude du style de Cicéron avocat. J'avais conclu par l'affirmative, en vous disant que, si nous n'avions pas les discours parlés, nous savions du moins quel était pour Cicéron l'idéal du style parlé. Tâchons donc, à l'aide de ses traités théoriques et de ses plaidoyers, de nous rendre compte de ce qu'il a voulu faire et de ce qu'il a fait.

*
**

Je n'insisterai pas sur une qualité toute négative de son style : la *correction*, la *pureté*.

C'est là une qualité élémentaire, et je n'y ferais pas même une simple allusion, s'il n'y avait eu, à l'époque de Cicéron et un peu avant, des gens pour qui le comble de l'art était de ne pas parler comme tout le monde, d'employer des expressions rares ou même inusitées. Cela impatientait Cicéron, et, à l'occasion, provoquait ses railleries. Du nombre de ces avocats extravagants était L. Cornelius Sisenna, préteur en 78, mort en 67 étant légat de Pompée en Crète, lors de la guerre des pirates. Voici comment Cicéron s'exprime à son égard dans le *Brutus*.

Une première fois (64, 228), il dit : « Plus jeune que les précédents, vient L. Sisenna, homme instruit et adonné aux plus nobles études, *parlant purement la langue latine*, versé dans la politique et d'un esprit assez enjoué. » Mais, un peu plus loin, Cicéron apporte d'importantes restrictions à cet éloge. Ce n'est plus « *bene latine*, en bon latin », que parle toujours Sisenna ; il s'en faut !

« Sisenna aimait tellement à s'ériger en réformateur de la

langue, que l'accusateur C. Rusius (1) ne réussit pas même à le dégoutter des mots inusités... Ce vieil accusateur poursuivait en justice Chritilius. Sisenna, défenseur de l'accusé, lui déclara que quelques-uns de ses griefs étaient *sputatilica* (2). « Juges, s'écrie Rusius, on veut me surprendre si vous ne venez à mon secours. Sisenna, je ne sais ce que vous voulez dire ; je crains un piège. Qu'est-ce que cela, *sputatilica* ? pour *sputa*, je sais bien ce que c'est, mais *tilica*, je l'ignore. » On éclata de rire, et Sisenna n'en continua pas moins à croire qu'on parle bien, quand on ne parle pas comme tout le monde. » (*Brutus*, 74, 259-260.)

Le ton sur lequel Cicéron rapporte cette anecdote montre bien qu'il n'approuve nullement chez un avocat un parler rare, bizarre, étrange. Pour son compte, il est pour la *pureté* absolue des mots et aussi de la prononciation. Il en veut autant à ceux qui prononcent *vea* pour *via*, à la manière des paysans, qu'à ceux qui n'emploient pas les mots simples et courants. Il n'imité ni les uns ni les autres, et, dans le *Brutus*, il montre à plusieurs reprises que ceux qui ont été élevés hors de Rome, à la campagne ou dans les provinces, — où la langue est toujours plus ou moins corrompue, — ne réussissent jamais à parler purement (3). Ils ont beau être attentifs à corriger leur vocabulaire ; il leur reste toujours une tare ineffaçable, l'accent du terroir, et jamais ils n'acquièrent, tant au point de vue de la prononciation (*appellatio*) que de la langue (*verba*), ce je ne sais quoi qu'on appelle *urbanitas* (*Brut.*, §§ 170, 171).

Mais, comme je le disais en commençant, la *pureté* n'est qu'une qualité négative. Il faut l'avoir, quand on se destine au barreau. Mais il est des qualités positives qu'il faut acquérir aussi et que Cicéron, pour sa part, possède ; ce sont :

- 1° La *variété*.
- 2° L'*éclat*.
- 3° L'*abondance*.

*
*
*

Parlons d'abord de la *variété*.

C'est une qualité qu'on a longtemps contestée à Cicéron : aux yeux de beaucoup, il passe, en effet, pour être uniformément pompeux. En réalité, cette réputation lui a été injustement faite : nous allons tâcher de le montrer par quelques exemples.

(1) Ce personnage n'est pas autrement connu.

(2) Mot forgé par Sisenna.

(3) Cf. § 258 : *Eos aliqua barbaria domestica infuscaverat*.

Vous savez que les rhéteurs de l'antiquité, passionnés pour dresser des catalogues, avaient l'habitude de ranger les divers styles sous trois rubriques principales : « Il y a trois espèces d'élocution, lit-on dans la *Rhétorique à Hérennius* (chap. VIII), auxquelles se ramène tout discours soumis aux règles : le style sublime, le style tempéré, le style simple (*oratio gravis, oratio mediocris, oratio extenuata*) ». Suivent plusieurs chapitres où sont analysés les divers caractères propres à chaque genre. Cicéron reprend dans l'*Orator* (xxiii sqq.) cette classification traditionnelle, et refait pour son propre compte l'analyse entreprise par l'auteur, quel qu'il soit, de la *Rhétorique à Hérennius*. Nous allons nous servir de cette analyse pour préciser ce qu'il faut entendre par *variété* dans le style des discours judiciaires de Cicéron.

Nous trouvons d'abord dans ces plaidoyers des morceaux écrits en style *simple*. Voici quels en sont les caractères, d'après Cicéron lui-même : « Le style simple est uni, familier, comme celui de la conversation courante (*consuetudinem imitans*)... Il est affranchi de la tyrannie du nombre, ne comporte pas des phrases de structure périodique, et, s'il admet des traits vifs et inattendus (*acutæ crebræque sententiæ*), il s'abstient des figures de mots et de pensées... L'« orateur simple » emploie toujours les mots les plus usités de la latinité la plus pure ; il craint de se fourvoyer à créer des mots nouveaux, à en rajeunir d'autres, à se lancer dans les tropes, et, s'il use de métaphores, il prend celles qui sont tombées dans le domaine de la conversation, à la ville et aux champs. En un mot, son style se caractérise par une élégante sobriété. » (*Orator*, chap. xxiii-xxiv, *passim*.) (1).

Veut-on des exemples ? Prenez les *Verrines* et lisez dans le *de Signis* (2^e action contre Verrès, liv. IV) le passage suivant :

« Voici une anecdote dont je peux vous garantir la vérité : je la tiens de Pamphile, mon hôte et mon ami, et l'un des premiers citoyens de Lilybée. Verrès lui avait pris d'autorité un chef-d'œuvre de Boëthus, une aiguière d'un grand poids et d'un travail achevé. Il était rentré chez lui fort triste et de fort mauvaise humeur : ce vase avait appartenu à ses aïeux et à son père ; il s'en servait les jours de fête et lorsqu'il recevait ses hôtes. J'étais assis chez moi, me disait-il, fort mécontent. Je vois paraître un des esclaves attachés au temple de Vénus ; il m'enjoint d'apporter sur-le-champ au prêteur mes coupes ornées de reliefs. Cet

(1) Pour des exemples pris en dehors des discours de Cicéron, cf. *Rhét. à Hér.*, X.

ordre fut un coup de foudre : j'en avais deux ; de peur d'un plus grand mal, j'ordonne qu'on les tire toutes deux du buffet et qu'on les apporte avec moi chez le prêteur. J'arrive : il reposait. Les deux frères se reposaient. Dès qu'ils me voient : Vos coupes, Pamphile, où sont-elles ? Je les montre en soupirant. Ils les trouvent admirables. Hélas ! disais-je, s'il faut qu'on m'enlève aussi mes coupes, je n'aurai plus rien qui ait quelque valeur. Attendris par mes plaintes : Eh ! bien, me dirent-ils, que voulez-vous donner pour qu'elles ne vous soient pas enlevées ? Bref, ils veulent deux cents sesterces. J'en promets cent. Sur ces entrefaites, le prêteur appelle ; il demande les coupes : ils lui disent qu'ils avaient cru sur la foi d'autrui qu'elles avaient quelque valeur, mais qu'elles sont indignes de figurer parmi l'argenterie de Verrès. Le prêteur fut de leur avis, et Pamphile remporta ses coupes qui, dans la réalité, étaient des chefs-d'œuvre... » (*De Signis*, xiv.)

Comme vous voyez, nous avons là un morceau écrit en phrases courtes, claires, sans figures, sans rythme, sans métaphores, en un mot des phrases *simples* de la conversation de tous les jours.

Avec des morceaux écrits en *style simple*, les discours judiciaires de Cicéron renferment aussi des passages écrits en *style tempéré*. Que faut-il entendre par là ? La *Rhétorique à Hérennius* est à ce sujet peu explicite. Nous y voyons que l'orateur « tempéré » fait usage « de termes moins relevés que l'orateur sublime, mais qui n'ont rien cependant de trop bas ni de trop vulgaire. » Un peu plus loin, nous lisons que « le discours de style tempéré descend un peu du ton sublime, sans tomber cependant jusqu'au ton simple. » (Chap. viii début et ix début.) Tout cela est peu clair et très vague. Cicéron précise un peu plus dans l'*Orator* : « La diction tempérée est plus abondante, plus pleine que la diction simple. C'est une causerie douce et facile, où tout ornement est de mise, et qui admet de temps en temps l'éclat des métaphores et des métonymies... » (Chap. xxvii, *passim*). En un mot, c'est le style simple, avec quelque chose de plus relevé de-ci de-là, une petite comparaison, une figure discrète, un mouvement oratoire, qui n'ait rien de trop passionné.

C'est là le style que Cicéron emploie constamment dans ses narrations. Prenez, si vous le voulez bien, la narration fameuse du *Pro Milone*. Il y est question de la bagarre survenue entre les gens de Clodius et ceux de Milon, et dans laquelle Clodius a trouvé la mort. Elle est racontée très simplement, mais elle se termine par un « trait ». Voici le texte :

« Une troupe d'esclaves armés fond sur Milon. Ceux qui l'attaquent par devant tuent le conducteur de sa voiture. Il se dégage de son manteau, saute à terre et se défend avec vigueur. Ceux qui étaient auprès de Clodius tirent leurs épées ; les uns reviennent pour attaquer Milon par derrière ; d'autres, le croyant déjà tué, font main basse sur les esclaves qui le suivaient de loin. Plusieurs de ces derniers donnèrent des preuves de courage et de fidélité. Une partie fut massacrée ; les autres, voyant que l'on combattait autour de la voiture, et qu'on les empêchait de secourir leur maître, entendant Clodius lui-même s'écrier que Milon était tué et croyant en effet qu'il n'était plus, *frent alors*, — je le dirai non pour éluder l'accusation, mais pour énoncer le fait tel qu'il est, — *sans que le maître le commandât, sans qu'il le sût, sans qu'il le vît, ce que chacun aurait voulu que ses esclaves fissent en pareille circonstance.* » (Chap. x, fin.)

Cette dernière phrase exprime l'idée de façon détournée, et remplace la courte et crue proposition : « Les esclaves de Milon tuèrent Clodius. » Cette façon de parler *relève* un peu le style du morceau, qui par cela même n'est plus *simple*, mais *tempéré*.

Enfin, nous trouvons dans Cicéron le style dit *sublime* : « Grandeur, force, richesse, magnificence, tels en sont les attributs. Il comporte des formes larges et majestueuses, de grands mouvements, de grands éclats ; l'orateur qui en use, on le suit avec stupeur dans son essor prodigieux, et on désespère de l'atteindre. » (*Orator*, xxviii.)

C'est celui qui convient pour exprimer les grandes idées et pour faire des tirades pathétiques. Voyez dans les *Verrines* les véhémentes apostrophes à Verrès ; ailleurs, le passage sur le supplice des parricides, qui respire un grand air de bravoure, et où sont multipliés à dessein tous les *ornements* de la rhétorique, comparaisons, réticences, images, apostrophes, figures, etc. Ces morceaux sont dans toutes les mémoires : je ne vous les relirai pas.

Ce que je viens de dire suffit à montrer que le style des plaidoyers de Cicéron est *extrêmement varié*. J'ajouterai qu'il l'est *savamment* aussi. Nous avons, sur ce point, son propre aveu :

« L'orateur doit revêtir les petites choses d'un style simple ; les moyennes, d'un style tempéré ; les grandes, d'un style majestueux. Tout mon plaidoyer pour Cœcina roulait sur l'ordonnance du préteur. On avait embrouillé le point de droit. J'ai eu soin de l'éclaircir par des définitions, après lesquelles j'ai glissé l'apologie du droit civil. A ces chicanes de mots, j'ai opposé des distinctions précises. — Ma défense de la loi Manilia amenait l'éloge

de Pompée. Aussi le discours est-il d'un bout à l'autre du genre tempéré, qui se prête aux formes du panégyrique. — L'affaire de Rabirius intéressait la majesté du peuple romain : mon style s'agrandit avec le sujet, et j'y fis passer tout le feu dont je me sentais consumé. — Voilà l'emploi successif des trois genres. Mais il faut, dans certaines causes, les mélanger et passer plus d'une fois de l'un à l'autre. Quelle est la forme d'élocution qu'on ne trouve pas dans mes *Verrines*, dans mes plaidoyers pour Avitus, pour Cornélius, enfin dans un grand nombre de mes harangues ? J'en citerais des exemples, si je ne les croyais trop connus, ou trop faciles à trouver. Il n'y a pas de beauté oratoire dont on ne puisse rencontrer dans mes discours, je ne dis pas le parfait modèle, mais au moins l'intention, le reflet. Le but n'est pas atteint, mais il est montré... » (*Orator*, xxix.)

*
**

J'ai dit que, en second lieu, ce qui caractérisait le style de Cicéron, dans ses discours judiciaires, c'était l'éclat (*lumen orationis*) (1).

Il faut entendre par là toute une série de procédés par lesquels l'avocat arrive à frapper l'esprit, à concentrer la lumière sur un point qui en lui-même est très simple, bref à trouver le *mot à effet*.

Qui en voudrait une collection d'exemples n'aurait qu'à feuilleter le livre de Quintilien sur l'*Institution oratoire* (2). Tout ce qui contribue à donner du relief à la pensée y est scrupuleusement étudié et soigneusement catalogué. Je me contenterai de choisir quelques-uns des *traits* les plus significatifs parmi la multitude innombrable qui se trouve disséminée dans les discours judiciaires de Cicéron.

Dans un plaidoyer de sa jeunesse, il est question d'un personnage qui a été dépouillé de tous ses biens patrimoniaux. L'avocat eût pu, pour exciter la compassion des juges, étaler sous leurs yeux l'immensité du malheur de son client et faire l'énumération de tout ce qu'on lui avait volé. Cicéron a recours à un tout autre procédé : au lieu d'une description pathétique, nous avons une courte phrase, destinée à frapper l'imagination du tribunal : « Mon client, s'écrie-t-il, s'est vu dépouiller de toutes ses terres : il n'a pas même pu conserver un étroit chemin pour le conduire au tombeau de ses ancêtres ! » Cette trouvaille, — un rien, — sert du

(1) *Brutus*, §§ 66, 233, 275.

(2) Notamment, livre VIII, chap. v.

moins à « illuminer, *illustrare* », le développement où elle se trouve.

Ouvrez encore le *Pro Murena*. Sulpicius, l'éminent jurisconsulte, s'étonne que Cicéron « ait embrassé contre lui la défense de Murena ». Cicéron lui répond, au commencement de son plaidoyer :

« Ne vous faites-vous pas un devoir de donner vos conseils aux adversaires de vos amis, quand ils vous consultent sur leurs affaires ? Que dis-je, s'ils viennent à succomber dans une cause à laquelle un ami vous prie d'assister, votre amour-propre n'en souffre-t-il pas, quoique vous soyez contre eux ? Ne soyez donc pas injuste pour vouloir que les sources abondantes de votre science du droit s'ouvrent à tout le monde, et que le mince filet de mon éloquence ne s'ouvre pas même à mes amis ! *Noli tam esse injustus ut, cum tui fontes vel inimicis tuis pateant, nostros rivulos etiam amicis putes clausos esse oportere* » (1). L'apparence de modestie et l'ironie réelle qui sont contenues dans ces deux métaphores antithétiques relèvent le passage, réveillent l'auditeur et rendent l'idée plus frappante.

Un peu plus loin, Cicéron s'impatiente en voyant la tendresse exclusive que voue Sulpicius à la jurisprudence. Cette science a du prix, mais d'autres en ont autant qu'elle ; et, « *puisque je vous vois bécotter cette science, comme vous feriez votre petite fille, je ne vous laisserai pas dans l'erreur profonde qui vous fait attacher tant de prix à cette étude, quoniam mihi videris istam scientiam juris tanquam filiolam osculari tuam, non patiar te in tanto errore versari ut istud nescio quid... præclarum aliquid esse arbitrare* » (2).

Et enfin, — ce sera mon dernier exemple, — pour montrer la versatilité du peuple dans les élections, Cicéron a recours à la comparaison suivante : « Quel détroit, quel Euripe est sujet à des mouvements plus terribles, à des agitations plus violentes et plus variées, à des tempêtes plus fréquentes que celles des assemblées du peuple... ? » (3). La comparaison est aujourd'hui devenue banale : elle était alors un de ces *lumina orationis* destinés à donner du relief à la pensée.

*
*
*

J'ai hâte d'arriver à la dernière qualité de forme que je vous ai signalée, l'*abondance*.

Mais, ici, il faut préciser. Remarquez que je n'entends nulle-

(1) *Pro Murena*, chap. iv, vers le milieu.

(2) *Pro Murena*, chap. x.

(3) *Pro Murena*, chap. xvii.

ment par ce mot la *redondance* ; j'entends la facilité à trouver des mots qui ne soient pas synonymes et qui expriment avec exactitude les nuances les plus fines, les plus ténues de la pensée. Les anciens donnaient à cette qualité le nom de *copia verborum* (1). C'est celle qu'on a le moins contestée à Cicéron. On peut dire que, de tout temps, on la lui a reconnue. César déclarait qu'il était l'inventeur de la *copia*. Quintilien fait de l'abondance le caractère essentiel de l'éloquence de Cicéron, par opposition à celle de Démosthène, qui est beaucoup plus serrée (*in eloquendo est aliqua diversitas : densior ille (Demosthenes), hic (Cicero) copiosior*). Tacite enfin, dans le *Dialogue des Orateurs* et par la bouche de Messalla, fait l'éloge de l'abondance cicéronienne. C'est qu'en effet, par là surtout, Cicéron arrivait à ses effets et laissait une impression durable sur le populaire. Tous les trésors de la langue latine passaient dans son éloquence : il y puisait à pleines mains pour étoffer ses vastes périodes. Les mots se présentaient en foule à son esprit en même temps que les idées, et, parmi eux, il choisissait ceux qui lui paraissaient les plus propres, les plus élégants, les plus significatifs, ou les plus sonores. De la richesse de son vocabulaire dérivent, en effet, bon nombre de ses autres qualités de forme.

Il en est une sur laquelle j'appellerai particulièrement votre attention : c'est l'*harmonie* de ce style abondant. Ce mérite, il nous est difficile de l'apprécier aujourd'hui, car nos oreilles sont forcément inaptes à le sentir. Il n'en est pas moins réel. Pour se rendre compte de l'importance que lui attribuait Cicéron, on n'a qu'à relire les longues pages de l'*Orator* (2), où toutes les questions relatives au *nombre* et au *rythme* de la période oratoire sont minutieusement étudiées. Chaque période doit avoir son *modus* et son *numerus* : le *modus* désigne la cadence générale de la phrase et correspond à ce que les métriciens appellent le « mètre » ; le *numerus* est l'arrangement des mots les uns par rapport aux autres, de telle sorte qu'il y ait comme une succession de battements réguliers par suite de la distribution des syllabes brèves et des syllabes longues. Il correspond à ce qu'on nomme en métrique le « pied » (3). Pour l'obtenir, il faut savoir « ajouter les mots, les mesurer, et, en quelque sorte, supputer les syllabes. C'est un talent que je juge indispensable, *necessarium*, parce qu'il est magnifique dans ses résultats » (4). Et, à voir

(1) Pour plus de détails, cf. Quintilien, *Instit. Orat.*, x, 1, 1 sqq.

(2) *Orator*, chap. XLIII et suivants.

(3) *De Orat.*, I, 33, 152; 48, 184; 50, 194; *Brutus*, 8, 32, etc...

(4) *Orator*, chap. XLIII, au commencement.

Cicéron disserter sur cet art, on peut se rendre compte qu'il en connaissait la théorie dans ses plus petits détails.

Que cette théorie, il l'ait lui-même appliquée, nul doute. C'est à ses propres discours qu'il emprunte ses exemples. Veut-on savoir, par exemple, ce qu'il faut entendre par des balancements symétriques ? On n'a qu'à relire la phrase suivante de la *Milonnaire* :

« *Est enim, judices, hæc non scripta, sed nata lex ; quam non didicimus, accepimus, legimus, verum ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus ; ad quam non docti, sed facti ; non instituti, sed imbuti sumus* » (1).

Voulez-vous un exemple du nombre oratoire produit par des antithèses ? Relisez cette phrase des *Verrines* :

« *Conferte hanc pacem cum illo bello ; hujus prætoris adventum, cum illius imperatoris victoria ; hujus cohortem impuram, cum illius exercitu invicto ; hujus libidines, cum illius continentia ; ab illo, qui cepit, conditas, ab hoc, qui constitutas accepit, captas dicetis Syracusas.* »

Et ainsi de suite ; ce sont des allusions continuelles à des phrases de ses discours, des confidences personnelles sur ses goûts, qui montrent bien que Cicéron pratiquait excellemment ce dont il savait si bien faire la théorie.

*
* *

Voilà les principales qualités du style de Cicéron dans ses plaidoyers. Cicéron les avait acquises pour « charmer, *delectare* », les juges, se disant bien qu'elles constituaient autant de pièges pour surprendre leurs oreilles, *ad capiendas aures adhiberi videntur*. — Nous en avons fini avec l'art de plaire. Nous aborderons, la prochaine fois, l'étude de l'art d'émouvoir.

G. C.

(1) *Pro Milone*, 4, cité dans l'*Orator*, 49, tout comme le passage des *Verrines* qui suit.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Le « non-moi » (suite) : l'étendue tactile.

J'ai terminé la dernière leçon par une théorie sur le corps individuel, théorie dont je dois, avant d'aborder un autre point, bien établir la portée.

Le corps individuel est certainement construit, comme le monde extérieur est construit : le monde extérieur, dans lequel le corps individuel est tôt ou tard inséré comme une partie mobile. Mais il y a beaucoup de parties mobiles dans le monde extérieur : le corps individuel est une partie du monde extérieur, qui, une fois rattachée au monde extérieur, ne paraît nullement hétérogène au reste. Si le corps individuel est construit, il est construit avec les mêmes éléments et par les mêmes procédés généraux que le monde extérieur. De ces éléments les éléments visuels sont des surfaces ; les éléments tactiles, dont nous n'avons pas encore parlé et auxquels il faudra joindre les mouvements et les sensations internes, sont des surfaces ou des solides, c'est-à-dire ont deux ou trois dimensions.

Les éléments tactiles sont-ils à deux ou à trois dimensions ? C'est là le point qui est en suspens provisoirement et que nous allons élucider. Mais ce que nous établissons pour le monde extérieur vaudra pour le corps individuel, car le corps individuel ne peut avoir ni une genèse spéciale ni des éléments spéciaux. Le corps individuel ne doit pas être une objection à la théorie de l'espace dans lequel est construit le monde extérieur, et cela parce qu'il est construit, lui aussi. Cela étant établi et la question de l'étendue visuelle étant réglée, puisque nous avons cherché et trouvé le *visum pur*, nous allons nous attacher à la recherche du *tactum pur*.

C'est un peu plus difficile. Deux associations feront obstacle à cette recherche : la localisation du tactum dans une région déterminée du corps et le mouvement mêlé au tactum proprement dit ; je veux dire la sensation motrice, qui est elle-même peut-

être un tactum spécial. La première association se rencontre surtout dans les tacta passifs et la deuxième dans les tacta actifs.

De ces deux associations, c'est la première qui est la moins aisée à dissocier. Si j'ai un mal de tête, il m'est très difficile, n'étant plus à mon premier mal de tête et, en général, à mes premières sensations corporelles, de ne pas le localiser, comme je le fais en le nommant. S'il y a un défaut dans ma chaussure, je localise de suite cette sensation anormale. Ce sont là des tacta passifs, même si du mouvement y est mêlé ; car ce sont des tacta involontaires. Il s'agit dans ces cas de notre corps et de sa santé, et l'image totale du corps se joint irrésistiblement au tactum. Il se trouve donc que la dissociation qui permettra de considérer un tactum pur sera facilitée dans le fait des tacta actifs, tandis qu'elle sera rendue impossible dans les tacta passifs. Dans les tacta actifs le mouvement précède, mais il n'est qu'un moyen ; nous faisons attention au mouvement pour le surveiller, pour qu'il nous conduise au but. Une fois le but atteint, le mouvement n'existe plus pour nous, mais seulement son résultat.

D'ailleurs, l'étude des différents tacta actifs, à laquelle nous allons nous livrer, nous montrera qu'il est naturel de considérer un tactum actif sans y mêler le mouvement qui l'a produit.

Il y a trois variétés du tactum actif : le tactum lingual, le tactum digital et le tactum pédestre. Le tactum digital est le plus connu. Cependant les deux autres sont tout aussi instructifs et, à certains égards, plus simples. Le tactum lingual s'exerce à l'intérieur de la bouche. Nous n'ignorons pas notre bouche comme visum, mais nous ne la connaissons pas très bien, et l'association du tactum lingual avec des visa est une association médiocre. C'est un avantage : les tacta dus à la langue ne sont presque pas mélangés de visa. La langue est un doigt très fin ; elle se pose, quand nous voulons, sur les différentes dents, sur les gencives, sur le palais, sur le plancher de la bouche. Ce sont là autant de petites surfaces, dont chacune est comme une lettre d'un alphabet tactile. Et qu'on ne dise pas que chacune de ces choses que je viens d'énumérer a sa place donnée avec elle dans cette cavité à trois dimensions où se promène la langue. Bien souvent, après avoir touché une dent, la pointe de la langue étant immobile sur la dent, nous nous demandons quelle est cette dent que notre langue touche. Est-elle en haut ou en bas, à droite ou à gauche ? La réponse vient assurément, mais lentement, quand, à force d'attention, nous avons évoqué, si je puis m'exprimer ainsi, la *carte géographique* de notre bouche. La réponse vient alors par association du tactum du moment avec un résidu d'expériences :

l'image de notre bouche; ou par certains mouvements involontaires des muscles de la bouche qui aident à distinguer le tactum d'avec ses analogues, ou bien encore par une combinaison de ces deux moyens. Peu importe, d'ailleurs; le fait est qu'on peut poser cette question sans avoir la réponse de suite. Cela nous indique que le toucher lingual nous donne des surfaces pures.

Passons au tactum digital. Si le tactum digital est le toucher d'un seul doigt, s'il est aussi simple que possible, alors il ressemble au toucher lingual; il a même quelque avantage sur celui-ci; la langue est un doigt trop large et trop souple; elle déborde aisément ce que nous lui faisons toucher. Un doigt qui touche avec quelque persistance fournit à la conscience des données très nettes et très simples, que nous appelons l'uni, le rugueux, le pointu. Nous pouvons toucher successivement avec le doigt les deux bouts d'un crayon et nous avons deux tacta différents, parce qu'un bout est uni et rond, tandis que l'autre est pointu. Mais l'uni et le pointu, le rond et le carré, qu'est-ce pour le tactum digital simple? Autant de petites surfaces différenciées par la distribution de la résistance.

C'est cette propriété du tactum digital simple qui a permis la création de l'alphabet des aveugles. Haüy eut l'idée de se servir de lettres en relief; dans son alphabet, chaque lettre était un tactum spécial pour le doigt de l'aveugle. Plus tard, un aveugle de génie, nommé Braille, inventa un alphabet spécial consistant en de petits rectangles porteurs de points en relief; pour chaque lettre, le nombre et la position des points sont différents. Ce sont là des surfaces qualitativement distinctes, exactement comme les petites surfaces que, touchant au hasard, notre doigt peut obtenir en se promenant sur différents objets. Veuillez remarquer que peu importe, en pareil cas, quel est le doigt qui obtient la surface ainsi déterminée: ce qui prouve que la localisation par rapport au corps individuel est ici sans importance, aussi bien que le mouvement.

Pour ne rien omettre de ce que peut donner le toucher digital simple, ajoutons que, si un doigt se trouve sur une surface plane, sur une table, et si, une fois le tactum obtenu, il se promène sur la surface d'abord donnée, la donnée première est agrandie, sans être qualitativement modifiée; mais comment? A la fin, j'ai le même tactum qu'au commencement et dans l'intervalle; mais, si je le sais, c'est par souvenir. De même, si, au lieu de promener mon doigt sur la surface plane de la table, je l'ai promené sur l'angle qui la limite. Si j'ai l'idée que la surface est plus grande

qu'au début de mon attouchement, que cette grandeur a des limites, etc., etc., c'est en faisant la synthèse de mes souvenirs tactiles. Ce n'est pas tout. Si je fais revenir mon doigt en arrière, après qu'il s'est promené en avant, cela peut aisément engendrer dans mon esprit l'hypothèse de la simultanéité de ce qui vient d'être donné deux fois identique, dans un ordre, puis dans l'ordre inverse. Si donc j'ai parcouru une surface plane de gauche à droite, puis de droite à gauche avec la même sensation, j'aurai volontiers l'idée que les différentes parties successives de cette surface sont simultanées. Le deuxième mouvement a confirmé l'hypothèse que le premier a déjà pu suggérer.

Nous allons examiner, maintenant, le cas où plusieurs doigts collaborent. Si un doigt donne une surface, plusieurs doigts donneront plusieurs surfaces ; ils ne pourront, logiquement, donner autre chose. Voyons s'il en est bien ainsi. Une de mes mains s'approche d'un objet : un doigt arrive le premier sur l'objet et obtient une sensation superficielle. Un second se pose sur l'objet et obtient une seconde sensation superficielle. De même pour les trois autres doigts. Parfois même la paume collabore et une sixième sensation superficielle s'ajoute aux cinq premières. Mais l'ordre de succession n'est pas le même suivant la forme de l'objet touché par les cinq doigts accompagnés ou non de la paume. Si je touche avec mes doigts un cylindre, puis une sphère, le cylindre et la sphère différeront par le rythme qui présidera à leur prise de possession tactile. Dans ces questions, on ne considère d'habitude, à tort, que le résultat ; on ne fait pas attention aux moyens. Quand on a une sphère dans la main, on se dit qu'on a la sensation du volume de la sphère. Oui ; mais comment l'a-t-on obtenue ? Analysons, dans la mesure du possible, ce qui conduit à un semblable résultat. Je tiens dans une de mes mains ce verre d'eau qui est un cylindre, et mes tacta me font connaître une forme cylindrique. Soit ; mais quelles sont les données tactiles qui contribuent à me faire connaître cet objet comme cylindrique ? Cet objet que je dis cylindrique m'est donné par de petites surfaces tactiles successives, qui, ensuite, me sont données simultanément. A cela s'ajoutent des tensions musculaires, qui ont pour but de maintenir ces sensations tactiles simultanées. Voilà ce qui m'est donné : cinq tacta digitaux superficiels et quelques tensions musculaires. Si cela seul est donné, il faut conclure que le reste est interprétation. Avant tout, il y a association des cinq tacta avec une surface vue au préalable. Ensuite, il y a peut-être une autre association ; votre main, me dira-t-on, a enveloppé cet objet ; ce fait implique que vous connaissez votre

main comme une enveloppe possible, et que vous connaissez les formes qu'elle peut prendre ; chacune de ces formes correspond à un solide spécial ; votre main s'est adaptée à un cylindre prévu et a vérifié cette prévision. A cela je réponds : il est entendu, d'après les considérations du début de la présente leçon, que nous faisons abstraction de la connaissance que nous avons de notre corps. Je dois faire également abstraction du mouvement qui m'a conduit vers cet objet. Que reste-t-il alors ? Quel est le tactum donné ? Nous aurons beau faire : nous ne trouverons jamais que de petites surfaces qualitativement semblables ou qualitativement différentes. D'ailleurs, ces petites surfaces sont obtenues suivant un certain rythme, et leur mode de succession diffère selon le solide que la main enveloppe. Après cette succession, il arrive presque toujours que les petites surfaces, d'abord successives, sont ensuite simultanées. Voilà ce qui est donné ; l'analyse ne trouve que cela. Elle trouve aussi, pour ne rien oublier, les tensions musculaires dont j'ai parlé ; mais quel rapport trouvera-t-on jamais entre ces tensions et une forme de solide ? Nous devons conclure qu'un tactum digital complexe qui donne l'idée d'une forme solide, c'est un système de petites surfaces successives et simultanées. La forme solide est une interprétation. Quant au mouvement et à son rôle, nous l'examinerons à part.

Arrivons maintenant au tactum pédestre. Il est très simple, celui-là ; il donne des surfaces quantitativement identiques pour chaque individu et qualitativement peu différentes pour l'homme des pays froids ou tempérés qui est chaussé. Non seulement elles sont peu différentes, mais leurs différences ont fort peu d'intérêt pour cet homme ; car, quand on marche, il s'agit surtout d'atteindre un but. Certes, il y a pour l'Européen chaussé des différences pédestres qualitatives ; un trottoir, un sol caillouteux, une route boueuse, une plage de sable, ce sont des surfaces différentes. Mais ces différences n'ont d'intérêt que dans la mesure où elles facilitent ou gênent la marche. L'important, c'est le rythme et le nombre de ces surfaces. Elles ont toujours le même rythme ; d'abord il y en a une, puis deux, puis une, puis deux, et toujours ainsi. Avoir une sensation pédestre, puis deux, puis une, puis deux, etc., voilà toute la marche au point de vue tactile.

Maintenant, veuillez vous rappeler que, quand nous avons cherché le concept fondamental de la troisième dimension, nous avons trouvé la distance. Or *distance* et *vide* sont des idées connexes. La distance, c'est un vide à traverser. Eh ! bien, entre la

distance et la marche, n'y a-t-il pas un rapport étroit ? Si la marche comble la distance, c'est apparemment que la distance est identique au vide. L'homme, être vivant et actif, est un marcheur, et l'importance de la marche dans sa vie, dans ses idées pratiques et même dans ses idées spéculatives, est immense. Tous les animaux ne sont pas des marcheurs, et il y a d'autres animaux marcheurs que l'homme. Sans nous attarder à classer les animaux d'après leur mode de locomotion, ce qui aurait un très réel intérêt en psychologie comparée, disons seulement que l'homme est un marcheur et se distingue, comme tel, du singe, de l'oiseau, du poisson. Il marche pour atteindre un but. Ce but atteint, il le touchera, le palpera, le prendra même souvent. Mais, avant, il marche et le tactum digital est précédé du tactum pédestre. S'il en est ainsi, le tactum pédestre a une très grande importance psychologique. Ce tactum est toujours le même ou à peu près. Il est distribué dans le temps suivant un rythme uniforme. Que trouvons-nous comme éléments psychologiques de la marche ? Des surfaces et leur succession. La troisième dimension étant surtout et avant tout la distance, elle est surtout affaire de marche ; donc les éléments que nous trouvons dans la marche sont probablement tous les éléments de la troisième dimension : ce sont, ne l'oublions pas, des surfaces et leur succession.

Mais il n'est pas permis, peut-être, de réduire la profondeur à la distance. Si le but de la marche est une tour, par exemple, cette tour est un cylindre planté verticalement sur le sol. La forme cylindrique de la tour n'est pas une distance, dira-t-on.

Pardon ; elle se réduit, pour le toucher pédestre, à la distance, et rien n'est plus facile à démontrer. Normalement, le marcheur, allant droit à la tour, va à ce qui est le milieu de la tour pour sa vue ; sauf à aller ensuite visiter les côtés de la tour, qui pour sa vue étaient marqués par des lignes droites verticales ; mais, s'il veut arriver d'emblée à l'un des côtés de la tour, il lui faudra plus de temps que pour arriver au milieu. Donc, dans un cylindre, il y a des parties plus éloignées de nous que d'autres, et il faut plus de pas pour les atteindre. Ainsi l'idée de profondeur se ramène à celle de l'inégale distance des parties d'un même objet.

Nous avons étudié les trois touchers actifs. Mais, derrière eux, comme leur condition commune, il y a le mouvement, le mouvement qui, pour la conscience, est la sensation musculaire. Cette question de la sensation musculaire a donné lieu à des discussions entre les psycho-physiologistes. L'idée d'une sensation effé-

rente ou centrifuge, d'une sensation qui, toute différente des autres, serait sentie à son point de départ et non à son point d'arrivée, l'idée d'une sensation de l'innervation avant l'accomplissement du mouvement, cette idée a été vaincue et remplacée par celle des sensations *afférentes* ou centripètes ; le mouvement ne nous est connu que par des sensations, qui, comme toutes les autres, sont des phénomènes qui vont des extrémités nerveuses aux centres nerveux. Je ne fais que rappeler cette discussion et ces conclusions, parce que ces conclusions vont me servir. S'il en est ainsi, si, suivant le langage adopté dans cette discussion, les sensations musculaires sont purement afférentes, le mouvement est une sensation tactile interne évidemment plus faible que les tacta externes. Si les sensations musculaires sont des tacta plus faibles que les tacta externes, ce sont des tacta moins distincts que les tacta externes. Puisque ce sont des sensations tactiles, s'ils ont une forme spatiale, ce sont de vagues surfaces. Il serait étrange que ces états de conscience faibles eussent un élément intrinsèque de plus que les sensations qui leur sont semblables et qui sont fortes. Il serait étrange que, possédant cet élément intrinsèque, supplémentaire, mais le possédant à l'état indistinct, elles pussent le conférer par association aux tacta proprement dits, et que, une fois mélangé aux tacta, il y apparût clair et distinct. Les sensations musculaires sont des surfaces, disons-nous ; ce n'est pourtant pas évident pour la conscience ; nous le disons, parce que nous avons dit qu'elles étaient des tacta ; c'est par analogie que nous leur attribuons la forme superficielle ; leur attribuer de plus la troisième dimension, ce serait d'une hardiesse singulière et sans fondement.

Mais, outre la sensation musculaire, le mouvement même tel qu'il est donné à la conscience, il y a ce que produit le mouvement. Le mouvement donne à la conscience, d'abord ce qu'il est pour elle, les sensations musculaires, c'est peu de chose, nous l'avons vu ; ensuite les faits de conscience qui résultent de lui, et nous avons vu quelle est leur importance ; c'est, d'une part, l'évolution des visa, la succession continue de visa toujours nouveaux ; c'est, d'autre part, la succession des pas, la succession des tacta de la langue et des doigts. Ce que le mouvement produit et donne ainsi à la conscience, c'est toujours des surfaces, mais ce sont des surfaces successives. Le mouvement change, multiplie et ordonne dans le temps les surfaces données par la vue et le toucher. Il n'opère pas tout à fait sur les surfaces visuelles comme sur les surfaces tactiles. Les surfaces tactiles sont petites et discontinues : le mouvement les multiplie ; il les

fait se succéder et coexister. La surface visuelle est une grande surface sans vides ; elle est donc continue en elle-même et elle est continue dans la durée ; elle est constamment donnée ; d'ailleurs elle évolue, et, en conséquence, il n'y a rien de plus simple que de la diviser en surfaces successives d'après les différences qualitatives qu'elle présente et d'après le mode d'apparition et de disparition des visa différents et successifs.

Lorsque nous marchons, nous avons devant nous un plan, puis un autre, puis toujours ainsi. On peut compter ces plans comme les pas, de sorte que nous pouvons dire que le mouvement multiplie la surface visuelle dans le temps, en produit des successions de surfaces visuelles.

N'y a-t-il pas autre chose dans le mouvement ? Le mouvement n'a-t-il pas d'autre vertu ? Si l'on y réfléchit, il n'en a pas d'autre. Les muscles sont des solides souples à trois dimensions, mais ils ne nous le font pas savoir ; l'anatomie seule nous l'apprend ; quant aux membres, nous les connaissons mieux, mais ils ne doivent pas nous arrêter dans notre théorie puisque nous les avons construits, eux et leur place, dans le corps individuel dont ils font partie. En résumé, les muscles donnent à la conscience des sensations musculaires et les résultats du mouvement qui sont ces surfaces visuelles et tactiles successives ou simultanées, surtout successives.

Que cherchions-nous dans cette discussion ? Nous cherchions la sensation *volumineuse* par elle-même. Nous ne l'avons pas trouvée, même dans les tacta. Aurions-nous abusé de l'analyse ? Absente des éléments, la troisième dimension serait-elle donnée dans des ensembles de sensations ? Mais, si elle n'est pas donnée dans des sensations élémentaires, comment pourrait-on la trouver dans des composés, dans des mélanges, où ne figureraient que les sensations élémentaires où elle n'est pas ? La troisième dimension n'est donc pas donnée. Comment en avons-nous l'idée ? Evidemment, nous la construisons. Il ne reste plus qu'à trouver comment nous la construisons.

V. H.

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies.

(1555-1713)

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

IV. Formation des Provinces-Unies jusqu'à la trêve de 1609.

Lorsque le prince d'Orange fut assassiné à Delft par Balthazar Gérard (10 juillet 1584), il prononça, dit-on, ces paroles, en expirant: « Mon Dieu, aie pitié de mon âme et de ce *pauvre peuple* ! » L'assassinat du Taciturne était, en effet, un coup terrible pour les Pays-Bas, et il put sembler un moment que le duc de Parme, Alexandre Farnèse, viendrait à bout de toutes les résistances et replacerait sous la domination espagnole les provinces qui avaient tenté de s'en affranchir. Bientôt les révoltés se trouvèrent presque réduits aux petits territoires de Hollande et de Zélande, comme avant la pacification de Gand. Mais *ce fut Philippe II lui-même qui sauva les Provinces-Unies*. Au lieu de permettre à Farnèse de terminer la conquête des provinces rebelles, il interrompit sa marche en avant et il le fit participer à l'expédition contre l'Angleterre (*l'Invincible Armada*) et aux guerres infructueuses contre Henri IV en France. L'intervention étrangère, se manifestant ouvertement ou agissant de façon indirecte, consacra en somme l'indépendance des Provinces-Unies. Cette indépendance fut reconnue par l'Espagne en 1609. Les dernières années du xvi^e siècle et les premières années du xvii^e sont intéressantes à plus d'un titre. Nous y verrons successivement :

1^o Comment s'organisent, au point de vue politique, les sept provinces de la République nouvelle, et quel est le mécanisme de leur gouvernement ;

2^o Quels obstacles elles rencontraient, à l'intérieur même du pays, pour faire reconnaître par l'Europe, et particulièrement par l'Espagne, leur existence indépendante ; mais comment, en fin de compte, et par suite de quels concours elles réussirent à triompher.

I

ORGANISATION INTÉRIEURE.

Il ne faut pas voir dans les Unions d'Arras (6 janvier 1579) et d'Utrecht (23 janvier 1579), comme on l'a fait trop souvent, la marque d'une séparation opérée entre les provinces du Nord et celles du Midi, entre la Hollande et la Belgique, comme on dirait aujourd'hui. Cette opposition n'existait pas encore. Ce sont simplement deux ligues, l'une catholique et l'autre protestante. Mais ce qui est certain, c'est que, grâce à l'habileté et à l'or d'Alexandre Farnèse, l'Union d'Arras fut rapidement transformée (dès le mois de mai) en traité de réconciliation définitive avec l'Espagne, tandis que l'Union d'Utrecht devint et resta la constitution de la République des Provinces-Unies.

A vrai dire, c'était moins un Etat qu'une *fédération*. Lorsqu'on étudie les différents éléments qui la constituaient, ce qui frappe, c'est la diversité.

Il y a d'abord les provinces que l'on peut appeler *continentales* : *Over-Yssel* et *Groningue*, contrées marécageuses et pauvres ; le duché de *Gueldre*, dominé par une noblesse pauvre et belliqueuse. C'est le groupe des provinces du Nord-Est ; elles subissent de très près l'influence allemande. On y peut rattacher la province d'Utrecht : bien que touchant à la mer par une bordure étroite, c'est un pays continental ; mais ce n'est plus ici la noblesse qui domine : débris d'une principauté épiscopale, elle a été transformée par la Réforme, mais elle a conservé de son organisation primitive un ordre dit « ecclésiastique. »

Bordant au Nord le golfe du Zuyderzée, la *Frise* offrait un spectacle tout différent : elle était peuplée de marins et de paysans égaux entre eux et animés de l'esprit le plus démocratique. Les paysans sont propriétaires ; la distinction entre les nobles et les paysans propriétaires n'est pas tranchée.

Enfin les comtés de *Hollande* et de *Zélande* étaient essentiellement les deux terres maritimes. Pays commerçants et industriels, dominés par la bourgeoisie des villes, ils avaient été le premier foyer de l'insurrection nationale et du calvinisme.

Aux sept membres de l'Union, il faudra ajouter, pour être complet, certains territoires *protégés*, à demi autonomes, comme la Drenthe ; des territoires *sujets* ou « pays de la généralité » conquis sur l'Espagne ; des seigneuries ne relevant que du prince d'Orange ; enfin des colonies lointaines. — Le tout semblait un chaos, qui pourtant se trouva susceptible d'organisation.

*
*
*

Les sept provinces de la République formaient une fédération de groupes autonomes, représentée par une assemblée commune, les Etats généraux, chacune d'elles étant constituée par une fédération de villes et ayant ses Etats provinciaux. Il nous faut donc étudier tout d'abord les organes de la vie politique des provinces ; nous verrons ensuite comment fonctionne le mécanisme qui les unit.

1° L'organisation municipale varie suivant les provinces et suivant les villes : en Over-Yssel, à Groningue, les habitants participent à peu près tous au choix de leurs conseillers ; à Dordrecht, le corps électoral se compose des huit délégués des corporations et de quarante notables ; à Utrecht et en Hollande, les conseils se recrutent eux-mêmes. Si, à Amsterdam, le conseil comprend trente-six membres, il en a quarante à Utrecht et vingt dans la plupart des villes. Les *bourgmestres* ou magistrats municipaux sont nommés par les conseils, tantôt pour un an, tantôt pour trois ans. En Hollande, ils sont assistés d'ordinaire par des échevins, et à Amsterdam en particulier par un *bailli*. — Mais il y a un trait commun à tous ces organismes municipaux : c'est le rôle prédominant, souvent même exclusif, de la bourgeoisie : les financiers, les armateurs, les commerçants, les marins, les pêcheurs, absorbent toutes les forces vives de la nation.

La vie publique aboutit, dans chaque province, à l'assemblée des Etats provinciaux. Etudions son organisation dans la province de Hollande, prise à titre d'exemple, parce que c'est la plus importante de la confédération. Elle siège à La Haye, dans le vieux palais des comtes de Hollande. — Elle compte en tout dix-neuf voix, c'est-à-dire dix-neuf groupes de votants, soit une voix pour les nobles et dix-huit pour les villes. Les nobles ne sont représentés que par dix membres, qui se recrutent eux-mêmes ; la voix unique dont ils disposent ne leur permet guère autre chose que d'assister en silence aux délibérations des villes.

Désignés sous le nom de *Nobles et Grandes Puissances*, les Etats de Hollande tiennent leur session quatre fois par an : en février, en juin, en septembre et en novembre. Ils délibèrent sur toutes les affaires qui concernent la province (nominations aux charges). Les propositions qui intéressent la confédération leur sont également soumises ; leurs députés aux Etats généraux, qui reçoivent un véritable mandat impératif, sont tenus de les consulter avant chaque vote de quelque importance.

Les Etats de Hollande ont pour ministre l'*avocat* ou le *grand pensionnaire*, nommé pour cinq ans, et qui les représente aux Etats généraux. Ils sont, en outre, assistés par les *conseillers députés*. Ceux-ci au nombre de dix (à raison d'un président, nommé par les nobles, et de neuf membres, nommés par les villes) forment une sorte de directoire provincial chargé des questions de finances, des affaires militaires, de la convocation des Etats de Hollande en session extraordinaire, de l'exécution de leurs votes, etc.

2° C'est dans une autre salle du même palais de La Haye que se tient l'assemblée fédérale : ce sont les Etats généraux, que, dans le langage officiel du temps, on appelle les *Hautes Puissances*. — Au début, sans doute, l'influence prépondérante avait appartenu au *Conseil d'Etat* (Raad van State), créé depuis 1584. Il était composé de douze députés : deux pour la Gueldre, trois pour la Hollande, deux pour la Zélande, deux pour la Frise, un pour chacune des autres provinces ; le prince d'Orange y avait deux voix, et on y votait, non par province, mais par tête. Son influence avait vite décliné et, au commencement du xvii^e siècle, ne s'appliquait guère qu'aux choses militaires. C'est que, dès 1583, Elisabeth d'Angleterre avait demandé que l'ambassadeur anglais et deux conseillers aient place et voix dans ce conseil. On avait vite diminué l'importance d'une assemblée où pouvaient entrer des étrangers et on l'avait réduite à n'être plus qu'un corps consultatif.

En revanche, l'assemblée des Etats généraux devint permanente en 1593. Le nombre des députés n'était pas limité ; mais, qu'une province en envoyât vingt, ou seulement deux, elle n'avait jamais qu'une voix. Les Etats généraux veillaient à la défense du pays, dirigeaient les relations extérieures et paraissaient avoir la haute main sur toutes les affaires de l'Union. Mais cette puissance n'était qu'apparente, et l'autorité suprême résidait dans les provinces : les députés étaient liés par leur mandat, vraiment impératif.

A côté des assemblées délibérantes, la République des Provinces-Unies avait senti le besoin d'avoir à sa tête un chef militaire et civil, qui groupât toutes les forces nationales dans la lutte contre l'Espagne. C'est dans ce but qu'elle avait donné au prince d'Orange les charges de *capitaine et amiral général*, et de *stathouder*. Les premières lui assignaient le commandement de l'armée de terre et de mer et le droit de présenter ou de nommer aux grades militaires. Quant à la charge de stathouder, c'est-à-dire de lieutenant, elle lui conférait le choix des magistrats municipaux.

paux, bourgmestres et échevins, que les conseils des villes se bornaient à présenter, le droit de séance dans toutes les assemblées, le droit d'arbitrage dans les différends entre les provinces. Cependant le stathouder, malgré ses fonctions civiles et militaires, n'était que « l'*officier d'une République* » ; car cette magistrature était toujours restée *élective* en droit, et avait un caractère avant tout provincial, *chaque province désignant son stathouder*. En fait, cette magistrature devait devenir comme héréditaire dans la maison d'Orange.

D'un premier mariage avec Anne d'Egmont, Guillaume d'Orange avait eu deux fils. L'aîné, le comte de Buren, mourut prisonnier de Philippe II ; l'autre, Maurice de Nassau, né en 1567, avait dix-sept ans quand son père fut assassiné : il fut, sur la proposition d'Olden Barneveldt, nommé stathouder de Hollande et de Zélande (1584), et, trois ans plus tard, les Etats généraux lui confièrent le commandement de l'armée.

II

LA CONQUÊTE DE L'INDÉPENDANCE.

On conçoit facilement à quelles difficultés de tout ordre devait se heurter celui qui tenterait de grouper les provinces, pour une action commune. Elles étaient trop différentes par les mœurs, par l'état social, par la constitution politique, pour ne pas se livrer à des conflits incessants. Il n'y eut, pour ainsi dire, jamais une véritable entente entre les provinces.

1^o Cela venait tout d'abord de ce qu'il n'y avait pas unité de religion. Par exemple, en *Hollande*, les bourgeois des villes essayèrent de donner toujours les fonctions politiques ou administratives à des calvinistes ; car on n'admettait que le culte calviniste. De temps en temps, même, paraissaient des placards contre les catholiques : il est juste d'ajouter qu'on se gardait bien de les appliquer. Telle a été la tactique des villes de Hollande. — A *Utrecht*, il y avait une situation analogue. Les « libertins » et les nobles ont été, pendant quelque temps, maîtres de la ville, et le peuple était calviniste. C'était dans le peuple que se rencontraient les gens ardents, fanatiques. Aussi y a-t-il toujours eu lutte à propos de la tactique à suivre. Toutes les grandes questions qui se posent à cette époque (et, entre autres, la plus importante de toutes : la question de la soumission à l'Espagne) sont l'occasion d'un conflit entre la bourgeoisie et le gouver-

neur. A Utrecht, le gouverneur a remplacé la moitié des libertins du corps de ville par des calvinistes. De même, le stathouder s'est appuyé sur le peuple calviniste contre le parti de la bourgeoisie. — Voilà donc une grosse difficulté qui n'a jamais été résolue.

2° Il y en avait une autre, d'ordre *financier*. La vie provinciale était si intense que les habitants de cet Etat nouveau qui naissait à la vie politique ne voulaient pas donner de l'argent pour autre chose que pour leur province. Chacun des sept membres de l'Union devait contribuer aux dépenses communes, en proportion de ses revenus particuliers. La Gueldre, pays très peu riche malgré de gras pâturages, n'avait à supporter qu'un vingtième des charges, et la Frise, seulement 11 0/0. En revanche, c'est sur les provinces maritimes que retombait le plus grand poids : si la Zélande ne payait que 10 0/0, la Hollande, à elle seule, supportait 58 0/0 des charges. Or les différentes provinces se jalousaient et, prétendant que tout cet argent servait uniquement à la Hollande, refusèrent à plusieurs reprises de l'aider de leurs contributions. Il fallut que la Hollande déclarât que, si les autres ne payaient pas, elle non plus ne paierait pas.

3° Cet argent était employé à payer des *troupes*. Nous retrouvons la même difficulté que nous avons notée à propos des finances. Il n'y a jamais eu d'armée générale des Etats : chaque province avait un contingent qu'elle payait. La Frise ne consentit à lever le sien que si on la débarrassait des Espagnols, qui la gênaient. Plus tard, la Zélande déclara qu'elle n'emploierait pas ses soldats à faire une guerre en dehors de la province. Maurice de Nassau n'a jamais été capitaine général de l'Union, mais seulement de quelques provinces. Ajoutons que, pour chaque expédition, les provinces envoient des députés au quartier général pour surveiller les opérations.

*
**

Comment se fait-il que, tout de même, les Provinces-Unies aient pu échapper à la domination espagnole et reprendre une partie des territoires que Farnèse avait conquis ?

1° Cela tient d'abord à l'action combinée de l'avocat de Hollande, *Olden Barneveldt*, et des deux stathouders : *Maurice de Nassau*, fils du Taciturne, et son cousin Guillaume. Ces deux hommes, qui devaient se brouiller dans la suite et dont le premier devait périr sur l'échafaud dressé par l'autre, étaient alors parfaitement unis. Ils réussirent à enrôler une armée (8.000 fantassins, 1.200 cavaliers) : elle fut composée de mercenaires, mais

ces mercenaires furent payés. Pourtant cette armée n'eût pas résisté à de grandes opérations : or il est à noter que la guerre devient une guerre de sièges : par là les soldats du stathouder, habitués à manier la pioche et à creuser des retranchements, étaient supérieurs aux Espagnols, qui considéraient ces travaux comme indignes de gentilshommes.

Enfin une marine de course fut organisée, qui poursuivit les navires espagnols et barra l'embouchure de l'Escaut : c'est de ce moment que date la première prospérité d'Amsterdam, qui grandit aux dépens d'Anvers.

Maurice de Nassau entreprit, en 1594, la première campagne offensive : il s'empara de Zutphen, Deventer, Nimègue, etc. L'année suivante, le duc de Parme mourait. Philippe II ne put le remplacer dignement, et Maurice recommença ses conquêtes : Groningue fut la plus importante (1594).

2° Mais les Provinces-Unies, si elles avaient été livrées à leurs seules forces, n'auraient probablement pas réussi à conquérir leur indépendance. Ce qui les sauva, ce fut l'appui de l'étranger : Angleterre et France.

Elisabeth leur avait envoyé son favori Leicester, qui prit le titre de gouverneur général, se fit livrer Flessingue, Ranekens et Brielle. Mais il ne justifia pas par des succès ces exigences, dangereuses pour l'indépendance des Pays-Bas.

La France était une alliée plus sûre. C'était précisément le moment où Henri IV venait de monter sur le trône. En 1596, les Provinces-Unies, reconnues par Henri IV et par Elisabeth, formèrent avec eux, contre l'Espagne, une triple alliance, qui leur fit prendre rang au milieu des puissances européennes. Maurice remporta une brillante victoire à Turnhout, tandis que la France dictait à l'Espagne la paix de Vervins (1598).

Après la paix de Vervins, qui laissa les Pays-Bas isolés, Maurice eut devant lui un adversaire plus sérieux dans l'archiduc Albert, mari de l'infante Claire-Isabelle-Eugénie. En 1600, après la mort de Philippe II, le stathouder occupa Nieuport (2 juillet 1602) et Ostende ; mais l'archiduc reprit cette dernière ville après trois ans d'efforts et un sacrifice de 80.000 hommes (août 1604). En revanche, Maurice enleva Bois-le-Duc, Grave, l'Ecluse. L'épuisement était extrême dans les deux camps. A La Haye et à Bruxelles, les dispositions étaient pacifiques. Les flottes hollandaises empêchaient le commerce par mer ; les armées entravaient le commerce par terre. Les campagnes étaient ruinées. Le gouvernement espagnol n'envoyant plus d'argent, les troupes se révoltaient et pillaient. Les archiducs firent dire aux Etats généraux leur inten-

tion de les traiter en pays libre et indépendant. Ces avances furent bien accueillies, et un armistice de huit mois fut signé. La Cour de Madrid apprit avec humeur l'initiative de l'archiduc Albert. Après une victoire navale des Hollandais à Gibraltar, elle se radoucit et ratifia l'armistice, mais sans faire mention de la souveraineté des Etats (1^{er} juillet 1607). Ceux-ci exigèrent cette reconnaissance. Philippe III finit par céder (oct. 1607) et les négociations commencèrent.

Henri IV imposa sa médiation et députa à La Haye le président Jeannin et Buzenval, son ambassadeur auprès des Etats. Un traité d'alliance défensive fut signé entre la France et la Hollande (23 janvier 1608). Philippe III subordonna l'abandon de ses droits de souveraineté à la concession que les Provinces-Unies feraient du libre exercice du culte à leurs sujets catholiques. Les Etats généraux rompirent les négociations (25 août). Henri IV les renoua. Il s'était montré jusque-là opposé à l'idée d'une longue trêve; il voulait la paix, qui seule le dispenserait de fournir aux Hollandais des hommes et de l'argent. Mais, à la réflexion, il reconnut les avantages d'un état de choses provisoire, qui tiendrait les Hollandais en haleine et les rendrait moins indépendants de la France. Le 27 août, Jeannin proposa aux plénipotentiaires de La Haye de conclure une *longue trêve*. Les archiducs acceptèrent.

Mais, qu'il s'agit de trêve ou de paix, les Etats généraux exigeaient tout d'abord la reconnaissance de leur souveraineté. L'archiduc Albert, à bout de soldats et d'argent, prit sur lui de faire cette déclaration, tant en son nom qu'au nom du roi d'Espagne (16 octobre). Non sans répugnance, après trois mois de réflexions, la Cour de Madrid céda (28 janv. 1609). Une *trêve de douze ans* fut signée, le 9 avril 1609.

Ce fut le dernier terme de l'insurrection des Pays-Bas, le premier de la vie indépendante et normale de l'Etat hollandais. L'Espagne ne reconnut pas officiellement l'autonomie des Provinces-Unies; mais elle l'admit implicitement, en traitant avec elles, comme avec une puissance européenne. Cinquante ans à peine après, elles luttaient déjà non plus pour l'existence, mais pour la suprématie, disputant la mer aux Anglais, l'Europe à Louis XIV.

L. V.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE PARIS

CONFÉRENCE D'ANGLAIS.

3^e série.

Version.

Shelley, *Hellas*, 484-527, depuis : « First through the hail of our artillery... », jusqu'à : « And with night, tempest ».

Commentaire grammatical.

Shakespeare, *Romeo and Juliet*, I, iv, depuis : « What, shall this speech be spoke... », jusqu'à : «... and I am done ».

Thème.

Alfred de Vigny, *La Maison du Berger*, I, depuis : « Mais à moins qu'un ami menacé dans sa vie... », jusqu'à : «... s'arrête et marche avec le col penché ».

Lecture expliquée.

Prologue to *the Critic*.

English Essay.

The character of Juliet.

Composition française.

Donner une appréciation littéraire de *Romeo and Juliet* sous forme de dialogue familier entre deux amis.

II

UNIVERSITÉ DE POITIERS

Composition française (licence).

Apprécier cette définition du poète donnée par Du Bellay :
« Celui sera véritablement le poète que je cherche en nostre langue, qui me fera indigner, apaiser, esjouir, doulour, aimer, haïr, admirer, étonner, bref, qui tiendra la bride de mes affections, me tournant ça et là à son plaisir. Voyla la vraye pierre de touche, où il faut que tu éprouves tous poëmes et en toutes langues. » (*Deffence*, II, chap. XI.)

Professorat des Ecoles normales.

Qu'entendez-vous par le mot *classique* appliqué aux ouvrages de l'esprit ?

Dissertation latine.

Quæretur utrum ex omni parte recte Cicero professus sit :
« Stilus optimus et præstantissimus dicendi effector ac magister. »

Version latine.

Cicéron, *Brutus*, chap. XLIX, § 484 : « Plane, inquam, Attice, disputationem hanc... hoc idem doctis probandum est ».

Thème latin.

Bossuet, *Histoire universelle*, 3^e partie, chap. VI, depuis :
« Dans ce grand amour de la pauvreté... », jusqu'à : « Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. »

Thème grec.

Télémaque, livre X, depuis : « Souvenez-vous que le pays où la domination du souverain est absolue... », jusqu'à : «... au premier coup qu'on lui porte. »

Histoire moderne.

Relations de la France et de l'Espagne de 1715 à 1761.

Géographie.

Système montagneux de l'Afrique du Nord.

Histoire ancienne.

I. La démagogie à Athènes depuis la mort de Périclès jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse.

II. Comparer l'administration des premiers Romains au III^e siècle avant notre ère et au I^{er} siècle de l'Empire.

III. L'histoire et le rôle des colonies grecques d'Asie au VI^e siècle.

Philosophie.

La psychologie peut-elle se constituer indépendamment de la métaphysique ?

Enseignement primaire.

« L'éducation devra observer la constance plus ou moins grande que l'enfant manifeste dans ses jeux ou dans ses habitudes, sa facilité à retenir des séries plus ou moins longues de mots ou de chiffres, sa tendance à introduire dans ses jeux un souvenir des choses apprises en classe, et enfin le rapport habituel que ses actes peuvent présenter avec ses paroles. » (*L'Éducation par l'instruction*, page 75.)

Expliquer ces recommandations et en montrer l'importance.

Grammaire.

Les participes en grec et en latin : morphologie et syntaxe.

Métrique.

Règles générales de la prosodie latine.

ALLEMAND.**Version.**

Lenau und Byron.

Wenn wir zu dem Dichterbilde Lenaus in der Geschichte der Poesie nach Vorbildern, oder richtiger nach Analogien suchen, so tritt uns zunächst eine Gestalt mit sprechenden Zügen der Aehnlichkeit und Verwandtschaft entgegen : der Brite Byron. Aber so zahlreich die Aehnlichkeiten, noch zahlreicher und namhafter sind die Kontraste zwischen beiden. Die negierende Skepsis, den stolzen Unabhängigkeitssinn, die tiefe Melancholie und finstere Lebensansicht, das Schwelzen im Unheimlichen, Wilden, Græulichen, die grossartige Naturanschauung haben beide gemein ; beide waren grossangelegte Individualitäten, daher bei beiden die Subjektivität mächtig in den Vordergrund tritt : in beiden wiegte, auch wo sie als Epiker oder Dramatiker auftreten, der Lyriker vor. Aber die Quellen jener Eigenschaften und deren Aeusserungen, wie grundverscheiden ; ebenso wie ihre Lebensstellungen. Lenau erscheint uns als ein wirklich Unglücklicher, Byron nur als ein Unzufriedener. Dies bestimmt relativ auch den Wert und die Wirkung ihrer Schöpfungen ; Lenaus Klagen werden uns darum zugleich erschüttern, während wir Byrons Klagen nur bewundern. Byron hat weder Sehnsucht noch Hoffnung nach den Ueberirdischen, nach Unsterblichkeit und einem bessern Jenseits ; Lenau hat das tiefe Bedürfniss, die innigste Sehnsucht danach, wenngleich oft mit derselben Hoffnungslosigkeit.

Thème

De la véritable éloquence.

Homère nous apprend par son exemple qu'on peut embellir en leur manière tous les sujets. D'ailleurs, il faut reconnaître que tout

discours doit avoir ses inégalités ; il faut être grand dans les grandes choses ; il faut être simple sans être bas dans les petites ; il faut tantôt de la naïveté et de l'exactitude, tantôt de la sublimité et de la véhémence. Un peintre, qui ne représenterait jamais que des palais d'une architecture somptueuse, ne ferait rien de vrai, et laisserait bientôt. Il faut suivre la nature dans ses variétés : après avoir peint une superbe ville, il est souvent à propos de faire voir un désert et des cabanes de bergers. La plupart des gens qui veulent faire de beaux discours cherchent sans choix partout la pompe des paroles : ils croient avoir tout fait, pourvu qu'ils aient fait un amas de grands mots et de pensées vagues ; ils ne songent qu'à charger leurs discours d'ornements ; semblables aux méchants cuisiniers qui croient donner un goût exquis aux viandes en y mettant beaucoup de sel et de poivre. La véritable éloquence n'a rien d'enflé ni d'ambitieux ; elle se modère et se proportionne aux sujets qu'elle traite et aux gens qu'elle instruit ; elle n'est grande et sublime que quand il faut l'être.

ANGLAIS

Version.

Shelly, *Hymn to Intellectual Beauty* (les trois dernières strophes).

Thème.

Racine, *Les Plaideurs*, acte I, scène 1, vers 1-34 ; ou Maupassant, *L'homme de Lettres* (jusqu'à : « Il semble avoir deux âmes... »). — Voir : Nouvelle bibliothèque populaire à dix centimes. Henri Gautier, éditeur. N° 271.

Dissertations.

1. Esquisser le portrait de Roméo, de Juliette ou de Mercutio.
2. Commenter ou discuter le mot de Coleridge : « In Romeo allis youth and spring. »

Sujets de compositions

UNIVERSITÉ DE POITIERS.

LICENCE ÈS LETTRES.

Thème grec.

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est absolue sont ceux où les souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'Etat ; mais aussi tout l'Etat languit : les campagnes sont en friche et presque désertes ; les villes diminuent chaque jour ; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards ; mais attendez la moindre révolution : cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne saurait durer ; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples, elle a lassé et irrité tous les corps de l'Etat ; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement.

Littérature française (*sujets à option*).

- I. La poésie lyrique en France, du XII^e à la fin du XV^e siècle.
- II. L'œuvre et l'esprit de Fontenelle.
- III. Les précurseurs du drame romantique en France.

Philosophie dogmatique.

- I. La psychologie peut-elle se constituer indépendamment de la métaphysique ?
- II. Théorie des émotions.
- III. L'idée de justice.

Histoire de la philosophie.

- I. Philosophie des Stoïciens.
- II. Théorie de la connaissance chez Spinoza.
- III. La doctrine des catégories chez Kant.

Histoire du Moyen Age.

- I. Exposer l'organisation de l'Empire romain à la fin du iv^e siècle.
- II. Les classes nobles en France du x^e au xv^e siècle.
- III. Frédéric Barberousse.

Histoire ancienne.

- I. La démagogie à Athènes depuis la mort de Périclès jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse.
- II. Comparer l'administration des premiers Romains au iii^e siècle avant notre ère et au I^{er} siècle de l'Empire.
- III. L'histoire et le rôle des colonies grecques d'Asie au vi^e siècle.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POTIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du temps
du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Florian : ses « Contes ».

Les œuvres poétiques de M. le chevalier de Florian ne sont pas très considérables : elles tiennent en un petit volume comprenant les *Contes* et les *Fables*. Je laisse de côté le poème de *Voltaire et le Serf du Mont-Jura*, couronné par l'Académie française en 1782. Voici la liste des *Contes* et poèmes que nous avons à étudier : *Le Cheval d'Espagne*, — *Le Tourtereau*, — *La Paule de Caux*, — *Le Chien de Chasse*. Ce sont là des *Contes* proprement dits. Puis nous parlerons des deux poèmes de *Tobie* et de *Ruth*, tirés de l'Écriture sainte.

Les *Contes* proprement dits nous occuperont assez peu de temps. Vous savez que ce genre a été très en vogue au dix-huitième siècle, aussi bien en prose qu'en vers ; par conséquent, Florian, en commençant par écrire des *Contes*, n'a fait qu'obéir aux préoccupations de son époque. La fable, depuis Lamoignon, était à peu près abandonnée : le conte était au contraire l'objet de l'universelle faveur et même d'un véritable engouement. Tous les poètes l'avaient abordé, depuis Voltaire jusqu'à Chénier. L'hé-

roïde, ou fragment épique, si en faveur également au dix-huitième siècle, n'est en somme qu'une autre forme du *Conte*.

Examinons rapidement le premier conte de Florian, intitulé : *Le Cheval d'Espagne*, et dédié à M. de Saint-Lambert. Nous sommes frappés par la facilité, la souplesse du vers ; en somme, cette pièce se distingue par une sorte de fluidité élégante et même, parfois, spirituelle... C'est tout l'hommage que je crois lui devoir. Certes, ce poème n'annonce pas un grand poète. Le principal défaut, — et il est bien ennuyeux, — en est que l'auteur écrit pour « moraliser ». Il ne faut pas oublier que nous sommes à l'époque des *Contes moraux* de Marmontel ; et je ne sais rien de plus funeste aux conteurs que cette intention morale. Un conteur doit conter pour conter : la leçon doit sortir naturellement du récit, mais nous n'aimons pas qu'on nous la donne. Nous avons plaisir à la dégager nous-mêmes, et ce n'est pas un des moindres plaisirs de la lecture. Mais l'intention préméditée de faire la leçon, d'appuyer une maxime par un exemple, refroidit l'imagination de l'auteur et aussi l'attention du lecteur. — Cependant, soyons généreux et écoutons Florian nous donner dans *Le Cheval d'Espagne* le goût de la médiocrité.

Je ne voudrais pas reprendre pour mon compte ce mot de Crébillon fils, censeur royal, qui, écourtant malicieusement la formule habituelle à la censure, disait : « J'ai lu les *Contes* de Marmontel, et n'y ai rien trouvé ». Essayons de « trouver » quelque chose, au sens où l'entendait Crébillon, dans le premier conte de Florian. Il s'agit d'un cheval qui a été élevé chez un riche fermier ; longtemps soigné et cajolé, il se lasse, un beau jour, de sa vie inactive ; il s'indigne d'être monté par la bonne Sanchette et de porter au marché les fruits de son jardin ; il plante là la brave fermière, et, rencontrant un régiment qui passe, il s'engage, c'est le mot. Un combat a lieu, où Favori, — notre cheval, — est blessé ; heureusement, un meunier le recueille, le soigne, le guérit et le conduit dans les marchés, un bâton à la main. Favori commence à regretter la bonne Sanchette, lorsqu'il a la chance d'être acheté pour le service du roi.

Il fut heureux pendant une quinzaine.
 Il possédait tous les biens à souhait ;
 Mais un seul point lui faisait de la peine :
 C'est que jamais le roi ne le montait.
 Nul écuyer n'aurait eu cette audace ;
 Et leur respect pour monsieur Favori
 Fait qu'avec soin il est choyé, nourri,
 Mais que toujours il reste en même place.

Tant de respect lui devient ennuyeux ;
 Ce long repos, à sa santé contraire,
 Le rend malade et triste et soucieux,
 En peu de temps change son caractère :
 Ce qu'il aimait lui devient odieux ;
 Plus d'appétit, rien qui puisse lui plaire ;
 Un froid dégoût s'empare de son cœur ;
 Plus de désir, partant plus de bonheur.

Favori maudit alors la gloire et la grandeur qui l'ont séduit,
 et s'écrie :

Si le bonheur habite sur la terre,
 Il va cherchant la médiocrité :
 C'est là qu'il loge ; et sa sœur et son frère
 Sont le travail et la douce gaité.

Heureusement, Favori, monté par le fils du roi, rencontre par hasard la bonne Sanchette et court vers elle ; on explique au prince l'histoire de l'infidèle cheval ; le prince, attendri, rend Favori à son ancienne maîtresse, avec son équipage :

Sanchette alors monta, sans plus attendre,
 Sur Favori, qui, content désormais,
 Gagna la ferme et n'en sortit jamais.

En somme, toute cette histoire est très douceâtre et n'a pas grand mérite.

Le *Tourtereau* est plus joli, et quelquefois même spirituel, parce qu'il est plus satirique. Ce conte tend à montrer qu'il faut aux gens des épouses assorties. Il y a, çà et là, d'assez jolis traits. Un tourtereau, convaincu que « l'on n'est bien qu'en étant deux à deux », s'en va chercher une amie.

Il aperçoit d'abord une alouette,
 Belle, brillante, à l'œil vif, à l'air fin,
 Qui dans un pré courait dessus l'herbette,
 Sans que ses pieds fissent plier le brin. .

Mais elle est trop coquette et se laisse d'ailleurs prendre au miroir d'un oiseleur, avant même d'entrer en ménage avec le tourtereau. Celui-ci s'adresse alors à une caille, qui

Lui répond mal, mais le caresse bien ;
 Et son époux n'en veut pas davantage.

Il la quitte ensuite pour une pie-grièche :

La pie-grièche adore son amant ;
 Aucun rival ne partage sa flamme ;

Il règne seul. Mais la jalouse dame
 De son époux fait bientôt le tourment.
 Elle l'accuse, elle gronde sans cesse,
 Le suit, l'épie, et, toujours en fureur,
 A coups de bec lui marquant sa tendresse,
 Elle le bat pour s'attacher son cœur :

(Vous voyez que Florian est observateur, à ses heures.)

Puis elle pleure, et veut qu'il rende hommage
 Exactement à ses tendres appas ;
 Disant toujours qu'elle fait peu de cas
 De ces plaisirs ; mais qu'il faut en ménage,
 Par ce moyen, honnête autant que doux,
 Tous les matins s'assurer son époux,
 Et le forcer à n'être point volage.

Le malheureux tourtereau finit, enfin, par rencontrer sa tourterelle, — une vraie tourterelle cette fois, — et leur union dura toute leur vie. Dans ce conte, vous avez pu noter quelques vers gentiment troussés et quelques passages assez agréables.

Je n'en dirai pas autant de *La Poule de Caux*, qui est un conte absolument manqué. Florian, fatigué d'entendre des Français vanter les mœurs d'autres pays, qui ne sont pas meilleurs, nous présente une poule, lasse de sa Normandie, et voyageant en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, sans jamais trouver un seul coq à sa convenance. Elle finit par retourner « au bon pays normand ». Cette pièce n'a pas grand mérite, et je passe.

Le Chien de Chasse est assez agréable. Son histoire va nous prouver qu'il faut être fidèle et aimer notre maîtresse, même si elle nous trahit, parce que nous risquons de trouver pire ailleurs. Médor est le chien d'un garde, dont il est le seul trésor. Soumis, docile et caressant, Médor est fidèle, avant tout. Mais son maître le vend à un riche châtelain, auquel Médor, résigné, essaie de s'attacher. On le bat et on finit par le chasser. Médor estime alors que l'homme est dur et méchant :

Les femmes sont, sans doute, moins cruelles ;
 Elles ont l'air aussi douces que belles :
 Eprouvons-les. Il dit. Dans le moment,
 Notre Médor voit une belle dame
 Qui se promène avec son jeune amant.
 Un doux espoir s'empare de son âme ;
 Il s'en approche, et, d'un air suppliant,
 De leurs souliers vient baiser la poussière,
 Puis les regarde, et leur dit tendrement :
 « N'aurez-vous pas pitié de ma misère ? »
 Les amoureux ont toujours le cœur bon.
 Tout aussitôt, cette dame attendrie
 Du pauvre chien se déclare l'amie,

Et, sur-le-champ, le mène à sa maison.
 Le bon Médor lui marque sa tendresse
 Par plus d'un saut, par plus d'une caresse ;
 Et, rencontrant en chemin le mari,
 Il aboya, soit hasard, soit adresse.
 Ce dernier trait enchanta sa maîtresse,
 Et, dès ce jour, Médor fut favori.

Tout cela est d'une belle allure, mêlé de fines observations, et se lit avec plaisir.

Tout allait bien : une nuit, par malheur,
 L'amant pour qui cette dame soupire,
 Sans doute ayant quelque chose à lui dire
 De très secret, se lève doucement,
 Et, vers minuit, tandis que tout repose,
 Dessus l'orteil marchant légèrement,
 Il va gratter à la porte mal close
 De la beauté qui ne dort pas encor.

Voilà encore un passage agréable de gaité satirique et de mouvement. Remarquez aussi la science du rythme, qui dénote déjà beaucoup d'habileté et de souplesse.

Au premier bruit, le vigilant Médor
 S'élance, jappe, et ses cris effroyables
 Font que les gens se pressent d'accourir :
 Notre amoureux n'a que le temps de fuir,
 Donnant tout bas le chien à tous les diables,
 Et jurant bien qu'il en serait vengé.
 La dame aussi le jurait dans son âme,

et elle fait chasser le malheureux Médor, qui, accablé de tristesse, retourne chez le garde, son premier maître, en disant :

Il est affreux de chérir des ingrats ;
 Mais n'aimer rien est cent fois pis encore.

Ainsi, il y a beaucoup de dextérité et souvent de la finesse, de l'esprit, dans ces *Contes* ; il y a de la facilité dans la facture du vers, et on rencontre çà et là de jolies idées gracieusement exprimées. Les *Contes* ne sont, en somme, que des fables allongées, et par là Florian, suivant la même voie que La Fontaine, se prépare à aborder la fable, qui est un genre plus condensé, partant plus délicat et plus minutieux.

*
*
*

Nous arrivons maintenant aux deux grands poèmes de *Tobie* et de *Ruth*, imités de l'Écriture sainte. *Tobie* est postérieur à *Ruth* ; mais nous l'étudierons d'abord, parce qu'il doit moins nous

arrêter. Ces deux poèmes ont ceci de commun, qu'ils sont tirés de la Bible ; il sera donc intéressant de voir ce que Florian a recueilli et ce qu'il a élagué, et de se demander ce que peut devenir la poésie biblique interprétée par un poète du dix-huitième siècle.

Pour *Tobie*, Florian a suivi la Bible assez attentivement : il a adouci certains détails, avec raison peut-être ; il en a dénaturé d'autres, dont on regrette la simplicité ingénue. Vous savez qu'arrivé à Ecbatane, le jeune Tobie épouse, selon la loi juidaïque, la fille de son parent Raguel, Sara, bien qu'elle ait eu déjà sept maris étranglés par le démon Asmodée, la première nuit de leurs noces. Vous vous souvenez que Tobie évite ce sort malheureux, en passant avec sa femme les trois premières nuits dans la continence et la prière. Le récit de la première nuit a, dans la Bible, quelque chose de terrible et d'angoissant ; voici ce que Florian en a fait :

Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement ;
A genoux aussitôt, le front dans la poussière,
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
« Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait,
Qui, pour le cœur de l'homme, hélas ! ne fut point fait :
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre :
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocents passés à te servir. »

Je n'ai pas besoin d'insister sur la faiblesse de cette adaptation. Il a cru, le malheureux ! que les vers de M. de Florian ainsi arrangés vaudraient toujours mieux et seraient de meilleur goût que le passage de la Bible ! Voici une autre omission très curieuse aussi pour l'étude des esprits au dix-huitième siècle. Vous vous souvenez des recommandations du vieux Tobie à son fils, avant son départ pour la Médie : elles sont un peu longues dans la Bible, mais d'une noble et touchante simplicité. Florian n'en a retenu qu'une, celle où le vieux Tobie demande à son fils d'être toujours bon et charitable :

Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse ;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui ;
Partage tes habits et ton pain avec lui ;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore ;

Riche, donne beaucoup ; et, pauvre, donne encore :
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.

Cela est très curieux à noter, et vous comprendrez pourquoi, quand je vous aurai rappelé que la bienfaisance, — je dis le mot, — a été inventée au dix-huitième siècle. En homme du dix-huitième siècle aussi, Florian n'a eu garde d'oublier le rôle joué par le chien dans l'histoire de Tobie ; ce détail était destiné à toucher les cœurs sensibles, et vous savez qu'ils l'étaient tous au dix-huitième siècle. En revanche, Florian a complètement négligé la harangue de l'ange Raphaël. — En somme, ce poème de *Tobie* porte bien la signature de M. le chevalier de Florian et de son époque : ne l'accablons pas trop, car il est plein de bonnes intentions.

Dans le poème de *Ruth*, nous retrouvons aussi une Bible adoucie et rétrécie par des omissions significatives. A vrai dire, on ne saurait en faire un trop vif reproche à Florian ; car le livre de Ruth, dans le texte biblique, contient deux ou trois passages assez hardis. Mais Florian ne paraît pas avoir compris toute la poésie de cet admirable épisode, et il omet toute la fin, c'est-à-dire en somme ce qui donne sa gravité et son austérité au récit. Il n'a pas vu que ce livre de Ruth était un véritable triptyque, dont chaque partie offrait une merveilleuse matière, mais dont les trois parties se soutenaient et se complétaient l'une l'autre. — A cela près, il suit la Bible assez bien, pas à pas, et il la reproduit assez habilement, quoique en réduction. Vous vous souvenez de l'admirable passage biblique où Ruth déclare à sa belle-mère Noémi qu'elle ne la quittera jamais : « Ne me prie point de te laisser pour m'éloigner de toi ; car j'irai où tu iras, et je demeurerai où tu demeureras ; ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu.

« Je mourrai où tu mourras, et j'y serai ensevelie. Que l'Eternel me traite avec la dernière rigueur, si jamais rien te sépare de moi que la mort. »

Florian traduit avec simplicité :

. « Ah ! laissez-moi vous suivre ;
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère, en tout temps, en tout lieu ?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusque-là, vous servir fera mes plus doux soins ;
Nous souffrirons ensemble et nous souffrirons moins. »

La magnifique scène de la nuit passée par Ruth aux pieds de Booz est arrangée sans force et sans caractère :

Parmi ses serviteurs, Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos ;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : « O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs !

(Voilà, en passant, un vers très harmonieux.)

Dieu, pour se faire aimer, doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage !
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais ?
Ah ! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le ; ce songe, hélas ! est la vérité même. »

Florian n'a pas compris que la principale beauté du passage biblique était précisément dans le tableau, si simplement et si ingénument présenté, de cette femme couchée aux pieds du maître, dans l'étendue des champs moissonnés, au milieu des serviteurs. Le livre de Ruth dit :

« Et Booz mangea et but, et se réjouit, et il vint se coucher au bout d'un tas de javelles. Et elle vint tout doucement, et découvrit ses pieds, et se coucha.

« Et, sur le minuit, cet homme-là eut peur, et il retira ses pieds ; et voici, une femme y était couchée. »

Le songe est de l'invention de Florian, on ne le trouve pas dans la Bible. Mais Florian n'a pas su tirer parti de cette idée. Il a fallu que Victor Hugo s'emparât de ce magnifique sujet, pour qu'il fût enfin traité de façon magistrale. Deux voies s'ouvraient au poète : ou bien il pouvait composer un poème épique en trois chants, correspondant aux trois parties du récit biblique ; ou bien il pouvait faire un tableau. Florian n'a fait ni l'un ni l'autre. Hugo, qui aurait pu faire les deux, a préféré le tableau : il a imaginé de nous présenter Booz endormi, en faisant intervenir ensuite, par allusion ou par suggestion, toute l'histoire de Booz dans son poème. Et il nous a donné une pièce parfaite de conception et d'exécution. Nous avons la vision nette de la scène : Booz couché dans son aire, sur les gerbes, Ruth à ses pieds rêvant, et, comme cadre, la magnifique et calme nuit étoilée de l'Orient, au mois de juin, couvrant à perte de vue les champs moissonnés.

Sans faire à Victor Hugo l'injure de le comparer à Florian, nous

allons terminer en lisant la belle pièce de l'auteur de la *Légende des Siècles*, et nous nous dispenserons de tout commentaire :

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire,
Puis avait fait son lit à la place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent, comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
— « Laissez tomber exprès des épis », disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens ;
Mais, dans l'œil du vieillard, on voit de la lumière.

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était encor mouillée et molle du déluge.

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait, en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :

« Comment se pourrait-il que de moi ceci vint ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

« Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

« Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants,
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

« Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu, mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait pas qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile,

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lis sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;

Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'Occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

A. C.

La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Molière aux XVIII^e et XIX^e siècles.

(Bibliographie.)

Je vous avais indiqué, la dernière fois, par un exemple, l'importance des documents accessoires dans l'étude de la vie et des ouvrages de Molière. En voici un autre, que je vous donne tout de suite, de peur de l'oublier. Il s'agit des mémoires de M. Fleurant et des ordonnances de M. Purgon, dans le *Malade imaginaire*. On a pu les croire exagérés à plaisir : j'ai retrouvé, au cours de mes recherches, des listes analogues et des mémoires d'apothicaire qui prouvent qu'il n'en est rien, et que Molière est même souvent resté au-dessous de la vérité. Nous vous en reparlerons en temps et lieu. Quant à Marquise de Gorla, femme de l'acteur du Parc, j'aurai l'occasion de vous dire quelques mots sur elle, quand nous étudierons le séjour de Molière à Rouen.

Je vous ai indiqué quelle production énorme représentait l'ensemble des publications consacrées à Molière depuis deux siècles et demi. Nous allons faire à travers tous ces écrits une promenade indispensable, en ne nous arrêtant qu'aux études les plus saillantes ou à celles qui sont faites à un point de vue nouveau. Je n'omettrai aucun des noms qu'il est nécessaire de retenir.

Au début du dix-huitième siècle, trente-deux ans après la mort de Molière, en 1705, paraît à Paris, chez Jacques Le Febvre, la *Vie de M. de Molière* par Jean-Léonor-Le Gallois, sieur de Grimarest, — avec portrait. Grimarest était un maître de langues, à l'esprit curieux et chercheur, aux connaissances variées et étendues. Son livre a le mérite de la nouveauté, en ce sens que l'auteur a cherché à se documenter et à s'informer. Nous en étudierons bientôt la valeur critique.

Les attaques contre Grimarest abondent : je vous renvoie à la *Lettre critique* (1706), à la *Réponse à la Lettre critique* (1706), au Recueil dit les *Mémoires de Trévoux* (1705 ; 1706 ; 1717) ; son

œuvre a été réimprimée par Poulet-Malassis, chez Liseux, en 1877. Non moins célèbres sont les attaques de Muratori, dans son livre *Della perfetta poesia italiana* (1706). Ce détracteur pousse la violence jusqu'à prohiber toutes les pièces de Molière. Néanmoins les éditions du poète se multiplient : en 1710, une édition en huit volumes paraît à Paris, chez Thierry, avec des extraits de différents auteurs sur Molière, un recueil d'épithètes et d'épigrammes, et les estampes de 1682 rajeunies. Nous trouvons de nouveaux détails sur Molière et les comédiens italiens réunis par Palaprat dans la Préface de ses œuvres dramatiques (1712). Je vous rappelle en passant qu'il est aussi question de Molière dans la *Querelle des Anciens et des Modernes*, et aussi dans la *Lettre à l'Académie*, de Fénelon (1714). — Une pièce très curieuse, peu connue, retrouvée par Arsène Houssaye, et qui remonte à 1719, nous donne de précieux renseignements sur la fille de Molière, qui s'était retirée à Argenteuil : c'est le *Pèlerinage aux Saintes Reliques d'Argenteuil*, dont voici quelques passages :

« Comme j'étois au pied des vignes avec mon amy, je vis descendre du sentier un vieux Monsieur qui levoit haut la tête avec une dame encore jeune qui paroissoit plus grande que lui. J'ai remarqué, chez l'un comme chez l'autre, un air de commandement. Mon amy me dit : « Ne prenez pas garde : c'est la fille du fameux Molière. On n'a pas besoin d'aller à la Comédie pour connaître cet auteur célèbre, qui a été si coupable envers la religion. » Quoique fière, elle nous a salués avec douceur et avec un signe de main. Elle avoit des gants avec de grandes franges, ce qui prouvoit bien qu'elle n'avoit pas vendangé. On ne lui voyoit rien qui ne fust de prix. Les porteurs l'attendoient avec une chaise à roues. Son époux luy dit un mot et continua sa promenade d'un autre côté, tandis qu'elle rentroit à Argenteuil. Pour luy, il est bien cassé... J'ay appris avec un vray contentement qu'on les voyoit souvent tous les deux dans les églises ; on aime mieux sçavoir cette dame à l'église qu'au théâtre comme son père. Mon amy faisoit cette réflexion que, presque toujours, il y a dans les familles des manières de vivre toutes contraires ; c'est bien heureux de penser qu'une telle dame ne se soit pas perdue avec les comédiens. On dit pourtant qu'elle a commencé par jouer la comédie, mais sans doute pour obéir à ses père et mère... Nous ouîmes la messe paroissiale, qui me parut trop courte, quoique nous eûmes la procession, l'eau bénite et le prône. Dans la procession, je reconnus portant un cierge ce M. Montalan (l'époux de la fille de Molière), suivi d'une manière de laquais. Il avoit au doigt un diamant

de cinquante louis. On nous dit que, dans sa jeunesse, il n'allait pas à la procession. L'essentiel est de bien finir. J'ay reconnu aussi son épouse, qui semblait pénétrée de la sainteté de l'office divin. Elle avait toujours un air d'une femme de qualité fort relevée. Il faudroit d'ailleurs n'avoir pas de sentimens pour ne pas être touché de la grâce devant les saintes reliques d'Argenteuil. On m'a pourtant dit que ce pays était plein d'aveugles. Mon amy m'avoit donné la veille un volume de Molière. Je n'y ay pas vu tant de mal que j'y croyois trouver ; au contraire, il y a des sentences qui ne seroient pas déplacées dans de meilleurs livres. »

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'intérêt que présente pour nous cette pièce : c'est le devoir du biographe d'exhumer des archives tous les documents de ce genre, dont on n'a pas jusqu'ici assez usé.

Une édition importante, que je tiens à vous signaler, est celle qui parut en 1725, à Amsterdam, en 4 petits volumes in-12, avec une notice par Bruzen de la Martinière, auteur d'un Dictionnaire géographique, historique et critique : elle reprend les témoignages de Grimarest et de La Grange, en y ajoutant plusieurs nouveaux et intéressants détails.

Je dois vous renvoyer aussi au fameux *Parnasse françois* de Titon du Tillet : vous savez qu'il s'agit d'un monument que cet écrivain voulait élever à la gloire de Louis XIV et des grands hommes qui ont illustré son règne, et dont il fit exécuter le modèle en bronze, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Dans la *Description* de ce monument, qu'il publia chez Coignard en 1727, et dans la réédition qu'il en donna en 1732, nous rencontrons une série de renseignements sur « J.-B. Pocquelin de Molière, le Prince des poètes comiques de France et célèbre acteur ».

Nous avons déjà parlé de la *Querelle du théâtre*. Je vous signale rapidement le *Discours sur les Spectacles*, par le P. Porée, traduit par le P. Brunoy. Je ne m'arrête pas à l'édition de 1730 ni à celle de 1733, et j'arrive à la superbe édition donnée en 1734, par Jolly, chez Prault, et illustrée par Boucher, en six très beaux volumes. Il y a des modifications heureuses, des pièces annexes, d'utiles appendices. Voltaire devait faire la biographie du poète, on lui préféra le Mémoire sur la Vie et les Ouvrages de Molière, par Jean-Louis-Ignace de la Serre de Langlade, auteur de tragédies lyriques, qui avait fait jouer sous son nom et même imprimer l'*Artaxerce* de l'abbé Pellegrin, son ami. Cette édition a servi de type aux éditions

postérieures jusqu'à Auger, au XIX^e siècle. Elle a été publiée de nouveau en 1739 avec beaucoup de pièces nouvelles très précieuses et avec une *Vie de Molière* par Voltaire.

Les détracteurs du grand poète n'avaient cependant pas désarmé. Louis Riccoboni, acteur et littérateur, donna en 1736, à Paris, ses *Observations sur la Comédie et le Génie de Molière*, et, en 1743, sa *Réformation du Théâtre*. Dans ce dernier ouvrage, plus généreux et moins agressif que celui de Muratori, l'auteur nous dit qu'il accepterait le *Misanthrope*, les *Femmes Savantes*, les *Précieuses* et les *Fâcheux* ; mais qu'il corrigerait l'*Avare* et *Sganarelle*, et rejetterait complètement l'*Ecole des Maris*, l'*Ecole des Femmes* et *George Dandin*.

La *Vie de Molière* par Voltaire est éloquente, empreinte d'élégance, mais n'offre rien de bien original. Je ne m'arrête pas non plus sur l'édition de 1741 publiée à Amsterdam, ni sur celle de 1765 à Leipzig ; je vous signale simplement vers la même époque (1750) les *Épîtres diverses en vers sur des sujets différents*, par le baron Louis de Baar, où nous trouvons des *Épîtres* à *Alceste*, à *Tartuffe*, à M. Jourdain et à d'autres personnages de la *Comédie de Molière*.

Il vaut mieux insister davantage sur la célèbre *Histoire du Théâtre français*, des frères Parfaict, en 15 volumes in-12, parue à Paris, de 1745 à 1749. C'est la première grande histoire théâtrale ; on commence alors à s'occuper énormément et intelligemment des choses du théâtre. En 1753, les mêmes frères Parfaict donnent l'*Histoire de l'ancien Théâtre italien*, et en 1756 le *Dictionnaire des théâtres de Paris*. Tous ces recueils sont faits fort consciencieusement et fournissent un très grand nombre de renseignements exacts. C'est une véritable mine.

Citons encore les *Réflexions* de l'abbé du Bos (1740) et les notes de l'abbé Goujet dans sa *Bibliothèque française* (1740-1756), au tome XVII. Je n'ai pas besoin d'insister non plus sur la *Lettre à d'Alembert* (1758), par J.-J. Rousseau, et sur la réponse de d'Alembert en 1759. Vous connaissez tous les attaques de Rousseau contre Molière en général et contre le *Misanthrope* en particulier. Voilà le vrai point de départ de la querelle moderne sur la morale de Molière en dehors de toute préoccupation religieuse.

« Prenons-le dans sa perfection, dit Rousseau en parlant de notre auteur, c'est-à-dire à sa naissance. On convient, et on le sentira chaque jour davantage, que Molière est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Molière, des ta-

lents duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt. Les honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent ; ses vicieux sont des gens qui agissent et que les plus brillants succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissements, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit. »

Ces attaques n'empêchèrent pas, d'ailleurs, l'Académie française de mettre au concours l'éloge de Molière. Ce fut Chamfort qui fut couronné (1769). Ayaient pris part au même concours J. Sylvain Bailly, le futur maire de Paris, Gaillard et Cailhava. Le nom de Cailhava est de ceux qui doivent nous arrêter un instant. Cailhava (1730-1813) est le véritable fondateur du moliérisme moderne. Il professait pour Molière un véritable culte, au point de porter, montée en bague, une dent du grand comique recueillie lors de l'exhumation de ses restes : il a imaginé un spirituel *Discours prononcé par Molière le jour de sa réception posthume à l'Académie française, avec la Réponse* (1779) ; il a composé un traité didactique de l'Art de la Comédie (1772), dédié à Monsieur, et réimprimé en 1786. Son travail est vraiment original ; composé d'après un plan nouveau : il faut y voir le point de départ de toutes les études et annotations modernes de Molière : recherches de littérature comparée, recherche des sources, histoire des types, tout cela se trouve, pour la première fois, dans l'œuvre de Cailhava. Ce traité raisonné de l'art de faire une pièce de théâtre, avec Molière pour modèle, comprend deux parties : la première énumère les différents genres, allégorique, gracieux, comique larmoyant, pièces d'intrigue, etc... ; — la deuxième étudie les diverses parties d'une pièce, les épisodes, la gradation de l'intérêt, l'amour, les reconnaissances, la vraisemblance, les *a parte*, les méprises, les surprises, les catastrophes, le but moral. Le second volume est un traité de l'imitation. — Du même Cailhava, nous avons encore des *Etudes sur Molière, ou Observations sur la vie, les mœurs, les ouvrages de cet auteur, et aussi sur la manière de jouer ses pièces pour faire suite aux diverses éditions des Œuvres de Molière* (an X, 1802, un volume in-8°). Rendons un hommage respectueux à ce fervent admirateur de notre grand poète comique.

Nombreux aussi furent les admirateurs qui s'associèrent, en 1773, à la célébration du centenaire de Molière. Des comédies

de circonstance furent composées. Cette même année, Louis-Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, donne son volume du *Théâtre ou Nouvel Essai sur l'Art dramatique*. Il compose même, en 1776, la *Maison de Molière*, drame en 5 actes imité de Goldoni.

On commence à publier, en 1777, l'*Esprit de Molière*, choix de textes avec un exposé sur sa vie et sur son œuvre. Houdon offre, en 1778, à l'Académie un buste du poète, aujourd'hui perdu, avec le vers célèbre de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire ; il manquait à la nôtre.

Marmontel consacre une étude à Molière au tome III de ses *Éléments de Littérature* (1787) ; d'Alembert et Diderot ne l'oublient pas dans leur *Encyclopédie*. Signalons l'édition de 1773 et celle de 1788, en 8 volumes, par de Bret, avec des gravures de Moreau, de curieuses remarques grammaticales, des anecdotes, des renseignements sur la famille de Molière. — Pendant la Révolution, paraît une nouvelle édition en 6 magnifiques volumes (1791-1794), avec des critiques de Florian, de La Harpe, de Geoffroy. On modifie, dans les représentations, plusieurs pièces du grand comique. C'est en 1792 qu'a lieu la translation des corps de Molière, de La Fontaine, de Boileau, de Montfaucon, au Musée des Monuments français ; plus tard, en 1817, les corps de Molière, de La Fontaine, d'Héloïse et d'Abailard seront portés au cimetière Lachaise.

Ces honneurs n'ont point, d'ailleurs, intimidé les détracteurs de Molière, même à l'étranger. Vous connaissez les jugements portés par Lessing, et surtout par Auguste-Guillaume Schlegel dans ses *Études sur l'art dramatique et la littérature* (1809-1811). Heureusement, le témoignage de Goethe est là pour balancer leurs attaques. Goethe connaissait et aimait Molière, pour l'avoir étudié dès jeunesse. Il est bon de lire, dans ses conversations avec Eckermann, les passages qui concernent notre écrivain : « Molière, dit Goethe, est si grand que, chaque fois qu'on le relit, on éprouve un nouvel étonnement. C'est un homme unique ; ses pièces touchent à la tragédie, elles saisissent, et personne en cela n'ose l'imiter. L'*Avare* surtout, dans lequel le vice détruit toute la piété qui unit le père et le fils, a une grandeur extraordinaire, et est à un haut degré tragique. Dans les traductions faites en Allemagne pour la scène, on fait du fils un parent ; tout est affaibli et perd son sens. On craint de voir apparaître le vice dans sa vraie nature, mais que représentera-t-on alors ? Et l'effet tragique ne repose-t-il pas partout sur la vue d'objets intolérables ? Tous les ans, je lis quelques

pièces de Molière, de même que de temps en temps je contemple les gravures d'après de grands maîtres italiens. Car de petits êtres comme nous ne sont pas capables de garder en eux la grandeur de pareilles œuvres; il faut que, de temps en temps, nous retournions vers elles pour rafraîchir nos impressions. » Et plus loin : « Quel homme que Molière ! Quelle âme grande et pure ! » — On trouverait encore d'autres passages du poète allemand, aussi élogieux, dans *Vérité et Poésie*, dans ses notes sur la traduction du *Neveu de Rameau*, etc... Il met Molière à côté de Shakspeare, comme modèle éternel de l'art dramatique.

Revenons en France. Avec le xix^e siècle, la gloire de Molière n'a fait que grandir : on l'a étudié passionnément, avec une véritable religion. Il existe plus de 75 éditions françaises complètes de Molière ; sur ces 75, nous trouvons 50 éditions qui appartiennent au xix^e siècle, sans parler des réimpressions. Je cite, en les énumérant seulement, les éditions d'Auger (1819-1825), de Taschereau (1823-1863), d'Aimé Martin (1824), de Picard (1825-1826), de Louandre (1852), de Ph. Charles (1855-1856), de Louis Moland (1863 ; deuxième édition, 1880-1885) ; de Louis Lacour (1866-1880), — enfin l'édition publiée chez Hachette par Eugène Despois et Paul Mesnard depuis 1873 (13 volumes). Mentionnons aussi les éditions d'Anatole France (Lemerre, 1876), d'Adolphe Régnier (1878), de G. Monval (depuis 1888) ; de Lemonnyer, puis Testard, par de Montaiglon, avec les illustrations de Jacques Léman et de Maurice Leloir (depuis 1883).

Je n'en finirais pas, si je voulais citer toutes les éditions courantes, les traductions, les éditions étrangères ; le nombre en est presque infini.

Il faut en dire autant des ouvrages utiles à consulter à propos de Molière. On consultera toujours avec fruit les *Contemporains de Molière*, par Victor Fournel, en 3 volumes in-8° chez Didot. Le même auteur a publié, en 1884, ses *Petites Comédies rares et curieuses du XVII^e siècle* ; et, en 1885, la *Littérature indépendante*. Je citerai à côté de lui Edouard Fournier, auteur du *Roman de Molière* (1863), et Paul Lacroix, auquel nous devons la *Collection moliéresque* (1867-1875), en 20 volumes, travail considérable, mais dont l'intérêt est beaucoup diminué par l'édition Moland ; la *Nouvelle Collection moliéresque* (1877-1890), commencée par Paul Lacroix et continuée par Monval, a gardé beaucoup plus d'utilité que la première.

Toutes les questions brûlantes se posent et se précisent au cours du xix^e siècle. Le marquis F. d'Urban donne des *Dissertations sur le mariage et la femme de Molière* (1821-1825). Les

controverses avec M. Hippolyte de la Porte et Taschereau demeurent fort curieuses.

Un nom sur lequel il convient d'insister dans l'histoire des recherches sur Molière est celui de Beffara : cet ancien commissaire de police de la chaussée d'Antin s'était mis à étudier avec passion les choses du théâtre ; il explora les registres de l'état civil, et put éditer à Paris, en 1821, une « *Dissertation sur J.-B. Poquelin Molière*, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance, qui avait été inconnue jusqu'à présent ; sur son buste, sur la véritable époque de son mariage, sur la maison où il est mort, sur les comédiens et comédiennes Béjard, frères et sœurs de M^{me} Molière ». Notre comique est mêlé à toutes les grandes discussions littéraires, politiques et sociales, qui prennent sous le règne de Louis-Philippe une acuité et une importance particulières.

Lamennais traite de Molière et de son génie dans son *Esquisse d'une philosophie* ; Michelet, en 1860, lui fait une grande place dans son chapitre sur Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes.

Le romantisme rend à Molière un éclatant hommage, par la bouche de Victor Hugo, dans la Préface de *Cromwell* : « Ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, toujours dans Molière : Racine, divin poète, est élégiaque, lyrique, épique ; Molière est dramatique. Il est temps de faire justice des critiques entassées par le mauvais goût du dernier siècle sur ce style admirable, et de dire hautement que Molière occupe la sommité de notre drame, non seulement comme poète, mais encore comme écrivain. *Palmas vere habet iste duas*. » — Les recherches spéciales continuent : elles vont jusqu'à la superstition de l'anecdote, du menu souvenir, de la relique. On relève avec passion les diverses étapes de Molière à travers la province, on retrouve des autographes. En 1844, le lundi 15 janvier, à l'occasion de l'inauguration du monument de Molière, œuvre de l'architecte Visconti et du sculpteur Pradier, furent prononcés des discours très élogieux, notamment par Etienne, Arago, et Samson au nom de la Comédie-Française. Cette fête donna lieu à beaucoup de publications et de poésies de circonstance. — Vers le temps du second Empire, Bazin publie ses *Notes historiques sur la vie de Molière* (2^e édition, 1851). Eudore Soulié étendit son investigation aux études de notaires et réussit à découvrir 65 documents authentiques, qu'il publia en 1863 dans ses *Recherches sur Molière et sur sa famille* : contrats de mariage, inventaires, testaments, tous les papiers essentiels sont dus aux laborieuses recherches d'Eudore Soulié. On ne

saurait exagérer la gratitude que ces découvertes lui méritent.

Beaucoup d'autres documents inédits ont été mis au jour par M. Emile Campardon en 1871 et en 1876 ; — M. Jeannel a donné, en 1867, son étude sur la *Morale de Molière*, et M. Jules Loiseleur a concentré les découvertes faites depuis un quart de siècle dans ses *Points obscurs de la Vie de Molière* (1877) ; Edouard Thierry a consacré une étude à *Molière et sa troupe au Palais-Royal* ; Arsène Houssaye a publié un luxueux in-folio : *Molière, sa femme et sa fille* (1880). Citons encore les travaux de Poulet-Malassis, Baluffe, Collardeau, Révérend du Ménil, l'abbé Davin, l'abbé Dufour, Auguste Vitu, R. Boulenger, qui ont précisé beaucoup de points et montré l'erreur de certaines assimilations.

Je ne négligerai pas non plus les études médicales du Dr Faconneau sur Molière, qui remontent à 1848. Je suis de ceux qui prennent très au sérieux les travaux du Dr Cabanès, à condition qu'on n'exagère point et qu'on ne systématise pas dogmatiquement. Nous consulterons donc aussi les *Médecins au temps de Molière*, par Maurice Reynaud (1862), et les études de M. le Dr Ludovic de Parseval (1869), et du Dr Carcassonne (1877).

La langue du droit dans Molière a été étudiée notamment par Eugène Paringault en 1861, et par Jules Cauvet, qui a écrit un ouvrage sur la *Science du droit dans les comédies de Molière* (1866).

M. Castil-Blaze a même pu écrire, en 1852, deux volumes in-8° sur *Molière musicien*, que nous n'aurons garde de négliger.

Rappelons aussi qu'en 1873 fut organisé au Théâtre-Italien, par M. Ballande, un *jubilé* de Molière, à l'occasion duquel furent rassemblés des portraits, des bustes, des médailles, des tapisseries, des meubles : dès cette époque, M. Monval avait conçu l'idée d'une revue consacrée uniquement au grand écrivain. Devenu archiviste de la Comédie-Française, il fondait, au mois d'avril 1879, le *Moliériste*, qui a paru jusqu'en mars 1889 et dont l'excellente collection forme 10 volumes in-8°. L'Allemagne elle-même a voulu avoir son périodique sur Molière, et le *Molière Museum* (*Moliere und seine Bühne*), fondé par M. Schweitzer, a paru de septembre 1879 à mars 1884.

Les critiques du dix-neuvième siècle ont consacré à Molière de nombreux articles. Vous connaissez la page célèbre de Sainte-Beuve, à laquelle nous pouvons souscrire, en baissant un peu le diapason, si vous voulez : « Aimer Molière, j'entends l'aimer sincèrement et de tout cœur, c'est, savez-vous ? avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit... Aimer Molière, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'in-

tolérance, et de la dureté en ce genre, de ce qui fait anathématiser et maudire... Aimer Molière, c'est n'être exposé à aimer ni le faux bel esprit, ni la science pédante : c'est savoir reconnaître à première vue nos Trissotins et nos Vadius jusque sous leurs airs galants et rajeunis ; c'est ne pas se laisser prendre aujourd'hui plus qu'autrefois à l'éternelle Philaminte, cette précieuse de tous les temps, dont la forme seulement change et dont le plumage se renouvelle sans cesse ; c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi. »

Je me contenterai de vous renvoyer aux articles ou volumes de Nisard, Saint-Marc-Girardin, Paul Albert, Deschanel, Despois, Noël, Paul Janet, Schérer, Dumas fils, Paul de Saint-Victor, Legouvé, Sarcey, Claretie, Larroumet (1886), Brunetière, Stapfer (Molière et Shakespeare), Lemaître, Bourget, Faguet, Lanson, Ad. Brisson, de la Ville de Mirmont, Marius Sepet, Souriau, Ch. Comte, Muhlfeld, Bernardin, etc. Que de choses pénétrantes, neuves, ingénieuses, ne devons-nous pas à leurs études si claires, si précises, et si variées !

J'allais oublier de vous citer encore les travaux sur le *Lexique de Molière*, sur *Molière et l'Opéra*, sur *Molière et le duel* ; je laisse de côté tous les travaux publiés à l'étranger, l'iconographie. Prenons garde de surcharger votre mémoire. J'ai tenu simplement à vous montrer, par cette esquisse des études moliéresques, combien formidable et combien compliqué est l'appareil dont le chercheur doit s'entourer pour l'étude d'un écrivain aussi considérable que l'auteur des *Femmes savantes*. Entre tous nos grands écrivains, Molière paraît avoir été l'objet d'une spéciale prédilection, et la massé imposante de la bibliographie moliéresque, loin de nous décourager, ne peut que justifier notre ferveur et nous donner un plus vif désir encore d'étudier de près sa vie, son caractère et son œuvre.

A. C.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Les maîtres de Corneille; ses prédécesseurs immédiats.

Nous avons vu les points importants de la biographie de Corneille, et nous avons résumé les renseignements, peu nombreux, hélas ! que nous possédons sur la vie de notre grand tragique. Notre ignorance vient de l'incurie des membres de sa famille et de l'incuriosité de ses contemporains. Le peu que nous savons, nous le devons à Fontenelle : le neveu n'était pas fâché de se faire connaître lui-même, en faisant connaître l'oncle. Nous serions en droit d'attendre une notice intéressante de l'éditeur de 1682, qui ne fut autre que Thomas Corneille, le propre frère du poète, né en 1625 et mort en 1709. Mais Thomas Corneille ne paraît pas avoir été un gardien jaloux de la gloire de son frère, auquel il succéda à l'Académie française. Dans son discours de réception, Thomas Corneille déclare que « Racine pourrait bien avoir surpassé Corneille ». Il faut donc nous résigner à ne connaître qu'imparfaitement le grand poète que nous étudions.

Comment ce marguillier, ce bourgeois « rustique et fier », que j'ai essayé de vous dépeindre, est-il devenu poète ? *Nascuntur poetæ*, dit-on, ce qui signifie qu'on naît poète et qu'on ne le devient pas. On est poète dès le berceau, comme on est roi en naissant. Il faut pour cela, répète-t-on après Boileau, avoir reçu « du ciel l'influence secrète ». — Pourtant, Corneille est arrivé à l'âge de vingt ans, sans se douter le moins du monde qu'il était né poète. Comment ce provincial, cet avocat, s'est-il laissé tenter par le démon des vers ? Il n'a pas été, lui, comme Racine ou comme Voltaire, un collégien qui occupe ses loisirs à rimer ; il n'a pas fait, comme eux, de solides études classiques ; il n'a pas eu, comme eux, l'occasion d'aller au théâtre ; il n'a pas, dès son enfance, commis de petites tragédies, comme ces jeunes gens qui sentaient déjà en eux l'étoffe d'un poète. Corneille, à ses débuts, a dû être bien embarrassé ; il a été forcé de se mettre à l'étude, de savoir ce que les autres avaient fait avant

lui. En un mot, il a eu à faire un véritable apprentissage. A quels modèles allait-il pouvoir s'adresser? Trois écoles s'offraient à lui; trois sortes de maîtres pouvaient l'attirer : les anciens, les étrangers et les Français.

Pour les anciens, je vous ai montré qu'ils étaient loin d'être pleinement goûtés par Pierre Corneille, vers 1620. Corneille ne savait pas le grec. Il était incapable de lire Eschyle, Sophocle, Euripide ou les théoriciens grecs de l'art dramatique. Lorsque, en 1635, Corneille aborde un sujet grec, *Médée*, ce n'est pas chez les Grecs qu'il va chercher son modèle. Il dit timidement, dans l'Examen de cette pièce, qu'il s'est inspiré d'Euripide; mais, en réalité, c'est Sénèque le Tragique qu'il a eu sous les yeux.

Le père Brumoy affirmait, en 1730, que les poètes grecs ne sont pas connus en France. Ce qui était vrai en 1730, l'était, à plus forte raison, du temps de Corneille. Il n'existait pas de traduction française ni même latine des auteurs grecs. On n'avait que les éditions savantes d'Henri Estienne, — et quelques timides essais de traduction en vers : Baïf le père avait donné une *Electra* en 1537; Baïf le fils, une *Antigone* en 1573; — l'*Hécube* d'Euripide avait été traduite en vers par Baïf le père en 1550. Il faudra aller jusqu'à Dacier pour avoir des traductions en prose des poètes grecs.

Quant aux Latins, nous avons perdu la *Médée* d'Ovide, qui passait pour la meilleure de leurs tragédies. Sénèque le Tragique est bien ennuyeux. Pour les comiques, Plaute et Térence, ils n'ont jamais attiré Corneille. Ainsi Corneille n'a pu beaucoup emprunter aux œuvres des anciens.

Que doit-il aux étrangers? Les étrangers, à cette époque, ce sont les Anglais, les Italiens et les Espagnols. La Germanie n'existe pas, littérairement parlant.

Corneille doit-il quelque chose aux Anglais? La littérature anglaise est chose à peu près inconnue en France, jusqu'au retour de Voltaire, après son séjour en Angleterre. Ce fait est assez curieux, du reste, étant données les relations, amicales ou autres, qui existaient entre les deux pays. Henriette de France a épousé Charles I^{er}, roi d'Angleterre; Henriette d'Angleterre a épousé le frère de Louis XIV; des Anglais ont habité la France (Buckingham, Hamilton, les Stuarts, Ramsay, l'ami de Fénelon): la langue et la littérature anglaises n'y ont ni gagné ni perdu. Réciproquement, la duchesse de Mazarin a habité en Angleterre; La Fontaine lui-même faillit passer la Manche pour se rendre auprès d'elle; Saint-Evremond a trouvé le moyen de vivre une quarantaine d'années en Angleterre, sans rien apprendre,

ou à peu près, de la langue du pays qu'il habita si longtemps. Je ne vois qu'un homme qui ait bien su l'anglais, au dix-septième siècle : c'est le cardinal de Retz. Quant à Corneille, il meurt soixante huit ans après Shakspeare, sans avoir-même soupçonné son génie.

Corneille ne connaît pas davantage l'italien, parce qu'il est provincial. S'il était né à Paris ou s'il y était venu tout jeune, sous la régence de Marie de Médicis, il aurait appris l'italien, comme il apprit plus tard l'espagnol.

Ce fut vers 1633 seulement que Corneille étudia l'espagnol, et fut dès lors à même d'imiter les auteurs espagnols.

Mais Corneille jeune, le Corneille de 1620, ne peut attendre grand'chose des auteurs anciens ou étrangers. Que lui offrent maintenant les auteurs français ?

S'inspirera-t-il du théâtre du Moyen Age ? Il n'en a jamais eu connaissance : passions, mystères, soties, moralités sont lettre morte pour lui. Après l'interdiction de François I^{er}, il n'y a plus de troupes pour jouer les pièces ni d'imprimeurs pour les répandre. Adam de la Halle, Arnoul Greban, Gringoire, sont des inconnus pour Corneille. Il ne connaît pas davantage Jodelle et Larivey, et pourtant leurs œuvres étaient imprimées. Comment expliquer cela ? C'est que, par un juste retour des choses d'ici-bas, le seizième siècle, qui avait biffé le Moyen Age, se vit évincé à son tour. Malherbe, ayant raturé déjà une bonne moitié de l'œuvre de Ronsard, ratura l'œuvre tout entière sur l'observation d'un ami. Ainsi le seizième siècle fut injustement proscrit et ignoré.

Corneille n'avait donc d'autre ressource que de recourir à ses devanciers immédiats. C'est ce qu'il fit, ainsi qu'il nous l'avoue lui-même dans l'Examen de *Mélie* : « Cette pièce fut mon coup d'essai, et elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine était plus féconde que polie, et de quelques modernes qui commençaient à se produire, et qui n'étaient pas plus réguliers que lui. »

Racine constatera aussi, en 1685, en pleine Académie, le « désordre » et « l'irrégularité » du théâtre avant Corneille. Les auteurs sont, selon lui, aussi ignorants que les spectateurs : « Point de mœurs ; point de caractères. » Ce ne sont que pointes et jeux de mots. C'est le « chaos » du poème dramatique !

Et ce jugement n'est pas une exagération de poète morose ; car Racine a, alors, quitté le théâtre depuis une douzaine d'an-

nées. Fontenelle emploiera d'ailleurs ce même mot de « chaos », dans son *Histoire du Théâtre français*, à propos des œuvres de Jodelle, Garnier, Montchrestien, Hardy et Rotrou.

Corneille abordait donc le théâtre, sans le connaître véritablement. Il n'avait à sa disposition que les auteurs dramatiques imprimés de son temps. Quels étaient les auteurs en vogue depuis 1589, date de l'avènement de Henri IV ?

Nous en trouvons un très grand nombre, et leur production était considérable. La Bibliothèque Nationale et l'Arsenal en font foi. Beaucoup de ces œuvres ont été imprimées ou réimprimées à Rouen; beaucoup ont été composées par des Normands. Montchrestien, tué en 1621, est un Normand de Falaise. Corneille l'a lu évidemment, il lui a même pris des vers entiers, comme celui-ci, souvent cité :

Une tête coupée en fait renaitre mille.

Voulez-vous savoir ce que c'est, par exemple, que la tragédie de l'*Écossaise* de Montchrestien ?

La pièce est très simple. Au premier acte, Elisabeth délibère avec un conseiller anonyme (l'entrepasseur) sur le sort de Marie Stuart. — Acte II : le Chœur des États demande la mort de Marie Stuart. — Acte III : on apprend la fatale décision à Marie Stuart dans sa prison; elle se lamente en un long monologue. — Acte IV : elle se lamente encore dans un interminable monologue. — Acte V : Un messager vient faire le récit de sa mort. — D'après ce bref exposé, il est facile de voir que la pièce consiste en une simple série de tableaux : pas d'action, pas de mouvement, fautes de goût déplorables. Il me suffira, pour vous en donner une idée, de vous lire quelques passages de la scène finale, où, après la mort de la reine d'Ecosse, le chœur apostrophe successivement les diverses parties de ce beau corps décapité :

Beau corps, qui la vertu dedans toy renfermois,
Comme le seul esprit duquel tu t'animois;
Beaux Astres, mais plutôt deux rayonnans soleils,

.....
Teste, où les yeux mignards comme oiseaux se nichoient,
Doux liens où les cœurs des Princes s'attachoient,
Et faisoient tous ravis gloire de leur service,
Là, vous n'esclairez plus, ô cheveux bien aimez,
Ou bien c'est dans le Ciel, en Astres transformez,
Comme furent jadis ceux-là de Bérénice.

Beau front, glace brûlante où les yeux arrêtez
.....
Admiroient chacun jour cent nouvelles beautés,

Beaux yeux de ce beau Ciel en clarté nonpareils,
 Aveuglans tout ensemble et bruslans de leurs flammes,

 Bouche pleine de baume et de charmes coulans
 Qui les cœurs plus glacez pouvoient rendre bruslans,

 Hélas ! vous n'êtes plus, cheveux plus beaux que l'or,
 Ou vous estes sanglans, si vous estes encor ;
 Front, tu n'as plus aussi ta blancheur naturelle ;
 Yeux, qui tant de lumière, espandiez à l'entour,
 La mort vous a voilez en despit de l'amour ;
 Le silence te clost, ô bouche sainte et belle !

Cet exemple suffit, je pense, pour vous montrer la dépravation de goût de Monchrestien.

Attachons-nous plutôt à Hardy, à Théophile de Viau et à Racan.

Alexandre Hardy a été connu de Corneille, qui l'a beaucoup étudié. Ses œuvres n'ont pas été réimprimées en France, elles l'ont été en Allemagne. M. Eugène Rigal a écrit sur Hardy une excellente thèse, contenant beaucoup d'analyses et des jugemens d'une grande sûreté. De 1623 à 1628 parurent à Paris six volumes in-8° contenant un choix de pièces de Hardy (41 pièces seulement). Un Hardy complet devrait en contenir près de 600, disent les uns, 800 ou même 1200, selon d'autres. Hardy (1560-1631) a été, en effet, d'une extraordinaire fécondité. Guizot a dit de lui : « Ce n'est pas un poète savant, mais ce n'est pas un bateleur. » Il a connu l'art des machines au théâtre. Sans avoir plus de scrupules que ses devanciers, il s'est toutefois préoccupé des règles. On trouve, dans certaines de ses pièces, l'unité d'action et l'unité de lieu. Fontenelle lui consacre tout un passage dans l'*Histoire du Théâtre*. Sainte-Beuve donne une analyse de sa pièce de *Félimène*. Le duc de La Vallière consacre une vingtaine de pages à l'analyse des œuvres de Hardy, dans sa *Bibliothèque du Théâtre français depuis son origine*. Il trouve que Hardy avait « du talent, du goût et des connaissances ».

Les principales pièces de Hardy sont *Les chastes et loyales amours de Théagène et de Chariclée* (1591) ; *Didon se sacrifiant* (1603) ; *Méléagre* (1604) ; *Alceste* (1606) ; *Coriolan* (1607) ; *Mariamne* (1610). Ses tragédies sont en alexandrins, ses pastorales en vers de dix pieds.

Voici l'analyse d'*Elmire* ou l'*Heureuse bigamie*, tragi-comédie (1615), telle que nous la lisons dans le recueil de La Vallière :

« Le seigneur de Gleichen, gentilhomme allemand, ayant été fait prisonnier dans les Croisades, est destiné à servir le sultan.

Il devient amoureux et se fait aimer d'Elmire, fille de son nouveau maître. Cette princesse trouve le moyen de délivrer son amant et de s'enfuir avec lui. Arrivés à Rome, le pape leur permet de se marier, quoique ce seigneur eût déjà une autre femme. Les deux épouses vécurent toujours ensemble dans la plus parfaite intelligence ; et leur mari partagea également entre elles et ses biens et ses faveurs. »

Hardy n'eut qu'un tort : c'est que les œuvres de ses successeurs, en changeant la face du théâtre, le firent oublier.

Injuste aussi est l'oubli dans lequel est tombé Théophile de Viau, grâce à l'impitoyable Boileau, qui s'est moqué des gens qui prétendent

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Théophile de Viau (1590-1626) est mort à 36 ans, comme Mozart, comme Raphaël. Il était très bien doué ; mais sa vie a été tellement agitée, qu'il a écrit « confusément », comme il a vécu. Sa tragédie de *Pyrame et Thisbé*, imprimée en 1626, avait été jouée en 1617 avec un grand succès. Boileau a eu raison de se moquer de son mauvais goût ; mais cette pièce contient de beaux vers et de beaux couplets. Les rimes y sont d'une richesse à rendre jaloux Victor Hugo lui-même.

Cette tragédie est en cinq actes. — Acte I : Thisbé aime Pyrame, malgré ses parents ; une duègne la morigène. Narbal, père de Pyrame, est furieux de voir son fils répondre à cet amour. Thisbé est aussi aimée du Roy, qui veut faire tuer Pyrame. — Acte II : Pyrame, plus épris que jamais, donne un rendez-vous à Thisbé. — Acte III : Le spadassin envoyé par le Roy ne peut se résoudre à tuer Pyrame. Pyrame le tue et apprend tout d'un autre messenger. — Acte IV : Pyrame et Thisbé méditent un projet de fuite. La mère de Thisbé arrive et se repent d'avoir été si sévère envers sa fille. Thisbé se trouve seule au rendez-vous ; un lion la met en fuite. — Acte V : Pyrame arrive au rendez-vous ; il s'y trouve seul et se lamente pendant 150 vers, puis se tue de désespoir. Thisbé survient alors, se lamente à son tour pendant 130 vers et se tue également.

Cette pièce ressemble un peu trop, si l'on veut, à un défilé. Il y a là des gens qui passent et qu'on ne reverra plus : le père de Pyrame, la mère de Thisbé. On ne s'attend guère non plus à l'arrivée du lion. Les concetti, le gongorisme, les monologues interminables n'y manquent pas : c'est le goût du temps ; mais, en revanche, les belles situations n'y sont pas rares. Corneille a

lu cette tragédie la plume à la main ; il s'en est souvenu pour le souge de Pauline, pour le premier acte de la *Mort de Pompée*, et pour son délicieux couplet de *Psyché*.

Voici quelques passages du second acte :

THISBÉ

Es-tu là, mon soucy ?

PYRAME

Qui vous a retenue ?

Aujourd'huy, pour le moins, vous êtes prévenue,
Vous arrivez plus tard que vous ne fistes hier.

THISBÉ

Il est vrai que j'ay tort, je ne le puis nier :
Mais, quand je t'auray dit ce qui m'a dû contraindre,
Je crois que tu seras obligé de me plaindre,
Je te feray pitié, car je ne pense pas
Que le mal qu'on m'a fait soit moins que le trépas.

PYRAME

Comment ? Vous a-t-on fait quelque injure, mon âme ?
Quelqu'un, en son absence, a-t-il blâmé Pyrame ?
Un Dieu ne le pourroit avec impunité.

THISBÉ

Cette offense n'était que l'importunité
D'une vieille, hydeuse et sotte créature,
Qui m'a tout aujourd'huy mis l'âme à la torture,
Qui m'a fait tant de lois, m'a tant donné d'avis,
Et tant réitéré d'inutiles devis,
Qu'on tarirait plutôt l'humidité de l'onde,
Que cette humeur bizarre en caquets si féconde.

.

PYRAME

Elle vous a donc fait l'amour bien odieux ?

THISBÉ

Elle me l'a dépeint comme il est dans ses yeux.

PYRAME

Etranges changements où tombe la nature,
Un pauvre corps usé qui n'est que pourriture,
Une vieille à qui l'âge a séché les humeurs,
A qui les sens gâtés ont perverti les mœurs,

Un sang gros et pesant, toujours froid comme glace,
 Si ce n'est qu'une fièvre échauffe un peu sa masse,
 Un tronc de nerfs et d'os d'artifice mouvant,
 Qu'on ne saurait nommer qu'un fantôme vivant,
 Persécute toujours d'une jalouse envie
 Le passe-temps heureux de notre jeune vie !
 Ces vieillards, dont l'esprit et le corps abattu
 Erigent l'impuissance en titre de vertu,

Prétendent contre nous forcer l'ordre du temps,
 Et que nous soyons vieux en l'âge de vingt ans.

THISBÉ

Hélas ! ne pourrons-nous jamais dire qu'un mot ?
 Les oiseaux dans les bois ont toute la journée
 A chanter la fureur qu'Amour leur a donnée :
 Les eaux et les zéphirs, quand ils se font l'amour,
 Leur rire et leurs soupirs font durer nuit et jour.

PYRAME

Il se faut retirer, de crainte qu'il n'arrive
 Que de ce peu de bien encor on ne nous prive.

THISBÉ

Dans une heure, au plus tard, je reviens donc icy.

PYRAME

Et moy, je seray mort, si je n'y viens aussi.

Voici la fin du monologue de Thisbé devant le cadavre de
 Pyrame, à la fin de la pièce :

Quoy ! Je respire encore, et, regardant Pyrame
 Trépassé devant moy, je n'ai point perdu l'âme !

Pour avoir soupçonné que je ne l'aimais pas,
 Il ne s'est pu guérir du moins que du trépas :
 Que donc ton bras sur moi davantage demeure,
 O mort ! Et, s'il se peut, que plus que luy je meure,
 Que je sente à la fois poisons, flammes et fers !
 Sus, qui me vient ouvrir les portes des enfers ?
Ha ! voicy le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement ; il en rougit, le traître !
 Exécrable bourreau, si tu te veux laver
 Du crime commencé, tu n'as qu'à l'achever.
 Enfonce là-dedans, rends-toi plus rude et pousse
 Des feux avec ta lame ; hélas ! elle est trop douce !
 Je ne pouvais mourir d'un coup plus gracieux,
 Ni pour un autre objet haïr celui des Cieux.

Je vous citerai, enfin, Racan (1589-1670), dont l'œuvre capitale est une pastorale dramatique en cinq actes, les *Bergeries*, qu'il fit imprimer en 1625. Tout le monde sait par cœur ses belles stances sur la retraite. Il y a, sans doute, des fadeurs dans les *Bergeries* ; mais on y trouve aussi de fort belles tirades. Avec un peu plus d'instruction, — car Racan ne savait pas le latin, — il aurait pu l'emporter sur Théophile et même sur Malherbe.

Tels sont les modèles que Corneille a eus sous les yeux, entre 1620 et 1625. C'est bien peu de chose, en somme. L'art dramatique existe, mais il existe à peine. Il faudra le génie de Corneille pour organiser tout ce chaos.

A. C.

L'Eglise et l'État en France depuis l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Préliminaires de la Révocation de l'Édit de Nantes.

Nous avons fait gloire à Henri IV d'avoir introduit, le premier, dans nos lois le principe de la tolérance religieuse ; nous avons été obligés de reconnaître qu'il y eut dans sa décision plus de politique que de philosophie, et que les deux confessions, catholique et protestante, restèrent ennemies, après comme avant l'Édit.

Les réformés témoignèrent d'abord d'un esprit turbulent et batailleur, qui les rendit suspects au prince et qui amena la suppression des garanties matérielles dont ils jouissaient.

Les catholiques envisagèrent toujours l'Édit comme une mesure provisoire, arrachée au roi par les tristes nécessités de la politique. Ils se donnèrent pour tâche d'en obtenir la révocation, et les meilleurs nourrirent, dès les premières années du dix-septième siècle, l'idée d'employer tous les moyens, y compris les plus violents, pour convertir et soumettre les huguenots et les ramener à la foi commune.

Le cardinal de Bérulle ne croyait pas à l'efficacité de la controverse contre les hérétiques et pensait « qu'on ne pouvait mettre « fin à une hérésie qui avait pris naissance dans les divisions de « l'État que par un coup d'éclat propre à la détruire dans son « centre même ».

Il est vraiment affligeant de trouver un pareil fanatisme chez un homme d'une aussi grande valeur morale ; mais nous ne pouvons ni nous en étonner ni en être indignés, car ce fanatisme découlait très logiquement de la conception que l'on avait alors de la religion.

Pour un catholique du dix-septième siècle, le principe qu'il n'est point de salut hors de l'Eglise est absolu ; et les huguenots, s'étant mis volontairement hors l'Eglise, ne peuvent attendre que la damnation. Il était donc permis à un politique comme Richelieu de les laisser tranquillement dans cette voie de perdition pour

assurer la paix du royaume, et conserver au roi des contribuables et des soldats ; mais le vrai chrétien, curieux avant toutes choses du salut de ses frères, ne devait pas avoir de cesse qu'il n'eût retiré de leur mortelle erreur ces milliers d'âmes qui allaient se perdant par leur faute et pour l'éternité. L'hostilité des catholiques contre les huguenots a donc eu pour incontestable point de départ, chez les hommes les meilleurs et les plus doux, une pensée d'éminente et ardente charité : leur salut.

Nous ne saurions, en bonne morale, condamner trop nos pères à ce sujet ; car, si la tolérance est inscrite dans nos lois, elle est bien loin d'être encore inscrite dans nos cœurs. Etudions donc les injustices et les violences qui furent commises il y a deux siècles, seulement comme une grande crise nationale ; notons-en fidèlement les prodromes, les différentes périodes et les effets, et que le spectacle des excès commis nous attache plus profondément à la tolérance.

Ni Richelieu ni Mazarin ne furent des fanatiques. Ils cherchèrent tous les deux à maintenir catholiques et protestants dans le respect de l'Edit ; mais les administrateurs et les magistrats ne furent pas aussi sages, et la Compagnie du Saint-Sacrement trouva chez eux de déplorables complaisances.

L'histoire des trente années qui séparent le siège de La Rochelle du gouvernement personnel de Louis XIV pourrait être appelée proprement la période de la Compagnie ; c'est elle qui lutte avec ses seules forces contre le protestantisme légalement reconnu, et Louis XIV ne fera que profiter plus tard de ses enseignements.

La Compagnie songea d'abord, et ce moyen était parfaitement légitime, à convertir les huguenots par la prédication et la controverse. Elle fit appel à tous les gens de bonne volonté et fit prêcher par toute la France ; mais les huguenots avaient aussi des ministres fort instruits et éloquents, contre lesquels les missionnaires n'avaient pas toujours l'avantage, et la Compagnie cherchait à le leur assurer en marquant aux populations de quel côté était la faveur du gouvernement.

La conversion des adultes présentant trop de difficultés, on crut plus aisé de convertir les enfants et les jeunes gens, et, pour s'assurer qu'une fois convertis ils ne retomberaient point dans l'erreur, on eut l'idée de fonder des maisons religieuses où les nouveaux convertis trouveraient asile.

Vers 1634, la *Congrégation pour la propagation de la foi* fonda à Paris, dans l'île Notre-Dame, le couvent des *Nouveaux-Catholiques*. En 1637, Marie de Lumague, dame de Pollalion, ouvrit à Paris, rue des Fossoyeurs, le couvent des *Nouvelles-Catholiques*.

Des succursales furent créées en province : à Sedan, à Metz, au Puy, à Grenoble.

Ces maisons étaient fondées « pour y élever les enfants que les huguenots confiaient à leur garde et recevoir aussi tous les autres qui, venant à embrasser la religion catholique, seraient chassés de leurs maisons, comme il arrivait souvent ». Comme on le pense bien, il était fort rare qu'un huguenot mit de lui-même ses enfants dans un couvent de nouveaux convertis ; la population de ces couvents était donc composée en grande majorité d'enfants subornés, amenés là au mépris de l'autorité paternelle, et retenus contre tout droit. Les parents n'osaient pas toujours se plaindre, quelquefois cependant ils se plaignaient et, suivant le vent qui soufflait à la Cour, ils obtenaient justice ou se voyaient déboutés de leurs prétentions. Le 8 juin 1648, le roi déclara prendre sous sa protection la dame Alix, directrice de la maison des Nouvelles-Catholiques de Metz, et lui permit « de conserver pendant quinze jours tous ceux ou celles qui se rendraient dans sa maison, sans qu'ils pussent être réclamés, ni interrompus par aucun de leurs parents, amis ou autres ». En 1657, au contraire, Louis XIV défend de contraindre personne à changer de religion et fait rendre à leurs familles trois fillettes de neuf, dix et douze ans qui avaient été amenées à ce même couvent.

Comme l'emploi de la force pouvait être dangereux, on pensa à acheter les conversions. La Compagnie fit un fonds pour les nouveaux convertis, et l'on voit dans les procès-verbaux des assemblées de province la trace de ces charités intéressées, dont nous avons déjà dit notre sentiment. A Grenoble, en 1660, un ménage protestant, qui a promis de se convertir, reçoit 30 sols, et on lui fait espérer « une plus ample charité après la conversion ». A Limoges, en 1662, une conversion est récompensée d'une aumône de quatre livres.

Toutes ces mesures avaient pour but de ramener directement les protestants au catholicisme ; mais la Compagnie paraît avoir eu plus de confiance dans les moyens détournés et s'est principalement employée à rendre intenable aux protestants la situation que leur avait faite la loi, afin de les déterminer à quitter leur camp et à rallier le gros de l'armée.

Dans cette voie, il n'est pas de taquinerie, de vexation ou d'injustice dont elle ne se soit avisée, toutes les fois qu'elle en trouvait le moyen.

Elle faisait obliger les protestants à saluer le Saint-Sacrement et à tendre leurs maisons, le jour de la Fête-Dieu, « pour marquer leur respect pour la religion du roy ».

Elle s'ingéniait à représenter les huguenots comme des gens scandaleux, dont un bon catholique devait s'éloigner avec soin. Elle blâmait les relations d'amitié entre gens de communion différente ; elle déclarait scandaleux qu'un catholique assistât à un enterrement protestant.

Elle faisait une guerre acharnée aux livres protestants. Elle faisait défendre par le parlement de Rouen « à tous libraires, « imprimeurs, colporteurs et tous autres de faire imprimer, « vendre, afficher, ni distribuer aucuns livres, placarts, ni li- « belles contraires à la doctrine orthodoxe de la Religion catho- « lique ». Elle faisait saisir à la frontière les livres imprimés à Genève.

Elle combattait par tous les moyens en son pouvoir l'influence des instituteurs protestants. Elle réussit, en 1647, à faire fermer à Rouen une école de filles tenue depuis vingt ans par deux demoiselles huguenotes. L'avocat général Le Guerchois osa dire « devant le Parlement qu'il était juste, raisonnable et équitable « que la Religion catholique abaissât et humiliât, autant qu'il « était possible, la religion prétendue réformée ».

Elle engageait les bons catholiques à ne rien acheter chez les négociants protestants ; elle menaçait les catholiques suspects de tolérance de les mettre eux aussi à l'Index.

Elle eût voulu que les patrons catholiques n'employassent pas d'ouvriers huguenots. Elle défendait aux patrons huguenots d'employer des ouvriers orthodoxes.

Ayant appris que des religionnaires voulaient s'établir à Grenoble, elle fait demander au premier consul de la ville d'exiger désormais de tout nouvel habitant une attestation de bonnes vie et mœurs, qu'on pourra toujours refuser aux protestants.

Elle intrigue, dès 1632, pour que les procureurs ne puissent être choisis parmi ceux de la religion.

En 1636, elle voudrait qu'il fût interdit aux médecins d'être d'une autre religion que la catholique. Elle engage les médecins bien pensants à exiger de leurs malades qu'ils reçoivent les sacrements ; elle leur ordonne de les abandonner, s'ils refusent.

Elle est à l'affût de tout ce qui se passe dans le camp ennemi. Si quelque propos malsonnant est tenu dans une Académie protestante, elle la fait fermer. Si quelque assemblée clandestine se tient dans un quartier de Paris, la Compagnie la surveille, la fait disperser et l'empêche de se reformer (1).

(1) R. Allier, *La Compagnie du Saint-Sacrement*.

Toutes ces tyrannies ne sont encore que l'effet des initiatives particulières ; tous ces faits se passent sous le règne de Louis XIII et sous le règne de Mazarin, à une époque où le pouvoir n'est pas encore nettement hostile aux réformés et entend observer loyalement l'Édit de Nantes.

Avec l'avènement réel de Louis XIV (1661), la scène change. Le roi est fils d'une infante d'Espagne et dirigé par un jésuite fanatique, le P. Annat ; il nous apprend lui-même qu'il songea, dès les premiers jours de son règne, à restreindre l'édit de son grand-père : « Je formai dès 1661 le plan de toute ma conduite envers « les réformés : ne point les presser par aucune rigueur nouvelle contre eux, faire observer ce qu'ils avaient obtenu de mes « prédécesseurs, mais ne leur rien accorder au delà et en renfermer l'exécution dans les étroites formes que la justice et la « bienséance pouvaient permettre. Quant aux grâces qui dépendaient de moi seul, je résolus, et j'ai ponctuellement observé « depuis, de ne leur en faire aucune, et cela par bonté, non par « aigreur. »

Ce curieux passage des Mémoires de Louis XIV nous démontre, une fois de plus, que c'est par charité chrétienne, par bonté, dans l'intérêt de leur salut, que le roi s'est résolu à persécuter les hérétiques. Nous voyons aussi dans ce passage une maxime chère aux politiques de tous les temps, qui croient très légitime de n'accorder de faveurs qu'à leurs amis et de ne donner à leurs adversaires que la stricte justice, comme s'il pouvait être juste de mettre toutes les grâces d'un même côté, et comme s'il y avait rien de plus inique que la stricte et brutale justice.

Avec un souverain féru de pareilles idées, les ennemis des réformés eurent beau jeu, pour développer leur plan d'attaque. A la place de la Compagnie du Saint-Sacrement, qui disparut en 1666, l'assemblée du clergé se chargea d'entretenir le roi dans ses dispositions hostiles et de le pousser à des mesures de plus en plus sévères.

L'assemblée de 1665 réclame la suppression des universités, des collèges et des académies protestantes, la spoliation des consistoires, la suppression des chambres mi-parties dans les Parlements, et l'autorisation pour les enfants d'abjurer la religion réformée dès l'âge de neuf ou dix ans.

En 1670, le clergé revint à la charge. Il demanda que le programme des écoles primaires protestantes fût réduit à la lecture, à l'écriture et au calcul ; la géographie et l'histoire constituant, d'après lui, un luxe inutile. Il eût voulu que les pasteurs ne pussent prêcher en dehors de leur paroisse et qu'on fît sortir de

France tous les ministres d'origine étrangère. Il trouvait juste qu'un sursis de trois ans pour payer ses dettes fût accordé à tout huguenot qui se convertirait.

En 1675, le clergé réclama l'interdiction pour tout catholique de se faire protestant et supplia le roi de ne plus admettre de réformés aux emplois publics. Il réclama aussi la fermeture d'un grand nombre d'écoles et la destruction de plusieurs temples.

Il ne cessa de harceler le roi et les ministres, les trouvant toujours trop mous et trop timides, les poussant aux mesures les plus rigoureuses avec une véritable férocité.

Louis XIV ne fut amené que par degrés à l'idée de révoquer l'Edit d'Henri IV ; le clergé fit réellement le siège de sa volonté ; il sut la circonvenir, la saper, la miner et mit vingt-cinq ans à l'amener à capitulation.

Louis XIV songea d'abord aux moyens de douceur. Condé et Fabert tentèrent de réunir les deux cultes ; mais les protestants répondirent à ces tentatives indiscrètes par un refus indigné : il leur semblait impossible de « réconcilier Christ et Bélial ».

Bossuet dépensa un immense talent à persuader aux protestants que le catholicisme n'offrait avec leur religion que d'insignifiantes différences. Son *Exposition de la foi catholique* faillit être condamnée à Rome et fut âprement réfutée par un jeune avocat de Montpellier, Brueys, qui d'ailleurs se convertit plus tard par ambition.

La certitude de s'avancer dans les bonnes grâces du roi décida un grand nombre de hauts personnages à se rallier à la religion de Sa Majesté. Turenne fut un des plus marquants.

M^{me} de Maintenon ne se contenta pas de changer de religion ; comme elle n'avait pu déterminer son cousin, M. de Villette-Mursay, à suivre son exemple, elle lui fit donner un commandement à la mer par M. de Seignelay et, en son absence, enleva sa fille âgée de sept ans, pour en faire une bonne catholique ; voici en quels termes M^{me} de Villette raconte sa conversion : « A peine ma mère fut-elle partie de Niort, ma tante, accoutumée à changer de religion, et qui venait de se convertir pour la seconde ou la troisième fois, partit de son côté et m'emmena à Paris. Sur la route nous rencontrâmes d'autres jeunes filles d'un âge plus fait, que M^{me} de Maintenon réclamait pour les convertir. Ces jeunes personnes, décidées à la résistance, étaient aussi étonnées qu'affligées de me voir amenée sans défense. Pour moi, contente d'aller sans savoir où l'on me menait, je n'étais affligée de rien. Nous arrivâmes ensemble à Paris, où M^{me} de

« Maintenant vint aussitôt me chercher et m'emmena seule à Saint-Germain. Je pleurai d'abord beaucoup ; mais je trouvai, le lendemain, la messe du roi si belle que je consentis à me faire catholique, à condition que je l'entendrais tous les jours et que l'on me garantirait du fouet. C'est là toute la contro-verse que l'on employa et la seule abjuration que je fis. »

Un autre converti, l'habile Péliisson, tira de sa conversion l'abbaye de Bénévent (10.000 livres), — l'abbaye de Gimont (8.000 livres), — le prieuré de Saint-Orens, une place de maître des requêtes, les fonctions d'historiographe du roi et l'admission au petit-lever.

Il crut ne pouvoir mieux reconnaître toutes ces faveurs qu'en travaillant activement à la conversion des réformés et accepta la direction de la Caisse des conversions, richement dotée par le roi.

Dans une lettre du 12 juin 1677, adressée aux évêques du royaume, il nous initie aux secrets de sa comptabilité. Il tarife les conversions, dont le prix varie d'un écu à 100 livres. Ce dernier prix doit être réservé aux gens d'un rang assez relevé ou chargés de famille. On ne paiera aucune prime sans une lettre d'abjuration certifiée par l'évêque du diocèse, l'intendant ou quelque autre personne considérable.

Certains convertisseurs faisaient merveille. Avec 2.000 écus, des missionnaires jésuites avaient acheté 7 à 800 conversions.

A la fin de 1682, Péliisson comptait 50.830 conversions, qui avaient coûté à sa caisse 725.000 livres. Il envoya ses listes au Pape Innocent XI, qui lui adressa un bref de félicitation.

Il n'y avait vraiment point là matière à compliments. Ce honteux moyen ne fit qu'épurer le protestantisme, en le débarrassant d'un grand nombre d'indignes, et n'ôta rien à sa force et à sa vitalité.

La caisse des conversions n'était qu'absurde ; on en vint bientôt jusqu'aux moyens franchement odieux.

Les Chambres de l'Edit, organisées par Henri IV pour garantir aux réformés une exacte justice, furent supprimées dès 1669 à Rouen et à Paris, et, en 1679, à Toulouse et à Bordeaux.

On chassa systématiquement les protestants de tous les offices de judicature, de finances et de la maison du roi.

Une déclaration du 20 février 1680 interdit la profession de sage-femme aux non-catholiques.

Un arrêt du Conseil du 29 juin ordonna à tous les réformés demeurant en la ville de Dijon de s'en retirer avec leurs familles et d'aller résider ailleurs.

Le 14 juillet de la même année, les réformés reçurent défense de vendre leurs biens et de sortir du royaume.

Les enfants purent abjurer valablement le protestantisme à 7 ans, « sans que leurs père et mère ou parents y pussent donner « aucun empêchement, sous quelque prétexte que ce fût ».

Un édit de juin 1680 interdit, au contraire, aux catholiques de passer à la religion réformée sous peine d'amende honorable, de confiscation des biens et de bannissement du royaume. En punition de l'apostasie, le culte protestant était supprimé dans l'endroit où l'abjuration avait eu lieu. Ce fut un moyen commode d'arriver à fermer les temples. Il suffisait que l'on y eût vu des catholiques, ou d'anciens huguenots convertis. Le temple de Marennes fut fermé sur le simple soupçon que des catholiques y avaient pénétré. Les ministres de cette église subirent sept mois de détention dans les cachots de La Réole, et furent ensuite bannis du royaume, quoiqu'on n'eût pu relever contre eux aucune charge précise. En la seule année 1683, on ferma pour des faits de ce genre 38 temples dans le Haut-Languedoc. Le temple de Montpellier, l'un des plus beaux de France, fut détruit parce qu'une jeune fille de quinze ans y vint se réfugier après s'être enfuie d'un couvent où on l'avait mise par force.

En 1684, trois lois terribles vinrent coup sur coup écraser les dernières libertés des réformés. Les biens des consistoires furent attribués aux hôpitaux catholiques. Les ministres reçurent défense de prêcher plus de trois ans au même lieu ; passé ce délai, ils devaient aller desservir une autre paroisse, située au moins à vingt lieues de la première, sous peine de 2.000 livres d'amende, d'interdiction du ministère et de destruction de leur église. Enfin il fut défendu aux particuliers de recevoir chez eux les pauvres malades de la religion prétendue réformée, qui durent aller mourir dans les hôpitaux catholiques.

Il serait facile de multiplier les preuves de cette tyrannie administrative ; nous en avons dit assez pour qu'il soit possible de se rendre compte du sens d'un proverbe du xvii^e siècle : « patient comme un huguenot ». Il fallait avoir, en effet, une patience extraordinaire pour endurer sans révolte, ou au moins sans indignation, une pareille série d'illégalités et de dénis de justice. Ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est que cette persécution coïncide précisément avec la plus brillante période du règne de Louis XIV. La paix de Nimègue marque le plein midi du soleil royal, Versailles devient la résidence habituelle du roi, l'aqueduc de Maintenon se construit, la gloire littéraire et artistique de la France est à son comble, et l'arbitraire s'affiche cyniquement, en

attendant que la barbarie, mal dissimulée par la politesse des grandes manières de Cour, fasse de nouveau irruption dans les provinces avec les dragonnades.

L'inventeur responsable de cette nouvelle persécution est l'intendant du Poitou Marillac.

Le roi avait, dans cette province, diverses créances à recouvrer. Marillac donna l'ordre aux sergents et aux archers de prévenir les réformés que, s'ils ne se convertissaient point, on les forcerait à payer beaucoup plus que leur part, tandis que les nouveaux convertis seraient déchargés de l'impôt. Parmi les moyens employés alors pour assurer le recouvrement des tailles, figurait l'envoi de garnisaires chez les récalcitrants. Marillac envoya chez les réformés de grosses escouades de soldats, qui se comportèrent avec si peu de discrétion qu'un grand nombre de protestants se convertirent, et l'intendant put envoyer à M. de Louvois de longues listes de convertis, qui étonnèrent le ministre et le firent penser à employer les troupes à la conversion des huguenots.

Dans une lettre du 18 mars 1681, on le voit conseiller à Marillac de mettre 20 dragons chez les réformés, alors qu'en bonne justice on n'en devrait pas mettre plus de 10.

Marillac va plus loin, ne met les dragons que chez les huguenots, oblige l'habitant à les nourrir, contrairement aux ordonnances, et à leur payer une gratification de 30 sols par tête.

Les officiers ont ordre de fermer les yeux sur les libertés que peut prendre le soldat, et le pillage est bientôt si terrible que les huguenots désertent le pays. M^{me} de Maintenon avertit son frère « qu'il ne saurait mieux faire que d'acheter une terre en Poitou, où elles vont se donner pour rien par la fuite des huguenots ». Ceux qui restent se convertissent par bandes ; c'est un succès sans précédent. Marillac en est si fier qu'il continue ses tyrannies malgré Louvois et malgré le roi. Il semble qu'il y ait dans son cas quelque chose de la fierté de l'inventeur ; il a découvert le bon moyen, il ne veut pas qu'on l'arrête. Il fallut le révoquer en février 1682 pour mettre fin à ces horreurs.

Cependant la situation des réformés devenait de plus en plus dangereuse.

Le 1^{er} juillet 1682, parut l'*Avertissement pastoral de l'Eglise gallicane, assemblée à Paris par ordre du roi, à ceux de la R. P. R. pour les porter à se convertir et à se réconcilier avec l'Eglise.*

Ce document, signé de 8 archevêques, 25 évêques, dont Bossuet, et 35 autres ecclésiastiques, débutait sur le ton le plus onctueux. « Il y a longtemps, nos très chers frères, que l'Eglise de J.-C. est

« pour vous dans les gémissements et que cette mère, pleine
 « d'une très sainte et très sincère tendresse pour ses enfants,
 « vous voit, avec une extrême douleur, toujours égarés et comme
 « perdus dans l'affreuse solitude de l'erreur... Elle se plaint
 « amèrement, cette mère désolée, de ce qu'ayant méprisé la ten-
 « dresse qu'elle a pour vous, vous avez déchiré ses entrailles.
 « Elle vous recherche comme ses enfants égarés, elle vous rap-
 « pelle comme la perdrix ses petits ; elle s'efforce de vous rassem-
 « bler sous ses ailes comme la poule ses poussins ; elle vous sol-
 « licite à prendre la route du ciel comme l'aigle ses aiglons, et,
 « toujours pénétrée des vives douleurs d'un pénible enfantement,
 « elle tâche, faibles enfants, de vous ranimer une seconde fois,
 « résolue pour cet effet de souffrir toute sorte de tourments jus-
 « qu'à ce qu'elle voie J.-C. véritablement renouvelé et ressuscité
 « dans vos cœurs. »

L'Eglise gallicane adjurait les réformés de revenir à elle, déclinant toute responsabilité morale à l'endroit de leur salut, s'ils n'entendaient point ce dernier appel. Mais connaissant déjà sans nul doute les intentions du roi, elle soulignait sa prière d'une terrible menace : « Si vous refusez de répondre à nos désirs, cette
 « dernière erreur sera plus criminelle que toutes les autres, et
 « vous devez vous attendre à des malheurs incomparablement
 « plus funestes et plus épouvantables que tous ceux qui vous
 « ont atteints jusqu'à présent dans votre révolte et votre
 « schisme. »

L'*Avertissement pastoral* et comminatoire fut signifié à tous les consistoires réformés par les soins des intendants, et accompagné d'une lettre du roi ordonnant aux évêques et aux magistrats :
 « de ménager les esprits de ceux de la Religion prétendue réfor-
 « mée avec douceur, et de ne se servir que de la force des rai-
 « sons, sans rien faire contre les édits et déclarations en vertu
 « desquelles l'exercice de leur religion était toléré dans le
 « royaume » (10 juillet 1682).

Tandis que le langage du roi rendait quelque confiance aux réformés, les parlements ne cessaient de sévir contre eux. Pendant le seul mois de janvier 1683, celui de Toulouse fit arrêter 30 ministres et 60 pères de famille.

Les protestants résolurent de montrer qu'ils n'entendaient pas capituler. Dans une assemblée clandestine, tenue à Toulouse, seize délégués des églises du Languedoc, des Cévennes et du Dauphiné décidèrent de rouvrir les temples illégalement fermés et de rétablir l'exercice de leur religion dans tous les lieux où il avait été aboli. Dans une lettre au roi, ils protestaient de leur

dévouement à sa personne, « la même religion qui les contraignait
« de s'assembler pour célébrer la gloire de Dieu leur apprenant
« qu'ils ne pouvaient jamais être dispensés, sous quel prétexte
« que ce soit, de la fidélité qui était due à Sa Majesté par tous
« ses sujets ».

Au mois de juillet, quelques prêches eurent lieu en plein champ, en Dauphiné et dans les Cévennes. Les catholiques s'alarmèrent. Louvois lança en campagne un soudard féroce, le marquis de Saint-Ruth, qui se fit bientôt une horrible réputation de cruauté.

Du Dauphiné, Saint-Ruth, passa dans le Vivarais, battit les paysans et mit tout le pays au pillage. Le ministre Homel tomba entre ses mains. D'Aguesseau le condamna, comme rebelle, à être roué vif, et la constance de ce vieillard de 71 ans frappa d'étonnement et d'admiration tous ceux qui furent témoins de sa mort.
« Je meurs, déclara-t-il sur l'échafaud, dans la religion où je suis
« né et pour elle, je déclare que je la crois bonne et la seule où
« l'on puisse faire son salut. J'ai prêché 43 ans toujours la pure
« vérité et rien que ce qui est contenu dans la sainte Ecriture ;
« j'en prends Dieu à témoin et le remercie de tout mon cœur de
« ce qu'il m'a fait la grâce de professer et prêcher les vérités de
« son saint Evangile. » Le bourreau, qui était ivre, le frappa comme un furieux, mais de coups mal assurés. Il aurait dû mourir entre midi et une heure, il ne rendit le dernier soupir qu'entre quatre et cinq heures du soir. (Puaux, *Histoire de la Réformation française*, t. VI.)

En vain, d'Aguesseau essayait-il de défendre les populations paisibles, Louvois, irrité des tentatives de résistance qui venaient d'être faites, blâmait l'intendant et n'expédiait que des ordres sanguinaires : « Nourrissez les troupes aux dépens du pays,
« saisissez les coupables, faites-les juger, rasez les maisons de
« ceux qui ont été pris les armes à la main, abattez et rasez les
« temples, causez une telle désolation que l'exemple épou-
« vante. »

Dans ces heures terribles, les protestants essayèrent, encore une fois, de faire entendre au roi le langage de la justice et de la raison.

Au mois de janvier 1685, le ministre Claude rédigea au nom des réformés une *Requête des protestants au roy*. (Cf. *Revue historique*, janvier 1885.) Il rappelait l'origine de l'Edit de Nantes, insistait sur son inviolabilité, le montrait confirmé par Louis XIII et par Louis XIV même, en 1643, 1669 et 1680, « de sorte que les
« suppliants pouvaient dire avec raison et avec confiance que,
« vivant sous le bénéfice de l'Edit de Nantes, ils vivaient sous la

« foi sacrée du roi et des rois ses prédécesseurs ». Cependant l'Edit était constamment violé ; l'accès des charges publiques était interdit aux réformés ; l'exercice des arts et métiers leur était rendu chaque jour plus difficile, leur autorité de pères de famille, « droit qui a toujours été regardé parmi toutes les nations « comme saint et inviolable », leur était déniée. L'Edit de Nantes n'était regardé par les juristes royaux que comme une charge dont il fallait soulager l'Etat. Des 760 églises protestantes autorisées en 1598, à peine en restait-il la douzième ou la quinzième partie. Les ministres étaient pourchassés avec une rigueur inouïe, les écoles et académies fermées, les Chambres de l'Edit supprimées. Et pour répondre à la distinction que l'on voulait faire entre le texte de l'Edit et les intentions d'Henri IV, Claude citait, d'après l'histoire catholique Richer, les propres paroles du roi, qui auraient dû faire rougir Louis XIV : « Je ne trouve pas « bon, avait dit Henri, d'avoir une chose dans l'intention et d'en « écrire une autre, et si quelques autres l'ont fait, je ne veux « pas faire comme eux. La tromperie est partout odieuse, elle « l'est davantage aux princes, dont la parole doit être immuable. »

Cette admirable requête, monument de saine raison et de courageuse franchise, ne paraît avoir fait aucune impression sur Louis XIV. Est-elle même arrivée jusqu'à lui ?

Tandis que Claude défendait la cause du droit, les dragonnades, un instant suspendues, reprenaient de plus belle et promenaient l'horreur dans l'Angoumois, le Béarn, le Haut et le Bas Languedoc.

Les mémoires du temps sont remplis de détails épouvantables sur la férocité des soldats, lâchés par leurs officiers et autorisés à faire tout ce qui leur passait par la tête.

Nous choisirons, parmi les faits les plus authentiques, deux traits caractéristiques qui suffiront à peindre les excès de tout genre auxquels se livrèrent les troupes.

La conversion du pays de Montauban avait été confiée au marquis de Boufflers. Il envoya 38 cavaliers chez le baron de Péchels de la Buissonnade ; ils enfoncèrent les portes, brisèrent les meubles et ne laissèrent pas au baron un lit où il pût se coucher. La marquise de Sabonnières, sa femme, était sur le point d'être mère ; elle n'en fut pas moins chassée de sa maison et s'en alla emportant un berceau et suivie de son mari et de ses quatre enfants, dont l'aîné n'avait pas sept ans. Du haut des fenêtres, les dragons leur jetèrent plusieurs cruches d'eau.

Quand la maison fut pillée de fond en comble, on leur ordonna

d'y rentrer et de préparer de nouveaux logements pour les soldats. Ils obéirent ; six fusiliers entrèrent et, n'ayant rien à piller, commirent mille insolences. D'heure en heure arrivaient de nouveaux soldats. Le baron et les siens furent, une seconde fois, obligés de quitter leur maison.

La marquise, vivement impressionnée de tout ce qui venait de se passer, sentit les premières douleurs de l'enfantement ; mais toutes les portes se fermaient devant elle, Une de ses sœurs lui offrit enfin un asile.

Les dragons l'y suivirent, dès le lendemain, et allumèrent un si grand feu dans sa chambre que sa vie et celle de son enfant furent dans un grand danger. Elle se plaignit aux officiers, qui la traitèrent plus rudement encore que leurs soldats. Deux jours après, elle fut obligée de quitter la maison de sa sœur. Elle prit son enfant dans ses bras et se présenta chez l'intendant, qui la reçut brutalement et la mit à la porte. Elle courut alors dans toutes les rues, espérant que quelqu'un lui donnerait abri. Pas une porte ne s'ouvrit ; la terreur régnait dans la ville. Elle résolut de passer la nuit sur une pierre vis-à-vis de la demeure de sa sœur. Les soldats, qui ne la perdaient pas de vue, l'insultaient et la raillaient. Une femme fut touchée de son malheur, alla trouver l'intendant et lui parla avec tant d'éloquence qu'il lui permit de la recevoir chez elle, à condition que les gardes continueraient à la surveiller.

La constance du baron de Pechels fut à la hauteur de celle de la marquise. Jamais il ne voulut renier sa foi. Traîné de prison en prison, il fut transporté de la tour Constance d'Aigues-Mortes en Amérique. Arrivé à Saint-Domingue, les prêtres le firent envoyer à l'Île-Vache, parce qu'il empêchait ses compagnons de se convertir. Il finit par s'échapper et se réfugia en Angleterre, où sa femme le rejoignit ; mais leurs cinq enfants leur furent enlevés.

Parfois les soldats, mis en joie par d'abondantes beuveries, inventaient des bouffonneries féroces. Un bourgeois de Rouffignac, appelé Pasquet, leur étant tombé entre les mains, il l'emballotèrent comme un enfant, le couchèrent dans un grand berceau, lui firent avaler de la bouillie brûlante et lui en barbouillèrent le visage. Il mourut des suites de cette plaisanterie.

C'en est assez pour comprendre la terreur qu'inspiraient les missionnaires bottés partout où ils apparaissaient. Tel homme courageux, qui eût chargé bravement à la tête d'une compagnie, s'effrayait en pensant aux tortures qu'on lui infligerait, aux insultes et aux mauvais traitements qui menaçaient sa femme et ses enfants.

On cédait, la rage dans le cœur, on se rendait au bureau de conversion, on y demandait un brevet de catholicité qu'on mettait à son chapeau.

C'était par milliers que se comptaient les conversions de ce genre. Marillac, dans sa première campagne, avait converti 50.000 huguenots. Foucault, Boufflers, Baviile, de Noailles, l'évêque de Valence, M. de Cosnac, en convertirent bien davantage.

Chaque jour arrivaient à Versailles de nouvelles listes, et Louis XIV, ignorant de quels moyens on se servait, grisé par les flatteries des gens de Cour, enivré de l'excès de sa puissance, attribuait au prestige de sa personne et de son autorité des résultats qui tenaient en effet du miracle, pour quiconque ne savait pas comment prêchaient les dragons.

Les dragons étaient de pauvres gens, recrutés parmi la plèbe la plus vile de France et de l'étranger ; on ne s'étonne pas de les trouver ivrognes, pillards et débauchés.

Mais que dire de ces intendants qui se font bourreaux pour obtenir des conversions et qui mentent au roi pour obtenir sa faveur ?

Que dire de M. de Saint-Ruth, qui branchait les gens, comme eût fait Monluc cent ans plus tôt ; — de M. de Tessé s'amusant à contrefaire la voix pleurante des femmes qui lui venaient demander la grâce de leurs maris ?

M. Colbert, coadjuteur de l'archevêque de Rouen, était-il bien sincère, lorsqu'il disait au roi, au nom de l'assemblée du clergé (21 juillet 1685), « que c'était en gagnant le cœur des hérétiques « que le roi avait dompté leur obéissance et qu'ils ne seraient « peut-être jamais rentrés dans le sein de l'Eglise par une autre « voie que par le chemin couvert de fleurs qu'il leur avait ouvert » ?

N'est-on pas vraiment affligé quand on voit Bossuet, lui-même, prendre part à l'odieuse campagne et nier ensuite les excès qui l'ont marquée ?

Le 14 décembre 1685, il reçoit de Louvois la lettre : « Monsieur, « je ne puis mieux vous informer des ordres que S. M. a donnés « pour employer quatre compagnies du régiment de dragons de la « Reyne à la conversion des religionnaires de la ville et élection « de Meaux qu'en vous envoyant copie de la lettre que j'écris « par ordre du roy à M. de Menars, par laquelle vous verrez le « jour que doivent arriver lesdites compagnies, et l'ordre qu'il « a de concerter avec vous ce qu'il y aura à faire pour lesdites « conversions. »

Le 3 janvier 1686, Jurieu écrit dans ses *Lettres pastorales* : « Je

« ne puis vous le dire qu'avec des larmes de sang ; les dragons « ont tout fait changer par force dans l'élection de Meaux. » — Et, le 24 mars 1686, Bossuet, s'adressant aux nouveaux convertis, se félicite qu'aucun d'eux n'ait souffert de violence ni dans sa personne ni dans ses biens : « J'entends dire la même chose aux « autres évêques, mais pour vous, mes frères, je ne vous dis rien « que vous ne disiez aussi bien que moi : vous êtes revenus paisiblement à nous, vous le savez. » (P. Puaux, *Requête des protestants de France à Louis XIV*, *Revue historique*, janvier 1885, p. 99.)

Trompé par tous et recevant sans cesse des listes de conversions, dénaturées et grossies, Louis XIV finit par croire qu'il ne restait plus en France que 10 à 12.000 protestants, et que la révocation de l'Edit, devenu presque sans objet, les ferait bientôt disparaître.

Sa responsabilité morale est certainement très atténuée par la conspiration ourdie autour de lui, mais il ne saurait cependant échapper à tout reproche. Roi absolu, se croyant doué de lumières supérieures au commun des hommes, rapportant à lui toute la gloire de son règne, il ne saurait s'excuser sous prétexte qu'il n'a pas su ce qui se faisait en son nom. S'il ne l'a pas su, c'est qu'il n'a pas voulu le savoir, et, s'il n'a pas voulu s'informer plus exactement, c'est qu'il se doutait bien de ce qu'il aurait appris.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE NANCY

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation française.

I. Discuter et contrôler, par des exemples pris à votre choix dans l'histoire littéraire des xvii^e, xviii^e et xix^e siècles, cette assertion de M^{me} de Staël (Discours préliminaire de l'ouvrage sur *La Littérature*) :

« Les ouvrages gais sont en général un simple délassement de l'esprit, dont il conserve très peu de souvenir. La nature humaine est sérieuse, et, dans le silence de la méditation, on ne recherche que les écrits raisonnables ou sensibles. C'est dans ce genre seul que la gloire littéraire a été acquise et qu'on peut reconnaître sa véritable influence.

II. Vous supposerez que Boileau vient d'assister à la représentation de la *Phèdre* de Pradon, et qu'il écrit à Racine pour lui dire ses impressions et le rassurer sur cette rivalité éphémère et vaine.

Le médiocre spectacle d'où il sort lui a inspiré l'idée d'une épître amicale, dont quelques vers se présentent déjà tout frappés à son esprit. En attendant que la pièce soit composée, que Racine soit bien assuré de n'avoir rien à craindre de Pradon, de même qu'il n'a rien à envier à Euripide.

II

UNIVERSITÉ DE LYON

LICENCE D'HISTOIRE.

Grammaire.

Traiter l'un de ces trois sujets :

I. De l'action des palatales sur les voyelles voisines.

II. Phonétique des voyelles labiales.

III. Phonétique des consonnes labiales.

Littérature française.

- I. Le costume et la mise en scène dans la tragédie classique.
- II. Exposer les principaux incidents de la lutte que Molière eut à soutenir à l'occasion de *Tartufe*.
- III. Seconde phase de la Querelle des Anciens et des Modernes : M^{me} Dacier, La Motte, Fénelon.

Dissertation latine.

- I. Hanc Horatii sententiam perpendes :
 Mediocribus esse poetis
 Non di, non homines, non concessere columnæ.
- II. De præcipuis generibus divinandi apud Romanos disseres.
- III. Quas ob causas Romani in comœdia maxime claudicarint expones.

Littérature grecque.

- I. Hérodote historien.
- II. Nouveautés de la tragédie d'Euripide.
- III. Principaux caractères de l'alexandrinisme.

LICENCE PHILOSOPHIQUE.**Histoire de la philosophie.**

- I. Théorie de la participation dans Platon.
- II. Comparer le « Cogito » cartésien au « Je pense » kantien.

Philosophie dogmatique.

Comment s'établit dans la conscience la distinction du *penser* et du *vouloir*.

LICENCE D'HISTOIRE.**Histoire ancienne.**

L'origine des Egyptiens et la formation de la monarchie pharaonique.

Histoire du Moyen Age.

Rapports de la France et de l'Allemagne sous les Hohenstaufen.

Géographie.

Décrire les divers types de glaciers actuels; retracer et commenter leur répartition géographique et leur rôle dans le modelé terrestre.

LICENCE D'ALLEMAND.

Dissertation allemande.

I. Heinrich Heine als Dichter des Meeres.

II. Der Adel in G. Freytags Roman « Soll und Haben ».

III. Durch welche Züge gehört das Drama Sudermanns, « die Ehre », einer älteren Kunstrichtung an, durch welche einer neueren ?

Ouvrages signalés.

Œuvres choisies (1863-1904), par M. ALBERT MÉRAT, librairie A. Lemerre, Paris, 1906.

*
**

Horace Mann (*Les grands éducateurs*), par M. GABRIEL COM-PAYRÉ, inspecteur général de l'Instruction publique, librairie P. Delaplane, 1906, 1 vol. in-18 raisin, 0 fr. 90.

*
**

Questions esthétiques et religieuses, par M. PAUL STAPPER, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Bordeaux, librairie F. Alcan, Paris, 1906, 1 vol., 3 fr. 75.

*
**

La dissertation littéraire (*les genres*), par M. ROUSTAN, agrégé des lettres, professeur au lycée de Lyon, librairie P. Delaplane, Paris, 1906, 1 vol., 0 fr. 90.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,
Professeur à l'Université de Paris.

Plaidoyers contre Androtion et contre Leptine.

Parmi les premiers plaidoyers politiques de Démosthène, dont j'ai commencé à vous entretenir la dernière fois, les plus importants sont ceux qu'il prononça contre Androtion et contre Leptine. Ils sont tous les deux des années 353-354, un peu postérieurs, par conséquent, à la Guerre Sociale.

Ces plaidoyers présentent un caractère commun, que je vous ai déjà indiqué, et que je voudrais préciser un peu plus aujourd'hui : ils se rapportent l'un et l'autre aux questions financières au milieu desquelles se débattait Athènes, depuis le triomphe de ses alliés révoltés et la ruine de son grand empire maritime. On accusait Androtion d'avoir montré une rigidité et même une brutalité impitoyables, dans ses fonctions de collecteur d'impôts. Le désir qu'il avait de faire rentrer dans les coffres d'Athènes le plus d'argent possible l'avait poussé à la dureté et à l'intransigeance. Cette conduite patriotique avait eu pour résultat de lui susciter bien des ennemis, qui lui intentèrent un procès pour illégalité.

A Leptine, on faisait un reproche analogue : il avait proposé par une loi de supprimer toutes les immunités, toutes les exemptions d'impôts, quelles qu'elles fussent, qui avaient été accordées par le peuple à titre honorifique. Les bienfaiteurs de la patrie qui en jouissaient n'étaient à ses yeux que des privilégiés, qui frustraient le trésor et qu'il importait de faire rentrer dans le droit commun.

Voilà les deux affaires auxquelles Démosthène se trouva mêlé, vers sa trentième année, en qualité d' « auxiliaire » des accusateurs.

Le plaidoyer qu'il prononça *contre Androtion* se compose à la fois d'attaques personnelles, extrêmement violentes, et de vues très généreuses, d'une incomparable beauté morale. Sur ces vues, nous ne nous arrêterons pas : ce sont celles que Démosthène a développées dans tous les discours de son âge mûr. D'ailleurs, elles se retrouvent, sous une forme un peu différente, mais plus achevée, dans le plaidoyer *contre Leptine*. Nous en parlerons donc un peu plus tard. Quant aux attaques, elles ne nous retiendront pas davantage. Ce qu'il convient seulement de remarquer à notre point de vue, c'est que nous trouvons, dans le *contre Androtion*, un caractère typique et accidentel dans l'art oratoire de Démosthène. Je ne veux pas parler de la violence elle-même, — Démosthène, vous le savez assez, n'est pas un homme tempéré, un modéré : voyez plutôt ses attaques contre Midias ou contre Eschine ; — à cet égard, le discours *contre Androtion* n'a rien d'exceptionnel. Mais, ce qui est propre à ce discours, c'est la manière dont l'orateur dirige son attaque : il ne s'attache pas à la discussion serrée et impartiale du point de droit, ce qui est une façon de procéder contraire à ses habitudes ; il accuse Androtion d'immoralité, il lui reproche d'avoir mené une vie infâme, mais sans alléguer de faits particuliers, bien précis, bien prouvés. Il en rapporte certes quelques-uns ; mais, tout en affirmant l'authenticité, il ne la démontre pas. Il a recours au sophisme ; de démonstration juridique, point. Nous n'avons donc ici aucune des garanties qu'offrirait à l'accusé un procès dirigé spécialement contre ses mœurs. L'orateur se garde de faire la preuve selon les formes légales. Heureusement, sa coulume est en général toute différente, et le procédé que nous venons de relever n'est qu'un accident dans l'évolution de son éloquence.

Démosthène n'a pas, en effet, le moins du monde l'esprit sophistique. Assurément, il est très capable, tout comme un autre, d'abonder dans son propre sens, d'appuyer sur les faits qui sont favorables à sa thèse, de masquer au contraire, sinon de taire complètement, ceux qui lui seraient nuisibles. Tout cela, il le fait avec la plus grande sincérité, sans aucune pensée de derrière la tête. Tous les grands lutteurs ont fait de même. C'est là, étant donnée la nature humaine, la part inconsciente et légitime du sophisme.

Le sophisme désagréable est, au contraire, celui qui provient de la fausseté naturelle de l'esprit ou d'une habitude lentement acquise de mentir à froid, de faire des mensonges conscients,

haineux et mesquins. Or, de sophismes de cette espèce, nous en découvrons quelques-uns dans le *contre Androtion* : il y a là de la méchanceté, de la fausseté, de la perfidie, mais c'est chose exceptionnelle, je le répète, chez Démosthène. En général, il montre un esprit droit, probe, loyal : il n'aime ni à aborder les questions par leurs petits côtés, ni à biaiser devant les difficultés, ni à éviter les objections possibles ou probables ; il préfère l'attaque brusque, franche et hardie. Le discours *contre Androtion*, qui nous montre une dérogation notable à cette habitude, n'en est que plus intéressant pour nous.

Le plaidoyer *contre Leptine* est pourtant d'un intérêt supérieur. On y discerne déjà ce qu'on voit bientôt après dans ses premières harangues : je veux dire les traits fondamentaux et essentiels de son esprit politique, son originalité pour le fond aussi bien que pour la forme.

L'exorde est frappant par sa belle simplicité. Dans le style, on peut noter quelques réminiscences évidentes de Thucydide. Elles ne vous surprendront pas, si vous vous rappelez la légende selon laquelle Démosthène aurait copié jusqu'à huit fois, de sa main, l'œuvre du grand historien. On la racontait déjà au temps de Lucien (1) ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour que nous y croyions. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que Démosthène lut Thucydide et qu'il s'en pénétra. Il n'est donc pas étonnant qu'à la date où il prononça le plaidoyer *contre Leptine*, — il avait trente ans à peine, — il ait eu encore comme dans l'oreille des mots et des tours qui l'avaient frappé dans le récit de la Guerre du Péloponèse.

Quant aux idées mêmes, Démosthène attaque avec beaucoup de mesure et de gravité, dans la loi de Leptine, ce qu'il considère, comme une énormité : à savoir la demande d'abrogation des anciennes immunités, et l'interdiction faite au peuple de ne jamais en accorder à ses bienfaiteurs de l'avenir. Sur ce point, nous trouvons dans le plaidoyer de Démosthène des développements d'une très belle philosophie politique. — On objecte, s'écrie-t-il, qu'il y a eu de grands abus dans le passé. Sans doute ; mais n'y en a-t-il pas en toutes choses, et par cela même qu'un peuple est libre ? Est-ce une raison suffisante pour lier les mains au peuple ? Non, certes. Ce qu'il faut, c'est l'instuire, poursuivre ceux qui le trompent, au lieu de chercher à supprimer ou à restreindre sa liberté. « Plus d'une fois, on vous a fait voter des décrets par surprise ; plus d'une fois, on vous a fait prendre de mauvaises

(1) Lucien, *Contre un ignorant*, 4, 7. Denys d'Halic., *Thucyd.*, 53.

alliances au lieu de bonnes. Vous avez trop d'affaires à traiter pour qu'il en soit autrement. Irons-nous, pour cela, porter une loi qui interdise pour l'avenir, au conseil et au peuple, toute délibération et tout vote ? Tel n'est pas mon avis. » — Remarquez bien ce dernier mot : tel n'est pas mon avis. C'est un exemple de cette franchise avec laquelle Démosthène dit au peuple ce qu'il pense, tout ce qu'il pense. Plus tard, dans ses *Philippiques*, dans le *Discours sur la Couronne*, il proclamera que le conseiller du peuple doit être courageux et franc, oser être soi-même, oser dire la vérité, même celle qui déplaît (1). Dès le discours *contre Leptine*, il est lui-même ce sage conseiller. Dans l'exorde, vous venez de le voir, il ne cache pas au peuple ses erreurs, ses défaillances. Ayant le sentiment de sa responsabilité, il veut enseigner le bien à ses concitoyens, et, pour cela, il n'hésite pas devant la gronderie un peu rude, mais au fond affectueuse. Ces différentes qualités sont déjà très caractéristiques de Démosthène.

Je ne les ai pas encore signalées toutes cependant. A côté des hautes pensées et des grands sentiments sur lesquels je viens d'attirer votre attention, on remarque son bon sens à la fois pratique et élevé. Ce qui avait attiré les Athéniens dans la loi de Leptine, ce qui les avait amenés à la voter, c'était l'avantage immédiat que Leptine faisait briller à leurs yeux. La tâche était désormais difficile pour Démosthène : quand l'intérêt parle, rien n'est plus fort. Que va-t-il donc faire ?

D'abord, il prend les faits et cherche à montrer ce qu'est cet avantage prétendu que Leptine avait fait ressortir devant le peuple. En réalité, il n'existe pas et Athènes n'a rien à gagner à manquer de parole envers ses privilégiés. Il le prouve en citant des noms propres, en donnant des chiffres. Il énumère ce qui entre dans les coffres de l'Etat et ce qui en sort par des contre-coups inattendus. Sa conclusion est que le bénéfice de la loi de Leptine est à peu près nul, mais que les inconvénients en sont considérables. Les immunités qu'elle interdit sont un privilège rare : « Suivez mon calcul. Combien y a-t-il d'étrangers jouissant de l'immunité ? Mettons-en dix, et, par tous les dieux, comme je le disais tout à l'heure, je ne crois pas qu'il y en ait cinq. Quant aux citoyens, il n'y en a pas plus de cinq ou six. Cela fait seize en tout. Allons jusqu'à vingt, et, si vous voulez, jusqu'à trente... Le profit ne vaut pas, à beaucoup près, la honte qui rejaillira sur nous pour notre manque de foi. »

(1) *Cherçon.*, 24 ; *Cour.*, 170, 199, 246 ; *Ambass.*, 100.

Non seulement, d'ailleurs, il n'y a pas de profit nouveau ; mais il y a perte de profits anciens : « La loi de Leptine enlève au roi de Bosphore, Leucon, la récompense que vous lui aviez accordée. Or, aucun prince n'est plus constamment occupé à vous faire du bien. En effet, vous le savez, aucune nation n'importe plus de blé que la nôtre. Or, la quantité de blé qui nous arrive du Pont égale, à elle seule, celle qui provient des autres marchés. Ce n'est pas seulement parce qu'il y a là plus de blé qu'ailleurs, *c'est parce que Leucon a accordé l'immunité à ceux qui portent du blé à Athènes, et parce qu'il fait charger avant tous les autres les navires à destination de notre pays.* Calculez maintenant la valeur de ce don, en sachant que Leucon exempte de l'impôt du trentième les marchands de blé qui nous en vendent... Or, que va-t-il faire, Athéniens, le jour où il apprendra que nous lui avons retiré l'immunité par une loi et que nous nous sommes même interdit par un vote la faculté de revenir sur cette résolution ? Ne voyez-vous pas que la loi de Leptine, si elle est confirmée, en même temps qu'elle enlèvera l'immunité à Leucon, la retirera aussi à ceux qui nous apportent du blé de chez lui ? Car, apparemment, nul de nous ne suppose qu'il convienne à Leucon de se voir retirer les récompenses qu'il tient de vous, et de vous laisser celles dont vous jouissez chez lui. Ainsi, outre tous les inconvénients que peut avoir cette loi, elle a encore celui de vous enlever un avantage dont vous jouissez actuellement. Et, après cela, vous hésitez encore à l'abroger (1) ! »

Nous avons là, comme vous voyez, un homme d'affaires à l'esprit pratique et précis, qui parle des intérêts immédiats et matériels des Athéniens. Mais ces intérêts ne sont pas les seuls pour Démosthène. Il en est de plus nobles, qu'il juge aussi plus graves.

L'essentiel, à ses yeux, pour le bon renom d'Athènes, est qu'on la sache généreuse et libérale. C'est sa tradition de l'être, et cette générosité, ce libéralisme font la plus grande partie de sa force morale. « Les traits du caractère de notre ville, Athéniens, sont le respect de la parole donnée, le désir de faire une belle action, dût celle-ci n'être pas la plus profitable au point de vue de l'argent. Quant au caractère de celui qui a porté la loi, je n'en sais rien d'ailleurs, je n'en dis et je n'en pense aucun mal ; mais, à en juger par la loi, le caractère de cet homme me paraît bien différent du vôtre. Dès lors, je vous le dis, c'est à Leptine à vous suivre en annulant cette loi, ce

(1) *Contre Leptine*, §§ 29, sqq..

n'est pas à vous à le suivre en la confirmant. Ce qui vaut le mieux, pour vous et pour lui, c'est qu'Athènes persuade à Leptine de se rendre semblable à elle, au moins en apparence, et non qu'elle se laisse persuader par Leptine de se rendre semblable à lui ; car assurément, si parfait qu'il puisse être, et je veux qu'il le soit, il ne s'élève pas, par le caractère, au-dessus d'Athènes elle-même ».

Du reste, si les bienfaiteurs passés se voient frustrés des récompenses promises, comment les décider dans l'avenir à vous rendre de nouveaux services, s'ils ne sont plus sûrs d'être bien traités ? — C'est là, sous sa forme antique, l'argument qui revient sans cesse à la bouche de nos ministres des finances modernes. Quand on parle, en effet, de mettre des impôts sur les rentes, ils ne manquent pas de montrer les inconvénients qu'il y a à affaiblir le *crédit*. Or, ce que nous appelons le *crédit*, ce qui se manifeste à la Bourse par des cours, c'est ce qui s'appelait alors la reconnaissance, l'honneur. C'étaient des choses indispensables pour Athènes. Démosthène le déclare nettement : plus on multiplie les faveurs, plus on encourage les citoyens à bien servir leur patrie ; au contraire, si l'on ne donne jamais rien, pas même au plus méritant, on ôte à tout le monde l'ambition d'être utile. Aujourd'hui, la situation est prospère, sans doute ; mais demain, des circonstances difficiles survenant, on peut avoir besoin de citoyens dévoués, désintéressés, prêts à tout. Or on ne trouvera alors les appuis nécessaires que si, par des actes antérieurs, on a mérité la confiance de tous. Or, la confiance est nulle à l'égard de qui ne tient pas sa parole.

Un autre exemple encore de l'élévation des idées peut être pris dans la dernière partie du plaidoyer : on croirait entendre un philosophe idéaliste : « Ici, au tribunal, c'est bien Leptine qui combat contre nous ; mais, dans l'esprit de chacun de vous qui siégez, la lutte est engagée entre la bienveillance et l'envie, entre la justice et la méchanceté, entre tout ce qui est bien et tout ce qui est mal. Si vous prenez le bon parti, si vous votez comme nous le demandons, tout le monde approuvera votre décision ; vous aurez rendu notre ville plus forte. Le cas échéant, vous ne manquerez pas d'hommes prêts à se dévouer pour vous... Je ne comprendrais pas que vous, chez qui les faux-monnayeurs sont punis de mort, vous donniez la parole à des hommes qui travaillent à ce qu'il n'y ait plus en cette ville que fausseté et mensonge (1). » — Il y a là

(1) *Contre Lept.*, §166-167.

un élargissement du débat et une inspiration morale tout à fait caractéristiques. Nous voyons l'orateur déchirer hardiment les voiles, et sous les formules chercher les instincts. En même temps, remarquez une fois de plus la franchise de cette péroraison. Démosthène supplie ceux qui l'écoutent de ne pas faire comme d'habitude : « Souvent, Athéniens, sans être convaincus de la justice d'une cause, vous vous laissez cependant arracher un verdict par les clameurs, la violence et l'impudence des orateurs. Ne faites pas cela aujourd'hui, ce serait une chose indigne. »

Tout cela contribue à donner à la péroraison du *contre Leptine* une réelle grandeur. Ajoutons que Démosthène invoque, en terminant, « Jupiter et tous les dieux ». Cela est rare chez Démosthène ; mais, ici, une invocation à la divinité s'explique par la force de l'émotion que ressent l'orateur. En tout cas, cet appel pathétique à la divinité achève de caractériser la péroraison où elle se trouve. Les péroraisons étaient généralement brèves dans les plaidoyers athéniens. Celle du plaidoyer qui nous occupe est de nature à exciter dans les âmes des émotions décisives, à intéresser à la fois le sens moral et l'instinct religieux des auditeurs. Elle se termine, avec une simplicité tout attique, par une phrase courte, où Démosthène avertit qu'il a fini : « Je ne vois rien de plus à dire, car je crois que vous n'avez rien perdu de ce que j'ai dit ». Et c'est tout.

Quel fut maintenant le résultat de ce discours, prononcé par un orateur à la fois si idéaliste et si pratique ? En homme prudent, Démosthène s'était ménagé toutes les chances de succès, en recueillant dans la loi de Leptine ce qui lui avait paru juste et utile. Il attaquait cette loi ; mais il faisait, en même temps, une contre-proposition, aux termes de laquelle on reviserait les immunités et on diminuerait les abus. Ainsi le passé était corrigé, sans que l'avenir fût engagé. — nouvel exemple du sens pratique de Démosthène. Il semble bien que la mesure qu'il proposa fut acceptée. En tout cas, le *contre Leptine* demeura célèbre durant l'antiquité. Le philosophe Panétius l'admirait comme un des discours où l'idée du bien absolu tenait le plus de place (1) ; quant à Denys d'Halicarnasse, il en vantait la grâce et le fini (2). Tous deux avaient raison. Mais il ne faut trop séparer ce discours des autres du même temps, et, en particulier, du *contre Androtion* dont nous parlions tout à

(1) Plut., *Dém.*, 13.

(2) Denys d'Halic., *Première lettre à Ammée*, 4.

l'heure, si l'on veut apprécier tout ce qu'il y a de voulu dans cette modération de Démosthène, et quelle part l'habileté professionnelle de l'avocat peut avoir encore soit dans l'élévation morale de certains passages, soit dans la fougue de certains mouvements.

Nous commencerons, la prochaine fois, l'étude des harangues politiques de Démosthène et nous y retrouverons les deux tendances de son éloquence, la tendance idéaliste, la tendance pratique. Mais il n'est pas arrivé, du premier coup, à donner toute sa mesure : nous verrons grandir peu à peu son génie d'orateur et d'homme d'Etat ; et d'abord, nous le considérerons dans les discours *sur les Symmories* (354), *sur les Mégaloopolitains* (353), et *sur la liberté des Rhodiens* (350), avant de l'étudier dans les *Philippiques*.

G. C.

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies.

(1555-1713)

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

V. Les partis et les conflits dans les Provinces-Unies, de 1609 à 1650.

Nous avons étudié l'histoire de la *formation* des Provinces-Unies, si saisissante avec ses péripéties dramatiques, ses figures héroïques et de haute allure. Cette phase de luttes fécondes se termine en 1609 : la trêve de douze ans, conclue entre les Provinces-Unies et l'Espagne, par les soins de Henri IV et de Jacques I^{er}, est, ainsi que nous l'avons dit, le dernier terme de l'insurrection des Pays-Bas, le premier de la vie indépendante et normale de l'Etat hollandais. Mais alors s'ouvre une période de *crise*, qui remplit la première moitié du xvii^e siècle et qui précède la période d'*épanouissement*, où la Hollande arrivera au plein développement de ses forces politiques, économiques et intellectuelles. — C'est cette période de crise que nous avons à étudier aujourd'hui.

Tout ce qui concerne la maison d'Orange se trouve dans Groen van Prinsterer, *Archives ou Correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau*, 2^e série, 1584-1688 (6 vol., in-8°. Utrecht, 1857-62). — L'ouvrage de M. Waddington (*La République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols de 1630 à 1650*, Paris, Masson, 1898) est consacré à l'histoire extérieure ; mais il contient une très longue bibliographie et résume en trois bons chapitres l'histoire intérieure durant cette période.

I

LES PARTIS EN 1609.

Le principal défaut de la constitution hollandaise, c'est qu'elle n'en était pas une. L'Union d'Utrecht (23 janv. 1579) avait bien déclaré, dans son article premier, que les provinces voulaient demeurer confédérées, « comme si toutes ne fussent qu'une province seule et sans jamais pouvoir se séparer ». Mais ce n'était qu'une phrase générale, dont les articles suivants restreignaient singulièrement la portée. En réalité, il y avait eu alliance entre des provinces qui étaient et demeuraient des Etats souverains, **ne reconnaissant aucune autorité** « pas même celle du corps de toutes les Provinces-Unies ensemble (1) ». Dans cette constitution, l'unité est une apparence et l'Etat une abstraction.

1. — Mais la République avait senti le besoin d'avoir à sa tête un chef militaire et civil, qui groupât toutes les forces nationales dans la lutte contre l'Espagne. De là l'institution du *Stathouderat*. C'est essentiellement une dignité provinciale : il y a autant de stathouders que de provinces ; mais il arrive d'ordinaire que quatre, cinq et jusqu'à six provinces choisissent le même stathouder. Cet homme, qui est alors comme une sorte de président de cette République fédérale, a le droit de régler les différends entre les provinces, de nommer les officiers militaires et civils.

La charge de stathouder semble devenir héréditaire dans la maison d'Orange. Ainsi se développe dans la constitution un élément qui tend à l'envahir et à la détruire. Et justement, comme par un effet de clair-obscur, l'histoire fait surgir de ce particularisme compliqué, sur la foad brouillé des institutions provinciales, une famille, une dynastie d'un relief vigoureux et dont chaque physionomie s'éclaire à la lumière de quelque événement important. Entre le Taciturne et Guillaume III, si connus, se dessinent les figures intéressantes de Maurice, de Frédéric-Henri, de Guillaume II.

Le parti du stathouder demande, à l'intérieur, à concentrer et à augmenter les pouvoirs de la généralité. En matière de politique européenne, c'est le parti de la guerre : Maurice de Nassau

(1) Abraham de Wicquefort, *Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas, depuis le parfait établissement de cet Etat par la paix de Münster (jusqu'en 1667)*, 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1861.

s'appuie sur l'armée et veut la continuation de la lutte avec l'Espagne. *En matière religieuse*, ce sont des calvinistes zélés et, comme tels, ils désirent l'intolérance, l'orthodoxie calviniste et la création d'une Eglise d'Etat. C'est un *parti unitaire à tendance monarchique*. Il a l'avantage d'avoir un emblème : le pavillon de couleur orange, par suite d'un calembour facile à comprendre.

2. — Mais, après la mort de Guillaume le Taciturne (1584) et le gouvernement faible de Leicester, grand bailli des Pays-Bas (1585-1587), le pouvoir a passé à la *province de Hollande*, la plus riche, la plus peuplée, dans la capitale de laquelle les Etats Généraux se tiennent depuis 1593. Elle fournit l'élément qui s'oppose au stathoudérat : élément aristocratique ou, plus exactement, *bourgeois*. Sa politique est dirigée et ses intérêts sont soutenus par l'*avocat ou grand pensionnaire*. Ce fonctionnaire n'a aucune compétence déterminée : c'est un greffier, chargé de défendre les intérêts de sa province ; il n'a, en réalité, aucun pouvoir propre. Mais, quand il s'appelle Olden Barnevelt, il a toute la confiance des marchands d'Amsterdam : ceux-ci ont voulu, pour jouir en paix des profits de la guerre, la trêve avec l'Espagne ; celui-là l'a signée, malgré la résistance des provinces et surtout du prince de Nassau. Tant il est vrai qu'au milieu de ces institutions confuses et chaotiques, ce qui décide les événements, c'est le caractère et l'activité des hommes qui sont en présence.

Sur toutes les questions, les marchands de Hollande s'opposent au parti du stathouder. Ils veulent, *à l'intérieur*, le maintien de la constitution, parce qu'ils sont la classe possédante et qu'ils ont le pouvoir dans les villes de Hollande ; bien entendu, ils désirent avant tout le maintien de la prépondérance de la Hollande. *En politique étrangère*, ils sont partisans de la fin de la guerre. *Au point de vue religieux*, ils se bornent à désirer le maintien du *statu quo*. Une bonne partie de la population est restée catholique, et on ne veut pas pousser les catholiques à bout, pour ne pas avoir de révolte. De plus, ces bourgeois sont assez indifférents. De cet état d'esprit naît une large tolérance. Ce parti n'a pas d'emblème et il n'a pas de chef ; car la Hollande n'a pas d'existence, à proprement parler : elle n'est qu'une réunion de villes souveraines. C'est un parti unitaire, comme le précédent, mais *unitaire républicain*.

Tels étaient les partis qui divisaient les Provinces-Unies, au lendemain même de la trêve qui consacrait leur existence au milieu des Etats européens. Ils vont entrer en conflit à propos

de toutes les questions politiques et religieuses. Les luttes se prolongeront sous les stathoudérats successifs de Maurice de Nassau (1609-1623), de Frédéric-Henri (1623-1647) et de Guillaume II (1647-1650).

II

LES CONFLITS DE 1609 A 1650.

1. — *Maurice de Nassau (1609-1625)*. — Maurice est le second fils de Guillaume le Taciturne et d'Anne de Saxe ; c'est un grand capitaine et un joyeux vivant. Son portrait, par Mierevelt, le représente comme un gros Flamand, au teint rose et à la barbe blonde. Il est très épris, comme son père, des fêtes et des kermesses populaires, où il peut vider son verre de bière écumante. Grand danseur à l'occasion ; d'ailleurs, toujours prêt à partir en guerre et à supporter les plus grandes fatigues ; il n'a jamais voulu se marier. C'est un gros garçon insouciant, qui songe à s'amuser. — Il étudiait à Leyde, âgé de 17 ans, lorsque son père fut assassiné, en 1584. D'abord appelé à siéger au Conseil d'Etat, il reçut bientôt toutes les charges paternelles : il fut capitaine et amiral général, stathouder de Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre et Over-Yssel. Son cousin, Guillaume-Louis, était stathouder des deux autres provinces : Frise et Groningue. Son pouvoir était donc considérable. Partisan de la guerre, il avait été fort mécontent des tentatives faites par la Hollande pour hâter la trêve de 1609. Il cherchait une occasion d'entrer en lutte avec les Etats généraux.

Ce fut sur une querelle religieuse que les deux partis furent amenés à prendre position : la querelle des *Gomaristes* et des *Arminiens*. Calvin avait posé le principe de la prédestination éternelle de l'homme. Les théologiens hollandais se partageaient sur la question de savoir si le décret d'élection était antérieur ou postérieur à la chute d'Adam. La seconde doctrine, prêchée par *Gomar*, était seule orthodoxe. Le Consistoire d'Amsterdam entreprit de répondre aux pasteurs de Delft hostiles à la théorie de *Gomar*, et il en chargea un pasteur nommé *Jacques Arminius*. Celui-ci étudia la question et se déclara de l'avis de ceux qu'il était chargé de combattre. Il professa, en 1603, à l'Université de Leyde. Il mourut en 1609, avant que la querelle n'ait pris une tournure politique.

Mais, peu à peu, les choses s'envenimèrent. La question poli-

tique vint tout compliquer, car les Républicains étaient Arminiens, et les Orangistes tenaient pour Gomar. Dès 1610, on présenta aux Etats de Hollande des *remontrances* en cinq articles ; les Gomaristes répondirent, l'année suivante, par une *contre-remontrance* : c'est l'épisode des « remontrants » et des « contre-remontrants ». Une tendance se manifesta alors très nettement parmi les conseils de villes pour faire cesser les discussions sur des questions aussi délicates à résoudre : c'est ce que fit le gouvernement de la Hollande en 1614. Les Arminiens se soumirent de bonne grâce, car ils se sentaient les plus faibles ; mais les Gomaristes se mirent à tenir des assemblées dans les granges : le gouvernement répondit en interdisant les *conventicules*.

Amsterdam présenta, pendant quelque temps, un spectacle singulier : la ville était divisée en deux camps ; chacun allait à son église. En 1617, les Etats de Hollande prennent l'offensive : ils décident de lever des troupes qui prêteront serment à la ville. C'est une rupture directe avec l'autorité du stathouder. Le conflit est très aigu, parce que, des deux côtés, il y a des troupes levées : c'est sur ce terrain qu'a été porté le jugement de Barneveldt, et non sur le terrain religieux.

Des deux armées, l'une avait envie de se battre : celle de Maurice. L'autre ne le désirait pas ; car la Hollande avait contre elle non seulement les six autres provinces, mais la masse même de la population hollandaise : elle fut désarmée tout de suite, et Barneveldt fut arrêté le 26 août 1618.

Les conséquences apparurent immédiatement. Au point de vue *religieux*, les Arminiens furent condamnés, et l'on créa une Eglise nationale ; il y eut un synode, qui dura près d'un an, et dans lequel on rédigea une profession de foi commune. Au point de vue *politique*, on fit le procès de Barneveldt : ce procès fut très long ; il fut jugé par un tribunal parfaitement régulier, et Barneveldt fut condamné d'une façon légale ; il fut exécuté le 13 mai 1619, à La Haye.

Le parti hollandais est brisé et le pouvoir du stathouder s'en trouve accru. Un noble de Gueldre, Alexandre van der Capellen, dit que Maurice de Nassau dispose de tout, ayant non le titre mais la puissance effective du souverain. En 1620, des libelles accusent le prince de viser à la souveraineté. De fait, la Hollande est écrasée, le titre d'avocat disparaît pendant deux ans (1619-1621). Quand Duigck est nommé en 1621, c'est sur une liste de trois candidats qui a été présentée à Maurice par les Etats. — Ajoutons que la guerre avec l'Espagne a repris depuis 1621, c'est-

à-dire au moment même où expirait la trêve de Douze Ans, signée en 1609. Cette guerre fortifiait encore le pouvoir du stathouder. Il était tout-puissant, lorsqu'il mourut, le 23 avril 1625.

2. *Frédéric-Henri* (1625-1647). — La situation, qu'il avait en partie créée, continua sous son frère consanguin, Frédéric-Henri. Il était le fils d'une charmante Française, Louise de Coligny. Petit, brun, bronzé, avec la barbe en pointe, il a des allures françaises, il est tolérant ; il a eu un précepteur arminien. C'est un soldat aimable, aux manières polies et à la nature conciliante, « honoré et chéri de chacun, haï de personne ». Sa femme est une Allemande : grosse personne vaniteuse, elle pousse son mari à acquérir une situation brillante. Celui-ci est entouré d'un certain nombre de gens, qui forment une sorte de conseil secret : ce sont des créatures du stathouder ; ils prennent toutes les résolutions politiques et le greffier des Etats en est averti.

Tallemant des Réaux a prononcé à son sujet le mot de « fourbe ». Il est plus juste de constater que les vingt-deux années de son stathoudérat sont, en somme, une période confuse. Personne ne s'oppose à son pouvoir ; mais lui-même n'est pas ambitieux : il se laisse conduire à la domination, plutôt qu'il n'y vise formellement.

Si, en 1631, Adrien Pauw fut nommé conseiller pensionnaire de Hollande, ce fut grâce à la condescendance du prince, qui déclara que les trois candidats proposés étaient d'égal mérite. Il fit de l'opposition ; mais le prince s'en débarrassa en l'expédiant à l'étranger. Quand il revint en 1636, sa charge fut donnée au poète J. Cats.

Tout le monde courtise le stathouder. En 1635, son fils a trois ans : on le nomme général de cavalerie. L'année suivante, le jeune Guillaume reçoit la survivance des charges de son père. Plus tard, quand il a onze ans, les Etats lui apportent dans un coffret d'or le brevet de capitaine et d'amiral général.

Ce fut surtout dans les huit années qui suivirent 1635, que cette puissance se développa. Les présidents des assemblées confèrent avec le stathouder et lui demandent son avis sur toutes les questions qui doivent être mises en délibération dans la séance suivante. Il décide avec ses amis les opérations militaires et conclut seul les traités avec la France. Louis XIII écrit aux Etats Généraux pour leur annoncer que, au lieu de l'appeler *Excellence*, il lui donnera dorénavant le nom d'*Altesse*. Alexandre van der Capellen, qui est un Orangiste, trouve lui-même que ce pouvoir est trop grand ; il écrit dès 1630 : « Nous sommes tombés complè-

tement en esclavage. » Le prince dispose de tout. Enfin, en 1641, il marie Guillaume à Marie Stuart, et cette alliance frappe si vivement les imaginations des contemporains qu'on accuse formellement Frédéric-Henri de tendre à la royauté.

Si cela ne se fit pas, ce fut surtout grâce au caractère débonnaire du prince de Nassau. Sa politique était modérée, et il redoutait les coups de force. Il menait à La Haye une vie bourgeoise et modeste. D'ailleurs, à partir de 1643, il tomba malade de la goutte ; sa raison commence même à décliner : le duc de Grammont dit que ses discours sont plus difficiles à comprendre que ceux de l'Apocalypse.

Le parti des Etats relève la tête. L'influence de la Hollande se manifeste par la fin de la guerre, que le prince ne désire pas. La paix de 1647 est escamotée par la Hollande, qui force la main aux autres provinces.

3. *Guillaume II* (1647-1650). — Cette hostilité persiste sous Guillaume II : immédiatement après la paix, de nouveaux conflits éclatent entre le stathouder et le parti républicain. Mais la situation est tout autre, car nous avons affaire à un homme plus énergique et plus ambitieux. Avec son corps frêle et sa tête mignonne, Guillaume est beaucoup plus « prince ». Il est réellement un partisan du pouvoir absolu : c'est un homme d'Etat. De plus, il a épousé la fille d'un roi. Depuis ce mariage, la famille d'Orange se considère comme une famille souveraine. Vis-à-vis des Hollandais, l'attitude de Guillaume II a été incontestablement plus hautaine et plus insolente que celle de ses prédécesseurs.

Aussi les Etats de Hollande et le prince sont-ils en contradiction absolue sur tous les points. En matière de *politique étrangère*, on discute la question des rapports avec l'Angleterre et avec l'Espagne. — Guillaume aurait voulu recommencer la guerre en s'appuyant sur la France. Mais les questions les plus délicates sont relatives à la *politique intérieure*. Le conflit porte surtout sur la *réduction des troupes*.

Cette mesure était devenue tout à fait urgente, par suite de l'état financier déplorable où la guerre avait réduit les provinces. Dans une circulaire aux provinces, les Etats de Hollande posèrent la question de principe : ils déclarèrent que le droit de lever et de congédier les troupes était une partie de la souveraineté. On n'osa pas répondre : non. Alors on réduisit l'armée d'environ 2.600 cavaliers et 18.000 fantassins, ce qui réalisait une économie de deux millions et demi. On adopta un projet du prince d'Orange réduisant l'armée à 32.000 hommes. Mais, tandis que cette me-

sure constituait le maximum des concessions aux yeux du prince, pour les Etats ce n'était qu'un commencement. En 1649, la province de Hollande supprime les sommes consacrées au logement des soldats ; elle convertit la grosse cavalerie en cavalerie légère ; elle licencie quelques milliers d'hommes. Finalement, en juin 1650, les Etats votent le licenciement de douze escadrons et de trente compagnies.

Voyant qu'ils ne pouvaient obtenir de concessions de la province de Hollande prise en bloc, le prince d'Orange et les Orangistes eurent l'idée de prendre les bourgeois un à un et de les intimider. Ils organisèrent alors une sorte de tournée à travers les villes de Hollande. A Dordrecht, ils furent bien reçus ; il en fut de même à Rotterdam. Mais Schiedam déclara formellement qu'elle ne paierait pas les troupes ; Delft refusa de rien entendre. Amsterdam ne voulut recevoir le stathouder qu'en qualité de secrétaire, sans reconnaître sa mission. La tentative était manquée.

Alors Guillaume se décida pour un coup de force. Son plan était double : 1° à La Haye, arrêter les « factieux », c'est-à-dire six députés aux Etats de Hollande ; — 2° prendre de force Amsterdam. — La première partie de ce plan réussit. Le 30 juillet, Jacob de Witt, bourgmestre de Dordrecht, fut arrêté et transféré au château de Lœwestein. Mais on laissa passer le courrier, qui apprit aux habitants d'Amsterdam le complot du stathouder : quand il arriva devant la ville, les portes étaient fermées. Il se résigna à traiter. Amsterdam promettait de se conformer à l'avis des Etats Généraux ; en revanche, l'armée de la province ne dépasserait pas 30.000 hommes ; le stathouder pourrait entrer dans Amsterdam toutes les fois qu'il lui plairait.

Ce coup d'Etat (juillet-août 1650) a, en somme, à moitié réussi. D'une part, Guillaume a mis la main sur les députés de Hollande ; il a écarté du pouvoir ceux qui lui avaient fait manquer son coup. D'autre part, il a diminué l'odieuse de son coup de force en en reportant la responsabilité sur les Etats Généraux.

La conséquence logique eût été l'établissement de la monarchie. Il est probable qu'on en serait arrivé là ; mais, pendant un séjour à la campagne, Guillaume fut enlevé, à 24 ans, par la petite vérole (6 novembre 1650). Le parti orangiste était sans chef (Guillaume III naquit après la mort de son père). Le parti des Etats reprit l'avantage. Jusqu'au bout, l'influence des personnes reste décisive. L'histoire des Provinces-Unies, dans la première moitié du xvn^e siècle, ne nous présente pas des institutions fonctionnant avec régularité, mais des *conflits entre des chefs de partis*.

L. V.

Histoire de la civilisation musulmane.

Cours de M. EDMOND DOUTTÉ,

Professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger.

Introduction.

C'est une chose malaisée à définir que ce que nous appelons une « civilisation » : obligés de préciser l'objet de notre étude, nous dirons, sans nous dissimuler que cette définition est tout extérieure et approximative, qu'une civilisation est *l'ensemble des techniques, des institutions et des représentations communes à un certain groupe d'hommes pendant un certain temps*. Ainsi il y a une civilisation française, une civilisation germanique; il y a aussi une civilisation européenne, qui englobe les précédentes avec beaucoup d'autres. Il y a une civilisation hindoue, une civilisation chinoise, mais on ne peut pas parler d'une civilisation asiatique. Une civilisation a des caractères spécifiques, elle se laisse situer dans l'espace et dans le temps : elle naît, vit, s'accroît, dépérit et meurt. C'est en réalité *une chose*; et même, si l'on n'admet pas ce point de vue qui est celui de l'école de Durkheim, à tout le moins conviendra-t-on qu'il constitue un biais presque indispensable pour l'étude des civilisations.

Il résulte de cela que les institutions religieuses, au moins dans nos sociétés modernes, ne sont dans une civilisation qu'un des éléments de celle-ci, au même titre que, par exemple, les institutions juridiques, la morale, la science, l'industrie, l'agriculture ou l'art. Et, dès lors, l'expression de « civilisation musulmane » semble ne plus être adéquate à ce qu'elle désigne. Elle est cependant fondée, car c'est un des traits particuliers de l'Islam, qu'il imprègne profondément de son caractère religieux toutes les manifestations sociales de ses sectateurs. Cette proposition appelle quelque développement.

Ce qui caractérise les phénomènes religieux, c'est leur force obligatoire ; croyances et pratiques s'imposent en même temps aux fidèles, et cette obligation est sanctionnée par les puissances religieuses, par l'opinion publique, par l'Etat. Or, dans les sociétés primitives, l'individu est encore si peu différencié de la collec-

tivité qu'il est incapable de penser et d'agir autrement que ses semblables : d'où il suit que tous les phénomènes sociaux y ont le même caractère contraignant, c'est-à-dire religieux ; la religion y est tout, à moins qu'on ne préfère dire qu'elle n'y est rien, si on veut la considérer comme une fonction spéciale. Pour un sauvage, la chasse, la pêche, l'alimentation, les relations journalières, la guerre, la danse, etc., tout cela a un caractère rituel, obligatoire, immuable, sacré en un mot, et correspond à des représentations intellectuelles également invariables : toute la vie pour lui est religieuse. Peu à peu cependant certaines croyances cessent d'être obligatoires, mais les pratiques qui leur correspondent continuent à l'être, sanctionnées par le pouvoir de l'Etat (droit), par l'opinion publique (morale) ; quelquefois c'est la croyance qui reste obligatoire et la pratique interdite (sorcellerie) ; plus souvent croyance et pratique sont libres (science, art, techniques). En face de ces différentes catégories de faits sociaux, la religion se caractérise par le caractère doublement impératif de la doctrine et du culte ; mais son domaine se restreint de jour en jour.

A cet égard, et bien que, dans son ensemble, on ne puisse taxer d'inférieure la civilisation musulmane, le monde de l'Is'lam se rapproche des sociétés peu différenciées. Non seulement les peuples, qui sont aujourd'hui musulmans et qui ont naturellement passé par la même phase de confusion des institutions que tous les autres peuples civilisés, ont retenu plus complètement qu'eux ce caractère primitif de la religiosité des institutions ; mais l'islamisme l'a encore renforcé : aucune des grandes religions peut-être n'étreint les sociétés d'une emprise aussi large, aucune n'envahit aussi complètement la vie privée et la vie publique.

Le musulman strict est astreint à des obligations multiples : non seulement les prières rituelles se renouvellent tout le long de la journée, mais ses paroles, ses gestes, ses pas sont soumis à une multitude de règles ; les préceptes du savoir-vivre ont presque tous la valeur de prescriptions canoniques et sont suffisamment compliqués pour qu'il soit presque impossible à un Européen déguisé parmi les musulmans de ne pas trahir rapidement son incognito : de là les nombreux succès des voyageurs qui ont essayé de se faire passer pour des musulmans au cours de leurs explorations.

Le droit est entièrement religieux : la prière, les successions, les soins de la toilette, y sont réglementés au même titre et sur l'autorité des mêmes sources de la loi divine. La morale est souvent confondue avec le droit ; le *fiqh*, en effet, règle toutes les ac-

tions et les classe en obligatoires (ouâdjib), recommandées (mandôb), permises (moubâh'), déconseillées (makroûh) et défendues (h'arâm) ; la raison humaine est incapable par elle-même de discerner le bien du mal, disent les docteurs musulmans ; tout est réglé, les actions par le *fiqh*, les croyances par la science des *'aqqâ'id* ; la réunion de ces deux sciences est la « loi » ou *chari'a*. Il y a six mois, au congrès international des Orientalistes d'Alger qui s'est tenu ici, Cheikh Mohammed Soutân, représentant officiel du gouvernement égyptien, lisait, à cette place même où je parle, un mémoire dont le sujet était : « la *chari'a* est applicable à tous les temps ».

Que peut être la science musulmane dans de telles conditions ? A vrai dire, l'Islamisme lui est plus favorable encore que ne le fut le catholicisme du Moyen Age ; la simplicité du dogme, la nudité de la légende, l'absence presque complète du mythe, sont de nature à laisser à la raison de suffisants horizons pour spéculer. Cependant cette science est restée médiocre ; empruntée aux Grecs, sans originalité, elle n'a point su se retremper aux sources vivifiantes de l'observation et de l'expérience ; et, quant à la philosophie scientifique, on sait que l'essai de rationalisme des mo'tazilites fut étouffé par la force. De nos jours seulement, la science européenne commence à pénétrer le monde des musulmans ; mais elle se heurte souvent au cadre rigide du dogme ou aux prescriptions du rituel. En fait, les musulmans l'ont généralement considérée, jusqu'à ces derniers temps, comme une simple *ancilla theologiæ* ; on n'en prisait que les applications au culte : l'astronomie pour la détermination des dates religieuses et des heures de prières, l'arithmétique pour le calcul des successions suivant les règles canoniques, etc.

Quant à la langue arabe, je parle de l'arabe littéral, arabe coranique, elle est « la Langue » par excellence, *el lour'a*, auprès de laquelle les autres ne sont que des jargons, même l'arabe vulgaire. Le Coran ayant été révélé par Dieu et étant incréé, la langue littérale a un caractère divin et est immuable. M. K. Vollers ayant voulu, au congrès des Orientalistes dont nous parlions à l'instant, appliquer à la langue du livre divin les procédés modernes de la philologie et ramener l'arabe coranique à la langue vulgaire antéislamique, déclencha des tempêtes parmi les musulmans présents ; puisque l'arabe littéral est immuable, il doit se suffire, sans avoir jamais à emprunter de vocables étrangers ; aussi vit-on, au même congrès, Cheikh Mohammed Asal, délégué officiel de l'Égypte, préconiser l'institution d'une commission officielle pour traduire les mots étrangers (principalement scienti-

fiques) en arabe, avec les seules ressources de cette langue, et obliger à les employer les professeurs, les fonctionnaires et les journaux, afin de les imposer finalement au peuple.

La poésie a le plus souvent été vue d'un œil peu favorable par l'orthodoxie musulmane, sauf quand elle se consacre aux sujets pieux ; l'étude de la poésie arabe classique, sans avoir été positivement proscrite, est chez les musulmans reléguée au second plan : elle n'a point place, par exemple, dans l'enseignement d'El Qarouyyin, à Fez. Le Coran n'est-il pas, suivant l'expression de M. Basset, le prototype éternel de la beauté littéraire ?

Mahomet s'est défendu d'être au nombre des poètes et s'est exprimé plusieurs fois en termes peu aimables pour ceux-ci. Toutefois la poésie religieuse (*madih'*), c'est-à-dire les panégyriques du Prophète et des saints, est restée florissante : la *Borda* et la *Hamizya* du cheikh El Botûcîri, avec les innombrables amplifications qui en ont été faites (*tethlith*, *terbi'*, *tekhmts*, etc...), sont restées les modèles de ce genre aussi monotone qu'abondant.

Les beaux-arts dans l'Islam sont également sous la dépendance de la religion ; les images étant proscrites, la peinture et la sculpture n'existent pas ou n'existent qu'à l'état d'exceptions négligeables : le dessin géométrique seul a pu se développer et a fourni du reste une brillante carrière ; de la mosquée de Cordoue à l'Alhambra de Grenade, de la Koutoubiyya de Merrâkech à Sidi Bou Médine de Tlemcen, l'entrelacs géométrique a été l'unique ressource de la décoration ; quand il emprunte à l'antiquité des modèles tirés de la nature, c'est pour en faire des motifs purement ornementaux et géométriques. Pour la même raison, l'artiste rejette les modèles profonds et leur préfère une ornementation toute de découpage et dépourvue de relief (Marçais).

Enfin l'organisation de la société elle-même est toute religieuse ; le souverain n'est que le vicaire (*khalfâ*) de Mahomet, c'est l'imâm par excellence. Renan a dit que l'islamisme ne peut exister que comme religion officielle, ce qui est peut-être un peu osé. Mais si l'on considère, comme nous l'avons fait, que le caractère de la religion est d'être impérative, et que, d'autre part, elle envahit toute la vie du musulman, on verra clairement qu'il s'ensuit que, dans une telle société, il ne peut y avoir qu'une religion d'Etat. D'autre part, les prescriptions canoniques s'étendant à toutes les actions et l'homme étant incapable de bien se conduire par sa seule raison, l'Etat se trouvera amené à intervenir jusque dans la vie privée pour donner à la loi sa sanction. C'est là l'origine de la fonction du *moh' tasib*, dont nous aurons l'occasion de retracer la curieuse histoire, et dont

le rôle est d'ordonner le bien et de défendre le mal » (*'amara bilma' roufi oua nahâ' ani lmounkari*). Même dans les contrées éloignées des villes et où le pur droit public musulman ne fut jamais appliqué, l'ordre social a pris une couleur toute religieuse. Ainsi, chez nos populations nord-africaines, les tribus se sont toutes rattachées à quelque saint musulman, pour le nom duquel elles ont abandonné le leur; elles sont devenues les fils de Sidi *un tel*. Par ailleurs le maraboutisme a envahi presque toute la vie agricole : les marchés sont en relation étroite avec les réunions religieuses (*moûsem*), l'école est tenue par de saints personnages, toute la vie du village est suspendue aux gestes et aux paroles d'un marabout; les confréries religieuses enfin, pénétrant jusque dans les douars les plus reculés, ont assuré à l'Islam entier une force et une cohésion que les institutions politiques n'eussent pas suffi à lui donner. Aussi, il n'y a pas dans l'Islam, au point de vue juridique, de nationalités : on est musulman avant d'être de tel ou tel pays. Comme notre droit international procède d'une conception toute différente, lorsque nous avons voulu appliquer aux musulmans les chapitres de notre Code civil relatifs à la nationalité, il s'en est suivi les complications les plus singulières. Le patriotisme musulman, au lieu de se rapporter à leur pays, se rapporte à leur confession : tandis qu'on a pu rêver d'un pangermanisme, d'un panslavisme, d'un panaméricanisme, il n'y a pas de « panarabisme » ou de « panturquisme » ; mais les exaltés l'ont imaginé un « panislamisme ».

Ainsi l'expression de « civilisation musulmane » est justifiée, parce que, dans cette civilisation, la religion est prépondérante : elle envahit la vie publique et la vie privée. C'est pourquoi l'histoire des musulmans est avant tout une histoire religieuse : les guerres, même quand elles ne sont pas dirigées contre les infidèles, y sont presque toujours justifiées comme des guerres saintes ; le mahdisme, l'apparition du « Maître de l'heure » est dans nos pays la forme classique de l'insurrection. A l'heure actuelle, si le Rogui qui aspire au trône de Fez ne prend pas le titre de Moûl es-Sâ'a, du moins il donne à sa révolte les mobiles les plus orthodoxes ; il prétend, en effet, n'avoir que le dessein de redresser les errements du Sultan Abd el'Aziz, coupable de s'adonner aux amusements défendus que lui procurent les mécréants ; à la rigueur, l'*ih'tisâb* pourrait justifier sa conduite.

C'est une remarque devenue banale qu'une religion n'en supprime jamais entièrement une autre, mais qu'elle se l'assimile en partie : cependant cela est moins vrai peut-être de l'islam que de mainte autre religion. Le caractère rigide du dogme, la précision

minutieuse qui règle le rituel sont autant d'obstacles à sa pénétration avec toutes les institutions religieuses auxquelles il succède. Qu'est-il resté d'intact dans la religion actuelle des indigènes de l'Afrique du Nord de leurs croyances antérieures, de leurs divinités primitives ? Bien peu de chose : si nous n'avions pas quelques inscriptions, quelques passages d'auteurs anciens, quelques noms dans les dialectes berbères, nous ne serions pas en état de prouver que les habitants de ce pays n'ont jamais adoré un autre Dieu qu'Allah l'Unique. L'Afrique du Nord n'est pas une terre bien favorable pour le folkloriste ; comme ceux de tout autre pays ses indigènes ont jadis connus les démons de la végétation et les fêtes agraires ; mais Mannhardt ne nous eût pas révélé les cultes agraires, s'il eût travaillé en Algérie au lieu de poursuivre en Allemagne ses savantes recherches.

Pourtant, si terrible que soit la force de nivellement de l'Islâm, il n'a pas totalement anéanti les anciens cultes ; si les croyances ne nous sont plus directement connues, les rites ont souvent persisté, tantôt déracinés, gisant à côté du culte orthodoxe, relégués dans les pratiques méprisées des femmes et des enfants, tantôt incorporés et fondus dans le culte musulman lui-même. Et les vieilles croyances elles-mêmes n'ont pas entièrement disparu ; seulement nous ne les reconnaitrions pas dans leur nouvelle robe, si nous n'avions pas pour nous guider les travaux des ethnographes et des sociologues. S'il paraît peu probable que le folklore nord-africain apporte jamais une contribution bien sérieuse à la sociologie des primitifs, les résultats acquis par cette science sur d'autres terrains permettent au contraire de projeter une vive lumière sur l'histoire de la civilisation musulmane des Berbères. Citons deux exemples.

La fête de « Achoûtrâ », qui est le premier jour de l'an musulman, est censée commémorer plusieurs événements sans rapport les uns avec les autres ; mais les rites qui marquent cette fête ont le caractère de rites de deuil. Dans l'Afrique du Nord, Achoûtrâ est accompagnée de cérémonies burlesques, vues d'assez mauvais œil par l'orthodoxie, et qui sont très analogues à notre carnaval. Or les sociologues modernes ont définitivement démontré que le carnaval et autres cérémonies analogues sont des survivances d'anciens cultes agraires, au cours desquels la mort de l'esprit de la végétation de l'année précédente est symbolisée par des rites de deuil. D'autre part, ces cérémonies sont toujours accompagnées de représentations dramatiques : or ces représentations burlesques sont un des caractères des carnivals observés dans le Nord de l'Afrique, et l'on sait d'autre part que chez les

Chi'ites un véritable théâtre s'est constitué à l'occasion de Achoûrà. Cette fête, loin d'être une simple institution musulmane, nous apparaît donc comme l'islamisation d'une très antique cérémonie.

La prohibition des images est considérée souvent comme une défense toute musulmane ; cependant l'ethnographie comparée nous a révélé que, chez tous les primitifs, on craint énormément les représentations figurées. Le primitif croit que l'ombre, que l'image formée dans l'eau ou dans un miroir, que les statues ou les portraits sont des espèces de doubles de l'âme, sinon l'âme elle-même ; dès lors, le possesseur du double peut se livrer à des pratiques magiques d'envoûtement dangereuses pour l'âme, et même la seule présence du double peut attirer l'âme hors du corps et causer ainsi la mort. L'universalité de ces croyances est aujourd'hui entièrement établie ; et il semble naturel de ne voir dans la défense musulmane des représentations que leur islamisation. L'islamisation a consisté à donner de la prohibition une raison nouvelle : l'orgueil qu'il y aurait à vouloir imiter Dieu en faisant effort pour créer des êtres vivants.

Il serait facile de multiplier ces exemples ; le plus typique et le plus connu est la conservation dans les cérémonies qui accompagnent le pèlerinage à la Mecque de tout un bloc de rites antéislamiques, les tournées autour de la ka'ba, le baiser à la Pierre noire, la course entre Çafoua et Meroua, et les fêtes de Arafa. On peut encore citer cette curieuse conception de la *Fitra*, c'est-à-dire de la religion naturelle comprenant un certain nombre de prescriptions non coraniques, mais contenues dans le hadith, c'est-à-dire la tradition, et au nombre desquelles sont la circoncision, l'épilation, la taille des ongles et celle des moustaches.

L'orthodoxie rapporte ces prescriptions à Abraham, tandis que l'ethnographie moderne retrouve, là encore, des usages universels et excessivement vieux, des rites connus dans les sociétés primitives pour être des rites d'initiation ou de purification. Ces derniers jouent du reste un rôle considérable dans la religion musulmane : le chapitre de la *tahâra* est le premier et un des plus importants des livres de *fiqh*, et l'on sait la place qu'occupent les ablutions dans la vie du croyant. Or la distinction du pur et de l'impur est un des thèmes fondamentaux de toutes les religions primitives, et l'on ne peut plus traiter cette partie de la religion musulmane sans se référer aux travaux considérables des sociologues contemporains sur ce sujet.

Ainsi nous aurons à rechercher, en étudiant les institutions musulmanes, quelle est la part qu'il faut faire dans celles-ci aux

civilisations antérieures et quelle est celle de l'Islam. Mais ici une remarque s'impose : l'Islam s'est étendu sur des territoires géographiques variés et chez une foule de peuples fort disparates. Il a donc rencontré dans son expansion des organisations, des races et des milieux différents. Comment s'est-il comporté dans ces diverses conditions ? Cette question pose implicitement le problème de l'influence du milieu et de la race sur une société. On sait que ce problème a été différemment résolu : les uns (climat de Montesquieu ; tellurisme de Ratzel) ont insisté avant tout sur l'influence des facteurs physiques ; d'autres, à notre époque surtout, ont cru que la race était l'élément prépondérant dans l'organisation d'une société (Gobineau, milieu psycho-physiologique de Taine ; anthroposociologie de Lapouge, Ammon). Il est certain qu'à l'origine de la société, le milieu planétaire et la race exercent sur l'organisation sociale une influence prépondérante, mais le propre de la civilisation est précisément de s'affranchir des entraves physiques : l'industrie humaine n'a pas d'autre but ; et on commence d'autre part à admettre que le milieu social non seulement n'est pas étroitement conditionné par la race, mais encore que lui-même influence celle-ci. Lors donc qu'une civilisation s'étend, ce n'est pas tant peut-être la différence de race et de milieu qui contrarie son développement, que le heurt de civilisations constituées autrement. C'est ce qui est arrivé à l'Islam, quand il s'est développé hors de son pays d'origine.

Tant que la religion musulmane s'est maintenue dans les limites de l'Arabie, de l'Asie Mineure et de l'Afrique du Nord, elle n'a eu à faire qu'à des civilisations primitives ou dégénérées, à des races peu différentes, au fond, des races sémitiques, à des climats et à des pays analogues à ceux qui l'avaient vu naître. Même en Espagne elle n'était pas trop dépaysée, au moins à ce dernier point de vue, car il ne faut pas oublier que l'Espagne est peut-être le seul grand pays qui se soit « démusulmanisé ». Mais enfin l'Arabie et les bords de la Méditerranée n'en constituent pas moins le vrai domaine de l'Islam, celui où il s'est développé avec le plus de continuité ; bien que Bagdad soit vers le golfe Persique, l'histoire de la Mésopotamie est avant tout apparentée à l'histoire d'Occident, et l'on peut, sans trop d'exagération, avancer que la civilisation musulmane est une civilisation principalement méditerranéenne.

Mais, lorsque l'Islam s'est avancé vers l'Orient, il a rencontré tantôt de vieilles civilisations élaborées par des peuples d'un caractère bien différent de celui des musulmans de l'Ouest, tantôt

des organisations sociales rudimentaires ébauchées par des peuplades encore dans l'enfance. Celles-ci n'étaient pas encore assez élevées pour le comprendre, celles-là avaient suivi une autre voie. C'est ainsi que, d'une part, l'Islam s'est heurté dans l'Inde à l'imagination ardente des Hindous, à leur religion panthéiste avec son exubérante mythologie, à leur organisation cristallisée en un système de castes, et, dans la Chine, au sens pratique terre à terre des Célestes, à leurs industries raffinées, à leur religion imprécise et peu favorable au développement des dogmes, à leur organisation politique compliquée avec son administration méticuleuse et son fonctionnarisme pullulant : il a donc dû s'altérer considérablement pour s'adapter à ces nouvelles conditions. D'autre part des déformations encore plus grandes l'attendaient dans des pays comme les Indes Hollandaises, où s'observent des peuples à tous les degrés du développement de l'humanité, et où l'on voit la religion de Mahomet tantôt alliée à des pratiques de sauvages, tantôt bizarrement mêlée au civilisme et au bouddhisme ; dans notre empire colonial, nous avons un bel exemple d'Islam entièrement altéré et ramené à des croyances toutes primitives dans ces Tchames qui fondèrent l'ancien empire du Tchampa (Annam actuel), et qui, refoulés par les Chinois, les Cambodgiens et les Annamites, subsistent encore çà et là dans notre Indo-Chine et dans le Siam. Nous pourrions ajouter d'autres exemples, citer d'un côté les nègres chez qui le fétichisme s'allie constamment aux pratiques musulmanes, et de l'autre les Persans qui sont restés l'exemple classique d'une nationalité que l'Islam n'a pu mouler dans ses cadres rigides et dont Renan a pu dire qu'ils représentaient « la persistance obstinée du génie indo-européen au travers d'une des plus tristes aventures de l'histoire asiatique ».

Un cours d'histoire de la civilisation devrait noter les modifications subies par cette civilisation le long de ses diverses fortunes, décrire les différentes espèces d'Islam, montrer comment sous le manteau d'une commune orthodoxie se meuvent des Arabes, des Berbères, des Indiens, des Persans, etc... Toutefois, avant d'essayer de déterminer ces différentes espèces, il est indispensable d'étudier analytiquement non seulement la doctrine orthodoxe, mais aussi un type moyen de civilisation musulmane pris dans la réalité. C'est employer la méthode des Zoologistes modernes, quand ils ont fondé ce qu'ils appellent la *zoologie concrète*, c'est-à-dire quand ils ont substitué à l'étude des types abstraits, comme le vertébré, l'oiseau, l'échinoderme, l'étude de réalités vivantes : tel vertébré, tel oiseau, tel oursin, telle étoile

de mer. Comment choisira-t-on ce type ? Il faut d'abord qu'il soit moyen ; si on veut étudier les vertébrés en général, on ne choisira pas l'amphioxie ni le singe : on prendra par exemple la grenouille. Il faut ensuite que le type choisi soit d'observation commode, et la grenouille réalise bien cette condition. De même pour étudier la civilisation musulmane ; nous ne choisirons ni l'Islam mystique des Persans, ni l'Islam dégénéré des Tchames, nous chercherons un type d'un développement plus harmonieux et qui soit à notre proximité. Or, à ce point de vue, nous sommes servis à souhait : le Magrib, pays méditerranéen et saharien, climat moyen, race moyenne, peu brillante, suffisamment douée, a vu se développer une civilisation musulmane bien équilibrée et stable : le Maroc replié sur lui-même, isolé jusqu'ici du chrétien, nous en conserve le type presque immuable depuis des siècles, et peut-être n'est-ce pas exagérer que considérer ce pays comme étant celui qui garde la civilisation islamique la plus pure. L'Algérie nous offre l'expérience, qui se poursuit sous nos yeux, du contact de l'Islam avec une civilisation supérieure et de leurs essais de pénétration ; la Tunisie renouvelle la même expérience, dans des conditions différentes, en s'efforçant de conserver intacts les cadres de la société musulmane pour essayer de n'en modifier que l'esprit.

C'est donc les sociétés musulmanes du Magrib que nous prendrons d'abord comme objet de nos études ; certes nous ne nous interdisons pas d'étudier en même temps les doctrines de l'orthodoxie ; mais, à chaque instant, nous reportant à la société indigène de l'Afrique du Nord, nous prendrons contact avec la réalité. Sans doute, il serait plus tentant de commencer par évoquer d'abord l'Arabie antéislamique avec la vie chevaleresque des Imrou'î qaïs et des Antara, moitié brigands moitié poètes ; puis Damas et Bagdad, la cour brillante des khalifes, les tournois d'esprit et de poésie, la vie précieuse d'une élite raffinée, curieuse de science, libre de jugement, finalement étouffée dans le fanatisme et dispersée par les violences des prétoriens ; puis encore Cordoue, puis Grenade, centres de haute culture intellectuelle, foyers d'éclosion d'un art délicat que le Magrib noya sous les flots de sauvagerie qu'il y déversait périodiquement. Car notre Magrib, que nous avons choisi comme type, n'eut jamais qu'une civilisation médiocre ; les Berbères sont un peuple mesuré en tout : leur histoire est difficile à étudier, touffue, dépourvue de grands mouvements directeurs, éparpillés dans la mesquinerie des côffs, dans les rivalités obscures des tribus ; ce monde s'agit confusément ; de temps en temps seulement, un peu d'ordre :

l'empire kharédjite, les almohades ; puis, au Maroc, le gouvernement des chérifs, dans une stabilité remarquable, tandis qu'à l'Est le pays se débat sous l'oppression turque.

Ainsi, pour réussir à entrevoir à travers les textes arides des annalistes et avec la maigre ressource d'une archéologie indigente le tableau des civilisations musulmanes, c'est une nécessité d'étudier préalablement et en détail une société musulmane observable directement, celle qui nous entoure, et spécialement de porter notre attention sur ce curieux Maroc, véritable document paléontologique, où nous avons la chance de retrouver intact l'Islam d'il y a dix siècles ? Quel étonnant fossile, par exemple, que cette mosquée d'El Qarouiyyin, dont la population scolaire fait revivre devant nous le monde universitaire du Moyen Age ! Et si nous fouillons les couches plus profondes de la société magribine aussi bien en Algérie qu'au Maroc, nous exhumons d'antiques institutions utilisées par l'Islam, l'organisation par clans, la vengeance privée, les cultes agraires, etc. Là nous essaierons d'appliquer à l'interprétation des faits les systèmes élaborés depuis un quart de siècle par l'école anthropologique anglaise et par l'école sociologique française ; et, à la lumière de ces théories, des questions restées jusqu'ici énigmatiques et controversées nous paraîtront relativement simples. Citons brièvement un exemple.

La question de la condition de la femme dans la société indigène de l'Afrique septentrionale est une de celles qui ont fait couler le plus d'encre. Les uns trouvent cette condition misérable, les autres au contraire la dépeignent comme fort acceptable. Comment se fait-il que des auteurs éminents, ayant également l'expérience des musulmans algériens, diffèrent ainsi radicalement d'avis sur une question en apparence aussi simple ? Quand nous aurons expliqué que la femme chez les primitifs est un être mystérieux, magique ou sacré, dangereux pour l'homme, quand nous serons familiarisés avec cette idée, devenue classique par les travaux de R. Smith, que rien n'est plus voisin de l'être sacré et respecté que l'être maudit et abhorré, nous comprendrons que l'idée redoutable que le primitif se fait de la femme engendre tantôt la crainte puis le respect, et tantôt le mépris. Ainsi les contradictions des écrivains qui ont abordé cette question nous paraîtront provenir de ce qu'ils n'en soupçonnaient pas la complexité. Et quant à ceux qui, pour montrer que la condition de l'épouse musulmane est enviable, tirent argument de sa situation juridique, nous leur démontrerons aisément, avec tous les sociologues, que le régime de la séparation de biens, qui est

le régime musulman, ne constitue nullement un progrès sur le régime de la communauté.

D'autres applications de la sociologie contemporaine pourront nous montrer de quelle utilité sont ces études au point de vue pratique. En étudiant les croyances relatives au nom, nous verrons quelle est l'importance du nom chez les indigènes et nous nous expliquerons ainsi les résistances qu'a rencontrées chez eux l'établissement de l'état civil. Quand nous aurons approfondi l'organisation sociale berbère et reconnu que la *djemad* est un ancien clan, nous nous rendrons compte du bouleversement qu'a pu causer ce que l'on a appelé improprement dans l'administration la reconstitution des « djemaâs », réforme opérée avec une méconnaissance complète de l'état social de nos indigènes.

Puisque notre première constatation, un peu banale peut-être, mais sur laquelle il fallait insister, a été que la société musulmane se présente comme essentiellement religieuse, c'est sur les institutions religieuses que nous devons d'abord porter notre attention ; et nous allons considérer les phénomènes religieux, non pas en nous inspirant du plan suivi par les théologiens et les jurisconsultes musulmans dans l'exposition des croyances et des pratiques de l'Islam, mais en commençant par celles qui sont vraisemblablement les plus antiques, parce qu'elles comportent les représentations les plus simples. Or, à la base de la religion, nous rencontrons la magie : bien plus, toute une école prétend faire sortir la première de la seconde. Même si l'on n'admet pas ce point de vue, on ne peut méconnaître qu'à l'origine la magie est difficile à discerner de la religion : il est donc impossible de commencer l'étude de celle-ci sans avoir parlé de celle-là. Aussi bien cette étude nous amènera à prendre position dans le débat, et nous serons ainsi préparés à étudier plus profitablement les phénomènes religieux.

EDMOND DOUTTÉ.

Le droit romain dans l'œuvre de Tertullien.

Cours de M. P. DE LABRIOLLE,

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

On sait dans quel discrédit fut tenue, durant de longs siècles, la mémoire de Tertullien. Certes, il avait rendu à l'Eglise d'immenses services : comment aurait-on oublié l'éloquence vengeresse avec laquelle il avait défendu ses frères contre les violences païennes ; ou sa longue et victorieuse polémique contre l'hérésie gnostique ? Mais on ne put lui pardonner d'avoir finalement rompu avec l'Eglise et d'être mort sans revenir à elle (2). Il devint un exemple fameux des lamentables chutes auxquelles de rares intelligences sont exposées. Si un pareil homme avait donné dans les chimères du montanisme, qui pouvait oser se sentir sûr de soi ? On eut pour lui des mots de pitié grave, non exempte d'amertume. Et l'on profita de sa mauvaise réputation pour le copier abondamment, — sans le nommer !

(1) La réhabilitation n'a guère commencé qu'au *xvi^e* siècle, en raison du secours que le *de Praescriptione* apporta à la polémique catholique.

(2) C'est à tort que M. A. Réville a écrit : « Tertullien mourut certainement dans le giron de la mère commune : sans quoi, il eût été rangé parmi les blasphémateurs du Saint-Esprit avec les Montanus et les Proculus. Il est évident qu'un homme aussi ecclésiastique, aussi épiscopal que Cyprien, n'eût pas fait sa lecture favorite des écrits d'un docteur qui eût fait secte à part. » [*Nouvelle Revue de Théologie*, 1858, I, p. 100.] L'erreur de M. Réville ressort des considérations suivantes : — 1^o Cyprien a, en effet, beaucoup étudié Tertullien. Il l'a imité de près dans plusieurs de ses traités. Mais il ne l'a pas nommé une seule fois, même dans la controverse sur le baptême des hérétiques où cependant il aurait pu se prévaloir de l'opinion du docteur de Carthage. [Cf. Tert., *de Baptismo* 15 ; *de Pudicitia* 19]. — 2^o Le ton avec lequel les écrivains ecclésiastiques ont parlé de Tertullien exclut l'hypothèse d'une résipiscence tardive. [V. les témoignages dans Harnack, *Gesch. der altchr. litter.*, II, 679 et s., ou dans Turmel, *Tertullien*, Paris, 1903, p. xxiii et s.] Quels cris de victoire on eût poussés, s'il avait reconnu son erreur ! — 3^o Saint Augustin nous donne un renseignement positif. [*Haer.*, 86.] Vers la fin de sa vie, Tertullien voulut se créer, au sein même du groupe montaniste, une petite chapelle à part. Il fonda la secte des « Tertullianistes », qui devait lui survivre et qui, au temps même d'Augustin, comptait encore quelques adhérents. L'évêque d'Hippone, *rationabiliter cum illis disputans*, les ramena à l'orthodoxie. Cf. toutefois sur cette donnée d'Augustin, Mgr Duchesne, *Hist. anc. de l'Eglise*. Paris, 1906, p. 280, n.

Cependant, à travers les blâmes et les mines scandalisées, l'admiration perce. Et c'est surtout à la science de Tertullien qu'elle s'adresse. Son style est parfois jugé obscur et insuffisamment poli. Mais quelle prodigieuse érudition ! Saint Jérôme, dont nul ne récusera la compétence, s'écrie dans une de ses lettres : « *Quid Tertulliano eruditius, quid acutius? Apologeticus ejus et contra gentes libri cunctam saeculi continent disciplinam* (1). » Vincent de Lérins renchérit encore sur ces paroles flatteuses. Pour lui, Tertullien fut chez les Latins ce qu'Origène fut chez les Grecs : *Quid enim hoc viro doctius, quid in divinis atque humanis rebus exercitatus? nempe omnem philosophiam et cunctas philosophorum sectas auctores adsertoresque sectarum, omnesque eorum disciplinas, omnem historiarum ac studiorum varietatem mira quadam mentis capacitate complexus est*, etc. L'éloge se développe, en larges nappes, pour aboutir, il est vrai, au regret qu'un homme si éminent ait si mal fini et ait pu être, dans l'Eglise, « une grande tentation », *magna tentatio* (2).

La science de Tertullien est, en effet, remarquable. Et elle le paraîtra davantage encore, si on la compare à celle des plus doctes de son temps, même du côté païen. Devenus aujourd'hui plus scrupuleux ou plus difficiles, nous sommes quelquefois tentés de la trouver superficielle et de seconde main. Mais nous aurions tort d'en méconnaître les parties solides et surtout l'ampleur. Tertullien écrivait indifféremment en latin et en grec, et plusieurs de ses traités ont été composés dans ces deux langues (3). — Il était initié à la plupart des grands systèmes de philosophie et, si incapable fût-il de suivre avec impartialité et sympathie la pensée d'autrui, il savait en extraire les idées maîtresses pour les réfuter ou les contraindre à s'allier à sa cause. Il leur a du reste beaucoup emprunté, surtout au stoïcisme (4). — La littérature, l'histoire, lui fournissent quantité d'exemples et d'allusions, dont il nourrit ses développements. — La physiologie même ne lui est pas étrangère, comme on peut s'en convaincre en lisant ce curieux traité *de Anima* dont M. Harnack a signalé l'intérêt au

(1) Ep. LXX, 5.

(2) *Commonitorium*, § 24.

(3) C'est le cas du *de Ecclasi*, du *de Virginibus velandis*, du *de Baptismo* et du *de Spectaculis*.

(4) Voir, en particulier, le traité *de Anima*, en s'aidant, pour la question des sources, des ouvrages suivants : Diels, *Doxographi graeci*, Berlin, 1879, p. 203 et s. ; Burkhardt, *Die Selenlehre des T-s*, Budissin, 1857 ; Stöckl, *Tertullianus de animae humanae natura und de Tertulliani doctrina psychologica*, Münster, 1863, et surtout Esser, *Die Seelenlehre Tertullians*, Paderborn, 1893.

point de vue des conceptions médicales (1). Qu'on songe enfin au nombre de textes scripturaires qu'il a cités, interprétés, paraphrasés avec tant d'à-propos et parfois de subtilité. Il avait évidemment à son service tout l'*instrumentum fidei* (2); et sa mémoire fidèle lui fournissait à chaque occasion les passages décisifs dont il avait besoin.

Voilà un bien rapide inventaire. J'en ai exclu à dessein l'article essentiel, sur lequel je veux concentrer mon attention : à savoir la science juridique de Tertullien. C'est elle qui donne en grande partie à son œuvre son ton général et sa couleur propre. Visiblement, il y est passé maître. Quand il y touche, ce n'est point comme un amateur, qui se hasarde sur un terrain qui n'est point le sien : c'est un initié qui en connaît tous les secrets, tous les rouages, j'allais dire toutes les ficelles, et qui les fait habilement servir à son dessein particulier.

L'exceptionnelle compétence de Tertullien en matière de jurisprudence a soulevé la question de savoir s'il ne conviendrait pas de l'identifier avec le Tertullien dont plusieurs fragments ont cités dans le *Digeste* (3). Cette question n'est pas d'aujourd'hui, bien qu'elle soit encore très controversée (4). Les premiers éditeurs ou critiques de Tertullien, tels que Grotius, Valesius, Pamelius la résolvaient par la négative, sur cette raison que Jérôme n'indique nulle part dans sa notice du *de Viris illustribus* que Tertullien ait été jurisconsulte de profession. A quoi un certain Pagenstecher, en un pompeux et grandiloquent discours de *Jurisprudentia Tertulliani* (5), répondit que saint Jérôme n'avait point prétendu donner un recensement complet de toutes les œuvres de Tertullien. Jérôme ne déclare-t-il pas qu'il est inutile de les énumérer, connues de tous comme elles le sont, et qu'au surplus beaucoup se sont perdues? Pagenstecher revendiquait donc Tertullien, en tant que jurisconsulte, et se félicitait hautement que la jurispru-

(1) Cf. Harnack, *Medicinisches aus der ältesten Kirchengeschichte*, dans *Texte u. Unters.* VIII, 4 (1892), p. 37 et s.

(2) Tertullien entend par ce mot l'ancien et le nouveau Testament, son répertoire de textes. Voir Koffmane, *Geschichte des Kirchenlateins*, 1879, p. 77.

(3) *Dig.*, I, III, 27 [éd. Mommsen, p. 6]; XXIX, I, 23 et 33 [M., p. 398]; XXIX, II, 30, 6 [M., p. 402]; XLIX, 47, 4 [M., p. 838]. Ces fragments sont donnés comme extraits de deux ouvrages intitulés *Questionum libri octo et Liber singularis de castrensi peculio*.

(4) L'identité des deux noms ne suffit pas à la trancher. Le nom de Tertullien n'est pas rare dans les inscriptions. Cf. CLL, II, 4381; II, 2553, 6372; IV, 2381; VII, 850, 899; XII, 4395, etc.

(5) I. A. Pagenstecher, *De Jurisprudentia Tertulliani Oratio*, Harderoviae, 1743, in-4, p. 51 et s.

dence eût donné à l'Eglise un pareil défenseur. — Actuellement les critiques sont moins affirmatifs et présentent leur choix comme vraisemblable, non comme certain. Harnack (1) croirait plutôt que les deux Tertulliens ne sont qu'un même homme : en effet, le jurisconsulte a dû, en toute hypothèse, écrire vers le même temps où vivait l'auteur de l'*Apologeticus*, à coup sûr avant Caracalla (211-217), car il est cité par Ulpien dont les travaux remontent à cette époque (2). — D'autre part, Harnack observe qu'il y a chez Tertullien les marques non pas seulement d'une science profonde du droit, mais même d'une *frühere juristische Praxis*. — N'est-il pas aussi assez frappant que le Tertullien jurisconsulte se soit occupé de la question du *peculium castrense* (3), si l'on se rappelle la profession qu'exerçait le père de l'écrivain ecclésiastique ? Il y a peut-être, dans ce faisceau de rapprochements, de quoi incliner l'esprit à une solution favorable.

Mais on fait observer d'autre part (4) que les auteurs cités au *Digeste* sont ordinairement des jurisconsultes romains, tout au moins fixés à Rome, ayant conquis une grande renommée en matière juridique et investis d'un droit de consultation semi-officiel (5). Tertullien ne remplit aucune de ces conditions. Et comme il est malaisé de croire qu'une fois chrétien, il ait continué de consacrer son activité à un métier de cette sorte, il faudrait en conclure qu'il avait eu le temps de se tailler une réputation dans le domaine juridique avant même sa conversion, ce qui n'est guère possible.

Le problème n'est donc pas définitivement résolu. Les critères internes manquent, car les fragments cités des *Quaestionum libri octo* et du *Liber singularis* ont un caractère trop purement tech-

(1) *Chron. d. altchr. Litter.*, Leipzig, 1904, II, 293, n.

(2) Ulpien à Sabinus, *Dig. XXIX*, II, 30, 6 [Mommson, p. 402]. Il y aurait même, selon H. Fitting (*Ueber das Aller der Schriften röm. Juristen*, Basel, 1860, p. 33), dans le passage cité du *Liber singularis* un élément du *castrense peculium* qui n'a apparu qu'entre Marc-Aurèle et Sévère, probablement sous Sévère. Si le fait est exact, le Tertullien jurisconsulte aurait été sûrement contemporain du nôtre.

(3) Le *peculium castrense* était l'argent gagné au service militaire dont le fils de famille soldat pouvait disposer à son gré. Ce pécule était soustrait au pouvoir du père de famille et soumis à celui du fils, *vice patrisfamilias*. Cette autorisation fut octroyée par Auguste, ou peut-être par César, et élargie par Hadrien. — Le père de Tertullien était centurion proconsulaire. Cf. Dessau, dans *Hermès*, XV (1880), p. 473.

(4) Cf. Monceaux, *Hist. Littér. de l'Afr. chr.*, I, 181. — V. aussi Schanz, *Gesch. d. röm. Litt.*, III, 182, 2^e éd.

(5) *Jus publice respondendi*. V. sur ce point Edouard Cuq, *les Institutions juridiques des Romains*, Paris, 1902, t. II, p. 56 et s., et l'article *Jurisconsulti* du même auteur, dans le *Dict. des Antiq.* de Daremberg et Saglio.

nique pour qu'on puisse essayer d'y démêler quelques traits d'analogie avec le vocabulaire et le style de Tertullien (1). C'est sur des analogies extérieures qu'il faut se décider — à moins qu'on ne préfère, ce qui est peut-être une plus sage attitude, réserver son jugement.

*
* *

Au surplus, ce qui nous importe présentement, c'est de définir l'influence que le droit romain a exercée sur la pensée et sur l'œuvre de Tertullien. C'est d'abord dans sa morale que j'essaierai d'en ressaisir la trace. Et cet ordre est déterminé par le sujet lui-même. Tertullien a été, avant toute chose, un moraliste. Je veux dire que sa constante préoccupation a été d'imposer une loi aux actes humains, de les enchaîner à une discipline. Le dogme le préoccupe pour ses conséquences pratiques. S'il déteste les spéculations gnostiques, c'est moins encore parce qu'il les juge chimériques et absurdes, que parce qu'elles aboutissaient (au moins dans certaines sectes) aux pires désordres. C'est donc surtout dans le domaine moral qu'il a dû trahir ses habitudes d'esprit.

En fait, voyez-le s'occuper de déterminer certaines règles de conduite à l'usage de ses frères, en des cas douteux et controversés : par exemple, dans quelle mesure était-il licite à un chrétien de prendre part à la vie païenne ? Fallait-il que les jeunes filles portassent le voile ? Quand et comment convenait-il de prier, de jeûner, etc. ? Il ne se contente jamais de poser des principes généraux : il entre dans les faits particuliers, dans le tout petit des détails qui composent la trame de l'au jour le jour. Le *de Idololatria* est une sorte de traité de théologie morale où, après avoir établi la gravité du crime d'idolâtrie, il passe en revue les diverses formes de la vie séculière, métiers, cérémonies, langage même, et s'attache à préciser chaque fois dans quelle mesure le chrétien ennemi des compromissions peut et doit y collaborer. Et avec quelle minutie il détermine les conditions extérieures de la prière, le ton, les gestes, l'attitude à observer (2) ; avec quel soin il fixe la nature et la durée des jeûnes, en justifiant « aërophagies » et « stations » par des con-

(1) C'est donc à tort que Neumann a voulu tout ramener à une question de style (*Die röm. Staat u. die allgem. Kirche*, I (1890), p. 110, n. 3). Voir les justes observations de Weyman, *Studien zu Apuleius u. seinen Nachahmern*, Sitz-Ber. der bayer. Akad., 1893. Bd. II, Heft III, p. 343, n. 1.

(2) Cf. *de Orat.*, § 16 et s. (Oehler, I, 567 et s.)

sidérations scripturaires (1) ; avec quel scrupule il aune la longueur du voile qui convient aux vierges, indiquant comment il faut le disposer par devant et par derrière et jusqu'où il doit descendre et l'âge précis où il faut commencer à le porter (2) ; Il n'est pas de ces moralistes qui pensent que l'esprit seul suffit à tout vivifier. Il aime à tout prévoir pour tout régler, parce qu'il connaît la faiblesse et la perversité de l'homme et qu'il craint que celui-ci ne s'échappe par le côté où l'on aurait ômis de tracer la route à suivre et d'élever des garde-fous. Il faut donc qu'une exégèse minutieuse, qu'un règlement d'administration publique commente la loi et en adapte les prescriptions aux réalités quotidiennes. C'est bien là une idée romaine, caractéristique du peuple qui a inventé la jurisprudence ; et c'est déjà la forme d'esprit d'un théologien de l'avenir.

Il est un traité où cette conception juridique de la morale se trahit d'autant plus fortement qu'elle s'oppose à une autre conception, très différente : c'est l'*Adversus Marcionem*. Je ne rappellerai ici qu'un point de la thèse marcioniste. Marcion avait été vivement frappé par les divergences entre l'idée de Dieu, telle que la révèle l'Ancien Testament, et celle qui apparaît dans l'Evangile. D'un côté, un Dieu sévère et même cruel, en qui certaines des passions humaines vivent et bouillonnent, qui aime, hait, se venge, qui est sujet à l'incertitude et au repentir ; de l'autre côté, un Dieu de clémence et de bonté, Père céleste de toute créature. Marcion partait de cette opposition flagrante pour accommoder à son gré les données de la révélation chrétienne. Pour lui, le Dieu véritable, le Dieu suprême, s'était véritablement et pour la première fois manifesté dans le Christ ; quant au Dieu de l'Ancien Testament, ce n'était à ses yeux qu'un simple démiurge, un Dieu subalterne, responsable de la création de la *κόσμος*, de la matière mauvaise en soi. — Bien entendu, les catholiques ne pouvaient accepter ces vues. En reniant le judaïsme, Marcion ne commettait pas seulement « une colossale erreur historique (3) » ; il dépouillait le christianisme de la majesté qu'ajoutait à la religion nouvelle le long recul des siècles qui en avaient préparé l'avènement. Aussi Tertullien a-t-il mené contre l'hérésiarque une guerre particulièrement acharnée. L'*Adversus Marcionem* ne comprend pas moins de cinq livres, dont chacun est plus long que la majorité de ses autres opuscules.

(1) Cf. de *Jejunio*, § 10 et s. (OEhler, II, 864 et s.)

(2) Cf. de *Virg. vel.*, § 17 et s. (OEhler, I, 908 et s.)

(3) Renan, *Orig. du Christianisme*, VI, 359.

— Or, pour en venir à mon objet principal, rien n'est plus curieux que de lire les pages où Tertullien réfute les critiques de Marcion sur le Dieu de l'ancien Testament et sur le judaïsme en général. Les traits dont Marcion s'offense (et que les écrivains ecclésiastiques grecs, tels que Clément, Origène, éludaient au moyen de l'allégorie) sont justement ceux qui ravissent Tertullien. Il se complait dans l'idée d'un Dieu toujours prêt à châtier, à exercer sa vengeance. Car qu'est-ce qu'une loi sans tribunal, sans juge, sans sanction ? « Ecoutez, pécheurs, s'écrit-il (1), et vous qui ne l'êtes pas encore, afin d'apprendre à le devenir ! On a inventé un Dieu meilleur, qui ne s'offense, ni ne s'irrite, ni ne se venge ; un Dieu dans l'enfer duquel nulle flamme ne bouillonne, et qui n'a point de ténèbres extérieures, ni frissons, ni grincements de dents. Il est tout bon, vous dis-je. Il défend bien de pécher, mais seulement sur le papier. A vous de voir si vous voulez bien lui accorder obéissance, pour paraître l'honorer. Quant à la crainte, il n'en veut pas !... Etrange Dieu (2) que celui qui établit des préceptes sans en surveiller l'observation ; qui interdit la faute et la laisse impunie, puisqu'il ne doit pas la juger ; qui demeure étranger à tout sentiment de sévérité et de répression ! Pourquoi défendre de commettre des actes qu'une fois commis il ne châtiра point ? Il ferait beaucoup mieux de ne pas interdire ce qu'il ne veut pas punir que de laisser sans vengeance l'infraction à sa loi. » — De même, certaines ordonnances auxquelles Marcion opposait les plus graves objections morales lui paraissent toutes naturelles. La loi du talion ? Mais ne constituait-elle pas le meilleur moyen de brider un peuple grossier qui se serait si médiocrement préoccupé d'une punition à longue échéance ? Elle fournissait un excellent remède préventif, puisqu'elle détournait de nuire à autrui par la crainte d'un traitement semblable. *Nihil amarius quam id ipsum pati quod feceris aliis* (3). — Tertullien n'est pas scandalisé davantage de la multiplicité des rites judaïques, qui, au gré de Marcion, révélait

(1) *Adv. Marc.*, I, xxvii. (OEhler, II, 79).

(2) *Ibid.*, xxvi. (OEhler, II, 78).

(3) *Adv. Marc.*, II, 48. (OEhler, II, 106). La loi des Douze-Tables autorisait le talion en cas de rupture d'un membre ; « *Si membrum rupsit, ni cum eo pacit, talio esto* ». En pratique, une transaction pécuniaire était généralement substituée au talion, si malaisé dans l'application, comme le montre excellemment le philosophe Favorinus ap. Aulu-Gelle, xx, 1, 37-38. — Cf. sur ce point Girard, *Manuel élém. de Droit romain*, 2^e éd., 1898, p. 391 ; Ihering, *Esprit du Droit romain*, trad. de Meulenaere, Paris et Gand, 2^e éd., 1880, t. I, p. 131 et s. — L'idée du talion n'était donc pas étrangère à l'esprit d'un juriste romain.

chez le Dieu biblique une sévérité inquisitoriale et tâtillonne. Comment le serait-il, lui qui rêve d'enlacer la vie humaine dans un réseau de prescriptions si étroit que, nulle part, le mal ne puisse s'y glisser ? Si Dieu les a imposés à son peuple, c'est qu'il voulait s'attacher par mille liens les juifs encore rebelles à l'obéissance, *ne ullo momento vacarent Dei respectu* (1). — En un mot, toutes ses notions de discipline, de pénalité, d'expiation judiciaire sont si pleinement en accord avec ce qu'il trouve dans l'ancien Testament, que les inquiétudes de Marcion lui paraissent le signe incontestable d'un esprit faussé et corrompu.

Un de ses procédés pour expliquer les divergences relevées par Marcion entre la loi ancienne et la loi nouvelle, c'était d'exposer le mode particulier de révélation par où Dieu avait fait connaître aux hommes sa volonté en matière de discipline. Ici encore, nous allons retrouver le légiste. Selon Tertullien, il y eut, depuis l'origine du monde, comme un resserrement progressif de la discipline. Dieu, par une pédagogie appropriée à chaque période successive *pro temporibus omnia modulans* (2), a insensiblement accoutumé l'humanité à supporter le poids tout entier de sa Loi. Moïse, le Christ, l'Apôtre Paul, ont été ses intermédiaires, chacun d'eux venant apporter son supplément de rigueur et annuler les tolérances provisoirement concédées. Cette théorie, à laquelle il fait de si fréquentes allusions (3), est développée dans toute son ampleur au début du *de Virginibus velandis* (4). Il distingue très fortement entre la *regula fidei* et la discipline. La *regula fidei* doit demeurer intacte ; mais la discipline a besoin d'être sans cesse retouchée et réformée pour parer aux assauts multiformes du démon : « Il n'est rien qui n'ait son âge, qui n'attende son moment. L'Ecclésiaste a dit : « A chaque chose son temps. » Regarde les êtres créés : ils n'arrivent que peu à peu à leur fruit. D'abord la graine ; de la graine naît la pousse, de la pousse l'arbuste. Puis les branches et le feuillage se fortifient ; et voici que l'arbre enfin se déploie dans son ampleur. Les bourgeons se gonflent, la fleur s'en dégage, le fruit apparaît, tout d'abord rude et informe, puis, une fois l'âge venu, prenant une saveur exquise. Il en va pareillement de la justice (car le Dieu de la justice est le même que le Dieu des créatures). Dans ses rudiments, elle s'appuya sur la crainte naturelle de Dieu. Par la foi et les Prophètes,

(1) *Adv. Marc.*, II, 18 (OEhler, II 107.)

(2) *De Jej.*, § 4 (OEhler, I, 856).

(3) Cf. *ad Uxorem*, I, 2 (OEhler, I, 671) ; *De Exh. cast.*, 6 (OEhler, I, 746) ; *De Jej.*, 4 (OEhler, I, 856), etc.

(4) § 1 (OEhler, I, 884).

elle arriva à l'enfance. Par l'Evangile, elle conçut l'ardeur de la jeunesse. Et maintenant, par le Paraclet (1), elle prend une plus rassise maturité.] »

Cette vue d'ensemble servit très utilement Tertullien dans ses diverses polémiques. Contre des hérétiques tels que Marcion, elle lui permit de résoudre les prétendues antinomies où celui-ci s'abaissait. Le tort de Marcion était d'opposer brutalement tel précepte à tel autre, faute d'apercevoir la *transition* par où le second avait succédé au premier. *Sic et oculum pro oculo et dentem pro dente jam senuit ex quo juvenuit malum pro malo nemo reddet* (2). Contre les catholiques, quand il commença à les trouver trop mous ou qu'il eut accompli sa rupture avec eux, elle l'aida à leur arracher plusieurs des excuses dont ils palliaient leurs faiblesses. A ceux qui, pour justifier les secondes noces, invoquaient le *Crescite et multiplicamini* de la Genèse, il rappelait que la juridiction du *Crescite* était close. Oui, sans doute, Dieu avait autrefois lâché la bride au genre humain, *donec mundus repleretur, donec novae disciplinae materia proficeret* (3). Maintenant, son but étant atteint, il restreignait la liberté toujours plus grande des débuts, en vue de la fin prochaine du monde. Donc l'argumentation « psychique » (4) n'était pas recevable en l'espèce. — De même, quand il mène une si rude guerre contre le pape Calliste (qui venait d'accorder aux coupables de *fornicatio* et de *moechia* le droit de rentrer dans l'Eglise après pénitence faite), il commence, avant d'entamer sa démonstration contradictoire, par poser ce principe que les catholiques n'ont pas le droit d'aller chercher des exemples dans l'Ancien Testament pour justifier la licéité du pardon octroyé à ces catégories de pécheurs. Même en admettant que certains textes de l'Ecriture les favorisent, ils ne doivent tirer de là aucune conséquence favorable à leur pratique. Car il faut distinguer la condition de la chair avant et après Jésus-Christ, la chair pouvait brûler de toutes les concupiscences, soit ! Mais le Verbe, en s'incarnant vierge dans une chair vierge, a fait d'elle son Temple, l'a rachetée, l'a purifiée à jamais. Et telle est la limite chronologique qui détermine la position du problème en litige (5).

(1) Le prophète Montan.

(2) *De Exh. cast.*, § 6 (OEhler, I, 746).

(3) *Ibid.*

(4) On sait que Tertullien, devenu montaniste, appelle couramment les catholiques *psychici* (êtres grossiers).

(5) *De Pudicitia*, éd. Preuschen, V, 14 et s.

La révélation divine lui apparaît donc sous les espèces d'une législation qui se modifie, se corrige, se transforme, selon l'état moral du peuple auquel elle s'applique. Il n'est pas plus étonné d'en constater l'évolution qu'il ne s'offense des promulgations de lois nouvelles ou des abrogations des lois anciennes dans les Codes humains (1).

On entrevoit l'importance du point de vue légaliste dans la morale de Tertullien. — C'est certainement en partie sous l'influence de ces préoccupations qu'il a donné son adhésion à la *nova prophetia* de Montan et s'est séparé de l'Eglise. Représentons-nous Tertullien aux environs de l'année 204-5. Il a déjà écrit à ce moment une quinzaine d'opuscules. Sans doute, il n'a pas encore montré toute l'âcreté farouche que son âme recèle; déjà pourtant il s'est affirmé, en face de tout un parti qui prêche la tolérance et veut élargir les voies de Dieu, comme un intransigeant fermement décidé à les rétrécir le plus possible. Mais il sent que ses colères, ses impérieux rappels à l'idéal sans tache des premiers âges viennent échouer contre la force des choses qui veut que l'Evangile s'adapte à la condition changeante de l'humanité. Dans cette adaptation, Tertullien voit bien plutôt une dégradation, laquelle procède, non pas de nécessités réelles, mais de la mollesse humaine, ingénieuse à secourir de prétextes honorables. Et ce qui redouble sa mauvaise humeur, c'est que l'Ecriture, même sollicitée par le plus rusé des avocats, même torturée par le tourmenteur le plus habile à faire parler les textes de force, le laisse souvent désarmé en face de cas particuliers que l'Esprit-Saint, disait-on, n'a pas prévus (2). Il est dans la situation d'un juge fermement convaincu de la nécessité de réprimer certains délits et à qui l'« arsenal » des lois ne fournit aucune arme appropriée. Devra-t-il donc assister, témoin impuissant et navré, à une corruption chaque jour croissante dont l'Eglise semble se faire la complice?... — Mais voici qu'un secours lui arrive du dehors, une doctrine s'offre à lui, bien digne d'attirer ses sympathies. D'abord elle touche à peine au dogme. Elle paraît à peu près indifférente aux questions purement théoriques. Elle n'a rien de commun avec le gnosticisme qu'il abhorre, et qui, lui, est tout entier spéculation à propos de dogme. Rien ne dénonce chez ceux qui la professent l'orgueil intellectuel qui refuse de s'incliner devant la commune croyance des fidèles. Cette doctrine ne semble

(1) Cf. *De Exh. cast.*, § 6 (OEhler, I, 746). *Puto autem etiam in humanas constitutiones atque decreta posteriora pristinis prævalere.*

(2) Par exemple, dans la question des spectacles. Cf. *de Spectaculis*, § 3. (OEhler, I, 21).

préoccupée que de la pratique de la vie. L'idéal qu'elle propose est un idéal tout moral, dont l'objet n'est pas tant la *connaissance* que l'*action*. — De plus, cette doctrine est d'une admirable rigidité. Loin de rien concéder à ceux qui se figurent que le monde en a pour longtemps encore et qui cherchent à s'y aménager une vie aussi confortable que possible, elle est au contraire toute pénétrée du sentiment que le siècle va bientôt finir, et qu'en l'attente d'un si grand événement l'homme doit demeurer dans la crainte et dans la pénitence. Ses prescriptions tendent à obtenir de lui un maximum de sacrifice. Et elles se coordonnent à tout un système de révélation. Par la bouche des nouveaux prophètes, c'est l'Esprit lui-même, le Paraclet qui a parlé. L'âge des charismes réapparaît. De nouveau les grâces débordent; et ce qui certifie leur authenticité divine, c'est le contenu même des vérités qu'elles répandent et où il n'y a rien que d'élevé, de pur et de fortifiant.

Tertullien cherchait un Code : en voici un qui lui fournit tout à la fois une réglementation morale conforme à son vœu secret et une autorité capable d'imposer cette pratique en les rattachant à une source divine. Comment se fût-il refusé à le faire sien ? De tous les points d'attache que le montanisme a trouvé dans l'âme de Tertullien (je n'ai pas à les énumérer tous ici), celui-ci a été certainement le plus fort. Et cette reconstitution psychologique n'est pas arbitraire; elle repose sur les propres indications de Tertullien, sur les aveux qu'il a laissés échapper, sur les apologies qu'il a données de sa conduite (1). C'est son esprit de juriste passionné qui a été conquis d'abord et qui, entre le montanisme et l'Eglise, quand il a fallu se décider, a fixé son choix.

*
*
*

Sa tâche de polémiste et d'apologiste a été singulièrement aidée, elle aussi, par la savante discipline à laquelle il avait accoutumé son intelligence. On a dit de tel de nos contemporains qu'on pourrait mettre en épigraphe à toute son œuvre *Scribitur ad probandum* (2) : c'est pour prouver que l'on écrit. La même formule résume excellemment l'impression qui se dégage des écrits de Tertullien. Nul homme n'a été plus avide que lui de communiquer sa croyance, de conquérir les âmes, de leur souffler ses idées, ses affections, ses haines. A part deux ou trois opuscules, tous ses traités sont de véritables discours de combat. Mais il garde cette

(1) Voir surtout de *Pudicitia*, I.

(2) Mot de F. Boutmy sur Hippolyte Taine.

supériorité que, chez lui, la passion est dominée et orientée par la dialectique. Il sait toujours où va sa démonstration, et c'est d'arguments juridiques qu'il en nourrit la substance.

Qu'on compare, par exemple, l'*Apologeticus* aux traités analogues des apologistes grecs, aux deux *Apologies* de saint Justin. Celui-ci gardera peut-être la supériorité au point de vue de la profondeur philosophique ; mais comme son exposé paraît flottant et incertain à côté de celui de Tertullien ! Soit dédain des vaines techniques littéraires, soit impuissance à dominer ses idées pour attribuer à chacune la place qui lui convient, Justin ne s'astreint pas à un plan suivi. Il amorce certains développements heureux sans les pousser à bout, sans en extraire toute la moelle. C'est ainsi qu'au chapitre iv de la I^{re} *Apologie*, il avait critiqué sommairement l'illégalité de la procédure usitée contre les chrétiens. Tertullien a repris ce point de vue, mais avec une force, une suite, une précision technique qu'un long commerce avec le droit romain pouvait seul lui permettre d'y apporter. Toute cette discussion, qui occupe les premiers chapitres de l'*Apologeticus*, est irrésistible de logique et d'éloquence. Elle se ramasse en formules martelées, elle se resserre en dilemmes inéluctables où apparaît invinciblement la sottise, l'illogisme profond d'une procédure qui met en échec toutes les formes coutumières de l'administration de la justice. Devant une argumentation ainsi conduite, les Romains devaient comprendre qu'ils avaient affaire non pas à un avocat improvisé, de plus de zèle que de science, mais bien à un homme de loi, rompu aux finesses du barreau, familier avec l'histoire et avec le droit, et dont les griefs étaient dignes d'émouvoir (sinon de convaincre) leurs hauts magistrats (1).

Plus original encore et plus étroitement apparenté à la procédure est le célèbre traité de *Praescriptione Haereticorum*. On sait dans quelles circonstances Tertullien crut devoir l'écrire. Le gnosticisme sévissait. Un certain nombre de désertions avaient vivement affligé l'Eglise, et, par la qualité, la science, l'apparente vertu des renégats, jetaient le trouble dans beaucoup d'âmes. Tertullien voulut couper court à cette redoutable contagion de scandale. Infiniment plus soucieux de maintenir la probité de la foi que de favoriser des spéculations intellectuelles, il se rendit

(1) M. Monceaux a pourtant imaginé avec beaucoup de finesse ce que les magistrats romains pouvaient opposer aux arguments de Tertullien, les réflexions que devait leur suggérer sa thèse juridique ; *op. cit.*, p. 249 et s.

compte que ce qu'il fallait supprimer d'abord, c'était le contact entre catholiques et hérétiques. Ceux-ci, avec leur subtilité séduisante, leur habileté de dialectique, s'ingéniaient à attirer les catholiques dans des discussions pernicieuses. Il s'agissait donc de créer contre eux un préjugé *a priori*, qui mettrait les âmes en garde contre leurs embûches. Tertullien en trouva le moyen dans l'application extrêmement ingénieuse d'un expédient de procédure, la *praescriptio longae temporis*. — La loi des douze Tables avait établi que quiconque aurait usé pendant deux ans d'un fonds de terre, pendant un an de toute autre chose, en deviendrait légitime propriétaire (sauf certain cas réservés) (1). Ce mode d'acquérir s'appelait *usucapio*. Mais il était réservé aux seuls citoyens (2). Il fallut imaginer autre chose pour les fonds provinciaux qui ne comportaient pas la propriété quiritaire et pour les pérégrins qui, faute du titre de citoyens, n'étaient pas aptes à obtenir le *dominium* (3). « Il fut permis à quiconque avait pris possession d'un fonds provincial d'une façon régulière, et le possédait depuis dix ans au moins, de repousser toute réclamation de l'ancien possesseur au moyen d'une exception préjudicielle, *longae possessionis praescriptio* » (4). Supposons qu'un demandeur vint réclamer tel bien-fonds comme lui appartenant, le prêteur lui délivrait une formule où étaient précisés les points sur lesquels le juge désigné devrait prononcer. Mais, en tête de cette formule, il libellait, sur prière du défendeur, une restriction conditionnelle déclarant que, si le défendeur avait réellement possédé le bien-fonds pendant le délai légal, la requête dirigée contre lui serait écartée *a priori*. La *praescriptio* était donc « une fin de non recevoir permettant au possesseur de paralyser l'action qu'on intentait contre lui pour reprendre la chose » (5). — Telle est la pratique que Tertullien transporte dans le domaine théologique. Les hérétiques s'arrogent le droit de disserter sur les Ecritures ; ils les interprètent arbitrairement, ils les corrigent au gré de leur fantaisie. Toute la question se ramène à ceci : ont-ils le droit d'y toucher ? A qui les Ecritures appartiennent-elles ? Ce seul point tranché dispensera de

(1) Cf. Cuq, *op. cit.* T. I^{er}, 2^e éd., 1904, p. 85. May, *Eléments de droit romain*, 1902, p. 168 et s.

(2) May, *op. cit.*, p. 143.

(3) Pour plus de détails, cf. Cuq, *op. cit.*, II, p. 249 et s.

(4) Cuq, II, p. 249. L'auteur ajoute : « Cette exception, que Gaius ignore et qui est pour la première fois mentionnée dans un rescrit du 29 décembre 199 fut vraisemblablement consacrée par quelques édits provinciaux avant d'être généralisée par les empereurs. »

(5) May, *op. cit.*, p. 170.

plaider sur le fond. Et alors Tertullien prouve qu'historiquement les Ecritures appartiennent à l'Eglise catholique, qui en est l'héritière directe par voie de transmission légitime (1). Du même coup, il élimine les vaines disputes, qui ne sont bonnes qu'à époumonner et à casser la tête, *dehinc quoniam nihil proficiat congressio scripturarum, nisi plane ut stomachi qua ineat eversionem aut cerebri* (2).

Quand on lit de suite l'œuvre de Tertullien, à chaque instant, dans le détail d'une discussion, dans l'enchaînement d'une série de preuves, on voit surgir l'argument emprunté au droit, par où Tertullien essaie de dirimer le débat. Ainsi, dans les premières pages du *de Corona*, Tertullien rappelle l'incident qui donna occasion à ce traité. C'était en l'année 211 (3). Un *donativum* venait d'être distribué aux soldats. Or, tandis qu'ils s'avançaient tour à tour, au camp de Lambèse (4), en Numidie, pour recevoir, couronnés de lauriers, le cadeau des empereurs, l'un deux, au lieu de porter sa couronne sur la tête, la prit à la main, « manifestant par là qu'il était chrétien ». Rumeurs, enquête, procès; on dépouille le coupable de ses vêtements, de ses armes; on le jette en prison. Et « maintenant, conclut Tertullien, revêtu de la pourpre du martyr sanglant qu'il espère, chaussé à la mode de l'Evangile, ceint du glaive plus aigu de la parole de Dieu, armé tout entier comme le veut l'apôtre et couronné de la blanche couronne, bien préférable à l'autre, il attend en prison le *donativum* du Christ (5) ». Le fait provoqua naturellement une vive émotion à Carthage. Beaucoup le désapprouvèrent, jugeant fâcheux de donner prétexte à des représailles, et traitèrent le soldat de fanatique et d'étourdi, qui compromettait ses frères par son avidité de mourir (*abrupto et praecipiti et mori cupido*).

C'est à ces doléances que Tertullien voulut répondre, en prenant hautement le parti du rebelle et en justifiant sa conduite. Il ne ménagea ni les timides, ni leurs pasteurs, — lions pendant la paix, cerfs dans le combat. Puis il posa et délimita ainsi la question. Est-il, oui ou non, défendu aux chrétiens de porter la couronne ?

Ainsi établi, le problème paraît assez oiseux : on dirait que Ter-

(1) Le Christ les a léguées aux apôtres, qui les ont remises, avec la clef de leur signification véritable, aux Eglises apostoliques ; et de celles-ci la vraie foi a passé aux autres églises, à mesure qu'elles se fondaient à travers le monde.

(2) § 16 (OEhler, II, 17).

(3) Cf. Harnach, *Chron. der alichristl. Litter*, II, 280.

(4) Cf. Monceaux, *Hist. littér. de l'Afrique chrétienne*, p. 269, n. 2.

(5) *De Cor.*, I. (OEhler, I, 417.)

tullien prend à tâche de l'envisager par son côté le plus extérieur et le plus futile. Mais ne nous y trompons pas : il essaiera d'envelopper dans sa discussion un principe que lui tient à cœur et dont on verra aisément le lien avec ses préoccupations coutumières.

L'argument dont se prévalaient ses adversaires était celui dont, plusieurs fois déjà, ils avaient usé contre leur rigoureux censeur : nulle part l'Écriture ne spécifiait qu'il fût interdit de porter des couronnes.

Pour leur riposter, Tertullien fait appel à ses études d'homme de Loi. Il se souvient qu'une des sources du *jus civile*, c'était la coutume (*mos, mores majorum, consuetudo*). La coutume était considérée par les juristes romains comme exprimant le consentement tacite du peuple, source de tout droit. Éprouvée par un long usage, « elle s'imposait au juge à l'égal de la loi (1) » et, encore que son influence originelle se fût progressivement affaiblie, elle n'en demeurerait pas moins, en principe, un mode de formation du droit.

Tertullien exploite donc, au bénéfice de sa thèse, cette théorie de la coutume. C'est un fait, observe-t-il, qu'aucun chrétien, qu'il soit catéchumène, confesseur, martyr, ou même apostat, ne porte jamais de couronne. Cela suffit. Il n'y a pas à chercher plus loin. La coutume — par le fait même qu'elle est coutume, et respectée de tous (*satis auctoritatem consensus patrocínio*) (2) — enferme en soi sa justification. Qu'on en cherche le fondement, soit ; mais de façon toute théorique, et sans en interrompre, à aucun moment, l'observance. — Un peu plus loin, il reprend le même sujet pour le creuser plus à fond. La *consuetudo* provient évidemment d'une *traditio*. Mais, pour valider cette *traditio*, faut-il (comme le prétendait le parti « libéral ») une source écrite ? Pas le moins du monde. La tradition, même sans ce point d'appui originel, est parfaitement recevable. Mille exemples tirés de la pratique chrétienne le prouvent surabondamment (3). Est-ce que le Christ a prescrit quelque part de prononcer au moment du baptême les paroles : « Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres » ? Où est-il écrit qu'on doive se signer en tant d'occasions ? etc. Tous ces usages n'ont d'autre autorité que celle de la coutume. *Traditio auctrix*,

(1) Cf. Cuq, t. I, p. 20-21, 168 et s. ; t. II, p. 17 ; et l'article *Mores*, du même auteur, dans le *Dictionnaire des Antiquités*. (I, 2, 2001) ; Ihering, *Esprit du droit romain*, trad. de Meulenaere, Paris et Gand, 2^e éd., 1880, t. II, p. 28 et s.

(2) § 2 (Oehler, I, 419).

(3) Ce passage est précieux pour la connaissance des mœurs chrétiennes au début de III^e siècle, § 2 (Oehler, I, 420 et s.).

consuetudo confirmatrix, fides observatrix (1). Et en dernière analyse, le support de la tradition elle-même, c'est la raison (2).

On voit l'architecture : dans le tuf même, la raison ; au dessus, la tradition ; au-dessus encore, la coutume ; et la foi couronne le tout. Il en est en matière de foi comme en matière de législation civile à défaut de loi, c'est la coutume qui fait loi (*consuetudo autem etiam in civilibus rebus pro lege suscipitur, cum deficit lex* (3), et cette loi est justifiée suffisamment par l'autorité de la raison.

A-t-il fini ? Non pas ! il s'empresse de tirer parti de cette dernière considération. Si la raison est une autorité légitime, pourquoi ne pas constituer en loi tout ce que la raison prescrit ? Pourquoi ne serait-il pas loisible à tout fidèle (*omni fidei*) de ce faire, pourvu que la règle établie soit en conformité avec les desseins de Dieu, qu'elle profite à la discipline et contribue au salut ? Dieu n'a-t-il pas dit : « Pourquoi ne pas juger par vous-même ce qui est juste. » Et saint Paul a-t-il fait autre chose, quand il a donné des conseils en son propre nom, sous le patronage de la raison divine ? — On sent bien ici le fond de l'esprit de Tertullien : un attachement passionné à son sens propre, qui, au lieu de s'avouer franchement, veut justifier partout un système compliqué et savant son envie de légiférer. Par tempérament, Tertullien aimerait à trancher d'autorité sur toute chose. Mais son goût catholique de la tradition, des choses respectables par leur durée ou par leur source, réfrène cet appétit individualiste. Et il s'agit, à force de ruses, de dialectique et de sophisme, de mettre à peu près d'accord ces tendances contradictoires (4).

L'exemple qui vient d'être cité est caractéristique. Il serait aisé d'en produire beaucoup d'autres aussi significatifs. Ainsi, l'un des hérétiques combattus par Tertullien, le peintre Hermogène, soutenait que la matière est éternelle et que Dieu a tiré d'elle toute chose. Tertullien oppose à ce système, outre quelques

(1) § 4. (Oehler, I, 424.)

(2) *Orationem traditioni et consuetudini et fidei patrocinaturam aut ipse perspicies aut ab aliquo qui perspixerit discas.* (Ibid.)

(3) § 4 (Oehler, I, 425).

(4) Il convient d'ajouter que Tertullien, qui vantait si fortement dans le *de Corona* le légitime prestige de la coutume, n'avait pas hésité, quelques années auparavant, dans le *de Virginibus velandis*, § 1 (Oehler, I, 883), à déclarer qu'elle était le plus souvent le fruit de l'ignorance et de la simplicité, et qu'au surplus, si ancienne fût-elle, elle ne saurait prévaloir contre la vérité, toujours plus ancienne qu'elle. Il s'agissait, il est vrai, dans ce dernier cas, de coutumes régionales (*privilegium regionum*). Mais l'opposition entre les deux points de vue est néanmoins patente. — Nul avocat n'a été plus complaisant que Tertullien à ces revirements inattendus, selon les dossiers et selon les espèces.

injures, un certain nombre de difficultés (1). En donnant à la matière l'attribut propre à Dieu — l'éternité — Hermogène faisait, selon lui, de la matière l'égal de Dieu. Bien plus, il l'élevait au-dessus de Dieu, puisqu'il réduisait Dieu à avoir besoin d'elle pour accomplir son œuvre créatrice. Dieu ne s'en était donc certainement pas servi *ut dominus*. Il n'avait pu en user que *precario* (1); car, s'il en avait usé *ex dominio* (2) (comme le soutenait tout de même Hermogène), il faudrait le rendre responsable de l'existence du mal dans le monde — puisqu'il aurait permis à la matière, sa propriété, de déployer le mal qu'elle porte en soi. Ne l'ayant pas possédée *ex dominio*, Dieu n'en avait dès lors disposé que comme on dispose d'un bien étranger, *aut precario*, parce qu'il en avait besoin, *aut ex injuria*, parce qu'il était le plus fort. *His enim tribus modis aliena sumuntur, beneficio, impetu, id est dominio, precario, vi*. A Hermogène de choisir!

Ce sont là des traits isolés. Mais qu'on prenne un ouvrage dans son ensemble, le *de Pudicitia*, par exemple, et l'on verra [quelle quantité d'expressions juridiques se glissent dans la trame du style de Tertullien (3). C'est le droit romain qui compose en quelque sorte l'atmosphère dans laquelle sa discussion se déroule. Faute de s'en aviser, on ne prendrait qu'une idée tout à fait insuffisante de sa tactique et de ses intentions. C'est ainsi que, pour souligner les allures impératives du pontife romain Calliste, il appelle « édit » (4) l'ordonnance que Calliste venait de formuler au bénéfice des pécheurs coupables de fautes charnelles, et, qui plus est, édit « péremptoire », tranchant tout débat selon la définition du *Digeste* : *quod inde hoc nomen sumpsit, quod peremeret disceptationem, hoc est ultra non pateretur adversarium tergiversari*, V, 1, 70, éd. Mommsen, p. 77). Il demande ironiquement où cette *liberalitas* va être affichée : c'était le mot par où l'on désignait communément les largesses impériales. Ces tours

(1) Cf. *Adv. Herm.*, § 9 (Oehler, II, 347).

(2) Il y a *précaire*, en droit romain, lorsqu'une personne, à la prière d'une autre, cède gratuitement à cette dernière la possession d'une chose avec le droit d'en user, mais sous la condition que la chose sera restituée à la première réquisition. (Cf. G. May, *Éléments de droit romain*, p. 300.)

(3) Le *dominium* est la propriété individuelle : c'est le *dominium in jure Quiritium*, parce qu'originellement ce droit ne pouvait être établi qu'en faveur des seuls citoyens. (Cf. *ibid.*, p. 148 et 195.)

(4) Je me permets de renvoyer ici à l'Index des deux traités de *Pœnitentia* et de *Pudicitia*, que je vais faire paraître incessamment dans la collection Hemmer-Lejay (Paris, Picard). Tous les termes juridiques y sont notés avec références aux ouvrages spéciaux.

(5) *De Pudicitia*, 1, 6 et s. (éd. Preuschen).

habilement concertés donnent à l'innovation de Calliste les airs d'une sorte de coup d'Etat, dont la forme fut aussi choquante que le fond en est préjudiciable à l'Eglise. — Un peu plus loin (5), il prend soin de définir les mots *mæchia*, *fornicatio*, *adulterium*, *stuprum*, ou du moins d'indiquer l'usage qu'il en fera, parce qu'il tient à exclure toute contestation en donnant d'avance à chaque terme une valeur constante. — Veut-il expliquer comment les apôtres ont déchargé les chrétiens à venir des fardeaux de la loi judaïque, mais en conservant certaines dispositions capitales qui prenaient dès lors d'autant plus d'importance que tous les autres articles étaient abolis, il écrit : *Compensatione res acta est ; lucrati sumus multa, ut aliqua præstemus* (1). — Il appelle *postliminium* la réintégration du pécheur dans la communion ecclésiastique (2). — Il refuse à Calliste la *potestas* et l'*imperium* (3), dont les apôtres et les prophètes ont eu, selon lui, l'apanage, et qu'ils ont légués aux « spirituels » du montanisme. — Et que d'expressions décèlent sporadiquement la même origine juridique : *manceps* (4), *interlocutio* (5), *chirographum* (6), *reatus* (7), *elogium* (8), etc., etc.! On sent que, d'elles-mêmes, elles lui viennent à la pensée et se posent sous sa plume, parce qu'elles constituent son *modus* habituel de traduire ses idées et qu'il trouve tout naturel d'en user dans le domaine moral et disciplinaire.

*
**

Je borne là mon exposé. Il me serait aisé de l'étendre davantage (9); mais je crois avoir suffisamment démontré que les con-

(1) § 4.

(2) La *compensatio* se définit : balance d'une créance par une dette. Cf. Girard Manuel, p. 687 et s. ; *Dict. des Antig.*, I, 2, 1426 ; et pour une théorie plus complète, C. Appleton, *Histoire de la compensation en droit romain*, Annales de l'Univ. de Lyon, Paris, 1895.

(3) Cf. *Dig.*, XIV, XV, 5, 1 : *Postliminium habet, i. e. perinde omnia restituitur ac jura, ac si captus non esset*. Pour l'origine de cette expression, v. Bouché-Leclercq, *Manuel des Inst. rom.*, Paris, 1886, p. 373.

(4) 321. « Par rapport à l'*imperium*, la *potestas* constitue l'idée large ; elle est reconnue, et cela au sens technique, à ceux qui ont l'*imperium* ; mais les magistrats qui ont l'*imperium* n'en ont pas moins la *tribunicia*, *censoria potestas* ; Mommsen, *Droit public romain*, trad. Girard, Paris, 1892, I, 25 ; cf. aussi Cuj., *op. cit.*, I, 14.

(5) XIV, 4 ; cf. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 257 ; 391.

(6) XIV, 25, cf. *Dig.* I, IV, 1, 1.

(7) XIV, 20 : *Dict. des antig.*, I, 2, 1103.

(8) Proprement : condition d'un accusé au cours d'un procès (cf. *Dig.*, XLVIII, XIX, 25, etc. Tertullien l'emploie au sens de *culpa*).

(9) IV, 2 ; cf. *Dict. des antig.*, II, 1, 582.

(10) Si je n'avais craint de dévier vers un ordre de questions trop difficile ou

ceptions maîtresses de Tertullien, celles qui constituent en quelque sorte l'armature de son œuvre, ont reçu leur forme du droit romain. Eusèbe l'a appelé quelque part « τοὺς Ῥωμαίων νόμους ἡχιδωκῶς ἀνὴρ (1) », un homme profondément versé dans les lois romaines. C'est bien l'impression que laissent ses écrits. « Ce qui domine dans le juriconsulte, a dit Guizot, c'est l'habitude de pousser un principe jusqu'à ses dernières conséquences. La subtilité, la vigueur logique, l'art de suivre, sans en jamais perdre le fil, un axiome fondamental dans son application à une multitude de cas différents, tel est le caractère essentiel de l'esprit légiste ». Tertullien en est lui-même un remarquable exemple. Il est singulièrement honorable pour la littérature latine chrétienne d'avoir été, en quelque sorte, inaugurée par un esprit de cette trempe, aussi aiguisé, aussi incisif. Aucun des successeurs de Tertullien, ni Cyprien, ni Lactance, ni Arnobe, n'a apporté dans ses démonstrations cette rigueur précise et péremptoire. Il est vrai qu'ils y ont mis (je parle surtout des deux premiers) moins de paradoxes, moins de sophismes, plus de candeur d'âme et de bonne foi. C'est pourquoi il ne faut point se hâter de placer leur œuvre trop au-dessous de la sienne.

P. DE LABRIOLLE.

trop spécial, j'aurais rappelé que Tertullien semble avoir transporté jusque dans le domaine métaphysique les expressions juridiques et les concepts qu'elles enveloppent. M. Harnack a signalé l'usage qu'il a fait des mots *persona* et *substantia* dans ses explications du mystère de la Trinité. En droit romain, ces deux mots avaient un sens déterminé. *Substantia* équivalait à *status*, *virtus*, *potestas* ; la personnalité, *persona*, était l'aptitude à être le sujet de droits et de devoirs légaux. Cette dernière expression était déjà apparue dans la Bible latine comme équivalent du grec *πρόσωπον*. Mais Harnack croit que Tertullien a été influencé, dans l'emploi qu'il en a fait, par la terminologie technique de la jurisprudence. (Cf. *Dogmengeschichte*, 1^{re} éd., II, p. 287, note). M. Stier (*Die Gottes und Logoslehre Tertullians*, Göttingen, 1899, p. 72-78) combat l'hypothèse, en cherchant à prouver que ces formules ont chez Tertullien un sens beaucoup plus philosophique, que juridique parce qu'il les a adaptées aux conceptions philosophiques des apologistes, ses prédécesseurs. Je ne sais si cette réfutation doit annuler les fines remarques de Harnack. Il est bon toutefois de noter que l'interprétation de Harnack est aujourd'hui très combattue. Cf. T. B. Strong, dans le *Journal of Theological Studies*, t. III (1902), p. 292 et s. ; Tixeront, *Hist. des Dogmes*, Paris, 1905, p. 338.

(1) *Hist. eccl.*, II, 2, 4.

Ouvrage signalé.

Francisque Vial et Louis Denise, IDÉES ET DOCTRINES LITTÉRAIRES DU XVII^e SIÈCLE (*Extraits des préfaces, traités et autres écrits théoriques*), 1906, Paris, Ch. Delagrave, in-12, 3 fr.

« Nous nous sommes proposé dans ce travail un double objet, écrivent les auteurs dans leur Préface. Nous avons voulu, d'une part, faire pour les étudiants un livre de travail, où ils trouveront réunis, pour en enrichir leur mémoire et en vivifier leurs dissertations, les textes les plus importants pour la connaissance des doctrines littéraires ; — d'autre part, et en même temps, offrir aux personnes studieuses qui s'intéressent à l'histoire de la littérature française, un tableau chronologique des idées et des doctrines, tableau dont les principaux de nos écrivains et de nos théoriciens auront eux-mêmes composé les chapitres successifs. »

Le but que se sont proposé MM. Vial et Denise est parfaitement atteint. Je connais peu de livres qui soient plus utiles, et, en même temps, plus commodes à consulter. Grâce aux textes, parfaitement choisis et habilement classés, telle question, forcément un peu aride dans les livres de littérature, comme celle de la querelle des anciens et des modernes, par exemple, devient intéressante et lumineusement claire. Nous n'avons qu'un vœu à former : c'est que les auteurs nous donnent bientôt des ouvrages analogues sur le xviii^e et le xix^e siècle.

Henri BORNECQUE.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du temps
du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Florian : ses « Fables ».

Nous rentrons aujourd'hui dans l'examen des *Fables* de M. le chevalier de Florian. Nous lui demanderons d'abord comment il entendait ce genre, qu'il a cultivé d'assez bonne heure et en somme avec assez de succès. Il nous répond dans les deux Préfaces qui sont en tête de son *Recueil de Fables*, l'une en prose, l'autre en vers. La Préface en prose est spirituelle, ingénieuse et modeste. Elle n'a pas une extraordinaire importance au point de vue théorique ; mais elle est très adroite, très prudente, en ce sens que l'auteur y montre la Fable comme un genre qui peut-être n'a pas de lois.

Il y avait là une difficulté que Florian a su éviter : « Vous exigerez peut-être de moi, dit-il, en me voyant critiquer avec tant de sévérité les définitions, les préceptes donnés sur la fable, que j'en indique de meilleurs ; mais je m'en garderai bien, car je suis convaincu que ce genre ne peut être défini et ne peut avoir de préceptes. Boileau n'en a rien dit dans son *Art poétique* ; et c'est peut-être parce qu'il avait senti qu'il ne pouvait le soumettre à ses lois. Ce Boileau, qui assurément était poète, avait

fait la fable de *La Mort et le Malheureux*, en concurrence avec *La Fontaine*. »

Florian a raison : la Fable n'a pas de lois. Elle en avait peut-être avant *La Fontaine* ; mais, après lui, elle n'en a plus. C'est un accident, un accident glorieux, mais qui se reproduit souvent en littérature. Tout homme de génie qui s'empare d'un genre le déforme et le stérilise ; il le remplit de sa personnalité, il le façonne d'une manière entièrement originale, il le pétrit à sa guise, au point que les auteurs qui viendront après lui et qui aborderont ce genre ne s'y reconnaîtront plus.

Le fait que je signale pour la Fable s'est produit pour la tragédie : qu'était la tragédie autrefois ? Une sorte de fragment épique arrangé pour la scène. Racine, psychologue et moraliste, fait de la tragédie l'étude d'une crise morale et sentimentale ; il en fait quelque chose qui est bien à lui, et qui est à jamais marqué de l'empreinte de son génie. Après lui, la tragédie tombera entre les mains de Campistron... Ces exemples vous montrent qu'il est toujours dangereux de vouloir déterminer les lois d'un genre littéraire d'une manière précise, et c'est ce que Florian a bien compris ; c'est pour cela que Florian, homme prudent, ébloui et hypnotisé par *La Fontaine*, ne s'est pas imposé la tâche de rechercher et de nous donner des lois de la Fable. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs d'en trouver, naturellement : « Quoique je vous aie dit que je ne connais point de définition juste et précise de l'apologue, j'adopterais pour la plupart celle que *La Fontaine* lui-même a choisie, lorsqu'en parlant du recueil de ses fables, il l'appelle

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

« En effet, un apologue est une espèce de petit drame : il a son exposition, son nœud, son dénouement. Que les acteurs en soient des animaux, des dieux, des arbres, des hommes, il faut toujours qu'ils commencent par me dire ce dont il s'agit, qu'ils m'intéressent à une situation, à un événement quelconque, et qu'ils finissent par me laisser satisfait, soit de cet événement, soit quelquefois d'un simple mot, qui est le résultat moral de tout ce qu'on a dit ou fait. »

Je vous prie de noter, en passant, la fin de cette déclaration : trop souvent Florian se contentera de bâtir une fable sur « un simple mot » qui le satisfait. Nous y reviendrons tout à l'heure. Retenons pour l'instant cette règle, que l'apologue doit être un drame. Nous voyons, encore ici, la prudence de M. le chevalier

de Florian : il a un remords de n'avoir point indiqué de lois pour la Fable, et il s'en délivre comme il peut, en nous donnant une règle, bien que le genre n'en comporte pas. Ce remords n'est qu'une forme de la prudence.

De cette Préface en prose, je vous citerai encore un joli passage, plein d'abandon et de bonhomie, où Florian justifie son dessein d'écrire des Fables, même après La Fontaine. Florian répond à un vieillard, avec lequel il est censé discuter :

« Vous me prouvez qu'à moins d'être un La Fontaine il ne faut pas faire de Fables ; et vous sentez que la seule réponse à cette affligeante vérité, c'est de jeter au feu mes apologues. Vous m'en donnez une forte tentation ; et comme, dans les sacrifices un peu pénibles, il faut toujours profiter du moment où l'on se trouve en force, je vais, en rentrant chez moi....

— Faire une sottise, interrompit le vieillard ; sottise dont vous ne seriez point tenté, si vous aviez moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus de véritable admiration pour La Fontaine.

— Comment ! repris-je d'un ton presque fâché. Quelle plus grande preuve de modestie puis-je donner que de brûler un ouvrage qui m'a coûté des années de travail ? Et quel plus grand hommage peut recevoir de moi l'admirable modèle dont je ne puis jamais approcher ?

— Monsieur le fabuliste, me dit le vieillard en souriant, notre conversation pourra vous fournir deux bonnes fables, l'une sur l'amour-propre, l'autre sur la colère. En attendant, permettez-moi de vous faire une question que je veux aussi habiller en apologue. Si la plus belle des femmes, Hélène par exemple, régnait encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers, fussent ravis d'admiration en la voyant paraître dans les jeux publics, ornée d'abord de ses attraits enchanteurs, de sa grâce, de sa beauté divine, et puis encore de l'éclat que donne la royauté, que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, que je veux bien supposer jeune, fraîche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paraître la reine, se croirait obligée d'aller se cacher ? Vous lui diriez : « Ma chère enfant, pourquoi vous priver des jeux ? Personne, je vous assure, ne songe à vous comparer avec la reine de Sparte. Il n'y a qu'une Hélène au monde ; comment vous vient-il dans la tête que l'on puisse songer à deux ? Tenez-vous à votre place. La plupart des Grecs ne vous regarderont pas, car la reine est là-haut, et vous êtes ici. Ceux qui, vous regarderont, vous ne les ferez pas fuir. Il y en a même qui, peut-être, vous trouveront à leur gré : vous en ferez vos amis, et vous admirerez avec eux la beauté de cette reine du monde. »

Tout cela est charmant et agréablement conté. C'est la plus jolie fable de Florian, bien qu'il ne l'ait pas mise en vers.

Arrivons à l'autre Préface : à vrai dire, ce n'est pas une préface, c'est la fable première ; mais elle a l'allure et le sens d'une préface. Elle est intitulée *La Fable et la Vérité*. Cette fable, ou cette préface, était très facile à faire, et les idées exprimées ne sont pas bien neuves ; elle a cependant un tour assez agréable :

La vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits ;
Jeune et vieux fuyaient à sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très brillants.
« Eh ! vous voilà ! bonjour, dit-elle :
Que faites-vous ici, seule, sur un chemin ? »
La vérité répond : « Vous le voyez, je gèle ;
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'botient plus rien. »
— « Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue ?... »

C'est parfait jusque-là ; mais pourquoi Florian a-t-il éprouvé le besoin de s'expliquer plus clairement, lorsqu'il fait dire à la Fable les vers qui suivent :

« Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble »... ?

La Fable y perd en concision et en légèreté. Néanmoins, cette sorte d'introduction est une jolie bluette, agréablement écrite.

Arrivons aux Fables proprement dites ; elles sont de plusieurs sortes. Comme chez La Fontaine, il y a la fable zoologique, où les animaux représentent des hommes. A ce propos, Florian cite dans la Préface ce passage de Montaigne : « Notre sapience apprend des bêtes les plus utiles renseignements aux plus grandes et plus nécessaires parties de la vie. » Et cela est parfaitement juste : l'homme peut beaucoup apprendre de l'observation des mœurs des animaux ; car il n'est lui-même qu'un

animal altéré, avec cette différence que les animaux ne sont jamais fous. Tous les fabulistes ont compris l'intérêt et la portée de cette vérité. — La fable allégorique est rare chez Florian. La Fontaine nous en donne un exemple dans *La Fortune et le jeune Enfant*. En voici une de Florian, intitulée *La Mort* :

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,
Dans les enfers toute sa cour.
Elle voulait choisir un bon premier ministre,
Qui rendit ses états encor plus florissants.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare avancement à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre.
C'étaient trois sujets excellents ;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendaient justice à leurs talents.
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite ;
Nul n'osait lui rien disputer,
Lorsque d'un médecin arriva la visite ;
Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter :
La Mort même était en balance.
Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment, la Mort n'hésita plus :
Elle choisit l'Intempérance.

Ce genre peut nous paraître un peu monotone aujourd'hui : il plaisait à nos pères, qui avaient l'esprit moins concret que nous et qui aimaient les abstractions.

Nous trouvons aussi chez Florian la Fable qui n'est qu'un vrai conte, où ne paraissent que des hommes dans un rôle d'hommes. Chez La Fontaine, *Le Paysan du Danube* n'est pas autre chose qu'un conte, si le conte est défini comme un récit où nous voyons des hommes parler ou agir, tandis que, dans la Fable, ils ne parlent ou n'agissent que déguisés en animaux. La fable célèbre de Florian, *L'Aveugle et le Paralytique*, est donc un conte, elle aussi, un conte philosophique à la Voltaire ou à la Marmontel. Vous la connaissez tous. Le récit est un peu lent et manque de concision ; il y a, çà et là, un peu trop de cette philosophie humanitaire mise en sentences, si à la mode au dix-huitième siècle ; mais les traits heureux n'y manquent pas.

Voici un autre exemple de conte philosophique, très spirituel, mais qui a le tort d'être fait sur un « simple mot », ce qui est souvent un défaut, souvent aussi un charme chez Florian : *Le courtisan et le dieu Protée*. Vous devinez le thème de la fable : il s'agit d'une peste, qui ne devait cesser que quand le dieu Protée, l'insaisissable Protée, aurait donné son avis. Un courtisan se

charge de lui arracher l'oracle et se présente devant le dieu marin :

Celui-ci, surpris, irrité,
Se change en noir serpent ; sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard messenger du trépas ;
Tandis que, dans sa marche oblique et détournée,
Il glisse sur lui-même et d'un pli fait un pas.
Le courtisan sourit : « Je connais cette allure,
Dit-il...

Voilà qui était très bien et qui suffisait. Florian n'a pas compris que le lecteur souffrirait en lisant la fin du vers :

..., et mieux que toi je sais mordre et ramper.

Cet allongement était inutile, et le sens suffisamment clair. Le dénouement est meilleur, il a le mérite de la rapidité :

Ce trait nous prouve, ami lecteur,
Combien un courtisan peut servir la patrie.

Voici une autre Fable, dans le genre du conte, qui n'est qu'une simple scène : *Le Château de Cartes*.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage,
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons ;
Et le soir, dans l'été soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours.

Le tableau est joli, peint avec soin. Tout le reste ne sert qu'à amener le mot de la fin. Un soir, tandis que le fils cadet bâtit avec toute son attention un château de cartes, l'aîné, qui lit Rollin, demande au père

Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire.

Le père médite une sage réponse, lorsque le hasard vient la lui fournir. Les cris de joie du cadet, qui a réussi à bâtir son château, finissent par troubler son aîné, qui d'un seul coup détruit son long ouvrage :

Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant ».

Il est évident que tous les efforts du poète ont consisté à préparer le trait final.

La plupart des Fables de Florian sont satiriques, purement satiriques, comme celles de Lamothe. Sans adopter aveuglément l'opinion de Taine, il faut reconnaître qu'on en trouve souvent chez La Fontaine ; mais, chez La Fontaine, les Fables ont beaucoup de caractères à la fois : rares sont chez lui les Fables exclusivement satiriques. Chez Florian, au contraire, on peut citer beaucoup de Fables, où, la satire ôtée, il ne reste rien du tout : *L'Eléphant blanc*, par exemple :

Dans certains pays de l'Asie,
On révère les éléphants,
Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie ;
On les sert dans des vases d'or...

Un de ces éléphants apprend que tous ces honneurs sont dus à une croyance religieuse, d'après laquelle

Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans les corps des éléphants blancs.

Tout son dialogue avec le cornac est très bien conduit et prépare le dernier trait :

— Quoi ! vous nous croyez des héros ?
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature ?
— Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure ;
Et, si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture :
Nous sommes fiers et caressants ;
Modérés, quoique tout-puissants ;
On ne nous voit point faire injure
A plus faible que nous ; l'amour dans notre cœur
Reçoit des lois de la pudeur ;
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus :
Quelles preuves faut-il de plus ?
Comment nous croyez-vous des hommes ?

La satire éclôt naturellement, et tout cela ne manque pas d'esprit.

Il y en a moins dans le début du *Singe qui montre la Lanterne magique* :

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,

Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Voilà une faute que n'aurait pas commise La Fontaine : le poète nous donne la moralité d'avance. La Fontaine ne tombe pas dans ce défaut, car prenons bien garde que, lorsque le malicieux fabuliste nous donne une moralité en tête de sa fable, c'est qu'il en a une autre en réserve, toute différente, pour la fin. Ce n'est pas le cas pour Florian. Cette restriction faite, reconnaissons que Florian a merveilleusement composé le boniment du singe Jacqueau :

« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur...

Et, plus loin, nouveau boniment aussi vif et aussi vigoureusement enlevé :

Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune ; et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux....
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde ;
Voyez... »

Mais personne ne voit rien. Encore un joli trait :

« Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;
Mais je ne sais pour quelle cause ,
Je ne distingue pas très bien. »

Les derniers vers sont devenus proverbiaux, ce qui n'est déjà pas un si mince mérite pour un poète et pour un fabuliste...

Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne.

Je vous citerai, pour terminer, une Fable qui est moins connue et où se trouvent réunis pendant tous les mérites de Florian : sa dextérité, son esprit et son habileté à amener le trait ; c'est *L'Hermine, le Castor et le Sanglier* :

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays

Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,
Eprouvent les mêmes transports
Qu'Enée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.

Notons, en passant, que Florian est tellement pénétré de La Fontaine qu'il mêle, comme lui, les souvenirs mythologiques à ses fables : nous retrouvons là ce que j'appelle le demi-burlesque de La Fontaine (Amour, tu perdis Troie... etc.) Je continue :

Mais ce riche pays était de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe,
Où des serpents et des lézards
Se jouait l'effroyable tourbe.
Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine, la première, avance un peu la patte ;
Elle la retire aussitôt ;
En arrière elle fait un saut,
En disant : « Mes amis, fuyons en grande hâte ;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :
Pour arriver là-bas il faudrait se salir ;
Et moi je suis si délicate,
Qu'une tache me fait mourir. »

Voilà encore deux vers qui appuient trop et qui n'étaient pas absolument indispensables.

« Ma sœur, dit le castor, un peu de patience ;
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir ;
Il faut alors du temps et de l'intelligence.
Nous avons tout cela ; pour moi, qui suis maçon,
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont,
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon. »
— « Quinze jours ! Ce terme est bien long,
Répond le sanglier : moi, j'y serai plus vite ;
Vous allez voir comment. » En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpents, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue ;
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain :
« Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin ! »

Le trait final est d'un effet saisissant. Les trois personnages sont très bien choisis, et l'ensemble est parfaitement composé.

Florian nous apparaît donc comme un fabuliste qui ne manque pas de talent : il n'a que des qualités secondaires, de la grâce, de la souplesse, une certaine dextérité spirituelle. On le lit avec agrément.

Nous considérerons, la prochaine fois, avec ses poésies diverses, un autre aspect de son œuvre.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Discours « sur les Symmories », « pour les Mégalo-
politains » et « sur la liberté des Rhodiens ».

Les premiers discours de Démosthène que nous avons étudiés, cette année, nous ont montré l'apprenti orateur se mesurant, pour la première fois, dans sa lutte contre ses tuteurs, avec les difficultés de la vie. Nous avons étudié ensuite le logographe de profession s'exerçant dans son cabinet, pour des clients qui le payent, aux habiletés techniques ; enfin, dans certains plaidoyers, nous avons vu Démosthène abordant directement les affaires politiques et s'attaquant à des hommes d'Etat. Nous arrivons maintenant à l'examen de ses harangues proprement dites, c'est-à-dire aux discours qui étaient prononcés du haut de la tribune du Pnyx, devant l'assemblée du peuple, et qui étaient toujours suivis d'un vote.

Les plus célèbres de ces harangues sont, à coup sûr, l'admirable série des *Philippiques* ; mais, à la date où Démosthène les prononça, il n'en était pas à ses coups d'essais. Nous avons de lui des discours antérieurs à l'année 351, au cours de laquelle précisément il parla pour la première fois contre Philippe : ce sont les discours *sur les Symmories* (354) et *pour les Mégalo-
politains* (353). Je me propose de vous en entretenir aujourd'hui. J'y joindrai, d'ailleurs, une harangue postérieure d'un an à la première *Philippique* et relative à la *liberté des Rhodiens* : elle est de 350. Si je vous en parle, dès maintenant et en dépit de la chronologie, c'est qu'elle présente, avec les deux discours dont je vous ai donné tout à l'heure les titres, un caractère de parenté que j'essayerai de marquer devant vous.

*
* *

Ce qui manque à ces trois harangues, pour qu'on puisse les placer sur la même ligne que les *Philippiques*, c'est d'abord l'intérêt

même du sujet en discussion. Pour presque tous les grands artistes, l'œuvre qui reste, dans leur carrière, comme une date éclatante résulte de deux conditions : d'une part, le plein épanouissement de leurs facultés ; d'autre part, une occasion qui procure à ces facultés le moyen de se manifester dans leur plénitude. Tant que ces deux conditions ne se trouvent pas réalisées, l'artiste ne s'impose pas à l'admiration du public comme un maître : c'est Corneille avant le *Cid*, c'est Racine avant *Andromaque*, ou, si vous voulez encore, c'est Chateaubriand avant le *Génie du Christianisme*.

Avant la première *Philippique*, Démosthène se trouve dans le même état : il n'a pas encore la pleine possession de son génie d'orateur ; il n'a pas encore trouvé l'occasion de manifester ce génie. L'ambition menaçante de Philippe, les progrès qu'il fait avec une si surprenante rapidité, ne préoccupent pas encore Démosthène : ces progrès n'éclatent pas à tous les yeux ; ils ne sont pas évidents, et, par suite, ne peuvent guère inspirer son éloquence. Quand Démosthène parle, c'est forcément sur des questions de moindre importance, d'un intérêt plus spécial et, on peut le dire, secondaire. Aussi étudierai-je brièvement, aujourd'hui, les trois discours que je vous ai annoncés. Leur sujet ne mérite pas qu'on y insiste beaucoup.

De quoi est-il question, en effet, dans la harangue sur les *Symories* ? D'une certaine classification des citoyens d'Athènes au point de vue du paiement des impôts. Si la curiosité des érudits peut se satisfaire à l'étude de ce discours, il ne semble pas, de prime abord du moins, que la question technique qui s'y trouve traitée ait une portée proprement humaine et soit de nature à nous intéresser tous.

Il en est de même du discours pour les *Mégalopolitains*. Le sujet est d'un caractère bien particulier : il s'agit de savoir si les Athéniens doivent, oui ou non, secourir contre Sparte la ville de Mégalopolis.

Quant au discours sur la *liberté des Rhodiens*, il roule tout entier sur la question suivante : faut-il venir en aide aux Rhodiens, qui ont rompu leur ancienne alliance avec Athènes et qui se trouvent aujourd'hui menacés par le roi Mausole ?

Ainsi le caractère commun de ces trois harangues est de ne pas toucher à la question vitale qui fait l'intérêt véritable de l'histoire du *iv^e* siècle, à savoir l'attitude à prendre vis-à-vis de Philippe. L'occasion, qui révèle l'artiste, ne s'est pas encore offerte à Démosthène. Voilà pourquoi les trois discours dont je viens de vous donner l'idée directrice restent, malgré leurs

réelles qualités, en dehors de la grande période de son éloquence.

Est-ce à dire, toutefois, qu'ils ne nous intéressent en rien ? Il serait téméraire de le prétendre, et je vais chercher à vous montrer par où ces harangues se recommandent à notre attention et méritent encore d'être lues.

*
* *

Elles peuvent nous intéresser, d'abord, par le style. Vous vous souvenez de la légende, racontée au temps de Lucien et selon laquelle Démosthène aurait copié huit fois, de sa propre main, l'œuvre entière de Thucydide. On peut ne pas y croire ; ce qui est sûr, en tout cas, c'est que Démosthène lut le grand historien et s'en pénétra. Il étudia, en même temps que sa philosophie politique si profonde, son style si spécial et si hardi. Aussi n'est-il pas étonnant que nous trouvions, dans ses premières harangues, des réminiscences inconscientes ou des imitations volontaires de la *Guerre du Péloponèse*. Démosthène cherche encore sa voie.

Cet orateur, déjà si maître de lui, si grave, mais aussi si aisé, si élégant, dans son plaidoyer *contre Leptine*, — Denys d'Halicarnasse en vante la grâce et le fini, — cet orateur, dis-je, quand il monte à la tribune aux harangues, parle en un langage plus raide, plus tendu, plus dense, quelquefois plus obscur. On dirait de certaines de ses phrases qu'elles sont extraites de l'œuvre de Thucydide (1) ; l'exorde même du discours *sur les Symmories* a dans le tour parfois abstrait de la pensée, dans le vocabulaire hérissé d'infinifits, quelque chose d'archaïque qui devait étonner après Isocrate.

D'où vient, après le plaidoyer *contre Leptine*, ce retour au style de Thucydide ? La réponse est simple : le discours *sur les Symmories* appartient à un tout autre genre d'éloquence. Ce n'est plus un plaidoyer prononcé devant des juges ; c'est une harangue prononcée devant une assemblée politique. Démosthène, pour un discours judiciaire, avait des modèles à imiter : depuis Lysias, depuis Isée, une tradition s'était créée qui s'imposait à tous les orateurs. Il n'en était pas de même pour les discours politiques. Démosthène, pour écrire les siens, n'avait personne qui pût le guider : les devanciers illustres lui faisaient défaut. Son unique ressource était donc d'étudier les discours que Thucydide avait insérés dans son histoire : il les lut de près, en effet, il s'en péné-

(1) *Symm.*, 13 ; 36 ; 38-41.

tra, et, quand il en écrivit à son tour, son style refléta celui que l'historien avait prêté à ses personnages, à Périclès en particulier.

Je m'empresse d'ajouter que ce style n'est pas pourtant un style d'imitation ; il garde son originalité ; il a des traits qui portent la marque de Démosthène. D'abord, un « moi » impérieux s'y découvre avec courage ; un homme s'y révèle avec une forte personnalité. Or, rien de pareil dans l'éloquence impersonnelle, objective, philosophique, de Thucydide. L'historien fait surtout parler des idées ; son tempérament propre, le tempérament même du personnage qu'il fait parler, ne se manifestent guère dans les harangues qu'il compose. Démosthène, au contraire, se met en avant à toutes les pages ; il insiste sur les dangers qu'il court, le courage qu'il met à les braver, sur sa témérité même. Partout il revendique hautement ses responsabilités, au lieu de les fuir. Or ce sera là un trait caractéristique de l'éloquence des *Philippiques* : il n'est pas sans intérêt de le rencontrer déjà dans les discours qui les ont précédées.

Ce n'est pas tout : dans la manière d'énoncer les idées, Démosthène a quelque chose d'incisif, de mordant, de volontiers paradoxal, qui n'est pas dans Thucydide. Il cherche, par là, à empêcher la distraction et à éveiller la curiosité. Certes, il sait, à l'occasion, procéder par formules nettes et qui frappent. Mais, quelquefois, il fait exprès de donner à une vérité de bon sens l'apparence d'un paradoxe (1). Or c'est là une de ses habitudes constantes : Denys d'Halicarnase l'avait déjà remarqué (2). Et, de fait, les exemples de ce procédé dialectique qu'on pouvait tirer des *Philippiques* sont nombreux (3) : l'orateur propose une énigme, l'auditoire en cherche le mot, et il se trouve que c'est un mot de bon sens simple et lumineux. Thucydide n'offre rien de semblable.

Le style des harangues antérieures aux *Philippiques* garde donc, malgré des traces indéniables d'imitation, une réelle originalité. Il annonce celui de la belle période de Démosthène. Ce n'est pas là le plus mince intérêt des discours sur les *Symmories*, pour les *Mégalopolitains* et sur la liberté des *Rhodiens*.

*
* *

Ce n'est pas le seul cependant : la forme mise à part, les idées, elles aussi, peuvent nous intéresser.

Sans doute, je vous l'ai déjà dit, les problèmes qui, chaque fois,

(1) Par exemple, *Sur les Symm.*, 24.

(2) Denys d'Halic., *Sur Thucyd.*, 53.

(3) *Philipp.*, I, 2 ; II, 5 ; *Olynth.*, III, 40.

constituent le fond du débat sont, en eux-mêmes, peu importants : ce sont des questions politiques très secondaires, non seulement pour nous, mais encore pour les Athéniens du iv^e siècle. Des décisions que l'on prendrait dans chaque assemblée, le sort d'Athènes ne dépendait pas ; pourtant la vie n'est point absente des trois discours de Démosthène dont nous nous occupons. Qu'est-ce donc qui la leur communique ? Les dons de psychologue que l'orateur y révèle.

On y découvre d'abord, en effet, l'âme même de Démosthène, avec ses qualités essentielles de bon sens et de possession de soi. Il veut des actes, non des paroles, et des actes réfléchis, étudiés à l'avance, avec le seul souci du vrai, qui est le meilleur fondement de l'utile. Il n'est pas l'homme de l'action à tout prix ; il veut des décisions appropriées aux circonstances : ni vaine agitation, ni négligence, voilà sa règle. Ne pas agir impulsivement, mais réfléchir et prévoir, voilà le devoir du bon citoyen. Il doit être aussi modéré que résolu, aussi éloigné de l'agitation brouillonne et impuissante que de l'imprévoyance paresseuse : c'est l'image même de Démosthène.

On trouve aussi dans ces premières harangues, et admirablement faite, la peinture des autres. Philippe revit dans les *Philippiques*, tout entier, avec son ambition persévérante, ses ruses, son activité que rien ne décourage, son entourage bizarre, ses forces incontestables, ses faiblesses cachées. De même, Athènes s'y montre avec ses bons et ses mauvais instincts, sa douceur de mœurs, ses inconséquences, sa curiosité pour les beaux discours, son horreur de l'effort, sa crédulité prompt~~e~~ aux bonnes nouvelles, et, enfin, sa générosité naturelle, qui parfois se réveille et se ressaisit. Or, dans les harangues qui précèdent, on voit Athènes encore, mais de plus le grand Roi, les villes grecques. Démosthène sait le fort et le faible des divers peuples dont il parle ; il connaît leurs désirs, leurs préjugés, leur politique. Par les analyses qu'il nous en donne, il arrive à nous intéresser. Tous ces peuples revivent ainsi devant nous et deviennent, pour ainsi dire, nos contemporains.

*
* *

Après ces généralités, je voudrais prendre un exemple. Nous choisirons, si vous le voulez bien, le discours *sur les Symmories*.

Je vous ai déjà dit, en gros, de quoi il était question dans ce discours. Il était venu à la pensée de certains Athéniens du v^e siècle d'organiser, avec tous les Grecs, une vaste croisade

contre la Perse. Cette idée avait été, autrefois, celle d'Isocrate. Vers l'année 354, on la soumit aux délibérations du peuple et Démosthène la combattit. Selon lui, en effet, c'était une folie de la part des Athéniens de déclarer la guerre au grand Roi : d'abord, ils ne seraient pas suivis, l'opinion générale étant encore mal préparée à la lutte contre la Perse ; en second lieu, ils n'étaient pas, financièrement, en état de faire la guerre. Conclusion : ne luttons pas encore, mais proposons-nous de lutter plus tard et, en attendant, organisons-nous. On se rangea à l'avis de Démosthène : sa harangue fut suivie d'un vote favorable de l'assemblée du peuple. Dans un autre de ses discours (1), en effet, où il a l'occasion de parler du débat sur les Symmories, il rappelle que ses concitoyens adoptèrent son avis dans cette circonstance.

Comment donc avait-il développé sa thèse ? Prenons le discours même.

Au début, nous trouvons des phrases un peu abstraites, à la Thucydide : « Athéniens, prendre la parole pour louer vos ancêtres, c'est choisir sans doute un sujet qui vous plaît, mais c'est mal comprendre l'intérêt de ces grands hommes. L'orateur qui s'efforce de célébrer des actions auxquelles la parole ne peut atteindre, peut bien emporter la gloire de l'éloquence ; mais il n'égale jamais l'opinion de l'auditeur sur ces héros, et leur vertu semble ainsi rabaissée. Pour eux, le meilleur des panégyristes est le temps, qui les éloigne de nous, sans que leurs hauts faits aient jamais été surpassés. Aussi, je ne viens vous parler que de vos intérêts et des dispositions que vous avez à prendre. »

Nous avons là un exorde d'un caractère général, un lieu commun sur les ancêtres, facile, mais inutile. Pour le fond comme pour la forme, le discours que Démosthène imite ici est celui que Thucydide avait prêté à Périclès.

Immédiatement après, l'orateur personnel et passionné se révèle. La forme devient plus incisive, plus mordante : « Nous autres, orateurs, tous tant que nous sommes, nous aurons beau nous montrer habiles à bien dire, vos affaires n'en iront pas mieux ; mais que le premier venu, montant à la tribune, vous montre quelles mesures la circonstance exige, quels sont les besoins et comment vous pouvez y faire face, à partir de ce moment vous n'avez plus rien à craindre. » Ici, aussitôt après l'exorde, qui est solennel et de tour philosophique, le tempérament même de Démosthène nous apparaît.

(1) *Sur la lib. des Rhod.*, § 6.

L'orateur arrive alors au point essentiel de la discussion : il regrette les dissensions particulières qui existent entre les Grecs et qui, en cas de guerre contre la Perse, empêcheraient l'action commune ou la gêneraient tout au moins. A l'appui de ses craintes, il emprunte des exemples à l'histoire contemporaine. Au lieu de faire fond sur des principes abstraits, sur une politique métaphysique, il tire ses conclusions de faits tangibles, saisissables, empruntés à l'expérience quotidienne et à l'histoire récente :

« Athéniens, si le roi de Perse est évidemment l'agresseur, l'alliance des Grecs ne nous fera pas défaut, et c'est avec reconnaissance qu'ils nous verront prendre leur défense et combattre à leur tête. Mais, quand le danger est encore incertain de ce côté, si nous prenons les devants et si nous déclarons la guerre, nous pourrions bien, je le crains, rencontrer dans les rangs de nos ennemis ceux-là mêmes dont nous embrassons la cause. Le roi, s'arrêtant dans sa marche, si tant est qu'il veuille attaquer les Grecs, donnera de l'or à quelques-uns d'entre eux et leur offrira son amitié. Ceux-ci voudront réparer leurs pertes particulières, et, tout entiers à cette pensée, ils négligeront le salut commun. Ne vous jetez pas, je vous en conjure, dans ces embarras, dans cette folie. »

Puis vient une attaque vigoureuse contre les orateurs qui font à peu de frais de belliqueuses déclarations à la tribune : « A ceux qui font les braves et qui veulent toujours vous jeter dans une guerre, je dis qu'il n'est pas difficile de se montrer courageux quand on délibère, ni beau parleur à l'approche du danger. Ce qui est difficile, et ce qu'il faut, c'est se montrer courageux dans le danger et sage dans le conseil. »

C'est là une idée essentielle de Démosthène, qu'il n'a cessé de rappeler dans toutes ses harangues postérieures. Vous voyez donc quelle est, au point de vue de l'histoire de son talent, l'importance de ce discours.

On y retrouve, d'ailleurs, toute sa perspicacité psychologique. Les Athéniens s'imaginent que les autres Grecs ont peur du grand Roi : « Sans doute, vous leur parlerez des mauvais desseins du roi de Perse contre eux. Croyez-vous donc qu'ils ne s'en aperçoivent pas ? Pour moi, je suis bien convaincu du contraire ; mais cette crainte n'est pas assez forte pour dominer leur haine contre vous ni leurs dissensions entre eux. Nos députés s'en iront de ville en ville répéter partout le même refrain, et ce sera tout (1). » L'ob-

(1) Sur les *Symm.*, § 12.

servation est juste et fine ; on pourrait en citer, d'ailleurs, bien d'autres exemples, sur lesquels je ne m'arrêterai pas.

J'ai hâte d'arriver à l'organisation que Démosthène préconise. Je n'entre pas dans le détail des mesures qu'il propose ; je note seulement le tour paradoxal qu'il donne à l'exposé qu'il en fait.

Après avoir établi le système des « classes » pour les contribuables, il pose la question suivante : combien faut-il demander d'argent à chacune d'elles ? Et il répond : pour le moment, nous ne leur demanderons rien :

« Quant à l'argent et aux moyens sûrs de s'en procurer, ce que je vais vous dire va, je le sais, vous sembler un paradoxe ; je le dirai pourtant. Si vous voulez y réfléchir, vous reconnaîtrez que, seul, j'ai vu juste et exactement prédit ce qui doit arriver. Je dis qu'il ne faut pas parler d'argent en ce moment. Nous avons, en effet, des ressources grandes, honorables, légitimes, mais y recourir aujourd'hui serait les détruire pour plus tard. Abstenons-nous donc d'y toucher, c'est en les laissant où elles sont, que nous les retrouverons au besoin. Quelles sont donc ces ressources, qui n'existent pas aujourd'hui et qui doivent exister un jour ? Je vais vous expliquer cette énigme. Athéniens, considérez cette ville qui s'étend sous vos yeux. Il y a là peut-être plus de richesses que dans toutes les autres villes ensemble. Or voici la disposition de ceux qui les possèdent. Quand bien même tous vos orateurs viendraient les effrayer en disant : « Le roi de Perse va venir, le voici à nos portes, on ne peut l'éviter » ; et, quand autant d'oracles viendraient confirmer ce langage, bien loin d'arriver au trésor, l'argent ne se montrerait même pas, on ne voudrait même pas avouer qu'on en possède. Mais que ces terreurs de paroles se changent en réalité, qui serait assez insensé pour ne pas donner, pour ne pas tout offrir de lui-même ? Qui aimerait mieux périr avec toute sa fortune que d'en sacrifier une partie pour soi et les autres ? L'argent arrivera donc, je l'affirme, quand ce sera nécessaire, mais pas avant. Je ne veux pas en demander plus tôt » (1).

Après le dialecticien d'apparence paradoxale, voici l'homme à l'esprit pratique : « Tout ce qu'on exigerait, ou plutôt tout ce qu'on voudrait exiger, se réduirait à si peu de chose qu'il est moins ridicule de ne rien demander. Voyez, en effet : est-ce le centième que vous prendrez ? Cela fera soixante talents. Irez-vous jusqu'au cinquantième ? Vous en aurez le double. Qu'est-ce que cela auprès des 1.200 chameaux qui portent, nous dit-on, les trésors du roi de Perse ? Voulez-vous prendre le douzième, cinq

(1) *Sur les Symm.*, §§ 24 sqq.

cents talents ? Mais, d'abord, vous ne supporteriez pas un fardeau si lourd, et, en supposant qu'on pût faire rentrer cette somme, elle ne couvrirait pas les frais de la guerre. Il faut donc préparer tout le reste, mais laisser l'argent aux mains qui le possèdent. Le moment venu, les citoyens l'apporteront d'eux-mêmes (1). »

Puis, tout à la fin du discours, le psychologue reparait. Les Athéniens se posaient avec anxiété deux questions : — 1^o Le Grand Roi avait à sa disposition des mercenaires grecs ; que feraient-ils en cas de guerre ? — 2^o Thèbes, pendant les guerres médiques, s'était déclarée pour la Perse ; que ferait-elle dans l'expédition projetée ? — Voici ce que répondit Démosthène :

« Certains d'entre vous craignent qu'avec son or le Roi ne soude beaucoup de troupes étrangères ; mais cette crainte ne me paraît pas fondée. Sans doute, s'il s'agissait de marcher contre l'Égypte, contre Oronte, ou quelque autre barbare, il se trouverait beaucoup de Grecs qui viendraient se mettre à sa solde, moins pour le délivrer de ses ennemis que pour se délivrer eux-mêmes de la misère, et gagner quelque aisance pour eux ; mais un Grec marcher contre la Grèce, jamais ! Où irait-il après cela ? En Phrygie, au pays des esclaves ? Eh ! quoi, quand nous repoussons les Barbares, ne combattons-nous pas pour notre pays, notre vie, nos mœurs, notre liberté, et tout ce qu'il y a de plus précieux au monde ? Et il se trouverait un homme assez misérable pour trahir, au prix d'un faible salaire, lui-même, ses parents, les tombeaux de ses ancêtres, la patrie ! Non, non, il n'en est point. Mais il n'est même pas de l'intérêt du roi de soumettre la Grèce par des troupes grecques. Ceux qui nous vaincraient seraient plus forts que lui, depuis longtemps. Ce qu'il veut, ce n'est pas nous détruire pour se donner des maîtres, c'est augmenter le nombre de ses esclaves, ou du moins conserver ceux qu'il possède.

« Mais les Thébains ne se joindront-ils pas à lui ? C'est un point qu'il est difficile de toucher devant vous. Thèbes vous est odieuse ; on ne peut rien vous en dire, la chose fût-elle vraie, fût-elle heureuse pour vous. Cependant, quand on délibère sur de grands intérêts, on ne doit, pour aucun motif, écarter une réflexion utile. Je crois donc que, bien loin d'être disposés à marcher avec le Roi contre les Grecs, les Thébains donneraient volontiers tout ce qu'ils possèdent pour acheter l'occasion d'effacer leurs anciens torts envers la patrie commune. Mais, qu'on

(1) Sur les *Symm.*, §§ 26-27.

leur suppose, si l'on veut, cette bassesse, ne voyez-vous pas tous que, les Thébains se mettant avec notre ennemi, leurs ennemis à eux seraient pour nous ? »

Après cette double réfutation, l'orateur termine en quelques mots : il exhorte ses concitoyens à agir. « comme l'eussent fait leurs ancêtres » et à ne pas se contenter d'écouter des discours.

*
* *

Telle est la harangue sur les *Symmories* ; elle peut servir à caractériser les harangues de la période antérieure aux *Philippiques*. Voilà pourquoi je l'ai choisie comme type et analysée d'un peu près.

Nous avons vu que Démosthène s'y révélait déjà comme un orateur politique de premier ordre, avec des qualités d'écrivain sans doute, mais aussi et surtout avec des qualités de dialecticien et de psychologue, d'homme d'Etat à la fois idéaliste et pratique, généreux dans ses idées et prudent dans son action. Cette harangue valait donc bien la peine qu'on s'y arrêtât.

G. C.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Les débuts de Corneille : « *Mélite* ». — La « *Sophonisbe* » de Mairet.

J'ai essayé de vous montrer, la dernière fois, comment Corneille avait pu faire, au fond de sa province, son apprentissage de poète dramatique. Nous avons vu qu'il ne doit rien aux anciens, ni aux étrangers, ni aux poètes français du Moyen Age et de la Renaissance. Mais je vous ai dit qu'il avait eu à sa disposition une grande quantité d'œuvres de ses prédécesseurs immédiats, dont beaucoup avaient précisément pour auteurs des Normands (comme Montchrestien, qui était de Falaise) ; j'ai ajouté qu'un certain nombre de pièces avaient même été imprimées à Rouen, et que Corneille avait pu facilement les avoir sous les yeux.

Cela est plus vrai encore que je ne le pensais : une thèse récente de M. Marsan sur *Mairet et la pastorale* nous a, en effet, apporté sur ce sujet de curieux renseignements. Je puis dire, aujourd'hui, que ce fut même un avantage pour Corneille d'être à Rouen et non à Paris, en 1620. De 1600 à 1620, en effet, ce sont les imprimeurs de Rouen qui ont la grande vogue, et qui « dament le pion » aux imprimeurs parisiens. Hardy, qui avait donné à Paris les trois premiers volumes de ses œuvres, fait imprimer à Rouen en 1626 le quatrième volume in-8°. Cela nous permet même de prendre parti dans la discussion sur la date de *Mélite*. Fontenelle place cette pièce en 1625, d'autres en 1629. Or Corneille lui-même nous déclare qu'il a eu pour guide « feu Hardy » : il est probable qu'il n'a lu Hardy qu'après la publication de l'édition de Rouen de 1626, et que, par suite, *Mélite* est postérieure à 1625.

M. Marsan nous apprend aussi que des troupes ambulantes descendaient volontiers la Seine et ne manquaient pas de séjourner à Rouen. C'est donc là que Corneille a pu faire sa première éducation théâtrale. C'est là qu'il a lu ou vu jouer Hardy, Théophile, Racan. C'est là qu'il a lu l'*Astrée* et les autres romans. Mais tout cela n'aurait servi à rien, s'il n'avait eu pour guide,

comme il nous le dit lui-même, « un peu de sens commun ». C'est grâce à ce bon sens qu'il a su éviter la grossièreté ou les pointes à l'italienne, et même pressentir les avantages de l'unité d'action et de l'unité de lieu. Avec ce modeste bagage, Corneille donnait *Mélite*, en 1629, selon toute probabilité.

Qu'était-ce que *Mélite* ? A coup sûr, ce n'était pas un chef-d'œuvre. Ce « coup d'essai » ne fut certainement pas un « coup de maître ». Il est intéressant cependant d'étudier cette première pièce, pour se rendre un compte exact du talent de Corneille à ses débuts.

Je dois vous dire d'abord que les éditions ordinaires de Corneille ne donnent pas le texte original, tel qu'il fut imprimé en 1633. Vous savez que Corneille n'avait pas la prétention de « couler en bronze », et qu'il modifiait ses pièces à chaque réimpression. *Mélite* a été réimprimée en 1644, en 1657, et retouchée chaque fois ; à tel point que 1.200 vers environ sur 1.800 ont été refaits, sans compter les scènes qui ont été entièrement transformées et les personnages qui ont disparu. Ce n'est que sur une édition savante que vous trouverez toutes les variantes, au bas des pages, avec leur date.

Le titre de l'édition originale est : *Mélite, ou les Fausses Lettres, pièce comique*. — Cette pièce est donc une comédie ? Non, car il y a beaucoup de scènes tragiques, des provocations en duel, des cris de vengeance et de mort, des projets de suicide. — Alors, c'est une tragédie ? Non pas, car il n'y manque pas de scènes de nourrice ou de soubrette d'une grande gaieté. — Est-ce un drame moderne, un vaudeville ? Pas davantage. — *Mélite* est un je ne sais quoi, qui n'a pas de nom dans la langue du théâtre, une sorte de pot pourri, qui, d'après les calculs de l'auteur lui-même, doit être censé durer d'un mois à six semaines environ.

Quel en est le sujet ? Voici l'analyse que Corneille lui-même donne de sa pièce, en 1660, sous forme d'un argument très court :

« Eraste, amoureux de *Mélite*, la fait connaître à son ami Tircis, et, devenu peu après jaloux de leur hantise, fait rendre des lettres d'amour supposées, de la part de *Mélite*, à Philandre, accordé de Cloris, sœur de Tircis. Philandre s'étant résolu, par l'artifice et les suasions d'Eraste, de quitter Cloris pour *Mélite*, montre ces lettres à Tircis. Ce pauvre amant en tombe en désespoir, et se retire chez Lisis, qui vient donner à *Mélite* de fausses alarmes de sa mort. Elle se pâme à cette nouvelle, et témoignant par là son affection, Lisis la désabuse, et fait revenir Tircis, qui l'épouse. Cependant Cliton ayant vu *Mélite* pâmée, la croit

morte, et en porte la nouvelle à Eraste, aussi bien que de la mort de Tircis. Eraste, saisi de remords, entre en folie ; et remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivants, il lui va demander pardon de sa fourbe, et obtient de ces deux amants Cloris, qui ne voulait plus de Philandre après sa légèreté. »

Je ne sais si vous avez très bien compris ; mais cet exposé a l'air d'être d'une complication extraordinaire. La pièce n'est pourtant pas très embrouillée et peut clairement s'analyser. Supprimons Lisis et Cliton, qui ne servent à rien. Voici ce qui se passe : Eraste aime Mélite depuis deux ans ; il commet l'imprudence d'introduire chez elle son ami Tircis, dont la sœur Cloris est aimée de Philandre... — nous avons là une « partie carrée », plus un personnage. — ...Tircis, qui, naturellement, va s'empêcher de Mélite et parviendra à supplanter Eraste. Eraste, furieux, suppose de fausses lettres de Mélite à Philandre : le bon Philandre, trompé par ces lettres, se croit réellement aimé de Mélite, et, sans vergogne, abandonne Cloris. Tircis et Eraste sont trompés eux-mêmes ; Tircis déclare qu'il va se tuer, et Eraste devient fou. Finalement, tout s'explique : Tircis épouse Mélite, Eraste épouse Cloris, et le trop léger Philandre n'épouse personne.

Cette pièce contient beaucoup d'invéraisemblances et d'enfantillages. Elle est toujours sur le point de finir, et un mot suffirait à dénouer, à chaque instant, la situation. Les monologues y sont nombreux, les comédiens les « souhaitaient », on peut même dire les exigeaient. Néanmoins la pièce est pleine d'intérêt ; on ne pourrait certes pas la jouer avec succès, même à l'occasion d'un centenaire ; mais elle se lit et se relit. Hardy, qui a pu la lire ou la voir jouer, disait : « C'est une bonne farce », entendez : c'est une pièce qui rapporte aux acteurs. — D'autres prétendent qu'il aurait dit : « C'est une jolie bagatelle ». Tenons-nous-en à cette dernière appréciation, elle ne manque pas de vérité. Il y a dans *Mélite* beaucoup de vers joliment frappés, et qui annoncent déjà la mâle facture du grand Corneille. Voici, par exemple, un passage d'une scène entre Mélite et sa nourrice :

LA NOURRICE.

J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde ;
 Mais, puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
 Eraste n'est pas homme à laisser échapper ;
 Un semblable pigeon ne se peut rattraper,
 Il a deux fois le bien de l'autre et davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, et tâche d'en jouir.

MÉLITE.

Il suit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.

LA NOURRICE.

Auprès de sa splendeur, toute autre est fort petite.

MÉLITE.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite, étant riche à ce point.

MÉLITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point ?

LA NOURRICE.

Oui, ce n'est que par là qu'on est considérable.

MÉLITE.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.

Un homme, dont les biens font toutes les vertus,

Ne peut être estimé que des cœurs abattus.

Voici le passage qui a trait à la folie d'Eraste, et qui est assez originalement enlevé :

ERASTE.

Détacher Ixion pour me mettre en sa place !

Mégères, c'est à vous une indiscrete audace.

Ai-je, avec même front que cet ambitieux,

Attenté sur le lit du monarque des cieux ?

Vous travaillez en vain, barbares Euménides ;

Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.

Quoi ! Me presser encor ? Sus, de pieds et de mains

Essayons d'écarter ces montres inhumains.

A mon secours, esprits ! Vengez-vous de vos peines !

Ecrasons leurs serpents ! Chargeons-les de vos chaînes !

Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissants.

Et plus loin :

Tu t'enfuis donc, barbare ! et, me laissant en proie

A ces cruelles sœurs, tu les combles de joie.

Non, non, retirez-vous, Tisiphone, Alecton,

Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.

Vous me connaissez mal ; dans le corps d'un perfide
Je porte le courage et les forces d'Alcide.
Je vais tout renverser dans ces royaumes noirs,
Et saccager moi seul ces ténébreux manoirs,
Une seconde fois, le triple chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière,
J'irai du fond d'enfer dégager les Titans ;
Et, si Pluton s'oppose à ce que je prétends,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

Tout cela est vigoureux et bien frappé : c'est déjà du Corneille, mais du Corneille de 1629.

Il est étonnant qu'un si jeune homme ait pu faire une pièce semblable. La pièce, d'abord jouée sans grand succès, fut ensuite l'objet d'un véritable engouement. Elle donna lieu à un grand événement parisien : ce fut à l'occasion de *Mélite* que Mondory fonda la troupe du Marais, qui joua concurremment dès lors avec celle de l'Hôtel de Bourgogne.

Les gens du métier ne ménagèrent pas leurs critiques à l'action et au style de *Mélite* ; Corneille s'est expliqué là-dessus dans son *Examen* : « Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une pièce dont le nœud n'avait aucune justesse. Eraste y fait contrefaire des lettres de *Mélite*, et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connaît point l'écriture, et qui lui défend de l'aller voir... Eraste n'est pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture... La folie d'Eraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnois dès lors en mon âme ; mais c'étoit un ornement de théâtre qui ne manquait jamais de plaire et se faisait souvent admirer... » Corneille, on le voit, se rendait compte des « irrégularités » de sa pièce.

Encouragé par ce premier succès, Corneille va continuer à écrire. Après avoir réussi sans connaître les règles, il va se mettre, avec une modestie vraie, à les étudier, non d'après les chefs-d'œuvre grecs, non d'après le genre auquel il va s'adonner (il ne sait pas encore distinguer une comédie d'une tragédie), non d'après les observations des critiques : il n'y a pour ainsi dire pas de critiques avant Chapelain et le *Cid*. Il s'agit surtout, pour lui, de contenter l'entourage de Richelieu, car tel est le but de Corneille à ce moment, malgré ses protestations d'indépendance. Dans la préface de *Clitandre*, il le prend de haut avec les anciens, avec les règles, avec tout

le monde : « De sorte qu'en l'état que je donne cette pièce au public, conclut-il, je pense n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici. »

Corneille comprend qu'un grand besoin d'ordre se fait sentir dans la littérature, comme dans la politique ; c'est l'époque de Malherbe et de Balzac, de l'hôtel de Rambouillet ; l'Académie va naître. Et Corneille n'est pas seul, à ce moment, à travailler pour le théâtre ; il a de redoutables rivaux : Rotrou, Mairet, Scudéry, Du Ryer.

Rotrou, né en 1609, est, en 1629, un jeune homme de dix-neuf ans. Il compose des pièces romanesques, avec une fécondité pareille à celle de Hardy. Il meurt très jeune, à 41 ans, en 1650, laissant trente-six pièces de théâtre. En 1628, il a déjà donné *L'Hypochondriaque ou le Mort amoureux* et *La Bague de l'Oubli*. Dans la première de ces deux pièces, il s'agit d'un amant désespéré qui devient fou en apprenant la mort de sa maîtresse ; alors on ranime devant lui des cadavres ; gagné par la contagion, il reprend lui-même ses esprits, et tout finit par un mariage. — Dans *La Bague de l'Oubli*, ce sont des voleurs qui enlèvent un amant, au milieu des aventures les plus fantastiques. Ces deux œuvres sont déjà pleines de talent et de facilité : Corneille appellera Rotrou son père, parce que Rotrou l'a devancé de quelques mois au théâtre, bien que Rotrou fût plus jeune que lui.

Mairet (1604-1686) naît deux ans avant Corneille et meurt deux ans après lui. Il est né et mort à Besançon. Il est, en 1629, un jeune homme de 25 ans, et déjà sa tragédie pastorale de *Sylvie* (1624) lui a valu une grande réputation. En 1629, il donne sa tragédie de *Sophonisbe*, dont Corneille a dit qu'elle contenait des parties inimitables. On peut dire que ce sont les lauriers de Mairet qui ont empêché Corneille de dormir.

La *Sophonisbe* de Mairet est très facile à analyser :

Acte I : Syphax, roi de Numidie, est en conversation chagrine avec sa femme, Sophonisbe. Il a intercepté une lettre de sa femme à Massinisse, assez suspecte. Sophonisbe se défend d'aimer Massinisse. Monologue de Syphax. Sophonisbe avoue à sa confidente Phénice son amour pour Massinisse.

Acte II : Les filles de Sophonisbe vont sur les murs de Cirta pour voir l'issue de la bataille entre les Numides et les Romains. Pendant ce temps, Sophonisbe récite un monologue. On apprend que la bataille est perdue et que Syphax est tué. Sophonisbe veut mourir : Phénice lui conseille de séduire plutôt le vainqueur.

Acte III : Massinisse ordonne d'emporter d'assaut le palais et de prendre Sophonisbe. Puis, en termes très polis, il offre ses services à Sophonisbe, ce qui fait dire à Phénice : « Il se prend ». Il propose à la Reine de l'épouser dès le soir.

Acte IV : Duo d'amour entre Sophonisbe et Massinisse (Syphax n'est pas encore enterré). Survient Scipion, qui fait mander Massinisse : Scipion veut le faire renoncer à son amour. Massinisse promet à Sophonisbe qu'elle ne sera pas conduite à Rome.

Acte V : Monologue de Massinisse. Les ordres de Scipion sont irrévocables : il permet seulement à Sophonisbe de se tuer, au lieu d'être emmenée à Rome. Massinisse envoie à Sophonisbe une coupe empoisonnée et une lettre ; Sophonisbe avale le poison. Massinisse ne veut pas lui survivre et se poignarde.

Cette pièce est très simple, pleine de clarté et de vraisemblance tragique. L'action n'y dure que vingt-quatre heures. Tout se passe à Cirta ; il y a donc à peu près unité de temps et unité de lieu.

On peut reprocher peut-être au cinquième acte d'être trop long ; d'introduire Syphax, qui ne paraît qu'au premier acte. Mairet a pris aussi de grandes libertés avec l'histoire, et son Massinisse n'est pas le Massinisse de l'histoire, qui est mort à quatre-vingt-dix ans, en laissant cinquante-quatre fils. Mais tous ces défauts sont excusables, à cette époque, et sont rachetés, d'ailleurs, par une émotion tragique si intense, qu'on pourrait encore jouer cette pièce aujourd'hui.

Les très beaux vers y abondent, et Corneille ne s'est pas fait faute d'emprunter à Mairet des hémistiches, parfois même des vers entiers. Corneille écrira lui-même une *Sophonisbe*, à l'âge de cinquante-sept ans, et le même sujet sera encore abordé par Voltaire.

Voici un beau passage de la pièce de Mairet : le discours de Scipion à Massinisse pour le détourner de Sophonisbe :

SCIPION.

Eh ! bien, cher Massinisse, est-il sous le soleil
Un Roi dont le bonheur soit au vôtre pareil ?
Quoi ? Bons Dieux ! Dans le cours d'une même journée,
Recouvrer un royaume et faire une hyménée ?
Pour moi, je ne crois pas que, sans enchantement,
On puisse aller plus loin et plus légèrement.
Certes, quand le récit de toutes ces merveilles
De Lélie et de moi vint frapper les oreilles,
Tous deux poussés pour vous d'une même amitié,
O grands Dieux ! dimes-nous, c'est trop de la moitié.
En effet, vous pouviez, sans ternir votre gloire,
Vous contenter pour lors de la seule victoire.

Il n'étoit pas besoin de faire, en même temps,
Deux exploits si fameux et si fort importants.
Mais, peut-être, est-ce un bruit qui court à l'aventure,
Et que toute une armée a cru par conjecture.
De moi mon jugement, jusqu'ici suspendu,
Ne concevra jamais cet hymen prétendu,
Que la confession, qu'en fait la Renommée,
Par votre propre aveu ne me soit confirmée.
Otez nous donc de doute, et faites, s'il vous plait,
Que nous sachions de vous la chose comme elle est.

On voit que les vers sont bien frappés et ont déjà une allure classique. Corneille les a étudiés à loisir, non sans quelque dépit. Il sentait qu'il avait affaire là à forte partie.

Nous continuerons, la prochaine fois, à suivre Corneille dans ses premiers essais: nous le verrons cherchant sa voie, tâtonnant avec la gaucherie de l'inexpérience. Il triomphera bientôt cependant, grâce à sa volonté indomptable.

A. C.

L'Église et l'État en France, depuis l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

La Révocation de l'Édit de Nantes.

Louis XIV avait songé, toute sa vie, à extirper l'hérésie; mais ce fut surtout après la paix de Nimègue, quand il se vit libre d'ennemis, qu'il résolut de s'y employer.

« Le roi commence à penser sérieusement à son salut, écrit M^{me} de Maintenon, le 24 août 1682. Si Dieu nous le conserve, il n'y aura plus qu'une religion dans son royaume. C'est le sentiment de M. de Louvois, et je le crois plus volontiers là-dessus que M. de Colbert, qui ne pense qu'à ses finances et presque jamais à la religion. »

Deux ans plus tard, la grande affaire est en train : « Le roi, dit M^{me} de Maintenon, a le dessein de travailler à la conversion des hérétiques ; il a souvent des conférences là-dessus avec M. Le Tellier (le chancelier) et M. de Châteauneuf (secrétaire d'Etat pour les affaires des réformés), où l'on voudrait me persuader que je ne serais pas de trop. M. de Châteauneuf a proposé des moyens qui ne conviennent pas ; il ne faut pas précipiter les choses ; il faut convertir et non persécuter. M. de Louvois voudrait de la douceur, ce qui ne s'accorde point avec son naturel et son empressement de voir finir les choses. Le roi est prêt à faire tout ce qui sera jugé le plus utile au bien de la religion. »

On voit par ce passage que M^{me} de Maintenon a été accusée, à tort, d'avoir été l'inspiratrice de la Révocation. Elle était née calviniste et restait, comme telle, en butte aux soupçons des catholiques et aux reproches des protestants. Cela la mettait dans un grand embarras et l'obligeait d'approuver des choses fort opposées à ses sentiments : « On est bien injuste de m'attribuer tous ces malheurs, disait-elle ; s'il était vrai que je me mêlasse de tout, on devrait bien m'attribuer quelques bons conseils. »

L'influence de M^{me} de Maintenon fut indirecte ; elle rendit le roi dévot, elle lui inspira un regret sincère des désordres de sa jeunesse et, dans son étroite dévotion, Louis XIV crut ne rien pouvoir faire de plus agréable au ciel que de ramener l'unité religieuse dans ses Etats. Il crut ainsi rendre à Dieu un signalé service et assurer son salut. « Sa Majesté a beaucoup de piété, disait Ezéchiél Spanheim, chargé d'affaires de Brandebourg, mais sa religion est d'une telle sorte qu'elle ne l'empêchera jamais de déclarer une guerre injuste ou de persécuter ses sujets. »

Louis XIV avait encore quelques scrupules ; il se demandait s'il avait le droit de révoquer l'Edit « perpétuel et irrévocable » rendu par son aïeul ; un *Conseil de conscience particulier*, composé de deux théologiens et de deux jurisconsultes, décida qu'il pouvait et qu'il devait révoquer l'Edit.

Au commencement d'octobre 1685, le roi réunit ses conseillers et n'eut pas de peine à triompher des timides objections de MM. de Croissi et de Seignelai. Le dauphin, alors âgé de 24 ans, représenta qu'il était à craindre que les huguenots prissent les armes... que, supposé qu'ils n'osassent le faire, un grand nombre sortiraient du royaume, ce qui nuirait au commerce et à l'agriculture, et par là même affaiblirait l'Etat. Cette intervention du dauphin, si honorable pour lui, ne sauva pas les protestants. Le roi répondit qu'il avait tout prévu pour le cas d'insurrection. Quant à la raison d'intérêt, il la jugea peu digne de considération comparée aux avantages d'une opération qui rendrait à la religion sa splendeur, à l'Etat sa tranquillité et à l'autorité tous ses droits. (*Mém. du duc de Bourgogne.*)

La révocation fut donc décidée. Le roi confia la rédaction de la nouvelle loi au chancelier Michel Le Tellier, retenu à Paris par ses infirmités pendant que la Cour était à Fontainebleau. Le Tellier dicta le texte à M. de Châteauneuf. Le roi en prit connaissance le 15 octobre 1685, demanda quelques retouches, et, le 17 octobre, la nouvelle loi fut expédiée à tous les intendants, pour être publiée en même temps par tout le royaume, à l'exception de l'Alsace, à laquelle on n'osa toucher.

Le 22 octobre, la déclaration royale fut enregistrée dans tous les Parlements. Ces grands corps, qui avaient opposé tant de résistance à l'Edit de Henri IV, confirmèrent sans observations le rescrit barbare de Louis XIV.

L'Edit de révocation expose dans son préambule « que la meilleure et la plus grande partie de ceux de la R. P. R. ont embrassé la catholique », que dès lors l'exécution de l'Edit de Nantes demeure inutile, et que le roi a cru ne pouvoir rien faire

de mieux que de le révoquer, « pour effacer entièrement la mémoire des maux que cette fausse religion a causés dans le royaume.

Les temples seront incessamment démolis. Défense de s'assembler pour l'exercice de la religion prétendue réformée en quelque lieu que ce soit, à peine de confiscation.

Ordre aux ministres qui ne se convertiront pas de sortir du royaume dans le délai de quinze jours.

Interdiction de toutes écoles protestantes.

Ordre de faire baptiser les enfants protestants par les curés des paroisses, à peine de 500 livres d'amende, et de plus grande si le cas le requiert. Les enfants seront élevés dans la religion catholique.

Un délai de quatre mois est accordé aux religionnaires fugitifs pour rentrer dans le royaume et recouvrer la possession de leurs biens ; ce délai passé, les biens demeureront confisqués.

Défense aux religionnaires de sortir du royaume, à peine de galères pour les hommes, et de confiscation de corps et de biens pour les femmes.

Confirmation des lois portées contre les relaps. Un dernier article semblait reconnaître la liberté de conscience individuelle et permettait aux religionnaires, « en attendant qu'il plût à Dieu les « éclairer comme les autres de demeurer dans le royaume, pays « et terres de l'obéissance du roi, y continuer leur commerce et « jouir de leurs biens sans pouvoir être troublés ni empêchés « sous prétexte de la dite religion ».

Mais, dans le mois qui suivit l'Edit, Louvois le commentait en ces termes : « Sa Majesté veut qu'on fasse sentir les dernières « rigueurs à ceux qui ne voudront pas se faire de sa religion, et « ceux qui auront la sotte gloire de rester les derniers doivent « être poussés jusqu'à la dernière extrémité... Qu'on laisse les « soldats vivre *fort licencieusement*. »

La situation faite aux protestants était vraiment terrible ; sans temples, sans ministres, sans état civil, enfermés dans le royaume comme dans une geôle, jetés sur les galères à la première tentative d'évasion, ils n'avaient à choisir qu'entre la conversion pure et simple, ou la conversion apparente avec toutes ses hontes et tous ses dangers. On n'exagérera rien en disant que l'Edit les réduisait au désespoir.

Si les dragonnades avaient commencé à un moment où l'Edit de Nantes, encore en vigueur, en faisait un abominable abus de pouvoir, on peut juger de ce qu'elles durent être après la révocation, quand on put les faire passer pour des mesures de prudence ou de répression.

Dans le premier mois qui suivit l'Edit, Tessé envahit la ville d'Orange, qui n'appartenait point cependant à Louis XIV, mais au stathouder de Hollande, et convertit tout l'Etat. « Tout cela, « écrivait-il à Louvois, s'est fait doucement, sans violence et sans « désordre. Il n'y a que le ministre Chambrun, patriarche du pays, « qui continue de ne point vouloir entendre raison, car M. le « président, qui aspirait à l'honneur du martyr, fût devenu « mahométan, si je l'eusse souhaité. »

Voyons maintenant, d'après les mémoires de Chambrun lui-même, ce qu'étaient la douceur et l'ordre de M. de Tessé.

Chambrun avait 48 ans, il était perclus de la goutte, malade de la pierre et cloué sur son lit, pour s'être cassé la jambe en tombant d'entre les bras de ses domestiques.

« M. de Tessé, dit-il, envoya chez moi en moins de deux heures « 42 dragons et 2 tambours, qui battaient nuit et jour autour de « ma chambre pour me jeter dans l'insomnie et me faire perdre « l'esprit. Ces nouveaux hôtes venaient en foule dans ma chambre « pour me demander de l'argent... Il fallait que l'on courût à « tous les cabarets de la ville pour leur donner tout ce qu'ils de- « mandaient. S'étant gorgés du gibier le plus délicat, cela ne fut « plus de leur goût; ils demandaient des choses qu'il aurait fallu « aller chercher aux Indes, et tout cela pour avoir prétexte à mal- « traiter mes domestiques et mes bons voisins, qui étaient accou- « rus pour les servir, croyant par là adoucir leur rage et leur fu- « reur. Dans peu d'heures, ma maison fut toute bouleversée; « toutes les provisions ne suffirent pas pour un repas, ils enfou- « çaient les portes de tout ce qui était sous clef et faisaient un « dégât de tout ce qui leur tombait en main. Mon épouse tâchait « de subvenir à tout avec un courage intrépide... Elle essuya « toutes les insolences qu'on se peut imaginer : les menaces, les « injures, mille discours d'impudicité que ces malheureux pro- « nonçaient à tous moments. La crainte où j'étais qu'elle ne fût « insultée plus avant m'obligea de la conjurer de se retirer chez « M. de Chavannes son père.... La nuit ne fut pas venue que les « dragons allumèrent des chandelles par toute ma maison. Dans « ma basse-cour, dans mes chambres on y voyait comme en plein « midi, et l'exercice ordinaire de ces malhonnêtes gens était de « manger, de boire et de fumer toute la nuit. Cela eût été suppor- « table, s'ils ne fussent venus fumer dans ma chambre et si les « tambours avaient fait cesser leur bruit importun... Ils joignaient « à tout cela des hurlements effroyables, et si, pour mon bon- « heur, les fumées du vin en endormaient quelques-uns, l'officier « qui commandait, et qu'on disait proche parent de M. le marquis

« de Louvois, les éveillait à coups de canne, afin qu'ils recommençassent à me tourmenter. Le désordre fut plus furieux pendant tout ce jour et la nuit suivante. Les tambours vinrent dans ma chambre ; les dragons venaient fumer à mon nez... Le mardi 13 de Novembre, je tombai dans une pâmoison où je demeurai quatre heures, avec peu d'apparences de vie. » Tessé le traîna jusqu'à Valence, où l'évêque, M. de Cosnac, sut mener à bien la conversion si bien commencée : « Il fallait agir avec moi, » dit Chambrun, comme avec un enfant de naissance, et j'aurais pourri dans ma propre ordure, si j'avais été entre les mains d'autres personnes que mon épouse et mon neveu... On leur fit connaître qu'il faudrait qu'ils se retirassent, et qu'on me donnerait des dragons pour me servir... Je souffris tant de douleurs que j'allai lâcher cette maudite parole : Eh ! bien, je me réunirai ! »

L'histoire de Chambrun n'est pas un fait isolé, des milliers de malheureux souffrirent des tortures semblables pour cause de religion. Il n'est, pour ainsi dire, pas de cruauté dont ne s'avisèrent les soldats de Louvois, et quand, effrayé lui-même de ce qu'il apprenait, il voulut arrêter le fléau qu'il avait déchaîné, ses ordres ne furent plus obéis. Généraux, intendants, magistrats et soldats avaient pris goût à la curée et, sûrs que le ministre n'oserait jamais les désavouer, continuaient leur sinistre besogne en dépit des avis, des blâmes, des reproches, des commandements et des objurgations du ministre impuissant et débordé.

Comme si l'Edit d'octobre n'était point encore assez barbare, toute une série de mesures vinrent encore l'aggraver.

Le culte protestant fut défendu à bord des navires marchands.

Les Vaudois, de Briançon s'étant réfugiés sur le versant piémontais des Alpes, Louis XIV obligea le duc de Savoie à les expulser, et comme ils ne voulurent pas rentrer en France, Piémontais et Français les attaquèrent à la fois. Il se commit là encore d'affreuses barbaries : 3000 hommes, femmes et enfants furent égorgés au pré de la Tour par les Piémontais, et 10.000 Vaudois furent dispersés dans les forteresses du Piémont, où la plupart périrent de faim et de misère.

Un Edit de janvier 1686 ordonna que tous les enfants de cinq à seize ans fussent enlevés à leurs parents hérétiques et remis à des parents catholiques, ou, s'ils n'en avaient pas, à des catholiques désignés par les juges. Des milliers d'enfants furent arrachés à leurs parents et jetés dans des couvents, où leur opiniâtreté à rester fidèles à leur foi leur attira d'indicibles persécutions.

Le 29 avril, un autre Edit menace les nouveaux convertis, qui

refuseraient les sacrements en cas de maladie. S'ils reviennent à la santé, ils seront condamnés, comme relaps, aux galères et à la confiscation ; s'ils meurent, leur cadavre sera traîné sur la claie et jeté à la voirie.

Il semble qu'avec de telles lois, la volonté royale ait dû se faire obéir par tout le royaume, et n'ait pas trouvé de contradicteurs, mais ce serait méconnaître le caractère incoercible de l'esprit et la merveilleuse puissance de l'idée. Si Louis XIV avait cru pouvoir avec un chiffon de papier changer le cœur de ses sujets, ils s'étaient abusé grossièrement sur sa puissance. Les trente dernières années de son règne ne furent, à l'intérieur, qu'une lutte sans répit, et parfois sauvage, contre les huguenots opiniâtres, les nouveaux convertis, les émigrants et les ministres.

Il était impossible à un protestant de demeurer dans sa religion sans s'exposer à la ruine et à la mort.

Un ancien procureur au Parlement de Bordeaux, Pierre de Vernejoul, avait un fils ministre à l'étranger et une nombreuse famille issue d'un second mariage.

Il s'était retiré dans son manoir de la Roque, près de Montflanquin, et y vivait tranquille et résigné, quand, le 31 août 1685, sa maison fut envahie par les soldats et mise au pillage. Le 2 septembre, les soldats se retirèrent en emportant l'argent et les bijoux qu'ils avaient pu trouver. Le 5 septembre, on lui envoya 200 hommes d'infanterie à loger, et il n'eut d'autre ressource que d'aller se cacher dans une haie avec sa femme et son plus jeune enfant jusqu'au départ des soldats. Quand il rentra chez lui, il trouva sa maison saccagée, sa métairie ruinée, tout son bétail tué, ses tonneaux défoncés, et le curé vint lui demander s'il ne voulait point obéir au roi.

Le 12 septembre, une lettre lui apprit que sa maison de Barsac était saccagée comme celle de la Roque.

Il obtint quelque répit par l'entremise du duc de la Force, parent de sa femme, qui le prit pour intendant de ses biens en Guyenne.

Mais, le 15 décembre, on l'avisa que l'on envoyait encore dix Croates dans sa maison, et qu'il aurait bientôt la compagnie tout entière, s'il ne changeait de religion.

Le 16, il fut averti que l'on recherchait sa femme pour la mettre au couvent.

Le 17 janvier 1686, l'évêque d'Agen le fit prévenir que, s'il n'abjurait pas, on allait démolir sa maison. Il répondit honnêtement « qu'il était obligé à Monsieur l'évêque du soin qu'il prenait, « mais que sa religion lui était plus chère que tout son bien ».

Le 18 janvier, à quatre heures du matin, le château de la Force où il était, fut cerné et envahi par la troupe, et il n'eut que le temps de se blottir avec sa femme dans une cachette pratiquée dans la muraille, où il resta jusqu'à midi.

Il dut s'enfuir à travers champs et demander l'hospitalité à des amis, bien incertains en ces jours de persécution.

Le 24 janvier, il apprit que sa maison avait été démolie.

Le 30, un de ses amis lui dit qu'une prime de 50 livres était promise à quiconque les livrerait à la justice, lui et sa femme, et qu'ils devaient être pendus.

Le 31, il fut découvert, mené chez le curé et mis à choisir entre l'abjuration ou la potence, il abjura. — « Dieu veuille me pardonner, écrit le malheureux sur son journal, et me donner toujours sa crainte et son amour, voulant vivre et mourir dans la religion qui nous est donnée par sa sainte parole. »

Sa mère étant morte le 12 juin 1689, sans avoir fait appeler de prêtre, le curé refusa de l'enterrer, et Pierre de Vernejoul inhuma sa mère dans son jardin de Capdeport « proche le pied de sauge ».

En 1691, on l'inquiétait encore parce qu'il ne faisait pas fonctions de catholique ni lui, ni sa famille, et on l'accusait de rébellion contre le roi pour avoir rebâti sa maison. Il put prouver la fausseté de cette dernière accusation ; quant à la première, il avoua qu'elle était véritable, « car, ayant été forcé à signer une abjuration, il ne pouvait vouloir aller faire de fonction d'un catholique romain, ni profaner leurs mystères, mais demeurait dans sa maison, priant Dieu selon sa religion (1). »

S'il échappa aux galères, ce fut hasard, ou effet de quelque puissante influence. En général, les nouveaux convertis n'avaient pas plutôt consenti à abjurer que les dragons, leurs tourmenteurs, venaient les accompagner à l'église et servaient de témoins féroce-ment goguenards à leur réconciliation. Le lendemain même, les missionnaires jésuites faisaient mener à la communion ces catholiques de la veille, sans paraître se douter qu'une communion semblable ne pouvait être qu'un sacrilège. L'important était de grossir les listes que l'on envoyait à Versailles et de placer le plus grand nombre possible de huguenots dans la main de l'autorité.

L'histoire des nouveaux convertis offre un spectacle extrêmement intéressant. C'est la lutte passionnée du courage opiniâtre contre les pouvoirs les plus vigilants et les plus formidables. Sitôt

(1) *Pierre de Vernejoul et son journal inédit* (1673-1691), par Daniel Benoit, Bulletin de la Soc. du prot. fr. (sept.-oct. 1904).

que le pouvoir se relâche de sa surveillance, laisse entrevoir quelque fatigue, quelque velléité d'indulgence, le nouveau converti cherche à se dégager de la serre qui l'étreint, il cesse d'aller à l'église, il ne communie plus à Pâques, il lit l'Evangile à huis clos. Les évêques crient au scandale. Leur comptabilité pascalle accuse les progrès de l'hérésie renaissante. Les intendants, qui tiennent à leur œuvre et qui la voient crouler, demandent de nouvelles rigueurs. Les griffes se resserrent de nouveau ; plus d'un relaps est envoyé, pour l'exemple, sur les galères du roi ; les autres retournent à l'église avec la même colère sourde, la même volonté invincible de lui échapper, le jour où ils le pourront faire sans risquer leur bien et leur liberté.

Les huguenots réfractaires à tout enseignement ont donné à Fénelon la grande raison de leur opiniâtreté. Ils l'écoutaient avec plaisir, semblaient touchés au point de verser des larmes, mais repoussaient toute idée de conversion en disant : « Nous serions « volontiers d'accord avec vous, mais vous n'êtes ici qu'en pas-
« sant. Dès que vous serez parti, nous serons à la merci des moines,
« qui ne nous prêchent que du latin, des indulgences et des con-
« fréries ; on ne nous lira plus l'Evangile ; nous ne l'entendrons
« plus expliquer, et on ne nous parlera plus qu'avec menaces. »

Ne pas se convertir était partout difficile et parfois presque impossible. L'obstination vous désignait d'elle-même à toutes les rigueurs de l'autorité : une parole imprudente, une correspondance compromettante, une dénonciation d'un voisin ou d'un ennemi, vous étiez saisi, arrêté, et souvent mené jusqu'aux galères, non sous prétexte de religion, mais pour cause de sédition ou de crime de lèse-majesté. Il était si insensé de mettre un homme aux galères parce qu'il préférerait la religion de ses pères à celle du roi, que les protestants condamnés ne voyaient tout d'abord dans cette peine qu'une épreuve destinée à les effrayer. La tête rasée, la casaque rouge sur le dos, la chaîne aux pieds, ils parlaient encore « de leur bon roi » et semblaient prendre les galères en plaisanterie. Louis de Marolles, ancien conseiller du roi, et galérien, écrivait à sa femme : « Tout le monde me fait civilité sur
« la galère, voyant que les officiers me visitent. Si tu me voyais
« avec mes beaux habits de forçat, tu serais ravie. J'ai une belle
« chemisette rouge, faite tout de même que les sarreaux des
« charretiers des Ardennes, car elle n'est ouverte que par devant.
« J'ai, de plus, un beau bonnet rouge, deux hauts de chausses
« et deux chemises de toile grosse comme le doigt et des bas de
« drap. Mes habits de liberté ne sont pas perdus, et, s'il plaisait
« au roi de me faire grâce, je les reprendrais. Le fer que je porte

« au pied, quoiqu'il ne pèse pas trois livres, m'a beaucoup plus
« incommodé dans les commencements que celui que tu m'as vu
« à Paris. » M. de Marolles resta six ans au bagne et mourut
forçat.

Les femmes n'étaient pas mises aux galères, mais en prison ou au couvent. L'une des plus horribles prisons de femmes était la tour Constance, près d'Aigues-Mortes. Ce donjon de 20 mètres de diamètre et de 22 mètres de hauteur avait des murs de 6 mètres d'épaisseur et était divisé en trois étages voûtés qui ne recevaient de jour que par une ouverture circulaire percée au centre de chaque salle. Les prisonnières ne voyaient jamais personne. Chaque jour, un treuil leur descendait les vivres indispensables à leur subsistance. Elles n'avaient d'autre exercice que de faire le tour du donjon ; elles passaient leur temps à prier, à rêver ; beaucoup finirent dans la folie. Une d'entre elles resta cinquante ans dans la tour.

Mais, si dure que fût la prison, les protestantes la préféraient encore au couvent. Mieux valait ne voir personne que de tomber aux mains de nonnes acharnées à vous vouloir sauver malgré vous. Beaucoup de dames qui avaient résisté aux dragons cédèrent devant la menace du couvent.

Un notable de Caen s'étant enfui en Angleterre, ses filles furent mises aux Nouvelles-Catholiques, et sa femme aux Filles repenties.

D'ailleurs, opiniâtre ou non, le huguenot subissait la même persécution et endurait les mêmes douleurs, s'il avait des enfants. On voyait des mères, laver, au retour de l'église, le front de leur enfant qui venait de recevoir le baptême catholique. On en voyait qui, dans l'angoisse du désespoir, criaient à leur fils, partant pour le couvent : « Si tu vas à la messe, je te maudis ». Les enfants arrachés à leurs parents et jetés dans les monastères lassaient parfois la patience de leurs instructeurs et sortaient de ces geôles plus huguenots qu'ils n'y étaient entrés ; ou bien, par mille gamineries, témoignaient que l'on pouvait torturer leur corps, mais que l'on n'aurait jamais prise sur leur âme. La haine s'amassait dans les cœurs et n'attendait qu'une étincelle pour faire explosion.

Louis XIV avait d'un seul coup banni du royaume 700 ministres. Les malheureux étaient partis au milieu des pleurs et des gémissements, et l'un d'eux, le pasteur de Caen, du Bosc, nous a dit en beaux vers tout son désespoir :

Tu me vois, ô Seigneur, chassé de ma province,
Attaqué d'ennemis mortels,
Eloigné de la Cour, condamné de mon prince
Et séparé de tes autels.

Hélas ! ce dernier point est celui qui touche :
 C'est ce qui fait sortir les plaintes de ma bouche,
 Les soupirs de mon sein et les pleurs de mes yeux,
 J'ai quitté sans regret les plaisirs de la terre,
 Ses richesses de boue et ses honneurs de verre,
 Mais je regrette, ô Dieu, tes parvis glorieux.

En l'état où je suis, j'éprouve cent alarmes
 Et je me vois presque réduit
 A ne me nourrir plus que de l'eau de mes larmes,
 Dont je m'abreuve jour et nuit,
 Mais, entre tous les maux dont je ressens l'outrage,
 Rien ne m'afflige tant que l'impudent langage
 De ceux qui font la guerre au maître que je sers ;
 Lorsque, leur sens brutal chassant sa providence,
 Ils osent inférer de ma rude souffrance
 Que je n'ai plus pour moi le Dieu de l'Univers.

Bientôt les pasteurs bannis furent pris de la nostalgie du retour ; décidés à braver toutes les tyrannies et tous les dangers, ils rentrèrent dans le royaume, où leur tête fut mise à prix comme celle des loups.

Une déclaration royale du 1^{er} juillet 1686 portait peine de mort contre tout ministre religieux français ou étranger qui rentrerait dans le royaume ; défense de leur donner retraite ou assistance, sous peine pour les hommes des galères perpétuelles, et pour les femmes d'être rasées et renfermées pour le reste de leurs jours, et de confiscation de biens. — Récompense de 5.500 livres payées comptant pour quiconque donnera lieu par ses avis à la capture d'un ministre.

Comme il n'y avait plus de temples debout et que les villes étaient trop surveillées, c'est dans les bois, au milieu des montagnes, dans les coins les plus isolés, que les protestants tenaient leurs assemblées. De mystérieuses indications circulaient de main en main ; au jour marqué, les fidèles se rendaient par petits groupes au lieu de l'assemblée. Des sentinelles postées sur les chemins à une lieue de distance surveillaient la contrée et, dans le temple naturel de la forêt, les protestants écoutaient le prêche, chantaient leurs psaumes, se réconfortaient les uns les autres, s'excitaient à demeurer fermes dans la foi.

Tous ceux qui venaient à ces assemblées savaient qu'ils risquaient leur liberté et leur vie. M. de la Trousse, commandant des troupes royales en Languedoc, promettait 50 pistoles à quiconque avertirait l'autorité de la tenue des assemblées, assez à temps pour que l'on pût tomber dessus avec de la troupe. « Lorsque l'on « aura tant fait que de parvenir au lieu de l'assemblée, il ne sera « pas mal à propos, ajoutait-il, d'en écharper une partie et d'en

« faire arrêter le plus qu'on pourra, du nombre desquels on fera
« pendre sur-le-champ quelques-uns de ceux qui se trouveront
« armés, et conduire le reste en prison, soit hommes ou femmes,
« et principalement le président... Si l'on pouvait même engager
« quelques uns à livrer un prédicant ou un proposant, on donnera
« cinquante louis d'or pour le prédicant et autant pour le propo-
« sant, c'est-à-dire de ceux qui ont prêché aux assemblées. »

Les ministres surpris en flagrant délit de prêcher étaient jugés et impitoyablement condamnés à mort.

Le pasteur Brousson avait quitté Genève et tous les siens pour retourner au milieu des protestants du Midi.

Fait prisonnier par trahison, il fut condamné à la question et à être rompu vif. Bavière, touché de sa constance, décida qu'il serait seulement présenté à la question et pendu : « J'ai exécuté
« plus de 200 condamnés, disait le bourreau, mais aucun ne m'a
« fait trembler comme M. Brousson ; quand on le présenta à la
« question, le commissaire et les juges étaient plus pâles et plus
« tremblants que lui, qui levait les yeux au ciel en priant Dieu.
« Je me serais enfui, si je l'avais pu, pour ne pas mettre à mort
« un si honnête homme. Si j'osais parler, j'aurais bien des choses
« à dire sur lui ! Certainement, il est mort comme un saint. »

Bien d'autres moururent comme lui, pleins de foi et de courage.

L'histoire des martyrs courait le pays et exaltait les âmes. La douleur, la colère, la vengeance amenèrent les esprits à un tel degré de tension que la passion mystique se tourna en extase. Un vieux gentilhomme verrier du Dauphiné, nommé du Serre, avait recueilli dans sa demeure des orphelins huguenots ; il les élevait dans la pénitence et la crainte du Seigneur, l'imagination de ces enfants s'enflammait à ses discours ; un jour vint où ils entendirent des voix, où ils eurent des visions et prophétisèrent, et du Serre les envoya prêcher au peuple, et ils lui annoncèrent que le Seigneur prenait pitié de Sion.

Leur voix fut comme le choc qui détruit l'équilibre instable d'une masse de verre trempé et la fait voler en éclats. Elle triompha tout de suite de la crainte qui retenait encore le peuple dans l'obéissance. Elle suscita partout des prophètes, et ce fut bientôt par centaines, par milliers même que se comptèrent les voyants. Ils allaient par les villages et les hameaux, rallumant partout la foi et les haines et menant le peuple aux assemblées, où les prêches lyriques alternaient avec les chants de pénitence et de guerre. Les huguenots se rassemblaient sur l'emplacement de leurs temples et croyaient entendre les anges voler et chanter au-dessus des ruines. Les femmes étaient saisies de l'esprit

prophétique, chantaient des psaumes, parlaient avec une facilité, une éloquence extraordinaires, se transfiguraient par l'effet de leur discours et apparaissaient aux assistants belles comme des chérubins. Des enfants voyaient de grandes cloches passer dans les airs et entendaient des anges qui leur disaient de ne plus aller à la messe, que les jours de Bélial étaient comptés.

A mesure que grandissait l'enthousiasme des Cévenols croissait aussi la fureur des autorités royales. Le terrible intendant Basville ne faisait plus de quartier, et, de temps à autre, des représailles folles tombaient sur les persécuteurs.

Un prêtre particulièrement haï, du Chayla, archiprêtre de Mende, avait arrêté un convoi d'émigrants ; un cardeur de laine, nommé Séguier, souleva une bande de huguenots, délivra les prisonniers et s'empara de du Chayla. Cinquante-trois hommes défilèrent devant le malheureux et lui portèrent chacun un coup : « Voilà pour mon frère que tu as envoyé aux galères ! — Voilà pour ma mère, morte de chagrin ! — Voilà pour mon père traîné sur la claie ! — Voilà pour mon ami assassiné ! »

Quand les prophètes tombaient aux mains des soldats, ils ne se montraient pas moins intrépides que les ministres.

- Votre nom ?
- Séguier.
- Pourquoi vous appelle-t-on Esprit ?
- Parce que l'esprit de Dieu est avec moi.
- Votre domicile ?
- Au désert et bientôt au ciel.
- Demandez pardon au roi.
- Nous n'avons d'autre roi que l'Eternel.
- N'avez-vous pas, au moins, remords de vos crimes ?
- Mon âme est un jardin plein d'ombrages et de fontaines.

Enfin, après les persécutions, les mutineries, les représailles et les exécutions, vint la guerre civile ; la terrible insurrection des Camisards mit les Cévennes en feu pendant trois ans (1702-1703). Le maréchal de Montrevel détruisit quarante lieues de pays et fit disparaître 400 villages. Le régiment de la marine fut presque entièrement anéanti à Saint-Chaptes en 1704. Villars conquit dans les Cévennes son titre de duc et son cordon bleu. Il traita avec Cavalier. Berwick acheva son œuvre et dispersa les dernières bandes ; beaucoup de camisards passèrent à l'étranger.

Saint-Simon avoue que « si les insurgés s'en étaient tenus à demander seulement la liberté de conscience et le soulagement des impôts... force catholiques... auraient peut-être levé le masque sous leur protection. »

La dévastation des Cévennes n'arrêta pas le cours des persécutions. Louis XIV resta jusqu'à son dernier jour le fléau des réformés. Quatre nouveaux Edits des 17 mai 1711, 8 mars 1712, 18 mars 1712 et 18 septembre 1713 rappelèrent et aggravèrent les lois les plus cruelles précédemment portées contre les huguenots.

Par le traité d'Utrecht, conclu avec la Grande-Bretagne, Louis XIV s'était engagé à remettre en liberté les protestants condamnés aux galères pour cause de religion. Ils n'étaient plus que 136. Louis XIV ne mit aucun empressement à les délivrer, il y en avait encore au bagne lorsqu'il mourut, le 1^{er} septembre 1715.

La révocation de l'Édit de Nantes a causé à la France des maux incalculables. Vauban a dit qu'elle avait, dès les premières années, amené la désertion de 100.000 Français, la sortie de 60 « millions, la ruine du commerce, les flottes ennemies grossies de « 9.000 matelots, les meilleurs du royaume, leur armée de 600 « officiers et 12.000 soldats plus aguerris que les leurs ».

Ces chiffres, si considérables qu'ils soient, ne sont pas encore suffisants. La Saintonge et le Poitou perdirent plus de 100.000 habitants ; en Normandie, 20.000 habitations étaient désertes ; à Paris, 1.200 familles protestantes sur 1.900 avaient passé à l'étranger. Metz avait perdu plus de 6.000 habitants. De 1682 à 1720, Genève secourut 60.000 exilés, Zürich en six ans 23.000. Londres compta bientôt 30 églises françaises. Berlin donna asile à 10.000 réfugiés. D'autres se rendirent en Suède, en Danemark, en Russie, en Amérique et surtout en Hollande. La France perdit par cette funeste émigration, qui se continua jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, plus de 400.000 habitants.

« Le nombre des Français qui furent perdus pour la France, « dit M. Sorel, si élevé qu'il soit, est cependant peu de chose en « comparaison de la valeur de leurs âmes, et de la trame de « leurs caractères. Ceux qui, ayant à opter entre ce qu'ils avaient « de plus cher au monde et leur conscience optèrent pour leur « conscience, emportaient avec eux des trésors d'héroïsme, de « constance, de désintéressement. Ils laissaient dans leur patrie « un de ces vides que rien ne peut combler. »

« Que n'eût pas été la France, dit aussi Edgar Quinet, si avec « l'éclat de son génie elle eût joint la force de caractère, la vigueur « d'âme, l'indomptable ténacité de cette partie de la nation qui « avait été retrempée par la réforme. »

« Les protestants, dit le duc d'Aumale, étaient devenus un élément essentiel de la nation. »

Cependant, Saint-Simon, Vauban, Noailles, furent presque seuls à blâmer la guerre à l'hérésie. Les acclamations retentissaient de toutes parts autour du trône ; clercs et courtisans rivalisaient d'enthousiasme et le poussaient jusqu'au délire.

M^{me} de Sévigné écrit que la Révocation est la plus grande et la plus belle chose qui ait été imaginée et exécutée. »

Le comte de Bussy lui répond : « J'admire la conduite du roi pour réunir les huguenots ; les guerres qu'on leur a faites autrefois et la Saint-Barthélemy ont donné vigueur à cette secte ; S. M. les sapa petit à petit, et l'Edit qu'il vient de donner, soutenu des dragons et de Bourdaloue, a été le coup de grâce. »

M^{lle} de Scudéry s'extasie à la vue de ces merveilles.

À l'Académie française, La Fontaine parle de l'hérésie réduite aux abois.

Tallemant compare Louis XIV vainqueur de l'hérésie à Apollon vainqueur du serpent Python.

Dacier applaudit le roi d'avoir « brisé les chaînes de l'erreur ».

L'abbé Fleury appelle les émigrés « de mauvais Français, qui ont mieux aimé abandonner leur patrie que leur fausse religion ».

L'Académie propose la révocation comme sujet du prix de poésie, et Fontenelle remporte le prix.

Fénelon a vengé l'honneur du clergé de France par une belle lettre à Louis XIV, qui l'a perdu aux yeux du roi et le glorifie aux yeux de l'histoire : « Vous n'aimez point Dieu, lui disait-il, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave ; c'est l'enfer et non pas Dieu que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le dieu de la terre et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. »

Sauf Fénelon et Noailles, tout le reste applaudit.

Fléchier voit « la piété du prince excitant les uns par de pieuses libéralités, attirant les autres par les marques de sa bienveillance, relevant sa douceur par sa majesté, modérant la sévérité de ses Edits par sa clémence, aimant ses sujets et haïssant leurs erreurs, ramenant les uns à la vérité par la persuasion, les autres à la charité par la crainte ; toujours roi par autorité, toujours père par tendresse. »

Bossuet se passionne encore davantage et nous fait voir la scène du point de vue ecclésiastique avec tout le mirage de sa foi

terrible, avec tout le prestige de sa magnifique éloquence. « Nos pères n'avaient pas vu comme nous une hérésie invétérée tomber tout à coup, les troupeaux égarés revenir en foule et nos églises trop étroites pour les recevoir, leurs faux pasteurs les abandonnant sans même en attendre l'ordre et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse ; tout calme dans un si grand mouvement, l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité et le mérite du prince plus connu et plus révééré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis, poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne ce que les six cent trente Pères disaient autrefois dans le concile de Chalcédoine : Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les hérétiques, c'est le digne ouvrage de votre règne, c'en est le propre caractère. »

Le grand Arnauld, alors réfugié en Hollande, vivant au milieu de populations protestantes, lisant dans les gazettes hollandaises le récit des dragonnades, applaudit, lui aussi, à la persécution. Il se rappelle que saint Augustin a remarqué « que les édits des Empereurs, qui avaient ordonné de grosses amendes contre les Donatistes furent cause que plusieurs d'entre eux retournèrent à l'Eglise. » Il trouve les moyens employés *un peu violents*, mais *ne les croit pas injustes* ; il constate que le roi a eu le bonheur d'éteindre l'hérésie dans son royaume, et il pense que « ces gaze-tiers protestants sont de grands menteurs ».

Quand on voit de si hautes intelligences offusquées à ce point par le parti pris et le fanatisme, on ne s'étonnera pas que la bourgeoisie dévote et égoïste se soit réjouie de voir disparaître tous les concurrents huguenots, que le peuple ait battu des mains devant le pillage et la violence, et que le soldat ait pris un plaisir extraordinaire au divertissement vraiment royal que la piété singulière du roi lui ménageait.

Il faut savoir l'avouer : la France tout entière a été complice du roi. Aucune classe de la nation n'a le droit de rejeter sur l'autre la responsabilité de l'injustice. Tout le monde a été injuste, tout le monde a été méchant, tout le monde a été fou.

Et s'il en a été ainsi, c'est que l'âme française, avec toutes ses brillantes qualités, avec ses traits héroïques, présente deux graves lacunes, deux trous profonds que rien n'a pu combler ; elle n'a ni le sens du droit ni le sens de la liberté. Ces deux grandes choses la passionnent sans la pénétrer ; elle leur rend le culte idolâtre et

paten que l'on rend aux idées qu'on admire et qu'on ne comprend pas. Elle en parle sans cesse, elle chante leurs louanges, elle les exalte, et, au même moment qu'elle paraît les adorer, elle les méconnaît dans sa conduite, les outrage et les foule aux pieds.

Une telle nation, outre tout ce qu'elle fait, surpasse les autres dans le mal comme dans le bien et n'a jamais l'allure ferme et grave qui convient aux gens doués de raison.

Dévoyée en 1685 par le fanatisme religieux, la France se laissera jeter en 1793 hors des voies du droit et de la liberté par le fanatisme politique. Les deux crises sont comparables et adéquates : mêmes grands principes à l'origine, même enthousiasme, mêmes fureurs, mêmes excès : confiscations, emprisonnements arbitraires, jugements précipités, proscriptions, émigration, guerre civile, guerre étrangère.

Voilà ce qu'il en coûte aux nations qui ne savent pas regarder comme intangibles les droits de la conscience, les droits de la famille, les droits de la liberté et les droits de la patrie.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE LYON

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation française.

I. Discuter ce jugement de Voltaire (*Temple du Goût*) :

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte ;
A peine il distingue leurs traits ;
Ils ont tous le même mérite,
Tendres, galants, doux et discrets.
Et l'amour qui marche à leur suite
Les croit des courtisans français.

II. — « Nous jugeons mieux d'un ouvrage, écrit l'abbé Trublet (*Essais*, t. III, p. 177), lorsque nous n'en connaissons pas l'auteur, que lorsque nous le connaissons. Dans le premier cas, nous ne jugeons de l'ouvrage que par l'ouvrage même. Dans le second, nous jugeons toujours un peu de l'ouvrage par l'auteur. »

Que pensez-vous de cette opinion ? Dans quelle mesure la critique moderne vous semble-t-elle avoir gagné à vouloir « connaître les auteurs » des ouvrages qu'elle étudie ?

III. — Indiquer les phases successives, les représentants et les résultats de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français, entre 1720 et 1835.

Histoire de la littérature latine.

I. — La comédie latine après Térence.

II. — La poésie de Lucrèce.

III. — Tacite historien.

Syntaxe historique.

A. Sens et emploi des temps de l'indicatif en grec et en latin.

B. Commentaire syntaxique du texte suivant :

Fœdere icto trigemini sicut convenerat arma capiunt. Armati cum sui utrosque adhortarentur, deos patrios, patriam ac parentes, quidquid civium domi, quidquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus, feroces et subpte ingenio et pleni adhortantium vocibus in medium inter duas acies procedunt. Consederant utrimque pro castris duo exercitus periculi magis præsentis quam curæ expertes : quippe imperium agebatur in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minime gratum spectaculum animo incenduntur. Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes concurrunt.

*
**

LICENCE PHILOSOPHIQUE.**Philosophie dogmatique.**

I. Un sociologue contemporain s'est efforcé de constituer une psychologie *inter-cérébrale*, ou *inter-psychologie* : esquisser cette science en montrant, par des exemples, comment certaines lois de psychologie individuelle sont applicables (*mutatis mutandis*) à la psychologie collective.

II. Rôle social de l'Art.

*
**

LICENCE HISTORIQUE.**Histoire ancienne.**

I. Le gouvernement intérieur de Périclès (y compris la politique religieuse et les Beaux-Arts).

II. La question italienne, des Gracques (inclus) à la mort de Sylla.

Histoire du Moyen âge.

La politique et les guerres de l'empereur Justinien en Occident.

Géographie.

I. Analyser les traits essentiels de la physionomie géographique de la Bretagne.

II. La Sibérie orientale et la Mandchourie.

COURS DE VACANCES DE BOULOGNE-SUR-MER

AOÛT 1906.

Le succès obtenu, au mois d'août 1905, par les Cours de Vacances de *Boulogne-sur-Mer* a décidé l'Université de Lille à les renouveler au mois d'août 1906, avec le concours du Comité boulonnais de l'Alliance française, en modifiant et en complétant le programme adopté l'an dernier.

*
* *

OBJET DES COURS. — Ces Cours, dirigés par M. Henri BORNECQUE, professeur à l'Université de Lille, sont organisés de manière à être utiles à tous les auditeurs, *quelles que soient d'ailleurs leur connaissance du français et leurs études personnelles.*

Aux professeurs de français à l'étranger et aux étrangers des deux sexes qui désirent *se perfectionner* dans la connaissance de notre langue, de notre littérature, de nos arts, de nos institutions et de notre genre de vie, ou se familiariser avec la pratique de la conversation, s'adressent les *Conférences extraordinaires* et les leçons du *Cours supérieur.*

Les étrangers des deux sexes qui veulent profiter de leurs

vacances pour *commencer à apprendre* le français, trouveront au *Cours élémentaire* les leçons les plus simples et les plus pratiques.

*
**

OBSERVATIONS IMPORTANTES. — 1° Pour tous les *exercices pratiques*, les membres du Cours, comme on le verra, seront divisés en groupe de cinq à dix ;

2° Les auditeurs trouveront les *conseils* les plus empressés auprès du Directeur des Cours et des professeurs ; à cet effet, le Directeur des Cours sera à leur disposition tous les jours, et les différents professeurs à certains jours fixés.

*
**

RENSEIGNEMENTS. — Pour les renseignements de tout genre, s'adresser à M. BORNECQUE, *professeur à l'Université* et notre éminent collaborateur, 70, rue de Turenne, à Lille.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Critique des sources de la biographie de Molière.

J'ai terminé, dans ma dernière leçon, l'esquisse de la bibliographie de Molière et du mouvement moliériste. Je me suis borné à vous citer seulement les œuvres françaises : j'ai laissé de côté l'étude de l'influence de Molière en Allemagne et en Angleterre, où notre poète comique est considéré comme le génie qui personnifie le mieux l'esprit français. La renommée de Molière s'est étendue, en effet, jusque dans les Pays Scandinaves, jusqu'en Russie, jusqu'en Turquie (où il fut déjà joué de son vivant), jusqu'en Perse, jusqu'en Amérique. Il représente notre littérature dans toute sa gloire, comme Shakspeare, Dante, Goethe, Cervantès, ont immortalisé chacun celle de leur pays.

Aujourd'hui, nous nous occuperons des sources de la biographie de Molière, et nous ferons la critique des plus importantes. Leur classement n'a jamais été fait jusqu'ici. Vous pourrez juger vous-mêmes de leur valeur respective par quelques citations choisies avec soin.

Nous répartirons ces sources en cinq catégories :

- 1^o celle qui nous est fournie par l'œuvre même de Molière ;
- 2^o les actes et les documents officiels ;
- 3^o les témoignages des contemporains ;
- 4^o les ouvrages ou les factums des adversaires de Molière ;

5° les biographies anciennes, résultats d'enquêtes ou de recherches personnelles, auxquelles on peut ajouter les ouvrages modernes, en ce qu'ils ont d'original, de nouveau ou de valeur critique.

Étudions d'abord la valeur des renseignements que l'on peut tirer de l'œuvre même de Molière. C'est, sans doute, la première fois qu'on fait intervenir les ouvrages du poète parmi les sources à consulter pour son histoire. Je vous l'ai déjà dit : j'ai la conviction que le théâtre de notre poète comique, interrogé avec prudence et en même temps avec confiance, peut fournir des données certaines et précieuses.

On a sensiblement exagéré le caractère impersonnel, objectif et classique, de la littérature française du dix-septième siècle. L'ouvrage de M. Emile Deschanel sur le *Romantisme des classiques* marquait une réaction nécessaire contre cette tendance. Remarquez que la conception générale de la littérature a évolué depuis quelque temps, et que l'on étudie aujourd'hui les œuvres d'un écrivain non comme le reflet, la voix ou la conscience seulement d'une époque, mais aussi comme la manifestation propre de l'esprit et du cœur de l'auteur.

Des résultats sont venus corroborer cette méthode : vous savez tout ce que nous devons à l'étude même de l'œuvre pour la connaissance de Villon et de Rabelais ; vous n'ignorez pas que la dixième nouvelle de Marguerite de Navarre est directement inspirée par des événements réels et a été dictée par son cœur de femme aussi bien que par son esprit d'écrivain ; j'ai longuement parlé de d'Urfé l'année dernière et vous n'avez pas oublié la place considérable qu'il a faite dans son œuvre à ses souvenirs, à ses sentiments, à ses aspirations, à ses croyances personnelles. Vous n'ignorez pas que les belles chantées par Ronsard et Du Bellay, les Cassandre et les Viole, la Délie de Maurice Scève, ne sont point des êtres abstraits, des interlocuteurs créés par l'imagination selon les besoins du poète, mais des femmes ayant réellement existé, qui ont aimé ou ont été aimées. Je n'ai pas besoin d'insister sur la part des éléments personnels dans l'œuvre de La Rochefoucauld ou de La Bruyère ni dans celle de M^{me} de La Fayette. Corneille lui-même s'est livré à nous dans sa *Pulchérie*, comme M^{lle} de Scudéry dans ses romans. Si, d'un bond, nous arrivons jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, nous découvrons sans peine dans l'œuvre de Chénier l'histoire de ses amours. Qu'est-il besoin d'évoquer l'amour de Lamartine et d'Elvire ? Plus près de nous, comment nous expliquer, sinon par l'apport de l'auteur lui-même, l'aisance avec laquelle les héros et les héroïnes de Balzac se

démènent au milieu des embarras d'argent et des combinaisons financières ? Faut-il citer encore Hugo, Sainte-Beuve, Stendhal, Mérimée, George Sand, dont les œuvres nous font connaître non seulement l'histoire de leurs sentiments, de leurs idées, de leurs convictions propres, mais aussi quantité d'allusions, de faits plus ou moins transformés, modifiés ou idéalisés ?

Pourquoi donc faire exception pour Molière, et refuser de lui appliquer une méthode si féconde en résultats ? Pourquoi ne pas essayer de retrouver dans ses œuvres cet ami de la nature, de la franchise, de la sincérité, cet ennemi juré de l'hypocrisie, de la fausseté et de l'artifice ? On réserve la conjecture et l'hypothèse pour l'étude des écrivains de l'antiquité classique : il me paraît aussi légitime d'en user à l'égard des modernes, avec prudence sans doute, mais aussi avec continuité. Il ne faut pas cependant chercher dans Molière, comme dans Rabelais, d'abord des faits précis ; il faut retrouver surtout des états d'esprit, l'histoire d'une âme. Suivez l'histoire extérieure de quelques-unes des pièces du poète : *l'École des Femmes*, *l'Impromptu*, *Tartuffe*, *Don Juan*, avec tous les ennuis, tous les désagréments que ces pièces lui valurent. Ses désillusions ne nous expliquent-elles pas en partie que Molière ait pu écrire *le Misanthrope* ? N'hésitons pas à interroger notre auteur ; lui seul pourra souvent nous renseigner sur lui-même.

Les actes authentiques nous permettront de critiquer et de contrôler bien des résultats. Ils seront une base sûre pour nos recherches. Nous avons d'abord les archives municipales : l'état civil ou religieux fournit de précieux documents sur les parrainages, les mariages et les décès. Les archives de l'état civil de Narbonne, Montpellier, Lyon, Bordeaux, Grenoble, en particulier, ainsi que les divers registres municipaux des villes traversées ou habitées par Molière contiennent des délibérations, des permissions, de autorisations fort curieuses et toujours utiles à consulter. Les archives départementales, avec les quittances, la correspondance administrative des anciennes provinces et des Etats, peuvent parfois nous donner des indications non moins probantes, ou dont on n'a pas assez tiré parti. L'examen des actes notariés n'est pas moins précieux : ils dissipent bien des légendes sur les rapports de Molière avec son père ; ils nous instruisent sur le train de maison de ses parents, sur leur caractère, sur leur rang social ; ils nous font connaître les amitiés, les relations, les milieux familiers à notre poète, ses marchés pour le théâtre, son initiative, son activité de tous les instants. Nous y puisons des détails sur l'organisation des troupes de comédiens. Signalons seulement

le testament de Madeleine Béjart, les arrêts du Châtelet et du Parlement, et il y a sans doute encore beaucoup à trouver. Nous avons encore pas mal de pièces de trésorerie, les allocations, les comptes, les pensions. J'arrive aux registres que vous connaissez sans doute, celui de La Thorillière (1663-1664) et (1664-1665) et celui d'Hubert (1672-1673). Ce sont les registres des recettes et des dépenses journalières ; ils étaient tenus par le secrétaire-trésorier, et comme ces fonctions étaient remplies à tour de rôle par un comédien de la troupe, l'écriture n'est pas toujours de la même main.

Celui de La Thorillière a été ainsi appelé, parce qu'on y lit neuf ou dix fois « Retiré par moy La Thorillière » ; cet acteur tenait les comptes comme nouveau venu, comme dernier entré. (La Thorillière né en 1626, d'abord officier, était entré au théâtre du Marais, puis à celui de Molière ; il était l'auteur d'une *Cléopâtre*, il accompagna La Grange au camp devant Lille lors de l'affaire du *Tartuffe*, créa Cléante dans cette pièce, puis Dorante du *Bourgeois Gentilhomme*, Trissotin des *Femmes Savantes* ; après la mort de Molière, il passa à l'hôtel de Bourgogne et mourut en 1680.) Son registre contient des feuillets entiers de la main de La Grange, de Brécourt, de Du Croisy, de Du Parc et même peut-être de Molière. Il n'indique pas les absences ou « visites » des comédiens, mais nous donne d'exacts renseignements sur leurs parts et sur les succès d'argent pour chaque pièce, sur les avances, etc...

Il contribue à nous faire connaître tout ce monde de théâtre avec son organisation : nous y lisons les frais ordinaires (dépenses pour les portiers, les ouvriers de loges, les receveuses au bureau, les contrôleuses des portes, les décorateurs, le concierge, les violons, le souffleur, l'imprimeur, les afficheurs, les chandeliers, les garçons de théâtre, etc...) ; quant aux frais extraordinaires, ils varient avec les accessoires : il faut payer les danseurs, la musique et le luminaire de surcroît, la garde supplémentaire, les assistants (figuration), la location d'habits, etc... Les frais, ordinaires et extraordinaires, varient de 60 à 90 livres. On fait la somme à la fin de la journée : le *Menteur* a rapporté certains jours 100 livres environ, l'*Ecole des Femmes* est arrivée jusqu'à 1731 livres. Quant aux parts, il y en a 16, deux pour l'auteur, et quatorze pour les comédiens. On partage séance tenante. Grâce à ce registre, nous faisons connaissance avec les habitués : M. de Beaufort, M. de Machaut, MM. de Brissac et de Bellefonds, Boileau-Puimorin, le président Charreton, les ducs de Richelieu, de Mazarin et de Guise, M. de Vaillac, MM. de Soyecourt et de Saint-Aignan, le grand Turenne, le comte de Soissons, etc... Nous

vivons la vie des petits employés, des humbles, de toute cette famille qui tient une si large place dans les affections de Molière, puisqu'il aima mieux pour elle renoncer au repos. Nous pouvons regarder ces registres comme des documents de premier ordre.

J'arrive aux témoignages contemporains, par exemple, les récépits officiels des fêtes et les articles des Gazettes. Vous connaissez tous la *Muse historique* de Loret (1650-1665) et la Gazette de Robinet (1665 et années suivantes). Le premier volume de Robinet (mai 1665 juin 1666) nous fournit les plus précieux détails sur la *Princesse d'Elide*, le *Festin de Pierre*, l'*Amour médecin*, l'*Alexandre* et le *Misanthrope*. Il indique l'accueil fait aux pièces, et nous renseigne sur les acteurs et actrices : Baron, Beauchâteau, Brécourt, De Brie, Du Croisy, Du Parc, Floridor, Haute-Roche, La Grange, La Thorillière, Marotte, Montfleury, Scaramouche. Le plus sympathique est La Grange, qui, dans toutes les pièces jouées par le théâtre, représente « la jeunesse, la grâce et la tendresse, l'honnête homme accompli qui aime de toutes les délicates, généreuses et véritables façons d'aimer. » Entre Molière et La Grange, il y a toujours eu, d'un côté confiance complète, de l'autre, concours sans réserve. Son registre (1658-1685) n'est pas rédigé au jour le jour, mais par tranches ; on y trouve beaucoup d'additions et d'intercalations ; néanmoins, La Grange écrivait très près des événements. C'est une source unique, et qui offre toutes les garanties possibles ; c'est une mine de détails, de chiffres, de faits précis, qui en font un texte essentiel à consulter pour l'histoire du théâtre sous Louis XIV. Ces notes sont d'une vérité et d'une naïveté touchantes ; on y a relevé douze signes avec teintes, destinés à exprimer les événements heureux ou malheureux : le losange marque le deuil, l'anneau écartelé bleu marque la joie ; on y relève la croix, l'anneau mi-parti, l'anneau avec une croix au centre, les deux anneaux concentriques, les carrés longs, les zéros barrés d'un trait horizontal, etc... Ce registre est sans prix pour beaucoup de renseignements que ne donne pas La Thorillière, notamment pour les visites.

Assez curieux et assez utiles à consulter sont encore les notes et documents sur l'histoire des théâtres de Paris, extraits des papiers de J.-N. du Tralage (1880) ; M. du Tralage, parent du lieutenant de police La Reynie, avait pu connaître Molière, et il nous donne plusieurs détails intéressants sur l'histoire du *Misanthrope*, sur les divisions des comédiens, etc...

Le premier morceau de critique moliéresque est constitué par les *Lettres sur les affaires du théâtre* (1664), parues dans les *Diversités galantes*, chez Claude Barbin. — Je n'ai pas besoin

d'insister non plus sur l'importante *Correspondance* de Boileau et de Brossette, si attrayante à tous égards : je pourrais vous citer telle page où nous retrouvons l'opinion de Boileau sur l'irrégularité des dénouements de la plupart des pièces de Molière, et notamment sur celui de *Tartuffe*, que Boileau eût voulu, paraît-il, « plus heureux et plus naturel ».

Très grand est aussi l'intérêt de la *Correspondance* inédite de Louis Racine et de Brossette : « Je suis charmé, Monsieur, écrit Racine fils à Brossette, de ce que vous m'apprenez de votre édition de Molière. A l'égard des faits historiques, personne n'a pu mieux vous en instruire que le vieux Baron, qui en avait été témoin, et *quorum pars magna fuit*. » Nous avons aussi les satires de Boileau « avec un Commentaire manuscrit de Le Verrier et des notes autographes de M. Despréaux » (*Bulletin du bibliophile*, juillet 1894), où il y a des données à prendre sur Molière et la plupart des contemporains qui sont mêlés à sa vie. — Un publiciste remarquable et précieux à consulter est Gabriel Guéret, né à Paris en 1641 : il avait fait des études de jurisprudence, et était avocat au Parlement de Paris ; il se partageait entre la littérature et ses occupations professionnelles. Ce personnage a publié le *Caractère de la sagesse païenne* et la *Carte de la cour*. Il fut secrétaire de la petite académie de l'abbé d'Aubignac, qui se réunissait à l'hôtel de Matignon et comptait parmi les plus assidus de ses membres Chapelain, Vaumorière et l'abbé de Villeserin. On lui doit encore des *Entretiens sur l'éloquence*. Il mourut en 1688, laissant des ouvrages inédits, et en particulier la *Promenade de Saint-Cloud*, écrite en 1669, imprimée en 1751, et rééditée en 1888 par M. Monval dans la *Nouvelle Collection moliéresque*.

Ce genre d'ouvrages était alors très à la mode : La Mothe le Vayer, ami de Molière, avait écrit une *Promenade* (1662-1663), ou dialogue entre Tubertus Ocella et Marcus Bibulus. C'était un moyen commode et agréable de discussion, renouvelé de l'*Octavius* de Minutius Felix. En 1669, M^{lle} de Scudéry donne *Célamie* ou la *Promenade à Versailles*. Il y eut encore d'autres promenades célèbres : les Promenades de Livry, des Tuileries, du Luxembourg, de la Guinguette, de Versailles.

Revenons à la *Promenade de Saint-Cloud* : Saint-Cloud, résidence de l'exquise Henriette d'Angleterre, était alors le but des promenades mondaines et des parties galantes. Il y avait rendez-vous de noble compagnie chez une ancienne maîtresse du duc de La Meilleraye, qui tenait, nous apprend M. Monval, un cabaret à la mode renommé pour ses dindons. C'est à Saint-

Cloud que nous transporte donc Gabriel Guéret : il est l'organe des groupes opposés à Boileau ; il se montre hostile à Ménage et fidèle à la première phalange du règne, à Balzac, à Chapelain, à Sarrasin, à Voiture et surtout à Corneille. Sa *Promenade* est un dialogue entre trois amis, Cléante, Oronté (deux noms du répertoire de Molière) et l'auteur lui-même sous le nom de Philante ; elle constitue un entretien agréable, varié, un véritable feuilleton parlé. L'œuvre est à lire tout entière ; elle nous permet de juger de l'importance et de la place de Molière dans les cénacles proprement littéraires de cette époque. Elle nous donne une idée juste des conversations du temps sur lui. Nous y trouvons d'intéressantes discussions sur le rôle de M^{me} Pernelle dans *Tartuffe*, sur les moyens de séduction employés par Tartuffe à l'égard d'Elmire, sur le dépit amoureux de Valère et de Marianne, sur la nullité de la donation faite à Tartuffe : « Que ne dénouait-il sa pièce, dit Oronté, par quelque nullité de la donation ? Cela aurait été plus naturel, et du moins les gens de robe l'auraient trouvé bon.

— Ne pensez pas railler, dit Cléante ; c'était son premier dessein, et, considérant Tartuffe comme un directeur, il tirait de cette qualité la nullité de la donation. Mais ce dénouement était un procès, et je lui ai ouï dire que *Les Plaileurs* ne valaient rien.

— Tout ce que nous reprochons ici au *Tartuffe* ne vaut pas le bien que l'on en doit dire ; et je suis sûr, dit Oronté, qu'il n'y a pas un de nous qui n'ait une estime très singulière pour son auteur. » Le dialogue se poursuit, agrémenté de remarques ingénieuses et dignes de retenir notre attention. Tout cet essai de critique littéraire offre une singulière portée pour nous aujourd'hui.

Il faut citer encore, parmi les témoignages des contemporains, le chapitre sur la Comédie, de Sorel, l'ouvrage de Chappuzeau déjà signalé, les écrits divers de Pinchesne, de Tallemant des Réaux, de D'Assoucy, de Titon du Tillet, les anecdotes de De Courcy, les lettres de Guy Patin. On consultera avec fruit les souvenirs de Palaprat, très sûrs et très précieux pour l'étude des Italiens et de leur fréquentation par Molière ; les papiers de Conrart, les *Fureteriana*, les *Menagiana*, les *Sorberiana*. Je vous nomme aussi, seulement en passant et sans avoir besoin d'y insister, Bussy-Rabutin, Saint-Evremond, Thomas Corneille, l'abbé de Pure, M^{me} de Villiedieu, Racine, La Bruyère, qui tous ont eu à s'occuper de Molière ou de ses ouvrages. Scarron est encore une source très notable pour l'étude de Molière, de même que les *Mémoires* de D. de Cosnac ; les lettres de Chapelle peuvent

éclairer d'un jour nouveau la physionomie de notre grand poète comique : elles ne sont pas très nombreuses, mais une bonne interprétation peut grandement les mettre en valeur. Les libertins sont aussi une source tout indiquée pour la connaissance complète du tempérament et du caractère de Molière.

On voit par cette rapide énumération de quel secours peut être, pour l'historien du poète comique le témoignage de ses contemporains. Je discuterai, la prochaine fois, la valeur et l'importance des deux dernières catégories de sources, les ouvrages des adversaires de Molière et les anciennes biographies.

A. C.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

« Le non-moi » (suite);
comment nous construisons la troisième dimension.

Les deux analyses que nous avons faites de l'espace visuel et de l'espace tactile, nous ont conduits à un résultat général; l'espace visuel et l'espace tactile se sont montrés pour nous à peu près semblables. L'un et l'autre consistent en surfaces données à la conscience et, ensuite, en quelque chose qui se ramène à la durée : c'est l'évolution continue de la surface visuelle et la succession discontinue des surfaces tactiles; ajoutons que l'évolution continue des surfaces tactiles a lieu dans le cas du glissement de la main, ou du pied, ou de la langue autour d'une première surface donnée, et que la surface visuelle qui évolue d'une manière continue est aisément dissociée en une série de surfaces successives. Evolution ou succession, au point de vue de la forme des phénomènes, c'est de la durée.

Nous avons, autant que possible, tout en tenant compte des différences incontestables, ramené l'espace tactile à l'espace visuel, et c'était là la plus grande difficulté de notre tâche. La conclusion provisoire de cette étude est donc que la troisième dimension est bien nommée troisième, mais non pas seulement parce qu'elle est l'interprétation des visus donnés à la conscience, interprétation *ajoutée* à la donnée, qui, elle, possède deux dimensions, étant surface; c'est là, en effet, l'idée qu'on se fait d'ordinaire de la troisième dimension.

On croit qu'elle est troisième pour la vue, mais qu'elle est sur le même niveau que les deux autres pour le toucher; on croit qu'elle est une donnée tactile qu'on ajoute aux visus quand on les interprète. D'après notre analyse, la troisième dimension est troisième pour la vue et pour le toucher. Dans les deux cas, elle est inférée, conclue; c'est une interprétation des données tactiles ou visuelles, et c'est parce que cette dimension n'est pas donnée comme les deux premières, mais ajoutée, qu'elle est troisième

et qu'on l'appelle ainsi ; tandis qu'il n'est jamais question d'une dimension première ou seconde. Ces deux autres dimensions sont données en étroite connexité, et aucune des deux n'a de priorité sur l'autre.

Je vais commencer par quelques considérations, qui mettront en pleine lumière l'élément temporel de l'espace, tel que l'entend le sens commun. J'ai dit et je crois avoir établi que la troisième dimension, c'est surtout, c'est même, à vrai dire, uniquement la distance. A quoi se ramène la distance ?

Je suis ici devant une large table dont certaines parties sont devant moi, d'autres près de moi et d'autres plus loin. La partie de cette table qui est là-bas est à une certaine distance de moi. Qu'est-ce que cela signifie, sinon qu'il me faudra plus de temps pour arriver à la frapper de mes cinq doigts, que pour en toucher ainsi une plus proche ? Mais le temps qui séparera le toucher de cet endroit-ci, qui est proche, et le toucher de l'autre, qui est plus éloigné, c'est du temps vide de tout tactum, et l'espace parcouru par ma main, si elle va de l'un à l'autre, sera de l'espace vide. Cet intervalle de temps est rempli assurément : il est rempli par de la sensation musculaire d'une façon continue, mais il est vide de cette sensation précise qui est le tactum. C'est ce temps vide, que j'appelle distance et que je considère comme de l'espace vide.

Entre la surface et la distance, il y a cette différence capitale, que la surface est toujours considérée comme pleine, tandis que la distance est toujours considérée comme vide. Pour le sens commun, peut-on dire, le plein, c'est la surface, et le vide, c'est l'intervalle entre les surfaces, la distance qui les sépare les unes des autres. Si, dans une surface que nous voyons, il y a un trou, ce qui arrive fréquemment, ce qui arrive, par exemple, quand une fenêtre est ouverte, ce trou est rempli par de la surface, derrière, mais il est rempli. La distance, l'intervalle vide qui sépare les surfaces, est remplie par du mouvement, par de la sensation musculaire ; mais c'est là une sensation confuse, et, de plus, c'est une sensation interne, dont le rapport avec l'espace externe parcouru est vraiment indéterminable ; elle remplit la durée en tant que durée, comme peut le faire tout état de conscience ; mais elle est incapable de remplir l'espace vide en tant qu'espace.

Bref, l'espace vide, c'est-à-dire la distance, se ramène pour nous à du temps vide de surface, intervalle temporel entre les surfaces visuelles ou tactiles, qui ont été données ou qui, d'après ma prévision, seront données plus ou moins prochainement. Je

vois devant moi un point où je veux d'abord arriver, pour, ensuite, gagner un autre point plus éloigné. Il y a du vide entre mon corps et le premier point du vide, entre le premier point et le second. Ce vide, je le remplirai par du mouvement, c'est-à-dire par de la durée. Nous ne trouvons donc pas la profondeur donnée, sentie, et, quand nous analysons l'idée que nous avons de la profondeur, nous la trouvons réduite au vide et à la durée, c'est-à-dire au néant d'espace, et, pour ce qu'elle contient de positif, au temps. Ramener la profondeur et la distance à la durée, au temps, c'est donc notre seule ressource, et, si cette réduction est exacte, la troisième dimension est une interprétation de l'expérience, une inférence ; elle est, n'hésitons pas à le dire, une hypothèse.

L'étude des aveugles, et surtout des aveugles de naissance, nous apprendra-t-elle quelque chose d'intéressant sur cette question ? Je n'ai pas le loisir de commenter les observations qui ont été faites sur les aveugles-nés opérés et guéris. Je me bornerai à quelques observations générales.

L'espace de l'aveugle-né, tous les faits le prouvent, est le même que le nôtre. Il se trouve qu'il y a eu deux aveugles de naissance qui sont devenus professeurs de mathématiques, de géométrie et d'astronomie : Saunderson, qui vivait en Angleterre au XVIII^e siècle, et Penjon, qui vivait en France au XIX^e. Ils ne nous fournissent guère, d'ailleurs, que des renseignements négatifs ; mais un fait négatif, ici, a sa valeur ; s'ils ont pu être, en astronomie et en géométrie, d'excellents élèves d'abord, ensuite des professeurs écoutés et compris par des élèves voyants, c'est que l'espace pour eux était le même que pour leurs maîtres et pour leurs élèves.

Penjon raconte, dans une autobiographie trop courte, qu'il commença les mathématiques par l'arithmétique et l'algèbre, et qu'ensuite, passant à la géométrie, il n'y comprit rien tout d'abord. On lui mit alors entre les mains « quelques polygones », en bois probablement, et la géométrie lui devint vite accessible. Ce renseignement précieux est, par malheur, beaucoup trop bref. Sans doute, il a manié minutieusement les polygones, et ses doigts lui donnaient des successions de surfaces, qu'il retrouvait, après les avoir perdues ; c'étaient des successions indéfiniment reversibles, si bien que chaque polygone devenait pour lui un système de surfaces tactiles simultanées en rapports définis les unes avec les autres. Il construisit ainsi les polygones ; ensuite il construisit de la même manière le cylindre, le cône, la sphère ; mais, pour arriver à la possession de la forme des polygones et des surfaces courbes, c'est-à-dire de toutes les surfaces

qui limitent les solides réguliers, et de leurs rapports, il dut travailler assez longtemps des mains et de l'esprit. Il ne put faire autrement que d'y mettre du temps, le temps nécessaire. D'ailleurs, l'aveugle n'est pas contraint à construire les solides seulement ; beaucoup de surfaces, que le voyant saisit par simple intuition (avec ou sans mouvement des yeux), doivent être construites par l'aveugle au moyen d'attouchements compliqués et répétés ; et cela nous amène à comprendre quelle différence il ya, en définitive, entre l'aveugle et le voyant.

L'aveugle ouvrier gagne très péniblement sa vie par un travail manuel ; que de fois on nous l'a dit pour nous rendre charitables à son égard ! C'est qu'il se rend compte des matériaux de son travail, de ses outils, de la tâche accomplie, de la tâche à accomplir, par des attouchements successifs et très nombreux. Lorsqu'un voyant travaille de ses mains, la très riche simultanéité de visa lui permet l'économie d'un très grand nombre d'attouchements dont l'aveugle ne pourrait se dispenser ; il travaille donc beaucoup plus vite. C'est pour cela que l'ouvrier aveugle, même très habile, ne peut gagner suffisamment pour vivre. Au contraire, l'aveugle assez bien doué pour être musicien peut gagner sa vie sans le secours de la charité publique, parce que la musique est le monde des successions pures, et que, pour les successions, l'aveugle est l'égal du voyant.

D'ailleurs, l'aveugle est marcheur comme le voyant ; il a donc bien vite de l'espace la même idée que le voyant. Dès qu'il ose marcher, on l'encourage, il fait comme les voyants, et la troisième dimension est bientôt pour lui la seule interprétation possible de la distance ; il la construit comme nous et pour les mêmes raisons.

Une dernière remarque : je disais que les aveugles géomètres ne nous fournissent guère que des renseignements négatifs ; en voici un. Saunderson et Penjon connaissaient par les livres cette expression consacrée : la troisième dimension. Ils ne l'ont pas discutée, ils n'ont pas dit que la troisième dimension pour eux était corrélatrice aux deux autres, comme ces dernières sont entre elles. Je crois pouvoir interpréter leur silence : pour eux comme pour nous, la troisième dimension était ajoutée aux deux premières.

En résumé, l'espace des aveugles est identique au nôtre ; mais ses éléments sont plus fragmentaires et plus successifs ; il est, en somme, plus temporel que le nôtre ; et il en résulte que l'aveugle s'empare plus lentement que nous des déterminations spatiales, des formes matérielles, des corps en tant qu'ils sont étendus.

Voici, maintenant, un autre ordre de faits. Nous avons tous le sentiment confus de l'identité intime de la distance et de la durée. Nous disons que *le temps marche*, que *le passé est derrière nous* et *l'avenir devant nous*. Dans les langues primitives, la mesure linéaire, la lieue, a le même nom que l'heure ; c'est qu'il faut marcher pendant une heure pour parcourir une lieue. Veuillez aussi remarquer cette vieille expression : *devant que de faire telle ou telle chose faire telle autre* ; il s'agit de deux actions, l'une *proche*, l'autre *plus éloignée* dans le temps. Le mot *proche* s'emploie également dans le sens temporel et dans le sens spatial. Il semble que l'homme ait tout d'abord mesuré l'espace par le souvenir du temps employé à le parcourir, par le nombre des pas successifs, tandis que, maintenant, nous mesurons le temps par l'espace, qui se prête mieux à des mesures précises. Je suis convaincu que l'étude des langues primitives confirmerait ces trop brèves remarques.

En voici une autre : la définition usuelle de la ligne droite, « le plus court chemin d'un point à un autre », est d'un marcheur ; pour la comprendre, on se représente quelqu'un qui arrive avant un autre ; c'est une définition musculaire, donc une définition faite au moyen de la durée ; l'homme primitif a trouvé que la droite était la ligne qui demandait le moins de temps, et cela est resté, malgré tous les efforts des géomètres pour trouver mieux.

Autre fait : la vertu de la marche est telle que nous apprécions plus exactement la distance que la verticale, la distance, dimension qui ne nous est pas donnée évidente, plus exactement que la verticale, dimension donnée, qui frappe nos yeux. On a remarqué souvent que les appréciations spontanées sur les grandeurs verticales données à la vue sont pleines de fautes et que les appréciations sur les distances qu'on croit voir sont beaucoup plus exactes. Cela vient de ce que les hauteurs ne sont pas habituellement franchies par la marche ; muraille ou montagne, une hauteur est provisoirement inaccessible, tandis que les distances, nous sommes habitués à les mesurer par la succession de nos pas. Nous apprécions de même assez bien les grandeurs horizontales, parce que nous les parcourons par la marche quand nous voulons, à la simple condition de faire demi-tour et de les transformer en distances.

De ces considérations, nous pouvons déjà conclure que l'homme, étant un marcheur, est contraint de faire l'hypothèse de la troisième dimension sous peine de ne pouvoir rien comprendre à son action et à sa vie. L'enfant qui réussit son premier

pas découvrir le nombre, et l'on a bien raison de fêter le premier pas de l'enfant. Si l'avenir est une hypothèse, ce qui paraît bien évident et peut se passer de démonstration, la profondeur ou distance est aussi une hypothèse, et ce sont là deux hypothèses nécessaires, que tout être vivant et conscient doit faire pour vivre sa vie.

Mais, pour faire l'hypothèse de la profondeur ou de la distance, comment procédera-t-il, sur quoi se fondera-t-il? Cette hypothèse est fondée, nous le croyons tous; sur quoi repose-t-elle? Tâchons de nous rendre compte avec précision de l'opération intellectuelle, irréfléchie, mais très réelle et par conséquent définissable, que l'esprit fait quand il crée la profondeur.

De l'idée de distance analysée nous avons dégagé au moins deux idées : d'abord l'idée de la pluralité des surfaces pleines, visuelles ou tactiles, ensuite l'idée de l'intervalle vide entre les tacta ou entre les visa. Ce vide est d'ailleurs rempli dans une certaine mesure par la sensation musculaire, que j'ai dit être vaguement superficielle, et aussi par l'idée acquise d'obstacles matériels toujours possibles entre nous et le but de notre marche : un chien ou un ivrogne peut se jeter dans nos jambes.

L'amplitude du vide est donc toujours contingente; outre les surfaces données, il y a les surfaces possibles. Or, ce qui est plein de surfaces à différents degrés, nettes ou vagues, données ou possibles, c'est la durée, et l'on peut dire que la surface est perpétuelle et perpétuellement variée pendant notre durée. Plus ou moins précise, elle est toujours donnée à la conscience et donnée avec des aspects toujours nouveaux.

La multiplicité des surfaces et leur continuité dans le temps, le fait que le vide n'est jamais absolu, voilà les données sur lesquelles l'esprit se fonde pour faire l'hypothèse explicative de la troisième dimension. Elle est l'interprétation de la multiplicité et de la continuité dans le temps des surfaces, tactiles et visuelles, qui sont données; cette multiplicité et cette continuité sont interprétées comme révélant une simultanéité spatiale. On retrouve la plupart des surfaces une fois qu'on les a quittées, dans l'ordre où on les a constatées antérieurement ou dans un ordre inverse. Comment les retrouve-t-on, si elles n'ont pas subsisté entre nos deux constatations?

Sans doute, il y a des surfaces qui s'évanouissent; mais il y en a aussi qui restent : les ombres disparaissent, mais les montagnes, les grands monuments restent; ce sont là autant de points de repère qui permettent de situer, non seulement les ombres, mais aussi et surtout les corps mobiles, animaux ou autres. On sup-

pose donc que les surfaces restent avec certains rapports entre elles, même quand elles ne sont pas données ; on suppose que les surfaces données au cours du temps, successivement, sont pour la plupart simultanées, et la simultanéité qu'on leur suppose est une simultanéité de nature spatiale. On symbolise cette simultanéité en imaginant des surfaces non données qui ont des rapports spatiaux avec les surfaces données. Bref, la succession, l'enchaînement, l'écoulement, la continuité temporels des surfaces, cela est traduit par l'idée d'une simultanéité des surfaces données et possibles.

La surface est la première matière de l'hypothèse ; la surface en tant que multiplicité successive en est la seconde. La durée dans laquelle sont distribuées les surfaces multiples est traduite en simultanéité, et cette simultanéité est imaginée analogue à la simultanéité du haut et du bas, de la droite et de la gauche. Ainsi le passé et l'avenir, succession, deviennent l'arrière et l'avant, simultanéité spatiale.

Dès lors, la troisième dimension est faite : elle est le milieu des surfaces. Bref, l'hypothèse en question consiste dans cette opération au premier abord paradoxale : *fixer le temps* ; mais le temps ainsi fixé, c'est le temps où évolue la surface, où sont distribuées, les surfaces, où elles se retrouvent, après avoir été constatées, une fois, dans le même ordre.

Et, d'ailleurs, cette troisième dimension, que nous considérons comme troisième, parce qu'elle est ajoutée aux deux premières, jamais, remarquez-le, nous ne l'imaginons à l'état d'isolement ; toujours elle se combine soit avec l'horizontale, soit avec la verticale, pour constituer des surfaces d'un genre nouveau.

Cette remarque a son importance, et nous pouvons peut-être, en la prenant pour point de départ, essayer de nous rendre compte analytiquement du travail que fait l'homme voyant et marcheur, c'est-à-dire l'homme normal, pour imaginer la troisième dimension.

Lorsqu'un homme va marcher, il a devant lui quoi ? Une surface ou, comme on dit d'ordinaire, un plan. Cette surface a une droite et une gauche ; mais l'homme, en tant que marcheur, ne s'inquiète ni de la droite ni de la gauche. La surface qu'il a devant lui a un haut et un bas, voilà ce qui l'intéresse. Mais le haut, le ciel, est inaccessible ; l'homme va marcher sur le bas, sur le sol, sur la terre. Il marche, c'est-à-dire que ce qui était pour lui la partie inférieure de la dimension verticale, le bas, il le transforme en une succession de pas et en une évolution de visa. Des quatre éléments qui constituent la surface vue un seul est matière

à marche. *Nous marchons le bas*, et, en marchant le bas de la surface vue, nous lui imposons une remarquable transformation : nous en faisons de la succession, alors que tout d'abord, quand nous étions immobiles, c'était de la surface. Tel est l'effet de la marche.

Mais la marche n'est pas indéfinie : elle a un terme, au bout duquel, le vide ayant été traversé, le marcheur est arrivé à son but et le touche. La marche terminée, le but atteint, n'est-il pas remarquable que la surface primitive a été divisée en deux ? D'une part, le bas avec sa droite et sa gauche, le bas parcouru, *le bas qui a été marché* ; il est derrière, il est passé, on ne le voit plus et les pieds ne le touchent plus ; puis le haut, le ciel, qu'on ne marchera jamais, ou la montagne, qu'on gravira peut-être, si l'on en a la force et le temps et le désir.

Il y a, dans cette séparation des deux plans, l'un qui a été marché et est passé, l'autre qui est le non-marché, l'avenir ou l'inaccessible, il y a dans cette séparation quelque chose d'analogue à ce que les dessinateurs appellent tracer la ligne d'horizon, ligne qui divise tout paysage artificiel en deux parties, l'une qui s'enfonce, l'autre qui se dresse ; l'une horizontale et profonde, l'autre horizontale et verticale. La marche dans le plan primitif a donc opéré dans ce plan une modification très remarquable !

Eh ! bien, le temps passé à marcher, le temps forme générale de la succession des pas effectués, ne peut-on pas le considérer comme ne faisant qu'un avec la partie de surface vue tout d'abord qui maintenant est évanouie ? Et, dès lors, ne faisons-nous pas quelque chose d'analogue à la création d'un angle droit qui séparerait en deux plans perpendiculaires la partie marchée et la partie non marchée du plan primitif ? Mais cela ne suffit pas peut-être.

Assurément, nous avons toujours devant nous une sorte de mur spatial ou de plan, du ciel, et, au-dessous, de la terre, et puis nous avons dans le souvenir la marche accomplie, le pays traversé, surface désormais *temporalisée*, pour ainsi dire. Ce qui est devant nous, c'est un composé des deux dimensions, l'horizontale et la verticale. Ce qui est derrière nous, puisque nous l'avons marché et dépassé, est composé de deux dimensions : l'horizontale et la profondeur, la profondeur qui est la transformation par le souvenir de la partie basse de l'ancienne verticale. Mais la construction est-elle terminée ? Non ; l'angle droit, qui fait la distinction de la surface marchée et de la surface vue, cet angle ne sera maintenu que si un troisième plan,

perpendiculaire aux deux autres, le fixe. Ce troisième plan est composé de la profondeur et de la verticale.

Les géomètres nous disent que l'espace se ramène à ces trois plans, qu'ils appellent « coordonnées » ; pour eux ces trois plans se valent ; pour nous, il en est tout autrement. En effet, ce troisième plan, qui est un composé de la profondeur et de la verticale, nous n'en avons aucune expérience : il nous traverse quand nous marchons, mais nous ne le voyons pas et nous ne le touchons pas. Dans certaines expériences exceptionnelles, nous croyons cependant le saisir ; mais c'est une erreur. Le harpiste connaît les cordes de sa harpe comme succession tactile ; s'il veut les voir en forme de surface, il est obligé de se tourner de côté ; de même, le scieur de long ne connaît pas son instrument de travail dans le plan où il le fait mouvoir. Ce troisième plan est entièrement imaginé ; il est conclu par une sorte de syllogisme. Le plan vu est composé de l'horizontale et de la verticale, le plan marché est composé, lui aussi, de deux dimensions : le bas de la verticale transformé en profondeur, et l'horizontale, bref, la profondeur et l'horizontale. Nous avons là trois termes, dont un, l'*horizontale*, est répété deux fois. Nous pouvons procéder comme dans les syllogismes et dire : *donc verticale et profondeur*.

Ainsi, cette troisième coordonnée de l'espace, nous pouvons l'appeler le *plan conclu*, puisqu'on peut le déduire et qu'il ne figure dans aucune expérience.

La marche, telle est donc la principale expérience qui suggère à l'homme l'hypothèse de la troisième dimension.

Cette hypothèse consiste, les surfaces étant données en un système successif, à supposer qu'elles constituent un système simultané, dont les parties sont persistantes et préalablement à leur découverte au cours du temps ; les intervalles de temps entre les surfaces deviennent, dans cette hypothèse, des intervalles spatiaux, permanents, qu'on appelle des distances.

Fixer de la durée, voilà en quoi consiste, en définitive, cette hypothèse. Considérer la durée relative aux surfaces comme simultanée, à l'instar des surfaces, c'est là une hypothèse hardie dans sa formule et pourtant, non seulement tout homme, mais tout animal marcheur la fait, parce qu'il est forcé de la faire pour vivre ; vraisemblablement, toute conscience qui a besoin de cette hypothèse arrive à la faire et à la faire sans peine, parce qu'elle lui est nécessaire.

V. H.

L'Eglise et l'État en France, depuis l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

L'Eglise au XVIII^e siècle.

Le 2 septembre 1715, la place du Palais, à Paris, présentait une animation extraordinaire. La foule remplissait les rues, tous les balcons ; les toits même étaient couverts de peuple. Les magnifiques troupes de la maison du roi faisaient la haie devant la Sainte-Chapelle, leurs grands drapeaux bleus fleurdelisés d'or et barrés d'une croix blanche ondoyaient au vent. Les carrosses se pressaient sur deux et trois rangs dans la cour du Palais. Messieurs, dans leurs robes rouges, accompagnaient jusqu'au bas du perron de la Chapelle Monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, et tous les yeux allaient à un enfant de cinq ans et demi, que l'on descendait au bras, le long des degrés, et qui, le cordon bleu sur la poitrine et le chapeau sur la tête, regardait gravement toute cette foule et cet imposant appareil militaire. Cet enfant était le nouveau roi Louis XV, qui commençait au milieu des acclamations, des applaudissements, des élans de loyalisme et d'amour de tout un peuple, un des plus longs règnes de notre histoire.

L'Eglise pouvait le saluer avec joie, car elle avait vaincu tous ses ennemis, abattu jansénistes et quiétistes, soumis ou banni les protestants ; elle ne voyait plus devant elle qu'une route droite et unie, où elle s'avancait comme en procession, magnifique, triomphante, souveraine.

Mais c'est une loi de la vie que la victoire corrompt le vainqueur, l'endort et lui fait perdre peu à peu les vertus héroïques auxquelles il avait dû son triomphe. L'Eglise n'échappa point à cette loi fatale, et le xviii^e siècle, qui semblait devoir être tout à elle, vit au contraire le commencement de son déclin.

Rien dans ce siècle n'attire les regards de l'historien sur l'Eglise. Plus de grandes discussions dogmatiques comme dans l'âge précédent. Il semble que la victoire de Bossuet sur Fénelon ait découragé les penseurs, et que l'on n'ose plus parler des choses

du ciel par crainte des disgrâces de la terre. Plus de ces grands apôtres de la charité, comme saint François de Sales et saint Vincent de Paul ; des hommes de devoir, et en grand nombre, mais qui ne passent point l'ordinaire mesure et dont la vertu estimable n'a rien d'héroïque. Plus de fondations d'ordres, mais, au contraire, une tendance marquée à en diminuer le nombre, à en restreindre la richesse et l'influence.

L'Eglise est le premier corps de l'Etat, le mieux renté, le plus respecté en apparence ; mais elle semble avoir perdu le sens de la vie. C'est une puissance qui vit sur son passé, administre et conserve ses biens, demeure au même degré de splendeur où des siècles de foi l'ont portée, mais semble inhabile désormais à produire, à inventer, à créer quoi que ce soit de grand et de durable.

Le XVIII^e siècle a connu encore un certain nombre d'ecclésiastiques hommes d'Etat. Aucun d'eux n'a ajouté de pages bien brillantes à l'histoire politique de l'Eglise.

Le premier qui ait paru sur la scène est l'abbé Dubois, ancien correcteur de thèmes du régent, type de grécule sans idéal et sans conscience, dont l'insolente fortune fut comme un défi à la raison et à la morale. Dubois a avili son maître, qui le méprisait ; mais il l'a amusé, et, pour un blasé comme était le régent, un homme amusant était un homme précieux. Philippe voyait en Dubois quelque chose comme le prototype du coquin et prenait un singulier plaisir à chercher jusqu'où il pousserait l'effronterie. Le cynisme de Dubois n'eut pas de limites. On a tenté de le réhabiliter en montrant qu'il avait obtenu au régent l'alliance de l'Angleterre et empêché Albéroni de rallumer la guerre européenne. Nous voulons bien qu'il ait rendu ainsi quelque service à son maître ; mais, si le duc d'Orléans put se féliciter personnellement de l'alliance anglaise, la France n'en éprouva guère que dommages et humiliations. En tout cas, le service fut payé trop cher à Dubois par l'archevêché de Cambrai et le chapeau de cardinal. Dubois successeur de Fénelon ! Quelle bonne partie de fou rire durent faire ensemble le régent et l'abbé, quand cette énorme plaisanterie fut imposée à la Cour, à l'Eglise et à la France !

Après Dubois, Fleury. Nous remontons de plusieurs degrés. Le précepteur de Louis XV, qui jouait aux cartes avec son élève, au lieu de le faire travailler, n'est pas un génie ni même un honnête homme ; après l'affreux pitre dont le régent fit ses délices, il fait l'effet d'un juste et d'un vertueux personnage. Au fond, ce ne fut qu'un adroit courtisan, un arriviste patient et habile, un administrateur passable et un médiocre politique.

La France lui dut quelques années de paix, qu'elle employa à s'enrichir ; mais, toujours féru de l'alliance anglaise, Fleury laissa dépérir notre marine, et quand l'inévitable rivalité mit l'Angleterre et la France aux prises, la France était vaincue d'avance, par l'avarice et l'imprévoyance du ministre. Il est beau d'aimer la paix, il est mieux de se mettre en état de la défendre ; l'homme le plus fort est celui qui risque le moins d'être attaqué.

Le cardinal de Bernis a présidé au renversement des alliances et a été le grand ministre de M^{me} de Pompadour. Il tournait gaillardement le vers badin, mais y prodiguait si bien les fleurs que Voltaire l'avait surnommé Babet la Bouquetière. Aimable épicurien, il sut vivre partout d'une vie douce et élégante. Ambassadeur à Venise, il ne parut pas s'y déplaire ; exilé de la Cour par Choiseul, il se bâtit un joli château dans sa ville archi épiscopale d'Alby ; ambassadeur à Rome, il y vécut en grand seigneur, y tint table ouverte et y fit grande figure jusqu'au jour où la Révolution vint le relayer. Ce fut un homme d'esprit et de bonne compagnie, chez qui il faisait bon souper.

L'abbé Terray, ministre des finances du triumvirat, avait plus de talent, et moins de conscience encore. C'est à lui que Louis XV a dû la paix des dernières années de son règne ; mais la misère générale était la rançon des splendeurs de la cour, et l'humeur cruelle du ministre contribua encore à faire abhorrer le régime qu'il représentait.

Le cardinal de Rohan n'a pas été ministre, mais son nom reste attaché à la scandaleuse affaire du collier, où ce prince de l'Eglise donna la mesure de sa vanité, de son immoralité et de sa sottise, et compromit le haut clergé et la couronne, au grand profit de la Révolution.

Le cardinal de Brienne, incapable successeur de Calonne, voulut reprendre le rôle de Maupeou, briser l'opposition parlementaire et rétablir l'ordre dans les finances par la banqueroute ; mais ces honnêtes desseins furent renversés par l'indignation publique, et M. de Brienne quitta le ministère après avoir joué et perdu la dernière carte de la monarchie. C'est lui que Louis XVI refusait de nommer archevêque de Paris, en disant : « Au moins faut-il que l'archevêque de Paris croie en Dieu. » Il est probable que les archevêques de Toulouse et de Sens n'avaient pas besoin d'y croire, puisque Brienne échangea le siège de Toulouse pour celui de Sens, plus grassement renté. Brienne est le dernier cardinal ministre de notre histoire.

L'épiscopat français comptait, en 1789, cent cinquante-deux diocèses, sur lesquels trois seulement : Mâcon, Tréguier et Vannes

avaient des roturiers pour titulaires. Tous les autres sièges étaient occupés par des nobles. Un La Rochefoucauld était archevêque de Rouen, un de Luynes archevêque de Sens, un Talleyrand-Périgord archevêque de Reims, un de Fontanges archevêque de Bourges, un de la Tour du Pin archevêque d'Auch, un Rohan archevêque de Cambrai, un Rohan évêque de Strasbourg. On pensait toujours, comme Richelieu, que les gens qui ne sont que doctes et pieux font souvent « de fort mauvais évêques, ou « pour n'être pas propres à gouverner, à cause de la bassesse de « leur extraction, ou pour vivre avec un ménage qui, ayant du « rapport avec leur naissance, approche beaucoup de l'avarice, « au lieu que la Noblesse qui a de la vertu a souvent un particulier désir d'honneur et de gloire, qui produit les mêmes effets « que le zèle causé par le pur amour de Dieu ; qu'elle vit d'ordinaire avec luxe et libéralité conformes à telle charge et sait « mieux la façon d'agir et de converser avec le monde. »

Le dix-huitième siècle a connu des prélats vertueux et bien-faisants. Marseille a eu Belzunce, Clermont a eu Massillon. L'archevêque de Paris, M. de Noailles, laissa un grand renom de charité. Christophe de Beaumont, un de ses successeurs, nourrissait à ses frais plus de cinq cents personnes, sans vouloir distinguer entre eux les catholiques ou les hétérodoxes. M. de Rastignac, archevêque de Tours, secourait les inondés de la Loire. M. de La Motte, évêque d'Amiens, inspirait un si grand respect que l'on coupait son manteau et sa soutane pour en faire des reliques. M. de Galard de Terraube, évêque du Puy à la Révolution, était adoré de ses diocésains.

Mais la plupart des prélats de l'ancien régime, sans en excepter les plus philanthropes, étaient des grands seigneurs très fiers de leur naissance et très fêrus de leurs droits ; des prêtres plus pénétrés de leur mission sociale que remplis de la foi chrétienne ; des administrateurs parfois habiles, mais presque toujours très hauts et très absolus. Rien de moins évangélique, en général, rien de moins chrétien, dans le vrai sens du mot, que les évêques nobles de l'ancien régime.

De l'archevêque renté à 2 et 300.000 livres jusqu'au malheureux congruiste à 700 livres s'étagait toute une hiérarchie de coadjuteurs, de vicaires généraux, de chanoines cathédraux et collégiaux, d'archiprêtres, de doyens et de curés, qui faisaient que l'on passait presque insensiblement d'un degré à l'autre et qu'il n'y avait pas de frontière bien nette entre le haut et le bas clergé.

Il y avait à la Cour et autour de la Cour des légions d'abbés.

mondains, à rabat et à petit collet, qu'on appelait « abbés de Sainte Espérance » et qui attendaient que le roi voulût bien les pourvoir.

Le roi avait à sa disposition 850 abbayes commendataires, 12.000 prieurés, 2.800 canonicats d'églises cathédrales, 5.600 canonicats de collégiales, des châtellenies, en tout 20.000 bénéfices sans charge d'âmes, à distribuer. Pour peu que l'on fût bien né, spirituel, bien apparenté ou recommandé, on pouvait espérer obtenir, un jour, quelque bénéfice avantageux qui vous mettait du haut clergé.

Le pauvre clerc, sans naissance et sans usage, était bien sûr de rester à jamais curé de campagne ou de petite paroisse. — « N'était-ce point assez, disait-on, pour un fils de paysan ? » — et le contraste était parfois si violent entre le luxe épiscopal et la misère du desservant, que la jalousie pénétrait dans le cœur du pauvre prêtre, en dépit du respect hiérarchique et de l'obédience canonique.

Le bas clergé constituait certainement une des classes les plus méritantes et les plus déshéritées de la nation. Cependant son dénuement n'est que relatif et emprunte surtout son caractère pénible aux habitudes de luxe qui dominent toute la vie française à cette époque. La portion congrue a été fixée à 700 livres, qui représentent environ 2.000 francs de notre monnaie actuelle. Les curés de campagne ne touchaient, hier encore, que 900 francs du gouvernement et étaient certainement moins rétribués avec 900 francs que les congruistes du ^{xviii}^e siècle avec 700 livres. Mais il faut tenir compte des habitudes et des mœurs. La dépense du curé de campagne le plus modeste était estimée en Normandie à 1.200 livres ; n'en recevant que 700, il était en réalité à la charité de sa paroisse. Il lui fallait acquitter quelques menues redevances, entretenir et réparer son presbytère, payer sa domestique, faire l'aumône, et surtout recevoir ses confrères et tenir table ouverte à tout venant. La maréchaussée, les commis aux aides, les élus, les chirurgiens, autant d'hôtes qui tombent chez lui à l'improviste et auxquels il est obligé de faire bon visage. Les gros décimateurs, qui absorbent presque tout le revenu de la paroisse, rognent sans cesse la part du curé et ne lui donnent rien en dehors de sa portion congrue, fixée par la loi. Un curé du diocèse de Bayeux avait touché en 20 ans 80 boisseaux de grain pour tout secours (1). La Constituante trouva le traitement des prêtres de campagne si misérable qu'elle l'éleva à 2.000 francs.

(1) Abbé Bernier, *Essai sur le Tiers-Etat rural de basse Normandie*, Paris, 1892, in-8°.

Comme le Français du XVIII^e siècle n'avait pas à craindre le service militaire, ceux qui embrassaient l'état ecclésiastique y étaient conduits par une vocation généralement sincère, une foi vive et robuste, le désir de faire le bien, et peut-être aussi quelque peu d'ambition.

Au sortir du séminaire, le jeune clerc débutait comme vicaire de paroisse. Le vicaire n'était alors qu'une sorte de domestique, toujours révocable au gré de son curé. Certains de ces malheureux erraient de paroisse en paroisse sans jamais obtenir de cure, et finissaient tristement comme ce pauvre prêtre dont parle un document contemporain : « Il a blanchi sous le harnois. « Son pauvre harnois est usé. Le vicaire général en est fort « embarrassé. Il l'envoie d'un bout à l'autre du diocèse, chez les « curés changeants ; on le renvoie de partout, parce qu'il n'a plus « de jambes pour porter le bon Dieu et parce qu'il tousse trop « fort au coin du feu. »

Pour devenir curé, le vicaire fait la cour au seigneur patron de paroisse, de qui dépend sa nomination, il tâche à se mettre dans les bonnes grâces de Madame, il se montre bonhomme avec le sacristain, le marguillier, le trésorier qui pourraient lui faire opposition. Il leur donne à boire et boit avec eux (Abbé Bernier, p. 107.)

Une fois curé, le jeune clerc règne en maître sur sa paroisse, presque aussi respecté et bien plus populaire que le seigneur ou le richard du lieu ; « il est protégé par les lois, les usages, les « mœurs, et son action sacerdotale s'étend sans contestation sur « tous ses fidèles, à tous les moments de leur vie, avec une autorité et une indépendance dont il ne reste au clergé de nos jours « qu'un lointain souvenir. » Une seule ombre à ce tableau, c'est la gêne dans laquelle vit le congruiste, et qui le met hors d'état d'assister ses pauvres.

Aussi son ambition est-elle de devenir curé décimateur ; mais, quand il l'est devenu, l'aisance si longtemps attendue le prend quelquefois tout entier. Il laisse à son vicaire le ministère pastoral et ne se réserve que la grand'messe du dimanche. Le reste du temps, il va à droite et à gauche surveiller la rentrée de ses dîmes, il fait battre son grain, il court les marchés et les foires, il soutient des procès contre les mauvais payeurs, contre les décimateurs laïques, contre les moines d'alentour, contre le chapitre, et parfois contre l'évêque.

Cependant il y a, parmi ces prêtres de campagne, des hommes d'une culture classique assez avancée, qui connaissent leurs auteurs et les citent volontiers à côté des textes sacrés. Il y en a

de charitables et de bienveillants. Il y en a d'industriels et d'intelligents, qui comprennent déjà la loi du progrès. A Chanteix, en Limousin, un curé fait la police de sa paroisse ; quatre jeunes gens déterminés arrêtent les voleurs ; on les attache au pied de la chaire ; tous les fidèles sont convoqués, et le curé, après avoir sévèrement admonesté les délinquants en leur présence, les fait relâcher. C'est la justice familiale substituée à la maréchaussée, à la prison, au présidial, à leurs lenteurs et à leurs iniquités. A Courgis, en Bourgogne, le curé fait la classe, une fois par semaine, aux enfants du village, et, si on lui demande quel usage les pauvres feront de l'instruction qu'il leur donne, il répond : « Elle leur donnera le plus doux des plaisirs, celui de connaître et d'exercer l'intelligence. »

Il y a, en somme, une bien grande différence entre le curé de paroisse du dix-huitième siècle et les clercs grossiers du commencement du dix-septième. Le bas clergé forme une armée vigoureuse et admirablement disciplinée, toute dans la main de ses chefs, et dont la Révolution ne connaîtra malheureusement la puissance que le jour où elle l'aura soulevée contre elle.

Au clergé séculier appartenait le gouvernement des paroisses. La grande tâche du clergé régulier était l'enseignement.

A cette époque d'étroite alliance entre l'Eglise et la monarchie, l'Etat ne voyait aucun inconvénient à confier à l'Eglise un service public aussi important que l'enseignement national. Il trouvait chez elle la science, la conscience et la discipline requises pour s'acquitter d'une pareille tâche ; il savait que l'Eglise ne prêcherait jamais la rébellion aux sujets et resterait toujours l'alliée fidèle de la royauté. L'Etat se contentait donc d'exercer sur les établissements religieux une surveillance courtoise et débonnaire, et organisait à côté d'eux quelques grands instituts spéciaux pour développer la culture scientifique, que le clergé négligeait généralement.

Parmi les ordres enseignants, les jésuites occupèrent incontestablement le premier rang jusqu'au jour de leur expulsion, et nous ne pouvons mieux faire que de prendre leur grand collège de Louis-le-Grand comme type de la maison d'éducation, telle que l'entendait l'Eglise au XVIII^e siècle (1).

Louis-le-Grand était le quartier général de la Société de Jésus en France, et comme la grande forteresse de laquelle mouvaient tous ses autres fiefs du royaume. Cinquante étudiants jésuites, qui

(1) Cf. pour cette partie : J. de la Servièrre, *Le Père Charles Porée, S. J.*, Poitiers, 1899, in-8°.

avaient déjà enseigné plusieurs années à Paris ou dans les provinces, y suivaient les cours de théologie. C'est à Louis-le-Grand que se rédigeait la revue savante de la Société, *Les Mémoires de Trévoux*. Presque tous les Pères venus à Paris, pour y étudier ou y composer des ouvrages, prenaient leur logement au collège.

Louis-le-Grand comptait parmi ses professeurs le P. de Tourne mine, directeur des *Mémoires de Trévoux* ; le P. Tarteron, traducteur d'Horace, de Perse et de Juvénal ; le P. Lejay, le P. Buffier, fondateur de l'enseignement historique dans les collèges de la Société ; le P. Porée, qui enseigna pendant 33 ans la rhétorique et fut le professeur de Voltaire.

La population scolaire, qui monta jusqu'à 3.000 élèves, se divisait en externes et internes. Les externes étaient de beaucoup les plus nombreux et suivaient les cours gratuitement. Des secours étaient accordés aux plus pauvres pour acheter des livres.

Parmi les internes figuraient des fils de famille, de ducs et pairs, voire de princes du sang, des fils de bons bourgeois ; peu de fils de magistrats, parce que la robe était janséniste ; beaucoup de jeunes nobles de province, ou des colonies françaises. Le roi faisait élever à Louis-le-Grand un certain nombre de jeunes Syriens et Arméniens de bonnes familles, qui servaient plus tard d'interprètes et de consuls de France dans le Levant. Le collège avait 500 pensionnaires, tout ce qu'il en pouvait tenir. Il y fallait retenir une chambre un an d'avance, quand on y voulait entrer.

Tous les élèves étaient traités par les Pères sur le pied de l'égalité. Les plus forts portaient le titre d'académiciens, et, nobles ou non, passaient avant tous les autres. Cependant les fils de grands seigneurs avaient une chambre particulière, un valet pour leur service et parfois un répétiteur laïque ou ecclésiastique. Les autres vivaient en chambrées de quinze ou vingt sous la surveillance d'un *cubriculaire*, qui était souvent un jeune théologien du collège et parfois un Père d'une expérience consommée.

Après chaque repas, les restes étaient distribués aux indigents, et plus d'un pauvre externe n'avait pas d'autres ressources pour subsister. Plusieurs fois par an, les Pères menaient leurs élèves visiter des hôpitaux et les mettaient en contact direct avec la souffrance et la misère.

La discipline était sévère et s'appuyait sur les élèves eux-mêmes. Tous les mois, une composition écrite, comprenant un discours grec ou latin et une pièce de vers latins, classait les 300 élèves du Père Porée, et parmi les plus forts étaient choisis

les généraux et les décurions, qui veillaient à maintenir le bon ordre parmi leurs camarades. Les décurions avaient aussi la charge de faire réciter les leçons aux élèves de leurs groupes et les récitaient eux-mêmes à leurs généraux. Les fautes graves étaient punies de pensums, de retenues, de privations à table et du fouet.

Tout l'enseignement roulait sur l'étude des langues mortes et du français et sur les littératures grecque, latine et française. On apprenait à traduire les textes anciens et à composer en grec, en latin et en français. On ne sortait guère des thèmes, des versions, des narrations et des discours ; mais un professeur habile trouvait moyen d'apprendre à ses élèves, à l'aide de ces vieux exercices, toutes sortes de notions morales, de maximes de conduite, de traits intéressants tirés de l'histoire et de la philosophie. Beaucoup ne craignaient pas les allusions aux événements contemporains. Beaucoup étaient vraiment patriotes, et la fréquentation assidue des anciens donnait à leur esprit une tournure quasi républicaine.

Il ne faut pas juger de la valeur de l'enseignement à Louis-le-Grand par les programmes. Ce serait tomber dans l'erreur où l'on tombe aujourd'hui. Les programmes, auxquels les pédants attachent une si plaisante importance, n'en ont vraiment presque aucune. La nature des choses apprises est presque indifférente ; tout le profit vient de la manière dont on apprend. Il ne s'agit point tant d'apprendre telle chose plutôt que telle autre, comme de pénétrer à fond ce qui fait l'intérêt d'une science, de se l'assimiler et d'en nourrir son intelligence. Avec nos programmes interminables, nous fatiguons les esprits sans les sustenter. Les programmes réduits d'autrefois avaient une tout autre valeur éducative et mûrissaient doucement les intelligences par le continu exercice qu'ils leur imposaient.

Les bons élèves sortaient de Louis-le-Grand avec des clartés de beaucoup de choses, l'habitude de la réflexion, l'art de classer leurs idées, le goût de la netteté ; ils savaient s'exprimer avec aisance et politesse et avaient dans la tête tous les principes qui les devaient aider à compléter leur instruction et à jouer un rôle utile dans la société. C'est à cette éducation littéraire et philosophique que la France du dix-huitième siècle a dû son génie libéral et universel, sa belle réputation d'élégance et de courtoisie, ses tendances philanthropiques et progressistes.

Macaulay a dit que les jésuites ont connu l'art de pousser la culture des esprits juste au point où allait commencer leur émancipation. C'est exact ; mais ce que les Pères ne voulaient point faire, Paris le faisait pour eux, et philosophes sans le

savoir, imbus comme leur siècle de l'idée du progrès social, ils contribuaient inconsciemment à préparer leurs disciples à la vie active, inquiète et hardie qui les attendait.

On discutait beaucoup à Louis-le-Grand, on plaidait, et les questions mises en discussion touchaient parfois aux plus redoutables problèmes sociaux. On se demandait : « Quelle passion est la plus dangereuse ? libertinage, impiété, fureur du jeu ? — « Quelle est la meilleure éducation pour un jeune homme ? éducation particulière ou publique, apprentissage rapide de la vie de cour, voyages en compagnie d'un précepteur habile ? — « Quel est le plus juste partage des successions ? »

Cette dernière discussion est particulièrement intéressante. On y voit un cadet attaquer avec vigueur le droit d'aînesse ; un aîné déclare que détruire le droit d'aînesse, c'est détruire l'aristocratie elle-même, c'est détruire toute subordination domestique, c'est priver l'Etat des services que lui rendent dans l'Eglise, dans l'armée, aux colonies, tant de cadets que leur pauvreté oblige au travail et à l'action. Un autre propose de tout concilier en accordant au père de famille la liberté de disposer de son bien. Enfin le professeur résume les débats et nous donne l'avis de la sagesse telle qu'on la comprenait au XVIII^e siècle. Il veut un partage inégal de la fortune dans les maisons nobles : l'aîné emportera les deux tiers du bien paternel, le dernier tiers sera partagé entre les cadets. Dans les familles roturières, au contraire, le partage égal n'aura que des avantages. « Le bien public exigeant que les sujets d'un ordre inférieur se bornent à la médiocrité de leur état pour y faire fleurir les arts et le commerce, dont la ruine serait inévitable, si l'inégalité les rendant trop riches, ils venaient à s'élever et à se mesurer avec les nobles. » Il n'est pas sûr que le discours du cadet n'ait pas paru à beaucoup de jeunes gens beaucoup plus juste que la harangue du maître.

On ne se contentait pas, à Louis-le-Grand, d'apprendre aux élèves à raisonner et à discuter ; on les habitua à paraître en public, et l'on ne craignait pas de leur faire réciter des vers, de leur faire jouer la comédie et la tragédie même, et de les faire danser sous la direction de quelques maîtres de ballet de l'Opéra. Les jansénistes criaient au scandale et rappelaient que les danseurs de théâtre étaient excommuniés ; les fêtes scolaires de Louis-le-Grand n'en étaient pas moins suivies par le public le plus élégant et le plus distingué. Munies de bonnes traductions, les dames suivaient les pièces grecques et latines, et étaient les plus ferventes à applaudir Sophocle et Euripide.

Des prologues et des intermèdes, en vers français déridaient les spectateurs. Voici, à titre d'exemple, le spirituel prologue français d'une comédie latine où le P. Porée s'attaque au libertinage de la jeunesse :

Nous allons donner en spectacle
D'un libertin l'heureux retour :
Il faut vaincre plus d'un obstacle
Pour l'exposer en son vrai jour.
Si l'on entreprend de le peindre,
On doit tempérer la couleur ;
Autrement, il serait à craindre
Que l'on n'alarmât la pudeur.
D'une conversion sincère
Quand on veut tracer le tableau,
Jamais l'Amour, jamais sa mère
Ne doivent tenir le pinceau.

La chute en est jolie ; mais, en ce siècle où tout le monde avait de l'esprit, les écoliers en avaient parfois plus que les maîtres, et il n'était pas nécessaire d'être à Louis-le-Grand pour en avoir. Un étourdi, élève du collège Sainte-Marthe de Poitiers, avait été puni pour avoir joué avec son chapeau pendant la classe, au lieu de le garder sur sa tête. Il se tira d'affaire avec la pochade que voici :

Si vous perdez vos bras, vendez votre manchon :
Rien de trop fut toujours la devise du sage.
A qui n'a point d'oiseau que servirait la cage ?
Une ligne sans hameçon
C'est du fil sans aiguille,
Un microscope à Saunderson
Aurait été fort inutile.
On n'a point sans la mer équipé de vaisseau,
Et je tiens pour certain qu'il faudrait être bête
Pour garder son chapeau
Quand on n'a pas de tête...

La comtesse Potočka nous a laissé dans ses *Mémoires* une peinture très vive et très amusante de sa vie à l'Abbaye-aux-Bois, grande maison d'éducation à la mode pour les jeunes filles du grand monde. La comtesse, alors Hélène Massalska, avait une chambre particulière et une « mie » à son service ; son oncle, archevêque de Wilna, en Lithuanie, payait chaque année 20.000 livres pour sa pension. Les jeunes pensionnaires s'amusaient fort et faisaient des niches à leurs graves maîtresses. S'avisèrent-elles pas, une nuit de Noël, de vider une bouteille d'encre dans le bénitier de la chapelle ; les religieuses, en se signant, se tachèrent le front, la guimpe et les doigts.

Une autre fois, profitant de quelques réparations au mur du jardin, les écolières entrèrent en relations avec un petit pâtissier, qui leur passait des tartelettes au moyen d'une ficelle. M^{me} de Rochechouart s'aperçut du manège, fit boucher la brèche du mur et félicita ironiquement ces demoiselles de la brillante conquête qu'elles avaient faite et dont leurs illustres familles ne manqueraient pas d'apprendre l'histoire avec grand intérêt. Les jeunes étourdies furent dans les transes pendant plusieurs jours, et M^{me} de Rochechouart, satisfaite, ne tira pas d'autre vengeance de cette anodine équipée. Il n'est pas très sûr que l'on travaillât beaucoup à l'Abbaye-aux-Bois ; mais les maîtresses étaient si grandes dames et si charmantes, avaient tant d'esprit et tant de cœur qu'on sortait de la maison avec toutes sortes d'idées généreuses dans la tête et un grand désir de vivre avec honneur, même avec gloire, s'il se pouvait.

Le travail était alors réservé aux hommes, et, tout frivole qu'il est en apparence, le XVIII^e siècle a beaucoup travaillé. L'Église n'a pas été moins laborieuse que ses adversaires, et son œuvre, pour être moins brillante, n'en a été ni moins considérable ni moins utile. Ce sont les moines bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur qui ont préparé par leurs travaux le grand mouvement historique du XIX^e siècle.

Le premier supérieur général de la congrégation, Dom Grégoire Tarisse (+ 1648), eut le premier l'idée de consacrer les loisirs de ses moines aux recherches d'érudition. Son coadjuteur, Dom Luc d'Achery, bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés, dressa le programme de l'entreprise. Dom Mabillon défendit la cause de la science contre M. de Rancé, abbé de la Trappe, qui trouvait les recherches de curiosité contraires aux intentions surnaturelles qui doivent animer constamment la conduite d'un religieux. La publication du *Traité des Etudes monastiques* (1691) répondit à toutes les objections de l'abbé de Rancé. Dom Mabillon fit plus encore ; son *Traité de Diplomatique* (1681-1704) a fixé les règles de la critique des documents médiévaux, et son exemple a lancé définitivement les bénédictins dans la voie des travaux historiques.

En dépit de querelles retentissantes avec les jésuites et de zizanies domestiques, les bénédictins de Saint-Maur ont poursuivi, pendant tout le XVIII^e siècle, la préparation et la rédaction d'un nombre extraordinaire de travaux historiques, d'une valeur assurément inégale, mais dont quelques-uns n'ont presque rien perdu de leur autorité (1).

(1) Cf. Ch. v, Langlois, *Manuel de Bibliographie historique*, Paris, 1901-1904.

Les bénédictins ont publié une *Collection des Pères grecs et latins*, à laquelle ont collaboré leurs meilleurs hommes, mais qui n'a pas entièrement remplacé la *Bibliotheca maxima* de Marguerin de la Bigne.

Ils ont apporté d'utiles contributions à l'histoire ecclésiastique avec les *Acta primorum martyrum sincera et selecta* de Dom Ruinart, le *de antiquis Ecclesiæ ritibus* de Dom Martène et la collection des *Epistolæ Romanorum pontificum* commencée par Dom Pierre Constant. Ils ont ainsi préparé le terrain aux études d'exégèse, sans oser les entreprendre eux-mêmes, comme l'avait fait Richard Simon dans son *Histoire critique du Vieux Testament* (Rotterdam, 1683) et du *Nouveau Testament* (Rotterdam, 1689) (1).

L'histoire générale de l'Église ne leur fit pas oublier l'histoire particulière de leur ordre. Ils ont publié les *Annales ordinis sancti Benedicti* jusqu'à l'année 1557 (Paris, 1703-1739, 6 vol. in-f°) et les *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti* (Paris, 1663-1701, 9 vol. in-f°) inspirés par la grande collection des Bollandistes.

C'est aux bénédictins que les sciences auxiliaires de l'histoire doivent leurs premiers progrès. Dom Jean Mabillon étudia la diplomatique, Dom Bernard de Montfaucon la paléographie grecque, Dom Tassin et Dom Toustain la paléographie latine. *L'Art de vérifier les dates* est, encore aujourd'hui, un des guides les plus précieux de l'historien.

L'histoire ecclésiastique de France a inspiré aux bénédictins un de leurs plus beaux travaux, le *Gallia Christiana* (1715-1785, xiii volumes in-f°), immense enquête sur les archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de la France, avec études biographiques sur les principaux personnages de l'histoire ecclésiastique, et références innombrables aux documents originaux. Le *Gallia Christiana* était encore inachevé à la Révolution. Les matériaux si laborieusement accumulés par les bénédictins ont disparu, mais l'œuvre a été terminée par un érudit, M. Hauréau, qui a suivi fidèlement dans ses trois volumes (1856-1865) le plan de ses prédécesseurs.

L'histoire politique de la France d'après les sources avait été ébauchée, au dix-septième siècle, par André du Chesne dans ses *Historiæ Francorum scriptores cœtanei*. Son œuvre, interrompue par la mort, fut reprise au commencement du xviii^e siècle par les mauristes, qui l'exécutèrent avec une admirable clarté. Leur monumental *Recueil des historiens de la Gaule, et de la France*

(1) Cf. Denis, *Richard Simon et Bossuet*. Mémoires de l'Académie de Caen, 1870.

donne sur chaque période de notre histoire, jusqu'au xii^e siècle, toutes les sources alors connues, et en rend l'étude extrêmement facile à l'aide de notes, d'index et de tables chronologiques, qui permettent au plus novice de se familiariser en très peu de temps avec notre vieille histoire. Le nom de Dom Bouquet est resté attaché à l'œuvre entière, bien qu'il n'en ait publié que les huit premiers volumes. Le tome XIII venait de paraître quand éclata la Révolution ; presque toute l'édition disparut ; mais l'œuvre des bénédictins a été jugée si utile, qu'elle a été reprise de nos jours par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et poussée jusqu'au tome XXIII, paru en 1876. Le tome XXIV et dernier terminera la collection des monuments de l'époque de saint Louis.

L'Histoire littéraire de la France a été conduite par Dom Rivet et ses confrères jusqu'au douzième siècle.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a ajouté vingt volumes aux douze volumes des bénédictins et conduit l'œuvre jusqu'au xiv^e siècle.

L'histoire des provinces françaises a fourni matière à quelques-uns des plus beaux travaux de l'Ecole bénédictine.

Dom Félibien a écrit *l'Histoire de la ville de Paris* (Paris, 1725, 5 vol. in-f^o).

Dom Vaissete et Dom Devic, *l'Histoire du Languedoc* (Paris, 1730-45, 5 vol. in-f^o).

Dom Plancher, *l'Histoire de Bourgogne* (Dijon, 1738-81, 4 vol. in-f^o).

Dom Calmet, *l'Histoire de Lorraine* (Nancy, 1726, 4 vol. in-f^o).

Dom Maur Audren de Kerdrel et Dom Lobineau, *l'Histoire de Bretagne*.

L'Histoire du Berry, confiée à Dom Turpin, n'était pas encore terminée en 1794. Le vaillant bénédictin continuait à y travailler à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, transformée en raffinerie de salpêtre, quand l'incendie détruisit l'abbaye, la bibliothèque et tous les papiers de Dom Turpin.

L'Histoire de Champagne, non publiée, est représentée à la Bibliothèque nationale par une collection de documents de 149 volumes in-f^o.

L'Histoire de Picardie, par une collection de 279 volumes.

L'Histoire du Poitou, confiée à Dom Fonteneau, a donné à la Bibliothèque de Poitiers une collection de 88 volumes.

L'Histoire de Normandie, dirigée par Dom Lenoir, est aujourd'hui une propriété particulière. C'est la famille de Mathan qui

en possède tous les fonds et qui s'est, jusqu'à présent, refusée à ouvrir sa collection aux recherches des érudits.

Les matériaux de l'*Histoire du Limousin* ont été dispersés ou détruits.

Ceux de l'*Histoire de Touraine*, réunis par Dom Housseau, ont été recueillis à la Bibliothèque nationale.

Les bénédictins ont encore publié des recueils d'extraits, tels que le *Spicilegium* de Dom Luc d'Achery, les *Vetera analecta* de Mabillon, le *Thesaurus novus anecdotorum* de Martène et Durand.

Ils nous ont laissé des récits de voyages littéraires, des études bibliographiques, des inventaires de manuscrits.

Tous ces travailleurs n'ont pas été doués au même titre de l'esprit critique; mais tous ont été d'admirables ouvriers, remplis de bon vouloir et de conscience.

Si les bénédictins ont été les plus laborieux des moines d'érudition, ils n'ont pas été les seuls. Il faudrait citer à côté, d'eux, l'oratorien Lelong, l'augustin déchaussé Anselme, les dominicains Lequien, Quétif et Echard, dont les œuvres égalent en importance les grandes œuvres des bénédictins.

Sans avoir pris au développement des sciences une part aussi importante qu'à l'érudition, le clergé peut encore citer les noms de l'abbé Nollet, l'un des premiers inventeurs du télégraphe électrique (1746), l'abbé Bexon, qui fut un des collaborateurs de Buffon, le P. Sarrabat, botaniste, l'abbé Haüy, créateur de la cristallographie.

Dans les lettres, le clergé ne compte qu'un grand nom, et bien peu orthodoxe, l'abbé Prévost; mais son roman de *Manon Lescaut* est une des œuvres les plus neuves et les plus fortes de la littérature du dix-huitième siècle. Des délicats en ont fait le chef-d'œuvre du roman français.

Chose plus curieuse: on trouve des ecclésiastiques jusque dans les rangs des philosophes et des novateurs.

L'abbé de Saint-Pierre écrit tout tranquillement « que l'habitude qu'il a prise de raisonner sur des idées claires ne lui a pas permis de raisonner longtemps de théologie ». Aumônier de Madame, il pense qu'il a, « en prenant une charge à la Cour, acheté « une petite loge pour voir de plus près ces acteurs qui jouent, « souvent sans le savoir, sur le théâtre du monde des rôles très « importants au reste des sujets. Je vois jouer tout à mon aise les « premiers rôles, et je les vois d'autant mieux que je n'en joue « aucun, que je vais partout et qu'on ne me remarque nulle « part. » Ce qu'il voit ne l'éblouit point. Louis XIV est plutôt pour lui Louis le Redoutable que Louis le Grand. Il ose le dire,

et l'Académie l'expulse de son sein. Il n'a pour lui que la voix de Fontenelle. Tout étonné, mais point converti, il fonde le *Club de l'Entresol* et y porte son horreur de la guerre et du despotisme ; l'autorité fait fermer le club en 1731. Vrai stoïcien, plutôt que vrai croyant, l'abbé de Saint-Pierre est surtout célèbre par son *Projet de paix perpétuelle*, où, devançant nos cosmopolites contemporains, il voulait apprendre aux princes à vivre en frères.

L'abbé Raynal attaque le système colonial en honneur au dix-huitième siècle.

L'abbé Morellet traduit le *Traité des délits et des peines* de Beccaria et collabore à l'*Encyclopédie*.

L'abbé Mably met à la mode les républiques de l'antiquité et donne une constitution à la Pologne.

L'abbé Siéyès donne le signal de la Révolution avec sa fameuse brochure : *Qu'est-ce que le tiers Etat ?*

Mais que sont ces quelques hommes en face de l'armée des philosophes ? Ne semble-t-il pas que l'Eglise ne sait plus s'intéresser qu'aux choses du passé et que sa voix n'arrive plus jusqu'à l'âme de la France ?

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Les débuts de Corneille : de « *Mélite* » au « *Cid* ».

Nous avons vu, dans notre dernière leçon, que l'auteur de *Mélite* n'est pas encore un grand poète, ni même le premier des auteurs dramatiques de son temps. Mais le public de 1629 n'est pas très difficile : le meilleur des poètes en vogue à cette époque est le Besançonnaïsi Mairët. Mairët avait vu ce qui manquait à Corneille, l'entregent, le langage de la société polie, et nous savons que Corneille souffrait beaucoup de cette infériorité. Quoi qu'il en soit, l'auteur de *Mélite* crut avoir trouvé sa voie, et il continua à écrire pour le théâtre.

Sans doute, Corneille n'aspire pas à avoir la fécondité de Hardy ou l'exubérance de Rotrou. Ces années de début sont tantôt des années d'activité fébrile, tantôt des années de repos. Après *Mélite*, Corneille donne *Clitandre*, qui est de 1630 ou de 1632. La pièce suivante, *La Veuve*, est de 1633; si *Clitandre* est de 1630, cela fait trois années d'inertie pour le poète. Puis, Corneille fait jouer la *Galerie du Palais* et la *Place Royale* en 1633 : *La Suivante*, comédie, qui est de 1633 ou 1634 ; *Médée*, tragédie, en 1635 ; *l'Illusion comique*, comédie, en 1636, et enfin le *Cid*. Cela fait huit pièces en sept ans.

C'est la période de préparation : il nous est impossible de la parcourir pas à pas, comme le savant qui étudie, le microscope à la main, les métamorphoses des insectes ou l'incubation des oiseaux. Nous ne trouvons pas chez Corneille de progrès continu, de marche en avant notable d'une œuvre à l'autre. Il n'en est pas des débuts de Corneille comme de la jeunesse oratoire de Bossuet, par exemple : M. Gandar a pu faire un très beau livre en étudiant les sermons de la jeunesse du grand orateur. On risquerait de ne point faire un très beau livre en retraçant les essais de la jeunesse de Corneille. Richelieu n'avait pas tort, au fond, de mettre Corneille au nombre des cinq auteurs chargés de

composer la *Comédie des Tuileries* : rien ne prouvait alors que ce Corneille, cet humble collaborateur, fût d'un talent très supérieur à De l'Estoile, Boisrobert, Colletet ou Rotrou. Donc, nous pouvons glisser sur cette phrase encore obscure de la vie de Corneille, et nous réserver pour la pleine lumière.

*
**

Clitandre, ou l'Innocence délivrée, tragi-comédie, fut imprimée en 1632, avant *Mélite*, à Paris. Elle est dédiée au duc de Longueville, gouverneur de Normandie. Cette pièce est bien mauvaise : Corneille s'est vanté de l'avoir faite mauvaise de propos délibéré, en 1660. Voulant justifier *Mélite*, il dit que, par une espèce de bravade, il a fait en *Clitandre* une pièce régulière, d'un style élevé, très mouvementée et pourtant ne valant rien du tout. Il est évident que Corneille essaye ici de nous en conter : Corneille, auteur de *Clitandre*, a cherché à faire de son mieux, comme tous les auteurs présents, passés et à venir. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pièce n'est pas bonne. C'est même le contraire d'une pièce classique : on y voit des assassins masqués, des géoliers, des veneurs, des gentilshommes... Au total, la pièce est ennuyeuse et inintelligible. La scène est dans un château écossais, « proche d'une forêt ». Les personnages sont « le roi, le prince, le fils du roi, etc... » Ce n'est que trente ans après que Corneille s'est décidé à leur donner des noms et à les appeler Alcandre et Floridan. Tout cet agencement est incompréhensible, malgré l'Argument de huit pages, qui précède la pièce, et qui a la prétention d'être un *compendium*, c'est-à-dire un abrégé.

*
**

Puis Corneille se range et donne « *La Veuve, ou le Traître trahi*, comédie ». Remarquez que *La Veuve* est une comédie et non une tragi-comédie, comme *Clitandre*. Nous expliquerons plus tard cette différence. Retenez simplement qu'une tragi-comédie diffère de la tragédie en ce que le dénouement n'en est point sanglant.

La Veuve est une pièce dans le genre de *Mélite*, avec plus de sagesse et de régularité : le principal personnage est un suborneur, et les scènes de confidences mensongères n'y manquent pas. C'est une comédie assez faible. Ce qui est intéressant pour nous, c'est qu'elle nous donne des indications sur l'état d'esprit de l'auteur à cette époque. Corneille, auteur de *La Veuve*, semble

avoir pris conscience de lui-même ; il a déjà étudié les règles, et il croit pouvoir se poser en théoricien de l'art dramatique. Lisons l'*Avis au lecteur*, placé en tête de la pièce, et qui est de la première impression (1633) :

« Si tu n'es homme à te contenter de la naïveté du style, et de la subtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette pièce : son ornement n'est pas dans l'éclat des vers. C'est une belle chose que de les faire puissants et majestueux : cette pompe ravit d'ordinaire les esprits, et, pour le moins les éblouit ; mais il faut que les sujets en fassent naître les occasions ; autrement, c'est en faire parade mal à propos, et, pour gagner le nom de poète, perdre celui de judicieux. La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime, je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens, et non pas en auteurs. Ce n'est qu'aux ouvrages où le poète parle, qu'il faut parler en poète ; Plaute n'a pas écrit comme Virgile et ne laisse pas d'avoir bien écrit.

« Ici donc, tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une prose rimée, peu de scènes toutefois sans quelque raisonnement assez véritable, et partout une conduite assez industrieuse. Tu y reconnaitras trois sortes d'amours aussi extraordinaires au théâtre qu'ordinaires dans le monde : celle de Philiste et Clarice, d'Alcidon et Doris, et celle de la même Doris avec Florange, qui ne paraît point. Le plus beau de leurs entretiens est en équivoques et en propositions, dont ils te laissent les conséquences à tirer. Si tu en pénétrés bien le sens, l'artifice ne t'en déplaira point.

« Pour l'ordre de la pièce, je ne l'ai mis ni dans la sévérité des règles, ni dans la liberté qui n'est que trop ordinaire sur le théâtre français : l'une est trop rarement capable de beaux effets, et on les trouve à trop bon marché dans l'autre, qui prend quelquefois tout un siècle pour la durée de son action, et toute la terre habitable pour le lieu de la scène. Cela sent un peu trop son abandon, messéant à toute sorte de poème, et particulièrement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réguliers. J'ai donc cherché quelque milieu pour la règle du temps, et me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seraient point mal employés. Ce n'est pas que je méprise l'antiquité ; mais, comme on épouse malaisément des beautés si vieilles, j'ai cru lui rendre assez de respects de lui

partager mes ouvrages ; et, de six pièces de théâtre qui me sont échappées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai point fait de conscience d'allonger un peu les vingt et quatre heures aux trois autres.

« Pour l'unité de lieu et d'action, ce sont deux règles que j'observe inviolablement ; mais j'interprète la dernière à ma mode ; et la première, tantôt je la resserre à la seule grandeur du théâtre, et tantôt je l'étends jusqu'à toute une ville, comme en cette pièce. Je l'ai poussée dans le *Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt et quatre heures ; mais, bien que j'en pusse trouver de bons garants et de grands exemples dans les vieux et nouveaux siècles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour, je m'expliquerai davantage sur ces matières ; mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume : cette préface n'est déjà que trop longue pour une comédie. »

Il résulte de tout cela que, désormais, Corneille sait où il va et ce qu'il veut : il a une poétique, qu'il cherche à faire connaître. L'accueil fait à *La Veuve* par le public et par les confrères de Corneille est très curieux. Entre l'avis au lecteur et la pièce se trouvent insérées 26 pièces de vers, hommages adressés à l'auteur par ses contemporains enthousiastes. Cette habitude de se décerner des louanges entre confrères remonte au seizième siècle : il ne faut pas s'étonner de voir se constituer de petites sociétés d'admiration mutuelle, à une époque où n'existaient encore ni l'Académie française ni les diverses sociétés de gens de lettres. Parmi les hommages adressés à Corneille, nous trouvons ceux de Scudéry, Mairet, Rotrou, du Ryer, Boisrobert, Claveret. D'autres sont anonymes. Tous sont débordants d'enthousiasme et de lyrisme. Mairet, futur ennemi de Corneille, le proclame « rare écrivain de notre France », et s'écrie avec entrain :

O dieux, que ta Clarice est belle !

Rotrou adresse à Corneille une élégie d'une quarantaine de vers alexandrins : « Je vois, dit-il,

Que, par toute la France, on parle de ton nom
Et qu'il n'est plus d'estime égale à ton renom. »

Il continue en déclarant qu'il « adore la Clarice », et il prie Corneille de donner souvent au monde des enfants si parfaits.

Georges de Scudéry ne ménage pas non plus ses éloges :

Le soleil s'est levé, retirez-vous, étoiles :
 Clarice vient au jour, votre lustre s'éteint.
 Il faut céder la place à celui de son teint
 Et voir dedans ces vers une double merveille,
 La beauté de la *Veuve* et l'esprit de Corneille !

Par ces louanges, Scudéry ne faisait, d'ailleurs, que payer une dette récente en même monnaie : trois ans auparavant, en effet, Corneille avait écrit des vers en l'honneur de *Lygdamon et Lydias*, tragi-comédie de Scudéry ; deux ans plus tard, Corneille compose encore un madrigal à propos du *Trompeur puni*, comédie du même Scudéry, tirée de l'*Astrée*.

Quoi qu'il en soit, voilà Corneille sacré grand homme et poète admirable pour des œuvres au-dessous du médiocre. Après le *Cid*, il sera d'ailleurs honni par tous ces auteurs, qui lui prodiguent alors leurs éloges, sauf par Rotrou.

* * *

Encouragé par le succès, Corneille fait jouer successivement la *Galerie du Palais*, la *Suivante*, la *Place Royale*. A propos de ces pièces, on peut noter le tour essentiellement parisien que Corneille cherche désormais à donner à ses œuvres. Ce Normand rougit quelque peu de son origine, et il est assez curieux de voir ses efforts pour la faire oublier, au moment même où le poète angevin De La Pinodière disait : « Pour se faire croire excellent poète, il faut être de la Normandie ». A tout prix, Corneille veut avoir l'air parisien.

Que voyons-nous dans la *Galerie du Palais* ? Le poète nous transporte dans la salle des Pas-Perdus du Palais de Justice, au milieu des livres de Barbin, du tumulte des marchands, des oisifs, des galantins et des jolies femmes. Vous savez que la Galerie du Palais était, à cette époque, le rendez-vous des promeneurs de qualité, comme plus tard les galeries du Palais-Royal et aujourd'hui la rue de la Paix ou les grands boulevards. La place Royale, sous Louis XIII, était aussi un lieu très fréquenté de la belle et noble société : c'est là que se battirent en duel Boutteville et son second, Des Chapelles, en 1627, pour mieux braver les édits du Cardinal.

C'est donc avec intention que Corneille a fait de la *Place Royale* le sujet d'une de ses comédies. Cette pièce viole d'ailleurs l'unité d'action ; il y a, à proprement parler, une action double. Quant à l'héroïne, Angélique, maîtresse d'Alidor et de Doraste, elle ne se marie pas :

Un cloître est désormais l'objet de mes désirs,

s'écrie-t-elle. Alidor, l'amoureux extravagant, vient lui aussi, au dénouement, nous débiter une série de quatrains, pour nous annoncer qu'il n'épousera personne. Tout cela est assez faible.

La Suivante est une pièce régulière par excellence : les cinq actes sont exactement de la même longueur. La pièce compte 1700 vers : divisez 1700 par 5, et vous avez le nombre des vers de chaque acte, soit 340. C'est une gageure. La dédicace est pleine d'indications précieuses ; mais, comme elle n'a été imprimée qu'en 1637, elle n'a pas d'intérêt historique.

Ainsi, à la date de 1635, Corneille n'a encore écrit que six pièces ; si l'on n'avait de lui que ces œuvres-là, il ne figurerait pas à un très bon rang parmi les grands comiques prédécesseurs de Molière. Corneille nous apparaît, jusqu'à présent, comme un poète de cabinet, qui se traîne toujours dans la même ornière.

En 1635, Corneille nous donne du nouveau : il fait jouer *Médée*, tragédie empruntée à l'antiquité classique, Médée, magicienne, épouse perfide, adultère et meurtrière de Jason. Ce sujet, qui a tenté beaucoup d'auteurs dramatiques, n'assure pas la première place à Corneille. Corneille a été vaincu par Longepierre, dont la *Médée* est de 1694. Il n'a pas étudié Euripide, le poète tragique par excellence, d'après Aristote. Il s'inspire d'un rhéteur latin, Sénèque le Tragique, il le traduit et avoue cette imitation. Il fait un abus criant de la mythologie : les incantations, les breuvages, les philtres, les dragons volants remplissent cette pièce. Il y a trop de « brouillamini ». Cependant les beaux vers n'y manquent pas, et on y trouve des tirades entières qui doivent attirer l'attention.

Voici, par exemple, quelques vigoureux passages de la scène V du premier acte :

MÉDÉE.

Eh ! bien, Nérine, à quand, à quand cet hyménée ?
 En ont-ils choisi l'heure ? En sais-tu la journée ?
 N'en as-tu rien appris ? N'as-tu point vu Jason ?
 N'appréhende-t-il rien après sa trahison ?
 Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre ?
 S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre ;
 Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
 De mes ressentiments peut monter la fureur.

NÉRINE.

Modérez les bouillons de cette violence,
 Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
 Quoi ! Madame, est-ce ainsi qu'il faut dissimuler ?
 Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air ?

Qui peut, sans s'émouvoir, supporter une offense,
 Peut mieux prendre à son point le temps de sa vengeance.
 Et sa feinte douceur, sous un appât mortel,
 Mène insensiblement sa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taise et que je dissimule !
 Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule.

L'âme doit se roidir plus elle est menacée,
 Et contre la fortune aller tête baissée,
 La choquer hardiment, et, sans craindre la mort,
 Se présenter de front à son plus rude effort.
 Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
 Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir ?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
 Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
 Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
 Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi,

Moi, dis-je, et c'est assez.

NÉRINE.

Quoi ! vous seule, madame ?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flamme,
 Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les cieux,
 Et le sceptre des rois, et le foudre des dieux.

Tout ce passage est plein de beaux vers dignes du grand Corneille.

Voici la dernière scène, au cinquième acte, entre Médée et Jason :

MÉDÉE, en haut sur un balcon.

Lâche, ton désespoir encore en délibère ?
Lève les yeux, perfide, et reconnais ce bras
Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats ;
Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs âmes,
Et noyer dans leur sang les restes de nos flammes.
Heureux père et mari, ma fuite et leur tombeau
Laissent la place vide à ton hymen nouveau.
Réjouis-t'en, Jason, va posséder Créuse :
Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse ;
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
De reproches secrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécration tigre !

MÉDÉE.

Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse ;
A cet objet si cher tu dois tous tes discours ;
Parler encore à moi, c'est trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares aventures,
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi ! tu m'oses braver, et ta brutalité
Pense encore échapper à mon bras irrité ?
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

MÉDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faisait ta force, et tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

Il y a là, on le voit, un mélange de qualités et de défauts ; mais nombreux sont déjà les vers fortement pensés et vigoureusement frappés.

Médée est bien supérieure aux six pièces précédentes de Corneille. Corneille semble avoir désormais trouvé sa voie ; va-t-il définitivement se lancer dans la tragédie ? Pas encore. Il revient à la comédie, et fait jouer *l'Illusion comique*.

*
* *

Cette pièce, très intéressante, est en cinq actes, dont le premier est un prologue, les trois autres une comédie imparfaite, le cinquième une effroyable tragédie : « Et tout cela, cousu ensemble, déclare Corneille lui-même, fait une comédie. »

L'invention en est nouvelle : un père, Pridamant, se reproche d'avoir chassé son fils Clindor, et il donnerait tout pour le revoir. Son ami Dorante l'adresse à un magicien, Alcandre, qui lui montre, d'un coup de baguette, une défroque de théâtre, et l'entraîne dans sa grotte, où il déroulera sous ses yeux la vie de son fils disparu. Les actes II, III et IV se passent à Bordeaux : Clindor, rival heureux de Matamore, réussit à emmener sa maîtresse Isabelle. A l'acte V, Clindor, sur un théâtre, joue sous les traits de Théagène ; après beaucoup d'aventures, il est tué. Son père, Pridamant, qui suit tous ces événements de la grotte où il est caché, se lamente : alors Alcandre, le magicien, annonce au père désolé qu'il va lui montrer les funérailles de son fils. La toile se relève, et on voit derrière le théâtre les acteurs se partageant la recette. Le père se réjouit de savoir que Clindor est encore en vie ; mais il s'attriste en apprenant qu'il est comédien. Alcandre le console et fait un magnifique éloge du théâtre.

Cette pièce est très originale ; le cadre est très bien choisi et il y a beaucoup de détails heureux. Le rôle du capitain Matamore est très amusant. Il dénote, dès 1635, chez Corneille, la préoccupation des choses de l'Espagne. — Corneille travaille alors au *Cid* : le Cid n'est autre que celui qui « Mate les Maures », Rodrigue de Bivar, le Cid Campéador.

La dernière scène est très importante : c'est celle où le père retrouve son fils parmi les acteurs qui comptent la recette. En voici quelques extraits :

PRIDAMANT.

Je vois Clindor ! Ah Dieux ! quelle étrange surprise !
Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !
Quel charme, en un moment, étouffe leurs discords,
Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE.

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,
Leur poème récité, partagent leur pratique :
L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;
Mais la scène préside à leur inimitié.

Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles
 Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,
 Le traître et le trahi, le mort et le vivant,
 Se trouvent, à la fin, amis comme devant.

A la tristesse du père, qui s'afflige de voir son fils comédien,
 Alcandre répond par cette belle apologie du théâtre :

A présent le théâtre
 Est en un point si haut que chacun l'idolâtre,
 Et ce que votre temps voyait avec mépris
 Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
 L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
 Le divertissement le plus doux de nos princes,
 Les délices du peuple et le plaisir des grands ;
 Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps,
 Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
 Par ses illustres soins conserver tout le monde,
 Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau
 De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.

Ce couplet était peut-être un encouragement à l'adresse de Bel-lerose. Il encouragea, en tout cas, dit-on, un jeune homme de quinze ans qui vit jouer l'*Illusion comique*, et qui s'appelait Jean-Baptiste Poquelin.

La pièce eut du succès ; on a pu la reprendre, avec quelques coupures, en 1861-1862. On la redonnera très probablement aux fêtes du centenaire de Corneille, en 1906.

*
* *

Ici finit la première période de la vie de Corneille. Il faut avoir lu toutes ces pièces de début, qui ont déjà des accents cornéliens, et, selon Voltaire, des « étincelles de génie ». D'après Nisard, ces premiers vers, par leur fermeté, « font soupçonner un esprit supérieur qui ne se connaît pas ». Nous ne pouvons que souscrire à ce jugement : le *Cid* va paraître, qui surprendra tout le monde et Corneille lui-même.

A. C.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

LICENCE ÈS LETTRES.

Composition française.

I. — En prose ou en vers, description d'un site vu et regardé pendant les vacances.

II. — Vers sur un sujet au gré de l'écrivain.

III. — Compte rendu d'un roman ou d'un livre de poésie, au choix de l'écrivain.

IV. — Ce que l'on voudra : méditation, réflexions, maximes, etc.

Dissertation latine.

Quae communia habeant Horatii *Satirae* et *Epistulae*.

Thème latin.

La Bruyère, V : « Arrias a tout lu... ».

Thème grec.

J.-J. Rousseau, *Emile*, livre I (vers la 8^e page) : « Un citoyen de Rome n'était... voilà la citoyenne ».

*
**

LANGUE ALLEMANDE.

Thème.

Les Grenouilles qui demandent un roi (La Fontaine).

Philosophie.

Nature et valeur du principe de finalité.

*
**

HISTOIRE.**Temps modernes.**

Le 18 Fructidor.

Moyen Age.

Les hôpitaux au Moyen Age.

Histoire ancienne.

I. — La légende du Saint-Graal au Moyen Age.

II. — Phidias.

*
**

AGRÉGATION.**Version latine.**

Cicéron, *de Oratore*, l. III, ch II : « Atque... vincat ».

Thème grec.

M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, 4^e part., ch. IX (éd. Didot, page 572): « La succession continuelle de mort et de naissance..... que l'abîme des jours doit aussi dévorer. »

II

UNIVERSITÉ DE PARIS

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES
JEUNES FILLES.

Pédagogie.

I. — Sur cette pensée d'Herbart : « Il n'y a pas d'éducation sans instruction : une culture morale sans instruction serait un but sans moyen, de même qu'une instruction sans culture morale serait un moyen sans but. »

(HERBART, *Pédagogie générale.*)

II. — On a souvent prétendu que notre génération avait, de par les circonstances actuelles de la vie, surtout besoin de volonté, et que, d'autre part, l'éducation encyclopédique qu'elle reçoit et qui l'écrase d'idées et de conceptions étrangères affaiblit cette volonté : croyez-vous à cette antinomie ?

III. — Est-il possible et est-il nécessaire de former chez l'enfant un « esprit religieux » hors de toute doctrine confessionnelle ?

Littérature.

I. — L'œuvre et l'influence de Théophile Gautier.

II. — L'originalité de Leconte de Lisle.

III. — Quels progrès Buffon vous paraît-il avoir fait faire, par son œuvre, à la fois aux sciences et aux lettres ?

*
* *

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES.

Pédagogie.

I. — Les actes seuls « déposent » en nous des habitudes..., a dit un moraliste contemporain. Montrez comment c'est l'action soutenue qui crée ou fortifie la volonté.

II. — Appréciez cette pensée de Rousseau : « Pour empêcher la pitié de dégénérer en faiblesse, il faut la généraliser et l'étendre sur tout le genre humain. Il faut, par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain, et c'est une très grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchants. »

(ROUSSEAU, *Emile*.)

III. — Peut-on développer l'esprit religieux chez les enfants hors de tout enseignement dogmatique, et comment ?

Littérature.

I. — Causes et rapports du mouvement précieux en Europe : euphuisme en Angleterre, gongorisme en Espagne, marinisme en Italie, préciosité en France, à la fin du xvi^e et au début du xvn^e siècle.

II. — L'influence de Port-Royal sur la société du xvn^e siècle et sur l'esprit français.

III. — Influence de la littérature espagnole sur la littérature française jusqu'à nos jours.

Ouvrage signalé.

La Dissertation morale, méthode d'application (*Les Genres*),
par M. ROUSTAN, *agrégé des lettres*, librairie P. Delaplane, Paris,
1906, 1 vol. in-18, broché, 0 90.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du
temps du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Les « Fables » de Florian (fin).

En étudiant avec vous, dans ma dernière leçon, la satire dans les *Fables* de Florian, je n'ai pas eu le loisir d'attirer spécialement votre attention sur un certain genre de fable satirique, que l'on pourrait appeler la satire-portrait. Dans les pièces de cette nature, le poète se propose, non pas de faire la critique abstraite d'un défaut ou d'un travers, mais de tracer le portrait d'un être ou d'un personnage ridicule, et de le camper devant nous d'une manière vivante et concrète. La Fontaine nous a donné un exemple de ce genre de fable dans *L'Enfant et le Maître d'Ecole*, où il s'est plu à nous dessiner un portrait de pédant. Néanmoins, les satires qui ne sont que des portraits sont assez rares chez La Fontaine. Il y en a deux ou trois chez Florian. Je ne saurais mieux faire que de les comparer à de véritables paragraphes de La Bruyère mis en vers.

Voici, par exemple, le tableau que Florian nous trace de l'homme trop confiant, de celui qui est toujours prêt à estimer que « tout finit par s'arranger » :

Cela ne sera rien, disent certaines gens,
 Lorsque la tempête est prochaine;
 Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
 Pourquoi? — Pour l'éviter, s'il en est encor temps.

Et c'est ce que le bon Florian va nous expliquer par sa fable du *Perroquet confiant*. Un capitaine de navire s'est mis en mer malgré le vent. *Cela ne sera rien*, répète-t-il sans cesse. Un perroquet retient ces mots, à force de les entendre. Le navire est arrêté par un calme plat; on n'a plus de vivres :

Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, criait le perroquet.

Le calme persiste; on finit par manger les oiseaux qui se trouvent à bord :

Perruches, cardinaux, cacatois, tout y passe;
 Le perroquet, la tête basse,
 Disait plus doucement : *Cela ne sera rien*.
 — Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée;
 Il attendit, il fut étranglé bel et bien;
 Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :
Cela... cela ne sera rien.

Comme vous le voyez, le portrait est entremêlé au récit, le récit soutient le portrait. Lorsque ce goût de la satire dans la fable est poussé trop loin, ce jeu peut devenir très dangereux. Je dirais volontiers au fabuliste : « Ne visez pas à être satirique ou satiriste ; si vous l'êtes, soyez-le malgré vous ; ne rejetez pas la satire, mais ne courez pas après elle ». Il est certain que Florian vise trop à la satire : un mot se présente à son esprit, le séduit, lui paraît digne de constituer un excellent « mot de la fin » ; il s'agit de le placer : alors le poète y adapte une fable, et il arrive malheureusement que la fable ne s'y adapte pas toujours. Lisez *Le Rhinocéros et le Dromadaire* :

Un rhinocéros jeune et fort
 Disait, un jour, au dromadaire :
 « Expliquez-moi, s'il vous plait, mon cher frère,
 D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
 L'homme, cet animal puissant par son adresse,
 Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
 De son pain même vous nourrit,
 Et croit augmenter sa richesse
 En multipliant votre espèce.
 Je sais bien que, sur votre dos,
 Vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux;
 Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable ;

J'en conviens franchement ; mais le rhinocéros
 Des mêmes vertus est capable ;
 Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
 Que tout l'avantage est pour nous :
 Notre corne et notre cuirasse
 Dans les combats pourraient servir ;
 Et cependant l'homme nous chasse,
 Nous méprise, nous hait et nous force à le fuir. »
 — « Ami, répond le dromadaire,
 De notre sort ne soyez point jaloux :
 C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
 Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous ;
 Mais de cette faveur voici tout le mystère :
 Nous savons plier les genoux ».

Le trait final est joli, assurément ; mais il est un peu trop pensé par avance et me paraît assez péniblement adapté : c'était un trait qu'il fallait placer.

Ayant ainsi voulu se donner l'esprit satirique, Florian est souvent conduit à faire de sa fable une simple épigramme. Sur ce point, ses fables ne diffèrent guère de celles de Lamothe. Cette habitude d'aiguiser la fable en épigramme s'est, d'ailleurs, conservée chez tous les fabulistes du dix-neuvième siècle, à travers Jean-Baptiste Rousseau et Lebrun. Je vous citerai, par exemple, la fable intitulée *Le Jeune Homme et le Vieillard* :

« De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune »,
 Demandait à son père un jeune ambitieux.
 — « Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux :
 C'est de se rendre utile à la cause commune,
 De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
 Au service de la patrie ».
 — « Oh ! trop pénible est cette vie ;
 Je veux des moyens moins brillants ».
 — « Il en est de plus sûrs, l'intrigue... » — « Elle est trop vile ;
 Sans vice et sans travail, je voudrais m'enrichir ».
 — « Eh ! bien, sois un simple imbécile,
 J'en ai vu beaucoup réussir ».

Le trait final est d'autant plus piquant, qu'il était assez inattendu : c'est là, d'ailleurs, le principal mérite de cette fable.

On pourrait distinguer encore, parmi les fables, l'épigramme-madrigal, un peu précieuse, qui ne fait pas éclater de rire, mais qui fait sourire discrètement. Voyez la fable de *Pandore* :

Quand Pandore eut reçu la vie,
 Chaque dieu de ses dons s'empessa de l'orner :
 Vénus, malgré sa jalousie,
 Détacha sa ceinture et vint la lui donner ;

Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignait pour les humains ses attraits enchanteurs ;
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille :

« Elle blessera bien des cœurs ;
Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les caprices pour affaiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et les faveurs pour en guérir.

C'est du plus joli goût du dix-huitième siècle.

Moins ténue et également bien enlevée est la fable des *Deux chauves* :

Un jour, deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire :
Chacun d'eux veut l'avoir ; dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire !

Le trait final est peut-être un peu lent et manque de vivacité : la forme, en somme, est assez faible.

Parfois, nous nous heurtons à un autre défaut : l'épigramme est un peu longue.

Florian a cru devoir transformer l'épigramme en portrait, pour la relever ; et ce procédé n'est pas toujours très heureux. C'est le cas de la fable du *Charlatan*, où notre personnage vante en un long boniment, — fort bien fait d'ailleurs, — les avantages d'un remède à tous les maux. Quelle est donc cette admirable panacée ?

Vite je m'approchai pour voir ce beau trésor :
C'était un peu de poudre d'or.

La longueur est encore le défaut de la fable VIII du livre III : *Le Lièvre, ses Amis et les deux Chevreuils*. Cette fable est une épigramme interminable, délayée en cinquante vers, où l'auteur nous montre que nous n'avons pas besoin d'avoir beaucoup d'amis, et qu'un seul suffit quand il nous aime. Tout cela est vraiment trop languissant.

Essayons maintenant d'étudier Florian moraliste, et cherchons quelles sont les quatre ou cinq idées générales qui dominent son œuvre. D'abord, on peut affirmer que la morale de Florian existe. On n'en peut pas dire autant de celle de La Fontaine. La Fontaine n'a pas de morale, à proprement parler ; il n'a que de très bons sentiments : il a de la pitié pour les humbles, pour les malheureux, pour les souffrants, bref il a une petite âme démocra-

tique dans le bon sens du mot. Florian, lui, vit à une époque très peu morale, certes, mais à une époque où cependant on est volontiers moralisateur et moralisant. Florian est un excellent homme, qui est animé d'excellents sentiments. Il nous prêche avec conviction une moralité à la Voltaire : soyez conciliants, soyez doux, soyez indulgents ; il ne dit pas : « Aimez-vous les uns les autres », ce serait peut-être trop demander, mais « supportez-vous les uns les autres ». En somme, le bon Florian a plus de souci de la morale que La Fontaine : sa doctrine a quelque chose de plus insistant, de plus adhérent, de moins nonchaland. Il nous conseille d'avoir de la déférence pour les vieillards, dans *La Carpe et les Carpillons*. Les carpillons, oublieux des conseils maternels, négligent de rester au fond de la rivière :

Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?

Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !

C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère ;

C'est qu'on veut sortir de sa sphère ;

C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

On retrouve là quelques souvenirs de La Fontaine dans *L'Hirondelle et les petits Oiseaux* ; mais combien Florian lui est inférieur dans le même sujet ! La Fontaine a traité sa fable avec une ampleur qui en fait un véritable poème de la nature ; nous y retrouvons, outre des conseils de prudence et de travail, toute l'histoire de la chènevière. C'est le propre du genre même de la fable, si ductile et si élastique, de revêtir toutes les formes et tous les aspects. Florian, en démarquant la fable de La Fontaine, l'a rétrécie et atténuée. Il a néanmoins réussi à nous prêcher la tempérance et la modestie ; c'est un thème qui lui est cher. Le tiers des fables de Florian est un appel à notre modestie ; le fabuliste se complait à convier chacun à ne point « sortir de sa sphère », à ne pas obéir à la vanité, à ne pas changer de milieu, de classe et de rang. C'est la morale du *Poisson volant*, par exemple :

Certain poisson volant, mécontent de son sort,

Disait à sa vieille grand'mère :

« Je ne sais comment je dois faire

Pour me préserver de la mort.

De nos aigles marins je redoute la serre,

Quand je m'élève dans les airs ;

Et les requins me font la guerre

Quand je me plonge au fond des mers. »

La vieille lui répond : « Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air, et volant près de l'onde. »

L'idée est nettement et joliment exprimée : La Fontaine n'eût pas trouvé mieux.

La même morale est développée dans *La Taupe et les Lapins*, dans *La Pie et la Colombe*, d'où je détache ces deux vers :

Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.

Je vous signale aussi dans le même ordre d'idées la jolie fable qui a pour titre : *L'habit d'Arlequin*. Trois oiseaux de plumage différent, perruche, cardinal, serin, regardent un arlequin passer dans la rue :

La perruche disait : « J'aime peu son visage ;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal ;
Il est d'un si beau vert ! » — « Vert ! dit le cardinal ;
Vous n'y voyez donc pas, ma chère ?
L'habit est rouge assurément ;
Voilà ce qui le rend charmant. »
— « Oh ! pour celui-là, mon confrère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune-citron ;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite. »
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu !
Interrompt chacun avec feu ;
Et déjà le trio s'irrite...

Heureusement, un excellent pivert arrive fort à propos pour leur expliquer que l'habit est à la fois vert, jaune et rouge :

« ... Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire. »

Parfois la prédication morale de Florian est exprimée d'une façon très discrète : la fable de *La Fauvette et le Rossignol* nous préconise, sur un ton très agréable, la modestie dans le jugement. Il s'agit d'une fauvette qui espère surpasser par son chant le rossignol lui-même, en présence des autres oiseaux, juges du combat :

Avec adresse elle varie
De ses accents filés la touchante harmonie,
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.

Mais voici le rossignol, et c'est en de très jolis vers que Florian a réussi à nous traduire son chant :

Trois accords purs, égaux, brillants,
Que termine une juste et parfaite cadence,
Sont le prélude de ses chants.
Ensuite son gosier flexible,
Parcourant sans effort tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,
Étonne et ravit à la fois.

Les juges hésitent. Le geai, étourdimement stupide, proclame la victoire de la fauvette, ce qui suffit à assurer les suffrages au rossignol, comme vous le devinez sans peine :

Ainsi le suffrage d'un sot
Fait plus de mal que sa critique.

Un autre des thèmes favoris de Florian, c'est le culte de l'amitié. Plus que tous les autres fabulistes, Florian a conseillé la solidarité entre les hommes : la moitié au moins de ses fables aboutissent à cette moralité. Vous connaissez tous *L'Aveugle et le Paralytique*, *Le Lapin et la Sarcelle*. Telle est encore l'idée qui a inspiré *L'Enfant et le Dattier* :

Je ne connais de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage :
Le tout ne vaut pas la moitié.

Dans la fable intitulée *Le Hibou et le Pigeon*, le poète nous montre qu'il faut savoir se faire des amis par son bon caractère. Le récit est assez joliment conduit, et la moralité discrètement indiquée :

« Que mon sort est affreux ! s'écriait un hibou !
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère ;
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou
Consoler, un moment, ma douleur solitaire ».

Un pigeon, ayant entendu ces plaintes, s'étonne qu'un hibou de cet âge ait ainsi vieilli, sans se marier : « Me marier ! répond le hibou,

— Et pourquoi faire ?
J'en connaissais trop le danger.
Voulez-vous que je prisse une jeune chouette,
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahit sans cesse ou me fit enrager ?
.

Pour des parents, je n'en ai guère,
 Et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeants,
 Pour le moindre sujet s'irritent,
 N'aiment que ceux dont ils héritent ;
 Encor ne faut-il pas qu'ils attendent longtemps. »

Le pigeon estime cependant que le vieux hibou a pu trouver quelque douceur auprès de ses amis.

— « Les amis ! Ils sont tous trompeurs.
 J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimèrent
 Pendant quinze ans, et, certain jour,
 Pour une souris s'égorgeèrent.
 Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour ».
 — « Mais ainsi. Dieu me le pardonne !
 Vous n'avez donc aimé personne ? »
 — « Ma foi, non, soit dit entre nous ».
 — « En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaiguez-vous ? »

Voilà une moralité adroitement insinuée, et non point assenée brutalement : le trait est bien amené, exact et profond. Tout cela est plein d'agrément.

En résumé, on ne peut contester à Florian une grande originalité dans ce genre, où il aurait pu n'être qu'un vulgaire imitateur.

C'est à cette originalité qu'il doit d'avoir survécu. La source de cette originalité, nous la trouvons dans son cœur aimable et plein de modestie. Florian a su ne pas faire de la fable un grand poème, comme La Fontaine, ni une simple épigramme, comme La Mothe.

Il n'y a mis ni trop d'esprit ni trop de poésie. Il a eu l'art d'éviter les excès et les pentes dangereuses. Il a merveilleusement tiré parti de son naturel aimable et gracieux. Nous sommes charmés de l'aisance de sa phrase et de son récit ; nous aimons souvent sa bonne grâce de causeur. Élégant et spirituel par tempérament, Florian a su être lui-même dans son œuvre ; ce n'est pas un mince mérite pour un poète, même de second ordre.

A. C.

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies.

(1555-1713)

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

VI. — Les Pays-Bas belges sous l'archiduc et la guerre de Trente Ans.

En 1596, les Provinces-Unies, reconnues par Henri IV et par Elisabeth, formèrent avec eux, contre l'Espagne, une triple alliance, qui leur fit prendre rang au milieu des puissances européennes. Il s'agissait, pour Philippe II, de sauver ce qui lui restait des Pays-Bas. Leur gouvernement direct par la cour de Madrid aurait blessé l'esprit particulariste des provinces flamandes ou wallonnes, et détruit toute chance de réunir jamais les Belges et les Hollandais ; il fallait prévenir le danger d'une nouvelle révolte et préparer le retour des rebelles à l'obéissance.

Philippe II fit alors des Pays-Bas, de la Franche-Comté et du Charolais une principauté, qu'il donna à l'infante Claire-Isabelle-Eugénie et à son futur époux, l'archiduc Albert d'Autriche (6 mai 1598). La séparation ne devait être que provisoire.

Les Pays-Bas restaient sous la suzeraineté de l'Espagne. Le roi catholique continuait de fournir de l'argent et des soldats ; et, bien qu'il eût pris l'engagement de retirer les garnisons espagnoles, il s'entendait avec l'archiduc pour se soustraire à cette promesse. Par cette combinaison, Philippe II pensait augmenter la fidélité de ses sujets, sans amoindrir la puissance de sa couronne.

Quelle fut, dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, l'histoire de ces provinces méridionales, définitivement séparées des Provinces-Unies ? Quels furent leurs rapports avec l'Espagne ? Quel rôle jouèrent-elles dans les affaires européennes ?

Le règne des archiducs n'a pas encore été étudié à fond, comme celui de Philippe II. Le meilleur exposé des faits se trouve dans le livre de Philipson, *Henri IV et Philippe III* (Berlin, 3 vol. in-8, 1870-76), rédigé d'après les dépêches des agents espagnols et français.

I

LES AFFAIRES EXTÉRIEURES.

Albert d'Autriche était né à Neustadt, le 15 novembre 1559. Il était le sixième fils de Maximilien II, qui succéda à l'empereur Ferdinand ; il était petit-fils de Charles-Quint par sa mère, Marie d'Autriche. Elevé à la cour de Philippe II, il se fit remarquer par sa piété. L'archiduc Albert fut cardinal et archevêque de Tolède avant l'âge de vingt ans, et, bientôt après, le pape l'éleva aux fonctions d'Inquisiteur général d'Espagne. Lorsque Philippe II eut conquis le Portugal, il en confia le gouvernement à son neveu. C'est encore sur lui qu'il jeta les yeux, lorsque, en 1593, le gouvernement général des Pays-Bas fut devenu vacant par la mort de l'archiduc Ernest.

Au physique, il était petit, bien proportionné ; il avait le teint fleuri et la lèvre inférieure très forte ; une barbe abondante lui donnait un air majestueux. Doux et conciliant, d'autre part, il était animé d'excellentes intentions, malheureusement gâtées par une dévotion outrée. De plus, il avait puisé à la cour de Philippe II tous les principes de l'absolutisme : pendant son règne, il devait rester un serviteur docile de l'Espagne.

Lorsque l'archiduc Albert arriva en Belgique, il trouva le pays ravagé, en guerre avec la France et avec la Hollande ; les troupes espagnoles, mal payées, habituées à se mutiner, commettaient toutes sortes d'exactions. Mais il apportait de grosses sommes d'argent, qui lui permirent d'améliorer la situation. Il marcha contre les Français, conquit Calais, le Ham, Guines et Ardres ; il s'empara aussi d'Amiens, mais dut bientôt rendre cette ville à Henri IV.

La paix de Vervins (2 mai 1598) mit un terme à cette campagne, où les troupes espagnoles firent preuve de valeur, mais qui épuisa complètement la Belgique et la laissa sans défense du côté du Nord. — Peu de temps après, l'archiduc était relevé par le pape de ses vœux ecclésiastiques ; il résignait avec regret sa charge

d'archevêque de Tolède et épousait l'infante Isabelle à Ferrare par procuration : le mariage fut célébré d'une façon effective à Valence, en mai 1599 (1). Les nouveaux souverains firent une entrée triomphale à Bruxelles, le 5 septembre 1599.

La séparation avec l'Espagne était plus apparente que réelle. Tout d'abord, les territoires devaient retourner à l'Espagne, si les archiducs mouraient sans postérité. De plus, les nouveaux souverains s'engageaient à maintenir la religion catholique à l'exclusion de toute autre. Il y avait enfin un article secret : le roi d'Espagne, dit Cheverny, se réservait, pour son fils et ses successeurs, le droit de réunir à la couronne d'Espagne les Pays-Bas, « *toutes et quantes fois qu'il leur plairait*, même quand il surviendrait des enfants dudit mariage. » — Le gouvernement de Bruxelles reste donc dépendant de la cour d'Espagne. L'archiduc espagnol emploie un personnel espagnol. Son confesseur est un Espagnol : c'est le moine Inigo Gonzuela, qui joue un rôle dans la politique. Parmi ses conseillers, beaucoup sont Espagnols.

Les Pays-Bas dépendent également de toutes les complications européennes. Cela tient à ce que les provinces qui les constituent forment un pays ouvert, à la merci des invasions venant soit des Provinces-Unies, soit de la France. L'action (militaire ou diplomatique) du roi de France est très sensible, surtout à deux moments de cette histoire : avant 1609 et après 1635.

Malgré cela, le gouvernement de Bruxelles a une certaine initiative.

D'abord, au point de vue militaire. Albert, malgré l'éducation qu'il a reçue, est un soldat. Son caractère se manifeste dans la lutte qu'il a à soutenir avec Maurice de Nassau. La bataille de Nieuport (1600) est perdue par l'archiduc ; mais cette défaite n'a aucun effet. En juillet 1601, l'archiduc va mettre le siège devant Ostende : la ville était bien fortifiée, possédait une garnison anglaise et pouvait être ravitaillée par mer. Albert parut lui-même à la tête des troupes. Isabelle suivit son mari : elle soignait les blessés ; parfois aussi, montée sur un cheval richement caparaçonné, elle adressait aux soldats des discours, dont de Thou nous a rapporté la substance. Le siège dura longtemps ; il aurait duré plus longtemps encore, si Spinola n'en avait pris la direction (à ses propres frais, ainsi qu'il l'avait demandé). Au bout d'un an (août 1604), la ville

(1) Avant même la célébration de ce mariage, le roi d'Espagne était mort (13 septembre 1598).

fut obligée de capituler : il y avait trois ans et trois mois que le siège était commencé.

La bataille de Nieuport et la prise d'Ostende furent les événements les plus considérables de la guerre. L'épuisement des deux partis exigea que l'on mît fin aux hostilités, et alors commencèrent les négociations, qui devaient aboutir à la trêve de Douze Ans.

L'initiative laissée au gouvernement de l'archiduc se manifesta très nettement dans les opérations diplomatiques, comme elle s'était manifestée dans les opérations militaires.

L'archiduc Albert tient beaucoup à la paix, car le pays est ravagé; lui-même n'a pas d'argent et ne peut payer les troupes. Il suit les conseils de plusieurs personnages, qui sont partisans de la paix, et cache ses intentions aux Espagnols. En 1603, un ambassadeur, envoyé à La Haye, est chargé d'offrir à Maurice de Nassau la main d'une parente de l'archiduc. Maurice refuse avec hauteur; mais la prise d'Ostende vient changer ces dispositions. Henri IV fait proposer aux Hollandais par Aerssen, leur agent à Paris, un subside plus élevé, et 6.000 soldats pour conquérir la ligne de côtes entre la Zélande et la France, et établir entre elles et lui une communication ininterrompue. L'année suivante, il leur offre même de déclarer la guerre à l'Espagne et de les aider à s'emparer des provinces restées espagnoles, si elles consentent à lui céder le pays de Flandre et les pays de langue française (11 février 1605). Mais Spinola poursuit ses succès. Henri IV envoie à La Haye, en février 1606, Aerssen, pour demander aux Provinces-Unies si elles voudraient le reconnaître comme souverain, et à quelles conditions? Les Etats généraux répondirent qu'ils ne pouvaient prendre une pareille décision sans consulter les provinces et les villes: c'était livrer le secret du roi de France à la publicité de l'Europe. Henri IV n'insista pas.

En 1606, les négociations furent reprises d'une façon définitive. A Bruxelles, les dispositions étaient de plus en plus pacifiques: les flottes hollandaises empêchaient le commerce par mer, les armées entravaient le commerce par terre, les campagnes étaient ruinées; le gouvernement espagnol n'envoyant plus d'argent, les troupes se révoltaient et pillaient. D'autre part, on avait peur de Henri IV. Les archiducs firent connaître aux Etats généraux leur intention de les traiter en pays libre et indépendant. Ces avances furent bien accueillies, et, à l'insu de Henri IV, un armistice de huit mois fut signé.

Le roi fut d'abord furieux; puis il se ravisa. Puisque la guerre était désormais sans profit pour lui, il résolut de faire conclure

la paix la plus désavantageuse à l'Espagne. Il députa à La Haye le président Jeannin et imposa une médiation qui ne lui avait été demandée par personne.

La cour de Madrid avait appris avec humeur l'initiative de l'archiduc Albert ; mais elle se radoucit après une victoire navale des Hollandais à Gibraltar. Elle ratifia l'armistice, le 1^{er} juillet 1607. — Une question de mariage tint tout en suspens pendant l'année 1608. Enfin il fut décidé que l'infant don Carlos, second fils de Philippe III, épouserait Christine, troisième fille de Henri IV, et recevrait en dot l'expectative des Pays-Bas. — Mais il y eut trois questions, sur lesquelles Hollandais et Espagnols n'arrivèrent pas à se mettre d'accord : — souveraineté du nouvel Etat des Provinces-Unies ; — interdiction aux Hollandais du commerce des Indes ; — liberté de culte pour les catholiques dans les Provinces-Unies.

Ce fut l'archiduc Albert qui prit l'initiative de la trêve : par une sorte de fiction légale, il traita avec les Provinces-Unies, comme si elles avaient été un Etat souverain, mais sans le dire expressément (16 octobre 1608). La Cour de Madrid céda, et c'est ainsi que fut signée la trêve de Douze Ans (9 avril 1609).

II

LE GOUVERNEMENT INTÉRIEUR

Les archiducs mirent la trêve à profit pour rétablir l'ordre dans le pays troublé. Jusqu'en 1621, les Pays-Bas connurent la paix. Sans doute, l'archiduc s'était mêlé de l'affaire de Clèves et de Juliers ; car il avait reçu à Bruxelles la princesse de Condé, dont Henri IV était follement amoureux, et le roi se préparait à envahir les Pays-Bas espagnols ; mais son assassinat sauva l'archiduc d'une guerre redoutable. — Il intervint aussi dans les affaires d'Italie : en 1612, il envoya des secours au duc de Mantoue. — Enfin, la guerre de Trente Ans ne le laissa pas indifférent : en 1620, Spinola, à la tête de 25.000 hommes, envahit le Palatinat ; mais il ne tarda pas à être rappelé. Or la trêve de Douze Ans allait expirer, et ses services devenaient nécessaires aux Pays-Bas. En somme, il y eut douze années de tranquillité relative.

Les archiducs se heurtaient à de très grosses difficultés : d'abord ils n'avaient pas d'argent ; ensuite ils dépendaient, presque en toutes choses, de la Cour d'Espagne ; ils gouvernaient

enfin un pays complètement ruiné. Bentivoglio nous en fait une description navrante : il le compare à un désert. Or le pays ne peut guère se relever, car les Hollandais barrent l'entrée de l'Escaut. Anvers ne paraît pas devoir retrouver jamais sa prospérité d'autrefois.

Pour remédier à cette situation, les archiducs ont essayé de tout faire. Isabelle cherche à se rendre populaire : elle assiste aux sermons et aux fêtes ; elle tire à l'arquebuse avec ses sujets ; elle aime la chasse ; avec ses demoiselles d'honneur, elle se plaît à faire de la tapisserie.

Albert a de très bonnes intentions et il cherche sincèrement le bien de ses sujets. Comme dans les affaires militaires et diplomatiques, il a laissé, dans le gouvernement intérieur, les traces d'une certaine initiative et d'une activité assez considérable. Ce qu'il a fait, c'est essentiellement une codification des coutumes : l'*édit perpétuel* (1611) a fixé les points capitaux de la jurisprudence du pays. Il a pris aussi des mesures très énergiques contre le duel. Le 27 février 1610, considérant que « c'est une opinion erronée, fausse et mensongère, qu'on ne puisse supporter une offense sans y répondre par un défi », il rend un édit punissant de mort les duellistes.

Albert et Isabelle protégèrent les lettres et les arts et favorisèrent notamment Rubens. L'archiduc mit à la disposition de l'artiste une vaste salle du palais de Bruxelles, pour y peindre des sujets de grande dimension : ce fut là que Rubens exécuta le retable de la chapelle ducale. Ce travail achevé, la confrérie de Saint-Ildefonse, dont Albert était le chef, envoya, d'accord avec ce dernier, une bourse pleine d'or à l'artiste. Peu après, le protégé de l'archiduc fut nommé peintre officiel de la cour, avec autorisation de résider à Anvers et exemption d'impôts.

Mais la plus grande partie de leur activité fut consacrée à favoriser l'érection de couvents et d'églises, et à châtier cruellement les protestants et les sorciers. Albert, primitivement destiné à l'Eglise, avait été archevêque et était resté extrêmement pieux, d'une piété exagérée et mesquine : il avait une passion particulière pour les reliques. On calcule qu'il a rebâti et enrichi plus de trois cents églises. En 1613, il se fit nommer chef de la société de la Sainte-Croix. Il se livra à peu près exclusivement aux ordres religieux ; les jésuites eurent le monopole de l'instruction (leur principal collège était à Malines) et exercèrent sur les livres une censure rigoureuse. Toute activité intellectuelle disparut dès lors dans les Pays-Bas espagnols ; et il eut là une première cause de mécontentement.

Il y en eut une seconde. Pendant tout son règne, l'archiduc, suivant des habitudes contractées dans le gouvernement du Portugal, en référa pour toutes les questions au roi d'Espagne. Ses sujets lui reprochèrent sa docilité à l'égard de la cour de Madrid, l'emploi qu'il faisait de fonctionnaires espagnols (Spinola) et les tendances absolutistes qu'à l'imitation de Philippe III il affichait de plus en plus.

Albert eut même une ambition plus vaste. Vers l'époque où la trêve de Douze Ans allait expirer, il espéra qu'à la faveur des dissensions qui se manifestaient en Hollande, il parviendrait à ramener sous sa domination les provinces du Nord ; mais les négociations échouèrent complètement.

Il mourut peu de temps après (13 juillet 1621), à Bruxelles.

III

LA GUERRE DE TRENTE ANS

L'union de l'archiduc Albert avec l'infante Isabelle étant demeurée stérile, les Pays-Bas espagnols devaient faire retour à l'Espagne en 1621. Dès l'année 1615, d'ailleurs, Philippe III avait été déclaré héritier présomptif ; mais celui-ci avait assuré qu'il laisserait les Pays-Bas à sa sœur, et, en l'année 1621, il tint parole.

Isabelle valait mieux que son mari, au point de vue du gouvernement : elle était certainement plus intelligente, et le roi d'Espagne lui avait plus d'une fois confié les secrets de l'Etat. De plus, elle était gaie et populaire ; malgré ses goûts aristocratiques, elle ne dédaignait pas de se mêler à la foule dans les réjouissances publiques. Toutefois, malgré ses bonnes intentions, elle restait étroitement soumise à l'influence espagnole. D'ailleurs, elle ne put faire grand'chose pour le pays ; car la guerre avec la Hollande sévit, à l'état permanent, pendant toute la durée de son gouvernement.

Dès l'année 1621, en effet, à l'expiration de la trêve de Douze Ans, Philippe III avait sommé les Provinces-Unies de reconnaître son autorité : elles avaient refusé. Spinola, qui opérait dans le Palatinat depuis le mois d'avril, fut rappelé pour lutter contre Ernest de Mansfeld et Maurice de Nassau. Il fut d'abord assez heureux, s'empara de Bréda (1625), continua le cours de ses succès et aurait remporté une victoire complète, s'il n'avait été

arrêté par le manque d'argent. Ce fut à ce moment qu'Isabelle, sacrifiant sa fortune personnelle au salut de ses sujets, engagea ses bijoux au Mont-de-Piété.

Ce qui sauva la Hollande, ce fut l'alliance de la France. Cette alliance avait été ébauchée par La Vieuville et renouée à différentes reprises. En 1635, quand Richelieu se décida à intervenir dans la guerre de Trente Ans, pour rompre le cercle qui menaçait d'enserrer la France, il conclut avec les Provinces-Unies une alliance étroite. Le 8 février 1635, un traité d'alliance offensive et défensive fut signé. On essaierait de soulever les Pays-Bas contre la domination espagnole et l'on en formerait un Etat libre sous la surveillance des deux puissances contractantes. Au cas où les Pays-Bas refuseraient de se révolter, on punirait cette fidélité de l'Espagne en se partageant le territoire : la France aurait pour sa part l'Artois, une partie de la Flandre, Namur, Mons et Luxembourg.

Ce projet échoua. La guerre fut bien déclarée aux Pays-Bas ; mais les envahisseurs furent repoussés. Bien plus, Ferdinand d'Espagne, frère du roi Philippe IV, qui avait été nommé gouverneur général, réussit à porter la guerre en France. Bien qu'archevêque de Tolède, il déploya de remarquables talents militaires. Aidé de Jean de Wörth, il envahit la Picardie et s'avança jusqu'à Corbie (1636). Il dut se retirer devant les forces supérieures, que Richelieu, un autre cardinal, réussit à lever contre lui.

Les Français, même, envahirent l'Artois. Ferdinand avait repris aux Provinces-Unies Vanloo et Ruremonde. Pendant ce temps, de 1637 à 1641, une guerre de sièges se terminait par la prise d'Arras. Au moment de la mort de Richelieu, l'Artois était à peu près complètement conquis.

L'infant Ferdinand était mort en 1641. Il fut remplacé par Don Francisco de Mello. Le nouveau gouverneur vit très vite contre quelles difficultés intérieures se débattait la régence d'Anne d'Autriche, et il résolut de profiter de la minorité pour tenter un grand coup : il alla mettre le siège devant Rocroy et fut battu par le jeune duc d'Enghien (19 mai 1643) ; c'est là une des grandes dates de notre histoire militaire et politique. « Le respect qu'on avait en Europe pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises... Cette journée devint l'époque de la gloire française et de celle de Condé. » (Voltaire.)

Après lui, Piccolomini perdit deux villes, dont Frédéric-Henri de Nassau s'empara, et Gravelines, Courtrai, Bergues et Dunkerque, qui tombèrent aux mains des Français.

Alors les dispositions de la Hollande se modifièrent : craignant

de voir les Pays-Bas espagnols conquis par les armées françaises, dont elle jugeait le voisinage trop redoutable, elle négocia un rapprochement. Le traité de Munster (1648) reconnut l'indépendance des Provinces-Unies, leur laissa Bois-le-Duc, Berg-op-Zoom, Bréda, l'Ecluse, Hulst et ferma l'Escaut, consacrant ainsi, avec la paix entre les deux pays, la ruine de la navigation belge.

L'archiduc Léopold, commandant les troupes espagnoles, obtint alors quelques succès contre la France. C'était le moment de la Fronde : grâce à nos troubles, l'Espagne recouvra une bonne partie des villes et des territoires que nous lui avions précédemment enlevés ; de plus elle acquit le concours de Condé. Turenne lutta contre lui en 1654 et 1655.

Mais Condé, cassant et hautain, voulait faire la loi à Bruxelles. Il avait fallu, pour lui complaire, remplacer l'archiduc Léopold par Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV (1656). Encore n'était-on pas bien sûr à Madrid de sa fidélité. Sur ces entrefaites, la cour d'Espagne ayant fait indirectement quelques ouvertures de paix, le cardinal y répondit en faisant partir Lionne pour Madrid dans le plus grand secret. D'ailleurs, à ce moment, Mazarin était en négociations avec Cromwell : le 3 mars 1657, un traité était signé à Paris, en vertu duquel l'Angleterre mettait à la disposition de la France une flotte et 6.000 hommes d'infanterie : les deux places de Dunkerque et de Gravelines seraient attaquées ; une fois prises, la première appartiendrait à l'Angleterre et la seconde à la France.

Philippe IV se décida à traiter (*Traité des Pyrénées* du 7 nov. 1659). Le jeune roi de France, Louis XIV, épousait l'infante Marie-Thérèse, qui recevait en dot presque tout le comté d'Artois, une partie de la Flandre (Gravelines, Bourbourg et Saint-Venant), du Hainaut (Landrecies, Avesnes et le Quesnoy), du pays de Namur (Philippeville et Mariembourg), et Montmédy dans le Luxembourg.

A partir de ce moment, les Pays-Bas, convoités par la France et faiblement secourus par l'Espagne ruinée, ne furent plus en quelque sorte que le théâtre des campagnes de Louis XIV.

L. V.

La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Critique des sources (*fin*). — Biographie de Molière : sa naissance, ses parents.

Avant d'étudier avec vous le quatrième groupe des sources de la vie de Molière, je crois utile d'insister encore sur l'importance du témoignage des contemporains. — Il est évident qu'on ne peut négliger, par exemple, le témoignage de Chapelle et des libertins, auxquels Molière a été si intimement mêlé. Il me semble qu'on n'en a point, jusqu'ici, suffisamment tiré parti. — J'en dirai de même de *Psyché* de La Fontaine : on s'est obstiné à soutenir que le personnage de Gélaste ne représentait pas Molière. Sous prétexte que ce personnage n'est pas précisément d'humeur triste, et qu'il n'a pas cet aspect sombre et grave que la tradition attribue au « Contemplateur », on a voulu voir dans Gélaste les traits de gens autres que Molière. On oublie les déclarations de notre poète dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, et ses appels à la nature, si souvent répétés, et qui sont le trait propre de son caractère. Écoutons parler Gélaste, et nous sentirons que c'est bien Molière qui parle par sa bouche :

« Non, non, dit Gélaste, je ne veux pas qu'on m'accorde de privilège : vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemy. Je vous soutiens donc que, les choses estant égales, la plus saine partie du monde préférera toujours la comédie à la tragédie. Que dis-je, la plus saine partie du monde ? mais tout le monde. Je vous demande où le goust universel d'aujourd'hui se porte. La Cour, les dames, les cavaliers, les sçavans, le peuple, tout demande la comédie ; point de plaisir que la comédie. Aussi voyons-nous qu'on se sert indifféremment de ce mot de comédie, pour qualifier tous les divertissemens du théâtre ; on n'a jamais dit : les tragédiens ; — ny : allons à la tragédie.

— « Vous en savez mieux que moy la véritable raison, dit Ariste, et que cela vient du mot de bourgade, en grec. Comme cette éru-

dition serait longue, et qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part et m'arrêterai seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de comédie est pris abusivement pour toutes les espèces du dramatique, la comédie est préférable à la tragédie : n'est-ce pas là bien conclure ! Cela fait voir seulement que la comédie est plus commune, et, parce qu'elle est plus commune, je pourrais dire qu'elle touche moins les esprits.

— « Voilà bien conclure à votre tour ! répliqua Gélaste ; le diamant est plus commun que certaines pierres ; donc le diamant touche moins les yeux. Hé, mon amy, ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire ? On peut se lasser du jeu, de la bonne chère, des dames ; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit : « Il y a huit jours entiers que nous rions ; je vous prie, pleurons aujourd'hui ? »

— « Vous sortez toujours, dit Ariste, de notre thèse, et apportez des raisons si triviales que j'en ay honte pour vous.

— « Voyez un peu l'homme difficile ! reprit Gélaste. Et vraiment, puisque vous voulez que je discoure de la comédie et du rire en philosophe platonicien, j'y consens ; faites-moy seulement la grâce de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas est toujours celui qui convient le mieux à notre nature : car c'est s'unir à soy-mesme que de le gouter. Or y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison ; il luy est même particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie, et en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. »

Sentez-vous tout ce qu'il y a de sincère et de spontané dans ces déclarations ? Quoi qu'on en ait, Gélaste est bien Molière, et nous sommes parfaitement autorisés à faire état de *Psyché* pour l'étude de notre grand comique.

Pour les mêmes raisons, nous utiliserons les traits ou les réflexions que nous offre le théâtre du temps : *La Veuve à la Mode* de De Visé, la *Folle Querelle* de Subigny, contiennent, par exemple, de précieuses indications. — Nous consulterons aussi la *Conversation dans une ruelle de Paris* sur Molière défunt, et l'*Oraison funèbre de Molière* par Jean Donneau de Visé, ainsi que les diverses épitaphes. Il est évident que tous les détails à nous fournis par des gens qui ont pu voir ou connaître Molière doivent entrer en ligne de compte.

C'est pourquoi nous ne négligerons pas non plus le témoignage de ses ennemis, et nous arrivons ainsi aux sources que j'ai rangées dans la quatrième catégorie. Vous savez qu'on a pu écrire des volumes entiers sur les ennemis de plusieurs de nos écri-

vains : je vous rappelle simplement le beau livre de M. Deltour sur les *Ennemis de Racine*. Des livres analogues ont été écrits sur Voltaire et sur Rousseau. Pour Molière, comme pour Racine, les œuvres des écrivains ses ennemis sont une précieuse ressource. Destinées à une société restreinte, qui était susceptible de contrôler la justesse de leurs attaques, ces pièces ont dû chercher à offrir quelque vraisemblance, pour avoir quelque succès : leurs auteurs auront donc eu soin de ne pas donner trop d'entorses à la vérité, et ils n'auront pu user de la calomnie et de l'animosité à jet continu. Ils ne pouvaient nier absolument les succès de l'adversaire : il y a des chances pour qu'ils nous fassent parfois des aveux utiles à enregistrer. Aux *Précieuses Ridicules* se rattachent la *Déroute des Précieuses* de Baudeau de Somaize et le petit ouvrage de M^{lle} Desjardins ; l'*Ecole des Femmes* fit éclore *Zélinde*, comédie, ou la véritable Critique de l'*Ecole des Femmes* et la *Critique de la Critique* (Paris, 1663) de De Visé, et le *Portrait du peintre* de Boursault ; après l'*Impromptu de Versailles*, on vit paraître l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé*, la *Vengeance des Marquis*, la *Guerre comique du sieur de La Croix*, etc... Je ne vous cite pas les longues controverses auxquelles donnèrent lieu *Tartuffe* et *Don Juan*, et je vous rappelle simplement, en passant, la fameuse lettre de Jean Donneau de Visé à propos du *Misanthrope*.

Une œuvre, qui mérite d'arrêter un instant notre attention, est la comédie d'*Elomire hypocondre*, en cinq actes et en vers, de Le Boulanger de Chalussay. Elomire hypocondre, c'est, vous le devinez, Molière malade. Cette pièce eut un certain succès de lecture en 1670, mais ne fut pas représentée. La Préface nous fournit un argument précieux et inattendu en faveur de la véracité des pièces de Molière et des déclarations que notre poète fait au public, au cours de ses œuvres :

« Il a donc fait son portrait, cet illustre peintre (remarquez que c'est aussi le mot qu'emploie Boursault à propos de Molière), et il a même promis plus d'une fois de l'exposer en vue, et sur le même théâtre où il avait exposé les autres ; car il y a longtemps qu'il a dit en particulier et en public qu'il s'allait jouer lui-même, et que ce serait là que l'on verrait un coup de maître de sa façon. J'attendais avec impatience comme les autres curieux un spectacle si extraordinaire et si souhaité, lorsque j'ai appris que, pour des raisons qui ne me sont pas connues, mais que je pourrais deviner, ce fameux peintre a passé l'éponge sur ce tableau, et qu'il en a effacé tous les admirables traits et qu'on n'attend plus la vue de ce portrait qu'inutilement... »

Dans cette pièce, l'auteur nous présente d'abord Molière-Elomire et son valet Lazarile. Molière est en proie à une toux violente (ce trait n'est que trop réel, si l'on songe à l'accès de toux auquel Molière succomba) : son valet renchérit, cependant qu'Isabelle s'en moque durement. Le valet croit à une vengeance de ceux que son maître a tant joués, les médecins. Notons qu'il est question dans cette pièce du luxe du mobilier de Molière, lequel est confirmé par des documents. Nous voyons arriver deux charlatans, Orviétan et Bary ; et l'auteur en profite pour nous parler des études de Molière sous Scaramouche, et nous donner ensuite, par des allusions à l'*Amour médecin*, les causes vraies de la haine de Molière pour les médecins. Il est très piquant pour nous de connaître les faits précis qui ont contribué à exciter la verve antimédicale de Molière. Le témoignage de l'auteur d'*Elomire* est confirmé, d'ailleurs, par les textes et par Grimarest.

Ensuite, nous voyons Elomire consulter trois grands médecins véritables, et cette consultation occupe tout le second acte. A l'acte III, Elomire et Lazarile, déguisés en Espagnols, arrivent chez Oronte, prétendu médecin, qui est assis devant une table, sur laquelle il y a six fioles pleines, avec un écriteau, en face de six faux malades. Le docteur prescrit à Elomire comme remède l'audition d'une comédie. Et, en effet, à l'acte IV, Elomire se voit jouer lui-même sur la scène dans la salle de comédie du Palais-Royal. Cet acte est plein de données sur les œuvres de Molière et aussi sur son jeu de comédien. Le ton est très dur et très agressif, mais il y a beaucoup de déclarations utiles à retenir. A l'acte V, qui s'ouvre par un bal, Oronte est démasqué ; mais Elomire se trouve compromis en même temps que lui. Finalement, il réussit à se sauver par la fenêtre. A noter la complicité de son valet avec ses persécuteurs.

Dans toutes ces attaques dirigées contre Molière, ou dans celles qui furent dirigées contre sa femme, comme le pamphlet de *La fameuse Comédienne*, beaucoup de renseignements sont exacts. Naturellement, ils ont été mal interprétés par le pamphlétaire ; mais les faits les plus saillants sont vrais et ont été confirmés par d'autres documents. Je n'insiste donc pas sur l'aventure de la Tourelle, ni sur l'origine d'Armande : nous retrouverons tout cela en temps et lieu.

Pour les biographies de Molière, nous pouvons recourir à De Visé dans les *Nouvelles Nouvelles*, à Grimarest, à Bruzen de la Martinière (1725, à Amsterdam) ; La Serre place aussi une biographie, en 1734, en tête de son édition de Molière ; Voltaire a

écrit une biographie d'après Grimarest, et Bret réimprime avec un supplément de seconde main la vie écrite par Voltaire. Parmi les modernes, nous avons les notices de Taschereau, Bazin, Moland, Paul Mesnard, et l'excellente *Chronologie moliéresque* de M. Monval.

Voici comment De Visé rend hommage à Molière, dans ses *Nouvelles Nouvelles* : « Comme il peut passer pour le Térence de notre siècle, qu'il est grand auteur, et grand comédien lorsqu'il joue ses pièces, et que ceux qui ont excellé dans ces deux choses ont toujours eu place en l'histoire, je puis bien vous faire ici un abrégé de l'abrégé de sa vie et vous entretenir de celui dont l'on s'entretient presque dans toute l'Europe, et qui fait si souvent retourner à l'Ecole tout ce qu'il y a de gens d'esprit à Paris ».

Cet hommage est précieux, sous la plume d'un homme qui ne s'est pas fait faute, au besoin, de critiquer Molière ; mais une des biographies qui doivent surtout retenir notre attention est celle de Grimarest. Je vous demande la permission de m'étendre quelque peu sur sa *Vie de M. de Molière*, car elle a été beaucoup trop dénigrée, et je tiens à vous montrer qu'elle est encore aujourd'hui une des sources essentielles pour la biographie de notre grand comique.

La *Vie* de Grimarest vaut mieux que sa réputation. Elle parut en 1703 et fit scandale. On estima que Molière ne méritait pas les honneurs d'une aussi grosse biographie. Boileau et son école trouvèrent la curiosité de Grimarest excessive, mal dirigée, et il est probable que ce qui le choquait davantage, c'est ce qui nous intéresse le plus aujourd'hui. En réalité, Boileau était peut-être fâché de n'avoir dans ce livre qu'une place assez effacée. Cependant, l'ouvrage de Grimarest survécut : il a d'ailleurs un aspect véritablement moderne, et montre bien, à l'aurore du XVIII^e siècle, l'importance sociale de plus en plus grande prise par l'homme de lettres. Grimarest s'est livré, au sujet de Molière, à une enquête longue, suivie, minutieuse. Il a consulté les gens et surtout les acteurs qui avaient pu le connaître particulièrement. Baron a été son guide principal ; Fontenelle s'est intéressé à son œuvre. Sans doute, il a commis des erreurs ou des exagérations ; mais il n'a jamais menti de propos délibéré. Il tient compte scrupuleusement du nombre et de la qualité des témoignages. Sa lettre au Président de Lamoignon, à propos du mot fameux : « M. le président ne veut pas qu'on le joue », et où il invoque le témoignage de vingt personnes, met à nu ses procédés de composition, fort honorables. C'est Grimarest qui nous révèle les actes de générosité, de bonté, de fermeté, de droiture de son héros, avec

une grande sincérité de jugement. Il n'a pas commis tant d'erreurs qu'on l'a dit : il a été confirmé sur beaucoup de points ; sur d'autres, nous sentons bien qu'il a su et dit la vérité. Quant aux inexactitudes qu'il a commises, on peut dire que nous les connaissons toutes maintenant. Il y a des erreurs sur la mère de Molière, sur le succès de l'*Ecole des Femmes*, détails qui sont en somme d'un contrôle facile. Mais le récit de la jeunesse de Molière, de son éducation, de ses pérégrinations, de ses débuts, est satisfaisant ; et l'histoire de ses pièces est exposée avec vraisemblance : « Molière, né avec des mœurs droites et dont les manières étaient simples et naturelles, souffrait impatiemment le courtisan empressé, flatteur, médisant, inquiet, incommode, faux ami. Il se déchaîne agréablement dans son *Impromptu* contre ces Messieurs-là. » Sentez-vous avec quelle justesse Grimarest a saisi et noté le vrai caractère de Molière et avec quelle sincérité il a voulu nous le dépeindre ? — Pour le récit du mariage de Molière, j'ai volontairement négligé le témoignage de Grimarest, et je suis arrivé à peu près aux mêmes conclusions que lui. Son témoignage sur Armande n'est pas moins précieux : il montre comment « celle-ci ne fut pas plutôt M^{lle} de Molière, qu'elle crut être au rang d'une Duchesse, et elle ne se fut pas donnée en spectacle à la comédie, que le courtisan désoccupé lui en conta. Il est bien difficile à une comédienne belle et soigneuse de sa personne d'observer si bien sa conduite que l'on ne puisse l'attaquer. »

On voit par là que Grimarest fait preuve de qualités de psychologue ; il examine les choses telles qu'elles sont, et ne cherche pas des explications trop compliquées. Grimarest fait notamment sur l'*Avare* des considérations ingénieuses ; c'est lui qui nous apprend que Molière consultait ses amis et même sa servante au sujet de ses pièces. Les scènes intestines sont racontées avec tact : il faut tenir compte d'ailleurs pour tous ces détails de l'influence de Baron, qui n'aimait ni Madeleine ni Armande, cela se sent. Grimarest rapporte aussi la scène du meurtre du portier, et les discours de Molière et de Béjart : tout a été confirmé par les textes authentiques. Les conversations de notre auteur avec Rohault, Chapelle, Bernier, Racine sont profondes, touchantes et vraies : comment Grimarest eût-il pu inventer de pareilles confessions ? Quand on a lu Grimarest, le souper d'Auteuil ne paraît pas si invraisemblable, bien que Voltaire et d'autres l'aient nié : et l'on songe que la critique n'a pas assez tiré parti des anecdotes diverses sur Chapelle, sur le retour d'Auteuil et la fameuse discussion avec le Minime, sur le valet de Molière, etc... D'après

Grimarest, il existait des fragments inédits du poète, et cette affirmation n'est pas à négliger. Bref, ce biographe offre une mine de renseignements qui n'ont pas été assez exploités. Exposé de diverses remarques critiques, j'estime que l'on doit sérieusement réagir en sa faveur.

Les étrangers et en particulier les Allemands l'ont plutôt réhabilité et tiennent Grimarest en haute estime. Ils lui ont donné sa juste place dans *Molière und seine Bühne* ; voici ce qu'en dit M. Von Mangold : « Sous les réserves indiquées plus haut et pour autant que nous sommes en état de contrôler cela d'une manière générale, Grimarest n'a pas rapporté une seule chose à laquelle on ne puisse découvrir un fondement véritable. » — Ainsi, la bonne foi de Grimarest est mise hors de cause ; et comme, d'autre part, la touche générale de son ouvrage est exacte, j'estime qu'il faut revenir à lui avec confiance, et lui donner une meilleure et une plus belle place parmi les sources de la biographie de Molière. — Voici, à titre de curiosité, le jugement stupéfiant porté par Bazin sur Grimarest : « Un homme sans nom, sans autorité, sans goût, sans style (!), sans amour au moins du vrai ; un de ces besogneurs subalternes qui touchent à tout et gâtent tout ce qu'ils touchent, autorisés à leurs méfaits par la coupable apathie des honnêtes gens... » : tel est Grimarest, selon lui. J'espère vous avoir montré que l'auteur de la *Vie de Molière* a droit à plus de considération et à plus de respect.

J'en ai fini avec les sources de ces études ; vous connaissez maintenant les matériaux dont nous nous servirons, vous avez pu juger de leur richesse. Nous pouvons, dès aujourd'hui, entreprendre de construire.

*
**

J'aborde immédiatement la biographie de Molière. La tradition le fait naître en 1620 ou en 1621. Pourtant il a été baptisé en 1622. Voici d'ailleurs son acte de baptême, qui a été publié par Beffara, d'après les registres de Saint-Eustache : « Du samedi 15 janvier 1622, fut baptisé Jean, fils de Jean Pouguelin, tapissier, et de Marie Cressé, sa femme, demeurant rue Saint-Honoré ; le parrain Jean Pouguelin, porteur de grains ; la marraine Denise Lescacheux, veuve de feu Sébastien Asselin, vivant marchand tapissier ». Jean Pocquelin était le nom du grand-père paternel ; la marraine était l'aïeule maternelle de Marie Cressé, mère de l'enfant. Denise Lescacheux, de son mariage avec Sébastien Asselin, avait eu une fille nommée Marie, qui épousa un Louis de Cressé, père de Marie

de Cressé, mère de Molière. C'était l'usage de donner aux enfants les noms des grands-parents, et l'on voit que quatre générations du côté maternel étaient représentées au baptême du petit Poquelin.

Plus tard, on ajouta à son prénom de Jean celui de Baptiste : cette addition fut rendue nécessaire, pour le distinguer de son frère puîné, appelé Jean, l'aîné restant le Jean par excellence, c'est-à-dire Jean-Baptiste, selon la tradition chrétienne.

Il n'est pas rare de voir, dans la même famille, plusieurs frères porter le même prénom, et c'est ce qui rend les généalogies si compliquées. J'ai souvenance d'un procès où l'on dut recourir à une solution transactionnelle, parce qu'on se trouvait arrêté dans les recherches à trois sœurs, toutes trois dénommées Françoise. Cette raison est suffisante, je crois, pour écarter l'hypothèse de la naissance de Jean avant le mariage de ses parents. Molière est né sans doute à la fin de 1621, et il ne faut pas s'étonner que le baptême n'ait eu lieu qu'en janvier : la chose n'était pas rare à cette époque. Il ne faudrait pas trop cependant reculer la date, car ses parents étaient mariés depuis le 27 avril : Molière a donc été baptisé huit mois et dix-huit jours après le mariage de ses parents. Nous avons, d'ailleurs, l'acte de mariage de ses parents, retrouvé par Jal à Saint-Eustache : « Jehan Pocquelin *parochius noster*, uxor Marie Cressé, *affidati* 25 aprilis 1621, *desponsati* 27 ejusdem mensis et anni ». Leur contrat de mariage, daté du 22 février 1621, a été retrouvé dans les minutes de M^e Chapellier. Par ce contrat, nous apprenons que le futur père de Molière était fils de Jean Poquelin, ce qui nous montre que le prénom de Jean était le prénom habituel de l'aîné dans cette famille. Cependant le fils aîné de Molière, qui aura pour parrain Louis XIV, portera le prénom de Louis. Le grand-père de Molière était aussi marchand tapissier, bourgeois de Paris, et demeurait avec sa femme Agnès Mazuel, rue de la Lingerie. La mère de Molière, Marie de Cressé, était fille de « honorable homme Louis de Cressé », également marchand tapissier, bourgeois de Paris, et de Marie Asselin, sa femme. Le contrat nous apprend encore que les époux Cressé donnèrent à leur fille 2.200 livres tournois, « dont 1.800 en deniers comptant et le surplus en meubles, habits et linge à l'usage de leur dite fille, comme avancement d'hoirie. » Quant à son mari, il recevait « 2.200 livres, également en avancement d'hoirie, consistant en la marchandise et meubles qu'il a en sa boutique ». La moitié entre en communauté, l'autre reste propre au futur époux. Il en est de même pour la femme.

Le contrat énumère aussi les parents et amis de la famille : ce

sont tous des gens de négoce, tenant une honorable place dans la moyenne bourgeoisie parisienne : « Daniel Crespy, marchand plumassier, bourgeois de Paris, oncle maternel ; Toussaint Périer, marchand linge à Paris, beau-frère à cause de sa femme ; honorable homme Marin Gamard, maître tailleur d'habits à Paris, aussi beau-frère à cause de sa femme, et honorable femme Claude Le Vasseur, veuve de feu Jean Mazuel, vivant violon du Roi, tante à cause dudit Mazuel, son mari ; et, du côté de la dite damoiselle fille : honorable homme Jean Antissier, juré du Roi en œuvres de maçonnerie, oncle maternel à cause de sa femme ; Noël Mestayer, marchand bonnetier à Paris, honorable homme Sébastien Asselin, marchand tapissier à Paris, oncles maternels à cause de leurs femmes, Denise Lescacheux, aïeule maternelle ; Louise Asselin, veuve de feu Simon Lescacheux, tante ; Daniel Tosteré, marchand lapidaire, bourgeois de Paris, et Thomas Dupont, marchand de fer. »

On voit, par là, que tous les amis ou alliés de la famille de Molière étaient des gens de commerce lucratif.

Je continuerai, la prochaine fois, ces études sur la famille et les origines de Molière.

A. C.

L'Église et l'État en France depuis l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

La fin du jansénisme.

Les partis — politiques ou religieux — ont parfois, comme les individus, de bien tristes vieillesses et se traînent, décrépits et méconnaissables, au milieu de l'indifférence générale qu'ils essaient en vain de réveiller.

Le jansénisme avait eu, au xvii^e siècle, ses heures de gloire ; il connut, dans l'âge suivant, toutes les amertumes des longues agonies. Après avoir enduré les plus douloureuses persécutions, il se survécut si longtemps à lui-même, qu'il finit par lasser l'attention et la pitié et par ne plus exciter que la risée publique. Il ne mourut pas, cependant sans s'être vengé de ses ennemis ; mais, quand on le crut mort, il retrouva un reste de force pour dicter sa dernière volonté : ce fut un testament de haine, dont il ne mesura pas lui-même toutes les conséquences, et qui manqua détruire tout ce qu'il avait cru mettre à jamais en sûreté.

Il n'est pas de plus lamentable histoire, tour à tour tragique et burlesque, monotone et violente ; elle étonne d'abord et ne tarde pas à fatiguer l'attention ; elle n'intéresse qu'à la manière d'une longue maladie, dont les phases diverses, les crises, les détente et les rechutes fournissent au médecin un champ d'expériences et d'études, pour ainsi dire illimité.

Nous avons laissé le jansénisme au moment où la paix de Clément IX parut avoir terminé le grand débat qui avait déchiré l'Eglise de France pendant 26 ans, et avait failli aboutir à la suppression de Port-Royal.

Nous savons que cette paix ne reposait que sur une légère condescendance du pape, qui avait accepté les soumissions évasives de MM. d'Angers, de Beauvais, d'Alet et de Pamiers. Louis XIV jeune et occupé de ses maîtresses et de ses guerres, avait souscrit à la paix, et aimablement reçu M. Arnauld à la Cour ; mais le P. Annat voyait dans la paix un grand danger pour la religion, et ses confrères étaient tous de son avis.

Le temps ne devait pas être favorable à Port-Royal. Louis XIV n'aimait pas les singularités et trouvait qu'il entendait trop souvent parler de « Messieurs de Port-Royal ». Cette coterie de philosophes et de dévots austères lui devenait de plus en plus antipathique. Il dit, un jour, avec humeur « qu'il viendrait à bout de « cette cabale, qu'il en faisait son affaire et qu'il serait en cela « plus jésuite que les jésuites eux-mêmes ».

L'archevêque de Paris, M. de Harlay, prélat politique avant tout, s'aperçut bien vite que Port-Royal n'était pas en faveur, et ne se contraignit pas pour le défendre.

Pendant longtemps, M^{me} de Longueville intercédait auprès du roi en faveur de Port-Royal ; mais, après la mort de la duchesse (15 avril 1679), M. de Pomponne alla trouver M. Arnauld à Paris et lui « dit que le roi n'avait pas approuvé les assemblées qui se faisaient « chez M^{me} de Longueville et où il se trouvait souvent... ; que « cette liaison si grande d'un nombre de personnes avait un air de « parti qu'il fallait empêcher, et que S. M. désirait qu'il vécût « comme les autres hommes et qu'il vit indifféremment toutes « sortes de personnes ».

Quelques jours plus tard, l'abbé Fromageau, vice-gérant de l'Officialité de Paris, vint à Port-Royal-des-Champs et s'informa courtoisement combien il y avait de religieuses, de novices, de postulantes, d'élèves, et fit cent questions pressantes sur ces Messieurs.

Le mercredi 17 mai, M. de Harlay en personne vint à Port-Royal et ordonna à la supérieure, de la part du roi, de renvoyer toutes les pensionnaires et toutes les postulantes. « On parlait toujours de Port-Royal, de ces Messieurs de Port-Royal ; le « roi n'aimait pas ce qui faisait du bruit... Il ne voulait pas de « ralliement, un corps sans tête était toujours dangereux dans « un Etat, il voulait dissiper cela, et qu'on n'entendît plus tous « jours dire : Ces Messieurs, ces Messieurs de Port-Royal. »

Après les élèves et les novices, ce fut le tour des confesseurs et de ces Messieurs. Ils durent aussi abandonner le sacré vallon. En deux mois, 66 personnes quittèrent Port-Royal, qui ne fut plus désormais que l'ombre de lui-même.

Ne pouvant plus l'habiter, ses amis s'y faisaient enterrer. Reposer là était, à leur avis, reposer en terre plus sainte. Les jours ne suffisaient plus aux messes des morts, aux trentaines, aux bouts de l'an. L'enceinte du monastère ne suffisait plus aux enterrements. (Sainte-Beuve.) — « La maison de Dieu semble se « détruire, disait Arnauld en parlant de tous ces morts ; mais « elle se bâtit ailleurs. Les pierres se taillent ici, mais c'est pour « être placées dans l'édifice céleste. »

La mort de M. de Harlay et la promotion de M. de Noailles à l'archevêché de Paris semblèrent promettre à Port-Royal des jours plus heureux ; mais, si le nouveau prélat était plus vertueux et plus doux que M. de Harlay, il était aussi moins habile et moins ferme, et devait passer tout son temps à donner aux jansénistes des espérances vaines qu'il ne réalisait point, et à donner aux jésuites des satisfactions forcées qui ne les satisfaisaient pas.

Il alla, le 20 octobre 1697, visiter Port-Royal et en revint grandement édifié ; mais il n'eut pas assez de crédit auprès du roi pour faire rétablir le noviciat supprimé en 1679. Louis XIV ne désarmait pas. Ayant appris en 1699 que la comtesse de Grammont avait été faire une retraite à Port-Royal, il la raya de la liste des dames invitées à Marly, en disant sèchement : « On ne « doit point aller à Marly, quand on va à Port-Royal. »

Le monastère, abandonné à lui-même, se dépeuplait rapidement et mourait de langueur ; mais il n'était pas écrit qu'il devait avoir une si douce mort.

Un petit événement imprévu vint, en 1701, raviver la vieille querelle janséniste et précipiter Port-Royal dans de nouveaux malheurs.

M. Eustace, confesseur des religieuses, homme simple et piètre théologien, soumit à la Sorbonne un *cas de conscience* extraordinaire. Il demandait si le silence respectueux, à l'égard de la question de fait, dans l'affaire du jansénisme, suffisait pour obtenir l'absolution. Quarante docteurs répondirent affirmativement. Tout paraissait fini ; mais, l'année d'après (1702) un boute-feu inconnu imprima celle belle consultation et la fit précéder d'une préface agressive et menaçante, qui réveilla toutes les fureurs d'autrefois.

La consultation imprimée arriva à Rome aussitôt qu'à Paris. Le pape Clément XI la condamna et en avertit aussitôt l'archevêque de Paris, qui la condamna aussi par mandement spécial. Les quarante docteurs qui l'avaient signée la « désignèrent », sauf un, le docteur Petitpied, que son obstination fit chasser de la Sorbonne.

Eustace, effrayé de l'avalanche qu'avait entraînée la petite pierre lancée par lui, prit peur de son ouvrage, quitta Port-Royal en 1705 et se réfugia, sous un nom d'emprunt, à l'abbaye d'Orval où il vécut douze ans dans les regrets et la pénitence.

C'était fort bien ; mais les jansénistes se voyaient obligés maintenant de jurer que les cinq propositions condamnées se trouvaient réellement dans l'*Augustinus*, et il y en avait qui étaient prêts à mourir sans sacrements plutôt que de prêter un pareil serment.

Au moment même que la querelle recommençait, un janséniste de marque, le P. Quesnel, fut arrêté à Bruxelles par ordre de Philippe V, roi d'Espagne, et tous ses papiers furent portés à Paris chez les jésuites. On y trouva la preuve d'une très grande activité clandestine, on s'y vit en présence d'une vraie société secrète, et ces papiers, « déchiffrés, pétris, torturés et passés à l'alambic dans « une espèce de cabinet noir *ad hoc*, puis classés par extraits, « présentés par doses au roi, lus, relus, mitonnés chez M^{me} de « Maintenon tous les soirs pendant dix ans », convertirent si bien le roi qu'il en arriva à préférer un athée à un janséniste.

Il demanda avec instances au pape une nouvelle et plus solennelle condamnation du silence respectueux. Le pape lança, le 15 juillet 1705, la bulle *Vineam Domini Sabaoth*. L'assemblée du clergé la reçut avec respect, le Parlement, la Sorbonne, les évêques y accédèrent ; mais les dames de Port-Royal ne voulurent rien entendre et refusèrent de souscrire au mandement de l'archevêque de Paris, qui leur signifiait la bulle (21 mars 1706).

Le roi, par arrêt de son Conseil, leur réitéra la défense d'entretenir des novices. Une visite du monastère eut lieu par son ordre. On lui confisqua le plus clair de ses revenus. On ne lui laissa pas 2.000 livres pour assurer la subsistance de 36 personnes. Les vieilles religieuses, abandonnées de l'archevêque, qui les regardait comme des rebelles, se défendirent comme des lions, soutenant leur droit en cour de Parlement. Leur avocat-conseil fut arrêté à Port-Royal même et mis à la Bastille. On les priva des sacrements, et l'abbé Crès, chapelain de Saint-Jacques-L'hôpital à Paris, qui leur portait clandestinement la communion, n'évita la Bastille qu'en se cachant en province sous l'habit civil et sous un faux nom. Le roi réclama avec obstination auprès du pape pour obtenir l'extinction du monastère. Clément XI ayant accordé une première bulle d'extinction, qui permettait aux religieuses de rester à Port-Royal jusqu'à leur mort, Louis XIV en réclama une autre, ordonnant la dispersion immédiate.

Le 29 octobre 1709, M. d'Argenson, lieutenant de police, se transporta à Port-Royal accompagné d'un commissaire et de deux exempts. Il se fit livrer les clefs et les archives du monastère et ordonna à la prieure de réunir toute sa communauté. Il y avait une vieille religieuse infirme, âgée de 86 ans, qui ne pouvait remuer ; on la fit descendre sur un matelas par six religieuses. Quand tout le monde fut assemblé, M. d'Argenson déclara qu'il avait ordre du roi de disperser la communauté, et qu'il donnait aux religieuses trois heures pour se préparer et se faire leurs adieux. La prieure répondit qu'une demi-heure suffisait. A deux

heures et demie, les carrosses amenés par d'Argenson commencèrent à partir pour Autun, Rouen, Chartres, Nantes, Meaux, Compiègne et Blois. La paralytique de 86 ans partit, le lendemain, pour Nantes.

Quand Port-Royal fut vide, on ne sut qu'en faire. Il parut à Louis XIV que la secte resterait vivante et menaçante, tant que son fort ne serait pas démoli. Les religieuses déclaraient hautement « qu'avec la foi on trouvait Port-Royal partout » ; le roi s'acharna après les pierres. Au mois de juin 1710, on mit la pioche à la maison ; les pierres du cloître, descellées avec soin et numérotées, furent transportées à Pontchartrain et donnèrent un air de monument aux écuries du château. L'église devait d'abord être épargnée ; elle y passa comme tout le reste. Non seulement on démolit, mais on exhuma. Près de 3.000 corps gisaient dans l'église et le cimetière. Tout fut déterré, jeté dans des tombereaux et porté au cimetière Saint-Lambert. Les tâcherons payés pour cette scandaleuse besogne n'étaient pas surveillés, l'exhumation se fit sans aucun ménagement. Des chasseurs qui passèrent par là virent des chiens, attirés par l'odeur de ce charnier, se repaître de débris humains.

Le siècle ne devait pas finir avant que les restes de Louis XIV, arrachés de Saint-Denis avec aussi peu de cérémonie, fussent jetés dans la chaux vive comme ceux d'un simple janséniste.

On avait cru tuer la secte en détruisant la maison. Le roi croyait sa victoire définitive ; le jésuite Le Tellier, son confesseur, exultait. Les descendants des grands hommes de Port-Royal reniaient la gloire de leurs pères. Le marquis de Pomponne demandait la translation des corps de la famille Arnault, « afin que « sa postérité perdît la mémoire que ces corps avaient été en-
« terrés dans un lieu qui avait eu le malheur de déplaire à Sa
« Majesté ».

Tandis que Versailles s'aplatissait ainsi devant le vainqueur, la cause vaincue se relevait une fois encore et l'orage grondait de nouveau par toute l'Eglise.

Le P. Paschase Quesnel, le même dont les papiers avaient été saisis à Bruxelles, avait publié en 1693 des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, qui avaient été approuvées par M. de Noailles, alors évêque de Châlons. En 1699, une nouvelle édition fut publiée, mais cette fois sans approbation de M. de Noailles, devenu archevêque de Paris. Quand Quesnel eut été arrêté, les jésuites, qui voyaient en lui le chef du parti janséniste, examinèrent de plus près les *Réflexions morales*, n'eurent pas de peine à y reconnaître les idées du parti sur l'efficacité irrésistible de la

grâce, et la prédestination au salut. Ils déferèrent le livre au jugement du Saint-Siège.

Clément XI institua pour l'examiner une commission composée non de jésuites, mais de dominicains. L'ouvrage fut censuré (1708).

Les évêques de Luçon et de la Rochelle en défendirent la lecture, et le cardinal de Noailles, qui l'avait jadis approuvé, demanda qu'il fût procédé à un nouvel examen. Le pape y consentit ; mais les *Réflexions morales* ne gagnèrent rien à être jugées une seconde fois. Le jugement d'appel fut plus sévère encore que la première sentence. La bulle *Unigenitus* condamna 101 propositions extraites du livre de Quesnel.

On se trouva ainsi reporté à la situation où l'on était en 1653, au lendemain de la condamnation de l'*Augustinus*.

M. de Noailles fit comme Arnauld avait fait : il se soumit, mais protesta. Il défendit la lecture du livre dans son diocèse ; mais il demanda des éclaircissements au pape et, en attendant la réponse du souverain pontife, défendit à ses clercs, sous peine de suspension, toute adhésion publique à la bulle.

Louis XIV, au contraire, fit enregistrer la bulle *Unigenitus* au Grand Conseil, poursuivit le jansénisme dans le clergé, les couvents et l'administration, et songeait à réunir un concile national quand il mourut.

Sa mort fut le signal d'une réaction janséniste. Au sortir de cet interminable règne, si dur et si despotique, la France respira et les victimes de l'arbitraire royal reprirent courage.

Les facultés de théologie de Paris, de Reims et de Nantes révoquèrent leur adhésion. Les évêques de Mirepoix, de Sens, de Montpellier et de Boulogne expédièrent au pape un huissier du Châtelet, qui, au Vatican même, et « parlant à sa personne », lui remit un appel contre la bulle, rédigé en forme authentique, par devant notaires (1717). Des chanoines, des curés, des religieuses en appelèrent aux Parlements des excommunications de leurs évêques.

Des magistrats bretons commencèrent la guerre contre les jésuites, en leur ordonnant de faire la déclaration de leurs biens.

M. de Noailles leur défendit de prêcher, de confesser et de faire le catéchisme.

On proposa de faire rebâtir Port-Royal aux frais des jésuites.

On chanta dans Paris des chansons contre la Société de Jésus.

La grâce efficace a pris le dessus,
Les enfants d'Ignac' ne confessent plus :

Ils sont chus dans la rivière
Laire, Lanla.
Ils sont chus dans la rivière :
Ah ! qu'ils sont bien là !
Laire, Lanla.

Jamais, aux plus beaux jours des *Provinciales*, le jansénisme n'avait été si populaire ; mais la forme même de cette popularité montre qu'il y avait quelque chose de changé, et que le jansénisme courait aux aventures. Beaucoup de ses nouveaux amis se souciaient peu de sa doctrine et moins encore de sa morale. On avait remarqué que les jésuites étaient bien en cour, et que le monde officiel avait horreur des jansénistes ; il n'en fallait pas davantage pour convertir tous les opposants en jansénistes déterminés. Les bourgeois, le peuple, les femmes même étaient jansénistes « en gros et sans savoir la matière », parce que c'était un moyen de fronder l'autorité et de faire pièce au pouvoir, — ce qui semblait délicieux après un demi-siècle d'autocratie (1).

Pendant plusieurs années, la France fut divisée en *acceptants* et en *appelants*, les premiers soutenus par le gouvernement, les seconds par les Parlements.

Parmi les appelants, l'évêque de Senes, Soanen, vieillard de quatre-vingts ans, se faisait remarquer par son opiniâtreté. On crut pouvoir en faire un exemple, parce qu'il avait peu d'appuis. Un ancien agent de Dubois, un prélat scandaleux, Tencin, archevêque d'Embrun, réunit dans sa ville archiépiscopale un concile provincial, qui condamna le malheureux Soanen à être interné à l'abbaye de la Chaise-Dieu. L'archevêque de Paris et l'évêque de Montpellier protestèrent contre le concile et la condamnation, et ne furent ni déposés ni exilés ; mais l'un s'appelait Noailles et l'autre Colbert. Soanen vécut encore treize ans à la Chaise-Dieu, sans vouloir se déjuger, ni se soumettre. A sa mort, l'autorité prétendit qu'il s'était rétracté ; mais il ne faut voir là qu'une dernière machination de ses ennemis, qui n'avaient pu le vaincre tant qu'il lui resta un souffle de vie.

La condamnation de Soanen eut un retentissement prodigieux. On traita le concile d'Embrun de brigandage et de sabbat. Soanen fut regardé comme un martyr.

Tout Paris passa au jansénisme. Le parti eut sa caisse, « la

(1) M. Henri Carré, professeur à l'Université de Poitiers, a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles de l'histoire de Louis XV, qu'il a rédigée pour l'*Histoire de France* de M. Lavis. Nous lui emprunterons plus d'un détail pour cette période, et nous le remercions de son obligeance.

botte à Perrette ». Un journal clandestin, *Les Nouvelles ecclésiastiques*, qui paraissait depuis 1713, devint le journal officiel du jansénisme et déjoua, pendant quatre-vingts ans, tous les efforts de la police. On l'imprimait à la campagne, et jusque dans Paris, sous le nom de Luxembourg, dans des bateaux sur la Seine, dans les chantiers de bois du Gros-Caillon, où les imprimeurs s'introduisaient déguisés en scieurs de long. Un jour que le lieutenant de police Hérault faisait des perquisitions dans une maison du faubourg Saint-Jacques pour découvrir l'imprimerie clandestine, on jeta dans sa voiture, presque à son nez, plusieurs feuillets des *Nouvelles ecclésiastiques*. Pour dépister les agents postés aux portes de la ville, on plaçait les feuilles séditieuses sur le dos d'un chien qui, muni d'une double peau, passait devant les portes sans exciter l'attention des gardes.

Les *Nouvelles ecclésiastiques* répandaient partout les bons principes, et la haine des jésuites ou molinistes; et, comme l'État était moliniste, on faisait en réalité de l'opposition politique sous couleur d'opposition religieuse.

Le cardinal de Noailles finit par s'effrayer de tout ce bruit. Très âgé, affaibli, importuné par sa nièce, la maréchale de Gramont, il se rétracta solennellement en 1728 et abandonna le parti de l'appel. On placarda sur les murs de Paris cet avis insultant : « Cent mille écus à qui retrouvera l'honneur de l'archevêque ! » A sa mort (4 avril 1729), on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît Louis Cahin-Caha,
Qui dévotement appela,
De oui, de non s'entortilla ;
Puis dit ceci, puis dit cela,
Perdit la tête et s'en alla !

Son successeur, M. de Vintimille, s'étant montré très antijanséniste, on se rappela que son prédécesseur s'appelait Antoine, et l'on répandit qu'en mourant saint Antoine avait laissé l'archevêché de Paris à son compagnon. On jetait de la boue sur ses mandements, on battait les prêtres qui parlaient de lui avec respect, on les interpellait dans les églises ; on affichait sur la porte du collège des jésuites : « Les comédiens ordinaires du pape donneront ici les Fourberies de Scapin et Arlequin-jésuite ».

Le 24 mars 1730, le roi enjoignit à tous les ecclésiastiques du royaume de recevoir la bulle *Unigenitus*. Le Parlement enregistra la déclaration royale, mais en lit de justice ; et, au sortir du palais, Louis XV ne fut pas acclamé.

La magistrature se rangea définitivement du côté des jansénistes, par jalousie du Grand Conseil où la Bulle avait été enre-

gistrée, par jalousie de la couronne, par ambition, par désir de popularité. Elle prétendit que la bulle était contraire aux libertés de l'Eglise gallicane et menaçait les droits du roi ; elle accueillit tous les appels comme d'abus interjetés contre les actes d'autorité des prélats partisans de la bulle ; elle donna raison aux prêtres jansénistes contre leurs évêques, et cita même l'archevêque de Paris à sa barre. En Provence, le Parlement d'Aix fit lacérer un mandement de l'évêque de Marseille.

La vie politique entra par là au Parlement, qui trouva dans son sein deux orateurs de grand talent, l'abbé Pucelle et l'abbé Menguy.

Le roi, irrité au dernier point, manda à Compiègne une députation du Parlement et la reçut fort mal : « Je vous ai fait savoir « ma volonté, dit-il aux magistrats, je veux qu'elle soit pleine-
« ment exécutée. Je ne veux ni remontrances ni réplique. Vous
« n'avez déjà que trop mérité mon indignation. Soyez plus soumis
« et retournez à vos fonctions. » Le premier président ayant fait mine de parler, le roi lui cria : « Taisez-vous », et, comme le pauvre homme n'osait plus remettre le discours dont il était porteur, l'abbé Pucelle sortit des rangs, ploya le genou devant le roi et déposa à ses pieds un exemplaire du discours. Louis XV ordonna de le déchirer, ce que Maurepas s'empressa de faire (14 mai 1732).

A la suite de cette scène, Pucelle fut arrêté et exilé à l'abbaye de Corbigny ; le conseiller Titon fut enfermé à Vincennes.

Le 20 juin, tous les conseillers au Parlement, sauf trois ou quatre, donnèrent leur démission de leurs charges. Le peuple les acclama en criant : « Voilà les vrais Romains, les Pères de « la patrie ». Mais les vrais Romains furent avertis que, s'ils persis-
taient dans leur rébellion, on pourrait leur enlever leur noblesse, leur retirer leurs charges et les exiler, et ils implorèrent le pardon du roi. Louis XV leur pardonna, ce qui était sage, et les laissa bientôt recommencer leurs mutineries, ce qui était impo-
litique.

Pendant tous ces débats, une crise de fanatisme d'une intensité inouïe sévissait à Paris et l'emplissait de scandales.

Un diacre janséniste, François de Paris, était mort le 27 mai 1727 dans une baraque en planches, qu'il habitait au faubourg Saint-Marceau. C'était un homme fort pieux, qui n'avait jamais voulu recevoir le sacerdoce, ne s'en croyant pas digne, et qui s'était fait à Paris une grande réputation de sainteté par sa modestie, sa douceur et sa charité inépuisable. Il dépensait en aumônes à peu près tout son revenu, montant à dix mille livres,

il laissait son bien à des prêtres tombés dans la misère ; jusqu'à sa dernière heure, il avait été adversaire de la bulle et ennemi des jésuites. Quand il fut mort, les pauvres qu'il avait secourus mirent ses habits et ses meubles en lambeaux et se les partagèrent comme des reliques. Sa tombe, au cimetière Saint-Médard, devint un lieu de pèlerinage et d'oraison. Quelques jeunes filles éprouvèrent, en priant sur son tombeau, des crises nerveuses étranges.

La foule se fit plus grande dans l'enceinte du petit cimetière. Les phénomènes nerveux se multiplièrent et s'accrurent ; bientôt, il ne fut plus question dans Paris que des « convulsionnaires de Saint-Médard ».

Pendant près de cinq ans (1727-1732), le petit cimetière fut le théâtre de scènes si lamentables et si atroces qu'on se demande lesquels étaient les plus fous des acteurs ou des spectateurs.

On voyait de malheureuses femmes passer par tous les spasmes et toutes les tortures. Il y avait des « sauteuses », des « aboyeuses, » des « miaulantes ». D'autres réclamaient avec instance les « grands secours, ou secours meurtriers », se faisant fouler aux pieds, bourrer de coups de poing, frapper à coups de bûches. D'autres se faisaient mettre en croix, ou se faisaient pendre la tête en bas.

On croit rêver, lorsqu'on voit de pareilles aberrations s'étaler au grand jour dans le Paris du dix-huitième siècle. Mais ce qui est encore bien plus singulier, c'est que les convulsionnaires finirent par former une véritable secte, ayant ses chefs, ses statuts, ses rites et ses martyrs, que des ecclésiastiques s'en mêlèrent et que des hommes de haute gravité et de grande vertu ne se résignèrent jamais à ne voir en toutes ces excentricités que folie et maladie.

Un prêtre du diocèse de Troyes, Pierre Vaillant, que Soanen, évêque de Senez, avait chargé de protester en son nom contre la bulle *Unigenitus*, avait été mis à la Bastille en 1725 et relâché en 1728. Il s'affilia aux convulsionnaires, et son titre de martyr de la bonne cause lui donna bientôt parmi eux une grande influence. Il y eut un parti de *vaillantistes*, qui disaient le prophète Elie ressuscité pour convertir les juifs et la cour de Rome. Quelques-uns pensaient même que Vaillant était lui-même Elie. Le prophète, incarcéré de nouveau à la Bastille en 1734, y demeura 22 ans prisonnier et mourut captif à Vincennes.

Un ancien oratorien, Alexandre Darnaud, se faisait passer pour le prophète Enoch. Frère Augustin fut le chef des *augustiniens*, qui exécutaient des processions nocturnes, la corde au cou et la torche au poing, à Notre-Dame et à la place de Grève.

Il y eut des *mélangistes*, qui distinguaient dans les convulsions

deux influences, l'une puérile et l'autre sanctifiante. Il y eut des *discernants*, qui prophétisaient, et des *figuristes*, qui pendant leurs convulsions représentaient les martyres des saints ou des scènes de la passion. Les *secouristes* étaient des sortes de frères servants, qui administraient aux patientes les petits secours, les grands secours et les secours meurtriers.

A mesure que la vogue des convulsionnaires s'accusait, la fourberie et la fraude s'introduisaient dans la secte. Les convulsions devenaient un art auquel on s'instruisait ; elles constituaient un spectacle, auquel des personnes riches apportaient leur argent. Ce qui avait été d'abord simplicité de cœur et faiblesse d'esprit tournait en jonglerie, habilement exploitée par des gens cupides et sans scrupules.

Le 27 janvier 1732, le cardinal de Fleury fit fermer le cimetière. Les convulsionnaires et leurs amis crièrent à la persécution. On écrivit sur la porte du cimetière ce distique vengeur :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les convulsionnaires ne disparurent pas. Ils continuèrent leurs exercices à huis clos, dans des maisons connues où se rassemblaient les chefs de la secte, les patientes et les amateurs de ces lugubres spectacles. Cette folie dura jusque vers 1762, pour renaître, quelques années plus tard, sous une forme un peu différente, autour du baquet magnétique de Mesmer.

Les molinistes voulurent avoir aussi leurs miracles et essayèrent de mettre en honneur un des leurs, le P. Gourdan, qui avait refusé la communion d'un supérieur, parce qu'il était appelant et auquel la Vierge était apparue. La dévotion au P. Gourdan ne put devenir populaire.

Un moment, on crut que la Provence allait avoir sa voyante et sa thaumaturge. Une jeune fille de dix-neuf ans, M^{lle} Cadière, pénitente d'un jésuite, le P. Girard, eut des extases, des visions, et fit des miracles ; mais, ayant changé de confesseur pour prendre un directeur janséniste, elle commença de proférer contre le P. Girard de terribles accusations, que le Père défera au Parlement d'Aix.

Toute la province se passionna pour ou contre le P. Girard, pour ou contre la Cadière. La haute société tenait généralement pour le jésuite ; le menu peuple s'amassait par bandes à Aix, à Toulon, à Marseille et engageait parfois des rixes avec les partisans des jésuites.

L'affaire fut jugée par vingt-cinq magistrats. Douze estimaient Girard digne de mort et même digne du feu ; treize réclamaient

son acquittement et voulaient qu'on incarcérât son accusatrice. Mais parmi ces treize juges se trouvaient deux parents, ce qui réduisit les voix à douze. Les parties furent mises hors de Cour (1731).

A cette nouvelle, la populace d'Aix faillit mettre en pièces le P. Girard et le premier président. Elle insulta les magistrats qui tenaient pour le jésuite et porta les autres en triomphe. Elle fit des feux de joie, où l'on brûla des mannequins habillés en jésuites. A Marseille, il fallut protéger la maison des jésuites, que le peuple voulait brûler.

Les jésuites tinrent bravement tête à l'orage. M. de Belzunce, évêque de Marseille, garda toute son estime au P. Girard. L'évêque de Viviers l'accueillit avec les plus grands égards. Les jésuites affirmèrent plus tard qu'il était mort en odeur de sainteté.

Mais on comprend quel aliment un procès pareil put fournir à la férocité des partis. Les factums publiés en Provence pénétrèrent jusqu'à Paris. La Cad'ère y fut aussi populaire qu'en Provence ; il y eut des meubles, des habits, des tabatières, des éventails et des rubans à la Cadière.

On mit toutes ces histoires au théâtre. Dans l'Opéra du *Nouveau Tarquin*, Brutus, symbolisant le Parlement, mettait hors de cour Tarquin Girard et Lucrèce Cadière, et leur offrait plaisamment de tirer au sort à qui serait brûlé.

Les jésuites, de leur côté, mettaient les jansénistes sur la scène, dans *Le saint Déniché, ou la banqueroute des marchands de miracles*, et se moquaient dans *La Femme Docteur* des controverses sur la grâce. (H. Carré, *Louis XV.*)

Une dernière querelle vint porter l'anarchie à son comble et réveiller une dernière fois les vieilles passions.

A M. de Vintimille et à M. de Bellefonds avait succédé, sur le siège archiépiscopal de Paris, un prélat de mœurs austères, mais d'intelligence médiocre et tout dévoué aux jésuites, Christophe de Beaumont. Ce fut un des évêques les plus charitables de son siècle, mais un des plus opiniâtres. Un quatrain dans le goût du temps en trace ce joli portrait :

Dieu lui donna la bienfaisance,
Le diable en fit un entêté;
Il couvrit par sa charité
Les maux de son intolérance.

Charitable, il l'était ; car, sur ses 600.000 livres de revenu, il n'en gardait que 100.000 pour ses dépenses personnelles et employait tout le reste en bonnes œuvres. Opiniâtre et intolérant, il le fut aussi ; car il fit défense au clergé de son diocèse d'administrer

les sacrements à quiconque ne présenterait pas un billet de confession signé d'un prêtre favorable à la constitution *Unigenitus* (1746).

Cette prétention de l'archevêque devait paraître très légitime à un homme aussi étroit qu'il l'était ; il lançait, en réalité, aux jansénistes une déclaration de guerre des plus dangereuses.

Il accentuait la division qui existait déjà dans le clergé, et mettait hors la loi les adversaires de la bulle, quoique le Parlement lui-même eût déclaré que la bulle n'était pas de dogme ni matière de foi.

C'était raviver les vieilles querelles, contre les vœux exprès de tous les papes qui avaient été amenés à s'occuper de la question.

C'était, enfin, tyranniser les consciences d'une manière jusqu'alors inouïe ; c'était appliquer à tous les jansénistes sans distinction la pénitence rigoureuse imposée par M. de Noailles aux religieuses de Port-Royal, rebelles à l'autorité du pape et du roi.

L'opinion publique se prononça aussitôt avec force contre les billets de confession, et le Parlement, « protecteur des canons », donna carrément tort à l'archevêque. Tout ecclésiastique fut tenu de donner la communion à tout fidèle qui aurait constitué procureur et avocat, et lui aurait fait faire par huissier les sommations légales. Le prêtre qui ne s'exécuterait pas devait être puni de bannissement, de confiscation ou même de la peine des galères (1752).

Dans ce singulier conflit entre l'autorité épiscopale et l'autorité judiciaire apparaît tout l'esprit du dix-huitième siècle, qui sera l'esprit de la Révolution. Les magistrats ne considèrent déjà plus la religion que comme une fonction sociale. Le prêtre, on le sent, est déjà pour eux un fonctionnaire chargé d'un service public. Il importe au bon ordre social que ce service se fasse normalement, et voilà pourquoi le Parlement se reconnaît le droit d'assurer sa marche régulière, lorsque l'archevêque tend à l'empêcher.

Pendant de longues années, la lutte continua, sans que personne voulût céder. L'archevêque, sommé par ordre du roi de se désister, répondit au duc de Richelieu : « Qu'on dresse un échafaud « au milieu de ma cour, et j'y monterai pour soutenir mes droits, « remplir mes devoirs et obéir aux lois de ma « conscience. » Le duc lui dit alors spirituellement : « Votre conscience est une lanterne sourde qui n'éclaire que vous. »

Les curés de Paris se divisèrent ; les uns obéirent au Parlement, les autres à l'archevêque. Il y eut des refus de sacrements retentissants, des procès, des condamnations à l'amende et à

l'exil. Les prêtres constitutionnaires bravèrent audacieusement le pouvoir civil, comme les prêtres jansénistes bravèrent l'autorité épiscopale :

Le Parlement fut réprimandé par le roi, menacé, exilé, puis rétabli.

Les membres les plus marquants du parti moliniste furent mandés auprès du roi, qui leur dit brutalement :

« Je vous défends toute réponse à ce que je vais vous dire. Je veux la paix et la tranquillité dans mon royaume. Je vous ai imposé silence ; ceux qui y contreviendront seront punis suivant les lois. »

Et rien n'y fit : l'archevêque ne céda point, les curés continuèrent à s'excommunier les uns les autres, le Parlement persista à s'ériger en concile, les jésuites continuèrent à poursuivre la ruine de leurs adversaires, et le roi, impuissant à rétablir l'ordre au milieu de toutes ces fureurs, se désintéressa de plus en plus des affaires publiques.

« Les grandes robes et le clergé, disait-il à M^{me} de Pompadour, sont toujours aux couteaux tirés ; ils me désolent par leurs querelles ; mais je déteste bien plus les grandes robes. Mon clergé, au fond, m'est attaché et fidèle. Les autres voudraient me mettre en tutelle... Robert de Saint-Vincent est un boute-feu, que je voudrais pouvoir exiler ; mais ce sera un train terrible... Le Régent a bien eu tort de leur rendre le droit de remontrance, ils finiront par perdre l'Etat. — Ah ! Sire, dit alors M. de Gontaut, il est bien fort pour que de petits robins puissent l'ébranler. — Vous ne savez pas ce qu'ils font et ce qu'ils pensent, reprit le roi ; c'est une assemblée de républicains. En voilà, au reste, assez ; les choses comme elles sont dureront autant que moi. »

Les querelles religieuses cessèrent après l'expulsion des jésuites, mais l'esprit janséniste continua à régner dans les Parlements et dans certains milieux bourgeois ; nous le retrouverons encore à la Constituante avec les représentants Camus et Lanjuinais, membres prépondérants du Comité ecclésiastique.

Le jansénisme est-il mort aujourd'hui ? C'est une grave question, à laquelle il nous serait impossible de répondre ; il se pourrait cependant que cette longue querelle ait laissé quelque trace dans le catholicisme français.

Les doctrines augustinienes semblent avoir toujours trouvé en France un terrain particulièrement favorable. De tous les réformateurs, Calvin est celui qui leur a donné le plus d'extension, et Calvin était Français. Duvergier de Hauranne, Français,

a été l'ami, le confident et le champion de Jansénius; c'est en France que le jansénisme a poussé les plus profondes racines et a prospéré comme sur son terrain naturel.

Il semble donc bien qu'il y ait quelque affinité mystérieuse entre l'âme française et les sombres doctrines de la prédestination et de la grâce indéclinable.

Et comment s'expliquer que le Français, si vain, si léger, si en dehors, si sociable et d'humeur si joyeuse, soit précisément le peuple qui ait fait le meilleur accueil au mode le plus austère et le plus rigoureux de la foi ?

Ne serait-ce pas un effet de la loi des contraires, qui veut que l'on recherche toujours les vertus dont on se sent le plus loin ?

Le Français, qui veut vivre de la vie intérieure, se met par ce seul désir en dehors de l'opinion commune et se sépare de l'immense majorité de ses compatriotes, pour lesquels l'indifférence est le plus commode des oreillers. Il renonce à tout ce qu'ils goûtent, à tout ce qu'ils aiment, à la parole téméraire, à la raillerie acérée, au rire sonore et agressif, au plaisir bruyant et païen. Il se dénaturalise, pour ainsi dire, et devient au sein de sa patrie une sorte d'étranger. Et plus le milieu qui l'entoure est remuant et joyeux, plus il se fait taciturne, plus il se sent envahi par la tristesse et par la crainte. Cet homme, qui n'est pas né pour être grave, et qui n'est sérieux que par étude et par volonté, exagérera sa gravité, se guindera jusqu'à un sérieux hors nature et hors mesure.

L'Espagnol a une religion d'enfant, d'enfant parfois féroce. L'Italien négocie avec Dieu. Le Français en détourne ses yeux et sa pensée, ou, s'il y pense, c'est pour s'écraser devant lui. Le jansénisme a donné à nos croyants leur raideur et leur mélancolie ; c'est lui qui opprime encore si souvent leurs âmes, qui les courbe comme sous le poids d'une croix trop pesante. C'est lui qui les détourne du spectacle de la vie, qui les rend aveugles aux splendeurs du progrès scientifique, indifférents au progrès social, hostiles à la démocratie, si bariolée, parfois si barbare, mais si vivante et si radieuse d'espérance. C'est cette vieille doctrine surannée qui sépare de leur temps et de leur peuple tant de nobles âmes, et qui empêche ce peuple et ce temps de renaître à l'idée religieuse.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE RENNES

Dissertation française.

1. Du rôle de la pitié comme ressort d'intérêt dans les œuvres littéraires. Etudier la théorie qu'en donne La Fontaine dans *Psyché*, et examiner, à ce point de vue, quelques œuvres classiques et modernes.

2. Exposer sommairement les idées littéraires de Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, et montrer comment on a pu dire de Chateaubriand qu'il était le père du romantisme.

*
* *

Histoire moderne.

1. La révolte des Pays Bas sous Philippe II jusqu'à la prise d'Anvers.

2. Les réformes de Machault.

3. La guerre de l'Indépendance américaine et la formation des Etats-Unis.

*
* *

Littérature latine.

Dissertation.

Le premier des trois sujets proposés pour la licence à la session de juin 1905.

Version.

Virgile, *Enéide*, VI, 847-867.

Thème.

Montesquieu, *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, depuis : « Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnait comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis... », jusqu'à la fin du dialogue.

Dissertation.

Le deuxième des trois sujets proposés pour la licence à la session de juin 1905.

Version.

Virgile, *Enéide*, VI, 867-887.

Thème.

Fénelon, *De l'Existence de Dieu*, 1^{re} partie, ch. 1, depuis : « Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès... », jusqu'à : « Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'*Iliade*, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poème... », inclusivement.

*
* *

Langue et littérature allemandes.

AGRÉGATION.

Thème.

Leconte de Lisle, *Caïn* : « En la trentième année... C'était un soir des temps mystérieux du monde ».

Version.

Hebbel, *Gyges und sein Ring* (Reclam), acte II, Gyges : « Und jetzt noch schaudert's durch die Seele mir... Fast reut mich ».

Dissertation allemande.

Hebbels dramatische Theorien.

LICENCE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Goethe als Epiker.

2. AGRÉGATION.

Thème.

« C'était un soir... ils s'en venaient. »

Version.

« Fast reut mich... Warum gab ich den Ring zurück ».

Dissertation.

Les idées politiques de Treitschke.

LICENCE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Luter als Dichter.

3. AGRÉGATION.

Thème.

« Ils s'en venaient... Spectres de qui la barbe... ».

Version.

« Warum gab ich den Ring ... kein Wort ».

Dissertation.

Die romantische Ironie.

LICENCE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Schiller als Historiker.

*
* ***Philosophie.**

1. L'idée du beau.

2. Rapport des émotions et du caractère.

3. Examiner les arguments par lesquels on a essayé de prouver que la profondeur n'est pas perçue primitivement par la vue.

*
* ***Thème grec.**

1. Le thème grec donné à la session de juin ci-dessus, p. III.

2. La Bruyère, *Caractères, Des Ouvrages de l'Esprit* : « D'où vient que l'on rit si librement au théâtre... que dans le comique ? »

*
* ***Version anglaise.**

When Madoc came,
A little child was sporting by the brook,
Floating the fallen leaves, that he might see then
Whirl in the eddy now be driven
Down the descent, now on the smoother stream
Sail onward far away. But when he heard
The horse's tramp, he raised his head and watched
The Prince, who, now dismounted and drew nigh.
The little boy still fix'd his eyes on him,
His bright blue eyes ; the wind just moved the curls
That clustr'd round his brow ; and so he stood,
His rosy cheeks still lifted up to gaze
In innocent wonder. Madoc took his hand,

And now he asked his name, and if he dwelt
 There in the hut, when from that cottage-door
 A woman came, who, seeing Madoc stopt,
 With such a fear..., for she had cause to fear...,
 As when a bird returning to her nest,
 Turns to a tree beside, if she behold
 Some prying boy too near the dear retreat
 Howbeit advancing soon she now approached
 The approaching Prince, and timidly enquired,
 If on his wayfare he had lost the track,
 That thither he had strayed. Not so, replied
 The gentle Prince ; but having known this place,
 And its old habitants, I came once more
 To see the lonely hut among the hills,
 Hath it been long your dwelling ?

Some few years,
 Here we have dwelt, quoth she, my child and I.
 Will it please you enter, and partake such fare
 As we can give ? Still timidly she spake,
 But gathering courage from the gentle mien
 Of him with whom she conversed. Madoc thanked
 Her friendly proffer, and toward the hut
 They went, and in his arms he took the boy.
 Who is his father ? said the Prince, but wish'd
 The word unutter'd ; for thereat her cheek
 Was flush'd with sudden heat and manifest pain ;
 And she replied, He perished in the war.

SOUTHEY.

Thème anglais.

Flaubert, *Salammbô*, ch. 1. Depuis : « A mesure qu'augmentait leur ivresse... », jusqu'à : « ...tapait avec un os de bœuf sur un bouclier d'airain. »

Dissertations anglaises.

1. The Rules of English Versification, exemplified by Tennyson's Poems.
2. The Political Allegory and Satire in *Gulliver's Travels*.
3. What is meant by the phrase : « The Augustan School

of English Poetry ? » Its chief characteristics and representatives.

*
* *

HISTOIRE

Histoire ancienne.

1. La colonisation grecque.
2. La vie publique et la vie privée, à Athènes et à Sparte, aux v^e et vi^e siècles avant Jésus-Christ.
3. Conquête et administration du monde méditerranéen sous la République.
4. Le christianisme dans l'empire romain jusqu'à la fin du v^e siècle.

Moyen Age.

1. La Gaule mérovingienne.
2. L'Eglise d'Occident, de l'avènement de G égoire VII à la mort d'Innocent IV.
3. Les arts en Flandre et en France depuis le début du règne de Charles V jusqu'aux guerres d'Italie.
4. L'Allemagne aux xiv^e et xv^e siècles.

Temps modernes.

1. Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies, de l'avènement de Philippe II à la paix d'Utrecht.
2. La Réforme en France et en Angleterre au xvi^e siècle.
3. La France de 1715 à 1789.
4. Histoire des doctrines économiques en France et en Angleterre aux xvii^e et xviii^e siècles.

Histoire contemporaine.

1. La France et l'Europe sous le Consulat et l'Empire (1799-1815).

2. Les États-Unis d'Amérique depuis la déclaration d'indépendance jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

3. Institutions de la France de 1789 jusqu'à nos jours.

4. Les réformes politiques et sociales en Angleterre au XIX^e siècle.

5. La formation de l'unité italienne (1848-1871).

*
* *

Géographie.

1. Géographie générale : les montagnes ; origine, structure, agents d'érosion.

2. L'Afrique.

3. La France (étude physique).

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du temps
du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille ; sa biographie.

J'aborde, aujourd'hui, l'étude de Jacques Delille, qu'on a l'habitude d'appeler l'abbé Delille, bien qu'il n'ait été ni abbé ni prêtre. Jacques Delille est né à Aigueperse, en Auvergne, près de Riom, le 22 juin 1738. Il est mort à Paris, le 1^{er} mai 1813. Sa naissance était irrégulière : fils naturel de M. Montanier, avocat au Parlement de Clermont, il fut reconnu par son père dès sa naissance. Pourquoi tant de hâte et de mystère ? On le baptisa clandestinement, à la nuit, — on ne voit pas trop pourquoi, puisque le père l'avait reconnu. Il y a, sans doute, là quelque drame de famille, que nous ne pouvons éclaircir.

L'enfant fut confié à une bonne nourrice, habitant près de Clermont, dans un site ravissant, qui aurait pu enchanter la jeune imagination de Delille, si toutefois son imagination avait été capable de s'éveiller devant les beautés de la nature. Son père aidant, le jeune Delille fut envoyé au collège de Lisieux, à Paris ; il fit le voyage seul, abandonné à la grâce de Dieu et à la garde du conducteur du coche, « avec un sac qui contenait ses hardes et quelques provisions, une galette à la main, comme

le petit Chaperon rouge. » — C'est M. Paul Bonnefon qui nous donne ces détails, dans une intéressante étude sur Delille, écrite surtout d'après les Mémoires de M^{me} veuve Delille, la propre mère du poète, brave femme sans malice, un peu sotte même, qui n'a certainement rien fait pour altérer la vérité.

Arrivé à Paris, Delille ne trouve personne pour l'attendre. « La lettre qui annonçait sa venue, dit M. Bonnefon, était adressée au procureur des Chartreux et avait eu du retard. Le conducteur de la diligence abandonne l'enfant à l'auberge des Messageries ; mais l'étourdi ne peut tenir en place : il sort et s'égare dans les quartiers Saint-Paul et Saint-Bernard. Ce n'est plus le Chaperon rouge du départ : c'est le Petit Poucet, moins les cailloux, — lorsqu'une fée bienfaisante se présente sous les traits d'un brave ouvrier, qui voit le jeune égaré et prend en pitié son désespoir : « Je suis perdu, lui dit l'enfant, et j'ai beau chercher à me retrouver ici où toutes les maisons se ressemblent ! » L'ouvrier devine d'où il s'est échappé et le reconduit. Ce ne fut que six jours après qu'on vint réclamer le jeune Jacques Delille pour l'emmener au collège de Lisieux. »

Le jeune Delille fit là d'excellentes études, il fut ce qu'on est convenu d'appeler un brillant élève ; plusieurs fois couronné au concours général, il dut à ses succès l'acquisition d'un petit pécule : à ses livres de prix vinrent s'ajouter les dons, en livres ou en argent, de quelques personnes généreuses, qui avaient, à cette époque, l'habitude d'encourager les lauréats. Ses prix du concours général lui valurent d'entrer au collège de Lisieux comme maître répétiteur. De là, il passa au collège Sainte-Barbe, puis au collège de Beauvais, à Paris. C'est à Amiens qu'il fit ses débuts comme professeur. Il y composa ses premiers essais poétiques et y connut Gresset, qui le fit nommer membre honoraire de l'Académie d'Amiens.

Rentré à Paris, Delille professa la troisième au collège de la Marche et commence à publier quelques petits poèmes : un des premiers et des mieux accueillis fut son *Épître à M. Laurent à l'occasion d'un bras artificiel qu'il avait fait pour un soldat invalide*. On peut noter déjà, dès ce poème, une des principales préoccupations de Delille : traduire en vers des choses scientifiques et techniques. Les connaisseurs louèrent sa versification aisée, et Voltaire, désireux d'encourager un « jeune », lui écrivit en lui donnant le titre de « grand poète ». On remarqua aussi ses épîtres *sur la Retraite*, *sur la Culture des Lettres et des Arts* et *sur les Voyages*, qui furent couronnées par diverses académies de province.

La traduction des *Géorgiques* (1769) mit le comble à sa réputation. Le succès en fut aussi vif que s'il se fût agi d'une œuvre originale. C'était pourtant une œuvre ardue qu'un essai de traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile. On ne connaît généralement de ce poème que les épisodes, la mort de César ou l'histoire d'Aristée ; on oublie que le corps de l'œuvre se compose de détails absolument techniques, et que Virgile a voulu réellement faire tenir en vers élégants tout un manuel d'agriculture. C'était un véritable tour de force que de mettre ce manuel en vers français. Delille l'a fait avec un énorme succès. Son texte se lit, sans qu'on ait besoin, pour comprendre, de mettre en regard le texte latin. Je le regrette un peu pour Delille : car il recueillait ainsi, pour une production qui n'était pas en somme originale et personnelle, des éloges supérieurs à ceux que Saint-Lambert ou Roucher avaient pu mériter par leur talent. Quoi qu'il en soit, il y eut unanimité pour vanter le traducteur de Virgile : le critique Clément, de Dijon, ennemi de Voltaire, fut le seul à exprimer son peu d'enthousiasme pour le nouveau poème.

Malgré Clément, on songea à ouvrir à Delille les portes de l'Académie française, et peut-être la critique de Clément valut-elle au poète certaines amitiés et certaines protections. Voltaire, qui n'aimait pas Clément, a plusieurs fois chanté les louanges de l'abbé Delille. Il écrit à d'Alembert le 22 février 1770 : « Que dites-vous de la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille ? Je doute que celle de Simon Le Franc soit meilleure. » — La lettre de Voltaire au même d'Alembert, datée du 19 décembre 1770, est très curieuse : Voltaire songe de plus en plus à favoriser la candidature de Delille à l'Académie française, pour évincer le président De Brosses, son ennemi. Voltaire ne veut à aucun prix avoir le président De Brosses pour confrère, et cela suffit à faire monter Delille dans son estime.

« La seule ressource est Delille, écrit Voltaire. La traduction des *Géorgiques* de Virgile est la meilleure qu'on fera jamais ; on dit, d'ailleurs, que c'est un honnête homme. Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir *quelque espèce de grand seigneur*?... Parbleu, je prends mon parti ; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de Voisenon et à tous les gens de lettres intéressés à la chose. » Il s'agit de la déclaration par laquelle Voltaire renonce au titre d'académicien, si on élit son ennemi De Brosses. Remarquez l'impertinence du ton : Voltaire acceptera à la rigueur comme confrère « *quelque espèce de grand seigneur*... »

Mais Voltaire a songé à Delille, il va rompre des lances de

plus en plus nombreuses en sa faveur : cela devient véritablement une idée fixe chez Voltaire. Il faut que l'abbé Delille entre à l'Académie. Voltaire écrit, le 2 février 1771, à d'Alembert :

« Avez-vous entendu parler de ce nouveau législateur de la littérature, nommé Clément, qui juge à mort M. de Saint-Lambert et l'abbé Delille ? J'ai lu cet animal, et me suis figuré que *Messieurs* auraient tous une pareille dose d'orgueil. Est-il vrai que ce maroufle a l'honneur d'être mis au Fort-L'évêque ? J'admire ce ton décisif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce polisson, qui juge si impérieusement ses maîtres, présenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'est mis à juger les autres : c'est un petit élève de Fréron. On me mande que M. de Mairan est fort malade ; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième ; mais ne me donnez le nasillonneur ni pour confrère ni pour successeur.

« Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous disais dans mon dernier billet. Je parlais par économie (comme disent les pères de l'Eglise). Si l'abbé Delille est un homme sociable, un philosophe et un homme ferme, ne pourriez-vous pas l'acquérir ? Il mérite par son ouvrage cette réfutation de Clément ; mais il est de l'université, et je crains toujours que ces gens-là ne soient des Riballier, des Coget, des Tamponet. »

Voltaire veut donc Delille pour confrère ; mais il ne néglige pas, comme on le voit, de « tâter » un peu ses opinions, qui ne se manifestent pas assez clairement dans la traduction des *Géorgiques*. Un an après, dans une lettre du 4 mars 1772, Voltaire demande, de la manière la plus honorable, à l'Académie un fauteuil pour Delille : « Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le prix de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poème des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poèmes qui aient honoré la France, après l'*Art poétique*. Le petit serpent de Dijon (Clément) s'est cassé les dents à force de mordre les deux meilleures limes que nous ayons. Je pense, Messieurs, qu'il est digne de vous de récompenser les talents en les faisant triompher de l'envie. M. Delille ne sait point quelle liberté je prends avec vous ; je désire même qu'il l'ignore. »

Delille fut, en effet, élu à l'Académie avec l'abbé Suard, le 7 mai 1772 ; mais l'élection ne fut point agréée par le roi. Le maréchal de Richelieu n'y fut peut-être point étranger : on trouva

Delille trop jeune, bien qu'il eût 34 ans. « Trop jeune ! s'écriait un ami de Delille. Il a près de 2.000 ans : il est de l'âge de Virgile ! »

Cependant Delille et Suard furent écartés. — « Vous sentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens, écrit Voltaire à d'Alembert, le 13 juillet 1772. Vous m'apprenez que celui qui devait être le soutien le plus intrépide de l'Académie en a voulu être le persécuteur. Le présent et le passé me font une égale peine ; je ne vois que cabales, petitesesses et méchancetés. »

Le maréchal de Richelieu se défendit d'avoir trempé dans ces intrigues. Quoi qu'il en soit, l'élection de Delille fut retardée par Louis XV, comme celle de La Fontaine l'avait été par Louis XIV. Il ne fut admis à l'Académie, avec Suard, qu'après une nouvelle élection, en 1774 ; le roi donna, cette fois, son approbation.

Auparavant, Delille avait été nommé au Collège de France : on ne pouvait décemment laisser un académicien dans une classe de troisième, occupé à distribuer des pensums.

Ici commence la période brillante de la vie de Delille. Il est désormais un grand personnage, plein d'autorité et de considération. La société brillante le recherche avec ardeur. — « S'il n'a pas de grands traits de caractère, disait de lui M^{me} Lecoulteux du Moley, il y supplée par des manières piquantes, la simplicité, les grâces, une gaité si vraie, si jeune, si naïve et pourtant si ingénieuse, qu'elle le fait sans cesse entourer comme une jolie femme. »

Tel était le nouveau Dorat, un Dorat un peu lourd, à la vérité, et qui a toujours senti le petit abbé. Il avait de puissants amis : il fréquentait M^{me} Geoffrin et le comte d'Artois ; il avait la faveur de Marie-Antoinette et de tout ce parti mitoyen qui se tenait sur les limites de la Cour et du monde parlementaire.

Naturellement, il était trop bien placé pour ne point recueillir les bénéfices ordinaires de son métier. Le comte d'Artois, à la demande de la reine Marie-Antoinette, accorda au poète les revenus d'une abbaye située sur les confins du Poitou et de la Saintonge, l'abbaye de Saint-Séverin, à une vingtaine de kilomètres de Saint-Jean-d'Angély. Cette abbaye était un bénéfice *simple*, qui n'exigeait pas l'engagement dans les ordres sacrés. Elle rapportait environ 5.700 livres. Delille était désormais dans l'aisance : si l'on joint aux revenus de son abbaye son traitement du Collège de France et ses jetons académiques, on voit qu'il pouvait honorablement tenir son rang dans cette société, dont il allait devenir le principal ornement.

Il s'est, d'ailleurs, rendu digne de cette fortune par son honnêteté et son assiduité au Collège de France et à l'Académie. Au Collège de France surtout, il était plutôt, selon l'habitude du temps, un lecteur de ses propres œuvres qu'un professeur. Il saisissait le prétexte du commentaire des poètes latins, pour faire d'amples lectures de ses traductions et même pour faire connaître au public des passages entiers de ses autres ouvrages. Cela nous paraîtrait bizarre et déplacé aujourd'hui : c'était dans l'usage au XVIII^e siècle.

Encouragé par l'empressement avec lequel le public et les hommes de lettres les plus distingués accueillaient ses ouvrages, Delille travailla à son poème des *Jardins*, qui fut enfin publié à grand fracas en 1782. Cette œuvre, dont les salons avaient eu depuis longtemps la primeur et où Delille avait intercalé quelques vers pour chacun de ses protecteurs ou de ses hôtes, obtint autant de succès que la traduction des *Géorgiques*. Cependant elle fut aussi l'objet de diverses satires plus ou moins amères et, pour la première fois, Delille sentit le dard envenimé de la critique malveillante. Parmi les satires dirigées contre l'abbé Delille, se trouvait une certaine lettre, assez ingénieusement conçue et assez spirituellement tournée. Elle avait pour auteur un jeune homme, qui se faisait appeler M. le chevalier de Parcieux, et qui devait, plus tard, traduire l'*Enfer* de Dante et écrire les deux *Lettres à M. Necker* et le *Petit Almanach des Grands Hommes* : vous avez reconnu Rivarol.

Rivarol, ambitieux sans principes, plein de distinction, d'élégance, de facilité et de malice, vit tout le parti qu'il pouvait tirer du poème des *Jardins*, et, en attaquant le chef-d'œuvre du jour, chercha surtout à se faire connaître lui-même aux dépens de la renommée de sa victime. Il écrivit le *Dialogue du Chou et du Navet*, dans lequel il suppose que ces deux estimables légumes se plaignent de ce que l'auteur n'a point fait mention dans son poème des *Jardins* de leurs modestes personnes. L'idée n'était peut-être pas très fine ; mais on la trouva plaisante. — « Ce n'était plus, dit M. Bonnefon, la critique lourde et pédante, à la Clément, mais un persiflage léger, spirituel et avisé, le coup d'épingle qu'il fallait pour crever une bulle de savon. Le *Dialogue du Chou et du Navet*, reprochant en vers à Delille de les avoir oubliés dans son poème, était une trouvaille pleine d'ingéniosité, sinon de bon goût, qui mettait en évidence tout le contenu de cette muse factice. »

Rivarol disait de Delille :

Son style citadin peint en beau les campagnes ;
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Longchamps,
Et tous ces grands objets ont ennobli ses chants.

Ces vers montrent bien que Rivarol a senti tout ce qu'il y a d'artificiel dans la poésie de Delille, et font songer aux épi-grammes et aux satires analogues de Marie-Joseph Chénier. Delille ne répondit point à son détracteur ; mais il profita de ses observations, et, dans les éditions suivantes, il assigna aux deux légumes méconnus la place qui leur était due.

Je terminerai, dans ma prochaine leçon, la biographie de l'abbé Delille.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

La première « Philippique ».

Nous sommes arrivés, dans l'étude de l'éloquence de Démosthène, au moment où s'engage la lutte qui va remplir tout le reste de sa vie. De la première *Philippique*, en effet, qui fut prononcée en 351, à la bataille de Chéronée, qui eut lieu en 338, on peut dire que Démosthène n'a qu'une pensée : agir contre le roi de Macédoine.

L'importance de la lutte qu'il entreprend est de premier ordre, au point de vue de l'histoire de la Grèce et spécialement de l'histoire d'Athènes. L'intérêt qu'elle offre résulte de ce fait, que les forces en présence agissent les unes sur les autres par des procédés qui sont de tous les temps, mais qui se manifestent alors avec une ardeur et une suite incomparables. A côté de cet intérêt historique, il y en a d'ailleurs un autre d'ordre psychologique et littéraire. En étudiant la lutte de Démosthène contre Philippe, nous assistons à un drame ; nous trouvons en présence et en conflit des caractères et des âmes. Ce drame historique est d'autant plus vivant pour nous qu'il nous est représenté — littérairement — par les discours authentiques de l'un des deux principaux acteurs. J'ajoute que les sentiments de Démosthène, dont on entend la voix, sont par eux-mêmes intéressants. C'est une âme qui veut, qui est enthousiaste : voilà ce qu'on dit de lui d'ordinaire. En réalité, ses sentiments sont plus complexes et plus riches. A l'égard de Philippe, c'est une haine intense, qui s'exprime avec rudesse, avec trivialité, quelquefois même avec grossièreté. Mais il y a au fond de cette haine une admiration involontaire pour le génie de son adversaire, pour les qualités qu'il découvre en lui et qu'il regrette de ne pas trouver chez ses concitoyens : l'activité indomptable, l'intelligence avisée, la fécondité des ressources, la promptitude à consentir tous les sacrifices matériels en vue de la

gloire de la Macédoine. Tout cela se marque à plusieurs reprises dans les harangues de Démosthène (1).

A l'égard d'Athènes, il éprouve une tendresse profonde ; à l'occasion, il sait montrer les grands côtés de l'âme athénienne ; il admire sa douceur de mœurs, sa générosité naturelle, son goût de l'idéal, son sentiment de la justice. Mais il est blessé, en même temps, par son indolence, contre laquelle il a toujours à lutter, par l'habitude qu'elle a contractée de ne se ressaisir jamais qu'au dernier moment et dans les crises ; de se refuser à voir la réalité telle qu'elle est ; de ne pas consentir aux efforts ou, tout au moins, de ne pas les suivre jusqu'au bout. Tous ces défauts provoquent les gronderies affectueuses de Démosthène. Aussi peut-on dire que ses sentiments, loin d'être simples, comme ceux d'Isocrate par exemple, sont d'une réelle et vivante complexité : ils sont humains par leur complexité même, et, pour cette raison, profondément intéressants. Pour Athènes, il éprouve une affection mêlée d'impatience ; à l'égard de Philippe, une haine qui s'allie à quelque admiration.

L'intérêt du drame auquel Démosthène se trouve mêlé tient à tout cela. Abordons-en, maintenant, l'étude directe.

*
* *

Et d'abord, quelques mots sur la situation politique de Philippe et d'Athènes en 351, quand Démosthène monte à la tribune pour prononcer sa première *Philippique*.

Philippe était né en 383. En 351, il a donc 32 ans : c'est presque l'âge de Démosthène, qui est à peine d'une année plus vieux. Ils sont tous les deux dans la force de la jeunesse, dans la plénitude de leur talent. Philippe a débuté dans la vie par une aventure singulière : en 365, à la suite d'une défaite des Macédoniens en Béotie, il fut réclamé comme otage par les vainqueurs et fut emmené à Thèbes. Comme il avait dix-huit ans à cette époque, il put profiter de son séjour et voir de près les choses grecques. Doué d'une intelligence peu commune, il fut en état d'étudier l'organisation militaire des Thébains et d'observer avec fruit les tendances des partis qui se disputaient le pouvoir dans les villes.

Mais, en 359, son frère Perdicas mourut assassiné. Philippe rentra aussitôt en Macédoine et lui succéda ; il avait vingt-quatre ans à peine. La situation était difficile pour lui : son royaume était entouré de barbares remuants, incommodes, dangereux

(1) Voy. notamment : *Cour.*, § 67.

même. De plus, il n'avait encore aucune porte ouverte sur la mer : il fallait, d'une manière ou d'une autre, en obtenir une. C'était là une des idées directrices de la politique de ses prédécesseurs : arriver à la mer Egée, entrer en communication avec la civilisation grecque avait été de tout temps le but des rois de Macédoine. Ils avaient employé à l'atteindre autant d'ardeur, autant de persévérance, qu'à affermir leurs frontières de terre ou à intervenir dans les querelles des villes grecques.

Philippe, dès son avènement, se proposa de marcher sur leurs races. Il accepta les traditions politiques que son frère et son père lui avaient léguées, et il commença par entreprendre une expédition contre les Thraces, afin de les pacifier et de s'imposer à eux par la crainte. Cette expédition terminée, il voulut, à son tour, arriver à la mer et posséder sur la côte orientale de la Grèce une place forte, une petite position tout au moins, d'où il pût inquiéter les Athéniens à son aise. C'est alors qu'il jeta son dévolu sur la ville d'Amphipolis, une vieille colonie athénienne qui avait fait défection depuis un certain temps et qui entretenait des relations presque hostiles avec son ancienne métropole.

Mais, en cette affaire, Philippe agit avec toute la prudence et aussi toute la perfidie dont il était capable. Il se méfiait des protestations d'Athènes et il redoutait sa résistance : aussi commença-t-il par entrer en pourparlers avec elle. Il proposa aux Athéniens de reprendre Amphipolis non pour la garder, mais pour la leur donner. Ceux-ci, toujours crédules, se laissèrent duper par ces bonnes paroles. C'était le temps où Eubule et ses partisans faisaient la loi dans la ville ; le peuple ne voulait entendre parler que de paix ; il accepta donc avec joie, presque avec reconnaissance les belles promesses de Philippe. Celui-ci n'eut pas de peine à s'emparer alors d'Amphipolis : malheureusement, quand il l'eut prise, il oublia de la rendre aux Athéniens et la garda pour lui.

Les Athéniens ne manquèrent pas de protester : il était trop tard. Philippe, pour mettre un terme à leurs réclamations, offrit de leur donner quelques petits forts : ils consentirent à les prendre. La guerre sociale commençait : ils ne pouvaient se montrer bien exigeants avec un roi lointain, qui n'apparaissait pas encore comme immédiatement dangereux. Cependant les progrès de Philippe étaient déjà sensibles : dès 357, c'est-à-dire deux ans à peine après son avènement, il était maître d'une place forte de première importance : son habileté et sa perfidie la lui avaient procurée.

Cette conquête ne suffisait pourtant pas à son ambition. Il

avait trouvé un débouché sur la mer ; il lui fallait, à présent, une occasion qui lui permît de pénétrer dans la Grèce centrale par l'intérieur des terres. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Les Thessaliens se trouvaient précisément en guerre avec les Phocidiens à la suite de la guerre Sacrée. Philippe jugea utile d'intervenir pour protéger les Thessaliens contre les prétendus ennemis du dieu : sa proposition fut favorablement accueillie. Il arrive alors avec ses troupes, mais débute par des défaites. Aussitôt, il renforce son armée ; les hostilités reprennent, et il finit par battre et par tuer le général ennemi, Onomarchos. La victoire lui donne de la hardiesse : il parle désormais en maître ; il place la Thessalie entière sous sa domination, oubliant qu'il est venu pour la sauver.

Dans son ardeur, il commet une petite imprudence : il dessine une marche dans la direction des Thermopyles. Ce défilé, si Philippe avait réussi à s'en emparer, lui aurait ouvert la voie de l'Attique. Mais les Athéniens s'aperçurent de sa marche en avant. Contrairement à leurs habitudes, ils envoyèrent des troupes pour arrêter l'envahisseur, et, devant cet acte énergique, Philippe se retira, protestant d'ailleurs de ses bonnes intentions et déclarant partout qu'il n'avait voulu faire qu'une simple promenade militaire, sans aucun caractère agressif. En se retirant, il eut soin, en tout cas, de garder en Thessalie quelques points d'appui et se réserva, dans le voisinage de la Grèce centrale, la possession de plusieurs places fortes (352). C'était en vue de l'avenir ; car, bientôt après, ses ambitions devinrent plus grandes.

Après s'être occupé, quelque temps, à régler par les armes quelques affaires de Thrace qui étaient restées en suspens, il se dirigea vers Olynthe : c'était une ancienne colonie d'Athènes, brouillée avec sa métropole. Il pensait qu'on pouvait la confisquer sans difficulté ni danger. D'abord, il usa de la menace et réclama de la ville un certain nombre de privilèges ; mais, contrairement à son attente, le procédé réussit mal : Olynthe résista. Elle fit laire ses vieux griefs contre Athènes et l'appela à son secours. Athènes, qui se défiait de Philippe, répondit à cet appel, et, devant cet acte de sympathie en faveur d'Olynthe, le roi se retira.

*
* *

C'est à ce moment précis de la lutte que se place la première *Philippique*. Les menaces que Philippe n'avait pas épargnées à Olynthe inquiétaient les Athéniens. Aussi, au printemps de l'an-

née 351, la question de la guerre contre la Macédoine fut-elle mise à l'ordre du jour des délibérations du peuple. Les prytanes proposèrent la question suivante : quelles sont les mesures à prendre à l'égard du roi Philippe, dangereux à la fois du côté d'Amphipolis, du côté de la Chersonèse, du côté de la Thrace et du côté de la Thessalie ?

Dès que la question fut posée, Démosthène se leva pour prendre la parole : c'était de sa part un coup d'audace ; voici pourquoi. En général, dans les assemblées du peuple, une fois que les sacrifices étaient faits et que toutes les cérémonies religieuses étaient accomplies, le héraut demandait d'une voix forte : « *Qui veut parler ?* » Plusieurs citoyens levaient alors la main et demandaient la parole. On l'accordait d'abord à ceux qui avaient plus de cinquante ans : c'était un honneur pour eux de parler avant tous les autres. La tradition le voulait ainsi ; il est vrai qu'elle n'était pas toujours fort rigoureusement observée, et qu'à l'époque de Démosthène, elle commençait même à tomber en désuétude. D'ordinaire, le premier qui parlait dans les assemblées était, à cette époque, l'orateur que l'on considérait comme le chef du gouvernement. Or les chefs de la démocratie athénienne se trouvaient être, en 351, Phocion, Eubule, tous les hommes du parti de la paix : c'était donc à eux à exposer d'abord leurs avis. Mais Démosthène osa rompre avec les habitudes, et ce jeune orateur de trente-trois ans demanda à prendre la parole avant tous les autres : c'était un petit coup d'Etat. Ce coup d'Etat réussit d'ailleurs, et Démosthène monta aussitôt à la tribune.

Le plan du discours que prononça le grand orateur est simple. Il comporte trois points :

1^o Le premier point comprend les paragraphes 1-12. Démosthène demande au peuple de ne pas écouter les orateurs dirigeants. Il veut les arracher à leur torpeur, à leur mollesse : pour cela, il leur propose l'exemple de Philippe, vainqueur de toutes les difficultés à force de prudence et d'énergie soutenues. S'ils veulent suivre cet exemple, ils prendront les mesures qui s'imposent.

2^o Ces mesures, quelles sont-elles ? C'est ce que dit Démosthène dans la deuxième partie (§§ 13-30) de sa harangue, où il donne le détail précis et minutieux de tout ce qu'il faut faire, militairement et financièrement, pour répondre aux menaces de Philippe.

3^o Enfin, dans une troisième partie (§§ 31-51), Démosthène indique quel usage il convient de faire des soldats qu'on aura levés, de l'argent qu'on aura réuni, des navires qu'on aura équipés. Il termine par des exhortations à l'effort personnel :

les citoyens doivent être soldats, témoins et juges de ce qui se passe. Alors, et alors seulement, les généraux agiront, et l'argent ne sera plus dépensé en pure perte. De cet effort dépend la victoire.

Comme vous voyez, rien n'est plus simple, plus clair, que le plan de cette harangue. Entrons maintenant dans le détail du discours lui-même : il en vaut la peine. Nous y saisirons sur le vif la parole si passionnée de Démosthène. Vous y verrez le fond de son âme, si présente pour nous encore, aujourd'hui ; vous y retrouverez toute son ardeur. Certes, les discours qui nous sont parvenus sous son nom, il les a écrits après coup, comme pour prolonger l'effet de sa parole, et ce ne sont pas ceux qui furent réellement prononcés à la tribune du Pnyx que nous avons. Cependant on y sent la vie : dans le silence du cabinet, Démosthène avait su retrouver la flamme, l'enthousiasme, tous les sentiments qui l'animaient, quand il était devant le peuple même.

Et, d'abord, nous y sentons toute son audace. Lisez les premières lignes du discours. Vous verrez avec quelle confiance en lui-même il fait observer aux Athéniens qu'il prend la parole avant les orateurs dirigeants, en dépit de son âge. Vous verrez aussi avec quelle verdeur il en donne la raison, raison de bon sens et raison irréfutable :

« Athéniens, si l'on eût annoncé quelque délibération nouvelle, j'aurais laissé parler vos orateurs ordinaires, et, pour peu que leur avis m'eût paru sage, je l'aurais adopté en silence ; sinon, j'eusse essayé de vous exposer aussi le mien. Mais, puisqu'après tous leurs discours vous retombez sur un sujet déjà tant rebattu, vous me pardonnerez, je pense, de me lever le premier. *Si l'on vous eût bien conseillé dans le passé, vous n'auriez point à débiter aujourd'hui (1).* »

C'est tout pour l'exorde. Vous y voyez d'abord le caractère incisif que revêt volontiers l'éloquence de Démosthène, surtout quand l'orateur s'attaque à ses adversaires politiques. Remarquez ensuite, dans la netteté vigoureuse de ce début, un trait que j'ai déjà signalé dans les harangues antérieures, je veux dire le courage avec lequel Démosthène se jette en avant, sans fuir aucune des responsabilités graves qui pèsent sur lui. Songez qu'à Athènes un homme d'Etat risque beaucoup. Les luttes politiques sont ardentes et âpres ; on est sans cesse exposé à une accusation d'illégalité. L'auteur d'une loi qui a été votée par le peuple, mais qui a cessé de plaire, peut en effet être accusé

(1) *Philipp.*, I, § 1.

d'avoir fait voter une mesure illégale. Or la peine est terrible : Ce rien moins que la privation de tous les droits civiques, souvent l'exil, parfois la mort. Quand on se rappelle tout cela, on apprécie plus justement encore le courage de Démosthène. Il se jette dans la mêlée sans peur ; il fait comme le bon conseiller du peuple, dont il a tracé si souvent le portrait : il n'a pas seulement l'intelligence qui lui fait connaître le meilleur parti, il a encore l'énergie et la franchise nécessaires pour le communiquer aux autres (1). Il se rend à lui-même le témoignage d'avoir possédé cette énergie, d'avoir eu cette franchise. Homme d'initiative, il ne recule devant aucune lutte : tant pis s'il compromet sa situation ou sa vie ; il aura du moins conscience d'avoir fait son devoir de bon conseiller. Dans l'exorde de la première *Philippique*, que je vous lisais tout à l'heure, vous avez un exemple du juste sentiment qu'il a de sa responsabilité, et du courage tranquille avec lequel il l'accepte.

Après l'exorde, nous trouvons un curieux passage, où se manifeste avec éclat une des qualités propres de la dialectique de Démosthène. L'idée qu'il veut exprimer est toute simple : jusqu'ici vous avez toujours échoué, Athéniens, pourquoi ? A cause de votre indolence. C'est là une vérité de bon sens, dont l'évidence ne supporte pas la démonstration ; mais c'est une vérité qui peut mécontenter le peuple. L'orateur, en l'énonçant sous une forme directe, s'expose à se faire siffler. Comment faire pour dire la vérité d'une manière telle que les Athéniens ne se fâchent pas ? Démosthène trouve un biais. Pour que le peuple accepte le reproche d'indolence, il l'exprimera sous une forme paradoxale :

« Avant tout, Athéniens, ne désespérez pas de nos affaires, si mauvaises qu'elles paraissent. *Ce qui vous a perdu jusqu'ici, c'est précisément ce qui doit vous faire bien augurer de l'avenir.* Et qu'est-ce donc ? C'est que vous n'avez rien fait de ce qu'il fallait, et que tout le mal vient de là. Si vous n'eussiez rien négligé, et que les choses fussent encore en cet état, c'est alors qu'il ne faudrait plus avoir l'espoir de les relever (2). »

Vous voyez la surprise du public à qui l'on propose cette énigme. Le voilà captivé par le problème à résoudre : sa curiosité est intéressée à ce que dit l'orateur. Le paradoxe, d'ailleurs, n'est qu'apparent : il n'est que la forme imprévue, et d'autant plus saisissante, de la vérité. Pourquoi la cause des maux passés

(1) *Cherson.*, §§ 69-72 ; *Cour.*, § 189.

(2) *Philipp.*, I, § 2.

d'Athènes doit-elle rassurer pour l'avenir ? Parce que tous les malheurs des Athéniens leur sont venus de leur négligence, c'est-à-dire de leur volonté ; qu'ils veuillent donc agir, et leur fortune changera ; leur sort dépend d'eux seuls (1).

Enfin, à côté du courage de l'homme, des paradoxes du dialecticien, remarquez, toujours dans le début de cette première *Philippique*, l'insistance vigoureuse avec laquelle Démosthène reprend la même idée sous plusieurs formes différentes, pour la faire pénétrer dans l'esprit de la foule, comme à coups répétés. Il sait qu'une pensée ne peut être comprise, si elle n'est parfaitement claire. Aussi la montre-t-il sous toutes ses faces. Et il ne lui suffit pas de la faire comprendre : il faut encore l'imposer. Ce n'est pas simplement un beau parleur, comme Isocrate : Démosthène se soucie moins de la cadence harmonieuse de ses phrases que de leur effet profond. C'est un lutteur : il veut que son idée reste dans les esprits. Aussi, avec sa dialectique puissante et tenace, avec toutes les ressources de son vocabulaire, il engagera un combat sans merci contre toutes les résistances, toutes les mollesses, toutes les inattentions de l'auditoire. Par un procédé instinctif et très éloquent, il revient donc à plusieurs reprises sur la même pensée, jusqu'à ce que sa volonté, plus forte, ait triomphé de son public.

Dans la première *Philippique*, après avoir dit aux Athéniens que leur sort dépend d'eux, et d'eux seuls, il se garde bien d'abandonner sa thèse à leurs réflexions : il les force à s'en convaincre. Si vous aviez fait tout le possible, dit-il, vous auriez sujet de désespérer ; mais vous n'avez rien fait. Rappelez-vous, au contraire, ce que vous avez accompli naguère en face de Lacédémone. Pourquoi réveiller en vous ces souvenirs ? Pour vous prouver que, si votre négligence grossit tous les périls, votre volonté peut les vaincre. Mais Philippe, dira-t-on, est redoutable : sans doute ; mais pourquoi ? Grâce à la situation que vous lui avez faite vous-même. S'il avait raisonné au début comme vous raisonnez maintenant, il serait resté faible ; mais il a vu qu'à la guerre l'avantage est au plus hardi : son audace l'a rendu fort. Soyez donc hardis comme lui, et vous réussirez comme lui, et vous le châtierez (2).

Vous voyez ces exemples accumulés, — exemple d'Athènes elle-même, exemple de Philippe, — ces hypothèses qui ren-

(1) Pour d'autres exemples du même procédé, voy. *Philipp.*, III, § 5, *Olynth.*, III, 10, etc...

(2) *Philipp.*, I, §§ 2-7.

versent les situations pour en faire mieux voir les origines, ces déductions nettes et simples, cet acharnement à convaincre, et cette conclusion impérieuse, partout répétée : agissez et vous triompherez. — On trouverait dans Pascal des morceaux de dialectique analogues, et l'on pourrait citer des passages entiers de la douzième ou de la treizième *Provinciale*, où la démonstration serait poussée à bout, pour ainsi dire, avec la même vigueur opiniâtre et passionnée. Ni Cicéron ni Bossuet n'ont de ces luttes corps à corps avec l'idée. Bourdaloue seul en offre quelques traces, mais avec beaucoup moins de véhémence.

Remarquez, en outre, que cette dialectique s'appuie toujours sur des faits et nullement sur des principes. Démosthène n'est, à aucun degré, ce que nous appellerions un *doctrinaire*. Il argumente à l'aide de l'histoire, et de l'histoire banale, connue de tous les Athéniens qui l'écoutent. C'est la seule sur laquelle un homme qui parle au peuple puisse étayer ses raisonnements. Chez Démosthène, les raisonnements ne sont jamais purement abstraits ; c'est sur des faits qu'ils reposent.

Enfin, et c'est par cette observation que je termine, voyez l'admiration involontaire qui perce à travers la haine de Démosthène pour Philippe :

« S'il se fût arrêté à cette pensée que, seul et sans alliés, il ne pouvait entrer en lutte avec Athènes, maîtresse de toutes les citadelles qui dominant son pays, il n'eût rien fait de ce qu'il a fait, il ne serait pas élevé à une telle puissance. Mais il savait que ces places étaient là comme les prix du combat exposés sur l'arène ; que les biens de l'absent sont à qui sait les prendre ; que la dépouille du lâche revient au brave ; et, s'animant de ces pensées, il a tout envahi, tout conquis, soit par force, soit par alliance. Car les hommes vont toujours à celui qu'ils voient actif et résolu ; ils s'attachent à lui ; ils aiment à combattre avec lui (1). »

D'ailleurs, pour ne pas décourager les Athéniens, Démosthène sait montrer, en même temps, les faiblesses de Philippe : « Ne croyez pas que cette brillante fortune doive être éternelle, qu'elle soit enchaînée à cet homme comme à un Dieu. Non, non ; parmi ceux mêmes qui paraissent les plus dévoués, il est tel qui le hait, qui le craint, qui lui porte envie. Pourquoi ces passions, qui dominant tant ailleurs, ne régneraient-elles pas autour de lui ? Mais tout se tait, comprimé par la peur ; il faudrait une issue que votre indolence ne donne pas. Athéniens, il est temps de secouer cette indolence funeste. Voyez jusqu'où va l'arrogance de cet homme :

(1) *Philipp.*, I, §§ 5-7.

il ne vous laisse pas le choix entre la paix et la guerre ; il menace ; il tient, dit-on, d'insolents discours. Jamais content de ce qu'il a, il envahit sans cesse ; tandis que vous êtes ici, tranquillement assis, il vous enveloppe, et bientôt, peuple temporiseur, vous serez dans ses filets (1). »

La se termine la première partie de la harangue, celle qui était réservée aux exhortations, et c'est là que nous arrêterons, pour aujourd'hui, notre analyse. La prochaine fois, nous aborderons l'étude de la deuxième et de la troisième partie, où Démosthène énumère les mesures militaires et financières qu'il faut prendre, et dit quel usage il conviendra de faire de l'argent réuni et des soldats levés.

G. C.

(1) *Philipp.*, I, §§ 8-10.

La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Le quartier des Halles au XVII^e siècle. — La maison des Poquelin.

Nous avons vu, la dernière fois, que Molière fut baptisé à Saint-Eustache, le 15 janvier 1622, huit mois et vingt-deux jours après le mariage de ses parents, qui remonte au 27 avril 1621. Vous avez remarqué que la naissance de notre grand comique se place ainsi entre celle de La Fontaine (8 juillet 1621) et celle de Pascal (19 juin 1623).

Avant de poursuivre la biographie proprement dite de notre auteur, j'ai cru devoir replacer sous vos yeux le milieu dans lequel il est né. Je vais donc vous donner une brève description du Paris du XVII^e siècle, et, en particulier, de ce quartier des Halles, si vivant et si animé, où Molière a passé ses premières années.

*
* *

Paris, au XVII^e siècle, était, on peut le dire, un immense musée ; les œuvres d'art s'épalaient en grand nombre dans les rues et dans l'intérieur de beaucoup d'édifices et de maisons ; elles abondaient dans les églises, les couvents, les cloîtres, les hôtels, ornaient les places publiques, les fontaines ; sculptures et statues décoraient extérieurement les maisons. — « Avoir vu les villes d'Italie, d'Allemagne et des autres royaumes, ce n'est rien, dit un Allemand contemporain de Louis XIII ; ce qui frappe, c'est quand un homme peut dire qu'il a été à Paris. »

Mais, si les pignons et les sculptures arrêtaient l'œil du passant, les rues elles-mêmes n'offraient pas toujours un très beau spectacle... Elles étaient d'une saleté remarquable. Par sa voirie négligée, par l'enchevêtrement des rues, comme aussi par le bariolage des costumes, Paris, sous Louis XIII, devait ressembler assez à certaines grandes villes de l'Orient d'aujourd'hui.

Rien ne saurait avoir plus de charme pour nous que de suivre

pas à pas ces vieilles rues, où le futur Molière a pris ses premiers ébats : nous allons souvent chercher au loin un but de promenade, quand nous avons à notre porte des quantités de souvenirs. Hâtons-nous de revivre au milieu d'eux les heures passées, avant que la pioche des démolisseurs ait accompli son œuvre.

Les grands-parents de Molière habitaient à deux pas de ses parents ; nous savons que ceux-ci demeuraient rue Saint-Honoré, c'est-à-dire dans le quartier le plus animé et le plus caractéristique de Paris. La maison de Molière s'élevait au milieu d'un groupe considérable d'aristocratiques demeures : les hôtels de Soissons, de Brion, de Montbazou, de Sourdis, de Brissac, d'Epemon, de Schomberg. Elle était voisine du fameux hôtel de Rambouillet, situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, et du Palais-Royal ; et, d'autre part, elle était toute proche du grouillant quartier des Halles.

Il y avait là un de ces contrastes, comme en connaissait l'ancienne France, et qui sont aujourd'hui bien atténués. De la maison des parents de Molière, on pouvait, à la même heure et avec un peu de bonne volonté, voir M^{me} de Rambouillet à sa fenêtre, les cavaliers les plus brillants entrer chez la belle Arthénice, et les harengères les plus bruyantes se livrer à leurs quolibets habituels. Les Halles étaient tout un monde, et servaient, en beaucoup d'occasions, de lieu de réunion aux badauds et à la tourbe pittoresque de la capitale. C'est là que se dressait le pilori : on y mettait les banqueroutiers, les vendeurs à faux poids, les blasphémateurs, les courtiers de débauche, et surtout les Maccettes, qu'on y conduisait assises à rebours sur un âne pour y être fustigées publiquement. Le spectacle ne manquait pas d'attirer beaucoup de curieux.

Sous la Fronde, les Halles prirent une grande importance : le quartier de Molière a assisté à quelques-unes des scènes tragico-comiques auxquelles la Fronde donna lieu.

Les Halles comprenaient plusieurs marchés, avec des galeries bordées de piliers. Non loin se trouvait le fameux cimetière des Innocents. Quant aux rues adjacentes et avoisinantes, elles portaient — et portent encore aujourd'hui, pour la plupart — des noms indiquant une spécialité de commerce ou de métier : c'étaient les rues de la Chaussellerie, de la Cordonnerie, de la Ferronnerie, de la Cossonnerie, et aussi de la Truanderie, etc...

« La grande Halle, contenant les halles et les marchés aux blés et aux grains, était ouverte les mercredis et samedis ; la halle à la farine, tous les jours ; au beurre, le jeudi après dîner ; à la chandelle, les samedis ; à la chair de porc frais et

salé, les mercredis et samedis ; aux pots de grès et à la boissellerie, aux chaumes, filasses et cordes à puits ; à la marée fraîche, rue de la Fromagerie ; à la saline, devant la place du Carreau au fief d'Alby ; au poisson d'eau douce, rue de la Cossonnerie ; aux Cuirs, rue du Lard ; aux draps, lingerie et poterie, rue de la Petite-Triperie ; aux toiles, rue de la Toilerie ; trois marchés où se distribuent toute sorte d'herbes, légumes, graines de jardiniers et de fruits, commençant depuis la porte du Cimetière des Innocents jusqu'au coin de la rue de la Cossonnerie, appelés le marché de la poirée aux Halles et ouverts les mercredis et samedis ; aux œufs, beurre et fromage, même endroit ; le Parquet, appelé l'Harengerie, où se vend le hareng, la morue, le saumon et autres salines ; les Piliers des Halles, où l'on vend à couvert sous des maisons soutenues par des piliers de pierre, depuis la rue de la Chaussetterie jusqu'à celle de la Cossonnerie, faisant le tour de la place du Pilon. »

Tous ces quartiers, pleins de mouvement et de vie, retentissaient, comme de nos jours, des cris variés des marchands ; nous retrouvons ces cris dans le *Paris ridicule et burlesque*, et dans les autres recueils de MM. Fournel et Fournier. Plus de 150 corporations avaient là leur quartier général : c'était une cohue perpétuelle, vibrante et animée, de marchands et d'acheteurs, un va-et-vient continu et assourdissant de gens affairés, criant, gesticulant et parlant la plus verte des langues.

Remarquons, en passant, que la plupart des écrivains parisiens sont nés dans ce quartier des Halles : Regnard a vu le jour sous les piliers ; Beaumarchais, près de la rue des Lombards ; Béranger, rue Montorgueil ; Scribe, rue Saint-Denis. Si le dicton popularisé et immortalisé par Villon est vrai : « Il n'est bon bec que de Paris », et s'il s'applique à un quartier en particulier, c'est surtout à propos du quartier des Halles qu'il convient de le citer.

Un coin très pittoresque de ce quartier, c'est le fameux carrefour de la Croix du Trahoir où Molière passa ses jeunes années. C'était un lieu merveilleusement propice à l'observation des types infiniment variés de la grande ville, en un temps où l'on vivait beaucoup dans la rue. D'où vient ce nom de Trahoir ? D'après les uns, il rappellerait l'écartèlement de Brunehaut ; d'après les autres, — et c'est l'opinion la plus vraisemblable, — c'est là qu'on triait les animaux de boucherie qui y étaient amenés. Une fontaine y fut construite sous François I^{er} ; et, aujourd'hui encore, on peut voir à cette même place une fontaine, élevée par Soufflot en 1778.

L'endroit était bon pour l'éducation d'un poète comique : ce

carrefour servait de station aux porteurs de chaises, et Molière a pu y assister souvent à ces querelles, dont la dernière scène des *Précieuses Ridicules* nous fournit un exemple. Il y avait là aussi des caves de vin muscat renommées ; là s'élevaient les maisons de l'illustre épicier Francœur, du parfumeur Maurice, du baigneur Prudhomme. La rue des Vieilles-Etuves et la rue de l'Arbre-Sec étaient le rendez-vous des élégants, aussi bien que des gens du peuple, débardeurs, hommes de peine, crocheteurs, gagne-deniers, qui venaient là attendre du travail, — ou assister au supplice de quelque malheureux pendu. C'est dans ce carrefour que Molière a vu défiler tout un curieux mélange de marchands, d'oisifs, de charlatans, de musiciens et de cavaliers de bel air, toute cette foule bruyante et bigarrée que Sorel nous a si bien décrite dans ses romans. On n'a pas assez remarqué l'importance des carrefours dans le théâtre de Molière : la plupart de ses pièces ont pour décor un carrefour ; peut-être Molière n'avait-il pas perdu le souvenir de ce fameux coin de la Croix du Trahoir, où il avait eu sous les yeux, pendant ses jeunes années, toute la quintessence de la vie parisienne.

Je vous rappelle que c'est dans la rue de l'Arbre-Sec que se trouvait l'hôtel meublé des Mousquetaires : c'est là probablement qu'a dû habiter d'Artagnan. Tout près de là, le long de l'abside de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la rue de la Monnoye, dans la rue des Bourdonnais, se trouvaient de nombreux cabarets, très achalandés.

Ainsi, la maison natale de Molière était située en plein cœur de Paris, non loin du Louvre, voisine du Châtelet, et de la vallée de Misère, qui suivait la Seine et près de laquelle paissaient des ânes et des chèvres ; elle était aussi rapprochée du Pont-Neuf, quartier des charlatans et des badauds ; de la Seine, sans cesse animée par le va-et-vient de la batellerie ; du Palais-Royal et de ses rôtisseries parmi lesquelles se trouvait celle du fameux Ragueneau.

Paris subissait alors de grandes transformations : à la suite de la lutte contre le protestantisme, la vie catholique s'épanouit merveilleusement, et l'on voit s'élever beaucoup d'églises et de chapelles, beaucoup d'édifices somptueux. De cette époque datent les églises Saint-Eustache et Saint-Gervais (portail), le Val-de-Grâce, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, l'église des Feuillants, celle de la Sorbonne, l'Eglise Saint-Louis, le monastère Sainte-Elisabeth, l'Oratoire, le couvent des Petits-Pères ; alors s'élèvent ou s'embellissent le Palais-Cardinal, le Louvre, le Petit-Luxembourg, le collège de Clermont, reconstruit par A. Guillain de

1628 à 1632. Molière a assisté à cette étonnante transformation de la capitale, et son jeune esprit a pu être frappé de ces splendeurs.

*
*
*

Sa naissance a placé Molière dans un milieu de commerçants et surtout de tapissiers. Le métier de tapissier n'est pas un métier banal : il comporte un côté artistique, du goût, de l'habileté manuelle, du coup d'œil ; il touche de près à l'art industriel. Il demande de l'initiative, de la personnalité. Tout cela est important à noter, parce que nous voyons ainsi Molière vivre dans un milieu défini, un peu fermé, mais robuste, pratique, et en général bien équilibré. Nous voyons très bien son père dans un costume ample et solide, d'étoffe sombre, garni de quelques aiguillettes, avec un col de linge tuyauté à la Sully. Ses vêtements sont « bien drapés et de bonne laine », comme dirait Rabelais évoquant Patelin. Il porte des souliers carrés, au talon plat. La mère de Molière est une bourgeoise de tenue discrète, avec la robe sombre, la large coiffe blanche, la mante noire à plis réguliers, et, lorsqu'elle sort, le manchon et le manteau garnis de fourrures. Tous ces détails nous font mieux comprendre la déclaration de Sganarelle dans l'*Ecole des Maris* (acte I, sc. II) :

Je veux une coiffure en dépit de la mode,
 Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
 Un beau pourpoint très long et fermé comme il faut,
 Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ;
 Un haut-de-chausse fait justement pour ma cuisse,
 Des souliers ou mes pieds ne soient point au supplice.
 Ainsi qu'en ont usé largement nos aïeux :
 Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

Quant à l'origine de la famille Poquelin, on l'a crue parfois écossaise. Les Poquelin seraient descendus de l'un des gardes que Charles VII attacha à sa personne ; mais cette hypothèse est aujourd'hui écartée. On trouve, à partir du x^v^e siècle, des Poquelin à Tournay, à Cambrai, à Beauvais, à Paris. Le nom de Poquelin a pu être relevé à Beauvais sur plusieurs pierres tombales. (Renseignements divers sur les Poquelin dans cette ville : lettre de rémission, actes, portrait, etc.) Un Jehan Poquelin, échevin, épousa en 1553 Jeanne Harel. Son fils Jean, marié deux fois, alla s'établir à Paris, rue de la Lingerie, à l'Image *Sainte-Véronique*, comme marchand tapissier, « porteur de grains ». Il épousa, en 1594, Agnès Mazuel, dont il eut 10 enfants.

L'aîné, qui naquit en 1595, fut le père de Molière. La rue de la Lingerie subsiste toujours, à côté de la rue de la Poterie, de la petite rue au Lard, où était l'ancienne Halle au Cuir, de la rue des Innocents et de la rue de la Ferronnerie. C'est là que les Poquelin installèrent leur commerce ; les différentes branches des Poquelin tenaient une place notoire dans le grand commerce. Ils se rattachaient par leurs alliances aux Bastonneau, aux Gautier, aux Brochant, enfin, comme on l'a dit, à un certain nombre de grosses maisons, où, de la rue Saint-Honoré et de la rue des Bourbonnais à la rue Quincampoix, on vendait les soieries et l'on faisait la banque.

Un d'entre eux, Robert Poquelin, qui habitait rue de la Chanvrerie, fut même un des premiers directeurs de la Compagnie des Indes, sous le protectorat de Colbert. Un autre, Philippe Poquelin, devint en 1669 directeur de la manufacture de glaces de Reuilly. Aujourd'hui, cette race est éteinte, ce nom a disparu, comme tant d'autres noms de la vieille France !

Dans la famille Poquelin régnait une certaine union, comme le prouve un acte du 9 mars 1648, publié en mai 1894 par M. Monval. Par cet acte, les enfants de Jehan Poquelin, grand-père de Molière, se réunissent pour nommer des arbitres, afin de terminer entre eux tous procès et différends relatifs à diverses successions. On y apprend aussi que Molière avait un oncle « gendarme de la compagnie de Monseigneur le prince de Condé », Guillaume Poquelin, demeurant rue de Bourbon et connu jusqu'ici seulement comme tapissier.

*
**

Quant à la maison natale de Molière, tout ce que nous savons, c'est qu'en 1799, une plaque fut posée sur un immeuble de la rue de la Tonnellerie, aujourd'hui rue du Pont-Neuf, avec un buste du poète par Houdon. Cette maison fut démolie, et sur le nouvel immeuble le buste de Houdon fut remplacé par un buste dû à Coysevox. On voit encore le buste et la plaque au n° 31 de la rue du Pont-Neuf actuelle. Le plus amusant, c'est qu'en 1876, une autre plaque, commémorative de la naissance de Molière, fut posée sur la maison qui porte le numéro 96 de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue Sauval, jadis rue des Vieilles-Etuves. Molière serait donc né dans deux maisons à la fois ! Ne nous en étonnons pas trop ; car on lui a attribué aussi deux maisons mortuaires, aux numéros 34 et 40 de la rue de Richelieu. En réalité, d'après Belfara, la maison natale de Molière s'élevait

vers le n° 40 de la rue Saint-Honoré, à peu près à égale distance des rues de la Tonnellerie et des Prouvaires.

L'acte de mariage de Jean Poquelin et l'acte de naissance de Molière placent le domicile de Jean Poquelin dans la rue Saint-Honoré. Ce n'est qu'en 1636 qu'on le trouve sûrement établi rue des Vieilles-Etudes. C'est qu'en 1631 il avait été nommé tapisserieur du Roi ; en 1632, il avait perdu sa première femme et s'était remarié ; et, son commerce s'étant étendu, il avait peut-être déménagé. Un rôle des taxes levées en 1637 pour le nettolement des rues mentionne une maison « où prend pour enseigne le pavillon des Singes, appartenant à M. Moreau, et occupée par le sieur Jean Poquelin, marchand tapissier, et un autre locataire, consistant en un corps de logis, boutique et cour, faisant le coin de la rue des Etuves, taxée à 8 livres ».

L'enseigne, ou poteau cornier, est curieuse à retenir : nombreux étaient jadis ces poteaux sculptés de diverses figures, joyeuses ou grimaçantes, qui ornaient l'entrée des maisons. Le poteau de la maison de Molière partait de la base du premier étage et montait jusqu'au toit. On y voyait de jeunes singes jouant dans les branches d'un oranger dont ils faisaient pleuvoir les fruits sur le doyen de la bande resté tout en bas. En nivôse an X (1802), la maison fut détruite et le poteau transporté au Musée des Petits-Augustins. Le vigilant Lenoir le publia dans le *Musée des Monuments français* (tome III), avec notice. Remisé dans l'ancien Mont-de-Piété (où s'élève aujourd'hui l'Académie de Médecine), le poteau disparut en 1827, après la dispersion du Musée, sans doute brûlé par quelque gardien. La maison de Molière, avec le poteau cornier, est représentée dans un tableau de Vincent, qui date de 1779, *Mathieu Molé aux barricades de la Croix du Tiroir pendant la Fronde*. Ce tableau est, aujourd'hui, à la Chambre des députés.

Molière, devenu un bourgeois notable, semble n'avoir pas oublié le poteau des singes, et il se composa un blason dont l'écu portait trois miroirs de vérité, avec deux singes pour supports, l'un tenant un miroir, l'autre un masque de théâtre. Plus tard, Molière habita ensuite une autre maison, dite du *Singe Vert*, place du Palais-Royal.

Pour en revenir à la maison du père de Molière, nous savons qu'il en acheta une autre, en 1633, sous les piliers des Halles, en face du pilori. Cela s'explique suffisamment par l'agrandissement de son commerce. Le Boulanger de Chalussay, dans son *Elomire hypocondre*, fait dire à Elomire, c'est-à-dire à Molière :

Il est vrai, je suis né dedans la friperie,
Qu'autrement à Paris l'on nomme juiverie.

La grande et la petite rue de la Friperie étaient séparées du numéro 40 de la rue Saint-Honoré seulement par la rue de la Tonnellerie ou des piliers des Halles. On n'a jamais expliqué ce dit de Le Boulanger de Chalussay. Tout cela est très compliqué, et les pièces nous manquent pour établir d'une façon certaine le lieu de la naissance de Molière ; sur le conseil de M. Monval, M. Romain Boulanger a fait l'histoire de tout le quartier et, en particulier, des maisons de la rue Saint-Honoré pour retrouver les deux baux qui trancheraient la question : ses recherches ont été vaines. Espérons qu'on pourra découvrir, un jour, quelque indice ignoré.

Sur la maison de la rue des Etuves, nous avons de nombreux renseignements. Elle comprenait une cuisine au rez-de-chaussée, une soupente, et une chambre au-dessus. Grâce à l'inventaire dressé après la mort de Marie Cressé, nous pénétrons dans l'intérieur des parents de Molière, et nous constatons qu'ils vivent dans l'aisance, au milieu de meubles solides et durables. Il y a là des « chaises caqueterres, de bois de noyer, couvertes en tapisserie ; une grande table à 7 colonnes de bois de noyer, fermant par les deux bouts, garnie de son tapis vert à rosette de Tournay ; six chaises de bois de noyer, à vertugadin, couvertes de tapisserie à fleurs rehaussée de soie, garnies de leurs toilettes ; un cabinet de bois de noyer marbré garni par dedans de satin de Bruges ; plusieurs bahuts assis sur des pieds de noyer, avec de belles ferrures et une tapisserie rehaussée de soie ; un coffret à bijoux ; un grand lit de noyer : une tenture de tapisserie de 7 pièces fabriquée à Rouen ; 5 tableaux ; une glace de Venise. »

Dans la garde-robe se trouvent un bahut de Flandre, un damier, deux livres, et un lit de bois de hêtre, à hauts piliers, (peut-être celui de Molière, en sa qualité d'ainé).

Les vêtements, le linge, tout, — jusqu'au linge de baptême des enfants conservé dans un « petit coffret couvert de tapisserie », — indique un luxe discret, l'aisance et le bien-être. L'inventaire énumère encore un très grand nombre de bijoux précieux, de perles et de pierres rares.

Quant aux clients, ils sont de premier choix : M. de la Suze, le baron d'Estissac, le marquis de Fourille, le duc de Mazarin, etc., se servent chez le père de Molière.

Durant les rares moments de loisir que leur laissait leur commerce, les parents de Molière allaient à la campagne, à Saint-Ouen, près de Saint-Denis, où ils avaient une chambre dans une

« maison de bouteille », appartenant à Louis de Cressé. La maison comportait un jardin, des étables, etc... L'inventaire y mentionne six boules de buis et un paquet de verges, sans doute pour corriger les enfants.

*
**

Sur l'enfance de Molière, on a bâti bien des romans : j'écarte toutes les conjectures sur ce point, quand elles ne reposent pas sur un texte ou une indication précise. On a dit du mal de son père : on l'a représenté comme un prêteur à la petite semaine. Nous y reviendrons plus tard. Quant à sa mère, elle a le goût des belles choses : elle lit la Bible et Plutarque ; elle paraît avoir été soigneuse et ordonnée, amie du luxe, comme le sera plus tard Molière lui-même. Des recherches récentes ont montré l'importance de la famille de Marie Cressé. La mère de Molière a parmi ses ancêtres des tapissiers, des médecins et des notaires. Pierre Cressé, le médecin, célèbre par ses aventures, mort à 84 ans, était de la famille de Marie Cressé, dont le frère, d'autre part, avait épousé la sœur d'un chirurgien. Dans un baptême de 1631, Marie Cressé a pour compère maître Antoine Forget, ami de Gassendi et du conseiller Lhuillier, père de Chapelle. On voit par là que la mère de Molière était une femme bien « apparentée » et qu'elle fréquentait des gens très notables.

Nous connaissons, maintenant, les parents de Molière, leur commerce, leur clientèle, leur intérieur.

Nous étudierons, dans notre prochaine leçon, la première éducation de Molière et son passage au collège de Clermont.

A. C.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Pierre Corneille : le « Cid ».

Nous avons étudié Pierre Corneille depuis son entrée dans la vie littéraire avec *Mélite* jusqu'à l'apparition de ce pot-pourri si intéressant qui a nom l'*Illusion comique*. Nous avons vu que Corneille n'est pas encore un grand homme, pas même le premier des auteurs dramatiques de son temps ; il n'apparaît pas encore comme un être supérieur, marqué au front du sceau du génie. Il est tout simplement un des cinq auteurs du Cardinal : encore n'a-t-il pas toute l'estime de son redoutable patron, qui ne lui trouve pas « l'esprit de suite ». Malgré les éloges hyperboliques de Scudéry, Corneille était tout au plus, à cette époque, une étoile de première grandeur dans une constellation quelconque. Il cherchait sa voie, de la comédie au drame, du drame à la tragi-comédie et à la tragédie. Il pouvait en être longtemps de même.

Et voilà que tout à coup, à une date que nous ne connaissons pas exactement, vers la fin de l'année 1636 ou au début de 1637, apparaît brusquement le chef-d'œuvre du *Cid*. Un long défilé de carrosses anima pendant plusieurs soirées la rue Vieille-du-Temple, au Marais. On se pressait pour voir Mondory dans le rôle de Rodrigue. Tout Paris admira immédiatement « la merveille du *Cid* ». Le succès fut tel que la pièce pa-sa en proverbe ; on disait : beau comme le *Cid*. On tenait enfin le chef-d'œuvre éblouissant qui allait être l'ornement des lettres françaises. Du jour au lendemain, Corneille était sacré homme de génie par l'admiration enthousiaste des uns et le dénigrement stupide de quelques autres. 1636, date à jamais mémorable, heureuse année qui a vu naître le *Cid* et le *Discours de la Méthode*, et qui compte dans l'histoire de notre littérature au même titre que 1636, date des *Provinciales*, et 1667, date d'*Andromaque*.

Les fervents de Corneille, — et nous le sommes tous ici, — seraient tentés de s'attarder à étudier longuement cet immortel chef-d'œuvre : nous pourrions rendre hommage à M. de Chàlon,

qui indique à Corneille tout le parti qu'on avait à tirer des modèles espagnols ; nous pourrions comparer le *Cid* à l'œuvre de Guillem de Castro, et nous appesantir aussi sur la fameuse querelle que provoqua l'apparition de la tragédie. Mais notre temps est mesuré ; les éditions contiennent toutes, d'ailleurs, des notices complètes ; nous allons donc glisser rapidement sur ce chef-d'œuvre connu de tous.

Puis le *Cid* n'est pas, à mon avis, le plus grand chef-d'œuvre de Corneille : il n'est que le premier en date, mais il ne caractérise ni entièrement ni parfaitement le génie cornélien. Souvenons-nous de ce que dit Corneille lui-même : « L'amour m'a toujours paru une passion trop chargée de faiblesse, pour en faire le principal d'une tragédie ». Or, vous savez tous quelle est la place faite à l'amour dans le *Cid*. Corneille est donc le premier à condamner sa pièce et le public qui s'est passionné pour elle. J'ajoute que le *Cid*, tel que nous le lisons aujourd'hui, n'est pas le *Cid* de la première représentation : Corneille dut lui faire subir des modifications avant l'impression et retrancher notamment quatre vers sur l'indispensable nécessité du duel. La pièce imprimée en 1637 n'est donc pas l'original joué, et cet original, on ne le connaîtra probablement jamais.

Étudions donc le *Cid*, deuxième et même troisième manière, tel que nous l'avons : soyons tour à tour le public qui « se laisse prendre aux entrailles », selon le mot de Molière ; — les connaisseurs, qui pèsent et réfléchissent ; — l'équitable avenir, qui ne connaît ni engouement irréflecti ni dénigrement systématique.

Corneille fait imprimer la pièce, environ trois mois après sa représentation : elle paraît, in-4°, sous ce titre : « *Le Cid, tragico-comédie, à Paris, chez Augustin Courbé.* » Il n'y a pas de nom d'auteur. Tout le monde sait bien que cet auteur est M. Corneille ; peu importe, dès lors, que le nom soit publié sur la couverture. C'est là une forme de la modestie, d'où tout orgueil cependant, mais un légitime orgueil, n'est pas absent.

Venons au titre : le *Cid*. Il n'est pas choisi au hasard ; vous savez que c'est l'habitude de donner à la pièce le nom du héros principal. Racine a manqué une fois à cette règle, à l'occasion d'*Athalie*, qu'il aurait dû intituler *Joas* ; aussi s'en est-il excusé dans sa Préface. Corneille appelle donc sa pièce le *Cid*, parce que le *Cid* est le personnage du premier plan. Si Corneille avait connu le théâtre de Shakspeare, il y aurait peut-être remarqué une pièce qui s'appelle *Roméo et Juliette* et qui présente certaines analogies avec le *Cid*. Mais Corneille ignorait la littérature anglaise, et, d'ailleurs, il n'eût point changé pour cela le titre de sa

pièce. C'est le *Cid* qui doit attirer surtout l'attention du spectateur, et c'est autour de lui que toute l'action doit se dérouler. Il aurait pu l'appeler Rodrigue de Bivar, puisqu'aussi bien c'est là le vrai nom du héros. Mais le *Cid* est un nom glorieux entre tous, et c'est celui-là qui doit rayonner en tête de l'œuvre. C'est, d'ailleurs, de ce nom que Don Fernand salue, au quatrième acte, le jeune vainqueur des Maures :

... Deux rois, tes captifs, feront ta récompense.
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence :
Puisque Cid, en leur langue, est autant que Seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois, désormais, le Cid...

Les neuf premières éditions portent ces mots : « tragi-comédie ». Ce n'est qu'à la dixième, en 1648, après douze ans de célébrité, que la pièce fut appelée « tragédie ». Voltaire s'est trompé à ces désignations : il a cru que Corneille l'avait intitulée tragi-comédie, parce qu'il y a des éléments bourgeois ; c'est absolument faux. Richelet nous apprend que la tragi-comédie est une tragédie dont le dénouement est heureux ; c'est la tragédie à fin non sanglante, faite pour ménager les personnes nerveuses et délicates. *Polyeucte* pouvait être intitulé de même tragi-comédie.

Arrivons, maintenant, à la pièce même.

Le *Cid* est un drame, c'est-à-dire, au sens propre du mot, que la pièce a une action. Il ne faut pas confondre l'action et les actes. Les actes sont des subdivisions arbitraires, de longueur à peu près égale (parfois exactement égale, comme dans *La Veuve*) : ils permettent aux acteurs et au public de reprendre haleine. L'action est la conduite même de la pièce : il s'agit, comme en géométrie, de partir d'un point pour arriver à un autre, mais sans être obligé de suivre le plus court chemin. Toute pièce comprend l'exposition ou protase, le nœud ou épitase, la péripétie ou le dénouement.

L'exposition dans le *Cid* est belle et longue, comme dans *Polyeucte* et dans *Tartuffe*. Elle comprend tout le premier acte et entame encore les six premières scènes du second. Elle finit exactement au moment où Don Alfonse vient annoncer à Don Fernand la mort du Comte :

Sire, le Comte est mort :
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

En somme, toute la première partie de la pièce, jusqu'à la mort du Comte, est un véritable prologue. Ce n'est qu'à ce moment

que notre curiosité et notre inquiétude sont entièrement éveillées. Nous connaissons tous les personnages ; la situation est nettement définie dans toute son horreur tragique : que va devenir Rodrigue ? Voilà l'exposition achevée.

Le nœud est aussi très développé : il occupe la fin du second acte, le troisième et le quatrième acte, et la plus grande partie du cinquième. Coup sur coup, nous redoutons pour Rodrigue le désespoir de Chimène, la sévérité du roi, l'attaque des Maures et l'épée de Don Sanche. Nous respirons, enfin, quand nous voyons Rodrigue vainqueur, absous et marié, ou peu s'en faut.

Jugeons maintenant l'ensemble de la pièce et aussi les détails, non Aristote et sa poétique à la main, mais au nom du goût et du sens commun, qui ont d'ailleurs été les inspireurs d'Aristote.

Nous sommes frappés d'abord par les éclatantes beautés de cette tragédie. L'action est simple et nous mène droit au but ; l'émotion croît de scène en scène. Nous suivons le développement parallèle de la passion et du devoir, devoir qui sait se faire obéir sans que les héros renoncent à leur amour. Tout est nettement et vigoureusement conduit : c'est une œuvre incomparable de jeunesse et de force. Elle est jeune, parce qu'elle est le premier des chefs d'œuvre de Corneille ; jeune aussi, parce que les deux héros sont encore des adolescents, presque des enfants. Rodrigue est un jeune page, qui n'a pas encore fait « son coup d'essai ». Il a tout au plus dix-sept ou dix-huit ans. Chimène n'a pas plus de treize ou quatorze ans. Et leur jeune amour nous entraîne, nous prend « aux entrailles ». C'est le cas de répéter : « Honte et malheur à ceux qui ne sentiraient point de telles beautés ! »

Cependant, il est permis, après ces éloges, de se demander si ce soleil resplendissant n'a point de taches... l'autre en ayant ! Nous serons d'autant plus à l'aise pour rechercher les défauts de cette tragédie, que Corneille lui-même a été le premier à les reconnaître et à les signaler. C'est ce qu'il appelle les « glissades » de sa pièce. Il faut défendre, ici, Corneille contre Corneille lui-même. Corneille avait d'abord fait paraître le Comte dans une première scène qu'on a rétablie au Théâtre-Français. Il n'est pas mauvais de voir le Comte avant la scène du soufflet, et on n'a peut-être pas eu tort de la rétablir. De même, pour le rôle de l'Infante : quoi qu'ait pu en dire Corneille, l'amour de l'Infante pour Rodrigue est mieux qu'un épisode détaché : si l'on supprime l'Infante, bien des choses deviennent intelligibles. Elle est éprise de Rodrigue, ce qui nous confirme la valeur du jeune héros ;

mais, ne voulant pas déroger, elle le donne à Chimène. L'unité d'intérêt n'est donc pas compromise par le rôle de l'Infante.

Puis c'est la scène de la dispute entre le Comte et Don Diègue, le soufflet, le monologue de Don Diègue, le dialogue fameux avec Rodrigue, les stances de Rodrigue, le duel et la mort de Don Gormas. Tout cela se précipite avec une telle rapidité, que le spectateur n'a point le loisir de noter les invraisemblances et les « absurdités »... car il y en a.

Il semble d'abord que le roi Don Fernand aurait pu et dû empêcher le duel de Rodrigue et du Comte. Au lieu d'envoyer Don Arias « s'assurer de lui », il était plus simple de mander le Comte et de le punir.

De plus, les scènes ne sont pas bien reliées; deux ou trois fois, le théâtre reste vide, ce qui n'arrive jamais chez Racine.

Enfin, il y a des fautes de tact et de goût. Le Comte disparaît trop complètement, et son cadavre ne joue aucun rôle. Il est pourtant dans la maison. Cela n'empêche pas Rodrigue, le meurtrier, de venir deux fois dans la maison de sa victime; Don Diègue y vient deux fois, lui aussi. Au théâtre, on ne s'en aperçoit pas et on a raison. Mais cette inconvenance n'a pas échappé à Scudéry, et il se demande si Rodrigue « a donné de l'eau bénite, en passant, à ce pauvre mort, qui vraisemblablement est dans la salle ». Il est probable que, si Corneille avait eu à refaire le *Cid*, il n'aurait pas tué tout à fait Don Gormas; il l'aurait simplement laissé pour mort, évanoui, et il aurait pu le faire reparaître, au cinquième acte, pour bénir le mariage de Rodrigue et de Chimène.

Autre invraisemblance : Chimène réclame justice, en apprenant la mort de son père. Elle réclame un châtimement, en s'adressant au Roi qui estime précisément que le Comte n'a que ce qu'il mérite :

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtimement de sa témérité.

De plus, en Espagne, il n'y a pas de règles contre le duel : Chimène ne peut espérer une punition pour le meurtrier. Aussi, au quatrième acte, le Roi « ne l'écoute plus que pour la consoler ».

Autre absurdité : le duel avec Don Sanche, ordonné par le Roi. Pour punir Rodrigue d'avoir tué un premier adversaire, on lui ordonne d'en aller tuer un second : ce n'est qu'à ce prix qu'il se fera pardonner !

Enfin, le mariage de Rodrigue et de Chimène nous apparaît comme trop rapproché. Don Fernand a un mot délicieux à ce sujet; il dit à Chimène :

Prends un an, si tu veux, pour essayer tes larmes.

Ce « si tu veux » est admirable... Mais, il ne faut pas oublier que, si dans Guillem de Castro la pièce dure trois ans, dans Corneille elle dure vingt-quatre heures, ou à peu près.

Et Corneille n'a pas craint de se critiquer lui-même en plaçant, dans *Polyeucte*, les paroles suivantes dans la bouche de Pauline (acte IV, sc. v) :

...Brisons là : je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière.
Mon Polyeucte touche à son heure dernière ;
Pour achever de vivre, il n'a plus qu'un moment ;
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte ;
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui, de quelque façon, soit cause de sa mort ;
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.

Pauline est, on le voit, une Chimène de quelques années plus récente.

Il est curieux de noter aussi à quel point Corneille se préoccupe de l'unité de temps. Il consulte sa montre un peu trop souvent : c'est ainsi que le duel de Rodrigue et de Don Sanche aura lieu immédiatement, bien que Rodrigue vienne à peine de repousser les Maures.

Du moins, une heure ou deux, je veux qu'il se délasse...

a soin de s'écrier Don Fernand, pour que le spectateur sache à quoi s'en tenir.

Tels sont les principaux défauts que l'on peut relever dans ce chef-d'œuvre. En revanche, nous admirerons sans réserve la peinture des caractères de Rodrigue et de Chimène.

Rodrigue remplit de sa personne les quatre premières scènes, où il ne paraît pas. Nous le connaissons avant de l'avoir vu : jeune, cavalier parfait, plein de fougue et de vie, il a pu s'attirer l'amour de l'Infante et de Chimène.

Dès qu'il arrive en scène, nous craignons pour sa destinée « Meurs ou tue », dit Don Diègue. L'ordre que le devoir lui dicte

est foudroyant. Mais Rodrigue n'est pas janséniste : il réfléchit, comme un homme arrivé à l'âge mûr ; il est moliniste, il exalte le libre arbitre. Sa résolution est bientôt prise : Chimène est hors de cause ; pour lui, il n'a plus qu'à courir à la vengeance, « tout honteux d'avoir tant balancé ». La provocation est préparée et pleine de tact : Rodrigue tuera le Comte, mais ne l'insultera pas.

Quand il l'a tué, il n'a pas un regret : il croit avoir fait une bonne action... Mais Chimène est là, et sa vue le jette dans de cruelles souffrances. Il fait à Chimène un discours admirable : deux fois, il parle de se donner la mort. Sa candeur, sa naïveté, sa loyauté sont d'un héros sans peur et sans reproche. Est-il dans la nature ? Nous nous contenterons de citer Duguesclin, Bayard, Richard Cœur de Lion et La Tour d'Auvergne, qui ont avec lui des traits communs. Rodrigue est digne de l'amour d'une Chimène.

Chimène, c'est véritablement l'âme de Rodrigue dans un corps de jeune fille. Elle n'a plus sa mère ; mais elle sait ce qu'elle doit à l'amour paternel : elle est fille respectueuse de ses devoirs ; elle est aussi amante passionnée. Au début, elle n'est pas exempte d'une certaine habileté féminine. Puis, d'instinct, le Comte mort, elle réclame justice ; mais elle poursuit le crime tout en aimant le criminel :

C'est peu de dire aimer, Elvire : je l'adore.

Tout ce qu'elle compte faire au sujet du meurtrier, c'est

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

Homme, Chimène eût été Rodrigue ; femme, Rodrigue eût été Chimène. Le devoir et la passion ne sont pas en lutte, ils coexistent, avec cette différence toutefois que le devoir chez eux prime la passion.

Don Diègue, c'est l'honneur personnifié : c'est un Brutus, un Caton d'Utique. Nous avons, en lui, comme un prototype d'Horace.

Le Comte, que sa lâcheté aurait rendu odieux, se rachète par les deux derniers vers de son rôle :

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

Le roi Don Fernand ressemble un peu trop à un bailli de village ; il est parent du roi Tulle d'*Horace* : c'est que Corneille n'avait pas encore assez de génie pour faire parler les rois en rois. Nous verrons qu'il réussira mieux plus tard.

Quant à l'Infante et à Don Sanche, ces deux personnages servent surtout à mettre en relief les deux héros de la pièce.

En somme, grâce à la peinture parfaite de Rodrigue et de Chimène, et malgré ses défauts, le *Cid* est bien une « merveille ». On comprend facilement l'enthousiasme des contemporains à son apparition : on s'explique moins les critiques de Richelieu et de l'Académie. Malgré Richelieu et malgré l'Académie, Corneille avait fait un coup de maître : il ne nous reste plus qu'à le suivre dans la brillante voie des chefs-d'œuvre.

A. C.

Sujets de compositions.

UNIVERSITÉ DE RENNES

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation latine.

1. Quæritur quænam fides Livii libris adhibenda sit.
2. Ostendes quasnam ob causas nobis præcipue Galliæ civibus utile sit Romanorum sermoni librisque studere.
3. Quæritur quidnam in republica Romana egerint publicanorum societates.

*
**

Dissertation française.

1. Charles Perrault disait :

A former les esprits comme à former les corps,
La nature en tout temps fait les mêmes efforts.
De cette même main, les forces infinies
Pro duisent, en tout temps, de semblables génies.

(Poème sur le siècle de Louis le Grand.)

Opposer à cette théorie celle de Voltaire sur les grands siècles et les discuter l'une et l'autre.

2. Les idées littéraires de Chateaubriand, d'après la seconde partie du *Génie du Christianisme*.

3. Voltaire a défini l'étymologie une science « où les voyelles ne font rien et les consonnes fort peu de chose ». Que pensez-vous de ce jugement sceptique ?

*
**

Histoire moderne.

1. Le développement économique de l'Angleterre de 1603 à 1715.

2. L'agriculture en France au XVIII^e siècle.
3. La Prusse de 1815 à 1850.

*
**

Géographie.

1. Caractères généraux du climat et de la végétation des Alpes.
2. L'océan Indien, étude physique.
3. La topographie glaciaire dans les Alpes et ses rapports avec la géographie humaine.

*
**

Thème latin.

Si, dans le mélange du siècle présent, où Dieu en s'irritant se modère, où sa justice est toujours mêlée de miséricorde, où il frappe d'un bras qui se retient, nous ne pouvons quelquefois supporter ses coups, où en serez-vous, misérables, si vous êtes un jour contraints de porter le poids intolérable de sa colère, quand elle agira de toutes ses forces et qu'il n'y aura plus aucune douceur qui tempère son amertume? Et vous, admirez, ô enfants de Dieu, comme votre Père céleste tourne tout à votre avantage, vous intruisant non seulement par paroles, mais encore par les choses mêmes! Et certes, s'il punissait tous les crimes, s'il n'épargnait aucun criminel, qui ne croirait que sa colère serait épuisée dès ce siècle, et qu'il ne réserverait rien au siècle futur? Si donc il les attend, s'il les souffre, sa patience même nous avertit de la sévérité de ses jugements. Et quand il leur permet si souvent de réussir pendant cette vie, quand il souffre que le monde se réjouisse, quand il laisse monter les pécheurs jusque sur les trônes, c'est encore une instruction qu'il nous donne, mais une instruction importante.

Voyez, dit-il, mortels abusés, voyez l'état que je fais des biens après lesquels vous courez avec tant d'ardeur, voyez à quel prix je les mets et avec quelle facilité je les abandonne à mes ennemis : je dis à mes ennemis les plus implacables, à ceux auxquels ma juste fureur prépare des torrents de flamme éternelle.

(BOSSUET, *Providence*, I.)

*
****Institutions (*Matières à option*).**1. Expliquez l'évolution du terme *provincia*.

2. Montrez par quels moyens et dans quelle mesure le gouvernement de la République romaine a tenté de remédier à l'insuffisance de l'accroissement de la population civique.

3. La ligue achéenne; son organisation.

*
****Littérature française.**

1. Le développement du théâtre religieux au Moyen Age.

2. Les sources de Molière.

3. Influence du romantisme sur la langue et sur la forme du vers.

*
****Littérature latine.**

1. Le stoïcisme de Sénèque.

2. Comparer l'*Épître aux Pisons* et l'*Art poétique* de Boileau.

3. Le style de Tacite.

*
****Thème grec.**

Pour moi, je pense qu'un Etat dont l'ensemble est prospère, est plus utile aux particuliers que celui où les citoyens, pris en masse, sont ruinés, et, pris individuellement, réussissent. S'il est vrai qu'un Etat peut supporter les infortunes privées, tandis que chaque citoyen est incapable de supporter les maux de l'Etat, comment tous ne s'efforceraient-ils pas de le défendre et de ne pas faire ce que vous faites maintenant? Abattus par vos malheurs domestiques, vous négligez le salut commun et vous accusez à la fois, moi qui vous ai conseillé de faire la guerre et vous qui l'avez approuvée! Et pourtant, l'homme contre lequel vous vous

irritez croit n'être inférieur à personne pour penser ce qu'il faut et l'expliquer clairement, d'ailleurs bon patriote et inaccessible à l'appât des richesses. C'est pourquoi, si, dans la pensée que je possédais suffisamment et mieux que les autres ces qualités, vous vous êtes décidé, sur mon conseil, à la guerre, je ne saurais accepter maintenant le reproche injuste que vous me faites.

*
* *

Version anglaise.

By this time the sun was set, but the speckless topaz of the western skies diffused a golden twilight that tinged every object with a pleasing mellow softness. Like the wedding-ring of a bashful bride, the new moon just showed her silver rim and the evening star was kindling her lamp as we approached the foot of the avenue which led to the house, the windows of which sparkled with festivity; while from the barn the merry yelps of two delighted fiddles and the good humoured grumbling of a well-pleased bass, mingling with laughter and squeaks and the thudding of bounding feet, made every pulse in our young blood circle as briskly as the dancers in their reeling..... The bridegroom himself was standing near a table close to the musicians, stirring a large punch-bowl and filling from time to time the glasses. His father sat in a corner by himself, with his hands leaning on his staff and his lips firmly drawn together, contemplating the scene before him with a sharp but thoughtful eye. Old kilmarkeckle, with an ivory snuff-box, mounted with gold, in his hand, was sitting with Mr. Keelevin on the left hand of Claud, evidently explaining some remarkable property in the flavour of the snuff, to which the honest lawyer was paying the utmost attention, looking at the philosophical laird, however, every now and then, with a countenance at once expressive of admiration, curiosity, and laughter. Leddy Grippy sat on the left of the bride, apparelled in a crimson satin gown made for the occasion, with a stupendous fabric of gauze, adorned with vast convolutions of broad red ribands for a head-dress, and a costly French shawl, primly pinned open, to show her embroidered stomacher. At her side sat the meek and beautiful Isabella, like, a primrose within the shadow of a peony; and on Isabella's left the aged Lady Plealands, neatly dressed in white silk, with a close cap of black lace, black silk mittens, and a rich black apron.

John GALT.

Dissertation anglaise.

1. Tennyson's « The Princess ».
2. The Restoration Drama.
5. Country Life in G. Eliot : *Novels*.

Thème anglais.

CATHERINE. — Ah ! cette Florence ! c'est là qu'on l'a perdu ! N'ai-je pas vu briller quelquefois dans ses yeux le feu d'une noble ambition ? Sa jeunesse n'a-t-elle pas été l'aurore d'un soleil levant ? Et souvent, encore aujourd'hui, il me semble qu'un éclair rapide... — Je me dis, malgré moi, que tout n'est pas mort en lui.

MARIE. — Ah ! tout cela est un abîme ! Tant de facilité, un si doux amour de la solitude ! Ce ne sera jamais un guerrier que mon Renzo, disais-je en le voyant rentrer de son collège, tout baigné de sueur, avec ses gros livres sous les bras, mais un saint amour de la vérité brillait sur ses lèvres et dans ses yeux noirs. Il lui fallait s'inquiéter de tout, dire sans cesse : « Celui-là est pauvre, celui-là ruiné ; comment faire ? » Et cette admiration pour les grands hommes de son Plutarque ! Catherine, Catherine, que de fois je l'ai baisé au front en pensant au père de la patrie !

CATHERINE. — Ne vous affligez pas.

MARIE. — Je dis que je ne veux pas parler de lui et j'en parle sans cesse. Il y a de certaines choses, vois-tu, les mères ne s'en taisent que dans le silence éternel. Que mon fils eût été un débauché vulgaire, que le sang des Soderini eût été pâle dans cette faible goutte tombée de mes veines, je ne me désespérerais pas ; mais j'ai espéré et j'ai eu raison de le faire. Ah ! Catherine, il n'est même plus beau ; comme une fumée malfaisante, la souillure de son cœur lui est montée au visage. Le sourire, ce doux épanouissement qui rend la jeunesse semblable aux fleurs, s'est enfui de ses joues couleur de soufre, pour y laisser grommeler une ironie ignoble et le mépris de tout.

CATHERINE. — Il est encore beau quelquefois dans sa mélancolie étrange.

MUSSET.

BACCALAURÉAT**Composition française (A, B, C, D).**

1. L'abbé d'Olivet a écrit, au sujet de La Bruyère : « On me l'a dépeint comme un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres..., craignant toute sorte d'am-

bition, même celle de montrer de l'esprit. » — Ce portrait est-il tout à fait conforme à l'idée que vous a laissée la lecture des *Caractères* ?

2. Si vous vouliez faire aimer le génie de la France à un étranger qui en méconnaîtrait la grandeur et les bienfaits, citez trois ou quatre livres dont il faudrait lui recommander la lecture et donnez les raisons de votre choix.

3. Chateaubriand a dit : « Nous sommes persuadés que les écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur... et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. »

Vous expliquerez et discuterez cette opinion, en vous appuyant sur des exemples empruntés à l'histoire littéraire, soit celui de Chateaubriand lui-même, soit celui d'autres écrivains.

*
*
*

Version latine.

Il y a des promesses qu'on n'est pas obligé de tenir.

Ac ne illa quidem promissa servanda sunt, quæ non sunt iis ipsis utilia quibus illa promiseris. Sol Phæthonti filio, ut redeamus ad fabulas, facturum se esse dixit quicquid optasset. Optavit ut in currum patris toleretur; sublatus est; atque is antequam constitit ictu fulminis deflagravit. Quanto melius fuerat in hoc promissum patris non esse servatum! Quid? quod Theseus exegit promissum a Neptuno? Cui cum tres optationes Neptunus dedisset, optavit interitum Hippolyti filii, cum is patri suspectus esset de noverca: quo optato impetrato Theseus in maximis fuit luctibus. Quid? Agamemnon cum devovisset Dianæ quod in suo regno pulcherrimum natum esset illo anno, immolavit Iphigeniam, qua nihil erat eo quidem anno natum pulchrius. Promissum potius non faciendum quam tam tætrum facinus admittendum fuit.

Ergo et promissa non facienda nonnunquam neque semper deposita reddenda. Si gladium quis apud te sana mente deposuerit, repetat insaniens, reddere peccatum sit, officium non reddere. Quid? si is qui apud te pecuniam deposuerit bellum inferat patriæ, reddasne depositum? Non credo; facias enim contra rem publicam, quæ debet esse carissima. Sic multa, quæ honesta natura videntur esse, temporibus fiunt non honesta. Facere promissa, stare, conventis reddere deposita, commutata utilitate fiunt non honesta.

*
*
***Composition en langue vivante.**

1. *Un voyage en chemin de fer.* — La salle d'attente, sur le quai. En voiture ! Le train part. Premières impressions. On traverse les faubourgs... En pleine campagne. Bois, champs... Clochers dans le lointain. Tunnels. Ponts... Compagnons de route, touristes, écoliers en vacances, etc... L'arrivée.

2. Décrire une fête de village.

3. *Un jour de marché dans une petite ville.* — Aspect des routes qui mènent à la ville. Des paysans endimanchés poussent devant eux veaux, moutons, etc. Des paysannes portent de lourds paniers. Que contiennent-ils ? A quoi songent paysans et paysannes ? La place du marché est noire de monde. Circulation difficile. Vente animée. Colporteurs. Que vendent-ils ?... Midi. Les auberges sont encombrées. Des amis se rencontrent. On cause. Pendant ce temps les animaux s'impatientent. Quelques-uns s'échappent. Scènes comiques. Le retour.

*
*
***Philosophie (classique).**

1. Cause des erreurs.

2. Expliquer en quoi consistent les phénomènes de mémoire qui suivent la simple réminiscence, la reconnaissance, le souvenir complet.

3. Montrer la parenté de la mémoire et de l'habitude.

Philosophie (classique).

1. Le principe de causalité.

2. Perceptions de la vue qu'on peut considérer comme acquises.

3. L'expérimentation en psychologie.

Philosophie (moderne).

1. Rôle de l'observation dans les sciences. Nécessité d'y contrôler par elle le raisonnement.

2. L'attention.

3. Les sciences morales. Pourquoi ces sciences sont-elles moins exactes, en général, que les sciences physiques ?

Philosophie (*Mathématiques*).

1. Montrer que la connaissance scientifique ne diffère pas essentiellement de la connaissance vulgaire. En quoi peut-on dire qu'elle en diffère ?

2. Les règles de la classification naturelle.

3. Place de la physique parmi les sciences.

*
* *

Composition française (*moderne*).

1. *Dialogue des morts* : Corneille, Racine, Voltaire et Victor Hugo se rencontrent aux Enfers. La conversation tombe, comme il est naturel, sur la tragédie. Les grands classiques reprochent à Victor Hugo d'avoir méconnu la supériorité de leur art. Victor Hugo se défend. On peut supposer que Voltaire conclut à l'amiable, à moins qu'on ne préfère une conclusion intransigeante.

2. Le renard, d'après La Fontaine (portrait).

3. Développer cette pensée de La Rochefoucauld : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. »

*
* *

Version espagnole.

Un hombre vestido sencillamente y que no aparentaba lo que era, se acercó á Calderon y le habló de cierto memorial que decia haber entregado al duque de Lerma. Don Rodrigo no miró si quiera á aquel caballero y le dijo con tono brusco : « Como se llama usted, amigo. » — « En mi infancia me llamaban Francillo, le respondió el caballero con sangre fria ; despues me llamaron Francisco de Zuñiga y hoy dia me llamo el conde de Pedrosa ». Atónito Calderon al oir estas palabras y viendo que las habia con un hombre de primera distincion, quisó disculparse : « Señor, dijo al conde, os pido perdon si por no haberos

conocido... ». — « No quiero tus disculpas, respondió con altivez Francillo ; las desprecio tanto como tus groserías. Si quieres, sé bastante vano para considerarte como el sustituto de tu amo, pero no olvides de que no eres mas que su criado ».

*
**

Composition française.

1. On a souvent vu dans la poésie lyrique l'expression du « moi » d'un poète ; on a dit qu'elle avait, plus que tout autre genre, un caractère individualiste. — Discuter cette théorie, sans se croire obligé de limiter la discussion aux œuvres de littérature française.

2. Ronsard et la mythologie païenne.

3. Victor Hugo a dit : « Le drame a une mission sociale, une mission humaine... Le poète a charge d'âmes... Et, quant aux plaies et aux misères de l'humanité, toutes les fois qu'il les étalera dans le drame, il tâchera de jeter sur elles le voile d'une idée consolante et grave... Faites circuler dans tout une pensée morale et compatissante, et il n'y a plus rien de difforme ni de repoussant. » (Préface de *Lucrèce Borgia*.)

Expliquer et discuter cette théorie.

*
**

Dissertations latines.

1. De Vergilio præliorum narratore.

2. Inter Romanos Satirarum scriptores, quis maxime idoneus ad castigandos mores esse tibi videtur ?

3. Num « ferum et agreste omnino » « Latium » erat, tempore de quo dixit Horatius : « Graecia capta ferum victorem cepit et artes intulit agrestis Latio » ?

Thème latin.

L'apparition de l'*Enéide* fit une révolution dans le goût et dans les études des Romains.

On a entendu dans les paroles de Properce le cri enthousiaste qui s'élevait à la veille même de la publication du poème et sur le seul bruit qui en courait : Que sera-ce dans les générations romaines qui suivront ? Nous disons, aujourd'hui, indifféremment Virgile et Horace, Horace et Virgile, en embrassant d'un même goût et d'un même amour les deux poètes et les deux amis, et

nous avons bien raison. Mais c'est le moment de le dire : je ne crois pas, en regardant de près, qu'il en ait été ainsi dès l'abord, et qu'il y ait eu égalité entre eux pour le degré et l'étendue de leur réputation et de leur autorité chez les Romains. Horace fut bientôt mis, sans doute, aux mains des enfants dans les écoles de grammairiens, comme l'était Virgile. Il y était expliqué, bien qu'avec certaines réserves que Quintilien indique, et il faisait partie de l'éducation classique. Les gens de goût et les connaisseurs appréciaient, comme on le doit, son tact moral délicat et son curieux bonheur d'expression. Néanmoins, ce poète si cher aux modernes, si digne de l'être par tout ce qu'il rassemble d'exquis en bien des genres, n'est pas constamment et perpétuellement cité parmi ses compatriotes. Velleius Paterculus, écrivant au lendemain du règne d'Auguste, a pu l'omettre (chose singulière) dans l'énumération des quatre ou cinq noms d'auteurs célèbres qu'il choisit en courant pour figurer le grand siècle.

(Sainte-Beuve, *Etude sur Virgile*).

* *

Thème grec.

On pourrait dire qu'il ne faudrait pas laisser tout le monde indistinctement parler et donner des conseils, mais seulement les plus habiles et les meilleurs. On a pourtant raison de laisser parler même les plus mauvais. Car, si les bons parlaient et conseillaient, ce serait un bien pour ceux qui sont semblables à eux, mais non pour le peuple, tandis que, n'importe quel mauvais homme pouvant se lever et parler trouve ce qui est bon pour lui et pour ses semblables. On pourrait demander ce qu'un tel homme peut décider de bon pour lui ou pour le peuple. On répond que l'ignorance, la méchanceté et la bienveillance de celui-ci est plus utile que la vertu, la science et la malveillance d'un homme de bien. Un état fondé sur ces principes ne serait peut-être pas le meilleur, mais c'est ainsi que la démocratie serait le mieux sauvegardée. Car le peuple veut non pas être esclave dans un pays bien gouverné, mais être libre et commander, et il se soucie peu d'être mal gouverné.

* *

Thème anglais.

A mesure qu'augmentait leur ivresse, ils se rappelaient de plus en plus l'injustice de Carthage. En effet, la République, épuisée par la guerre, avait laissé s'accumuler dans la ville toutes

les bandes qui revenaient. Giscon, leur général, avait eu cependant la prudence de les renvoyer l'un après l'autre pour faciliter l'acquittement de leur solde, et le Conseil avait cru qu'ils finiraient par consentir à quelque diminution. Mais on leur en voulait, aujourd'hui, de ne pouvoir les payer. Cette dette se confondait, dans l'esprit du peuple, avec les trois mille deux cents talents enboîques exigées par Lutatius, et ils étaient, comme Rome, un ennemi pour Carthage. Les Mercenaires le comprenaient ; aussi leur indignation éclatait en menaces et en débordements. Enfin, ils demandaient à se réunir pour célébrer une de leurs victoires, et le parti de la paix céda, en se vengeant d'Hamilcar, qui avait tant soutenu la guerre...

Fiers d'avoir fait plier la République, les Mercenaires croyaient donc qu'ils allaient enfin s'en retourner chez eux, avec la solde de leur sang dans le capuchon de leur manteau. Mais leurs fatigues, revues à travers les vapeurs de l'ivresse, leur semblaient prodigieuses et trop peu récompensées. Ils se montraient leurs blessures ; ils racontaient leurs combats, leurs voyages et les chasses de leur pays. Ils imitaient le cri des bêtes féroces, leurs bonds. Puis vinrent les immondes gageures ; ils s'enfonçaient la tête dans les amphores, et restaient à boire sans s'interrompre, comme des dromadaires altérés. Un Lusitanien, de taille gigantesque, portant un homme au bout de chaque bras, parcourait les tables, tout en crachant du feu par les narines... ; d'autres se mettaient nus pour combattre, au milieu des coupes, à la façon des gladiateurs, et une compagnie de Grecs dansait autour d'un vase où l'on voyait des nymphes, pendant qu'un nègre tapait avec un os de bœuf sur un bouclier d'airain.

Dissertation anglaise.

1. The Rules of English versification, exemplified by Tennyson's Poems.
2. The Political Allegory and Satire in Gulliver's Travels.
3. What is meant by the phrase : « The Augustan School of English Poetry ? » Its chief characteristics and representatives.

*
* *

Histoire de la littérature française.

1. Les diverses conceptions dramatiques par lesquelles a passé le génie de Corneille.

2. De la place qu'on peut attribuer à J.-J. Rousseau dans le roman français au XVIII^e siècle.
3. Le théâtre d'Emile Augier.



Institutions.

1. Expliquer les termes *gens, familia, agnatio, cognatio*.
2. Examiner dans quelle mesure le Sénat de la République romaine peut être défini un pouvoir consultatif.
3. Les finances athéniennes aux V^e et IV^e siècles.

Littérature latine.

1. Apprécier l'influence qu'ont exercée sur la littérature latine les écoles de déclamation et les récitation.
2. Etudier les équivalents romains du journal et de la revue modernes.
3. L'éloquence judiciaire à Rome.



Philosophie; dogmatique.

1. Perception de la position de notre corps tout entier par rapport à la verticale. Perception des attitudes de nos membres.
2. La perception de la profondeur par le toucher et par la vue.
3. Rapport de la physiologie et de la psychologie.

Histoire de la philosophie.

1. La théorie des passions chez Descartes.
2. Qu'est-ce que le positivisme ?
3. La politique de Spinoza.



Histoire moderne.

1. La Révolution d'Angleterre de 1688.
2. Décrire l'organisation du gouvernement révolutionnaire en 1793 et 1794.
3. L'Allemagne de 1815 à 1830.

*
**

Géographie.

1. Expliquer sommairement, avec pièces à l'appui, les phénomènes d'hydrographie qui caractérisent les régions calcaires.
 2. La géographie physique des déserts.
 3. Les Alpes françaises.
-

BACCALAURÉAT.

Philosophie.

1. La solidarité sociale.
2. La sanction naturelle.
3. L'obligation morale.

Philosophie moderne.

1. Montrer l'influence du sentiment dans nos croyances.
2. Qu'appelle-t-on idées innées ? En quel sens peut-on admettre des connaissances innées ?
3. L'empirisme comme doctrine philosophique relative à l'origine de nos idées, des formes principales.

Philosophie.

1. Théories de la perception des couleurs.
2. Théories du sommeil et des rêves.
3. Analyse de la volition.

*
**

Géographie.

1. Marquer les étapes de la découverte des sources du Nil au XIX^e siècle.
2. L'Afrique orientale, étude physique.
3. La vie économique du monde méditerranéen.

*
* ***Littérature anglaise.****1. Thème.**

Flaubert, *Salammbo*, chap. I, depuis : « A mesure qu'augmentait leur ivresse... », jusqu'à : « ... tapait avec un os de bœuf sur un bouclier d'airain. »

Dissertations.

a) Agrégation et licence. — The Political Allegory et Satire in *Gulliver's Travels*.

b) Certificat. — The Character of Juliet in Shakespere's *Romeo et Juliet*.

Version.

Shelley, *Hymn to Intellectual Beauty*, 1-40.

Dissertations.

a) Agrégation. — The Clerkes Tale.

b) Licence. — What is meant by the phrase : « The Augustan School of English Poetry ? »

c) Certificat. — A French critic has said : « L'Anglais est doublé plutôt que double : c'est un Saxon armé à la Romaine ». Develop and Comment.

3. Thème.

Racine, *Les Plaideurs*, III, I. Depuis le début, jusqu'à : « Quand aura-t-il tout vu ? »

Dissertations.

a) Agrégation. — Sidney's *Astrophel et Stella*.

b) Licence. — Epic et Dramatic Blank Verse.

c) Certificat. — What do you think of the following statement : « The Critic ... is simply a farce in excelsis, designedly extravagant et chaotic, but all the more successful ? »

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

L'Église et l'État en France, depuis
l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

L'Église et les philosophes.

La querelle des jansénistes et des jésuites agita la France pendant soixante ans (1702-1762). Les jésuites finirent par succomber, comme nous le verrons bientôt; mais le véritable vaincu fut l'esprit religieux lui-même. Il y avait toujours eu en France une petite minorité de sceptiques. Pendant tout le xvii^e siècle, ils n'avaient trop osé se montrer; mais, dès la fin du règne de Louis XIV, on les voit s'émanciper; ils se démasquent sous la Régence.

Le système de Law, qui déplaça tant de fortunes et fit connaître à tous la puissance de l'argent, déséquilibra la France, en opérant dans la société un vaste mouvement de bascule, qui fit disparaître un grand nombre d'anciennes familles et éleva beaucoup d'hommes nouveaux. On s'aperçut qu'un grand seigneur dédoré ne faisait plus figure dans le monde, au lieu qu'un lourdaud bien muni d'écus avait ses flatteurs et ses parasites et voyait son alliance recherchée par ceux qui, la veille, auraient rougi de le connaître.

Les exemples scandaleux qui venaient de la cour, l'amour du

luxue et du plaisir, développé par tant d'enrichissements soudains, la lassitude où l'on était après le long règne des dévots, tout contribua à faire de la Régence une époque de folie et de libertinage. Le cynisme devint une force, l'escroquerie une profession. On trouva plaisir à se mépriser. Tout se tourna en chansons et en plaisanteries.

Quand la société voulut se rasseoir et reprendre ses vieilles habitudes d'ordre et de travail régulier, elle ne retrouva plus en elle-même les ressources morales d'autrefois. La vieille vie réglée, méditative et sérieuse, parut impossible aux gens qui avaient mené la vie nouvelle, tout en dehors, fiévreuse et vaine. Le charme était rompu ; le grand siècle était bien mort, c'étdit un autre âge qui commençait.

Et tandis que tout conspirait à ébranler le vieil édifice social, la fureur des partis compromettait la religion aux yeux de tous. Les interminables querelles des molinistes et des jansénistes, des acceptants et des appelants, des visionnaires et des convulsionnaires, la chasse aux billets de confession finirent par tuer la foi dans le cœur d'un grand nombre d'hommes. Le bien réalisé par l'Eglise restait considérable, la vertu restait grande dans le corps ecclésiastique, mais passait inaperçue, tandis que la niaiserie et l'extravagance s'étdaient au grand jour, et plus d'un homme raisonnable haussait les épaules devant les invectives des deux partis en se disant : « Ces gens sont aussi fous les uns que les autres ». Le maréchal de Saxe disait plaisamment que, s'il faisait prisonnière une armée de Tartares, il lui ferait quartier ; mais que, si une armée de théologiens lui tombait entre les mains, il les exterminerait jusqu'au dernier.

Au goût des questions théologiques, qui avait caractérisé l'âge précédent, le xviii^e siècle substitua la passion de la philosophie. En aucun temps, ce beau mot ne fut plus à la mode et plus diversement compris.

La philosophie du xviii^e siècle est, aujourd'hui, tenue en petite estime par les philosophes de profession. Les disciples de Kant et de Hegel, non plus que ceux d'Auguste Comte, ne consentent à reconnaître la moindre valeur philosophique à Voltaire et à Rousseau, à d'Holbach ou à Helvétius, à La Mettrie ou à Diderot. Seuls, Condillac et Condorcet conservent encore quelque renom de philosophes. La Harpe faisait du premier « l'esprit le plus juste et le plus lumineux de son siècle ». D'Alembert appelait le second « un volcan couvert de neige ».

Le dédain de nos contemporains pour la philosophie du xviii^e siècle vient de ce qu'ils se font de cette science une idée

tout à fait différente de celle qui avait cours avant la Révolution. Nous entendons par philosophie l'étude des phénomènes et des conditions de l'existence, et certains philosophes admettent comme légitimes les spéculations métaphysiques sur le pourquoi de l'existence et sur les caractères de l'absolu. Nous voulons que cette étude et même ces spéculations s'appuient toujours sur des données scientifiques, se conforment aux méthodes rationnelles d'investigation, et ne laissent que la moindre part possible au sentiment personnel du philosophe.

Tout autre était l'idée qu'un homme du xviii^e siècle se faisait de la philosophie. Voltaire ne voulait pas entendre parler de métaphysique et disait volontiers « qu'elle est à la philosophie ce que le galimatias est au style ». Peu lui importait de savoir d'où venait l'homme et où il allait ; il le prenait où il est et tel qu'il est, et se demandait quels peuvent être les meilleurs moyens de le rendre plus libre et plus heureux.

Voltaire voulait, en somme, comme Socrate, faire redescendre la philosophie du ciel sur la terre ; et les hommes qui se paraient du titre de philosophes pensaient, comme lui, que la philosophie devait tendre à la philanthropie comme à son but naturel et désirable.

La société, au milieu de laquelle ils vivaient, avait, comme toutes les sociétés humaines, ses qualités et ses défauts ; il n'était pas nécessaire d'avoir une imagination très vive pour se figurer un état politique et social plus satisfaisant pour la raison que celui de la France d'alors, soumise à un roi absolu, gouvernée par des castes privilégiées, exploitée par un bloc aristocratique, qui ne respectait rien en dehors de lui. L'inégalité vraiment choquante des lois, l'hypocrisie des mœurs, la mauvaise répartition des charges, la persistance de la misère et de l'ignorance au sein d'un grand pays déjà très civilisé attirèrent l'attention des philanthropes, qui furent amenés peu à peu à réclamer de grandes réformes politiques et sociales, au nom de la justice et de la raison.

Tandis que leur activité intellectuelle se tournait de ce côté, les sciences expérimentales commençaient à faire des progrès gigantesques et tendaient à donner à l'homme des notions de plus en plus exactes sur la structure générale de l'univers et sur les lois qui régissent les forces naturelles. La physique commençait l'étude de la vapeur et de l'électricité ; la chimie découvrait de nouveaux corps et pressentait les lois générales qu'allait bientôt formuler Lavoisier. L'histoire naturelle prenait dans toutes ses branches des développements inouïs, et Buffon traçait dans les *Epoques de la Nature* la première histoire scientifique du globe.

Tant d'idées nouvelles, éclatant à la fois, troublaient les cerveaux. Le monde naissait à la grande vie moderne, aspirait les premières bouffées d'air libre :

La moisson du travail tendait ses lourdes gerbes
Aux affamés du genre humain.

Des hommes, chaque jour plus nombreux, plus laborieux et, plus hardis, chantaient la foi dans le progrès et l'espoir dans l'avenir vengeur.

Si sceptiques que nous ait faits un siècle de révolutions, nous ne pouvons considérer sans une émotion sympathique cet âge d'or du monde moderne ; nous admirons le bel élan des vaillants hommes qui luttèrent pour la science et pour l'humanité ; nous saluons cette philosophie française qui eut le culte du progrès et de la liberté et qui s'imposa à l'Europe entière, nous faisant plus rois par l'esprit que Napoléon ne le fit jamais par la force des armes.

Mais, les philosophes trouvèrent devant eux le clergé comme ordre privilégié et comme gardien trop jaloux d'une orthodoxie trop étroite ; dès les premières années du siècle, les représentants de l'esprit nouveau considérèrent l'Eglise comme une puissance redoutable et tout près d'être hostile, et le temps ne fit qu'accentuer cette rivalité naturelle et la changer en une guerre déclarée, au grand dommage des deux partis et de la France.

Fontenelle, le premier, commença doucement à ébranler et à renverser l'autorité. Présente-t-il à l'Académie des Sciences l'éloge de Malebranche, il dira que « l'Académie passerait témérairement ses bornes en touchant le moins du monde à la théologie et s'abstient totalement de métaphysique, parce qu'elle est trop incertaine... ou, du moins, d'une utilité trop peu sensible. » — Parle-t-il des préjugés qui entrent parfois jusqu'en la religion, il s'affligera « qu'ils trouvent pour ainsi dire le moyen de se confondre avec elle, et de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en même temps quelque chose de sacré ; on ne peut convenir cependant qu'il serait plus raisonnable de démêler l'erreur d'avec la vérité que de respecter l'erreur mêlée avec la vérité ».

Les *Lettres persanes* de Montesquieu, parues en 1721, abondent en critiques contre les clercs. Elles sont mises, il est vrai, dans la bouche d'un mahométan, mais elles n'en sont ni moins fines ni moins acérées.

« J'entrai l'autre jour, dit Usbek, dans une église fameuse

« de Venise qu'on appelle Notre-Dame. Pendant que j'admirais
 « ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un
 « ecclésiastique que la curiosité y avait attiré comme moi.
 « La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession.
 « La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre
 « état, et ils ont raison ; cependant nous avons un rôle bien dif-
 « ficile à soutenir. Les gens du monde sont étonnants ; ils ne
 « peuvent souffrir notre approbation ni nos censures ; si nous
 « voulons les corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les
 « approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous
 « de notre caractère... Dès que nous paraissions, on nous fait
 « disputer. Une certaine envie d'attirer les autres dans nos
 « opinions nous tourmente sans cesse et est, pour ainsi dire,
 « attachée à notre profession. Nous troublons l'Etat, nous nous
 « tourmentons nous-mêmes pour faire recevoir des points de
 « religion qui ne sont point fondamentaux. » (L. 41.)

C'est déjà le langage d'un homme tout à fait dépourvu de foi. Il vante la tranquillité de la profession ecclésiastique, ce qui est une manière adoucie de parler de son inutilité ; et cette idée est si bien celle de Montesquieu qu'il enferme son ecclésiastique dans ce dilemme : ou il parle, et il est ridicule, ou il se tait, et il passe pour un homme au-dessous de son caractère ; il ne peut, ni dans un cas, ni dans l'autre, rendre service à la société. Mais bien plus, ces hommes, si tranquilles, sont tourmentés du désir d'imposer aux autres leurs opinions et troublent tout l'Etat de leurs disputes ; ils ne sont donc pas seulement inutiles ; ils sont nuisibles à la société.

Dans la lettre 85, Montesquieu pousse encore plus loin le scepticisme :

« Comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles
 « à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zèle ;
 « or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle que leur multi-
 « plicité ?... On a beau dire que l'intérêt du prince n'est pas de
 « souffrir plusieurs religions dans son Etat... Cela ne lui por-
 « terait aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune qui ne
 « prescrive l'obéissance et ne prêche la soumission. »

On peut voir, dans ce passage, une protestation indirecte contre les persécutions religieuses du dernier règne, et un appel à la liberté des cultes.

Il serait étonnant que Montesquieu n'eût point parlé des moines et de l'Inquisition :

« Les dervis, dit-il, (les moines) ont en leurs mains presque
 « toutes les richesses de l'Etat ; c'est une société de gens avarés,

« qui prennent toujours et ne rendent jamais. Ils accumulent
 « sans cesse les revenus pour acquérir des capitaux. Tant de
 « richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie; plus de circu-
 « lation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures. »
 (L. 117.)

L'Inquisition est exécutée en deux phrases : « Les Espagnols
 « qu'on ne brûle pas paraissent si attachés à l'Inquisition, qu'il y
 « aurait de la mauvaise humeur à la leur ôter. Je voudrais seule-
 « ment qu'on en établît une autre, non pas contre les hérétiques,
 « mais contre les hérésiarques... qui sont si dévots qu'ils sont à
 « peine chrétiens. » (L. 78.)

Tout l'esprit du siècle éclate déjà dans ces passages. Toutes les
 théories, sur lesquelles il va vivre, s'y trouvent en puissance.

Toutes les religions se valent, ce qui revient à dire qu'elles sont
 toutes fausses.

Elles ont cependant une utilité sociale, qui les recommande à
 l'attention des gouvernements.

Le clergé régulier est encombrant et inutile.

Le clergé séculier n'a qu'une utilité limitée et provisoire.

Le bien que font les religions est gâté, en grande partie, par
 le fanatisme qui les accompagne presque toujours et presque
 partout.

Ces idées, Montesquieu ne les hasarde encore qu'en les enve-
 loppant du vêtement léger et chatoyant de l'humour. Des esprits
 plus hardis vont bientôt les produire tout armées et en tenue
 de combat.

Il a été donné à un homme de représenter tout son siècle avec
 un éclat indicible. Le dix-huitième siècle s'appellerait le siècle de
 Voltaire, avec beaucoup plus de raison qu'on n'a donné le nom
 de Louis XIV au siècle précédent.

Voltaire est l'un des hommes qui ont eu le plus d'action sur
 leurs contemporains et sur la pensée de leur époque. Il y a des
 génies littéraires bien plus grands que lui, des philosophes bien
 plus profonds; il n'y a pas de personnalité littéraire et philoso-
 phique plus variée, plus puissante, ni qui se soit imposée plus
 complètement à son siècle.

Une pareille influence n'a pu appartenir qu'à un homme mer-
 veilleusement doué; mais, comme on domine les hommes autant
 par leurs défauts que par leurs vertus, l'influence de Voltaire
 s'explique au moins autant par les imperfections de son cœur
 que par l'éblouissante souplesse de son esprit. Voltaire a de
 fort grands côtés : une intelligence lucide et prompte, une verve
 endiablée, un sens très précieux des affaires, un jugement si

parfait qu'il paraît être chez lui la qualité dominante, si grande que soient, d'autre part, son talent et son esprit. Voltaire n'est pas dénué de sensibilité ; si la passion sincère n'est point son fait, il est du moins fidèle en amitié, indulgent pour ceux qu'il aime, et son plus grand plaisir est de se montrer bienfaisant. Avec tout cela, ce n'est cependant ni un très beau caractère ni un très grand cœur ; la vanité a tué en lui l'amour et même le respect d'autrui, et l'égoïsme le rend injuste, sitôt que son intérêt est en jeu. C'est le roi des intellectuels ; mais il ne vit que par la tête, et il excite parfois plus de surprise et de crainte que d'admiration ou de sympathie.

Fils d'un notaire au Châtelet et d'une femme de beaucoup d'esprit, Voltaire eut pour premier maître l'abbé de Châteauneuf, son parrain, qui le présenta, dès l'âge de treize ans, à la toujours belle Ninon de l'Enclos, âgée alors de quatre-vingt-cinq ans

« Sa maison était, nous dit-il, une espèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement et où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. Sa philosophie était véritable, ferme, invariable, au-dessus des préjugés et des vaines recherches. »

Nous ne serons pas plus surpris que M. Crouslé si Voltaire, formé par Ninon à la philosophie et à la vertu, n'eut pas dans la suite une philosophie très austère ni une vertu très rigide.

Ses maîtres du collège Louis-le-Grand, les Pères Porée, Tournemine, Brumoy et Thoulié, exercèrent sur son esprit une influence qui ne fut pas toujours très heureuse, mais ne surent pas le gagner à leurs doctrines ; il se fit surtout chez eux d'illustres amitiés, qui l'aidèrent plus tard à faire son chemin dans le monde.

Au cours d'un voyage diplomatique en Hollande, il se trouva dans un milieu protestant et libéral, où la France catholique et monarchique de Louis XIV était l'objet des plus amères censures ; le grand sceptique Pierre Bayle venait de mourir, son souvenir était encore dans toutes les mémoires et son *Dictionnaire historique et critique* dans toutes les mains. Ce fut là que Voltaire prit ses premières leçons de scepticisme.

En 1720, Voltaire, déjà célèbre par le succès d'*Œdipe*, et par quelques mois de captivité à la Bastille, fut présenté par un

parent de M^{me} de Tencin, à lord Bolingbroke, le célèbre homme d'Etat anglais, que les crises politiques de son pays avaient jeté en France, où il partageait son temps entre le plaisir et la philosophie.

En 1722, Voltaire était déjà assez philosophe pour entreprendre de convertir au scepticisme M^{me} de Rupelmonde, fille d'un maréchal de France, qu'il accompagnait en Hollande; mais le souvenir de la Bastille l'avait rendu prudent et l'*Epttre à Julie*, le premier monument de sa « liberté de penser », dit Condorcet, ne parut que nombre d'années après, et sous le nom de Chaulieu, mort depuis longtemps.

Une querelle avec le duc de Rohan l'ayant fait mettre de nouveau à la Bastille, Voltaire préféra l'exil à la captivité et partit pour l'Angleterre, où la vue d'un grand peuple libre l'enchantait.

Bolingbroke l'accueillit à bras ouverts et le mit en relation avec les plus beaux esprits de la Grande-Bretagne, Swift, Pope, Gay. Voltaire faillit faire la connaissance de Newton et apprit à connaître à fond Locke, dont l'*Essai sur l'Entendement humain* fut pour lui comme une révélation et lui inspira l'ambition de renouveler sur un si beau plan toute la philosophie française.

Descartes avait déjà célébré la toute-puissance de la raison, et n'avait admis d'autre critérium de la vérité que l'évidence; mais il avait soigneusement mis à part les matières de foi, auxquelles il s'était refusé à appliquer les procédés du raisonnement philosophique. Locke était allé beaucoup plus loin. Il avait donné la sensation et la réflexion comme bases à toutes nos idées et avait étendu son rationalisme pratique à toutes les branches de l'entendement. Tout avait été remis par lui en libre discussion.

Quelques années après son retour d'Angleterre, Voltaire publia sa petite pièce du *Mondain*, où il présentait l'apologie du luxe et du plaisir; comme il n'épargnait pas aux dévots les sarcasmes ni les attaques personnelles, il fut à son tour pris à partie très vivement, et enchérit dans sa *Défense du Mondain* sur toutes ses irrévérences et toutes ses témérités. Le *Mondain* fut déféré au Garde des Sceaux, et Voltaire alla passer quelques mois en Hollande, « fuyant les hommes, disait-il, parce qu'ils sont méchants. » (1736.)

En 1741, nouveau coup d'audace. Voltaire commence sa croisade contre le fanatisme, et pour pouvoir dire tout le mal qu'il pense des religions positives et de leurs fondateurs, il met en scène *Mahomet*; la pièce est jouée à Lille. Il pousse l'audace jusqu'à faire donner une représentation chez l'intendant « en faveur « du clergé qui a voulu absolument voir un fondateur de religion ».

En 1742, la tragédie est représentée à Paris, devant les ministres, et, dans le premier moment, tous déclarent avec Fleury que la pièce « est écrite avec toute la circonspection convenable et qu'on « ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet ». A la réflexion, des gens plus clairvoyants s'avisent que, sous le bur-nous et le turban de l'Islam, ce pourrait bien être le christia-nisme lui-même qui fût en scène : le procureur général, Joli de Fleury, écrit que l'auteur est « un scélérat à faire brûler » ; les ministres, effrayés de tout ce bruit, interdisent la pièce, et Vol-taire, plus audacieux que jamais, dédie sa tragédie interdite au pape Benoît XIV... qui l'en remercie courtoisement.

Mais la leçon a été dure : Voltaire ne va pas s'aventurer de si tôt à toucher d'aussi près aux idées religieuses. C'est la période la plus troublée de sa vie ; il essaie de devenir officiel, il est historiographe de France, gentilhomme de la Chambre en expectative, courtisan de M^{me} de Pompadour, favori du roi de Prusse.

Son séjour à Berlin lui enlève les derniers scrupules qui pou-vaient lui rester. Frédéric II a été le créateur de la Prusse, le plus grand capitaine de son siècle, et les Allemands vénè-rent en lui un des fondateurs de l'Allemagne ; mais il n'y eut jamais âme plus froide ni cœur plus sec que ce roi, « moitié « César et moitié Trissotin ». A son école, Voltaire acheva de prendre en mépris l'espèce humaine, tandis que les flatteries de Frédéric II exaltaient encore son orgueil et son égoïsme.

Au retour de Prusse, il s'installa à Ferney et fit de sa résidence une sorte de capitale intellectuelle. Roi casanier, il recevait des ambassades, renvoyait des lettres et se vantait d'avoir un « bre-lan de rois » dans son jeu.

Bien établi sur la frontière de trois pays, redouté des plus redoutables puissances, il crut pouvoir reprendre l'offensive et, en 1759, jeta au monde ce magnifique pamphlet qui a nom *Candide*. Jamais on n'a offert à l'homme pareil verre d'absinthe, jamais on ne lui a présenté en riant un miroir où il se soit vu si ressemblant et si prodigieusement laid. Et tandis qu'il s'y regarde, stupéfait de se trouver si bête et si hideux, il semble que Voltaire soit encore derrière lui à se gausser diabolique-ment de ses illusions, de ses enthousiasmes, de ses amours et de ses croyances.

Le succès de *Candide* ralluma toute la verve de Voltaire, qui se mit à dauber avec la plus extrême malice les rédacteurs du *Journal de Trévoux*, les deux frères de Pompignan et le jour-naliste antiphilosophe Fréron. Il le mit en scène dans l'*Ecos-saise*. La représentation de cette pièce fut une bataille entre les

philosophes et les dévots. Les philosophes restèrent vainqueurs, grâce à leur savante organisation et à la force de leurs poumons.

Quand il eut réussi à réhabiliter Calas, Voltaire, au comble de la gloire, se mit à dogmatiser. Ce n'était pas assez pour lui d'avoir combattu et persillé ce qu'il appelait le fanatisme ; à la place de la vieille religion, qu'il déclarait impropre à faire désormais le bonheur des hommes, il en voulait prêcher une nouvelle, et l'annonça au monde dans le *Sermon des Cinquante*, qu'il attribuait généreusement à un père jésuite. Il publia un peu plus tard le *Testament de Jean Meslier*, curé philosophe d'Etrépigny-en-Champagne. Il donna un *Dictionnaire portatif*, qu'il appelait « la Raison en alphabet » et où il concentra toutes ses railleries et toutes ses attaques contre les religions positives. Il écrivit l'*Eloge de la Raison* et la tragédie des *Guèbres*, où il célébrait ses propres doctrines et prêtait aux adorateurs du feu toutes les sagesse et toutes les vertus.

La religion de Voltaire est le pur déisme, réduit à l'affirmation de l'existence de Dieu, à la pratique d'un culte très simple et de la philanthropie. Il serait très facile de prouver que le meilleur de cette religion vient en droite ligne de l'Evangile.

Ce qui gâte, à nos yeux, la religion de Voltaire, c'est qu'il a commencé par railler et insulter les religions antérieures à sa philosophie et les a jugées avec un parti pris si manifeste qu'il nous donne toutes les envies du monde de lui refuser à notre tour notre sympathie et notre confiance.

C'est aussi qu'il ne s'est jamais fait de la religion une idée ni très haute ni très sérieuse.

Divisant le monde en une petite élite de philosophes éclairés et une multitude innombrable d'imbéciles, d'ignares et de fous furieux, il lui venait souvent à l'idée que le catholicisme, avec tous ses défauts, était tout justement ce qu'il fallait à cette multitude. Il avait fait construire une église à Ferney, avec l'orgueilleuse devise : *Deo erexit Voltaire*. Il y suivait les offices et s'y faisait encenser comme seigneur du lieu. On l'y vit même faire dévotement ses pâques, pour donner le bon exemple à ses vassaux. Il osa même, un jour, monter en chaire, et prononça un sermon sur le vol, où se révéla son âme bourgeoise de propriétaire et de capitaliste inexorable.

Il trouvait, en somme, la philosophie excellente pour lui-même et quelques hauts esprits, et la religion « bonne pour le peuple ». Sa théorie n'est pas morte avec lui et fait, encore aujourd'hui, le fond de la religion d'un grand nombre de gens.

Voltaire nous a retenus longtemps, parce qu'il incarne son siècle tout entier ; il nous faut placer maintenant, à côté de sa philosophie religieuse, celle de son rival Jean-Jacques Rousseau.

Infiniment moins sympathique que Voltaire, esprit trouble, cœur troublé, plébéien ambitieux et jaloux, puritain voluptueux, orgueilleux égalitaire, Rousseau eut, au fond, l'âme bien plus religieuse que la plupart des hommes de son temps. Il connaissait la Bible, la lisait et la goûtait ; il admirait la nature et lui trouvait une voix, quand personne ne s'avisaient seulement de la regarder ; il y sentait éparse une bonté qui le ravissait, il allait en la compagnie des arbres et des rochers se consoler des bassesses et de la méchanceté des hommes, et de la nature son âme montait jusqu'à Dieu.

Dans la *Confession du Vicaire Savoyard*, il résume avec art et avec force tous les arguments qui ont été présentés contre la révélation. Après avoir fait ainsi table rase des doctrines dont il ne veut plus, il tire du progrès même de ses idées la notion de l'Être suprême et affirme, comme d'indiscutables axiomes, la volonté intelligente en Dieu et le libre arbitre en l'homme. Il affirme que le mal physique « ne serait rien sans nos vices et que le mal moral est incontestablement notre ouvrage ». C'est à la nature qu'il demande le secret de la volonté divine, c'est à l'homme simple, tel que la nature l'a fait, qu'il prête toutes les vertus, et, comme la passion est dans la nature, il en proclame la légitimité absolue, sans voir qu'il ruine par là toute sa morale et qu'il introduit l'anarchie dans son temple.

Singulier mélange de christianisme et de paganisme, la doctrine de Rousseau manque de consistance, et il a cru cependant l'avoir établie sur des bases si solides qu'il ne l'a jamais modifiée, lui qui se corrigeait sans cesse, et qu'il a prétendu l'imposer à ses disciples, tout comme Calvin, qui niait l'autorité des Pères, mais défendait qu'on niât la sienne.

Voltaire et Rousseau sont restés déistes l'un et l'autre. D'autres philosophes poussèrent jusqu'au matérialisme et à l'athéisme.

La Mettrie, médecin des Gardes Françaises, écrivit l'*Histoire naturelle de l'âme* (1745), l'*Homme-machine* et l'*Homme-plante* (1748) et fit de la pensée une simple propriété de la matière organisée.

Le fermier général Helvétius, dans son livre de l'*Esprit* (1758), le baron d'Holbach dans son *Système de la Nature* (1770) professèrent nettement l'athéisme, mais comme une doctrine aristocratique, qu'il ne convenait point de répandre dans les foules.

Enfin Diderot, tour à tour déiste et athée, et avant tout litté-

rateur et artiste, résume en lui toutes les influences de son siècle. Il ne pouvait voir passer une procession, « entendre ce chant « grave et pathétique, sans que ses entrailles n'en aient tressailli « et que les larmes ne lui soient venues aux yeux. »

Il a écrit un *Traité de la suffisance de la religion naturelle*. Il s'écrie : « Les hommes ont banni d'entre eux la Divinité ; ils « l'ont reléguée dans un sanctuaire ; les murs d'un temple « bornent sa vue ; elle n'existe point au delà. Insensés que vous « êtes ! Détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées ; « élargissez Dieu ; voyez-le partout où il est, ou dites qu'il n'est « point. »

Et tantôt il niait Dieu, tantôt le voyait, comme Spinoza et comme les plus religieux des hommes dans tout l'univers.

Bien plus hardi qu'eux tous fut Jean Meslier, curé d'Etrépigny et de But-en-Champagne, qui se laissa mourir de faim en 1733, pour n'avoir pu obtenir justice contre un seigneur coupable d'avoir maltraité quelques paysans.

Jean Meslier est un révolté, que le spectacle des abus sociaux a rendu presque enragé. Doux aux pauvres et de mœurs austères, il est surtout frappé de l'immense contradiction qui existe entre la doctrine du Christ et la société au milieu de laquelle il vit. Il ne voit autour de lui que tyrannie et violence, et ce régime odieux n'est maintenu que par la crainte religieuse ; le clergé, qui devrait se ranger du côté des humbles et des pauvres, s'est mis du parti des superbes et oppresseurs. Meslier en conclut que la religion n'est point vraie, et doit tomber, pour que tombe en même temps tout ce qui s'appuie sur elle.

« Les gouvernements, dit-il, établissent par toute la terre un « détestable système de mensonge et d'iniquité, tandis qu'ils « devraient s'appliquer uniquement... à établir partout ce règne « de la paix, de la justice et de la vérité, qui rendrait tous les « peuples heureux ».

Meslier en conclut que les politiques ne valent pas mieux que les clercs.

« Les Empires ont été fondés par des bandits ; les nobles qui se « glorifient de leur origine devraient en rougir. On fait peur du « diable aux pauvres gens ; mais il n'y a point pour eux de plus « véritables ni de plus méchants diables que les nobles, les oisifs, « les gens de justice et les moines ; c'est à cause de ce nombre « immense de fainéants que le peuple est réduit à une affreuse « misère ».

Meslier en conclut que les aristocrates de tout genre ne valent pas mieux que les politiques et que les clercs.

Il signale la propriété comme un abus monstrueux, et voit dans la cupidité la source de tous nos maux : « Les uns n'ont qu'à s'amuser et vivent comme dans une espèce de paradis, tandis que les autres travaillent et peinent comme dans un enfer ; souvent il n'y a qu'un petit intervalle entre ce paradis et cet enfer, car souvent il n'y a que le travers d'une rue, ou l'épaisseur d'une muraille ou d'une paroi entre les deux. »

Meslier n'aime pas mieux les riches que les aristocrates, les politiques et les clercs.

Il ne voit de remède aux maux de l'humanité que dans une révolution générale et un bouleversement complet de la société.

Il termine son testament par ces mots amers et désespérés : « Je hais et déteste effectivement toute injustice, et toute iniquité. Je ne prends déjà presque plus de part à ce qui se fait dans le monde. Les morts avec lesquels je suis sûr d'aller ne s'embarrassent plus de rien et ne se soucient plus de rien. Aussi ne suis-je guère plus que rien et bientôt je ne serai rien. » (A. Lichtenberger, *Le Socialisme au XVIII^e siècle.*)

Ce loup enragé fit peur à son siècle. Son testament manuscrit, rédigé par lui en triple exemplaire, fut copié par des philosophes, et se vendit jusqu'à dix louis à Paris. Voltaire en édita quelques fragments où l'Eglise était particulièrement malmenée. L'œuvre entière du curé anarchiste n'a paru qu'en 1864 à Amsterdam, en 3 volumes in-8°.

Le grand ouvrage de la philosophie du xvii^e siècle a été l'Encyclopédie.

Tout le monde connaît — de réputation — ce grand dictionnaire des sciences, des lettres et des arts, qui parut de 1751 à 1772 et qui compte 17 volumes de texte et 8 volumes de planches.

On sait que la publication n'alla pas toute seule, et qu'à deux reprises, en 1752, après le deuxième volume, en 1759, après le septième, l'Encyclopédie faillit être supprimée ; on sait qu'elle eut contre elle le dauphin et les princesses, les jansénistes, les jésuites, les parlements et Fréron.

On sait que Diderot en écrivit le *prospectus*, que d'Alembert composa pour elle un *discours préliminaire*, que Rousseau y écrivit sur la musique et que Voltaire y travailla.

On sait moins comment il se fit que la publication de ce dictionnaire devint un des gros événements du siècle, pourquoi tant d'ennemis s'acharnèrent après lui et comment son achèvement apparut à tout le monde comme une victoire décisive de la philosophie.

L'idée première de l'Encyclopédie n'avait rien de subversif ni de révolutionnaire. Composer un recueil de renseignements universels, assez concis pour rester maniable, assez développé pour être utile ; faire tenir sur un rayon de bibliothèque un résumé de toutes les connaissances de l'esprit humain, de toutes les découvertes et de toutes les applications des sciences, c'était un dessein de tous points excellent, auquel il semble que tout le monde aurait dû applaudir. Leibnitz réclamait un pareil ouvrage dès la fin du xvii^e siècle. Un Anglais, Ephraïm Chambers, avait publié à Londres, en 1727, une *Encyclopédie des Sciences et des Arts*, qui atteignait en 1743 sa cinquième édition.

Mais Diderot et d'Alembert ne voulurent pas se contenter de réunir une masse incohérente de notions diverses sur toutes sortes de sujets ; ils voulurent que tous ces articles épars ne fussent que les parties d'un grand ensemble, que les pierres d'un grand édifice ; ils voulurent que cet édifice fût le plus beau monument qu'on eût encore élevé à la philosophie ; pour traduire leur idée en notre langage, ils imaginèrent de laïciser la science, et de la présenter à l'attention et à l'admiration des hommes sous le seul patronage de la raison. Leur œuvre ne fut pas seulement une œuvre de patience et d'érudition, ce fut une œuvre de propagande et de combat. De là son retentissement, son succès, son influence. De là aussi ses malheurs, les passions qu'elle souleva, l'oubli où elle est tombée aujourd'hui.

Dans le *Discours préliminaire*, d'Alembert esquisse un tableau des progrès de l'esprit humain dans les trois derniers siècles. Il a contre le Moyen Âge toutes les préventions des philosophes ; il n'y voit que barbarie et que ténèbres. L'histoire de la civilisation ne recommence pour lui qu'avec la résurrection de la culture antique. Le seizième siècle est tout à l'érudition, le dix-septième appartient aux lettres et le dix-huitième à la philosophie.

Voilà donc, dès le début, le caractère de l'œuvre bien indiqué ; d'Alembert invite son lecteur « à faire le tour du monde littéraire et scientifique, sous la conduite de la philosophie ». Pour montrer les rapports qui relient entre elles toutes les disciplines, il dresse un *arbre encyclopédique*, d'après les idées de Bacon, de Locke et de Condillac, et montre par là comment on peut « descendre des premiers principes d'une science ou d'un « art à ses conséquences les plus éloignées et remonter de ses conséquences les plus éloignées à ses premiers principes, et passer « imperceptiblement de cette science ou de cet art à un autre ». — Il trace ainsi le schéma rationnel de l'entendement humain, expose les lois de l'évolution des facultés et de leur transformisme.

Les matières de foi ne pouvaient logiquement entrer dans un pareil cadre ; mais, à l'époque où parut l'Encyclopédie, il était impossible de ne pas les inscrire dans son programme, et même s'il eût pu les omettre sans danger, il n'est pas sûr que d'Alembert y eût consenti, car il voulait avoir occasion de les passer en revue et de les soumettre, elles aussi, à la critique de la raison. Le Moyen-Age avait dit que la philosophie est la servante de la théologie ; le dix-huitième siècle renversait la proposition et faisait de la théologie l'humble suivante de la philosophie triomphante et superbe.

Pour d'Alembert, la sensation et la réflexion sont les sources uniques de nos idées ; le besoin est le seul principe de notre activité ; l'utilité, la seule règle de notre conscience ; le progrès intellectuel résulte de la culture du moi, le progrès moral résulte de la sociabilité. La religion « sert de supplément » à ces données rationnelles, et, par l'aide qu'elle prête au progrès social, elle est « utile » et mérite les respects du philosophe ; mais à condition qu'elle n'empiète pas sur les droits de la philosophie.

« Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la religion révélée se réduit », d'après d'Alembert. Il laisse à l'Eglise l'enseignement du dogme et de la morale et l'administration du sanctuaire, il donne à la philosophie pleine indépendance dans tout le champ de la spéculation, pleine royauté sur l'intelligence et l'activité humaines, et il espère bien — sans le dire — qu'un jour viendra où la philosophie chassera la religion de son dernier domaine.

On comprend, dès lors, pourquoi les hommes de foi prirent l'alarme, et pourquoi jésuites et jansénistes s'accordèrent pour attaquer l'Encyclopédie.

Cette lutte de vingt ans est un des épisodes les plus curieux du dix-huitième siècle. Chaque parti y déploya une égale passion, et parfois une égale mauvaise foi. Les jésuites désiraient ardemment mettre la main sur l'Encyclopédie. Quand ils eurent réussi à l'arrêter, après le second volume, ils cherchèrent à s'emparer des papiers de Diderot, pour profiter de l'immense travail déjà accompli et démarquer son linge à loisir.

Du côté des philosophes, on s'ingénia avec un art consommé à glisser partout les nouvelles doctrines, sans avoir l'air de toucher aux anciens dogmes ; on fit de la casuistique philosophique à toutes les pages.

Les deux partis firent appel à toutes les intrigues. Les dévots eurent pour eux le dauphin. Les philosophes eurent pour eux M^{me} de Pompadour, dont les jésuites avaient eu l'imprudence de repousser les avances.

Le danger commun ne put réconcilier les jansénistes avec les jésuites ; ces derniers firent naufrage en pleine crise encyclopédique, et leur défaite fut une nouvelle victoire pour les philosophes.

Les encyclopédistes, au contraire, se groupèrent autour de l'œuvre commune, apprirent à marcher ensemble, à combattre sous la même discipline et pour un même but, et cette union du parti assura son triomphe.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur le champ de bataille, on ne tarde pas à reconnaître que l'armée philosophique a pour elle l'élan et l'enthousiasme ; les hommes qui la composent ont une volonté forte, une persévérance à toute épreuve, ils espèrent « changer la façon commune de penser ». Ils regardent vers l'avenir et croient qu'il est à eux.

Dans l'autre camp, on reste sur la défensive, on ne songe qu'à maintenir la situation acquise, à garder les postes déjà conquis ; on parle plus volontiers du passé que du présent, on n'ose regarder l'avenir.

Et les deux partis se valent pour la haine qu'ils se portent mutuellement. Des deux côtés on s'insulte, on se vilipende, on se calomnie. Il y aurait entre ces opinions extrêmes un terrain d'action commune. Les hommes du dogme et les hommes du raisonnement pourraient s'accorder pour travailler ensemble à toutes les œuvres philanthropiques. Ni les uns ni les autres ne veulent en entendre parler. Chacun n'a qu'une affaire : combattre l'adversaire. Le bien ! on y arrivera plus tard, quand on sera seul maître du champ.

Les philosophes anathématisent le fanatisme et prêchent la tolérance. Attendez qu'ils soient tout-puissants, vous les verrez aussi persécuteurs que le furent jamais leurs ennemis. La tolérance et la liberté paraissent être pour l'humanité un mirage qui recule devant elle à mesure qu'elle croit s'en approcher.

On s'est demandé si l'Encyclopédie seule a groupé les philosophes du dix-huitième siècle, et s'il ne faut pas faire une place à côté d'elle à une société secrète, dont le nom commence à apparaître alors dans notre histoire, la franc-maçonnerie.

Sous ce nom, emprunté à des associations ouvrières du Moyen Age, se formèrent en Angleterre, vers 1717, des sociétés libérales et philanthropiques qui ne tardèrent pas à se multiplier. En 1721, la première loge française fut établie à Dunkerque. En 1726, Paris eut la sienne. La franc-maçonnerie s'installa à Bordeaux en 1732, à Toulouse en 1734 et à Brioude en 1744.

La Loge de Brioude, placée sous le vocable de Saint-Julien, com-

prenait parmi ses membres bon nombre de gentilshommes et plusieurs chanoines du Chapitre noble de Saint-Julien de Brioude. On trouve encore en Auvergne une loge Saint-Genès à Thiers (1777), une loge Saint-Vincent à Saint-Flour (1788), des loges Saint-Maurice, Saint-Michel et Saint-Hubert à Clermont.

La loge Saint-Maurice de Clermont comptait, en 1786, dix officiers nobles, parmi lesquels le comte de Clermont-Tonnerre, maître de camp au régiment Royal-Navarre cavalerie.

La loge de Saint-Michel de la Paix de Clermont fit célébrer en 1786, dans l'église des Jacobins, un office pour le repos de l'âme du respectable frère trésorier qui venait de mourir.

Ces détails prouvent qu'à cette époque la franc-maçonnerie française n'avait aucun caractère antireligieux.

Voici, d'autre part, des faits qui prouvent qu'elle n'avait aucun caractère révolutionnaire.

La franc-maçonnerie anglaise fut introduite en France par lord Dervent Waters, l'un des gentilshommes les plus dévoués aux Stuarts. Le prétendant Charles-Edouard la prit sous sa protection. Le duc d'Antin, favori de Louis XV, en accepta la grande maîtrise en 1738. Le comte de Clermont-Tonnerre l'accepta après lui en 1743. Le duc de Chartres la prit en 1771. Les frères de Louis XVI et Louis XVI lui-même firent partie de la franc-maçonnerie.

Pendant la Révolution, les loges disparurent presque toutes, dès le début de la tourmente. Composées surtout de nobles et de bourgeois, délibérant à huis clos, faisant de la politique académique, elles disparurent devant les clubs, remplis d'artisans et d'ouvriers, délibérant publiquement et touchant aux questions les plus actuelles et les plus brûlantes.

A Dinan, en 1793, le représentant du peuple Le Carpentier supprima la loge « comme excitant la suspicion et ne pouvant être « tolérée sous un régime républicain, où la liberté est devenue un « bien commun, dont la jouissance n'a pas besoin des ombres du « mystère » (Arrêté du 7 floréal an II) (1).

Nous ne dirons pas, avec M. Paul Janet, que le rôle de la franc-maçonnerie au XVIII^e siècle a été nul ; mais nous pensons avec M. Rambaud qu'il a été un peu exagéré.

Il est curieux cependant de constater que, sous la forme absolument anodine qu'elle revêtait alors, la franc-maçonnerie était déjà vue d'un très mauvais œil par l'Eglise.

(1) Cf. Francisque Mège, *Les populations de l'Auvergne au début de l'année 1789*. — Clermont-Ferrand, 1905.

Clément XII l'avait condamnée par la bulle *In eminenti* du 28 avril 1738, et Benoît XIV par la bulle *Providas Romanorum pontificum* du 18 mai 1751.

Philippe V, roi d'Espagne, condamnait les francs-maçons aux galères, et Ferdinand VI destituait tout fonctionnaire coupable de s'être affilié à une loge maçonnique.

En France, les bulles pontificales n'empêchaient pas le pieux Louis XVI d'être affilié à la franc-maçonnerie, et ce simple fait en dit plus que tous les discours sur l'indépendance à peu près complète de la société française d'alors vis-à-vis du Saint-Siège. On se saluait encore ; on ne se parlait déjà plus.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

La première « Philippique » (suite et fin).

Je continue, aujourd'hui, l'étude de cette admirable *Philippique* que Démosthène prononça, je vous le rappelle, en 351, tout jeune encore, puisqu'il avait alors à peine trente-trois ans.

A la fin de ma dernière leçon, je vous montrais dans l'exorde de cette harangue les traits caractéristiques de l'éloquence du jeune orateur. Nous avons noté d'abord une grande confiance en soi, qui se manifestait dès les premières paroles, sans exclure d'ailleurs une certaine modestie dans la forme ; ensuite, une espérance invincible, l'espérance optimiste qui est nécessaire aux hommes d'action ; enfin, une façon de raisonner d'apparence paradoxale, mais forte au fond, sans rien de sophistique, et destinée seulement à éveiller l'attention des auditeurs en piquant leur curiosité.

Tels sont les traits principaux du caractère même de Démosthène que nous avons relevés dès le début de cette étude. Puis nous avons conclu, en disant que ce mélange heureux de verve et de bon sens, de psychologie et de dialectique, faisait l'intérêt permanent, éternel, de cet exorde fameux.

Aujourd'hui, nous allons retrouver les mêmes caractères dans les parties de cette harangue qu'il nous reste à examiner. Nulle part, l'éloquence de Démosthène n'est plus parfaite. Il est déjà en possession des idées directrices de sa politique. Mais, comme il est dans la force de l'âge, il a encore l'enthousiasme ardent, l'optimisme convaincu, qu'il ne perdra que bien plus tard. Voilà pourquoi la première *Philippique* est un chef-d'œuvre ; aussi vous demanderai-je la permission d'insister un peu.

*
**

Nous nous étions arrêtés, la dernière fois, aux paragraphes dans lesquels Démosthène, après avoir montré les raisons des succès de Philippe, essaya de prouver aux Athéniens que leur volonté peut encore tout contre lui :

« Cette brillante fortune, s'écrie-t-il, ne saurait être éternelle : elle n'est pas enchaînée à cet homme comme à un dieu. Non, non ! parmi ceux qui paraissent les plus dévoués à son service, il en est qui le détestent, qui le craignent, qui lui portent envie... Mais tous se taisent, comprimés par la peur : il faudrait une issue, que votre indolence ne donne malheureusement pas. O Athéniens ! il est temps de secouer cette indolence funeste. Voyez jusqu'où va l'arrogance de cet homme : il ne vous laisse pas le choix entre la paix et la guerre : il menace, il tient, dit-on, d'insolents discours. Jamais content de ce qu'il a, il envahit sans cesse de nouveaux territoires ; tandis que vous êtes tranquillement assis, il vous enveloppe, et bientôt, peuple temporisateur, vous serez sous ses filets. »

Ici, relevons un nouveau trait de l'éloquence de Démosthène. Le développement sur l'insolence de Philippe reviendra à plusieurs reprises dans la harangue. Nous le retrouverons un peu plus loin. Est-ce du désordre ? C'est, en tout cas, un désordre volontaire, qui provient de l'intention qu'a l'orateur de démontrer sa thèse avec vigueur. Il sait que, pour faire pénétrer une idée dans l'esprit de la foule, il faut l'y enfoncer à coups répétés. Elle ne peut être comprise et ne peut s'imposer que si elle est parfaitement claire, et elle n'est claire que si elle vient, comme périodiquement, frapper les oreilles des auditeurs. Homme d'action, il n'hésite donc pas à répéter les mêmes idées sous plusieurs formes, pourvu que le bénéfice de cette négligence et de ce désordre apparents assure le triomphe de ces idées.

Après le développement sur l'insolence de Philippe, viennent des exhortations morales à l'adresse des Athéniens :

« Quand donc, Athéniens, s'écrie-t-il, quand ferez-vous votre devoir, et qu'attendez-vous ? Quelque événement nouveau ? ou même, justes dieux ! quelque nécessité qui vous contraigne ? Mais, alors, que faut-il penser de ce qui arrive ? Pour des hommes libres, la plus pressante nécessité, n'est-ce pas le déshonneur ? » (§ 10.)

L'appel est ici pressant et direct, et vous en voyez la grandeur morale. Remarquez, d'ailleurs, que l'argument auquel a recours

Démosthène est emprunté à la conscience ordinaire du peuple ; il n'a rien d'abstrait, de platonicien ; il n'est pas tiré d'une théorie philosophique : les plus humbles citoyens peuvent le comprendre. Il suffit, pour cela, d'aimer la liberté et d'aimer l'honneur. Même dans ses exhortations, qui sont pourtant si élevées et si belles, Démosthène sait donc se souvenir qu'il parle au peuple, il sait rester orateur et ne pas s'aventurer dans l'abstraction et l'a priori des systèmes.

Suit un tableau de mœurs, où nous est révélée la vie athénienne de tous les jours, vie où les nouvellistes jouent un grand rôle. Ces Athéniens sont de grands enfants : ils ne songent qu'à bavarder et à s'amuser, et un rien les amuse. Ils se réunissent sur la place centrale de leur ville, sur l'*agora*, et, là, ils se promènent et ils causent. Le soir, quand ils s'en reviennent, ils sont satisfaits d'eux-mêmes : ils croient avoir résolu les questions politiques en causant, et ils s'imaginent que c'est ainsi qu'on sauve la république. Démosthène proteste contre ces habitudes funestes :

« Voulez-vous, dites-moi, aller toujours par la place publique, vous demandant les uns aux autres *Eh ! bien, que dit-on de nouveau ?* — Eh ! que se peut-il trouver de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui triomphe d'Athènes et domine en Grèce ? — *Philippe est-il mort ?* — *Non, mais il est malade.* — Mort ou malade, que vous importe ? Si celui-ci mourait, vous vous en feriez bientôt un autre par votre indolence. » (§§ 10-11.)

Tout cela est admirable par la vivacité et la familiarité du ton ; Athènes revit dans ces lignes. On assiste à une scène prise sur le vif par un homme qui en est indigné. Aussi remarquez le cri de passion par lequel elle se termine : « *Si celui-ci mourait, vous vous en feriez bientôt un autre par votre indolence.* » Dans ce cri éclate au grand jour le fond même de l'âme de Démosthène : c'est l'homme d'action et le patriote qui le poussent.

C'est sur cette peinture de mœurs et sur ce cri que se termine l'exorde proprement dit.

*
* *

Démosthène arrive alors à ce qui constitue l'objet propre de son discours, à l'exposé des mesures militaires et financières par lesquelles les Athéniens pourront repousser la puissance croissante de Philippe. Dans cette première partie, nous allons trouver des conseils précis et pratiques. Ce n'est pas un orateur chimérique qui se fait entendre : Démosthène est loin de se payer de mots. Il a l'esprit net, exact ; il a étudié pour la circonstance les voies

et moyens, et dans le plus grand détail. C'est en homme d'affaires qu'il parle. Pourtant, ne croyez pas que l'exposé des mesures qu'il préconise va être didactique et froid. Il l'entremêle de tableaux de mœurs ; il l'entrecoupe d'adjurations pressantes, d'exhortations morales, si bien que la première partie de cette Philippique, loin d'être sèche et ennuyeuse, est remarquable au contraire tantôt par sa verve et sa familiarité, tantôt par l'élévation des idées et des sentiments.

Au moment de commencer son exposé, Démosthène éprouve le besoin de faire une petite préface. Il la fait courte, mais il la croit nécessaire. Il annonce qu'il va proposer au peuple des mesures longuement méditées. Il sait qu'on s'étonnera de leur modération : il demande, en effet, peu d'hommes, peu de vaisseaux, peu d'argent. Il tient à prévenir cet étonnement, et il demande à être écouté avant d'être jugé :

« Quelles mesures sont à prendre, efficaces et promptes ? C'est ce que je vais tâcher d'exposer, non sans vous faire à tous une prière : ne jugez qu'après avoir tout entendu ; jugez, mais ne pré-jugez pas. » (§ 14.)

Et, là-dessus, il entre dans le détail de son projet. L'indication des forces qu'il juge nécessaires pour arrêter les progrès de Philippe commence au § 16. Il ne demande pas des forces considérables, dont la mention fait bien sur les « lettres d'envoi », mais qui ne sont jamais mises sur pied. Démosthène connaît son public : il n'ignore pas que les Athéniens votent toujours ; il n'ignore pas non plus qu'ils ne se conforment jamais à leurs votes dans la pratique. Pour la circonstance, qu'ils changent de conduite. Il leur demandera un minimum de sacrifices ; mais, au moins, qu'ils ne se contentent pas de les promettre : qu'ils veuillent bien aussi les accomplir. Qu'on vote moins, mais qu'on fasse tout : telle est sa maxime.

Il indique donc tout ce qu'il juge nécessaire en fait de fantasins, de cavaliers, de chevaux, de navires et d'armes. Pour tout, il donne des chiffres :

« Qu'on ne me parle ni de dix mille ni de vingt mille mercenaires, admirables armées dans les lettres qui les annoncent. Ce qu'il faut, c'est une armée d'Athènes... Je veux des citoyens en petit nombre, mais il faut que ce petit nombre se compose de citoyens... Toute notre armée n'ira pas au delà de deux mille hommes ; mais, dans ce nombre, je veux cinq cents Athéniens. Quant à l'âge du service, fixez-le comme vous l'entendrez ; la durée également ; pas trop longue pourtant, afin que chacun serve à son tour, et que l'un succède à l'autre. Pour le reste,

ayez des mercenaires, j'y consens. Ajoutez deux cents cavaliers, parmi lesquels cinquante Athéniens au moins, servant aux mêmes conditions que les gens de pied. »

Comme vous le voyez, dans ce passage, la préoccupation constante de Démosthène est d'amener ses concitoyens à prendre eux-mêmes les armes pour la défense de leurs intérêts et de leur grandeur. Mais d'où vient, chez lui, cette préoccupation ? Il nous le dit bientôt après :

« Pourquoi appeler des citoyens dans notre armée et dans notre flotte ? C'est que je me souviens qu'autrefois notre ville entretenait une troupe d'étrangers à Corinthe. Polycrate, Iphicrate, Chabrias et d'autres la commandèrent. Vous-mêmes, vous allâtes y servir ; et ce que la renommée nous dit encore, c'est que tous, ainsi confondus, étrangers et citoyens, vous triomphâtes de Sparte.

« Depuis que les mercenaires, au contraire, combattent seuls pour vous, ils triomphent aussi, mais de vos amis et de vos alliés. Quant à l'ennemi, ils le laissent grandir à l'aise. Ils jettent, en passant, un coup d'œil sur la guerre où vous les envoyez ; puis ils s'en vont, avec la flotte, chez Artabaze ou ailleurs. Le général les suit : il le faut bien ; comme il ne peut payer, il ne peut commander. Que veux-je donc ? Enlever tout prétexte au général et aux soldats, en les payant fidèlement, en plaçant près d'eux des citoyens qui, soldats eux-mêmes, surveilleront les chefs. » (§§ 24 sqq.)

Vous voyez, ici, l'amertume avec laquelle l'orateur note ces funestes habitudes des Athéniens. Il y met une ironie mordante, qui s'exprime en phrases brèves, avec des termes incisifs, avec des locutions familières et puissantes par leur familiarité même. Ce sont des vérités désagréables et dures qu'il dit aux Athéniens. Il n'hésite pas cependant à les leur dire, car ce sont des vérités incontestables : nouvelle preuve de son courage civique.

« A voir, ajoute-t-il, comme nos affaires sont conduites, on peut en vérité bien rire de nous aujourd'hui ! Qu'on vous dise : Athéniens, êtes-vous en paix ? — Non, certes, répondrez-vous, nous sommes en guerre avec Philippe. En effet, n'avez-vous pas choisi parmi vous dix taxiarques, autant de stratèges, de phylarques, et deux hipparques ? Tous ces chefs, que font ils ? Hors un seul, que vous envoyez à la guerre, les autres décorent vos fêtes, à la suite des sacrificateurs. Vous fabriquez vos généraux comme les mouleurs d'argile leurs statuettes, pour la place publique, non pour la guerre... »

Le reproche était exact. Les processions étaient, en effet, la grande affaire d'Athènes à cette époque. Eubule dirigeait la ville

et, grâce à lui, la caisse des spectacles s'était considérablement enrichie. On y versait, en vue des fêtes, tous les fonds qui se trouvaient disponibles. Sous prétexte d'honorer les dieux, on avait déclaré cette caisse intangible, et, quand il y avait une nécessité pressante, quand une guerre était déclarée, il était, même alors, défendu d'y puiser. Les fêtes réussissaient donc toujours : on avait les fonds nécessaires.

Mais où trouver de l'argent pour conduire une guerre ? « Il faut en tout, dit Démosthène, pour entretenir l'armée qu'on jettera sur Philippe, quatre-vingt-dix talents. D'où les tirera-t-on ? Je vais vous l'indiquer à l'instant. »

Et, à ce moment, le greffier de l'assemblée, selon l'usage, lisait un mémoire que l'orateur avait préparé d'avance. Ce mémoire ne nous est malheureusement pas parvenu ; les manuscrits ne le donnent pas. A cet endroit, on lit seulement les mots ΠΟΡΥ ΑΠΟΔΕΙΞΙΣ, c'est-à-dire « indication des ressources ».

C'est sur cette lecture que se terminait la première partie de la première *Philippique*. Démosthène, le greffier une fois assis, ajoutait à peine quelques mots d'exhortation, avant de passer à son deuxième point :

« Athéniens, disait-il, voilà tout ce que j'ai pu trouver. Pour vous, vos suffrages donnés, votre résolution prise, agissez et combattez Philippe, non plus par des décrets et par des lettres, mais par des actes. » (§ 30.)

*
**

Là-dessus, il semblerait que tout est fini et que l'orateur n'a plus rien à dire ; mais Démosthène se garde bien de terminer là son discours. Il sait que, pour faire exécuter des mesures utiles, il ne suffit pas de les faire voter. Aussi, après un développement technique, plein de détails et de chiffres, insère-t-il dans sa harangue un développement d'un caractère moral, une exhortation chaude, pleine d'enthousiasme et d'entrain.

Voici de quelle façon il l'introduit. Tout simplement, il pose la question suivante : une fois les préparatifs achevés, comment les utilisera-t-on avec succès ? La réponse ne se fait pas attendre :

« Dites-moi, je vous prie, pourquoi vos Panathénées, vos Dionysies, ces fêtes si pompeuses, d'un si grand appareil et qui vous coûtent plus cher que l'armement d'une flotte, sont toujours célébrées au temps marqué, que les chefs désignés par le sort soient habiles ou inhabiles ; tandis que, partout, vos flottes arrivent trop tard : ainsi à Méthone, ainsi à Pagase, ainsi à Potidée. C'est

que, pour ces fêtes, la loi a tout réglé. Chacun de vous connaît longtemps à l'avance le chorège, le gymnasiarque de sa tribu ; il sait ce qu'il doit recevoir, de qui, à quel moment ; en un mot, tout ce qu'il doit faire. Rien n'est incertain, imprévu, négligé. Pour la guerre, au contraire, et les préparatifs qu'elle demande, nul ordre, nulle prévoyance : la confusion partout. A la première alarme, on nomme des triérarques, on procède aux échanges, on s'enquiert des subsides. Ensuite, on appelle sur les vaisseaux, d'abord l'étranger domicilié, puis l'affranchi, puis le citoyen, puis enfin... Mais, durant tous ces apprêts, ce que notre flotte devait sauver a péri. Le temps d'agir s'est perdu en préparatifs ; car l'occasion n'attend pas nos lenteurs. Quant à l'armée ramassée dans l'intervalle, et sur laquelle nous comptions, la première épreuve l'a bientôt convaincue d'impuissance. Aussi, quelle insolence chez Philippe ! » (§§ 35 sqq.)

Arrivé à cet endroit, Démosthène s'arrête un instant pour donner une seconde fois la parole au greffier de l'assemblée, et il termine le développement par un nouveau rappel de l'« insolence » du roi. Il en donne la preuve en faisant lire devant le peuple les lettres que ce roi avait envoyées aux Eubéens peu d'années auparavant : « Les Athéniens ne sont pas à craindre, leur écrivait-il en substance : ils délibèrent, ils votent ; mais jamais ils n'agissent ! » Vérité désagréable entre toutes pour des oreilles athéniennes, et qu'il y avait quelque mérite à ne pas tenir cachée.

Démosthène s'en rend compte. Aussi insiste-il sur sa responsabilité et sur le danger qu'il court :

« Tout cela, Athéniens, est sans doute fort peu agréable à entendre. Mais si, en supprimant d'un discours ce qui pourrait vous déplaire, on supprimait l'affaire elle-même, il faudrait ne parler que pour le plaisir de vos oreilles. Au contraire, si les douces paroles, que les faits ne soutiennent pas, ne sont qu'une tromperie funeste, n'est-il pas honteux de se duper soi-même, de toujours reculer devant ce qui gêne, et de perdre ainsi toutes les occasions ; honteux encore de ne pouvoir apprendre que l'habile homme de guerre ne suit pas les événements, mais qu'il les devance ; que l'homme politique commande aux affaires, comme le général à son armée ; qu'il les plie, les gouverne à son gré, et n'est jamais forcé de les subir... ?

« Jusqu'ici, Athéniens, vos forces n'ont jamais été employées à temps : partout vous arrivez trop tard. Votre lutte avec Philippe, c'est le pugilat des Barbares : l'athlète reçoit un coup : il y porte la main ; il en reçoit un autre : sa main y est aussitôt. Mais parer, mais regarder son adversaire en face, il ne le sait pas, il ne l'ose

pas. Vous faites de même : apprenez-vous que Philippe est en Chersonèse : vite un décret pour la Chersonèse ; qu'il est aux Thermopyles : vous courez aux Thermopyles ; vous allez après lui, de-çà, de-là, comme des soldats attachés aux pas de leur général ; de vous-mêmes, jamais un mouvement, jamais une prévoyance. L'affaire est faite, ou prête à l'être, quand la nouvelle vous en arrive. Autrefois, peut-être, cette lenteur pouvait être tolérée ; aujourd'hui, dans la crise où nous sommes, cela ne se peut plus. »

Après ce beau passage, où Démosthène montre qu'il est ce bon « conseiller du peuple » dont il a si souvent parlé, il exprime encore une fois sa pensée sous une forme paradoxale : « Il est heureux, s'écrie-t-il au § 48, il est heureux que les dieux aient donné à Philippe une activité aussi ardente, une fureur aussi inquiète. Pourquoi, direz-vous ? » Et ici, pour toute réponse, une parole amère et désenchantée : « C'est que, Athéniens, si, après avoir tant pris et tant pillé, il eût voulu s'arrêter et ne plus rien entreprendre, il n'aurait pas manqué de gens chez nous pour accepter le *statu quo*, si honteux pour Athènes cependant et qui était la preuve éclatante de notre lâcheté ! Mais, comme il envahit sans cesse, comme il est insatiable, peut-être à la fin il vous réveillera, s'il ne faut pas tout à fait désespérer de vous. »

Puis, un tableau de mœurs, une peinture intéressante et vive de la vie athénienne de cette époque. Démosthène reproche à ses concitoyens de trop aimer les discussions de l'agora : « Au lieu de vous battre, de monter sur vos vaisseaux, leur dit-il, de servir en personne, vous restez là, tranquillement assis, pour assister à des combats d'orateurs, qui ne font que s'accuser et se déchirer entre eux. » L'occupation ordinaire des Athéniens nous est ainsi dépeinte en quelques lignes expressives et émouvantes par le contraste : chaque citoyen vient à l'agora comme à un théâtre, tandis que Philippe menace Athènes !

Car il la menace, il faut bien s'en convaincre, et il suffit de n'être pas aveugle pour le voir. Sans doute, les conteurs de nouvelles attribuent au roi de Macédoine des projets merveilleux et lointains : « Mais quels sots que ces gens à nouvelles ! En réalité, le danger est immédiat. Laissons les rêveries et voyons ce qui est, savoir : que cet homme, notre ennemi, qui depuis longtemps nous dépouille et nous outrage, arrivera à faire, par son activité incroyable et son audace inouïe, que nous soyons peut-être obligés de le combattre ici même, en Attique, si nous ne nous décidons pas à le repousser, tant qu'il est loin. Si nous n'allons pas vers lui, à sa rencontre, à coup sûr, il n'hésitera pas à venir chez nous. »

C'était là une parole grave et terrible, que Démosthène réservait exprès pour la fin.

Aussi la péroration du discours est-elle courte : il tenait à laisser ses auditeurs sous l'impression que le danger était imminent pour Athènes. Cependant il ne devait pas les laisser partir sur cette seule impression, qui aurait pu empêcher une action immédiate. Il ne manque pas, par conséquent, de leur faire part de ses espérances, mêlées, il est vrai, de quelques incertitudes : « Quel sera l'avenir ? dit-il, ne le cherchons pas trop ; mais soyons sûrs d'une chose : c'est qu'il sera mauvais, si nos affaires sont mal conduites et notre devoir mal rempli... Quoi qu'il en soit, j'ai vu ce que demandait votre intérêt et je l'ai dit. Triomphe maintenant le parti le plus sage, le meilleur de tous ! »

C'est sur ce vœu mélancolique que se termine la première *Philippique*.

G. C.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Construction de l'espace total.

Dans les précédentes leçons, j'ai traité au complet des matériaux de l'espace ; j'ai traité de l'espace visuel et de l'espace tactile, c'est-à-dire des éléments avec lesquels nous construisons ce que nous appelons d'un seul mot l'espace. Il me reste à traiter de la construction de l'espace total et des questions qui s'y rattachent. Je parle de questions qui s'y rattachent, car j'ai annoncé que, après la théorie du moi, j'aborderais la théorie du non-moi, théorie qui serait incomplète, parce que je voulais ajourner certaines questions métaphysiques. Toujours est-il que je dois achever la théorie du non-moi dans la mesure où elle est du domaine de la psychologie, et que, pour cela, il me faut terminer la théorie de l'espace.

Nous avons fait le moi avec le temps, et j'ai annoncé que nous ferions le non-moi avec l'espace. L'étendue dont j'ai parlé jusqu'ici, c'est l'étendue intrinsèque de certains phénomènes de conscience, que nous appelons, pour abrégé, visa et tacta. Cette étendue, c'est l'étendue donnée, étendue double, puisqu'elle se compose de visa et de tacta. Pour le psychologue, l'étendue visuelle est relativement limpide et l'étendue tactile trouble. Nous les avons analysées toutes les deux, et nous avons montré que l'étendue visuelle est une surface indéterminée, parce qu'elle est séparée de toute intuition d'une troisième dimension. L'étendue visuelle pure, dégagée de toute association d'idées et de toute interprétation ajoutée par l'expérience acquise, consiste dans une étendue qui n'est ni plane ni courbe, et qui n'est à aucune distance de l'être qui la perçoit. Cela étant établi, nous avons analysé l'étendue tactile, qui passe pour être donnée à trois dimensions ; l'analyse de cette étendue nous a montré qu'elle se ramène à des surfaces moins grandes que la surface visuelle, mais plus nombreuses. Nous avons cherché, en vain, la troisième dimension dans l'étendue tactile. L'étendue tactile se trouve donc rapprochée de l'étendue visuelle ; elles sont toutes deux des sur-

faces, et, dès lors, nous avons dû chercher comment l'esprit invente la troisième dimension. Les surfaces sont multiples, et c'est dans la durée qu'elles sont multiples, car elles sont parfois simultanées, la plupart du temps successives. La succession des surfaces ou leur évolution, le mode de cette succession et de cette évolution sont interprétés par la conscience au moyen de l'hypothèse d'une dimension ajoutée aux deux autres et qui leur serait à chacune ce que chacune des deux est à l'autre, c'est-à-dire qui serait simultanée aux deux dimensions constitutives de toute surface. J'ai parlé longuement des raisons de cette hypothèse. Les matériaux, ce sont les surfaces successives d'abord, puis la durée dans laquelle les surfaces se succèdent, durée qui ne peut être considérée comme une durée qui s'écoule, puisque les surfaces sont retrouvées intactes et dans le même rapport après avoir été perdues.

La troisième dimension, la distance, est donc une hypothèse que toute conscience qui vit au milieu de surfaces tactiles ou visuelles données, fait inévitablement, et cette hypothèse, confirmée par la suite des expériences de la conscience, devient l'objet d'une conviction sans réserve. Pourquoi, dans l'opinion commune, n'y a-t-il pas de quatrième dimension ? Il n'y en a pas, parce que la matière d'une pareille hypothèse manque, et parce qu'elle est inutile pour comprendre les sensations. Voilà deux raisons dont chacune, à elle seule, suffirait. La matière manque ; en effet, avec quoi faisons-nous la troisième dimension ? Avec la durée dans laquelle apparaissent les surfaces successives ou dans laquelle une surface continue évolue. Mais, si ce qui est donné, c'est la surface et la durée, la durée étant employée à construire la troisième dimension, nous n'avons plus rien pour en construire une quatrième. De plus, si l'hypothèse de la troisième dimension cesse assez vite d'être une hypothèse pour les esprits qui l'ont faite, si l'expérience la confirme vite, si bientôt le monde ne nous offre plus de mystères de cet ordre, s'il y a de la place pour tous les phénomènes dans l'espace construit à trois dimensions, alors pourquoi supposer une quatrième dimension ? L'hypothèse est inutile, outre qu'elle manque de matière, et l'espace est définitif avec trois dimensions.

Mais les problèmes que nous avons étudiés et résolus, problèmes dont je viens de rappeler et de commenter les solutions, ne sont pas les seuls à examiner.

L'étendue donnée, visuelle ou tactile, voilà ce que nous avons examiné, et si nous avons étudié l'étendue en profondeur, en distance, c'est pour nous rendre compte de son caractère, pour

savoir si elle est donnée ou non. Mais l'espace du sens commun et l'espace des savants, physiciens, mathématiciens ou astronomes, n'est pas double comme l'espace donné, seul considéré jusqu'ici : il est simple, homogène, un, et, comme tel, il est illimité. Comment passons-nous de l'étendue donnée à l'espace total considéré comme un tout, que nous appellerons le *grand simultané*? Comment passons-nous de l'étendue donnée, intrinsèque à des sensations visuelles ou tactiles, et toujours limitée, à ce continu homogène illimité, l'espace, qui se désigne par un seul mot et qui n'a d'autres qualités que celles qui constituent son essence? Comment passons-nous des étendues données, tactiles ou visuelles, à l'espace?

Je viens de l'appeler le *grand simultané*. Cette expression montre sa double essence. Il est simultané et non successif. Il est autre que le temps. Il est *grand*, parce qu'il est plus qu'une négation de la succession, parce qu'il est non pas l'ordre des *simultanés*, mais un certain ordre de simultanés, un mode spécial et irréductible de simultanéité, que caractérise la grandeur, au sens vulgaire du mot.

Le problème posé, il faut le diviser. L'étendue donnée, tout d'abord, est double, visuelle et tactile. Il faut opérer la fusion des deux étendues et, pour cela, faire abstraction des différences qualitatives qui les séparent. L'étendue visuelle est donnée avec des couleurs et de la lumière; l'espace tactile avec de la résistance et des températures. Il faut faire abstraction de tout cela. En second lieu, l'étendue donnée est intrinsèque aux visa ou aux tacta; elle leur appartient en propre. L'espace est un milieu, une enveloppe, et de là il résulte que l'étendue donnée avec les phénomènes est toujours limitée, tandis que l'espace est illimité. Quelle est la nature de cette illimitation? L'espace est-il infini ou indéfini? C'est là un problème de métaphysique, qu'il ne convient pas de traiter ici.

Il me suffit de dire, pour le moment, que l'étendue donnée est limitée et que l'étendue, milieu des phénomènes, est illimitée. En troisième lieu, les étendues données, intrinsèques aux visa et aux tacta, lesquels sont multiples, différents et finis, sont multiples dans le temps; elles sont successives. C'est le mouvement, c'est la vie qui leur donne cette pluralité, ajoutant étendue à étendue. Or ce que nous appelons l'espace, c'est quelque chose d'immuable, d'étranger au temps. C'est un milieu passif, indifférent, qui s'est, pour ainsi dire, émancipé de la durée, si elle a servi à le faire, et qui, une fois achevé, s'oppose à ce qui est dans le temps, au mouvement, au changement, à la vie, à la pensée. On connaît la

phrase de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » ; c'est qu'en effet l'espace de la science ne parle pas au cœur. L'espace de la science efface l'âme comme un étranger mystérieux qui diffère d'elle radicalement, absolument, qui est son contraire, son antithèse. L'espace, c'est le grand simultané toujours vide ; l'âme, c'est une succession continue toujours pleine. Le contraire du moi fait peur au moi, qui les compare ; l'espace, c'est le non-moi qui se dresse devant le moi. Et pourtant ce non-moi est l'œuvre du moi. Pascal tremble devant son œuvre ; il n'y a là rien d'extraordinaire ; Michel-Ange n'a-t-il pu trembler aussi devant son Moïse ? La peur de Pascal, ce n'est pas une peur d'enfant, c'est la peur d'un adulte effrayé de son œuvre. Enfants, nous élaborons l'espace ; l'œuvre reste, parce qu'elle est bonne, bien faite, utile et solide. Une fois adultes, nous nous étonnons de notre invention au point de nous en effrayer, parce qu'elle est totalement différente de nous. Ainsi, cette œuvre de la conscience, l'espace, est une œuvre antithétique à la conscience, et elle est ainsi le non-moi par excellence. J'ai insisté sur ce dernier point, parce qu'il est le plus important des trois ; mais je dois d'abord traiter le premier.

En résumé, l'espace est simple, sans autres qualités que ce qui est le propre de l'espace, c'est-à-dire la droite, la gauche, le haut, le bas, l'avant, l'arrière ; les qualités spécialement visuelles ou tactiles ont disparu. En second lieu, l'espace, une fois construit, est un milieu, milieu de tous les milieux, indéfiniment. En troisième lieu, il est intemporel. De ces trois caractères, aucun n'est donné. Tout cela est donc fait par l'être donné à soi-même, par la conscience, par le moi. C'est le résultat d'une élaboration complexe, où nous distinguons trois opérations distinctes.

Parlons de la première : elle consiste à associer les visa et les tacta, de manière à unifier l'étendue visuelle et l'étendue tactile, données toutes deux. Cette association serait extrêmement difficile à expliquer, si l'espace tactile avait trois dimensions selon l'opinion commune. S'il n'en a que deux comme l'espace visuel et si la troisième dimension est supposée pour compléter l'espace tactile et l'espace visuel, pour les mêmes raisons, la difficulté de l'accord des deux étendues est réduite à peu de chose. Dans bien des cas, l'association se fait d'elle-même, s'impose. Chacune des deux étendues, étant une surface, est une simultanéité de forme extensive, superficielle. Souvent même, l'étendue tactile est un groupe de simultanéités simultanées : par exemple, quand cinq ou dix doigts touchent ensemble un corps. Ainsi l'étendue donnée se présente à nous, quand elle est donnée, comme simul-

tanée. La superposition des surfaces tactiles et visuelles est affaire d'expérience et d'expérience courante. Ce que nous touchons de la main, nous ne le voyons pas assurément au moment où nous le touchons, puisque la main nous le masque; mais il a été vu auparavant ou bien il est vu ensuite. Ce qui est touché, c'est toujours une petite surface, laquelle est enveloppée d'une plus grande qui est vue; et puis, quand l'organe du toucher a quitté cette petite surface, elle devient surface visuelle, et elle se montre entourée de la surface visuelle, qui était vue quand elle-même était touchée et n'était pas vue. D'une manière générale, ce qu'on voit est un grand simultané, où ce que l'on touche, petit simultané, a sa place. Enfin, si l'on essaye, par le mouvement de l'œil et celui de la main, d'accroître une surface à la fois tactile et visuelle primitivement donnée, on constate que les deux accroissements réalisés par les deux mouvements se correspondent; si mon œil agrandit, par des mouvements musculaires, une surface vue, cette surface peut être agrandie en même temps par des mouvements de la main dans la même direction. Les deux mouvements peuvent se suivre au lieu d'être simultanés, et alors, si certaines particularités de la surface vue ont été constatées tout d'abord par l'œil, des particularités correspondantes sont ensuite constatées au cours du mouvement de la main; les étendues tactiles et les étendues visuelles ont des analogies de grandeur et de forme; ce qu'une main entoure est moins grand pour l'œil que ce qui peut être entouré par deux mains; ce qui pour la main est une arête, pour l'œil est une limite; une circonférence sera parcourue par l'œil au moyen d'un mouvement analogue au mouvement de la main nécessaire pour la parcourir. Ces analogies entre les deux surfaces invitent, malgré les différences qualitatives qu'il faut abstraire, à superposer et à fusionner les deux étendues, visuelle et tactile.

Ces associations, dont je viens de donner des exemples, la conscience les fait de très bonne heure et elles constituent bien vite l'ébauche d'une loi : *tout tactum est un visum* et, réciproquement, *tout visum est un tactum*. Cette loi, tout d'abord, est posée comme hypothétique et non comme universelle et certaine. Lorsqu'un des termes est donné, l'enfant, qui a constaté déjà un accord entre des tacta et des visa, se trouve invité à trouver l'autre terme; il veut toucher ce qu'il a vu, voir ce qu'il a touché. En général, l'expérience réussit, et, quand elle échoue, il y a à cet échec une raison, que l'on comprend tôt ou tard; l'exception confirme la règle. Avec quelques artifices, grâce aux miroirs naturels et aux miroirs artificiels, on arrive à voir des parties de son

propre corps qui échappent à la vue spontanée : le visage, l'intérieur de la bouche, etc. Ces recherches, ces associations, les enfants les font, dès un âge très tendre, sous les yeux de leurs parents ravis. Ils ne jouent pas alors : ils apprennent ; ils vérifient par l'expérience une loi déjà ébauchée dans leur conscience. On les voit chercher à prendre dans leurs mains toutes les étendues visuelles. Un rayon de soleil, une mouche leur échappe : alors ils apprennent encore, ils précisent la loi ébauchée, tout d'abord trop générale. C'est ainsi que s'établit dans les esprits l'idée de la correspondance des deux étendues.

Mais la vue est plus riche que le toucher : aussi précède-t-elle d'ordinaire le toucher et le dépasse-t-elle presque toujours ; au delà du tangible, il y a encore du visible. Bientôt donc s'introduit dans les esprits cette idée, qu'il existe de l'intangible. Mais, entre le tangible et l'intangible, il n'y a pas de séparation absolue. Il y a des gouffres et des sommets, longtemps inaccessibles, qu'un homme héroïque a enfin réussi à fouler de ses pieds, à toucher de ses mains. Par là s'affermir le préjugé que tout visible est tangible, et volontiers nous appliquons cette loi à tout. Les anciens, par exemple, considéraient le ciel comme une voûte solide, parce qu'il a bien l'aspect, en effet, d'une cloche de métal. Pour dissiper cette erreur, il a fallu des siècles ; il a fallu beaucoup de temps aussi pour faire admettre que le soleil n'est pas à l'état solide, mais consiste en une sphère de gaz incandescent.

Sur ce premier point, je conclus donc que les étendues visuelles et tactiles fusionnent sans peine, parce que, dans l'expérience, elles sont simultanées ou immédiatement successives et qu'elles présentent certaines analogies.

Il y a pourtant un point obscur dans le fait incontestable de la correspondance des visa et des tacta, de l'espace tactile et de l'espace visuel. Cette correspondance est un fait ; nous l'établissons sans peine d'après les données que la sensation nous fournit, et elle devient assez vite pour chaque conscience une expérience acquise et définitive. Mais la physiologie nous a appris depuis longtemps que la rétine est constituée de telle façon, qu'elle renverse l'ordre des rayons qu'elle reçoit. Elle est sensible à droite aux rayons qui lui viennent de gauche, en haut aux rayons qui lui viennent d'en bas, etc. D'où le problème que l'on énonce généralement ainsi : problème de la vision droite au moyen des images renversées. Je le pose autrement, et je dis : comment l'association de l'espace tactile et de l'espace visuel n'est-elle pas gênée par cette particularité de la rétine ?

Ce problème, il faut le poser dans ses termes exacts. L'espace visuel donné à la conscience est renversé, si on le compare à ses causes ou conditions matérielles. La conscience reçoit, à ce qu'il semble, une donnée conforme à la forme de la rétine, laquelle est une surface, et il faut croire que nous avons l'intuition de la rétine, quand nous avons l'intuition d'une étendue visuelle; dès lors, nous avons en haut l'intuition des rayons que la nature nous envoie d'en bas et ainsi des autres.

Une réponse, qui a paru définitive, a été faite à cette difficulté par le psychologue Berkeley, puis adoptée par le physiologiste Jean Müller : si tout est renversé pour la conscience, tout est droit, car la conscience ne possède aucun terme de comparaison pouvant lui faire comprendre que ce qui paraît être à droite est en réalité à gauche.

Cette réponse n'est pas définitive, parce que l'espace n'est pas seulement visuel. La fusion des deux étendues données est rendue difficile à comprendre par le fait du renversement des visa sur la rétine. Pour que la réponse de Berkeley fût définitive, il faudrait que le toucher fût incompétent sur la droite et la gauche, sur le haut et le bas, qu'il ne connût que la troisième dimension ou qu'il n'en connût aucune. Mais la troisième dimension est essentiellement troisième et on ne la comprend qu'ajoutée aux deux autres pour servir de milieu et d'intervalle aux différentes surfaces ou pour interpréter la pluralité des surfaces. Quelle que soit la théorie qu'on adopte sur l'espace, la troisième dimension sera toujours troisième. Soutenir que le toucher n'est compétent que sur la troisième dimension, c'est contradictoire, car cela revient à dire qu'il est compétent sur toutes. Soutenir qu'il n'est compétent sur aucune dimension, c'est-à-dire que les tacta sont inétendus, c'est une thèse qui a contre elle ce fait que les aveugles de naissance sont d'accord avec les voyants sur l'étendue, ce qui ne serait pas si le toucher n'était pas, comme la vue, compétent sur la surface. Donc les deux hypothèses sur l'étendue tactile, qui permettent de considérer la théorie de Muller comme suffisante, sont insoutenables. La seule ressource pour arriver à mettre d'accord le toucher et la vue, ce serait d'établir que le toucher renverse, comme fait la vue, les deux dimensions de la surface, l'horizontale et la verticale. Mais les physiologistes n'ont pas décrit un processus de renversement de l'étendue tactile donnée. Il est vrai qu'ils ne l'ont pas cherché. Les renversements sont cependant chose fréquente dans le système nerveux : le cerveau droit correspond au côté gauche du corps pour les mouvements, par exemple. Par conséquent, si l'on cherchait dans cette voie, on

trouverait peut-être. On a généralement cru que le raisonnement de Berkeley suffisait. Ce raisonnement est irréfutable, en effet ; mais le toucher doit être mis d'accord avec la vue ; voilà ce qu'on n'a pas fait. On n'a pas interrogé à ce sujet les aveugles-nés opérés récemment de la cataracte, et c'est dommage. Bref, c'est là un problème qui a été soulevé par la physiologie ; il appartient aux psycho-physiologues de s'en emparer et de le résoudre ; sur cette question, la psychologie pure est incompétente.

J'arrive à la deuxième opération de l'esprit dans la construction de l'espace. Je me bornerai, aujourd'hui, à quelques considérations préliminaires. L'espace total, illimité, le grand simultané, c'est une construction. La durée totale est aussi une construction ; car, pour avoir cette idée, il faut imaginer l'avenir indéfini et supposer un passé indéfini avant nos souvenirs les plus anciens. Mais la durée donnée est un milieu donné. Ma durée, depuis ma naissance, m'est sans cesse donnée comme milieu de chacun de mes phénomènes remémorés ou comme support de mes phénomènes présents. Ainsi la durée est plus donnée que construite ; nous n'avons qu'à la prolonger dans les deux sens, du côté de l'avant et du côté de l'après, pour avoir la durée totale. L'espace, au contraire, est plus construit que donné. Les fragments de l'espace sont donnés ; mais l'espace, milieu indéfini des corps, des mouvements, du monde et de lui-même, n'est pas donné ; il faut l'élaborer. L'esprit, autrement dit la conscience intelligente, fait cette œuvre et la fait naïvement, spontanément. Une fois l'œuvre faite, il la trouve bonne, bien faite ; il s'y complaît et s'en sert. Il en est de l'espace total comme de la troisième dimension. Cette dernière est une hypothèse éprouvée par l'usage et, dès lors, si solide, qu'on a peine à la considérer comme une hypothèse. Ce qui est vrai de l'hypothèse de la troisième dimension, partie de l'espace total, est vrai de l'hypothèse de l'espace total. C'est une hypothèse *de chose*, confirmée par l'expérience de l'être vivant et par le travail du savant. L'esprit vit sur cette hypothèse ; il s'appuie sur elle dans toute son activité pratique et dans ses spéculations théoriques ; et elle se trouve être, pour cette double activité, un appui solide, car elle se trouve confirmée par la vie pratique et par le travail de la pensée.

V. H.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Au lendemain du « Cid ».

Nous avons vu combien la France littéraire de 1636 avait dû s'estimer heureuse de l'apparition du *Cid*. Le théâtre venait enfin de s'enrichir d'un incomparable chef-d'œuvre. Corneille est bien excusable de s'être laissé griser par son triomphe : à peine âgé de trente ans, il venait d'affirmer son génie par un coup de maître. Dans la Dédicace de sa pièce à M^{me} de Combalet, plus tard duchesse d'Aiguillon, Corneille déclare que « le succès a passé ses plus ambitieuses espérances ». Tout semblait encourager le poète à s'engager résolument dans la voie des chefs-d'œuvre.

Un des témoignages les plus flatteurs et les plus délicats, celui qui devait lui aller le plus au cœur, ce fut l'anoblissement de son père par lettres royales, en janvier 1637. Quoi qu'on en ait dit, ce n'est point là une simple coïncidence, ni une récompense des services administratifs rendus par le père de Corneille. Celui-ci, ancien maître des eaux et forêts, était « retraité » depuis dix-sept ans, comme nous dirions aujourd'hui ; si le roi eût voulu récompenser son « extrême soin et fidélité », ses bienfaits n'auraient point tant attendu à se répandre. C'est donc bien le père de l'auteur du *Cid*, l'aïeul de Rodrigue, si je puis ainsi parler, que le roi a voulu anoblir avec tous ses hoirs. Pour des raisons analogues, nous verrons, en 1662, Louis XIV accorder la même récompense au père de l'abbé Bossuet. De pareils actes sont tout à l'honneur de l'ancienne royauté française. Mais comment se fait-il que le tout-puissant Richelieu ait consenti à accorder un tel témoignage à l'auteur de la pièce qu'il faisait dénigrer ? C'est ici le moment de dire quelques mots des relations de Richelieu et de Corneille.

Remarquons d'abord que le *Cid* est dédié à M^{me} de Combalet, future duchesse d'Aiguillon et nièce de Richelieu lui-même. La cour voulut connaître cette œuvre qui excitait l'admiration géné-

rale : les comédiens allèrent jouer le *Cid* trois fois au Louvre et deux fois au Palais-Cardinal. Le succès fut immense à la cour et à la ville. Mais les rivaux du poète s'émurent, et, pendant plus de six mois, se livrèrent à une véritable guerre de libelles, qui causa au poète beaucoup de déboires. Richelieu, qui adorait le théâtre, avait d'abord été ravi de la pièce : puis son amour-propre d'auteur s'émut, et, selon le mot de Tallemant des Réaux, il fut en proie à une « jalousie enragée ». Il n'est que trop vrai, hélas ! que Richelieu s'abaisse jusqu'à faire jouer le *Cid* par les marmitons de sa cuisine ; peut-être a-t-il inspiré la fameuse plaisanterie répétée depuis par tous les commis voyageurs :

Rodrigue, as-tu du cœur ? — Je n'ai que du carreau !

Il applaudit aux parodies de Racine et de Boileau dans *Chapelain décoiffé*. Pourquoi ce parti pris de dénigrement ? On a dit que Richelieu avait surtout attaqué le *Cid* en homme d'Etat : Corneille dans cette pièce exalte trop les Espagnols, au lendemain de la prise de Corbie, qui avait un moment effrayé la capitale ; il exalte trop le duel, que le cardinal s'attachait à réprimer. Cette explication ne paraît pas admissible. Richelieu était assez puissant pour arrêter le *Cid* en plein essor, si le *Cid* lui avait paru dangereux pour la politique française. On connaît le fameux mot de Richelieu : « Je vais droit devant moi, et ce que j'ai fauché je le couvre de ma robe rouge. » Le terrible cardinal pouvait donc incarcérer Corneille devenu gênant, comme deux ans plus tard il fera arrêter Saint-Cyran. Or, jamais le *Cid* n'a été interdit par les autorités ; la pièce a obtenu son plein succès, sans que l'administration ait entravé le cours de ses triomphes. Le *Cid* a été joué de 30 à 40 fois, ce qui est énorme au XVII^e siècle. De plus, en mars 1637, la pièce put être imprimée sans aucune difficulté. Or, à cette époque, toute pièce imprimée cessait d'appartenir à l'auteur, et une troupe quelconque était libre de la représenter. Le *Cid* cesse donc, en 1637, d'être la propriété exclusive des comédiens du Marais, et tout le monde peut impunément jouer et répandre ce chef-d'œuvre. Un mot de Richelieu pouvait suffire à briser cette triomphale carrière. Il est donc inexact de soutenir que Richelieu a cherché à étouffer dans l'œuf le succès du *Cid*.

Si Richelieu a fait attaquer le *Cid*, c'est plus vraisemblablement en sa qualité de poète jaloux ; c'est en pédant qu'il a agi et qu'il a fait agir la jeune Académie française. Ce n'est point le tout-puissant ministre, c'est l'auteur de la comédie des *Tuilleries* qui a inspiré les censures de l'Académie et qui s'est allié aux libellistes,

aux Mairét, Scudéry, Claveret et autres détracteurs de Corneille. Les plus grands esprits ont de ces petitesesses : nous savons que cet homme, qui faisait trembler le roi, son maître, et la France entière, portait toujours sur lui un petit certificat de son confesseur, constatant qu'il ne pouvait pas être damné. Les taquineries de Richelieu envers Corneille nous montrent un des petits côtés de ce grand homme. Tenons-nous-en donc à l'appréciation donnée par Corneille lui-même dans son célèbre quatrain :

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal ;
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

D'ailleurs, Richelieu intervint, — en octobre seulement, il est vrai, — pour mettre fin à la guerre de libelles qui avait suivi l'apparition du *Cid*. Corneille et ses adversaires durent se tenir tranquilles, « sous peine de déplaire ». L'ordre était formel.

Reconnaissons que Corneille lui-même n'est peut-être pas exempt de tout reproche dans cette longue querelle : il a souvent excité ses ennemis par son orgueil et son intransigeance, et l'on s'explique parfois la vivacité de leurs attaques. Mais il ne faut pas tenir rigueur à un poète triomphant ; le mot d'Horace est toujours vrai : *genus irritabile vatum* ! Puis, Corneille, comme Trissotin, avait à cœur de montrer au public que le bon goût des Parisiens ne les avait pas trompés :

C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

C'est le cas de répéter avec Nicole : « Il y a des gens qui sont douloureux de partout. » Tous ces sentiments sont très naturels de la part d'un poète, surtout d'un poète dramatique.

Le cardinal ne put rien contre la faveur du public parisien. Le public s'obstina, et, malgré Richelieu, continua à admirer :

En vain, contre le *Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Tout cela est bel et bien ; mais que fit le public pour encourager Corneille à produire de nouveaux chefs-d'œuvre ? Rien. Cette sympathie fut toute platonique, puis ce fut l'indifférence, l'oubli, l'égoïsme parfait : et ce même public ne manqua pas d'applaudir à outrance les pièces des adversaires de Corneille. Mais Corneille, esprit pratique et avide de louanges solides, se hâta de mettre à profit le succès du *Cid*. Il imprima séparément la *Galerie*

du Palais, la Place Royale, le *Cid* (en 2 formats, in-4° et in-12) et la *Suivante*. Corneille ne distingue pas le *Cid* des pièces qui l'ont précédé ; quant à *Médée*, la seule des pièces antérieures qui a quelqué valeur, il ne la publie qu'en 1639.

L'année 1637 fut donc occupée par les querelles qui suivirent l'apparition du *Cid*. Puis, en 1638 et en 1639, plus rien. Le 14 mars 1639, Corneille imprime *Médée* et l'*Illusion comique*. Durant ces deux années, il garde le silence. Chapelain écrit à Balzac, le 15 janvier 1639 : « Corneille ne fait plus rien, et Scudéry a du moins gagné cela, en le querellant, qu'il l'a rebuté du métier et lui a tari sa veine. Je l'ai, autant que j'ai pu, réchauffé et encouragé à se venger... en faisant quelque nouveau *Cid*, qui attire encore les suffrages de tout le monde, et qui montre que l'art n'est pas ce qui fait la beauté ; mais il n'y a pas moyen de l'y résoudre. »

On pourrait croire, d'après cette lettre, que Corneille était découragé au début de 1639 ; mais *Horace* et *Cinna* sont des premiers mois de 1640. Il n'est pas possible que Corneille les ait improvisés. Ces deux pièces ont donc été faites soit en 1639, soit en 1638. Peut-être Corneille, en vrai Normand, prenait-il un malin plaisir à laisser croire à ses adversaires qu'il était découragé.

Quelles sont les raisons du silence de Corneille ? Noblesse oblige, dit un proverbe connu. Après le succès du *Cid*, Corneille devait se tourner définitivement vers la tragédie. Il chercha de nouveaux sujets ; il ne remonta pas à l'antiquité grecque, qu'il connaissait à peine ; peut-être explora-t-il encore les sujets espagnols ; enfin, soit de lui-même, soit sur les conseils des jésuites de Rouen, il se tourna vers l'histoire romaine, et jeta son dévolu sur *Horace* et sur *Cinna*. Corneille a dû consacrer beaucoup de temps à échafauder l'action de ces deux pièces ; il a dû étudier les règles de l'art dramatique et Aristote, que Scudéry lui reprochait d'ignorer. Il a fait de nombreuses lectures historiques sur l'état de Rome sous les rois et sur la Rome impériale au temps d'Auguste. N'oublions pas que c'est Corneille, et non Racine, qui a dit : « Ma tragédie est finie, je n'ai plus que les vers à faire ». Ces mots se trouvent cités dans une lettre de Godeau, de 1642 ou 1643. Corneille a donc tout préparé en 1637 et 1638 : les sujets, les actes, les caractères d'*Horace* et de *Cinna*, voilà ses préoccupations dans les années qui suivirent le *Cid*.

A cette même époque, Corneille fut aussi détourné de son métier de poète par des affaires de famille importantes : le passage de la roture à la noblesse entraînait beaucoup de démarches et de visites, et n'allait pas sans occasionner certaines dépenses ; il fallait faire peindre les armoiries ; il fallait tenir un rang hono-

nable. De plus, en 1639, le père de Corneille mourait à l'âge de 67 ans. Outre que les affaires d'héritage occupèrent fort le poète, il dut aussi, à cause de son deuil, se tenir loin de la scène : toutes ces raisons suffisent, je crois, à expliquer son silence.

Cherchons, maintenant, ce que faisaient les rivaux de Corneille pendant cette espèce de retraite. Le Besançonais Mairet, l'auteur de *Sophonisbe*, qui avait déjà écrit 10 pièces jusqu'en 1637, commence à modérer son ardeur : en 1637, il donne encore l'*Illustre Corsaire* et *Sidonie*. Ce sont toujours les mêmes aventures romanesques, des apparitions, des morts suivies de réapparitions, des suicides... La verve de Mairet est épuisée ; il va se retirer du théâtre, et il vivra encore cinquante ans, sans rien produire. Il meurt deux ans après Corneille, en 1686. On peut dire que le succès du *Cid* l'a frappé au cœur.

Georges de Scudéry, le fameux gouverneur de Notre-Dame de la Garde, travaillera pour le théâtre jusqu'en 1643. A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, il a déjà produit une dizaine de pièces, aux titres prétentieux, parmi lesquelles la *Mort de César* et *Didon* en 1636. Après la querelle du *Cid*, il se recueille et prépare le chef-d'œuvre qui doit éclipser les pièces des meilleurs poètes : il donne alors, en 1638, l'*Amour tyrannique* ; puis, en 1639, *Eudoxe* ; en 1642, *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, et *Arminius* ou les *Frères ennemis* ; en 1643, *Axiane*, tragédie en prose. Boileau pouvait avec raison s'écrier :

Bienheureux Scudéry dont la fertile plume
Peut, tous les mois, sans peine, enfanter un volume !

Examinons, un instant, cette fameuse tragédie de l'*Amour tyrannique*, que Scudéry croyait supérieure au *Cid*. Corneille lui-même se laissait dire que cette pièce était parfaite et que les règles d'Aristote y étaient admirablement appliquées. L'œuvre de Scudéry donna lieu à un *Discours* de Sarrazin : *De la Tragédie ou Remarques sur l'« Amour tyrannique » de Monsieur de Scudéry, A Messieurs De l'Académie Française*. Ce discours est une apologie délirante de la pièce de Scudéry. Voici comment s'exprime Sarrazin : « L'*Amour tyrannique* de Monsieur de Scudéry est un poème si parfait et si achevé, que, si le temps n'eut point envié au siècle de LOUIS LE JUSTE la naissance d'Aristote, ou que Monsieur de Scudéry eût écrit sous l'Empire d'Alexandre, je pense avec raison que ce philosophe aurait réglé une partie de sa *Poétique* sur cette excellente tragédie, et qu'il en aurait tiré d'aussi beaux exemples que de celle d'Œdipe, qu'il estimait singulièrement. » Sarrazin ajoute que le « divin » cardinal de Richelieu, « ayant été charmé de ce

poème, et ayant cru avec raison que l'on ne pouvait rien écrire que d'injuste et d'impertinent contre un ouvrage si parfait, a défendu à son auteur de répondre, si jamais la malice des hommes l'attaquait au préjudice de la vérité » ; et cela pour éviter au grand génie qu'était Scudéry les petits ennuis d'une misérable querelle littéraire, qu'il fallait toujours prévoir. Qu'est-ce donc que ce fameux chef-d'œuvre, si longuement et si magnifiquement vanté ?

Le sujet en est simple : Tiridate, roi de Pont, fait la guerre à son beau-frère Tigrane, pour lui enlever sa femme Polixène, dont il est éperdument épris. Il met le siège devant Amasie, capitale de la Cappadoce, et il est vainqueur. Mais il est sur le point de périr, lorsqu'intervient sa femme légitime Ormène, qui le sauve. Voilà toute la pièce : c'est une véritable berquinade, où nous voyons la vertu récompensée et le vice se transformer en vertu.

Il faut reconnaître cependant que l'action est une, et que les unités de temps et de lieu sont aussi observées. Il y a même quelques beaux vers au milieu des innombrables extravagances semées çà et là. Voici, à titre d'échantillon, plusieurs passages de la dernière scène de l'acte III. C'est le moment où Tiridate, vainqueur, s'empare de Polixène, avec l'aide de son lieutenant général Phaarte :

PHAARTE, *bas*.

Tristesse, rentre au cœur, de peur qu'on ne te voie...

(*Haut*).

J'attaquais l'ennemi par le côté de l'eau,
Lorsqu'un homme en courant est sorti du château,
Qui, poussé des fureurs qui maîtrisaient son âme,
A donné d'un poignard dans le sein de Madame :
Et, par un second crime horrible à raconter,
Dans le milieu de l'onde a voulu la jeter :
Mais un tronc par bonheur a sa robe accrochée,
Diverti ce dessein et sa perte empêchée.
J'ai couru promptement. Mais, étant arrivé,
Cet homme à travers l'eau s'était déjà sauvé.
Or, soit que la frayeur empêchât sa colère,
Ou qu'il fût trop pressé, la blessure est légère.
J'ai cru de mon devoir en cette nouveauté,
D'en venir rendre compte à Votre Majesté,
Et de lui présenter cette belle captive.

TIRIDATE.

Je suis par ton moyen le plus heureux qui vive ;
Je ne puis te payer, je t'en fais un aveu ;
Car, en te donnant tout, je te donnerais peu.
Madame, quel démon, quel monstre, quel barbare
A répandu le sang d'une beauté si rare ?

Quelle main sacrilège a pu frapper un corps,
 Où la nature a mis ses plus riches trésors ?
 N'a-t-elle point tremblé, lorsqu'elle a fait ce crime ?
 Monstre, qui que tu sois, tu seras sa victime.
 Ah ! Madame, voyez en ma pâle couleur,
 L'effet de votre sang qui cause ma douleur.

POLIXÈNE.

Ah ! cruel, si mes maux ont pour toi quelques charmes,
 Laisse couler mon sang, tais plutôt mes larmes :
 Et, sans plaindre ce corps que l'amour a frappé,
 Va remettre Orosmane en son trône usurpé.

Tiridate répond en lui déclarant passionnément son amour et
 en lui offrant le titre de reine :

Une double couronne est plaisante à porter :
 Songez-y, Polixène, et suivez mon envie,
 Si vous avez dessein qu Orosmane ait la vie...

POLIXÈNE.

Une couronne est belle, elle doit être chère :
 Ce doit être un trésor que les jours d'un beau-père ;
 Mais je n'estime point ni plaisirs ni bonheur,
 Ni couronne, ni père, à l'égal de l'honneur.
 C'est lui seul que je suis, c'est lui seul que j'adore ;
 Afin de le sauver, que tout périsse encore,
 Père, sœur et mari, moi-même, si tu veux :
 Si tu m'ôtes le fer, *vois que j'ai des cheveux (!)* ;
 Je trouverai la mort pour sortir de misère,
 Et rejoindrai bientôt époux, et sœur, et père.

TIRIDATE.

O fier et beau sujet de mon affection !

POLIXÈNE.

O déplaisant objet de mon aversion !

TIRIDATE.

Je suis forcé d'aimer en voyant ce visage.

POLIXÈNE.

Redonne-moi les mains, et m'en permets l'usage,
 Laisse agir mon amour, laisse agir ma fureur,
 Je veux le déchirer, je veux te faire horreur !

(On la retient.)

TIRIDATE.

Empêchez-la, Phaarte : ô femme inexorable !
O démon plein d'appas ! ô tigresse adorable !
Après que vainement mon cœur a combattu,
Je te devrais hair.

POLIXÈNE.

Pourquoi ne le fais-tu ?

TIRIDATE.

Il faudra bien enfin chercher quelque allégeance.
Et j'espère trouver une douce vengeance.

POLIXÈNE.

O Dieux !

TIRIDATE.

Mais je promets de faire mes efforts,
Pour incliner l'esprit sans contraindre le corps.
Comme j'ai toujours cru la victoire assurée,

(Il lui montre une tente.)

Votre chambre, Madame, est déjà préparée.
Vous plaît-il pas entrer ?

POLIXÈNE.

Exécrable bourreau,
N'en fais pas mon logis ; mais fais-en mon tombeau.

(Elle entre.)

C'est toute la faveur que prétend Polixène.

TIRIDATE, *parlant à ses gardes.*

Qu'on mette à la servir des femmes de la Reine :
Cet esprit orgueilleux se vaincra par douceur ;
Et n'importe comment j'en sois le possesseur.

Tel est le chef-d'œuvre qui aurait pu servir de modèle à Aristote ! Sans doute, il y a, ça et là, des vers bien frappés, mais même les plus mauvais font illusion, lorsqu'ils sont bien déclamés : tant il est vrai que les acteurs, ces rois des faux monnayeurs, font passer les plus mauvaises pièces ! Après *Axiane* (1643), Scudéry renoncera au théâtre et se préparera à chanter Alaric et les Wisigoths.

Scudéry était l'adversaire de Corneille : Tristan, qui venait de

débiter avec éclat en 1636 par sa tragédie de *Mariamne*, ne fut que son émule en poésie. Après 1636, Tristan donnera encore sept pièces, parmi lesquelles il faut citer *Penthée* (1637), la *Mort de Sénèque* (1644), la *Mort de Crispe* (1645). Il meurt en 1653.

Le sujet de la tragédie de *Mariamne* est intéressant. Mariamne, femme du roi Hérode, qu'elle a épousé par force, hait son époux. Elle se trouve impliquée dans un complot contre Hérode et meurt sur l'échafaud. Hérode « tombe en faiblesse » au récit de cette mort et en perd la raison. Le caractère de Mariamne est très bien dessiné : nous sommes émus au spectacle de l'innocence opprimée, et la pièce ne manque pas de grandeur. Si beaucoup de vers ont tout l'air de pastiches de *Pyrame et Thisbé*, d'autres, assez nombreux aussi, sont vigoureux ou touchants. Il y a des stances de Mariamne qui mériteraient d'être étudiées de très près :

MARIAMNE, en prison.

Pour augmenter l'affront que l'injuste licence
A fait à l'innocence,
Un absolu pouvoir rend mon corps prisonnier ;
Mais, en quelque péril que le malheur m'engage,
J'aurai cet avantage,
Que mon cœur pour le moins se rendra le dernier.
Ce jour s'en va borner la longueur de ma vie,
Je vois bien que l'envie
Travaille puissamment à creuser mon tombeau ;
Et que la cruauté du tyran qui m'opprime
Ne me suppose un crime
Que pour avoir sujet d'en commettre un nouveau...

La *Mariamne* est infiniment supérieure à l'*Amour tyrannique* de Scudéry, et a pu balancer quelque temps la gloire de Corneille.

La Calprenède débute, en 1635, par sa tragédie la *Mort de Mithridate* et donne encore avec succès huit autres pièces, parmi lesquelles la *Mort des enfants d'Hérode* ou la *suite de Mariamne*, en 1639. Il mourra en 1663.

Quant à Rotrou, dont je vous ai déjà parlé, il travaille toujours pour le théâtre et donne quinze tragédies jusqu'en 1649. Vous connaissez tous sa mort courageuse en 1650.

Un autre poète essaya, en 1639, de rivaliser avec Corneille : c'est Du Ryer, qui fit jouer à cette date sa tragédie d'*Alcyonée*. Cette pièce eut un très grand succès : elle ne manque pas d'analogie avec le *Cid*. Alcyonée est un véritable Rodrigue asiatique : il aime Lydie, fille du roi de Lydie. Le roi défend à sa fille de répondre à cet amour ; alors Alcyonée prend Sardis, sa capitale, et le détrône, puis le rétablit. La jeune fille, malgré les exhortations paternelles,

éprouve un amour ardent pour le vainqueur. Mais, pour plaire à son père, elle déclare qu'elle hait Alcyonée : là-dessus, le héros, désespéré, se tue et vient mourir entre les bras de la jeune fille.

On le voit, ce sujet ne manquait pas d'intérêt après le *Cid*. Ménage déclare la pièce admirable. D'Aubignac en vante « la force des discours et la grandeur des sentiments ». La reine Christine de Suède la fit jouer devant elle trois fois dans la même journée. En réalité, le caractère d'Alcyonée seul est bien dessiné. Mais les vers sont énergiquement frappés, et plusieurs même sont restés ; voici ceux que le héros adresse à Lydie, au troisième acte :

Je sais que le passé me perd, me déshonore,
Mais, pour vous posséder, j'aurais fait pis encore.
Pour obtenir un bien si grand, si précieux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'eusse faité aux dieux :
J'eusse renouvelé cette ancienne guerre,
Où le ciel, pour lui-même, eut besoin du tonnerre ;
Bref, pour vous acquérir par des soins assidus,
Si j'eusse eu des Etats, je les eusse perdus.
Ainsi reconnaissez que ce cœur qui soupire
A recherché Lydie, et non pas son Empire ;
Que j'aimai plus mes fers qu'un sceptre glorieux,
Et que je fus amant plutôt qu'ambitieux.

Il y a là des vers dont La Rochefoucauld se souviendra.

Tels sont les poètes qui occupent la scène pendant la courte « retraite » de Corneille. Toutes ces pièces ont obtenu un succès considérable : le même public qui vibrait d'enthousiasme aux représentations du *Cid* applaudissait avec ardeur l'*Amour tyrannique* et *Alcyonée* ! L'éducation des spectateurs n'est pas encore faite : mais le bon génie de la France littéraire veillait, et Corneille allait bientôt poursuivre sa glorieuse carrière.

A. C.

Sujets de compositions.

UNIVERSITÉ DE RENNES

Thème grec.

Si vous savez défendre vos droits, si vous accomplissez vos devoirs, cet effrayant désordre cessera. Le genre humain, relevé de sa longue déchéance, ne sera plus la propriété de quelques durs dominateurs, ni la terre leur héritage exclusif. Tous auront part aux biens destinés à tous par la Providence. Les sueurs, la fatigue, la faim, les larmes et les souffrances et les angoisses des uns ne nourriront plus l'opulence des autres et leur luxe effréné et leurs passions et leurs jouissances monstrueuses. Toutefois, ne vous abusez ni sur le temps ni sur les choses. Gardez-vous de rêver l'impossible, ce qui ne peut être, ce qui ne sera jamais. Loin de remédier aux maux qui surabondent en ce monde, vous ne feriez que les rendre et plus nombreux et plus pesants.

LAMENNAIS.

2. Le peuple, qui a donné naissance au tyran, le nourrira lui et ses compagnons. Mais si le peuple se fâche et dit qu'il n'est pas juste qu'un fils adulte soit nourri par son père, mais qu'au contraire le père doit être nourri par le fils ; qu'il ne l'a pas engendré et établi pour servir d'esclave à ses esclaves et le nourrir une fois qu'il serait grand, lui et ses esclaves avec leur ramassis d'hommes, mais pour se délivrer, par son moyen, des riches et de ceux qu'on appelle dans la ville les honnêtes gens ; que maintenant il lui ordonne de s'en aller de la ville, lui et ses compagnons, comme un père chasse de sa maison son fils avec ses turbulents compagnons de table, c'est alors que le peuple verra quel produit il a engendré, embrassé et élevé, et qu'il est plus faible que ceux qu'il essaie de chasser. Ce serait ce que l'on appelle la tyrannie, et le peuple, en cherchant à éviter, comme on dit, la fumée de la servitude des hommes libres, serait tombé dans le feu de la sujétion des esclaves.

Langue et littérature allemandes.**1. AGRÉGATION.***Thème.*

Diderot, *Le Neveu de Rameau*, du commencement à : « Si vous le rencontrez jamais... ».

Version.

Wilhelm Meister's Lehrjahre, livre II, chapitre I, du commencement à : « Tage des lauten... ».

Dissertation.

Wilhelm Meister als Erziehungsroman.

LICENCE ET CERTIFICAT D'APTITUDE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Schiller als Historiker.

2. AGRÉGATION.*Thème.*

Le Neveu de Rameau : « Si vous le rencontrez jamais... Je n'estime pas ces originaux-là ».

Version.

« Tage des lauten... Ein lebhaftes Fieber. »

Dissertation française.

Quels sont les éléments nouveaux qu'apporte au romantisme le Sternbald de Tieck.

LICENCE ET CERTIFICAT D'APTITUDE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Luther als geistlicher Dichter.

3. AGRÉGATION.

Thème.

Le Neveu de Rameau : « Je n'estime pas ces origines-là... Il m'aborde ».

Version.

« Ein lebhaftes Fieber... In seinen Gedichten. »

Dissertation.

Der Gedankeninhalt des Königs von Sion.

CERTIFICAT D'APTITUDE ET LICENCE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Das deutsche Volkslied.

Ouvrage signalé.

Sermons laïques, ou propos de morale et de philosophie,
par M. P. STAPPER, *doyen honoraire de la Faculté des Lettres de
Bordeaux*, librairie Fischbacher, Paris, 1906.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français
du temps du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille ; sa biographie (fin).

Nous avons terminé, la dernière fois, la première partie de la biographie de Delille. Vous avez pu remarquer que, rompant avec une de mes habitudes familières, je n'ai pas cité, pour illustrer le récit, quelques vers d'un caractère autobiographique : c'est que Delille est peut-être, de tous les poètes, celui qui a le moins parlé de lui-même. Cependant, le moment est venu de citer ici deux ou trois passages, où nous pouvons retrouver comme un écho des souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. D'abord, au chant III du poème des *Jardins*, Delille fait une courte allusion aux impressions que la nature a pu laisser en son âme :

Barbares, arrêtez et respectez ces lieux !
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si, dès mon premier âge,
Je me plus à chanter les prés, l'onde et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez longtemps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur !

Dans l'*Homme des Champs*, deux passages seulement paraissent inspirés d'une façon assez directe par des souvenirs d'enfance. L'un se trouve au chant premier; Deille vient de parler du bouleau, dont les rameaux servent à faire des verges, et il s'écrie :

Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains
Cet arbre dont s'armaient mes pédants inhumains,
Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.

L'autre passage, au quatrième chant, nous livre avec un peu plus de sincérité les souvenirs d'enfance du poète, réveillés par son voyage en Auvergne :

Il est d'autres secrets : quelquefois, à nos yeux,
D'aimables souvenirs embellissent les lieux.
J'aime en vos vers ce riche et brillant paysage ;
Mais si vous ajoutez : « Là de mon premier âge
Coulèrent les moments ; là je sentis s'ouvrir
Mes yeux à la lumière et mon cœur au plaisir » :
Alors vous réveillez un souvenir que j'aime ;
Alors mon cœur revole au moment où moi-même
J'ai revu les beaux lieux qui m'ont donné le jour.
O champs de la Limagne ! ô fortuné séjour !
Hélas ! J'y revolais après vingt ans d'absence :
A peine le Mont-d'Or, levant son front immense,
Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit ; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux, et la plaine riante,
Mes yeux ne voyaient rien ; mon âme impatiente,
Des rapides coursiers accusant la lenteur,
Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur.
Je le vis ; je sentis une joie inconnue :
J'allais, j'errais ; partout où je portais la vue,
En foule s'élevaient des souvenirs charmants :
Voici l'arbre témoin de mes amusements.
C'est ici que Zéphyr, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène ;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau :
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblants,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance !
Souvent je m'écriais : « Témoins de ma naissance,
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux ! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs ? »

La page, comme on le voit, est assez émue ; malgré les périphrases habituelles, elle exprime un sentiment vrai et profond.

Revenons, maintenant, à la biographie de Jacques Delille. Nous l'avons laissée en 1782, à l'apparition du poème des *Jardins*. Nous avons vu le succès de cette œuvre et aussi les critiques de ses détracteurs, en particulier de Rivarol. Delille jouissait tranquillement de sa gloire, quand tout à coup, brusquement, à l'étonnement de tous et, je crois, de lui-même, il partit pour Constantinople, en 1784, à la suite du comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur du roi auprès du sultan. Comment Delille, Parisien et mondain avant tout, avait-il pu se résoudre à s'exiler en Orient ? Tout le monde en fut surpris.

« Son départ pour Constantinople, dit M^{me} Delille, fut une énigme pour la société, pour ses amis et pour lui-même. Dans la matinée de la veille, il ignorait ce voyage subit. M^{me} la duchesse de Choiseul, épouse du grand ministre, voulant réunir à un dîner d'adieux les personnes que son parent (Choiseul-Gouffier) préférait, l'auteur d'*Anacharsis* (l'abbé Barthélemy) et M. Delille y furent désirés. Dans le cours du repas, le comte de Choiseul projeta d'enlever ce dernier : « Non, lui dit-il, pour charmer de vos beaux vers la Sublime Porte, mais pour les délices de Thérapia. » Et il ordonna furtivement à son valet de chambre de s'entendre avec le domestique de M. Delille, qui n'eut pas le temps de prononcer oui ou non. De peur d'une escapade, on le fit coucher à l'hôtel de Choiseul, et la matinée du lendemain vit disparaître deux hommes qui laissèrent un grand vide dans la société. »

Naturellement, on chercha des raisons à ce départ, et on ne manqua pas d'en trouver : les uns prétendirent que Delille fuyait les embarras d'un procès ; d'autres soutinrent qu'il avait joué un rôle ridicule dans une aventure amoureuse...

Voilà donc Delille en Orient, dans ce pays enchanteur, où tout conspire à émouvoir l'âme d'un poète : beaucoup de poètes feront ce voyage après lui, et feront passer dans leurs œuvres un peu de leur ferveur et de leur attendrissement ; certains même, comme Victor Hugo, font d'abord ce voyage chez l'imprimeur, ce qui ne les empêche pas de goûter pleinement la poésie du merveilleux paysage oriental et de la rendre exactement dans leurs vers. Delille, lui, essaya d'être ému devant les ruines antiques ; au fond, il s'ennuya beaucoup. Il écrit à un ami :

« Je voudrais qu'on pût, d'un coup de baguette, te transporter ici et te faire jouir du magnifique spectacle dont je jouis. A mesure que mes yeux reviennent, de nouvelles beautés semblent naître pour moi. L'Europe, l'Asie, deux mers chargées de toutes

les voiles que le vent du Nord ou du Midi font entrer ou sortir, tous les souvenirs de l'antiquité sans cesse réveillés par tous les objets ; voilà les plaisirs dont je commence à jouir, bien imparfaitement encore par la faiblesse de mes yeux, mais bien vivement par la nouveauté de ces sensations longtemps perdues pour moi. Je ne pouvais retrouver la vue dans aucun lieu du monde plus à propos que dans celui-ci. Hier, j'ai fait un tour en Asie, dans un des plus beaux lieux du monde. L'Asie était, ce jour-là, en habit de fête ; des milliers de barques couraient la mer ; la musique, le parfum des fleurs, et, ce que j'aime mieux encore, celui du café ; une foule de musulmans, priant, fumant, couchés sur des carreaux et des tapis, embellissaient le rivage. Le soleil, le soleil d'Asie, que celui de Paris t'empêche d'imaginer, ajoutait à tout cela. Je suis ivre de plaisir. »

On le voit, Delille peint en esquisse seulement une assez jolie scène orientale ; son émotion n'est pas très forte, et il n'a pas joui assez profondément de tous ces beaux paysages pour que son génie en soit rajeuni.

D'ailleurs, Delille est, à ce moment, très préoccupé par ses affaires, qu'il a laissées en piteux état ; il aurait voulu travailler, préparer quelque ouvrage nouveau ; il songeait à une nouvelle édition des *Jardins*, qui lui causait d'autant plus d'ennuis que sa vue s'affaiblissait de jour en jour. Toutes ces inquiétudes, cette mélancolie (ce « spleen lumineux de l'Orient », selon le mot de Th. Gautier), se font jour dans les lettres que Delille écrit à ses amis de Paris, notamment à l'avocat Thérèse. Ce sont des lettres aimables, calines même ; mais elles sont d'un homme fatigué.

En 1783, Delille est de retour à Paris ; mais il ne fait qu'y passer, et entreprend, pour se reposer cette fois, un voyage dans l'Est. Il passe une grande partie de l'année 1786 à Metz, à Pont-à-Mousson, à Nancy, à Strasbourg ; il y assiste à des revues et à des défilés militaires. C'est là qu'il commit la plus grande sottise de sa vie : cette sottise se présenta à lui sous les traits d'une toute jeune fille de quatorze ans, née près de Saint-Dié, et qu'il rencontra à Metz. L'abbé Delille, — quoique frisant la cinquantaine, — fut, paraît-il, séduit par sa voix, ce qui fit dire plus tard à ses ennemis qu'il avait recueilli la jeune fille dans un café-concert. Ce qu'il y a de certain, c'est que la protégée de Delille avait une instruction assez médiocre. Delille, revenu à Paris, l'appela sa « nièce », et l'installa dans son appartement du Collège de France ; ce qui fit dire à Rivarol, — toujours lui : — « Quand on choisit ses nièces, on les choisit mieux ». La jeune femme, que Delille épousa plus tard, prit sur lui une grande influence : elle

fut une excellente ménagère ; mais les mauvaises langues prétendirent qu'elle giflait son mari, pour le rendre « laborieux ».

Là-dessus arriva la Révolution. Delille n'y comprit d'abord rien, puis s'enferma au Collège de France, où il vécut sans encombre, et il finit par s'enfuir... après le 9 thermidor ; en quoi il fut très sage, car fuir plus tôt eût été se rendre suspect.

Pendant l'hiver de 1789, il ne parut plus à l'Académie : « On viendra me chercher, dit-il à sa compagne ; opposez-vous à ma sortie ; dites que vous ne voulez pas. Le monde est en délire, je veux rester chez moi ». Il s'enferma si bien chez lui, qu'il vit les événements passer sans trop les comprendre, comme le prouve l'anecdote suivante, rapportée par sa terrible nièce :

« De retour à Paris à la fin d'octobre, dit-elle, il fait demander des bas de saison. M. Grenier, son fournisseur, demeurant en face du Collège de France, en apporta lui-même. — J'ai voulu vous revoir, dit le bon voisin, crédule comme le sont presque tous les honnêtes gens. — Votre santé me paraît bonne, répondit M. Delille, mais le commerce ? — Ah ! le commerce ne va plus. Je fournissais plusieurs collèges ; mais les jeunes gens portent tous des guêtres. Les marchands tiennent l'aune en uniforme et couchent au corps de garde : on ne s'occupe plus d'affaires. — Mais la liberté ? — Ah ! grâce au ciel, c'est un bien qu'on ne peut nous ravir. Cet ancien régime était trop tyrannique. — Sans doute, lorsque vous aviez envie de mettre votre habit gris, on vous forçait de prendre votre habit puce ? — Ceci ne m'est jamais arrivé. — Je le croyais. Mais rappelez-vous que le soir, quand vous étiez à respirer le frais sur le banc de pierre placé à côté de votre porte et à causer avec vos voisins, un exempt vous obligeait de rentrer ? — Non, Monsieur, jamais. — Du moins, vous n'avez pas oublié qu'un jour, où, excédé de fatigue, vous alliez manger votre soupe bien chaude et votre dîner cuit à point, un agent de police passa et vous enleva le tout ? — Je vous jure, Monsieur, que c'est faux. — Mais, mon cher Grenier, puisque vous aviez le choix de votre habit, le loisir de vous reposer sur votre banc et de manger votre potage, que vous manquait-il et qu'est-ce que la liberté d'aujourd'hui vous donne de plus ? » M. Grenier, après un moment de réflexion, répondit en haussant un peu la voix : « Pourquoi aussi le prince de Lambesc a-t-il passé le pont tournant ? »

On voit, d'après cela, combien la portée des événements échappait à Delille. Il resta au Collège de France, et y fut peu inquiété. Cependant il faisait ses promenades habituelles, et un dialogue s'engagea, un jour, entre lui et un inconnu, qui trouvait Delille mal coiffé : « Nous savons que tu ne changeras pas

d'opinion, disait l'inconnu, mais je t'invite à changer ta coiffure. Suis mon avis, citoyen ; tu es un brave homme, je regrette que tu ne sois pas des nôtres. » Un professeur du Collège de France, l'ayant aperçu avec cet homme, lui demanda s'il connaissait la personne qu'il venait de quitter : « Mon Dieu, non ! — C'est le père Duchesne », s'écria son confrère, en riant aux éclats de ce contraste.

De pareilles rencontres étaient dangereuses. Aussi, même après le 9 thermidor, dès que les chemins furent libres, Delille partit : il se fixa quelque temps à Saint-Dié ; puis il alla à Bâle, à Soleure, à Fribourg, où il trouva Mallet du Pan. De là il passa en Allemagne et à Hambourg ; il revit Rivarol, son ancien détracteur. « Affectant de se congratuler avec exagération, raconte M. Bonnefon, ils ne laissaient ni l'un ni l'autre passer l'occasion de se dire des malices, et les coups d'épingles alternaient avec les coups d'encensoir. Delille n'était pas toujours le moins habile dans les deux cas. Un jour, ils parlaient ensemble d'un parvenu, un peu décrié, que Rivarol connaissait mal et dont il demandait le portrait : « Quelle figure a-t-il ? — La physionomie de votre réputation », répondit le poète avec à-propos.

De Hambourg, Delille partit pour Londres, où il arriva le 5 juillet 1799. Ce fut là qu'il travailla à la traduction du *Paradis perdu* de Milton, de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, et de l'*Enéide* de Virgile. Dans la société d'émigrés royalistes que Delille fréquentait, il put voir le jeune Chateaubriand. Voici ce que dit, plus tard, de l'abbé Delille l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* :

« L'abbé Delille, autre compatriote de Sidoine Apollinaire, du chancelier de l'Hospital, de La Fayette, de Thomas, de Chamfort, chassé du continent par le débordement des victoires républicaines, était venu aussi s'établir à Londres. L'émigration le comptait avec orgueil dans ses rangs ; il chantait nos malheurs, raison de plus pour aimer sa muse. Il besognait beaucoup ; il le fallait bien, car M^{me} Delille l'enfermait et ne le lâchait que quand il avait gagné sa journée par un certain nombre de vers. Un jour, j'étais allé chez lui ; il se fit attendre, puis il parut les joues fort rouges : on prétend que M^{me} Delille le souffletait ; je n'en sais rien : je dis seulement ce que j'ai vu. — Qui n'a entendu l'abbé Delille dire ses vers ? Il racontait très bien ; sa figure, laide, chiffonnée, animée par son imagination, allait à merveille à la nature coquette de son débit, au caractère de son talent et à sa profession d'abbé. Le chef-d'œuvre de l'abbé Delille est sa traduction des *Géorgiques*, aux morceaux de sentiment près ; mais c'est comme si vous lisiez Racine traduit dans la langue de Louis IX. »

En 1802, Delille rentre en France. C'est l'année du Concordat et du *Génie du Christianisme*. La publication de son poème de *La Pitié*, en 1803, lui valut quelques ennuis : mais cette froide poésie contre-révolutionnaire n'effraya pas assez l'autorité pour être censurée : on fit faire à Delille quelques suppressions, et l'ouvrage parut sans réussir à échauffer les esprits. Après *La Pitié*, parurent successivement la traduction de l'*Enéide* en 1804, celle du *Paradis perdu* en 1805, le poème de l'*Imagination* en 1806, celui des *Trois Règnes de la Nature* en 1809 et celui de la *Conversation* en 1812. M^{me} Delille favorisait toute cette production : « Cette femme intéressée, dit M. Bonnefon, traitait la poésie comme une ferme en Beauce ou une maison de rapport. »

Delille avait retrouvé dans les salons et à l'Académie, aussi bien qu'au Collège de France, ses succès d'autrefois. Quand il mourut subitement, en 1813, à l'âge de 75 ans, « tout le monde crut qu'un astre s'éteignait et que la flamme poétique allait briller en France d'un éclat moins vif ». On lui fit des funérailles splendides : « Son corps fut exposé deux jours, à visage découvert, dans une des salles du Collège de France, où les étudiants vinrent couronner son front. On plaça dans son cercueil des exemplaires de Virgile et la jeunesse des écoles voulut porter elle-même le corps embaumé de Delille jusqu'à sa dernière demeure. »

C'était, en somme, un excellent homme qui disparaissait : Delille avait été surtout très honnête et très scrupuleux. Mais il était bon jusqu'à la faiblesse : il a été, tour à tour, dominé par ses maîtres et professeurs, par le monde et par sa femme. Il est intéressant de lire les opinions de quelques-uns de ses contemporains sur ce poète alors célèbre entre tous. Voici ce que dit de lui Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « La littérature du xvin^e siècle, à part quelques beaux génies qui la dominent, cette littérature, placée entre la littérature classique du xvii^e siècle et la littérature romantique du xix^e, sans manquer de naturel, manque de nature ». On ne peut mieux caractériser cette inspiration froide et fluide, monotone et sans animation, qui est particulièrement celle de Delille. — « L'abbé Delille, continue Chateaubriand, était le poète des châteaux modernes, de même que le troubadour était le poète des vieux châteaux ; les vers de l'un, les ballades de l'autre, font sentir la différence qui existait entre l'aristocratie dans la force de l'âge et l'aristocratie dans la décrépitude : l'abbé peint des lectures et des parties d'échecs dans les manoirs où les troubadours chantaient des croisades et des tournois. »

La Harpe porte également sur lui un jugement assez curieux : il reconnaît que Delille, en faisant passer Virgile en français, a su conformer et adapter ses vers à son modèle latin et a brisé ainsi l'alexandrin. C'est, en somme, ce que Victor Hugo et les romantiques se vanteront d'avoir fait plus tard : ils se feront gloire d'avoir « disloqué » le vers alexandrin. Il est assez intéressant de voir La Harpe signaler chez Delille des symptômes de romantisme !

Telle a été la vie de celui qui, un instant, fut le premier des poètes français. Les contemporains ont beaucoup admiré chez lui cette longue suite de travaux « qui n'a fatigué que l'envie » et qui, selon eux, devait porter le nom de Jacques Delille à la postérité.

Nous verrons, dans nos études suivantes, ce que la postérité doit retenir de son œuvre.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Les « Olynthiennes ».

La première *Philippique*, prononcée en 351, était accompagnée d'un projet de décret, que Démosthène lut devant l'assemblée. Il comprenait sans doute, présenté systématiquement et réduit en formules, l'exposé des mesures soit financières, soit militaires, que l'orateur avait proposées au peuple dans le cours même de sa harangue. Ce projet, nous le savons, ne fut pas adopté. On pouvait s'y attendre : le parti d'Eubule comprenait, à ce moment, tous les dirigeants d'Athènes, et Démosthène, avec sa politique de guerre, était de l'opposition.

Mais, peu de temps après, les événements vinrent confirmer ses prévisions. Philippe, en effet, après avoir pendant quelques mois tenu ses soldats en Illyrie et en Thrace, après avoir guerroyé contre les peuplades barbares qui le tracassaient sur ses frontières, se tourna brusquement, en l'année 349, du côté d'Olynthe. Comme il lui fallait un prétexte pour légitimer cette soudaine agression et sauver au moins les apparences, il déclara qu'Olynthe, en concluant la paix avec Athènes, avait manqué à des engagements formels pris envers lui et qu'elle méritait un châtiment. Ce châtiment, il se proposait de le lui infliger par les armes.

La guerre qui commença alors est connue sous le nom de guerre d'Olynthe. Vous savez quelles en furent les péripéties, et vous vous rappelez la catastrophe terrible qui la termina. La ville fut prise et subit le traitement qui était le sort commun de toutes les villes prises : elle fut détruite, et ses habitants furent vendus comme esclaves (348). C'était la règle à cette époque : le vainqueur avait le droit de faire du vaincu ce qu'il voulait.

La guerre avait cependant duré un an à peine ; mais les Athéniens étaient restés, du commencement jusqu'à la fin, indécis,

mous, imprévoyants. Sans doute, ils avaient, eux aussi, engagé les hostilités avec Philippe, ils avaient envoyé des secours aux Olynthiens ; mais ces secours avaient toujours été insuffisants ou mal commandés. A leur tête, on avait placé Charès et Charidème, véritables chefs de bandes, plus soucieux de leurs intérêts propres et de ceux de leur mercenaires que des intérêts des Athéniens. Au lieu de combattre efficacement Philippe, ils engageaient quelques légères escarmouches pour tromper le peuple et s'empressaient ensuite de quitter le centre des opérations pour exploiter et piller les pays voisins. Aussi, les revers étaient-ils vite survenus, et, après quelques mois, la chute même d'Olynthe, dont je parlais tout à l'heure.

Naturellement, au cours de la guerre, l'esprit des Athéniens changeait avec les événements. Au début, on avait reçu quelques heureuses nouvelles : la joie avait été indescriptible, l'enthousiasme délirant. Puis des bruits fâcheux s'étaient répandus, et le découragement s'était vite emparé des âmes. Cependant, de temps à autre, à la suite de quelques petits succès, les illusions revenaient ; on comptait de nouveau sur la fortune : le danger ne paraissait plus aussi menaçant, et on se reposait dans l'indolence et dans l'inaction. Il n'avait fallu rien moins que la chute d'Olynthe pour provoquer de nouveau une forte émotion et pour réveiller les courages.

A elles seules, les exhortations de Démosthène n'avaient guère trouvé d'écho dans l'esprit des Athéniens. Il était monté pourtant plusieurs fois à la tribune ; en trois circonstances même, il avait prononcé de remarquables discours, qui nous sont restés sous le nom d'*Olynthiennes*.

Dans tous les trois, il est question d'une part de la ténacité, des ruses, de la mauvaise foi de Philippe ; d'autre part, de la mollesse et de l'indolence des Athéniens. L'orateur rappelle tantôt les menus succès des bandes de mercenaires au service d'Athènes, tantôt les victoires plus importantes du roi de Macédoine. Les arguments aussi reviennent toujours identiques. Sans doute, Démosthène gronde ses compatriotes dans leurs moments d'illusions, et relève leur courage quand il les voit abattus, modelant son éloquence sur les événements et sur les dispositions changeantes des Athéniens ; mais ce n'est là qu'une variété apparente. En réalité, deux ou trois thèmes reviennent sans cesse, dans les *Olynthiennes*, comme des refrains, avec la tristesse tragique d'une prophétie lugubre. C'est, d'abord, l'invitation à prendre de l'argent dans le trésor du *théoricon*, si l'on veut faire la guerre avec efficacité : c'est, en second lieu, l'exhor-

tation à combattre, mais à combattre en personne, à ne pas abandonner à des mercenaires indifférents ou traîtres les intérêts matériels d'Athènes en même temps que son honneur : c'est, enfin, la prévision d'un jour qui approche, où Philippe, vainqueur dans toutes les batailles, passera les Thermopyles et portera la guerre sur la terre attique elle-même. Ces trois sujets, qui se trouvaient déjà traités, nous l'avons noté, dans la première *Philippique*, constituent les idées directrices des *Olynthiennes*.

Je ne veux pas analyser devant vous ces trois harangues des années 349-348, aussi complètement que j'ai fait celle de l'année 351. La première *Philippique*, en effet, outre ses mérites évidents de jeunesse, de verve, de confiance et d'optimisme, était comme le résumé et, pour ainsi dire, la table des idées sur lesquelles Démosthène ne cessera de revenir dans la suite. Voilà pourquoi nous y avons particulièrement insisté ; mais il n'est pas nécessaire d'insister autant sur les trois *Olynthiennes*, puisque Démosthène y combat la même indolence, tente de dissiper les mêmes illusions et prêche la même activité.

Ce que je voudrais cependant faire devant vous, c'est étudier le caractère propre de chacun de ces discours, examiner le ton dans lequel ils sont écrits, et découvrir le point qui en est comme le centre, qui attire plus particulièrement notre attention et sollicite notre intérêt.

*
* *

La première *Olynthienne* est un discours d'encouragement. Prononcé au commencement de la guerre d'Olynthe, peu après l'ouverture des hostilités, il dénote chez l'orateur beaucoup de confiance et aussi beaucoup de prévoyance. Rien n'est encore compromis, en effet : Philippe s'est, jusque-là, borné à des menaces. Pendant qu'il en est temps encore, Démosthène supplie donc ses concitoyens de prendre des décisions sages et de les exécuter résolument.

L'exorde du discours présente une petite obscurité pour nous, modernes, qui n'en était pas une, à coup sûr, pour les contemporains de Démosthène : « Athéniens, s'écrie l'orateur, que seraient en ce moment pour vous tous les trésors du monde auprès d'un bon conseil qui mettrait en lumière le parti que vous devez prendre ? S'il en est ainsi, vous accueillerez avec faveur tout citoyen qui vous apporte son avis. Vous l'accueillerez, vous aimerez à le suivre, même s'il n'apporte pas un discours médité ». — Que signi-

fient ces derniers mots ? Démosthène a-t-il improvisé la première *Olynthienne* ? A la vérité, il improvisait peu ; nous le savons par Plutarque. Il avait, au contraire, pour habitude de préparer longuement ses discours. A l'occasion, pourtant, il savait parler d'abondance. Ce qui paraît, en tout cas, ressortir de la phrase que je viens de lire, c'est que Démosthène, après avoir entendu les orateurs du parti d'Eubule, les hommes de la majorité, avait ensuite pris la parole, exaspéré par les conseils qu'il avait entendu donner au peuple. Il s'était levé au cours de la discussion, et il avait feint d'improviser. Pourquoi ? A cette question on ne peut répondre que par une hypothèse.

L'idée qui fait l'intérêt de la première *Olynthienne* est celle de la nécessité où les Athéniens se trouvent d'employer à la guerre les fonds du *théoricon*. C'était là une idée fort délicate à exprimer et difficile à faire entendre au peuple. Aussi Démosthène, qui l'insinue par ruse, qui la suggère par toutes sortes de circonlocutions, veut-il peut-être la faire excuser en la mettant sur le compte de l'improvisation. Il croit, sans doute, qu'elle paraîtra aux Athéniens plus acceptable, si elle a l'air de naître dans son esprit au moment même où il monte à la tribune et sous la pression des circonstances.

L'exorde terminé, Démosthène s'applique à rendre aux Athéniens la confiance et le courage. Les orateurs du parti d'Eubule, on le sent, n'ont pas dû avoir à l'assemblée le même succès que d'habitude. Le peuple est inquiet, évidemment : Philippe lui fait peur. Mais Démosthène se demande si la peur qu'il en a n'est pas excessive : aussi cherche-t-il à relever ses concitoyens de leur abattement.

Et il le fait en revêtant ses arguments d'une forme paradoxale, comme il lui arrive souvent :

« Par un singulier bonheur, dit-il, ce qui fait la force de Philippe tourne aussi à votre avantage et fait sa faiblesse. Tenir tout en sa main, choses publiques et secrètes ; être à la fois général et maître absolu, disposer seul de son trésor, ne marcher qu'avec son armée, voilà sans doute d'immenses ressources à la guerre, pour agir promptement et toujours à propos. Mais, pour traiter avec Olynthe, ce qu'il ferait si volontiers, cette même puissance le gêne. Olynthe voit clairement que, dans cette lutte, il ne s'agit pour elle ni de gloire à conquérir ni de territoire à défendre, mais de ruine et d'esclavage. Elle sait comment il a traité ceux d'Amphipolis qui lui avaient livré la ville, les Pydnéens qui l'avaient si bien reçu. Et, d'ailleurs, un roi n'est-il pas toujours chose suspecte aux républiques, surtout quand elles l'ont si près d'elles ? » (§§ 4-5.)

Et, plus loin, un nouveau paradoxe aussi violent que le premier :

« Cette lutte entre Olynthe et Philippe, la voilà qui s'engage d'elle-même : *Athéniens, c'est pour vous une chance inespérée ; cette guerre s'engage pour votre bonheur.* Et pourquoi ? C'est que, si les Olynthiens ne s'y étaient jetés que pour vous obéir, peut-être, alliés peu fidèles, n'auraient-ils pas persisté longtemps. Mais, comme ils détestent Philippe pour le mal qu'il leur a fait, leur haine vivra, nourrie de souvenirs et de craintes. L'événement que vous attendiez pour prendre une résolution virile s'offre à vous. Gardez-vous donc, Athéniens, de perdre une occasion si belle : gardez-vous de retomber dans une faute dont vous avez déjà tant souffert. » (§§ 6 sqq.)

Et ici, pour appuyer cet appel, une démonstration saisissante, non pas — nous l'avons remarqué dans la première *Philippique*, — une démonstration fondée sur des principes, mais sur des faits. Démosthène argumente en historien plus qu'en philosophe, et encore faut-il ajouter que ses argumentations, appuyées sur l'histoire, ont toujours un caractère *populaire*. Il invoque des faits récents et connus de tous, sûr qu'il est de trouver ainsi un écho dans la conscience de ses auditeurs. C'est, précisément, ce qu'il tente dans cette première *Olynthienne*, par l'énumération tragique, cuisante, impitoyable, des erreurs politiques commises un peu auparavant par les dirigeants athéniens :

« Si, à votre retour de l'Eubée, quand les députés d'Amphipolis, Zérax et Stratoclès, étaient là, à cette tribune, vous conjurant de monter sur vos vaisseaux et de venir prendre possession de leur ville, nous eussions eu pour nous-mêmes le même zèle que pour le salut des Eubéens, Amphipolis était à nous, et nous échappions à tous les embarras qui ont suivi. De même encore, lorsqu'on nous annonça que Pydna, que Potidée, que Méthone, que Pagase et tant d'autres places, — il serait long de les nommer toutes, — étaient assiégées, si, à la première alarme et avec cette vivacité de courage qui vous sied si bien, vous eussiez volé au secours de la place attaquée, le Philippe d'aujourd'hui nous paraîtrait plus traitable et plus humble. Mais, n'ayant jamais su que perdre le présent, compter sur un avenir qui devait toujours s'arranger de lui-même, nous avons élevé cet homme où il est ; nous l'avons fait plus grand que ne fut jamais aucun roi de Macédoine. » (§§ 8-9 sqq.)

Puis, après cette argumentation vigoureuse, une nouvelle exhortation morale, qui est comme la péroraison de la première partie :

« Pourquoi, Athéniens, rappeler ce passé? Pour vous faire sentir deux choses : d'abord, à quel point vous a été fatale cette facilité à lâcher ainsi vos possessions l'une après l'autre ; puis, jusqu'où va l'ambition de cet homme, inquiète fureur qui le pousse contre tous les peuples, qui est sa vie même et ne lui laissera jamais ni modération ni repos. S'il est résolu, lui, à toujours envahir, à toujours plus faire qu'il n'a fait ; vous, à ne résister jamais, à ne montrer aucune vigueur, qu'on me dise à quoi il faut s'attendre, et comment tout cela doit finir ! Qui de vous, justes dieux ! est assez simple pour ne pas voir que cette guerre, si nous la négligeons, tombera d'Olynthe sur nous ? Et, alors, je crains bien que, semblables à ces insensés qui empruntent facilement à gros intérêts, sont riches un moment, et, bientôt après, se voient dépouillés même de leur patrimoine, nous aussi nous ne payions cher notre indolence, et que, pour avoir tout rapporté au plaisir, nous n'ayons à subir des choses qui ne nous plairont guère, et beaucoup, et de bien dures, réduits peut-être à combattre pour le sol même de notre patrie. » (§§ 14 sqq.)

C'est sur ces mots terribles que se termine le premier point de la première *Olynthienne*. Comme vous voyez, le but principal de Démosthène a été, jusqu'ici, de donner confiance aux Athéniens et de leur démontrer qu'en dépit des apparences ils peuvent encore espérer la victoire.

*
**

Suit alors, selon l'habitude, l'exposé des mesures militaires que l'orateur croit nécessaire de prendre. Je ne m'y arrêterai pas ; je me contenterai d'appeler, un instant, votre attention sur le passage admirable relatif aux fonds du *théoricon*.

Démosthène aurait voulu que les Athéniens, au lieu de consacrer ces fonds aux processions et aux fêtes, les employassent à subvenir aux frais de la guerre ; mais la proposition était délicate à présenter. Il voudrait la faire ; mais il n'ose. Est-ce par pusillanimité ? Non, certes ; mais il est évident que le danger était grand pour quiconque conseillerait au peuple un pareil virement de fonds. Quelques années plus tard, un certain Apollodore proposait délibérément un projet de loi dans ce sens : il se voyait aussitôt accusé d'illégalité et condamné bientôt après et contraint à l'exil. Démosthène n'ignorait pas qu'une aventure de cette espèce l'attendait, s'il faisait aux Athéniens une proposition analogue. Aussi procéda-t-il avec prudence. Ecoutez-le plutôt :

« Des ressources pour la guerre, Athéniens, vous en avez ; vous en avez plus qu'aucun autre peuple ; mais vous les dépensez comme il vous plaît (*remarquez le terme vague qu'emploie Démosthène ; il se garde bien de prononcer les mots de « théoricon », de « processions » et de « fêtes » : c'est une habileté.*) Rendez au soldat ce qui lui appartient, et l'argent ne vous manquera pas. Autrement, vous n'aurez jamais assez, ou plutôt vous n'aurez bientôt plus rien. Quoi, m'allez-vous dire, proposes-tu donc de déclarer argent de guerre l'argent dont tu parles ? (*Ici encore Démosthène ne prononce pas le mot redoutable de « théoricon » : il s'en tire pas l'inoffensif pronom ταῦτα.*) Non, Athéniens ; non, les dieux m'en gardent ! Je dis seulement qu'il faut une armée, qu'à cette armée il faut de l'argent. Je dis qu'il est une même règle pour tous : recevoir à proportion des services qu'on rend. Vous qui n'en rendez aucun, vous ne recevrez pas moins, et tout passe en fêtes. Alors, que vous reste-t-il ? Les dons volontaires. Donnons donc, beaucoup s'il faut beaucoup, et peu si peu doit suffire. Car il faut de l'argent ; sans argent, rien ne se peut faire. Pour en trouver, chacun a son moyen, qu'il vous indique. Choisissez le meilleur, et surtout agissez, tandis qu'il en est temps. » (§§ 19-20.)

Vous voyez cette étonnante discussion, où Démosthène prend bien soin de ne pas avoir l'air de faire une proposition ferme. Il se sait de l'opposition, de la minorité, il n'ignore pas qu'il peut être puni ; mais, s'il ne présente pas de projet en bonne et due forme, il conseille du moins et suggère. Aussi, est-il impossible d'imaginer une argumentation à la fois plus pressante, plus habile et plus enveloppée. Nous voyons là la finesse diplomatique de l'esprit grec, qui, même chez un homme passionné comme Démosthène, reste maître de lui. Sous la chaleur, enthousiaste ou indignée, l'orateur conserve toute sa lucidité et tout son sang-froid.

Le conseil une fois donné, Démosthène n'a plus grand'chose à dire. Aussi la harangue se précipite-t-elle avec rapidité. Dans la péroraison, nous trouvons un nouveau tableau de la guerre qui, sous peu, menacera l'Attique elle-même : je n'insisterai pas, puisque nous en avons trouvé un analogue dans la première *Philippique*.

Ce que je voudrais vous montrer, pour en finir avec la première *Olynthienne*, c'est le caractère de brièveté extrême et de plénitude qu'y revêt la parole de Démosthène. Nous avons, nous Latins, constamment présent à l'esprit un autre type d'élo-

quence : celle de Cicéron, dont le souvenir nous hante. Or, la qualité par excellence que Cicéron recherchait pour lui-même, qu'il recommandait d'acquérir aux jeunes gens qui se destinaient au barreau, c'était, plus que toute autre, la *copia*, c'est-à-dire l'abondance du style, l'ampleur du développement. Or, ce n'est point par là que vaut la parole de Démosthène : chez lui, en effet, tout tend à l'action. Le fond de son génie oratoire, comme de son génie politique, c'est l'action, non la parade et la vanité littéraire. Il ne veut pas de l'éloquence *épidictique*, destinée seulement à éblouir. Son abondance à lui, c'est celle des idées, des sentiments, des images et nullement celle des mots : et ces richesses de fond, il les entasse dans les développements, qu'à dessein il fait courts.

*
**

Quelques mots maintenant sur les deux dernières *Olynthiennes*. Comme elles reproduisent, en grande partie, les idées contenues dans la première, nous n'avons pas besoin de nous y attarder.

Dans la deuxième, je signalerai seulement un passage d'une très haute valeur morale. Vous savez quelle est la situation politique au moment où cette harangue est prononcée. La guerre d'Olynthe a révélé la puissance de Philippe. Athènes est à peu près découragée par les revers ; mais Démosthène veut relever son courage. Pour cela, il fait une admirable peinture des moyens politiques de Philippe : c'est un homme d'une souveraine immoralité, qui n'agit que par la violence, par la mauvaise foi, par la brutalité. Que doit-il lui arriver ? Voici :

« En voyant Philippe maître de tant de ports, de places, de tout ce qu'il nous a pris, vous pensez qu'il pourra se soutenir par la force : Athéniens, ce serait une erreur. Lorsqu'une puissance s'est élevée par le dévouement, lorsque dans une même guerre les alliés n'ont qu'un même intérêt, ils n'ont aussi qu'une pensée : travailler, souffrir, persévérer ensemble. *Mais, quand un homme a grandi, comme a fait celui-ci, par la rapine et le crime, le moindre prétexte, le plus léger choc ébranlent et renversent tout. Car jamais, Athéniens, non, jamais, l'injustice, le mensonge, le parjure ne fonderont un pouvoir durable.* Ces détestables moyens peuvent réussir une fois, un moment, susciter même, si la fortune le veut, quelques brillantes espérances ; mais le temps montre le crime à l'œuvre, et tout s'écroule de soi-même. Comme dans une

maison, un vaisseau ou tout autre édifice, la base doit toujours être la partie la plus forte ; ainsi, dans notre vie, que tout repose sur la vérité, sur la justice. Or, c'est là ce que vous ne trouverez jamais chez Philippe. » (§§ 10 sqq.)

Vous voyez quelle est l'élévation morale de ce morceau. Remarquez, d'ailleurs, comme il est loin d'avoir un caractère abstrait, de ressembler à une leçon faite *ex cathedra*, dogmatiquement. Une pensée se présente à l'esprit de Démosthène ; ce sont les événements mêmes qui la lui imposent, comme une conclusion nécessaire. Au reste, il ne la développe pas : il l'indique seulement. Aussi l'ensemble du passage n'a-t-il rien d'un hors-d'œuvre, d'un morceau à effet ; il découle naturellement de la démonstration qui précède.

Quant à la troisième *Olynthienne*, on y retrouve les mêmes conseils, les mêmes appels. Démosthène se propose toujours de rabattre les illusions de ses compatriotes ; et, avec cruauté, il montre que tous leurs échecs n'ont d'autre origine que leurs mauvaises mœurs politiques.

« Ah ! s'écrie-t-il, comme elles différeraient des vôtres les maximes politiques de nos orateurs d'autrefois, les maximes de ces hommes que les orateurs d'aujourd'hui vantent si fort et qu'ils imitent si peu : d'un Aristide, d'un Nicias, d'un Périclès, et de celui dont je porte le nom ! Mais, depuis que les harangueurs ne paraissent à la tribune que pour dire : que souhaitez-vous ? quel décret dois-je proposer ? en quoi puis-je vous plaire ? au plaisir, à la faveur du jour ont été sacrifiés les intérêts les plus graves : c'est l'ivresse d'un festin ! Aussi, qu'arrive-t-il ? La fortune de ces hommes est brillante, et la vôtre honteuse » :

Et, de fait, le dénouement de la guerre d'Olynthe fut bien celui qu'avait prévu Démosthène : la ville fut prise et les habitants furent vendus. Quand on apprit la nouvelle à Athènes, l'émotion fut intense. Tout à coup, les partis se rapprochèrent : les amis d'Eubule eux-mêmes se virent obligés de tenter quelque chose. Le procès que Démosthène allait engager contre Midias fut retardé : c'était le signe de la réconciliation entre les partisans de l'action et ceux de la paix. — Nous avons, cependant, le discours que Démosthène aurait prononcé devant les juges, si les débats n'avaient pas été ajournés : nous nous en occuperons la prochaine fois.

G. C.

La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

L'éducation de Molière : le Collège de Clermont.

Dans ma précédente leçon, j'ai essayé de tracer un tableau de Paris au temps de Louis XIII et surtout du quartier qu'a habité Molière, le quartier des Halles et ses alentours. Vous avez été certainement frappés de constater dans quel milieu excellemment favorable à l'observation et à la formation du bon langage s'étaient écoulées l'enfance et la première jeunesse de notre poète. Cette esquisse était d'autant plus utile qu'on peut dire de lui qu'il a été, qu'il est resté, même après ses longues pérégrinations en province, un écrivain au plus haut degré parisien. Nous apporterons de ce fait de nombreuses preuves au fur et à mesure de l'étude de ses pièces. Comme ses origines le voulaient, Molière s'est toujours montré bourgeois parisien, dans la meilleure acception du mot. Chez lui, la vie provinciale, quoique ayant laissé des traces profondes, n'effacera jamais l'autre. J'ajoute que le milieu dans lequel a été élevé Molière est essentiellement traditionnaliste : le quartier des Halles lui-même est peut-être celui de Paris qui a le moins changé, et Molière a toujours gardé quelque chose des goûts et de la profession de ses parents. Pour mieux nous faire une idée de ce milieu, il faut nous reporter aux belles gravures du temps de Louis XIII, qui sont singulièrement instructives pour l'historien désireux d'étudier la vie journalière et intime de cette époque. Callot, Abraham Bosse, Israël Sylvestre, M. Lasne, Claude Mellan, Robert Nanteuil doivent être sans cesse consultés par le chercheur. C'est également avec beaucoup de profit, — et pour les mêmes raisons, — qu'on ferait une promenade dans certains musées de province ou au Musée du Louvre dans cette salle du *xvii^e* siècle, trop délaissée ; on y verrait d'intéressants portraits de précepteurs et d'élèves, on pourrait y étudier en détail les costumes du temps, et ces grands chapeaux qui permettaient de tracer dans l'air de si belles paraboles. Il ne faut pas oublier que Molière n'est pas indifférent à l'art : son poème *De la Gloire du Dôme du Val-de-Grâce* est là pour le prouver.

Je vous ai parlé aussi des origines de la famille Poquelin, de ses alliances, de son rang social. Nous avons fait connaissance avec la maison de la rue des Vieilles-Etuves. Cette étude nous a conduit à traiter de la question toujours pendante de la maison

natale du grand comique. Je vous ai indiqué mes préférences motivées pour la maison qui existait sur l'emplacement du 96 actuel de la rue Saint-Honoré, en attendant que quelque texte nouveau éclaire définitivement la question. Nous avons essayé enfin de pénétrer certains traits de la physionomie de la mère de Molière, Marie Cressé, et nous avons vu qu'il n'était pas téméraire, loin de là, de conjecturer entre elle et son glorieux fils des traits de ressemblance de goûts et de caractère assez marqués et fort vraisemblables. Peut-être même Molière tenait-il d'elle sa constitution un peu malade, son attitude réfléchie, contemplative et par moment mélancolique. Cela n'est pas impossible. Quant au père, dont nous avons parlé également, il ne faut pas nous presser trop de reconstituer sa physionomie ni de deviner ses mœurs et ses habitudes, puisqu'aussi bien nous allons le retrouver encore fréquemment au cours de notre biographie. Etudions-le d'abord dans ses rapports avec son fils en ce qui touche la profession héréditaire de tapissier. Voici les faits essentiels et que les historiens ont omis généralement de grouper.

C'est le 2 avril 1631 qu'eut lieu la résignation par Nicolas Poquelin au profit de Jean, son frère aîné, de l'office de tapissier ordinaire du Roi, auquel le titre de valet de chambre n'était pas encore attaché. Jean Poquelin, père de Molière, prêta serment entre les mains du comte de Souvré, gentilhomme de la chambre du Roi. Il servait par quartier, en avril, en mai et en juin. En 1637, le père choisit son fils comme survivancier (provision du 14 décembre 1637) ; et le futur comique prêta serment le 18 décembre 1637. C'est la première fois que Molière paraît dans l'histoire. En 1643, il abandonnera sa survivance à tel de ses frères qui agréera à son père ; en 1654, Jean Poquelin le jeune reçoit de son père le fonds de commerce et est alors qualifié « marchand tapissier ordinaire du roi » ; Molière reprend la survivance à la mort de son frère, en 1660, jusqu'en 1669, date de la mort de son père ; à partir de ce moment, il figure seul sur l'état.

Le métier de valet de chambre tapissier n'allait pas sans une certaine initiative personnelle : « Tous les jours, les valets de chambre tapissiers aident à faire le lit du Roy. Ils sont obligés de garder les meubles de campagne pendant leur quartier et de faire les meubles de Sa Majesté. Ils confectionnent les meubles usuels, garnitures de lit, rideaux, fauteuils, tabourets, réparent et entretiennent les meubles quand la cour marche en campagne. » Leur besogne n'est donc point banale.

Les parents de Molière lui firent faire un bon apprentissage de son métier de tapissier. C'est ce que nous dit Grimarest, d'après

le témoignage duquel les parents « n'épargnèrent aucun soin pour le mettre en état de bien exercer sa survivance, ces bonnes gens n'ayant pas de sentiments qui dussent les engager à destiner leur enfant à des occupations plus élevées : de sorte qu'il resta dans la boutique jusqu'à l'âge de quatorze ans ; et ils se contentèrent de lui faire apprendre à lire et à écrire pour les besoins de sa profession ». Grimarest nous fait ensuite un récit absolument admissible, naturel et vraisemblable : c'est l'histoire du grand-père de Molière menant souvent son petit-fils au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, malgré les conseils du père : « Avez-vous envie d'en faire un comédien ? — Plût à Dieu, répondit le grand-père, qu'il fût aussi bon comédien que Bellerose ! » « Cette réponse, ajoute Grimarest, frappa le jeune homme, et, sans pourtant qu'il eût d'inclination déterminée, elle lui fit naître, du dégoût pour la profession de tapissier, s'imaginant que, puisque son grand-père souhaitait qu'il pût être comédien, il pouvait aspirer à quelque chose de plus que le métier de son père. » De là le chagrin de l'enfant : le père, le voyant mélancolique, l'interroge. « Le petit Poquelin ne put tenir contre l'envie qu'il avait de déclarer ses sentiments à son père : il lui avoua franchement qu'il ne pouvait s'accommoder de sa profession ; mais qu'il lui ferait un plaisir sensible de le faire étudier. Le grand-père, qui était présent à cet éclaircissement, appuya par de bonnes raisons l'inclination de son petit-fils. Le père s'y rendit et se détermina à l'envoyer au Collège des Jésuites. »

J'ai tenu à vous mettre sous les yeux le texte même du biographe, pour vous faire comprendre tout le parti que nous pouvons tirer de son témoignage. Il n'y a pas de raisons pour douter du récit de Grimarest, qui le tenait probablement lui-même de Baron. Et cela vous explique pourquoi je me suis appesanti sur Grimarest dans les leçons consacrées aux sources. Nous avançons maintenant plus sûrement.

Nous parlerons de l'hôtel de Bourgogne, la prochaine fois. Il est probable que le grand-père de Molière le conduisait souvent au Pont-Neuf et à la foire Saint-Germain. Le jeune Molière était enchanté par les comédiens italiens et français, par les bouffons et les bateleurs. On sait que le père de Molière avait deux loges et demies sises en la Halle couverte de la foire Saint-Germain-des-Prés, rue de la Toilerie et de la Lingerie. Là, le petit Molière fit connaissance avec le singe de Fagotin, avec les marionnettes de Broché ; il put y écouter à loisir et sans doute avec admiration les parades de Christophe Contugi, dit l'Orviétan. Le Boulenger de Chalussay affirme les rapports du jeune Poquelin avec ce personnage et avec Bary. Il fait dire à Elomire :

Je le scay mieux que toi, nous avons autrefois
 Estudié sous eux, et des jours plus de trois :
 Et sans eux, ce talent que j'ai pour le comique,
 Ce talent dont je charme et dont je fais la nique
 Aux plus fameux bouffons, eust avant le berceau,
 En malheureux morné, rencontré son tableau.

Et plus loin :

Car je ne puis sans méconnaître
 Que l'un et l'autre fut mon maître
 Ny sans mériter mille coups,
 Me seoir ny me couvrir, sans m'éloigner de vous.

Il résulte de tout cela que Molière a, sans doute, assisté avec plaisir à des farces analogues à celles de Bruscambille ou de Gautier Garguille ou de Guillot Gorgu : mais de là à le représenter comme ayant été le valet d'Orviétan, il y a loin. La réalité a été grossièrement déformée et enlaidie.

La mère de Molière, Marie Cressé, mourut au mois de mai 1632, âgée de 31 ans, après onze ans de mariage. Elle laissait trois fils et une fille : Jean-Baptiste, Jean, Nicolas et Marie-Madeleine. Elle avait eu deux autres enfants morts en bas âge. Le père fut nommé tuteur des enfants, et le grand-père maternel, Louis Cressé, subrogé-tuteur. Le père de Molière se remaria avec Catherine Fleurette, fille d'Eustache Fleurette, marchand et bourgeois de Paris. Les fiançailles furent célébrées le 11 avril 1633, et le mariage le 30 mai suivant en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. De ce mariage naquirent deux filles : l'une fut plus tard religieuse au couvent de Sainte-Marie de Montargis (une légende sans fondement sérieux veut qu'elle ait soigné Molière mourant) ; l'autre, dont la naissance coûta la vie à sa mère, ne lui survécut que peu de jours. Catherine Fleurette mourut le 12 novembre 1636. On s'est demandé si Molière n'a pas été maltraité par sa belle-mère, et s'il ne fallait pas chercher là l'explication du caractère des belles-mères dans son théâtre ; on s'appuie pour cela sur le rôle de Béline, deuxième femme d'Argan, dans le *Malade imaginaire*. On oublie qu'Elmire dans *Tartuffe* offre plutôt des traits sympathiques. Ne faisons donc point de rapprochements trop hasardés ; nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet, qui nous retiendra en son temps.

Notez, si vous voulez, que Catherine Fleurette était nièce d'un chanoine de Mantes, et que son entourage de gens d'Eglise a pu avoir quelque influence dans le choix du collège de Clermont pour les études du jeune Molière.

Il est à remarquer que quatre de nos plus grands écrivains, —

des plus représentatifs de la langue et du génie français, — ont été élevés par les jésuites. Ce sont Descartes, Corneille, Molière et Voltaire. On peut croire, en général, à l'influence de l'éducation première sur le reste de la vie; mais il y a tant de surprises, tant d'imprévu dans ce domaine, qu'il convient d'apporter aux recherches qui y touchent la plus extrême prudence. Il n'y a pas d'ouvrage d'ensemble absolument satisfaisant à signaler sur l'histoire des humanités en France. Mais les données essentielles ne manquent pas : je vous citerai simplement — puisqu'il s'agit des jésuites — le livre d'Alexis Pierron sur *Voltaire et ses maîtres* (Didier, 1866), qui est encore très intéressant à consulter et aussi le volume de M. Douarche. On pourrait aussi glaner de bons renseignements dans les biographes de Rollin. Etudions donc rapidement ce qu'étaient l'enseignement et les études en France, à l'époque où nous en sommes arrivés.

Quatre sortes d'établissements s'occupaient de l'éducation de la jeunesse et se la disputaient : l'Oratoire, où l'étude du français était la principale, et qui présentait tous les avantages de l'éducation des jésuites, sans en avoir les inconvénients; Port-Royal, dont l'éloge n'est plus à faire, et qui formait d'excellents hellénistes; à côté d'eux, l'Université était dans une situation assez fâcheuse, et je ne vous raconterai pas ses longues querelles, ses interminables démêlés avec les maisons rivales; enfin les jésuites, dont la réputation était universelle, réservaient tous leurs soins à l'enseignement du latin.

La fortune du grec et du latin avait beaucoup varié depuis la Renaissance : au xvi^e siècle, le grec et le latin, — et aussi l'hébreu, — avaient été placés un moment sur le même pied. Puis le grec devint suspect et fut relégué au second plan : seul Port-Royal l'enseigna bien, et Racine est redevable à ses maîtres de sa profonde connaissance de l'antiquité grecque. Les jésuites, luttant contre Port-Royal et contre l'hellénisme, s'efforcent alors de briller par l'éclat donné aux études latines dans leurs collèges. C'est dans le plus fameux de ces collèges que nous allons retrouver le jeune Molière.

Le Collège de Clermont, voisin du Collège de France, et rouvert en février 1618, était alors à lui seul plus florissant que tous ceux de l'Université. En 1620, il comptait 300 pensionnaires et 1.700 externes. Vers le milieu du xvi^e siècle, plus de 2.000 élèves suivaient assidûment ses cours; ce nombre s'élevait à 3.000 en 1710, et équivalait à celui de la population des 36 collèges du quartier Latin réunis. J'ajoute que le service était assuré par plus de 300 fonctionnaires, maîtres, professeurs, préfets des

études, etc... Le collège était si florissant que Louis XIV lui donna son nom par une faveur toute spéciale, dans des circonstances que je vais brièvement vous rappeler. Le roi étant venu au collège de Clermont en 1674, on le reçut solennellement et une représentation fut donnée par les élèves en grande pompe. Tout le monde fut d'accord pour trouver la fête admirable. « Je le crois bien, dit le roi, *c'est mon collège*. » Il faisait ainsi allusion à une visite faite par lui au même collège de Clermont 24 ans auparavant, et dont il avait été aussi enchanté. Les jésuites, fiers de la faveur royale et désireux de ne pas la laisser oublier, prirent depuis 1674 l'habitude d'appeler leur maison Collège Louis-le-Grand, et le nom est resté à l'établissement.

Les enfants des plus nobles et des plus vieilles familles françaises ont passé pour la plupart leur jeunesse au collège des jésuites de la rue Saint-Jacques : les Conti, les Bouillon, les Rohan, les Soubise, les Luxembourg, les Villars, les Montmorency, les Duras, les Grammont, les Boufflers, les Richelieu, les Broglie, etc., etc., y ont fait leurs études, sous des maîtres d'une grande réputation. Il suffit de citer les noms du P. Cossart, du P. de Larue, du P. Le Jay, du P. Porée. Chez les jésuites l'instruction était gratuite. De plus, comme on l'a dit, le bien-être des enfants, les exercices propres à développer leurs forces, les arts d'agrément, le dessin, la musique, la danse, étaient chez les Pères l'objet de soins dont ne se préoccupait guère l'Université. Chez celle-ci peu reconfortante était la nourriture ; triste y était la vie. Un article des statuts de Henri IV supprimait toute récréation avant et après dîner. Un autre défendait l'escrime et prescrivait de reléguer au delà des ponts les maîtres d'armes et de danse et les joueurs de flûte, qui ne sont bons qu'à détourner, y est-il dit, les écoliers de leurs études. Chez les jésuites, au contraire, le travail paraissait attrayant. L'émulation se trouvait stimulée par des moyens ingénieux, quoique un peu puérils, tels que les titres honorifiques d'Empereurs, de Décourions, et les privilèges de toute sorte accordés aux meilleurs élèves. La discipline passait pour très facile et très paternelle : à tel point qu'on a pu dire, avec raison, que les Pères exerçaient une trop grande influence sur leurs élèves, au détriment de la famille.

Cependant leur système d'enseignement présentait de sérieuses lacunes, et il faut rendre hommage à Rollin, qui a beaucoup contribué à les signaler. Les jésuites s'attachaient à la forme plutôt qu'au fond des choses. Certes, la culture qu'ils donnaient était brillante, mais aussi, à certains égards, superficielle. Les élèves

des jésuites savaient l'art de construire de belles périodes harmonieuses, et ils maniaient à merveille les figures et les lieux communs. En somme, ils étaient formés par des méthodes plutôt mécaniques ; nourris de philosophie aristotélicienne, ils pensaient et écrivaient selon des habitudes scolastiques. On ne faisait pas assez appel à leur raison et à leur bon sens. Et cependant, les jésuites ont élevé Voltaire, Helvétius, Diderot et Marmontel..... Le père Jouvençy, en 1711, dans son traité *De ratione discendi et docendi*, pose en principe que les études classiques ont pour but de former des poètes latins et des orateurs latins. L'explication des auteurs se faisait non en français, mais en latin. Quant aux sciences naturelles, à l'histoire, à la géographie, aux langues modernes, il n'en est point question. La Renaissance et, à plus forte raison, le Moyen Age n'existent pas. Pendant cinq ans, l'élève des jésuites, qui avait suivi régulièrement ses trois classes de grammaire (*infima, media, suprema*), sa classe d'humanités et sa classe de rhétorique, faisait du latin, encore du latin et toujours du latin. Il entrait ensuite dans la classe de « logique », pour y faire de la philosophie en latin. Notons cependant ceci, qui est intéressant pour Molière, c'est que, dès les classes inférieures, on expliquait les comédies de Térence. Et n'oublions pas la place faite aux mathématiques. — Voici, à propos de l'éducation des jésuites, un curieux passage du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire ; c'est un dialogue entre un ancien conseiller au Parlement et un ex-jésuite, son ancien maître. Le conseiller lui rappelle son enseignement, ses lectures de Despautère et de Cicéron : « Vraiment, vous m'avez donné là une plaisante éducation. Il est vrai que je m'accommodais fort du bloud Ligurinus. Mais, lorsque j'entrai dans le monde, je voulus m'aviser de parler et on se moqua de moi. J'avais beau citer les *Odes à Ligurinus* et le *Pédagogue chrétien*, je ne savais ni si François 1^{er} avait été fait prisonnier à Pavie ni où est Pavie ; le pays même où je suis né était ignoré de moi ; je ne connaissais ni les lois principales ni les intérêts de ma patrie ; pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie ; je savais du latin et des sottises. »

En 1640, les professeurs les plus en vue du collège de Clermont étaient les Pères Briet et Nau, professeurs de rhétorique ; de Solleuve, professeur d'humanités ; de Turmenie, professeur de troisième. Il y avait aussi le célèbre P. Le Moyne, qui publia en 1651-1653 son épopée de *Saint Louis ou la Sainte Couronne reconquise sur les infidèles* : sa grande réputation et son talent littéraire lui donnaient beaucoup d'action sur les élèves. Il habitait

dans le collège, sans y enseigner toutefois. Dans ses *Peintures morales*, il s'est fait avec de la finesse et de la verve, a-t-on dit, l'imitateur de Théophraste et le devancier de La Bruyère. On sait que Boileau le jugeait trop fou pour en dire du bien et trop poète pour en dire du mal. Le père Le Moyne mourut en 1672, un an avant notre poète. — A côté de ces maîtres réputés, le collège de Clermont possédait, à l'époque de Molière ou à peu près, des poètes latins distingués : Denys Petau, Gabriel Cos-sart, François Vavas seur, Rapin.

Cependant, malgré le renom de ses professeurs et l'éclat de leur enseignement, le collège eut à soutenir de longues luttes contre l'Université de Paris. On fit grand bruit, en août 1643, autour de certains cahiers de théologie, renfermant des propositions pernicieuses sur le régicide, l'homicide et l'avortement, par le P. Héreau, professeur des cas de conscience au collège de Clermont. En 1644, le recteur Dumoustier adresse au Parlement requête sur requête pour dénoncer ces dangereuses doctrines. C'est également en 1644 que paraît le livre du grand Arnauld : *Théologie morale des jésuites*. Plus tard, en 1656, Pascal protestera dans les VII^e et XIII^e *Lettres provinciales* contre les enseignements du P. Héreau. Les jésuites ont été, sans cesse, tenus en haleine par cette lutte contre l'Université et contre Port-Royal, et peut-être l'émulation ainsi provoquée a-t-elle contribué à leurs succès.

Tous les récits s'accordent à nous dire que Molière a eu pour condisciple au collège de Clermont le prince de Conti, qui pourtant avait huit ans de moins que lui. On s'est demandé jusqu'à quel point cette affirmation était exacte. Il me semble que Molière, qui est entré au collège à quatorze ans, a bien pu rencontrer chez les jésuites le prince de Conti, entré, lui, très jeune dans cet établissement. On avait l'habitude d'envoyer les enfants au collège dès leur plus jeune âge : le duc d'Enghien, futur vainqueur de Rocroy, avait été un écolier prodigieux ; Charles Perrault déclare au début de ses *Mémoires* : « On m'envoya au collège de Beauvais à l'âge de huit ans et demi ; je fus mis en sixième que je ne savais pas encore bien lire. » Bussy-Rabutin, ancien élève du collège de Clermont, nous dit aussi : « J'entrai en seconde que je n'avais pas douze ans, et j'étais si bon humaniste, qu'à treize on me jugea assez fort pour entrer de là en philosophie, sans passer par la rhétorique. » Et, plus loin, il ajoute : « Je me suis ôté une belle occasion de dire du bien de moi, en écrivant moi-même mes *Mémoires* ; car, si ç'avait été mon secrétaire, il aurait pu

dire — comme font tous les autres, — que, quand j'étais au collège, je battais tous mes camarades ; que, dans les moindres jeux, je voulais toujours être le maître, et mille autres fadaïses comme celles-là. Mais moi qui suis sincère, je dirai que je ne battais personne, et que je me contentais de n'être point battu. » — Quoi qu'il en soit, il n'est pas probable que Molière et Conti aient été élèves dans les mêmes classes, car nous savons que Conti sortit de philosophie en 1644, quand Molière avait déjà quitté le collège depuis plusieurs années. Mais il est permis de croire qu'ils se sont rencontrés et connus au collège de Clermont, quoique ne faisant point partie de la même classe. Les faits ont été ensuite enjolivés et agrémentés après coup. Il est certain, en tout cas, que, lorsque Molière retrouva le prince à Pézenas, en 1653, celui-ci l'avait oublié.

Disons en passant, puisque nous parlons de Molière, la place importante que tenaient les représentations théâtrales au collège de Clermont. Chapuzeau nous apprend qu'on y jouait les pièces de Plaute et de Térence, aussi bien que les tragédies de Sénèque ; et que, « par un mélange ingénieux du sacré et du profane, toutes les passions sont poussées jusqu'au bout. On y emploie même pour de certains rôles d'autres personnes que des écoliers ; on y danse des ballets. Toute la différence qui se trouve entre ces spectacles-là, contre quoy on ne dit mot, et ceux que donnent les comédiens, contre lesquels on murmure, consiste dans le langage et dans la qualité des acteurs. Dans les premiers, on ne parle que latin, et on ne voit point de femmes. Mais le latin est entendu et des acteurs et des spectateurs. Ces passions d'amour, d'ambition, de colère et de vengeance, qu'on veut que la comédie soulève, tandis que le christianisme a pour but de les abattre, peuvent à ce compte faire une aussi forte impression dans les esprits des gens qui parlent et qui écoutent, qu'elles en feraient le lendemain sur le théâtre français, à une représentation de *Cinna* ou de *Pompée* ».

Nous n'avons pas à juger ici ces comédies de collège : disons seulement qu'elles prouvent le goût profond des Français pour le théâtre, et constatons qu'elles ont pu aider à l'éveil du génie comique de Molière.

J'étudierai, dans ma prochaine leçon, l'influence du collège de Clermont sur le futur comique, et le commencement des relations de Molière avec Gassendi, Chapelle et Cyrano de Bergerac. Enfin, avant d'étudier ses débuts au théâtre, je vous donnerai un aperçu du théâtre à Paris au moment de la jeunesse de notre auteur.

A. C.

L'Eglise et l'État en France, depuis l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

L'expulsion des jésuites.

Le jansénisme avait semé l'esprit de révolte dans l'Eglise de France, dès le temps de Louis XIV. Sous Louis XV, il était devenu peu à peu un parti d'opposition, et avait, à ce titre, conquis les Parlements.

Les jésuites, au contraire, passaient dans l'opinion publique pour les partisans de l'absolutisme et de tous ses abus.

Par une contradiction étrange, très fréquente dans l'histoire politique, les deux factions rivales avaient perdu presque complètement leur caractère primitif. Les jansénistes, adversaires du libre arbitre, étaient devenus les représentants du libéralisme politique, et les jésuites, qui avaient soutenu, envers et contre tous, la doctrine de la liberté morale, représentaient l'autocratie royale et pontificale, le *statu quo* absolu et odieux.

Les philosophes profitèrent de la guerre intestine qui divisait l'Eglise pour pousser leurs affaires entre les partis rivaux et pour les déconsidérer l'un et l'autre aux yeux du public.

L'affaire des billets de confession remplit Paris de scandales et discrédita la religion dans l'esprit d'un grand nombre de gens sages, qui lui étaient jusque-là demeurés fidèles.

Au moment où l'on commençait à rire bruyamment des jansénistes, des jésuites et de leurs prétentions réciproques à l'orthodoxie et à l'infaillibilité, les débauches du roi et la brutalité de sa police le faisaient prendre en mépris et en haine par le peuple de Paris.

Le ministère ayant ordonné une rafle de petits vagabonds pour les envoyer au Mississipi, la police arrêta parmi eux des fils d'artisans et de bourgeois, et ne les rendit à leurs familles que moyennant rançon. Le public était déjà fort irrité, quand le bruit se répandit que Louis XV était devenu lépreux à la suite

de ses désordres et prenait des bains de sang pour se guérir ; les enfants que l'on arrêtaient étaient destinés à périr pour rendre la santé au roi. Ces bruits atroces trouvèrent immédiatement créance auprès du peuple, tant le roi était méprisé. Le 16, le 22, le 23 mai 1750, Paris se souleva, s'emplit de tumultes et de colères. Le faubourg Saint-Antoine descendit dans la rue, courut sus aux archers, aux exempts, aux espions ; le corps d'un espion, massacré par la foule, fut jeté à la porte du lieutenant général de police, Berryer. M^{me} de Pompadour, qui se trouvait à Paris, n'eut que le temps de s'enfuir de toute la vitesse de ses chevaux. Il fut question d'aller à Versailles chercher le roi et brûler le château. L'alarme fut si chaude que l'on mit quatre pièces de canon en batterie à l'entrée du pont de Sèvres. Il s'en fallut de bien peu peut-être que la Révolution ne commençât dès cette année.

Louis XV garda de l'émeute parisienne un amer souvenir. Il ne fit plus à Paris que de rarissimes apparitions, et fit tracer une route directe de Versailles à Saint-Denis, pour éviter de passer par la ville. On l'appela la « route de la révolte », et cette révolte marque l'instant précis du divorce entre Paris et la royauté.

Paris reste, dès lors, frondeur et devient très vite antireligieux.

Dès 1753, d'Argenson écrit : « La perte de la religion ne doit pas
« être attribuée à la philosophie anglaise, qui n'a gagné à Paris
« qu'une centaine de philosophes, mais à la haine contre les
« prêtres, qui va au dernier excès. À peine osent-ils se montrer
« dans les rues sans être hués. Les esprits se tournent au mécon-
« tentement et à la désobéissance, et tout chemine à une grande
« révolution dans la religion et dans le gouvernement. L'on
« assure que tout se prépare à une grande réforme dans la religion,
« et ce sera bien autre chose que cette réforme grossière, mêlée
« de superstition et de liberté, qui nous arriva d'Allemagne au
« xvi^e siècle. Comme notre nation et notre siècle seront bien
« autrement éclairés, on ira jusqu'où l'on doit aller, l'on ban-
« nira tout prêtre, tout sacerdoce, toute révélation, tout mystère.
« On prétend que, si cette révolution est pour arriver à Paris, ce
« sera par le déchirement de quelques prêtres dans les rues,
« même par celui de l'archevêque. Tout conspire à nous donner
« l'horreur des prêtres, et leur règne est fini. Ceux qui paraissent
« dans les rues en habit long ont à craindre pour leur vie. La
« plupart se cachent ou paraissent peu. On n'ose plus parler
« pour le clergé dans les bonnes compagnies ; on est honni et
« regardé comme des familiers de l'Inquisition. Les prêtres ont

« remarqué, cette année, une diminution de plus d'un tiers dans
« le nombre des communicants. Le collège des jésuites devient
« désert; cent vingt pensionnaires ont été retirés à ces moines
« si tarés. On a observé aussi, pendant le carnaval à Paris, que
« jamais on n'avait vu tant de masques au bal contrefaisant les
« ecclésiastiques, en évêques, abbés, moines, religieuses; enfin
« la haine contre le sacerdoce et l'épiscopat y est portée au
« dernier excès. »

Chacun des deux partis religieux accusait l'autre de cette déplorable situation; chacun voulait servir la religion en exterminant la faction contraire. Un curé moliniste d'Amiens déclarait en chaire qu'il était prêt à tremper ses mains dans le sang des hérétiques; un jésuite, prêchant devant le roi, soutenait qu'il fallait du sang pour éteindre les hérésies, et que certaines exécutions, faites à temps, épargnaient parfois des sévérités plus grandes. (E. Lavisse, *Hist. de France: Louis XV*, par H. Carré.)

Les jansénistes n'avaient pas plus de mansuétude, payaient les libelles destinés à perdre les jésuites dans l'opinion, et leur agent écrivait de Rome en 1738: « Le cordon tracé autour des jésuites
« est de telle nature qu'ils ne sauraient le rompre malgré leur
« crédit et tous les trésors de l'Inde. »

C'est en Portugal que se forma d'abord l'orage qui devait ruiner la puissance des jésuites.

En 1730, l'Espagne céda au Portugal les sept districts du Paraguay, que les jésuites avaient organisés et convertis en une province florissante. Les habitants se soulevèrent contre les Portugais, et le tout-puissant ministre du roi de Portugal, D. Sebastien de Carvalho, rendit les jésuites responsables de la rébellion. Il fit nommer le cardinal patriarche de Lisbonne visiteur de l'ordre, et soumit ainsi les jésuites de Portugal à une surveillance rigoureuse; ils ne dirigèrent plus la conscience du roi, ils perdirent même le droit de prêcher et de confesser dans tout le Portugal.

Le 3 septembre 1738, le roi José I^{er}, se rendant incognito chez la marquise de Tavora, fut grièvement blessé de deux coups de mousquet. Carvalho persuada au roi de s'isoler dans son palais, prépara à loisir tous ses plans et, le 12 décembre, trois mois après l'attentat, fit arrêter le duc d'Aveiro, le marquis de Tavora, sa mère, leurs parents, leurs amis, leurs domestiques, tous ceux qu'il voulut englober dans leur désastre. Jugés par un tribunal d'inconfiance, présidé par Carvalho lui-même, les accusés furent condamnés à mort le 12 janvier 1739, conduits ensemble à l'échafaud et exécutés de demi-heure en demi-heure.

Après les grands vint le tour des jésuites. Le 13 décembre 1738,

le P. Henriquez, provincial de Portugal, les PP. Malagrida, de Mattos, Jean Alexandre, d'autres encore furent arrêtés et jetés dans d'atroces prisons. La fureur de Carvalho se tourna surtout contre le P. Malagrida, vieux jésuite septuagénaire, qui s'était usé dans les missions du Brésil et dont un ardent mysticisme avait dérangé la raison. Ce vieillard prétendait avoir eu des visions, opéré des guérisons miraculeuses, remporté une victoire sur l'Antechrist et écrit un livre sous la dictée de sainte Anne. Son véritable crime était d'avoir composé une tragédie de collège, intitulée *Aman*, où Carvalho se reconnaissait. Après de longs mois de détention, Malagrida fut condamné au feu et brûlé vif, le 20 septembre 1764, avec 33 autres personnes, en présence du roi.

Mais les accusations dirigées contre la Société de Jésus étaient mal prouvées, et tout le monde vit dans cette horrible exécution une vengeance de Carvalho ; la cour d'Angleterre ne dissimula pas à celle de Portugal son horreur pour un pareil excès de cruauté.

Cependant les jésuites portugais étaient soumis dans leurs maisons à un odieux espionnage et calomniés auprès du roi et du public. Carvalho fabriqua de fausses lettres, qu'on leur attribua, et une fausse bulle qui permettait de les dépouiller de leurs biens. Ils furent arrêtés au nombre de 1.500 et divisés en groupes de 150 à 200. On les embarqua sans vivres sur des vaisseaux de commerce, qui, obligés de relâcher sans cesse pour faire de l'eau et des vivres, n'arrivèrent qu'après une longue navigation à Civita Vecchia, où les Pères furent débarqués comme un vil bétail, et remis aux autorités pontificales.

Il y en eut qui restèrent dans les prisons de Portugal, où on les soumit à tous les traitements que peut imaginer un politique doublé d'un bourreau.

« Les cachots du fort Saint-Julien, écrivait en 1766 le
« P. Kaulen, sont remplis de quantité de vers et d'autres insectes
« et de petits animaux qui m'étaient inconnus. L'eau suinte sans
« cesse le long des murs, ce qui fait que les vêtements et autres
« choses y pourrissent en peu de temps ; aussi le gouverneur du
« fort disait-il dernièrement : — Tout se pourrit promptement ;
« il n'y a ici que les Pères qui se conservent. — Le chirurgien
« s'étonne souvent comment plusieurs malades d'entre nous se
« guérissent et se rétablissent. — Il en est mort un dont le visage
« a pris un éclat qu'il n'avait pas pendant sa vie, en sorte que
« les soldats et les autres qui le contemplaient ne pouvaient
« s'empêcher de dire : — Voilà le visage d'un bienheureux. —

« Témoins de ces choses et fortifiés par le ciel en d'autres manières, nous nous réjouissons avec ceux d'entre nous qui meurent, et nous envions en quelque sorte leur destin, non parce qu'ils sont au bout de leurs travaux, mais parce qu'ils ont remporté la palme. Les vœux de la plupart sont de mourir sur le champ de bataille. Les trois Français qui ont été mis en liberté, en ont été tristes, regardant notre position plus heureuse que la leur... Pour moi, je ne changerais pas mon état avec le vôtre » (le correspondant du P. Kaulen était provincial du Bas-Rhin).

Les choses se passèrent en France d'une manière plus douce ; il n'y eut ni tortures ni bûchers ; mais la Société n'en perdit pas moins, en quelques mois, une de ses plus belles provinces.

La rapidité de sa chute s'explique par une véritable conspiration, préparée de longue main par les jansénistes et les philosophes ; l'opinion publique y applaudit par esprit d'opposition, et M^{me} de Pompadour y disposa le roi par animosité personnelle contre la Société.

Dès 1752, la belle marquise, rapidement usée par la vie de Cour, songeait aux moyens d'assurer la durée de sa faveur en devenant la simple confidente du roi. Elle forma le projet de se rapprocher du parti dévot, tout en conservant sa haute situation mondaine, et elle crut que les jésuites entreraient aisément dans ses intentions. Elle trouva, au contraire, une résistance invincible chez le P. de Sacy, qu'elle avait choisi comme directeur, et chez les PP. Pérusseau et Desmarets, confesseurs du roi. Ces religieux exigeaient que la marquise quittât la Cour avant de l'admettre, elle et le roi, à la fréquentation des sacrements. M^{me} de Pompadour n'obtint pas l'absolution, resta à Versailles et passa dans le camp de la philosophie. — Les jésuites eurent une terrible ennemie de plus ; mais il est à croire que Pascal, cette fois, leur aurait donné raison.

En 1760, un procès retentissant vint rappeler tout à coup l'attention publique sur la Société de Jésus et permit à ses ennemis de dessiner contre elle l'attaque décisive.

Répondus dans tout l'univers, ayant des biens dans tous les pays du monde, les jésuites avaient naturellement cherché à en tirer le meilleur parti possible et avaient fini par créer de véritables entreprises commerciales, qui étaient vues d'un très mauvais œil par leurs concurrents laïques et par les ordres rivaux. En 1741, le pape Benoît XIV leur interdit même tout négoce et surtout le commerce des esclaves par la bulle *Immensa patrum*, qui resta, comme tant d'autres, à peu près lettre morte.

Il nous paraîtrait très difficile de prouver en droit que les

jésuites, propriétaires de riches domaines, et récoltant chaque année, dans leurs terres des Antilles, des Indes ou du Paraguay, les denrées les plus précieuses n'avaient pas le droit de les exporter et de les vendre, au même titre que n'importe quel autre propriétaire. Mais il nous paraît aussi qu'en l'espèce les Pères jésuites eurent un double tort : continuer leurs opérations malgré l'expresse défense du pape et donner à leurs opérations le caractère d'un commerce clandestin. Ils s'exposèrent ainsi aux justes censures des autorités ecclésiastiques et aux attaques légitimes des autorités séculières.

Le Père Antoine de La Valette, supérieur général de la Martinique depuis 1741, était un homme d'une grande intelligence, d'un caractère entreprenant, et possédait comme pas un le génie des affaires. Ayant trouvé sa communauté endettée de 135.000 livres, il résolut de payer ses dettes et de l'enrichir même, s'il se pouvait.

Dénoncé à ses supérieurs en 1753, il trouva un défenseur énergique dans l'intendant des Iles du Vent, M. Hurson, qui lui rendit le témoignage le plus flatteur. Le Père La Valette fut renvoyé à la Martinique, et y revint plus ardent que jamais, plus prêt à la lutte pour la grande gloire de son ordre. Il contracta des emprunts, acheta des nègres, mit ses terres en valeur et devint bientôt l'un des plus hardis manieurs d'argent des Antilles. Plusieurs bonnes récoltes successives lui permirent de payer une partie des dettes de sa communauté et d'acquitter une partie de ses engagements. Grisé par le succès, il acheta des terres immenses à la Dominique, rassembla 2.000 nègres, contracta un emprunt d'un million sur la place de Marseille et crut marcher à la conquête de l'El Dorado.

Mais une épidémie décima ses noirs ; le Père emprunta pour payer les intérêts de ses précédents emprunts, s'improvisa banquier et marchand, envoya des cargaisons en Hollande et s'ingénia à trouver des débouchés en Amérique aux marchandises hollandaises rapportées par ses navires. Tant d'activité, tant de talents allaient être récompensés par une éclatante fortune, quand la guerre maritime déchaînée tout à coup entre la France et l'Angleterre vint ruiner tous les calculs de l'ingénieux spéculateur.

Ses navires furent pris en 1755 par les Anglais, et il perdit d'un seul coup 500.000 livres. Ses créanciers s'effrayèrent, avertirent le Père Leforestier, provincial de France, alors à Rome, et par lui le Père Ricci, général de l'Ordre.

Ricci ne sut pas deviner, dès le premier moment, toute l'étendue du péril. Il voulut gagner du temps, négocier. On divisa les créanciers en deux groupes. D'un côté, l'on mit les petits créanciers, qui avaient un besoin urgent de leurs fonds et que l'on

devait rembourser. De l'autre, on mit les gros créanciers, avec lesquels on chercha à s'entendre.

Mais la vie commerciale ne s'accorde pas avec tant de délais. Les frères Lioncy, de Marseille, durent suspendre leurs paiements et, créanciers de La Valette pour 1.500.000 livres, actionnèrent la Société de Jésus, comme civilement responsable devant le tribunal consulaire de Marseille. La veuve Grou, de Nantes, fit de même devant le tribunal de Paris pour une créance de 30.000 livres. Les juges de Paris déclarèrent, le 30 janvier 1760, la Société de Jésus responsable de la conduite du Père de La Valette. Le consulat de Marseille se prononça dans le même sens, le 29 mai, contrairement à la jurisprudence constamment suivie jusqu'alors, qui considérait chaque établissement de la Société comme une personne civile distincte.

Les jésuites auraient dû payer les deux millions dus par La Valette ; ils ne pouvaient faire croire à personne que le Père avait pu faire le négoce pendant dix ans, contracter des emprunts, acheter des terres et des esclaves, fait la banque et armer des navires, sans que ni à Rome, ni en France, ni même à la Martinique, personne en eût jamais rien su.

Le Père de La Valette déclara bien, le 25 avril 1762, « que c'était faute de connaissance ou de réflexion, ou par une sorte de hasard qu'il lui était arrivé de faire un commerce profane, et qu'il y avait renoncé à l'instant où il avait appris combien de trouble ce commerce avait causé dans la Compagnie et dans toute l'Europe ». Il alla jusqu'à « attester par serment que parmi les premiers supérieurs de la Compagnie, il n'y en avait pas un seul qui l'eût autorisé, ou conseillé, ou approuvé dans le commerce qu'il avait entrepris, pas un seul qui y eût en aucune sorte de participation, ni qui y eût été de connivence ». On demeura convaincu que le Père de La Valette avait eu au moins la permission tacite de commercer, que, s'il eût réussi, ses bénéfices eussent grossi le trésor de la Société de Jésus, et qu'aucun de ces premiers supérieurs, qui ne voulaient rien savoir, ne l'eût blâmé.

Les jésuites ne comprirent pas qu'ils devaient s'exécuter ; ils crurent possible de gagner en appel le procès perdu en première instance, et appelèrent de la sentence des consulats au Parlement. Louis XIV leur avait accordé le privilège de *Committimus*, qui leur permettait d'être jugés par le Grand Conseil. S'ils l'avaient fait, ils auraient eu gain de cause, le Grand Conseil étant soumis à l'influence directe du roi. Ils pensèrent qu'en choisissant le tribunal du droit commun ils se mettraient en

meilleure posture devant l'opinion publique. Ils calculèrent que bon nombre de magistrats avaient été leurs élèves. Ils crurent avoir pour eux et le droit et les juges, et le Parlement les vit avec une joie indicible venir se remettre entre ses mains.

Le 8 mai 1761, sur les conclusions de l'avocat général Le Pelletier de Saint-Fargeau, la Société de Jésus fut déclarée responsable et condamnée à payer aux frères Lioncy leurs 1.500.000 livres de créances et 50.000 livres de dommages-intérêts. Défense lui fut faite de s'immiscer dorénavant dans aucun genre de trafic.

Cette sentence, très juste en elle-même, fut acclamée par le public, et les jésuites présents à l'audience durent s'enfuir sous les huées.

Mais le Parlement était bien décidé à ne pas s'en tenir là et à poursuivre la ruine de la Société.

Quoique le passif de La Valette ne s'élevât qu'à deux millions, le Parlement décréta la saisie de tous les biens de la Société. Des créanciers inconnus surgirent de toutes parts et portèrent bientôt le total des réclamations à cinq millions de livres. La Société fut dès lors en état de faillite.

En même temps, le procureur général dénonçait à la Cour les statuts de la Société de Jésus et un magistrat janséniste, l'abbé de Chauvelin, en réclamait l'examen par le Parlement. Le rapport sur les Constitutions de la Société fut présenté par l'avocat général Omer Joly de Fleury, et une commission fut nommée pour en discuter les conclusions. La commission se composa de l'abbé Terray, du conseiller de l'Averdy, janséniste passionné, et de l'abbé de Chauvelin, aussi ennemi que lui des jésuites. Le rapport de Chauvelin fut un véritable réquisitoire : il rappela tous les traits de l'histoire politique des jésuites qui pouvaient les représenter comme desséditieux et des régicides ; il les impliqua dans l'assassinat de Henri III et de Henri IV ; il leur attribua les tentatives de meurtre dirigées contre Louis XV et contre le roi de Portugal. Il leur reprocha leurs longues persécutions contre les jansénistes.

Le gouvernement s'effraya de l'allure si rapide que prenait le procès, il engagea les jésuites à remettre au greffe du Conseil tous leurs titres et pièces, et le roi invita le Parlement à surseoir à tout nouveau jugement dans cette affaire.

Au mépris de la volonté royale, le Parlement continua son œuvre. Le 6 août 1761, vingt-quatre ouvrages des jésuites furent condamnés au feu, et leurs collèges furent déclarés fermés à partir du 1^{er} octobre. Louis XV, qui pouvait casser ces arrêts, se borna à en suspendre l'exécution pour un an par lettres patentes

du 29 août. Les magistrats n'acceptèrent même pas ce moyen terme, et se contentèrent de proroger la fermeture des collèges jusqu'au 1^{er} avril 1762.

Cependant le haut clergé commençait à s'agiter. Quarante-cinq évêques témoignèrent en faveur des jésuites.

Choiseul envoya un exprès à Rome pour obtenir du général Ricci qu'il renonçât à une partie de son autorité en France et déléguât ses pouvoirs à un vicaire général qui résiderait dans le royaume. Le pape se montra encore plus résolu que Ricci à maintenir les statuts de l'Ordre dans toute leur intégrité, et c'est alors que fut prononcé, par le pape et non par le général, le fameux mot, tant de fois cité : « *Sint ut sunt, aut non sint* ».

Le roi essaya de sauver les jésuites, malgré le pape et malgré leur général. Par une déclaration en date du 9 mars 1762, il annula toutes les procédures déjà faites et obligea les jésuites à enseigner les quatre articles de la déclaration gallicane de 1682.

Le Parlement n'enregistra pas la déclaration royale, que Louis XV retira honteusement. Le 1^{er} avril, 84 collèges furent fermés dans le ressort du Parlement de Paris, et, le 6 août, un arrêt de la cour supprima la Société de Jésus (1), « comme inadmissible » par sa nature dans tout Etat policé, comme contraire au droit « naturel, attentatoire à toute autorité spirituelle et temporelle » et tendant à introduire dans l'Eglise un corps politique dont « l'essence consiste dans une activité continuelle pour parvenir » d'abord à une indépendance absolue et successivement à l'usurpation de toute autorité ».

Les parlements de province suivirent l'exemple du Parlement de Paris et supprimèrent à leur tour — à de très faibles majorités — les établissements des jésuites situés dans leurs ressorts. Les rapports de La Chalotais au Parlement de Bretagne, de Dudon à Bordeaux, de Monclar à Aix, eurent dans toute la France un immense retentissement.

Des ennemis de la Compagnie composèrent un volumineux pamphlet intitulé : *Extrait des assertions dangereuses contenues dans les livres de la Société*. Les amis des jésuites signalèrent, il est vrai, dans celibelle, 758 citations tronquées ou fausses, il n'en eut pas moins une vogue extrême et acheva de convaincre l'opinion.

L'archevêque de Paris ayant publié dans une *Lettre pastorale* une apologie des jésuites, le Parlement fit brûler la Lettre par le bourreau, manda l'archevêque à sa barre, et le roi ne trouva pas

(1) Cf. E. Lavisse, *Histoire de France : Louis XV*, par H. Carré, — et Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. V.

de moyen plus relevé que d'exiler le prélat pour le soustraire à la vengeance du Parlement.

Enfin Louis XV, harcelé par tous les ennemis des jésuites, finit par signer l'arrêt du conseil qui les supprimait (21 nov. 1764). Le Parlement les avait bannis, le roi leur permit de rester dans le royaume et d'y vivre en particuliers, moyennant la promesse de se séparer de leur institut.

« Je n'aime pas cordialement les jésuites, écrivait Louis XV à Choiseul, mais toutes les hérésies les ont toujours détestés, ce qui est leur triomphe. Je n'en dis pas plus. Pour la paix de mon royaume, si je les renvoie contre mon gré, du moins ne veux-je pas qu'on croie que j'ai adhéré à tout ce que les Parlements ont fait et dit contre eux. Je persiste dans mon sentiment qu'en les chassant il faudrait casser tout ce que le Parlement a fait contre eux. »

Le Parlement de Paris aggrava l'édit royal par un arrêt qui interdisait aux jésuites d'approcher de Paris de plus de dix lieues, les assujettit à résider dans leur diocèse natal et à se présenter, tous les six mois, devant les substituts du procureur général aux bailliages et sénéchaussées.

Tous les biens de la Société furent confisqués. Ces biens montaient à 58 millions, donnant un revenu utile de 1.200.000 livres pour assurer l'entretien de 4.000 religieux ; ce qui donnait en moyenne 300 livres par tête, à une époque où les curés congruistes à 700 livres se disaient réduits à la mendicité.

Le Parlement de Paris attribua 20 sous par jour à chaque profès, celui de Grenoble alla jusqu'à 30, mais celui de Toulouse n'en accorda que 12. Un incident fort curieux l'engagea cependant à élever jusqu'à 20 sous la portion congrue des Pères. Les jésuites avaient coutume d'offrir un repas aux galériens quand la chaîne passait par Toulouse, et, pour habituer les jeunes gens à l'humilité et à la vertu, ils faisaient servir les forçats par leurs élèves. La chaîne étant venue à passer, le Parlement décida que le repas traditionnel serait offert aux forçats sur les revenus confisqués de la Société. Le repas coûta 17 sous par tête, et comme la malignité publique s'amusait fort de ce qu'un forçat reçût une aumône plus abondante qu'un jésuite, le Parlement s'exécuta, après une délibération solennelle, toutes chambres assemblées. (Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie*, t. V.)

Chassés du Portugal et de la France, les jésuites ne tardèrent pas à être expulsés d'Espagne par l'un des coups d'Etat les plus soudains et les plus terribles que l'on connaisse.

Dans la nuit du 2 au 3 avril 1767, la police envahit tous les établissements de la Société situés dans toute l'étendue de la monarchie espagnole. Cinq mille religieux furent arrêtés à la même heure, leurs papiers furent saisis et mis sous scellés, leurs couvents furent séquestrés, et, sans avoir égard ni à leur âge, ni à leurs infirmités, ni à leurs maladies même, on les dirigea par les voies les plus courtes vers les ports d'embarquement, où des vaisseaux les attendaient pour les transporter en Italie.

Mais, cette fois, le pape refusa de les recevoir, ne pouvant admettre la prétention du roi d'Espagne de disposer aussi arbitrairement de son hospitalité. Les vaisseaux durent reprendre la mer, et amenèrent les Pères dans l'île de Corse, d'où la conquête française les chassa encore, deux ans plus tard.

La ruine des jésuites était due, en Portugal, à la tyrannie, de Carvalho, en France à la conspiration des jansénistes et des philosophes, en Espagne à un véritable complot, dont Aranda, Moñino et Campomanès, sans doute aussi le ministre napolitain Tanucci, furent les instigateurs. Charles III, endoctriné par eux, vit dans les jésuites des fauteurs de révolte et des semeurs de séditions, on lui montra leur main dans l'émeute des *capas* qui avait mis son autorité en péril à Madrid, on lui persuada qu'il ne pourrait introduire aucune réforme dans ses Etats tant que la Société y resterait puissante, et sur ces vagues accusations, qu'il eût été impossible de préciser, peut-être sur des calomnies plus atroces, 6.000 religieux, presque tous de grande science et vertu, furent arrêtés, dépouillés de leurs biens et bannis de leur patrie par un prince pieux et dévot, qui serait mort de douleur s'il eût pu connaître qu'on l'avait trompé.

Après avoir triomphé des jésuites dans leurs propres domaines, les gouvernements de France et d'Espagne travaillèrent à en triompher au dehors, et obtinrent leur expulsion de Parme, de Naples et de Rhodes.

Le pape Clément XIII excommunia le duc de Parme, qui était son vassal. Choiseul répondit au monitoire pontifical par la saisie du Comtat Venaissin. Tanucci saisit de même les principautés de Bénévent et de Ponte Corvo, en chassa les jésuites et s'empara de leurs biens.

Quand Clément XIII fut mort, les cours catholiques mirent tout en œuvre pour faire élire un pape favorable à leur politique. Le franciscain Laurent Ganganelli avait observé une neutralité prudente dans la question des jésuites et estimait que l'intérêt du Saint-Siège devait passer avant celui de la Société. Il fut élu et prit le nom de Clément XIV. Après quatre ans de

négociations et d'atermoiemens, il signa enfin le bref *Dominus ac redemptor*, qui supprimait officiellement la Société de Jésus. Il accordait à ses membres la permission d'entrer dans d'autres ordres, ou de rester dans leurs propres maisons, sous l'autorité des supérieurs ecclésiastiques ; ils pouvaient également se mettre à la disposition des évêques pour exercer le ministère. Le général Ricci, ses assistants et quelques autres Pères furent jetés en prison, et Ricci y mourut deux ans plus tard.

Les jésuites expièrent ainsi leur longue prospérité et l'abus qu'ils avaient souvent fait de leur puissance et de leurs richesses ; mais il faut ajouter qu'ils ne se montrèrent jamais aussi stoïques que dans ces jours de malheur et d'opprobre.

Tandis que des hommes ordinaires ne peuvent endurer la moindre tyrannie sans éclater en plaintes et en récriminations, et sans méditer aussitôt des plans de vengeance, les jésuites frappés par un despotisme inouï ne se départirent pas, un instant, de leur traditionnelle fermeté.

Dans cette nuit du 2 au 3 avril 1767, les agents du gouvernement espagnol ne trouvèrent devant eux que des hommes résignés et prêts à obéir sans murmures à la volonté du roi, et ce fut un rare spectacle que celui de cette puissante congrégation de 6.000 religieux, dispersée le même jour en Espagne, au Chili, au Mexique, aux Philippines, et recevant partout la nouvelle de sa ruine du même visage qu'elle aurait appris une insigne faveur royale.

N'emportant avec eux que leur crucifix, leur bréviaire et le linge strictement nécessaire pour le voyage, aidant et consolant leurs vieillards, leurs infirmes, leurs malades, leurs mourants même, les Pères n'eurent ni un cri de haine ni un élan de colère contre les ministres qui les frappaient, et montrèrent par cette étonnante énergie morale quelle forte trempe leur Institut sait donner aux âmes.

Cette patience dura des années.

Charles III avait accordé à chaque Père une pension annuelle de 100 piastres ; mais cette pension devait être supprimée radicalement pour tous, si un seul Père se permettait « de publier « des écrits contraires au respect et à la soumission dus à la « volonté du roi, sous prétexte d'apologie ou de défenses, qui « tendraient à troubler la paix dans ses royaumes ». Les Pères eurent la prudence de ne rien publier pour leur défense, et il y en avait parmi eux plus d'un qui savait tenir une plume affilée et mordante. Ils se turent et laissèrent au temps et à Dieu le soin de les justifier.

En France, sur quatre mille religieux, il ne s'en trouva que cinq en tout pour renoncer à la Société ; les autres préférèrent une vie pauvre et obscure, ou les hasards de l'exil, à une capitulation de conscience qui les eût laissés prêtres, tout en les séparant de leur Institut.

Les jésuites trouvèrent asile en Angleterre, où se réfugia le P. de La Valette ; en Italie, où le Pape finit par leur ouvrir les portes de ses États ; en Prusse, où Frédéric II les appela ; en Pologne, où Catherine II ne souffrit pas qu'il leur fût fait le moindre tort.

Il resta ainsi un grand nombre d'hommes toujours attachés de cœur et d'âme à la Société, et toujours prêts à répondre à son premier appel, au jour attendu de sa résurrection, qui ne devait arriver que le 7 août 1814, quarante ans après la suppression de l'Ordre et cinquante-six ans après le début de la persécution en Portugal.

Si nous voulons connaître les sentiments des contemporains sur la destruction des jésuites, nous les trouverons exprimés avec force et sincérité par d'Alembert, par Voltaire et par Frédéric II.

Frédéric II, étranger et protestant, est le plus indépendant.

Il écrivait, le 13 septembre 1773, à l'abbé Columbini : « Abbé, « vous direz à qui voudra l'entendre, pourtant sans air d'ostentation ni d'affectation, et même vous chercherez l'occasion de le « dire naturellement au pape et au premier ministre que, touchant l'affaire des jésuites, ma résolution est prise de les conserver dans mes États tels qu'ils l'ont été jusqu'ici. J'ai garanti « au traité de Breslau le *statu quo* de la religion catholique et je « n'ai jamais trouvé de meilleurs prêtres à tous égards. Vous « ajouterez que, puisque j'appartiens à la classe des hérétiques, le « pape ne peut me dispenser de l'obligation de tenir ma parole, « ni du devoir d'un honnête homme et d'un roi. »

D'Alembert ayant cru devoir écrire au roi que « la Philosophie « avait été un moment alarmée de voir Sa Majesté conserver « cette graine », Frédéric lui répondit sur le ton de persiflage qui lui était habituel : « Vous pouvez être sans crainte pour ma « personne ; je n'ai rien à craindre des jésuites : le cordelier Ganganelli leur a rogné les griffes, il vient de leur arracher « les dents machelières et les a mis dans un état où ils ne « peuvent plus ni égratigner ni mordre, mais bien instruire la « jeunesse, de quoi ils sont plus capables que toute la masse. « Ces gens, il est vrai, ont tergiversé dans la dernière guerre ; « mais réfléchissez à la nature de la clémence : on ne peut « exercer cette admirable vertu à moins que d'avoir été offensé ;

« et vous, philosophe, vous ne me reprocherez pas que je traite
 « les hommes avec bonté, et que j'exerce l'humanité indifférem-
 « ment envers tous ceux de mon espèce, de quelque religion
 « et de quelque société qu'ils soient. Croyez-moi, pratiquez la
 « philosophie et métaphysiquons moins. Les bonnes actions
 « sont plus avantageuses au public que les systèmes les plus
 « subtils et les plus déliés. »

Voltaire, ancien élève de la Société et resté en bonnes relations avec un certain nombre de Pères, écrit à d'Argental : « Il faut
 « que je dise à mes Anges que j'ai jugé les jésuites. Il y en
 « avait trois chez moi, ces jours passés, avec une nombreuse
 « compagnie. Je m'établis premier Président, je leur fis prêter
 « serment de signer les quatre propositions de 1682, de détes-
 « ter la doctrine du probabilisme et du régicide, d'obéir au
 « roi plutôt qu'au pape, après quoi je prononçai : La cour,
 « sans avoir égard à tous les fatras qu'on vient d'écrire
 « contre vous et à toutes les sottises que vous avez écrites
 « depuis deux cent cinquante ans, vous déclare innocents de
 « tout ce que les Parlements disent contre vous aujourd'hui,
 « et vous déclare coupables de ce qu'ils ne disent pas ; elle vous
 « condamne à être lapidés avec des pierres de Port-Royal, sur le
 « tombeau d'Arnauld. »

Voltaire estime les jésuites utiles à l'enseignement et regrette leur suppression. Il pense qu'on pouvait les soumettre à un contrôle légitime sans les détruire. Il eût voulu que l'on tint balance égale entre les jansénistes, qu'il appelle encore des ours, et les jésuites, qu'il appelle des vipères, et il ajoute plaisamment qu'il ne faut exterminer ni les uns ni les autres, puisqu'ils ont leur utilité, qu'on peut faire de bon bouillon de vipère et que les ours fournissent de bons manchons.

D'Alembert, lui, se réjouit ouvertement de la victoire de la philosophie. Il n'a de sympathie ni pour les jésuites ni pour les jansénistes :

« Entre ces deux sectes, dit-il, l'une et l'autre méchantes et
 « pernicieuses, si l'on était forcé de choisir, la Société que l'on
 « vient d'expulser serait la moins tyrannique.

« Les jésuites, gens accommodants pourvu qu'on ne se
 « déclare pas leur ennemi, permettent assez qu'on pense comme
 « on voudra ; les jansénistes, sans égards comme sans lumières,
 « veulent qu'on pense comme eux ; s'ils étaient les maîtres, ils
 « exerceraient sur les ouvrages, les esprits, les discours, les
 « mœurs, l'inquisition la plus violente. »

Il ne voit pas comme Voltaire, dans la suppression des jésuites, une victoire janséniste, mais une défaite de l'Eglise :

« On a bien fait, disait-il, de supprimer les jésuites, on ferait
« mieux de supprimer les jansénistes et tous les ordres religieux,
« sans exception... La ruine des jésuites présage le triomphe de
« la philosophie, car les jésuites formaient des troupes régulières
« et disciplinées, tandis que les jansénistes sont des cosaques et
« des pandours, dont la philosophie aura vite raison. »

C'est d'Alembert qui voyait le plus juste et le plus loin. La destruction de la Société de Jésus a été le premier coup sensible porté à l'Eglise depuis la Réforme, et nous y voyons le premier acte de la Révolution.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE RENNES

Dissertation française.

1. Racine peintre de l'ambition.
2. Ronsard et la mythologie païenne.
3. Le caractère d'Otbert dans les *Burgraves* ; analogies et différences avec d'autres personnages du théâtre romantique.

Philosophie.

1. Les caractères du positivisme d'A. Comte.
2. La morale de Malebranche.
3. L'atomisme de Gassendi est-il identique à l'atomisme ancien ?
4. Les preuves de l'existence de Dieu, selon Spinoza ; leur rôle.

Histoire moderne.

1. L'Angleterre au début du xvi^e siècle.
2. La grande industrie en France au xviii^e siècle.
3. Décrire l'organisation et l'évolution des partis en Angleterre au xix^e siècle.

Littérature latine.

Thème.

Bossuet, *Discours sur l'Hist. un.* : III, 1, 6 : « Ces magistrats, pour s'autoriser... l'égalité qui doit être dans une ville libre. »

Dissertation.

Ostendes quonam modo Seneca epicurea stoicaque disciplina usus sit.

Version.

Tacite, *Annales*, l. 13, chap. 26, 27.

Thème.

Bossuet, *Disc. sur l'Histoire un.* : III, 1, 6 : « Les brigues et la corruption... le peuple romain pouvait souffrir un maître. »

Dissertation.

Ostendes alias apud Romanos, alias in Gallia nostra causarum patronis condiciones datas esse.

Version.

Cicéron, *De Oratore*, l. 1, chap. 3.

Thème.

Bossuet, *Disc. sur l'Hist. un.* : III, 1, 6 : « Le Sénat se remplissait de Barbares... il fallait que la République tombât. »

Dissertation.

Quæritur an Titus Livius leges agrarias et tribunos plebis recte judicaverit.

Version.

Cicéron, *De Oratore*, l. 1, chap. 26.

II

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

LICENCE ÈS LETTRES.

Composition française.

I. La « naïveté » des hommes du xvi^e siècle dans l'esprit et dans la langue (spécialement d'après les auteurs portés au programme, y compris les *Satires* de Rénier).

II. VINET, *Histoire de la Littérature française au XVIII^e siècle*, introduction, p. 48 : « Au xvii^e siècle... la cour domina les lettres d'une manière absolue ; un moment, elle fut le seul juge des productions de l'esprit. »

III. Le romantisme dans les derniers écrits de Rousseau, et le romantisme dans *Atala*.

Littérature française.

I. Malherbe, le poète et le grammairien.

II. Sur cette thèse à la mode que classicisme, c'est impersonnalité.

III. Sur cette thèse à la mode que romantisme, c'est individualisme.

Dissertation latine.

I. Quare Tacitus dixerit Senecæ fuisse « ingenium amœnum et temporis ejus auribus accommodatum ».

II. Quæ de tragicis fabulis in *Arte poetica* præceperit Horatius, explicabis.

III. Promethei fabulam qua ratione Lucianus tractaverit.

Grammaire latine.

On traitera une question choisie dans chacun des trois groupes suivants :

I. — 1^o Décliner aux formes usitées : *ops*, *vis*, *domus*, — *vetus*, *alius*.

2° Citer les composés de *sum*, leurs temps primitifs, leur sens, les particularités de leur conjugaison.

3° Formation du parfait actif.

II. — 1° Questions de lieu.

2° Syntaxe de *si, nisi, si non, sin aliter, sin minus*.

3° Le style indirect.

Il suffira de citer les exemples classés logiquement et d'en donner une traduction précise.

III. — Etudier la syntaxe détaillée de l'une des trois phrases suivantes ; faire au sujet des mots soulignés les remarques étymologiques ou philologiques qu'on jugera intéressantes. Traduire :

1° *Quid putem? Contemptumne me? Non video nec in vita nec... posse credidit?... mihi uni... mecum voluit... dicendi?... quid uberius... non existimavit sui... respondeo... quod ego gravissimum crimen judico, pauca dicam.*

(CIC., 2° Philipp., 2-3.)

2° *Solus jamque ipso superest in fine Cloanthus, Quem petit... adnixus...*

... sequentem... æther... partum

... videntur... cepissent... utrasque...

Fudissetque preces, divosque in vota vocasset.

(VIRGILE, A. V., 225-34.)

3° *Cæsarsingulis legionibus... quisque... dextro... hostium... animadverterat... dato impetum fecerant... revellerent... desuper vulnerarent.*

(CÆSAR, B. G. I. 52, 1-5.)

III

UNIVERSITÉ DE CAEN.

LICENCE PHILOSOPHIQUE.

Dissertation philosophique.

I. « Penser, c'est conditionner » (Hamilton).

II. Nature de la volonté.

III. Rapports de l'image et de l'idée.

LICENCE HISTORIQUE.

Histoire ancienne.

I. Indiquer sommairement ce que les fouilles de Schliemann à Troie, Mycènes et Tirynthe, et celles de M. Evans en Crète ont apporté de nouveau à notre connaissance de la civilisation égéenne.

II. Caractériser, dans leurs grandes lignes, la politique extérieure d'Athènes et celle de Sparte depuis la fin des guerres médiques jusqu'à l'avènement de Philippe de Macédoine.

III. Par quels moyens et dans quelle mesure l'Afrique du Nord (Tunisie, Algérie et Maroc actuels) a-t-elle été romanisée ?

Histoire du Moyen Age.

I. La Normandie sous les Plantagenets.

II. Décrire les institutions qui sont sorties en France de la *Curia regis*.

III. Les rapports entre les rois de France et les comtes de Flandre, pendant la première moitié du xiv^e siècle.

Géographie.

I. Lois de la répartition des pluies dans les pays tempérés.

II. Comparer le Zambèze aux grands fleuves africains.

III. En quoi les Pyrénées françaises diffèrent-elles des Pyrénées espagnoles ?

IV

UNIVERSITÉ DE NANCY

Version latine.*Agrégation de grammaire.*

Quintilien, *Institution oratoire*, l. XII, 6.

Depuis : « Agendi autem initium... », jusqu'à : « . qui sibi eloquentiores videantur, quam ut causas agant. »

Dissertation française.*Licence.*

Expliquez et appréciez cette assertion d'Ernest Renan (Préface de *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*) :

« L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre. Les hommes de vrai progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes est l'aboutissant d'un travail séculaire. »

Vous appliquerez plus particulièrement cette pensée au développement et à l'évolution de la littérature française, de la Renaissance au Romantisme.

Dissertation philosophique.*Licence.*

Le sentiment du patriotisme ; son évolution ; sa valeur sociale et morale.

Thème grec.*Licence.*

Fénelon, *De l'Existence de Dieu*, 1^{re} partie, chap. II dernier paragraphe :

« Je ne puis me résoudre à quitter... », jusqu'à : « ...tout ce qu'on voit dans les animaux. »

Dissertation latine.

Licence.

« Unde quibusdam oratoribus accidit ut orationes quas habuerunt non tam bene scripserint quam dixerint. » — Cicéron, *Brutus*, ch. XXIII-XXIV.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

**Les poètes français du temps
du Premier Empire.**

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille : le poème des « Jardins ».

Nous allons commencer maintenant l'examen des œuvres poétiques de l'abbé Jacques Delille. Je ne vous promets pas de vous amuser beaucoup par cette étude : il est nécessaire cependant, si nous voulons bien connaître les progrès et le développement de la poésie française, de ne point nous arrêter aux « sommets » seulement ; il faut se résigner à traverser aussi de déplorables « platitudes ». Nous allons donc étudier les œuvres poétiques de Delille, malgré ses défaillances, et quels que soient les ennuis et les dégoûts qu'il doive nous procurer, car tel est notre devoir professionnel.

Je vous parlerai, d'abord, de ses œuvres originales et personnelles, puis de ses traductions, que je garderai pour la fin, puisqu'aussi bien elles constituent le meilleur de son œuvre.

Commençons donc par le poème des *Jardins*, qui est, vous le savez, de 1782. Le choix seul de ce sujet peut nous éclairer sur la nature particulière du talent de l'abbé Delille. Il dénote

chez le poète la préoccupation de ne mettre en vers que des sujets déjà familiers au public.

Vous vous souvenez que le peintre Watelet avait publié, en 1774, un *Essai sur les Jardins*, en prose, court, technique et assez serré. Ce traité ne manquait pas de finesse et de goût, et il provoqua beaucoup de discussions sur les mérites comparés des jardins anglais et des jardins français. Abandonnant les majestueux alignements de Le Nôtre et ses solennels ornements, Watelet avait été, en somme, le créateur d'un genre nouveau, et il avait contribué à répandre en France le goût des jardins paysagers.

L'ouvrage de Delille arrive donc à son heure : Delille a le talent de découvrir des sujets, qui, tout en étant d'actualité, demandent en même temps le moins d'originalité.

Quel était son plan, lorsqu'il s'est mis à composer le poème des *Jardins* ? Delille me semble bien avoir eu, en quelque sorte, un plan antiméthodique, ce qui est encore une manière d'avoir une méthode. Delille a toujours soin de se tracer des plans larges et élastiques, qui peuvent tout embrasser, au gré du poète. Je comparerais volontiers un poème de Delille à une sorte de portefeuille, ou, si vous aimez mieux, à une commode comprenant de nombreux tiroirs : certains de ces tiroirs seront complètement remplis ; d'autres resteront vides, et il y aura toujours une petite place pour serrer de précieux matériaux, auxquels un compartiment spécial n'aurait pas été réservé. On voit, par là, toute l'inconsistance du plan des poèmes de Delille. Dans la Préface mise, en 1801, par Delille en tête du poème des *Jardins*, il nous trace lui-même le sommaire de son œuvre :

« L'auteur, dit-il, a montré, dans le premier chant, l'art d'emprunter à la nature et d'employer heureusement les riches matériaux de la décoration pittoresque des jardins irréguliers ; de changer les paysages en tableaux ; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvénients ; ce qui, dans la nature, se prête ou résiste à l'imitation ; enfin la distinction des différents genres de jardins et de paysages, des jardins libres et des jardins réguliers. » Ainsi ce premier chant sera un exposé des idées générales de l'auteur sur la nature et la manière de s'en servir.

Second chant : « Il a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage, et la beauté des perspectives et des vues étrangères qui dépendent de l'artifice des plantations. » Dans ce deuxième chant, le poète nous décrit donc l'aspect d'un jardin et les idées pittoresques qu'il inspire.

« Le troisième renferme des objets dont chacun n'aurait pu remplir un chant sans tomber dans la stérilité et la monotonie : tels sont les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux. »

Cela, c'est ce que j'appelle le « tiroir » dans toute sa beauté. Le poète tient en réserve son fragment sur les gazons ou sur les rochers : ne pouvant le mettre ailleurs, il lui donnera l'hospitalité dans ce providentiel troisième chant.

« Le quatrième, enfin, contient la distribution des différentes scènes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou sévères, mélancoliques ou riantes ; l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent ; enfin, ce que les autres arts, et particulièrement l'agriculture et la sculpture, peuvent ajouter à l'art des paysages. »

En somme, Delille réserve tout ce chant aux ornements adventices, chapelles, ruines, statues, etc..., qui peuvent trouver place dans un jardin.

Le tout pourrait être intitulé : « Choses plus ou moins relatives aux jardins, en quatre sections. »

Remarquons, d'abord, que Delille, le poète le plus artificiel du monde, a soin de se réclamer du naturel au début de son poème. « Imiter la nature », tel est le premier conseil qu'il nous donne, aussitôt après son invocation :

Mais, avant de planter, avant que du terrain
 Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
 Pour donner aux jardins une forme plus pure,
 Observez, connaissez, imitez la nature.
 N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
 Rencontré tout à coup ces aspects enchantés
 Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
 Vous jette en une douce et longue rêverie ?
 Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappants,
 Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
 Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore :
 Dans ces tableaux choisis, vous choisirez encore.
 Dans sa pompe élégante admirez Chantilly,
 De héros en héros, d'âge en âge, embelli.
 Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre,
 Chanteloup, fier encore de l'exil de son maître,
 Nous plairont tour à tour. Tel que ce frais bouton,
 Timide avant-coureur de la belle saison,
 L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
 Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Les jardins anglais, dont il est déjà question dans le premier chant, occupent aussi une partie du quatrième. Delille, tout en faisant quelques réserves, ne cache pas son admiration pour les jardins si chers à Watelet :

Quand de leur symétrique et pompeuse ordonnance
 Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
 Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :
 Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir ;
 Tout s'aligna. Partout, en deux rangs étalées,
 S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.
 Autre temps, autre goût. Enfin le parc anglais
 D'une beauté plus libre avertit le Français ;
 Dès lors, on ne vit plus que lignes ondoyantes,
 Que sentiers tortueux, et que routes tournantes :
 Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi,
 Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
 Et maudissant vingt fois votre importune adresse,
 Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
 Evitez ces excès : tout excès dure peu.
 De ces sentiers divers chaque genre a son lieu ;
 L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
 De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente ;
 L'autre m'égarera dans ces réduits secrets
 Qu'un art mystérieux semble voiler exprès :
 Mais rendez naturel ce dédale factice.
 Qu'il ait l'air du besoin, et non pas du caprice ;
 Que divers accidents rencontrés dans son cours,
 Les bois, les eaux, le sol commandent ces détours.

Il ne faut pas oublier, en effet, que chaque genre est plus approprié à une certaine disposition du terrain : en plaine, c'est le jardin français qui est commandé par la nature même des lieux ; le promeneur y va droit devant soi ; dans un pays de collines, les détours et les labyrinthes du jardin anglais auront naturellement leur place. Ne forçons point maladroitement la nature :

De longs alignements si je hais la tristesse,
 Je hais bien plus encor le cours embarrassé
 D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
 En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
 De détours redoublés m'inquiète, me lasse,
 Et, sans variété, brusque et capricieux,
 Tourmente et le terrain, et mes pas, et mes yeux.

De l'esprit, il y en a évidemment dans tous ces vers. D'aucuns pourront même admirer l'harmonie imitative de certains vers, harmonie bien artificiellement atteinte et que, pour ma part, je n'aime guère, mais qui dénote chez le versificateur, je le reconnais, beaucoup de souplesse et de dextérité.

Je préfère vous signaler un passage du premier chant, qui est assez intéressant, en ce sens qu'il pourrait bien avoir été suggéré à Delille par une conversation avec un artiste. C'est celui où Delille réclame du « mouvement » dans l'aspect général des jardins.

A Versailles, en effet, grande est la place faite aux frondaisons ; mais ce sont des frondaisons maintenues dans une règle sévère : tout y revêt une apparence géométrique. Les arbres, soigneusement taillés, forment mur et ligne. Delille, en réclamant du « mouvement », développe une véritable idée d'artiste, et cette idée est si juste qu'elle suffit, par la force même des choses, à vivifier son inspiration :

Surtout du mouvement : sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie ;
Sans lui, sur vos champs froids, mon œil glisse au hasard.
Des grands peintres alors faut-il attester l'art ?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur danse ;
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvants
Dont la tête obéit à l'haleine des vents.

L'idée est, on le voit, assez heureusement exprimée.

L'auteur continue par un parallèle des jardins français et des jardins anglais, de Le Nôtre et de Kent ; et il termine son premier chant par une description de l'Eden, pour mettre en opposition « les prodiges des arts avec les charmes de la nature naissante, l'innocence des premières créatures qui l'embellirent et l'intérêt des premières amours. »

Tous ces vers sont inspirés par le souvenir de Milton.

*
* *

Au début du second chant, Delille place la description d'un monastère dans la forêt. Il nous conseille d'accueillir sous d'humbles toits, au milieu des bois, ces « reclus » que le malheur des temps a exilés de leur cloître pieux,

Ces enfants de Bruno, ces enfants de Rancé,
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
Entre le repentir et la douce espérance,
Vers un monde à venir prennent leur vol immense.

On trouve de temps en temps, sous la plume de Delille, des vers spacieux, comme le dernier de ceux que je viens de lire. Je vous fais grâce des suivants, qui sont plutôt ennuyeux. Je ne voudrais point, cependant, malgré mon désir de ne point m'attarder inutilement, passer sous silence un passage qui rappelle,

— oh ! de très loin, — cet admirable fragment de Ronsard sur la forêt de Gâtine, qui est dans toutes les mémoires. Il y a toute une page de Delille qui est inspirée par un sentiment analogue, et qui me paraît intéressante, bien que les vers soient, eux aussi, un peu trop pompeusement alignés, à la Le Nôtre :

O Versaille ! ô regrets ! ô bosquets ravissants !
 Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre et des ans !
 La hache est à vos pieds, et votre heure est venue.
 Ces arbres, dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
 Frappés dans leur racine et balançant dans l'air.
 Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
 Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes,
 Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes :
 Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux
 Ombrageait de Louis le front victorieux ;
 Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
 Les arts voluptueux multipliaient les fêtes !
 Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
 Qui vit de Montespan soupirer la fierté ?
 Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
 A son amant, surpris et charmé de l'entendre,
 La Vallière apprenait le secret de son cœur,
 Et, sans se croire aimée, avouait son vainqueur ?

Tout cela est empreint d'une sensibilité qu'on n'a pas l'habitude de rencontrer chez Delille, et qui inspire au poète des réflexions mélancoliques, dignes d'arrêter le lecteur. Le même sujet a inspiré à Victor Hugo une espèce de rêverie, admirable de couleur lointaine, où le poète évoque avec émotion le souvenir des amours de M^{me} de Montespan et de Louis XIV ; c'est la pièce célèbre qui commence ainsi :

C'était un vieux château du temps de Louis XIII.

Elle est écrite par le Victor Hugo de 1835 ou de 1840, un Victor Hugo encore à demi classique, qui a su merveilleusement faire revivre, en quelque sorte, l'âme du passé. Bien entendu, je n'ai pas l'intention de comparer la pièce de Victor Hugo au fragment de Delille ; mais il faut reconnaître chez Delille une certaine sincérité d'émotion, sur laquelle il était bon d'insister.

Nous aimons mieux avoir affaire à un Delille ému, — même légèrement, — qu'au Delille faiseur de tours de force et virtuose de la difficulté vaincue. Delille paraît avoir fait la gageure de rendre poétiques des choses qui ne le sont pas. Il met en vers tout ce qui tombe sous ses yeux, tout ce qui se présente à son imagination.

C'est ainsi qu'il a consacré une tirade à la route, la route

rectiligne et monotone; et il faut avouer qu'il a réussi à l'animer :

Là, d'un chemin public, c'est la scène mouvante ;
C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant ;
C'est le fier cavalier, qui, distrait en marchant,
Du coursier, dont sa main abandonnait l'allure,
A l'aspect d'un passant relève l'encolure ;
C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
A qui la rêverie abrège le chemin ;
C'est le pas grave et lent de la riche fermière ;
C'est le pas lesté et vif de la jeune laitière,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant :
C'est le lourd chariot, dont la marche bruyante
Fait crier le pavé sous sa charge pesante ;
Le char léger du fat, qui vole en un instant
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

Ce dernier vers est d'un excellent élève de Boileau : l'idée est exprimée d'une façon concise et, somme toute, assez vive. Delille gagne souvent ses gageures !

En homme scrupuleux et consciencieux, le bon Delille a même voulu tenir compte des conseils de ses détracteurs. Vous vous souvenez que Rivarol avait méchamment signalé certains oublis fâcheux de Delille, certaines lacunes de son poème. Voici ce que Rivarol fait dire au *Chou*, dans son *Dialogue du Chou et du Navet* :

Lorsque, sous tes emprunts masquant ton indigence,
De tous les écrivains tu cherchais l'alliance,
D'où vient que ton esprit et ton cœur, en défaut,
Du jardin potager ne dirent pas un mot ?
Il aurait pu fournir à ta veine épuisée
Des vrais trésors de l'homme une peinture aisée :
Le verger de ses fruits eût décoré tes chants,
Et mon nom t'eût valu des souvenirs touchants.
N'est-ce pas moi, réponds, créature fragile,
Qui soutins de mes sucs ton enfance débile ?
Le navet n'a-t-il pas, dans le pays latin,
Longtemps composé seul ton modeste festin ?...
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
Vois tous les choux d'Auvergne élevés contre toi !
Songe à tous mes bienfaits, délicat petit-maitre :
Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître ;
Tu reçus du navet ta taille et ta couleur ;
Et, comme nos lapins, tu me dois ton odeur.
Le Nil me vit au rang de ses dieux domestiques ;
Et l'auteur immortel des douces *Géorgiques*,
De ses grandes leçons interrompant le fil,
S'arrêta dans son vol pour chanter le persil...

A ces reproches fort irrespectueux, le *Navet*, essayant de défendre Delille, répond d'une façon embarrassée et pénible :

J'ai senti, comme toi, notre commune injure ;
 Mais ne crois pas, ami, que, par un vain murmure,
 Des oignons irrités j'inite le courroux :
 Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.
 Des mépris d'un ingrat le sage se console.
 Je vois que c'est pour plaire à ce Paris frivole,
 Qu'un poète orgueilleux veut nous exiler tous
 Des jardins où Virgile habitait avec nous...
 La mode, à l'œil changeant, aux mobiles aigrettes,
 Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes ;
 Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
 L'ennemi des navets en vainqueur s'est assis ;
 Et ceux qui pour Jeannot abandonnent Préville,
 Lui décernent déjà le laurier de Virgile.

Le *Chou* conclut en assurant que ce succès, dû à la brigade, ne saurait durer à Paris ; et il espère voir tomber

cet esprit de collège,
 De ces dieux potagers déserteur sacrilège.
 Oui, la fortune, un jour, vengera notre affront :
 Sa gloire passera, les navets resteront.

Ces remontrances et ces menaces émurent Delille, qui, plein de repentir, donna place dans son œuvre aux deux malheureux légumes ; et voici cette réparation :

A côté de vos fleurs, aimez à voir éclore
 Et le chou panaché que la pourpre colore,
 Et les navets sucrés que Freneuse a nourris,
 Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris.
 Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette injure :
 Hôte aimable des bois, ami de la nature,
 L'art des vers orne tout et ne dédaigne rien.

Tout Delille est dans ce dernier vers : pour lui, « tout plaît mis à sa place », et il se fait fort de donner grâces et attrait à tous les sujets.

*
* *

Il s'en est donné à cœur joie dans le troisième chant ; il est vrai que la matière était plus féconde et pouvait plus facilement l'inspirer. Delille s'y complaît donc à nous dépeindre la distribution variée des fleurs dans un parterre. Puis il « fait » un ruisseau, — le premier ruisseau de Delille, qui, plus tard, se vantera d'en avoir « fait » huit ou neuf :

Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine ;
Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine.
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret ;
Son cours orne les bois ; les bois sont ses délices :
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son onde agreste et sa course sauvage ;
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, et l'entends sans le voir.

Je ne continue pas cette lecture : ces vers suffisent à vous donner une idée du genre. Ils sont excellents au point de vue formel, ils sont fort régulièrement et fort sagement façonnés ; mais ce qui leur manque, c'est l'art et le sentiment moral. Relisez les vers du *Vallon* de Lamartine, et vous sentirez toute la différence qui sépare la poésie froidement artificielle de Delille, de la sensibilité spontanée et jaillissante des vrais poètes. Car Virgile lui-même, dans son poème didactique et dogmatique, a laissé échapper, çà et là, des traits furtifs de sensibilité délicate. Les vers de Delille sont des vers de versificateur ; ceux de Virgile et de Lamartine sont des vers de poètes.

Je terminerai rapidement, dans ma prochaine leçon, l'étude du poème des *Jardins*.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le plaidoyer contre Midias.

Nous arrivons, aujourd'hui, au premier des grands procès politiques de Démosthène, à ce procès contre Midias dont il nous reste un monument important : le plaidoyer même qui aurait été prononcé par l'accusateur, si les débats avaient eu lieu, sur lequel d'ailleurs plusieurs écrivains d'une époque postérieure nous fournissent des détails intéressants et dont l'histoire enfin est si curieuse. Avant d'entrer dans l'étude de ce discours, il convient que je vous rappelle brièvement les faits principaux d'où est né le procès.

*
* *

Midias était un des plus riches citoyens d'Athènes. D'origine obscure, il menait cependant la vie la plus aristocratique qui se pût alors imaginer ; il étalait même son luxe avec une complaisance insolente. En parvenu qu'il était, il se montrait orgueilleux, susceptible, autoritaire ; il poursuivait avec acharnement ceux qui avaient la mauvaise idée de le blesser et, comme il arrive en pareil cas, il se croyait par contre le droit d'offenser tous ceux qui avaient le malheur de ne pas lui plaire.

Démosthène, précisément, dès le début de sa carrière, avait eu à souffrir de ce personnage d'humeur difficile. Vous vous souvenez du procès qu'il avait dû intenter à ses tuteurs pour recouvrer son patrimoine. Dans cette affaire, il avait eu maille à partir avec un certain Thrasyloque, qui lui avait cherché chicane dans l'intérêt d'Aphobos (1). Mais Thrasyloque s'était fait assister pour cela par son frère : or ce frère n'était autre que Midias. Celui-ci, — Démosthène nous raconte lui-même la scène dans la *Midiennne*, — vint dans la maison du jeune homme, apostropha insolemment la

(1) *Contre Aphob.*, II, 17 ; *Contre Mid.*, §§ 78 sqq.

mère et la jeune sœur de Démosthène, et eut avec Démosthène même une violente altercation. Il ne s'attendait pas aux suites : Démosthène lui intenta immédiatement un procès pour injures verbales, et Midias fut condamné et forcé par l'arbitre à payer à son accusateur une très forte indemnité. Cette indemnité ne fut, d'ailleurs, jamais payée. Midias, qui avait de par sa grosse fortune beaucoup d'influence à Athènes, ne tarda pas à mêler l'arbitre dans un procès où il n'était nullement impliqué, et réussit même à le faire frapper d'*atimie*, c'est-à-dire à lui faire enlever tous ses droits civiques. C'était donc, à la fois, un personnage insolent et dangereux.

En ce qui concerne Démosthène, l'antagonisme entre lui et Midias ne fit que s'accroître avec le temps, surtout lorsque les deux adversaires se rencontrèrent dans des affaires politiques. Ils n'étaient pas, en effet, du même parti. Midias était l'ami d'Eubule ; comme lui, il voulait la paix à tout prix, au prix même de toutes les capitulations et de toutes les hontes. Comment pouvait-il s'accorder avec l'orateur qui, nous l'avons vu, proposait au peuple d'affecter à la guerre l'argent même du *théoricon*, exclusivement destiné aux fêtes ? Non seulement toute réconciliation devenait impossible entre Midias et Démosthène ; mais, encore, leur animosité personnelle et privée ne pouvait qu'être renforcée par la divergence de leurs vues politiques.

Midias, du moins, ne la pardonna pas à Démosthène. Comme on lui tolérait d'habitude ce qu'on ne tolérait pas aux autres, son orgueil avait été blessé de voir qu'un jeune homme osait le traiter comme un égal, n'hésitait pas à le traduire devant les tribunaux, mieux encore, osait le contrecarrer dans l'assemblée. Aussi chercha-t-il une occasion de se venger ; il la trouva bientôt.

Une année, la tribu Pandionide, à laquelle appartenait Démosthène, était sans chorège. Démosthène, qui s'était volontairement chargé de cette liturgie, avait fait tous ses efforts pour obtenir le prix du concours et gagner ainsi la faveur du peuple ; mais il avait compté sans la haine de Midias, qui s'appliqua à faire échouer tout son zèle. On envoyait en Eubée des secours en faveur de Plutarque d'Erétrie : Midias essaya de faire partir à la guerre les choreutes de Démosthène. N'ayant pas réussi, il tenta de faire disparaître les vêtements que Démosthène leur avait achetés à grands frais ; puis il débaucha leur chef, il chercha à corrompre le président des fêtes et les juges mêmes du concours ; bref, il n'y avait pas de méchanceté qu'il ne tentât de lui faire. Et même, comme s'il ne trouvait pas ces ma-

nœuvres suffisamment malhonnêtes, il en vint à s'oublier assez pour insulter et pour souffleter Démosthène, le jour des grandes Dionysies, en plein théâtre, aux yeux des Athéniens et des étrangers.

L'affront était public. Jadis Alcibiade avait osé chasser du théâtre un chorège rival (1) ; mais le peuple avait désapprouvé sa conduite et trouvé l'exemple dangereux. Aussi ne manqua-t-il pas de huer Midias et de prendre parti pour Démosthène. Celui-ci se sentit soutenu : il porta alors une plainte contre son agresseur, et déféra à l'assemblée l'infraction à l'ordre qui venait d'être commise dans la solennité religieuse des Dionysies. On sait que les affaires de cette nature pouvaient être portées devant le peuple régulièrement réuni dans le théâtre de Bacchus, une fois la fête finie. Démosthène profita de cette facilité qui lui était offerte par la loi. Le peuple accueillit sa dénonciation, déclara que Midias avait commis un délit, et, comme son vote ne pouvait pas avoir à lui seul de sanction pénale, il donna à Démosthène l'autorisation de poursuivre son agresseur.

Une plainte judiciaire fut alors déposée ; mais Midias essaya de tout pour que le procès n'eût pas lieu. D'abord, il fit porter à Démosthène, par des tiers, des propositions d'accommodement ; il alla même jusqu'à lui offrir de l'argent pour qu'il retirât sa plainte. Démosthène fut inflexible. Midias chercha alors à le perdre : il le fit accuser par Nicodème d'avoir quitté l'armée d'Eubée pour vaquer à ses fonctions de chorège ; puis, Nicodème ayant été tué sur ces entrefaites, il fit accuser Démosthène d'assassinat. Tout cela prenait du temps : au bout de deux ans, l'affaire de Midias n'était pas encore venue devant les juges.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle n'y vint jamais : Démosthène, en effet, finit par retirer sa plainte. Comment expliquer ce soudain revirement ?

Ce n'était certes pas qu'un changement profond fût survenu dans ses sentiments à l'égard de Midias. Démosthène le haïssait toujours : son plaidoyer, — qui ne fut pas prononcé, mais qui subsiste, — nous en est garant. L'orateur n'y demande, en effet, rien moins, à plusieurs reprises, que la tête de son adversaire. Au moment où la *Midienne* fut écrite, la haine de Midias avait donc persisté, aussi violente qu'au premier jour, dans le cœur de sa victime. Si l'on en croit Eschine, Démosthène ne s'arrangea avec son agresseur que par cupidité : il accepta, nous dit-il (2), trente

(1) *Contre Mid.*, § 147.

(2) Eschine, *Contre Clésippe*, § 52 et surtout § 84. Cf. Plut., *Dém.*, 19.

mines (1) de son ennemi. Si cela est vrai, le plaisir que nous avons à lire la *Midienne* se trouve considérablement affaibli.

Que penser, en effet, de tant de beaux passages où Démosthène se flatte d'avoir toujours repoussé les offres de son adversaire et ceux où il s'écrie qu'abandonner les poursuites eût été trahir son devoir (2), si l'orateur qui les a pensés et écrits n'est au fond qu'un sycophante vénal ? — Mais, prenons-y garde, l'explication que nous fournit Eschine n'est réellement pas satisfaisante : c'est une de ces explications suggérées par une animosité personnelle, qui pouvaient faire un instant illusion sur le public d'alors, mais auxquelles l'historien réfléchi ne doit pas ajouter foi aujourd'hui.

Les commentateurs modernes rejettent, par suite, l'explication donnée par Eschine. Certains d'entre eux supposent alors que Démosthène, au dernier moment, a cédé à Midias et a retiré sa plainte, non par vénalité, mais par découragement. Plutarque faisait déjà cette hypothèse : il pensait que Démosthène n'aurait pas cédé, s'il avait été sûr de l'emporter devant les juges sur son adversaire ; mais rien n'était plus douteux. Midias était riche et, dans l'Athènes d'alors, l'argent permettait tout. L'accusé pouvait corrompre les juges et gagner des témoins ; de plus, les citoyens les plus considérés de la ville le soutenaient : le parti politique auquel il appartenait détenait alors le pouvoir ; Eubule en personne, le puissant Eubule, allait intercéder en sa faveur.

Que pourrait Démosthène contre toute cette coalition d'influences et contre l'argent même de son ennemi ? A peu près rien. N'en avait-on pas la preuve ? Le jour même du soufflet, le peuple avait autorisé le chorège offensé à poursuivre son agresseur : or, deux ans s'étaient écoulés depuis, et l'affaire n'était point venue encore devant les juges ! N'est-il pas naturel que Démosthène se soit laissé aller au découragement et, désespérant de voir jamais punir l'injure qu'il avait reçue, ait accepté comme rançon de l'offense les trente mines que lui offrait Midias ? Cela est possible. Démosthène, qui se trouvait réduit à ses propres forces, a pu deviner que son éloquence ne le préserverait peut-être pas d'un échec : il a pu craindre, sinon un acquittement pur et simple de Midias, du moins une condamnation dérisoire à une faible amende (3).

Mais on peut supposer aussi, comme le fait M. Weil dans la

(1) Environ 3.000 francs de notre monnaie actuelle.

(2) *Contre Mid.*, §§ 39-40, 45, 120, 216, etc...

(3) *Contre Mid.*, § 151.

préface de son édition (1), que Démosthène, en retirant sa plainte, obéit à une considération politique. Au moment de l'affaire du soufflet, il s'était produit à Athènes, dans la situation des partis, un changement grave. La chute d'Olynthe avait atterré tous les citoyens. Les amis d'Eubule et les partisans de l'action comprirent la nécessité qu'il y avait à s'unir. Et, de fait, ils se rapprochèrent pour quelques années. Vous savez qu'en 346 fut conclue entre Athènes et Philippe la paix dite de Philocrate; or Démosthène, qui jusque-là n'avait été d'aucune ambassade, fit partie, en même temps qu'Eschine et quelques autres amis d'Eubule, des deux députations envoyées en Macédoine pour préparer la paix et pour recevoir les serments du roi. Le changement considérable qui s'était produit dans l'attitude réciproque des partis à Athènes, et dont la composition même de ces députations mixtes est le signe, peut avoir provoqué un changement parallèle dans les rapports de Midias et de Démosthène.

Cette hypothèse, ingénieusement présentée par M. Weil, est *a priori* très vraisemblable. Cependant, pour l'admettre, il faut résoudre d'abord le petit problème de chronologie qu'elle soulève. — Dans son plaidoyer, Démosthène se donne comme ayant *trente-deux ans* au moment où il le compose. Comme il est né en 384, le calcul fournirait donc l'année 352 comme date de la *Midienne*. Or, la date dont nous avons besoin pour que l'hypothèse de M. Weil soit plausible est celle de 346 : la paix de Philocrate n'est pas, en effet, plus ancienne. L'écart est donc grand. La difficulté pourtant peut se lever.

Remarquons d'abord que Démosthène peut nous indiquer son âge de façon inexacte. Dans le même discours où il se dit âgé de trente-deux ans, il mentionne des faits qui ne sont pas antérieurs à l'année 347 : or, cette année-là, il avait trente-sept ans. Ce n'est pas tout. Denys d'Halicarnasse, dans sa deuxième lettre à Ammée (2), nous donne la date de l'outrage commis par Midias sur la personne de Démosthène : il le place sous l'archonte Callistrate, c'est-à-dire dans l'année 348. Il y a donc une erreur dans le texte de la *Midienne*; comment l'expliquer? Il est possible que ce soit une erreur paléographique; mais il est possible aussi que Démosthène, en se disant âgé de 32 ans, veuille nous tromper : il se donne cet âge dans une phrase où, précisément, il a tout intérêt à se rajeunir. Elle se trouve dans un passage (3) où l'orateur compare ses mérites à ceux de son adver-

(1) H. WEIL, *Les plaid. polit. de Dém.*, chez Hach. (coll. des édit. savantes).

(2) *Lett. à Amm.*, 2^e lett., § 4.

(3) *Contre Mid.*, § 154.

saire : « Malgré ma jeunesse, s'écrivit-il, j'ai exercé plus de chorégies que cet homme, qui a pourtant cinquante ans ! » Comme on le voit, il avait intérêt ici à se rajeunir : plus il paraîtrait jeune, plus son argument serait fort. En tout cas, que l'erreur soit une faute involontaire des copistes ou une inexactitude voulue de Démosthène, elle est certaine. L'hypothèse de M. Weil est donc plausible, et nous pouvons l'accepter : nous dirons donc que Démosthène, selon toute vraisemblance, retira sa plainte pour une raison politique, beaucoup plutôt que par découragement et surtout que par l'effet d'une vulgaire cupidité.

*
* *

Puisque nous avons reconnu, maintenant, les faits matériels qui furent l'occasion de la *Midienne*, il convient, avant d'aborder l'étude directe du plaidoyer, de nous demander quel est l'intérêt de ce discours.

Ce plaidoyer nous intéresse d'abord par la haine violente qui s'y manifeste. Il nous permet de constater quelles sont, dans les luttes politiques de ce temps, les sentiments intimes des personnages qui s'y trouvent mêlés. On est un peu surpris de la sincérité presque cynique avec laquelle la haine s'y étale d'un bout à l'autre. Aujourd'hui, un orateur qui aurait à plaider une affaire semblable tâcherait de dissimuler ses sentiments propres. Démosthène, au contraire, les montre à nu, sans réserve ni retenue. Et pourquoi ? Parce que cette haine est précisément la justification morale d'un procès comme celui de Midias.

Les Athéniens trouvent naturel qu'on aime ses amis et qu'on déteste ses ennemis. C'est l'inverse qui les choquerait. Si Démosthène ne montrait pas de l'animosité, de la rancune contre son adversaire, il pourrait passer pour ce qu'on appelait alors un *sycophante* ; on le considérerait peut-être comme un de ces hommes qui vivaient de scandales, qui intentaient des procès criminels pour gagner de l'argent, par avidité plus que par haine personnelle. Donc, cette haine qui nous choque un peu quand nous lisons la *Midienne*, était pour un Athénien du iv^e siècle non seulement légitime en elle-même, mais elle était encore la garantie de l'honnêteté de l'orateur. Il y a là une différence de point de vue, qui tient à la différence des mœurs.

En second lieu, le plaidoyer de Démosthène nous intéresse par le portrait de Midias, qui ne s'y trouve fait nulle part, à vrai dire, mais dont les traits sont disséminés un peu partout dans le dis-

cours. C'est un portrait fortement frappé, très vivant, très *individuel*. De plus, Midias, tel qu'il nous est peint, est un *type* et nous représente un groupe. Il a avec lui des amis qui le soutiennent et qui, le jour de l'audience, l'entoureront devant le tribunal, l'assisteront de leur parole ou de leur présence : c'est le parti des gens riches, des « millionnaires » d'Athènes. Midias est précisément l'un d'entre eux.

Sans doute, il ne descend pas d'une grande famille, comme Alcibiade ; son origine est même assez obscure. C'est peut-être le fils d'un banquier, d'un ancien esclave ; mais il est arrivé à la fortune : c'est un *parvenu*, violent, insolent et tout-puissant. Or, cela même est curieux pour l'histoire des mœurs. Ce personnage, sans mérite personnel, par le seul fait de ses richesses, jouit d'un très grand crédit à Athènes : il est l'ami d'Eubule, il place son argent comme il veut et il l'emploie surtout à acquérir de l'influence.

Midias et ses pareils appartiennent à cette ploutocratie qui a toujours été maîtresse d'Athènes. Remarquez, en effet, que la démocratie athénienne, malgré son affectation d'indépendance, malgré sa méfiance naturelle, a cédé facilement, à toute époque, à l'influence de l'argent. Au ^{ve} siècle, les élections ont presque toujours amené aux grandes charges la noblesse héréditaire de l'Attique, les aristocrates des anciennes familles, les Nicias, les Alcibiade, sans parler des Périclès.

Au siècle de Démosthène, ce n'est plus l'aristocratie de la naissance qui détient le pouvoir : elle a disparu, comme le constate Isocrate, ruinée et décimée par les guerres. A sa place s'est constituée une aristocratie de la fortune : les riches industriels, les gros commerçants en font partie. Les gens comme Eubule, comme Midias, sont devenus alors de grands personnages et ont joué un rôle considérable dans la politique. Démosthène nous parle d'un grand nombre d'entre eux et il nous donne leurs noms, nous permettant ainsi de pénétrer tout au fond de la vie athénienne du ^{iv}e siècle, et de voir de près les mœurs politiques de ses contemporains.

Mais, à côté de la peinture des mœurs, il y a dans la *Midienn*e les idées, qui nous intéressent aussi. Il est remarquable, en effet, que Démosthène, dans un plaidoyer aussi violent et aussi haineux, ait trouvé le moyen d'insérer des développements d'une élévation morale admirable. C'est que, tout en poursuivant un adversaire personnel, il s'efforce d'identifier sa querelle à celle de tous : « Je me défends moi-même, dit-il à plusieurs reprises, contre un homme qui a violé la loi. Mais, en me

défendant, je parle dans l'intérêt de vous tous, car c'est la loi elle-même que je défends. » Midias n'a pas insulté un simple particulier : il a outragé un chorège dans l'exercice de ses fonctions et portant la couronne, qui est le signe de la charge publique et de l'inviolabilité, et cela dans le théâtre de Bacchus, à la fête du dieu : les lois ne sauraient être plus insolemment violées. En Démosthène, c'est le peuple qui est outragé, c'est-à-dire la loi souveraine. Il importe donc que l'insulteur soit puni : qu'on se contente, si l'on veut, de le priver de sa fortune (1) : en réalité, il mérite la mort. Car, qu'on y prenne garde, une question grave est en jeu : il s'agit de savoir si la justice, qui est le « lest des cités » (l'expression se trouve dans les *Olynthiennes*), sera violée impunément, même une fois.

Ainsi, à travers tout le discours, se précise la conception que se fait Démosthène de la cité libérale et légale, conception qui donne à tout le plaidoyer cette élévation et presque cette sublimité morale que vantaient les stoïciens. Vous vous souvenez, en effet, que le philosophe Panétius, pourtant si sévère sur l'idéal, recommandait aux jeunes gens la lecture de Démosthène.

Mais, jusqu'ici, nous n'avons parlé que du fond du plaidoyer ; il reste à voir, maintenant, si la forme même n'est pas de nature à nous intéresser.

D'abord, la *Midiennne* offre ceci de curieux, qu'elle n'a pas été prononcée. Il est même probable qu'elle n'a pas été publiée par son auteur ; car pourquoi Démosthène, une fois réconcilié avec son adversaire, aurait-il répandu dans le peuple un discours qui était un monument de rancunes passées, de haines désormais oubliées ? Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'il n'y avait pas mis la dernière main. La lecture attentive du texte nous en fournit la preuve : on s'aperçoit, en différents endroits, que la rédaction en a été hâtive. Ça et là, on trouve reproduites des parties de phrases identiques ou même des phrases entières. Ailleurs, on constate une lacune dans la suite des idées et l'absence d'un développement attendu. Pour toutes ces raisons, morales ou matérielles, on peut croire que la *Midiennne* n'a pas été publiée par Démosthène lui-même. Fort probablement, on trouva ce discours dans ses papiers, après sa mort, et l'orateur Démocharès le publia en même temps que tous les autres.

Mais ce fait même, que la *Midiennne* n'a pas été revue par son auteur, la rend pour nous fort précieuse. Nous y saisissons sur le vif, en effet, le procédé de préparation de Démosthène. La

(1) *Contre Mid*, 98, 138, 152, etc.

Midiennne ayant été écrite, et presque complètement, avant l'audience, nous pouvons croire que Démosthène écrivait toujours à l'avance ses plaidoyers et ses harangues. Je ne veux pas dire, remarquez-le bien, qu'il récitait ses discours devant les juges : on n'apprend pas aisément par cœur un morceau aussi long que la *Midiennne*. Mais il devait procéder comme le fit plus tard Bossuet, qui rédigeait ses sermons avant de monter en chaire, mais uniquement pour exciter son esprit, pour clarifier et pour préciser ses idées. La rédaction une fois terminée, il savait s'en rendre indépendant et s'abandonner à l'inspiration du moment. De même, Démosthène : ce n'était pas un improvisateur comme Démade ou Eschine ; Plutarque nous le dit en termes exprès. Il préparait ses discours avant de se présenter à la tribune ; mais, quand il y était monté, il haranguait le peuple en conservant la liberté de son élocution, sans s'asservir à des notes manuscrites.

Ce sont ces notes qui nous sont seules restées cependant. Je n'insiste pas, pour le moment, sur le style dans lequel elles sont rédigées : nous aurons l'occasion d'y revenir, quand nous étudierons d'un peu près certains morceaux de la *Midiennne*. Je me contenterai aujourd'hui de vous indiquer dans quel ordre elles se présentent, en d'autres termes, quelle est la composition du plaidoyer qu'elles constituent.

A la vérité, ce plaidoyer, très étendu, est assez compliqué. Un grand nombre d'épisodes, de discussions de détail, viennent sans cesse traverser le développement et, pour ainsi dire, le corser. Aussi, est-il nécessaire, pour s'y reconnaître, d'avoir comme le fil conducteur du discours.

L'*exorde* (§§ 1-8) contient en germe les idées qui feront le fond du développement : c'est ma cause, dit Démosthène, que je défends, mais c'est aussi celle de vous tous. La loi a été violée sur ma personne : il est donc de l'intérêt général que le coupable soit puni.

Après cela commence la *première partie*. L'orateur lit d'abord et commente les lois qu'il se propose d'invoquer dans son plaidoyer (§§ 8-12). Puis, il raconte les faits qui font l'objet du procès (§§ 13-23), rappelle les torts que Midias a envers lui (§§ 23-76), caractérise la conduite de Midias à son égard, antérieurement (§§ 77-101) et postérieurement (§§ 102-123) au soufflet, et termine par une péroraison partielle très brève (§§ 123-127) cette première partie.

Dans la *deuxième*, Démosthène sort de la cause et prend l'offensive. Il examine la conduite de Midias envers les autres citoyens (§§ 128-142), attaque successivement le groupe auquel il

appartient et les orateurs qui parleront pour le défendre, et essaye de détruire par avance leurs arguments (§§ 143-183).

Enfin vient la *péroration* proprement dite. Démosthène, au lieu d'étaler du pathétique, reprend ici l'idée maîtresse de son discours : sa cause est celle de tous les Athéniens en général et de chacun en particulier (§§ 184-227).

Tel est, en quelques mots, le plan général de la *Midienne*. Vous voyez, **en** somme, que, dans l'ensemble, il est simple et clair. Tel qu'il est, **en** tout cas, il nous permettra de nous orienter dans l'étude, que nous **commencerons** la prochaine fois, du discours lui-même.

G. C.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

« Horace » et « Cinna ».

Nous avons suivi parallèlement l'histoire de Corneille et du théâtre français de 1636 à 1640, de la première représentation du *Cid*, dont la date n'est pas connue, à celle d'*Horace*, dont la date exacte ne l'est pas davantage. Nous avons vu, par la querelle du *Cid*, tout le mal qu'auraient pu faire à la France littéraire Aristote et sa « docte cabale ». Scudéry, le triomphant auteur de l'*Amour tyrannique*, s'est laissé dire qu'il avait composé une tragédie idéale, et l'Académie française s'est bien gardée de la censurer. Cependant le *Cid* a été joué avec un très grand succès : le public a admiré d'instinct et s'est obstiné dans son admiration. Son seul tort a été de n'avoir point encouragé le poète à persévérer dans la carrière brillante où il venait de s'engager. Corneille a pu s'en trouver mécontent, sans doute ; mais il n'a pas été démoralisé : il a lutté contre ses détracteurs et ne s'est arrêté que sur l'ordre du Cardinal. Nous avons vu aussi que l'anoblissement, puis la mort de son père avaient donné au poète beaucoup de préoccupations et d'ennuis. Durant les années 1638 et 1639, Corneille, rusé Normand, feint de jeter le manche après la cognée ; il se recueille, et Chapelain pourra s'écrier que Corneille est rebuté et que Scudéry a « tari sa veine ».

Que dut penser Chapelain, lorsqu'il vit Corneille, en 1640, mettre au jour dix actes de tragédie, soit près de 4.000 vers alexandrins ? L'homme qui a travaillé vingt ans au poème de la *Pucelle* eut, à coup sûr, de la peine à s'imaginer que les tragédies d'*Horace* et de *Cinna* avaient été improvisées. Tout porte à croire que ces pièces furent composées à loisir, tantôt dans le cabinet de travail de la rue de la Pie, tantôt sur les bords de la Seine, dans l'admirable campagne de Rouen.

Pendant deux ans, Corneille s'est livré sans doute à des lectures nombreuses et attentives. Il a renoncé aux sources espagnoles, aux légendes chevaleresques, à la nuit du Moyen Age, et il s'est

adressé à l'histoire ancienne ; il n'en a pas rapporté une infinité de sujets, si l'on songe à la multitude de pièces que les poètes dramatiques postérieurs ont tirées de Plutarque, par exemple. Corneille ne paraît pas l'avoir lu ; je ne parle pas du texte grec de Plutarque, que Corneille n'eût certainement pas compris, mais du Plutarque d'Amyot, qui lui eût été plus facilement accessible : cela s'explique par le mépris des gens du xvn^e siècle pour la Renaissance. Corneille s'est adressé aux historiens romains ; et parmi eux, ce n'est pas Tacite, « le plus grand peintre de l'antiquité » selon Racine, qui a eu ses préférences, mais Tite-Live, historien dramatique. Tacite commence par nous faire connaître le dénouement et met ensuite sous nos yeux toute une série de tableaux. Tite-Live, au contraire, procède par des discours et des narrations ; son récit contient une exposition, un nœud et un dénouement. Corneille n'a eu qu'à se louer de s'être adressé à lui.

De ces lectures est sortie la tragédie d'*Horace*, jouée dans les trois premiers mois de 1640. La date exacte et le lieu de la première représentation nous sont inconnus : nous ne savons pas si la pièce fut jouée au Marais, ou à l'Hôtel de Bourgogne, au pied de cette vieille tour de Jean sans Peur, qui se dresse encore aujourd'hui près de Saint-Eustache, rue Mauconseil. Nous allons donc substituer ici au récit des événements littéraires une simple causerie sur la pièce elle-même. Tout le monde connaît *Horace* ; notre tâche n'en sera que plus facile.

D'abord, quel est le vrai titre de cette tragédie ? Si l'on a la malice de poser cette question à des gens du monde et même à des lettrés de profession, ils répondent pour la plupart que cette pièce a pour titre *les Horaces*, ce qui est faux. Reportons-nous à la première édition, et nous verrons que Corneille l'a intitulée *Horace*, au singulier. C'est donc qu'Horace est le protagoniste.

Mais de quel Horace s'agit-il, car il y en a deux qui paraissent dans la pièce ? Est-ce « le vieil Horace, chevalier romain » ? Est-ce « Horace, son fils » ? Première difficulté.

Autre difficulté : nous voyons sur la scène un seul des trois fils du vieil Horace, mais lequel ? Quant aux deux autres, nous ne les connaissons que par le récit de leur mort. Où sont-ils ? De même pour les deux Curiaces, qui ne paraissent pas : il est extraordinaire que nous ne puissions pas voir, un seul instant, ces quatre guerriers, alors que Corneille a eu la précaution de nous dire qu'Albe et Rome sont à peine à quelques toises. David, dans son fameux tableau du Louvre, n'a pas séparé les Horaces l'un de

l'autre, et il nous les montre côte à côte, — alignés, il est vrai, d'une façon un peu trop militaire et géométrique. S'il est permis de faire, selon le mot du poète latin, des rapprochements entre la peinture et la poésie, on peut se demander pourquoi Corneille n'a placé devant nous qu'un seul Horace et un seul Curiace. Shakspeare n'aurait pas manqué de les introduire tous les trois. La raison est bien facile à deviner : Corneille, désirant avant tout faire une pièce simple et claire, a supprimé d'instinct deux des Horaces sur trois. C'est pour le même motif que Racine, dans *Britannicus*, s'est dispensé de nous présenter le personnage de Sénèque, qui n'aurait pu que compliquer les choses, Burrhus étant là. Une tragédie n'est ni un carrousel ni un grand opéra : elle a pour objet la peinture des sentiments, non le plaisir des yeux, et l'idéal de la tragédie classique serait une pièce comportant deux personnages assis dans deux fauteuils.

Horace sera donc une pièce simple, visant à faire battre les cœurs par l'exaltation de l'idée de patrie, et où l'action reste subordonnée à la peinture des passions qui agitent les personnages. Est-ce à dire que la simplicité de l'action soit évidente dans *Horace*? Corneille lui-même déclarera, en 1660, qu'il s'est trompé, et que sa pièce est défectueuse, parce qu'elle contient deux tragédies à la suite l'une de l'autre. Les quatre premiers actes forment une tragédie, le cinquième en forme une autre. Corneille aurait même pu remarquer qu'il y a, en réalité, trois tragédies ; car l'intérêt se déplace trois fois, et il y a trois dénouements : 1^o victoire d'Horace : 2^o meurtre de Camille ; 3^o acquittement d'Horace.

Cependant, à bien voir les choses, il n'y a dans *Horace* ni deux ni trois actions. Il y a une seule action, avec des péripéties variées. Mais il y a un personnage qui domine toute la pièce, c'est le vieil Horace. Si Corneille a vraiment songé à lui, en écrivant le titre de sa pièce, celle-ci revêt une admirable unité. Au début, Horace le père, vieux guerrier, se repose sur ses lauriers et goûte les joies pures de la famille ; il est magnifiquement entouré : ses trois fils sont trois héros ; il en aura bientôt un quatrième, Curiace, non moins valeureux ; à côté sont ses deux filles, Camille, et Sabine, sa fille par adoption ou mieux par alliance, puisqu'elle est la femme de son fils. Au milieu de tous ses enfants, le vieil Horace nous apparaît comme le type du *paterfamilias* de l'antique cité romaine. Puis, tout à coup, la fatalité s'abat sur lui : successivement, en quelques heures, il perd deux fils, un gendre et une fille ; et celle-ci meurt, le blasphème à la bouche, tuée par son propre frère. Un seul enfant lui reste ; il est menacé de le voir

périr encore, lui, le dernier et le plus glorieux. Voilà comment, à la fin de la pièce, le vieil Horace se trouve accablé par le malheur, par l'*orbitus*, le plus cruel des maux pour un Romain. Telle est l'action, une, que Corneille a développée devant nous, quoique avec une certaine gaucherie.

Si nous examinons les caractères, nous pouvons croire, au premier abord, que c'est le jeune Horace qui incarne en lui l'amour sacré de la patrie. Il paraît avoir la folie du patriotisme, comme saint Paul avait la folie de la croix. Son exaltation patriotique a l'air d'être maladive. En réalité, cette interprétation du caractère du jeune Horace est assez inexacte, et les quelques vers suivants du quatrième acte suffisent à le prouver ; c'est le jeune Horace qui parle à sa femme Sabine, cinq minutes après le meurtre de Camille :

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue :
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse ;
Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller.
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller,
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ?
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

Et plus loin :

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles âmes,
Et de se plaisir à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !
A quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
Adieu : ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

Et il se sauve pour échapper aux embrassements de sa femme. Quel est le personnage qui parle ainsi ? C'est un homme faible, timide, un bon mari prêt à s'attendrir. Et, pourtant, il y a à peine quelques minutes que cet homme vient de tuer sa sœur Camille !

Pendant tout le début du second acte, le poète nous a représenté Horace comme un gentilhomme distingué et d'une extrême courtoisie. Puis il s'exalte peu à peu :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus,

crie-t-il farouchement à Curiace. Nous le retrouvons, quelques instants après, à la sixième scène du deuxième acte, en présence de sa femme Sabine qui verse d'abondantes larmes. Sabine déclare qu'on la tuera plutôt que de la voir accepter ce combat fratricide :

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma sœur !

CAMILLE.

Courage ! Ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs ; vos visages pâlisent !
Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, et quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, et par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point ;
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse ;
La dispute déjà m'en est assez honteuse :
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

Voilà un héros qui tremble devant sa femme en pleurs ! Au quatrième acte, nouvelle ivresse : Horace voit rouge, et tue sa sœur ; puis ce vainqueur, ce justicier, s'attendrit de nouveau, en voyant Sabine pleurer. Cependant, à la fin de la pièce, nous ne le verrons pas manifester de regrets pour son acte odieux. Son exaltation est tombée : il devient indifférent, apathique, hébété. Si l'on veut, il se tuera. Je ne crois pas, vraiment, qu'on puisse faire à ce soudard l'honneur d'incarner le patriotisme réfléchi.

Le vrai patriote, c'est le noble, le touchant Curiace ; et, après sa mort, c'est le vieil Horace, qui représente le patriotisme réfléchi, non le patriotisme maladif. Aussi convient-il de noter

que presque tous les mots sublimes se trouvent dans la bouche de Curiace ou dans celle du vieil Horace :

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain...

déclare Curiace. On connaît le fameux *Qu'il mourût* du vieil Horace. On a d'ailleurs souvent mal compris, — disons-le en passant, — cette sublime exclamation et le vers qui la suit. Le *Qu'il mourût* n'est pas un trait isolé, un coup de tonnerre dans un ciel serein : il est délayé en soixante ou quatre-vingts vers, qui rendent la scène entière admirable. Fénelon a essayé d'expliquer le vers suivant :

Où qu'un beau désespoir alors le secourût.

Cependant on va répétant que là c'est le père qui parle, en songeant que son fils aurait pu se sauver peut-être.. C'est un contre-sens : le père ne se rétracte pas du tout, il ne voit que la fuite du lâche entraînant la ruine de la patrie :

N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.

Horace ne veut donc point dire : « Peut-être un beau désespoir eût-il pu lui sauver la vie », mais : « Un beau désespoir eût pu venir à son aide et sauver l'honneur » Et le second vers est aussi sublime que le premier ; toute la scène est d'ailleurs admirable.

Te le est cette tragédie d'*Horace* : Corneille n'y a pas encore atteint l'idéal ; mais il s'y approche de la perfection, malgré quelques défauts.

*,
**

Deux ou trois mois après *Horace*, la tragédie de *Cinna* fut jouée à l'hôtel de Bourgogne. Elle fut imprimée en 1643 ; *Horace* l'avait été en 1641. Cette pièce romaine charma Balzac, si passionné pour les choses de l'histoire romaine. Elle est plus audacieuse qu'*Horace* et marque un progrès du génie de Corneille. Jusquelà, les rois dans le théâtre de Corneille, Don Fernand et Tulle, n'avaient été que des caricatures de rois. Ici, Corneille prétend mettre en scène César-Auguste en personne, le maître du monde, et il a admirablement réussi. Napoléon n'a pas craint de faire

jouer cette pièce à Tilsitt devant un parterre de rois, avec Talma dans le rôle d'Auguste.

La tragédie de *Cinna* nous frappe par sa noble simplicité. L'exposition, claire et rapide, est complète avant la fin du premier acte, lorsqu'on mande Cinna et Maxime chez Auguste. Je dirai même que cette pièce doit être mise à part, et qu'elle est la moins cornélienne des pièces de Corneille. On nous a redit bien des fois que Corneille peint les hommes comme ils devraient être, qu'il est le poète de la volonté : or *Cinna* est la pièce des incertitudes, des fluctuations, des perpétuels retours sur soi-même. Emilie, irréductible et farouche au premier acte, s'apaise au cinquième, sans qu'on voie trop pourquoi. Cinna, d'abord aussi farouche que cette « adorable furie », et qui empêche Auguste d'abdiquer pour pouvoir le tuer plus sûrement, est ensuite pris de remords inexplicables. Maxime le dénonciateur se dénonce lui-même au cinquième acte. Auguste enfin, après avoir longtemps balancé au second et troisième actes, paraît d'abord, au dernier, résolu à sévir et à faire un exemple : puis, tout à coup, et sans que rien nous ait fait prévoir sa décision, il pardonne.

Examinons, par exemple, le fameux discours d'Auguste au cinquième acte :

Prends un siège, Cinna, etc...

On se figure généralement qu'Auguste, en appelant Cinna, est déjà résolu à pardonner et veut simplement se donner la satisfaction de lui montrer le prix de son pardon. C'est absurde : Auguste est bien décidé à sacrifier le coupable, lorsqu'il lui montre toute l'horreur de son crime : « Fais ton arrêt toi-même », s'écrie-t-il. Ce n'est qu'ensuite, après avoir accablé Cinna, qu'Auguste prend la résolution de pardonner.

La pièce contient des beautés de premier ordre, mais aussi quelques défauts : l'unité de lieu, notamment, y est violée. Cinna et Emilie conspirent dans le cabinet même d'Auguste ! Si Corneille avait été très au courant des choses romaines, il aurait pu placer la scène dans l'*atrium*, vaste salle qui servait, dans les maisons romaines, de pièce commune ; la vraisemblance en aurait moins souffert. Invraisemblable est aussi le caractère d'Emilie, « la belle et adorable furie ». Voilà une femme qui met vingt ans à découvrir qu'Auguste a fait périr autrefois son père : elle prépare sa vengeance avec une ardeur sauvage, elle fera tuer le meurtrier de son père, qui est en même temps du reste son bienfaiteur, et qui choisit-elle pour frapper Auguste ?

Son propre fiancé ! Il est probable que Racine ou Voltaire nous auraient présenté les choses autrement : nous aurions vu Emilie comblée de bienfaits par Auguste, et elle aurait appris tout à coup que ce même Auguste avait autrefois fait mettre à mort son père.

Quant à Cinna, il ne devient intéressant que lorsqu'il est en proie au remords : le conspirateur, en lui, ne nous émeut guère.

Auguste est le contraire du Néron de *Britannicus* : c'est un tyran qui a voulu faire les délices de l'humanité et qui ne trouve autour de lui qu'ingratitude et que conspirations. Il veut se venger ; mais le remords de Maxime opère en lui un revirement. Le superbe empereur, qui a connu toutes les angoisses de la vie et qui est dégoûté des hommes et des choses, d'un bond, s'élève au-dessus de l'humanité tout entière. La clémence est la vertu des grands rois et des dieux.

Ainsi, cette tragédie, qui nous promettait tant d'horreurs, finit comme une comédie héroïque : Auguste pardonne, mais nous savons que, désormais, il doublera sa garde et sera moins prodigue de ses faveurs.

A. C.

L'Église et l'État en France, depuis l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

La question protestante et le rétablissement de l'Édit.

Par un dernier édit, en date du 8 mars 1715, Louis XIV avait déclaré *relaps* quiconque voudrait persister et mourir dans la religion prétendue réformée, soit qu'il eût fait abjuration ou non... « le séjour que ceux qui ont été de la religion prétendue « réformée, ou qui sont nés de parents religionnaires, ont fait « dans notre royaume, depuis que nous avons aboli tout exercice « de ladite religion, étant une preuve suffisante qu'ils ont « embrassé la religion catholique, apostolique et romaine, sans « quoi ils n'y auraient été ni soufferts ni tolérés. »

Ce texte fixa le droit officiel jusqu'en 1787, et en vertu de cette fiction légale : qu'il n'y avait plus de protestants en France, et que ceux qui faisaient acte de protestantisme étaient des relaps ; l'autorité resta toujours maîtresse de mettre les protestants hors la loi, quand elle le voulut. Ce fut pour eux surtout que l'ancien régime fut le régime du bon plaisir.

Les laïques et les clercs n'eurent pas à leur sujet tout à fait les mêmes idées. Les hommes d'État voyaient surtout dans l'unité religieuse une affaire politique. Déjà remplis de l'esprit autoritaire et tracassier qui sera l'esprit jacobin, ils ne voulaient pas admettre que l'on pût être un bon sujet du roi, si l'on pensait, autrement que Sa Majesté en quelque matière que ce fût ; mais, comptant le dogme pour peu de chose et ne comprenant pas la dignité de la conscience personnelle, ils se contentaient parfaitement d'une adhésion de forme, qui supprimait en apparence les difficultés et leur permettait de répéter leur axiome favori : « Il n'y a plus de protestants ».

Les clercs voyaient surtout dans la révocation une affaire religieuse. Considérant toujours le protestantisme comme une erreur qui conduisait les âmes à leur perte, voyant dans l'hérésie un vrai crime contre l'Eglise de Dieu et Dieu lui-même, le silence res-

pectueux ne leur suffisait point. Ils voulaient davantage. Ils voulaient une conversion vraie, sincère, absolue ; et voilà pourquoi, prenant la question bien plus au sérieux que les politiques, ils étaient plus intransigeants et plus tyranniques.

Ces deux influences se manifestèrent tour à tour pendant les deux premiers tiers du dix-huitième siècle et rendirent la condition des protestants véritablement intenable.

Quand l'autorité civile était laissée à elle-même, les protestants pouvaient cesser de fréquenter les églises et les sacrements, négliger d'envoyer leurs enfants au catéchisme ; les Parlements acceptaient les certificats de mariages protestants, déclaraient légitimes les enfants issus de ces unions, les mettaient en possession de l'héritage de leurs parents.

Quand l'influence du clergé redevenait toute-puissante, on ramenait les huguenots à l'Eglise, on remettait en vigueur les lois sanguinaires de Louis XIV, on courait sus aux assemblées, on les dispersait à coups de mousquet, on arrêtait les ministres, on les pendait, on fouettait comme gens scandaleux les époux mariés devant l'Eglise réformée, on traitait leurs enfants d'illégitimes, on leur refusait les biens de leur famille pour les adjuger à des collatéraux sans scrupules.

Ces revirements, véritables sautes de vent, s'opéraient tout d'un coup, sans que rien les annonçât ; la tempête éclatait au moment où l'on commençait de se rassurer et de croire enfin close l'ère des massacres et des persécutions.

On comprend, à l'extrême rigueur, qu'un prince aussi dévot et aussi peu éclairé que Louis XIV ait cru bien agir en combattant l'hérésie ; mais on s'explique beaucoup moins qu'un sceptique comme le Régent ait persévéré dans un si odieux système. Philippe n'était ni fanatique, ni cruel ; on dit qu'il eut un moment l'idée de rétablir l'Edit de Nantes, mais il lui parut que, puisque le mal était fait, il serait impolitique de revenir sur une mesure déjà vieille de trente ans, que ce serait se lancer dans une aventure inutile, se mettre à dos tout le clergé, troubler le royaume, à peine remis des convulsions de la guerre de succession d'Espagne. Il laissa subsister l'Edit de Révocation, mais assura aux religionnaires « qu'il espérait trouver dans leur bonne conduite « l'occasion d'user de ménagements conformes à sa prudence ». Plusieurs forçats pour cause de religion furent délivrés, la sortie du royaume devint libre et les intendants de Dauphiné, Guyonne et Languedoc, qui voulaient continuer le système des dragonnades, furent rappelés à la modération.

Tant que le Régent vécut, il y eut une sorte d'accalmie, mais

après sa mort, Lavergne de Tressan, son ancien aumônier, acolyte de Dubois, parvenu par intrigue à l'évêché de Nantes et pourvu de 76 bénéfices ecclésiastiques, imagina de refaire sa propre réputation en recommençant les persécutions un moment interrompues. Le duc de Bourbon, alors premier ministre, l'écoula, et le 14 mai 1724 parut un édit tellement barbare que les lois de Louis XIV parurent dépassées. Peine de mort contre tout prédicant, peine des galères contre quiconque lui donnerait asile, baptême, mariage, extrême-onction catholiques et obligatoires ; formation d'une caisse avec les biens confisqués aux religieux pour récompenser leurs dénonciateurs et venir en aide aux convertis (1).

L'édit était si féroce et si bas, qu'il ne fut jamais pleinement obéi ; mais il donna lieu à d'innombrables violences.

Fleury, qui succéda bientôt au duc de Bourbon, se montra plus tolérant, mais ne supprima aucune des lois en vigueur. Il n'y eut, de 1726 à 1744, que des persécutions locales, caprices d'autorité d'intendants trop zélés ou fanatiques.

En 1744, un synode protestant fut tenu dans un lieu écarté du Bas-Languedoc et compta des délégués de presque toute la France. Près de dix mille fidèles assistèrent au prêche qui suivit l'assemblée.

La Cour prit peur, et, au mois de février 1745, deux ordonnances royales vinrent encore enchérir sur tous les précédents édits. Toutes les peines déjà portées contre les ministres furent rappelées et tous les protestants habitant une localité où un ministre serait arrêté menacés d'une amende de 3.000 livres.

Les années qui suivirent furent marquées par une recrudescence de cruauté. Les enlèvements d'enfants se multiplièrent dans les provinces, et prirent en Normandie une telle extension que six cents familles s'expatrièrent. Les Parlements de Grenoble, de Bordeaux, de Toulouse, les intendants de Saintonge, de Guyenne, de Dauphiné, de Quercy et de Languedoc poursuivirent sans relâche les réformés qui avaient fait bénir leurs mariages et baptiser leurs enfants au désert.

Une assemblée fut dispersée à coups de mousquet, le 17 mars 1745, à Mazamet.

En deux ans (1745-46) le Parlement de Grenoble condamna 300 personnes au fouet, à la dégradation de noblesse, à la prison, aux galères, même à la mort pour cause de religion. En quatre ou cinq ans, les amendes infligées aux protestants du Dauphiné

(1) Cf. G. de Félice, *Histoire des protestants de France*, Toulouse, 1800, in-8°.

montèrent à 200.000 livres. Nîmes paya pour sa part plus de 60.000 livres.

Plusieurs ministres furent condamnés à mort. Louis Ranc, âgé de 26 ans, fut pendu à Die au mois de mars 1743 ; Jacques Roger, âgé de 70 ans, mourut peu de temps après avec le même courage.

En 1751, Guignart de Saint-Priest, intendant de Languedoc, entreprit une campagne de *rebaptisation* des enfants et de *rebénédiction* des mariages, qui donna lieu à de nouvelles dragonnades. Les réformés récalcitrants reçurent des cavaliers dans leurs maisons avec ordre de leur payer 4 livres par jour. On traînait de force à l'église des enfants de quinze ans pour les rebaptiser. A Lussan, on les enferma sous clef dans l'église, et l'un d'eux s'exaspéra jusqu'à dire au curé qu'en le voyant, il croyait voir le diable.

Quelques paysans cévenols reprirent alors le mousquet en déclarant qu'au premier acte de violence contre leurs enfants, il y aurait du sang répandu. Ni les prêtres ni les soldats n'en tinrent compte. Les Cévenols se mirent en embuscade, et, voyant sée, ils quelques prêtres qui servaient de guides à la maréchaussée firent feu sur eux, aux environs de Lédignan, le 10 août 1752. Trois prêtres furent blessés, dont deux mortellement.

Versailles s'émut et s'inquiéta, eut peur d'une guerre civile, et l'entreprise des rebaptisations fut abandonnée, cette fois pour toujours. L'orthodoxie de parade des ministres n'allait pas jusqu'à risquer une seconde guerre de camisards.

Les mœurs s'adoucissaient peu à peu ; les magistrats avaient déjà peine à dissimuler leur horreur pour la sinistre besogne qu'on leur imposait. Obligé de condamner au gibet le ministre Desubas, l'intendant de Languedoc lui disait : « C'est avec douleur, Monsieur, que nous vous condamnons ; mais ce sont les ordres du roi. — Je le sais, Monsieur, répondait simplement le pasteur. »

Le 21 décembre 1750, sept pasteurs adressèrent à Louis XV une respectueuse requête, où ils exposaient leurs souffrances et les injustices dont ils étaient victimes : « Vos troupes nous pour-
« suivent dans les déserts comme si nous étions des bêtes
« féroces ; on confisque nos biens ; on nous enlève nos enfants ;
« on nous condamne aux galères ; et, quoique nos ministres nous
« exhortent sans cesse à remplir nos devoirs de bons citoyens et
« de fidèles sujets, on met leur tête à prix et, lorsqu'on peut les
« arrêter, on leur fait subir les derniers supplices. »

Un magistrat, Rippert de Montclar, procureur général au Par-

lement d'Aix, faisait observer avec raison que les protestants étaient persécutés, alors que les juifs jouissaient en France de la paix religieuse.

En 1755, le prince de Conti se proposa d'intervenir auprès du roi en faveur des réformés ; Paul Rabaut, pasteur de Nîmes, fit le voyage de Paris et eut deux entrevues avec le prince ; mais Conti désespéra de rien obtenir, et les négociations de Rabaut n'eurent pas de suites.

Un peu plus tard, quelques réformés engagèrent Rousseau à plaider devant la nation la cause des protestants. La réponse de Rousseau n'est pas à son honneur : « Vous ignorez sans doute, « Monsieur, que l'homme à qui vous demandez de beaux placets « et de belles lettres, tourmenté de la maladie la plus doulou- « reuse qui soit connue des hommes, est dans un état de dépe- « rissement qui lui permet à peine, à chaque jour, d'en espérer « un autre... Plaiguez-moi, priez pour moi, Monsieur, je vous en « supplie, mais n'exigez pas d'un homme accablé de ses maux « des soins qu'il n'est pas en état de remplir. »

Son correspondant, Ribatte-Charon, revint à la charge et pensa le gagner en lui racontant les souffrances des réformés. Rousseau n'en fut pas plus ému : — « J'ai quelque peine à croire, « répondit-il, que ces furieux dont vous me parlez se portassent « à ce point de cruauté si la conduite de nos frères n'y donnait « quelque prétexte. Je sens combien il est dur de se voir sans « cesse à la merci d'un peuple cruel, sans avoir même la conso- « lation d'entendre en paix la parole de Dieu ; mais cependant, « Monsieur, cette même parole est formelle sur le devoir d'obéir « aux lois des princes. La défense de s'assembler est incontes- « tablement dans leurs droits et, après tout, ces assemblées « n'étant pas de l'essence du christianisme, on peut s'en abstenir « sans renoncer à sa foi... Je ne ferais par un zèle indiscret que « gâter la cause à laquelle je voudrais m'intéresser. Les amis de « la vérité ne sont pas bien venus dans les cours. Chacun a sa « vocation sur la terre. La mienne est de dire au public des « vérités dures, mais utiles, sans m'embarrasser du mal que les « méchants me font quand ils le peuvent. J'ai prêché l'humanité, « la douceur, la tolérance ; ce n'est pas ma faute, si l'on ne m'a « pas écouté. Vous avez pris un meilleur expédient en écrivant à « M. de Voltaire, mais je doute qu'il mette un grand zèle à sa « recommandation. Mon cher Monsieur, la volonté lui manque, à « moi le pouvoir. Et cependant le juste pâtit ! Je vois par votre « lettre que vous avez appris ainsi que moi à souffrir à l'école de « la pauvreté. Hélas ! elle nous fait compatir au malheur des

« autres, mais elle nous met hors d'état de les soulager. Bonjour, Monsieur, je vous salue de tout mon cœur (1). »

A parti de 1760, le contraste devint si violent entre les mœurs et les lois que l'autorité n'osa plus appliquer les ordonnances.

Une dernière fois encore, le 19 février 1762, un ministre fut exécuté à Toulouse avec trois gentilshommes du pays de Foix qui avaient pris les armes pour défendre leur coreligionnaire ; mais le greffier du Parlement versait des larmes, et le condamné, Rochette, fut obligé de reconforter un soldat : « Mon ami, lui dit-il, « n'êtes-vous pas prêt à mourir pour le roi ; pourquoi donc « me plaignez-vous de mourir pour Dieu ? » Le bourreau était ému de pitié, et Toulouse, la ville la plus fanatique du Midi, semblait être devenue une ville protestante.

Dix-huit jours plus tard, dans cette même ville, le supplice d'un vieillard de soixante-huit ans donnait le signal d'une campagne victorieuse et décisive en faveur des réformés.

Jean Calas, négociant à Toulouse et protestant, avait quatre fils et deux filles. L'aîné des fils, Marc-Antoine, se voyait avec chagrin exclu des carrières libérales par sa religion. Dans un accès de désespoir, il se pendit entre deux portes dans la maison même de son père. Les lois d'alors étaient terribles pour les suicidés. On faisait le procès au cadavre, on le traînait sur la claie par les rues, la face contre terre, au milieu des huées de la populace. Pour éviter une pareille honte à leur famille, les Calas dirent que leur fils était mort d'une congestion ; mais la foule, qui s'était amassée dans la rue, penchait à croire que ces huguenots avaient tué leur fils pour l'empêcher de se faire catholique ; le capitoul David de Beaudrigne, qui vint dresser le procès-verbal, se persuada aussitôt que la foule avait raison et fit arrêter les Calas. Ils déclarèrent alors la vérité. On refusa de les croire. On fit de leur fils mort un martyr de la foi. On célébra ses funérailles en grande pompe à l'église des Pénitents blancs. Le Parlement, saisi de l'affaire, condamna Calas à être rompu vif, et la sentence fut exécutée le 10 mars 1762. Le condamné protesta de son innocence avec une telle force, et montra sur l'échafaud un si admirable courage, que les juges acquittèrent M^{me} Calas, sa servante et un jeune protestant de Bordeaux, Lavaysse, qui avait diné chez Calas le soir de la mort de Marc-Antoine. Ils commençaient eux-mêmes à douter de la culpabilité du malheureux.

Voltaire, informé de ce qui s'était passé par un négociant marseillais, de passage à Toulouse, fut long à se décider. Le cardinal

(1) Cité par E. Bersier, *Quelques pages de l'histoire des huguenots*, 1891, in-12.

de Bernis, archevêque d'Alby, le maréchal de Richelieu, gouverneur de Guienne, lui conseillaient de laisser le Parlement de Toulouse en repos. Il n'avait pas grande sympathie naturelle pour les huguenots : « Nous ne valons pas grand'chose, disait-il, mais les huguenots sont pires que nous ; et, de plus, ils déclament contre la comédie. » Il croyait Calas fort capable d'avoir tué son fils pour l'acquit de sa conscience ». « — Ce saint réformé aura cru faire une bonne action ! »

Il était dans ces dispositions, quand le plus jeune des fils Calas vint à passer par Genève. Voltaire le vit, se fit raconter les choses et commença à croire qu'il pouvait bien y avoir au fond de cette histoire une épouvantable erreur judiciaire. Il écrivit à M^{me} Calas et lui demanda si elle signerait, au nom de Dieu, que son mari était innocent. Elle répondit affirmativement sans hésiter, et Voltaire commença la glorieuse campagne qui devait aboutir à la réhabilitation de Calas et qui est la plus belle action de sa vie.

Ce n'est point chose facile, en tous temps, d'attaquer l'autorité de la chose jugée. Au dix-huitième siècle, avec l'effroyable esprit de corps qui animait la magistrature, c'était une entreprise presque sans issue. Les parlements ne voulaient pas entendre parler de l'infailibilité du pape, mais croyaient en la leur avec opiniâtreté. Il fallut à Voltaire sa science des affaires, ses immenses relations, son crédit et son génie pour triompher de la robe.

Il entreprit une longue enquête où il déploya les talents d'un magistrat instructeur de premier ordre ; il mit tout en œuvre pour retrouver la vérité, pour s'instruire de la conduite des Calas et de leurs mœurs ; il les interrogea lui-même très souvent et ne commença à plaider leur cause auprès de l'autorité qu'après s'être convaincu tout le premier de leur innocence.

Pour obtenir la cassation de l'arrêt de Toulouse, Voltaire fit jouer toutes ses influences. « Il agit auprès du chancelier de Lamoignon, par le président de Nicolaï, par son gendre d'Auriac, président au Grand Conseil. Il en appela à la vieille amitié de M^{me} de Pompadour et aux bontés de Choiseul. Il fit le siège de Saint-Florentin par les ducs de Richelieu et de Villars, par son médecin de Chaban, par le premier commis Ménard, surtout par la duchesse d'Enville, et, le terrain une fois préparé, il détermina M^{me} Calas à se rendre à Paris. La pauvre femme hésitait ; mais ses filles étaient renfermées dans des couvents ; Voltaire l'assura que le seul moyen de les revoir était de faire casser la condamnation de leur père (1). »

(1) E. LAVISSÉ, *Histoire de France* (H. Carré, Louis XV). — C'est à l'ouvrage de M. Carré que nous empruntons le récit de l'affaire Calas.

M^{me} Calas, à Paris, devint bientôt à la mode. On ne parlait que de son affaire dans les salons, les dames plaidaient pour elle ; on faisait des souscriptions pour lui venir en aide ; les banquiers Dufour-Mallet et Leroyer s'offraient pour être ses trésoriers. D'Alembert et l'avocat Mariette s'improvisaient ses conseils. Les plus célèbres orateurs du barreau, Elie de Beaumont, Loyseau de Mauléon, défendaient sa cause, et Voltaire lançait sans se lasser d'enflammés libelles : *l'Histoire d'Elisabeth Canning et des Calas*, la *Lettre de Donat Calas à sa mère*, son *Mémoire pour son père, sa mère et son frère*, la *Déclaration de Pierre Calas*, le *Traité de la Tolérance*, pamphlet virulent, passionné, injurieux même, mais qui remua toute l'Europe et mit la tolérance à l'ordre du jour, au moment où la Faculté de théologie de Paris tenait encore l'intolérance pour un « principe essentiel du catholicisme » (1767).

Voltaire ne fut pas le seul à prendre les armes. Court de Gébelin, fils du pasteur Antoine Court, écrivit ses *Lettres toulousaines*, et un anonyme publia le *Sermon prêché à Toulouse devant MM. du Parlement et du Capitoulat*.

Un curieux incident donna aux Calas une alliée tout à fait inattendue. Anne Calas, fille du supplicié, avait été mise aux Visitationes de Toulouse, et l'on cherchait à la convertir, mais tout en résistant de tout son cœur aux efforts des religieuses, la jeune fille montra tant d'excellentes qualités que les nonnes finirent par lui pardonner son obstination et se mirent de son parti contre le Parlement. Tout en voyant dans Voltaire un « ennemi de la religion », la sœur Anne-Julie ne cessait de l'appuyer, et Voltaire, ravi d'avoir une Visitandine dans son jeu, écrivait : « Il me semble que la simplicité et la vertueuse indulgence de cette nonne condamne terriblement le fanatisme des assassins en robe de Toulouse. » Il ne trouvait pas de mots assez durs à l'adresse des gens du Parlement. Il les traitait de Wisigoths, de Hurons et de Topinamboux, et l'opinion publique, engagée à fond, lui donnait raison.

Les ministres, extrêmement ennuyés de cette affaire, malmenaient à leur tour les gens de Toulouse ; l'un d'eux ayant un jour hasardé : « Monseigneur, il n'est si bon cheval qui ne bronche !... », le chancelier lui répliqua : « Un cheval ! passe encore ; mais toute une écurie !... »

Tant d'efforts n'eurent pas lieu en pure perte. Le Conseil du roi fut saisi de l'affaire, exigea, au nom du roi, communication de toute la procédure de Toulouse, informa à nouveau, entendit les témoins à décharge et cassa la sentence des capitouls et les arrêts du Parlement.

La cause fut renvoyée aux maîtres des Requêtes de l'Hôtel, et, le 9 mars 1763, ce tribunal, à l'unanimité des juges, prononça la réhabilitation de tous les accusés et de la mémoire de Calas ; il ordonna que les noms de ces malheureux fussent effacés sur les registres du Parlement de Toulouse et des écrous, et que le nouveau jugement fût inscrit en marge et affiché dans les rues de Toulouse. Sur la demande « à partie » et à dommages-intérêts, les Calas furent renvoyés à se pourvoir « ainsi qu'ils aviseraient », ce qui était une sorte de déni de justice ; mais M^{me} Calas et ses enfants vinrent à la Cour, furent gracieusement reçus par la reine, et le roi leur fit remettre 36.000 livres tirées de son épargne.

Le Parlement de Toulouse eut encore l'audace de refuser la radiation des noms sur ses registres et l'affichage du jugement, et la puissance de la robe était si grande que le Chancelier lui-même conseilla aux Calas de ne pas insister.

Cette grande affaire n'était pas encore terminée qu'une autre, toute semblable, se présentait à Saint-Alby. Un réformé, nommé Sirven, avait vu sa fille aînée mise au couvent par ordre de l'évêque de Castres, M. de Barral. Comme la jeune fille donnait des signes de folie, elle fut rendue à sa famille, mais les religieuses prétendirent qu'Elisabeth Sirven voulait se faire catholique et était pour ce motif persécutée par ses parents. Sirven obtint de l'intendant de Languedoc la permission de s'établir à Saint-Alby et, un jour, sa fille, devenue tout à fait démente, se jeta dans un puits. Sirven et sa femme furent aussitôt accusés d'avoir tué leur enfant, mais, plus heureux que Calas, ils purent s'enfuir à temps et gagner Genève, où Voltaire s'employa pour eux, comme il l'avait fait pour Calas.

L'arrêt du Parlement de Toulouse, qui condamnait Sirven à la roue, sa femme au gibet et ses filles au bannissement, finit par être cassé par le Parlement lui-même ; mais Sirven n'obtint aucune indemnité pour les longues années d'angoisse par lesquelles il avait passé.

Voltaire triomphait ; le supplice du chevalier de La Barre vint lui montrer que le Parlement, vaincu par lui, gardait toute sa puissance. La Barre condamné par la magistrature, et malgré l'évêque d'Amiens, pour avoir lu des livres impies, eut la langue coupée et la tête tranchée à Abbeville le 1^{er} juillet 1766. Voltaire, qui avait essayé de le sauver aussi, éclata en cris indignés contre « les Busiris en robe qui faisaient périr dans les plus horribles supplices des enfants de seize ans » ; mais ses amis lui rappelèrent que La Barre avait été surtout condamné pour avoir

lu le *Dictionnaire philosophique et portatif*, que le livre avait été brûlé par le bourreau, et que l'auteur pourrait bien avoir quelque jour le sort du livre ; ils l'engagèrent à se tenir sur ses gardes : « La bête féroce a trempé sa langue dans le sang humain, écrit Diderot, elle ne peut plus s'en passer... et, n'ayant plus de Jésuites à manger, elle va se jeter sur les philosophes. »

La bête féroce contint, Dieu merci, ses appétits. Le supplice de La Barre fut comme sa dernière convulsion. A partir des retentissants procès de Calas et de Sirven, les protestants respirèrent et commencèrent à espérer en la résurrection du droit.

L'honneur d'avoir soutenu pendant ces longues épreuves le courage des réformés revient à leurs héroïques pasteurs, dont l'histoire mérite d'être comparée aux plus belles pages des annales de la primitive Eglise.

Dans les dernières années de Louis XIV, le protestantisme avait perdu, en France, 200.000 personnes par l'effet des persécutions et des guerres, et peut-être 300.000 par l'émigration ; les survivants avaient été obligés d'avouer des lèvres la religion catholique et vivaient sous l'œil haineux du clergé, sans secours spirituels, à l'abandon et dans le désespoir.

Un jeune homme de dix-sept ans, Antoine Court, entreprit de réorganiser l'Eglise protestante, de rétablir les assemblées religieuses, d'arrêter les désordres causés par les illuminés, de reconstituer la discipline et le corps des pasteurs.

Le 21 août 1715, onze jours avant la mort de Louis XIV, le premier synode du désert se réunit dans un coin des Cévennes et posa les bases de la restauration de l'Eglise. Des six premiers signataires de ces règlements, quatre périrent sur l'échafaud.

Antoine Court, n'ayant pas reçu la consécration pastorale, envoya en Suisse un de ses compagnons, Pierre Corteis, qui, à son retour, imposa les mains à Antoine Court en présence d'un synode et renoua ainsi la chaîne des temps.

Le synode de 1718 compta déjà quarante-cinq membres, ministres et anciens, fixa les premières règles pour l'admission à la charge pastorale et engagea les églises à rétablir leurs consistoires et à fréquenter les assemblées où l'on chantait les prières liturgiques et les psaumes, où l'on prêchait et où l'on célébrait la Cène aux jours de grande fête.

Le péril, visible sur toutes les têtes, donnait à ces assemblées un solennité et une beauté morale extraordinaires.

En dépit des persécutions et des exécutions, l'Eglise protestante se reformait lentement. En 1728, Antoine Court entreprit

une tournée de près de cent lieues, convoqua trente-deux assemblées en moins de deux mois et compta jusqu'à trois mille auditeurs autour de sa chaire de gazon.

Tout en résistant au roi dans ce que ses ordonnances avaient de tyrannique, les huguenots n'oubliaient pas le grand précepte évangélique : « Rendez à César ce qui est à César » et dans toutes leurs assemblées priaient pour le roi et recommandaient à leurs frères la plus stricte obéissance aux lois du royaume, en tout ce qu'elles avaient de compatible avec les droits supérieurs de la conscience.

Le synode de 1730 marqua très bien ce double principe dans la décision suivante : « Les membres de nos Eglises, qui, pour se dispenser de payer les droits dus au Roi, feront ou autoriseront la contrebande seront d'abord censurés, et, s'ils y retombent, exposés à l'excommunication majeure. L'assemblée ne comprend point dans cet article la contrebande des livres de religion, qui ne porte aucun préjudice au roi ni à l'Etat. »

Le réveil religieux du Languedoc et du Dauphiné excita l'émulation des autres provinces. Le Rouergue, la Guyenne, le Quercy, la Saintonge, l'Aunis et le Poitou reprirent leurs assemblées et demandèrent des pasteurs.

On n'en avait qu'un petit nombre, et de peu instruits ; Antoine Court réussit à fonder à Lausanne un séminaire théologique français, dont il prit la direction en 1730 comme député général des églises et d'où sont sortis tous les pasteurs de France jusqu'au règne de Napoléon.

Nous avons déjà parlé du synode de 1744, dont le succès merveilleux amena contre les réformés une nouvelle recrudescence des fureurs administratives.

La constance des protestants dans cette dernière bataille ne se démentit pas un instant et finit par faire honte à leurs bourreaux, déjà moins féroces de leur droit et plus sensibles à la voix de la raison et de l'humanité. Les assemblées ne cessèrent nulle part, et les ministres forcèrent l'admiration de leurs pires ennemis par leur stoïque courage devant la mort.

Un seul faiblit devant le supplice ; il se réfugia ensuite en Hollande et y vécut trente ans, rongé par le remords, ravagé par la honte, objet de pitié pour ses frères, qui ne purent réussir à le consoler.

Un homme domine tous les autres à cette époque dans l'Eglise protestante : c'est Paul Rabaud, qui fut pasteur de Nîmes de 1740 à 1793. Il devint la lumière de son parti et, pour ainsi dire, le chef de son Eglise.

Il écrivait, en 1746, à l'intendant de Languedoc : « En me destinant à exercer le ministère dans ce royaume, je n'ai pas ignoré à quoi je m'exposais ; aussi je me suis regardé comme une victime dévouée à la mort. J'ai cru faire le plus grand bien dont je suis capable en me dévouant à l'état de pasteur. Les protestants étant privés du libre exercice de leur religion, ne croyant pas pouvoir assister aux exercices de la religion romaine, ne pouvant avoir les livres dont ils auraient besoin pour s'instruire, jugez, Monseigneur, quel pourrait être leur état s'ils étaient absolument privés de pasteurs. Ils ignoreraient leurs devoirs les plus essentiels ; ils tomberaient ou dans le fanatisme, source féconde d'extravagances et de désordres, ou dans l'indifférence et le mépris de toute religion. »

Cet homme, que les lois du royaume condamnaient à mort et dont la tête était mise à prix, contribua plus que personne à maintenir la paix dans le Midi, et les autorités royales eurent plus d'une fois recours à son influence pour ramener le calme dans l'esprit des populations troublées.

Lorsque le marquis de Paulmy, ministre de la guerre, traversa le Languedoc en 1752, Rabaut eut le courage de l'aborder à un relais de poste, se nomma et lui remit un mémoire en le priant de le faire passer sous les yeux du roi. D'après les lois d'alors, Paulmy aurait eu le droit de faire arrêter Rabaut séance tenante, et de le faire même exécuter par décision sommaire. Frappé de l'air de noblesse et de gravité du pasteur, le marquis le quitta courtoisement, prit sa requête et lui promit de la faire tenir au roi.

L'intendant de Languedoc n'osait pas se saisir de Rabaut, mais il désirait ardemment le faire sortir de la province, et alla pour l'y décider jusqu'à persécuter sa femme, Madeleine Gaidan, mais Madeleine, aussi héroïque que son mari, aime mieux mener une vie errante avec sa vieille mère et ses enfants que de conseiller son mari d'abandonner son poste. Après de nombreuses poursuites, le duc de Mirepoix permit à cette admirable femme de rentrer à Nîmes.

Paul Rabaut n'en restait pas moins sous le coup de ses dénonciations : « Pendant près de trente ans, dit un de ses biographes, il n'a habité que des grottes, des huttes et des cabanes ; il allait se relancer comme une bête féroce. Il était longtemps sans une cachette sûre, qu'un de ses guides, s'en étant ménagée sous un tas de rochers et de pierres, elle fut découverte par un berger. La petite était dans une misérable condition ; qu'il regrettais encore cet asile plus propre à des bêtes fauves qu'à des hommes ; »

Il prenait toutes sortes de déguisements et de noms ; c'était M. Paul, M. Denis, M. Pastourel, M. Théophile. Il était tantôt marchand, tantôt garçon boulanger, et restait toujours doux et humble de cœur. « Quand je fixe mon attention, disait-il, sur le « feu divin dont brûlaient pour le salut de nos âmes, je ne dirai « pas Jésus-Christ et les apôtres, mais les réformateurs et leurs « successeurs immédiats, il me semble qu'en comparaison d'eux, « nous ne sommes que glace. Leurs immenses travaux m'éton- « nent et en même temps me couvrent de confusion. Que j'ai- « merai à leur ressembler en tout ce qu'ils eurent de louable ! »

Son éloquence peu cultivée, mais pleine de sincérité, de vigueur et de feu, allait jusqu'au cœur de ses auditeurs, rassemblés parfois au nombre de dix à douze mille autour de lui. Sa voix était si éclatante et si distincte qu'elle parvenait aux plus éloignés et que tous remportaient chez eux quelque chose de ses salutaires leçons.

Après les procès de Sirven et de Calas, Rabaut put plaider la cause de ses frères auprès du gouverneur de Languedoc, prince de Beauvau, qui accorda aux protestants tout ce qu'il lui était possible de leur accorder.

En juin 1763, un synode national, tenu en Languedoc, envoya une nouvelle et plus ferme requête à Louis XV.

En 1767, une assemblée fut encore surprise ; mais, cette fois, on ne tua personne. Huit protestants notables se laissèrent prendre et acceptèrent la responsabilité commune. L'officier qui les avait pris, très embarrassé de ses prisonniers, leur offrit de les laisser s'évader. Ils refusèrent, et, au bout de deux mois, on les relâcha.

En 1769, les derniers forçats pour cause de religion quittèrent le bagne de Toulon, et la tour Constance se vit enlever ses dernières victimes. Quelques-unes de ces femmes étaient parvenues à une extrême vieillesse et y avaient passé plus de la moitié de leur vie.

On continua plus longtemps à pressurer les protestants. Les taxes arbitraires pleuvaient sur eux et ne tombaient pas toutes dans les caisses du roi.

L'anarchie juridique où ils vivaient finit par attirer l'attention, non des philosophes, presque tous indifférents à leur sort, mais des légistes, dont l'esprit d'ordre s'effrayait de voir si mal réglé un point si important.

Joly de Fleury en 1752, Rippert de Monclar en 1755, Gilbert de Voisins en 1766 demandèrent qu'un état civil particulier fût accordé aux protestants ; mais Louis XV ne fit rien pour légaliser la situation des réformés.

Au sacre de Louis XVI, le roi prêta le serment ordinaire et jura d'exterminer les hérétiques; mais, comme sa conscience ne lui permettait pas de prêter un serment qu'il était décidé à ne pas tenir, il prononça cette partie de la formule en parlant très vite et en bredouillant, de façon à la rendre inintelligible. Il n'en avait pas moins juré, et l'archevêque de Toulouse, Brienne, put lui dire : « Sire, vous réprouvez les conseils d'une fausse paix, les « systèmes d'une tolérance coupable. Nous vous en conjurons, « Sire, ne différez pas d'ôter à l'erreur l'espoir d'avoir parmi « nous des temples et des autels. Il vous est réservé de porter le « dernier coup au calvinisme dans vos Etats. Ordonnez qu'on « dissipe les assemblées schismatiques des protestants, excluez « les sectaires, sans distinction, de toutes les charges de l'admi- « nistration publique, et vous assurerez parmi vos sujets l'unité « du véritable culte chrétien. »

L'assemblée du clergé, en 1780, demanda encore le bannissement des ministres, la dispersion des assemblées et l'exclusion des protestants de toutes les charges publiques, mais protesta enfin contre toute idée de retour à la violence : « Loin de nous la « seule pensée du glaive et de l'épée ! »

Les temps approchaient où les juristes allaient enfin obtenir gain de cause.

Le baron de Breteuil fit rédiger par Rulhières des *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'Edit de Nantes*, et présenta à Louis XVI, en 1786, un mémoire sur les moyens de rendre l'état civil aux protestants.

Louis XVI hésitait, Rulhières et Breteuil durent lui persuader, pour le décider, que la tolérance était le meilleur moyen de ramener les hérétiques.

Malesherbes aida à leurs efforts par un traité sur le mariage des protestants.

Les Notables, convoqués en 1787, n'avaient pas à s'occuper de la question; mais La Fayette la proposa, et, après avoir présenté quelques observations, le comte d'Artois offrit à l'assemblée d'en parler au roi. Une adresse fut aussitôt rédigée pour appeler la bienveillance du roi sur « cette portion nombreuse de ses sujets « qui gémit sous un régime de proscription également contraire « à l'intérêt général de la religion, aux bonnes mœurs, à la po- « pulation, à l'industrie nationale et à tous les principes de la « morale et de la politique ».

L'édit de tolérance fut, enfin, rendu au mois de novembre 1787, cent deux ans après l'acte de révocation.

La religion catholique restait religion d'Etat; mais les protes-

tants acquéraient enfin le droit de vivre en France et d'y exercer une profession et un métier, sans être inquiétés pour cause de religion ; ils pouvaient se marier légalement devant les officiers de justice, faire constater les naissances devant le juge du lieu et faire ensevelir honorablement leurs morts.

On était enfin sorti de la persécution ; les assemblées retentissaient d'actions de grâces à Dieu, de bénédictions pour le roi et ses ministres (1).

Deux ans avant la Révolution, par la seule force de la vérité et du progrès social, le protestantisme se relevait et la vieille monarchie, qui l'avait proscrit, lui rouvrait elle-même avant de disparaître les portes de la cité.

Les grands événements qui ont suivi ont fait oublier l'édit de tolérance de Louis XVI.

Si la Révolution n'était point venue, cet édit marquerait la date la plus mémorable du siècle dans l'histoire intérieure de la France.

*
* *

Nous voici parvenus au terme que je m'étais marqué pour cette première année de cours.

Nous avons vu la France s'essayer sous Henri IV à la liberté religieuse, sans parvenir à s'y ployer ; Louis XIII et Richelieu enlèvent aux protestants les garanties abusives que Henri IV avait dû leur accorder. Les deux cultes subsistent côte à côte et rivalisent de science et de zèle pour le bien public. Mais les catholiques demeurent exclusifs, et, malgré leurs querelles intestines entre molinistes et jansénistes, s'accordent pour déraciner le protestantisme et ruiner l'œuvre de Henri IV. L'étroite dévotion de Louis XIV leur permet de commettre cette faute irréparable, et trente ans de luttes sanglantes semblent assurer le triomphe absolu du catholicisme. Il paraît alors comme épuisé par sa propre victoire, stérilisé par l'abaissement de son ennemi. Il se déchire de ses propres mains : quiétistes et traditionnalistes, jansénistes et jésuites se condamnent et s'excommunient, tandis que commence à grandir une force nouvelle, presque étrangère cette fois à l'esprit chrétien, et qui règne bientôt sur le siècle. La philosophie et le jansénisme s'allient contre les jésuites et les ruinent ; mais les deux alliés se séparent presque aussitôt pour

(1) Cf. G. de Félice, *Histoire des protestants de France*, 1880.

recommencer leurs querelles. Les protestants en profitent pour reconquérir leur droit à l'existence, et la Révolution commence entre le jansénisme politique déjà usé et sans crédit et la philosophie décidée à tout renouveler autour d'elle.

Toutes ces luttes ont été, par certains côtés, nobles et grandes ; elles ont donné à notre histoire une allure dramatique d'un puissant intérêt ; elles ont causé des maux incalculables et gaspillé sans profit des énergies précieuses, dont on eût pu faire un bien meilleur emploi. Elles ont prouvé la puissance et la vitalité de l'idée religieuse et les dangers du fanatisme, et il me semble que la leçon dernière qui s'en dégage est une pensée de liberté.

Supposons, un instant, que la France soit restée fidèle aux traditions de Henri IV, qu'elle n'ait proscrit ni calvinistes, ni jansénistes, ni quiétistes, ni jésuites, ni philosophes, et que chacune de ces écoles ait pu se développer librement dans notre pays, n'est-il pas certain que la vie religieuse et morale, plus variée et plus active, y fût aussi restée plus sérieuse et plus profonde ? N'est-il pas infiniment probable que l'habitude de vivre en paix avec des hommes d'opinion différente aurait développé, chez nous, le respect des droits d'autrui et le sens de la liberté ? N'est-il pas presque certain que le catholicisme, plus tolérant, n'aurait pas trouvé dans la philosophie une ennemie aussi intraitable et serait arrivé plus respectable et plus respecté au seuil des temps modernes ?

G. DESDEWISE DU DEZERT.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

LICENCE ÈS LETTRES

Composition française.

La moralité du *Misanthrope* : « Chacun, dans cette pièce, reçoit une correction proportionnée à son travers. » (Nisard, III, p. 106.)

Thème grec.

La Fontaine, *Vie d'Esope* : « Platon souhaite que les enfants sucent les fables avec le lait..... à la petitesse de son esprit. »

Grammaire.

Sophocle, *Antigone*, v, 626-640.

Etude : 1^o Etymologique (analyse des éléments constitutifs des mots ; restitution, s'il y a lieu, des formes primitives ; comparaison avec le latin, l'allemand, l'anglais).

2^o Grammaticale (formes intéressantes, mots poétiques, syntaxe, construction).

3^o Métrique (scansion, pieds, coupes, place des mots).

4^o Littéraire (point de l'action, sentiments des personnages de ce passage).

ALLEMAND.

Composition.

Chamisso als Lyriker.

Thème.

Mérimée, *Matteo Falcone*, 60 lignes.

Philosophie.

Quelle est la loi de l'évolution humaine ; lutte ou accord pour la vie ?

AGRÉGATION.**Thème grec.**

La Bruyère, *de l'Homme* : « Le stoïcisme est un jeu d'esprit..... à l'impossible. »

Grammaire.

1° Aristophane, *Les Oiseaux*, 206, 222 ; formes, syntaxe, métrique ; appréciation littéraire.

2° Tacite, *Annales*, XIII, 6 : « Fine anni..... deligeret ». Syntaxe.

II
UNIVERSITÉ DE POITIERS

Sujet de licence.

Corneille n'a pas craint de montrer sur la scène Cléopâtre buvant le poison. Racine a écarté des yeux du spectateur le festin où meurt Britannicus.

A quels motifs pensez-vous que chacun des deux poètes ait obéi ?

Professorat des Ecoles normales.

Fénelon a-t-il eu raison de dire qu'un excellent historien est peut-être encore plus rare qu'un grand poète ?

Dissertation latine.

Quid novi Vergilius, Lucretium in *Georgicis* imitando, ad illustrandam rerum naturam attulerit, explanabitur.

Version latine.

Quintilien : *Institution orat.*, livre X, chap. v, § 4 : « Sed et illa ex latinis conversio... », jusqu'à : « Nec aliena tantum transferre. »

Thème latin.

Montesquieu, *Grandeur et décadence*, XIII, depuis : « On a mis en question à Auguste »... jusqu'à : « ... la coutume des triomphes. »

Thème grec.

Bossuet, *Histoire universelle*, 3^e partie, chap. v, depuis : « Le royaume était héréditaire... », jusqu'à : « Le pontife parlait ensuite. »

Histoire moderne.

Politique étrangère de Charles-Quint.

Géographie.

L'océan Atlantique.

Histoire ancienne.

1. Les Réformes de la Constitution d'Athènes depuis Solon jusqu'à Périclès.
2. Athènes et son rôle dans l'art à l'époque de Périclès.
3. L'armée romaine au 1^{er} siècle.

Moyen Age.

1. La civilisation aux temps mérovingiens.
2. L'administration féodale aux XII^e et XIII^e siècles.
3. Les Etats généraux au XIV^e siècle.

Philosophie (licence).

Rapports de la croyance et de la volonté.
Enseignement primaire.
 Formation du caractère.

Grammaire.

L'infinif dans les langues classiques.

Métrique.

L'hexamètre d'Horace.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE ET BOURSES DE LICENCE.

Version grecque.

Xénophon, *Economiques*, VIII, 3-8. (*Pages et pensées morales extraites des auteurs grecs*, Ernault, chez Garnier, p. 201.)

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES.

I

Préparation à la licence avec mention « allemand ».

Composition allemande.

Der Göttinger Dichterbund : son origine, ses tendances, ses principaux membres, ce qu'il a légué à la littérature allemande.

II

Préparation au certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand dans les lycées et collèges.

Composition allemande.

Gœthe dit, en faisant l'éloge d'un de ses maîtres :

« Andere hatten mir gezeigt, dass ich fehlte ; dieser zeigte mir, wie ich's besser machen sollte. »

Développer cette pensée et en montrer l'importance pour la conduite d'une classe.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES.

Dissertation anglaise.

I. Swift as a Poet. (Agrégation.)

II. The superiority of English over French as a vehicle of poetical expression. (Certificat et licence.)

Dissertation française.

I. Pourquoi le vieux Chaucer est-il toujours jeune ? (Agrégation.)

II. Quelle est celle des comédies de Sheridan que vous préférez ?

Thème.

André Theuriet, *L'Oreille d'Ours* (Nouvelle Bibliothèque populaire à dix centimes ; Henri Gautier, éditeur ; n° 219), depuis : « De mes prédilections enfantines... », jusqu'à : « ... de la chambre de M^{lle} Sophie. »

Version.

I. Roméo et Juliette, acte II, scène III, vers 1-30.

II. George Eliot, *Silas Marner*, chap. II, le paragraphe commençant par « Gradually the guineas... ».

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du
temps du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,
Professeur à l'Université de Paris.

Delille : les « Jardins » (*fin*) ; l' « Homme des Champs ».

Nous avons rapidement parcouru, dans une précédente leçon, les trois premiers chants du poème des *Jardins*. Il me reste à vous parler du quatrième, — lequel, vous le savez, est consacré aux ornements que la sculpture et l'architecture peuvent ajouter à la beauté des paysages.

Ce sujet était alors d'actualité ; c'est à cette époque, en effet, que nous voyons les motifs architecturaux se multiplier dans les parcs, et les statues peupler les allées. Delille préfère les jardins anglais ; mais les jardins français ne sont pas eux-mêmes tout à fait dépourvus de décorations architecturales et sculpturales, et le poète ne manquera pas de nous les décrire.

Delille décrit donc d'abord une ferme dans un parc, et je n'ai pas besoin de vous dire que ce passage lui est inspiré par les souvenirs du hameau de Trianon. Puis il passe successivement en revue les temples, les cabanes rustiques, les ruines, les chapelles, les abbayes, les statues. Je vous lirai simplement le morceau consacré aux ruines, parce qu'il est le mémorandum, le memento, d'une douce manie de nos pères : les contemporains de Delille ont tous eu le goût des ruines factices.

On lit alors avec enthousiasme les *Nuits* d'Young : parus en 1742, ces poèmes, que Letourneur avait traduits en français en 1769, portaient les esprits à la mélancolie ; on allait rêver et « entretenir sa sensibilité » dans les parcs. — N'oublions pas non plus la petite renaissance classique qui se produit à ce moment avec Barthélemy et Choiseul-Gouffier : il y a là tout un groupe néo-hellénique, une sorte de petite académie grecque, qui attire l'attention des esprits sur les ruines de la Grèce antique, et, par suite, sur la poésie des ruines en général.

Delille était donc certain d'intéresser ses contemporains en abordant ce sujet à la mode ; voici ce qu'il en a tiré :

Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
 Tout à coup s'offre aux yeux de bois environnée.
 Quel silence ! C'est là qu'amante du désert
 La Méditation avec plaisir se perd
 Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
 Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
 Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
 Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.

Remarquez, en passant, l'allure toute moderne de ce dernier vers ; nous trouverons ainsi souvent chez Delille des vers à césure mobile et librement coupés.

Le saint recueillement, la paisible innocence
 Semble encor de ces lieux habiter le silence ;
 La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
 Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
 Les degrés de l'autel usés par la prière,
 Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire,
 Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
 A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
 Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes
 A la religion dérobaient quelques larmes ;
 Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré :
 Là, dans la solitude en rêvant égaré,
 Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
 D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.

Ces vers ne sont pas si mal, après tout : je dirai même qu'on peut voir en eux des vers précurseurs, des vers d'une belle sonorité comme Hugo les aimait, annonçant les vers « spacieux et marmoréens » dont parle Leconte de Lisle.

Mettez donc à profit ces restes révérs,
 Augustes ou touchants, profanes ou sacrés.
 Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
 Imite mal du temps l'inimitable empreinte,

Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
 Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
 Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
 Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique,
 Artifice à la fois impuissant et grossier :
 Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
 Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
 Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.
 Mais un débris réel intéresse mes yeux ;
 Jadis contemporain de nos simples aïeux,
 J'aime à l'interroger, je me plais à le croire ;
 Des peuples et des temps il me redit l'histoire ;
 Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
 Et plus j'admire ces restes imposants.

Avant de quitter cette quatrième partie du poème, remarquons que ce chant est le seul qui contienne ce qu'on appelle un « épisode », c'est-à-dire une sorte de petit récit épique plus ou moins bien rattaché au sujet. C'est l'histoire d'Abdolonyme, qui, au rapport de Quinte-Curce et de Justin, appartenait à la race dépossédée des rois de Sidon : ce vieillard, orné de toutes les vertus du sage, cultive paisiblement son jardin, en compagnie de son fils, — tout comme Candide, — lorsque paraît le vainqueur de Tyr, Alexandre le Grand en personne : le conquérant rend à Abdolonyme le trône de ses ancêtres, et le vieillard règne en paix jusqu'à sa mort, qui ne tarde pas à arriver.

Il est évident que Delille, en composant cet épisode, a voulu « faire son vieillard du Galèse », à la manière de Virgile ; mais, tandis que Virgile a su nous émouvoir par la sincérité de son émotion, il faut avouer que Delille n'a réussi qu'à construire des vers artificiels et factices sur un sujet assez peu passionnant. Je détache ce passage, qui est assez bien venu, et qui met en vue assez clairement les mérites réels, mais de second ordre, de Delille descripteur :

Au centre du jardin est un autel champêtre ;
 Là, tous deux, des saisons ils adoraient le maître.
 Un soir, après avoir fini leurs doux travaux,
 Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
 Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
 Tous deux agenouillés présentaient leurs offrandes ;
 L'air était en repos : les rayons du soleil,
 Glissant obliquement de l'Occident vermeil,
 Peignaient au loin les mers de leur pourpre flottante ;
 Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
 A peine recueillaient quelque souffle des vents ;
 La vague avec lenteur roulait ses plis mouvants ;
 Enfin tout était calme, et la nature entière
 Semblait avec respect écouter leur prière.

On ne peut contester à Delille une grande habileté dans la facture du vers ; mais, encore une fois, c'est là une qualité d'écolier : elle fait honneur au versificateur, mais ne dénote pas du tout un vrai poète.

J'ajoute que je ne vous ai lu, jusqu'ici, que les meilleurs passages. Je ne voudrais pas trop écraser ce pauvre Delille ; mais je suis bien forcé de vous dire aussi un mot de ses défauts.

Nous trouvons chez Delille des périphrases violentes, horriblement laborieuses, et qui finissent par tourner au rébus. Il y en a déjà de raides chez Roucher et Saint-Lambert ; mais, chez Delille, les périphrases sont cruellement énigmatiques, et imposent trop souvent au lecteur une véritable torture. Voici, par exemple, comment il parle du télégraphe aérien, dont l'usage était alors récent, et qui ne pouvait manquer de tenter un versificateur comme Delille :

Là-haut, c'est une tour où l'art ingénieux
Elève et fait jouer ces tablettes parlantes,
Qui, des faits confiés à leurs feuilles mouvantes,
Se transmettent dans l'air les rapides signaux.
Indignée à l'aspect de ces courriers nouveaux,
La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèles,
A brisé sa trompette et replié ses ailes.

Sans vouloir chicaner le poète sur l'inexactitude ou l'impropriété de certaines expressions, il est évident que cette longue paraphrase est bien pénible et bien tourmentée. Tout cela demande plus de génie au lecteur qu'à l'auteur. La devinette est dissimulée sous des voiles brillants, mais épais. S'il est vrai que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, ce mot peut surtout s'appliquer à la périphrase.

Souvent, Delille est ainsi conduit à s'embarrasser dans une succession de vers lourds, compacts et atrocement plats. Il a voulu, par exemple, traduire la page célèbre de Buffon sur le visage humain : le passage de Buffon est très beau dans l'ensemble, quoique un peu raffiné. Delille semble précisément s'être attaché à ne reproduire de ce morceau que ce qu'il y a de sec et de difficileux, et il nous donne la plate peinture d'un plat visage :

Regardez cette tête, où la divinité
Semble imprimer ses traits ; quelle variété !
Des sentiments du cœur majestueux théâtre,
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre,
Et, doublant son éclat par un contraste heureux,
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux :
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière,
Deux noirs sourcils en arc protègent sa paupière ;

Et la lèvre, où s'empreint la rougeur du corail,
 De la blancheur des dents relève encor l'émail ;
 Le nez, dans sa longueur dessinant le visage,
 Par une ligne droite avec art le partage ;
 Tandis que, déployant ses contours gracieux,
 La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.

Je n'insiste pas. Vous sentez combien cette « poésie » est déplorable : quand Delille ne pêche pas par l'obscurité travaillée de ses périphrases, il se heurte à cet autre écueil de la pseudo-exactitude, qui le pousse à tout traduire en vers élégants et d'une précision scientifique.

*
*
*

Mêmes procédés, mêmes défauts dans le poème de l'*Homme des Champs ou les Géorgiques françaises*. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que cette œuvre n'est qu'une répétition des *Jardins* : comme toujours, le cadre est assez restreint et le fond du tableau est à peu près le même.

Ce poème comprend également quatre chants. Delille a eu soin de nous en donner le plan dans sa Préface, et il a bien fait ; car on ne le trouverait peut-être pas facilement à la lecture.

Dans le premier chant, c'est le sage, qui, « sachant se rendre heureux dans son habitation champêtre, travaille à répandre autour de lui son bonheur, d'autant plus doux qu'il est partagé ».

Le deuxième chant peint « les plaisirs utiles du cultivateur », c'est-à-dire l'agriculture savante, qui corrige la nature, la perfectionne, la dompte, la fertilise et triomphe de ses obstacles.

Le troisième chant est consacré à « l'observateur naturaliste », qui collectionne et étudie les merveilles de la nature.

Enfin « le quatrième apprend au poète des champs à célébrer, en vers dignes de la nature, ses phénomènes et ses richesses », et à en saisir « les traits les plus majestueux et les plus touchants ».

Tout cela est très bien, mais voilà un plan qui a l'air d'avoir été fait après coup. L'ambition du poète est, d'ailleurs, très vaste : il voudrait tout simplement composer un *De Natura Rerum* français. Presque tous les poètes de cette époque ont eu pareil dessein : André Chénier a ébauché son *Hermès* ; Fontanes et Chénedollé se sont aussi essayés dans ce genre ; Castel, dans son poème des *Plantes*, et Esménard, dans la *Navigation*, ont traité, en somme, des fragments de ce grand et vaste poème, qui eût été un poème universel sur la nature : tels les généraux macédoniens se partageant l'empire d'Alexandre.

Delille nous expose son dessein au début de son premier chant :

Boileau, jadis, a su, d'une imposante voix,
 Dicté de l'art des vers les rigoureuses lois ;
 Le chantre de Mantoue a su des champs dociles
 Hâter les dons tardifs par des leçons utiles :
 Mais quoi ! L'art de jouir et de jouir des champs,
 Se peut-il enseigner ? Non, sans doute ; et mes chants,
 Des austères leçons fuyant le ton sauvage,
 Viennent de la nature offrir la douce image,
 Inviter les mortels à s'en laisser charmer :
 Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.

Delille va donc essayer de nous faire aimer la nature, en vers français, comme le poète Vanière, qu'il cite plus loin, a tenté de nous la faire goûter en vers latins. Vanière, un jésuite qui a écrit en excellents vers latins un poème sur la vie des champs, était fort apprécié de Delille, et j'en suis particulièrement heureux pour la mémoire du bon Vanière : j'ai lu, moi aussi, avec plaisir, son *Praedium rusticum* dans ma jeunesse, à une époque où le vers latin était encore en honneur. Delille, admirateur de Vanière, arrive même à exprimer en vers harmonieux des sentiments presque modernes. Voici les vers que l'automne lui a inspirés :

Si du printemps nouveau l'on chérit les faveurs,
 Les beaux jours expirants ont aussi leurs délices :
 Au printemps de l'année, on bénit les prémices :
 Dans l'automne ces bois, ces soleils pâissants
 Intéressent notre âme en attristant nos sens :
 Le printemps nous inspire une aimable folle ;
 L'automne, les douceurs de la mélancolie.
 On revoit les beaux jours avec ce vif transport
 Qu'inspire un tendre ami dont on pleurait la mort ;
 Leur départ, quoique triste, à jouir nous invite :
 Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte :
 Chaque instant qu'il accorde, on aime à le saisir,
 Et le regret lui-même augmente le plaisir.

On songe, malgré soi, aux vers de Lamartine :

C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
 Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Vous vous souvenez que nous avons trouvé chez La Harpe des vers analogues ; nous voyons déjà poindre des sentiments et des émotions qui annoncent la sensibilité romantique.

Ailleurs, Delille, homme de son siècle, se plaît à nous faire des tableaux de genre : il dépeint, par exemple, la veillée d'hiver « dans une chaude enceinte », l'arrivée de la gazette et le bruit des conversations :

Mais trois coups de marteau font retentir la porte :
 C'est la poste du soir ; le courrier qui l'apporte,
 Ainsi que son cheval, bien morfondu, bien las,
 Revient glacé de givre et poudré de frimas,
 Portant, sans le savoir, le destin de la terre,
 Le sort de Pétersbourg, celui de l'Angleterre,
 L'état des fonds publics, les nouvelles de cour,
 Billets de mariage et messages d'amour.

Il faut reconnaître que les derniers vers de ce passage sont heureusement enlevés.

La suite contient encore de jolis vers, vifs et concis, à la manière de Voltaire :

Va-t-on des trois pouvoirs établir l'équilibre ?
 Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre ?

Le vers est joli, et l'allusion aux sept cents rois de la Convention fort agréable.

Tel autre passage, sur les cimetières particuliers, par exemple, nous fait songer à Ronsard :

Du bon Helvétien qui ne connaît l'usage ?
 Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
 Il place les tombeaux ; il les couvre de fleurs :
 Par leur douce culture, il charme ses douleurs,
 Et pense respirer, quand sa main les arrose,
 L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose.

Ronsard a dit pareillement :

Afin que, vif ou mort, ton corps ne soit que roses.

Delille s'efforce ensuite de nous montrer les plaisirs de l'amitié. Pour lui, l'amitié véritable n'existe qu'aux champs ; à Paris, de même qu'on n'a pas le temps d'avoir du goût, on n'a pas le temps de jouir des délices d'une réelle amitié.

Mais, ne l'oubliez pas, à la ville, au village,
 Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
 Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui ;
 Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.

Remarquez que l'on rencontre souvent chez Delille des vers qui sont restés dans la langue, comme ceux-ci ; il est bon de les relever au passage et de les retrouver dans leur originalité première.

Je passe rapidement, car je ne voudrais pas trop m'attarder sur ce poème. Je vous dirai encore que Delille a fait un éloge de Buffon, auquel je vous renvoie ; vous trouverez, au chant III, un

passage curieux sur les insectes, où Delille a fait un emploi assez heureux de ses procédés habituels :

J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit et la mouche qui file ;
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau,
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau ;
L'insecte dont un an borne la destinée ;
Celui qui naît, jouit et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'instant perdu.

Nombreuses sont les pages de ce genre, où Delille se livre à un laborieux travail d'écolier. Les périphrases tortueuses et les analyses surchargées ne manquent pas, comme on peut bien penser, dans l'*Homme des Champs*. C'est toujours la même préoccupation de la difficulté à vaincre, l'exercice de la traduction difficile. Voici comment Delille décrit le jeu d'échecs :

Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire :
Longtemps des camps rivaux le succès est égal ;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite ;
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.

Et maintenant le billard :

Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi...

Je ne voudrais pas trop vous faire rire aux dépens de ce pauvre abbé Delille ; mais je suis bien obligé de vous soumettre encore ce petit tableau de chasse :

Au peuple ailé des airs faut-il livrer la guerre ?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit ;
Le coup part, l'éclair brille et la foudre le suit.

Je pourrais vous lire encore quelques passages sur la « pêche à la ligne », sur l'« amadou », et beaucoup d'autres charades, pour la construction desquelles Delille s'est mis à la torture, — sans égard pour le lecteur.

Je terminerai en vous rappelant seulement la « brouette », qui eut son heure de célébrité :

Non loin est un ruisseau ; mais de ce mont jaloux
Le rempart ennemi le sépare de vous ;
Eh ! bien, osez tenter une grande conquête :
Venez, de vos sapeurs l'armée est déjà prête ;
Sous leurs coups redoublés le mont cède en croulant.
La brouette aux longs bras, qui gémit en roulant,
Qui, partout se frayant un facile passage,
Sur son unique roue agilement voyage,
S'emplissant, se vidant, allant, venant cent fois,
Des débris entassés transporte au loin le poids.
Enfin le mont succombe, il s'ouvre, et sous sa voûte
Ouvre au ruisseau joyeux une facile route.

Ce qui a fait le succès de cette « brouette », c'est que les vers sont adroits et délicatement ouvrés, — et aussi que le poète a su animer un objet matériel.

En somme, tous ces mérites sont bien minces, et l'on a tout dit, quand on a rendu hommage à l'ingéniosité du versificateur.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le plaidoyer contre Midias (suite).

Dans notre dernier entretien, j'ai fait devant vous l'historique du procès contre Midias. Je voudrais, aujourd'hui, prendre le texte même du discours de Démosthène, en m'arrêtant de préférence aux passages qui sont les plus caractéristiques soit du talent de l'orateur, soit des mœurs de l'Athènes de son temps.

.*

L'exorde de la *Midiennne* nous retiendra d'abord quelques instants.

Vous savez que, d'après la rhétorique, cette partie du plaidoyer était destinée à capter la bienveillance des juges en faveur de l'accusé ou du plaideur, et à présenter au contraire la personne de l'adversaire sous le jour le plus défavorable possible. Ce sont là les règles traditionnelles, auxquelles les orateurs d'Athènes se gardaient bien de se soustraire. Il s'ensuit que les exordes de leurs discours sont, pour ainsi dire, stéréotypés : ils se ressemblent tellement qu'il s'en trouve dans le nombre qu'on pourrait transporter d'un plaidoyer dans un autre.

Dans la plupart, le plaideur commençait par dire qu'il n'avait pas l'habitude de la parole, que son adversaire, par contre, était un avocat retors : c'était là un lieu commun. On le trouve, par exemple, dans les plaidoyers de Démosthène contre ses tuteurs. Là, il est vrai, ce lieu commun est à sa place : c'est, en effet, un jeune homme de dix-huit à vingt ans qui parle. Mais, à l'époque de la *Midiennne*, Démosthène est déjà un homme mûr : il a trente-six ou trente-sept ans. Ce n'est plus un débutant : il a prononcé la première *Philippique* et les trois *Olynthiennes* ; c'est un orateur connu, considérable. Aussi ne peut-il pas, dans son discours contre Midias, recourir, comme

dans son plaidoyer contre Ephobos, au procédé couramment employé par les avocats de son temps.

Cependant, il doit quand même chercher à capter la bienveillance des juges. Comment fera-t-il ? Il prendra un ton modéré, mais ferme, et rattachera sa cause à l'observance de la loi. Je vous disais tout à l'heure que Démosthène était, à la date de la *Midienne*, un orateur connu : c'était une circonstance fâcheuse pour lui, et Midias devait le lui reprocher. En général, les orateurs étaient *a priori* suspects devant les tribunaux. Eschine avertit souvent les juges, devant lesquels il parle, de ne pas se laisser prendre à l'éloquence de son adversaire : il leur dit que c'est un orateur de métier, au courant de toutes les *ficelles*, de toutes les ressources de l'art, bref un habile. Dans l'exorde du plaidoyer contre Midias, il n'est nullement question de cela. Démosthène ne cherche pas à dissimuler son talent ; il n'a point recours à une modestie feinte.

Le plan de cet exorde est simple et net. Dès la première phrase, les mots que Démosthène fait entendre aux juges sont décisifs : « Juges, dit-il, l'insolence de Midias, la violence de son orgueil, n'épargnent personne et ne se lassent jamais... » Le trait caractéristique du personnage est déjà indiqué, sans brutalité, mais avec netteté et franchise ; cette phrase, prononcée devant des Athéniens qui connaissaient tous l'insolence habituelle de Midias, devait trouver un écho dans leur cœur. Peut-être plus d'un avait-il eu à en souffrir : Démosthène, habilement, exploite ces rancunes probables.

Tout de suite après, il parle de la plainte qu'il a portée devant le peuple dès le soufflet reçu, et il raconte comment il fut autorisé, à l'unanimité, à entreprendre des poursuites contre son insulteur. Tout cela est destiné à montrer le bien-fondé de son accusation. Puis il rappelle que Midias a retardé le procès pendant deux ans, qu'il a employé les menaces, les flatteries, les prières, l'argent même, pour lui faire retirer son accusation ; il déclare qu'il l'a vu encore tout à l'heure, avant l'audience, solliciter et supplier auprès des juges ; bref, il le montre comme un personnage à la fois dangereux et malhonnête.

Mais Démosthène n'appuie pas sur tous ces faits : il les rappelle d'un mot. C'est qu'il a hâte d'en venir à ce qui est l'essentiel de son exorde comme de tout son discours, c'est-à-dire à l'idée que le procès contre Midias n'est pas une affaire personnelle, mais d'ordre public :

« Ecoutez-moi avec bienveillance, ô juges. Si je prouve que Midias, ici présent, a commis des outrages non seulement envers

vous et envers les lois, mais encore envers tous les autres Athéniens, venez en aide et à moi-même et à vous-mêmes. Aussi bien la question est celle-ci, Athéniens : j'ai été outragé, et j'ai reçu des coups; mais ce qui va être discuté et décidé aujourd'hui, c'est le point de savoir s'il doit être permis de se livrer à de pareils actes, s'il y a ou non impunité à outrager le premier d'entre vous. Si vous avez pu croire, jusqu'à ce jour, qu'un intérêt privé était seul engagé dans ce procès, détrompez-vous. Il y a un intérêt d'ordre public à ce que personne ne commette de pareils outrages. *Ma cause, en quelque sorte, est donc celle de tous* (1). »

La nature de la cause ainsi définie, Démosthène fait procéder à la lecture des textes de lois qui légitiment l'accusation. Midias prétendait que son affaire était une affaire non pas criminelle, mais privée, et il concluait de là que tout devait se terminer non par une amende, mais par un payement de dommages-intérêts. Démosthène soutient qu'il a intenté une *γραφῆ*, non une *δική*, et il réclame contre son insulteur une peine grave, infamante, qui peut aller jusqu'à la mort. Pour appuyer sa demande, il cite et discute plusieurs textes de lois, et il faut bien dire que son argumentation est, cette fois, convaincante : ce qui n'arrive pas toujours dans les plaidoyers attiques.

Je passe sur cette partie juridique de la *Midiennne*, et me contente d'en montrer l'importance et la solidité : c'est une discussion précise, claire, faite avec autorité et sans passion.

Nous arrivons, à présent, au récit des actes mêmes de Midias, à la *narration* proprement dite, qui est, selon la rhétorique, une des parties indispensables de tout plaidoyer. Chez Lysias, qui est un médiocre argumentateur, la narration avait une place prépondérante; elle était toujours vraisemblable. Quant à la démonstration, il s'en passait, ou plutôt sa narration même en tenait lieu.

Il n'en est pas de même chez Démosthène. Les narrations sont vives, claires, mais *courtes*, et entrecoupées déjà, comme chez Isée, d'arguments qui viennent comme à la traverse. Il ne se contente pas de raconter les faits : il en tire les conclusions qu'ils comportent. C'est ce qu'il serait aisé de montrer en prenant pour exemple la narration de la *Midiennne*. Mais je n'insisterai pas sur cette partie du plaidoyer, où sont rapportés justement tous les faits que je vous ai rappelés la dernière fois.

(1) *Contre Midias*, 8.

Ce que je voudrais seulement signaler dans les commentaires qui accompagnent le récit de Démosthène, c'est d'abord la gravité qu'il attribue à l'outrage commis sur un chorège, dans l'exercice de ses fonctions. C'était un acte particulièrement grave à Athènes et en opposition absolue avec le respect de la personne humaine et aussi avec la douceur de mœurs, traits essentiels de la psychologie des Athéniens, tous *philanthropes*, au sens exact et littéral du mot. Isocrate, déjà, avait vanté en eux cette philanthropie. Après lui, des développements analogues étaient devenus des lieux communs, et Démosthène, comme les autres, célèbre à son tour le côté généreux de l'âme athénienne. Dans le plaidoyer qui nous occupe, et dans la partie que nous analysons en ce moment, il en cite un exemple : la loi qui défend, à Athènes, de maltraiter même un esclave. L'esclave est une propriété; mais c'est un homme. Alcidas dit que c'étaient les lois humaines qui avaient fait des esclaves, que la nature n'avait fait que des hommes libres. La loi athénienne, sans aller jusque là, portait cependant que l'esclave ne devait pas être maltraité par le maître. Démosthène demande au héraut d'en lire le texte, et il le commente comme il suit :

« Vous entendez, Athéniens, cette loi d'humanité qui ne veut pas qu'on outrage même un esclave. Dites-moi, au nom des dieux, je suppose qu'on porte cette loi aux nations barbares d'où l'on tire des hommes pour servir chez les Grecs; je suppose qu'on fasse votre éloge, et qu'en leur faisant connaître les mérites de cette ville, on leur dise : « Il y a des hommes, parmi les Grecs, qui ont porté la douceur des mœurs et l'humanité au point que voici : vous leur avez fait beaucoup de mal, la haine contre vous est dans leur sang et se transmet de père en fils, et cependant ceux d'entre vous qu'ils acquièrent à prix d'argent pour esclaves, ils ne veulent pas permettre qu'on les outrage. Pour empêcher cela, ils ont fait, au nom du peuple, la loi que voici, et ils ont déjà puni de mort plusieurs infractions à cette loi. » Si les barbares entendaient et comprenaient ces paroles, ne prendraient-ils pas une résolution publique pour faire de vous tous leurs proxènes? Eh ! bien, cette loi tant vantée parmi les Grecs, admirable même pour les barbares, si elle vient à être enfreinte, quelle peine ne faudra-t-il pas infliger pour que la justice soit satisfaite » (1)?

Et, un peu plus loin, après avoir montré combien plus criminelle encore est la violation de la loi, quand il ne s'agit plus d'un

(1) *Contre Midias*, 48.

outrage commis sur un esclave, mais sur un chorège dans l'exercice de ses fonctions, il en vient à nous confier, dans un mouvement sobrement pathétique, ce qu'il y a de particulièrement douloureux pour un homme libre à être insulté, comme il l'a été par Midias. Le passage vaut la peine d'être cité :

« C'est un fait bien connu qu'Evéon, frère de Laodamas, tua Bœotos dans un repas où étaient réunis plusieurs amis, et cela pour un seul coup reçu. Aussi bien, ce n'était pas ce coup qui excita sa colère, c'était le *déshonneur*. Ce n'est pas d'être frappé qui est dur pour un homme libre, et pourtant cela est dur, mais d'être frappé outrageusement... Par Jupiter, considérez, Athéniens, et comparez en vous-mêmes combien ces mêmes injures venant de Midias ont dû m'inspirer plus d'indignation encore que n'en ressentit Evéon, celui qui tua Bœotos. Evéon fut frappé par un homme qu'il connaissait, qui était en état d'ivresse, en face de six ou sept personnes, toutes connues de lui, qui auraient trouvé odieux l'acte de Bœotos, qui auraient loué la patience d'Evéon dévorant son injure. Puis Evéon était entré dans une maison pour souper, il n'était pas obligé de s'y rendre. Moi j'ai été outragé par un ennemi à jeun, à l'aube du jour, — c'était l'insolence et non le vin qui le faisait agir, — devant une foule d'étrangers et de citoyens, et cela dans le lieu sacré où je me trouvais absolument obligé d'entrer puisque j'étais chorège. A coup sûr, je crois avoir été prudent, Athéniens, en subissant l'outrage, sans me laisser emporter à aucun excès au moment même; mais je me sens beaucoup d'indulgence pour Evéon, et pour tout homme qui, comme lui, ayant reçu un affront, n'a voulu d'autre vengeur que lui-même (1). »

J'ai lu ce passage en entier, pour essayer de dissiper une idée fausse : on croit généralement que le sentiment de l'honneur, qui oblige un homme à ne pas rester sous le coup d'une insulte, a été inconnu de l'antiquité; c'est en grande partie une erreur. Le *point d'honneur* ne s'est guère développé, sans doute, qu'à partir de la chevalerie du moyen âge; mais le passage de la *Midiennne* que je viens de lire nous montre qu'il n'a pas été complètement ignoré des anciens.

J'arrive, maintenant, à deux autres récits aussi intéressants. Dans l'un il s'agit d'un personnage, du nom de Straton, qui a été mêlé aux premiers différends entre Démosthène et Midias, au temps du procès contre ses tuteurs. Vous vous souvenez que Midias était, un jour, venu chez Démosthène et avait insulté et

(1) *Contre Midias*, 72, sqq.

maltraité sa mère ainsi que sa jeune sœur. Démosthène même raconte cette entrevue dans son plaidoyer (1) : je vous l'ai rap-
pelée la dernière fois, et je passe. L'affaire avait été portée de-
vant un arbitre, qui avait naturellement condamné Midias à payer
une forte amende. Celui-ci fit tout ce qui dépendait de lui pour
ne pas la payer. Il résolut d'abord de se venger. A cet effet, voici
ce qu'il imagina. Vous savez qu'à Athènes, les magistrats, au
bout de l'année, étaient tenus de rendre des comptes. Ce jour-
là, les accusés qu'ils avaient condamnés avaient le droit de se
plaindre de leur condamnation et d'interjeter une sorte d'appel.
C'est ce jour, justement, que Midias attendait avec impatience.
Il se trouva que Straton ne se présenta pas à la reddition des
comptes : Midias n'hésita pas, il le fit condamner par défaut.
L'arbitre, qui ne s'était pas présenté, fut frappé de la peine
terrible de l'*atimie* : désormais, il ne pouvait plus ni voter, ni
agir en justice, ni exercer aucun des droits du citoyen.

Démosthène tire de là un effet saisissant. Il fait comparaître
Straton devant les juges comme témoin. Straton s'avance ;
mais, une fois en place, il demeure sans parler. Alors l'orateur :
« Cet homme, Athéniens, qui peut-être est pauvre, mais qui
n'est point méchant, qui a fait toutes les campagnes exigées
des hommes de son âge, qui n'a jamais commis aucun méfait,
est aujourd'hui muet devant vous. La loi l'y oblige. Outre les
avantages qui vous sont communs à tous, il a perdu jusqu'au
droit d'élever la voix et de se plaindre. Il ne lui est même
pas permis de vous dire si le traitement qui lui a été infligé
était juste ou injuste. Voilà à quoi l'a réduit Midias, l'opulence
et l'arrogance de Midias, lui, pauvre, isolé, un simple homme
du peuple (2)... » Vous comprenez aisément l'effet produit par
ce coup de théâtre, légitime, imaginé ici par Démosthène.

Un peu plus loin, nous trouvons une digression de quelques
lignes sur la situation des riches et des pauvres à Athènes.
Comme vous venez de l'entendre, Straton était un personnage
de condition très modeste. Or Démosthène, qui dans cette
affaire plaide contre un adversaire scandaleusement riche,
contre un parvenu insolent, a bien soin, par un procédé plus
habile que juridique, d'opposer les riches aux pauvres, l'opu-
lence à sa propre médiocrité :

« Laissez-moi vous le dire en cette occasion, Athéniens, il n'y a
point d'égalité entre les riches et nous, les pauvres ; non, il n'y en

(1) *Contre Midias*, 77, sqq.

(2) *Contre Midias*, 95-96.

a pas. On leur donne, à eux, tous les délais qu'ils veulent pour comparaître en justice, et les délits qu'ils commettent sont déjà lointains, quand ils sont portés devant vous. Nous autres, au contraire, on nous juge à l'instant même. De plus, il y a toujours pour eux des témoins tout prêts. Tout le monde est disposé à se joindre à eux pour soutenir une accusation contre nous. Mais moi, je trouve des gens, comme vous voyez, qui ne peuvent même pas me servir de témoins pour dire la vérité. Certes, il y a bien de quoi renoncer, tout en gémissant, aux poursuites de ce genre... » (1).

L'argument qu'emploie ici Démosthène, s'il n'est pas d'un ordre très relevé, est du moins très fort. Devant le peuple, plus près de Straton que de Midias par la fortune, il devait avoir de l'efficacité.

*
**

Après cette partie où sont racontés et interprétés les actes de Midias, en vient une seconde dans laquelle le plaideur anticipe sur les objections qui vont lui être présentées, répond par avance aux arguments dont usera l'accusé, essaye de ruiner son autorité personnelle et celle de ses *συνήγοροι*. C'était là une tradition chez les orateurs d'Athènes. Démosthène n'y manque pas. Evidemment, la malignité des jurés s'intéressait à tous ces petits récits.

Parmi eux, je ne citerai qu'un tableau de mœurs, le passage où Démosthène nous représente la « bande » de Midias, composée de personnages de peu de considération, de peu d'importance politique, qui se sont groupés autour de lui uniquement à cause de son influence et de ses richesses. C'est là une « cour » véritable de gens prêts à toutes les besognes.

« Aujourd'hui, Athéniens, mon adversaire est entouré de défenseurs : Polyeucte, si je ne me trompe, Timocrate, Euctémon, l'homme de boue. Ils sont là, autour de lui, comme une garde mercenaire, et, avec ceux-là, il y en a d'autres, toute une bande de témoins, qui ostensiblement ne font aucun bruit, mais qui restent là, silencieux, confirmant d'un signe tous ses mensonges. Je ne dis pas, j'en atteste les dieux, qu'ils aient rien reçu de Midias ; mais ce sont tous gens, Athéniens, disposés à se compromettre au besoin pour les riches, à les assister, à leur servir de témoins. Tout cela me paraît bien fait pour vous inspirer des craintes... » (2).

(1) *Contre Midias*, 112.

(2) *Contre Midias*, 139.

Toute la péroration est destinée à les dissiper, ou à mettre en garde les jurés contre les procédés que va employer Midias :

« Midias va pleurer, je le sais, tenant ses jeunes enfants par la main. Il dira beaucoup de paroles très humbles, versant des larmes, et s'efforçant d'exciter votre compassion en sa faveur... Tenez-vous donc sur vos gardes. N'attachez pas plus d'importance et n'ayez pas plus de foi à l'attitude présente, prise par lui pour les besoins de la cause, qu'à tout son passé dont vous avez été témoins. Je n'ai pas de jeunes enfants, moi, et je n'ai pas la ressource de les mettre à côté de moi pour gémir et pleurer sur les outrages que j'ai reçus. Est-ce une raison pour que moi, la victime, je sois traité par vous moins favorablement que l'agresseur ? Non, sans doute. Et quand Midias, tenant ses enfants par la main, vous demande de voter l'acquittement par égard pour eux, alors figurez-vous que vous voyez se dresser à mes côtés les lois et votre serment, et moi-même vous prier, vous supplier, de ne pas les trahir au moment du vote. Vous devez les écouter bien plus que Midias ; car enfin, Athéniens, vous avez juré d'obéir aux lois ; si vous possédez l'égalité, vous le devez aux lois ; tous les biens dont vous jouissez vous viennent des lois, non de Midias ni des enfants de Midias (1). »

Puis, Démosthène prévoit que l'accusé lui reprochera sa qualité d'orateur :

« C'est un orateur, dira-t-il peut-être encore en parlant de moi. Je réponds : si c'est être orateur que de donner les conseils qu'on croit les plus utiles pour vous, et cela sans jamais aller jusqu'à l'opportunité ni à la violence, je n'ai pas peur de ce nom et je ne m'en défends pas. Mais, s'il faut entendre par orateur un homme tel que j'en vois, tel que vous en voyez vous-mêmes parmi ceux qui parlent dans vos assemblées, impudents, enrichis à vos dépens, non, je ne suis pas de ceux-là ; car je n'ai jamais rien reçu de vous : au contraire, j'ai dépensé pour vous tout mon bien, à peu de chose près. Au surplus, fussé-je le plus fripon de tous, il fallait me faire juger conformément aux lois, et non m'outrager dans l'accomplissement d'une liturgie. Ce n'est pas tout. Aucun de ceux qui prennent habituellement la parole ne me prête, en ce moment, son appui. Je ne m'en plains pas, car moi-même, je n'ai jamais dit un seul mot devant vous en vue de servir un seul d'entre eux, bien résolu à dire et à faire uniquement ce qui me paraîtrait utile pour vous. Au contraire, Midias a pour lui tous les orateurs. Vous les verrez tous, dans un moment, se ranger

(1) *Contre Midias*, 185, sqq.

autour de lui pour le soutenir. Mais, alors, est-il juste de me jeter ce nom comme une injure, quand on a recours au crédit de ceux qui le portent pour demander un acquittement (1)? »

Enfin, Démosthène, arrivé au terme de son plaidoyer, reprend l'idée générale qu'il avait déjà indiquée dans son exorde, et il la développe, cette fois, plus longuement et avec plus de force :

« Je ne suis, s'écrie-t-il, ni le seul frappé ni le seul outragé par cet homme. En faisant ce qu'il a fait, il s'est rendu coupable, par l'intention, envers tous ceux qui peuvent paraître moins que moi en état de se faire rendre justice. Si vous n'avez pas tous reçu des coups ni des insultes, étant chorèges, vous savez bien pourquoi : c'est que vous n'étiez pas chorèges tous ensemble, et qu'il est impossible de vous frapper tous du même coup. Mais qu'un homme ait souffert une injure et n'obtienne pas justice, alors chacun doit s'attendre à être le premier atteint après cela. Ne négligez pas cette menace, n'attendez pas qu'elle éclate sur vous, soyez sur vos gardes longtemps à l'avance. C'est moi que hait Midias, cela peut être ; mais chacun de vous n'a-t-il pas quelque ennemi qui le hait ? Le laisserez-vous, cet ennemi, quel qu'il soit, libre de traiter chacun de vous comme Midias m'a traité ? Je ne le crois pas. Eh ! bien, Athéniens, moi non plus, ne me livrez pas en proie à Midias... Non, ne trahissez ni moi, ni vous-mêmes, ni les lois. Aussi bien, voulez-vous précisément examiner et rechercher ce qui fait la force de ceux d'entre vous qui viennent juger ici tour à tour, et ce qui les rend maîtres de tout l'Etat ? Ce n'est pas de se tenir en armes et en bataille seuls au milieu de citoyens désarmés, ni d'être robustes et vigoureux entre tous, ni de se trouver à la fleur de l'âge. Non, rien de pareil. C'est uniquement la force des lois. Or, qu'est-ce que la force des lois ? Si quelqu'un reçoit une injure et crie au secours, accourront-elles pour lui prêter aide et assistance ? Non, ce ne sont que des caractères d'écriture ; elles ne peuvent pas faire cela. Où donc est leur pouvoir ? Il est dans l'appui que vous leur donnez, dans votre empressement à faire en sorte qu'on les trouve toutes prêtes au besoin. C'est donc vous qui faites la force des lois, et ce sont elles aussi qui font la vôtre. Il faut, par conséquent, les défendre comme s'il s'agissait de vous défendre vous-mêmes, et considérer toute atteinte portée aux lois, quel qu'en soit l'auteur, comme un crime envers la société tout entière. Qu'on ne parle ni de liturgies ni de pitié, qu'on ne fasse intervenir aucun homme ni aucun artifice.

(1) *Contre Midias*, 188 sqq.

Rien ne doit mettre à l'abri de la peine l'homme qui enfreint les lois (1). »

C'est sur ces mots que se termine le discours de Démosthène. A la fin comme au commencement, vous le voyez, il ne cesse de répéter l'idée maîtresse de son argumentation ; sa cause est celle de tous les Athéniens et de chacun en particulier. Il intéresse ainsi tout le monde à son sort. Mais, dans ces considérations finales, il ne faut pas seulement louer l'habileté de l'avocat : il faut encore remarquer, avec la simplicité de l'expression, l'élévation de la pensée.

G. C.

(1) *Contre Midias*, 219 sqq.

La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Les études de Molière. — Gassendi.

Je vous ai longuement parlé, dans ma dernière leçon, du collège de Clermont et de l'enseignement secondaire en général à l'époque où le jeune Molière commença ses études. Nous avons vu les beaux côtés de l'éducation donnée par les jésuites, et aussi ses lacunes et ses défauts.

Voilà donc Molière externe au collège de Clermont : nous pouvons facilement nous représenter le petit Poquelin, joyeux, descendant la rue Saint-Jacques, à deux pas d'ici, et se dirigeant vers Saint-Jacques la Boucherie pour gagner de là la rue Saint-Honoré et la maison paternelle : souvent aussi, il a dû prendre par la rue Dauphine et s'arrêter au Pont-Neuf pour écouter les charlatans et les bateleurs.

Pour compléter ce petit tableau de la vie de l'écolier parisien, je vais vous lire un passage des *Mémoires* de Charles Perrault, qui nous donne des détails sur le régime scolaire dans un collège autre que le collège de Clermont. Ce texte n'a pas été cité par les historiens de Molière : il est cependant très précieux, parce qu'il nous permet de nous renseigner sur la valeur de l'éducation au xvii^e siècle en général. Perrault nous apprend qu'il a quitté le collège, parce qu'on l'a empêché de disputer contre ceux qui devaient soutenir des thèses ; un de ses amis, Beaurin, prend son parti et le suit, et ils se mettent alors à étudier ensemble :

« Si je sçai quelque chose, dit Perrault, je le dois particulièrement à ces trois ou quatre années d'études. Nous lûmes presque toute la Bible et presque tout Tertullien, l'*Histoire de France* de La Serre et de Davila ; nous traduisîmes le traité de Tertullien *De l'Habillement des Femmes* ; nous lûmes Virgile, Horace, Tacite et la plupart des autres auteurs classiques, dont nous fîmes des extraits que j'ai encore. La manière dont nous faisions la plupart de ces extraits nous étoit fort utile. L'un des deux lisoit un chapitre ou un certain nombre de lignes, et, après la lecture, il en

dictoit le sommaire en françois, que nous écrivions en y insérant les plus beaux passages dans leur propre langue. Après que l'un avoit lû et dicté de la sorte, l'autre en faisoit autant, ce qui nous accoutumoit à traduire et à extraire en même temps. »

On voit combien était immense la curiosité de ces jeunes gens : c'est « l'accès d'encéphalite aiguë », dont parle quelque part Renan.

Pour en revenir à Molière, il n'a pas gardé en somme un trop mauvais souvenir de son passage chez les jésuites, et ses maîtres ne lui ont pas non plus ménagé leurs éloges. C'est là un fait très significatif, à mon sens, et qui doit entrer en ligne de compte dans l'examen des intentions secrètes et profondes du *Tartuffe*.

Toutefois, nous pouvons être assurés que Molière, avec son sens de la réalité, son amour de la nature, son sentiment absolu de la vérité, sa haine de l'artificiel et du factice, n'a pas dû se passionner pour cette discipline intellectuelle. Il en a pris les résultats favorables, mais sans enthousiasme pour l'ensemble du régime. Il doit au collège de Clermont de n'avoir pas connu les pédants crasseux et sots, stigmatisés par Cyrano dans le *Pédant joué*.

En somme, Molière n'a dû ressentir ni amour ni haine pour cette éducation : grâce aux jésuites, il s'est familiarisé avec les meilleurs auteurs de l'antiquité classique, et, toute sa vie, il est resté un bon humaniste ; c'est peut-être au collège de Clermont qu'il a puisé aussi son goût pour la forme rythmée et qu'il s'est exercé dans l'art d'écrire. On l'a déjà observé : cette considération peut expliquer ce qu'on a appelé son style « trop compliqué », les développements où sa pensée se complait, les figures dont elle se décore. C'est chez les jésuites qu'il a appris à goûter Plaute et Térence, et qu'il a acquis déjà une certaine virtuosité. En résumé, l'influence des jésuites sur le jeune Molière est loin d'être négligeable.

Où en sont les lettres françaises au moment où Molière quitte le collège de Clermont, c'est-à-dire vers 1640 ou 1641 ? Il est intéressant de se le demander, pour bien se rendre compte des conditions dans lesquelles Molière a abordé le théâtre, après avoir terminé ses études.

Pendant que Molière est élève et dans les premières années qui suivent sa sortie du collège, Balzac et Descartes brillent de tout leur éclat ; l'Académie française vient d'être fondée ; Malherbe, Racan, Maynard sont les princes des poètes. Au théâtre, Hardy fait jouer pièce sur pièce. Corneille, après les tâtonnements des débuts, vient de s'affirmer poète de génie

avec le *Cid* (1636), *Horace*, *Cinna* (1640), *Polyeucte* (1643), le *Menteur* (1644). Rotrou donne ses *Ménechmes* en 1636, et Desmarets ses *Visionnaires* en 1637; Tristan fait aussi jouer sa *Mariamne* en 1637. On lit avec passion les romans de d'Urfé, de Sorel, de Gomberville. Telle est « l'ambiance », tel est le milieu, tels sont les auteurs goûtés du public, au moment où Molière est encore un adolescent.

J'arrive à la question des études juridiques de Molière. Quelles ont été, au juste, ces études? Voici ce que Le Boulanger de Chaulussay fait dire à Elomire dans la scène II du divorce comique d'*Elomire hypocondre* :

En quarante ou quelque peu devant,
Je sortis du collège et j'en sortis savant;
Puis, venu d'Orléans où je pris mes licences,
Je me fis avocat, au retour des vacances.
Je suivis le barreau pendant cinq ou six mois,
Où j'appris à plein fonds l'Ordonnance et les Loix :
Mais, quelque temps après, me voyant sans pratique,
Je quittai là Cujas et je lui fis la nique.

A quoi Angélique (Madeleine Béjart) répond que, dans Orléans « un âne » pouvait acheter sa licence, et qu'Elomire ne fut qu'une fois au Palais. Grimarest déclare tenir de la famille même du poète que celui-ci eut le titre d'avocat, bien que plusieurs personnes aient contesté le fait. Il est assez vraisemblable que Molière ait possédé, en effet, ce titre d'avocat, obtenu sans trop de peine; nous trouvons dans les *Mémoires* de Charles Perrault un amusant récit de la manière dont on prenait ses grades aux écoles d'Orléans (déjà Rabelais avait rendu sur ce point un jugement analogue) :

« On n'était pas en, ce temps-là, si difficile qu'aujourd'hui à donner des licences, ni les autres degrés de droit civil et canonique. Dès le soir même que nous arrivâmes, il nous prit fantaisie de nous faire recevoir, et, ayant heurté à la porte des écoles sur les dix heures du soir, un valet qui vint nous parler à la fenêtre, ayant su ce que nous souhaitions, nous demanda si notre argent était prêt. Sur quoi ayant répondu que nous l'avions sur nous, il nous fit entrer et alla réveiller les docteurs, qui vinrent, au nombre de trois, nous interroger avec leur bonnet de nuit sous leur bonnet carré..... Un de nous, à qui l'on fit une question dont il ne me souvient pas, répondit hardiment : *Matrimonium est legitima maris et feminae conjunctio, individuum vitæ consuetudinem continens*, et dit sur ce sujet une infinité de belles choses qu'il avait apprises par cœur. On lui

fit ensuite une autre question sur laquelle il ne répondit rien qui vaille. Les deux autres furent ensuite interrogés, et ne firent pas beaucoup mieux que le premier. Cependant ces trois docteurs nous dirent qu'il y avait plus de deux ans qu'ils n'en avaient interrogé de si habiles et qui en sussent autant que nous. Je crois que le son de notre argent, que l'on comptait derrière nous pendant que l'on nous interrogeait, fit la bonté de nos réponses..... Le 27 du même mois, nous fûmes reçus tous trois avocats. »

Il n'est pas impossible que Molière ait passé un examen du même genre. En tout cas, à Orléans, où j'ai compulsé les registres de l'Université, je n'ai pas trouvé la moindre trace de son passage ; mais cela ne prouve pas grand'chose, car tous les étudiants n'étaient pas immatriculés. Rien ne s'oppose donc à ce que Molière ait eu le titre d'avocat. Cela expliquerait peut-être comment il s'est abstenu d'attaquer le monde judiciaire et comment cet impitoyable railleur a ménagé les hommes de loi.

Cherchons, maintenant, à déterminer les conditions dans lesquelles Molière compléta ses études formelles de Louis-le-Grand ; quel maître lui ouvrit les perspectives de la haute science, de la réflexion philosophique, de l'observation ; quel initiateur éveilla son génie et trempa, si j'ose dire, sa pensée, sa foi profonde. Nous pouvons répondre avec assurance ; et il se trouve que ce maître est justement le maître idéal pour Molière, un maître dont la pensée indépendante s'est toujours accommodée de dignité, de réserve, de sage fermeté et aussi de mœurs décentes. D'autres grands esprits eurent, à la même époque, une réflexion personnelle, vigoureuse : aucun ne le dépassa par la noblesse et la sincérité du caractère. Je veux parler de Gassendi.

Etablissons d'abord les faits, suivant la méthode préconisée ici.

Nous lisons dans la Préface de 1682 : « Le succès des études de Molière fut tel qu'on pouvait l'attendre d'un génie aussi heureux que le sien. S'il fut fort bon humaniste, il devint encore plus grand philosophe. »

Grimarest atteste de même que Molière fit sa philosophie : il dit que ce fut au collège que Molière fit connaissance avec Chapelle, fils naturel de Luillier, et avec Bernier. Luillier « n'épargna rien pour donner une belle éducation à Chapelle, jusqu'à lui choisir pour précepteur le célèbre M. de Gassendi ; qui, ayant remarqué dans Molière toute la docilité et toute la pénétration nécessaires pour prendre les connaissances de la philosophie, se fit un plaisir de la lui enseigner, en même temps qu'à Messieurs de Chapelle et Bernier ».

Grimarest ajoute que Cyrano de Bergerac acheva aussi sous Gassendi ses études « assez mal commencées en Gascogne ». Ne chicanons pas Grimarest sur les origines de Cyrano, qui n'ont rien de Gascon ; l'erreur était alors générale à ce sujet. Il reste vrai que Molière a écouté Gassendi en compagnie de Chapelle, de Bernier et de Cyrano. Grimarest ne peut avoir inventé une pareille affirmation, — pas plus qu'il n'a inventé le souper d'Auteuil, nié par Voltaire, mais attesté par les *Bolæana* et par Racine le fils.

Nous avons encore un témoignage qui confirme celui de Grimarest ; il nous est fourni par le P. Nicéron, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres*, au tome III, page 225. Le P. Nicéron affirme catégoriquement que Gassendi, précepteur de Chapelle, se fit un plaisir de donner aussi des leçons à Molière, à Bernier et à quelques jeunes gens, parmi lesquels Cyrano, qui s'imposa par ses menaces.

Le P. Bougerel, de l'Oratoire, qui a publié en 1737 une *Vie de Gassendi*, écrit pareillement : « L'amitié qu'il avait pour Chapelle s'étendit sur deux autres de ses amis qui étudiaient au même collège, J.-B. Poquelin, connu sous le nom de Molière, et François Bernier, Angevin. » D'ailleurs, les dates de la vie de Chapelle, Bernier et Cyrano concordent admirablement, et, comme Molière était libre à cette époque, nous pouvons admettre en toute certitude qu'il a reçu, de 1641 à 1643, en leur compagnie, les leçons de Gassendi. Ajoutons qu'à défaut de texte formel, nous pourrions presque conjecturer légitimement cette filiation intellectuelle.

Molière est donc ainsi amené à connaître la société de ceux qu'on a appelés les « libertins ». Les libertins, au XVII^e siècle, forment un groupe très curieux de gens vivant à leur mode et pensant librement ; par là même, ils nous apparaissent comme étant d'opinions et d'humeurs très variées. Ce sont les disciples et les continuateurs de Rabelais et de Montaigne, qu'ils adoptaient pour livre cabalistique ; ils forment le lien continu entre la Renaissance et le siècle des Encyclopédistes. Car, quoi qu'on en ait dit, si l'on examine les choses de près, on demeure stupéfait de la quantité de propos irrégieux qu'a enregistrés l'histoire de ce XVII^e siècle, que l'on considère comme la plus correcte de notre histoire. C'est même ce qui explique le mieux les tendances qui prévalurent par la suite, au XVIII^e siècle. Certains silences sont significatifs ; si les *Maximes* de La Rochefoucauld ne contredisent pas le christianisme, elles s'en passent. Le roman de M^{me} de

La Fayette est assez peu chrétien. Je pourrais multiplier les exemples. Voltaire a très bien vu que le silence est aussi une opinion, et voici précisément ce qu'il dit à propos de Gassendi :

L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
 proposait à Dieu ses atomes crochus,
 Quoique passés de mode et dès longtemps déchus;
 Mais il ne disait rien de l'essence suprême.

Les libertins forment donc, au xvii^e siècle, un groupe dont il faut tenir grand compte : ils fréquentent les fameux cabarets littéraires de la *Pomme de Pin* ; de la *Croix de Lorraine* ; de l'Hôtel d'Anjou, rue du Four ; du *Pressoir d'or*, rue Saint-Martin ; du *Cygne de la Croix* ; de la *Fosse aux Lions*, rue du Pas-de-la-Mule. Tous ces cabarets d'épicuriens sont prospères jusqu'à la fin du xvii^e siècle.

Il y aurait bien des développements intéressants et même piquants à vous présenter sur l'épicurisme au xvii^e siècle. Je vous renvoie au chevalier de Méré, qui qualifie Epicure « d'admirable génie », à La Rochefoucauld, qui croit que, « dans la morale, Sénèque était un hypocrite et Epicure un saint ». Gassendi a été le maître de toute cette génération de hardis esprits : Guy Patin l'appelle « un des plus honnêtes et des plus savants hommes qui fussent en France... , un très grand homme, un abrégé de toutes les vertus morales ». Chapelle lui a décerné le titre de « prince des philosophes du siècle présent ». C'est chez lui que Molière contracta plusieurs des amitiés les plus précieuses et les plus fidèles de son existence. Je vais essayer de faire revivre devant vous cette curieuse figure du célèbre philosophe, de ce chef de l'école réaliste, — si l'on peut donner le nom d'école à un groupe qui se piquait précisément d'indépendance.

Sur Gassendi, vous pouvez consulter la *Vie* donnée en 1737 par le P. Bougerel, de l'Oratoire, ainsi que la *Lettre critique et historique à l'auteur de la Vie de Gassendi*, sorte de supplément publié l'année suivante par M. de Lavarde, chanoine de l'église de Saint-Jacques-de-l'Hôpital.

Pierre Gassend (1) naquit à Champtercier, petit village de Provence, à une lieue de Digne, le 22 janvier 1592. Il fit ses études dans cette dernière ville, où il obtint, dès l'âge de seize ans, une chaire de rhétorique qu'il ne remplit qu'une année. Il étudia la théologie à Aix, où, pendant quatre ou cinq ans, il mena de front de fortes études en théologie scolastique, en Ecriture sainte,

(1) Appelé plus tard Gassendi.

en grec et en hébreu. Reçu, en 1616, docteur en théologie à Avignon, il devint professeur de philosophie à Aix, la métropole littéraire de la Provence. Là il s'adonna avec passion à l'astronomie, à la physique, aux mathématiques et même à l'anatomie.

Dès cette époque, il soutint des discussions philosophiques retentissantes. Il prit notamment parti contre Aristote, ce qui lui valut de rudes polémiques. Aristotélisme et orthodoxie étant alors plus que jamais synonymes, on l'accusa bientôt d'impiété. Sa réputation ne fit que grandir, et il entra en relations avec Galilée, Puteanus, le P. Mersenne (l'ami de Descartes, celui que Voltaire se plaisait à appeler, injustement d'ailleurs, le Minime, le très Minime Mersenne), Diodati, Peyresc, Campanella, Vossius, Descartes, Grotius, etc.

Le maître de Molière, celui qui a exercé probablement l'action la plus profonde sur le développement de sa pensée, était l'ami, le correspondant, et parfois même l'adversaire de tous les grands esprits, savants ou philosophes, de son époque. Il trouva plusieurs Mécènes et protecteurs, voyagea en Italie, en Hollande, et fit à diverses reprises des séjours prolongés à Paris, notamment en 1624 et en 1641. Ce fut pendant un de ces séjours que notre jeune Poquelin devint son élève. Gassendi continua ses observations astronomiques : l'une des plus célèbres est celle qu'il fit, en 1631, du passage de Mercure sur le soleil. Il s'occupa aussi beaucoup de la découverte, alors récente, des taches du soleil, faite par le P. Scheiner.

Mais il est surtout resté célèbre par trois grands faits qui appartiennent tous trois à l'histoire de la philosophie : sa lutte contre le péripatétisme ; la résurrection du système épicurien, qu'il oppose à celui d'Aristote, et aussi la glorification, qu'il poursuivit systématiquement, du fondateur du système, Epicure, si méconnu et si mal compris jusque-là ; enfin, sa polémique prolongée et retentissante avec Descartes.

Gassendi et Descartes étaient deux esprits absolument différents : Gassendi veut que toute idée soit jointe à une image ; Descartes appuie sa philosophie sur le seul fondement du témoignage de la conscience. Tandis que Descartes prouve Dieu par l'idée d'infini, Gassendi se sert des preuves physiques, comme plus visibles et plus accessibles à tous.

En ce qui touche la morale, le contraste est le même : Gassendi la définit l'art ou la science de bien vivre et d'agir selon la vertu ; mais il pense que bien vivre, c'est chercher le bonheur comme souverain bien, et il croit la vertu toujours intéressée.

En physique, l'opposition est encore absolue : Gassendi

soutient le vide et les atomes ; en métaphysique, il est sensualiste, il incline au matérialisme. Il a le culte de la nature, de l'observation, de l'expérience : Lucrèce est son bréviaire. Là où Descartes répète constamment : ô esprit ! il répète, lui : ô corps !

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin.

Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère,

dira plus tard le bonhomme Chrysale.

Descartes et Gassendi finirent cependant par se réconcilier.

Je ne vous parlerai pas de toutes les autres polémiques de Gassendi. En 1645, il accepta, — après l'avoir longtemps refusée, — une chaire de mathématiques au Collège de France. Il céda aux sollicitations du cardinal Louis-Alphonse de Richelieu, grand aumônier de France, frère du ministre de Louis XIII. Mais le mauvais état de sa santé le força à interrompre son cours, et il prit comme survivancier le célèbre Gilles de Roberval, autre adversaire de Descartes. Il mourut à Paris, le 24 octobre 1655, âgé de 63 ans.

Ce « libertin » ne fut jamais attaqué dans ses mœurs : sa vie est toute de travail et de probité ! Il a allié les opinions les plus avancées, les plus subversives, à une correction extérieure impeccable. C'est pour cela qu'il n'a pas été inquiété. Personne n'osa ternir sa réputation. Ce philosophe tempéré, mesuré, ami des réalités, du bon sens, de la vérité claire, a pu ainsi exercer sur tous ses élèves une influence profonde et durable.

Tous ont gardé sa marque, et on peut dire que Molière s'est véritablement imprégné de ses doctrines. Les preuves de cette influence ne manquent pas : je vous citerai simplement la traduction de Lucrèce entreprise par notre poète ; je vous renvoie aussi à quelques scènes du *Mariage forcé*, sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir ; aux propos du maître de philosophie dans le *Bourgeois Gentilhomme* ; aux plaisanteries du *Malade imaginaire* (*Opium facit dormire, quia est in eo virtus dormitiva*) ; enfin aux *Femmes savantes* : vous connaissez la réponse de Chrysale à Philaminte à propos de la « guenille ».

Voyez aussi la scène entre Armande et Clitandre : selon Armande, on doit, dans le parfait amour, tenir la pensée

Du commerce des sens nette et débarrassée.

Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,

Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

Tout cela est dirigé contre le spiritualisme cartésien. A quoi Clitandre de répondre :

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaît, un corps tout comme une âme ;
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part ;
De ces détachements je ne connais point l'art ;
Le ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.

Voyez aussi les « petits corps », les « tourbillons », la « matière subtile » de Trissotin ; quelques passages du *Misanthrope*, imités de Lucrèce. Tout cela dénote, chez Molière, une parfaite connaissance des divers systèmes et des discussions philosophiques qui avaient intéressé et même passionné le public lettré de son temps.

L'influence de Gassendi sur Molière ne saurait donc être contestée.

A. C.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Le « non-moi » (*fin*) : construction de l'espace total.

Dans cette dernière leçon du cours, qui est aussi la dernière de la psychologie générale, je vais achever ce que j'avais à dire sur le non-moi spatial. J'ai dit déjà que le non-moi spatial est une construction, le non-moi spatial, c'est-à-dire le monde, ou encore l'espace considéré à la façon du vulgaire et non à la façon des géomètres, c'est-à-dire l'espace plein de choses étendues. Ce qu'il faut établir, c'est que les matériaux de cette construction sont successifs. Ils sont superposés ou juxtaposés par un travail de l'esprit et, à mesure qu'ils sont juxtaposés ou superposés, ils sont estimés simultanés.

Dans cette œuvre complexe qu'est la construction du monde, on doit distinguer plusieurs opérations. Il y en a d'abord une dont j'ai parlé déjà et que je me bornerai à rappeler : c'est l'identification des petites surfaces tactiles et de partie des surfaces visuelles. L'espace tactile et l'espace visuel ne sont pas simultanés dans l'expérience ; toujours l'étendue qui est touchée et l'étendue qui est vue se succèdent, mais on les superpose, on les identifie et on les considère comme simultanées, on les regarde même comme étant la même simultanéité spatiale.

Une autre opération dont j'ai dû parler longuement, c'est l'interprétation de l'évolution des surfaces visuelles et de la succession des surfaces tactiles par l'hypothèse de la distance, de la troisième dimension. Il y a là une thèse qui n'est pas courante : pour la justifier, j'ai dû me livrer à de longues considérations que je ne fais que rappeler.

Voici, maintenant, une troisième opération dont je n'ai pas encore parlé : c'est celle qui consiste à agrandir les surfaces et à les réunir. Des surfaces visuelles ou tactiles ayant été successivement données, on les réunit par leurs bords ou par leurs parties communes, si bien qu'elles se continuent, et, si l'on poursuit

l'opération, elles forment une surface de plus en plus grande en hauteur et en largeur. Mais nous ne nous bornons pas là : par différents actes bien connus, le mouvement de l'œil, le glissement de la main, puis par l'imagination de tels actes, nous étendons indéfiniment les surfaces données et même les surfaces imaginaires, construites, hypothétiques. Le plan *marché* est d'abord établi d'après les sensations données ensemble, puis agrandi par de nouvelles expériences, enfin complété par l'imagination. Le plan qu'aucune expérience ne nous donne, qui nous traverse quand nous marchons, le plan que j'ai appelé *conclu* parce qu'il résulte d'une opération logique de l'esprit, ce plan, une fois conçu, l'imagination l'étend dans toutes ses directions, et cela indéfiniment.

L'imagination constructive qui étend ainsi les surfaces en les juxtaposant est aidée et provoquée à l'action par l'absence de limites précises des surfaces données, par l'imperfection de leurs contours. La surface visuelle n'a pas de limites, à vrai dire, car ce qu'on appelle le champ visuel a des limites indéterminées ; or qu'est-ce que l'indétermination d'une limite, sinon l'absence de limite ? Le champ visuel est, à proprement parler, indéfini. Il en est de même pour les surfaces tactiles. Ce que je touche avec un doigt est net au centre ; mais quelles sont les limites précises d'un tactum digital ou pédestre ? On ne saurait le dire.

Il y a, d'ailleurs, entre les surfaces tactiles des intervalles. Les tacta sont donnés, dans le toucher digital ou pédestre, séparés les uns des autres. Ces intervalles sont occupés au même moment par des surfaces visuelles, ou ils le sont plus tard par le mouvement de la main qui glisse et remplit ainsi ce qui était d'abord vide pour le toucher. Nous faisons ainsi de la continuité spatiale ; nous agrandissons les espaces restreints et séparés, qui nous ont d'abord été donnés, et nous comblons les vides qu'ils présentent. La continuité spatiale a pour agent la continuité temporelle, car c'est au cours du temps continu que nous relions les différents éléments de ce qui sera l'espace. C'est donc la continuité du temps qui nous permet de créer la continuité spatiale.

L'imagination de la troisième dimension et l'extension des surfaces sont deux opérations qui donnent de plus en plus à l'étendue le caractère d'enveloppe, que d'abord elle n'avait pas. L'étendue est tout d'abord, je l'ai dit, la forme intrinsèque de certaines sensations, de certains états de conscience spéciaux, les visa et les tacta. A mesure que l'étendue est agrandie, elle enveloppe de plus en plus les éléments primitifs qui ont servi à la

construire. Les étendues tactiles surtout, qui sont toujours données petites, sont enveloppées d'étendues tactiles-visuelles, qui ne figurent que dans le souvenir et dans l'imagination. Le caractère de forme intrinsèque de l'étendue est peu à peu subordonné à son caractère d'enveloppe illimitée; pour les astronomes et les géomètres, l'espace est surtout un milieu.

D'ailleurs, il y a des faits de conscience qui n'ont pas l'étendue comme forme intrinsèque : les sons, les saveurs et les odeurs, surtout les sons, plus importants dans notre expérience. Peu à peu, par associations d'idées, nous localisons les saveurs, les odeurs et les sons; nous localisons les saveurs et les odeurs plutôt dans les corps, là où nous les percevons; mais les sons, nous les localisons au loin, dans l'espace. Ils ont un lieu d'origine que nous leur avons donné. Pour eux, à la suite d'associations d'idées, il y a donc un milieu étendu, alors qu'ils n'ont pas d'étendue intrinsèque. Lorsque l'étendue a ainsi englobé toutes les sensations, elle apparaît comme le milieu de tous les phénomènes extérieurs, bien plutôt que comme le caractère propre de certains d'entre eux.

Tel est le résultat de la troisième opération.

Remarquons bien que, dans cette opération, les successifs sont posés comme simultanés. Le composé, qui est une juxtaposition d'étendues préalablement données, est imaginé à l'instar de ses parties constitutives. Les éléments des étendues données sont simultanés : le haut et le bas, la gauche et la droite d'un visum ou d'un tactum sont simultanés. Lorsque nous avons juxtaposé, par les opérations énumérées ci-dessus, différentes étendues données, le composé est considéré aussitôt comme ayant la simultanété des parties de ses parties; le tout est considéré comme composé de parties simultanées comme les parties elles-mêmes. C'est ainsi que le tout est homogène. A mesure qu'il est construit, il est fait abstraction de la succession des parties qui le composent et de l'acte mental qui réunit ces parties; car cet acte, qui fait le tout, pose les parties comme simultanées, à mesure qu'il les relie.

Pour obtenir cette idée de la simultanété ou tout au moins pour la fixer, pour l'affermir, il y a une opération qu'il faut mettre à part; ce sera donc pour nous la quatrième : c'est l'acte qui consiste à reconnaître les surfaces quittées par la sensation et retrouvées à la suite de nouvelles expériences. On les reconnaît à leurs qualités. J'ai promené ma main sur une surface qui avait une qualité fondamentale et d'autres qualités secondaires.

Je promène, une autre fois, ma main sur la même surface dans le même sens ou dans le sens contraire, et je retrouve les mêmes qualités que la première fois.

Vous reconnaissez ici un raisonnement qui est bien connu depuis qu'il a été fait et vulgarisé par H. Spencer : la succession réversible vaut la simultanéité et en donne l'idée. Spencer en conclut : c'est par la succession réversible que nous avons l'idée de l'espace. Une telle conclusion est excessive ; la succession réversible est sans valeur pour créer de toutes pièces l'étendue, laquelle est une donnée irréductible des visa et des tacta ; si elle n'était pas donnée, aucun travail intellectuel ne pourrait le créer. Ni la succession réversible, ni aucune détermination du temps ne peut engendrer cette simultanéité spéciale du haut et du bas, de la droite et de la gauche, qui est le propre de l'étendue donnée.

Mais, si l'expérience de la succession réversible ou de la succession retrouvée est incapable de faire l'espace, elle est féconde pour expliquer l'extension de cette donnée et, de plus, la fixité, la sûreté que la construction de l'espace a pour les esprits, une fois faite. L'idée de la simultanéité est affermie par le fait de retrouver et de reconnaître dans l'ordre direct ou dans l'ordre inverse. C'est surtout au moyen du mouvement que nous étendons l'espace ; or le mouvement peut me rendre ce qu'il m'a fait perdre, et le mouvement inverse me rend exactement ce que m'avait donné mon premier mouvement.

On croit aisément, en conséquence, que l'étendue passée demeure ; qu'elle nous a, pour ainsi dire, attendus, et que nous la retrouvons. S'il y a inversion, on considère l'inversion des différences qualitatives comme accidentelle et non comme essentielle. Nous arrivons ainsi à penser que la succession des étendues données est quelque chose qui n'est pas essentiel à l'étendue ni même à ces étendues successives, et que leur discontinuité est également accidentelle. Nous concluons qu'il y a un simultané en soi, qu'il y a une forme spéciale, l'étendue, continue comme la durée, mais continue à sa manière et non comme la durée.

D'ailleurs, le continu spatial est donné discontinu, mais il ne peut l'être autrement. Il est subordonné à la forme de la conscience ; or la conscience avec sa forme, la durée, est le donné par excellence et la base de toute expérience. Que l'espace soit subordonné au temps, il ne faut donc pas s'en étonner. Le simultané spatial, en tant que grand, doit être construit, inféré ; il y a

de l'hypothèse dans cette construction, et c'est la suite des expériences qui rassure l'auteur de l'hypothèse en lui montrant que l'espace demeure, comme il l'a supposé, et ne s'écoule pas, ses parties restant dans le même rapport. Ce sont des hypothèses, des tentatives, qui construisent l'espace ; mais ce sont des tentatives, des hypothèses motivées, fondées, et qui réussissent. L'espace est donc une construction qui subsiste, une fois faite, comme subsiste tout ce que nous avons régulièrement supposé par l'induction et vérifié par une suite d'expériences.

D'ailleurs, il faut bien remarquer que cette construction consiste à agrandir ce qui est primitivement donné. Les éléments de l'espace sont non seulement des simultanités, mais aussi des continuités et des grandeurs. Il y a une continuité spatiale entre le haut et le bas d'un visum, si petit qu'il soit, et ce visum a une grandeur. Les étendues données sont des grandeurs et des continus, et c'est là leur manière propre d'être des simultanités. L'espace, défini le grand simultané, est construit à l'instar de ses éléments par une opération de soudure de ces éléments, auxquels sont soudés ensuite des éléments analogues fournis par l'imagination. Ainsi, il n'y a pas, dans cette construction, addition d'une qualité essentielle ; l'esprit n'invente pas, ne crée pas ; le même est soudé au même. L'espace illimité reste ce qu'il était dans la première étendue tactile ou visuelle donnée.

Ainsi se forme l'idée du permanent spatial. L'espace est un simultané, mais aussi quelque chose qu'il faut appeler permanent ; car, pendant que nous durons, que nous avons conscience, l'espace, tel que nous l'avons construit, continue à nous entourer. Il dure avec le temps.

L'espace reste, mais pas à la manière du passé. J'ai dit que le passé reste ; je suis donc obligé de dire quelle différence il y a entre la permanence du passé et la permanence de l'espace. Le passé reste ; l'étude de la mémoire nous a montré qu'il reste. C'est la persistance ou le maintien d'un écoulement écoulé ; le temps maintenu garde son caractère propre, l'opposition de l'avant et de l'après. Le maintien de l'espace passé, c'est le maintien d'un simultané en tant que simultané à d'autres simultanés qui sont présents. L'espace qui a été donné ou supposé reste, non comme ayant été, mais comme étant, comme présent, comme permanent, comme indépendant du temps.

D'ailleurs, il ne peut en être autrement. Je viens de dire que nous ne changeons rien à l'espace, quand nous le construi-

sons. Dans les tacta, les visa, il y a déjà la simultanéité. Par suite, une fois complété, l'espace s'oppose encore à la durée. L'espace est essentiellement une simultanéité d'un genre spécial, tandis que la durée est un devenir.

J'ai distingué jusqu'à présent, dans la construction de l'espace, quatre opérations. En voici une cinquième, qui est postérieure aux précédentes : c'est l'extension, cette fois indéfinie, de la surface et de la profondeur, de telle façon que l'espace à trois dimensions contienne et dépasse tous les phénomènes du monde extérieur.

Il ne nous est pas difficile d'imaginer de l'étendue dans tous les sens : droite, gauche, haut, bas, avant, arrière, au delà de celle que nous avons déjà organisée, si bien que nous arrivons à cette conception : tout milieu est lui-même enveloppé ; non seulement le monde est dans l'espace, mais l'espace est dans l'espace et cela indéfiniment. J'ai dit déjà et je rappelle que cette indéfinité de l'espace était impliquée dans ses premiers éléments. Une étendue quelconque, le champ visuel par exemple, n'a pas de limitation précise. Une limitation, c'est toujours un changement qualitatif ; or, aux extrémités du champ visuel, il y a des couleurs effacées, des ombres pâles, quelque chose d'encore spatial, mais pas de limites. Lorsque nous construisons l'espace rempli par le monde, toutes les fois que nous constatons ou que nous imaginons une limite, c'est-à-dire une différence qualitative, au delà de cette limite de l'espace nous apparaît encore de l'espace qualitativement déterminé comme couleur et comme résistance, et cet espace qui enveloppe l'espace limité n'a pas lui-même de limites. Ainsi l'étendue, même devenue le grand simultané, milieu de l'univers, est comme son élément premier ; l'élément était sans bords ; tel est encore le composé, la construction une fois achevée.

Mais comment doit-on interpréter cette illimitation ? Nous rencontrons ici le problème de l'infini, problème métaphysique. Ce problème, je l'écarterais si quelques remarques psychologiques ne me permettaient de le résoudre immédiatement. Supposer que l'espace construit par nous et devenu le milieu du monde est illimité, n'est-ce pas supposer qu'au delà du vide qui enveloppe le monde il y a un vide qui enveloppe ce vide et que nous pourrions toujours imaginer, au delà encore du vide ? Qu'est-ce à dire ? Nous engageons l'avenir, nous croyons que notre avenir pourrait être employé à imaginer du vide après du vide et ainsi de suite. Ainsi l'idée du possible et l'idée de l'avenir se trouvent ajoutées à celle de l'illimitation de l'espace et, la précisant, en font l'idée de l'espace indéfini ; en effet, on estime l'espace indéfini, quand

on le considère comme pouvant toujours dans l'avenir être imaginé plus grand qu'on ne l'imagine actuellement.

Dire que l'espace est infini, c'est dire la même chose en ajoutant que, actuellement, le grand simultané est complet, achevé, terminé, et que l'avenir, auquel nous pensons et que nous pourrions employer à ajouter de l'espace à de l'espace, cet avenir serait employé à découvrir ou à supposer ce qui est déjà. Mais qu'est-ce qu'une chose terminée, achevée, un terme, un achèvement, sinon une limite? Une limite, c'est le propre du fini. Chacun des objets de cette salle de cours est limité, a des bords. Un changement qualitatif très net sépare ces objets de ce qui les entoure. L'idée de terme n'est pas autre que l'idée de limite. Dire que l'illimitation de l'espace est son infinité, que l'espace est infini, c'est dire, par conséquent, que l'espace est à la fois illimité et limité, inachevé et achevé, possible et actuel; c'est donc se contredire. L'idée d'infini n'est pas autre chose qu'une alliance contradictoire entre les deux termes opposés : fini et indéfini.

Il convient peut-être d'indiquer, ici, une sixième opération; celle-là n'est pas constructive, mais plutôt régressive et savante; c'est elle qui conduit, par l'abstraction de toute qualité, à l'espace géométrique, homogène et vide, théâtre docile pour les figures qu'y trace le mouvement chimérique du point.

Un problème nous reste à traiter; je le traiterai brièvement. Pourquoi aliénons-nous l'étendue? Pourquoi déclarons-nous que ce qui est étendu n'est pas nous? Mais, avant de répondre à cette question, voyons sa portée.

L'espace et le monde ne font qu'un, et l'espace des mathématiciens est une abstraction et un rêve, car aucun mathématicien ne peut imaginer un espace sans qualités. On peut essayer d'appauvrir l'espace de son contenu qualitatif, mais on n'y arrive jamais absolument. L'espace et le monde ne font qu'un pour l'expérience et pour la pensée. Le monde, c'est le grand simultané, comme l'espace, peuplé de qualités sensibles et qui d'ailleurs vit dans le temps, puisqu'il s'y passe des mouvements et des changements. Lorsque nous pensons le vide, alors ou bien le vide est rempli par nous de qualités sensibles très faibles : le vide, c'est l'*azur* céleste ou l'*ombre*, comme dit souvent Victor Hugo; ou bien il est l'intervalle entre les surfaces étendues données, et alors le vide n'est guère autre chose qu'un rapport et ne correspond pas à une idée positive.

Ainsi, malgré l'idée que nous avons du vide, l'espace et le monde ne font qu'un. Or nous rejetons de nous l'espace et le

monde ; du monde étendu nous disons que ce n'est pas nous ; nous aliénons l'espace plein, le monde spatial.

A quel titre, au nom de quoi affirmons-nous ainsi absolument ce non-moi ? C'est que l'espace et la durée s'opposent, non seulement comme deux continuités différentes, ainsi que je l'ai expliqué, mais comme le donné et le non-donné. Sans doute, à la durée donnée, dont la synthèse est le moi, nous ajoutons le passé, l'avant-moi et l'avenir ; mais le principal du temps est donné, puisque nous avons conscience de notre durée et que c'est avoir conscience du milieu de nos phénomènes. Au contraire, l'espace est beaucoup plus construit que donné, car l'espace est fait de fragments discontinus et successifs ; le grand simultané est notre œuvre ; les leçons précédentes l'ont établi. L'espace est donc construit et la durée donnée. Or, je me demande si l'on peut considérer le concept du moi comme intraduisible. Dans ce cas, le mot *moi* n'aurait pas de synonyme ; l'idée du moi serait un concept solitaire, sauvage, isolé. Mais je n'en crois rien. Le moi est à peu près identique à l'immédiat, à l'évident, au donné. Ce que j'intitule moi ou mien, est-ce autre chose que ce que je vois avec évidence ? Au contraire, le monde, c'est mon œuvre, ce que j'ai construit, supposé, imaginé peu à peu, par une suite d'actes dont il est le résultat laborieusement obtenu. Si *moi* signifie *donné*, *non-moi* signifiera donc *non-donné*. Voir les phénomènes au point de vue du donné, c'est-à-dire dans le temps, c'est m'affirmer ; les voir dans le milieu construit, c'est m'aliéner. Celui qui externe, logiquement, aliène ; du moment que nous situons un phénomène au sein de l'espace, par cela même nous le déclarons non-mien.

Ce motif d'aliéner est le principal, car c'est le plus fort ; il est décisif. Mais il y en a d'autres, qui le confirment. Je rappelle que j'en ai indiqué incidemment un qui a sa valeur : c'est le caractère imprévu des sensations. (*Revue des Cours et Conférences*, 8 juin 1905, p. 653.)

Un dernier mot. J'ai annoncé, quand j'ai commencé à parler de l'attribution des faits de conscience, que je traiterais complètement du moi et incomplètement du non-moi. Je crois que je viens de montrer que l'antithèse entre le moi et le non-moi-monde est non seulement très réelle, mais fondée. Sans doute, les autres non-moi peuvent donner lieu à des analyses psychologiques, mais ils sont d'un intérêt secondaire, et il y en a un, la vérité, que nous retrouverons dans la psychologie de l'intelligence. Quant au problème de la réalité des *sujets* auxquels sont attribués les états de conscience, c'est un problème de méta-

physique; mais nous devons dire, dès maintenant, que le moi nous apparaît comme le type de l'existence individuelle. Le moi est une continuité temporelle saisie en entier par une intuition. On ne peut définir l'existence autrement que par assimilation au moi. Aucune existence n'est autre chose qu'une continuité temporelle, et dire que tel ou tel non-moi existe, c'est dire qu'il occupe avec persistance et sans disparaître un long espace de temps. Ces assimilations sont-elles légitimes? Voilà les problèmes qu'il faut renvoyer à la métaphysique. Mais l'analyse psychologique suffit pour assurer la légitimité de l'idée du moi, car l'existence donnée ne peut être mise en doute.

Le moi, c'est l'idée première de l'existence; la continuité temporelle donnée à elle-même est l'existence fondamentale; la psychologie suffit à nous la révéler, et le problème métaphysique consiste à se demander s'il y a d'autres réalités.

J'ai achevé, par cette remarque, l'étude de l'attribution des faits de conscience, dernier problème de la psychologie générale.

V. H.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

« Polyeucte ».

L'année 1640 a vu paraître *Horace* et *Cinna* : faut-il lui adjoindre un troisième chef-d'œuvre, *Polyeucte* ? Tel est le problème qui se pose, depuis plus de deux siècles, à l'historien de la littérature, et qu'on ne peut encore résoudre d'une manière certaine. L'incurie du public du temps de Louis XIII, l'incurie des novellistes sont les principales raisons de notre ignorance. Il faut y joindre l'inconcevable négligence de Corneille lui-même, qui n'a pas laissé un mot sur l'histoire littéraire de *Polyeucte*. La date de la première représentation de *Polyeucte* est donc incertaine ; M. Marty-Laveaux, dans sa grande édition, donne la date de 1640, au tome III ; puis, sous l'influence de pièces nouvelles et de documents nouveaux, il dit, au tome X, que *Polyeucte* doit être placé en 1643.

La détermination de la date de cette pièce a une grande importance : car, si *Polyeucte* est réellement de 1643, nous aurons à rendre compte des occupations de Corneille dans l'intervalle de trois ans qui se serait ainsi écoulé entre *Cinna* et *Polyeucte*. Nous verrons ensuite quelle est l'origine probable, la source de cette pièce ; enfin, je terminerai par quelques considérations littéraires sur l'œuvre elle-même.

Tout porte à croire que *Polyeucte* a été représenté soit en janvier, soit en février, soit au début de mars 1643. Pourtant, rien ne nous autorise à l'affirmer d'une manière absolue. J'ai consulté les ouvrages du temps, les correspondances, les factums produits par la guerre entre les Jésuites et l'Université : je n'ai pas trouvé la moindre allusion à *Polyeucte*. Admettons donc la date de 1643, et essayons d'expliquer le silence de Corneille entre *Cinna* et *Polyeucte*. Les événements vont peut-être nous éclairer. D'abord, en 1641, un fait important suffirait à justifier le silence du poète ; c'est l'année du mariage de Corneille : de là des démarches nombreuses à faire, des incidents qui ne favorisent guère le travail. La future de Corneille habitait Les Andelys, à sept ou huit

lieues de Rouen : ce qui occasionnait au poète un véritable voyage, quand il allait lui faire sa cour. De plus, le père de la jeune fille, M. de Lampérière, « lieutenant particulier civil et criminel du bailli de Gisors au siège d'Andelys », n'était pas favorable à cette union, soit que Corneille ne lui parût pas assez galant homme, soit qu'il le trouvât trop âgé, soit qu'il ne l'estimât pas assez illustre. Il fallut l'intervention du tout-puissant cardinal de Richelieu pour faire céder le beau-père récalcitrant : il est assez piquant de voir Richelieu mander à Paris M. de Lampérière, pour lui dire l'intérêt qu'il prenait au bonheur de l'auteur du *Cid*. Enfin, le jour de la noce, Corneille tomba si gravement malade, que le bruit de sa mort courut à Rouen et à Paris, et que Ménage composa même une pièce de vers latins à sa louange. Corneille guérit heureusement, et de ce mariage naquit, en 1642, Marie, qui sera la bis-aïeule de Charlotte Corday.

En 1642, d'autres événements, d'ordre politique, pourraient expliquer en partie le silence de Corneille : Richelieu est alors absent de Paris, pendant huit mois, occupé dans le Roussillon : or ce grand amateur de théâtre n'aurait pas admis que le théâtre à Paris prospérât sans son intervention ; lorsqu'il revient, c'est pour ordonner le supplice de Cinq-Mars et De Thou. Louis XIII tombe ensuite malade, le cardinal meurt lui-même en décembre 1642.

Il y a donc des chances pour que *Polyeucte* ne soit ni de 1641 ni de 1642. Le plus vraisemblable est d'admettre que la première représentation se place entre la mort de Richelieu et celle de Louis XIII, qui eut lieu le 14 mai 1643. Le privilège pour l'impression porte encore la signature de Louis XIII, ce qui nous autorise à croire que la pièce a été jouée deux ou trois mois avant la mort du roi ; quant à la dédicace, elle est adressée à Anne d'Autriche, régente de France.

Essayons, maintenant, de déterminer les sources auxquelles Corneille a puisé pour construire sa tragédie de *Polyeucte*. Après *Horace* et *Cinna*, Corneille a cherché, selon son habitude, des sujets nouveaux. Comme il n'est pas l'homme d'un seul livre, il éprouve le besoin de varier : après avoir dépeint les Romains, jeunes et vieux, il va les quitter, de même qu'il avait délaissé les Espagnols après le *Cid* pour les Romains. Corneille songe alors à écrire une tragédie chrétienne.

D'où lui est venue cette inspiration ? Ecartons, d'abord, l'influence que le poète aurait pu recevoir de la lecture des mystères : outre qu'ils étaient difficiles à trouver et à lire, n'étant pas encore imprimés, il ne faut pas oublier que Corneille partage l'injuste

mépris de ses contemporains pour le Moyen Age. Corneille pourrait s'être inspiré des drames sacrés qu'il avait dû voir jouer et même jouer comme acteur chez les jésuites de Rouen. Ajoutons que ces représentations devaient lui être assez familières, non seulement à cause de son passage chez les jésuites comme élève, mais aussi en sa qualité de notable de Rouen, titre qui lui valut certainement d'être souvent invité à assister aux représentations de pièces sacrées ou profanes, fort en honneur au collège de Rouen. Cet établissement, alors très prospère, comptait plus de 2.000 élèves, et les distributions de prix, offerts par les princes, les notables ou le roi, y étaient fort solennelles. Toute fête y était l'occasion d'une représentation théâtrale, et les professeurs de rhétorique se chargeaient de composer, à cette occasion, d'édifiantes tragédies latines. Corneille a pu voir jouer beaucoup de ces pièces et en garder le souvenir. Un de ces Pères, le P. Cellot, poète latin fort distingué, avait composé un *Adrianus martyr* et un *Chosroës*, qui ont inspiré Rotrou : on sait que la tragédie de *Saint Genest* renferme une autre pièce où l'acteur Genest tient un rôle et qu'on y voit cet acteur, illuminé tout à coup par la grâce, abandonner son rôle et parler pour lui-même : c'est l'idée d'*Adrianus martyr*. De même pour *Chosroës* : les personnages, les situations sont à peu près les mêmes. L'imitation de Rotrou est flagrante. Si donc ce P. Cellot, ce jésuite de Rouen, a fourni à Rotrou, ami de Corneille, deux sujets de tragédie, peut-être le même P. Cellot a-t-il été, pour *Polyeucte*, ce qu'avait été M. de Châlon pour le *Cid*.

Une autre question sur l'origine de *Polyeucte* a été soulevée par Sainte-Beuve ; *Polyeucte* a-t-il été inspiré par les discussions théologiques alors très vives des jansénistes et des Jésuites ? C'est en 1640 que paraît l'*Augustinus* de Jansénius ; en 1641, il est publié de nouveau à Paris et à Rouen, et condamné par le pape Urbain VIII. Il est possible que Corneille ait voulu, en quelque sorte, introduire dans sa pièce comme un écho de l'ardente querelle que suscita alors la question de la grâce. Corneille avait pu entendre discuter les fameuses propositions chez les jésuites, — qu'il fréquentait, — ou dans la famille Pascal, qui, vous le savez, était à Rouen, à cette époque. Mais Corneille, en tout cas, n'a été qu'un très pauvre théologien : le discours de Néarque à Polyeucte, au début de la pièce, est d'un moliniste avéré, qui subordonne l'action de la grâce au libre arbitre ; d'après sa théorie, la grâce

Ne descend pas toujours avec même efficace ;
Après certains moments que perdent nos longueurs,

Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur, qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.

Mais cette doctrine pour Corneille ne tire pas à conséquence : au dénouement, nous verrons Félix, terrassé par la grâce toute-puissante, se déclarer chrétien à son tour et demander le martyre, et nous voilà en plein jansénisme. En somme, Corneille et Port-Royal n'ont jamais rien eu à démêler ensemble : et Corneille est, en cela comme en bien d'autres choses, tout l'opposé de Racine.

Corneille a donc résolu de faire une tragédie chrétienne. Il étudia les *Vies des Saints*, probablement sur l'indication des jésuites, et il chercha un sujet qui fût réellement dramatique. Sans doute après de nombreuses lectures, Corneille s'est arrêté à l'idée de mettre en conflit l'amour divin et l'amour humain. Il y a quelque chose d'analogue dans l'*Adrianus martyr* du P. Cellot, où nous voyons Adrianus poussé au martyre par sa femme Nathalie. Corneille cherche donc, tout en respectant les convenances et les traditions historiques, à mettre sous nos yeux un martyr amoureux, et il fixe son choix sur saint Polyeucte.

Corneille, dans une espèce de préface à sa pièce, se targuant d'érudition, nous énumère complaisamment ses sources : il cite pompeusement Siméon Métaphraste, Surius, Baronius, Mosander. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain : Corneille a cru devoir nous donner un « abrégé du martyre de saint Polyeucte, écrit par Siméon Métaphraste et rapporté par Surius ». La légende qu'il a consultée se réduit à peu de chose. Pour mieux faire la part de l'histoire et celle de l'invention propre de Corneille, voyons nous-mêmes la vie de saint Polyeucte qui ajoutera quelques détails au récit sommaire de Surius : la *Vie des Saints* nous apprend que Polyeucte « était dans les troupes de l'armée romaine, qui avaient leur quartier à Mélitène, sur l'Euphrate. Il semble même qu'il y avait un établissement avec une femme nommée Pauline, un fils unique, du bien considérablement, et des amis dont le principal était Néarque, qui procura sa conversion au christianisme, et qui écrivit même l'histoire de son martyre ». Néarque convertit Polyeucte, à l'occasion de la persécution déclarée contre les chrétiens par l'Empereur : Polyeucte, dans son enthousiasme de néophyte, avoue aux Romains qu'il est devenu chrétien, et il est supplicié devant sa femme et son fils ; ni les larmes des siens ni les raisonnements de son beau-père

Félix n'avaient pu l'émouvoir, et il avait marché à la mort avec joie. « Il consumma son martyre très glorieusement, sans que le peu d'espace qu'il y eût entre sa conversion et sa mort lui eût donné la commodité de recevoir d'autre baptême que celui de son sang. »

Il résulte de ce récit que Corneille a beaucoup ajouté aux données de l'histoire : il a élevé Félix en dignité, puisqu'il l'a fait gouverneur d'Arménie ; il a inventé le rôle de Sévère, qui introduit dans la pièce la lutte des passions ; il a fait périr Néarque, contrairement à la tradition qui veut que celui-ci ait écrit le récit de la mort de son ami ; il a supprimé le fils de Polyeucte et rapproché la date de son mariage avec Pauline : Pauline, dans la pièce de Corneille, est mariée depuis quinze jours à Polyeucte ; enfin il a fait baptiser effectivement Polyeucte et il a inventé la conversion de Félix et de Pauline. Ce sont là des « embellissements de théâtre », comme le dit Corneille lui-même, embellissements qui dénotent une connaissance profonde des secrets de l'art dramatique, et sans lesquels *Polyeucte* n'eût plus été qu'une pauvre tragédie de collège.

Je n'insisterai pas sur les anecdotes plus ou moins authentiques qui nous sont parvenues sur *Polyeucte*. Corneille lut, paraît-il, sa pièce à l'hôtel de Rambouillet, et, selon Fontenelle, « le christianisme » de cette tragédie « avait extrêmement déplu ». Voiture fut même chargé d'en avertir le poète avec les ménagements convenables. Godeau blâma le renversement des idoles et l'excès de zèle de Polyeucte. Une autre anecdote veut que Corneille, découragé, ait abandonné sa pièce à un comédien, qui oublia le manuscrit pendant dix-huit mois sur un ciel de lit.

Une chose est certaine : c'est que *Polyeucte* fut joué avec un très grand succès ; d'ailleurs, cette tragédie chrétienne ne réussit pas à réconcilier le théâtre avec les dévots. Voici comment s'exprime le prince de Conti dans son *Traité de la Comédie et des Spectacles* (1666) : « La seconde chose qu'on nous objecte, est qu'il y a des comédies saintes, qui ne laissent pas d'être très belles, et, sur cela, on ne manque jamais de citer *Polyeucte*, car il serait difficile d'en citer beaucoup d'autres. Mais, en vérité, y a-t-il rien de plus sec et de moins agréable que ce qui est de saint dans cet ouvrage ? Y a-t-il rien de plus délicat et de plus passionné que ce qu'il y a de profane ? Y a-t-il personne qui ne soit mille fois plus touché de l'affliction de Sévère, lorsqu'il trouve Pauline mariée, que du martyre de Polyeucte ? Il ne faut qu'un peu de bonne foi, pour

tomber d'accord de ce que je dis ; aussi Dieu n'a pas choisi le théâtre pour y faire éclater la gloire de ses martyrs. » — Aucun des contemporains illustres n'a loué hautement la tragédie de *Polyeucte* : Boileau n'en a rien dit ; Racine non plus : il ne nomme même pas ce chef-d'œuvre dans le bel éloge du poète, prononcé à la réception de Thomas Corneille à l'Académie. Il n'est pas question non plus de *Polyeucte* dans la querelle sur les spectacles soulevée à l'occasion de l'opuscule du Père Caffaro.

Polyeucte est pourtant une pièce importante : elle est le point de départ de toute une série de pièces religieuses, qui vont se succéder avec des fortunes diverses. Corneille s'imitera lui-même dans *Théodore* ; Rotrou donnera *Saint Genest*, « comédien païen représentant le martyr d'Adrien », en 1646. Mais *Polyeucte* demeure la première et la plus parfaite des tragédies chrétiennes du théâtre français. Elle est aussi la plus parfaite des quatre tragédies qui ont immortalisé Corneille.

Remarquons d'abord que, de toutes les pièces de Corneille, la plus régulière est certainement *Polyeucte*. Corneille a réussi à y respecter la fameuse règle des trois unités sans gêne aucune. « A mon gré, dit-il dans son Examen, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celles de jour et de lieu, y ont leur justesse. » Corneille a compris qu'une tragédie comme *Polyeucte* ne devait pas être un spectacle pour les yeux, mais un spectacle pour l'âme ; et il l'a composée de telle manière, qu'un aveugle pourrait goûter un plaisir infini à la représentation de cette pièce. Un dramaturge vulgaire aurait été tenté de mettre sous les yeux du public la scène du baptême, le renversement des idoles, ou le supplice de *Polyeucte* produisant la conversion de Pauline. Corneille a cherché, lui, à éviter « ce qu'on ne doit point voir », et il s'est appliqué à développer avec majesté la trame de sa pièce.

L'exposition est un peu longue, mais très belle : elle n'est complète que lorsque Néarque et *Polyeucte* ont renversé les idoles, c'est-à-dire à la seconde scène de l'acte III. Les trois derniers actes sont consacrés aux péripéties, sauf les cent derniers vers du cinquième acte, qui contiennent le dénouement. Le dénouement fait de cette pièce une tragi-comédie : le poète a voulu donner à *Polyeucte* une fin heureuse, reposante, calmante. Pauline, convertie, déclare « son bonheur parfait ». Félix lui-même s'écrie :

Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,

Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

On a blâmé sévèrement cette fin optimiste. Pourtant Corneille n'avait guère le choix. Il ne pouvait finir que de trois façons : ou bien Félix serait resté un païen déterminé, et alors on ne le voit pas trop jouant le rôle d'un Brutus et martyrisant sa fille après son gendre ; ou bien, Félix aurait eu recours au suicide, ce qui n'est guère intéressant ; restait la solution que le poète a choisie. M. Petit de Julleville aurait voulu une disgrâce de Félix, qui aurait été destitué par Sévère. Mais un tel dénouement est impossible : punir le père de Pauline serait punir Pauline elle-même, ce qui n'est pas du tout dans l'esprit de la pièce. Corneille, en somme, a fait preuve de tact en adoptant la solution que vous savez. Les mérites de Polyeucte sont assez grands pour obtenir un second miracle. Sévère lui-même a déclaré, en parlant des chrétiens :

Mais peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.

Toutefois, Corneille n'est pas allé jusqu'à convertir Sévère : cette conversion n'était pas indispensable ; elle aurait même été gênante, car elle aurait forcément rapproché Pauline de Sévère, ce que Corneille ne voulait à aucun prix.

On s'est demandé ce que pourrait être la suite de *Polyeucte*... trois mois après le dénouement, si vous voulez. Il est évident que Félix ne restera pas gouverneur d'Arménie, que l'Empereur saura tout, que Sévère lui apparaîtra comme un complice. Sans doute, ils rentreront à Rome prisonniers, et Sévère pourra se convertir et accepter la mort avec une résignation chrétienne.

Quoi qu'on en ait dit, le dénouement de *Polyeucte*, tel qu'il est, est satisfaisant : il est, en tout cas, bien supérieur à celui d'*Andromaque*.

Ainsi l'action, dans *Polyeucte*, est une, simple, forte, admirablement suivie. La peinture des caractères ne mérite pas moins d'éloges.

Polyeucte n'est pas, comme l'a dit Voltaire, un fanatique, un énergumène, un fou punissable. Les idoles renversées, il est d'un calme, d'une tranquillité parfaites. Il n'a qu'une passion, l'amour de la patrie céleste. C'est sans la moindre hésitation qu'il cède Pauline à Sévère :

Vivez heureux ensemble et mourez comme moi !

Voltaire a pu se moquer de ce rôle de Polyeucte. Le détachement absolu, la grandeur béatifique du néophyte l'élèvent au-dessus de toutes les misérables passions terrestres.

Il en résulte un contre-coup extraordinaire sur l'âme de Pauline. Pauline qui, au début de la pièce, n'aime pas Polyeucte, se met peu à peu à l'admirer ; et, de l'admiration, elle passe à l'amour passionné :

*Mon Polyeucte touche à son heure dernière...
Ne désespère pas une âme qui t'adore.*

Pauline est bien supérieure à Chimène, et son fameux couplet qui commence ainsi :

Brisons là, je crains de trop entendre,

fait d'elle la plus belle création féminine du théâtre de Corneille. M^{me} la Dauphine s'est contentée de voir en Pauline « la plus honnête femme du monde, qui n'aime pas du tout son mari » ; elle oubliait que Pauline est grande précisément pour avoir immolé un amour vulgaire à un amour sublime et divin.

Le rôle de Sévère a été longtemps mal compris : on a voulu voir en lui le vrai héros de cette tragédie. Aujourd'hui, Sévère est considéré comme très inférieur à Polyeucte et à Pauline. Il accepte tranquillement le don que Polyeucte lui fait de Pauline, et il demeure tout étourdi, lorsque Pauline lui déclare qu'elle ne sera pas sa femme. C'est un honnête homme ; mais il paye tribut à la faiblesse humaine, et ce n'est pas à lui que doit aller notre admiration.

Tel est ce chef-d'œuvre, le plus beau de la scène française avec *Athalie*. Nous verrons, la prochaine fois, comment le glorieux auteur de *Polyeucte* a su varier son inspiration en puisant à des sources nouvelles, et nous étudierons ce nouvel aspect de son talent avec la comédie du *Menteur*.

A. C.

Sujets de devoirs.

I.

UNIVERSITÉ DE PARIS

CONFÉRENCES D'ANGLAIS

(4^e Série.)

Version.

J. H. Shorthouse, *John Inglesant*, p. 280, depuis : « I have often felt, said Inglesant », jusqu'à : « ...and the shortcomings of men. »

Commentaire grammatical.

Shakespeare, *Romeo and Juliet*, act III, sc. v, depuis : « Why, how now, Juliet ! », jusqu'à : « ...that thou expect'st not nor I looked not for. »

Thème.

Bossuet, *Sermon sur la Mort*, édit. Gazier, p. 269, depuis : « Qu'est-ce donc que ma substance ? », jusqu'à : « Nous tomberons tout à coup, manque de soutien ».

Lecture expliquée.

Shelley, *Hellas*, Final chorus.

English Essay.

Compare and comment upon the following statements :
« Cousin Swift, you will never be a poet. »

(Dryden.)

« Swift's verses exemplify his own definition of a good style : they consist of proper words in proper places. »

(Johnson.)

Composition française.

Macaulay et sa conception de l'histoire : l'a-t-il réalisée dans son *History of England* ?

II

UNIVERSITÉ DE POITIERS**Sujet de licence.**

Expliquer et apprécier ce jugement de Sainte-Beuve sur La Fontaine : « Il a été, sous Louis XIV, le dernier et le plus grand des poètes du xvi^e siècle. »

Professorat des Ecoles normales.

Que pensez-vous de ce mot de Montesquieu : « J'aime les paysans ; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers » ?

Dissertation latine.

Quæ causæ afferri possunt cur, Ludovici XIV ætate, gallicæ comædiæ auctores illustrissimi Plautum potissimum sint imitati, cum critici contra et interpretes Terentium in primis extulerint laudibus.

Version latine.

Plaintes d'Ariadne abandonnée par Thésée ; Catulle, Epithalame de Thétis et Pélée, vers 132 à 168 : « *Siccine me patriis mortalis in alga* ».

Thème latin.

Montesquieu, *Esprit des Lois*, livre XII, chap. II, depuis : « On a donc plus de vigueur dans les climats chauds... », jusqu'à : « ...qui, combattant dans leur propre climat, y jouissent de tout leur courage. »

Thème grec.

Pascal, *Pensées*, art. III, § 14, depuis : « Si nous rêvions toutes les nuits... », jusqu'à : « ...mais parce que les songes... »

Histoire moderne.

Le clergé en 1689.

Géographie.

L'Asie Mineure.

Histoire ancienne.

1. La vie religieuse à Athènes au v^e siècle.
2. La société romaine au n^e siècle avant notre ère.
3. L'empire romain à l'époque d'Antonin le Pieux.

Moyen Age.

1. Innocent III et son gouvernement.
2. L'organisation politique et sociale de l'Angleterre au xiv^e siècle.
3. Le rôle de Paris depuis le règne de Jean le Bon jusqu'à l'avènement de Charles VII.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Molière et les libertins.

J'ai essayé de vous indiquer, dans ma dernière leçon, l'influence manifeste exercée par Gassendi sur le jeune Poquelin. Nous avons esquissé la doctrine de ce grand disputeur, ennemi de l'idéologie pure, amoureux du fait, ayant le culte de la nature, de l'observation et de l'expérience ; et je vous ai indiqué plusieurs passages du *Mariage forcé*, du *Bourgeois Gentilhomme*, du *Malade imaginaire*, des *Femmes savantes*, où Molière s'est souvenu de l'enseignement de son maître.

Voici encore deux autres exemples, qui ne font que confirmer mes assertions sur les rapports de Gassendi et de Molière. D'après Jeannel, il existe un rapport très étroit entre la tirade de Sganarelle, où le valet défend l'existence de Dieu contre son maître, dans *Don Juan*, à l'aide de l'argument des causes finales, et deux passages du *Syntagma philosophicum* de Gassendi. Je vous renvoie à ces deux textes.

Enfin, la fameuse phrase de Thomas Diafoirus, dans le *Malade imaginaire*, sur la fleur « nommée héliotrope », est empruntée à une lettre de mai 1633 adressée à Campanella par Gassendi. Tous ces détails ne font que corroborer la thèse que nous avons soute-

nue, avec le témoignage de Grimarest : à savoir que le jeune Poquelin a reçu chez Luillier les leçons du philosophe Gassendi.

D'autre part, on peut expliquer, par cette fréquentation de la maison de Luillier, comment le fils de bourgeois aussi ordonnés, aussi graves, que l'étaient les parents et, en général, la famille de Molière, a pu quitter la voie droite que lui ouvraient les études juridiques pour la vie aventureuse du théâtre.

Il lui a fallu, pour abandonner ce milieu traditionnel et plutôt fermé, une certaine dose d'indépendance, de curiosité, que sûrement sa liaison avec les Luillier, les Chapelle, les Bernier, etc., a dû favoriser.

Étudions successivement ces curieuses figures des « libertins », qui ont été les amis du jeune Poquelin, et dont l'influence a été, semble-t-il, considérable sur sa vie et sur son œuvre.

Voici d'abord François Luillier, le père naturel de Chapelle. Issu d'une vieille famille de robe, il était maître des requêtes et conseiller au Parlement de Metz. Il voyagea beaucoup, et ses mœurs s'en ressentirent : il y a un peu trop de laisser-aller dans sa vie. D'une union passagère, il eut un fils, Claude-Emmanuel, qui vit le jour à la Chapelle-Saint-Denis, d'où il prit son nom. Cependant Luillier soigna beaucoup l'éducation de son fils, et celui-ci l'en récompensa par ses succès en tous genres. Le logis de Luillier était un des principaux centres de réunion des « libertins ». Le Père Mersenne lui-même ne craignit pas d'y venir, ce qui montre que les opinions les plus diverses y étaient admises. Luillier professait, comme Gui Patin, que la diversité d'opinions ne doit pas dissoudre l'amitié.

Nous trouvons des renseignements sur lui dans les diverses préfaces aux ouvrages de Chapelle, dans l'ouvrage de Perrens, et aussi dans Tallemant des Réaux, la plus mauvaise langue du siècle. Les détails donnés par Tallemant sont précieux, parce que Tallemant avait été son locataire ; mais il ne faut pas oublier que Tallemant est huguenot et très malicieux. « Pour mon particulier, dit-il, j'ai fort à me louer de lui ; il disait lui-même que nous avions fait un marché du siècle d'or. Il est vrai qu'en le traitant généreusement, je faisais qu'il se piquait d'honneur, et que j'en avais tout ce que je voulais. Il disait : Je ne comprends point comment nous l'entendons ; j'ai loué autrefois une maison à un évêque, celui d'Auxerre, qui ne me payait point ; j'en ai loué une autre à un huguenot, et il me paye par avance. » A ce que prétend son locataire, Luillier ressemblait à Rabelais d'une façon frappante : « J'ai vu une estampe de Rabelais, dit Tallemant, faite sur un portrait qu'avait une de ses parentes, qui

ressemblait à Luillier comme deux gouttes d'eau, car il avait le visage chafouin et riant comme Luillier. Pour l'humeur, vous voyez qu'il y a assez de rapport. » — Il est curieux de noter, en passant, combien le souvenir de Rabelais est toujours présent à l'esprit des écrivains indépendants du *xvii^e* siècle.

Luillier fut l'ami de Des Barreaux, de Peiresc, de Théophile, de La Mothe Le Vayer, de Chapelain, de Balzac, de Saumaize. Il mourut à Pise, ce qui fait dire à Tallemant : « Il n'y a jamais eu que lui au monde qui se soit fait conseiller à Toul, pour aller mourir à Pise. » Les *Mémoires* de Bouchard nous donnent aussi sur Luillier des histoires très risquées, et de très singuliers détails, — dont la plupart ne doivent être acceptés que sous toutes réserves.

Son fils Chapelle, né en 1626, resta toujours lié avec Molière et fut son confident des mauvais jours. Elevé chez les jésuites, il reçut ensuite l'enseignement de Gassendi, pour lequel il eut toujours, vous le savez, une très grande affection. On s'est plu à le faire passer pour un buveur, un goinfre, un paresseux cynique et dépravé. Il y a quelque chose de vrai, assurément, dans tout ce qu'on nous raconte sur lui ; mais, quand il s'agit de « libertins », soyons en garde contre toute exagération. On a souvent beaucoup sali les gens dont on n'aimait pas les opinions.

Chapelle eut, sans doute, les allures d'un « bohème » littéraire ; mais ce « bohème » avait infiniment d'esprit, de bonhomie et de finesse. Relisez ce délicieux *Voyage d'Encausse*, qu'il fit en 1656 avec son ami Bachaumont, relisez ses poésies et ses lettres, et dites si les biographes de Molière qui ont regretté son intimité avec Chapelle ne se sont pas montrés singulièrement exagérés, voire même peu clairvoyants dans leur jugement défavorable. Une épitaphe de Chapelle par Bernier nous dit que « l'illustre Molière » ne pouvait vivre sans Chapelle : il avait reconnu de quel secours lui était un critique de si bon goût.

Une lettre adressée à Chapelle par son ami le voyageur Bernier, alors à Chiraz, en Perse, en juin 1668, va nous éclairer un peu sur cette curieuse société des libertins, d'où la bonne chère et les plaisanteries n'excluaient pas la discussion philosophique : « Mon très cher, dit Bernier, j'avais toujours bien cru ce que disait M. Luillier, que ce ne serait qu'un emportement de jeunesse, que vous laisseriez cette vie qui déplaisait tant à vos amis, et que vous retourneriez enfin à l'étude avec plus de vigueur que jamais. J'ai appris dès l'Hindoustan, par les dernières lettres de mes amis, que c'est à présent tout de bon et qu'on vous va voir prendre

l'essor avec Démocrite et Epicure bien loin au delà de leurs flamboyantes murailles du monde dans leurs espaces infinis, pour voir et nous rapporter victorieux ce qui se peut et ne se peut pas... sur l'existence, l'unité et la Providence de Dieu. Je me promets que vous donnerez bien ceci à ma prière, qui est de repasser un moment sur ces pensées si ingénieuses et si agréablement tournées qu'on a su tirer de vos *Mémoires*, sur tant d'autres fragments de même force que je sais qui y ont resté.»

On voit, par là, que les libertins savaient allier les plaisirs de l'esprit à ceux du corps. Chapelle fut peut-être le plus paresseux d'entre eux; mais il est loin d'être un homme méprisable.

Plus active et plus mouvementée fut la vie d'un autre compagnon de notre poète, Cyrano de Bergerac. Vous savez que Cyrano n'est pas du tout de Bergerac, dans la Dordogne; cette erreur sur sa véritable origine a été corrigée par Jal en 1872 : Cyrano est né à Bergerac, à trois kilomètres de Chevreuse, le 6 mars 1619. Il fit ses humanités au collège de Beauvais, à Paris, où il eut pour maître le docte Jean Grangier, qu'il ridiculisa plus tard dans sa comédie du *Pédant joué*, en 1654. Vers 1638, il entra dans la compagnie des gardes nobles sous les ordres de Carbon de Castel-Jaloux, composée en grande partie de soldats gascons, d'où la confusion sur son origine. Blessé devant Mouzon en 1639, il est encore blessé au siège d'Arras en 1640. Il quitte alors le métier des armes et songe à compléter son instruction. Vous connaissez ses querelles et ses innombrables duels, ses démêlés avec Scarron et Montfleury; je ne vous parlerai pas de son nez : je vous renvoie pour tout cela à la pièce de M. Rostand, qui a habilement tiré parti de toutes les données historiques sur Cyrano. Cyrano est mort en septembre 1655, âgé de trente-cinq ans. Il fut inhumé dans l'église du Couvent des Filles de la Croix, rue de Charonne.

Dans les manuscrits de Brossette on relève cette simple phrase, qui en dit long : « Molière aimait Cyrano ». Ces deux esprits avaient, en effet, beaucoup de points communs; un des traits les plus curieux de leur ressemblance est leur haine commune contre les médecins. Vous savez que Molière n'est pas un isolé dans son siècle, dans sa lutte contre la puissance médicale : je ne reviens pas sur la *Chrysolite* de Mareschal, dont je vous ai parlé l'année dernière; mais vous savez que La Fontaine et Boileau ont été aussi assez durs pour les doctes élèves d'Hippocrate. Cyrano n'est guère plus tendre dans sa *Lettre contre les Médecins* :

« Leurs présages toutefois, dit-il, encore que funestes, ne m'alarment guère ; car je connais assez que la souplesse de leur art les oblige de condamner tous leurs malades à la mort, afin que, si quelqu'un en échappe, on attribue la guérison aux puissants remèdes qu'ils ont ; et, s'il meurt, chacun s'écrie que c'est un habile homme, et qu'il l'avait bien dit. Mais admirez l'effronterie de mon bourreau : plus je sens empirer le mal qu'il me cause par ses remèdes, et plus je me plains d'un nouvel accident, plus il témoigne s'en réjouir, et ne me panse d'autre chose, que d'un tant mieux. Quand je lui raconte que je suis tombé dans une syncope léthargique, qui m'a duré près d'une heure, il répond que c'est bon signe. Quand il me voit entre les ongles d'un feu de sang qui me déchire, « bon, dit-il, cela vaudra une saignée » ; quand je m'attriste de sentir comme un glaçon qui me gagne toutes les extrémités, il rit, en m'assurant qu'il le savait bien, que ses remèdes éteindraient ce grand feu. Quelquefois même que, semblable à la mort, je ne puis parler, je l'entends s'écrier aux miens, qui pleurent de me voir à l'extrémité : « Pauvres gens que vous êtes, ne voyez-vous pas que c'est la fièvre qui tire aux abois ? » Voilà comme ce traître me berce ; et cependant, à force de me bien porter, je me meurs. »

Il y a, dans tout ce passage, des traits qui font songer aux plus célèbres invectives de Molière contre les médecins.

Vous connaissez, par la scène fameuse de la pièce de M. Rostand, les plaisanteries cruelles de Cyrano contre Montfleury, qui dut, sur ses injonctions, quitter la scène de l'Hôtel de Bourgogne. L'embonpoint de Montfleury était légendaire. « Pensez-vous, lui dit Cyrano, qu'à cause qu'un homme ne vous saurait battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne saurait en un jour échigner qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau ? » Molière fait aussi allusion à la corpulence de Montfleury, dans la scène première de *l'Impromptu de Versailles* : « Et qui fait les rois parmi vous ? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui ? Ce jeune homme bien fait ? Vous moquez-vous ? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre ; un roi, morbleu ! qui soit *entripaillé* comme il faut ; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière... »

M. Rostand paraît s'être souvenu de ce passage, lorsque, reprenant l'expression même de Molière, il fait dire à Cyrano :

..... Que Montfleury s'en aille
Ou bien je l'essorille et le *désentripaille* !

Cyrano et Molière ont été, tous deux, très liés avec le physicien Rohault, avec d'Assouci. Cyrano offre encore cette ressemblance avec Molière, qu'il a écrit de bonne heure pour le théâtre : il a fait représenter en 1654 son *Pédant joué*, composé sans doute de 1638 à 1640. C'est une comédie fort licencieuse, pleine de verve comique, où les passages heureux abondent. Il y met en scène son principal Grangier sous le nom singulièrement transparent de Granger. Comme on l'a dit, celui-ci est le type du pédant de notre ancien théâtre, pingre, laid, sale, ridicule, et, de plus, amoureux. Ce qui mérite d'être signalé dans ce type curieux, c'est sa ressemblance avec le pédant Hortensius, du *Francion*, dont je vous ai l'an dernier raconté les aventures. Ce Grangier, qui était né en 1576, était professeur d'éloquence latine au Collège Royal depuis 1617. Il devra à Cyrano d'être passé à la postérité. Notons aussi, dans le *Pédant joué*, le personnage de Mathieu Gareau ; Cyrano a essayé de faire parler ce paysan en vrai langage des paysans, et plusieurs traits nous font songer à la *Jalousie du Barbouillé*.

Mais le plus connu des rapports entre le théâtre de Cyrano et celui de Molière est celui qui existe entre les scènes iv et v du second acte, la scène ii du troisième acte du *Pédant joué*, et les scènes viii du second acte et iii du troisième acte des *Fourberies de Scapin*. Le fameux « Que diable allait-il faire dans cette galère » se trouve déjà sous cette forme dans Cyrano : « Que diable aller faire dans la galère d'un Turc ? » De même, Zerbinette dans Molière et Genevot dans Cyrano racontent en riant au vieillard la fourberie dont il a été victime. A ce propos, on a accusé Molière de plagiat : d'autres font presque grief à Cyrano de cette rencontre, ou opposent avec un fier dédain à l'ébauche vigoureuse de Cyrano la peinture achevée de Molière. A toutes ces critiques, nous répondrons par le mot de Molière lui-même, rapporté par Grimarest : « Il m'est permis de reprendre mon bien où je le trouve. » D'autre part, Molière et Cyrano se sont peut-être inspirés tous deux de certaines scènes de la *Commedia dell'arte*, et la merveilleuse mémoire de ces deux écrivains serait, dans ce cas, seule responsable de ces rencontres.

A côté de Cyrano, il convient de citer encore Hesnaut, fils d'un boulanger de Paris, et maître de M^{me} Deshoulières, sur laquelle son enseignement exerça tant d'influence, qu'elle refusa de faire baptiser sa fille. Il ébaucha une traduction de Lucrèce, et composa deux sonnets fameux : l'un dirigé contre Colbert, l'autre intitulé *l'Avorton*, où l'on a voulu voir une allusion à l'accident arrivé à M^{lle} de Guerchy, fille d'honneur de la reine. Le reste du temps,

il se reposa, pratiquant l'épicurisme et dédaignant la gloire. Ami et commensal de Chapelle, il a été une des victimes littéraires de Boileau.

François Bernier (1620-1688), qui devait par la suite se faire recevoir médecin à Montpellier, est surtout célèbre comme voyageur. Il visita la Syrie, l'Égypte, l'Inde, où il séjourna douze ans, ce qui lui valut le surnom de Mogol. Il a publié un *Eloge de Chapelle*, un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*. Nous avons aussi de lui des *Lettres* fort curieuses. Il fut un des rédacteurs, avec Boileau, de l'*Arrêt burlesque*, composé contre la philosophie de Descartes, et qui se trouve dans les œuvres du satirique. Fidèle aux doctrines de son maître Gassendi, il répétait que « l'abstinence des plaisirs lui paraissait un grand péché ». C'est lui que vise La Bruyère dans cette phrase : « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restait. » Il resta toujours lié avec Molière, et nous aurons l'occasion de parler de lui.

Enfin, disons en terminant que Molière a connu d'Assouci, l'ami de tous ces libertins, et trop souvent l'ami dont on rougit ; il a pu aussi connaître Ninon de Lenclos ; je reviendrai plus tard là-dessus.

Il me reste à vous donner quelques renseignements sur la traduction de Lucrèce par Molière, aujourd'hui perdue. Voici ce que dit Grimarest à ce sujet : « Cet auteur (Molière) avait traduit presque tout Lucrèce ; et il aurait achevé ce travail sans un malheur qui arriva à son ouvrage. Un de ses domestiques, à qui il avait ordonné de mettre sa perruque sous le papier, prit un cahier de sa traduction pour faire des papillotes. Molière n'était pas heureux en domestiques, les siens étaient sujets aux étourderies, ou celle-ci doit être encore imputée à celui qui le chausait à l'envers. Molière, qui était facile à s'indigner, fut si piqué de la destinée de son cahier de traduction, que, dans la colère, il jeta sur-le-champ le reste au feu. A mesure qu'il y avait travaillé, il avait lu son ouvrage à M. Rohault, qui en avait été très satisfait, comme il l'a témoigné à plusieurs personnes. Pour donner plus de goût à sa traduction, Molière avait rendu en prose toutes les matières philosophiques ; et il avait mis en vers ces belles descriptions de Lucrèce. »

Que faut-il penser de ce récit de Grimarest ? Il se peut que Molière, très sensible, très impressionnable, ait parlé de jeter au feu le manuscrit. Mais il est peu probable qu'il ait mis ce projet à exécution : J. N. du Tralage nous apprend que cette traduction fut vendue au libraire Barbin, qui, effrayé par les

idées exprimées dans cette œuvre, renonça à l'imprimer. Nous rencontrons quelques autres détails sur l'œuvre perdue de notre poète dans l'édition de Lucrèce de 1659, donnée par Michel de Marolles, abbé de Villeloin : « On m'a dit qu'un bel esprit en fait une traduction en vers, dont j'ai vu deux ou trois stances du commencement du second livre (1) qui m'ont semblé fort justes et fort agréables. Je m'assure que de ses bons amis que je connais, et que j'estime extrêmement, ne manqueront pas de nous dire cent fois, que le reste est égal, ce que j'aurais bien moins de peine à croire, que le poète n'en doit avoir eu à le composer, quoique toutes les matières ne s'y trouvent pas également capables des mêmes beautés, si l'on s'y est voulu servir du même style et que l'on ait eu soin de n'en point altérer le sens. — Il y a près de quatre ans qu'ayant eu dessein de revoir ma traduction pour la rendre plus juste et plus correcte qu'elle n'était la première fois, je profitai des bons avis que m'en donna l'un des plus savants hommes de son siècle, Pierre Gassendi, peu de jours avant sa mort. Il m'y marqua de sa propre main tous les endroits où il crut qu'il était nécessaire de retoucher, de sorte qu'en cela même il me donna beaucoup de marques de sa bienveillance : et certes je ne puis nier que je ne lui sois redevable de beaucoup de vues et de corrections importantes que j'ai employées dans cette seconde édition. »

Notons, en passant, la place considérable que tient Gassendi dans ces remarques.

Voici maintenant comment s'exprime le même de Marolles, dans sa troisième édition : « Plusieurs ont ouï parler de quelques vers, depuis ma traduction : ces vers n'ont vu le jour que par la bouche du comédien Molière, *qui les avait faits*. C'était un fort bel esprit que le roi même honorait de son estime, et dont toute la terre a ouï parler. Il les avait composés, non pas de suite, mais selon les divers sujets tirés des livres de ce poète, lesquels lui avaient plu davantage, et les avait faits de diverses mesures. » Plus loin, il se vante même d'avoir fourni à Molière des renseignements précieux. On a soupçonné de Marolles de s'être servi de ces vers du début du second livre de Lucrèce : on a cru les retrouver dans les *Etats et Empires du Soleil* publiés en 1662 sans doute par de Marolles. Ce sont des vers d'inégale mesure et à rimes croisées, d'ailleurs assez faibles.

Un autre texte nous est fourni par une lettre de Chapelain à Bernier, alors à Delhi, datée du 25 avril 1662 : « On dit que le

(1) *Suave mari magno*, etc.

comédien Molière, ami de Chapelle, a traduit la meilleure partie de Lucrèce, prose et vers, et que cela est fort bien. » Le même Chapelain disait de la traduction de l'abbé de Marolles : « La version est infâme et déshonore ce grand poète ».

Voici, maintenant, ce que nous lisons dans Brossette : « La même année (1664), l'auteur (Boileau) étant chez M. du Broussin avec M. le duc de Vitri et Molière, ce dernier y devait lire une traduction de Lucrèce en vers français, qu'il avait faits dans sa jeunesse. En attendant le dîner, on pria M. Despréaux de réciter la satire adressée à Molière; mais, après ce récit, Molière ne voulut plus lire sa traduction, craignant qu'elle ne fût pas assez belle, pour soutenir les louanges qu'il venait de recevoir. »

Voilà tous les textes que nous pouvons grouper sur la question. J'ajoute, pour être complet, qu'en 1883 *le Moliériste* publia des vers envoyés par un de ses correspondants, qui prétendait les avoir vus en manuscrit chez M. Octave Giraud, et qui les citait de mémoire; ils traduisent ou imitent les vers 496 et suivants du *De Rerum Natura* :

Les corps furent pressés et s'acquirent un poids.
La Terre, cet amas des excréments du Monde,
Demeura fixe et sembla faire un choix
Dans le fonds du chaos d'une figure ronde.
Les champs de l'air dès lors devinrent transparents,
La mer s'émut, son cristal fut liquide,
Et du ciel étoilé la matière fluide
Nous laissa voir enfin ses beaux astres errants...

Il se peut que ces vers soient de Molière; en tout cas, nous sommes certains qu'ils ne sont pas le produit d'une de ces supercheries, si fréquentes à propos des problèmes littéraires. Mais nous n'avons rien qui nous permette d'affirmer que ce passage est emprunté à la traduction de Lucrèce par notre grand comique.

Si nous voulons nous faire une idée de Molière traducteur ou adaptateur de Lucrèce, il ne nous reste aujourd'hui que les fameux vers du *Misanthrope*, placés par le poète dans la bouche d'Eliante :

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix;
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est dans son port pleine de majesté ;

La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Ce morceau s'inspire des vers 1142-1163 du livre IV de Lucrèce. (Ce passage du poète latin a été imité également par Faret, Scarron, Scudéry, Regnard et d'autres encore.) C'est tout ce qui nous reste de la traduction de Lucrèce par Molière.

Je commencerais à étudier, la prochaine fois, l'état du théâtre français au moment de la jeunesse de notre poète.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le procès de l'Ambassade.

Le procès dit de l'Ambassade est le premier acte du grand duel qui devait, longtemps, se poursuivre entre Démosthène et Eschine. Il se trouve, d'ailleurs, que nous sommes, pour en parler, dans des conditions exceptionnellement favorables : il nous reste, en effet, les plaidoyers des deux adversaires. Cependant tout n'est pas encore parfaitement clair dans cette affaire. La conduite d'Eschine inspire des doutes, elle est suspecte ; celle de Démosthène ne nous apparaît pas non plus très nette dans le détail. Dans ce que nous savons ou croyons savoir de l'histoire du procès, il y a beaucoup de lacunes, de demi-vérités, de contre-vérités même. La netteté lapidaire avec laquelle les deux politiques s'opposent pour nous à la fin de leur carrière, semble plus indécise au début. Aussi devons-nous seulement tracer les grandes lignes d'un historique qui ne peut pas être complet.

Il nous faut, pour cela, remonter jusqu'aux *Olynthiennes*. L'événement, vous vous en souvenez, avait confirmé les prévisions de Démosthène : Olynthe avait succombé ; son enceinte, ses maisons avaient été détruites ; ses habitants avaient été vendus (348). Depuis ce jour, les Athéniens étaient dans la stupeur. Certes, ils ne redoutaient pas un danger immédiat : Philippe était, pour l'instant, loin de leur ville et séparé d'eux par les Phocidiens et par les Thessaliens ; le péril qu'il pouvait faire courir à Athènes était donc lointain encore. Mais tout le monde éprouvait un sentiment d'humiliation : tacitement, chacun se reprochait son indolence et son apathie.

Aussi, sous le coup de l'émotion universelle, y eut-il alors, à Athènes, un mouvement unanime pour rendre la guerre contre Philippe plus sérieuse et plus efficace. On songea à contracter des alliances, à fonder même une confédération. Le parti qui était alors au pouvoir était celui de la paix : renonçant pour un

temps à son idéal, il tomba d'accord avec Démosthène sur la nécessité d'une politique d'action. On espéra que la Grèce, oubliant ses divisions, se lèverait tout entière contre le roi de Macédoine et s'intéresserait au sort de la ville anéantie. Eubule montra, en cette circonstance, que le sentiment patriotique ne lui faisait pas défaut : il proposa et obtint que des ambassades iraient dans toute la Grèce prêcher la guerre des Hellènes contre le Barbare; on évoqua le souvenir des guerres médiques, et on chercha à faire d'Athènes le centre d'une ligue contre Philippe.

La principale de ces ambassades fut celle qu'on envoya dans le Péloponèse. Chose curieuse : l'orateur qui prit la parole au nom d'Athènes chez les Arcadiens était Eschine. A ce moment, il se trouvait l'allié de Démosthène, et il est assez piquant de noter qu'il apparaît pour la première fois dans la politique avec l'étiquette d'*antiphilippisant*.

Malheureusement, les ambassades envoyées par les Athéniens n'aboutirent pas. Les petits Etats de la Grèce, jaloux les uns des autres, étaient sans cesse en dispute. Sparte était brouillée avec l'Arcadie, Thèbes avec les villes autonomes de la Béotie et avec Athènes. Chaque peuple espérait l'emporter sur le peuple rival grâce à l'appui de Philippe, et Philippe, en homme habile qu'il était, entretenait cette espérance qui n'était qu'une illusion. C'est pour cette raison que la tentative patriotique des Athéniens avait avorté.

A la nouvelle de l'échec des ambassades qu'ils avaient envoyées dans le Péloponèse, les Athéniens furent fort désappointés. Mais, le danger n'étant pas encore imminent pour leur ville et la guerre étant d'ailleurs fatigante et ennuyeuse, de nouveau l'indifférence ne tarda pas à succéder à la colère. On ne songea plus bientôt qu'à faire avec Philippe la paix la plus avantageuse possible.

Or, c'était précisément ce qu'attendait le roi de Macédoine. Déjà, avant la prise d'Olynthe, il avait fait des ouvertures aux Athéniens; officieusement, indirectement, il leur avait fait savoir qu'il était disposé à traiter avec eux. Par l'intermédiaire de députés eubéens, qui étaient venus à Athènes pour y traiter de questions concernant leur ville, par Ctésiphon aussi, qui était venu auprès de lui pour appuyer les réclamations de Phrynon de Rhémonte, pris par des corsaires macédoniens durant la trêve d'Olympie, enfin par toutes sortes de gens peu compromettants pour lui-même, des acteurs comme Aristodème, des personnages comme Iatroclès, mais jamais par des ambassadeurs proprement

dits, il avait fait renouveler au peuple athénien l'assurance de ses bons sentiments, et, en particulier, du désir qu'il avait de vivre en bons termes avec eux. Il avait promis de leur accorder tout ce qu'ils désiraient, d'appuyer tous leurs projets légitimes, de venir à leur secours en cas de besoin. Il s'était bien gardé, d'ailleurs, de préciser davantage ses intentions et de spécifier ses promesses par voie officielle.

Il avait si bien agi que les Athéniens s'étaient vus obligés de faire les premières avances, par l'intermédiaire d'ambassadeurs cette fois. Comme Philippe avait promis de leur accorder tout ce qu'ils désiraient, ils lui envoyèrent une ambassade officielle, pour lui faire connaître leur désir de la paix. C'est celle qui devait préparer la paix de Philocrate et qui amena le procès dont nous nous occupons en ce moment.

Elle était composée de dix membres élus, tous ayant le même rang. Il y avait parmi eux des représentants de tous les partis. D'abord Philocrate, qui, soutenu par Eubule (1), avait proposé et obtenu l'envoi des ambassadeurs. A côté de lui se trouvaient des adversaires de Philippe, comme Démosthène, désigné déjà au choix du peuple par ses actes antérieurs ; des gens comme Ctésiphon, dont j'ai dit quelques mots tout à l'heure, comme Iatroclès, qui s'était trouvé mêlé aux premières ouvertures en vue des négociations, et, enfin, sans parler des personnages secondaires comme Phrynon, Derkylos et plusieurs autres, Eschine lui-même. La situation de celui-ci était équivoque. Si l'on en croit Démosthène, le peuple l'aurait choisi pour surveiller Philocrate : à cause des discours belliqueux qu'il avait tenus aux Arcadiens, il était considéré, encore à cette date, comme un ennemi irréductible de Philippe ; mais sa situation n'était pas si nette que cela. En réalité, il s'était mis déjà du côté d'Eubule. Seulement, comme les hommes du parti de la paix étaient convaincus que, dans certaines circonstances, la guerre s'imposait, le peuple n'avait pas hésité à désigner Eschine comme ambassadeur.

Donc l'ambassade partit ; elle se rendit dans la ville macédonienne de Pella, où résidait Philippe. Les envoyés des Athéniens avaient pour mission de conclure la paix, à la seule condition qu'Athènes resterait sur ses positions acquises : ils devaient obtenir du roi le maintien du *statu quo*. En somme, ils demandaient une paix honorable, qui témoignait surtout du désir d'en finir. Philippe, aussi longtemps qu'il le put, retarda les pour-

(1) DÉMOSTHÈNE, *Couronne*, 21.

parlers. On causa beaucoup à sa cour, on banqueta, on s'amusa, et le temps qu'on aurait dû consacrer à débattre les questions politiques fut ainsi perdu en conversations et en fêtes. A la fin, cependant, les ambassadeurs voulurent poser leurs conditions et indiquer au roi leurs desiderata. Très aimablement, comme toujours, Philippe n'e répondit ni oui ni non. Il se contenta d'applaudir Eschine, se montrant tout à fait émerveillé de sa rhétorique. Démosthène resta muet : le fait paraît certain. Est-ce timidité, effroi physique ? La chose est possible. Il y a cependant une autre explication, infiniment plus vraisemblable, de son silence. Si Eschine a prononcé vraiment devant Philippe le discours singulier dont il nous donne l'analyse dans son propre plaidoyer *sur l'Ambassade*, il faut avouer que Démosthène dut être fort gêné pour prendre la parole après lui. Il y avait tant de naïveté et d'imprudence dans le discours de son collègue qu'on conçoit sans peine ses hésitations et son embarras. Il ne trouva pas, sur le moment, le mot juste pour rétablir la situation compromise.

Quel fut donc le résultat de l'ambassade ? Malgré le long et pittoresque récit qu'Eschine nous a laissé de ses opérations (1), nous sommes assez mal renseignés. Ce qui est sûr, c'est que les députés, après un long séjour chez Philippe, s'en retournèrent sans presque rien savoir. Eschine, sans doute, rentrait à Athènes content de lui : il avait eu un succès de cabotin auprès du roi : cela lui suffisait. Pourtant, Philippe s'était gardé de rien promettre de précis. Il s'était engagé à envoyer bientôt à Athènes des ambassadeurs pour négocier la paix ; à ne rien entreprendre contre la Chersonèse, tant que dureraient les négociations commencées ; il avait, enfin, remis aux députés athéniens une lettre dont un passage seulement nous est parvenu : « Je vous manderais par écrit et en termes exprès, y disait-il, quels avantages je suis prêt à vous faire, si j'étais sûr qu'une alliance dût être conclue ». Ainsi ce qu'il voulait obtenir, c'était, non pas seulement la paix, mais un traité d'alliance, et cela sans s'engager personnellement par aucune promesse précise.

Les ambassadeurs rentrèrent ainsi à Athènes, enchantés sans doute de l'accueil que leur avait fait Philippe, parfaitement d'accord les uns avec les autres, mais fort peu instruits des intentions véritables du roi. Dès leur retour, ils obtinrent néanmoins les distinctions d'usage, sur la demande même de Démosthène, et, après avoir rendu compte au peuple de leur mission, ils attendirent la venue des plénipotentiaires macédoniens.

(1) ESCHINE, *Ambassade*, 20-24, 34-54.

Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver. Ce fut encore Démosthène qui fit, par un décret, fixer les deux assemblées dans lesquelles devaient être discutées les conditions de la paix et, peut-être, de l'alliance à conclure. Sur ce qui se passa dans ces deux assemblées, nous sommes assez mal renseignés. Démosthène et Eschine rapportent chacun leur version. En raison des divergences que présentent leurs affirmations, il est malaisé de se rendre compte de la vérité. Voici ce qui paraît le plus probable.

Quand la discussion s'ouvrit, on se trouvait en présence de deux propositions, celle de Philocrate et celle des alliés d'Athènes, qui avaient en effet voix consultative sur la question de la paix. Dès le retour de l'ambassade, leurs représentants s'étaient réunis pour entendre le rapport de leur député (Aglaoocréon de Ténédos), et avaient exprimé leur opinion dans une pièce qui devait être lue, et qui fut lue en effet, au début de la première assemblée. Cette opinion était qu'il fallait conclure un traité de paix avec Philippe, mais que, cette paix une fois conclue, un délai de trois mois serait réservé pour permettre aux villes grecques qui le désiraient d'y adhérer (1).

D'après le projet de traité présenté par Philocrate, chacun des deux partis conservait ce qu'il possédait actuellement, ce qui était une façon de reconnaître toutes les conquêtes récentes de Philippe ; — il y avait non seulement paix, mais alliance, chaque parti s'engageant à faire respecter les possessions du parti opposé, ce qui, dans l'espèce, était, pour Athènes, s'engager à combattre quiconque voudrait lui faire restituer ce qu'elle avait perdu ; — enfin les alliés des deux partis étaient admis à participer au traité ; mais les Phocidiens n'étaient pas compris parmi les alliés d'Athènes.

Cette restriction, voulue par Philippe, était, au point de vue athénien, de la plus grande conséquence. La Phocide était le rempart naturel d'Athènes contre les envahissements de la Macédoine : les Phocidiens vaincus, Philippe était maître des Thermopyles, c'est-à-dire du chemin de l'Attique. Or, grâce à cette clause, il se réservait le droit de les combattre au moment même où il empêchait les Athéniens de les soutenir. La motion des alliés aurait pu ménager dans l'avenir une solution à cette difficulté. Mais, quoique Eschine et Démosthène se soient vantés l'un et l'autre de l'avoir soutenue, elle fut ou écartée ou négligée. On vota la proposition de Philocrate, en supprimant la restriction relative aux Phocidiens. A une difficulté s'était substituée une

(1) ESCHINE, *Contre Clésiphon*, 69-70, et *Ambassade*, 60.

équivoque dangereuse, dont Philippe n'allait pas tarder à profiter; mais on était, à ce moment-là, très près de la conclusion de la paix, on la désirait beaucoup, on l'avait escomptée, on ne voulait pas la compromettre par des chicanes de détail. Les esprits n'étaient plus disposés à faire la guerre : on se résigna donc à voter un traité quelque peu louche.

Comme un traité n'était conclu que par un échange de serments entre les deux peuples aux prises, les Athéniens et leurs alliés jurèrent la paix devant les ambassadeurs de Philippe venus à Athènes. On décida, d'autre part, qu'une ambassade athénienne, composée des mêmes députés que la première, devait aller recevoir les serments de Philippe et de ses alliés. Démosthène fut réélu, avec tous ses collègues. Nous sommes même étonnés qu'il ait accepté cette nouvelle mission : il était libre, en effet, de refuser de prendre part à cette deuxième ambassade. S'il n'a pas refusé, c'est qu'il ne voyait probablement pas encore, aussi nettement qu'il le vit plus tard, le danger au-devant duquel courait Athènes. Quoi qu'il en soit, il repartit pour Pella, avec Eschine, Philocrate et tous les autres.

A leur arrivée en Macédoine, ils furent, comme la première fois, magnifiquement reçus; mais Philippe était absent, et on peut dire que c'était à dessein qu'il prolongeait son absence. Comme on avait pris pour base de la paix les possessions actuelles des deux partis en présence, il était de l'intérêt de Philippe de jurer le plus tard possible, comme de l'intérêt d'Athènes de recevoir au plus tôt ses serments : Philippe ne l'ignorait pas. Tandis que les ambassadeurs athéniens se morfondaient à Pella, il était en Thrace, où il finissait de soumettre le roi Kersoblepte, l'ami d'Athènes, pour se frayer ensuite un chemin vers la Chersonèse. Démosthène, qui s'impatientait, proposait d'aller au-devant de Philippe et de le faire jurer, où qu'il fût. Malheureusement, ses collègues refusèrent de suivre son avis. Ce fut là une faute grave, dont la conséquence fut la défaite de Kersoblepte. Philippe revint enfin à Pella : les ambassadeurs devaient, conformément au mandat qu'ils avaient reçu, recevoir ses serments d'abord, et ensuite ceux de ses alliés; mais le roi avait des projets secrets. Il préparait en cachette une expédition contre les Phocidiens, et il se proposait de profiter de la présence de l'ambassade pour se rapprocher, autant que possible, des Thermopyles sans éveiller l'attention, et s'en emparer ensuite brusquement avant que les Athéniens eussent pu le prévenir. De tous ces projets de Philippe les députés ne voulurent rien voir, malgré les avertissements que leur donnait Démosthène. Philippe

même les avait si bien gagnés à sa cause, soit par des promesses, soit par des libéralités, qu'ils l'accompagnèrent encore jusqu'à Phères. Dans cette ville, ils reçurent ses serments et ceux d'une partie de ses alliés, puis ils rentrèrent à Athènes, trois mois environ après en être partis.

Tout n'était pas fini cependant. Il restait encore aux ambassadeurs à rendre compte de leur mission et à faire voter la paix par le peuple. Devant le Conseil, Démosthène ne tarda pas à présenter son rapport. Il reprocha à ses collègues d'avoir, par leurs lenteurs au début de l'ambassade et par le refus d'aller trouver Philippe en Thrace même, causé la perte de l'ami d'Athènes, de Kersoblepte, que le général athénien Charès soutenait avec ses mercenaires. Il fit ressortir, en même temps, la dernière démarche de Philippe, supplia le Conseil de sauver les Thermopyles et la Phocide, tant qu'il en était encore temps, et fit adopter enfin un projet de décret qui ne comportait pas pour les ambassadeurs les honneurs traditionnels.

Devant l'Assemblée du peuple, les choses se passèrent autrement. Eschine y prit le premier la parole et s'efforça d'atténuer par son discours les craintes suscitées par les reproches de Démosthène et le mauvais effet produit par la brusque arrivée de Philippe. Il développa cette thèse, qu'il fallait se garder de se fier aux apparences, que Philippe était au fond dévoué aux Athéniens et hostile aux Thébains, qu'il s'était avancé vers la Grèce centrale uniquement pour anéantir Thèbes et sauver la Phocide, qu'il se proposait de rendre l'indépendance aux villes de la Béotie tracassées par Thèbes, et que, d'ailleurs, il saurait ménager de sérieuses compensations aux Athéniens. Eschine faisait même espérer à ses compatriotes que Philippe leur donnerait l'Eubée et leur restituerait la ville d'Oropos. Comme on pouvait s'y attendre, ces promesses enchantèrent le peuple.

Démosthène se leva aussitôt et essaya de protester. Il déclara qu'il ne savait et qu'il ne croyait rien de ce que promettait Eschine au nom du roi. Malheureusement, tandis qu'il parlait, Philocrate lui coupa la parole : « Belle merveille, Athéniens, s'écria-t-il, si nous ne sommes pas du même avis, Démosthène et moi : il boit de l'eau, je bois du vin (1). » Cette interruption, assez peu spirituelle en somme, fit cependant rire le peuple, qui n'était déjà que trop porté, par son désir de la paix, à trouver importunes les protestations de Démosthène. On lut une lettre de Philippe pleine de promesses vagues ; sur la proposition de Philocrate, l'as-

(1) DÉMOSTHÈNE, *Ambass.*, 44-46, cf. *Paix*, 10 ; *Philipp.*, II, 29 sqq.

semblée vota des éloges et des remerciements à Philippe, et s'engagea même à forcer, le cas échéant, les Phocidiens à restituer aux Amphictyons le sanctuaire de Delphes.

Le peuple était content de lui ; mais, presque aussitôt, se produisit un coup de théâtre. Quelques jours après le vote dont je viens de parler, les Phocidiens, se voyant définitivement abandonnés par Athènes, renoncèrent à la lutte et se décidèrent à conclure une convention avec Philippe. Phalécos, leur chef, évacua le pays avec tous ceux qui voulurent le suivre et livra au roi de Macédoine toutes les villes de la Phocide. Philippe alors, avec méthode, procéda à leur destruction : tout le pays devint le théâtre de pillages et de sacs. Cependant, le conseil des Amphictyons se réunit : Philippe se fit accorder les deux voix qui appartenaient autrefois aux Phocidiens et réclama pour lui-même le privilège de la προμνητεία. Il était ainsi matériellement au cœur de la Grèce, maître désormais des Thermopyles et de la route de l'Attique ; moralement, il avait dans le conseil amphictyonique une situation prépondérante et privilégiée.

Tout cela finit par provoquer dans l'opinion publique, à Athènes, un brusque revirement. De la confiance excessive, on passa à l'extrême défiance. Le peuple se révolta contre ceux qui avaient fait la paix. Les ambassadeurs philippisants devinrent un objet de haine. Démosthène alors crut que le moment était venu d'engager une lutte à fond contre Eschine et de l'accuser de trahison. A la fin de l'année 345, un an à peine après la conclusion de la paix, comme Eschine se présentait pour remplir la formalité de la *reddition des comptes*, il déposa contre lui, de concert avec un certain Timarque, une γραφή παραπροσβείας, l'accusant d'avoir trahi les intérêts d'Athènes, au cours de la seconde ambassade. Eschine fit tout pour détourner le danger. Il se trouvait justement que Timarque était un citoyen de mœurs peu honorables : Eschine invoqua contre lui une vieille loi de Solon qui excluait de la tribune tout orateur ne présentant pas certaines garanties de moralité. Timarque fut condamné, frappé d'*atimie*, et son accusation abandonnée. Démosthène lui-même avoua que la punition était juste ; mais il ajouta qu'un traître était cependant plus coupable.

Il ne reprit l'accusation qu'en 343. Auparavant, il eût craint sans doute la mauvaise impression produite par l'issue de procès de Timarque. En 343, les circonstances étaient, au contraire, beaucoup plus favorables à sa cause : on voyait déjà les conséquences fâcheuses des fautes politiques commises par les Athéniens à l'instigation d'Eschine. De plus, on commençait à remettre en

question les conditions de la paix. Philocrate lui-même, l'auteur du traité de 346, l'ami d'Eschine, venait d'être convaincu par Hypéride « d'avoir reçu de l'argent et des présents des ennemis d'Athènes pour conseiller au peuple des mesures contraires à son intérêt (1) ». Afin d'échapper à la peine de mort, qui était certaine, il avait même déjà pris la fuite.

Démosthène saisit cette occasion pour revenir à la charge contre Eschine, pour le représenter comme un complice de Philocrate et lui intenter un nouveau procès. L'accusé dut comparaître devant un tribunal, présidé probablement par les Thesmothètes, pour y répondre de sa conduite au cours de la seconde ambassade. Démosthène prononça contre lui un long plaidoyer sans composition apparente, où l'ordre chronologique des événements n'est pas suivi, où tout tourne à la dialectique, qui est tout entier rempli de passion et de haine. La défense d'Eschine, aussi haineuse, est surtout un chef-d'œuvre d'habileté : il est tout entier en beaux récits, émouvants ou spirituels, destinés à piquer l'attention de l'auditoire et à le séduire. La question est sans cesse esquivée : Eschine expose par le menu des faits qui sont hors de la cause, néglige les accusations les plus graves, discute avec sérieux des assertions sans importance. Son discours est, d'ailleurs, facile à suivre et la disposition en est simple et claire : l'orateur fait l'historique des trois ambassades, et expose chronologiquement tout ce qui s'est passé depuis l'ouverture des négociations ; mais cette simplicité cache une habileté réelle, car l'accusé ne s'étend que sur ce qu'il lui était facile de justifier.

Vous savez quelle fut l'issue du procès. La fixation de la peine était laissée à l'appréciation des juges. Démosthène réclamait la *mort*, ou tout au moins l'*atimie* ; mais, soutenu par Eubule et par Phocion, Eschine fut acquitté à la majorité de trente voix. Comme les juges étaient au nombre de plusieurs centaines, c'était là une majorité très faible et qui ne saurait nous incliner à croire que le tribunal était sûr de l'innocence d'Eschine. Ce qui amena l'acquittement, ce fut la considération que Philocrate, le grand coupable, avait été frappé. Le procès contre Eschine survenant quand l'affaire de la paix se trouvait désormais réglée, il devait forcément fatiguer le public : c'est ce qui explique la défaite de Démosthène, dont nous étudierons le plaidoyer la prochaine fois.

G. C.

(1) HYPÉRIDE, *Pour Euzénippe*, 29.

Les poètes français du temps du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille : les « Trois Règnes de la Nature ».

Nous arrivons, aujourd'hui, au poème qui devait être, pour Delille, le plus important de son œuvre, celui où il a concentré tout son talent et tous ses efforts, et qui, dans sa pensée, devait représenter sa « manière » avec le plus d'éclat. En vérité, ce poème est peut-être, à mon avis, celui où Delille s'est le plus complètement trompé ; mais, enfin, c'est l'œuvre où le poète a mis le plus de travail, de diligence, de soins minutieux, c'est en quelque sorte le but de toute sa vie poétique, et, à ce titre, il convient d'étudier le produit de ce bel effort. Nous allons donc nous occuper ensemble des *Trois Règnes de la Nature*.

Je vous ferai remarquer, en commençant, que Delille, en homme à la fois audacieux et très prudent, a procédé pas à pas dans l'exécution de son grand dessein. Il a formé le projet de nous donner un tableau complet de la Nature ; il essaie, en somme, de mettre Buffon en vers. Nous avons vu qu'il avait d'abord décrit les *Jardins*, qui ne sont qu'un canton, qu'une province de l'immense Nature ; puis, dans l'*Homme des Champs*, il a étudié cette partie de la Nature que la main de l'homme a cultivée et rendue productive. Encouragé par son succès et aussi par son labeur, voici que Delille s'attelle enfin — c'est bien le mot — à son poème des *Trois Règnes*. Il va décrire et faire défiler sous nos yeux « tout ce que la Nature enserre », selon le mot de Jean-Baptiste Rousseau.

Je n'ai besoin de vous dire combien un tel sujet dépassait ses forces, — comme il dépasserait celles de tout poète, quel qu'il fût. Je sais bien qu'André Chénier, poussé par la même ambition, a tenté lui aussi, dans son *Hermès*, de nous donner un vaste poème universel ; mais n'oublions pas que ce qui a fait le grand succès de l'*Hermès* au dix-neuvième siècle, et particu-

lièrement auprès des romantiques, c'est qu'il est resté inachevé. Chénier a traité sans doute les parties les plus éclatantes, mais nous ignorons ce qu'aurait été l'ensemble. Nous pouvons, pour la même raison, croire que les *Pensées* de Pascal seraient trouvées moins belles si l'ouvrage avait été parachevé : ce qui nous attire vers elles, c'est précisément leur état de ruines, d'*opera interrupta*. Pour Chénier, le doute n'est pas possible, car nous possédons son plan, et il y a çà et là de terribles passages, où le poète n'aurait certainement pas pu lutter victorieusement contre certaines difficultés techniques. Très brillants sont les morceaux qu'il a composés ; — mais pour les autres, il eût sans doute fait, j'en ai bien peur, quelque chose d'analogue aux passages les plus prosaïques de son œuvre.

Quant à Lucrèce, il a fini, lui, son *De Natura Rerum* : mais dites-moi, je vous prie, quelles sont les parties du poème les plus lues et les mieux goûtées ? Ce sont celles où Lucrèce développe magnifiquement les thèmes les plus brillants et les moins scientifiques.

Eh ! bien, Delille a eu, lui aussi, le malheur de finir son poème des *Trois Règles* : nous ne pouvons assurément pas le lui reprocher ; mais, d'ores et déjà, nous nous attendons à trouver dans son œuvre une petite collection de passages à effet, éclatants et agréablement présentés, à côté d'autres, plus nombreux, qui sont assez peu réussis.

Les *Trois Règles de la Nature* comprennent huit chants.

Dans le premier, le poète décrit la lumière et le feu : d'où, soleil, feu de Prométhée, feu céleste, tonnerre, éclairs, foudre, et, — ce qui ne saurait se rencontrer chez Lucrèce, — électricité.

Dans le deuxième chant, Delille fait la description de l'air, des vents, de leur rigueur, de leurs ravages ; et, à ce sujet, il nous montre les vents, agents de contagion, d'où épisode de la peste de Marseille.

Dans le troisième, il chante l'eau, sa nature, ses bienfaits, ses inconvénients ; les inondations y tiennent une grande place ; puis viennent les eaux minérales, la vapeur, la glace, la neige, et, naturellement, le Mont Saint-Bernard et tout ce qui s'y rattache.

Au quatrième chant, nous contemplons la terre : son aspect ; ses productions ; les cristaux, les porcelaines ; puis la géologie, les révolutions du globe, où Delille s'inspire évidemment de Buffon.

La suite de la description de la terre remplit le chant V : minéraux, métaux, mines sont successivement dépeints ; la fin est

réservée au récit des souffrances de gens réfugiés dans une caverne.

Au sixième chant, les plantes : sève, greffe ; beauté des plantes ; éloge de Linné ; mariage des plantes et des fleurs ; plantes utiles à l'homme ; café ; vin ; cidre ; et, enfin, ... Christophe Colomb : l'Amérique fut, en effet, annoncée au grand navigateur par des plantes apportées par les flots.

Les animaux paraissent au chant VII : le poète décrit d'abord les plus intelligents : éléphants, castors, abeilles, fourmis ; puis les araignées, les vers à soie, les serpents, les crustacés, les insectes, qu'il a gardés pour la fin à cause de la variété de leurs couleurs et de leurs formes.

Au huitième et dernier chant, les animaux sont envisagés dans leurs mœurs, leur instinct, leur intelligence ; description du cygne, du cheval, de l'oiseau, du chien ; considérations sur la puissance de l'homme et son ascendant sur tous les êtres qui respirent.

En somme, le plan général de l'ouvrage est bon : Delille est sans cesse soutenu par son modèle, Buffon, qu'il ne s'astreint pas à suivre rigoureusement, mais dont il a pu admirer le merveilleux talent d'ordonnateur et d'architecte.

Je n'ai pas l'intention d'insister longuement sur le poème des *Trois Règnes* ; je vous signalerai simplement, dans une revue rapide, les passages les plus frappants par leurs qualités aussi bien que par leurs défauts.

Le premier chant débute par une invocation au génie de la Nature ; Delille rend surtout hommage, au début de son œuvre, au savant qui lui en a inspiré le projet, M. Darcet, de l'Académie des sciences et de l'Institut :

« Il m'avait entendu lire, dit Delille dans un Discours préliminaire, la description d'un cabinet d'histoire naturelle, qui termine le troisième chant des *Géorgiques françaises*. Après m'avoir assuré qu'il n'avait trouvé aucune erreur dans cette description, il m'invita à faire un grand tableau de cette esquisse, en chantant les quatre éléments et les trois règnes de la nature. »

Delille paie donc un juste tribut de reconnaissance au savant qui lui a donné le courage d'exécuter son œuvre. J'avoue que j'aimerais mieux voir Delille saluer respectueusement Buffon, en abordant son sujet, que Darcet ; il est vrai que Delille, dans la suite, ne lui a pas ménagé les éloges.

Le poème des *Trois Règnes* n'est pas précédé d'une Préface, comme les *Jardins* et l'*Homme des Champs*. La vraie Préface de

cette œuvre est au chant VII ; c'est ainsi que, dans les comédies athéniennes, la parabase, qui occupait le milieu de l'œuvre, était cependant une véritable préface, où le poète expliquait ses idées et ses intentions.

Écoutez donc le poète des *Trois Règles* nous exposer ses dessein, à la fin de son œuvre, quoique la chose paraisse assez extraordinaire :

Pour expliquer ces faits, les sages de nos jours
D'un système nouveau nous offrent le secours :
Osons de l'art des vers lui prêter le langage,
Et parsemer de fleurs la route où je m'engage.
Toujours, pour éclairer et charmer l'univers,
La raison emprunta le prestige des vers ;
Toujours la poésie habilla la sagesse :
Les faux dieux ont péri, détrônés par Lucrèce ;
Le modeste Virgile aux superbes Romains
Recommande le soc, ennobli par ses mains ;
Bolingbroke dans Pope admira son système,
Et le dogme embelli rendit grâce au poème ;
Horace donne en vers les préceptes des mœurs,
Et Despréaux rima contre les plats rimeurs.
De ces maîtres fameux osons suivre les traces :
Le bon sens fait, sans honte, un sacrifice aux grâces.

Delille prètera donc aux choses scientifiques le langage des vers. Dans le premier chant, il décrit l'électricité avec beaucoup d'art et d'ingéniosité :

Mais c'est peu que nos arts règnent en souverains
Sur ces terrestres feux que gouvernent nos mains ;
Le feu des dieux lui-même a connu leur puissance,
Et la foudre à nos pieds vient mourir en silence.
Qu'on ne me vante plus ce mortel dont le sein,
Sous le bec d'un vautour, expia son larcin ;
Ni ce folâtre Amour, au maître de la terre,
De sa main enfantine, enlevant le tonnerre.
D'un prodige réel emblème fabuleux,
Ici le vrai lui-même est plus miraculeux.
Dans le temple des arts, asile où la Science
Fait auprès du Génie asseoir l'Expérience,
Avançons : contemplons comment un art mortel
Ravit aux dieux la foudre et ses flèches au ciel ;
Du coussin échauffé par le verre qui roule,
La matière éthérée en longs ruisseaux s'écoule ;
Le conducteur, empreint de ces légers courants,
Au cylindre enflammé fait passer ces torrents ;
Soudain, de tous les points au loin rejaillissante,
Éclate et resplendit la flamme éblouissante.

Toute cette description est évidemment très habile ; mais elle

sent trop l'effort. J'en dirai autant de la bouteille de Leyde, qui vient ensuite :

Tantôt, dans un cristal, de minces feuillets d'or,
Tout à coup animés, semblent prendre l'essor ;
Attirés, repoussés, s'approchent, se retirent :
Dans l'abri transparent, tantôt nos yeux admirent
Ces papiers bondissants, pleins d'un feu passager,
Des nymphes, des sylvains simulacres légers... etc.

Dans ces peintures, qui nous fatiguent par leur exactitude, Delille se montre à nous comme un véritable poète alexandrin, qui cherche à rivaliser de précision avec le manuel scientifique.

Je ne puis quitter ce premier chant, sans vous lire la page de poésie domestique et bourgeoise que Delille consacre au « coin du feu ».

C'est là un thème cher à Delille, qui l'a développé cinq ou six fois dans son œuvre :

Suis-je seul ? Je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu ;
J'agace mes tisons ; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu le savant édifice.
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en pétillant des milliers d'étincelles.
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons ;
Que m'importent du Nord les fougueux tourbillons ?
La neige, les frimas, qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre :
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent !
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protège,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige !
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.

Delille refait ici, à sa manière, le *Suave mari magno* de Lucrèce ; évidemment le ton n'a rien de sublime, mais le tableau est en somme très joli et très délicatement tracé.

Au chant II, Delille, parlant de la nature et de la pesanteur de l'air, rend à son compatriote Pascal un hommage ému :

Qui de la gravité nous enseigne la loi ?
C'est toi, Torricelli ; divin Pascal, c'est toi.
Salut, champs paternels ! Salut, fière montagne
D'où se déploie au loin cette riche Limagne,
Où d'un sang que chérit mon pays et le sien
Une goutte sacrée a passé dans le mien !

Pour la première fois, quand je gravis ta cime,
 Plein de son souvenir, plein de son nom sublime,
 Je ne voyais que lui ; en vain, sous de beaux cieux
 S'étendaient à tes pieds des champs délicieux.
 Je me disais : ici Pascal, dans son audace,
 Des colonnes de l'air osa peser la masse ;
 Mais, hélas ! de cet air ignoré si longtemps,
 L'illustre infortuné jouira peu d'instant ;
 La mort l'enlève au monde au printemps de son âge.
 Cependant l'Eternel veut qu'en son noble ouvrage
 Il adore sa main ; ô regrets superflus !
 Il vient, jette un coup d'œil, voit, admire, et n'est plus !

Je vous fais grâce de la fin, qui est pompeuse et ridicule ; mais je remercie Delille de m'avoir permis d'arrêter ma citation sur un beau vers, à la fois plein de sens et de mouvement.

Je n'insiste pas sur l'épisode de la peste de Marseille ; je me contente de vous y renvoyer, car je ne voudrais pas m'éterniser sur Delille.

Voici, cependant, la fin du deuxième chant : elle vaut d'être citée, parce qu'elle est ingénieuse et agréable. Il s'agit de l'épinette ou du piano, à propos de l'air considéré comme élément musical :

Vainqueurs mélodieux des antiques merveilles,
 Quels accents, tout à coup, ont frappé mes oreilles !
 J'entends, je reconnais ces chefs-d'œuvre de l'art,
 Trésors de l'harmonie et la gloire d'Erard.
 De l'instrument sonore animant les organes,
 L'artiste a préludé : loin d'ici, loin, profanes !
 De l'inspiration les sublimes transports
 Echauffent son génie et dictent ses accords :
 Sous ses rapides mains le sentiment voyage ;
 Chaque touche a sa voix, chaque fil son langage ;
 Il monte, il redescend sur l'échelle des tons,
 Et forme sans désordre un dédale de sons.
 Quelle variété ! que de force et de grâce !
 Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace :
 Tel au gré de son souffle, ou terrible, ou flatteur,
 Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.

Il y a, dans ce dernier vers, quelque chose de spirituel et de souriant, que j'ai tenu à vous signaler : nous en trouverons d'autres encore de ce genre, et il est bon de les noter au passage, parce qu'ils nous rendent plus indulgents pour les défauts du poète.

Je ne vous lirai pas les inondations, au troisième chant : ces vers étaient familiers à nos pères, qui les trouvaient dans toutes les anthologies. Je vous y renvoie.

Au chant IV, Delille nous dépeint les cristaux et les porcelaines avec une virtuosité agréable et pénétrante; voici les glaces :

Vous vous levez : soudain, par un charme secret,
Ces glaces à vos yeux ont doublé chaque objet;
Vous y reconnaissez, quelle surprise extrême!
Vos vases, vos tapis, vos tableaux et vous-même.
A ce portrait frappant vous avez hésité
Entre l'objet réel et l'objet imité;
Et, sans se détourner, Eglé voit derrière elle
Son amant enchanté s'écrier : « Qu'elle est belle ! »
Quel prestige produit ces traits inattendus ?
Le mercure et l'étain, l'un sur l'autre étendus,
Recueillent les rayons surpris à leur passage,
Et des traits réfléchis vous présentent l'image.

Longtemps, chef-d'œuvre obscur d'un travail clandestin,
Ce rocher précieux ignore son destin;
Mais l'homme s'en empare, et, de sa nuit profonde,
Il sort pur comme l'air, transparent comme l'onde.
D'industrielles mains l'ont poli lentement;
Enfin de votre luxe admirable ornement,
Vases éblouissants, candélabres superbes,
Qui du jour réfléchi lancent au loin les gerbes,
Leurs prismes des palais décorent le séjour,
Prodiguent à la nuit la lumière du jour,
Et des jeunes beautés éclairant les conquêtes,
Sont l'astre des salons et le soleil des fêtes.

Que d'efforts, habilement, mais inutilement dépensés ! — « La difficulté vaincue, c'est la dixième Muse », a dit M.-J. Chénier. Oui, mais ce n'est pas une raison pour soutenir qu'elle vaut, toute seule, les neuf autres ensemble. Ce sont là des exercices d'apprenti-poète; ce n'est pas de la poésie. Les soldats et les athlètes antiques s'exerçaient à courir avec des semelles de plomb, pour courir d'autant mieux, débarrassés de toute entrave. Delille a le tort de nous rappeler un peu trop ces soldats, soumis à une aussi rude discipline.

Cependant, nous l'avons déjà constaté, il lui arrive, au milieu de ses efforts, de trouver des traits heureux. En voici un, que je m'en voudrais d'oublier : il s'agit de Forster, ami de Delille, qui accompagna Cook dans son second voyage autour du monde :

C'est toi qui, le premier, de son (1) cours orageux
Observas les effets, toi, l'ami courageux,
Le digne compagnon de cet homme intrépide
Pour qui dressa ma muse une humble pyramide ;

(1) Le cours de l'océan.

Brave et savant Forster ! Dans **vo**tre noble ardeur
 Plus d'une mer vous vit sonder sa profondeur,
 Interroger ses caps, ses îles, ses rivages,
 Porter nos lois, nos mœurs à des hordes sauvages.
 Hélas ! l'affreuse mort brisa de si beaux nœuds ;
 Mais l'Elysée, enfin, vous réunit tous deux.
 Là, vous vous racontez vos plaisirs et vos peines,
 Les usages, les mœurs des nations lointaines ;
 Ulysse vous écoute, et ce prince, orgueilleux
 D'avoir vu tant d'Etats, visité tant de lieux,
 En vous voyant franchir l'un et l'autre hémisphère,
 Rougit, puis se console en regardant Homère.

Ce dernier vers est délicieux : il exprime fort aisément et fort agréablement un sentiment de modestie voilée. Il y a là, vraiment, un trait d'esprit très délicat.

Je passe sur les aimants et sur les volcans. Je vous lirai seulement les vers relatifs à la grotte de Fingal, qui terminent ce quatrième chant, et que Delille ne pouvait manquer d'écrire, à une époque où l'on commençait à avoir pour Ossian un véritable engouement :

Que dis-je ? ces volcans, rapides destructeurs
 Mais quelquefois aussi hardis fabricateurs,
 Mêlent de grands travaux à d'horribles ravages.
 Osons donc, à leur tour, décrire les ouvrages
 De ce dieu qui bâtit d'un art audacieux
 Les prisons de l'enfer et les palais des cieux.
 On l'a vu, de la terre embrassant les entrailles,
 Changer le noir basalte en superbes murailles :
 Tel, aux champs de Staffa, ses étonnants travaux
 D'un palais volcanique ombragèrent les eaux.
 Le voyageur le voit : il s'arrête, il admire
 Ce chef-d'œuvre où la mer vient, gronde et se retire,
 Ces cubes entassés, ces prismes merveilleux,
 Dont Vulcain décora son fronton orgueilleux,
 Et le cintre hardi de sa pompeuse arcade,
 Et sa majestueuse et double colonnade,
 Et des brûlants débris du globe tourmenté,
 Le désordre enfantant la régularité.
 Cette grotte enchantée, et ce séjour magique,
 De Fingal, nous dit-on, fut la demeure antique.
 Là résonnait sa lyre, et ses chants solennels.
 Laissons là ces récits : dans ses vers immortels,
 Son fils lui construisit un plus superbe temple.
 Ce vaste monument que l'œil surpris contemple,
 Sorti du sein des eaux et bâti par les feux,
 Un jour, peut-être, un jour sera détruit par eux :
 Mais ceux où de Fingal la mémoire se fonde
 N'auront d'autre tombeau que les débris du monde.

Ce passage est intéressant, en ce sens que le poète a l'air de s'y dédommager, avec une sorte d'orgueil d'homme de lettres, de l'obligation où il se trouve de traiter des sujets purement scientifiques.

Delille ne perd pas une seule occasion de glorifier l'homme de lettres et de le proclamer supérieur au savant ; c'est pour lui une espèce de revanche, et j'ai tenu à vous montrer cette particularité curieuse à propos de Fingal et d'Ossian. Nous aurons l'occasion de faire, plusieurs fois, des remarques analogues chez Delille.

Dans ma prochaine leçon, je terminerai l'examen des *Trois Règnes de la Nature* et j'aborderai l'étude du poème de la *Conversation*.

A. C.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

« Le Menteur » et la « Suite du Menteur ».

Nous avons étudié, jusqu'ici, la période triomphante de la carrière dramatique de Pierre Corneille. Nous avons examiné de près tous ces brillants chefs-d'œuvre qui se succèdent de 1636 à 1643, du *Cid* à *Polyeucte*.

Après *Polyeucte*, Corneille pouvait se vanter d'avoir montré aux plus exigeants ce qu'il savait faire. Ce sujet éminemment tragique, emprunté à la *Vie des Saints*, avait été par Corneille merveilleusement adapté au théâtre profane : le poète nous avait donné une tragédie à la fois simple et grande, avec des personnages qui n'étaient ni des rois ni des princes du sang. Les héros de sa pièce sont presque des bourgeois, et pourtant *Polyeucte* nous émeut bien plus profondément qu'Auguste lui-même, le maître du monde. *Polyeucte* avait obtenu un grand succès : on pouvait croire que le poète allait persévérer dans cette voie, si brillamment inaugurée. Or, le public déçu vit représenter sous le nom de Pierre Corneille, non une tragédie, mais la comédie du *Menteur*.

Ici, l'on va m'adresser un reproche ; ceux d'entre vous qui ont présent à la mémoire l'ordre des pièces de Corneille, me diront que *Le Menteur* ne doit venir qu'après la tragédie de *Pompée*, que l'on place généralement entre *Polyeucte* et *Le Menteur*. — Oui, mais n'oublions pas que l'on ne connaît ni la date exacte du *Menteur* ni celle de *Pompée*. M. Marty-Laveaux, au tome IV de sa grande édition, nous donne les dates de 1641 pour *Pompée* et de 1642 pour *Le Menteur* ; puis, dans un autre volume, à la suite de recherches nouvelles, il place ces deux pièces en 1644. Tout ce que l'on sait, c'est que *Pompée* et *Le Menteur* ont été joués pendant le même hiver, en 1643-1644, au théâtre du Marais ; dans quel ordre, on l'ignore. Dans les éditions de 1682 et de 1692, *Le Menteur* est placé entre *Polyeucte* et *Pompée*. Nous n'avons pas de raison pour intervertir cet ordre : *Le Menteur* est une très belle pièce,

qu'il est naturel d'étudier immédiatement après les chefs-d'œuvre ; *Pompée* est, au contraire, une pièce de décadence : réservons-la donc pour la joindre aux autres pièces qui commencent à marquer le déclin du génie de Corneille.

Nous avons à nous demander, maintenant, pourquoi Corneille, auteur de tragédies admirables et applaudies, est revenu à ses premières amours, à la comédie, qu'il avait abandonnée après *l'Illusion comique*. Comment s'explique cette évolution, et quel effet a-t-elle produit sur les contemporains ?

Je vous ai déjà dit que Corneille est, avant tout, amoureux du changement : il n'est pas l'*homo unius libri* ; il n'est pas tout d'une pièce, comme ses héros privilégiés. Esprit mobile, inquiet, avide de succès et de profit, il croit que « la variété est tout le secret de plaire ». Nous l'avons vu passer successivement de la comédie au drame, du drame à la tragédie, de l'Espagne à Rome, de Rome au christianisme. Nous sommes donc autorisés à croire que, s'il revient à la comédie, c'est par calcul, c'est pour plaire au public.

Voici, du reste, ce que Corneille lui-même nous déclare dans *l'Épître* qu'il a placée en tête du *Menteur* : « J'ai fait *Le Menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup de personnes, qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement, et, après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servit qu'à les divertir. »

Donc, point de doute : si Corneille a renoncé, un instant, à composer des tragédies, c'est qu'on lui a exprimé le désir de le voir s'occuper à des pièces plus gaies et plus reposantes. Les chefs de troupe, en effet, veulent des comédies : ils consentent bien à accepter, de temps à autre, des pièces qui font pleurer ; mais ils savent que le public aime mieux de bonnes farces et même des tabarinades. Les tragédies peuvent convenir à la haute société, élégante et fastueuse, qui se rend au théâtre moins pour voir que pour être vue, comme dit Ovide en parlant des femmes coquettes,

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsae.

Mais le gros public, celui des places à quinze sols, celui-là veut des comédies. Aussi, dit Corneille, « étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude ». Voilà comment, pour parler comme au *xvii^e* siècle, Corneille avait été conduit à délaisser *Thalie* pour courtiser *Melpomène*.

De 1635 à 1644, les auteurs de comédies ne manquent pas, et

Corneille a beaucoup de rivaux. Le plus célèbre est Rotrou, sorte de Hardy à la veine féconde, mais plus polie. Rotrou a fait jouer, durant cette période, ses comédies de *Clorinde* (1635) ; *La Belle Alphrède* (1636) ; *Les Deux Sosies* (1636-1637) ; *Les Captifs* (1638) (ces deux dernières imitées de Plaute) ; *Clarice ou l'Amour constant* (1641) ; *La Sœur* (1643). *La Belle Alphrède* et *Clarice* sont écrites en alexandrins. Naturellement, ces comédies sont, pour la plupart, des pièces romanesques, où l'on ne trouve que pirates, duels, gens déguisés et reconnaissances.

Corneille, auteur de *Mélite* et de *La Veuve*, avait pu épurer le théâtre comique ; mais il ne l'avait pas transformé. Une seule pièce est à signaler avant *Le Menteur*, en dehors et au-dessus des comédies de Rotrou : ce sont *Les Visionnaires* de Desmarets de Saint-Sorlin. Cette comédie, très curieuse, fut jouée en 1637 avec beaucoup de succès. On dit que le cardinal de Richelieu a collaboré à cette pièce ; si le fait est exact, il est tout à l'honneur du cardinal. La pièce mérite de nous arrêter, parce qu'elle procède de *l'Illusion comique* de Corneille, et aussi parce qu'elle a inspiré certains traits des *Femmes savantes* de Molière.

Les personnages sont les suivants : Artabaze, capitaine, qui se vante d'avoir arrêté le soleil, et qui rappelle *Matamore* de *l'Illusion comique* ; Amidor, poète extravagant ; Philidan, amoureux en idée, grand lecteur de romans ; Phalante, riche imaginaire ; Alcidon, père imbécile, qui voudrait marier ses trois filles : Mélise,oureuse d'Alexandre le Grand ; Hespérie, le prototype de Bélise, qui croit que chacun est épris d'elle ; Sestiane, amoureuse elle aussi, mais amoureuse de la Comédie seulement. Enfin, dernier personnage, Lysandre, parent d'Alcidon. Cela fait quatre soupirants pour trois filles. Cependant tout finit par s'arranger : il n'y aura pas de mariage. Mélise restera fidèle à Alexandre le Grand ; Hespérie, qui ne veut pas faire de mécontents et de jaloux, ne prendra pas de mari ; quant à la troisième, Sestiane, le mariage et la maternité l'effraient, et elle réserve tout son amour pour le théâtre. Filidan se console, en songeant que tout ici-bas n'est que vilenie ; Artabaze, conscient de sa supériorité, continue à se griser de fanfaronnades ; Amidor vivra d'extravagances et d'hyperboles ; et Phalante attendra toujours la mort de ses parents.

Cette pièce est assez agréable à lire, et, de plus, elle a le mérite d'être très joliment versifiée. Vous allez pouvoir en juger par quelques brèves citations. Voici, d'abord, un monologue où le capitaine Artabaze aligne ses pompeuses vantardises ; ce morceau

contient d'intéressantes allusions au système de Galilée, qui venait de faire ses découvertes quelques années auparavant :

Je suis l'amour du Ciel, et l'effroi de la Terre,
L'ennemi de la paix, le foudre de la guerre,
Des dames le désir, des maris la terreur ;
Et je traîne avec moi le carnage et l'horreur.
Le dieu Mars m'engendra d'une fière Amazone,
Et je suçai le lait d'une affreuse lionne.
On parle des travaux d'Hercule encore enfant,
Qu'il fut de deux serpents au berceau triomphant :
Mais me fut-il égal, puisque, par un caprice
Etant las de téter, j'étranglai ma nourrice ?
Ma mère, qui trouva cet acte sans raison,
Désirant me punir, me prit en trahison :
Mais, ayant en horreur les actions poltronnes,
J'exterminai dès lors toutes les Amazones.
Mon père à cet exploit se voulut opposer,
Et, parant quelques coups, pensait me maîtriser :
Mais, craignant ma valeur aux Dieux mêmes funeste,
Il alla se sauver dans la voûte céleste.
Le soleil qui voit tout, voyant que sans effort
Je dompterais le Ciel, entreprend notre accord :
De Mars en ma faveur la puissance il resserre,
Et le fait Mars du Ciel, moi celui de la terre :
Lors pour récompenser ce juste jugement,
Voyant que le soleil courrait incessamment,
J'arrêtai pour jamais sa course vagabonde,
Et le voulus placer dans le centre du monde ;
J'ordonnai qu'en repos il nous donnât le jour,
Que la Terre et les Cieux roulissent à l'entour ;
Et c'est par mon pouvoir, et par cette aventure,
Qu'en nos jours s'est changé l'ordre de la nature.
Ma seule autorité donna ce mouvement
A l'immobile corps du plus lourd élément ;
De là vint le sujet de ces grands dialogues,
Et des nouveaux avis des plus fins Astrologues.

Après Artabaze, nous entendons Amidor, le poète extravagant, disciple attardé des poètes du seizième siècle :

Que de descriptions montent en mon cerveau,
Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau !
Sus donc, représentons une fête bachique,
Un orage, un beau temps, par un vers héroïque,
Plein de mots ampoulés, d'épithètes puissants,
Et surtout, évitons les termes languissants.
Déjà de toutes parts j'entrevois les brigades
De ces dieux chèvre-pieds, et des folles Ménades,
Qui s'en vont célébrer le mystère orgien
En l'honneur immortel du Père Bromien :
Je vois ce Cuisse-né, suivi du bon Silène,
Qui du gosier exhale une vineuse haleine,

Et son âne fuyant parmi les Mimallons,
Qui, le bras enthyrsé, courent par les vallons.

Vous avez tous reconnu, ici, une parodie de Ronsard et de son école.

Je terminerai par quelques vers du rôle d'Hespérie, cette Bélise dont la beauté désespère l'Univers :

Cet amant s'est pâmé dès l'heure qu'il m'a vue ;
De quels traits, ma beauté, le Ciel t'a-t-il pourvue !
En sortant du logis, je ne puis faire un pas,
Que mes yeux, aussitôt, ne causent un trépas.
Pour moi, je ne sais plus quel conseil je dois suivre ;
Le monde va périr, si l'on me laisse vivre.
Dieux, que je suis à craindre ! Est-il rien sous les cieux
Au genre des humains plus fatal que mes yeux !
Quand je fus mise au jour, la nature, peu fine,
Pensant faire un chef-d'œuvre, avançait sa ruine.
On compterait plutôt les feuilles des forêts,
Les sablons de la mer, les épis de Cérès,
Les fleurs dont au printemps la terre se couronne,
Les glaçons de l'hiver, les raisins de l'Automne,
Et les feux qui des nuits assistent le flambeau,
Que le nombre d'amants que j'ai mis au tombeau.

Vous voyez que la comédie des *Visionnaires* méritait de nous arrêter quelques instants : c'est une véritable exception dans l'histoire du théâtre comique, et elle a droit à une place à part dans nos études.

Cependant, lorsque le public ou les chefs de troupe ont désiré une comédie vraiment digne de ce nom, ce n'est pas à Desmarets, c'est à Corneille qu'ils se sont adressés. Il est curieux de voir avec quelles précautions, je dirai presque avec quelles craintes, l'auteur applaudi du *Cid* et de *Polyeucte* est revenu au genre comique :

« Il est vrai, dit-il, que comme, alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à sa *Médée* : ainsi, quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original... »

Voilà, certes, une déclaration étrange : Corneille, le grand

Corneille, inquiet, timide, pusillanime, a besoin d'un guide ! Et ce guide, ce ne sera ni Plaute ni Térence, encore moins Aristophane : ce sera Lope de Vega, ou, plus exactement, Alarcon. A vrai dire, l'écrivain espagnol n'a pas été pour Corneille un simple guide : *Le Menteur* n'est pas une imitation libre de l'original, c'est exactement ce que nous appellerions aujourd'hui une adaptation. La donnée générale de la pièce, la marche de l'action, les personnages, sont absolument identiques dans les deux comédies. Corneille a fait le moins possible de changements. Il n'a supprimé que quelques apartés, et, à la fin de la pièce, la condition imposée au Menteur d'épouser Lucrèce sous peine de mort.

Voilà donc Corneille travaillant à sa comédie, grâce à son modèle espagnol, et hésitant à se fier à son génie propre. Il n'éprouve pas le besoin d'observer les hommes autour de lui ; il n'est pas, comme Molière, un contemplateur ; il ne cherche pas à peindre le vice en l'étudiant d'après nature. Non, il reste dans sa bibliothèque, il puise les éléments nécessaires dans des lectures variées, et c'est d'après les données fournies par d'autres qu'il bâtira sa comédie. Il ne vise pas à être original ; et, dans l'*Examen du Menteur*, en 1660, il exprime le regret qu'un si beau sujet ne lui appartienne pas en propre : « Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles pièces que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention. »

Heureusement pour Corneille, ses premiers spectateurs ne songèrent point à rechercher tout ce que l'auteur avait emprunté aux Espagnols. Rien ne rappelle l'Espagne dans cette pièce : tout se passe à Paris, le premier acte aux Tuileries, le reste à la Place Royale ; les noms sont tous français ; le récit que fait le Menteur espagnol de ses fabuleux exploits au Pérou et aux Indes se retrouve dans le rôle de Dorante, chez Corneille, mais c'est l'Allemagne, non les Indes qui ont été le théâtre de ses hauts faits. Dès lors, le public de 1644 put considérer *Le Menteur* comme une œuvre originale et Corneille comme l'initiateur d'un genre nouveau.

La marche de l'action, dans *Le Menteur*, est toute simple et naturelle. Nous avons affaire à six personnages essentiels : deux jeunes gens, Dorante et Alcippe ; deux jeunes filles, Lucrèce et Clarice ; — un père, Géronte ; — un valet, Cliton.

Dorante, jeune homme aimable, beau cavalier, étourdi et léger, venu de Poitiers à Paris, cherche à « se faire un visage à la mode » et à plaire « au pays du beau monde et des galanteries »,

en accumulant mensonge sur mensonge. Après dix mensonges énormes, mais agréablement contés, il se trouve contraint d'épouser Lucrèce, qu'il n'aime guère. Le dénouement, il faut le reconnaître, est très faible. Le fil de l'intrigue, par trop ténu, risque de se casser à tout instant : tout repose sur une erreur de nom. Dorante prend Clarice pour Lucrèce jusqu'au cinquième acte. Le poète a eu soin de séparer ces jeunes filles, pendant quatre actes, et il lui suffit, à la fin, de les faire paraître ensemble devant Dorante, pour que celui-ci soit confondu. Ce sont, d'ailleurs, des personnes sottes, légères et assez indifférentes.

Pourtant *Le Menteur* est une pièce qu'on voit encore jouer avec plaisir. C'est que les situations des personnages y sont souvent fort intéressantes : l'auteur, — ou, si vous aimez mieux, — le Menteur a de terribles problèmes à résoudre, et nous nous demandons, chaque fois, comment il va bien se tirer d'affaire.

Examinons ce qu'est, au juste, le caractère de Dorante. Dorante est un jeune blondin, un provincial gai et alerte, qui veut, à tout prix, passer pour un parisien. Il est léger, bon enfant, brave et séduisant. On peut trouver toutefois qu'il se laisse marier un peu trop facilement. Il a un défaut, ou, si l'on veut, un vice : il est menteur. Mais que sont ses mensonges ? Dorante est-il un hableur, un vantard inoffensif, ou bien un vrai menteur, un lâche calculateur, qui porte des coups dans l'ombre ?

Les mensonges de Dorante sont de deux sortes : les uns sont des mensonges joyeux : par exemple, le récit de la fête donnée sur l'eau, le récit de la mort d'Alcippe et sa résurrection grâce à la merveilleuse « poudre de sympathie » ; l'étalage que fait Dorante de ses connaissances linguistiques. — Les autres sont des mensonges pernicieux : ce sont ceux dont Géronte peut, à bon droit, s'indigner.

Ainsi Dorante est amusant, mais n'est pas sympathique, bien que Corneille ne soit pas plus sévère pour lui que Molière ne l'est pour Scapin. Quant aux autres caractères, ils ne sont même pas esquissés.

Peut-on dire que *Le Menteur* est une comédie de caractère ? — Non, répondait Fontenelle. — Oui, dirons-nous, mais en faisant quelques réserves. C'est une comédie de caractère, comme on pouvait en écrire en 1644. Corneille s'est élevé bien au-dessus de Rotrou, de Desmarets et des autres poètes comiques contemporains. Molière désormais pourra venir : il n'aura pas tout à créer.

D'ailleurs, *Le Menteur* vaut surtout par les détails et par le style. Les narrations de Dorante sont d'une vivacité vraiment

délicieuse; voyez-le, par exemple, lorsqu'il essaie de faire croire à son père qu'il a été forcé de se marier à Poitiers :

Un soir que je venais de monter en sa chambre
(Ce fut, il m'en souvient, le second de septembre,
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),
Ce soir même son père en ville avait soupé;
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue,...

Vous connaissez tous ce célèbre récit, alerte, plein d'une verve et d'une bonne grâce qui entraînent. Vous connaissez aussi les reproches de Géronte à son fils :

O vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !... etc...

Vous savez que ce fut là la première idée du discours de Don Louis dans le *Don Juan* de Molière, et c'est avec quelque raison que l'on a pu dire que Molière devait au *Menteur* la révélation de son génie. Corneille n'a songé qu'à plaire, il y a parfaitement réussi, et Molière n'a pu qu'être charmé par la conversation spirituelle et enjouée des personnages du *Menteur*.

*
**

La pièce de Corneille eut un tel succès, qu'il s'empressa de faire représenter aussitôt la *Suite du Menteur*. Je ne voudrais pas faire de jeu de mots; mais Corneille, je puis le dire, montra bien par là qu'il n'avait pas « l'esprit de suite » : cette pièce est bien inférieure à la précédente; elle est essentiellement romanesque. Dorante ne ment plus : au lieu d'épouser Lucrèce, il s'est enfui avec la dot qu'on lui avait comptée; il a mené joyeuse vie en Italie, tandis que Lucrèce, ne le voyant point reparaitre, a épousé Géronte, le vieux Géronte en personne. Le bonhomme Géronte est mort deux mois après et voici maintenant Dorante, à Lyon. On le jette en prison pour un meurtre dont il n'est point l'auteur. Il connaît le coupable, Cléandre, mais il ment, par héroïsme, cette fois, et laisse durer l'erreur dont il est victime. Mélisse, sœur de Cléandre, est touchée de la belle conduite de Dorante, s'éprend d'amour pour lui, et vient le voir dans sa prison. Dorante

devient libre sur la caution de son ami Philiste, et finit par épouser Mélisse.

Les derniers actes de la pièce sont déçus et languissants, et Corneille constate lui-même que « l'effet de cette comédie n'a pas été si avantageux que celui de la précédente ».

Aussi Corneille va, maintenant, laisser le champ libre aux auteurs purement comiques. Scarron fera jouer avec succès au Marais, en 1645, son *Jodelet ou le maître valet*. Quant à Corneille, il revient à la tragédie avec *Pompée*; mais l'ère des chefs-d'œuvre est passée, et nous allons maintenant voir poindre la décadence.

A. C.

Bibliographie.

Ferdinand Brunot, professeur d'histoire de la langue française à l'Université de Paris, HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE DES ORIGINES A 1900. — TOME I, *De l'époque latine à la Renaissance*, 1 vol. in-8°, xxviii-547 pages, A. Colin, 1905.

« Voici que je publie un livre d'ensemble, et ce livre porte le titre fallacieux d'*Histoire de la langue française*. S'appelât-il, comme je l'aurais voulu, *Ébauche d'une histoire de la langue française*, que ceux même qui savent les difficultés de la tâche viendraient y chercher ce qu'il ne peut pas contenir. En effet, outre que je ne prétends point savoir ce que tout le monde ignore, j'avoue même ne point savoir, à moi seul, ce que savent tant de spécialistes réunis et, si je le savais, je n'aurais pu le mettre dans mon livre. »

Ainsi parle M. Brunot dans la préface de son *Histoire de la langue française*. M. Brunot est trop modeste et ne se rend pas assez justice. S'il n'a pas tout mis dans son livre, c'est précisément parce qu'il a su choisir ce qu'il y fallait mettre, et le mérite n'est pas petit. S'il ne sait pas ce que savent tant de spécialistes réunis, il a eu l'art d'utiliser leurs travaux, d'indiquer les résultats les plus importants et les plus sûrs de leurs études, de les faire connaître à ceux qui voudront s'aider d'eux pour poursuivre les mêmes recherches ou pour tenter des recherches voisines ; et ce travail de vulgarisateur, d'érudit, « d'indicateur » des travaux et des sources, ne l'a nullement empêché de posséder sa science personnelle ni de fournir sa part originale, — sa part considérable, au labour commun. Enfin le titre de son livre n'est nullement trompeur : il y a là plus qu'une ébauche ; il y a bien une véritable histoire, incomplète sans doute, imparfaite peut-être, mais incomplète et imparfaite comme le sont les œuvres scientifiques les plus achevées, — puisque les forces humaines ont des limites et que la science progresse tous les jours.

« Si mon livre peut servir pendant quelques années de point de départ à des études qui ne feront que progresser et renouveleront la science, fût-il ensuite condamné et abandonné, tout sera bien. » Ces paroles, elles aussi, sont trop timides. C'est pendant de longues années qu'un tel livre servira de point de départ ; et, dans longtemps, bien longtemps, s'il se trouve quelqu'un pour tenter de le refaire, encore restera-t-il comme un monument et servira-t-il de modèle.

Les maîtres en ces matières peuvent seuls critiquer ce travail d'un maître. Mon objet n'est ici que d'en indiquer le contenu, pour en faire mieux saisir la valeur.

Ce premier volume comprend toute l'histoire de la langue antérieure au xvi^e siècle. Il traite donc d'une période qui a son unité pour ainsi dire organique, qui se délimite d'elle-même et n'a pas été déterminée par une division plus ou moins factice et arbitraire. Le caractère essentiel de la langue à cette époque, c'est, en effet, que l'évolution en a été aussi spontanée qu'il est possible : dominée qu'elle était et régie par des lois, non par des volontés, par des influences inconscientes et générales, non par des influences réfléchies et individuelles. Aussi est-ce la période chère aux grammairiens : ils y trouvent ces xii^e et xiii^e siècles, qui pour eux, sont l'apogée de l'ancien français ; ils y découvrent en lui « cette beauté linguistique dont il n'a fait depuis que déchoir. »

On comprend donc comment ce volume a son unité et, à un certain point de vue, son intérêt capital.

Il se compose de trois livres. Dans le premier, *Latin et Roman*, M. Brunot étudie les caractères et l'évolution du latin parlé et en particulier du latin parlé en Gaule : sa phonétique, sa morphologie, sa syntaxe, son vocabulaire.

Dans le second, *L'ancien Français*, un premier groupe de chapitres, parallèles aux chapitres du premier livre, exposent la phonétique, la morphologie, la syntaxe, le vocabulaire du langage que nos pères ont parlé du vii^e au xii^e siècle : ces divisions symétriques favorisent les comparaisons et font très nettement saisir l'évolution de l'idiome. Une seconde partie dessine la carte géographique des dialectes, mais surtout étudie tout spécialement, — et pour ainsi dire avec tendresse — les caractères, les mérites, la diffusion du français du xiii^e siècle.

Enfin le troisième livre, *Le moyen Français*, est consacré à la langue des xiv^e et xv^e siècles. Au point de vue de la langue, comme à d'autres, ce sont des âges de transition : aussi M. Brunot, après avoir montré ce qu'y devient le français des périodes antérieures, met-il en lumière ce qui s'y manifeste déjà de nouveau. Orthographe, vocabulaire, syntaxe, toute la langue, du xiii^e au xv^e siècle, subit de plus en plus l'influence du latin écrit, du latin des savants et des livres ; et, peu à peu, on pressent une ère nouvelle, on voit la littérature — littérature latine lue et admirée, littérature française écrite par ceux qui lisent et admirent la littérature latine, — exercer son influence sur la langue elle-même.

Ce n'est pas sans une espèce de regret que M. Brunot fait ces constatations : l'idiome du ^{xiii}e siècle, à ses yeux, était si parfait ! Mais c'est un historien, et il sait qu'un historien ne récrimine pas. Il annonce donc qu'il changera désormais de méthode, usant de procédés nouveaux pour s'adapter à son nouveau sujet.

Que ce second volume ne se fasse point attendre trop longtemps : on a l'impatience de lire tout entière la première *Histoire de la langue française* qui soit vraiment digne de ce nom et de la grande promesse qu'il contient en lui.

G. MICHAUT.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE POITIERS

Philosophie.

Licence.

La volonté peut-elle se ramener au désir ?

Enseignement primaire.

La culture esthétique à l'école primaire.

Grammaire.

L'impératif dans les langues classiques.

Métrique.

L'hexamètre de Lucrèce.

Version grecque.

Plutarque, *Vies parallèles* : Périclès, VII, § 1.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES.

Version.

Milton, *Comus*, vers 1-45.

Thème.

Montesquieu : *Lettres persanes*, XXIV, jusqu'à : « Ce que je dis de ce prince... » ; — ou Daudet, *Première Pièce*, jusqu'à : « Oui, je regrettais Paris. » (Nouvelle Bibliothèque littéraire à 10 cent., n° 237.)

Dissertation anglaise.

Agrégation, Certificat, Licence.

Explain the difference between Wit and Humour.

Dissertation française.

I. Déterminer ce qu'il y a de personnel et d'original dans les *Sonnets* de Sir Philip Sidney.

II. Discuter cette pensée de Pascal : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! »

Licence ès lettres avec mention « allemand ».

Composition allemande.

Lessing, dans la 22^e soirée de sa *Dramaturgie*, invective contre le dédain qui pèse sur les poètes en Allemagne, et relève la considération dont ils jouissent en France.

Brentano, dans la nouvelle intitulée : « Geschichte vom braven Kasperl und dem schönen Annerl », introduit un personnage qui rougit de se dire écrivain (Schriftsteller) en Allemagne, quand en France l'appellation d'homme de lettres entraîne le respect.

Comparer les deux passages et en tirer la conclusion qui convient.

Certificat d'aptitude.*Composition allemande.*

Lettre à un jeune homme ou à une jeune fille qui se destine à l'enseignement, sur la préparation qu'exige sa profession.

Histoire et géographie.*Leçons faites par les candidats.**Licence.*

La politique coloniale de la Constituante.

La politique extérieure de Charles-Quint.

Le parti républicain en France (1815-1870).

L'Océan Atlantique.

L'Asie occidentale.

Agrégation.

La vie religieuse à Athènes au v^e siècle.

L'Eglise à l'avènement de Grégoire VII.

Le gouvernement en France de 1789 à 1800.

L'éducation à Athènes et à Sparte.

L'Italie de 1789 à 1815.

La religion grecque.

La colonisation grecque.

La Gaule mérovingienne : institutions politiques, sociales, économiques (3 leçons).

Les pénéplaines.

Travaux écrits de licence.

Le gouvernement en France au xvi^e siècle.

Le gouvernement en France de 1789 à 1800.

Frédéric II.

Catherine II.

Mirabeau.

La Prusse de 1789 à 1840.

L'Autriche de 1792 à 1866.

L'art en France au xviii^e siècle.

L'Angleterre au xviii^e siècle.

Les rapports de l'Eglise et de l'État en France (1815-1870).

Les finances françaises au xviii^e siècle.

Le Massif central français.

Composition française.

Licence.

Discuter cette opinion de Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, II^e partie, livre I, chap. III) : « Nous sommes persuadé que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. »

Professorat des écoles normales et inspection primaire.

Les confidences que nous ont faites les écrivains français sur leurs mœurs et leurs goûts personnels donnent-elles tort ou raison à ce mot de Pascal : « Le moi est haïssable » ?

Dissertation latine.

Demonstrabitur recte de se Titum Livium esse professum :
Vetusta scribenti antiquus fit animus.

Version latine.

Ovide, *Fastes*, lib. I, v. 591 : « *Perleque dispositas...* », jusqu'à 607 : « *Respiciet Titan* ».

Thème latin.

Fénelon, *Lettre à l'Académie*, VIII, depuis : « Si un homme éclairé s'appliquait à écrire sur les règles de l'histoire... », jusqu'à : « Salluste a écrit... »

Thème grec.

La Bruyère, *De l'Homme*, 67, depuis : « Les hommes parlent de manière... », jusqu'à : « De même, une bonne tête... »

Histoire moderne.

Louis XVI et les Etats généraux.

Géographie.

Relief de l'Afrique septentrionale.

Histoire ancienne.

1. Tracer le tableau d'une assemblée du peuple à Athènes.
2. La dictature de Sylla.
3. Le gouvernement des Sévère dans l'Empire romain.

Moyen Age.

1. Théodoric le Grand.
2. L'œuvre des Ottonides en Allemagne.
3. La renaissance artistique et littéraire au temps des quatre premiers Valois.

Licence philosophie.

L'idée du moi.

Enseignement primaire.

Rôle et valeur de l'émulation dans l'éducation.

Grammaire.

L'adjectif en grec et en latin : morphologie et syntaxe.

Métrie.

L'hiatus en grec, en latin et en français.

Version grecque.

Aristophane, *Les Nuées*, v. 575 à 594.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES.**Version.**

Dickens : *A Christmas Carol*, stave III, depuis : « The house fronts Looked black enough... », jusqu'à : « The Grocers. »

Thème.

Gérard de Nerval, *La Main enchantée*, depuis : « Dans une des maisons composant la place Dauphine... », jusqu'à : « ... pour l'achever de peindre. »

Dissertation anglaise.

I. Le lyrisme dans Gray et dans Shelley (*Licence*).

II. Commenter par écrit le chœur final d'*Hellas* : « The world's great age begins anew », en expliquant la pensée du poète et les beautés du morceau.

Dissertation française.

Hellas est-il un poème dramatique ?

LICENCE AVEC MENTION « ALLEMAND ».

Littérature allemande.

La ballade en Allemagne.

Auteurs de la licence.

Goethe — Hans Sachsens poetische Sendung ; Zueignung ; Der Zauberlehrling ; Das Blümlein Wunderschoen ; Der Schatzgräber.

Critique littéraire comparée.

Laocoon (X-XV).

Wilhelm Tell — Jeanne d'Arc.

La littérature allemande du XIII^e au XIV^e siècle ; développement de la poésie — les maîtres chanteurs — la littérature au temps de la Réforme.

Dissertation française.*Licence.*

Y a-t-il incompatibilité entre la sincérité de l'émotion et l'expression de cette émotion par des réminiscences livresques ? Prendre des exemples dans les œuvres des poètes lyriques français.

Composition française.*Enseignement primaire.*

Expliquer cette pensée de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. »

Dissertation latine.

Thucydides, opus de Bello Peloponnesiaco auspicatus, se vereri profitetur ne quod fabulosum non esset injucundum videatur lectoribus ; Titus Livius contra, in historiarum ab Urbe condita procemio, ne primæ origines proximaque originibus minus præbitura voluptatis sint (Thucyd., I, 22, 4 ; T.-Liv., Præfat., 4). Cur uterque recte judicavisse existimandus sit explanabitis.

Version latine.

Sénèque, *De tranquillitate animi*, 9, §§ 4-7 : « Studiorum quoque... parietum comparantur. »

Thème latin.

Vauvenargues, *Second discours sur la gloire*, depuis : « C'aurait été une chose assez hardie... », jusqu'à : « ... comme j'aurais pu en parler à un Athénien du temps de Thémistocle et de Socrate. »

Thème grec.

Bossuet, *Histoire universelle*, 3^e partie, chap. v, depuis : « Les deux grandes républiques... », jusqu'à : « Ces deux villes ne permettaient point à la Grèce... »

Histoire moderne.

L'Angleterre et la France de 1789 à 1805.
La République Argentine.

Histoire ancienne.

1. Comparer la condition de l'esclave athénien au v^e siècle et de l'esclave romain au II^e siècle avant notre ère.
2. La lutte entre Sparte et Thèbes.
3. Le christianisme de Constantin à Julien et son rôle dans l'Empire.

Moyen Age.

1. Le gouvernement de Charles V.
2. La société féodale au XII^e siècle.
3. Le Parlement anglais au XIV^e et au XV^e siècle.

Licence philosophie.

« Les idées ne sont pas comme des figures muettes tracées sur un tableau. » (Spinoza.)

Enseignement primaire.

L'idée de justice ; comment la faire naître et la développer chez l'enfant ?

Grammaire.

La préposition en grec et en latin.

Métrie.

La règle de position.

Version grecque.

Discours d'Olanès, Hérodote, III, 80.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

Version.

Byron : *Childe Harold*, canto IV, stanzas 178, 179, 180, 183 et 184.

Thème.

La Bruyère : *Caractères*, VI, Des biens de Fortune : portrait de Phédon.

Dissertation anglaise.

Les images dans la poésie de Shelley.

Dissertation française.

Que pensez-vous du roman de Hawthorne « La Maison des Sept Pignons » ?

N. B. — Ne pas analyser le livre : dire quels sont, à votre sens, ses qualités et ses défauts.

LICENCE AVEC MENTION « ALLEMAND ».

Composition.

Comparer, au point de vue de la conception du sujet et de la forme du récit, *Lenore* de Bürger et *Der Reiter und der Bodensee* de Schwab.

CERTIFICAT D'APTITUDE.

Composition allemande.

Un éducateur a dit : « J'aime qu'un maître, au sortir de la classe, soit comme hors d'haleine, et que le repos lui soit beaucoup plus nécessaire qu'aux enfants. »

Faire, entre les causes des fatigues du maître (ou de la maîtresse) la distinction de celles qui sont légitimes d'avec celles qui doivent être évitées.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

A Corneille ⁽¹⁾

L'Académie française ne pouvait se dispenser d'apporter son hommage au pied de ce monument consacré à celui de ses membres qui est le plus assuré d'être immortel. Elle le pouvait d'autant moins qu'elle n'est pas sans lui devoir quelque réparation ; qu'elle a peut-être à se reprocher de l'avoir accueilli deux ou trois années plus tard qu'il ne fallait ; que Corneille, à sa porte, a failli attendre ; que l'Académie a quelque temps, à l'égard de Corneille, obéi un peu plus, par trop de respect, aux instigations posthumes de son illustre fondateur qu'aux ordres qu'elle doit recevoir du public lettré ; et qu'enfin, dans le tribut qu'elle apporte aujourd'hui à ce grand homme, elle ne doit pas se dissimuler qu'il entre un peu d'amende honorable.

C'est avec vénération, c'est avec amour, c'est avec piété qu'elle s'incline devant cet homme qui est devenu une des religions de la France.

Elle se dit, avec un étonnement qu'éprouvent toutes les générations successives, qui n'a fait que s'accroître à travers trois siècles, qui s'accroîtra encore, que Pierre Corneille, ce n'est pas seulement tout le théâtre français, puisque toutes les formes du poème dramatique ont été renouvelées par lui et par lui portées à leur perfection, de telle sorte que tout auteur dramatique digne de ce nom est toujours un imitateur plus ou moins conscient de

(1) Discours prononcé pour l'inauguration de la statue de Corneille sur la place du Panthéon (27 mai 1906).

l'auteur du *Cid*, du *Menteur* et de *Don Sanche* ; mais que Corneille est encore, qu'il est surtout, l'âme même de la France, « l'âme idéaliste de la France », comme a dit un des nôtres, cette âme faite d'éternelle espérance, d'héroïsme obstiné, de fierté vaillante, de raffinement même dans le sentiment de l'honneur ; et, ici, le raffinement n'est ni à blâmer, ni à railler, ni à craindre ; car le devoir, et c'est ce que celui-ci a bien compris, consiste à faire plus que son devoir.

Corneille est le premier qui ait dit, bien avant un autre, dont l'enseignement, plus mêlé, est un peu moins sûr, « qu'il faut vivre dangereusement » et que « l'homme est un être qui est fait pour se surpasser ».

Il faut vivre dangereusement. Corneille nous l'apprend par tous ses héros, qui semblent ne pouvoir vivre pleinement que dans la lutte, l'énergie hardiment déployée, la grande tâche acceptée, désirée, cherchée, inventée, si elle n'est pas, embrassée avec ivresse, si elle s'offre. Il faut vivre dangereusement, parce que le danger a créé l'humanité, parce que c'est à cause des périls qui l'environnaient que l'homme s'est comme emparé de toutes ses puissances et a tiré de lui tout ce qui y était et, en vérité, tout ce qui n'y était pas, tant il s'est élevé au-dessus de la chétive et misérable origine, d'où le grand Dessein universel avait voulu qu'il partît. Il faut vivre dangereusement, parce que c'est le danger qui, fortifiant les forts et affaiblissant les faibles, marque réellement au front les vrais élus et indique à l'humanité ceux qu'elle doit honorer, qu'elle doit imiter et qu'elle doit suivre.

Et aussi « l'homme est un être qui est fait pour se surpasser ». Le plus pur de Corneille est dans cette grande parole. C'est lui qui, plus fortement que tout autre au monde, nous a dit que la lutte contre nous-même est la condition même de notre vie et la condition même de notre bonheur vrai ; que l'indépendance est le plus grand des biens ; mais qu'il faut faire attention à ceci, que l'indépendance consiste d'abord à ne pas dépendre de soi-même ; que nous ne devons pas nous obéir ; que nous devons nous élever au-dessus de nous ; qu'il n'y a pas de plus grandes ni de plus vives jouissances que celles de la volonté, et que la volonté consiste à n'avoir plus qu'un désir, qui est de combattre le désir, et à n'avoir plus qu'une passion, qui est de maîtriser les passions.

« Être maître de soi », mot qui a perdu presque tout son sens pour avoir été trop employé et souvent par des gens qui n'étaient point pour le comprendre ; mot merveilleux pour qui le prend dans toute son étendue ; être maître de soi, ne pas permettre qu'en notre maison spirituelle ce soient nos domestiques qui

nous gouvernent : passions, désirs, ressentiments, rancunes, petites ambitions et petites vanités ; mais gouverner ce monde-là et le faire taire et régner sur tout ce qui est nous, ou prétend l'être, dans un grand silence par où se marque l'autorité du maître occupé à sa tâche et ne s'en laissant pas divertir.

« Se surpasser », c'est-à-dire, non point, comme a dit Montaigne en se jouant, prétendre faire « la poignée plus grande que le poing et la brassée plus grande que le bras » ; mais dépasser tout ce qui, en nous, nous rapetisse, dépasser tout ce qui, en nous, est ce qu'à l'ordinaire nous croyons être nous : aller jusqu'aux dernières limites de ce que nous pouvons être et de ce que nous n'imaginions pas que nous pussions devenir ; voilà ce qui est se surpasser. Se surpasser, c'est se remplir : puisque aussi bien se remplir, c'est surpasser infiniment le peu que nous sommes, quand nous n'avons pas pris conscience et pris maîtrise de toutes nos puissances.

Et c'est à cette conscience que sans cesse Corneille fait appel, et c'est cette maîtrise que sans cesse Corneille nous indique comme étant notre devoir même. Corneille a inventé la religion de la volonté. A ce titre, il fut un des esprits les plus religieux, il fut une des âmes les plus divines de l'humanité.

Le pays ne s'y est pas trompé, puisque, dans la langue qu'il parle, il a créé un mot qui fait de Corneille le synonyme même d'héroïque. « Voilà un mot cornélien ; voilà un acte cornélien », quand nous disons cela, nous proclamons familièrement, privé-ment, la gloire de Corneille plus que toutes les statues, sans vouloir en médire, plus que tous les monuments ne pourraient faire. C'est ici le plus grand honneur qu'un homme puisse atteindre : laisser son nom dans la langue de son pays avec une signification telle, que ce qu'il y a de plus élevé et de meilleur dans l'âme humaine ne se puisse exprimer que par ce mot.

Qu'il ait sa statue, cependant ; car il n'est qu'excellent que, pour un tel homme, se multiplient les différentes formes d'hommage et les différentes formes de reconnaissance.

Qu'il ait sa statue, enfin, dans ce Paris qu'il a aimé, où il a aimé, où il a souffert, où il est mort, chargé de gloire, plein d'années et peut-être de trop d'années ; où, lui, né un jour de printemps, comme un Dieu de la lumière, il est mort un jour d'automne, mélancolique et attristé, en voyant tomber lentement les premières feuilles, comme tombent les larmes et comme tombent les palmès.

Qu'il ait sa statue, dressée, ce qui lui eût été agréable et ce qui nous plaît, par les soins d'une initiative toute privée, toute

spontanée, tout individuelle et par la main savante d'un artiste qui a le culte de la volonté et le sentiment de la grandeur.

Qu'il ait sa statue sur cette colline sainte de Paris, sur cette acropole intellectuelle qui, depuis sept cents ans, a vu se presser, frémissant du désir de chercher le vrai et de goûter le beau, les foules toujours renouvelées des adorateurs de la pensée.

Qu'il ait sa statue sur ce sol consacré aux grands hommes envers qui la Patrie doit se montrer reconnaissante, et que son image, éternellement, enseigne aux hommes qui passent le culte de ce qui ne passe pas et de ce qui fait que l'homme peut regarder, sans être humilié ou attristé, le ciel infini.

E. FAGUET,
de l'Académie française.

La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Le théâtre avant Molière.

Dans ma dernière leçon, j'ai essayé de faire revivre devant vous quelques-unes de ces curieuses figures de « libertins », que Molière eut l'occasion de connaître et de fréquenter dans la maison de Luillier : je vous ai parlé de ses relations avec Chapelle, Cyrano, d'Assouci, Hesnaut et Bernier. Nous avons ensuite étudié Molière traducteur de Lucrèce, et nous avons vu que, si nous pouvons rassembler sur ce sujet d'intéressants témoignages, il ne nous reste rien du texte lui-même : nous n'avons, pour nous faire une idée de cet aspect du talent de Molière, que le célèbre passage du poète latin imité dans le *Misanthrope*, passage déjà utilisé par Scarron, dix-neuf ans auparavant, dans les *Trois Dorothées* ou le *Jodelet souffleté*.

Jé me propose aujourd'hui, avant de suivre Molière dans la carrière vers laquelle le portaient ses désirs et ses goûts, de vous faire l'historique rapide du théâtre et des troupes de comédiens dans la première moitié du dix-septième siècle. Il m'a paru utile, en effet, de rappeler quelques détails indispensables pour qui veut se rendre un compte exact des conditions dans lesquelles Molière a pu aborder ce métier de comédien, où devait éclater son génie.

S'il est un fait bien constaté dans l'histoire de la littérature et des mœurs de notre pays, c'est le goût des Français pour le théâtre. On peut dire que le roman, d'une part, et le théâtre, de l'autre, sont les deux genres qui, à travers les siècles, ont conservé le plus de vogue et d'intérêt chez nous, les deux genres les plus aimés de toutes les classes de la société, les plus choyés, si j'ose dire, et les plus cultivés. Le peuple, de tout temps, les a goûtés, et il ne semble pas que cette tradition, si ancienne et si persistante, soit de nos jours sur le point d'être interrompue. La poésie lyrique ou épique, l'histoire, la philosophie, l'éloquence, la critique, n'ont jamais connu de pareils succès. Il n'y a

guère de poésie lyrique au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle, — malgré J.-B. Rousseau ; d'ailleurs le peuple y reste indifférent ; il n'en est pas pénétré, comme il l'est ailleurs. La chanson elle-même a perdu beaucoup de terrain depuis cinquante ans. A plus forte raison, le genre épique ou didactique tendent-ils à disparaître. Au contraire, dans les milieux les plus divers, nous sommes frappés par le culte continu des choses du théâtre et des productions romanesques.

Le théâtre est la grande occupation, la grande distraction de tous les instants ; on a vu des théâtres installés à la guerre jusque dans les tranchées. Et je lisais quelque part, en préparant les matériaux de ce cours, qu'il existe rue Saint-Denis, au numéro 114 actuel, une impasse dite « des Peintres » ou « de l'Ane rayé », qui aboutissait à la porte des Peintres de l'enceinte de Philippe-Auguste. Au commencement du Premier Empire, un savetier y tenait, au quatrième étage d'une maison, un théâtre très prospère ! Des quantités de faits curieux et probants du même genre pourraient être cités

Au temps de la jeunesse de Molière, le goût pour le théâtre est partout : la Fronde elle-même n'est qu'une vaste comédie, dont les acteurs, tout comme les acteurs de théâtre, obtiennent de brillants succès personnels. Le roman, au contraire, est alors moins brillant qu'au début du siècle. Aucune vogue ne saurait être comparée à celle de l'*Astrée* : mais nombre de textes s'accordent à nous montrer la place très grande que tenait le théâtre dans la vie de la cour et des Parisiens pendant les dernières années du règne de Louis XIII. Entre 1635 et 1640 se placent les dates les plus importantes de l'histoire du théâtre en France. Nous assistons à un véritable travail de fermentation, très curieux à observer, et sur lequel on ne saurait trop insister. Corneille donne sa tragédie de *Médée* en 1635 ; *Le Cid* est de 1636 ; la *Mariamne* de Tristan est également de 1636 ; les *Ménechmes* de Rotrou sont encore de 1636. En 1638, Rotrou donne aussi *Antigone* ; Desmarests de Saint-Sorlin fait jouer en 1640 sa comédie des *Visionnaires*, qu'on a beaucoup trop oubliée aujourd'hui ; *Horace* et *Cinna* sont de 1640 ; *Polyeucte*, de 1643 ; *Le menteur*, de 1644. Il n'est pas rare en littérature de rencontrer de ces belles périodes de floraison puissante : Jean le Maire de Belges, Lefèvres d'Etaples et Budé donnent trois œuvres décisives de 1510 à 1515 ; entre 1540 et 1550, nous voyons paraître l'*Institution chrétienne* de Calvin, l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, *Le Tiers et le Quart Livre* de Rabelais, les premières poésies de Ronsard et de Du Bellay. La production théâtrale de 1635 à 1640 est

aussi drue et aussi vigoureuse. La querelle du *Cid* a mis la question du théâtre à l'ordre du jour, et cela est si vrai que nous possédons un texte officiel proclamant le succès et les progrès de l'art scénique : ce sont les lettres patentes du roi Louis XIII en faveur des comédiens, données à Saint-Germain-en-Laye le 16 avril 1641.

Il importe donc, puisque nous allons parler du plus grand de nos poètes comiques, de rechercher auparavant les origines lointaines, les racines et les traditions de cet art qu'il va bientôt illustrer.

L'histoire du théâtre nous est beaucoup mieux connue aujourd'hui ; grâce aux travaux de M. Rigal, de M. J.-J. Ollivier et de plusieurs autres, nous pouvons parler d'une manière assez précise des conditions matérielles de l'art dramatique, de la mise en scène et du jeu des acteurs. Bien entendu, nous ne nous occuperons pas, dans cette leçon, du théâtre en province, puisque nous aurons à en traiter quand il sera question des pérégrinations de Molière. Nous utiliserons pour cela le *Roman comique* de Scarron. Pour le moment, recherchons simplement les origines des théâtres parisiens, et commençons, si vous voulez, par l'Hôtel de Bourgogne, puisque nous sommes sûrs que le jeune Poquelin l'a beaucoup fréquenté.

Vous savez que les Confrères de la Passion, établis à Saint-Maur en 1398, étaient venus en 1402 à Paris s'installer à l'Hôpital de la Trinité, situé en dehors de la porte Saint-Denis. Ils représentaient des mystères tirés du Nouveau Testament, des soties, des farces et des moralités, dans la grande pièce de l'Hôpital, qui devint ainsi le premier théâtre fixe et permanent qu'on ait vu à Paris. En 1539, ils transportent leurs pénates à l'hôtel de Flandre, bâti au ^{xiii}e siècle, près de la porte Coquillière, et qui avait été mis en vente peu de temps auparavant.

En 1543, à la suite de la démolition simultanée des hôtels de Flandre, d'Arras, d'Estampes et de Bourgogne, les Confrères, las de promener dans Paris leurs mystères et leurs moralités, traitent avec Jean Rouvet, adjudicataire de plusieurs lots de terrain, et lui achètent, sur l'emplacement de l'hôtel des anciens ducs de Bourgogne, un terrain de dix-sept toises de long sur seize de large. C'est là qu'ils élèvent leur nouvelle salle de spectacle : la date de 1548 marque la naissance du théâtre profane et moderne en France.

Un arrêt du Parlement du 17 novembre 1548 autorise l'ouverture de la salle : il confirme le privilège des confrères, et défend « à tous autres de représenter les jeux dramatiques dans la ville,

faubourg et banlieue de Paris », mais à condition que les Confrères ne joueront plus que des sujets ou autres mystères « honnêtes, licites et profanes ». Ce fait est très important, puisque l'arrêt oblige les Confrères à abandonner la Passion et les autres mystères sacrés, c'est-à-dire la partie la plus importante de leur répertoire.

Il est intéressant de remarquer que l'interdiction des mystères coïncide avec la Renaissance et la Réforme. Les humanistes veulent, en effet, que la comédie et la tragédie soient inspirées de l'antiquité. Le poète Grévin écrivait :

Ce n'est notre intention
De mesler la religion
Dans le subject des choses feintes.
Aussi jamais les Lettres Saintes
Ne furent données de Dieu
Pour en faire après quelque jeu...
N'attends donc en nostre théâtre
Ni farce, ni moralité,
Mais seulement l'Antiquité.

Les collèges jouent un grand rôle dans ce mouvement. Ronsard a fait représenter, avant 1550, sa traduction du *Plutus* d'Aristophane au collège de Coqueret. La *Cléopâtre* de Jodelle est donnée en 1552 à l'hôtel de Reims, puis au collège de Boncour. En 1560, Grévin fait jouer *Jules César* au collège de Beauvais. Je pourrais multiplier les exemples. Si l'on songe que les Enfants sans Souci et le Prince des Sots attiraient toujours le public; qu'en 1577, arrivèrent des comédiens italiens protégés par la cour, et qu'en 1584 une troupe française s'installa à l'hôtel de Cluny, on se rend compte de la concurrence redoutable qu'eurent à soutenir les Confrères de la Passion. Il leur était difficile de retenir le public avec leurs moralités et leurs farces, qui ne l'intéressaient plus. Le Parlement, d'ailleurs, ne les soutenait guère, et il préconisait « certains jeux anciens, romans et histoires », sur lesquels nous sommes assez mal renseignés.

Les spectateurs se firent de plus en plus rares : et les Confrères comprirent qu'il était peut-être de leur intérêt de louer leur salle à des comédiens, qui pourraient plus facilement la remplir. En 1578, une vraie troupe de comédiens paraît à l'Hôtel de Bourgogne, et remplace les Confrères de la Passion. Cependant les privilèges des Confrères avaient été respectés, et ceux-ci purent rentrer en scène ; mais ils ne tardèrent pas à renoncer sans retour à leurs représentations. Ils continuèrent à louer leur salle, quelquefois malgré eux. Nombre de troupes françaises ou étrangères.

jouèrent ainsi sur leur théâtre, successivement ou simultanément. Les troupes de campagne voulurent alors se produire à leur tour dans la capitale. Il y eut des procès curieux entre les Confrères et leurs concurrents. Certaines troupes séjournèrent assez longuement à Paris, et firent brèche aux privilèges de la Confrérie. Les Confrères finirent par se résigner : leurs représentations se firent de plus en plus rares, et, depuis ce moment, ils se contentèrent de passer des marchés avec des troupes de comédiens. La troupe de Valleran Lecomte et les comédiens du Prince d'Orange occupèrent longtemps le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Valleran Lecomte y semblait même définitivement installé, lorsque sa troupe se mit, en 1622, à parcourir les divers quartiers de Paris et aussi la province. De 1622 à 1628, cette troupe a changé plusieurs fois de local dans la capitale. En 1628, elle revient définitivement se fixer à l'Hôtel de Bourgogne : depuis longtemps, elle porte le titre de troupe royale. En 1629, les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne se qualifient de « comédiens de l'élite royale ». Ils ont de nombreuses disputes avec les troupes rivales, et la première représentation de *Mélite*, comédie de Corneille, est mêlée à toute cette histoire. Plus tard, les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne entreront en rivalité avec la troupe de Molière : de là tant de difficultés pour notre poète, surtout à partir de la représentation de *l'Ecole des Femmes*. Il faut dire que les « Questions de boutique », si je puis employer cette expression familière, y entraient pour quelque chose.

En 1673, la troupe de Molière, dite du Palais-Royal, s'unit avec celle du Marais, pendant qu'une partie des anciens compagnons de Molière va à l'Hôtel de Bourgogne.

En 1680, enfin, la troupe de l'Hôtel de Bourgogne se joint à celle de Molière, et la Comédie-Française est fondée.

Examinons, maintenant, l'emplacement exact de l'Hôtel de Bourgogne et les conditions matérielles dans lesquelles il fonctionnait. Il n'est pas inutile de remarquer que ce théâtre était très rapproché de la maison des Poquelin et de leur famille en général. Il s'élevait dans l'angle formé par la rue Mauconseil et la rue Française. C'était le seul reste de l'hôtel des anciens ducs de Bourgogne, bâti au ^{xiii}e siècle. La tour actuelle de Jean-sans-Peur fut édifiée en 1403, pendant la lutte du duc de Bourgogne et du duc d'Orléans. Dans le tympan ogival se voient encore les emblèmes de Jean sans Peur : deux rabots et un fil à plomb. A l'intérieur, on trouve un escalier à vis et une salle voûtée en ogive. Les Gondi et Saint-Vincent de Paul, — un contemporain de Molière, ne l'oublions pas, — habitèrent dans ce qui restait de l'Hôtel

vendu sous François I^{er}. L'inscription qui rappelle que là s'élevait le théâtre des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne est au numéro 29 de la rue Etienne-Marcel. La petite rue Française (Françoise) existe toujours : elle a été percée sur l'emplacement de l'Hôtel ; tout près de là, s'étendait la Cour des Miracles, domaine des Truands, dans les limites de la rue Tiquetonne, de la rue Pironette, de la place du Caire. C'est un quartier très curieux, que je vous engage à explorer.

Nous n'avons pas les archives de l'Hôtel de Bourgogne ; mais Soulié, cet infatigable chercheur, a cependant trouvé un inventaire, grâce auquel on peut écrire une histoire sommaire, mais exacte, de ce théâtre ancêtre de tous les autres.

Un bail de 1639, — Molière avait alors dix-sept ans, — nous donne les noms des principaux acteurs de l'Hôtel de Bourgogne : Bellerose, Guillot-Gorju, Jodelet, Lespy, Dorgemont, Montfleury, etc... La plupart d'entre eux avaient une certaine valeur intellectuelle : Guillot-Gorju deviendra par la suite médecin à Melun. Le métier d'acteur devenait, en effet, de plus en plus difficile et demandait de plus en plus de qualités. « L'annonce », destinée en quelque sorte à mettre le public en « état de grâce », ne pouvait être confiée qu'à un acteur de choix ou au chef de la troupe : elle servait de trait d'union entre le public et les acteurs. Par une rare fortune, nous sommes à même d'apprécier avec exactitude ce qu'étaient ces annonces théâtrales au temps de la jeunesse de Molière. Nous en trouvons quelques-unes dans le *Recueil des pièces du temps ou divertissement curieux pour chasser la mélancolie et faire passer le temps agréablement* (La Haye, 1685 ; réimprimé à Bruxelles, en 1865). Une grande verve comique anime toutes ces annonces. On remarque, à chaque page, des sorties bouffonnes et satiriques contre les médecins, les chirurgiens et les apothicaires. Il y est aussi, naturellement, question du public, des brouillons qui mettent flamberge au vent, des passe volants qui ne veulent pas payer ou qui veulent payer insuffisamment leur entrée ; on y discute sur la tragédie et la comédie ; on y nomme Turlupin, Gaultier Garguille, Bruscambille, etc... Nous savons qu'il existait aussi des compliments d'adieu. Scarron nous en parle dans son *Roman comique* : « Le lendemain, l'on représenta la comédie, tragédie pastorale ou tragi-comédie, car je ne sais laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Destin y réussit à merveille, surtout au compliment duquel il accompagna leur adieu ; car il témoigna tant de reconnaissance, qu'il exprima avec tant de douceur et de tendresse, qui furent suivis de tant de grands re-

merciements qu'il charma toute la compagnie. L'on m'a dit que plusieurs personnes en pleurèrent, principalement de jeunes demoiselles, qui avaient le cœur tendre. »

Le premier acte du *Cyrano* de M. Rostand vous donnera une idée assez exacte de ce qu'était une représentation à l'Hôtel de Bourgogne vers 1640. Vous savez que Cyrano y malmène fort rudement l'acteur Montfleury, célèbre par sa bedaine. Je ne puis, à ce propos, résister au plaisir de vous lire la lettre de Cyrano *Contre un gros homme*, où le même Montfleury n'est pas ménagé : « Enfin, gros homme, je vous ai vu, mes prunelles ont achevé sur vous de grands voyages ; et, le jour que vous éboulâtes corporellement jusqu'à moi, j'eus le temps de parcourir votre hémisphère, ou, pour parler plus véritablement, d'en découvrir quelques cantons : mais, comme je ne suis pas tout seul les yeux de tout le monde, permettez que je donne votre portrait à la postérité, qui, un jour, sera bien aise de savoir comment vous étiez fait. On saura donc en premier lieu que la Nature, qui vous ficha une tête sur la poitrine, ne voulut pas expressément y mettre de col, afin de le dérober aux malignités de votre horoscope ; que votre âme est si grosse, qu'elle servirait bien de corps à une personne un peu déliée ; que vous avez ce qu'aux hommes on appelle la face si fort au-dessous des épaules, et ce qu'on appelle les épaules si fort au-dessus de la face, que vous semblez un Saint-Denis portant son chef entre ses mains ; encore je ne dis que la moitié de ce que je vois, car si je descends mes regards jusqu'à votre bedaine, je m'imagine voir aux Limbes tous les fidèles dans le sein d'Abraham, sainte Ursule qui porte les onze mille Vierges enveloppées dans son manteau, ou le cheval de Troie farci de quarante mille hommes..... »

Vous vous souvenez aussi de cette représentation où Lysis, dans le *Berger extravagant*, prend la pièce pour une réalité ; et de plusieurs épisodes de *Francion* et de *Polyandre* dont je vous ai parlé, il y a un an.

Si nous cherchons quelle sorte de pièces on jouait à l'Hôtel de Bourgogne, nous avons affaire à des œuvres très variées : tragédies ou tragi-comédies, comédies, farces, nous trouvons de tout sur cette scène. On joue aussi des pastorales ; nous avons traité, l'année dernière, de la vogue inouïe dont ce genre avait joui dans la première moitié du dix-septième siècle. Les dramaturges, comme Hardy, étaient aux gages des comédiens ; et l'on ne se faisait pas faute de représenter des pièces immorales, comme nous l'apprennent les plaintes nombreuses qui s'élevaient à ce sujet.

L'aspect matériel du théâtre doit aussi nous arrêter, car il a exercé une grande influence sur la conception même des pièces. La salle de l'Hôtel de Bourgogne était longue et étroite, fort peu commode. Elle comprenait deux rangs superposés de galeries latérales, des gradins dominant le vaste parterre où l'on se tenait debout, l'estrade qui servait de scène, et les banquettes rangées sur le théâtre le long des coulisses, pour les spectateurs de marque. Cette disposition avait été empruntée à quelque jeu de paume, ou à la salle de l'Hôpital de la Trinité, où les Confrères avaient longtemps joué. — Importance de ces jeux dans l'histoire. — Les inconvénients étaient nombreux : le parterre, trop grand et n'étant pas incliné, ne permettait pas à tout le monde de voir la scène ; la scène, étroite et encombrée ; la salle, fort mal éclairée, — les couloirs l'étaient encore moins. Le public arrivait avant l'heure, jouait aux dés, se livrait à des plaisanteries grossières et scabreuses. Les spectateurs se montraient nerveux, bruyants et agités. « Quand je dis quelque chose mal à propos, dit Bruscombille, on me donne la huée, et, si je dis quelque chose de bon, on en rit ». Aussi ne se gêne-t-il pas pour appeler les spectateurs « écornifleurs d'honneur », « magasins de sottises », « balourds », etc.....

Les désordres étaient si fréquents dans la salle, qu'en 1631 les comédiens firent une requête pour obtenir une meilleure police. En 1635, il fallut défendre aux pages et aux laquais d'y entrer avec leurs épées. Dans le *Roman Comique*, Scarron se plaignait que le parterre de la comédie fût le rendez-vous des « filous » et de toutes les « ordures du genre humain ». En janvier 1641, une ordonnance du lieutenant civil défend « à ceux qui sont en service de porter épées, dagues ni pistolets à la suite de leurs maîtres, et particulièrement à l'Hôtel de Bourgogne, Marais du Temple et autres lieux où sont permis les divertissements publics de la comédie. » Vous vous souvenez de la scène du *Polyandre*, où des bourgeois donnant une soirée voient leur salle envahie par des mousquetaires, qui se livrent à toutes sortes de violences. Le théâtre était sans cesse témoin de scènes de ce genre : pages, laquais, filous, jeunes gens désœuvrés, étudiants, écrivains, poètes croûtés, et tout ce que la rue Saint-Denis avait de marchands, formaient le public habituel de l'Hôtel de Bourgogne.

Cependant, peu à peu, la bonne compagnie, sous l'influence de Richelieu, commença à fréquenter cette salle. Tallemant nous l'affirme : « La comédie n'a été en honneur, dit-il, que depuis que le cardinal de Richelieu en a pris soin. Avant cela, les honnêtes femmes n'y allaient point. » Il y avait bien des femmes parmi les

spectatrices de l'Hôtel de Bourgogne ; mais c'étaient surtout des femmes galantes : c'est ce qui explique la licence de certaines pièces que l'on jouait.

Quant à l'organisation des spectacles, elle paraît avoir été assez sommaire : la mise en scène, très simple, les costumes, pauvres n'exigeaient pas de grandes dépenses. Peu à peu, l'art de la mise en scène fera des progrès, et les costumes deviendront excessivement riches du temps de Molière. Il est curieux de remarquer que ces costumes n'étaient aucunement fidèles à la vérité historique. Les costumes ordinaires convenaient à peu près à toutes les pièces. Cependant, dans la *Sophonisbe* de Mairet, Massinissa reconnaît un Romain à un détail particulier de son costume. Les costumes orientaux paraissent avoir été assez exacts. Mais, d'une manière générale, on peut dire que cette question, au *xvii^e* et pendant la plus grande partie du *xviii^e* siècle, laissait tout le monde dans l'indifférence. Je n'insiste pas aujourd'hui sur le système décoratif, qu'on peut rattacher à la théorie des trois unités : nous en parlerons à propos de Molière, et nous utiliserons à ce sujet le *Mémoire des décorations* de Mahelot.

Il y avait, croit-on, trois représentations par semaine, les mardis, vendredis et dimanches après vêpres. On jouait de deux heures à quatre heures et demie. Les portes étaient ouvertes à une heure, et on ne commençait à l'heure prescrite, que si les spectateurs étaient en nombre suffisant. Quant aux affiches, on sait qu'elles étaient rouges pour l'Hôtel de Bourgogne. Vers 1652, on allait au parterre pour quinze sols ; mais la place dans les galeries coûtait « cent dix sols ». On payait moins cher auparavant.

La troupe rivale du Marais, avec Mondory, était établie dans un jeu de paume de la rue Vieille-du-Temple, près de la rue de la Perle. Elle avait joué auparavant au jeu de paume de la Fontaine, rue Michel-le-Comte, près de la rue du Grenier Saint-Lazare, puis au cul-de-sac Berthault, qu'elle avait dû quitter sur la réclamation des habitants, parce que son théâtre était une cause d'encombrement pour ces rues longues et étroites. On appelait ses comédiens « comédiens du roi » ; mais la vraie troupe « du Roi » était celle de l'Hôtel de Bourgogne. Les origines du théâtre du Marais sont très obscures, et cette question demeure très controversée. Signalons encore parmi les troupes rivales de l'Hôtel de Bourgogne, celles que nous avons vu paraître à l'Hôtel de Cluny, à la foire Saint-Germain, les troupes italiennes, les farceurs populaires, etc. La redevance due par les comédiens du Marais aux confrères de la Passion était d'un écu par représentation.

Toujours est-il que la troupe qui se fixa à Paris en 1629, avec Mondory, réussit à se soutenir contre l'Hôtel de Bourgogne, en faisant accueil aux nouveautés ; et qu'elle devint très prospère dans la rue Vieille-du-Temple, à partir de 1634. Les lettres patentes du roi Louis XIII en faveur des comédiens, données à Saint-Germain le 16 avril 1641, et enregistrées au Parlement le 24, consacrent, je le répète, les progrès et le développement de l'art dramatique en France.

Il était nécessaire de rassembler ces quelques détails sur le théâtre et sur les comédiens dans la première moitié du dix-septième siècle, à la veille de l'arrivée de Molière. Nous allons maintenant le suivre plus aisément dans la carrière où devait se révéler son génie.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Procès de l'Ambassade : l'accusation de Démosthène.

Le discours de Démosthène sur *l'Ambassade* est un très beau plaidoyer. Ce n'est point, certes, un plaidoyer où tout soit vrai, d'où la passion soit complètement absente, où tout même soit parfaitement clair. Dans bien des passages, nous aurons à relever des affirmations téméraires, des accusations fausses. Ce discours est beau cependant, et cela parce que la question capitale qui en fait le fond s'y trouve nettement posée et merveilleusement développée.

*
**

Il est aisé de résumer en quelques mots la totalité du discours. Vous verrez ainsi avec quelle vigueur Démosthène enferme son adversaire dans un dilemme, d'où il lui est impossible de sortir.

Il accusait Eschine : 1° d'avoir trompé le peuple par les rapports qu'il avait faits à l'assemblée au retour de l'ambassade ; 2° de lui avoir donné, à cette époque, des conseils contraires à ses intérêts ; 3° de n'avoir tenu compte, durant l'ambassade, d'aucun des ordres qu'il avait reçus ; 4° d'avoir, par ses lenteurs, fait perdre à Athènes d'heureuses et importantes occasions ; 5° d'avoir, en récompense de ces perfidies, reçu de l'or de Philippe, de compte à demi avec Philocrate. De ces cinq accusations, Démosthène en retient surtout deux, celles qui sont relatives aux faux rapports et aux lenteurs, toutes choses qu'il explique par la vénalité d'Eschine.

Mais cette vénalité, comment la prouver ? « Tu n'as cessé, dit Démosthène à son adversaire, de nous promettre, au nom de Philippe, monts et merveilles. Or, rien de ce que tu nous as promis ne s'est réalisé, tout au contraire. Tu as représenté le roi de Macédoine comme hostile aux Thébains et dévoué aux intérêts d'Athènes et de la Phocide ; tu as appuyé la motion de Philocrate.

Or, les conséquences de tes discours ont été terribles et elles pèsent encore aujourd'hui sur la ville; grâce à tes faux rapports, Philippe a pu, sans être inquiété, s'emparer des Thermopyles et ruiner la Phocide. Donc, de deux choses l'une : ou tu t'es trompé, ou tu as trompé le peuple. Si tu t'es trompé, dis-le tout de suite; sinon avoue que tu avais un intérêt à soutenir la politique que tu as soutenue. » Voilà l'argument essentiel de Démosthène, le dilemme fondamental auquel il ramène sans cesse Eschine.

Le discours se divise en deux parties : après un exorde, sur lequel nous reviendrons plus loin, nous trouvons une première partie, serrée et précise, consacrée tout entière à l'établissement et à la démonstration du dilemme dont je vous parlais tout à l'heure. Vient ensuite la seconde, plus librement composée, se rattachant moins étroitement au débat, dans laquelle Démosthène réfute par avance quelques objections possibles, présente sa propre apologie, dénonce une fois encore les traîtres qui, dans toutes les villes grecques, préparent les voies à Philippe, et, pour terminer, rappelle de nouveau, dans une page saisissante, l'occupation des Thermopyles et l'anéantissement des Phocidiens. La péroraison est courte, vigoureuse, et l'orateur y ramasse tout l'essentiel de son discours.

Ce discours, comme vous pouvez vous en rendre compte en le comparant aux harangues de Démosthène, est très long. Il en est de même de la plupart de ses plaidoyers politiques : voyez, par exemple, le plaidoyer *sur la Couronne*. Au premier abord, cette longueur nous paraît singulière : Démosthène, en effet, s'abandonne peu à la rhétorique, ne recherche pas les développements, n'introduit rien dans ses discours qui ne se légitime que par le plaisir de parler. Nous avons déjà fait ces constatations à propos des *Olynthiennes*. Est-ce donc que, dans ses plaidoyers, Démosthène suit d'autres principes que dans ses harangues ? Y sacrifie-t-il davantage à la rhétorique, et la vanité de l'homme de lettres qui veut plaire a-t-elle, ici, le dessus sur la passion et la logique de l'homme d'Etat ? Il n'en est rien. Si le discours *sur l'Ambassade*, comme le discours *sur la Couronne*, est plus long que les plus longues des *Philippiques*, c'est que ces plaidoyers veulent être clairs et forts : or la clarté ne s'obtient et l'efficacité ne se produit qu'en revenant sans cesse sur les mêmes idées pour les enfoncer, à coups répétés, dans l'esprit des auditeurs. Si ces discours sont longs, ce n'est donc pas en raison de l'abondance des mots, mais beaucoup plutôt par un effet de l'intensité de la passion.

Cette longueur même a pour conséquence de rendre moins

apparente la composition de chaque plaidoyer. On ne la saisit pas au premier abord, et, pour l'art de composer, Eschine paraît, pour qui ne va pas au fond des choses, supérieur à Démosthène. Ses discours sont, en effet, des merveilles de simplicité, de régularité, de méthode : à cet égard, Eschine procède d'Isocrate. Démosthène compose autrement, comme un homme qui manque de sang-froid et qui est tout entier à sa passion. Chacun de ses discours comporte une thèse, et le désir de la faire pénétrer dans les esprits dirige sa composition. Il sacrifie donc la beauté de l'ordonnance et obéit à la nécessité où il se trouve de revenir sans cesse sur l'idée qui relie ses développements et en est comme l'âme. Aussi le schéma de ses discours est-il assez difficile à dessiner pour qu'il satisfasse l'œil et se grave dans l'esprit.

Pour toutes ces raisons, nous n'étudierons pas paragraphe par paragraphe le plaidoyer *sur l'Ambassade*. Nous en tirerons seulement quelques morceaux, à propos desquels nous chercherons à montrer les traits spécifiques de l'éloquence de Démosthène.

*
**

Quelques mots d'abord sur l'exorde. Nous y voyons l'émotion extrême que ce grand débat soulève dans Athènes. C'est la première rencontre face à face, et devant les juges, des deux plus grands orateurs du temps. Démosthène est le chef du parti de la guerre. Eschine, sans doute, n'est pas le chef du parti de la paix, à la tête duquel sont des hommes tels que le financier Eubule ou le vieux général désabusé Phocion. Mais il est l'orateur de ce parti, celui qu'Eubule met sans cesse en avant. De là vient l'intérêt de la rencontre, avivé encore par tous les procédés dilatoires auxquels Eschine avait eu recours et qui avaient, en quelque sorte, piqué la patience des Athéniens.

Démosthène y fait allusion ; mais, tout de suite, il élargit le débat, selon son habitude (1), et démontre que l'intérêt général du peuple se trouve en cause dans le procès, au même degré que son propre intérêt à lui, Démosthène. La querelle de l'Ambassade n'est pas seulement celle de Démosthène contre Eschine, c'est celle d'Athènes contre tous ceux qui veulent du mal à la cité :

« Comment pourrez-vous, ô juges, dans ces circonstances, discerner ce qui est juste et le déclarer par votre jugement ? Je vais vous le dire : c'est en vous interrogeant vous-mêmes et en calcu-

(1) Voy. la deuxième leçon sur la *Midienne*, dans la Revue du 24 mai 1906.

lant tout ce dont un ambassadeur est responsable envers son pays. Il doit compte d'abord des rapports qu'il a faits, puis des conseils qu'il a donnés, en troisième lieu de l'exécution des ordres qu'il a reçus, après cela du temps où il a fait chaque chose, et enfin vient la question de savoir s'il s'est, ou non, laissé corrompre. Pourquoi faire entrer tout cela dans la reddition des comptes ? Voici. Les rapports sont la base de vos délibérations sur les affaires. S'ils sont vrais, vous prenez le bon parti ; s'ils ne le sont pas, c'est le contraire. Les conseils ! Ceux qui vous inspirent le plus de confiance sont ceux de vos ambassadeurs ; vous les écoutez comme des gens qui savent tout, puisqu'ils ont été envoyés exprès. L'ambassadeur est donc inexcusable, s'il se trouve avoir donné un conseil mauvais ou funeste. Les instructions ! Celles que vous avez données, et pour parler, et pour agir, et tous les ordres exprès que vous avez votés, ont dû être observés. Mais pourquoi le temps ? C'est que souvent, Athéniens, l'occasion, pour beaucoup d'affaires, et de grandes affaires, ne dure qu'un temps très court. Quand on l'a manquée volontairement et laissée à ses adversaires, on aura beau faire, on ne la ressaisira pas. Quant au point de savoir si l'ambassadeur a été ou n'a pas été corrompu, si je dis que s'enrichir des malheurs de son pays est un grand crime, digne de toute notre colère, pas un d'entre vous ne me démentira. Mais je vais plus loin. L'auteur de la loi n'a pas distingué. Il a interdit, en termes absolus, de recevoir des présents d'aucune sorte. Quand une fois, pensait-il sans doute, on a tendu la main, quand on s'est laissé acheter à prix d'or, on n'est plus apte à discerner sûrement les intérêts de l'Etat (1). »

Or, Eschine n'a été rien moins que ce mauvais ambassadeur. Démosthène le dit avec précision, car il sent bien que son adversaire fera tous ses efforts pour déplacer la question et prendre, comme on dit, la tangente. Il insiste donc sur ce qu'il se propose de démontrer :

« Si je prouve et si je démontre qu'Eschine a fait un rapport mensonger, qu'il s'est opposé à ce que le peuple entendit la vérité de ma bouche, que tous ses conseils ont été contraires à vos intérêts, que, dans son ambassade, il ne s'est pas conformé à vos instructions, qu'il a perdu le temps, qu'une foule d'occasions magnifiques ont ainsi péri pour l'Etat, et que, pour tout cela, il a reçu avec Philocrate des présents et un salaire, conduisez-le et frappez-le de la peine que méritent ses forfaits. » (2)

(1) *Ambass.*, §§ 3-7.

(2) *Id.*, § 8.

*
*
*

Après cela, semble-t-il, on attendrait un exposé de preuves pour chacune de ces accusations ; mais la première partie qui, comme nous l'avons indiqué, devait contenir toute l'argumentation de Démosthène, commence en réalité par une sorte de digression.

L'orateur revient sur la politique préconisée par Eschine, au lendemain de la chute d'Olynthe, en 347. Vous vous souvenez de ce qui s'était passé, et, en particulier, de l'impression profonde que fit sur les Athéniens le triomphe imprévu de Philippe. Le roi de Macédoine allait se jeter sur la Chersonèse. Aussitôt, on conçut le projet de former contre ses envahissements une ligue de tous les peuples grecs. Sur la proposition d'Eubule, des députés furent envoyés dans toute la Grèce, et, dans cette campagne, Eschine déploya une grande activité. Il parcourut le Péloponèse ; à Mégalo polis, il parla devant l'assemblée des Dix-Mille d'Arcadie et soutint les idées d'Eubule avec beaucoup de chaleur. C'est précisément cette campagne *antiphilippisante* que Démosthène lui reproche. Ce n'est pas pour le vain plaisir de raconter une anecdote piquante, d'intéresser son auditoire par l'art du récit. Démosthène n'a pas, comme Eschine, de pareils soucis. Chez lui, tout sert à l'argumentation. Ici, le rappel de la conduite de son adversaire en 347 est destiné à jeter l'inquiétude dans l'esprit du peuple, à propos d'une évolution politique aussi rapide : le même homme qui, quatre années auparavant, dénonçait l'ambition de Philippe, trahit aujourd'hui sa patrie dans l'intérêt de ce roi ennemi.

« Avant d'aborder la discussion, s'écrie Démosthène, je veux vous rappeler des faits qui, sans doute, sont encore présents au souvenir de la plupart d'entre vous. Je veux vous dire dans quel parti Eschine a débuté en politique, et quel langage il croyait devoir tenir contre Philippe, en s'adressant au peuple. Tous ses actes, tous ses discours, à l'entrée de sa carrière, sont aujourd'hui, vous le verrez, *la preuve la plus forte* des présents qu'il a reçus depuis. Le premier des Athéniens, c'est lui-même qui l'affirmait alors dans ses discours à l'Assemblée, il s'est aperçu des manœuvres de Philippe contre les Grecs, de la pression exercée par Philippe sur certains personnages considérables de l'Arcadie. Suivi de l'acteur Ischandre, celui qui joue en second avec Neoptolème, il se présente au conseil, il se présente à l'assemblée, il vous décide à envoyer partout des ambassadeurs chargés de réunir ici une conférence pour délibérer si l'on fera la guerre à Philippe ; puis il revient de l'Arcadie et vous rapporte

ces fameuses et interminables harangues, qu'il se vante d'avoir prononcées pour vous à Mégalopolis devant les Dix-Mille (1), contre Hiéronyme qui défendait la cause de Philippe; il montre enfin par le détail comment ceux qui se laissent corrompre, ceux qui reçoivent l'argent de Philippe, sont le fléau de la Grèce entière, et non pas seulement de leurs patries respectives. Voilà quelle était alors sa politique, et en quels termes il manifestait alors ses convictions (2) ! »

Vous voyez avec quelle insistance cruelle Démosthène oppose, ici, la conduite actuelle d'Eschine à sa conduite passée : c'est que ce récit rétrospectif, nullement nécessaire du reste dans le plaidoyer de l'Ambassade, avait pour but de discréditer dans l'esprit des juges le caractère de l'accusé. Le public, en effet, en écoutant ce récit, doit se demander comment Eschine a pu passer d'une haine si violente contre Philippe à tant d'admiration et même à tant d'affection.

Ce n'est qu'après cette apparente digression que Démosthène arrive à la démonstration de sa thèse. La façon dont cette démonstration est conduite est de nature à nous surprendre : bien que les arguments soient presque toujours des arguments de faits, l'orateur ne les rapporte pas dans l'ordre chronologique. Eschine, qui les présente toujours dans cet ordre pour affecter une certaine simplicité, et aussi pour se dérober à l'argumentation de son adversaire, reproche à Démosthène de ne pas en avoir fait autant dans son discours (3). Il l'accuse, à ce propos, de mauvaise foi et d'avoir voulu, par ce procédé, laisser dans l'ombre des faits qui n'étaient pas à son avantage. Nous ne devons pas accepter, pour notre compte, ces insinuations malveillantes. Démosthène, en effet, dans toutes ses harangues, a pris les plus grandes libertés avec la chronologie : les faits n'étant pour lui que des arguments, il les mentionne, les néglige, les met en valeur, les place au second plan, selon leur degré d'efficacité. Le souci de prouver dirige, avant tout, son choix et préside à sa composition.

* * *

Aussi, au lieu de le suivre pas à pas dans sa démonstration, choisirai-je dans son discours les morceaux les plus significatifs,

(1) C'est l'assemblée générale des délégués de toutes les cités arcadiennes réunies en confédération par Epaminondas.

(2) *Ambass.*, §§ 9 sqq.

(3) *ESCHINE*, sur *l'Ambass.*, §§ 7-11.

ceux qui ressortent d'eux-mêmes sur la trame du plaidoyer.

Et d'abord, un passage fameux sur la défaite des Phocidiens, dont Eschine est la cause, si l'on en croit Démosthène. La Phocide, vous vous en souvenez, était le rempart naturel d'Athènes contre les envahissements de la Macédoine ; les Phocidiens vaincus, Philippe était maître des Thermopyles et du chemin de l'Attique. Or, Phalécos, le chef phocidien, ne se sentant plus soutenu par Athènes, venait de se décider à conclure avec le roi de Macédoine une convention officielle, à évacuer le pays avec tous ceux qui voulaient le suivre et à livrer à son vainqueur toutes les villes de la Phocide. Or, peu de jours avant ce douloureux événement, Eschine avait lu un rapport devant le peuple, d'après lequel Philippe s'était mis en campagne pour sauver les Phocidiens. Démosthène s'indigne de cette trahison évidente :

« Vous savez, ô Juges, s'écrie-t-il, quels traitements ce peuple a subis, après avoir eu tant de confiance en Philippe et en nous. Sont-ce là, dites-moi, les promesses faites par Eschine?... Il n'y a pas eu d'événement plus terrible que la ruine des malheureux Phocidiens ; il n'y en a pas eu de plus considérable de notre temps, ni même, je crois, dans les temps antérieurs. Grâce à Eschine et à ses amis, un seul homme, Philippe, a pu disposer en maître d'intérêts aussi grands, aussi considérables ; et pourtant Athènes était debout, cette ville qui a pour tradition de servir de rempart à tous les Grecs, et de ne jamais rester indifférente en de pareilles conjonctures. Or, quel a été le désastre des Phocidiens ? Vous pouvez le voir, non pas seulement par ces résolutions, qui vous ont été lues, mais par l'exécution qui en a été faite. Spectacle affreux, Athéniens, et digne de pitié ! Naguère encore, en me rendant à Delphes, j'ai eu forcément sous les yeux toutes ces misères : des maisons détruites, des remparts abattus, un pays dépeuplé d'hommes valides ; des femmes, des enfants, des vieillards dans l'abandon. Non, la parole humaine ne peut pas rendre ce qui se voit aujourd'hui en ce lieu. Et pourtant les Phocidiens ont voté contre les Thébains, le jour où ceux-ci mirent en délibération s'il fallait vous réduire en esclavage : c'est, du moins, ce que je vous entends tous dire. Que feraient donc vos ancêtres, Athéniens, dites-le-moi, s'ils revenaient à la vie ? Quel serait leur vote ou leur jugement sur ceux qui ont été la cause de la ruine des Phocidiens ? Je n'en doute pas, moi, ils les lapideraient de leurs propres mains, et ne se croiraient pas souillés d'un crime. Et, en vérité, n'est-ce pas une honte ? Non, le mot n'est pas assez fort. Ceux qui nous ont sauvés alors, et dont le vote a fait notre

salut, ces mêmes hommes ont été anéantis, grâce à cet Eschine que j'accuse ; et ils ont souffert, sans trouver un regard de compassion, des traitements inconnus parmi les Grecs. Et qui est la cause de tout ? qui a tramé ce tissu d'imposture ? qui ? sinon ce malheureux que j'ai devant moi (1) ? »

Eschine une fois maudit, l'orateur continue ainsi :

« J'entends dire que cet homme va payer d'impudence et d'audace, qu'il laissera de côté tous ses actes, les rapports faits, les assurances données, les pièges tendus à votre bonne foi. Comme s'il se défendait devant d'autres juges que vous, qui savez déjà tout, il accusera les Lacédémoniens d'abord, puis les Phocidiens, puis Hégésippe (2). C'est là une plaisanterie, ou plutôt une amère dérision. Tout ce qu'il dira des Phocidiens, des Lacédémoniens, d'Hégésippe, qu'ils n'ont pas reçu Proxène, qu'ils ont commis un sacrilège, en un mot, tout ce qu'il peut avoir à leur reprocher, tout cela s'est passé avant le jour où ces hommes sont revenus ici de leur ambassade ; rien de tout cela n'empêchait de sauver les Phocidiens. Qui dit cela ? Eschine lui-même. En effet, dans son rapport, il n'a pas dit : « Les Phocidiens auraient été sauvés, si ce n'eût été les Lacédémoniens », ou « s'ils n'eussent refusé de recevoir Proxène », ou « si ce n'eût été Hégésippe », ou « si ce n'eût été ceci ou cela ». Non, pas un mot là-dessus ; mais, en revanche, il a positivement affirmé que, docile à ses conseils, Philippe allait sauver les Phocidiens, relever les villes de Béotie et arranger toutes choses à votre convenance. C'était là le fruit de son ambassade. Tout cela devait être accompli dans deux ou trois jours, et c'est pour cela que les Thébains avaient mis sa tête à prix. Ne l'écoutez donc pas et ne le laissez pas parler de ce qu'ont fait les Lacédémoniens ou les Phocidiens avant le rapport d'Eschine (3). »

Mais ce ne sont là que des échappatoires, auxquelles a recours Eschine pour se défendre. Plus souvent, il a recours à de mauvaises raisons, il s'abaisse jusqu'à employer de misérables excuses. Voici en quels termes Démosthène le lui reproche :

« Juges, dit-il, il ne faut pas d'exagération dans ce procès, ni de ma part, ni de la vôtre. J'en suis si loin que, s'il y a eu en tout cela incapacité, simplicité ou faiblesse d'esprit, moi tout le premier j'prononce l'acquiescement d'Eschine, et je vous engage à

(1) *Ambass.*, §§ 63-66.

(2) *Voy. ESCHINE, sur l'Ambass.*, §§ 132 135.

(3) *Ambass.*, §§ 71 sqq.

en faire autant. Mais aucune de ces excuses n'est admissible ; ni la politique ni la justice ne les tolèrent. Vous ne donnez à personne l'ordre de se mêler des affaires publiques, vous n'y forcez personne. Quand on se croit capable et qu'on se présente devant vous, on trouve en vous des gens polis et bien élevés, un accueil bienveillant ; vous faites plus encore, vous votez pour le candidat qui se présente, vous lui confiez vos intérêts. Après cela, si on réussit, on reçoit des honneurs et l'on se trouve ainsi élevé au-dessus des autres ; mais, si l'on échoue, allèguera-t-on des excuses et des prétextes ? Non, cela ne serait pas juste. Est-ce une consolation pour nos malheureux alliés, leurs enfants, leurs femmes, tout le monde, d'avoir été conduit à l'abîme par mon incapacité ? Je ne veux pas dire par la sienne. Non, assurément. Et pourtant, pardonnez à Eschine des fautes si graves, si énormes, s'il vous semble avoir péché par simplicité ou par je ne sais quelle faiblesse d'esprit. Mais si, comme un misérable qu'il est, il a reçu de l'argent et des présents, si la preuve de sa culpabilité résulte des faits eux-mêmes, mettez-le à mort, c'est le meilleur parti ; sinon faites-en un exemple capable d'effrayer tous les hommes de son espèce (2). »

Il faut bien s'en convaincre, en effet : « Il n'a été ni abusé ni trompé, non ; il s'est vendu, il a reçu de l'argent, et, après cela, il vous a tenu les discours perfides que vous savez ; il a tout livré à Philippe, il a été pour Philippe un serviteur à gages, gagnant bien et loyalement son salaire ; pour vous, soit comme ambassadeur, soit comme citoyen, il a été un traître, et il a mérité la mort trois fois au lieu d'une (2). »

*
*
*

J'arrive, immédiatement, à la deuxième partie du plaidoyer, qui est remplie d'épisodes, de digressions, de discussions à côté. Je n'en détacherai que deux passages.

Dans le premier, Démosthène explique et légitime son intervention :

« Pourquoi donc est-ce que je t'accuse, Eschine ? Apparemment, je suis un sycophante, et je ne te poursuis que pour tirer de toi quelque argent. Ne pouvais-je donc pas en tirer de Philippe, qui le distribuait sans compter et qui n'aurait pas été plus avare envers moi qu'envers ces hommes (3) ? Je m'assurais ainsi son

(1) *Ambass.*, §§ 99 sqq.

(2) *Id.*, §§ 109.

(3) Démosthène désigne, ici, Eschine et le groupe de ses amis politiques.

amitié et la leur ; car, ô juges, ils auraient été mes amis, n'en doutez pas, si je m'étais fait leur complice. La haine qu'ils ont contre moi n'est pas un héritage de leurs pères ; elle vient de ce que je n'ai pas pris part à leurs méfaits. Cela ne valait-il pas mieux que de leur demander une part de ce qu'ils ont reçu et de m'attirer à la fois la haine de Philippe et la leur ?... En vous faisant un rapport fidèle, en m'abstenant de rien recevoir, j'ai eu en vue la justice et la vérité, et ma vie passée ; j'ai cru qu'en restant honnête, je serais honoré par vous comme d'autres l'ont été, et que je ne devais pas renoncer à mériter votre estime, pour un gain, si grand qu'il fût. Je hais ces hommes, parce que je les ai vus se comporter dans l'ambassade en fripons et en ennemis des dieux, et parce qu'ils m'ont fait perdre les honneurs que j'aurais reçus, s'ils ne vous avaient indisposés, par leur vénalité, contre l'ambassade tout entière. Je ne suis donc pas un sycophante (1). »

Le second passage est relatif à la famille d'Eschine. Démosthène prévoit que, selon l'usage, l'accusé fera comparaître, à point nommé, ses parents, ses amis, qui lui prêteront le secours de leur présence ou de leur parole. Ils intercéderont en sa faveur et gémiront devant le tribunal. Aussi Démosthène supplie-t-il les juges de ne pas se laisser apitoyer par leurs prières :

« Les frères d'Eschine, Philocharès et Aphobétos (2), viendront peut-être parler en sa faveur. A l'un et à l'autre vous avez largement de quoi répondre. Il faut cependant que je vous dise tout, Athéniens, avec franchise et sans rien déguiser. Qu'étiez-vous, vous deux ? Toi, Philocharès, un peintre de dressoirs et de tympanes ; toi Aphobétos, toi Eschine, des greffiers subalternes, des hommes de rien. Ce n'est pas un crime, mais ce n'est pas non plus un titre pour devenir stratège. Cependant, nous avons fait de vous des ambassadeurs, des stratèges, tout ce qu'il y a de plus considérable... Juges, ces hommes parvenus vont peut-être essayer ici de la violence, avec leur grosse voix et leur front qui ne sait pas rougir. Ils se disent qu'on pardonne tout à un frère venant au secours de son frère. Mais, vous, ne cédez pas. Songez que, s'il convient à ces hommes de veiller au salut d'Eschine, il vous convient à vous de veiller au salut des lois, de la ville entière, et, par-dessus tout, au respect des serments que vous avez prêtés pour siéger ici (3). »

(1) *Ambass.*, §§ 221 sqq.

(2) Le premier avait été stratège, le second trésorier de la République. Cf. *ESCHINE, sur l'Ambass.*, § 149.

(3) *Ambass.*, §§ 327 sqq.

Cet avertissement une fois donné aux juges, Démosthène se hâte vers la conclusion. Il fait lire entre temps, par le greffier, de longs morceaux en vers, tirés des poètes connus d'Athènes. Les orateurs avaient pris l'habitude, notamment Lycurgue, de faire ainsi des citations. Dans le plaidoyer *sur l'Ambassade*, Démosthène cite en particulier une élégie de Solon, un passage de l'*Antigone* de Sophocle (1), quelques vers du *Phénix* d'Euripide et des *Travaux et Jours* d'Hésiode (2). A nous, modernes, cette habitude paraît singulière ; et, à ne lire que le texte même de Démosthène, on n'en trouve guère l'explication. C'est Eschine, au contraire, qui nous la fournit : il nous dit que l'on apprenait les vers des poètes pour y trouver des principes de conduite dont on se servait toute la vie. Démosthène donne donc à son adversaire une sorte de leçon, quand il fait lire devant lui les morceaux que je vous ai énumérés tout à l'heure : c'est pour qu'Eschine se rappelle les préceptes qu'ils contiennent et pour qu'il regrette de ne pas les avoir mis en pratique.

Après ces citations, le plaidoyer se précipite. Un résumé admirable de la politique habile, sournoise, perfide, de Philippe les suit immédiatement, et, après ce résumé, vient enfin un appel aux juges, dans lequel Démosthène les supplie de condamner le traître : « Ni votre gloire, s'écrie-t-il, ni le respect des dieux, ni aucune autre considération ne vous permettent d'acquitter Eschine. Il faut que sa punition serve d'exemple à tous, aux citoyens de cette ville et aux autres Grecs. » — Ce sont là les derniers mots du discours.

G. C.

(1) SOPHOCLE, *Antig.*, v, 175 sqq.

(2) HÉSIODE, *Trav. et Jours*, v. 761.

Les poètes français du temps du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille : « Les Trois Règnes de la Nature » (*fin*).

Je continue et j'achève aujourd'hui l'examen du poème des *Trois Règnes de la Nature*. Nous étions arrivés, la dernière fois, au cinquième chant. Vous savez que ce chant est entièrement consacré à la minéralogie : à la vérité, il est assez mal composé. Nous y trouvons une liste fastidieuse de minéraux de tous genres, puis vient un « épisode » : c'est le récit des malheurs d'Ormond et de sa fiancée ; le proscrit a été obligé de chercher un refuge dans les mines contre les factions qui ont mis sa tête à prix. Je reviendrai plus tard sur les essais épiques de Delille.

Quant à la liste des minéraux, il me suffira de vous en lire un fragment, pour vous montrer que tous ces développements ne sont autre chose qu'un traité d'histoire naturelle mis en vers.

Delille n'a cherché qu'à traduire dans une langue soi-disant poétique les détails scientifiques les plus techniques et les plus compliqués.

C'est peut-être là un scrupule très honorable, et Delille a été certainement persuadé que tout ce travail n'était pas inutile ; mais on frémit quand on songe au labeur ingrat, à la besogne aride et atroce, qu'un pareil dessein a imposée au poète. La poésie scientifique — Delille l'a oublié — a des limites ; s'inspirer de la science est nécessaire au poète-philosophe ; mais vouloir exposer la science, voilà le péril. Cela soit dit pour ceux de mes auditeurs qui songent à traiter en vers des sujets scientifiques. On peut faire jaillir la poésie de tous les sujets, et certes la science offre au poète une riche et abondante matière ; mais n'oublions jamais qu'un poème ne doit être ni un manuel, ni un recueil mnémotechnique. Et vous allez maintenant comprendre pourquoi Delille a dépassé la mesure dans les vers que voici :

Il est d'autres métaux moins purs dans leur essence,
Tous différents de poids, de couleur, de puissance :

Le tung-stène grisâtre, et l'arsenic rongeur,
 Qui du cuivre blanchi déguise la rougeur,
 Et par deux attentats sert, doublement perfide,
 Le monnayeur coupable et le lâche homicide;
 Mais qui, par ses couleurs réparant ses forfaits,
 A nos arts innocents prodigue ses bienfaits.
 Ailleurs, c'est le nickel; le douteux molybdène,
 Dont nul ne connaissait la substance incertaine,
 En grains noirs et brillants se montrant à nos yeux,
 S'évaporant à l'air, et résistant aux feux;
 Le cobalt, qui, de l'art sujet involontaire,
 Garde dans le creuset sa roideur réfractaire,
 Et, par les feux ardents lentement pénétré,
 Se fond avec le verre en fluide azuré;
 Le bismuth peu ductile et peu rebelle aux flammes,
 Qui se forme en cristal et se déploie en lames;
 Le manganèse à peine entamé par les feux,
 Mais au contact de l'air tombant en grains poudreux;
 Et le zinc Indien, qui, lorsqu'un grand théâtre
 Etale à tout Paris ces jeux qu'il idolâtre,
 De si riches couleurs, de rayons si brillants,
 Pare ces faux soleils dans l'ombre pétillants,
 Dont Tivoli plaintif à regret s'illumine,
 Et, pour Ruggieri, fait désertier Racine.

Remarquez que, dans tout ce passage, comme dans tous les passages ardu chez Delille, il y a une ou deux notes du poète par paragraphe; il nous invite ainsi lui-même à vouloir bien nous reporter à la fin du volume pour avoir le mot du logogriphe. Cela seul est un indice qui nous permet de juger le morceau. Le texte est très dur, de l'aveu même de l'auteur; mais, comme l'auteur est aimable, il nous en donne la traduction. Voilà le défaut: Delille ne l'a pas senti; je crois que j'avais à peine besoin de vous le signaler.

Le sixième chant est plus intéressant, en ce sens que le sujet est moins difficile et plus accessible à toutes les intelligences. Il s'agit, vous le savez, du règne végétal: nous y trouvons une très bonne page sur la greffe, où Delille, avec un art savant qui n'exclut ni le détail technique ni la couleur, rivalise fort heureusement avec le passage célèbre des *Géorgiques* de Virgile. Il faut reconnaître que Delille a fait preuve de beaucoup d'habileté dans ce passage:

Pour embellir encor cette race future,
 La greffe unit son art aux dons de la nature;
 Art sublime, art fécond, dont les secrets divers,
 Remontent au berceau de l'antique univers.
 Mais comment de la greffe expliquer le mystère?
 Comment l'arbre, adoptant une plante étrangère,

Peut-il, fertilisé par ces heureux liens,
 Former des fleurs, des fruits, qui ne sont pas les siens ?
 Dans le sein maternel, sa retraite vivante,
 L'homme encore naissant peut expliquer la plante.
 De vaisseaux en vaisseaux, égaré dans son cours,
 Le sang qui toujours part et remonte toujours,
 Parcourt, en circulant par des routes certaines,
 Un million de fois des millions de veines;
 Et dans sa longue route épuré lentement,
 Ne porte à l'embryon qu'un utile aliment.
 Ainsi par une plante une plante adoptée
 Elabore les sucres de la sève empruntée;
 Et de ces aliments qu'il a reçus d'autrui,
 L'arbre nouveau n'admet que les sucres faits pour lui.
 Soit donc que d'un rameau la blessure féconde
 Reçoive un plant choisi dans sa fente profonde;
 Soit que le sauvageon que l'art veut corriger,
 Dans ses bourgeons admette un bourgeon étranger,
 Ce dédale savant de vaisseaux innombrables
 N'admet ou ne retient que des sucres favorables.
 L'arbre adopté s'élève : il se couvre de fruits
 Que le tronc paternel n'aurait jamais produits,
 Et l'arbre hospitalier, où la greffe prospère,
 De ces enfants nouveaux s'étonne d'être père.

Le morceau est d'une netteté et d'une clarté absolues ; et la comparaison de la greffe à l'embryon humain est très brillante : le poète en a tiré le meilleur effet possible. Je n'insisterai pas sur l'éloge de Linné, qui vient plus loin : c'est un modèle de discours académique, que je peux laisser dans l'ombre. Ce que je ne laisserai pas dans l'ombre, c'est « l'horloge des fleurs », cet agréable passage que Michelet a imité dans *l'Insecte*, — peut-être sans le savoir, — et qui nous enseigne à reconnaître l'heure d'après la forme et l'attitude des fleurs aux divers moments de la journée, d'après l'ouverture de leur corolle, ou d'après la raideur ou le fléchissement de leur tige ; Delille nous en a fait un tableau fort séduisant :

Le soir, de nos jardins parcourez les carreaux ;
 Voyez, ainsi que nous, sur leurs tiges baissées
 S'assoupir de ces fleurs les têtes affaissées,
 Et, dormant au lieu même où veilleront leurs sœurs,
 Du nocturne repos savourer les douceurs.
 Voyez comme l'instinct qui gouverne les plantes
 Assigne à leur réveil des heures différentes :
 L'une s'ouvre la nuit, l'autre s'ouvre le jour ;
 Du soir ou du midi l'autre attend le retour.
 Je vois avec plaisir cette horloge vivante :
 Ce n'est plus ce contour où l'aiguille mouvante
 Chemine tristement le long d'un triste mur ;
 C'est un cadran semé d'or, de pourpre et d'azur,

Où, d'un air plus riant, en robe diaprée
 Les filles du printemps mesurant la durée,
 Ou nous marquant les jours, les heures, les instants,
 Dans un cercle de fleurs ont enchaîné le temps.

Voilà des vers à la Lamartine, — le Lamartine des débuts, — d'une poésie agréable et du plus délicieux pittoresque. Il faut l'avouer, Delille a une merveilleuse souplesse, et ce versificateur remarquable touche parfois à la vraie poésie.

Nous arrivons à la description du polype d'eau ; cet être, intermédiaire entre l'animal et la plante, ne pouvait manquer d'exciter la virtuosité de Delille :

Eh ! Qui n'admirerait cet être mitoyen,
 Des règnes qu'il unit étrange 'citoyen ?
 Une plante en flottant se présente à ma vue :
 Tout à coup je la vois, ô surprise imprévue !
 Vers l'humble vermisseau choisi pour son repas,
 S'élancer de sa tige et déployer ses bras.
 Sur le haut de l'arbuste une étroite ouverture
 Et la bouche où ses doigts portent sa nourriture,
 Et bientôt, vil rebut d'un viscère secret,
 De ses mets consommés le vestige paraît.
 Souvent la fleur modeste, en coupe façonnée,
 S'arrondit en olive à la vue étonnée,
 Se partage, descend, et glissant sur les eaux,
 Forme de ses débris des arbustes nouveaux.
 Sur sa tige sensible un peuple entier fourmille ;
 Même instinct, même vie anime la famille ;
 Des milliers d'animaux semblent n'en former qu'un ;
 Communs sont leurs besoins, leur mouvement commun ;
 Chacun transmet sa proie à l'arbuste vorace.
 J'approche, je le prends ; sans détruire sa race,
 Ma main tourne en tous sens et retourne sa peau ;
 Je la coupe ; il repousse un nouvel arbrisseau ;
 Je redouble, il renaît ; je le mutilé encore,
 Un troisième arbrisseau tout à coup vient éclore.
 Lui-même il donne l'être à de nouveaux enfants,
 Du fer mutilateur comme lui triomphants,
 Dont la race à son tour, de vingt races suivie,
 Semble de chaque point reproduire la vie.
 Je fais plus : sur son corps ma main greffe un tronçon,
 Du fertile animal fertile nourrisson :
 Tous pullulent sans fin ; de cette hydre innocente
 Je vois se propager la tige renaissante,
 Et renaître, en dépit des ciseaux destructeurs,
 Des bouquets d'animaux et des peuples de fleurs.

Il y a là, on ne peut le nier, un talent de style tout à fait frappant : il faut, à coup sûr, une certaine chaleur d'imagination, — je ne dis pas plus, — pour trouver ainsi l'image exacte, qui illustre et précise la vérité scientifique.

Nous revelons, — je ne dis pas nous retombons, — au Delille spirituel, et rien que spirituel, lorsqu'il se délasse, — car c'est bien une espèce de délassement, — à nous peindre le café. Vous connaissez tous au moins quelque vers de ce passage, qui est resté fameux :

Il est une liqueur, au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire.
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur
Sans altérer la tête épanouit le cœur :
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène ;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer ;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde ;
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée ;
Ma coupe, ton nectar, *le miel américain* (1),
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi !
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.

Cela est touchant, si l'on songe que Delille avait la vue très faible et était presque aveugle : Delille n'oublie pas sa femme dans ce tableau plein de poésie familiale.

A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens ; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée ;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

La fin rappelle un peu trop le style d'opéra ou d'opéra-comique : cela pouvait paraître encore assez neuve à l'époque de Delille.

Je vous ai dit, la dernière fois, par quelle ingénieuse transition le poète avait introduit dans ce chant l'épisode de Christophe

(1) Cela est un peu excessif pour désigner le sucre !

Colomb : c'est l'odeur des plantes du littoral prochain qui a fait deviner à Colomb le voisinage de la terre. Voici ce que ce sujet a inspiré à Delille :

Eh ! Qui du grand Colomb ne connaît point l'histoire,
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire ?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguait sur l'abîme grondant ;
Sa nef avait franchi les colonnes d'Alcide :
Les phoques, les tritons, la jeune néréide,
Voyaient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
A qui les vents vaincus semblaient céder leurs ailes.

Tout cela est trop pompeux, si l'on songe aux trois malheureux petits bateaux, aux trois frères esquifs, que le grand navigateur avait à sa disposition. Il y aurait eu plus de grandeur, de la part de Delille, à nous peindre un Colomb chétif et faible, conquérant précaire d'un monde immense :

Depuis six mois entiers, ils erraient sur les eaux ;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentaient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploraient le rivage.
Mille maux à la fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.
Pour comble de malheurs, sur l'Océan immense,
Les airs sont en repos, les vagues en silence ;
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit ;
Et, dans ce calme affreux dont le rocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.

Voilà, en passant, un vers admirablement poétique et d'une belle horreur tragique.

Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin
Les terres et les mers sourdes à leur besoin ;
Rien ne paraît ; des cœurs un noir transport s'empare ;
(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare !
Tous fondent sur leur chef : à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.
Cent fois de la tempête il défia la rage ;
Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage ?
Sans changer son destin, l'astre du jour a lui ;
De farouches regards errent autour de lui :
Inutiles fureurs pour son âme intrépide !
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide
Plus d'espoir... Tout à coup, de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine

Il sent, il reconnaît le doux esprit des fleurs ;
 Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs ;
 Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
 Alors, avec l'espoir, reprenant son courage :
 « Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
 Vous savez si Colomb peut redouter la mort ;
 Mais si, toujours fidèle au dessein qui m'anime,
 Votre chef seconda votre âme magnanime,
 Si pour ce grand projet je bravai comme vous
 Et l'horreur de la faim et les flots en courroux,
 Encor quelques moments : je ne sais quel présage
 A cet âme inspirée annonce le rivage.
 Si ce monde où je cours fuit encore devant nous,
 Demain tranchez mes jours, tout mon sang est à vous. »

Delavigne a été mieux inspiré en traitant le même sujet. Vous connaissez tous ces vers :

Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde, etc.

Delille a mis un peu trop de pompe dans ce passage ; puis la fin, que je ne vous lis pas, est d'une faiblesse vraiment déplorable.

Les septième et huitième chants sont consacrés aux animaux. La distinction n'est pas bien nette entre les deux livres : je vous dirai, si vous voulez, que, dans le septième, il s'agit surtout de la physiologie des animaux, et, dans le huitième, de leur « psychologie ». Je puis bien employer ce mot, puisque Delille, contrairement à Descartes, leur attribue une âme. Dans le septième livre, je vous signalerai un très beau passage sur l'organisme, sur le « phénomène merveilleux » de la circulation du sang :

Eh ! Qui peut sans effroi compter tous les ressorts
 Dont l'ouvrier suprême organise les corps ?
 Ces muscles, ces tendons, ces membranes ductiles,
 De l'esprit qui les meut instruments si dociles ;
 Ce vélin délicat qui recouvre leurs os,
 L'art de leur action, celui de leur repos,
 De leurs emboîtements les fortes ligatures,
 Cette huile dont le suc assouplit leurs jointures ;
 Ces tubes si nombreux l'un sur l'autre posés,
 L'un à l'autre soumis, l'un à l'autre opposés ;
 Le dédale des nerfs et le réseau des fibres ;
 La route des humeurs, leurs savants équilibres ;
 Ces mobiles poumons, dont le jeu toujours sûr,
 Chassant l'air altéré, apporte un air plus pur ;
 Ces pores si nombreux chargés par la nature
 D'aspirer, d'exhaler, d'attirer et d'exclure ;

Le foie épurateur, dont le crible en passant
 Se saisit de la bile et tamise le sang ;
 Et ce foyer brûlant, avide de sa proie,
 Qui reçoit l'aliment, le saisit et le broie ;
 Les filets chatouilleux des houpes du palais ;
 L'oreille, écho des sons ; l'œil, miroir des objets ;
 Les nerfs si délicats dont le tissu compose
 Ce sens voluptueux pour qui fleurit la rose :
 Le cœur surtout, le cœur, ce viscère puissant,
 Le réservoir, la source et le ressort du sang,
 Qui, pour y retourner par des routes certaines,
 De l'artère sans cesse emporté dans les veines,
 De détour en détour, de vaisseaux en vaisseaux,
 De sa pourpre en courant épure les ruisseaux ;
 Rencontre dans son cours ces valvules légères
 Qui rouvrent tour à tour et ferment leurs barrières,
 Une fois introduit tâche en vain de sortir,
 Au cœur qui l'envoya revient pour repartir ;
 Et, reprenant sa marche incessamment suivie,
 Roule en cercle éternel le fleuve de la vie.

Il est impossible de mieux dire, et avec plus de précision : tout cela n'a peut-être rien à voir avec la véritable poésie, et on peut se permettre de trouver ces beaux développements un peu dépaysés dans une œuvre qui n'est pas un manuel de physiologie ou d'anatomie ; mais il n'en reste pas moins qu'on ne saurait nier l'habileté de l'ouvrier.

Cet ingénieux traducteur a parfois même des audaces qui étonnent. Vous savez si Delille est traducteur dans l'âme : ce qu'il ne peut traduire, il l'adapte, et souvent c'est avec le plus rare bonheur. C'est ainsi que l'abbé Delille n'a pas craint de rivaliser avec Pascal. Vous connaissez tous l'admirable passage où Pascal, citant l'exemple du ciron, nous montre le « prodige étonnant » de l'infinie grandeur partout mêlée à l'infinie petitesse : « Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?... Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours, il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la

même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et, trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue ; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ? Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même... »

Il y a, dans tout ce passage, une véritable furie philosophique, qu'on ne peut trouver que sous la plume de Pascal..., et cependant Delille, à force de précision et d'habileté, a pu exprimer des idées analogues, sans être absolument écrasé par son modèle :

Et si je parcourais l'échelle des grandeurs,
De l'insecte invisible à l'immense baleine ;
De ce monstre des mers, dont la puissante haleine,
Avec un bruit horrible élance en gerbes d'eaux
L'Océan revomi par ses larges naseaux.
Jusqu'à l'humble tribu qui sous l'onde orageuse
Vit dans les derniers grains de la vase fangeuse ;
Si j'allais, descendant de l'aigle au moucheron,
De l'énorme éléphant jusqu'à l'humble ciron !
Là s'arrêtent les yeux ; mais, grâce à ce verre
Qui nous déploie en grand et les cieux et la terre,
Au-dessous du ciron je regarde, et je vois
Des milliers d'animaux plus petits mille fois.
Là du verre à son tour s'arrête la puissance ;
J'admire avec effroi sa petitesse immense ;
Mais pour d'autres tribus que je n'aperçois pas,
Cet insecte lui-même est peut-être un Atlas ;
La goutte qu'il habite est une mer profonde,
Chaque œil est un soleil et chaque fibre un monde.
Que dis-je ? sans chercher un nouvel univers,
Dans l'atome animé combien d'êtres divers !
Là sont un cœur, des nerfs, des veines, des viscères :
Ces nerfs ont des esprits, et ces cœurs des artères,
Ces veines des humeurs : ainsi de tout côté,
Même auprès du néant trouvant l'immensité,
Dans tous ces univers croissant de petitesse,
L'imagination descend, descend sans cesse ;
Et, tel que ce mortel qu'en un sommeil profond
Un rêve suspendit sur un gouffre sans fond,
D'épouvante saisi tout à coup je m'éveille,
Et du monde en tremblant j'adore la merveille.

Le dernier vers est un peu faible ; mais cette page, reconnaissons-le, ne manque pas de belles trouvailles d'expressions et même d'un certain mouvement. — Le chant se termine par un dévelop-

pement sur l'industriel instinct des animaux. C'est une protestation contre la théorie cartésienne de l'animal pur automate, théorie qui n'était déjà guère plus admise à l'époque de Delille, et que personne ne soutient plus aujourd'hui :

Mais n'exagérons rien : l'un dans l'être vivant
Veut voir de Vaucanson l'automate mouvant ;
L'autre, s'extasiant au moindre phénomène,
Veut égaler l'instinct à la raison humaine,
S'étonne de son singe et de son perroquet,
Admire en l'un son geste, en l'autre son caquet,
Et ne saurait douter que, vu leur prud'homie,
Les éléphants, un jour, n'aient leur académie.
Evitons ces excès. Cet admirable don,
L'instinct, sans doute, est loin de l'auguste raison ;
Mais, quoique dépourvu de sa vive lumière,
L'instinct n'appartient pas à la vile matière.

.....
Chaque sens des objets reçoit l'impression ;
Sur les pas du besoin marche l'attention ;
Les besoins répétés amènent l'habitude ;
De l'instinct vigilant l'utile inquiétude
Compare les effets, les causes, les moyens ;
Ces chaînons, chaque jour, resserrent leurs liens,
Leur féconde union produit l'intelligence ;
Celle-ci pèse tout dans sa juste balance,
Et jugeant les objets, leurs vices, leur bonté,
L'intelligence enfin produit la volonté.

Voilà un excellent chapitre de psychologie animale, qui, en son fond, est exact.

Le chant VIII contient beaucoup de morceaux brillants : sur le cygne, le chien, l'âne, et (je vous demande pardon de la brusquerie de ce rapprochement) l'homme. Le « Cygne » de M. l'abbé Delille fut très admiré en son temps. Dans son beau livre sur *l'Art des Vers*, M. Auguste Dorchain cite ce passage de Delille et le rapproche des vers de M. Sully-Prudhomme sur le même sujet : « Un rimeur descriptif et un poète véritable, dit-il, vont tour à tour écrire des vers sur le *Cygne*, et pour nous en dire, l'un et l'autre, ces trois choses, rien qu'elles : que le corps du cygne rappelle la forme du navire ; que le cygne est beau ; que le cygne semble avoir conscience de sa beauté. » Voici comment s'exprime l'abbé Delille :

Le cygne, toujours beau, soit qu'il vienne au rivage,
Certain de ses attraits, s'offrir à notre hommage,
Soit que, de nos vaisseaux le modèle achevé,
Se rabaissant en proue, en poupe relevé,
L'estomac pour carène, et de sa queue agile
Mouvant le gouvernail en timonier habile,

Les pieds pour avirons, pour flotte ces oiseaux
 Qui se pressent en foule autour du roi des eaux,
 Pour voile enfin son aile au gré des vents enflée,
 Fier, il vole au milieu de son escadre ailée.
 Mais, quand son feu l'atteint dans l'humide séjour,
 De quel charme nouveau vient l'embellir l'amour !
 Que de folâtres jeux, que d'aimables caresses !
 Doux et passionné dans ses vives tendresses,
 Déployant mollement son plumage amoureux.
 De quel air caressant pour l'objet de ses feux,
 Il prouve aux flots émus par son ardeur féconde
 Que la mère d'amour est la fille de l'onde.
 Et de son corps, choisi pour plaire à deux beaux yeux,
 Justifie, en aimant, le Monarque des dieux !

On a mille fois comparé le cygne à un vaisseau : Delille, lui, en fait le vaisseau amiral d'une escadre. L'ensemble du morceau est bien bâti, et le parallèle habilement suivi. Écoutons, maintenant, Sully-Prudhomme :

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
 Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
 Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
 A ces neiges d'avril qui croulent au soleil ;
 Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
 Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
 Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
 Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
 Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,
 Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
 Tantôt, le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
 Il serpente, et, laissant les herbages épais
 Trainer derrière lui comme une chevelure,
 Il va, d'une tardive et languissante allure.
 La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
 Et la source, qui pleure un éternel absent,
 Lui plaisent : il y rôde ; une feuille de saule
 En silence tombée effleure son épaule.
 Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
 Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
 Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
 La place éblouissante où le soleil se mire.
 Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
 A l'heure où toute forme est un spectre confus,
 Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
 Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
 Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
 Et que la luciole au clair de lune luit,
 L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
 La splendeur d'une nuit lactée et violette,
 Comme un vase d'argent parmi les diamants,
 Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

« Quel abîme sépare, non seulement les deux poèmes, mais encore les deux conceptions de la poésie ! » s'écrie M. Dorchain. C'est que, en effet, les deux poètes voient différemment. Delille insiste lourdement sur la comparaison avec le vaisseau, il tient à tout nous *décrire* ; la proue, la poupe, la carène, le gouvernail, tout est là. Sully-Prudhomme, au contraire, dit M. Dorchain, « sentant que, de délicate, la comparaison serait grossière s'il y appuyait, l'indique d'un seul vers, où l'aile même n'est qu'indirectement comparée à la voile, mais où le choix et l'ordre des mots *évoque sans décrire* l'idée d'un vaisseau, et en évoque moins la forme tangible que le mouvement impalpable. » Tout cela est très exact et très finement observé.

Enfin, je terminerai en vous lisant le passage consacré au chien. Je vous renvoie au développement consacré à l'homme, — que je n'ai pas le temps d'examiner ici, — et où Delille expose cette très belle pensée : à savoir que c'est l'idée de la mort qui fait la supériorité de l'homme sur l'animal. Les animaux ne savent pas qu'ils mourront : l'homme le sait, et c'est de cette connaissance, qu'il tient son ascendant sur tous les êtres qui respirent. — Je reviens au chien. Il était naturel que Delille ne l'oubliât pas dans son poème : on ferait toute une anthologie avec tous les morceaux consacrés au chien dans toutes les littératures, depuis Homère jusqu'à Lamartine dans *Jocelyn*. Delille lui a consacré une longue page, qui ne manque pas d'ingéniosité :

A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous ; et dans leur cour rustique
Il fut des rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois ;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la trace.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment ;
Souvent il me regarde ; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse :
J'ordonne, il vient à moi ; je menace, il me fuit ;
Je l'appelle, il revient ; je fais signe, il me suit ;
Je m'éloigne, quels pleurs ! Je reviens, quelle joie !
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité ;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère...

Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Point de trêve à ses soins, de borne à son amour.
Dans la foule étonnée, on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître;
Et quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.
Enfin le grand Buffon écrivit son histoire,
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire.

Le dernier vers est agréable, et atteste la modestie du poète. Nous avons déjà vu, plusieurs fois, que Delille savait s'effacer devant ces glorieux prédécesseurs et ne se refusait pas à rendre justice au génie. C'est ainsi que ce laborieux versificateur nous désarme souvent par sa délicatesse ingénieuse.

A. C.

Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

« Pompée » et « Rodogune ».

Nous avons vu, jusqu'ici, Pierre Corneille dans tout l'éclat de sa gloire, et nous nous sommes attachés à expliquer les causes de son succès et de sa grandeur. L'auteur applaudi du *Cid*, de *Polyeucte* et du *Menteur* est « monté sur le faite », et, pour me servir toujours de ses propres expressions, il « n'aspire pas à descendre ». Et pourtant, il nous faut constater aujourd'hui sa prompte, son irrémédiable décadence. Sans doute, le génie du grand Corneille ne va pas brusquement et irrémédiablement s'éclipser : dans la plupart des pièces qui suivront, il y aura des parties admirables et sublimes, dans *Rodogune*, par exemple. Mais, à côté de ces vestiges d'un passé glorieux, que de ruines pitoyables et attristantes ! Que de passages obscurs, froids et tortueux ! *Héraclius* laissera toujours indifférents les spectateurs, souvent paresseux pour applaudir.

Voilà un fait qui mérite d'arrêter un moment l'historien de la littérature : alors que Corneille, auteur célèbre de toute une série de merveilleux chefs-d'œuvre, était libre, indépendant et admiré ; alors qu'il n'avait à redouter la concurrence d'aucun rival dangereux, — Racine n'a pas encore paru, — le grand Corneille décline et n'est plus que l'ombre de lui-même. Le phénomène est étrange, et cette prompte décadence demande quelques explications.

Je commence par vous dire que nous n'adopterons pas l'explication donnée par Molière ; elle a le tort grave de n'être qu'une agréable plaisanterie. Molière disait, en effet, que Corneille n'était pas le véritable auteur de ses chefs-d'œuvre : le véritable auteur, c'était un petit lutin, malicieux et taquin, qui visitait souvent le poète et lui dictait certains passages. Quand le lutin avait parlé, les vers étaient bons et « faits de main d'ouvrier ». Mais, parfois, le lutin se retirait et abandonnait le poète à sa veine : alors il arrivait que l'ouvrage était souvent marqué de bien des faiblesses. — Bien entendu, nous ne nous en tiendrons pas à ces

raisons, et nous allons essayer de démêler les causes vraies de la décadence de Corneille : pour cela, suivons-le pas à pas et efforçons-nous de le juger comme pouvaient le faire ses contemporains de 1644 à 1650.

Le même hiver que *Le Menteur*, on vit paraître, sous le nom de Pierre Corneille, la tragédie de *Pompée*; cette tragédie, dont nous ne connaissons point la date exacte, fut sans doute jouée au Marais, sur la scène du théâtre de la rue Vieille-du-Temple. Le titre complet, donné par l'édition *princeps*, est *La Mort de Pompée*. La pièce fut représentée dans l'hiver de 1643-1644, et imprimée presque immédiatement. Elle est imitée de Lucain, comme le déclare Corneille lui-même dans sa Préface. La lecture de la *Pharsale* de Lucain « m'a rendu, dit-il, si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue j'ai fait cet effort pour réduire en poème dramatique ce qu'il a traité en épique ». Ainsi Corneille est frappé des « pensées » et du « raisonnement » du poète latin ; et il tombe en admiration devant lui, comme il était tombé en admiration devant Lope de Vega (ou, plus exactement, Alarcon), à propos du *Menteur*, au point, vous vous en souvenez, de déclarer qu'il eût volontiers donné deux de ses meilleures pièces pour avoir inventé le sujet de sa comédie. Voilà le grand Corneille s'humiliant devant ses modèles deux fois en une année. C'est beaucoup trop pour un homme de génie, et ce symptôme est grave. Certes, la modestie est une belle qualité, qui sied aux écrivains ; mais le génie a le droit d'être fier, et il ne saurait, selon le mot de Bossuet, « se mépriser tout entier ».

Corneille se fait humble et petit devant Lucain, devant un poète qui n'était qu'un tout jeune homme, et qui est mort à la fleur de l'âge, sans avoir donné toute sa mesure. C'était choisir là un guide bien dangereux ; et les spectateurs durent commencer à être inquiets, en entendant Ptolémée, roi d'Egypte, parler de

Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants.

Voilà certes une image que Renan eût qualifiée de « violente », et qu'il eût blâmée avec la dernière énergie. Corneille enchérit sur le mauvais goût de son modèle : il l'imita jusque dans ses défauts. Corneille, adaptateur de Lucain, se rend coupable de ces mêmes fautes qui attireront sur Brébeuf, dix ou douze ans plus tard, le courroux de Boileau.

A la suite de Lucain, Corneille devient épique : son œuvre est une épopée tragique ou une tragédie épique, comme l'on voudra. Et Corneille ne se rend pas compte de cette transformation. Plus tard, lorsque Racine écrira *Bérénice*, véritable tragédie idyllique ou élégiaque, ce ne sera point là pour l'auteur d'*Andromaque* une création inconsciente : Racine savait très bien ce qu'il voulait faire et ce qu'il faisait, puisqu'il l'a dit dans la Préface de sa pièce. Mais Corneille est loin d'avoir compris la nature et la portée de l'essai nouveau qu'il tentait avec *Pompée*. Voltaire et La Harpe n'ont pas manqué de lui reprocher cette tragédie, qui n'en est pas une. Les modernes, moins difficiles, diront que *Pompée* est tout simplement un fragment d'épopée, analogue à certaines pages de la *Légende des Siècles*. Qu'est-ce, au juste, que la tragédie de Pompée ?

Il y a, dit-on, dans cette pièce deux actions successives : Pompée est en péril et nous apprenons qu'il est tué ; — César est en péril, et nous apprenons qu'il triomphe. Cela fait bien deux pièces juxtaposées.

Le reproche serait mérité, si le vrai titre était « *Pompée* » tout court ; mais nous savons que le titre complet, celui que le poète a donné à sa tragédie, est « *La Mort de Pompée* ». Dès lors, nous devons juger différemment. Pompée ne paraît pas dans la pièce, et seul le récit de sa mort fait partie de l'exposition du drame. Mais Pompée mort, il s'agit de savoir s'il sera vengé par Cornélie ou par César.

Geoffroy, prétend cependant, que Pompée est bien le héros de cette tragédie : la pièce ne se noue, en effet, que par la mort de Pompée et par les péripéties qu'elle entraîne. Si Pompée ne paraît pas sur la scène, il est dignement remplacé par sa femme Cornélie, qui est un autre lui-même. Cornélie soutient avec vigueur le nom qu'elle porte ; elle exhale sa douleur en mouvements pathétiques. C'est une Emilie au rebours, un noble caractère, qui attaque en face son ennemi. La Cornélie de Lucain est moins noble que celle du poète français : car Lucain, racontant en vers des événements presque récents, avait été forcé de tenir compte des données de l'histoire. Corneille a pu, au contraire, « crayonner » l'âme de Cornélie avec toute l'indépendance d'un poète, et il a réussi ainsi à introduire dans sa pièce des beautés nouvelles.

Mais, à côté de ces traits saisissants, que de taches et que de faiblesses ! Le dénouement est bien mauvais : Cornélie part pour se joindre aux restes de l'armée de Pompée et menace César d'une nouvelle guerre civile. César n'en a cure : il adore Cléopâtre,

et il va chercher dans ses bras le prix du trône qu'il lui a donné. S'il l'osait, le vainqueur des Gaules s'écrierait :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

C'est un dénouement qui n'en est pas un : ce n'est ni une fin de tragédie, puisqu'elle n'est pas sanglante, ni une fin de comédie, puisqu'il n'y a pas de mariage possible. Décidément, le grand Corneille décline. Il ne domine pas ses sujets, il se laisse égarer par ses modèles. Il a le tort de ne pas comprendre que les hommes de génie sont au-dessus des règles de l'art, puisque ces règles ne sont formulées que d'après leurs chefs-d'œuvre, puisque la *Poétique* d'Aristote ne vient qu'après l'*Iliade* d'Homère ; il aurait pu et dû s'abandonner plus librement à sa propre inspiration.

Voilà une première raison de sa décadence. Ajoutons à cela que Corneille a eu le malheur de rester un provincial : il a vécu loin de la cour, hors de laquelle il n'était point alors de salut pour un écrivain. Voltaire, à la fin de sa vie, hésitera à écrire pour le théâtre, parce que, dans son éloignement, il ne connaît plus, dit-il, ni les acteurs ni le public parisien. De même, Corneille ne connaît ni les écrivains ni leurs interprètes. Il s'enferme dans son cabinet de la rue de la Pie, où il vit avec les morts, avec Aristote, Tite-Live, voire même avec Siméon Métaphraste. C'est un marguillier qui fait du théâtre, et qui est plus souvent à la sacristie de la paroisse Saint-Sauveur, qu'au foyer des artistes. — Il ne s'ingénie pas, comme les autres auteurs à succès, à tailler des rôles à ses acteurs ; il est gauche et maladroit. Le grand coupable dans tout cela est Richelieu, qui se fût grandement honoré en encourageant énergiquement le poète ; coupable aussi est Mazarin, qui répétait que, « si sa langue n'était pas française, son cœur l'était » ; il est probable que, si son cœur était français, c'est qu'il avait tout intérêt à l'être. Ces deux ministres auraient dû faire venir Corneille à Paris, lui donner une pension suffisante, le faire entrer à l'Académie : Corneille aurait prospéré dans ce milieu, il aurait profité des conseils et des lumières de ses amis ; son goût se serait modifié, et ses œuvres auraient été tout autres, quoique gardant toujours l'empreinte de son génie.

Mais Corneille resta seul avec ses modèles, et, après *Pompée*, il fit jouer « *Rodogune*, princesse des Parthes », sans doute en 1644. Cette fois, il se montre plus audacieux et plus hardi : d'abord, la

source à laquelle il puise est toute différente. Il a recours non à un poète dramatique, non à un poète épique, mais à un historien, et quel historien ! Le médiocre Appien d'Alexandrie, auteur des *Guerres de Syrie*. Il faut dire que Corneille n'a pas eu pour ce compilateur autant de déférence que pour le poète de la *Pharsale*. Le sujet que lui fournissait Appien était éminemment tragique : Cléopâtre, femme de Démétrius Nicanor, roi de Syrie, a fait périr Démétrius en haine de Rodogune, sœur du roi des Parthes, qu'il avait épousée. Des deux fils que Cléopâtre avait eus de Démétrius, l'un, nommé Séleucus, qui avait succédé à son père, fut tué par elle ; l'autre, Antiochus, qui régna après son frère, « contraignit cette mauvaise mère de boire le poison qu'elle lui avait préparé ». Tels sont les éléments donnés par Appien. Corneille en prend à son aise avec lui, plus encore qu'avec Métaphraste : il reconnaît lui-même, dans l'*Avertissement*, qui est de 1647, qu'il « a feint un sujet entier sous des noms véritables » et que, « depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paraissent dans le cinquième, il n'y a rien que l'histoire avoue ».

Peut-on en faire un reproche à Corneille ? Il est évident que le poète a le droit et même le devoir d'altérer et de falsifier des faits sans grande importance. Cependant, il ne faudrait pas pousser trop loin cette théorie ; nous nous récrierions, si Corneille faisait tuer Horace par Curiace ou par le roi Tulle, si Auguste tombait sous les coups de Cinna. Il y a des faits que le poète est forcé de respecter. Voilà pourquoi Schiller est inexcusable, par exemple, d'avoir fait périr Jeanne d'Arc, non sur le bûcher de Rouen, mais sur le champ de bataille, l'étendard à la main. Par contre, on ne peut que louer Corneille d'avoir, contrairement à la vérité historique, fait disparaître Néarque dans *Polyeucte*, d'avoir supprimé le fils de Polyeucte, et d'avoir converti Félix et Pauline. — Corneille a donc pris de grandes libertés avec Appien. Sa justification était, à ses yeux, que le public ne s'apercevrait de rien. Ce qui importe, pour lui, c'est la vérité dramatique, plus que la vérité historique. Corneille n'avait donc pas besoin de se disculper dans son *Avertissement*.

Il a eu raison aussi de ne pas donner à la pièce le nom du héros principal : sa tragédie s'appelle *Rodogune* et non *Cléopâtre*, parce que le poète a craint que « le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse et dernière reine d'Egypte, et ne confondit cette reine de Syrie avec elle ». C'est pour le même motif qu'il a poussé le scrupule jusqu'à éviter de nommer, une seule fois, Cléopâtre dans son drame : il ne la fait parler que sous

le nom de la « reine » ; et les premiers spectateurs ignorèrent ainsi le nom de « cette autre Médée ».

La tragédie de *Rodogune*, écrite par un Corneille libre de tout guide et de tout modèle, ne pouvait manquer d'être originale. Il est curieux de voir le jugement que Corneille a porté sur elle seize ans plus tard, en 1660, dans son *Examen*, alors que sa réflexion pouvait s'être librement exercée et que son expérience s'était étendue. Nous avons ainsi la bonne fortune de savoir au juste ce que le poète pensait de son œuvre, jugée par comparaison avec les pièces qui l'avaient précédée et celles qui l'avaient suivie jusqu'en 1660 :

« On m'a souvent fait, dit-il, une question à la cour : quel était celui de mes poèmes que j'estimais le plus ; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres : peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avaient jamais été vus au théâtre ; et peut-être, enfin, y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments, mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci : elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié ; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète ; sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

« Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches.... ». — Il discute alors quelques objections, et conclut triomphalement.

Ainsi, on a demandé à Corneille quel était, selon lui, le meilleur de ses poèmes, et ni *Polyeucte* ni *Horace* ne lui viennent à l'esprit. Il a pour *Rodogune* l'inclination de beaucoup de pères pour ceux de leurs enfants qui leur ont coûté le plus de soins ; c'est le cas de répéter, avec Montaigne : « Je ne vis jamais père, pour bossé ou teigneux que fût son fils, qui laissât de l'avouer. » Et les raisons qu'il donne de son penchant pour *Rodogune* ne sont pas quelconques : beauté du sujet, force des vers, facilité de l'expression, chaleur des passions, tout est admirable, pour lui, dans cette tragédie. Ce jugement tient de l'enthousiasme, et, dans la pensée même de son auteur, *Rodogune* est un pur chef-d'œuvre !

Quel est le jugement de la postérité ? Celui-là sera, sans doute, le meilleur ; car, à la deuxième génération, le public est infailible : il parle *sine ira, sine studio*.

Laissons de côté les critiques malveillantes de Voltaire, La Harpe, Schiller, Lessing : *Rodogune* est mieux qu'un « tissu d'absurdités en style barbare ». Ne nous arrêtons pas davantage aux éloges partiels de Geoffroy, le critique des *Débats*, qui songe surtout à malmenier Voltaire. Jugeons *Rodogune*, la pièce en main.

L'exposition nous met en présence de quatre personnages : Cléopâtre, reine de Syrie, longtemps en guerre avec les Parthes, et veuve de Démétrius Nicanor, a deux fils jumeaux, Antiochus et Séleucus, qui viennent d'atteindre l'âge où la couronne va être remise à l'aîné : Cléopâtre ne veut désigner cet aîné qu'après avoir pressenti lequel des deux princes se montrera le plus soumis à ses volontés. Les deux jeunes gens aiment tous deux Rodogune, sœur du roi des Parthes, longtemps captive et enfin délivrée, et Rodogune aime secrètement l'un des deux princes, sans avoir encore voulu dire lequel. Telle est cette exposition que Corneille admire tant.

Il y aurait cependant beaucoup d'objections à faire à ces données. Antiochus et Séleucus s'aiment d'une affection que rien ne pourra altérer, et le poète a insisté sur l'étroitesse de l'amitié qui les unit : voilà donc un élément dramatique exclu ; il n'y a pas de lutte possible entre les deux frères, et nous savons d'avance que la transmission des pouvoirs de la mère au fils aîné s'opérera sans secousse. Quant à Cléopâtre, cette femme qui est sur le point de devenir reine douairière, elle est un peu trop laissée dans l'ombre au début de la pièce. On nous dit quelle a fait du mal autrefois, qu'elle a tué son époux : c'est tout ce que nous savons d'elle. Puis, brusquement, au second acte, tout change ; Cléopâtre paraît, et se révèle à nous comme une femme sans scrupules, d'une ambition sans bornes, capable de tous les forfaits. Sa haine

contre Rodogune est atroce : elle annonce à ses fils que la couronne sera le prix de sa vengeance ; Rodogune doit périr :

Point d'ainé, point de roi qu'en m'apportant sa tête !

Les deux princes sont un peu surpris par une telle déclaration, car tous deux aiment passionnément Rodogune ; mais ils ne témoignent pas trop d'indignation, et ils prennent des mesures pour éviter tout accident.

Au troisième acte, Rodogune, instruite des projets homicides de Cléopâtre, change, elle aussi, de caractère : cette princesse, que nous connaissions douce et résignée, devient tout à coup une véritable tigresse ; elle veut la mort de Cléopâtre, et c'est aux fils même de la reine qu'elle demande sa tête. On s'est récrié contre ce qu'une pareille demande avait de monstrueux. Même du temps de Corneille, on trouvait absurde le discours de Rodogune : les spectateurs se disent en effet que les deux princes sont trop bons, et qu'ils ne tueront ni Cléopâtre ni Rodogune. Corneille a essayé dans son examen de se justifier contre ces reproches : il dit que Rodogune ne fait pas cette proposition avec l'espoir de la voir exécuter par les deux frères, mais simplement « pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale ». Malgré l'autorité du témoignage de l'auteur, on peut douter de la vraisemblance de cette interprétation ; et Rodogune nous apparaît sous un jour bien sombre.

Le quatrième acte nous donne un moment de répit : Cléopâtre feint d'oublier ses noirs projets, elle déclare Antiochus l'ainé et consent à son union avec Rodogune. Mais, peu après, elle nous fait connaître dans un monologue sa résolution de tuer Rodogune et les deux princes. La tragédie, très faible jusqu'à ce moment, reprend tous ses droits : il était temps.

Cléopâtre, plus terrible que jamais, nous apprend, au début du cinquième acte, qu'elle vient de faire tuer Séleucus. Il ne lui reste plus, pour être satisfaite, qu'à se débarrasser d'Antiochus et de Rodogune. Dès lors, plus de péripétie nouvelle : le cinquième acte tout entier forme le dénouement. L'action se passe dans la grande salle du trône, devant une troupe de Parthes et de Syriens : c'est une scène à grand spectacle. Antiochus, suivant l'usage, doit prendre en main, ainsi que Rodogune, la coupe nuptiale préparée par Cléopâtre ; au moment de la porter à ses lèvres, il apprend la mort de Séleucus, frappé par une main « qui fut bien chère » aux deux princes. Cléopâtre et Rodogune s'accusent réciproquement du meurtre de Séleucus. Le malheureux Antiochus, résolu à en finir, va boire la coupe. Rodogune l'arrête :

Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine.

Alors Cléopâtre, pour écarter tout soupçon et assurer sa vengeance au prix même de sa vie, s'offre à « faire l'essai » à la place d'un domestique : elle prend la coupe et en boit une partie. Mais le poison fait son œuvre avant qu'Antiochus ait porté la coupe à ses lèvres, et Cléopâtre, pâle, chancelante, est emmenée au dehors après avoir lancé à Antiochus et à Rodogune de terribles adieux.

Tout cet acte est réellement terrible et poignant. On ne peut nier qu'il ne soit d'une très grande beauté. Mais irons-nous jusqu'à penser, comme Corneille, que c'est là le dénouement idéal d'une excellente tragédie ? Certainement non ; et nous lui préférons le dénouement de *Polyeucte*, de *Cinna* ou d'*Athalie*. C'est un beau fragment, capable assurément de donner de l'éclat à cette pièce, comme certains fragments d'architecture rendent à jamais célèbre une cathédrale : le portail Nord de Chartres, la nef d'Amiens ou le chœur de Beauvais, par exemple.

J'aurais voulu, si le temps me l'avait permis, vous montrer, par une lecture commentée, ce que nous devons penser, dans cette pièce, de la « force des vers », si magnifiquement louée par le poète. Voltaire s'est attaché à relever les formes surannées du style, qui ne peuvent échapper à aucun lecteur. Je vous renvoie à la pièce elle-même, et vous verrez que Voltaire n'avait pas tout à fait tort dans ce cas particulier.

Il résulte de ce rapide examen que le grand Corneille a décidément baissé et vieilli... malgré le cinquième acte de *Rodogune*. La décadence commence, et le poète est loin d'en avoir conscience. Il a, si je puis dire, la « tranquillité de l'apoplexie ». La preuve, c'est qu'il va écrire *Théodore*, tragédie chrétienne, qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'une erreur lamentable. Nous verrons, la prochaine fois, la décadence s'accroître avec *Héraclius*.

A. C.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LICENCE ÈS LETTRES

Dissertation française.

I. Déterminer le caractère et le rôle de Sganarelle dans le *Don Juan* de Molière.

*
* *

II. On lit dans la Préface de *Chatterton* : « Maintenant que l'amusement des yeux par des surprises enfantines fait sourire tout le monde..... c'est, ce me semble, le temps du *Drame de la Pensée*. »

Vous développerez d'abord le sens de cette expression : le *Drame de la Pensée*, — en prenant vos exemples dans la pièce de *Chatterton* et dans les parties essentielles des autres écrits de Vigny.

Vous comparerez ensuite le *Drame de la Pensée* et le *Tragique cornélien*.

Cette comparaison permettra de mettre en lumière la portée de la tentative du poète des *Destinées*.

*
* *

III. Vous apprécierez, à propos de la *Légende des Siècles*, l'originalité de Victor Hugo dans la conception et l'exécution du poème épique.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La Vie et les Ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

**La vocation de Molière. — Le voyage de Narbonne. —
La constitution de l'illustre-Théâtre.**

J'ai essayé de vous montrer, dans ma dernière leçon, la place importante occupée par le théâtre dans la littérature française, et la faveur dont jouissait ce genre littéraire au temps de la jeunesse de Molière. Je vous ai parlé de l'Hôtel de Bourgogne, du théâtre du Marais et des autres troupes qui ont donné des représentations dans la capitale avant l'apparition de Molière. Je vous ai donné quelques détails sur l'organisation matérielle de ces représentations, sur l'immoralité des pièces, sur la nervosité des spectateurs et sur l'incommodité des salles de théâtre.

Je voudrais aujourd'hui, avant de vous parler du voyage de Narbonne et de la constitution de l'*Illustre-Théâtre*, terminer cette rapide étude des conditions matérielles du théâtre avant Molière, en vous citant un passage de la *Maison des Jeux* de Sorel, et en vous faisant connaître les points importants de l'ordonnance rendue par Louis XIII le 16 avril 1641 en faveur des comédiens.

Laissez-moi, cependant, compléter auparavant mes indications sur les études juridiques de Molière, au sujet desquelles

j'ai été consulté par quelques-uns d'entre vous. Les traces des études juridiques de Molière ne manquent pas dans son œuvre, et plusieurs passages montrent que le grand comique avait en jurisprudence des connaissances précises. Je vous renvoie d'abord à la scène xii de l'acte II de *Monsieur de Pourceaugnac*, où celui-ci explique à Sbrigani les voies judiciaires dont il usera pour échapper à l'accusation de bigamie et pour traîner la procédure en longueur ; — voyez aussi l'acte II, scène viii, des *Fourberies de Scapin*, où Scapin trace un tableau des actes de procédure, tableau qu'un vieux juge du temps n'eût pas désavoué, tant il est complet et fidèle. Signalons encore dans l'*Ecole des Femmes* la dissertation poursuivie par le notaire devant Arnolphe sur le douaire et la dot (acte IV, scène ii) ; enfin, reportez-vous à la scène ix de l'acte I du *Malade imaginaire*, et à la scène du notaire dans les *Femmes savantes* : il est facile de se convaincre que Molière, comme Balzac, est un homme d'affaires très expert, familier avec tous les détails de la procédure, et on peut constater que ses personnages parlent d'une manière appropriée la langue technique de la jurisprudence.

Je reviens, maintenant, à l'histoire du théâtre. Je n'ai pas le temps de vous lire les *Fantaisies* et les *Nouvelles et Plaisantes Imaginations* de Bruscombille, qui abondent en détails curieux sur l'art dramatique au début du dix-septième siècle. Je vous y renvoie. Voici un passage intéressant de la *Maison des Jeux* de Sorel, dont la première édition est de 1642 ; vous verrez qu'il se plaint, lui aussi, de la mauvaise installation des salles de spectacle, et ses remarques ne manquent pas d'ingéniosité :

« Les Galeries où l'on se met pour voir nos Comédiens ordinaires me déplaisent pour ce qu'on ne les voit que de côté. Le parterre est fort incommode pour la presse qui s'y trouve de mille marauds mêlés parmi les honnêtes gens, auxquels ils veulent quelquefois faire des affronts ; ayant fait des querelles pour un rien, ils mettent la main à l'épée, et interrompent toute la comédie. Dans leur plus parfait repos, ils ne cessent aussi de parler, de siffler et de crier, et, pour ce qu'ils n'ont rien payé à l'entrée, et qu'ils ne viennent là qu'à faute d'autre occupation, ils ne se soucient guère d'entendre ce que disent les comédiens.

« Vous dites en bref que l'on voit des comédies sans ordre et sans jugement ; mais est-ce de celles-là que l'on vous veut faire estimer ? N'en a-t-on pas fait de telles depuis peu d'années, que l'on n'y trouve rien à souhaiter ? Autrefois, l'Hôtel de Bourgogne n'était qu'une retraite de bateleurs grossiers, et sans art, qui allaient appeler le monde au son du tambour jusqu'au carrefour

Saint-Eustache, comme on l'apprend dans les *Contes de Bonaventure des Périers*. Ce n'était que la racaille de Paris qui les allait là écouter. Maintenant, nous avons les Comédiens illustres entretenus des Rois et des Princes, qui y représentent des pièces graves et sérieuses, dignes des plus chastes oreilles et de l'austérité des philosophes. Il n'y a pas fort longtemps qu'il n'y avait à Paris et par toute la France qu'un seul homme qui travaillait pour de telles représentations... »

C'est de Hardy qu'il s'agit ici, et Sorel ajoute qu'à ce métier Hardy n'avait gagné ni nom ni honneur.

« Mais, poursuit-il, maintenant que l'on en fait de si belles, et que l'on y emploie même les Histoires Saintes, il y a de l'honneur à y être nommé. — Mais je me souviens que vous avez dit que le lieu où se fait l'assemblée vous déplaît, et que vous ne vous trouvez pas bien aux loges, parce qu'il n'y a que les premières qui soient bonnes, et qu'aux autres, l'on ne voit les acteurs que de loin et de côté; l'on s'approche comme l'on veut au parterre. » Le parterre est souvent bruyant, cependant l'on y trouve quelquefois de fort honnêtes gens, et même la plupart de nos poètes, qui sont les plus capables de juger des pièces, ne vont point ailleurs. »

Ainsi, de l'aveu même de Sorel en 1642, il y a de l'honneur à être nommé au théâtre. La dignité du genre s'est accrue par tout le magnifique mouvement littéraire qui s'est accompli de 1635 à 1640. Corneille a déjà donné ses chefs-d'œuvre : le *Cid* est de 1636 ; *Horace* et *Cinna* de 1640 ; quant à *Polyeucte*, dont nous ignorons la date exacte, les uns, comme M. Marty-Laveaux, le placent à la fin de 1640 ; les autres, les critiques contemporains, le placent de préférence en 1643. La date de 1640 concorderait très bien avec certains passages de l'ordonnance royale de 1641, qui moralise le théâtre et en éloigne les pièces « impures ».

Quoi qu'il en soit, en 1641, l'hostilité du pouvoir contre le théâtre s'est presque changée en protection ; les œuvres sont plus nobles, leur conduite plus réglée ; la cour, le cardinal de Richelieu, le roi lui-même s'y intéressent. Tous ces faits sont très importants à noter ; le roi traduit par un acte ce mouvement de sympathie et d'estime à l'égard de l'art dramatique : il réhabilite le métier de comédien. L'ordonnance rendue par Louis XIII à Saint-Germain-en-Laye, le 16 avril 1641, est à ce titre un document de premier ordre ; il est bon de le relire, puisqu'il explique et justifie, dans une certaine mesure, la vocation de Molière :

« Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Les continuelles

bénédiction qu'il plaît à Dieu répandre sur notre règne, Nous obligeant de plus en plus à faire ce qui dépend de Nous, pour retrancher tous les dérèglements par lesquels il peut être offensé ; la crainte que Nous avons que les Comédies qui se représentent utilement pour le divertissement des Peuples ne soient quelquefois accompagnées de représentations peu honnêtes, qui laissent de mauvaises impressions sur les esprits, fait que Nous sommes résolus de donner les ordres requis pour éviter tels inconvénients. A ces Causes, Nous avons fait et faisons très expresses inhibitions et défenses par ces présentes signées de notre main, à tous comédiens de *représenter aucunes actions malhonnêtes*, ni d'user d'aucunes paroles lascives ou à double entente, qui puissent blesser l'honnêteté publique, et sur peine d'être déclarés infâmes, et autres peines qu'il y échoira : enjoignons à nos juges, chacun à son district, de tenir la main à ce que notre volonté soit religieusement exécutée, et, en cas que lesdits comédiens contreviennent à notre présente déclaration, Nous voulons et entendons que nosdits juges leur interdisent le théâtre et procèdent contre eux par telles voies qu'ils aviseront à propos selon la qualité de l'action, sans néanmoins qu'ils puissent ordonner plus grandes peines que l'amende et le bannissement ; et, en cas que lesdits comédiens règlent tellement les actions du théâtre qu'elles soient du tout exemptes d'impureté, Nous voulons que leur exercice, qui peut innocemment divertir nos peuples de diverses occupations mauvaises, *ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public*, ce que Nous faisons, afin que le désir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'ici, leur donne autant de sujet de le contenir dans les termes de leur devoir des Représentations publiques qu'ils feront, que la crainte des peines qui leur seraient inévitables, s'ils contrevenaient à la présente déclaration. Si donnons en mandement à nos amis et féaux Conseillers les gens tenant notre cour de Parlement à Paris, que ces Présentes ils aient à faire vérifier et enregistrer, et du contenu en icelles faire jouir et user lesdits comédiens, sans permettre qu'il y soit contrevenu en aucune sorte et manière que ce soit. Car tel est notre plaisir. »

On voit toute l'importance d'un pareil document ; le Roi relève les comédiens de la déchéance qui les frappait jusqu'alors. Le moment est favorable pour Molière. Il n'était pas inutile de condenser tous ces faits au moment où le poète va monter sur les tréteaux.

Nous arrivons maintenant au voyage de Narbonne, en 1642. Voici ce qu'en dit Grimarest :

« Quand Molière eut achevé ses études, il fut obligé, à cause du grand âge de son père, d'exercer sa charge pendant quelque temps, et même il fit le voyage de Narbonne à la suite de Louis XIII. La cour ne lui fit pas perdre le goût qu'il avait pris dès sa jeunesse pour la Comédie ; ses études n'avaient même servi qu'à l'y entretenir. »

Nous n'avons pas de raisons pour nous inscrire en faux contre ce témoignage. Il convient cependant de faire remarquer que le père de Molière n'était pas « d'un grand âge », en 1642 : il avait quarante-sept ans. Peut-être, à l'époque de Grimarest, un homme frisant la cinquantaine était-il considéré comme penchant vers la vieillesse : sans doute, à cette date, le père de Molière ne voyageait plus et ne pouvait plus remplir ses fatigantes fonctions ; et c'est ce qui a conduit Grimarest à parler de son « grand âge ». Mais, en dehors de cette légère erreur, qui, au fond, n'en est pas une, pourquoi n'accepterions-nous pas l'assertion de Grimarest ? Où voulez-vous que le biographe soit allé chercher ce fait ? Et pour quelles raisons se serait-il trompé ? Tout confirme au contraire son témoignage. La présence du père de Molière est constatée à Paris le 3 juillet 1642 : il vend des marchandises à un sieur Lebel, qui s'oblige, par acte notarié, à lui en payer le prix. Il est probable que, s'il eût été à Lyon, il n'aurait pu venir à Paris en deux jours. D'autre part, il ne pouvait abandonner son commerce : le plus simple est donc de croire, avec Grimarest, que le père est resté à Paris et que Molière a fait le voyage à sa place. C'était pour Molière un moyen de voir du pays, peut-être aussi de suivre ou de retrouver Madeleine Béjart.

N'oublions pas que le trimestre du tapissier Poquelin allait du 1^{er} avril au 1^{er} juin de chaque année. Le voyage de Narbonne se place du 27 janvier au 13 juillet 1642. Le roi, parti de Saint-Germain, est à Lyon le 27 février, à Montpellier le 7 mars ; il passe à Pézenas, Béziers, Narbonne, Agde ; au mois de mai, se tiennent les Etats à Béziers ; puis, a lieu la campagne du Roussillon. Le 13 juin, Cinq-Mars est arrêté à Narbonne, et exécuté à Lyon avec son ami De Thou, le 12 septembre suivant. Nous savons que, durant toute cette période, une troupe de comédiens se trouvait en Languedoc. Il est à noter que nous n'avons aucun acte sur Molière pendant le même temps.

D'autre part, le 21 avril 1642, Louis XIII passe un jour et une nuit à Sigean, petite ville située à vingt-cinq kilomètres au sud de Narbonne : il assiste à une revue des troupes qui parlaient pour aller faire le siège de Perpignan, où le roi se rendait lui-même. A son retour de cette ville, il s'arrête de nouveau à

Sigean, le 10 juin 1642. Or, les deux fois, les gens du service du roi sont logés chez un riche bourgeois, Martin-Melchior Durfort, entrepreneur des étapes pour les troupes en marche. Ce personnage nous apparaît plus tard comme lié avec Molière et lui avançant de l'argent. On a le droit de penser que la liaison remontait au voyage du roi Louis XIII.

M. Galibert raconte même une anecdote assez curieuse au sujet du séjour de Molière en Languedoc. Au moment de la découverte de la conspiration espagnole de Cinq-Mars, un jeune tapissier aurait caché le conspirateur dans un cabinet noir du palais archiépiscopal de Narbonne; Cinq-Mars se serait sauvé, et n'aurait été arrêté que dans une maison particulière de la ville. Mais, à l'appui de ce fait, M. Galibert annonce des sources, qu'il ne fournit pas par la suite. Cette anecdote a tout l'air d'une légende; elle est d'ailleurs contredite par l'interrogatoire de Cinq-Mars. Molière, — le jeune tapissier, — n'a donc rien à voir en cette aventure.

Retenons simplement, de ce voyage en Languedoc, que Molière a commencé par là à se familiariser avec le Midi; qu'il y a puisé le goût de la vie nomade et aventureuse; et aussi que ce séjour a diminué le temps pendant lequel Molière a pu recevoir l'enseignement de Gassendi.

Molière a eu vraiment toutes les chances: il naît dans le pittoresque quartier des Halles, dans un milieu de bonne bourgeoisie aisée; il reçoit la meilleure éducation et la meilleure instruction du temps; si cette éducation offrait des lacunes ou des inconvénients, Gassendi se trouve juste à point pour y remédier. Puis il fréquente la cour, la meilleure des écoles pour un observateur; il voit de près Richelieu, les courtisans, il assiste au drame de Cinq-Mars; il voyage à travers la France. Il faut convenir que le futur comique s'est trouvé dans des conditions particulièrement favorables à sa formation et à son développement.

Nous savons que, dès l'enfance, Molière éprouva une vive inclination pour la comédie. Le fait nous est attesté par la Préface de 1682. Le jeune Poquelin est un assidu de la foire Saint-Germain et de l'Hôtel de Bourgogne, et son amitié avec Cyrano (qui a déjà fait jouer des pièces de théâtre) ne pouvait que l'attirer vers la carrière dramatique.

Dans quel texte apparaît, pour la première fois, la vocation théâtrale de Molière? L'inventaire de 1673 nous signale une quittance passée par devant Desprez et Levasseur, notaires, le 6 janvier 1643: Jean Poquelin donnait à son fils la somme de

630 livres, « tant de ce qui lui pouvait appartenir de la succession de sa mère qu'en avancement d'hoirie de son père », et le fils « pria et requérait son père de faire pourvoir de la charge de tapissier du Roi, dont il avait la survivance, tel autre de ses enfants qu'il lui plairait », et il abandonnait tout droit sur cette charge. Evidemment, dans cette quittance, quelque projet particulier devait être visé. Cependant, en 1650, Molière se qualifie encore de « tapissier, valet de chambre du roi », même après sa renonciation, qui ne devint officielle qu'en 1657. Nous sommes fondés à croire, malgré tout, que l'arrangement de famille de 1643 était motivé par le désir de Molière d'entrer au théâtre.

Voici ce que nous lisons dans la Préface de 1682 : « Il (Molière) tâcha dans ces premières années de s'établir à Paris avec plusieurs enfants de famille, qui, par son exemple, s'engagèrent comme lui dans le parti de la comédie, sous le titre de l'*Illustre Théâtre* ; mais ce dessein ayant manqué de succès, il fut obligé de courir par les Provinces du Royaume, où il commença de s'acquérir une fort grande réputation. » La Préface ajoute que Molière alla, peu après, offrir ses services au prince de Conti en Languedoc.

D'autre part, Grimarest dit dans sa *Vie de Molière* :

« C'était assez la coutume, dans ce temps-là, de représenter des pièces entre amis ; quelques bourgeois de Paris formèrent une troupe dont Molière était ; ils jouèrent plusieurs fois pour se divertir. Mais ces bourgeois avaient suffisamment rempli leur plaisir, et s'imaginant être de bons acteurs, s'avisèrent de tirer du profit de leurs représentations. Ils pensèrent bien sérieusement aux moyens d'exécuter leur dessein : et, après avoir pris toutes leurs mesures, ils s'établirent dans le jeu de paume de la Croix blanche, au faubourg Saint-Germain. Ce fut alors que Molière prit le nom qu'il a toujours porté depuis. »

Dans les *Nouvelles Nouvelles*, en 1663, de Visé nous affirme que « le fameux auteur de l'*Ecole des Femmes*, ayant eu, dès sa jeunesse, une inclination toute particulière pour le théâtre, se jeta dans la Comédie, quoiqu'il se pût bien passer de cette occupation et qu'il eût assez de bien pour vivre honorablement dans le monde ».

Voici enfin un dernier texte, de Perrault, dans ses *Hommes illustres* (1697) : « Molière naquit avec une telle inclination pour la comédie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire comédien. A peine eut-il achevé ses études, où il réussit parfaitement, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge

et de son goût ». — Ni les prières ni les remontrances de son père ne purent rien sur son esprit. Le père se résolut alors à lui envoyer un maître, dont Perrault ignore le nom, et qui s'appelait, nous le savons, Georges Pinel. Mais le résultat fut tout différent de celui qu'espérait le père du poète : Pinel embrassa, lui aussi, la profession de comédien. Il figure parmi les fondateurs de l'*Illustre-Théâtre*. Quelques années après, Pinel se sépare de son ancien élève en 1643 ; on le retrouve à Lyon en 1649, dans une troupe rivale de celle de Molière, dirigée par Sabran Mitarat, dit la Source. Son nom de théâtre était La Couture.

Nous savons par ailleurs que Georges Pinel, « maître écrivain », a emprunté au père de Molière 172 livres en juin 1644 et 160 livres en août 1643. Toute cette histoire de Pinel est contredite par Grimarest, qui fait du prétendu « sermonnaire » de Molière un ecclésiastique et qui nie l'authenticité de l'anecdote. Il y a cependant dans Grimarest un passage où il nous montre Molière détournant un jeune homme de la profession du théâtre, — ce qui n'est pas sans analogie avec les débuts de l'acteur Lekain. Vauvenargues a puisé dans l'anecdote recueillie par le biographe de notre poète l'idée du dialogue entre Molière et un jeune homme, qui est inséré dans ses œuvres.

On a voulu voir, dans ces dissentiments entre le père de Molière et son fils, un rapport avec les vers placés à la scène II de l'acte premier de l'*Etourdi* dans la bouche de Mascarille ; celui-ci s'égaye très irrespectueusement du courroux du père de Lélie :

Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle manière,
Quand vos déportements lui blessent la visière.
Et s'il vient à savoir.
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera
Et de quels beaux sermons on vous régèlera.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père,
Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.

Quoi qu'il en soit, le père et la famille de Molière, après avoir quelque temps résisté contre sa détermination, — cela est certain, — finirent par en prendre leur parti.

Il faut noter une coïncidence curieuse dans le prêt de 160 livres fait, le 1^{er} août 1643, à Georges Pinel par le père de Molière. Le bail de location du jeu de Paume des Métayers est signé le 12 septembre suivant, et les comédiens s'engagent à payer le plus tôt possible, avant d'entrer au jeu de paume pour le transformer

en théâtre, la somme de 158 livres. Le fait est assez intéressant. En tout cas, ce qui résulte clairement de tout cela, ce n'est certainement pas le mauvais vouloir du père de Molière : Jean Poquelin n'a plus de rancune ni de mauvaise humeur, puisqu'il devient en quelque sorte, par ce prêt, l'associé de son fils !

D'après l'auteur de *Elomire hypocondre*, Molière se serait follement lancé dans l'aventure de l'*Illustre-Théâtre*, et n'aurait dû son salut qu'aux Béjart. Voici les paroles qu'il place dans la bouche d'Angélique (Madeleine Béjart) :

Ce fut là que, chez nous, on eut pitié de toi ;
Car mes frères, voulant prévenir ta folie,
Dirent qu'il nous fallait faire la comédie,
Et tu fus si ravi d'espérer cet honneur,
Où, comme tu disais, gisait tout ton bonheur,
Qu'en ce premier transport de ton âme ravie,
Tu les nommas cent fois ton salut et ta vie.

La *Fameuse Comédienne* suppose que Molière et la Béjart se rencontrèrent dans le Languedoc. Nous reviendrons plus tard sur l'origine des rapports de Molière avec la famille Béjart.

Voici, maintenant, le texte de l'acte de constitution de l'*Illustre-Théâtre*, signé le 30 juin 1643 :

« Furent présents en leurs personnes : Denis Beys, Germain Clerin, Jean-Baptiste Poquelin, Joseph Béjart, Nicolas Bonnenfant, Georges Pinel, Magdelaine Béjart, Magdeleine Malingre, Catherine de Surlis et Geneviève Béjart, tous demeurant sçavoir :

Led. Beis, rue de la Perle, paroisse Saint-Gervais ;

Led. Clairin, rue Saint-Antoine, paroisse Saint-Paul ;

Led. Poquelin, rue de Torigny, paroisse susdite ;

Lesd. Béjart, Magdelaine et Genevieve Béjart en lad. rue de la Perle en la maison de Madame leur mère, paroisse susdite ;

Led. Bonnenfant, en ladite rue Saint-Paul ;

Led. Pinel, rue Jean-de-Lespine, paroisse Saint-Jean-en-Grève ;

Lad. Magdelaine Malingre, vieille rue du Temple, paroisse Saint-Jean-en-Grève ;

Et lad. De Surlis, rue de Poictou, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs ;

Lesquels ont fait et accordé volontairement entre eux les articles qui ensuivent sous lesquels ils s'unissent et se lient ensemble pour l'exercice de la comédie, afin de conservation de leur troupe sous le titre de *Illustre-Théâtre* ; c'est à sçavoir :

Que, pour n'ôter la liberté raisonnable à personne d'entre eux, aucun ne pourra se retirer de la troupe sans en avertir quatre

mois auparavant, comme pareillement la troupe n'en pourra congédier aucun sans lui en donner avis les quatre mois auparavant ;

Item que les pièces nouvelles de théâtre qui viendront à la troupe seront disposées (1) sans contredit par les auteurs, sans qu'aucun puisse se plaindre du rôle qui lui sera donné ; que les pièces qui seront imprimées, si l'auteur n'en dispose, seront disposées par la troupe même à la pluralité des voix...

Item ceux qui sortiront de la troupe pour vouloir des choses qu'elle ne voudra, ou que ladite troupe sera obligée de mettre dehors faute de faire leur devoir, en ce cas ils ne pourront prétendre à aucun partage et dédommagement des frais communs ;

Item que ceux ou celles qui sortiront de la troupe et malicieusement ne voudront suivre aucun des articles présents, seront obligés à tous les dédommagements des frais de ladite troupe et pour cet effet seront hypothéqués leurs équipages et généralement tous et chacuns leurs biens présents et à venir en quelque lieu et en quelque temps qu'ils puissent être trouvés, etc...

Fait et passé à Paris en la présence de noble homme André Mareschal avocat au Parlement, Marie Hervé, veuve de feu Joseph Béjart vivant bourgeois de Paris, mère desdites Béjart, et Françoise Lesguillon, femme d'Etienne de Surlis, bourgeois de Paris, père et mère de ladite De Surlis, en la maison de ladite veuve Béjart devant déclarée. L'an mil six cent quarante trois, le trentième et dernier jour de juin après midi, et ont tous signé les présentes subjectes au scel sous les peines de l'édit. » (Suivent les signatures.)

Joseph Béjart, huissier audiencier à la grande maîtrise des eaux et forêts, qui tenait ses séances à la table de marbre du Palais, était décédé au commencement de 1643 ; de sa femme Marie Hervé, il avait eu onze ou douze enfants, dont cinq vivaient à cette époque : Joseph, Madeleine, Geneviève, Louis, et une petite non baptisée dont nous reparlerons.

Retenons aussi de l'acte de la constitution de l'*Illustre-Théâtre*, dont Beys paraît être le chef, que Molière habite rue de Thorigny, c'est-à-dire près du théâtre du Marais, que Floridor quitte à ce moment pour passer à l'Hôtel de Bourgogne. Tout ce quartier — où se trouvait le tripot de *la Perle*, est à visiter, et vous y trouverez encore aujourd'hui beaucoup de souvenirs du XVII^e siècle. — Enumération de ces souvenirs.

(1) C'est-à-dire que les rôles seront distribués par les auteurs.

L'*Illustre-Théâtre* choisit pour le lieu de ses représentations le Jeu de Paume des Mestayers (du nom de ces premiers propriétaires), situé au fossé de Nesle, depuis rue Mazarine. Vous trouverez sur cette salle tous les renseignements désirables dans une brochure de M. Auguste Vitu intitulée le *Jeu de Paume des Mestayers ou l'Illustre-Théâtre* (1595-1883), parue chez Lemerre en 1883. Les associés s'assurèrent la jouissance du jeu de paume des Mestayers pour trois ans par un bail du 12 septembre 1643, passé devant Legay, notaire à Paris. Ce bail, publié inexactement par Soulié et rectifié par Vitu, stipule que les preneurs, c'est-à-dire Molière et ses amis, s'obligent à payer, en prenant possession du jeu de paume, non pas le premier, mais le dernier mois du bail, le premier mois et non le second devant être payé le jour de la troisième représentation. Il paraît que rien n'était plus régulier ; car, aujourd'hui encore, il est d'usage à Paris de faire payer d'avance le dernier et non pas le premier terme du bail.

Le jeu de paume, qui fut l'*Illustre-Théâtre* depuis le 31 décembre 1643 jusqu'au 14 décembre 1644, occupait l'emplacement assez vaste que représentent aujourd'hui les numéros 10, 12, 14 sur la rue Mazarine, les numéros 11 et 13 sur la rue de Seine. « Mestayer » fut le nom de ses premiers propriétaires.

Les associés engagèrent par traité un maître charpentier nommé Claude Michault, et un menuisier nommé Jean Duplessis, pour faire construire les loges et les galeries de la salle de spectacle. Quatre maîtres joueurs d'instruments, Claude Godard, Michel Tisse, Adrien Lefebvre et Laurent Gaburet, furent aussi engagés le 31 octobre, pour former l'orchestre, aux appointements de 20 sous par jour pendant trois ans.

En attendant, nos comédiens partent pour Rouen, la ville de Corneille, où ils jouent *Pompée*, *Cinna* et *Le Menteur*, à l'époque de la foire Saint-Romain. On a l'impression qu'ils s'étaient lancés dans des frais considérables. Dans cette ville, ils sont pris d'impatience : par acte notarié, ils désignent un mandataire pour activer les travaux d'aménagement du jeu de paume des Mestayers, et contraindre par toutes les voies de droit Noël Gallois, maître du jeu, et les entrepreneurs déjà nommés, à presser leur besogne. Cet acte est daté du 3 novembre 1643.

Enfin, la salle est prête ; les comédiens rentrent à Paris ; et, le 28 décembre, un traité est passé avec le paveur des bâtiments du roi, Léonard Aubry, pour qu'il pave les abords de la nouvelle salle. (Nous retrouverons plus tard la famille de cet Aubry, dont le fils Jean-Baptiste épousa Geneviève Béjart, veuve de Léonard

de Loménie, devenant ainsi le beau-frère de Molière.) En trois jours, le pavage fut exécuté, ce qui permettait aux carrosses d'arriver facilement jusqu'à l'entrée de la salle de spectacle.

Le 31 décembre 1643, l'*Illustre-Théâtre* ouvrait ses portes au public.

Je vous raconterai son histoire dans ma prochaine leçon. J'appelle, en passant, votre attention sur la place importante occupée par les jeux de paume dans la vie parisienne au xvii^e siècle. Ces salles, qui furent des lieux de réunions et de distractions très fréquentés, servirent souvent à l'installation des troupes de comédiens. Près du jeu de paume des Mestayers, se trouvait celui de la Bouteille, que traverse aujourd'hui le passage du Pont-Neuf : c'est là que l'on vit s'établir l'Opéra français en 1671, puis la troupe de Molière en 1673. L'Opéra-Comique occupa, dans la première moitié du xviii^e siècle, le jeu de paume de l'Etoile, situé rue de Bussy, à gauche, en entrant par la rue de Seine, au numéro 12 actuel environ. Tout ce quartier, pittoresque, est plein de souvenirs encore très vivants, et je ne saurais trop vous engager à le revoir à ce point de vue.

Nous verrons, la prochaine fois, les débuts de l'*Illustre-Théâtre* ; j'essayerai de vous faire connaître les compagnons de Molière, et notamment les membres de la famille Béjart.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le procès de l'Ambassade : la défense d'Eschine.

Vous vous souvenez des grandes lignes de l'accusation violente dirigée par Démosthène contre Eschine, au sujet de l'ambassade de 346. Je me contenterai, pour mémoire, de vous indiquer en quelques mots la marche générale du discours.

Il commence par un préambule, relativement assez long, sur les changements étranges survenus dans les idées politiques d'Eschine. Démosthène rappelle avec complaisance que son adversaire fut d'abord un *antiphilippisant* : il prit part aux ambassades qui furent envoyées dans toute la Grèce par le peuple athénien, au lendemain de la chute d'Olynthe; il parcourut les villes du Péloponèse, prononça devant l'assemblée des Dix-Mille d'Arcadie des discours retentissants contre la politique envahissante de Philippe, tâcha de soulever toute la péninsule contre le roi de Macédoine, si bien qu'on peut dire que, si l'ambassade dont il faisait partie à cette époque n'aboutit pas, ce ne fut certes point parce qu'il avait négligé de se dépenser. Or, que dire d'un homme qui, après avoir été un adversaire aussi résolu, aussi ardent, de Philippe, se faisait maintenant son défenseur et s'efforçait par tous les moyens de lui être utile, comme s'il tenait à gagner ses bonnes grâces ? Dans la bouche de Démosthène, on sent que ces paroles ne tendent qu'à déconsidérer Eschine aux yeux des juges et à faire germer dans leur esprit, en leur montrant une métamorphose politique si rapide et si complète, l'idée que la vénalité pourrait bien n'y être pas étrangère.

Après ce développement, en vient un second sur les conséquences de cette métamorphose. Elle n'a eu pour résultat rien moins que la ruine des malheureux Phocidiens. On ne les avait pas compris dans la paix de Philocrate : aussi, cinq jours après la conclusion de cette paix, apprenait-on que leur territoire était envahi et saccagé par Philippe ; que les Thermopyles, jusque-là

défendues par eux, étaient à la merci du roi ; que le chemin de l'Attique était libre et qu'Athènes enfin était à découvert.

Mais, jusque-là, Démosthène était resté en dehors du point essentiel du débat ; c'est ce point qu'il va s'efforcer alors de préciser. Selon lui, Eschine a changé de politique, parce que c'est un *traître*. En effet, on ne peut que le mettre en face du dilemme suivant : il a été ou la dupe ou le complice de Philippe. Philippe a toujours fait luire aux yeux des Athéniens de belles promesses ; Eschine a toujours affirmé que ces promesses étaient sincères. Or, elles n'ont jamais été tenues. — Comment expliquer que tu t'en sois porté garant ? dit Démosthène. De deux choses l'une : ou tu as été trompé ou tu nous a trompés. Si tu avais été trompé, à la rigueur je t'excuserais, quoiqu'un orateur qui prend le titre de conseiller du peuple n'ait pas le droit de se tromper ; personne ne te forçait d'être homme d'Etat ; si ta politique a été maladroite, tu dois en porter la peine (1). Mais tu n'as pas même l'excuse de la maladresse ou de la sottise ; car, si l'on est sot une fois, on ne se laisse pas tromper à plusieurs reprises par un même homme. Que dois-je conclure, sinon que tu es un traître ?

Le reste du discours est alors consacré au développement de ce dilemme et à l'exposé des preuves sur lesquelles Démosthène appuie son accusation.

Par une heureuse fortune, il se trouve que, pour l'affaire de l'*Ambassade* comme pour le procès de la *Couronne*, nous possédons la réponse d'Eschine. Je dis que c'est une heureuse fortune ; car un orateur politique, fût-il un Démosthène, altère toujours la vérité, plus ou moins inconsciemment. Un orateur est un homme passionné, qui n'est pas dans l'état d'esprit *critique* d'un historien de profession. Il a une vérité à lui, qui n'est pas toujours conforme à la réalité objective. Nous devons donc nous féliciter que la réponse d'Eschine nous soit parvenue : elle nous permet de contrôler les affirmations de Démosthène, comme le discours de Démosthène nous permet de contrôler celles de son adversaire. Et ainsi, en confrontant les deux plaidoyers sur l'*Ambassade*, nous pouvons saisir le caractère de l'éloquence de chacun d'eux. Mieux encore, à travers l'éloquence, nous pouvons chercher à voir les hommes, à deviner leur caractère et leur humeur, à nous rendre compte de leurs défauts et de leurs qualités. Demandons-nous donc, si, après une lecture attentive des deux discours, nous pouvons

(1) *Ambass.*, § 100. Cf. *Couronne*, §§ 170 sqq. ; § 246.

savoir si Eschine était un traître ou un honnête homme, s'il était, comme Phocion, un partisan convaincu de la paix, ou s'il n'était ni plus ni moins qu'un « vendu. »

Sur ce point, il est bien difficile, en l'absence de témoignages positifs, de savoir au juste la vérité. L'examen de la question ne peut conduire qu'à des probabilités plus ou moins fragiles, à des conclusions plus ou moins entachées de subjectivisme. Je ne prétends donc pas vous apporter, aujourd'hui, *la vérité* sur ce problème d'histoire qu'on a discuté si longtemps; je me propose uniquement de vous dire quelle est l'impression générale que m'ont laissée les deux discours.

*
* *

Mais d'abord, une question se pose. Quelle relation y a-t-il entre l'attaque de Démosthène et la riposte d'Eschine? La première a déterminé la seconde, sinon dans sa disposition générale, du moins dans les idées essentielles qui y sont développées. On peut être sûr, en effet, que le plaidoyer d'Eschine a été écrit et par conséquent publié après la publication du discours de son accusateur. Démosthène, en effet, qui avait été battu devant les juges, ne manqua pas de porter les débats devant le public. Eschine avait été acquitté à une majorité de trente voix seulement (1) : ce n'était là qu'un succès relatif; à proprement parler, c'était même un demi-échec. Démosthène, indigné et encouragé à la fois par un acquittement obtenu dans ces conditions, écrivit, édita et fit répandre dans la ville l'accusation violente qu'il avait lancée contre le « traître ». L'intérêt de ce dernier était d'y répondre au plus vite et point par point : c'est ce qu'il fit, avec le texte de Démosthène sous les yeux. Sans doute, il y a un passage de l'*Ambassade* d'Eschine (2) qui répond à une accusation que nous ne retrouvons pas dans l'*Ambassade* de Démosthène; mais il s'agit là d'une accusation de détail, qui est sans aucun doute un souvenir d'audience d'Eschine, et que Démosthène n'a pas jugé bon de reproduire. Sauf ce passage, d'ailleurs, la défense de l'accusé est une réponse minutieuse à l'attaque de l'accusateur.

Cela posé, demandons-nous quelle est, en somme, la vérité sur Eschine?

Je ne m'arrête pas au reproche préliminaire que Démosthène lui adresse d'abord, à propos de son changement d'attitude

(1) IDOMÉNÉE DE LAMPSAQUE, cité par PLUTARQUE, *Dém.*, 15.

(2) ESCHINE, *Ambass.*, § 10.

vis-à-vis de Philippe. En soi, cela a peu d'importance. Songez qu'au moment où Eschine a soutenu une politique *anti-philippisante* dans ses discours du Péloponèse, tout le monde à Athènes était hostile à la Macédoine. Les hommes du parti de la paix, émus comme les autres par la chute d'Olynthe, désiraient maintenant une action commune des Grecs contre l'ambitieux Macédonien. Eschine, qui est l'orateur de ce parti, obéit alors à ses amis politiques : comme eux, il est contre Philippe, et, grâce à eux, il est élu pour faire partie de l'ambassade qui se rendra dans le Péloponèse. Dans la suite, il a pu changer d'avis sans se démentir. En 346, quand il est partisan de la paix, il est avec la grande majorité du peuple. Tout le monde alors voulait la paix. Demosthène lui-même, qui ne la voulait pas telle qu'on la faisait, la désirait cependant. Le reproche qu'il adresse à Eschine d'avoir changé d'opinion n'est donc pas sérieux. Les variations de celui-ci ne sont ni étonnantes ni graves, et je ne m'arrête pas à cette première accusation, qui n'est guère qu'un moyen de jeter le discrédit et le soupçon sur un adversaire.

J'arrive à la première ambassade. Mon impression est qu'Eschine, dans le discours qu'il prononça devant Philippe et qu'il rapporte avec une vaniteuse complaisance dans son plaidoyer, est un homme d'Etat des plus médiocres, extrêmement maladroit, incapable de saisir les difficultés et de voir les moyens d'y faire face. De plus, c'est un orateur qui est très fier de savoir bien parler : il a un grand talent d'improvisateur, il possède une voix merveilleuse, il conte fort agréablement. Toutes ces qualités, il n'ignore pas qu'il les a et il en tire vanité. Cet ancien acteur a conservé quelque chose du cabotin. C'est cet esprit qu'il apporte dans la politique ; il ne peut même pas s'en départir dans les circonstances les plus graves, par exemple dans le cours de l'ambassade dont il fait partie. Dans un souper que donne Philippe aux députés athéniens, il prend la parole. Il a devant lui un roi, qui de plus est un lettré, un fin connaisseur, un homme de goût, qui même s'exerce à l'éloquence à ses heures. Ce roi l'applaudit, quand il a parlé, et le félicite. Eschine ne se sent plus de joie. Quel triomphe pour un homme de lettres que de se voir ainsi encensé par un prince disert ! Notre orateur ne voit, dans les éloges qu'il reçoit, rien de suspect ; il prend au sérieux tout ce que lui dit Philippe, et sa vanité naïve se satisfait et se renforce ; il est conquis désormais. Voilà comment il convient de se représenter les choses.

Eschine n'a rien de l'homme d'Etat : il n'a pas, comme

Démosthène, une doctrine politique. Il se borne, dans ses discours, à construire de belles phrases un peu creuses, à développer des lieux communs, parfois même à les emprunter à ses devanciers. Dans le discours sur l'*Ambassade* notamment, nous trouvons toute une tirade sur la paix, empruntée à un discours d'Andocide. Cette absence d'idées politiques s'explique. Cet homme de lettres n'a pas reçu d'instruction générale. Il est né d'une famille très modeste. Son père, Atrométos, avait été successivement athlète, soldat mercenaire, maître d'école. Sa mère était une *τελεστρία*, c'est-à-dire une sorte de magicienne qui pratiquait les initiations religieuses. Même sans prendre au pied de la lettre tous les récits de Démosthène à ce sujet, il est certain que ni l'enfance d'Eschine ni sa jeunesse ne l'avaient préparé à jouer un rôle politique. Il n'avait pas reçu cette éducation forte, qui était d'ordinaire celle des futurs hommes d'Etat. Souvenons-nous que Démosthène, au contraire, pour se préparer aux affaires, lisait, relisait et méditait sans cesse l'histoire de Thucydide.

Eschine ne fit jamais rien de pareil. Il fut obligé, pour vivre, de se faire une situation. Il se mit d'abord, en qualité de greffier, au service de certains magistrats inférieurs; puis il devint acteur. Un peu plus tard, sans doute grâce à l'amitié d'Aristophon d'Azénia, il fut nommé greffier de l'assemblée du peuple. A ce moment, il put s'initier aux affaires; il se découvrit un talent d'improvisateur et de beau parleur. Il n'eut plus, dès lors, d'autre pensée que de se frayer une voie dans l'éloquence; mais rien dans son éducation ne l'y préparait. D'ailleurs, par nature, il n'avait rien qui suppléât aux lacunes de son instruction : ses aptitudes étaient médiocres. Il arriva uniquement par les circonstances et grâce à l'appui d'amis influents. Il s'était de bonne heure attaché à Eubule, le chef du parti de la paix, et Eubule, le conduisant comme par la main, l'avait amené à jouer un rôle.

N'ayant donc aucune qualité politique, il ne put que tomber facilement dans le piège que lui tendait Philippe. C'était un prince rusé, un fin psychologue, qui se connaissait en hommes. Il avait vite fait de deviner le point faible d'un caractère. Il n'eut pas de peine à s'apercevoir de la vanité d'Eschine et il résolut d'en tirer parti en la flattant; il y réussit. Eschine fut enjôlé par ce charmeur qu'était Philippe, et, après la première ambassade, notre orateur était dans le ravissement de son succès.

Il se laissa tenter alors facilement par les offres séduisantes du roi. Que lui offrit-il? A en croire Démosthène, il fut un serviteur

gagé de la Macédoine ; il vit secrètement Philippe, une nuit, et reçut de l'argent pour trahir sa patrie (1). Laissons de côté ces imputations précises, qu'on ne saurait démontrer, et les affirmations générales, qui peuvent être des calomnies. Ce qui est plus grave, c'est que Démosthène, rappelant dans le discours de l'*Ambassade* les bénéfices procurés aux traitres par la paix de Philocrate, dit qu'Eschine reçut des terres en Béotie et fut enrichi aux dépens des alliés d'Athènes (2). Il y revient encore dans le discours *sur la Couronne* : « Tu plains les Béotiens ; mais tu as des propriétés en Béotie et tu laboures leurs champs (3) ». Et le scoliaste, à propos du premier de ces deux passages, ajoute qu'Eschine avait aussi des terres en Macédoine. Or, sur ces points de fait, aucune dénégation de la part d'Eschine. Ce silence est certainement un aveu. Tenons pour assuré que, s'il se trouve être propriétaire justement en Béotie et en Macédoine, ce n'est pas par hasard, et que Philippe en savait quelque chose. Au reste, dans l'usage athénien de ce temps, recevoir de l'argent de la Macédoine n'était pas en soi un crime aussi noir qu'il peut sembler ; les mœurs, sinon les lois, autorisaient les hommes d'Etat à se faire payer par leurs clients. Pourquoi les partisans sincères de l'alliance macédonienne n'auraient-ils pas reçu presque honnêtement l'argent de Philippe, comme d'autres en recevaient de Thèbes ou du roi de Perse ? Le vrai crime, la faute sans excuse, ce n'était pas d'être ainsi payé, mais de sacrifier à ce salaire l'intérêt public d'Athènes.

Ce qu'il faudrait prouver, par conséquent, pour établir la trahison d'Eschine au sens athénien du mot, ce serait qu'il eût parlé ou agi contre sa conscience, afin de gagner de l'argent.

Démosthène a essayé de le prouver. Il rappelle — nous l'avons vu tout à l'heure — ses contradictions au sujet de la Macédoine, qu'il avait attaquée d'abord et qu'il défendit ensuite ; ses relations suspectes avec Philocrate, un traître avéré, condamné par les tribunaux ; ses vaines promesses au nom de Philippe (4), etc... Ce qui était compromettant, avant tout, dans ces preuves fournies par Démosthène, c'était moins la continuité de la confiance accordée par Eschine au roi de Macédoine (l'exemple de l'honnête Isocrate nous montre assez combien la puissance d'illusion est infinie chez certains esprits) que les relations présentes avec Philocrate. Comment Eschine s'en défend-il ? Il commence par se

(1) *Ambass.*, §§ 166-167.

(2) *Ambass.*, § 145.

(3) *Couronne*, § 41.

(4) *Ambass.*, §§ 34-46.

vanter d'être l'ami de Philocrate et son collaborateur (1); plus tard, au contraire, il s'en défend; dans le procès de la Couronne, il va jusqu'à retourner le reproche contre Démosthène (2). Tout cela témoigne d'une grande facilité à mentir. Mais, à la vérité, cela ne prouve pas qu'Eschine ait reconnu, dès le début, la trahison de Philocrate et s'y soit associé en pleine connaissance de cause : l'imprudence du premier aveu indiquerait même plutôt une certaine naïveté. Ailleurs, il feint d'avoir toujours été l'ennemi de Philippe, et cependant il est, à ce moment même et de son propre aveu, l'hôte d'Alexandre (3). Son attitude est donc équivoque : on ne saurait dire s'il est menteur ou inconscient. Avant de se prononcer sur la trahison d'Eschine, il importe donc de connaître la nature de son esprit, et de savoir quelle dose d'intelligence ou d'illusion il apportait dans les affaires.

Or, sur ce point, le doute est impossible : Eschine est un esprit des plus médiocres, et il nous en fournit lui-même la preuve avec une complète évidence. Dans le plaidoyer *sur l'Ambassade*, il touche à l'histoire de son temps; il rapporte, nous l'avons vu, les discours qu'il a tenus dans des circonstances graves (4). Or quelle idée se fait-il de Philippe, de la puissance macédonienne, du rôle d'Athènes? Croit-il, comme Isocrate, que Philippe est une belle âme? Croit-il, comme le vieux Phocion, qu'Athènes n'est plus capable d'aucun acte d'énergie? On ne saurait le dire. Ce qui est probable, c'est qu'Eschine ne pense rien de tout cela; et il faut se souvenir de cette débilité intellectuelle pour juger sa conduite au point de vue moral.

A ces défauts d'esprit, d'ailleurs, il faut ajouter ceux qui viennent du caractère et qui sont étroitement liés aux précédents. Comme homme privé, sa conduite est irréprochable. Il n'est pas, en effet, incapable de bons sentiments : il a toujours parlé de sa famille en termes fort convenables; il semble qu'il ait été bon fils et bon frère. De plus, il se conduit « bien », « comme il faut » : il se targue de sa bonne tenue, de son εὐκοσμία (5), et il en fait le principe et la condition de la moralité.

Mais, à côté de cela, il a une extraordinaire puissance de haine. Il hait froidement, méchamment. Sans doute, Démos-

(1) ESCHINE, *contre Timarque*, § 174.

(2) ESCHINE, *Ctésiphon*, §§ 58-55.

(3) ESCHINE, *Ctésiphon*, § 66.

(4) Outre le discours prononcé dans la première ambassade de 346 (*Ambass.*, §§ 26-33) et dont nous avons déjà parlé, voir le discours prononcé dans la seconde ambassade de la même année (*ibid.*, §§ 114-117).

(5) ESCHINE, *Ctésiphon*, §§ 2-4.

thène est peu modéré dans ses attaques contre Eschine : mais sa haine est sincère, si elle est passionnée. Il s'emporte, il s'indigne; mais ses accusations, ses insinuations ne portent jamais que sur la vie politique de son adversaire. Eschine, au contraire, attaque presque toujours l'homme privé. Souvenez-vous qu'il a fait condamner Timarque pour ses mœurs. De même, il reproche à Démosthène son origine. Il l'appelle « ce Scythe », « ce Barbare ». Il est incapable, à son égard, d'aucun ménagement, d'aucune justice : ses attaques sont toujours abominables, animées d'une haine qui n'a pas l'excuse de l'emportement, et où, le plus souvent, l'excès du mensonge saute aux yeux.

Voilà, semble-t-il, quel fut l'homme, d'esprit et de cœur également médiocres, très certainement payé par la Macédoine, mais si peu clairvoyant, si mauvais politique, si facile à griser de belles paroles, qu'on ne sait trop que penser des accusations de trahison lancées contre lui par Démosthène. Ce n'est pas la dignité de son caractère qui le défend : c'est plutôt la médiocrité de son esprit politique. Le mieux qu'on puisse dire en sa faveur, c'est qu'il fut peut-être à moitié inconscient ; faible apologie, sans doute, qui suffit pourtant à le mettre au-dessus d'un orateur comme Démade. Au total, l'homme produit une impression équivoque et louche, et il ne mériterait guère l'attention de la postérité, s'il n'avait possédé quelques-uns des dons les plus précieux de l'orateur.

*
* *

Au point de vue littéraire, en effet, Eschine mérite tous les éloges. Il a d'abord les qualités extérieures : une belle prestance, une attitude noble, une voix sonore. Il a l'air de l'homme distingué qu'il voudrait être, ou de l'ancien acteur tragique qu'il est réellement. Démosthène se moque souvent de sa voix de théâtre et de ses gestes sobres et compassés (1). Eschine, à son tour, se moque des cris de Démosthène, qui sentent le « barbare » et de ses mouvements désordonnés (2). C'est qu'il veut qu'on parle encore comme autrefois, immobile et le bras caché sous le manteau (3).

De plus, il a les dons de l'improvisateur. Il aime à railler les longues préparations de Démosthène, ses raisonnements entortillés, ses phrases laborieuses, ses défauts de mémoire et de pré-

(1) DÉMOSTHÈNE, *Ambass.*, 206 ; 216 ; *Couronne*, 129 ; 259 ; 313.

(2) ESCHINE, *Ambass.*, § 10 ; *Clésiphon*, §§ 209-210.

(3) ESCHINE, *Timarque*, § 25.

sence d'esprit dans les occasions imprévues (1). Tandis que Démosthène bégaye ou reste court devant Philippe, Eschine improvise le beau discours qui charma le roi et toute sa cour.

Son éloquence écrite, bien que privée du secours de ces mérites extérieurs, reste brillante. Sans doute, il est au-dessous de Démosthène ; mais, après cette parole de génie on en trouverait difficilement une autre qui fût plus séduisante que celle d'Eschine : c'est d'admirable rhétorique, claire, abondante, variée, capable de force et de grâce, pathétique et spirituelle, avec quelques négligences quelquefois dans le détail, mais des négligences de bon ton, une rhétorique qui sent moins l'école que le monde, moins le travail attentif de l'écrivain que la belle facilité d'un orateur heureusement doué.

Les anciens remarquaient déjà l'agrément de son éloquence (2). Cet agrément prend le plus souvent la forme de l'esprit. Là où Eschine excelle, c'est surtout dans les récits : les exemples abondent, et je me contente de vous signaler dans le discours sur l'*Ambassade* le récit de la déconvenue de Démosthène et devant Philippe. Eschine a généralement de la gaité, et la gaité est ce qui manque le plus à son adversaire.

Malheureusement, Démosthène possède ce qu'Eschine n'a pas : la substance historique et philosophique. Eschine est porté trop souvent, en effet, au lieu commun banal (3). Il copie chez des prédécesseurs des développements tout faits sur des événements qu'il connaît mal. Il est vague, spécieux. Bref, son éloquence n'a rien de celle du *vir bonus* de Caton l'Ancien. Tout au plus, est-il bon juriste : ancien greffier, il connaît à peu près ses lois ; il les discute avec assez de compétence et sait, tout comme un autre, aligner de belles phrases sur l'importance des documents officiels et sur l'utilité des archives qui les conservent à la postérité (4). Mais que n'a-t-il avec cela plus d'expérience ? Que ne réfléchit-il davantage ? Que ne comprend-il mieux l'histoire ?

En somme, son éloquence vaut surtout par la forme. Sans doute, la mauvaise rhétorique, prétentieuse et froide, n'est pas tout à fait étrangère à ses discours : l'invocation à la Terre, au Soleil, à l'Intelligence et à l'Education, dans la péroraison du discours contre Ctésiphon, en est un bel exemple ; mais c'est là un fait isolé, et l'on peut dire que peu d'hommes ont été mieux doués

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 4 ; 35 ; 114 ; *Ctésiphon*, § 229.

(2) DENYS D'HALIC., *Jug. des anc.*, 5.

(3) *Ambass.*, § 172 sqq.

(4) ESCHINE, *Ctésiphon*, § 75.

qu'Eschine pour ce qui est des qualités extérieures et techniques de l'éloquence ; ce qui lui a manqué, c'est une pensée plus haute et une âme plus honnête.

Toutes ces impressions, nous les contrôlerons dans nos prochains entretiens par l'examen du discours d'Eschine *sur l'Ambassade*. Nous le comparerons au discours de Démosthène, et vous verrez, je l'espère, que l'adversaire du grand orateur, d'une conscience molle, et sans vigueur, n'avait guère, en somme, le respect de la vérité ni le sentiment du devoir.

G. C.



Pierre Corneille et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

« Héraclius ». — Corneille à l'Académie. — Influence de la Fronde.

Nous avons vu, dans notre dernière leçon, les premiers symptômes de l'incompréhensible décadence de Pierre Corneille. Après *Rodogune*, le déclin va s'accroissant de jour en jour ; et l'auteur de *Polyeucte* en arrive à commettre de lamentables erreurs.

Aussi ne nous attarderons-nous pas à étudier la tragédie chrétienne de *Théodore, vierge et martyre*, qu'il donna en 1646. Vous comprendrez facilement les raisons de ce silence : je suis retenu d'abord par le respect que je dois à mon auditoire, et aussi par le respect que nous devons tous au grand Corneille ; car il ne faut pas oublier que l'auteur de *Théodore* est en même temps l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte*.

Et pourtant Corneille était persuadé que sa pièce était excellente : le quatrième acte lui paraissait parfait, et il l'eût volontiers mis à côté du cinquième acte de *Rodogune*. Le public parisien fut moins enthousiaste, et *Théodore* ne resta pas longtemps sur l'affiche dans la capitale : en province cependant, cette pièce obtint un succès relatif. — Ce fait est intéressant à noter : il montre que, dès le dix-septième siècle, Paris, la Ville-Lumière, comme dit Victor Hugo, était en avance de vingt-cinq ou trente ans sur le reste de la France. Nous pouvons faire une constatation analogue à propos de Bossuet : son langage de Metz rétrograde de vingt-cinq ou trente ans sur celui qu'il a tenu à Paris. Il n'est pas rare d'observer en littérature cette influence de la capitale sur les écrivains.

Pour *Théodore*, la donnée scabreuse du sujet suffit à expliquer à la fois son échec à Paris et son succès en province. L'épuration du théâtre, dont parleront Racine et Fontenelle, était à coup sûr plus complète à Paris, vers 1646, que dans le reste de la France. Molière n'a pas hésité à jouer en province la *Jalousie du*

Barbouillé, farce grossière, qu'il n'eût pas osé risquer à Paris. Le public parisien commençait à se montrer difficile.

Corneille eut, au moins, la consolation de n'être pas seul à admirer *Théodore* : l'abbé d'Aubignac trouva la pièce excellente, et cette faveur ne dut point laisser Corneille insensible. Pourtant, l'admiration de l'abbé d'Aubignac ne suffit point à encourager le poète dans cette voie nouvelle : *Théodore* marquait un retour à la tragédie religieuse, déjà illustrée par *Polyeucte* ; mais Corneille, désabusé, n'y reviendra plus ; il laissera ce soin à ses confrères. Et, dès 1646, Rotrou fera représenter *Le véritable Saint-Genest*.

A *Théodore* succède la tragédie d'*Héraclius empereur d'Orient*, donnée pendant l'hiver de 1646-1647. Nous n'en connaissons pas la date exacte. C'est, d'ailleurs, la dernière des pièces de Corneille sur la représentation desquelles nous manquions de détails. Pour toutes celles qui vont suivre, nous avons des dates précises.

Ce que nous savons, c'est qu'*Héraclius* fut imprimé en juin 1647. Cette tragédie a ceci de commun avec *Rodogune*, que le sujet est à peu près tout entier de l'invention de Corneille. Corneille n'a pas craint de falsifier l'histoire ; et il a composé ainsi une tragédie bien curieuse et bien intéressante à tous égards. Je ne saurais trop en recommander la lecture à tous ceux qui aiment l'art dramatique pour lui-même et qui veulent l'étudier dans ses manifestations les plus diverses.

C'est dans cette pièce qu'apparaît avec le plus d'éclat ce besoin d'innover sans cesse, ce manque de fixité et « d'esprit de suite », que nous avons déjà constaté chez Corneille. *Héraclius* est une véritable création, et ne ressemble à rien de ce que le poète a produit jusqu'ici. Ce n'est ni une tragédie de caractère, ni une tragédie sentimentale, mais une tragédie d'intrigue. Et quelle intrigue ! C'est une devinette, un vrai tour de force, un imbroglio tragique. Jamais intrigue ne fut plus enchevêtrée ! Quant à la vérité historique, on peut penser qu'elle n'a guère été respectée : si cette tragédie était lue par un érudit connaissant à fond Baronius et l'histoire du Bas-Empire, elle le dérouterait complètement. Corneille altère les faits sans scrupule, et nous avons vu, la dernière fois, à propos de *Rodogune*, que cette falsification est légitime dans une certaine mesure. Le poète, d'ailleurs, s'explique nettement à ce sujet dans son avis au lecteur :

« Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnaîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la

succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier ; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui.

« J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus.

« J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine, et comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté, avec ses filles, dès la cinquième.

« Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise ; l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment ; mais, à parler sans fard, je ne voudrais pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder et l'on n'est pas toujours heureux ; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule. »

Ainsi, de l'aveu même de Corneille, ses audaces ont été très grandes. Que nous a-t-il donné, en « inventant » ainsi à plaisir ? Comment a-t-il « noué » sa pièce ? Un nœud, c'est-à-dire un entrelacement de fils, de ficelles ou de cordelettes, plus ou moins serré ou plus ou moins lâche : il y a plusieurs variétés de nœuds, depuis le nœud coulant et le nœud de tisserand jusqu'au fameux nœud gordien de l'antiquité.

Corneille, lui, a cru pouvoir nous offrir une tragédie bien compliquée et bien enchevêtrée, pour se donner le plaisir de la dénouer savamment au cinquième acte. Il déclare tranquillement qu'on ne peut comprendre cette tragédie à la première représentation ou à la première lecture :

« Le poème est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguait autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire ; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence. »

Héraclius « fatigue », comme une partie d'échecs fatigue des joueurs émérites. Corneille a si bien senti cette complication, qu'il

s'est cru obligé de faciliter la besogne du lecteur au moyen de notes. C'est ainsi qu'on lit à la fin de la scène II du premier acte : « En ces deux scènes, Héraclius passe pour Martian et Martian pour Léonce. Héraclius se connoît, mais Martian ne se connoît pas. » Le lecteur est averti ; mais voyez-vous le spectateur obligé, avec ses seules ressources, de suivre cet imbroglio ? Il n'y avait pas alors de « programmes » vendus dans les salles de spectacle et donnant l'analyse de la pièce : le spectateur comprenait comme il pouvait, et, certes, ce n'était point aisé quand il s'agissait d'une pièce comme *Héraclius*.

Telle est pourtant la nouveauté que Corneille a voulu réaliser, en composant cette tragédie, et le plus étonnant, c'est qu'il a réussi. *Héraclius* eut un beau succès, qui put consoler Corneille de l'échec de *Théodore*. C'est que les grandes beautés ne manquent pas dans cette pièce. Les trois premiers actes contiennent des passages comparables à ceux des meilleures œuvres de Corneille. Tout y est digne du grand Corneille, la marche de l'action, la peinture et le développement des caractères, la force et la majesté du style.

Dès le premier acte, nous sommes en présence d'un personnage bien dessiné, celui de Pulchérie, véritable sœur d'Emilie, de Pauline et de Cornélie, qui paraît même devoir donner son nom à la pièce. Puis, elle passe au second plan ; le quatrième acte est moins bon que les trois premiers, et le cinquième est inférieur à tous les autres. Est-ce à dire que la pièce finisse « en queue de poisson », et faut-il répéter avec Horace :

Desinit in piscem mulier formosa superne ?

Un tel jugement serait peut-être exagéré ; mais il n'en est pas moins certain que nous pressentons un chef-d'œuvre au début de la pièce, et que la fin est loin de répondre à notre attente. On se demande comment un poète, capable d'écrire les trois premiers actes d'*Héraclius*, nous a donné, pour terminer, deux actes aussi médiocres.

Les vers « cornéliens » abondent dans cette tragédie. C'est dans *Héraclius* que se trouvent les deux vers célèbres et si souvent cités :

Devine, si tu peux, et choisis si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre ton empereur.

Il y a des tirades admirables, des couplets qui font songer au Corneille de *Cinna* et d'*Horace*.

Voici, par exemple, des vers de la scène II du troisième acte ; le tyran Phocas se trouve en présence de deux de ses victimes, Martien d'abord, puis Pulchérie, maîtresse de Martien :

MARTIAN

Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque ;
Et puisque, pour jouir d'un si glorieux sort,
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS

Nous verrons la vertu de cette âme hautaine,
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe ; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix,
Pour punir son forfait, vous donne d'autres lois.

MARTIAN, à *Pulchérie*.

Adieu, Madame, adieu, je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage :
Le ciel ! par d'autres mains vous en daigne affranchir !

Et à la scène suivante :

PHOCAS

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattraï d'un coup ta tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes ;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHÉRIE.

Moi, pleurer ! moi, gémir, tyran ! J'aurais pleuré
Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
S'il m'avait fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu, jusqu'au bout, ne s'est point démentie.
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître ;
Et, dans cette surprise, il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyait de mourir.

Je goûtais cette joie en un sort si contraire.
 Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère ;
 Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
 Digne d'être mon frère et d'être mon amant.

La postérité ne peut que regretter qu'un chef-d'œuvre si bien commencé ne se soit pas soutenu jusqu'au bout.

Après *Héraclius*, Corneille garde le silence pendant trois ans ; il ne revient au théâtre qu'avec *Andromède*, en janvier 1650. Nous devons chercher les causes de cette longue interruption : elles se présentent à nous assez naturellement. C'est d'abord l'entrée de Corneille à l'Académie française ; c'est le soin mis par le poète à la publication de ses œuvres complètes ; enfin, de 1648 à 1650, la Fronde n'est pas étrangère à la retraite momentanée de Corneille.

Il est curieux de voir Corneille entrer à l'Académie seulement en 1647, c'est-à-dire dix ans après le *Cid*, sept ans après *Horace* et *Cinna*, quatre ou cinq ans après *Polyeucte*. Un tel retard nous étonne.

Cependant, on aurait bien d'autres méfaits à reprocher à la docte Compagnie : l'Académie était jeune, et elle a commis un péché de jeunesse en retardant l'admission du grand Corneille. Elle avait déjà censuré le *Cid*, malgré les applaudissements de la France entière : peut-être voulut-elle ne point faire mentir le proverbe qui dit que l'offenseur ne pardonne pas, car il est toujours pénible d'avouer que l'on s'est trompé. Toujours est-il que Corneille dut se présenter trois fois pour entrer à l'Académie. On lui préféra d'abord Salomon, avocat général au Grand Conseil, puis Du Ryer, l'auteur d'*Alcyonée*, un poète dramatique, un rival.

Ces préférences, qui nous font sourire aujourd'hui, n'étaient pas, du reste, des marques d'hostilité à l'égard de Corneille. Écoutons Pellisson, le premier historien de l'Académie, qui a écrit du vivant même de Corneille :

« Ceux qui ont été reçus depuis (1) sont : M. Patru, au lieu de M. Porchères-d'Arbaud ; M. de Bezons, alors premier avocat général au Grand Conseil, maintenant conseiller d'Etat ordinaire, au lieu de M. le Chancelier, quand il fut fait Protecteur après la mort du Cardinal ; M. de Salomon, aussi alors avocat général au grand Conseil, au lieu de M. Bourbon (2). » Il fut préféré à M. Cor-

(1) Depuis 1640.

(2) Tout le passage qui suit est entre guillemets, parce qu'on l'avait supprimé après la première édition, sans doute par déférence pour Corneille.

« neille, qui avait demandé la même place. Le Protecteur fit dire
« à l'Académie qu'il lui laissait la liberté du choix, et vous jugerez
« par la suite qu'elle se détermina de cette sorte, pour cette
« raison que M. Corneille, faisant séjour à la province, ne pouvait
« presque jamais se trouver aux assemblées et faire la fonction
« d'Académicien.

« Je dis que vous le jugerez par la suite : car, depuis, M. Faret
« étant mort, on proposa d'un côté le même M. Corneille, et
« de l'autre M. Du Ryer, et ce dernier fut préféré. Or le registre
« en cet endroit fait mention de la résolution que l'Académie
« avait prise de préférer toujours entre deux personnes, dont
« l'une et l'autre auraient les qualités nécessaires, celle qui ferait
« sa résidence à Paris.

« M. Corneille fut pourtant reçu ensuite, au lieu de M. Maynard,
« parce qu'il fit dire à la Compagnie qu'il avait disposé ses affaires
« de telle sorte, qu'il pourrait passer une partie de l'année à
« Paris. »

« M. de Ballesdens avait été proposé aussi ; et, comme il avait
l'honneur d'être à M. le Chancelier, l'Académie eut ce respect, pour
son Protecteur, de députer vers lui cinq des Académiciens, pour
savoir si ces deux propositions lui étaient également agréables.
M. le Chancelier témoigna qu'il voulait laisser une entière liberté
à la Compagnie. Mais, lorsqu'elle commençait à délibérer sur ce
sujet, M. l'abbé de Cérisy lui présenta une lettre de M. de Balles-
dens, pleine de beaucoup de civilités pour elle et pour M. Cor-
neille, qu'il priait la Compagnie de vouloir préférer à lui, protes-
tant qu'il lui déférait cet honneur, comme lui étant dû par toutes
sortes de raisons. La lettre fut lue et louée par l'assemblée, et,
depuis, il fut reçu en la première place vacante, qui fut celle de
M. de Malleville. »

Ainsi, même à la troisième fois, il n'y eut ni empressement ni
exclusion systématique. A mérite égal, en 1646, on préfère Salo-
mon et Du Ryer au grand Corneille ; puis on daigne l'admettre
sans grand enthousiasme, en janvier 1647.

A l'occasion de son entrée dans la célèbre Compagnie, Cor-
neille prononça un discours, que nous avons conservé et qui
n'offre rien de bien remarquable. Ce n'est pas un véritable « dis-
cours de réception », comme on en prononce de nos jours, mais
un simple « remerciement » à MM. de l'Académie française.

Piron, « qui ne fut pas même Académicien », disait qu'un dis-
cours de réception à l'Académie ne devrait pas s'étendre au
delà de trois mots. Le nouvel élu dirait : « Grand merci ; »
et le directeur répondrait : « Il n'y a pas de quoi ». — On n'en

était pas encore là au temps de Corneille ; et, depuis la réception de M. Patru, on exigeait un « remerciement » en bonne et due forme.

Corneille fit donc son « remerciement ». On peut l'analyser ainsi : joie ; — excès de joie ; — liquéfaction joyeuse (le mot y est) ; — éloge emphatique de Richelieu et de Séguier ; — promesse de reconnaissance éternelle.

Voici le début du « Discours prononcé par M. Corneille, avocat général à la table de marbre de Normandie, le 22 janvier 1646, lorsqu'il fut reçu à la place de M. Maynard » :

« Messieurs, s'il est vrai que ce soit un avantage, pour dépeindre les passions, que de les ressentir, et que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche, que pour les idées qu'il emprunte de son imagination ; j'avoue qu'il faut que je condamne tous les applaudissements qu'ont reçu jusques icy mes ouvrages, et que c'est injustement qu'on m'attribue quelque adresse à décrire les mouvements de l'âme, puisque dans la joie la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma réputation prête à être détruite par la gloire même qui la devait achever, puisqu'elle me jette dans la nécessité de vous montrer mon faible ; et prenant possession des grâces qu'il vous a plu me faire, je ne me dois regarder que comme un de ces *indignes mignons de la fortune*, que son caprice n'élève au plus haut de sa roue *sans aucun mérite* (!), que pour mettre plus en vue les taches de la fange, dont elle les a tirés. Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois, j'aurais de la peine à m'en consoler, si je ne considérais que vous rappellerez aisément en votre mémoire ce que vous savez mieux que moi, que la joie n'est qu'un épanouissement du cœur, et, si j'ose me servir d'un terme dont la dévotion s'est saisie, une certaine liquéfaction intérieure, qui s'épanchant dans l'homme tout entier, relâche toutes les puissances de son âme : de sorte qu'au lieu que les autres passions y excitent des orages et des tempêtes, dont les éclats sortent au dehors avec impétuosité et violence, celle-ci n'y produit qu'une langueur, qui tient quelque chose de l'extase, et qui, se contentant de se mêler et de se rendre visible dans tous les traits extérieurs, laisse l'esprit dans l'impuissance de l'exprimer. »

Corneille continue sur ce ton à parler de son peu de mérite, et il espère que l'influence de la docte Compagnie se fera heureusement sentir sur « *ses petits travaux* ». On a de la peine à entendre le grand Corneille s'exprimer ainsi : « *petits travaux* », le *Cid*

et *Horace* ! « petits travaux », *Cinna*, *Polyeucte* et *Le menteur* !

Pauvre Corneille ! Pauvre Académie !

Quelles sont donc les illustrations de cette Académie, où Corneille entre avec tant de respect et presque de crainte ? Bien obscurs sont la plupart des noms de ces « immortels ». Parmi les plus connus des prosateurs de l'Académie, à cette époque, se trouvaient d'Ablancourt, Patru, Vaugelas, Balzac, Chapelain, Conrart ; — parmi les poètes, Voiture, Colletet, Saint-Amand, Godeau, Gombauld, Racan ; — parmi les poètes dramatiques, Boisrobert, Desmarets et Du Ryer. — Scudéry et Tristan n'en sont point encore ; quant à Rotrou et à Mairet, ils ne feront point partie de la Compagnie.

L'Académie n'était pas un salon, où les grands seigneurs daignaient se faire admettre pour l'illustrer : elle était encore humble et soumise, et Séguier avait démissionné pour protéger ses anciens confrères. Corneille fut, à l'Académie, le provincial gauche et timide que vous connaissez. Il se montra « jetonnier » d'une exactitude remarquable, et il vota contre La Fontaine, sans doute parce qu'il soupçonnait en lui un futur « jetonnier » aussi exact que lui-même. Sa présence à l'Académie ne lui concilia pas d'amitiés : Corneille n'eut jamais de véritable ami. En somme, cette nouvelle dignité d'académicien n'eut aucune influence sur les destinées du grand Corneille.

Trois ans auparavant, il avait commencé à corriger ses œuvres. Comme Victor Hugo et comme beaucoup d'autres écrivains, Corneille était avant tout un homme pratique, et son entente des affaires était merveilleuse. Jusque-là, ses pièces avaient été imprimées séparément, après chaque représentation. Une impression suivant d'assez près la représentation était nécessaire pour faire connaître une pièce, à une époque où les journaux n'existaient, pour ainsi dire, pas encore. À défaut de journaux, il y avait bien les gazettes à la main, les correspondances privées, manuscrites, comme celle de Guy Patin ou de Chapelain. La correspondance de Chapelain, — dont nous avons malheureusement perdu un volume sur trois, — nous est très précieuse à ce sujet aujourd'hui. Mais c'était là, du temps de Corneille, une publicité bien restreinte. Aussi Corneille faisait-il imprimer rapidement ses pièces : il y trouvait d'ailleurs son intérêt d'une autre manière ; car toute pièce imprimée pouvait être jouée par n'importe quelle troupe, et il en revenait toujours quelques écus à l'auteur.

Les éditions des pièces de Corneille étaient en deux formats : le format in-4° pour les riches, et le modeste format in-12, à l'usage

des gens du commun. Corneille songeait à tout, comme on voit. Il surveillait, d'ailleurs, lui-même l'impression de ses œuvres avec beaucoup de soin. L'impression de 1644 et celle de 1648 furent faites à Rouen sous ses yeux. En tête de l'édition de 1644, se trouve un beau portrait de Corneille par Michel Lasne : c'est celui qu'on voit reproduit sur la plupart des éditions actuelles. L'édition de 1648 a ceci de particulier qu'elle donne, pour la première fois, la série des chefs-d'œuvre, le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, plus *Le Menteur* et la *Suite du Menteur*. Quant à *Pompée*, *Rodogune* et aux autres pièces encore récentes, Corneille se garde bien de les réunir dans une même édition, car les éditions particulières de ces pièces ne sont pas tout à fait épuisées en 1648 ; et Corneille, habile commerçant, n'est pas homme à entraver leur vente.

Voilà donc Corneille fort occupé par la publication de ses œuvres. Sur sa vie, à cette époque, nous n'avons guère de renseignements. Nous connaissons à peine sa femme et ses enfants : la date exacte de leur naissance ne nous a même pas été transmise pour chacun d'eux. Tout ce que nous savons, c'est qu'en 1647 ou 1648, Corneille travaillait, par ordre supérieur, à une œuvre nouvelle, pour laquelle il avait touché d'avance une certaine somme : il s'agit d'*Andromède*, tragédie à machines, qui ne sera jouée qu'en janvier 1650.

Pourquoi ce retard ? C'est ici qu'il convient de s'arrêter, un instant, aux événements politiques et d'étudier leur contre-coup sur le théâtre français. Je n'insiste pas sur la maladie du jeune Louis XIV, alors âgé de neuf ans ; vous savez qu'il faillit mourir de la petite vérole, et que, à la suite de cette maladie, saint Vincent de Paul réussit à éloigner du théâtre la reine Anne d'Autriche.

Il y a un fait plus important, qui va nous expliquer le silence de Corneille : je veux parler de la Fronde.

On s'est plu à considérer la Fronde comme une « guerrette », une guerre civile à l'eau de rose, à peine plus sérieuse qu'un jeu d'enfants. Dès lors, que nous importe, dira-t-on, la Vieille Fronde ou la Nouvelle Fronde, la Fronde parlementaire ou la Fronde des princes ? La Fronde a même été utile à la littérature, ajoutez-on, puisqu'elle a inspiré tant de pamphlets et de « mazariades ». Elle a été le rendez-vous des gens les plus spirituels de France : Condé, La Rochefoucauld, le futur cardinal de Retz, M^{me} de Longueville, M^{lle} de Montpensier, se lancent dans cette aventure avec une belle témérité.

Oui, mais la Fronde n'en a pas moins été une guerre civile ; les rivalités personnelles des factieux, leurs ambitions, leurs

intrigues, ont entraîné la misère de tout un peuple. La France a terriblement souffert de ces querelles ; Bossuet, qui était alors élève au collège de Navarre, a gardé de cette époque un bien pénible souvenir. Il faut voir, à Port-Royal, les tours construites par le duc de Luynes, pour mettre le monastère en état de défense : on se convaincra sans peine que la Fronde était autre chose qu'une guerre de libelles, et qu'elle a semé, partout où elle a passé, la dévastation et la ruine.

M. Alphonse Feillet a pu écrire tout un livre sur la *Misère au temps de la Fronde*. C'est la Fronde qui est responsable de tous ces malheurs, et c'est elle qui a rendu possible le despotisme de Louis XIV jusqu'en 1713.

Quoi qu'on en ait dit, la Fronde a été funeste à la littérature. Le témoignage de l'abbé de Marolles est formel à ce sujet : « Nos guerres civiles, dit-il, ont apporté plus de dommages à la république des lettres qu'en toute autre partie de l'Etat. » La production littéraire, en effet, est bien faible durant ces tristes années : Scarron donne, en 1648, les premiers chants de son *Virgile travesti* ; Perrot d'Ablancourt traduit Xénophon ; M^{lle} de Scudéry publie les premiers volumes du *Grand Cyrus*, et c'est à peu près tout.

La littérature dramatique, plus que toute autre, a souffert de cet état de choses. Au plus fort de la Fronde, le roi a quitté Paris ; les théâtres sont fermés ; les auteurs n'écrivent plus.

Nos auteurs ont la gueule morte,

dit une mazarinade. Les comédiens se plaignent de cette guerre qui les ruine :

Enfin, depuis quatre ou cinq mois,
Nous sommes plus secs que du bois,
Notre langue est comme muette.

La plupart des acteurs sont sous les armes :

Il n'est pas jusqu'à Jodelet
Qui n'ait en main le pistolet.

La tranquillité ne se rétablit qu'après le retour du roi à Paris. Alors, seulement, les théâtres rouvrent leurs portes :

Quand sa majesté retourna,
Aussitôt disparut le trouble...
Le marchand est à sa boutique,
Le procureur à sa pratique,
Les hommes de robe au Palais,
Les comédiens au Marais.

Pendant ce temps, Corneille vivait à Rouen ; loin du tumulte et loin du bruit, il préparait de nouvelles pièces. Lorsque les esprits se furent apaisés et que tout fut rentré dans le calme, Corneille revint à la scène, plus jeune, plus actif, plus entreprenant que jamais ; il fit jouer quatre pièces en deux ans : *Andromède*, *don Sanche d'Aragon*, *Nicomède* et *Pertharite*.

J'aborderai, dans ma prochaine leçon, l'étude d'*Andromède* : il est intéressant pour nous, en effet, d'examiner la part qui revient à Corneille dans la création du grand opéra en France.

A. G.

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies.

(1555-1713)

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

VII. — Jean de Witt et les Provinces-Unies jusqu'en 1660.

Après le coup d'Etat de Guillaume II, l'hégémonie appartient de droit aux Etats généraux, de fait à la Hollande; mais celle-ci, pour diriger sans pouvoir légal toute la République, avait besoin d'un homme, second Barneveldt, capable de la représenter dignement. Elle le trouva en la personne d'un jeune homme de vingt-huit ans, autour duquel, de 1650 à 1672, gravite toute l'histoire des Provinces-Unies.

Sa biographie a été écrite par M. Lefèvre-Pontalis (*Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande*, Paris, Plon, 1884, 2 vol.). Cette étude, un peu longue, mais pleine de détails précis, nous servira de guide.

Ce qui fait la difficulté de l'exposition des faits, c'est qu'il y a, dans toute cette histoire, une oscillation dans laquelle il est très difficile de trouver une évolution, car la situation dépend essentiellement de la valeur des personnes. Tout cela, d'ailleurs, est dominé par les questions extérieures.

1. Jusqu'en 1660, Jean de Witt arrive, jusqu'à un certain point, à faire prédominer l'influence de la Hollande.

2. En 1660, le triomphe des Stuarts en Angleterre sert la cause du parti orangiste. Cette date est le point de départ d'une nouvelle période, qui s'étend jusqu'en 1668 et qui correspond à l'apogée de l'administration de Jean de Witt.

3. De 1668 à 1672, l'influence du *grand pensionnaire* décroît graduellement, et le succès du parti orangiste se prépare.

C'est la première de ces trois périodes que nous allons étudier aujourd'hui.

I

JEAN DE WITT AVANT 1630.

1. *Les premières années.* — Jean de Witt, né à Dordrecht le 24 septembre 1625, était le plus jeune des quatre enfants de Jacob de Witt et d'Anna Van de Corput. Son frère aîné, Corneille, qui partagea toutes les vicissitudes de sa destinée, était plus âgé que lui de deux ans. Sa famille paternelle, depuis le x^v siècle, exerçait les charges municipales et faisait partie des notables de la ville de Dordrecht. Corneille de Witt, grand-père de Jean, contemporain de Guillaume le Taciturne, le premier de sa famille qui professa la religion réformée, siégea dans l'assemblée des Etats de Hollande et dans celle des Etats généraux. Le fils de celui-ci, Jacob, père de Jean, se distingua dans des négociations étrangères, notamment en Suède et en Danemark.

Jean fit ses premières études à l'école latine de Dordrecht. Là il apprit non seulement la langue et la littérature de son pays, mais encore, avec le latin et le grec, l'anglais et surtout le français, qu'il parlait et écrivait avec une grande aisance. Il avait, nous dit-on, un esprit flexible, une mémoire facile et un jugement sûr. Un deuxième fait à retenir dans cette éducation première, c'est que Jean de Witt fut nourri des doctrines de l'Eglise réformée, où il puisa une foi fortement trempée : ce qui ne l'empêcha, d'ailleurs, de rester toujours extrêmement tolérant.

Sorti de l'école latine à seize ans, il fut envoyé à l'Université de Leyde, dont il suivit pendant quatre ans les cours de droit. Il en sortit, avec son frère Corneille, après la mort de leur mère, pour se rendre en France et en Angleterre : ils s'établirent notamment à Angers, dont l'Université était alors renommée par toute l'Europe et où ils prirent le grade de docteur en droit.

Puis ils prêtèrent, comme avocats, leur serment à la cour de Hollande, et ils se séparèrent. Corneille resta à Dordrecht, dont il ne tarda pas à devenir échevin. Jean se fixa à La Haye, où ses premières plaidoiries mirent en relief son talent oratoire. A ce moment, il se mêle aux distractions mondaines, écrit des recueils de poésies galantes et traduit en hollandais l'*Horace* de Corneille.

2. *Entrée dans la vie publique.* — Mais, bientôt, le jeune avocat fut appelé à jouer un rôle dans la vie politique. L'emprisonnement de son père, à la suite du coup d'Etat de Guillaume II, l'engagea irrévocablement dans le parti de l'opposition au stathou-

dérat. Le 1^{er} août 1650, Jacob de Witt était transporté au château de Løwestein comme prisonnier d'Etat. Aussitôt, ses deux fils s'entremirent pour obtenir sa liberté : au bout de deux semaines, Jacob était relâché. Bourgmestre de Dordrecht, il avait dû résigner ses charges municipales ; mais il les réintégra presque aussitôt après la mort inattendue de Guillaume.

Jean mit ces événements à profit. D'ailleurs, la vie publique le tentait. Quand le pensionnaire de Dordrecht, Nicolas Ruysch, fut nommé greffier des Etats généraux, Jean lui succéda dans sa charge de pensionnaire. Il devenait ainsi le principal représentant de sa ville natale. En outre, le pensionnaire de Dordrecht, en raison du premier rang de séance qui appartenait à cette ville, avait le privilège de remplacer le Grand Pensionnaire de Hollande.

Jean de Witt n'allait pas tarder à montrer qu'il était digne de la confiance que ses concitoyens avaient placée en lui. Ses premiers actes officiels furent marqués par des succès pour son parti. Il obtint des Etats de Zélande que le fils de Guillaume II, très jeune d'ailleurs, ne serait pas nommé capitaine et amiral général. Outre la part qu'il prit à la direction des affaires étrangères, il exerça aussi l'intérim de grand pensionnaire. En effet, le successeur de Jacob Cats, Adrien Pauw d'Heemstede, avait été chargé d'une ambassade à Londres par les Etats Généraux, qui espéraient conjurer une guerre imminente avec l'Angleterre. Le Pensionnaire de Dordrecht, de droit, fut appelé à le remplacer. Il suffit de ce court passage au gouvernement, qui ne dura guère plus d'un mois, pour faire reconnaître que la direction des affaires publiques pouvait lui être laissée en toute sécurité. A l'âge de vingt-huit ans, moins d'un an après sa mission de Zélande, Jean de Witt fut choisi par les Etats de Hollande pour être Grand Pensionnaire. Adrien Pauw venait, en effet, de mourir (1^{er} mars 1653).

« C'est un jeune homme qui n'a pas encore trente ans, — écrivait, le 31 juillet de la même année, l'ambassadeur de France, Brasset, — et qui possède, dès à présent, de belles qualités, lesquelles, nourries dans cet emploi très important, pourront le rendre ci-après fort considérable. »

3. *Portrait.* — Au physique, ses portraits, œuvres des grands peintres du temps (entre autres, de Netscher) le montrent avec des cheveux noirs et abondants flottant sur les épaules, un front large et élevé, l'ovale du visage très allongé. Cet aspect extérieur a quelque chose d'assez frappant, et les étrangers disaient qu'il

ressemblait à un Portugais. Les yeux, qui s'avancent à fleur de tête, ont le regard profond et fixe ; le nez est fortement busqué, la bouche garnie d'une moustache assez épaisse. L'expression est pensive et sérieuse. Toute sa personne a une dignité grave, sans raideur.

C'est un homme de la bourgeoisie, qui est toujours resté un bourgeois. Il a commencé par être logé à La Haye avec sa sœur : il se préoccupe d'avoir des chevaux qui ne soient pas trop fringants et qui ne coûtent pas trop cher ; son cocher travaille en même temps au jardin. Sa fortune n'est pas considérable. Il épouse une femme riche ; mais c'est, avant tout, une bonne ménagère, et il continue de mener, après son mariage, la vie simple dont il a le goût.

La situation même de Grand Pensionnaire est une situation modeste et bourgeoise. Il doit résider à La Haye. Il a très peu de commis : un secrétaire, un directeur des dépêches extérieures, quatre commis. Il a tout juste quatre pièces dans son bureau. — Mais c'est lui qui s'occupe de toutes les affaires et qui est perpétuellement au courant des événements de la politique intérieure et extérieure. D'ailleurs, Jean de Witt travaille beaucoup : il est très studieux. Il porte toujours sur lui deux carnets, dont l'un contient les résolutions des Etats et dont l'autre est un tableau de la situation financière de la province de Hollande.

Toutes ces « belles qualités » allaient être fort nécessaires au nouveau Pensionnaire ; car il avait une redoutable tâche à remplir.

II

LA GUERRE ANGLAISE (1650-1654).

1. *La rupture avec l'Angleterre et les premières opérations.* — Dès la mort de Guillaume II, la rupture avec l'Angleterre avait été sur le point d'éclater. On avait consenti à recevoir une ambassade anglaise ; mais elle ne demandait rien moins que l'union des deux pays, sous l'autorité d'un grand conseil commun qui aurait siégé en Angleterre. Les Etats généraux refusèrent et ne voulurent pas non plus renvoyer hors de leur territoire les fils de Charles I^{er}. Les ambassadeurs quittèrent La Haye.

Leur départ fut suivi de deux mesures, qui mettaient en évidence la politique agressive du gouvernement anglais : d'abord l'acte célèbre connu sous le nom d'*Acte de navigation*, qui inter-

disait à tous les navires étrangers d'apporter en Angleterre d'autres marchandises que les produits de leur sol ou de leur industrie ; — puis les *lettres de représailles*, données à des marchands anglais pour les autoriser à s'indemniser eux-mêmes des prétendus dommages que la marine des Provinces-Unies leur avait fait supporter. Bientôt après, 70 navires marchands portant le pavillon hollandais étaient saisis.

Les dernières tentatives de négociations, auxquelles participa Jean de Witt comme Pensionnaire de Hollande, furent vaines. Le 29 mai 1652, la rencontre fortuite des deux flottes donna le signal des hostilités. La guerre fut déclarée officiellement, le 7 juillet 1652.

Les Etats généraux pouvaient, à bon droit, redouter une campagne navale. La flotte anglaise, réorganisée par Cromwell, était plus nombreuse, mieux armée, mieux équipée que celle des Provinces-Unies. Guillaume II avait sacrifié à la puissance maritime de la République l'entretien d'une armée de terre. Malgré l'impulsion de Jean de Witt, la flotte hollandaise resta toujours inférieure. Elle avait cependant des chefs excellents : Tromp, Ruyter.

Tromp fit, d'abord, rentrer les vaisseaux anglais dans la Tamise et parcourut la Manche en vainqueur ; mais il tomba mortellement frappé au milieu d'une victoire. Ce fut pour les Provinces-Unies un désastre irréparable. Jean de Witt obtint des Etats de Hollande non seulement l'augmentation de l'impôt sur le revenu, mais encore la levée d'un impôt sur le capital. Il porta le nombre des vaisseaux de guerre à 86 par des constructions nouvelles et des achats faits à des puissances étrangères.

Tous ces efforts furent rendus inutiles par un nouveau désastre : la flotte fut assaillie par une tempête, qui lui fit subir des pertes énormes. D'autre part, les possessions hollandaises du Brésil étaient obligées de se défendre contre le soulèvement de la population indigène, soulèvement encouragé secrètement par le roi du Portugal, Jean IV. La colonie tombait entre les mains des Portugais en janvier 1654.

2. *A la recherche d'un allié.* — Il fallait, à tout prix, un allié aux Etats généraux ; mais les malheurs de la Hollande, les succès de Cromwell avaient détaché presque toutes les nations européennes de la première et les avaient rapprochées du second.

Jean de Witt se tourna d'abord vers le Danemark. Le roi, Frédéric III, signa avec les Etats généraux une convention par laquelle il les déchargeait de la somme annuelle qu'ils s'étaient engagés à payer pour les droits de passage du Sund. Il promettait de fermer la Baltique aux vaisseaux anglais et de donner une

flotte à ses nouveaux alliés. Malheureusement, ces avantages vers le Baltique étaient contrecarrés par l'hostilité de la reine de Suède, Christine, que son caractère romanesque avait fait s'éprendre de Cromwell. L'habileté du jeune ambassadeur des Etats généraux, Van Beuningen, ne put que retarder la signature d'un traité d'alliance avec l'Angleterre. — Les villes hanséatiques, intéressées à la ruine du commerce de la République, ne cherchèrent qu'à tirer parti de ses malheurs pour lui enlever la navigation de la Baltique.

L'empereur d'Autriche, Ferdinand III, témoignait aux Provinces-Unies des dispositions plutôt malveillantes que favorables. — L'Espagne leur donnait encore plus d'inquiétude : obligée de reconnaître leur indépendance, elle ne pouvait leur pardonner de l'avoir conquise ; l'ambassadeur espagnol de La Haye, Antoine Brun, était traité avec beaucoup de défiance.

Enfin la France avait cessé d'être pour elles l'alliée d'autrefois. Mazarin cherchait à obtenir les bonnes grâces de Cromwell contre l'Espagne. Il ne voulait pas rompre avec les Etats généraux, auxquels il envoya un ambassadeur extraordinaire, Pierre Chanut ; mais celui-ci avait surtout pour mission de les pousser à une déclaration de guerre avec l'Espagne.

3. *Crise intérieure.* — Il fallait, à tout prix, faire la paix, d'autant plus que, à l'intérieur, la maison d'Orange trouvait, dans les épreuves que traversait le nouveau gouvernement, un retour de crédit et de popularité. Le clergé calviniste était resté attaché aux intérêts de ce parti ; le peuple se souvenait qu'il avait été délivré par la maison d'Orange du joug de l'Espagne. Les tristes déceptions de la guerre avec l'Angleterre donnaient un irrésistible élan au mécontentement populaire. A La Haye, à Dordrecht, à Delft, à Enckhuysen surtout, des bandes de bourgeois parcouraient les rues en criant : « Vive Orange ! Vive Nassau ! » Guillaume de Nassau, qui était venu dans l'île de Texel avec quelques troupes de Frise, avait été reçu en triomphe et acclamé comme un libérateur par une population contre laquelle les Etats n'osaient sévir.

C'était surtout contre Jean de Witt et sa famille que les passions de la foule se déchaînaient avec le plus d'animosité. Son père faillit être la victime d'un assassin. La maison de Jean fut, un jour, cernée par une foule en fureur.

Les députés de Zélande demandèrent la nomination du jeune prince comme capitaine et amiral général ; mais les Etats généraux, guidés par Jean de Witt, résistèrent énergiquement. En même temps, ils envoyèrent une garnison à Enckhuysen, qui bientôt rétablit le calme. La tentative de soulèvement fut arrêtée.

4. *Le traité de Westminster.* — D'ailleurs, les négociations pour la paix étaient en bonne voie. Cromwell se montrait plus conciliant, et il venait de chasser le Long Parlement, qui, jusqu'alors avait fait échec à l'œuvre de pacification.

Une ambassade, composée d'amis personnels de Jean de Witt, fut envoyée en Angleterre. Le 28 novembre 1653, Cromwell remettait aux plénipotentiaires une proposition de 27 articles. L'union des deux Républiques cessait d'être exigée comme condition du traité. Les Etats généraux devaient se soumettre au paiement d'un droit de pêche, à la limitation de leurs forces navales dans les mers britanniques. De plus, ils étaient mis en demeure de consentir à ne jamais accorder au fils de Guillaume II les pouvoirs, civils ou militaires, qui avaient appartenu à ses ancêtres. — Jean de Witt ne pouvait consentir à un tel compromis.

Peu de temps après, Cromwell se faisait donner le titre de *protecteur*. Sûr de son pouvoir, il revenait à des vues plus modestes. Il stipulait l'obligation imposée par serment à tout capitaine et amiral général de respecter le traité de paix conclu avec la République d'Angleterre. Cette clause, appelée *clause de tempérament*, était en somme acceptable. Malheureusement, Cromwell signifia qu'il refusait de laisser participer le roi de Danemark au traité de paix. Les plénipotentiaires ne pouvaient, sans se déshonorer, consentir à l'abandon d'un allié : ils revinrent dans leur patrie.

Aux Etats généraux, il se produisit des dissensions funestes. Jean de Witt prit alors sur lui d'envoyer Beverningh à Londres. Mais Cromwell, froissé du retard apporté aux négociations, se considéra comme offensé, lorsqu'il apprit que Beverningh n'était pas accrédité par les Etats généraux. Il se montra intraitable et n'accorda la paix qu'aux conditions suivantes :

Les Provinces-Unies devaient payer, au nom du roi de Danemark, une indemnité de 2.450.000 florins. Elles accordaient à l'Angleterre le salut du pavillon dans les mers britanniques. En outre, les Etats généraux s'engageaient à refuser tout secours et même tout asile aux ennemis du gouvernement anglais. Ils devaient faire jurer l'observation du traité à tout capitaine et amiral général. C'est là le *traité de Westminster*. Jean de Witt renonça à le faire accepter aux Etats généraux, malgré les protestations de la Zélande, de la Gueldre et de la Frise (6 mai 1654).

Il fallait, maintenant, réparer les humiliations d'une guerre malheureuse. Jean de Witt allait accomplir cette œuvre de relèvement.

III

LE RELÈVEMENT DE LA HOLLANDE (1654-1660).

1. *A l'intérieur.* — Le parti orangiste, humilié et irrité par l'acte d'exclusion, n'avait pas désarmé et retrouvait enfin le chef qui lui manquait. Le comte Guillaume-Frédéric de Nassau, stathouder de Frise et de Groningue, oncle du jeune Guillaume II, sortait de l'hésitation où il était resté jusqu'alors. Il essayait d'intéresser Mazarin à sa cause, multipliait les démarches pour tenter une levée de partisans dans la Hollande septentrionale. La Frise et la Groningue étaient sous sa domination directe ; la Zélande restait, en quelque sorte, inféodée aux princes d'Orange par les grands domaines qu'ils y possédaient ; en Gueldre et dans l'Over-Yssel, également, les sentiments orangistes étaient ardents.

Mais cette coalition fut promptement dissoute par d'inévitables divisions, dont de Witt sut profiter. En Zélande, la ville de Middlebourg se détacha du parti orangiste. La Groningue fut habilement désintéressée. En Frise, la jalousie de la noblesse rendit précaire l'autorité de son stathouder. Dans la Groningue, la rivalité des villes et des campagnes dominait les grands intérêts des partis politiques. A l'aide de ces querelles et moyennant certaines concessions habiles, de Witt et les siens se ralliaient de nombreux partisans.

Le Grand Pensionnaire avait, d'ailleurs, entre ses mains tous les ressorts du gouvernement. Dominant les Etats de sa province, il allait réussir à mettre dans leur dépendance l'assemblée fédérale, les grands commandements militaires, les Cours de justice.

Toutefois leur sécurité n'était pas assurée, tant que l'assemblée fédérale pouvait tenter de faire passer aux princes de Nassau le gouvernement de la confédération. A la fin de 1655 mourut le feld-maréchal Brederode ; son héritage ne pouvait manquer de tenter l'ambition de Guillaume-Frédéric, qui, en qualité de grand maître de l'artillerie, occupait après lui la première charge militaire. Craignant que la charge de feld-maréchal ne lui fût donnée par les Etats généraux, sans que les Etats de Hollande fussent en mesure de s'y opposer, le Grand Pensionnaire traita secrètement avec le prince et fit ensuite accepter par les Etats de Hollande une proposition à laquelle fut donné le nom de *projet d'harmonie*. Aux termes de cette transaction, les Etats de Hollande s'engageaient à nommer le prince de Nassau feld-maréchal,

pourvu que cette charge fût déclarée incompatible avec celle de *statthouder*.

Profitant de cette sécurité, les États de Hollande, à l'instigation de Jean de Witt, essayèrent d'affermir leur gouvernement. Les finances surtout laissaient à désirer. Le Grand Pensionnaire fit décider tour à tour la suppression des privilèges pour exemption d'impôts, la revision des pensions accordées arbitrairement, la répartition plus égale entre les provinces des dépenses diplomatiques. Il réduisit l'intérêt des 140 millions de la dette (empruntés à 5 p. 0/0) à 4 p. 0/0. Tout cela se passa de la plus heureuse façon, sans attirer aucune protestation. Les adversaires de la Hollande étaient écrasés.

La tentative qu'ils firent pour reprendre l'offensive ne servit qu'à constater leur impuissance. Au commencement de l'année 1657, un député d'Over-Yssel propose brusquement le choix d'un maréchal de camp (charge restée vacante); mais les États de Hollande protestent, tandis que le prince de Nassau prend du temps. L'énergique résistance de Jean de Witt déjoue l'entreprise des orangistes.

La Hollande devenait de plus en plus l'arbitre de la confédération; elle en sut gré à son Grand Pensionnaire et, le 2 août 1658, elle lui renouvela sa charge. Dès lors, rassuré à l'intérieur, où son pouvoir était prépondérant, il s'occupa des affaires extérieures.

2. *A l'extérieur.* — Les Provinces-Unies ne pouvaient se résigner à garder en Europe un rôle timide et effacé. Avec la France, on put craindre une rupture. Mazarin n'avait cessé de reprocher aux États généraux le traité de Munster. Il était, de plus, fort mécontent de la paix conclue avec Cromwell. Il suscita aux Hollandais des querelles constantes. En avril 1657, il confisqua tous les vaisseaux et toutes les marchandises qui appartenaient aux Néerlandais dans les ports du royaume, sous prétexte que Ruyter s'était emparé de deux bâtiments français. Les États généraux protestèrent énergiquement auprès de Louis XIV. Auguste de Thou, envoyé à La Haye, dut promettre la levée de l'embargo, la conclusion prochaine d'un traité de commerce et, jusqu'à ce qu'il fût signé, la jouissance provisoire de tous les privilèges accordés aux nations les plus favorisées.

La mort de Cromwell, qui jeta l'Angleterre dans une période de troubles, rendit aux Provinces-Unies la plus complète sécurité. Débarrassés de tout souci, ils écrasèrent les Portugais qui, expulsés de Ceylan et des Célèbres, les dédommagèrent ainsi de la perte du Brésil.

Du côté du Nord, ils s'allièrent avec l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, pour s'opposer aux conquêtes de Charles-Gustave, successeur de Marie-Christine, et qui rêvait de faire de la Baltique un lac suédois. Charles-Gustave négocia à Elbing (11 septembre) et, à des conditions avantageuses pour leur commerce, laissa aux Hollandais toute faculté de parcours dans la Baltique.

Mais Frédéric III de Danemark fut écrasé par les Suédois et dut, au traité de Roskild (3 mai 1653), promettre d'interdire à toutes les flottes étrangères l'entrée du passage du Sund. A la suite de ce traité, qui d'ailleurs lésait beaucoup les intérêts des Provinces-Unies, Charles-Gustave vint mettre le siège devant Copenhague. Immédiatement, le Grand Pensionnaire fit voter un emprunt et envoya une flotte de 35 vaisseaux, qui vainquit les Suédois devant la ville assiégée. L'Angleterre et la France s'étaient montrées disposées à intervenir en faveur de Charles-Gustave. Mais le Grand Pensionnaire prit habilement les devants en leur proposant une médiation qui aboutit à la *Convention de la Haye*. Les Etats généraux obtinrent que le passage du Sund fût rouvert aux vaisseaux étrangers. Peu après était signé le traité de Copenhague (19 mai 1660), qui laissait à la Suède presque toutes ses conquêtes et contenait des clauses avantageuses pour les Provinces-Unies.

Le Grand Pensionnaire venait d'ouvrir pour son pays une ère de prospérité, dont il allait, semble-t-il, pouvoir jouir à l'aise pendant de longues années.

L. V.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LICENCE ÈS LETTRES.

Littérature latine.

I. Cornelius Nepos écrit que « les lettres de Cicéron pourraient tenir lieu d'une histoire suivie de son époque ».

II. L'influence grecque et le caractère national dans la tragédie primitive.

III. L'histoire, à Rome, après Tacite.

*
**

Grammaire latine.

I. Emploi du gérondif et de l'adjectif verbal en *-ndus*.

II. Les particules interrogatives.

III. Les caractères principaux de la grammaire de Lucrèce.

*
**

LICENCE HISTORIQUE.

Antiquités grecques et latines.

I. Tirynthe.

II. L'éducation à Athènes.

III. Rôle des acteurs et du chœur dans une représentation dramatique à Athènes.

*
**

Histoire de la littérature française.

I. Montrer que l'œuvre de Malherbe précise et prolonge l'œuvre de Ronsard.

II. Déterminer l'influence de la littérature anglaise sur la littérature française au XVIII^e siècle.

III. Esquisser, sous la forme d'un plan développé, l'histoire du sonnet en France.

*
*
*

Dissertation latine.

I. Quid in comœdia nos potissimum detineat.

II. De poeticis virtutibus in Fastorum libris.

III. Cicero ad amicum quemdam, mortuo Cæsare, scribit.

II

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

LICENCE ÈS LETTRES.

Composition française.

Que saurait-on sur la société française, vers 1660, par la *Critique de l'École des Femmes*, si tous les autres documents contemporains avaient péri ?

*
*
*

Dissertation latine.

I. Quæ communia habeant Horatii *Satiræ* et *Epistolæ*.

II. An optima quæque Latinorum carmina, salvo cum rerum, verborum et sententiarum colore, in linguam gallicam facile possint transferri.

Thème latin.

Bossuet, *Histoire universelle*, III, 5 : « Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée.... »

*
*
*

ALLEMAND.

Thème.Mérimée, *Colomba*, 50 lignes suivantes.**Histoire moderne.**

Les origines de la Ligue.

Histoire ancienne.

1. Le sénat romain au 1^{er} siècle de l'Empire
2. Portrait de Néron.
3. Pompéï.
4. La villa d'Hadrien.

Moyen Age.

Les origines de la commune de Besançon.

Philosophie.

Montrer que l'accord de l'esprit avec lui-même est la condition de la certitude.

III

UNIVERSITÉ DE RENNES

LITTÉRATURE ANGLAISE.

Version.Shelley, *Triumph of Life*, I, 40.**Dissertations.***Agrégation.*

Swift as a Poet.

Licence.

Popular English in George Eliot.

Certificat.

Lecture expliquée (en anglais). Prendre le texte de la version.

Thème.

G. Sand, *La Mare au Diable*. Depuis : « A la sueur de ton visage... », jusqu'à : « ... un spectacle d'énergie, une pensée de bonheur. »

Dissertations.*Agrégation.*

Sheridan's Comedies.

Licence.

The English Novel in the XVIIIth Century.

Certificat.

Commentaire grammatical (en français). Sheridan, *The Critic*, II, 1.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du temps
du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille : « *Malheur et Pitié* ». — « *La Conversation* ».

Nous avons examiné jusqu'ici les *Jardins*, l'*Homme des Champs*, les *Trois Règnes de la Nature*. Mon intention n'est pas de m'attarder outre mesure sur l'abbé Delille ; mais il nous reste à voir encore un assez grand nombre d'œuvres intéressantes : il faut, par exemple, que je vous donne une idée du poème intitulé *Malheur et Pitié*, du poème de la *Conversation*, et du poème de l'*Imagination*, qui est un des plus distingués parmi les poèmes originaux de Delille, je veux dire parmi ceux qui ont été conçus et « inventés » par lui, et qui lui appartiennent en propre. Nous jetterons, ensuite, un coup d'œil sur ses traductions ; car il faut bien que nous nous demandions comment cet éternel adaptateur, cet éternel transpositeur comprenait son métier.

A vrai dire, je crois deviner que Delille ne vous déplaît pas trop ; mais je ne me fais pas illusion sur le charme que ce poète peut avoir pour vous. Delille a été tellement oublié depuis quatre-vingts ans environ, qu'on a perdu l'habitude d'entendre parler

de lui. Cet homme, dont la réputation a été si grande, fut très discuté après sa mort; mais les critiques servaient encore sa mémoire, et leurs attaques contribuaient au moins à le mettre en lumière. Aujourd'hui, Delille est relégué à l'arrière-plan : on ne prend même plus la peine de l'injurier, ce qui est le signe le plus évident de l'indifférence de la postérité. Lisons donc encore quelques pages de Delille, puisque nous en avons l'occasion, et voyons si le sort n'a point été injuste envers notre poète.

Le poème qui a pour titre *Malheur et Pitié* n'est point fait, à coup sûr, pour nous arracher des cris d'admiration. Vous savez que ce poème a été inspiré à Delille, dans son exil, par son horreur de la Révolution. *Malheur et Pitié*, c'est, en quelque sorte, les *Tragiques* de Delille; mais la comparaison s'arrête là : tandis que d'Aubigné nous a donné une œuvre admirable par intermittences, et où il se lamente sur les crimes des catholiques avec une éloquence qui rappelle parfois les prophètes bibliques, rares sont chez Delille les vers qui se gravent comme en traits de flamme dans la mémoire. Son poème est vraiment trop calme; il manque d'exaspération.

Dans le premier chant, l'auteur « peint la pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parents, les amis, et indistinctement, tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent des droits à la pitié des âmes sensibles ». C'est, en somme, un chant général sur la pitié.

« Le second chant a pour objet la pitié des gouvernements, exercée dans les établissements publics de justice et de charité, dans les prisons, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les guerres de peuple à peuple, et même dans la guerre civile. »

Le troisième chant est le plus intéressant : « Il a pour sujet la pitié dans les temps orageux des révolutions, et c'est là que le poème prend davantage la couleur d'un ouvrage de circonstance; l'auteur a cherché les sources de la pitié : il les a trouvées dans la grandeur déchue dont on mesure les malheurs par la hauteur de sa chute; dans le spectacle de la beauté malheureuse et de la vertu proscrite, de la vieillesse et de l'enfance persécutées ».

Enfin, dans le quatrième chant, « il a peint la pitié dans les temps de spoliation et d'émigration. Là se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie ».

Je vais, pour vous donner un exemple de l'indignation de Delille, vous lire les vers qu'il consacre à « ce monstre de Rapi-nat », commissaire du Directoire, qui s'était rendu terriblement célèbre par ses exactions :

Des Français, un instant, les foudres se sont tus,
 Et la fureur chancelle à l'aspect des vertus.
 Mais Rapinat paraît, et, contre les victimes,
 Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.
 Soudain, ce vil ramas, qui, souillé de forfaits,
 S'en vient mêler sa lie au pur sang des Français,
 Vomit ses bataillons dans les champs qu'ils inondent :
 Le fer luit, le sang coule et les tonnerres grondent.
 L'écho, qui des bergers redisait la chanson,
 En répète à regret l'épouvantable son.
 Ah ! qui pourrait tracer ces scènes de carnage ?
 Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,
 Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
 Et la férocité veut des crimes nouveaux.
 Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière,
 L'enfant, avant le temps, arrive à la lumière ;
 Sa mère palpitante expire sous leurs pas.
 Du malheureux qui meurt ils hâtent le trépas.
 Prêtres saints, cachez-vous, fermez le tabernacle :
 Épargnez à mes yeux l'effroyable spectacle
 De vos corps déchirés sur vos parvis sanglants !
 De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs,
 S'irrite sans obstacle, égorge sans colère,
 Et, s'il n'est teint de sang, l'or ne saurait lui plaire.

Tous ces vers, sauf le dernier, sont trop élégants : ils ne sont ni assez véhéments ni assez atroces. Puis le poète continue à se lamenter, en élevant un peu la voix :

C'en est fait ! Et le nombre accable la valeur.
 Ah ! que les arts, du moins, consacrent le malheur !
 D'un côté, montrez-moi les noms, les noms sublimes
 De ceux qui de l'Etat ont péri les victimes :
 Qu'ils vivent sur l'airain, que la main des pasteurs
 Les entoure d'ombrage et les pare de fleurs !
 De l'autre, sur un roc stérile, affreux, sauvage,
 De vos champs dévastés épouvantable image,
 Du monstre Rapinat gravez le nom cruel,
 Nom maudit par la terre, abhorré par le ciel.
 Qu'à son funeste aspect les amantes frémissent ;
 De loin, en le voyant, que les mères gémissent ;
 Que le passant troublé le lise avec horreur ;
 Que l'enfant au berceau l'écoute avec terreur ;
 Que j'entende la sœur lui demander son frère,
 L'orphelin s'écrier : « Qu'as-tu fait de mon père ? »
 Que puissent, tour à tour, toutes les nations
 Y porter leur tribut de malédictions ;
 Et qu'enfin sa mémoire, en vengeance féconde,
 Aille irriter la haine et soulever le monde !

C'est là une véritable tirade de tragédie classique, et elle ne manque pas d'un certain éclat ; mais j'ai bien peur que tout cela

ne soit pas assez spontané ni assez vibrant. — De même, les noyades de Carrier ont inspiré à Delille quelques vers véhéments ; mais l'auteur semble s'être fait violence pour être violent :

Partout la soif du meurtre et la faim du carnage.
 Les arts jadis si doux, le sexe, le jeune âge,
 Tout prend un cœur d'airain : la farouche beauté
 Préfère à notre scène un cirque ensanglanté ;
 Le jeune enfant sourit aux tourments des victimes ;
 Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes.
 Que dis-je ? La nature, ô comble de nos maux !
 De tous ses éléments seconde nos bourreaux.
 Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie ;
 Le feu dans les hameaux promène l'incendie ;
 Et la terre complice, en ses avides flancs,
 Recèle par milliers les cadavres sanglants.
 A peine elle a peuplé ses cavernes profondes,
 La mort infatigable a volé sur les ondes.
 Ministres saints, du fer ne craignez plus les coups ;
 Le baptême de sang est achevé pour vous.
 Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
 Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides ;
 Et, le jour et la nuit, l'onde porte aux échos
 Le bruit fréquent des corps qui tombent dans les flots.
 Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
 Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage,
 Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
 Les deux sexes unis par un hymen affreux.
 O Loire, tu les vis, ces hymens qu'on abhorre ;
 Tu les vis, et tes flots en frémissent encore.

Oui... mais lisez, dans d'Aubigné, le passage où le poète nous dépeint la Seine rejetant avec furie les cadavres sur ses bords : il y a là dix vers d'une incomparable beauté, où nous voyons la nature elle-même s'animer et se révolter contre le roi fou et cruel, auteur responsable de ces massacres. Delille a beau faire effort : il n'approche point de cette véhémence.

Ça et là, il a écrit quelques vers brillants, qu'il est bon de tirer de l'oubli :

Et si c'est un ami que le malheur oppresse,
 Un ami ! ce mot seul dit tout à la tendresse :
 Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis :
Le sort fait les parents, le choix fait les amis.

Plus loin, songeant que Milton a cherché à justifier l'exécution du roi Charles I^{er}, Delille s'écrie :

Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien.

Il a un beau vers sur la Pitié :

Si douce aux malheureux, plus douce au bienfaiteur.

C'est là un de ces vers que Sainte-Beuve qualifiait d' « amis de la mémoire ». En voici un autre, fort heureusement traduit du fameux vers de Virgile :

Quæstivit cælo lucem, ingemuitque reperta...
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce poème, dont le sujet ne convenait guère ni au tempérament ni au caractère de Delille, et nous arrivons au poème de la *Conversation*.

Delille était plus à son aise avec un pareil sujet : si la première condition de l'art est de se connaître soi-même, Delille s'en est bien trouvé dans ce poème ; il sait, selon le précepte d'Horace,

Quid valeant humeri, quid ferre recusent.

Cette œuvre, plus appropriée à son talent, il la méditait sans doute depuis longtemps.

On voit par ses lettres que l'abbé Delille, en homme de son siècle, aimait à converser agréablement, et à écouter aussi d'agréables conversations. Le poème de la *Conversation* parut en 1802 ; mais il contient des allusions qui nous permettent de croire qu'il a été écrit vers 1789 ou 1790. Delille l'aurait alors gardé dans ses tiroirs, en y ajoutant chaque jour quelques vers nouveaux.

Les souvenirs de La Bruyère sont nombreux et manifestes dans cette œuvre : Delille d'ailleurs le reconnaît, et il nous dit dans sa Préface que ses sources ont été La Bruyère et le monde. Cette Préface contient aussi une digression intéressante sur Montaigne ; vous savez que Pascal appelait Montaigne « l'incomparable auteur de l'*Art de conférer* ». A vrai dire, le célèbre chapitre des *Essais* concerne plutôt la « discussion » en général que la « conversation » proprement dite ; tandis que La Bruyère, lui, dans son chapitre sur la *Société* et la *Conversation*, traite spécialement de la « conversation », telle qu'elle existe dans le monde. Cependant il est intéressant de connaître l'opinion de l'abbé Delille sur l'auteur des *Essais* :

« Ce n'est, dit-il, ni dans leurs études ni dans leurs connaissances que les plus fameux moralistes ont pris leurs manières distinctives ; c'est dans leur naturel et dans leurs penchants ; on s'en aperçoit en lisant Montaigne et La Bruyère. Né avec un désir extrême de se signaler, et par la singularité de ses idées et par celle de son style, Montaigne se place souvent à une trop grande

distance des idées communes et des habitudes sociales. Un accent d'égoïsme se fait entendre dans son langage philosophique : *Je veux, je ne veux pas, je ne puis souffrir, je ne puis approuver, j'aime, je hais*. Voilà ses formules accoutumées ; il se rend raisonnable pour être extraordinaire ; il copie les anciens pour être neuf, se fait trivial pour être énergique ; veut toujours dire mieux et surtout autrement que tout le monde. Il se fait une place à part par ses idées paradoxales, par ses principes tranchants et par l'audace de son langage : aussi a-t-il dépassé quelquefois les limites de la morale et celles du bon goût. » Ainsi Delille a noté chez Montaigne l'effort, — souvent réel, — de l'auteur pour se singulariser : le très bon et très honnête Delille a une espèce de répulsion assez naturelle pour le paradoxal et un peu hautain Montaigne ; ce fait était assez curieux à signaler.

La fin de la Préface exprime en excellents termes un sentiment délicat : « Une femme poète (M^{me} Ph. de Vannoz), déjà connue par une élégie intéressante sur les tombeaux de Saint-Denis, a, dans la plus modeste des préfaces, annoncé son poème sur la *Conversation*, comme le précurseur du mien. Je voudrais m'acquitter envers elle de ce qu'elle a dit pour moi d'honorable et de flatteur ; mais ses éloges ont d'avance décrédité les miens, et mes *louanges les mieux méritées seraient toujours suspectes de reconnaissance*. » — Il est impossible de mieux dire.

Le poème de la *Conversation* est en trois chants. Le premier contient, après l'invocation à la muse, toute une série de portraits de « converseurs » : le nouvelliste, l'auteur tombé, l'érudit, l'esprit léger, le bavard, le conteur minutieux, le bel esprit bourgeois, le fâcheux interrogateur, le rieur ridicule, l'homme ennuyé, le farceur.

Dans le deuxième chant sont dépeints les ridicules de la conversation qui tiennent aux vices du cœur : nous y voyons successivement défiler l'égoïste, l'officieux, le babillard, le curieux, le mystérieux, le menteur, le présomptueux, le défiant, le contradicteur, le flatteur, le méticuleux, le médisant, le brouillon, l'avare.

Le troisième chant est le seul qui soit réservé aux causeurs aimables : deux chants sur trois ont été réservés aux causeurs ennuyeux ; la proportion est, en somme, assez exacte ! Comme modèle de causeuse agréable, Delille en terminant nous dépeint M^{me} Geoffrin.

Le poème est précédé d'un Prologue, à versification irrégulière, où Delille nous parle, en quelque sorte, de la conversation à travers les âges. Naturellement, il y est question de Péri-

clès, d'Aspasie, de Socrate, de Platon, voire même de Caton, de Brutus et de Cicéron.

Le poème est tout entier écrit en vers libres, comme l'*Amphitryon* de Molière : ce qui, en somme, est une très bonne idée, étant donnée la nature du sujet.

Voici, au premier chant, le portrait de l'érudit, dans lequel Delille a imité d'assez près La Bruyère. Lisons d'abord ce même portrait dans les *Caractères*, nous verrons ensuite ce qu'il est devenu chez Delille :

« *Hermagoras* ne sait pas qui est roi de Hongrie ; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême, ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre ; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini ; combats, sièges, tout lui est nouveau ; mais il est instruit de la guerre des géants ; il en raconte le progrès et les moindres détails ; rien ne lui est échappé ; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien ; il connaît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point : il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III ? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière : « Quelles minuties ! » dit-il ; pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de *Valois* et de *Bourbon*. Il demande si l'empereur a jamais été marié ; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimarîs, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole : si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Membrot était gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain, parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il

croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche. »

Delille, en lisant ce passage, s'est dit : « Cette page est très jolie, mais elle tourne un peu au burlesque ; refaisons-la, mais en la maintenant sur le ton de la plaisanterie spirituelle et sans trop d'amertume. » Et voici ce qu'il nous a donné :

Si l'entretien languit, ne soyez point en peine :
 De la maison voisine arrive un érudit,
 Qui, dans les murs de Sparte et de Rome et d'Athènes,
 Sait tout ce qu'on a fait et tout ce qu'on a dit ;
 Son érudition profonde
 Vous dit d'où sont partis tous les peuples du monde :
 Il sait par cœur les noms des princes du Sénat,
 Tous les Romains, promus au grand pontificat,
 Au rang d'édile, au tribunat ;
 Qui, sur la scène, a pris le premier masque ;
 Qui, chez les Grecs, porta le premier casque.
 Du casque il passe au bonnet augural,
 Au lituus pontifical ;
 Puis viennent les extraits des poudreux antiquaires,
 Les temples, les tombeaux, les urnes cinéraires ;
 Puis il vous mène au Mont Capitolin,
 Au Quirinal, à l'Esquilin,
 Au temple de la Paix, au vaste Colisée ;
 Compte les chapiteaux de sa masse brisée ;
 Vous dit par quels heureux hasards
 Il vient de découvrir un vieux camp des Césars.
 Las des antiquités et romaines et grecques,
 Des Latins, des Gaulois, des Volsques et des Eques.
 J'arrive enfin, quoique un peu tard,
 A nos aïeux, les Francs, à leurs premiers évêques.
 Menacé de subir les annales d'un czar,
 D'un Soudan ou d'un hospodar,
 Je maudis les bibliothèques,
 Et suis près d'excuser l'incendiaire Omar.

Le dernier trait est joli ; mais l'ensemble n'est pas assez sarcastique.

Il y a une partie, dans ce poème, qui appartient en propre à Delille ; c'est celle où il parle de l'art de préparer les conversations. Au dix-septième siècle, en effet, on n'avait pas l'habitude de chercher à l'avance tout ce que l'on se promettait de dire. Je ne vois guère que Voiture ou les causeurs de son espèce qui aient préparé leurs causeries. Mais, au siècle suivant, tout change : par la conversation et par les mérites qu'ils y font valoir, des hommes secondaires arrivent à se faire une immense réputation. Duclos n'avait pas tout à fait tort, quand il disait : « Mon talent à moi, c'est l'esprit ». Aussi, les « causeurs » du dix-huitième siècle ont-ils bien soin de préparer leurs conversations : ils réunissent d'avance tous leurs matériaux, et ils cher-

chent à les placer au bon moment. M^{me} de Staël, cette merveilleuse causeuse, a attribué la rapidité de sa dernière maladie aux efforts qu'elle a faits pour demeurer la première en France dans l'art de la conversation après son retour d'exil. On préparait donc les conversations du temps de l'abbé Delille, et voici les vers que cette idée lui inspire :

Cet autre est moins pesant; mais, comme une coquette,
 Son esprit, tous les jours, se met à sa toilette ;
 Tous les jours, reprenant son travail clandestin,
 Par le secours de la gazette,
 Du journal, ou du bulletin,
 Avec qui, franc de port, son mérite s'achète,
 A son lever s'instruisant en cachette,
 Il compile, chaque matin,
 Quelque sentence ou quelque historiette ;
 Puis, quand il a rassemblé son butin,
 De salon en salon, à quiconque l'approche,
 De son savoir d'emprunt il prodigue l'ennui.
 Dans ces jours de combat, ne craignez rien pour lui ;
 D'avance il aiguise tous les traits qu'il décoche,
 Et tout son esprit d'aujourd'hui
 Était, en brouillon, dans sa poche.
 Chez lui, rien de soudain, de naïf, d'imprévu ;
 Aucun des traits heureux que l'à-propos amène,
 Qu'inspire le moment, que dicte le hasard ;
 Il arrange son air, son discours, son regard,
 Ennuie avec méthode et déplaît avec art...
 Or, du pédant dont la docte arrogance
 Avec l'instruction nous prodigue l'ennui,
 Ou du fat recouvert d'un vernis de science,
 Lequel doit obtenir de nous la préférence ?
 Tous les deux, aux dépens d'autrui,
 Font leur recette et leur dépense ;
 Mais l'un a l'étalage et l'autre l'abondance.
 L'un est ce fleuve fastueux,
 Qui, dans ces campagnes chéries,
 Le long des bois, à travers les prairies,
 Roulant pompeusement ses flots majestueux,
 Des eaux du ciel, ou de sa propre source,
 S'entretient dans sa longue course ;
 L'autre ressemble à ce maigre ruisseau,
 Qui, tarissant au sortir du berceau,
 Pour nourrir son eau mensongère,
 Attend qu'un malheureux cheval,
 Toute la nuit, tournant d'un pas égal,
 Lui porte le tribut d'une source étrangère ,
 Soutient quelques instants sa course passagère,
 Puis, laissant à sec son canal,
 Pour réparer sa richesse précaire,
 A besoin de nouveau que le triste animal,
 D'un pas laborieux recommençant sa ronde,
 Au gré d'un seau qui monte et descend tour à tour,

Remplisse le bassin d'où son eau vagabonde
Va baigner de nouveau les bosquets d'alentour.

La comparaison est jolie ; mais elle est un peu longue, vous l'avez senti.

Voici, maintenant, l'homme qui se corrige à chaque instant :

Cet autre, encor plus impatientant,
Soit distraction, soit malice,
Des nombreux démentis qu'il se donne en contant,
Doublant tous ses récits, double notre supplice :
« Un soir, dit-il, j'ai tort, c'était après soupé,
Enfermé dans une berline...
Je veux dire dans un coupé,
Je parlais pour Anvers, ou plutôt pour Maline...
Non, c'était pour Honfleur... j'oubliais, pour Rouen :
Mille excuses, ... c'était pour Caen :
Hé ! non, j'y suis à présent... pour Coutance.
Le nom du lieu n'est pas sans importance. »
Alors ce qu'on nomma longtemps un persifleur
Lui dit : « Monsieur, votre mémoire
Vous fait souvent faux bond ; écrivez votre histoire,
Et de vos souvenirs rassemblez-y la fleur :
Alors nous vous suivrons sur la terre et sur l'onde ;
Mais, soit que vous veniez du Havre, ou de Honfleur,
Ne hasardez jamais vos récits dans le monde
Sans être assisté d'un souffleur. »

Il y a aussi le portrait de l'homme qui se livre à tout venant et qui raconte sa généalogie à qui veut l'entendre. Ce portrait est très bref chez La Bruyère : « Il faut laisser parler cet inconnu que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle ; et il ne vous coûtera bientôt pour le connaître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son père, la famille dont est sa mère, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets et un carrosse. »

C'est d'une belle concision, amère et dure. Voici, maintenant, le même personnage dans Delille :

A ce questionneur succède une autre espèce,
Plus ennuyeux encore et de plus mauvais goût.
Sans être interrogé, celui-là vous dit tout ;
Où sont placés ses fonds, et sur quelle hypothèque ;
Ce qui forme sa cave et sa bibliothèque.
Pour vous intéresser, il vous conte souvent
L'histoire du collège et celle du couvent ;
Comment son fils, sa fille y sont couverts de gloire.
Pour gagner le prix de mémoire,

on cadet a dit rondement
Sa grammaire et son rudiment.
Puis le détail de toute sa famille ;
Les chagrins, les plaisirs, les torts de ses marmots ;
Aglé, sa plus jeune fille,
Si séillante. si gentille,
Ce matin n'a pas dit deux mots ;
Charle a brisé son char, et François ses grelots
Antoine a mal aux dents, et sa chère Julie
Avec un peu d'humeur a mangé sa bouillie.

Le dernier trait est infiniment agréable : il y a, dans tout ce morceau, une progression descendante, qui a fort ingénieusement inspiré le poète.

En somme, le poème de la *Conversation* est intéressant à beaucoup d'égards, et sa lecture offre infiniment plus de charme que celle des *Jardins* ou de l'*Homme des Champs*.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le procès de l'Ambassade et la défense d'Eschine.

Je vous ai dit quelle était mon impression générale sur le caractère d'Eschine.

Comme homme privé, il me semble digne d'estime : il parle de sa famille, de son père, de ses frères, avec une émotion délicate et beaucoup de tendresse sincère ; il a de plus le sens de l'εὐνομία, de la bonne tenue, des belles manières, et, si ce goût du « comme il faut », qu'il apporte dans les moindres actes de sa vie, nous paraît un peu puéril, il faut avouer cependant qu'il ne saurait, en aucune façon, le compromettre à ses yeux.

En revanche, comme homme politique, Eschine est bien médiocre. Il a des défauts d'esprit regrettables : aucune connaissance de l'histoire, dont il ne comprend même pas l'utilité (1) ; goût des légendes mythologiques, qu'il invoque volontiers comme des arguments ; un tour d'esprit mystique et théâtral, bizarrement épris de mise en scène ; enfin, à aucun degré, le don suprême de l'homme pratique : l'intuition rapide et juste de l'occasion, le sens de l'à-propos. En second lieu, Eschine a des défauts qui tiennent au caractère : la vanité du parvenu, de l'homme de lettres, du cabotin ; la facilité à se laisser griser par les éloges et les belles paroles ; surtout la froideur et la méchanceté dans la haine et un manque de scrupules assez grand pour ne pas hésiter même devant le mensonge.

En revanche, comme orateur, il est de premier ordre. Si l'homme laisse une impression équivoque et louche, l'écrivain retient l'attention. Pour vous montrer les qualités d'Eschine à ce

(1) Il se trompe sur la date de l'occupation de Décélie par les Spartiates (*Ambass.*, 76) ; il pille gauchement Andocide (*ibid.*, 172). Le plus souvent, il est vague et emphatique. Quelquefois, cependant, il est plus précis (*Ambass.*, 131-132).

point de vue, je vais parcourir avec vous la réponse qu'il fit à Démosthène, dans l'affaire de l'*Ambassade*.

*
**

L'exorde du discours est très beau et très habile. Nous y trouvons d'abord un certain nombre de *clichés*, de *τόποι*, qui ne peuvent pas ne pas figurer dans l'exorde d'un plaidoyer attique. Denys d'Halicarnasse (1) avait déjà constaté que tous les orateurs d'Athènes commençaient leurs plaidoyers à peu près de la même façon : son observation est juste. La fonction de l'exorde, aux yeux des rhéteurs, était triple : il consistait à rendre l'auditeur *docile, attentif et bienveillant*. C'étaient là les trois termes consacrés. Or, Eschine a bien soin de se conformer à l'usage.

Comme la plupart des accusés athéniens, il entasse sans preuves force griefs contre le plaignant. Il sait qu'une accusation peut apparaître facilement comme une agression. Il stigmatise donc l'injustice et la méchanceté de Démosthène. Mais ce lieu commun, il le renouvelle en se l'appliquant habilement à lui-même, et il le rend intéressant, en essayant de l'*individualiser* le plus qu'il peut. Non seulement il parle des dangers précis qu'il court et que peu d'accusés peuvent avoir courus comme lui ; mais, surtout il fait des allusions précises à des passages du discours de son adversaire.

Pour s'attirer la bienveillance des juges, en effet, il s'appuie, en orateur rusé qu'il est, sur un mot de Démosthène (2) qui prêtait le flanc à une interprétation maligne : « Mon accusateur, s'écrie-t-il (3), a été assez audacieux pour vous exciter, juges, vous qui avez juré d'entendre également les deux plaideurs, à étouffer la voix d'un homme en danger. »

Démosthène avait seulement demandé au tribunal de ne pas se laisser prendre par de belles phrases, par la voix sonore d'Eschine. Celui-ci travestit cette prière :

« Ce n'est point la colère qui a poussé Démosthène à vous supplier d'*étouffer ma voix* : non, l'auteur d'une imposture ne s'irrite guère contre celui qu'il calomnie, et l'accusateur véridique ne ferme pas la bouche à l'accusé : il sait que, pour produire une forte impression sur les auditeurs, les griefs qu'il a exposés

(1) DENYS D'HALIC., *Lysias*, 17.

(2) DÉMOSTHÈNE, *Ambass.*, § 339.

(3) ESCHINE, *Ambas.*, § 1.

attendent qu'ils n'aient pu être réfutés par l'accusé dans une libre défense... Il m'accuse de vénalité... ! Ah ! pour allumer le courroux du tribunal contre ceux qui auraient reçu des présents et pour prier les juges de ne pas écouter leur défense, il faut avoir ~~les~~ **mais** bien pures... ! »

Vous voyez comment **Eschine** interprète la pensée de Démosthène, avec plus d'habileté que de ~~sincérité~~ ; son argument n'est, cette fois, qu'un pur et simple expédient d'audience.

Tout de suite après, toujours dans l'exorde, Eschine détache du discours de son accusateur un nouveau passage, celui où Démosthène lui reprochait d'avoir maltraité, à la fin d'un repas, en Macédoine, une malheureuse Olynthienne, emmenée comme captive à la cour de Philippe. Nous ne pouvons dire, aujourd'hui, ce qu'il y avait de fondé dans ce reproche : peut-être Démosthène faisait-il son profit d'un récit qui courait les rues d'Athènes et qui n'était qu'une médisance. En tout cas, le public avait murmuré (1), en entendant l'accusation portée contre Eschine au sujet de l'Olynthienne : on l'avait trouvée déplacée, ou bien on avait jugé qu'elle était, en somme, étrangère au fond du débat. Quoi qu'il en soit, Eschine ne manqua pas de s'emparer de ce petit incident pour en tirer parti :

« J'ai tremblé, juges, et cette pensée me trouble encore, que quelques-uns de vous ne me méconussent, fascinés par d'insidieux et perfides accusateurs. J'étais oppressé, ma raison s'égarait, tandis que Démosthène m'accusait d'outrages commis dans l'ivresse sur une femme libre, sur une Olynthienne. Mais, à ce grief, vous l'avez arrêté : et je me suis réjoui, et j'ai cru recevoir la récompense d'une vie modeste et pure. A vous donc mes éloges, à vous tout mon amour, puisque vous avez plus de foi dans les mœurs des accusés que dans les inculpations de leurs ennemis (2).

Il y a, dans tout ce passage, quelque chose d'artificiel dans la forme, d'un peu préparé, d'un peu compassé, mais au fond de très habile. Le rappel de cet incident d'audience, qui en lui-même était insignifiant, ne pouvait qu'être défavorable à Démosthène.

Enfin, Eschine termine son exorde en comparant sa conduite à celle de Philocrate :

« C'est à mes yeux une étrange question, une injustice énorme que de vous demander, comme on l'a fait, si dans la même ville

(1) Ulpien, que cite le scoliaste d'Eschine, va jusqu'à dire que les juges se levèrent et laissèrent à l'orateur, après qu'Eubule se fût écrié : « Permettez-vous à Démosthène de débiter de pareilles infamies ? »

(2) **ESCHINE**, *Ambass.*, §§ 4-5.

où une sentence capitale a été rendue contre Philocrate, parce que, se condamnant lui-même, il n'a pas attendu le jugement, il est possible de m'absoudre. Voilà, précisément, où je vois mon titre de salut le plus légitime. Se condamner soi-même et faire défaut, c'est, dit-on, être coupable : eh ! bien, s'absoudre, présenter sa tête aux lois et à ses concitoyens, c'est donc être innocent ! »

Eschine ici oublie une chose : c'est que, jusqu'au moment où il parlait, sa conduite avait été absolument identique à celle de Philocrate : celui-ci était parti d'Athènes, non pas au moment des débats, mais une fois la condamnation prononcée, avant le jour où il devait subir l'*atimie* et payer l'amende. Il y a donc, dans ce passage, une déformation incontestable de la réalité.

Immédiatement avant d'aborder la question de fond et d'entamer son premier point, il se demande par où il commencera :

« C'est moi dont la vie est aujourd'hui menacée ; et la plus grande partie de l'accusation roule sur Philocrate, sur Phrynon, sur mes autres collègues, sur Philippe, sur la paix, sur Eubule et son administration : c'est parmi tout cela qu'on m'a placé... »

« Démosthène, se considérant comme le seul, l'unique défenseur de la patrie, nous accable tous ensemble de ses mépris, et moi plus que tous les autres. Puis, par un capricieux retour, croyant accuser Alcibiade ou Thémistocle, les deux plus puissants politiques qu'ait eus la Grèce, il m'impute d'avoir détruit les villes de la Phocide, livré en d'autres mains nos postes de la Thrace, détrôné Kersobleptès, l'ami, l'allié d'Athènes. Il a fait l'effort de me comparer à Denys, tyran de Sicile (1). Gardez-vous de ce monstre ! s'écriait-il dans l'ardeur de son patriotisme, et il vous débitait le rêve d'une prêtresse sicilienne (2). Après avoir poussé les choses à cet excès, devenu soudain avaro de calomnies envers moi, il a placé la cause des événements, non plus dans mes discours, mais dans les armes de Philippe. En présence de toute l'effronterie de ce jongleur, il est difficile de se rappeler tous les détails de sa longue accusation, de parer au hasard des calomnies imprévues. Cependant, pour parler avec plus de clarté, pour rendre notoire la justice de ma cause, je commence aux discours prononcés sur la paix et au choix des négociateurs... »

En d'autres termes, Eschine ne répondra pas, point par point, au discours de Démosthène. Il reconstruira, sur un plan nouveau,

(1) Ce rapprochement ne se trouve pas dans le discours de Démosthène, en l'état où il nous est parvenu.

(2) Nulle trace, non plus, de ce rêve. Cf. VALÈRE-MAXIME, I, 71.

son plaidoyer, et il adoptera l'ordre chronologique comme fil directeur. Il se contentera d'exposer les faits, pour montrer que les accusations si terribles portées contre lui ne reposent sur rien.

Sa défense, par suite, ne sera qu'une longue série de récits : celui de la première ambassade, celui de la seconde, celui enfin des assemblées qui furent tenues avant et après cette seconde ambassade. Si Eschine procède ainsi, c'est à dessein : il sait qu'il a un merveilleux talent de conteur. De plus, ce souci de la chronologie n'est qu'un expédient : il permet à l'accusé d'é luder certain syllogisme embarrassant, certain dilemme dans lequel Démosthène l'avait enfermé. C'est une affectation de simplicité et de bonne foi, qui n'est, au fond, qu'un moyen de se dérober à l'argumentation de l'adversaire. Il prend les faits, dans l'ordre où ils se sont passés, il y entremêle quelques raisonnements habiles, quelques lieux communs généraux ; mais le fond de sa défense est, avant tout, constitué par des narrations. Il veut séduire les juges, sinon les convaincre. Ajoutons, d'ailleurs, qu'Eschine narre admirablement. Ses récits sont charmants, pleins d'aisance, de netteté, d'esprit, de malice, surtout, comme nous le verrons, quand il s'agit de dauber sur Démosthène.

Démosthène est inférieur à Eschine à ce point de vue : il compose rarement des récits ; il n'est pas assez détaché et il ne tient pas assez à paraître homme d'esprit pour peindre les hommes et les choses avec la seule intention de les peindre, faire de jolis tableaux intéressants seulement pour l'art qui s'y manifeste. Il a trop de passion pour cela. La dialectique l'emporte toujours chez lui sur la verve. Il manque de gaieté, parce qu'il est toujours tendu. Voyez son buste : il a le visage sérieux et grave. Eschine, au contraire, est un bon vivant : il s'amuse dans les banquets, il conte, il cause, et ce trait de caractère transparaît dans les récits qu'il ne manque pas d'insérer en grand nombre dans ses discours.

*
* *

Le premier de ces récits est consacré aux négociations engagées avec Philippe au sujet de la paix de 346 et aux opérations de la première ambassade. Il est très long (1), beaucoup trop long même, puisque les faits qu'Eschine y rappelle n'étaient pas en cause.

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 12-15.

Nous y trouvons d'abord une accusation contre Démosthène : Eschine lui reproche d'avoir été l'ami de Philocrate en 346. Son but est évident : il veut mettre son adversaire en contradiction avec lui-même, pour le discréditer aux yeux des juges. Nous avons vu déjà Démosthène, dans une intention semblable, rappeler à Eschine les propos qu'il avait tenus contre Philippe dans le Péloponèse, quelques années auparavant. De part et d'autre, il y a de la mauvaise foi dans les accusations de ce genre. Ce ne sont que des expédients d'orateur, de bonne guerre, si l'on veut, mais peu graves au fond. Nous ne nous y arrêterons pas.

Hâtons-nous d'arriver au récit de la première ambassade. Les ambassadeurs partent. Après un voyage assez long, ils arrivent chez Philippe. Ils vont être introduits :

« Prêtez-moi toute votre attention, s'écrie alors Eschine. D'ici, votre vue va plonger sur la profonde jalousie de cet homme, sur sa lâcheté, sur sa méchanceté, sur les pièges qu'il tendait à des commensaux, à des collègues, et qu'on ne tendrait pas à ses plus grands ennemis. Il révere, dit-il, cette table où s'asseyaient les représentants de la nation, lui qui n'est, disons-le, ni de notre sol, ni de notre race ! Nous, au contraire, qui, dans cette patrie, avons nos temples, les tombeaux de nos pères, nos demeures, de nobles liaisons avec vous, des alliances, des parents, des enfants légitimes ; nous qui, dans Athènes, avons mérité votre confiance, arrivés en Macédoine, nous sommes tout à coup devenus des traîtres ! et l'homme en qui tout est vendu, tout, même l'organe de la voix, lance sur des présents reçus sa haine et ses mépris ! Quel est donc ce nouvel Aristide, ce comptable intègre, ce juste par excellence » (1) ?

Par ces paroles, Eschine ne voulait que se faire la main. Aussi, après avoir ainsi décoché contre Démosthène ces injures et ces accusations banales, il raconte en grand détail la scène de la première entrevue des ambassadeurs avec Philippe. C'est dans cette entrevue qu'il fit, si on veut l'en croire, un discours de tous points admirable.

Avec une complaisance et une fatuité que nous lui connaissons, il rapporte alors, en le résumant en style indirect, les paroles qu'il prononça en cette circonstance devant le roi de Macédoine émerveillé. C'est un trait de son éloquence que cette habitude de reproduire tout au long ses harangues antérieures. Il est enchanté de tout ce qu'il écrit, et sa vanité se satisfait à rappeler ses succès passés. Pour le discours qu'il rapporte dans son plaidoyer de

(1) *ESCHINE, Ambass.*, §§ 22-23.

l'*Ambassade*, il est d'une belle rhétorique; mais, quand on le lit, on éprouve une surprise : ce n'est pas le langage qu'on attendait d'un ambassadeur d'Athènes envoyé en Macédoine pour négocier la paix avec Philippe.

Que dit-il à Philippe, en effet? Deux choses. D'abord, il lui rappelle les obligations, contractées par sa famille envers les Athéniens. Sans beaucoup de tact, et même avec une insistance quelque peu désobligeante, il énumère les services rendus par le général athénien Iphicrate à Amyntas, ancêtre de Philippe. — En second lieu, il établit devant le roi les droits d'Athènes à la possession d'Amphipolis. Et, pour cela, il a recours à des arguments empruntés à la mythologie. Il expose doctement à Philippe l'histoire des fils de Thésée et de la dot d'Acamas, pour lui persuader qu'il doit rendre la ville aux Athéniens (1). Sans parler du peu de force dialectique de pareils arguments, était-il prudent, était-il même habile de rappeler à Philippe des souvenirs désagréables ou de lui présenter des réclamations, au moment même où l'on venait négocier la paix avec lui?

On comprend l'impression qu'eut Démosthène en entendant un pareil discours. Quand les ambassadeurs se furent retirés, il déclara à Eschine qu'il avait perdu la République : « Tu as irrité Philippe, s'écria-t-il, et tes paroles, loin de faire succéder la paix à la guerre, étaient de nature à allumer une guerre implacable » (2).

Nous sommes un peu de cet avis, et il faut bien avouer que le discours prononcé par Eschine était presque blessant, et, en tout cas, maladroit.

La colère que dut contenir Démosthène jusqu'à la fin de l'entrevue, explique sans doute l'embarras qu'il éprouva à parler après son collègue. Eschine tire partie de cet embarras, et il raconte plaisamment la déconvenue de son adversaire en cette circonstance :

« Après mon discours et d'autres pareils, Démosthène eut à remplir sa part de la mission. Tous étaient attentifs, comptant sur des paroles d'une merveilleuse éloquence ; car ses magnifiques promesses, je l'ai su depuis, étaient parvenues jusqu'à Philippe et à ses courtisans. Dans cette disposition de tous les auditeurs, ce lion de la tribune balbutie, en mourant de peur, un exorde ténébreux, fait quelques pas dans son sujet, puis se déconcerte, se tait, et ne peut plus retrouver la parole. Philippe,

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 25-35.

(2) *Id.*, *ibid.*, § 37.

voyant son embarras, l'encourage, lui dit de ne pas s'affliger de cet accident, comme ferait un acteur sur le théâtre, l'invite à rappeler tranquillement et peu à peu ses souvenirs, et à continuer. Mais, une fois troublé, une fois le fil de son discours perdu, il ne put se remettre, et ne fit de nouveaux efforts que pour retomber. Comme on ne disait plus rien, l'introducteur nous fit retirer » (1).

Vous voyez, dans ce récit, avec quelle méchanceté et avec quelle finesse, Eschine, sans avoir l'air d'y toucher, réussit à rendre son adversaire ridicule. Son esprit malicieux se joue à travers tout le morceau et l'éclaire d'un sourire à peine perceptible. Eschine, là, est plaisant avec grâce ; il est mordant même, sans être sarcastique.

C'est après cette déconvenue de Démosthène, si délicieusement racontée par son adversaire, que se place la scène violente dont nous parlions tout à l'heure. Comme Eschine se préparait à répondre aux reproches de Démosthène, les officiers de Philippe rappellerent tous les ambassadeurs :

« Lorsque nous fûmes rentrés et assis, le prince se mit à répondre brièvement et par ordre à chacun de nos discours. Il s'arrêtait surtout au mien, et avec raison peut-être, puisque je n'avais rien omis de ce qui était à dire ; et, plusieurs fois, il prononça mon nom : pour Démosthène, dont le rôle avait été si ridicule, il ne lui adressa pas un mot. Aussi cet homme suffoquait-il de dépit. Mais, lorsque, à la fin, le prince prit un ton de douceur et de bonté, lorsque fut ainsi tombé le reproche du calomniateur, qui avait prédit à mes collègues que j'allais prolonger les différends et la guerre, alors on vit sa tête s'égarer, et, au repas où nous fûmes invités, ses extravagances furent révoltantes (2). » Et c'est de là que vient, selon Eschine, la haine que Démosthène nourrit contre lui.

Comme vous voyez, ce récit porte bien la marque de notre orateur. Eschine s'y révèle médiocre comme homme d'Etat : on y déplore une absence à peu près complète d'idées politiques. Par contre, ce qu'on y constate, c'est la vanité de l'homme de lettres, de l'improvisateur impeccable, qui est fier d'avoir bien parlé et qui est sensible aux éloges qu'on lui donne. Ce contentement de cabotin l'empêche de reconnaître le danger que son discours pouvait faire courir aux Athéniens : non seulement il ne discerne pas par lui-même ce danger ; mais il s'entête à ne pas y croire, quand

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 24-35.

(2) *Id.*, *ibid.*, §§ 38-39.

un autre le lui montre. On dirait, à lire le récit d'Eschine, que le débat dont il s'agissait devant Philippe, était tout littéraire, et nullement politique.

Ce récit achevé, Eschine décrit le retour de l'ambassade. Ce nouveau récit est tout entier destiné à montrer aux juges que Démosthène est un homme de mauvaise foi :

« Nous revenions de l'ambassade. Soudain, contre notre attente, il parle à chacun de nous avec amitié. Je n'avais pas encore l'idée d'un fourbe, d'un orateur patelin, d'un caméléon : cet homme m'a tout expliqué en fait de perfidie. Il nous prenait séparément ; il disait à l'un : « Je te procurerai une avance sur des fonds communs ; je t'aiderai de mes biens » ; à l'autre : « Je te ferai nommer général ». Assidu à me flatter, il exaltait mon facile talent, vantait à outrance la manière dont j'avais parlé à Philippe, me fatiguait de mes propres louanges.

« Dans un souper, à Larissa, le voilà qui plaisante sur lui-même et sur l'embarras où il s'était trouvé ; il assure que, sous le soleil, personne ne possède comme Philippe le talent de la parole. J'exprimais une opinion semblable, et j'admirais cette mémoire sûre avec laquelle le roi avait répondu à tous nos discours.

« Ctésiphon, le plus âgé d'entre nous, comptait ses armées, en exagérait le nombre, et ajoutait que, dans sa longue carrière, il n'avait jamais vu d'homme si aimable ni si gracieux. Ce Sisyphe battait des mains : « Fort bien, Ctésiphon ! s'écriait-il ; mais tu ne répéterais pas ces paroles devant le peuple, et notre collègue (c'est moi) n'oserait point vanter aux Athéniens l'éloquence et la mémoire de Philippe. »

« Nous ne sentions pas le piège, nous n'apercevions pas le guet-apens dont je parlerai. Il nous lie, par notre parole, à répéter ces propos devant vous, et va jusqu'à me conjurer de ne pas oublier de dire qu'il avait, lui aussi, parlé d'Amphipolis.

« De retour à Athènes, après avoir fait au conseil un rapport succinct de notre ambassade, nous rendîmes nos comptes au peuple. Ctésiphon, le plus âgé, monte le premier à la tribune. Il dit, entre autres choses, ce qu'il avait promis à Démosthène de vous dire, combien Philippe était affable, beau et habile orateur. Philocrate et Derkylos ayant, après lui, prononcé quelques mots, je parais à mon tour. Après avoir détaillé les autres parties de l'ambassade, abordant l'article convenu avec mes collègues, je loue la mémoire et l'éloquence du prince ; puis, n'oubliant pas la prière de Démosthène, j'ajoute qu'il s'était chargé de dire, sur Amphipolis, ce qui aurait pu nous échapper.

« Démosthène se lève le dernier ; il se gratte le front (1) et prend cette attitude de charlatan qui lui est familière. Cet homme, qui avait vu le peuple approuver hautement ses paroles, dit qu'il admirait et les auditeurs et les députés ; qu'oubliant, les uns de délibérer, les autres de donner des renseignements, ils se contentaient, dans les affaires de la patrie, d'un vain babil sur un étranger, que rien cependant n'était plus facile que le rapport de l'ambassade. « J'irai, dit-il, jusqu'à vous montrer comment il faut s'y prendre ». En même temps, il fait lire le décret du peuple (2). Puis : « Voilà nos instructions, a-t-il repris, nous les avons remplies. Prends (3) aussi la lettre que nous apportons de la part de Philippe ». La lettre lue : « Voilà, dit-il encore, la réponse ; il ne reste plus qu'à délibérer ». Grande rumeur dans l'assemblée : quelle adresse ! quelle précision ! disaient les uns ; quelle envie ! quelle méchanceté ! s'écriait le plus grand nombre. « Voyez, ajouta-t-il, comme je tranche sur les autres articles. C'est à Eschine que Philippe a paru éloquent, nullement à moi. Tout autre, revêtu du pouvoir royal, ne lui serait guère inférieur par la parole. Sa figure a semblé belle à Ctésiphon. A mes yeux, notre collègue que vous connaissez bien, l'acteur Aristodème (4), n'est pas moins beau. On a loué sa mémoire : qualité assez commune ! Il a le talent de boire ; mais Philocrate, un des nôtres, est plus rude buveur. Un orateur affirme m'avoir laissé de quoi dire sur Amphipolis ; mais ce même orateur ne céderait un seul mot ni à vous ni à moi. Au surplus, misères que tout cela ! Je vais proposer un décret. Le héraut de Philippe est ici ; ses ambassadeurs le suivront de près (5). Qu'on traite avec eux... »

« Ne voyez-vous pas, ô juges, à travers ces paroles, le caractère de Démosthène ? Son naturel jaloux, insidieux, perfide, n'est-il pas là dans tout son jour (6) ? »

(1) Eschine affectait la gravité à la tribune, et il aimait à ridiculiser l'action oratoire de Démosthène. Cf. *Ambass.*, 10 ; *Ctésiphon*, 209-210.

(2) Le décret, qui avait déterminé l'objet de l'ambassade.

(3) Démosthène donne cet ordre au γραμματικός, chargé de la lecture des pièces dans l'assemblée.

(4) Aristodème était un des plus célèbres acteurs tragiques du temps. Il avait été mêlé aux premières négociations avec Philippe et il avait fait ensuite partie de la première ambassade. C'est que, grâce à leur profession, les acteurs obtenaient assez facilement le droit de circuler partout, même en temps de guerre ; on trouvait en eux, à l'occasion, des intermédiaires d'une fidélité douteuse, mais utiles parfois.

(5) Ceux qui devaient venir pour négocier la paix.

(6) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 49-54.

Là s'arrête, dans la défense d'Eschine, le récit de la première ambassade.

Nous étudierons, la prochaine fois, le récit que fait l'orateur des événements qui suivirent.

G. C.



La vie et les ouvrages de Molière.

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Les Béjart. — Les débuts de l'« Illustre-Théâtre ».

Nous avons traité, à la fin de la dernière leçon, de l'installation de l'*Illustre-Théâtre* au Jeu de Paume des Mestayers, et j'ai profité de l'occasion pour vous montrer la place considérable qu'occupent les jeux de paume dans l'histoire du théâtre français. Nous avons vu aussi que, grâce aux lettres patentes de Louis XIII, qui relèvent la condition de comédien, et grâce à l'importance prise vers 1640 par le théâtre, — sans omettre les espérances suscitées par le drame chrétien, — le moment semble être éminemment favorable et justifier les vocations pour l'art dramatique dans les classes bourgeoises.

Très humbles furent cependant les débuts de l'*Illustre-Théâtre*. Si l'on s'en rapporte à Charles Perrault, les frais de décoration et de mise en scène ne devaient pas être considérables. Des tapisseries formaient tout le décor et laissaient beaucoup à faire à l'imagination. « Ces tapisseries, dit Perrault, donnaient des entrées et des sorties aux acteurs par l'endroit où elles se joignaient l'une à l'autre. Ces entrées et ces sorties étaient fort incommodes et mettaient souvent en désordre les coiffures des comédiens, parce que, ne s'ouvrant que fort peu en haut, elles retombaient rudement sur eux quand ils entraient ou quand ils sortaient. Toute la lumière consistait d'abord en quelques chandelles dans des plaques de fer blanc attachées aux tapisseries ; mais, comme elles n'éclairaient les acteurs que par derrière et un peu sur les côtés, ce qui les rendait presque tout noirs, on s'avisa de faire des chandeliers avec deux lattes mises en croix, portant chacun quatre chandelles, pour mettre au-devant du théâtre. Ces chandeliers, suspendus grossièrement avec des cordes et des poulies apparentes, se haussaient et se baissaient sans artifice et par main d'homme, pour les allumer et les moucher. La symphonie était d'une flûte et d'un tambour, ou de deux violons au plus. »

Telle était l'installation, — assez peu voisine de la magnificence, — du futur comique et de sa troupe, à son entrée dans la carrière dramatique.

Je voudrais maintenant, en éliminant pas mal de conjectures qui ne reposent sur aucune donnée scientifique, vous dire quelques mots de la famille Béjart, qui va tenir une si grande place dans la vie de Molière.

Dans ma dernière leçon, je vous ai rappelé, vous vous en souvenez, que le chef de la famille, Joseph Béjart, décédé au commencement de 1643, était huissier audiencier à la grande maîtrise des eaux et forêts, qui tenait ses séances à la table de marbre du palais. Il était bourgeois de Paris, sieur de Belleville, et frère d'un procureur au Châtelet. Le 6 octobre 1615, il avait épousé à l'église Saint-Paul, au Marais, une demoiselle Marie Hervé. De ce mariage étaient nés onze ou douze enfants, dont cinq vivaient à l'époque où nous sommes arrivés : Joseph, Madeleine, Geneviève, Louis et « une petite non baptisée ». D'aucuns veulent que le père Béjart ait été comédien : ce que nous savons, c'est que sa famille était besogneuse et sans fortune, et qu'elle vivait dans le monde spécial des théâtres. Peut-être certains traits de M. et de M^{me} Cardinal s'appliqueraient-ils, avec vraisemblance, à ce ménage du temps de Louis XIII.

Malgré toutes les recherches qui ont été faites, on n'a jamais pu retrouver l'acte de décès du père Béjart, — pas plus d'ailleurs que l'acte de baptême de la « petite fille non baptisée », et dont nous aurons à reparler. Un sort étrange s'attache à tous ces documents qui nous seraient si précieux.

Le 10 mars 1643, la veuve de Joseph Béjart annonce son intention de renoncer à la succession de son défunt mari, « parce qu'elle craint qu'elle ne soit plus onéreuse que profitable », et, le 10 juin de la même année, elle fait sa renonciation officielle. On a échafaudé beaucoup de conjectures sur cet acte de renonciation, on a voulu tout faire reposer sur lui : j'aurai l'occasion de vous en parler plus longuement, mais je vous ferai observer, dès aujourd'hui, que cet acte renferme plusieurs erreurs. Marie Hervé y déclare que ses enfants sont *mineurs* : or Joseph avait alors 26 ou 27 ans et Madeleine plus de 25 ans ; de plus, nous savons que Madeleine était depuis longtemps « émancipée d'âge » et avait pour curateur Simon Courtin, bourgeois de Paris. Quant aux autres enfants, Geneviève était née le 2 juillet 1624 et Louis le 4 décembre 1630 ; la dernière fille n'était pas baptisée. Vous voyez, par cet exemple, que nous ne devons avancer dans cette étude qu'avec une extrême défiance et en contrôlant avec soin tous les témoignages.

La première pièce, qui nous révèle l'existence de Madeleine Béjart, est un quatrain qui se trouve dans la première édition de

l'Hercule mourant de Rotrou, parue en 1636, et qui porte la signature de « Magdeleine Béjart : »

Ton *Hercule mourant* te va rendre immortel ;
 Au ciel comme en la terre il publiera ta gloire,
 Et, laissant ici-bas un temple à ta mémoire,
 Son bûcher servira pour te faire un autel.

A cette époque, Madeleine a 18 ans ; elle est déjà en vue, et peut-être s'est-elle déjà produite au théâtre. Elle possède une petite maison et un jardin au cul-de-sac de la rue de Thorigny, — vous savez que Molière a habité cette rue, — et cette propriété avait été achetée par elle moyennant 4.000 livres. Madeleine avait donc déjà une certaine aisance, qu'elle devait sans doute à sa réputation naissante. Tallemant nous dit à son sujet : « Je ne l'ai jamais vue jouer, mais on dit que c'est la meilleure actrice de toutes. Elle a joué à Paris, mais ç'a été dans une troupe qui n'y fut que quelque temps. Son chef-d'œuvre, c'était le personnage d'Epicharis, à qui Néron venait de faire donner la question. »

De tous les témoignages que l'on peut grouper sur Madeleine Béjart, il semble résulter qu'elle était fort belle, aimable, spirituelle, bonne et bienveillante. A beaucoup d'égards, elle nous apparaît comme une femme supérieure en même temps que pleine de séduction. Elle possédait un esprit plein de décision et de ressources. Elle savait calculer, prévoir, veiller aux intérêts de ses camarades comme aux siens propres, et, au besoin, les défendre en justice. Femme de tête, cette excellente actrice était, si j'ose dire, doublée d'un homme d'affaires. Tendre et pratique à la fois, elle réalise un beau type de Française. Avec Molière, elle fut l'âme de la troupe.

Nous savons par *Elomire hypocondre* que Madeleine était rousse ; voici le passage qui nous donne ce renseignement (c'est Elomire qui parle), et où les frères de Madeleine sont loin d'être flattés :

Ayant donc résolu de suivre cette route,
 Je cherchai des acteurs qui fussent comme moi
 Capables d'exceller dans un si grand emploi ;
 Mais, me voyant sifflé par les gens de mérite
 Et ne pouvant former une troupe d'élite,
 Je me vis obligé de prendre un tas de gueux,
 Dont le mieux fait était bègue, borgne ou boiteux.
 Pour des femmes, j'eusse eu la plus belle du monde,
 Mais le même refus de la brune et la blonde
 Me jeta sur la rousse...

La beauté rousse de Madeleine Béjart est assez intéressante à noter, si l'on songe qu'à cette époque les blondes étaient surtout

en faveur. On trouve pourtant dans les *Lettres d'amour* de Cyrano de Bergerac un curieux éloge d'une rousse, dont voici quelques passages : « Madame, je sais bien que nous vivons dans une province où l'on n'estime pas la couleur rousse de votre poil ; mais je sais bien aussi que le vulgaire ne peut juger comme il faut des choses excellentes, puisqu'il serait nécessaire qu'il les connût ; mais, quel que soit son sentiment, permettez que je parle ainsi à votre chevelure. Lumineux dégorgement de l'essence du plus beau des êtres visibles ; Intelligente réflexion du feu radical de la nature ; Image du jour la mieux travaillée, je ne suis point si brutal de méconnaître pour ma Reine l'enfant de celui que mes pères ont connu pour leur Dieu... » Et, plus loin, Cyrano, s'adressant à son interlocutrice, l'appelle M... ; il est curieux de remarquer que c'est là précisément la première lettre du nom de Madeleine ; ce fait n'est pas à négliger, si l'on songe que le texte est de 1644 ou 1645, époque durant laquelle Cyrano, lié avec Molière, a pu connaître Madeleine Béjart. « J'en étais là de ma lettre, adorable M..., lorsqu'un censeur à contresens m'arracha la plume, et me dit que c'était mal se prendre au panégyrique, de louer une jeune personne de beauté parce qu'elle était rousse... » Et, à la fin : « Pour moi, tout ce que je souhaite, ô ma belle M..., est qu'à force de promener ma franchise dedans ces petits labyrinthes d'or qui vous servent de cheveux, je l'y perde bientôt ; et tout ce que j'appréhende, c'est de la recouvrer, quand je l'aurai perdue ». — Rappelons, à ce propos, que Louis XIII était roux.

Que cette personne soit ou non notre Madeleine, toujours est-il qu'elle n'a pas l'air trop farouche. Un des textes les plus importants sur Madeleine Béjart est un acte de baptême du registre de la paroisse Saint-Eustache, dont voici le texte exact : « Du dimanche 11 juillet 1638. Fut baptisée Françoise, née du samedi troisième de ce présent mois, fille de Messire Esprit de Raymond, chevalier, seigneur de Modène et autres lieux, chambellan des affaires de Monseigneur, frère unique du Roi, et de demoiselle Magdeleine Béjard. La mère demeurant rue Saint-Honoré. Le parrain, Jehan-Baptiste de l'Ermitte, escuyer, sieur de Vausel, le tenant-lieu de Messire Gaston-Jehan-Baptiste de Raymond, aussi chevalier, seigneur de Modène. La marraine Damoiselle Marie Hervé, femme de Joseph Béjard, écuyer. »

Cet acte suggère quelques considérations. Madeleine a donc eu, en 1638, une fille, sans être mariée ; et cette fille est adultérine, car le père, M. de Modène, n'était pas veuf, comme on l'a cru jusqu'à ces dernières années : la légitime M^{me} de Modène ne mourut

qu'en 1649. Cette reconnaissance semble impliquer une grande affection à l'égard de la mère. Enfin la marraine de l'enfant est Marie Hervé, la propre mère de Madeleine.

L'histoire de M. de Modène et du sieur de Vauselle, — liée de si près à celle des Béjart, — nous est beaucoup mieux connue depuis la publication du travail de M. Chardon, *M. de Modène, ses deux femmes et Madeleine Béjart* (1886-1903); mais elle est encore par endroits pleine de dessous et de mystères. On a cru Madeleine mariée secrètement avec M. de Modène, et aussi avec Molière. Tallemant raconte qu' « un garçon nommé Molière quitta les bancs de la Sorbonne pour la suivre (Madeleine Béjart); il en fut longtemps amoureux, donnait des avis à la troupe, et, enfin, s'en mit et l'épousa. » Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer combien tout cela est inexact. Molière n'a pas épousé Madeleine Béjart. Voilà tout ce que nous pouvons dire. De là à affirmer la vertu de Madeleine, comme l'a fait M. Larroumet, il y a loin, et, pour ma part, je me garderai bien de le suivre jusque-là. Nous verrons bientôt Marie Hervé répondre pour Molière (dans l'oblation du 17 déc. 1644) en même temps que pour ses deux filles. Il faut songer aussi aux indices fournis par les domiciles.

Le premier des frères de Madeleine, nommé Joseph, était bègue et le resta, malgré le médecin d'Angers, Sorin, qui s'engagea à le guérir. Cependant il fut un excellent acteur et il sut tirer parti de son défaut même, car il mourut assez riche en 1659. Quant à Louis Béjart, dit *l'Eguisé*, il était borgne et boiteux : il fit partie de la troupe de Molière jusqu'en 1670, époque à laquelle il embrassa, paraît-il, la carrière militaire et devint lieutenant au régiment de la Ferté; il mourut à Paris en 1678.

Vous avez vu, la dernière fois, que la troupe de l'*Illustre-Théâtre*, avant de jouer dans la salle des Mélayers, fit une tournée à Rouen. Dans cette ville, Molière eut certainement l'occasion de rencontrer Pierre Corneille. Le fait est important à noter, car Corneille est alors le prince des auteurs dramatiques de son temps. Il est vrai que l'Académie française le fera longtemps attendre avant de l'admettre dans son sein. Pellisson, l'historien de l'Académie, nous apprend, à la date du 12 août 1644, que M. de Salomon, alors avocat général du grand Conseil, fut reçu académicien à la place de Bourbon; qu'on le préféra à Corneille, qui s'était mis également sur les rangs; que Séguier, le protecteur de la Compagnie, fit dire à l'Académie qu'il lui laissait la liberté du choix; mais qu'elle se détermina pour le premier, parce que Corneille, faisant son séjour à Rouen, ne pouvait presque jamais se trouver aux assemblées, et faire fonction d'acadé-

micien. « C'est ainsi, nous dit M. Taschereau, que la nullité à résidence l'emporta. »

La réputation de Corneille n'en était pas moins très grande. Et il est curieux de voir Rotrou, par un volontaire anachronisme, glisser en 1646, dans sa tragédie de *Saint-Genest*, un éloge de l'auteur de *Cinna* et de *Pompée*. Le saint comédien répond à Diclétien, qui lui demande quels sont les « ornements » de la scène :

Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme,
A qui les rares fruits que sa muse produit
Ont acquis dans la scène un légitime bruit,
Et de qui certes l'art, comme l'estime est juste,
Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste;
Ces poèmes sans prix où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain
Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre,
Et sont, aujourd'hui, l'âme et l'amour du théâtre.

Molière dut, évidemment, jouer à Rouen des pièces de Corneille. *Le menteur* venait d'être joué à Paris. Le nom de Corneille était sur toutes les bouches. Nous verrons par la suite que Molière joua beaucoup de pièces de l'auteur du *Cid*, et eut notamment le monopole d'*Andromède*. Il n'est pas mauvais de noter en passant le respect et la tendresse touchante que Molière a toujours conservée pour Corneille vieillissant. Nous retrouvons là cette générosité native, qui est un des plus beaux côtés du caractère de notre grand comique et dont les exemples illustrent sa vie.

Le 31 octobre 1643, est signé l'acte d'engagement de l'orchestre de *l'Illustre-Théâtre*. Le nom de « Molière » n'apparaît pour la première fois que dans un acte du 28 juin 1644 — (c'est-à-dire six mois après l'ouverture de *l'Illustre-Théâtre*), — acte par lequel Daniel Mallet, danseur de Rouen, « s'engage à servir la troupe tant en comédie que ballets tous les jours qu'ils la représenteront ». L'ouverture de *l'Illustre-Théâtre* a lieu le 1^{er} janvier 1644.

Les comédiens avaient tous, à cette époque, des noms de théâtre très ronflants, et il est assez naturel que Molière se soit conformé à la tradition, en en prenant un à son tour. D'où vient ce nom de Molière? Est-ce le nom d'un personnage ayant réellement existé? Plusieurs écrivains ont porté ce nom, et notamment un auteur de deux romans à succès, la *Semaine amoureuse* et la *Polixène*, qui mourut assassiné aux environs de l'année 1623. Il a été étudié par E. Réverend du Mesnil. C'est ce Molière-là qui figure dans un « *Recueil de Lettres nouvelles des plus beaux esprits de ce temps* », dédié au cardinal de Richelieu, et publié

à Paris en 1642, chez Michel Blageart. Il y eut aussi un autre Molière, de son vrai nom Louis de Mollier, mort à Paris en 1688, et connu comme musicien. C'est de lui, et non de notre comique, que parle Scarron dans ces vers, datés de 1655 :

Je fis chère très singulière
Avecque l'aimable Molière...
La femme de Molière aussi
Et sa fille, ange en raccourci.

Dans le Midi, ce nom de Molière n'est pas inconnu. On le rencontre aussi fréquemment dans le glossaire topographique de la France : il viendrait du latin *mollis*, et signifierait terrain mou, par extension marais. Dans l'Ouest, on dit encore en ce sens une « mouillère ». Il y a enfin une chaîne des Molières, qui fait partie de la crête des Cévennes beaujolaises. Peut-être ce nom rappelait-il à notre poète le souvenir d'une aventure, d'une passion amoureuse... Nous ne savons rien de certain à ce sujet : retenons simplement ce double fait : c'est en juin 1644 que Molière signe pour la première fois de ce nom qu'il devait immortaliser, et que personne ne sut jamais pourquoi il l'avait choisi.

Le 11 juillet 1644, meurt Agnès Mazuel, la grand'mère de Molière. Elle vécut assez pour assister à ses débuts, pas assez pour voir ses déboires. Les destinées de *l'Illustre-Théâtre* ne furent point, en effet, aussi brillantes qu'avaient pu l'espérer Molière et ses compagnons. Les spectateurs n'affluaient pas. Le 19 décembre, Molière dut résilier le bail du jeu de paume des Mestayers : la troupe abandonna la porte de Nesle pour se transporter au jeu de paume de la Croix-Noire, situé rue des Barres et quai des Ormes, au port Saint-Paul, près le couvent de l'*Ave Maria*. Vous pourrez facilement retrouver cet emplacement, au numéro 32 du quai des Célestins, où une plaque commémorative a été apposée. La troupe se trouvait là dans un quartier plus favorable que celui de Nesle, qui était alors en construction ; le port Saint-Paul était voisin de la place Royale, où habitaient les gens du bel air, et du Marais, quartier à la mode, rendez-vous des grands seigneurs, des amateurs de théâtre et des gens en quête de galantes aventures. Les mœurs étaient très libres au Marais, si nous en croyons l'acteur Jodelet. A propos du *Timocrate* de Thomas Corneille, dont la scène est à Argos, Tallemant nous raconte que Jodelet apprit qu'il y avait dans cette ville une fontaine, où Junon, tous les ans, revenait prendre une nouvelle virginité : « Ah ! s'écriait Jodelet, s'il y avait une fontaine comme cela au Marais, il faudrait que le bassin fût bien grand ! » C'est près de ce quartier, encore aujourd'hui très pittoresque et pres-

que intact, que s'installa *l'Illustre-Théâtre* le 8 janvier 1645. — Principaux faits de la *Chronique-Théâtrale* vers ce moment.

Quelles étaient les pièces de son répertoire ? Molière et ses compagnons jouèrent la *Mort de Sénèque* et la *Mort de Crispe de Tristan* ; le *Scévole* de Du Ryer, et, selon toute vraisemblance, les quatre pièces de Nicolas Desfontaines, *Saint-Alexis* ou *l'Illustre Olympie* ; *l'Illustre-Comédien* ou le *Martyre de Saint-Genest* ; *Perside* ou la *Suite de l'Illustre Bassa* ; *Eurymédon* ou *l'Illustre Pirate*. Remarquons que le titre de ces pièces n'est pas sans analogie avec le titre même de « *l'Illustre* » *Théâtre*. On joua aussi *l'Artaxerxe* du poète Magnon, publié en 1645, avec mention expresse de *l'Illustre-Théâtre*. Toutes ces pièces sont des tragédies, qui nous permettent de conjecturer quelle fut la nature des autres.

La *Mort de Sénèque* fit remarquer Madeleine Béjart dans le rôle d'Epicharis ; il y a même des vers qui semblent avoir été composés à sa louange :

Fille égale à Minerve en beauté de visage,
En force d'éloquence, en grandeur de courage,
Divine Epicharis, vous venez d'avancer
L'ouvrage le plus grand qu'on puisse commencer.
Mais il faut faire en sorte, ô Beauté sans seconde,
Qu'à ce digne projet l'événement réponde.

Il y a de belles tirades, qui durent valoir à Madeleine de grands succès personnels ; par exemple, celle d'Epicharis à Néron :

Je t'aimais autrefois, quand ton front hypocrite
Se couvrait fausement des couleurs du mérite ;
Lorsque ta main feignait de faire un grand effort
Pour écrire ton seing sous un arrêt de mort ;
Quand ton esprit brutal, cachant sa véhémence,
Pratiquait la justice, exerçait la clémence,
Et, pour mieux t'affermir en ton autorité,
Montrait de la sagesse et de la piété.
Mais, depuis que tu cours où la fureur te guide,
Que tu te rends cruel, ingrat et parricide,
Que tu rôdes la nuit et que tu tiens à jeu
Les titres de voleur et ceux de boute-feu ;
Je te hais comme un monstre abîmé dans le crime,
Et trouve que ta mort est un coup légitime.

Ces vers étaient éminemment propres à mettre en relief le talent de Madeleine, qui déclamait fort bien, paraît-il.

La troupe se qualifie, à cette époque, « entretenue par Son Altesse Royale ». Cette faveur était due, sans doute, à l'influence du protecteur de Madeleine, le comte de Modène, qui figure comme gentilhomme de Gaston d'Orléans, depuis le 17 décembre 1644. Le chef de la troupe n'est plus Beys, c'est définitivement

notre poète. Molière et ses compagnons eurent-ils à se louer des libéralités de Gaston d'Orléans ? Il est probable que les largesses de Son Altesse Royale furent fort irrégulièrement réparties.

M. Paul Lacroix affirme aussi, — mais sans indiquer ses sources, — que la troupe de Molière fut protégée au Jeu de Paume de la Croix-Noire par Charles de la Porte, duc de la Meilleraye, client du père de Molière, ce qui pouvait expliquer cette faveur, selon lui.

Enfin, la troupe aurait reçu des habits très riches du duc de Guise, si nous en croyons un recueil anonyme de diverses poésies imprimé en 1646. Nous y trouvons des stances adressées au duc sur les présents qu'il avait faits à toutes les troupes :

Déjà, dans la troupe royale,
Beauchâteau, devenu plus vain,
S'impatiente, s'il n'étale
Le présent qu'il a de ta main.
Là Béjart, Beys et Molière,
Brillants de pareille lumière,
M'en paraissent plus orgueilleux ;
Et, depuis cette gloire extrême,
Je n'ose plus m'approcher d'eux,
Si ta rare bonté ne me pare de même.

C'était alors l'usage d'accepter des cadeaux en nature, et il ne faut pas s'étonner de voir Molière et ses compagnons recevoir de brillants costumes d'un généreux protecteur.

D'ailleurs, malgré tous ces appuis, les affaires de l'*Illustre-Théâtre* sont loin d'être prospères. Les recettes ne couvrent pas les frais. Tous les documents sont d'accord là-dessus. La Préface de 1682 en dit long en quelques mots : « Mais ce dessein ayant manqué de succès... » L'auteur d'*Elomire hypocondre* est aussi formel dans les paroles qu'il prête à Elomire : il constate une certaine affluence à la première représentation ; mais,

Les jours suivants n'étant ni fêtes ni dimanches,
L'argent de nos goussets ne blessa point nos hanches,
Car alors, excepté les exempts de payer,
Les parents de la troupe et quelque batelier,
Nul animal vivant n'entra dans notre salle ;
Dont, comme vous savez, chacun troussa sa malle.

La troupe apparaît comme endettée, dès le mois de juillet 1644. Les statuts sont modifiés : désormais, on ne pourra plus rembourser les avances. Les comédiens s'adressent à Louis Baulot, seigneur d'Augny, conseiller et maître d'hôtel ordinaire du roi : ils lui empruntent 1.100 livres, « destinées tant au paiement des pièces qu'ils ont achetées des auteurs de *Scévole* et de la *Mort de Crispe*, que pour le paiement de leurs loyers et autres

frais ». La maison de la veuve Béjart, rue de la Perle, est déjà grevée d'une hypothèque de 2.400 livres. Le 17 décembre 1644, les comédiens souscrivent une première obligation de 300 livres au sieur François Pommier ; le même jour, ils empruntent 1.700 livres « payables à la mi-carême prochain venant ». Pommier pourra percevoir leurs bénéfices, les jours de comédie ou visites, les frais préalablement payés. Marie Hervé, ils est important de le remarquer, répond pour ses deux filles et pour Molière. Les autres comédiens, sauf Desfontaines et Beys, ont également des répondants. Un accord intervient, aux termes duquel aucune répartition de bénéfices ne sera faite avant la pleine extinction des dettes. Pommier emprunte, à son tour, 1.800 livres à Baulot, en donnant comme garantie l'obligation de 1.700 livres fournie par Molière et ses associés, celle de 500 livres appartenant à Marie Hervé, mère de Madeleine, et, en outre, la caution de Jean Briot, écuyer. C'est tout simplement ce que nous appelons de l'usure. Je vous renvoie à la scène première du second acte de *l'Avare* ; La Flèche dit à Cléante : « Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt. »

Trois jours après, le 20 décembre 1644, la troupe passe un marché avec un maître charpentier du nom d'Antoine Girault, pour transporter tout le matériel dans un autre jeu de paume et remettre le jeu des Mestayers en état. Voilà donc la troupe au port Saint-Paul. Mais sa détresse va croissant, et, le 31 mars 1645, Molière, « comédien et valet de chambre du roi », souscrit une obligation à Jeanne Levé, marchande publique, qui lui prête 291 livres tournois et à qui le futur poète remet en nantissement « Deux rubans en broderie d'or et d'argent, l'un de satin et l'autre de drap vert ». Le jour de l'échéance, Jeanne Levé, n'étant pas remboursée, vendit les gages déposés par Molière ; mais la vente du nantissement ne couvrit pas le montant du prêt, et Jeanne Levé se retourna contre Molière. La dette ne fut éteinte que quatorze ans plus tard. N'omettons pas d'indiquer que notre poète habite alors au coin de la rue des Jardins Saint-Paul, — où mourut Rabelais, — en la maison « où est demeurant un mercier ».

Voilà Molière assailli par les créanciers. Je vous montrerai, dans ma prochaine leçon, comment toutes ces affaires aboutirent à l'emprisonnement du grand comique. A. C.

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies

(1555-1713)

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

VIII. — Jean de Witt et les Provinces-Unies, de 1660 à 1668.

La période de 1660 à 1668 fut peut-être la plus heureuse de toute la carrière de Jean de Witt : c'est celle où son activité, toujours en éveil, remporte, à l'intérieur et à l'extérieur, les succès les plus considérables et, au premier abord, semble-t-il, définitifs.

Mais, malgré ses efforts, les Provinces-Unies n'appartiennent pas au parti républicain ; le tempérament de la nation est monarchique. Jean de Witt et les siens ne sont que les représentants d'une faible minorité (province de Hollande). Au milieu même des succès du Grand Pensionnaire, on démêle très nettement la croissance du parti adverse, dont le triomphe éclatera dans la période suivante.

C'est ce double caractère qui fait l'intérêt des huit années qui s'étendent entre 1660 et 1668.

Elles comprennent trois séries d'épisodes :

- 1^o La politique de conciliation.
- 2^o La guerre avec l'Angleterre.
- 3^o La triple Alliance et l'édit perpétuel.

I

LA POLITIQUE DE CONCILIATION.

1. *Révocation de l'Acte d'exclusion.* — La restauration de Charles II redonne des forces au parti orangiste. Jean de Witt veut faire de Guillaume d'Orange « l'enfant de la Hollande ». Il s'occupe de son éducation. « Je tiens, dit-il, à faire de l'éducation du prince d'Orange une œuvre complète. Il peut arriver

malheur à mon parti, et il faut que ce jeune homme soit, un jour, en état de gouverner la République. »

Le Grand Pensionnaire pratique ouvertement une politique de conciliation.

En même temps, cette restauration provoqua, en diverses provinces, des mouvements populaires. En Zélande, en particulier, ces mouvements amenèrent les Etats à rétablir pour le fils de Guillaume II la dignité de *premier noble* (elle avait été abolie après la mort de Guillaume II).

En outre, les Etats de Zélande envoyèrent des députés aux Etats de Hollande pour demander qu'on rétablît en faveur de Guillaume la charge de stathouder. Or, en Hollande, le parti orangiste avait également repris une grande activité. Jean de Witt se heurta à une opposition sérieuse. D'ailleurs, il était animé des intentions les plus conciliantes.

On aboutit à une transaction. On révoqua l'Acte d'exclusion, qui empêchait le prince d'Orange d'obtenir les charges qu'avait exercées son père (29 sept. 1660). En même temps, Jean de Witt négociait avec le Pensionnaire de Zélande : il obtenait que les Etats de Zélande prissent la résolution de ne pas rétablir le stathoudérat, sans s'être mis d'accord avec les Etats généraux. De plus, Guillaume ne pourrait obtenir les charges de son père avant 18 ans.

C'est à ce moment que Jean de Witt fut réélu, pour la seconde fois, conseiller pensionnaire. La mort de Frédéric-Guillaume, en 1664, ne changea pas beaucoup la situation respective des deux partis. Il y eut, à la tête des Orangistes, remplacement d'un homme indécis par un homme trop jeune (Guillaume n'avait encore que quatorze ans). Aussi Jean de Witt put-il continuer ses négociations avec la princesse douairière et s'occuper de l'éducation du jeune prince. Le prince d'Orange, pour éviter de nouveaux conflits, feignait de rechercher l'amitié du parti républicain.

2. *Les alliances de 1662.* — Le même esprit de conciliation animait Jean de Witt dans son œuvre diplomatique. Nous avons vu comment les Provinces-Unies s'étaient brouillées avec la France en concluant séparément le traité de Münster. L'ambassade de Chanut, qui ne tendait à rien moins qu'à les pousser à une déclaration de guerre avec l'Espagne, avait échoué.

Le traité de Westminster (1654) avait vivement mécontenté Mazarin ; mais celui-ci s'était allié à Cromwell. Fouquet établit, en 1659, le droit de 50 sous par tonneau, qui causa un sérieux préjudice à la marine hollandaise.

Jean de Witt, en somme, était isolé. Il voulut avoir des alliances

Il se tourna d'abord du côté de la France. Il y avait à cela deux raisons : d'abord une raison d'ordre *économique* : il fallait faire disparaître, au plus vite, le droit de 50 sous. Puis une raison *politique* : Louis XIV s'occupait déjà d'isoler la monarchie espagnole et de l'enfermer dans le réseau des alliances françaises. Par suite, il lui fallait avoir la Hollande avec lui, aussi bien que l'Angleterre et l'Allemagne.

Les Etats généraux avaient envoyé Van Beuningen en France, pour obtenir la suppression du droit établi par Fouquet. A Versailles, Loménie de Brienne, Séguier, Michel Le Tellier, soutinrent l'ambassadeur hollandais. Colbert résista d'abord, et il ne consentit à une réduction du droit que pour obéir à des nécessités politiques : c'est ce qu'avaient escompté les Hollandais.

Un traité fut signé le 27 avril 1662. C'était d'abord un traité d'alliance défensive : la France devait fournir 12.000 hommes, les Provinces-Unies 6.000, mais seulement en cas d'attaque. C'était aussi un traité de commerce : il réduisait le droit à 25 sous pour les vaisseaux des Provinces-Unies, et faisait reconnaître par les Anglais le droit de pêche des bateaux hollandais dans la mer du Nord. De vagues négociations furent aussi engagées et prolongées à dessein, au sujet du partage possible des Pays-Bas espagnols entre la France et la Hollande.

Le traité avec la France impliquait un traité avec l'Angleterre. Celui-ci fut signé le 4 septembre 1662. Jean de Witt tenait beaucoup à l'alliance anglaise : « Si le diable même était souverain de la Grande-Bretagne, il faudrait y vivre avec lui en bonne intelligence. »

C'est que la question anglaise se compliquait de la question orangiste : le rapport entre les deux questions s'était assez nettement manifesté au moment de la restauration de Charles II. Les Hollandais consentaient à saluer le pavillon anglais ; mais ils obtenaient satisfaction sur le droit de pêche.

L'alliance anglaise entraîna l'alliance avec le Portugal (Charles II a épousé l'infante Catherine). Le 15 décembre 1662, les Provinces-Unies abandonnaient définitivement le Brésil et achevaient de nouer autour d'elles un solide faisceau d'alliances.

II

LA GUERRE ANGLAISE.

1. *La déclaration de guerre.* — La politique de conciliation échoua. Quand la mère de Guillaume III mourut, Charles II,

s'alliant à l'électeur de Brandebourg, réclama la tutelle du jeune prince. Le 30 septembre 1661, les Etats de Hollande durent renoncer à cette tutelle, et le roi d'Angleterre se la fit attribuer. Jean de Witt se jugea offensé : « La bonne politique commande d'avoir la plus grande déférence pour un si grand roi. Mais, si l'on prétend que l'autorité du roi d'Angleterre fasse faire quelque chose par force à des Etats libres, je m'y opposerai, au nom de la Hollande. »

Selon sa politique ordinaire, l'Angleterre, avant toute déclaration de guerre, tenta un coup de main sur les colonies hollandaises : Guinée, Tabago, Nouvelle-Hollande. Jean de Witt donna l'ordre à Ruyter de reprendre les colonies.

Aux Etats généraux, l'ambassadeur anglais affirma que cet ordre équivaldrait à une déclaration de guerre. Jean de Witt se servit d'un subterfuge : on lut rapidement, mêlé à d'autres ordres plus importants, l'acte qui contenait la mission confiée à Ruyter. Celui-ci put partir. La déclaration de guerre par l'Angleterre suivit immédiatement.

2. *Les opérations militaires.* — L'évêque de Munster, Christophe Bernard von Galen, allié de l'Angleterre, envahit l'Over-Yssel. C'était un prélat guerrier, qui voulait profiter des rivalités entre ses voisins pour agrandir son diocèse à leurs dépens.

Contre lui, les Hollandais comptaient sur l'appui de Louis XIV ; mais la France n'avait promis d'intervenir que dans le cas où son alliée serait attaquée. Quel était l'agresseur ? On discuta longtemps. A la fin, Louis XIV se décida à envoyer 6.000 hommes, mal équipés, mal armés, sous le commandement de M. de Pradelle.

L'alliance française servit au moins indirectement ; car elle donna le branle à toutes les petites cours de l'Allemagne du Nord qui, sans cette intervention, n'auraient pas osé bouger : le Danemark se déclara en faveur des Provinces-Unies, le Brandebourg également, et le prince de Brunswick-Lunebourg. L'évêque de Munster eut peur et signa le traité de Clèves (18 avril 1666).

Sur mer, l'alliance de Louis XIV ne fut pas non plus d'un secours bien grand pour les Hollandais : Beaufort, placé à la tête de la flotte, resta dans le port de Brest. Aussi la guerre fut-elle, au début, très malheureuse pour les Hollandais.

La flotte anglaise, sous le duc d'York, remporta une brillante victoire sur la flotte hollandaise, commandée par Opdam, à Lowestoft (1), le 13 juin 1665. Le vaisseau-amiral fit explosion et

(1) Sur la côte du comté de Suffolk.

Opdam fut tué. Le vice-amiral Cortenaar trouva également la mort dans cette funeste journée. Tromp fils rallia les débris de la flotte; c'était, pour les Hollandais, une défaite terrible.

Jean de Witt fit preuve d'une rare énergie : les mauvais officiers furent punis; on rendit aux morts les honneurs funèbres. Peu après, Ruyter rentrait des Antilles (6 août 1666). Il fut chargé d'aller escorter la flotte de la Compagnie des Indes. Malheureusement, au retour, une tempête l'assailit : les Anglais purent capturer 5 vaisseaux de guerre et 17 vaisseaux marchands.

Ces deux revers ébranlèrent la popularité de Jean de Witt et permirent au parti orangiste d'élever la voix. Heureusement, l'année suivante, la campagne fut plus heureuse. Ruyter écrasa les Anglais dans une bataille de quatre journées (juin 1666), au cap Foreland; des brouillards empêchèrent la destruction complète de la flotte anglaise.

Les Hollandais furent moins heureux dans de nouvelles rencontres. De grands désastres pouvaient être la conséquence de la rivalité de Tromp et de Ruyter : « L'un est l'épée, disait le comte de Guiches; l'autre, le bouclier de la République ». Tromp, qui était le subordonné, dut perdre son grade. Il était évident que la paix s'imposait.

3. *La paix de Bréda.* — Les négociations commencèrent après la bataille des quatre jours. Il est curieux de remarquer que c'est le parti orangiste qui demande la paix. Ce fut Jean de Witt qui en bâta la conclusion. Il prépara dans le plus grand secret une flotte importante, dont il confia le commandement à Ruyter et avec laquelle partit également Corneille de Witt.

La flotte se dirigea (juin 1667) vers l'embouchure de la Tamise. Elle força l'arsenal de Chatham (28 juin) : la flotte anglaise, qui s'y trouvait renfermée, fut presque entièrement détruite. Cela s'était passé, pour ainsi dire, sous les yeux de Monk.

Au moment où Ruyter occupait ainsi l'embouchure de la Tamise, la peste avait ravagé Londres, un incendie venait de dévorer les deux tiers de la ville.

Dans ces conditions, le roi de France n'eut pas de peine à négocier entre ses deux alliés une paix définitive. Les Provinces-Unies étaient représentées par Van Beverningh, diplomate de valeur, qui montra en cette occasion ses grandes qualités; « Il n'y a pas d'affaire si difficile, disait-on de lui, qu'il ne démêle, quand il veut bien s'y appliquer. »

Le 31 juillet 1667, la *paix de Bréda* rétablissait entre les deux puissances belligérantes le *statu quo ante bellum*.

III

LA TRIPLE ALLIANCE ET L'ÉDIT PERPÉTUEL.

1. *La Triple Alliance.* — Jean de Witt, triomphant, fut en butte à un péril plus grave, qui lui était créé par la politique française.

Dès que l'épuisement des deux adversaires avait permis de conjecturer que la paix était proche, Louis XIV s'était préparé à conquérir ce que l'Espagne lui refusait (printemps de 1667.) Les provinces espagnoles étaient également dépourvues de forteresses, de défenseurs, de munitions et d'argent.

Ce fut moins une expédition qu'une promenade militaire, faite au milieu des fêtes, avec un faste inouï. On s'empara, presque sans coup férir, de Borgues, Turnes, Armentières, Binch, Ath, Tournai, Douai, Courtrai, Charleroi, Oudenarde. Lille, qui résista le plus, tint dix-sept jours (août).

Sur ces entrefaites, le traité de Bréda rétablit la paix entre l'Angleterre et les Provinces-Unies.

L'Espagne ne paraissant pas encore disposée à céder, Louis XIV, qui, en plein hiver, avait préparé, dans le plus grand secret, une expédition en Franche-Comté, n'hésita pas à envahir cette province. Condé, gouverneur de Bourgogne, entra en Franche-Comté, le 3 février 1668. Quinze jours après, Besançon, Salins, Dôle, Gray, avaient capitulé, et la province entière était soumise.

Où s'arrêteraient les succès de Louis XIV ? L'Europe se le demandait avec curiosité, — la Hollande et l'Angleterre, directement intéressées à ce que les Pays-Bas ne devinssent pas français, avec inquiétude.

Le chevalier Temple, ministre d'Angleterre à Bruxelles, prit l'initiative de la politique qui, sous couleur de médiation, avait en réalité pour but de forcer Louis XIV à s'arrêter dans ses conquêtes. Il y entraîna Charles II, désireux de reconquérir quelque popularité dans son royaume, et Jean de Witt, très inquiet de voir les Français se rapprocher des frontières de la Hollande.

Temple avait demandé au Grand Pensionnaire de diriger les conférences, « en s'affranchissant de toute formalité inutile ». Aussi les Etats généraux désignèrent-ils des commissaires chargés des négociations, et, pour ne pas perdre de temps, on ne consulta pas les Etats des provinces.

L'alliance fut signée dans la nuit du 23 au 24 janvier 1668. « A Bréda, nous'avions traité en amis réconciliés, disait Jean de Witt à William Temple. Cette nuit, nous avons traité en frères. »

La Suède accéda à ce traité, le 26 janvier.

Ce fut la *Triple Alliance*, qui comprenait des clauses publiques et des articles secrets. En apparence, les trois Etats contractaient une alliance défensive. En réalité, ils promettaient d'attaquer Louis XIV, s'il se refusait à la paix.

Louis XIV comprit qu'il fallait s'arrêter. Quand les Provinces-Unies eurent réussi à aplanir les difficultés qui venaient de l'Espagne (1), fut signé le *traité d'Aix-la-Chapelle* (2 mai 1666). Louis XIV rendait la Franche-Comté, qu'il était toujours sûr de pouvoir reconquérir quand il le voudrait ; il gardait douze villes des Pays-Bas, choisies avec soin pour préparer d'autres conquêtes.

Jean de Witt avait été l'un des ouvriers de cette Triple Alliance, qui forçait le roi de France à signer la paix. Son triomphe fut complété par l'Edit perpétuel.

2. *L'Edit perpétuel*. — En 1667, voulant affermir définitivement la constitution républicaine des Provinces-Unies, Jean de Witt demanda aux Etats généraux la séparation des charges de capitaine et amiral général et de stathouder.

Fagel et Valkenier allèrent plus loin encore et demandèrent l'abolition du stathoudérat en Hollande.

L'Edit perpétuel fut voté sans difficulté par les Etats de Hollande (20 novembre 1667) ; mais une clause déclarait que tout fonctionnaire devait prêter serment à cette loi. Utrecht seul accepta de suivre la Hollande. La Zélande refusa de nommer aucun officier, avant qu'on eût conféré au prince d'Orange la charge de capitaine et amiral général. De Witt fut assez habile pour faire reprendre son *projet d'harmonie*, qu'il fit présenter par un député de la Gueldre (21 septembre 1668).

En vertu de ces actes, le commandement des forces maritimes et terrestres devait être à jamais séparé des fonctions de stathouder. Le stathoudérat était de la sorte annulé, sans être aboli. En 1668, presque toutes les provinces avaient accepté cette situation. La Zélande elle-même finit par y consentir en 1670.

(1) « L'Espagne, disait Jean de Witt, nous brouillera malgré nous avec la France. » — « L'armée des Etats occupera la Flandre en ennemie, s'il faut mettre fin aux inqualifiables irrésolutions du gouvernement espagnol. »

C'est le moment où le pouvoir de Jean de Witt est le plus fort : à l'intérieur, il a établi la paix, qui résulte d'un équilibre entre les deux partis orangiste et républicain; à l'extérieur, il a fait des Provinces-Unies l'arbitre de l'Europe. Mais cette situation brillante ne durera pas : la Triple Alliance va se heurter à l'ambition de Louis XIV; l'édit perpétuel et l'acte d'harmonie n'étaient qu'un compromis d'un moment.

L. V.

Bibliographie.

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES. — Pompéi. *Histoire. Vie privée.* — 1 volume avec 123 illustrations et plan, par Henry THEDENAT, de l'institut. — Pompéi. *Vie publique.* — 1 volume avec 77 illustrations et un plan, par Henry THEDENAT, de l'institut. Chaque volume broché 4 fr. ; relié 5 fr. (Envoi franco contre mandat-poste, à H. Laurens éditeur, 6, rue de Tournon. Paris, VI^e).

Dans l'histoire de Pompéi, on voit à quels événements fut mêlée cette ville antique, comment elle était administrée. La terrible catastrophe où, en l'an 79 de notre ère, elle disparut, y est décrite dans toute son horreur. Grâce aux documents révélés par les fouilles et à des textes d'auteurs anciens, grâce surtout au récit très complet adressé à l'historien Tacite par un témoin des événements, Pline le Jeune, le lecteur peut revivre ces heures d'angoisse. N'est-il pas saisissant de retrouver sous la plume des historiens de l'antiquité l'expression des mêmes terreurs, des mêmes émotions que, tout récemment et souvent dans les mêmes termes, nous apportaient nos modernes journaux, au moment où l'on crut Pompéi une seconde fois ensevelie ? Ces livres arrivent donc à leur heure, à l'instant où l'opinion publique vivement émue s'est de nouveau attachée à Pompéi avec un intérêt passionné. Comment Pompéi, après un sommeil de près de deux mille ans, fut, en l'année 1748, découverte puis ramenée à la lumière par des fouilles de plus en plus habilement dirigées et dont l'effort se continue, c'est ce que nous apprend la fin de la partie historique.

La *Vie privée*, c'est surtout l'histoire et la description de la maison pompéienne depuis ses premières origines jusqu'à son entier épanouissement. Quelles en étaient les différentes parties et quel était leur usage, quelles œuvres d'art, peintures, terres cuites, marbres ou bronzes, en ornaient les chambres, les atriums, les péristyles et les jardins, quels meubles, bijoux et ustensiles, l'art industriel, si florissant, si élégant, avait livrés à nos ancêtres gréco-latins de Pompéi, tout cela est décrit et, en même temps, mis sous les yeux du lecteur par une riche série d'illustrations. Nous suivons les Pompéiens jusque dans leurs riantes villas construites sur les pentes du Vésuve, abritées sous la verdure, rafraîchies par les brises marines ; nous ne les abandonnons qu'à leurs dernières demeures, élevées en bordure de chaque côté de la route d'Herculanum, presque aussi neuves, presque aussi bien conservées qu'une allée du moderne Père La Chaise.

La *Vie publique*, à Pompéi, nous offre l'histoire et la description des grands édifices : le Forum d'abord, où, de tout côté, afflue la vie pompéienne ; et, tout autour de cette grande place régularisée par les Samnites et agrandie par les Romains, les monuments nécessaires à la vie d'une cité : les temples des divinités, tutélaires, la curie où les décurions élus tenaient leurs séances, la basilique où l'on rendait la justice, le marché et ses annexes, le trésor public. A l'extrémité de la ville et non loin du grand temple d'Apollon, presque au bord des flots dont l'écume lui avait donné naissance, Vénus, que Sylla fit patronne de Pompéi, avait son temple. Deux théâtres, l'un pour la tragédie, l'autre, couvert, pour la musique, un vaste amphithéâtre, servaient aux plaisirs des Pompéiens. Une enceinte de fortes murailles, flanquées de tours, enserrait la ville, et l'on peut étudier encore le curieux appareil de défense.

Des édifices nous descendons dans les rues, riches ou populaires, avec leurs énormes pavés de pierre volcanique, leurs autels aux dieux Lares, les colonnes pour la distribution des eaux, les fontaines publiques, les boutiques, les cabarets reconnaissables à leurs comptoirs et non moins nombreux qu'aujourd'hui. Sur les murs on lit l'indication des maisons à louer, les réclamations d'objets perdus avec promesse de récompense, les affiches électorales. Sur les murs encore se voient, écrites à la pointe ou au charbon, les pensées, les impressions d'un Pompéien oisif, d'un gamin qui, croirait-on, vient de passer.

Ces deux volumes ont été écrits à Pompéi même, c'est dire la fidélité des descriptions. Une bonne partie de l'illustration est faite d'après les photographies de l'auteur, c'est dire combien elle est adaptée au texte.

L'auteur connaît Pompéi en archéologue ; mais il semble l'avoir oublié, tant il la décrit avec élégance, sous une forme littéraire, simple, agréable, accessible à tous. Profondément pénétré de la poésie de ce site merveilleux, de ces ruines où la vie semble s'être brusquement arrêtée hier, de tout ce passé si lointain à la fois et si proche, il sait l'art d'exprimer ses émotions et les faire parler.

Chez ceux qui déjà ont vu Pompéi, ces deux volumes réveilleront les souvenirs de quelques heures instructives et charmantes ; aux autres, ils donneront certainement le désir de visiter l'antique cité, tout en les y préparant.

A. P.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE RENNES.

Licence ès lettres.

I

LITTÉRATURE LATINE.

Dissertation.

De Vergilio prœliorum narratore.

Thème.

Boss., *Disc. sur l'Hist. Un.*, III, 6 : « Nous sommes enfin venus à ce grand empire... la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais. »

Version.

Cicéron, *de Divinatione*, lib. I, cap. xxv. Depuis : « Xenophon Socraticus (qui vir et quantus)... », jusqu'à : « Quo facto fanum illud Indicis Herculis nominatum est. »

Dissertation.

Inter Romanos satirarum scriptores, qui maxime idoneus ad castigandos mores esse tibi videtur ?

Thème.

Fénelon, *De l'Existence de Dieu*, 1^{re} partie, chap. III, § 26, depuis : « Qu'y a-t-il de plus admirable que la multiplication des animaux ? », jusqu'à : « ... et pour ne les laisser pas trop multiplier. »

Version.

Quintilien, *Inst. orat.*, l. XI, chap. II, §§ 16, 17. Depuis : « Artem autem memoriæ... », jusqu'à : « ... ne errent conjungentes prioribus sequentia solo ediscendi labore. »

II

DISSERTATION FRANÇAISE.

1°

Marquer la succession des diverses écoles poétiques, depuis la fin du xv^e siècle jusqu'à Malherbe.

Caractériser sommairement chacune d'elles.

2°

L'évolution du roman français au xviii^e siècle.

3°

Leconte de Lisle.

III

HISTOIRE MODERNE ET CONTEMPORAINE.

1°

Les Parlements et le pouvoir royal dans la seconde moitié du xviii^e siècle.

2°

Les institutions napoléoniennes.

3°

L'Italie de 1859 à 1870.

HISTOIRE ANCIENNE.

I. — La chorégie à Athènes.

II. — Tibère.

HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1°

La quatrième Croisade.

2°

L'Allemagne sous Frédéric II.

GÉOGRAPHIE.

1°

La vie humaine dans le massif des Vosges ; densité de la population, histoire du peuplement, exploitation du sol.

2°

Expliquer, avec exemples à l'appui, les caractères physiques des régions d'effondrement et des régions de plissement.

3°

La région équatoriale en Afrique, étude physique.

IV

PHILOSOPHIE.

1°

La fatigue.

2°

La perception du poids. Action de la pesanteur sur notre organisme au point de vue psychologique.

3°

Examiner la doctrine d'un « sens de l'espace » ou d'un « sens statique », dont l'organe serait dans la tête.

V

THÈME GREC.

1°

Renan, *L'Avenir de la Science* (Thamin, *Extraits des Moralistes français*, p. 203) : « Ceux qui s'en tiennent... qui tente sa curiosité ».

2°

Il est difficile de trouver une vie parfaite, de même qu'un homme parfait ; mais à toute se mêle quelque manque du bien

suprême, et l'un l'emporte sur l'autre d'autant que ce qui lui manque est moindre. Tu peux voir l'agriculteur estimer heureux les citadins comme menant une vie aimable et fleurie; les gens des réunions publiques et des tribunaux, même ceux d'entre eux qui sont tout à fait considérés, déplorer leurs affaires et faire des vœux pour vivre de leur pioche et d'une toute petite terre. Tu entendras le soldat estimer heureux l'homme pacifique, et celui qui est en paix admirer celui qui est soldat. Si quelque dieu, comme à des comédiens dans une pièce, était à chacun sa vie présente et échangeait son rôle contre celui du voisin, de nouveau ceux-là mêmes regretteraient ce qu'ils avaient et déplore-raient ce qu'ils ont. Ainsi l'homme est un être tout à fait difficile à contenter, querelleur, terriblement chagrin, et il ne s'attache en rien à ce qu'il possède.

*
* *

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES.

I

AGRÉGATION.

Thème.

Le Neveu de Rameau : « Il m'aborde... à côté d'un César ».

Version.

Wilhelm Meister, II : « In seinen Gedichten... So entschlossen er war... »

Dissertation.

Die Lehre der Lehrlinge von Saïs.

II

LICENCE ET CERTIFICAT D'APTITUDE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Der Einfluss Winckelmanns auf die deutsche Literatur.

III

AGRÉGATION.

Thème.

Le Neveu de Rameau : « A côté d'un César... Il va bien ».

Version.

Wilhelm Meister : « So entschlossen er war... Wenn wir einen Brief ».

Dissertation.

Le concept du romantique d'après Frédéric Schlegel.

IV

LICENCE ET CERTIFICAT D'APTITUDE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Die Verdienste Martin Opitzens um die deutsche Literatur.

V

AGRÉGATION.

Thème.

Le Neveu de Rameau : « Il va bien... D'où je serais tenté... ».

Version.

Wilhelm Meister : « Wenn wir einen Brief... Werner wider sprach... ».

Dissertation.

Die romantischen Elemente der Religions-philosophie Schleiermachers.

VI

LICENCE ET CERTIFICAT D'APTITUDE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Herder als Verkünder des Humanitätsgedankens.

Ouvrage signalé

RAISON ET INTUITION, *étude sur la philosophie de M. Henri Bergson*, par M. Georges DEVELSHAUVERS, professeur à l'Université de Bruxelles, librairie de la Belgique artistique, Bruxelles, 1906.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du
temps du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille : « La Conversation ».

Nous avons commencé, dans notre dernière leçon, l'examen du charmant poème de Jacques Delille, qui a pour titre *La Conversation*. Je dis « charmant », car cet ouvrage l'est en effet. Vous pouvez me contester le mot « poème », et je vous accorderai très volontiers que la forme poétique ne s'imposait pas pour traiter un pareil sujet ; mais nous sommes d'accord, je crois, pour reconnaître que Delille s'en est tiré avec beaucoup de grâce et même de finesse ingénieuse et agréable. Nous saisissons là, sur le vif, le défaut caractéristique de la manière de Delille, que j'ai déjà eu l'occasion de vous signaler : ce défaut vient de la mauvaise interprétation d'une idée juste en elle-même.

Delille s'est dit, — avec raison, en somme, — qu'il y a de la poésie partout, qu'elle se cache jusque dans les objets les plus communs ou les plus vulgaires, et qu'il suffit de l'y trouver, — ou peut-être de l'y mettre. Le malheur est qu'en poussant cette idée trop loin, on a une tendance à chercher la poésie précisément là où elle est le moins, et ici commence le défaut. On en

arrive alors, quand tous les sujets éminemment poétiques ont été épuisés, et qu'ils ont été traités de manière à décourager les jeunes poètes nouvellement entrés dans la carrière, à ne choisir que des sujets tout à fait inattendus et qui ne se prêtent pas le moins du monde, semble-t-il, à être développés en vers. Dès lors, tous les sujets sont bons : on parlera de n'importe quoi, et l'on fera preuve d'une rare virtuosité ; on ira même chercher, comme à dessein, les sujets les moins poétiques, pour avoir l'occasion d'étaler sa souplesse et son ingéniosité. Et nous aurons des « poèmes » sur le jeu d'échecs, voire même sur le tabac à priser !

C'est donc une gageure bien difficile que fait Delille, en écrivant un poème sur la *Conversation*. Il semble qu'un tel sujet soit l'affaire d'un satirique, prêt à cribler les hommes des traits de son ironie, ou bien d'un observateur aimable, qui se plaît à nous soumettre les réflexions spirituelles, mais non méchamment malicieuses, inspirées par sa longue expérience de la société mondaine. Delille a prétendu le mettre en vers. C'est bien là un défaut de littérature de décadence. Et l'exemple de Boileau, qu'on pourrait m'objecter, n'ébranle pas ma théorie. Oui, Boileau, en plein dix-septième siècle, en pleine période classique, à une époque où certes la littérature était florissante, Boileau adorait mettre en vers des choses bizarres et peu poétiques : rien de moins poétique, par exemple, qu'un repas ridicule. Oui, Boileau tombait dans le défaut de la périphrase, et il y tombait avec complaisance : voyez sa « perruque » notamment. Mais prenons bien garde : n'oublions pas que, dans tous ces cas, Boileau imitait les parties les moins brillantes de ses modèles latins ; il suivait aveuglément, jusque dans leurs défauts, Perse et Juvénal, qui avaient un réel tempérament poétique, je le reconnais, mais qui n'appartiennent pas moins à une période de décadence, et qui, à ce titre, se sont souvent ingéniés à mettre en vers difficiles et tortueux les choses les moins compliquées de la vie courante, de la vie de tous les jours. Je puis donc dire que le défaut que je signale chez Delille est bien un défaut particulier aux littératures de décadence.

Je vous avais lu, la dernière fois, le portrait de l'érudit, et celui du conteur qui se pique d'exactitude dans les détails, qui s'embarrasse dans les récits. Nous arrivons, maintenant, à celui que nous appelons familièrement le « gaffeur », c'est-à-dire l'homme qui a le don inné de dire toujours, précisément, ce qui est le moins à propos, celui qui ne manque jamais de « parler de corde dans la maison d'un pendu » :

Parmi ce grand nombre de sots,
Chacun déplaît à sa manière ;
Le plus fatal à mon repos,
C'est ce mortel, qui, bon par caractère,
Ecrivain sage, ami sincère,
Mais sans tact et sans à-propos,
Rencontre juste, en cherchant à vous plaire,
Tout ce qu'il convenait d'éviter et de taire.
Aux bienséances plus soumis,
Il pourrait vous parler de vous, de vos amis,
De vos parents, des jours de votre gloire ;
Sa désobligeante mémoire
S'occupe de vos torts et de vos ennemis ;
Soigneux de fuir les images paisibles,
Les pensers consolants et les sentiments doux,
Ses tristes entretiens, à la santé nuisibles,
Ne savent réveiller en vous
Que d'amers souvenirs et des rêves pénibles.
Aussi, pour ces fous désastreux,
Mettant bas toute complaisance,
Du discoureur malencontreux
J'évite avec soin la présence ;
Mais, comme on a parfois trop de plaisir en France,
J'aurai recours à lui, si je suis trop heureux.
Enfin ce fâcheux personnage,
Que l'on redoute encor lorsqu'il ne parle plus,
Dans la foule se fait passage,
Et de son mortel verbiage
Les derniers mots loin de moi sont perdus.

Tel est bien, en effet, l'homme qui a la faculté innée, irrésistible et presque géniale, de déplaire. Delille nous a donné, en somme, dans ce tableau, une transposition des *Fâcheux* de Molière : Molière a surtout insisté sur les « fâcheux » qui peuvent être mis à la scène, sur les gens qui se vantent bruyamment et qui sont tous très en dehors ; Delille, avec beaucoup plus de prudence, se contente de nous dépeindre les « fâcheux » discrets, ceux que d'un mot tout parisien nous appelons les « raseurs ». Et le portrait est intéressant. — J'aimerais bien trouver aussi, dans ce premier chant, le portrait du « causeur dont il faut renouer le fil ». C'est un genre que vous avez tous certainement rencontré, et qui est tout aussi odieux que le précédent. Car il y a trois sortes de gens particulièrement désastreux dans la conversation : celui qui parle sans cesse ; celui qui parle et qui exige qu'on lui réponde ; enfin, celui qui parle tellement qu'il ne se retrouve plus lui-même et qu'il faut, à chaque instant, le remettre sur la voie. Ce dernier genre est, à coup sûr, le moins plaisant des trois. Delille n'a point songé à l'esquisser, et c'est tant pis, car il y avait là matière à un charmant tableau.

Dans le deuxième chant, Delille a groupé les causeurs dont le ridicule tient à un défaut de caractère, à un vice du cœur ; il nous montre l'égoïste, le mystérieux, le flatteur, etc... Il va sans dire que ce chant est le plus sérieux, en quelque sorte, et le plus intéressant des trois. Voici d'abord l'égoïste, non l'homme au cœur sec qui ne songe qu'à jouir et à se satisfaire, mais, si vous voulez, « l'égotiste », celui qui, naturellement et sans préoccupation intéressée, rapporte tout à lui, à son *moi* :

Voyez ce mortel orgueilleux,
De la société tyran impérieux.
Devant lui sans cesse en extase,
A tout propos, dans chaque phrase,
Le *moi* régnant, le *moi* vainqueur,
Est dans sa bouche ainsi que dans son cœur.
Il n'est point de sujet, il n'est point de matière,
Quelque étranger qu'il soit, où, de quelque manière,
Le *moi* ne reparaisse avec tout son ennui ;
Il compare, il rapporte, amène tout à lui.
Les grands seigneurs, les subalternes,
Les républiques et les rois,
Les grands et les petits, les nobles, les bourgeois,
Les auteurs anciens et modernes,
Pour peu qu'il fasse quelque effort
Pour en rapprocher la distance,
Ont toujours avec lui quelque léger rapport,
Ou du moins quelque différence.

Le trait est tout à fait joli. Telle est bien la caractéristique de ce genre de personnage : l'homme qui est naturellement infatué de lui-même ne manque jamais de dire : « César... Napoléon... *Tandis que moi...* » Le « *tandis que moi* » est inévitable chez ces gens-là, et Delille a fort agréablement exposé ce travers :

Pour nous entretenir de soi,
Heureux quand il trouve un prétexte !
C'est son premier besoin, c'est sa suprême loi :
Chaque mot lui fournit un texte
Où son orgueil fait revenir le *moi*.
On parle de banquet ? Il vous cite sa table.
De vin ? Le sien est délectable.
D'un beau jardin, ou d'un hôtel charmant ?
Il vous cite son parc et son ameublement.
D'un rhume ? De sa goutte il vous conte l'histoire.
D'astronomie ? Il grimpe à son observatoire,
Où jadis de Saturne il observa l'anneau.
De chimie ? Il vous mène à son laboratoire ;
Il vous décrit son creuset, son fourneau.
D'une maison des champs ? La sienne est enchantée.
De musique ? La sienne est justement vantée.

De baptêmes et de patrons ?
 Il a ses quatre saints, et vous cite leurs noms...
 D'aïeux ? eh ! n'a-t-il pas les siens,
 Tous plus nobles et plus anciens ?
 Depuis la source de sa race,
 De branche en branche il les suit à la trace,
 Et, de tous ces grands noms, de lui-même enchanté,
 Il ajoute à son *moi* toute sa parenté ;
 Le *moi* chez lui tient plus d'une syllabe ;
 Le *moi* superbe est l'astrolabe
 Dont il mesure et les autres et lui ;
 Le *moi* partout rencontre un point d'appui ;
 Le *moi* le suit sur la terre et sur l'onde,
 Le *moi* de lui fait le centre du monde ;
 Mais il en fait le tourment et l'ennui.

Le tableau est joli ; mais la fin est plutôt faible. Delille n'a pas su trouver ici le trait heureux, qu'il place si bien à l'occasion.

Voici l'homme terne, indifférent et froid, celui qui semble n'avoir ni os ni corps, et qui nous fait songer aux pâles ombres errant dans les *inania regna* dont parle Virgile. C'est le personnage déjà esquissé par Molière dans le *Misanthrope* :

Et l'on demande l'heure et l'on bâille vingt fois,
 Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

C'est l'homme-marais, dont Delille compare l'esprit à une eau fangeuse et éternellement immobile :

Vide de vous et rempli de lui-même,
 Son amour-propre extrême,
 Au plus touchant récit, au trait le plus saillant,
 A l'éloquence la plus vive,
 Refuse de prêter une oreille attentive ;
 En rêvant vous écoute, et répond en bâillant.
 Quelquefois seulement, pour sauver la défense,
 Sortant de son sommeil, et rompant le silence,
 Par un mot vague : *Oui, je conçois, c'est bon ;*
 Et d'autres formules banales
 Qui reviennent par intervalles,
 Son ennui déguisé vous demande pardon.
 Rien d'étranger à lui ne flatte son oreille.
 Voulez-vous l'arracher à sa distraction ?
 Avec dextérité touchez sa passion.
 L'égoïsme en sursaut tout à coup se réveille ;
 Et, charmé de fixer l'attention d'autrui,
 Revient à vous par amitié pour lui,
 Mais retombe bientôt dans sa molle apathie.
 A des esprits moins froids le ciel a prodigué
 Le brillant à propos, la vive répartie ;
 Mais, pour lui, rien n'émeut son âme appesantie.
 N'en soyez point surpris, *il est né fatigué,*

Ainsi lorsque de Flore arrosant la corbeille,
 Le folâtre ruisseau, cher à la jeune abeille,
 De fleurs en fleurs, de détours en détours,
 Roule, murmure, et bondit dans son cours ;
 En son morne repos, qu'aucun souffle n'éveille,
 Immobile, au milieu de ses dormantes eaux,
 Le marais paresseux tranquillement sommeille
 Sur le limon fangeux qui nourrit ses roseaux.

Voilà quatre vers d'un pittoresque merveilleux, qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans un poème sur *La Conversation*, et qui feraient honneur à nos plus grands poètes. La comparaison, d'ailleurs, est très expressive, quoique un peu longue.

Il y a aussi le questionneur, celui qui nous interroge au hasard et à tout propos ; non pas l'homme qui parle, mais l'homme qui veut qu'on lui parle :

Après lui vient un homme insupportable,
 Plus attentif, mais non pas plus aimable,
 Qu'un invincible instinct de curiosité
 Rend incommode à la Société.
 Il veut tout voir et tout connaître,
 Vos nom, surnom, le lieu qui vous vit naître,
 Combien de pieds carrés composent votre cour,
 Vos rêves de la nuit et vos travaux du jour ;
 Quels sont vos revenus, quelle est votre dépense ;
 Ce qu'on vous doit et ce que vous devez,
 Les mets que l'on vous sert, les vins que vous buvez ;
 Quel directeur prend soin de votre conscience ;
 Ce que perd votre argent sur la baisse des fonds ;
 Si vous allez au bal, aux Français, aux Bouffons ;
 Si vous étiez aux loges, au parterre ;
 Ce que rapporte votre terre...
 Questionne toujours, et rarement écoute,
 Oubliant que ce ton léger
 Dans un étranger est blâmable,
 Et que l'amitié seule a droit d'interroger.

Ici encore, pas de trait final bien aiguisé, comme Delille sait en décocher d'habitude. Le portrait suivant est bien plus agréable ; nous y voyons le mystérieux, l'homme qui répond toujours avec la crainte instinctive de se révéler :

Cet autre n'est bavard, ni curieux ;
 Mais son astre, en naissant, le fit mystérieux :
 Il ne peut concevoir, dans son humeur discrète,
 Que les journaux et la gazette
 Parlent de traités, de combats,
 De négociations et d'intérêts d'États ;
 En saluant craint de se compromettre ;
 De peur de la signer, n'écrit point une lettre ;

N'ose dire tout haut l'adresse d'un billet ;
 Si son épouse est brune ou blonde ;
 Si sa poudre est à l'ombre, à l'iris, à l'œillet ;
 Si le fort a tiré, si le tonnerre gronde ;
 Le jour du mois, l'heure qu'il est ;
 Le bruit qui court, le temps qu'il fait.
 Dans sa discrétion extrême,
 Je l'ai vu, se craignant lui-même,
 Prendre un air de mystère, et vous dire tout bas .
 « Talma jouera ce soir ; mais ne me citez pas. »

Le troisième chant devait être, par-destination, le plus faible, puisqu'il devait y être question des causeurs aimables. Delille n'en a pas trouvé beaucoup, et il les a peints un peu de fantaisie. D'ailleurs, ce genre-là ne peut pas être peint : il n'a pas de traits distinctifs. Le causeur aimable est « celui qui parle d'une façon aimable de ce dont on parlait quand il est entré ». C'est celui qui sait s'adapter à tous les sujets et à tous les tons ; par suite, il ne peut être subdivisé, ni morcelé ; on ne peut le peindre que par les défauts qu'il n'a pas. Et c'est bien ce qu'a fait Delille :

L'aimable discoureur jamais ne nous occupe
 De ses talents, de son emploi ;
 Il sait combien l'orgueil est dupe,
 Quand il ramène tout à soi.
 Ainsi qu'une eau douce, limpide et pure,
 Dans le canal où son lit est tracé,
 Du terrain qu'elle a traversé
 Ne prend l'odeur, le goût, ni la teinture ;
 Poète, commerçant, orateur ou soldat,
 En discourant il sait oublier son état :
 A tous les arts il rend hommage,
 Parle à chacun de son métier,
 A l'écrivain de son ouvrage,
 Au peintre de dessin, de manœuvre au guerrier ;
 Au savant, des siècles antiques,
 Au négociateur, d'intérêts politiques,
 Au juge de procès, d'argent au financier.
 Le chanfre harmonieux, l'algébriste sauvage,
 Le mondain enjoué, l'austère magistrat,
 Surpris, dans ses discours, d'entendre leur langage,
 Partent contents de leur état,
 Et se flattent de son suffrage.
 Ainsi tous les esprits lui sont conciliés ;
 Les amours-propres qu'il ménage
 Autour du sien sont ralliés :
 Soumis sans être humiliés,
 Tous, à l'envi, déposent à ses pieds
 De leur respect l'hommage volontaire ;
 La haine même est réduite à se taire,
 Et de ses ennemis il fait des alliés.

Son érudition ne bat point nos oreilles
 Des auteurs anciens et nouveaux ;
 Il ne se venge point sur nous de ses travaux,
 Ne nous punit point de ses veilles :
 Comme un parfum délicieux,
 Dont la mollesse orientale
 Remplit un flacon précieux,
 En légères vapeurs sa science s'exhale,
 Se laisse deviner, et jamais ne s'étale
 Dans des discours ambitieux.

Voici un portrait analogue, mais avec des traits un peu plus particuliers :

Possesseur moins jaloux, l'homme aimable découvre
 Des trésors précieux conquis par ses travaux ;
 Lui-même en est payé par des trésors nouveaux.
 Son entretien est un échange ;
 Et, pareil au vaisseau qui porte à son retour,
 Pour le nectar du Rhin, les étoffes du Gange,
 Il donne et reçoit tour à tour ;
 Il évite avec soin les phrases populaires,
 Les lieux communs et les propos vulgaires.
 Il ne dit point qu'il fait chaud, qu'il fait froid :
 Dans quelle année, en quel endroit
 Les vivres furent chers, la moisson abondante ;
 Les gens qu'il fuit, les maisons qu'il fréquente ;
 Que Corneille est sublime et Racine galant ;
 Que le Français est parfois turbulent ;
 Que des fontes de neige ont enflé la Dordogne ;
 Que le blé manque en Beauce et le vin en Bourgogne.
 Mais il hait encor plus le jargon précieux
 Dont l'hôtel Rambouillet tourmentait nos aïeux,
 Quand, sous les étendards des Cotin, des Voiture,
 Des bataillons de beaux esprits,
 Régents accrédités de la littérature,
 Que de Boileau l'inflexible censure
 De leur trône usurpé jeta dans le mépris,
 Dans leurs phrases entortillées
 Par le faux goût du jour de clinquant habillées,
 De l'affectation se disputaient le prix,
 Mettaient la langue à la torture,
 Et triomphaient de n'être pas compris.
 Disciple heureux de la nature,
 D'une phrase naïve et pure
 Il ne demande point pardon,
 S'exprime avec clarté, parle avec abandon,
 N'ambitionne point une finesse obscure ;
 Fuit d'un style apprêté la pénible tournure ;
 De fleurs, sans art, sème son entretien,
 Quelquefois à la langue, en dépit du purisme,
 Ose faire présent d'un heureux solécisme,

Scandale du grammairien ;
 Et bravant du logicien
 Le pédantesque rigorisme,
 M'instruit de quelque chose, ou m'amuse d'un rien.

Il y a un peu de longueur dans la description de l'Hôtel de Rambouillet ; on peut même dire qu'elle est manquée. Mais le début et la fin de ce passage sont ingénieusement conduits et agréables à lire.

Delille a aussi parlé avec beaucoup de bonheur de la discussion : il s'inspire du merveilleux chapitre de Montaigne « *De l'Art de conférer* », que Pascal trouvait « incomparable », et qui traite, non de la conversation proprement dite, mais de la discussion. Delille en a donné, dans son poème, comme un petit résumé facile et galant :

Il est un art heureux, dont la dextérité
 Donne un air d'obligeance à l'âpre vérité.
 Le boxeur furieux, tout bouillant de colère,
 S'élançe sur son adversaire,
 Meurtrit, à poings fermés, et sa tête et ses bras,
 Fait voler ses dents en éclats :
 Son art est un fléau, son triomphe est un crime.
 Le bon plaisant est ce maître d'escrime,
 Qui, dans le choc d'un cartel inhumain,
 Par son cœur indulgent laissant guider sa main,
 Loin d'employer à servir sa vengeance
 De son bras exercé la vieille expérience,
 Fait de son épée un fleuret,
 Use, en jouant de cette arme innocente,
 Retient, près de frapper, la pointe menaçante ;
 Tantôt, l'œil attentif et le corps en arrêt,
 Noblement se présente, adroitement s'efface,
 Pare avec art, ou riposte avec grâce,
 Amollit son attaque et faiblit à dessein :
 C'est un athlète, et non un assassin.
 Il laisse respirer son trop faible adversaire,
 Prolonge, sans blessure, un combat sans colère ;
 Dans son antagonisme épargne son ami,
 Et s'en fait un rival et non un ennemi.
 L'homme sensible, ainsi, jamais n'abuse
 Des avantages de l'esprit,
 Et quand la vanité confuse
 Souffre, en déguisant son dépit,
 Du mot piquant dont le cercle s'amuse,
 De son succès cruel le premier il s'accuse,
 Et souffre du mot dont on rit :
 Il joint un baume heureux à la flèche qu'il lance,
 Respecte la faiblesse, épargne l'innocence ;
 Se joue autour du cœur, et ses traits délicats
 Effleurent l'amour-propre, et ne le blessent pas...

Surtout d'un tort réel, d'une vérité dure,
 A l'amour-propre il sauve la blessure,
 Et ne l'accable point de sa triste raison.

Le portrait est trop nonchalant peut-être, étant donné le sujet : mais, çà et là, les traits agréables ne manquent pas, grâce à d'heureuses périphrases, qui sont ici tout à fait à leur place.

Enfin, dernier aspect de ce portrait du causeur aimable et parfait : le discoureur aimable doit avoir l'art de faire trouver de l'esprit aux autres, de les rendre spirituels à leur tour. Celui qui possède ce talent est vraiment le maître de la société :

Ainsi nous plait le parleur agréable ;
 Son amabilité rend tout le monde aimable.
 De nuage en nuage, ainsi de mille éclairs
 L'étincelle électrique embrase au loin les airs :
 Telle, en brillants reflets, la lumière se joue ;
 Tels tournent sur l'essieu les rayons de la roue,
 Ou tel, sur la scène des eaux,
 Le mouvement qui se propage
 Gagne de proche en proche, et, jusques au rivage,
 En cercles onduleux, on voit rouler les flots.
 Aussi, quand il sort, il emporte
 Sur ses rivaux un triomphe complet :
 La reconnaissance l'escorte,
 L'amitié lui rime un couplet ;
 L'envieux même lui pardonne.
 Et tous les cœurs lui rendent en secret
 Les hommages qu'il abandonne.
 Il plait à qui lui parle, il charme qui l'entend ;
 Et, quand l'heure du départ sonne,
 Chacun se retire content,
 Moins de l'esprit qu'il a, que de celui qu'il donne.

Cette fois, la formule est forte, précise, ingénieuse et bien trouvée.

Delille a très généreusement terminé ce poème par le portrait d'une femme qui savait admirablement causer et surtout faire causer, la fameuse M^{me} Geoffrin, celle dont on a dit « qu'elle ne donnait pas à dîner, mais à causer ». Cette femme supérieure excellait à tirer de chaque convive tout ce qu'il pouvait donner ; elle savait discrètement guider la conversation, l'activer, la modérer, la détourner, la maintenir dans de justes limites. Je ne vois, au XVIII^e siècle, que M^{me} du Deffand qui puisse lui être comparée : dans son salon fréquentait une société un peu plus choisie ; il y avait peut-être un peu plus de délicatesse et de tenue intellectuelle, mais aussi moins d'abandon que dans le salon de M^{me} Geoffrin. L'esprit des habitués de

M^{me} du Deffand tournait à la méchanceté. M^{me} Geoffrin, au contraire, était pleine de bonté, — et c'est là sa supériorité : elle permettait l'abandon, mais non pas que l'on s'abandonnât..., il y a une nuance. Delille, qui n'a eu qu'à se louer de ses rapports avec M^{me} Geoffrin, a voulu la payer de reconnaissance, en lui donnant dans son poème une place d'honneur. Il nous explique d'abord pourquoi il a intentionnellement oublié les femmes dans ses peintures :

Mais quoi ! parmi tant de portraits divers,
Ce sexe intéressant, modèle de la grâce
(Et j'en suis honteux pour mes vers),
Dans mes tableaux n'a pas encor de place ;
Et mes pinceaux, dans leurs premiers essais,
De ces belles Athéniennes
Qu'adorèrent jadis Socrate et Périclès,
A peine dans l'histoire ont saisi quelques traits !
Nos aimables concitoyennes
A mon encens ont-elles moins de droits ?
Rappelons-nous ce fameux Gènevois
Qui, dans Saint-Preux nous peignant son image,
De son brillant génie aux belles fit hommage,
Et, pour mieux les flatter, s'en plaignit quelquefois...
Je ne puis à la fois retracer dans mes vers
Tant de caractères divers ;
Mais, si j'en crois mon cœur, c'est à vous, sexe aimable,
Qu'on doit des entretiens le charme inexprimable :
Avec un tact plus fin, des sens plus délicats,
Vous gouvernez vos modestes états ;
Vous maniez avec plus de souplesse
Des passions la sauvage rudesse...
Nous raisonnons, et vous persuadez.

Suit un long et très agréable éloge des qualités du « sexe aimable » ; puis le poète arrive au portrait de M^{me} Geoffrin :

Telle, autrefois, dans son brillant déclin,
J'ai vu la célèbre Geoffrin,
D'un choix de vieux amis aimable présidente,
Et quelquefois utile confidente.
Son zèle généreux de leurs besoins discrets
Souvent, à leur profit, surprenait les secrets :
Pour elle une bonne œuvre était une conquête,
Les pauvres des amis, leur bonheur une fête,
Son luxe des bienfaits, la vertu son pouvoir,
Son esprit le bon sens, la raison son savoir ;
Au talent jeune encore elle ouvrait la barrière,
Accueillait la vieillesse au bout de sa carrière,
Et ses élèves triomphants
Venaient de leurs lauriers couronner ses vieux ans.

Avec quel art, surtout, dans ses mains souveraines,
Des conversations elle tenait les rênes !
Elle rendait l'essor à la timidité,
En imposait à la témérité ;
Du froid conteur excitait la paresse...
Exerçait sans rigueur sa douce surveillance ;
Par un accent de bienveillance
Tempérait la vérité...
Autant que sa louange on aimait sa malice,
Et l'orgueil même était content...
Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière,
D'un triple cercle entourant son fauteuil,
Guetter un mot, épier un coup d'œil :
Le jeune fou qui, dans le monde,
Le soir, ayant fini sa ronde.
Gâté par ses succès, en revenait plus fat ;
L'écrivain et l'homme d'Etat,
Chez elle, du bon goût étudiaient le code...
Quand mes faibles talents commencèrent d'éclore,
Il m'en souvient, de mon sort rigoureux
Pour corriger la funeste influence,
Ton honorable bienveillance
Me pressa d'accepter ses secours généreux :
Aux offres de ta bienfaisance
Ma fière pauvreté ne consentit jamais ;
Mais, en refusant tes bienfaits,
J'ai gardé ma reconnaissance.

Ce passage, si flatteur pour M^{me} Geoffrin, est tout à l'honneur de Delille, et il était bon que nous le relussions ensemble.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le procès de l'Ambassade : la défense d'Eschine (suite)

Nous avons commencé, la dernière fois, l'examen du discours d'Eschine. Nous en sommes restés, si vous vous en souvenez, au récit de la première ambassade que les Athéniens envoyèrent vers Philippe. Eschine a résumé, selon son habitude, les discours qu'il avait tenus devant le roi, et il a rapporté avec infiniment d'esprit la déconvenue de Démosthène. Je ne reviens pas là-dessus. Je dirai seulement que l'embarras de Démosthène, qui semble bien avoir été réel, s'explique par la scène qui eut lieu entre Eschine et lui, après la sortie des ambassadeurs.

Il reproche à Eschine d'avoir parlé contrairement aux intérêts d'Athènes. Pour nous, aujourd'hui, il est difficile de savoir ce que pouvait être alors un discours conforme à ces intérêts. Voici, en tout cas, ce qui frappe dans les paroles d'Eschine, et ce qui embarrassait à coup sûr Démosthène. L'ambassade athénienne avait pour mission de préparer la paix. La chose la plus naturelle était, semble-t-il, de montrer que la paix était utile à la Macédoine aussi bien qu'à Athènes, et qu'elle pouvait être conclue sans désavantage pour personne. Au lieu de cela, que fait Eschine ? Il rappelle d'abord les services rendus aux ancêtres de Philippe par le stratège Iphicrate, rappel déjà très désobligeant. Comme si ce n'était pas assez, il va jusqu'à revendiquer Amphipolis pour Athènes, appuyant les droits de sa patrie sur des récits mythologiques. Après avoir blessé Philippe, il l'irritait, et cela sans s'en douter le moins du monde.

L'impression du roi, en l'écoutant, fut assurément complexe. Un homme de moins de sang-froid et de moins d'habileté se fût emporté ou aurait rompu les négociations sur l'heure. Mais Philippe était rusé politique et fin psychologue. Il eut tôt fait de payer ce qu'était Eschine. Il mesura son homme du premier coup. Il se dit certainement que c'était un beau parleur, érudit, abondant, spirituel, mais un maladroit et un naïf. Amphipolis était perdue

pour Athènes, et depuis fort longtemps ! Il fallait la médiocrité politique d'un Eschine pour la revendiquer, dans une ambassade chargée de faire la paix, et pour ne pas voir qu'une pareille revendication allait, sans nul doute, contre le but même de l'ambassade. Philippe, en lui-même, se rendit compte de tout cela. Il comprit qu'Eschine était un orateur dont il pourrait aisément se débarrasser en piquant sa vanité. Aussi, après l'audience, pendant le repas auquel assistèrent tous les ambassadeurs, Philippe complimenta-t-il celui d'entre eux qui avait si merveilleusement parlé. Eschine se pavana, se rengorgea, en écoutant ces éloges : il était parfaitement heureux et ravi.

Si telle fut l'impression de Philippe, on comprend que celle de Démosthène ait été tout autre. Pendant qu'Eschine parlait, il devait protester en lui-même et déplorer qu'une cause aussi grave que celle de la paix fût défendue par un pareil rhéteur. Même il s'irrita si fort, qu'au moment de prendre à son tour la parole, il demeura court et ne put prononcer un seul mot. Voilà l'explication la plus vraisemblable et la plus simple de sa déconvenue.

*
**

Après le récit de la première ambassade, Eschine, qui continue à se défendre en suivant avec une grande régularité l'ordre chronologique des événements, raconte l'assemblée qui se tint à compte Athènes après le retour des députés et dans laquelle ils rendirent de leur mission.

Ici, nous trouvons tout de suite un très beau passage, qui nous permet d'apprécier un des côtés de l'éloquence d'Eschine. Encore une fois, je n'admire pas le politique, l'homme d'État. Pourtant, pour ce qui est des idées générales, il les exprime avec gravité, avec noblesse, avec une élégante vigueur. Son fonds d'idées morales est pauvre sans doute, et peu original, mais il est beau. Il en revient toujours à la nécessité du bon ordre, de l'*εὖχολα* dans l'État et dans les personnes ; il insiste sans cesse sur le règne de la loi. Mais il a, sur tous ces sujets, nombre de phrases harmonieuses, et il aime à les dérouler. Cela donne à ses discours un air d'élévation très « comme il faut ».

Par là, il se rapproche quelquefois d'Isocrate. C'est ce qui a lieu dans le passage de son *Ambassade* auquel je faisais allusion tout à l'heure. Démosthène l'avait accusé d'avoir décrié devant le peuple la conduite des ancêtres, l'ardeur avec laquelle ils s'étaient conduits au temps des guerres médiques et de la guerre du Péloponèse. Voici comment Eschine lui répond :

« Quand eurent lieu les délibérations sur la paix, des orateurs ligués se levèrent, qui n'essayèrent pas une parole pour sauver la ville, mais qui appelèrent nos regards sur les Propylées de l'Acropole, nos souvenirs sur le combat naval gagné à Salamine contre les Perses, sur les tombeaux, sur les trophées de nos ancêtres. Je disais, moi, que la perpétuelle tradition de toutes ces grandes choses était un devoir, mais qu'il fallait imiter de nos pères leurs sages résolutions, et nous garantir de leurs fautes, de leur ambition inopportune.

« Les batailles livrées aux Perses sur terre et sur mer, à Platée, à Salamine, à Marathon, à Artémisium; l'intrépidité d'un Tolmidès, qui, avec mille Athéniens d'élite, parcourait impunément le Péloponèse armé contre nous, voilà, disais-je, nos modèles. Mais loin de nous l'exemple de cette expédition de Sicile tentée par nos pères pour secourir les Léontins, tandis que notre ennemi avait fait irruption dans notre contrée, et fortifié contre nous Décélie. Loin de nous ce vertige qui, dans les derniers temps, leur fit rejeter, quoique vaincus, les propositions de Lacédémone, qui leur offrait la paix et leur laissait, outre l'Attique, Lemnos, Imbros et Scyros, et leur constitution démocratique, pour continuer une guerre qu'ils ne pouvaient soutenir! Alors un Cléophon, un facteur de lyres, que plusieurs se souvenaient d'avoir vu les fers aux pieds, un intrus sur les rôles des citoyens, menaçait d'égorger le premier qui parlerait de paix. Enfin Athènes fut réduite à se trouver trop heureuse, pour terminer les hostilités, d'abandonner tout, d'abattre ses murailles, de recevoir de Lacédémone une garnison et un gouverneur, de laisser passer le pouvoir des mains du peuple dans celles de trente tyrans qui firent périr, sans procès, quinze cents citoyens (1). »

Comme vous voyez, cette page rappelle d'assez près la manière d'Isocrate. Non pas qu'Eschine ait jamais été son élève et ait appris avec lui à développer de grandes et nobles idées. Eschine, je vous l'ai dit, n'est l'élève de personne; mais il s'inspire quelquefois d'Isocrate, dont les discours, qui se trouvaient entre toutes les mains, étaient lus par tout le monde à Athènes.

Malheureusement, le véritable Eschine ne tarde pas à repaître. Ce beau morceau se termine, en effet, par un brusque retour à Démosthène et par des injures haineuses à son adresse :

« Voilà, dit Eschine, l'imprudent écueil que je signalais, en vous exhortant à imiter les hauts faits de vos aïeux. Hélas ! ce n'était pas d'une bouche étrangère que j'avais appris nos malheurs,

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 74 et sqq.

c'était de l'homme auquel je tiens de plus près. Atrométos, mon père, que tu outrages sans le connaître, sans avoir vu quel il était jadis parmi les jeunes hommes d'Athènes, toi surtout, Démosthène, qui, par ta mère, descends des Scythes vagabonds, Atrométos s'est exilé sous les Trente et a coopéré à la restauration démocratique. Cléobule, mon oncle maternel, fils de Glaucos d'Acharnes conjointement avec Démænète, a vaincu sur mer Chilon, amiral des Lacédémoniens. Les infortunes de la patrie sont donc pour moi des événements de famille, et ces compagnes de mon enfance m'ont familiarisé avec leur voix » (1).

Le thème est double ici : d'abord, nous avons les invectives coutumières d'Eschine contre Démosthène. Il conteste à son accusateur le titre de citoyen, dont les Athéniens étaient si jaloux. Il l'accuse d'avoir eu pour mère une barbare et il le traite grossièrement de *Scythe*. C'était là une injure grave; c'était de plus un mensonge. La mère de Démosthène, en effet, était la fille d'un personnage nommé Gylon, qui avait exercé un commandement à la fin de la guerre du Péloponèse et qu'une accusation de trahison avait forcé à se réfugier dans les États d'un roi du Bosphore où il s'était marié richement (2). En second lieu, Eschine cherche à se faire bien venir des juges en rappelant le dévouement de son père et de toute sa famille à la cause de la liberté. C'était devenu un procédé chez les orateurs. A chaque instant, le gouvernement des Trente était rappelé et stigmatisé. Dans une péroraison, l'évocation de leurs victimes était presque une habitude. Voyez par exemple le *contre Eratosthène* de Lysias (3). Eschine, dans le cours de sa défense, se conforme à l'usage, heureux qu'il est de pouvoir opposer un père libre et couvert de gloire à la famille barbare de son adversaire.

*
* *

Après avoir fait le tableau des assemblées qui eurent lieu devant la Boulè et le peuple, au retour de la première ambassade, Eschine aborde le récit de la seconde.

Dans les assemblées, on avait décidé que la paix serait faite; mais un traité n'était jamais conclu chez les Grecs que par un échange de serments entre les partis aux prises. Les Athéniens et leurs alliés jurèrent la paix devant les ambassadeurs de Phi-

(1) ESCHINE, *Ambass.*, § 79.

(2) DÉMOSTHÈNE, *Contre Aphobos*, II, 3; ESCHINE, *Contre Clésiph.*, § 171.

(3) LYSIAS, *Contre Eratosth.*, XII, 99.

lippe ; une ambassade athénienne dut aller recevoir les serments de Philippe et de ses alliés.

C'est ici qu'Eschine rencontre la grosse accusation de Démosthène. En effet, par maladresse ou par trahison, cette seconde ambassade avait aggravé singulièrement les conditions de la paix. Elle avait commis deux fautes graves, que Démosthène ne manqua pas de relever. On avait pris pour base de la paix, comme je vous l'ai dit dans une leçon précédente, les possessions actuelles des deux partis en présence (1). Il importait donc au plus haut point d'arrêter les conquêtes de Philippe en lui faisant prêter serment le plus rapidement possible. Or, ce prince était pour le moment en Thrace, où il achevait de réduire Kersoblepte (2), l'allié et l'ami d'Athènes, afin de se frayer peu à peu un chemin vers la Chersonèse. Par leurs lenteurs, les ambassadeurs lui permirent de réussir dans ses projets : Kersoblepte fut écrasé. Un peu plus tard, ce fut le tour de la Phocide. Philippe, depuis longtemps, préparait une expédition contre les Phocidiens. Son plan consistait justement à profiter de la présence de l'ambassade pour se rapprocher autant que possible des Thermopyles sans éveiller l'attention, et s'en emparer ensuite brusquement. Les ambassadeurs ne voyant rien ou ne voulant rien voir de tout cela, Phalécos, le chef phocidien, se décida à conclure une convention avec Philippe, évacua le pays avec tous ceux qui voulaient le suivre et livra à son vainqueur toutes les villes de la Phocide. Désormais, les Thermopyles étaient entre les mains du roi, qui pouvait, sans difficulté, arriver jusqu'à Athènes.

Démosthène ne manque pas de mettre sur le compte d'Eschine ces conséquences fâcheuses de la lenteur de l'ambassade : c'est lui, le vendu, qui a été la cause de ces lenteurs. Eschine, dans sa défense, répond à cette accusation. Je n'insiste pas pour le moment ; nous reviendrons sur ce point.

Je voudrais d'abord vous montrer, par l'exemple typique de cette ambassade, ce qu'était la diplomatie en Grèce à cette époque. Cette ambassade était composée des mêmes personnages que la première. Elle comprenait, entre autres Athéniens, Philocrate, cela va sans dire, Phrynon, le captif dont je vous ai parlé et auquel Philippe avait restitué sa rançon, Ctésiphon, qui avait

(1) C'était Philocrate qui avait présenté le projet de traité, d'où le nom de *paix de Philocrate* donné à la paix de 346.

(2) Le représentant de Kersoblepte n'avait pas prêté serment avec les autres alliés d'Athènes. Eschine (*Ambass.*, §§ 81-86, et *Ctésiph.*, §§ 73-75) reproche à Démosthène d'en être la cause.

négocié cette restitution, un certain Iatroclès, Eschine, Démosthène, etc... Un représentant des alliés, Aglaocréon de Ténédos, accompagnait les députés d'Athènes. Or, il est impossible d'imaginer une anarchie semblable à celle qui règne entre ces dix ambassadeurs. Ils ont tous le même rang, tous les mêmes fonctions, tous la même autorité. De plus, ils n'ont reçu de leurs concitoyens aucune instruction précise. Ils ont pour mandat général de recueillir les serments et de faire au mieux des intérêts d'Athènes : c'est tout. On ne saurait concevoir une plus funeste organisation et de plus mauvaises mœurs politiques. C'est ce que montre dans le détail, et sans que l'orateur s'en doute, le récit que fait Eschine de la seconde ambassade.

Dès leur arrivée en Macédoine, les députés eurent entre eux une conférence pour s'entendre sur les demandes à présenter à Philippe. Démosthène fit un discours. Eschine lui répliqua. Après bien des discussions, l'accord fut impossible. Et l'on aboutit à cette conclusion, si étrange qu'elle nous paraît invraisemblable : « Nos collègues, dit Eschine, décidèrent que chacun de nous répondrait à des interrogations personnelles ce qu'il jugerait le plus utile (1) ». Ainsi donc, les dix ambassadeurs d'Athènes en arrivaient à décider que chacun resterait libre de ses mouvements, comme si l'unité dans leurs réclamations n'eût pas été la meilleure garantie de leur succès.

Cependant Philippe était rentré à Pella. Il fit appeler l'ambassade et, dans cette nouvelle entrevue, des discours furent prononcés, comme toujours. D'ordinaire, c'était le plus âgé qui prenait le premier la parole. « Cette fois, nous dit Eschine, Démosthène déclara qu'il ne céderait à personne le droit de parler le premier, qu'il ne permettrait pas que l'un de nous (allusion à moi-même), accaparant toute l'attention du prince, ne laissât rien à dire aux autres, et il commença aussitôt son discours.

« Débutant par une invective contre ses collègues, il dit que nous ne venions pas tous pour le même objet, et que nous n'étions pas unanimes ; ensuite il détaille tout ce que, en serviteur soumis, il a fait pour le prince. Premièrement, il avait défendu Philocrate, accusé d'avoir enfreint les lois dans le décret qui permettait à Philippe d'envoyer à Athènes des négociateurs pour la paix. Secondement, il lit une décision rédigée par lui-même pour traiter avec le héraut et les députés du monarque ; puis une autre décision qui réglait les jours où la question de la paix serait débattue par le peuple, et il fait

(1) ESCHINE, *Ambass.*, § 107.

remarquer qu'il avait le premier fermé la bouche aux adversaires de la paix, non par des paroles, mais par cette fixation même. Il produit ensuite un troisième décret concernant la mise en discussion de l'alliance, et enfin celui qui accordait aux ambassadeurs macédoniens des places d'honneur aux fêtes de Bacchus. Il rappelle, de plus, ses petits soins pour eux, et les coussins placés par ses ordres, et la garde vigilante qu'il avait faite autour de leurs personnes, en dépit des jaloux qui voulaient insulter à son noble empressement, et d'autres détails ridicules à outrance, dont rougirent ses collègues : sa maison ouverte à ces mêmes députés, les attelages de mules loués par lui à leur départ, l'attention de les escorter à cheval ; preuves éclatantes d'une servilité que les autres, du moins, entouraient de ténèbres ! Il s'attache aussi à corriger ses propres paroles. « Je n'ai pas vanté ta beauté, dit-il au prince : l'être le plus beau, c'est la femme ; ni ton talent pour boire : c'est l'éloge d'une éponge ; ni ta mémoire : c'est le mérite d'un sophiste, d'un trafiquant de paroles ». Pour abrégé, les propos qu'il se permit à la face des ambassadeurs de presque toute la Grèce causèrent une explosion de rires peu commune. Il se tut enfin, et à grand-peine le silence se rétablit.

Voilà le discours qu'Eschine prête à Démosthène. On n'a pas de peine à se rendre compte que c'est là une mauvaise plaisanterie. Il est impossible que l'auteur des *Philippiques* ait pu prononcer un pareil discours. Eschine s'amuse à le caricaturer avec complaisance. Démosthène, l'homme d'État et le grand orateur, qui sait en toute circonstance ce qu'il y a à dire et à faire, est, ici, spirituellement ridiculisé par un adversaire qui déforme sciemment ses paroles.

En regard de ce discours, Eschine, comme on pouvait s'y attendre, place le sien :

« C'est après ce débordement de hideuse adulation que je dus prendre la parole. Je répondis d'abord succinctement, il le fallait, à ses insultes contre l'ambassade. « Athènes, dis-je, ne nous a pas délégués pour aller faire notre apologie en Macédoine : elle nous a éprouvés dans son sein, et jugés dignes de la représenter ». J'ajoutai un mot des serments que nous venions recevoir ; puis, je passai à l'exposé des autres articles dont il nous fallait parler : car Démosthène, ce fécond, cet habile orateur, avait oublié tous les points importants. Je parlai donc de l'expédition des Thermopyles, du trésor sacré, de Delphes, des amphictyons. Je demandai surtout à Philippe de ne pas rétablir l'ordre dans ce pays avec le glaive, mais avec une sentence librement votée. Si la chose n'était

pas possible (et elle ne l'était plus, puisque son armée était déjà réunie sur les lieux), je lui dis que, dans un parti à prendre sur les affaires religieuses de la Grèce, il fallait apporter une sage et pieuse prévoyance, et recueillir avec attention tous les renseignements sur les antiques usages. Je remontai alors à la fondation du temple et aux premières assemblées des amphictyons ; je lus les serments par lesquels les anciens Hellènes s'engageaient à ne détruire aucune ville amphictyonique, à ne point intercepter, soit en guerre, soit en paix, les eaux qui les arrosent, à marcher contre le peuple qui violerait cet engagement, à renverser ses villes, à employer leurs pieds, leurs mains, leurs voix, toute leur puissance pour punir tout profanateur du trésor d'Apollon, tout complice, tout instigateur du sacrilège. Le serment était accompagné d'une imprécation terrible. Après cette lecture, je déclarai qu'il me semblait juste de relever les cités béotiennes, puisqu'elles étaient amphictyoniques et comprises dans le serment. J'énumérerai les douze peuples qui avaient le droit de siéger dans le temple (1). Je montrai que chacun de ces peuples avait un droit égal de suffrage, le plus faible comme le plus puissant ; qu'au député de Dorium ou de Cytinium était attaché autant de pouvoir qu'à celui de Lacédémone ; au représentant d'Erétrie ou de Priène, parmi les Ioniens, autant qu'à celui d'Athènes ; ainsi des autres, chaque peuple ayant deux voix. Je déclarai que l'expédition actuelle reposait sur une base juste et sainte ; mais que, les amphictyons étant assemblés dans le temple avec leur inviolabilité et leur droit de voter, il fallait poursuivre juridiquement les auteurs du pillage du temple, et non leur patrie ; punir les sacrilèges et leurs instigateurs, mais épargner les villes qui livreraient les coupables à la justice. « O roi, si, par une invasion armée, tu appuies les iniquités des Thébains, tu ne feras que des ingrats parmi ceux que tu vas soutenir : car ils ne recevront jamais de toi autant de bien qu'Athènes leur en a fait, et qu'ils ont oublié. Quant à ceux que tu auras injustement abandonnés, loin de les gagner, tu envenimeras leur haine. »

Evidemment, Eschine est très content de ce discours. Il le rapporte en grand détail et a bien soin de n'en laisser perdre aucune idée. Pourtant, cette fois encore, je suis frappé de son absence de sens politique. Quelle est l'idée générale de son discours ? La suivante : « Une fois la paix faite, Philippe, tu vas

(1) Les Thessaliens, les Béotiens (et non les Thébains seuls), les Doriens, les Ioniens, les Perrhèbes, les habitants de la Magnésie et de la Locride, les Oétéens, les Phtiotes, les Maléens et les Phocidiens.

entrer dans la famille grecque : il ne te faudra pas maltraiter tes nouveaux amis ». Mais n'est-ce pas là introduire le roi de Macédoine lui-même dans le monde hellénique ? N'est-ce pas lui en ouvrir la porte et, en quelque sorte, l'y appeler ? Il y a là une énorme faute politique, qui saute aux yeux. C'était l'habitude d'Eschine d'en faire, et ce fut lui qui déchafna la dernière guerre sacrée d'où devait sortir la défaite de Chéronée. Quelles illusions n'a-t-il pas sur Philippe ! Souvenez-vous du portrait qu'en donnait Démosthène : le roi revit tout entier dans ses discours, avec son ambition persévérante (1), ses ruses (2), son activité que rien ne décourageait (3). Or, quelle idée se fait Eschine du génie de ce personnage ? Il s'imagine que c'est une belle âme. Philippe, qui est un lettré, qui parle bien, qui goûte les arts, ne peut pas user de violence, ne peut pas avoir d'ambition démesurée. C'est se méprendre sur son compte que de voir en lui un homme dangereux.

Eschine, ici, nous fait songer un peu à Isocrate, qui, quelques années avant la paix de 346, suppliait Philippe de réunir sous son commandement toutes les forces grecques et de les conduire à la conquête de l'Asie. La guerre avec Athènes durait toujours. Isocrate, pour la faire cesser, se mit à composer un discours de conciliation ; mais la paix fut conclue avant qu'il eût fini de limer ses périodes (4). Il écrivit alors son *Philippe*, où, pour prévenir de nouvelles guerres, il entreprenait de démontrer que le roi de Macédoine était le chef attendu qui devait faire l'unité pacifique de la Grèce et assurer son triomphe sur la barbarie.

Mais la pureté du patriotisme d'Isocrate était incontestable, aussi incontestable que son défaut de clairvoyance. Il ne songeait qu'à mettre fin aux maux de la Grèce, et il était si fier de son dessein qu'il était tout près de le croire inspiré par la Divinité (5). Il ne s'avisait pas un seul instant que Philippe, si éclairé, si habile dans la philosophie (6), pouvait avoir une âme moins pure que la sienne, et il s'imaginait que l'indépendance d'Athènes n'avait rien à craindre de la part d'un tel homme. Son optimisme et sa candeur étaient incurables.

Il n'en va pas tout à fait de même d'Eschine, il est vrai. Son illusion est peut-être moins naïve. Je ne crois pas cependant

(1) DÉMOSTH., *Phil.*, I, 5-6, 9; *Olynth.*, II, 15.

(2) DÉMOSTH., *Olynth.*, II, 6.

(3) DÉMOSTH., *Olynth.*, I, 14; *Couronne*, 67.

(4) ISOCRATE, *Philippe*, 67.

(5) ISOCRATE, *Philippe*, 149.

(6) ISOCRATE, *Philippe*, 29.

qu'elle soit absolument insincère. La perpétuité de sa confiance en Philippe, malgré les expériences et les déceptions, s'explique suffisamment par son peu d'intelligence politique. Et, sans aller plus loin en chercher des exemples, ne voyez-vous pas, dans le discours que je lisais tout à l'heure, qu'il se fait une gloire de ses illusions ?

*
* *

Après le récit de l'ambassade vient le récit des événements de Phocide. Démosthène reprochait à Eschine d'être la cause de la ruine des Phocidiens. L'accusé s'explique. Ce n'est pas aux membres de l'ambassade qu'il faut attribuer leur ruine ; c'est à des causes beaucoup plus générales : la Fortune — de qui tout dépend, — l'épuisement causé par une longue guerre, l'esprit d'indiscipline et de révolte (1).

« Sur la question des Phocidiens, l'accusateur n'a fait que bâtir un édifice de mensonges. Ce qui a réellement perdu ce peuple, c'est d'abord la Fortune, cette universelle souveraine ; ensuite une guerre bien longue, une guerre de dix ans ! La même cause a élevé et détruit la puissance des tyrans de la Phocide. Pour l'établir, ils avaient osé toucher au trésor sacré ; ils avaient changé, par l'épée de l'étranger, la forme du gouvernement. Eh ! bien, ils l'ont vue tomber, dès que la solde de cette milice eut épuisé leurs ressources. Un troisième principe de ruine fut la division que la disette amène toujours dans une armée ; un quatrième enfin, l'aveuglement de Phalæcos lui-même sur l'avenir. »

Tout le monde d'ailleurs, continue Eschine, et les Thébains eux-mêmes, croyaient à un changement dans la politique de Philippe (2). Enfin, s'il était l'auteur de la ruine des Phocidiens, on ne les verrait pas aujourd'hui intercéder en sa faveur :

« Si une seule des imputations était vraie, je serais accusé par les Phocidiens et par les exilés de Béotie, dont j'aurais chassé les uns et empêché les autres de revenir. Loin de là, considérant mon zèle, sans faire attention à leurs infortunes, les Béotiens bannis se sont assemblés pour me choisir des défenseurs ; il m'est venu aussi des intercesseurs de la part des Phocidiens que j'ai arrachés à la mort dans mon ambassade près des amphictyons. Les Oétéens voulaient qu'on jetât tous leurs jeunes hommes dans

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 130-135.

(2) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 137-141.

un précipice ; moi, je présentai ces malheureux à l'assemblée, pour qu'elle entendit leur défense. Quoi ! Phalæcos, un tyran, étaitamnistié, il se retirait, et des innocents attendaient la mort ! Je parlai, je les sauvai. Pour certifier ce fait, appelle-moi le Phocidien Mnason, les députés ses collègues, et mes défenseurs élus parmi les exilés de Béotie. Montez ici, Liparos et Pythion, et sauvez ma vie, comme j'ai sauvé la vôtre (1). »

A cet appel, quelques témoins comparaissaient. Leurs sollicitations pouvaient toucher les juges, et Eschine devait être satisfait d'avoir éludé par cet expédient l'accusation embarrassante de Démosthène.

G. C.

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 142-143.

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies.

(1555-1713)

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

IX. — Jean de Witt et les Provinces-Unies de 1668 à 1672.

En 1668, les Provinces-Unies se trouvaient dans un état de prospérité extraordinaire : elles étaient, par la Triple Alliance, l'arbitre de la politique européenne (1). A l'intérieur, c'était la paix, par-dessus l'équilibre des partis républicain et orangiste ; le pouvoir de Jean de Witt n'avait jamais semblé aussi fort. Une grande école artistique jetait en ce moment son éclat sur la Hollande (Ruysdaël, Téniers, Gérard Dow, etc.).

Cependant, à travers cette prospérité, quelques signes de décadence apparaissent. Rembrandt meurt en 1669, Van Ostade et Potter ont déjà disparu. L'équilibre des partis repose sur un compromis : le prince d'Orange a 18 ans, il peut être chef de parti ; la constitution républicaine ne repose pas, d'ailleurs, sur des fondements très solides. Elle va s'effondrer dans la révolution provoquée par la guerre extérieure.

Dans cette période, comme dans les précédentes, les événements de la politique intérieure sont liés très étroitement aux vicissitudes de la politique extérieure : ils n'en sont, le plus souvent, que la conséquence.

Dans une première phase (les *revers*), à la coalition formée contre la Hollande par Louis XIV correspondent très nettement les progrès de la maison d'Orange.

(1) Après la paix d'Aix-la-Chapelle avait été frappée une médaille représentant la République sur un trophée ; à ses pieds, une corne d'abondance remplie de pièces d'or ; au loin, des canons et des vaisseaux ; dans une inscription emphatique, les Hollandais étaient qualifiés de *conciliateurs des rois et conservateurs du repos européen*.

Dans la deuxième partie de cette leçon (la chute de Jean de Witt), nous verrons à l'invasion étrangère succéder immédiatement la révolution intérieure.

I

LES RÉVERS

1. *La coalition.* — A défaut de la fameuse médaille sur laquelle l'ambassadeur Van Beuningen se serait fait représenter en Josué arrêtant le soleil, avec la légende : *In conspectu meo stetit sol* (1), Louis XIV avait cruellement ressenti l'injure à lui faite par ces républicains, par ces bourgeois, qui devaient leur indépendance à l'assistance de son père et de son aïeul, et qui lui en montraient si peu de gratitude. Toutes les autres préoccupations s'effaçaient alors, pour lui, devant celle de « venger sa gloire ».

Mais, si la guerre de Hollande fut, avant tout, pour Louis XIV une guerre de passion, il faut reconnaître que l'intérêt de la France se trouvait d'accord avec l'orgueil royal.

La Hollande était alors la seule rivale qui pût nous disputer l'hégémonie ; c'était contre les Hollandais qu'il s'agissait de développer notre industrie et notre commerce, contre eux qu'il fallait créer une flotte, malgré eux qu'il fallait conquérir nos frontières naturelles.

Le tarif de 1664, qui avait surtaxé certaines marchandises (notamment les tissus), était en partie dirigé contre les Hollandais. En 1667, Colbert avait remplacé le tarif de 1664 par un nouveau tarif qui aggravait singulièrement les droits d'entrée sur les produits manufacturés (draps fins, dentelles, toiles, etc.). Ces rigueurs exaspérèrent les Hollandais, qui, usant de représailles, élevèrent les droits d'entrée sur nos vins et nos eaux-de-vie.

Colbert, irrité, était d'accord avec Louis XIV et Louvois pour vouloir la guerre.

Rien de plus admirable que la campagne diplomatique qui fut alors menée pour préparer la ruine de la Hollande. Voltaire a dit fort bien : « Tout ce que les efforts de l'ambition et de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'a fait. »

L'Angleterre fut facilement ramenée, grâce à Colbert de Croissy, frère du grand Colbert, ambassadeur à Londres, et aux incessants besoins d'argent de Charles II. Madame, la fameuse Hen-

(1) L'existence de cette médaille n'a jamais été bien prouvée.

riette d'Angleterre, sœur de Charles II et belle-sœur de Louis XIV, fut la négociatrice du traité secret de Douvres (1^{er} juin 1670), qui mettait entièrement le roi d'Angleterre, sinon la nation anglaise, à la suite de la politique française. Charles II recevait des subsides, promettait l'assistance de ses armées et de ses flottes contre la Hollande, devait avoir pour sa part les îles de la Zélande, et promettait même de se faire catholique. Le 1^{er} septembre 1670, Temple, l'ambassadeur anglais à La Haye, fut rappelé à Londres. La mort mystérieuse d'Henriette d'Angleterre, au retour du célèbre voyage de Douvres (29-30 juin 1672), ne changea rien à l'alliance des deux monarques. Leur traité fut renouvelé à Douvres, le 31 décembre 1672.

L'évêque de Munster, de longue date ennemi de la Hollande ; l'archevêque de Cologne, en même temps évêque de Liège, dont le territoire devait être utilisé par l'armée d'invasion ; l'électeur de Bavière, qui promit une de ses filles au dauphin et sa voix à Louis XIV en cas de l'élection à l'Empire ; l'électeur palatin, qui maria sa fille au duc d'Orléans, veuf d'Henriette d'Angleterre (1670), furent gagnés sans peine.

Le duc de Lorraine, qui fut jugé trop peu sûr, fut chassé de son duché par Créqui (1670). Grémonville obtint de l'empereur une promesse de neutralité (1^{er} nov. 1671). Quant à la Suède, elle fut regagnée par des subsides. « En Suède, remarque de Groot, les choses sont dans une telle situation qu'il leur faut de l'argent et qu'il leur vienne du dehors. De sorte que celui qui le leur fournira l'emportera sur celui qui ne pourra le faire. » La Suède promit de combattre les princes de l'Empire qui assisteraient les Hollandais (avril 1672). Elle devait tenir parole.

De Lionne était mort au milieu de ces négociations célèbres. Elles furent habilement continuées par son successeur Arnould de Pomponne, rappelé de l'ambassade de Stockholm pour diriger les affaires étrangères (1671-1679).

De son côté, le grand pensionnaire Jean de Witt ne restait pas inactif. Il n'est pas vrai, comme on l'en a accusé, qu'il ait laissé dépérir l'armée hollandaise. Il ménageait à son pays l'alliance de l'électeur de Brandebourg. Il ne négligeait rien pour les intérêts de la défense nationale. Mais les Etats, moins clairvoyants, et le parti orangiste, redevenu redoutable, entravaient sans cesse les mesures qu'il voulait prendre.

2. *Progrès du parti orangiste.* — Tandis que Jean de Witt était isolé à l'extérieur par une coalition redoutable, au dedans le prince d'Orange devenait de plus en plus menaçant. « Son port, ses traits et son regard faisaient connaître que, par son grand-

père et sa grand'mère du côté maternel (Charles I^{er} et Henriette de France), il était *du sang des premiers rois du monde*. » Son ambition grandissait avec l'âge et son parti se fortifiait. Ses progrès sont marqués, à ce moment, par trois étapes, qui furent vite franchies.

1) En 1668, il fut nommé *premier noble* en Zélande. A cette occasion, il prononça un discours qui n'est pas autre chose qu'un manifeste et un véritable programme : « En me conférant, en ce jour, la dignité de premier noble, vous n'avez pas renfermé dans les bornes de votre province les preuves de votre affection pour ma personne ; car vous avez cru ce moyen propre à réveiller dans toutes les autres provinces les sentiments qui vous animent. »

2) Si le projet d'harmonie avait été accepté par presque toutes les provinces, c'était implicitement à condition que le prince d'Orange serait élu au Conseil d'Etat. Or, dans les États de Hollande, une vive discussion s'éleva : y entrerait-il avec voix consultative ou délibérative ? De Witt fit accepter une motion de transaction, portant que le prince d'Orange aurait voix délibérative ; mais il lui serait interdit de siéger quand ses propres intérêts seraient en jeu. C'est dans ces conditions que le prince d'Orange entra au Conseil d'Etat (31 mai 1670).

Une fois là, il demanda à siéger aux États généraux. Ce fut l'occasion de nouvelles discussions. De Witt dut se remettre en campagne. Une nouvelle résolution fut prise, par laquelle le prince d'Orange ne pourrait assister aux États généraux qu'en qualité de conseiller d'Etat.

3) En 1671, les États de Gueldre le désignèrent comme *capitaine et amiral général*. De Witt dut encore user de diplomatie. Il fit accepter par les États de Hollande une résolution par laquelle le capitaine général des Provinces-Unies devait jurer le maintien de l'édit perpétuel.

Cela fait, certains ne voulaient nommer le prince d'Orange que pour une campagne. De Witt fit accepter une motion transactionnelle : sa charge ne sera conférée au prince d'Orange qu'à titre provisoire, quitte à la lui conférer à vie, quand il aura 22 ans. Guillaume fut élu capitaine et amiral général le 24 février 1672.

II

LA CHUTE DE JEAN DE WITT

1. *L'invasion*. — A ce moment, les événements de la politique extérieure devenaient de plus en plus menaçants. Ils allaient

porter le dernier coup à la popularité de Jean de Witt, en mettant hors de pair le nouveau capitaine et amiral général.

Le 23 mars 1672, Charles II, avec ce superbe mépris du droit des gens si fréquent dans l'histoire d'Angleterre, fit commencer la guerre avant de l'avoir déclarée : il fit attaquer à l'improviste une flotte hollandaise dans la Manche. Le 27 mars, il envoya sa déclaration de guerre. Celle de Louis XIV fut datée du 6 avril.

120.000 hommes admirablement pourvus de tout par Louvois, commandés par Turenne, par Condé et par Louis XIV en personne, étaient prêts à fondre sur la Hollande. Ils passèrent par l'électorat de Liège, enlevèrent rapidement Wesel, Orsoy, Burick, Rheinberg, à droite du Rhin, et arrivèrent en face de l'île du Bettaw, que forme le Rhin entre ses deux branches : le Wahal au Sud et le Lech au Nord.

Le passage du fleuve à Tollhuis fut à peine défendu (12 juin 1672). Il constitua, selon le mot très juste de Napoléon, une opération militaire de quatrième ordre ; il n'en devait pas moins être célébré par les poètes officiels comme un des exploits les plus incomparables du règne de Louis. Il eut, du reste, un grand effet moral. Guillaume d'Orange, qui s'était porté sur l'Yssel à la tête de la petite armée hollandaise, recula précipitamment jusqu'au delà d'Utrecht.

Les Français pénétrèrent impétueusement dans les provinces de Gueldre, d'Utrecht et d'Over-Yssel, faisant capituler à leur approche les villes terrorisées. Le 25 juin, ils entrèrent à Utrecht. Une avant-garde de quatre cavaliers s'avança jusqu'à Muiden, où était la clef des écluses ; ils en furent maîtres un moment. Mais les habitants se rassurèrent en voyant leur petit nombre, les chassèrent et s'empressèrent d'ouvrir les écluses. Dès le 15 juin, on avait fait de même sur plusieurs autres points, et une grande partie de la Hollande était sous les eaux.

La panique n'en était pas moins extrême à Amsterdam. Les marchands juifs de cette ville firent offrir deux millions à Condé pour se racheter du pillage. On songea à entasser sur des vaisseaux tout ce qu'on possédait et à aller fonder dans les Indes néerlandaises une Hollande nouvelle.

On ne s'abandonnait pas cependant. Jean de Witt faisait travailler jour et nuit à fortifier Amsterdam, décrétait des levées d'hommes, envoyait des renforts au prince d'Orange. Ruyter tenait tête aux flottes française et anglaise à la bataille navale de Solbay ou Shouthwold-Bay (7 juin).

Les États décidèrent (26-27 juin), après une violente discussion, de demander la paix à Louis XIV. Ils offrirent la cession des

villes du Rhin, de Maëstricht, du Brabant et de la Flandre hollandaise, et dix millions de livres. Louis XIV, enorgueilli de ses trop faciles victoires et croyant à tort que les Hollandais étaient désormais à sa merci, commit la faute énorme de refuser ces conditions. Il exigea de plus Nimègue, une partie de la Gueldre, 20 millions de livres, le libre exercice du catholicisme dans les Provinces-Unies, avec un traitement pour les prêtres aux frais de l'État, et l'envoi chaque année en France d'une ambassade pour reconnaître « qu'ils tiennent de Sa Majesté la conservation de cette même liberté que les rois ses prédécesseurs ont aidé à leur acquérir ».

« Plutôt mourir que de subir un pareil accord ! » s'écria le chef de la députation, de Groot; et la guerre continua.

2. *La révolution.* — Les Hollandais oublièrent les glorieux services des frères de Witt et ne se souvinrent que de cette tentative malheureuse de négociations. Accusé faussement d'être le parti de la paix quand même, accusé de trahir l'honneur national, le parti républicain succomba sous le poids de ces revers immédiats.

Au milieu de ses patriotiques efforts, le grand pensionnaire, toujours en butte à la haine des Orangistes, fut l'objet d'une tentative d'assassinat de la part de ces derniers (21 juin), ainsi que son frère, Corneille de Witt. Des quatre meurtriers, un seul fut arrêté et immédiatement exécuté. Les trois autres se réfugièrent dans le camp du prince d'Orange, qui refusa de les livrer.

Avec un entraînement irrésistible, toutes les villes encore indemnes de l'occupation ennemie proclamèrent Guillaume d'Orange *stathouder*. Le 8 juillet, les États de Hollande votèrent l'abolition de l'édit perpétuel et lui décernèrent le stathoudérat.

Par ses exigences impitoyables, Louis XIV venait de travailler lui-même à l'élévation du plus obstiné, du plus vindicatif, du plus redoutable de ses ennemis. Et commela marche des Français subissait alors forcément un temps d'arrêt, par suite de l'inondation; comme Louis XIV, ne pouvant plus rien faire, était obligé de revenir en France (16 juillet) célébrer pompeusement une victoire qui en réalité lui échappait, Guillaume d'Orange recueillit la gloire d'avoir sauvé la République, alors que les États, sous l'impulsion et la direction de leur grand pensionnaire, étaient les véritables auteurs des mesures prises et du salut de la patrie.

Les Orangistes, se sentant tout-puissants, persécutèrent leurs adversaires. De Groot dut s'expatrier. Jean de Witt fut accusé de détournement de fonds et d'adultère. Corneille de Witt fut arrêté le 24 juillet sur la dénonciation d'un barbier, Tichelaer, qui avait

été condamné pour viol, faux serment et injures à ses juges : il prétendit que Corneille lui avait offert 13.000 florins pour assassiner Guillaume d'Orange.

Jean de Witt donna sa démission de pensionnaire (4 août 1672) et prononça un discours très beau :

« Vos nobles et grandes puissances savent très bien avec quel zèle, avec quel travail et avec quelle étude je me suis appliqué, depuis plusieurs années, à détourner les occasions de mécontentement et de rupture que nous avons maintenant avec la puissante ennemie de cet État... Quelque injustes que soient ces soupçons, je ne laisse pas de m'en trouver accablé dans mon particulier, quoiqu'il semble que j'en dusse être exempt, puisque, n'étant que simple serviteur de l'État, je n'ai pu que suivre exactement les ordres de mes maîtres... » — Fagel fut élu grand pensionnaire, le 20 août.

La veille, Corneille de Witt avait été traduit devant la Haute-Cour de Hollande. Il fut mis à la torture ; mais on n'obtint de lui que cette fière réponse : « Vous aurez beau déchirer mon corps en lambeaux : là où il n'y a rien, vous ne pourrez rien m'arracher ». Il fut condamné au bannissement.

Ce n'était pas assez pour satisfaire la haine des Orangistes. Jean de Witt fut attiré dans la prison de son frère, sous prétexte que celui-ci le demandait. Une bande d'assassins assiégea alors l'édifice, que Guillaume d'Orange avait eu soin de laisser sans soldats. Tichelaer est à la tête de l'émeute : « Ce chien, crie-t-il au peuple, en parlant de Jean de Witt, va bientôt sortir avec son frère. Retenez-le. Il en est temps. Vengez-vous des coquins. » Les assassins pénétrèrent dans la prison : « Traîtres, il faut mourir. Priez Dieu et préparez-vous ». Corneille et Jean de Witt furent massacrés. On lacéra leurs cadavres : « J'achetai, dit un témoin oculaire, pour deux sous et un pot de bière un doigt de la main de Jean de Witt ». Le soir, les deux corps furent enlevés par ordre des États et déposés dans le caveau de la famille de Witt.

Guillaume s'opposa à toute enquête, à toute punition des coupables, et dissimula à peine sa joie. « Je ne l'ai jamais vu si touché, écrit un de ses partisans, que lorsqu'il apprit la tragique fin qui, avec la permission de Dieu, était arrivée à ces deux frères qui lui avaient toujours été opposés. »

Ainsi finit Jean de Witt. Pendant toute cette série de négociations à l'extérieur et de transactions à l'intérieur, il n'avait pu réussir à établir, d'une façon ferme, son autorité sur les Provinces-Unies. Il avait été surtout victime des complications de la

politique extérieure. C'est grâce à elles aussi que Guillaume d'Orange est devenu maître des destinées de la Hollande. Bientôt Guillaume III, devenu roi d'Angleterre, entraînera les Provinces-Unies à la remorque de la nouvelle patrie.

L. V.

La semaine de Corneille

(3 JUIN-10 JUIN 1906)

C'est pourtant vrai, que tout arrive : le grand Corneille vient d'être magnifiquement fêté à Paris. On a fait les choses largement, sans doute pour le consoler d'avoir si longtemps attendu. A l'occasion du trois-centième anniversaire de sa naissance, il a été glorifié, exalté, en prose, en vers, en musique; on a représenté ses chefs-d'œuvre sur des scènes subventionnées et même sur des scènes — il y en a encore — qui ne demandent point à l'Etat de subvention; enfin la baguette magique du tri-centenaire a réveillé d'un sommeil presque aussi long déjà que celui de la belle princesse des *Contes* de Perrault quelques belles œuvres du poète, qui, comme elle, dormaient sans vieillir dans les bibliothèques. Qui l'eût cru? Qui l'eût dit? Le vieux Corneille vient d'être à la mode; il vient d'y avoir à Paris la *semaine de Corneille*, tout comme à Dauville il y'a la grande semaine, celle des courses. Et je n'affirmerai pas que ce fut aussi élégant; mais ce fut brillant tout de même, bien que d'une autre manière.

Tout d'abord, sur la montagne latine, qui est la butte sacrée de la rive gauche, on a érigé une statue du grand poète, due au ciseau d'Allouard. Pourquoi y fait-elle pendant à celle de Jean-Jacques Rousseau, et quel rapport y a-t-il entre l'auteur de *Polyeucte* et celui de *la Nouvelle Héloïse*? Je laisse l'espoir de le découvrir à des esprits plus pénétrants que le mien. Ce n'est pas non plus, j'imagine, parce que Corneille a fait son droit, et pour montrer aux étudiants où peut mener la jurisprudence, qu'on a voulu dresser la statue en face de l'École de Droit.

Mais, enfin, Pierre Corneille n'avait pas encore de statue à Paris; cette statue est près du Panthéon, où la patrie reconnaissante ne donnera point asile à beaucoup de plus grands hommes; et devant cette statue, au nom de l'Académie française, M. Faguet a prononcé un magistral discours, aussi heureusement inspiré que le discours délicieux prononcé à Port-Royal, il y a sept ans, par M. Jules Lemaitre pour le deuxième centenaire de la mort de Racine. On peut donc dire que les fêtes de Corneille ont bien commencé.

Elles se sont dignement continuées dans la « maison de Molière », où le grand Corneille jouit de quelque considération en qualité de plus ancien locataire, et sur la scène de l'Opéra, où l'on s'est à propos souvenu que l'auteur d'*Andromède* et de la

Toison d'or a contribué pour sa bonne part à préparer l'établissement de l'Académie de musique.

Poète, prends ton luth !

s'était écriée la Muse ; et à cet appel a répondu, tant à la Comédie-Française qu'à l'Opéra, une pléiade de poètes.

En strophes, comme il convenait, de haute, fière et grave allure, a été chanté le fondateur de la tragédie française, celui auquel la vénération des Romains eût donné le nom sacré de « Père », d'abord par l'illustre chef du chœur, M. Sully-Prudhomme, puis par l'un des meilleurs parmi nos jeunes poètes, M. Gustave Zidler. D'autres, en d'ingénieuses comédies, ont mis Corneille lui-même sur le théâtre, M. Francklin dans *les Victoires*, M. Emile Moreau dans *Corneille et Richelieu*, M. Marsolleau dans le *Dernier Madrigal*, M. Le Lasseur enfin dans de dramatiques *Larmes de Corneille* ; et dans ces petites pièces, faites ou reprises pour la circonstance, Pierre Corneille nous est apparu, ici jeune et ardent, au lendemain du *Cid*, disant sur un ton lyrique, par la voix chaude de M. Fenoux, son amour pour la France de saint Louis, la terre de Jeanne d'Arc, et là, sous les traits placides de M. Silvain, enseignant au terrible cardinal, avec une bonhomie matoise de Normand, cette clémence qu'il s'appropriait à célébrer dans *Cinna* ; ici, essuyant, avec une dignité triste, qu'a très bien rendue M. Fenoux, les railleries assez peu délicates d'Armande Béjart, pour laquelle il vient, malgré ses cheveux blancs, de rimer l'exquis madrigal que nous retrouverons dans *Psyché*, et là, enfin, tragique et farouche, appliquant à son propre fils, par la voix tonitruante de M. Paul Mounet, le patriotique et impitoyable « Qu'il mourût ! » du vieil Horace.

A l'Opéra, le poète qui a rimé une cantate à la gloire de Corneille, s'est, lui, presque aussitôt discrètement effacé derrière Corneille lui-même ; ce sont donc des vers du grand poète — et quels vers ! la seconde scène de Rodrigue et de Chimène, le pardon héroïque d'Auguste, les admirables stances de Polyucte, les imprécations furieuses de Camille ! — que M. Saint-Saëns a savamment commentés et fait valoir par les trompettes, l'orgue et les violons ; en sorte que, malgré la laideur vulgaire d'un cadre vraiment peu digne de ce jour et de cette circonstance, on put, le mercredi 6 juin, goûter le plaisir peut-être le plus rare et le plus délicat de toute cette semaine consacrée à Corneille, celui d'admirer par quelle merveille de l'art aux vers sublimes du plus grand poète du xvii^e siècle a su ajouter de nouvelles beautés le plus grand musicien de notre siècle.

Entraînés par l'ardente et infatigable M^{me} Segond-Weber, qui, en huit jours, incarna, avec le même talent et le même succès, six des plus belles héroïnes de Corneille : Chimène, Camille, Pauline, Cornélie, Rodogune et Laodice, nos tragédiens nationaux ont fait les plus louables efforts pour bien mériter de notre poète national. Ils ne se sont pas contentés de reprendre les quatre grands chefs-d'œuvre de Corneille, qui sont inscrits à leur répertoire : *le Cid*, toujours si adorablement jeune, *Horace*, où le poète a mis toute son âme héroïque, *Cinna*, beau temple de marbre, aux lignes pures et sévères, mais dont malheureusement le temps commence à disjoindre les assises, et *Polyeucte*, pour lequel, au contraire, l'admiration des hommes grandit avec les siècles ; il ne leur a pas suffi d'y joindre cette étonnante *Rodogune*, que M^{me} Segond-Weber leur avait apportée de l'Odéon et dont Shakespeare eût envié à Corneille le si dramatique dernier acte : ils ont encore voulu ressusciter, après un demi-siècle, et cette épique *Mort de Pompée*, que l'admiration du pieux Racine mettait au-dessus de *Polyeucte* lui-même, et cet original *Nicomède*, à cause duquel Victor Hugo saluait dans Corneille un précurseur du drame romantique.

De leur côté, les comédiens se sont rappelé que Corneille avait collaboré avec Molière, et ils ont tenu à honneur d'être de la fête. Jouer *Le Menteur* ne leur a point semblé assez, puisque, comme *Les Plaideurs*, cette étincelante fantaisie n'a jamais cessé d'être jouée par eux et figure sur leur affiche aussi souvent, au moins, qu'*Amphitryon* et *L'École des Femmes*. Remontant plus haut que *le Cid* dans les œuvres de la jeunesse de Corneille, M. Coquelin cadet a désiré nous rendre de curieux fragments de *l'Illusion comique* et faire résonner le plancher de la scène sous les bottes bouffonnement terribles du capitaine Matamore ; et, allant au contraire chercher dans une des dernières pièces du bonhomme Corneille une perle d'une eau véritablement merveilleuse, M^{mes} Piérat et Maille ont charmé toute une salle ravie par le délicieux duo de l'Amour et de Psyché.

Aussi quand, le dimanche 10 juin, après la représentation de *Nicomède*, le rideau s'est relevé sur le buste du grand Corneille, et que M. Silvain, entouré des autres artistes, a relu ce *Salut à Corneille*, composé par l'administrateur de la Comédie-Française, M. Jules Claretie, qu'il avait déjà lu sur la place du Panthéon, devant la statue du poète, la semaine de Corneille s'est terminée en apothéose, laissant le public étonné, ébloui, enthousiasmé par la prodigieuse variété de cet œuvre si riche, unique dans notre littérature.

Mais, aujourd'hui que tout est fini, que « les chandelles sont éteintes », et que, las d'avoir été tant applaudis, nos laborieux tragédiens prennent un repos bien gagné sur les lauriers qu'ils ont partagés avec Corneille, je voudrais examiner plus froidement et de plus près les choses ; je voudrais, d'une part, regarder si les interprètes du poète ne l'ont pas plus d'une fois involontairement trahi par la manière dont ils ont mis en scène ses œuvres ; et, d'autre part, je me demande si la triomphale semaine de Corneille inaugure vraiment une renaissance de notre vieux théâtre classique, ou si, au contraire, il ne faut voir dans la chaleureuse ovation du public que la manifestation courtoise d'une estime d'autant plus ardente à se montrer qu'elle comptait bien ne plus s'en voir souvent offrir l'occasion.

Comment donc Corneille vient-il d'être représenté à la Comédie-Française ? Je laisse, bien entendu, de côté les comédies ; car, lorsqu'on parle du grand Corneille, c'est évidemment à ses tragédies seules que l'on songe. Je ne parlerai pas, non plus, des quatre chefs-d'œuvre demeurés classiques, pour l'interprétation desquels il existe une tradition ininterrompue, qui s'est assez bien maintenue, dans les principales lignes tout au moins. Je négligerai même la tragédie préférée de Corneille, cette *Rodogune* où M^{me} Segond-Weber, admirablement costumée, est belle comme un tableau de Benjamin Constant ; née de l'imagination créatrice de Corneille, lequel avoue avoir feint « un sujet entier sous des noms véritables », cette tragédie présente par là même moins de difficultés d'interprétation que d'autres, n'obligeant pas les artistes à faire une sorte de compromis, parfois assez difficile à établir, entre la vérité historique et la vérité poétique. Je veux m'arrêter aux deux belles œuvres que vient de rendre à notre admiration la Comédie-Française, *Nicomède* et *la Mort de Pompée*.

Pour ces deux tragédies il n'y avait plus de tradition orale, et aucun des artistes qui les interprètent aujourd'hui n'avait eu l'occasion de les voir représenter. Sans souvenirs, sans guide et livrés à eux-mêmes, ont-ils tous, avec le goût de notre époque, bien saisi l'esprit et bien rendu la couleur de ces restitutions historiques ? Ont-ils déclamé dans le ton et joué dans le mouvement qui convenaient ? Ont-ils bien eu, en un mot, le sens de ces vieilles œuvres ? Quelques-uns seulement, me semble-t-il.

A mesure que se démocratise notre société, notre littérature, par un naturel effet, devient de plus en plus réaliste : c'est au nom de la précision, de l'exactitude, de la vérité, que se sont

faites depuis près d'un siècle en France toutes les révolutions littéraires dans la poésie, dans le roman, dans le théâtre français. Suivant ce mouvement, les interprètes de nos auteurs dramatiques s'efforcent, chaque jour davantage, de modeler leur jeu sur la réalité de la vie, et, autant que le permettent les conventions nécessitées par les conditions matérielles de la scène, de jouer vrai. Nos tragédiens ont voulu faire de même ; il leur a paru que le meilleur moyen de rajeunir la vieille tragédie et de la remettre à la mode était d'y chercher la simplicité et la sincérité du sentiment sous la pompe artificielle d'un langage suranné, et de les en dégager, de les faire saisir plus facilement par la familiarité de la diction et par le naturel du geste. Et certes, quand il s'agit d'une œuvre de demi-teinte, comme *Bérénice*, ou d'un rôle d'une couleur sobre et discrète, comme celui d'Andromaque, l'art savant de M^{me} Bartet est arrivé ainsi à donner une étonnante impression de vérité, à moderniser et actualiser, pour ainsi dire, de la façon la plus curieuse, sans les défigurer, des chefs-d'œuvre du xvii^e siècle.

Mais prenons-y bien garde : c'est le style achevé, parfait, merveilleux de Racine, qui seul rend possible et sans danger une pareille transposition de ton ; le sentiment est de tous les temps, et, dans cette poésie sans égale de Racine, toujours naturelle en sa suprême élégance, tout est sentiment ; jamais la pensée ne s'y montre que réfléchie par le miroir déformant de la passion ; les rejets, les césures, les coupes anormales du vers, comme parfois les irrégularités voulues de la syntaxe, ont pour unique but de mieux marquer les mouvements plus ou moins précipités du cœur ; les images mêmes, très rares, ne sont là que pour éclairer un caractère ou trahir une émotion violente. C'est donc collaborer avec Racine, qui a peint les hommes tels qu'ils sont, et qui jamais n'a prétendu se substituer à ses personnages, que de mettre en pleine valeur par la sincérité minutieuse du jeu ce qu'il y a d'éternellement vrai dans ces peintures réalistes de la passion, au risque de sacrifier parfois un peu au naturel de la diction la divine mélodie de ses périodes musicales.

Mais il en est tout autrement de Corneille, qui est, avant tout, l'homme de son époque. Lorsque parut *le Cid*, tout en France était tourné à la grandeur. A Henri le Grand avait succédé le grand Cardinal ; le grand Descartes achevait son *Discours de la Méthode*, et déjà s'ombrageait de son premier duvet la lèvre du jeune prince qui allait être le grand Condé ; Cyrano venait de prendre dix-sept ans et rêvait d'égaler les exploits de ces mousquetaires, dont la folle bravoure devait être im-

mortalisée par l'épopée du bon Dumas. Partout la force surabondait, et la sève montait, en une poussée généreuse, dans les veines de la nation française. Ce ne sont donc pas des hommes, mais des héros exceptionnels, presque surhumains, que dans son théâtre, d'ailleurs surtout idéaliste, a créés le grand Corneille. Comme le casque du *Cid*, la tragédie de Corneille porte un panache ; et jamais ses interprètes ne devraient l'oublier.

On me dira que parfois les héros de Corneille s'humanisent et descendent presque jusqu'à la familiarité d'une conversation bourgeoise ; on me dira que la distinction entre le ton de la tragédie et celui de la comédie n'était pas encore nettement établie et qu'on a pu ainsi, cette semaine, entendre les mêmes vers au premier acte d'*Horace* et au dénouement du *Menteur* ; on me dira que, l'Hôtel de Rambouillet n'ayant pas encore assuré le règne du bon goût et de la politesse, nous trouvons souvent chez tous les écrivains de la génération de Corneille, et chez Corneille lui-même parfois, de fâcheuses disparates entre les couleurs, un mélange aujourd'hui rebutant d'emphase et de trivialité.

Tout cela est très vrai ; mais il n'en pas moins vrai que, malgré ces inégalités dans le ton, Corneille reste le grand Corneille ; et, sous le prétexte pieux de les atténuer pour donner quelque chose de plus fondu à l'interprétation, on trahit le poète en rabaisant ses héros par la simplicité générale de la diction au niveau des autres personnages. Mieux vaut encore — et c'est ce que je veux montrer — si l'on désire rendre ces heurts moins pénibles à des oreilles modernes et non prévenues, mieux vaut rapprocher le plus possible de ses héros les autres personnages par tous les moyens extérieurs dont disposent les artistes, la noblesse du costume, de l'attitude, du jeu, du ton. Un Corneille trop héroïque donnera toujours mieux l'impression du grand Corneille qu'un Corneille trop bourgeois.

Or, c'est un Corneille un peu trop bourgeois que la Comédie-Française nous a montré dans *Nicomède* et surtout dans *la Mort de Pompée*.

Je sais bien que *Nicomède* n'est point, à proprement parler, une tragédie, que cette « pièce d'une constitution assez extraordinaire », comme dit Corneille lui-même, malgré la mort des trois traitres, Araspe, Métrobate et Zénon, qui ensanglante le dénouement, est beaucoup plutôt une comédie politique, et que, par suite, il semble que parfois le tragédien y puisse abaisser sa voix jusqu'au ton de l'acteur comique.

Oui ; mais, d'autre part, les intérêts en jeu sont considérables, puisqu'il s'agit de plusieurs couronnes ; les personnages sont des

rois, des princes, un ambassadeur romain ; l'ombre du grand Annibal plane sur le théâtre, d'Annibal vaincu, que Rome a contraint de s'empoisonner ; c'est la vengeance d'Annibal que respire le héros, son disciple, qui donne son nom à la pièce. Ce n'est pourtant pas sur le ton ordinaire de la comédie que peuvent s'exprimer dans de telles circonstances de si hauts personnages.

Le fait est que *Nicomède* est une pièce absolument exceptionnelle et qui porte en toutes ses parties l'empreinte de l'époque très particulière où elle fut écrite. Il suffit de la lire pour se rendre compte qu'elle n'a pu être rimée qu'aussitôt après la Fronde. Son héros, Nicomède, le poète l'a vu à travers ce prince de Condé qui venait, par son arrogance, de forcer à l'arrêter le gouvernement même qu'il avait protégé et sauvé. Plein de dédain pour ses petits adversaires, le grand Condé les toisait avec insolence et les accablait de son ironie méprisante : « Adieu, Mars ! » disait-il à Mazarin, sans que s'inquiétât son âme hautaine de la haine perfide et par là même redoutable du ministre outragé. Cette ironie superbe et sans peur du prince de Condé, Corneille l'a mise constamment sur les lèvres de son héros, et du coup il a trouvé le seul ton qui pût convenir à cette pièce si neuve et d'un genre moyen : ni trop haut, ni trop bas. Puisqu'il a lui-même ainsi donné le ton de sa pièce, aux artistes de le prendre et de le respecter.

C'est ce que très bien ont fait M. Albert Lambert et M^{me} Second-Weber.

Elevé par ce tragédien lettré qu'est son père dans l'admiration réfléchie des classiques, M. Albert Lambert a joué Nicomède avec beaucoup d'intelligence. Il a fort heureusement rendu la fougue juvénile de l'amant, le généreux orgueil du prince, la jactance du vainqueur. Se gardant avec un égal soin de l'emphase, tragique et de la familiarité comique, il a su, avec beaucoup d'adresse, tantôt faire sentir toute la fermeté d'une menace dissimulée sous une formule ironiquement polie :

Une seconde fois, avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine, comme elle est :
C'est moi qui vous en prie.

tan tôt sauver par la discrétion de l'intonation ce qu'il y a de vraiment trop arrogant pour nous, qui n'avons pas entendu Condé parler à Mazarin, dans cette question posée à Laodice en présence de l'ambassadeur romain :

Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame ?

Avec un sentiment très juste de l'œuvre, M. Albert Lambert n'a pas fait une seule fausse note dans ce long et beau rôle, qui arrachait à la Clairon ce soupir : « Je voudrais être homme pour jouer Nicomède ». Son succès a été fort grand, et mérité.

M^{me} Segond-Weber a chanté avec non moins de goût sa partie dans ce duo à l'unisson.

L'amante d'un héros aime à lui ressembler,

dira Corneille dans sa dernière tragédie, *Suréna* (1). M^{me} Segond-Weber s'est bien rendu compte que Laodice devait ressembler étonnamment au prince qu'elle aime et à qui elle fut fiancée par son père : elle lui donne donc les mêmes élans généreux d'indignation devant le crime, la même tranquillité hautaine devant le péril ; seulement, avec un tact très délicat, la tragédienne a marqué la fierté de Laodice par une ironie plus fine que celle de Nicomède, y glissant juste ce qu'il faut de coquetterie pour que nous sentions la femme sous l'héroïne. Et avec quel art, pour maintenir l'unité de ton, elle a su sauver ou relever par un débit rapide ou passionné des expressions triviales, comme celle-ci :

Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,

ou comme cette autre :

Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture !

Par quelle gradation savamment ménagée elle a su monter jusqu'aux fureurs tragiques dans cette scène du dernier acte où, du haut des marches du trône, elle voit s'éloigner la galère qui emporte à Rome Nicomède prisonnier, et accable Arsinoé de ses menaces frémissantes, pour laisser, bientôt après, s'évaporer toute cette colère douloureuse dans un sourire joyeux et revenir au ton moyen de l'œuvre à la nouvelle que Nicomède est délivré :

Ne craignez plus, Madame ;
La générosité déjà rentre en mon âme !

Grâce à l'excellente artiste, cette courte scène a produit cent fois plus d'effet que je ne m'y attendais.

Il est juste de dire que les rôles de Nicomède et de Laodice sont des rôles brillants et qui portent leurs interprètes. Il n'en est pas de même des trois autres grands rôles de la pièce, ceux de Flaminius, d'Arsinoé et de Prusias.

Le rôle de Flaminius est terriblement ingrat. Onques ambas-

(1) La Boétie, qui aimait tendrement sa femme, l'appelait : « ma semblance ».

sadeur ne fut si raillé; Nicomède et Laodice ne cessent pas de lui donner de rudes nasardes, et Corneille lui-même avoue qu'il demeure au dénouement « en assez méchante posture ». M. Ravet a bien compris que Flaminus devait du moins sauver la dignité de son rang; et, fort ingénieusement, il nous a présenté un diplomate élégant, de belle allure, profondément sceptique, quelque peu cynique même; presque toujours maître de lui, il reçoit les injures avec la tranquillité méprisante d'un homme qui représente Rome, et qui sait que, du haut de sa grandeur, Rome peut dédaigner les insultes impuissantes de ses humbles adversaires, car les dieux l'ont faite pour commander à l'univers. Et la figure est joliment dessinée; peut-être est-elle un peu trop moderne, et peut-être le sourire ironique et calme, dont sa lèvre est presque constamment relevée, lui donne-t-il un peu plus de froideur qu'il ne conviendrait.

Les deux personnages d'Arsinoé et de Prusias sont les plus difficiles à composer, parce qu'ils contiennent de nombreux éléments comiques et que, cependant, joués franchement dans le mode comique, ils détruiraient, contrairement à l'intention de Corneille, l'unité de ton et l'unité d'impression.

Cette reine Arsinoé, dont Corneille avait trouvé l'esquisse dans *l'Herménégilde* de La Calprenède, cette seconde femme perfide et rusée, qui excite adroitement contre le fils d'un premier lit le courroux du vieux mari qu'elle mène à sa fantaisie, peut bien, pour en arriver à ses fins, employer des moyens vulgaires et des larmes comiques, elle n'en demeure pas moins un personnage de tragédie, parce que ses fins sont criminelles et que ses artifices mettent en péril la vie même du prince Nicomède. Elle doit donc, même dans les scènes d'épanchements bourgeois, non seulement conserver toujours une majesté royale, mais surtout se garder de faire oublier aux spectateurs, par l'exagération amusante de ses démonstrations affectueuses et par l'excès trop plaisamment hypocrite de ses larmes, combien est scélérat le but qu'elle poursuit. Le comique des moyens ne doit pas atténuer l'horreur de l'intention. M^{lle} Dudlay a joué la grande scène du quatrième acte avec un sentiment parfait de la mesure: pas de pleurs indiscrètement étalés; seuls, de fréquents et rapides clignements d'yeux peuvent faire croire au vieux roi qu'elle a peine à retenir des larmes. Ce n'est donc pas la faute de la tragédienne, si, à cette scène, la salle entière, ne songeant plus au péril de son cher Nicomède, s'est bruyamment égayée.

La faute en est à M. Silvain, qui a tout gâté. Un artiste est toujours porté naturellement à tirer à lui un rôle et à l'adapter à ses

moyens personnels. Le physique même de M. Silvain le prédispose à représenter des hommes bons et simples, un peu bourgeois dans leur gaité comme dans leurs accès de colère ou dans leur douleur. Il est de tous points admirable dans *le Supplice d'une Femme*, dans *le Père Lebonnard*, et par sa bonhomie même il platt, quand il joue le roi, très bourgeois, du *Cid*. Il a donc voulu faire, une fois encore, ce qu'il avait souvent déjà si bien fait. Mettant moins en évidence dans *Prusias* le roi que le vieux mari amoureux d'une seconde femme encore appétissante, au lieu de hausser jusqu'à la tragédie son personnage par toute cette pompe redoutable dont s'entouraient les monarques de l'Orient et de relever par la majesté d'un extérieur vraiment royal la bassesse de ses sentiments et de son langage, il ne nous a montré, comme Lekain d'ailleurs le conseillait à tort, qu'un bonhomme crédule, niais, radoteur et caduc. Son *Prusias* n'est pas le monarque adroit et perfide qui, pour compromettre le fils qu'il craint, l'invite à répondre pour lui à l'ambassadeur romain ; ce n'est même plus le vieillard bouillant et dangereux dans ses colères dont parle Arsinoé ; c'est un petit rentier cacochyme, décrépît, menacé d'ataxie. Et même il me semble que de ce malade la physionomie ne m'est pas inconnue.

Où donc l'ai-je vu ?... Mais c'est notre vieil ami Argan ; oui, c'est bien lui ; je reconnais maintenant sa robe de chambre, quoiqu'il l'ait fait arranger à la mode de Bithynie, et son bonnet de coton, quoiqu'il l'ait ouvert en couronne. Seulement, à force de s'imaginer qu'il était malade, il l'est devenu tout de bon ; car *Prusias* a plus de peine à gravir, en s'appuyant sur son sceptre, les marches de son trône, que n'en avait Argan, en s'appuyant sur son bâton, à courir... au sien. Et c'est très bien fait, sans doute, comme tout ce que fait M. Silvain ; mais cela va directement contre les intentions de Corneille : le poète tragique n'avait voulu que nous faire tristement sourire d'une lâcheté, que rend dangereuse la puissance royale ; il n'entendait pas au quatrième acte, — l'acte de la crise, — nous faire rire de plein cœur et sans arrière-pensée au spectacle exclusivement comique d'une ganache couronnée. Comment, en effet, pouvons-nous un instant, dans une tragédie si bouffonne, croire en danger le va-leureux et populaire Nicomède ? En vérité, nous tremblons plus pour Angélique seule et sans défense dans la farce tragique de Molière.

Que si cette interprétation intempestivement réaliste tend assez fâcheusement à détruire l'unité d'impression dans *Nicomède*, qui n'est pourtant qu'une tragi-comédie où le poète n'a pas cherché

— il le dit lui-même — « à tirer des larmes », elle est d'un effet beaucoup plus fâcheux encore dans *la Mort de Pompée*, où elle devient un véritable contresens.

Qu'est-ce, effectivement, que *la Mort de Pompée* ? Une tragédie ? Singulière tragédie, en vérité, où le héros ne nous est pas montré, où sa mort, décidée dès la première scène, est racontée au milieu du second acte, où toute la fin de la pièce, remplie de longs récits, est uniquement employée à résoudre cette question : que va-t-il résulter de la mort de Pompée ? Ses assassins seront-ils ou non punis par son rival heureux, César ? En réalité, c'est beaucoup moins là une tragédie qu'une épopée dialoguée.

Plein d'admiration pour *la Pharsale*, qu'il avouait préférer à *l'Enéide*, amoureux de la force des pensées et de la majesté du raisonnement de Lucain, Corneille a voulu — il nous en avertit lui-même — « réduire en poème dramatique » ce que le poète latin avait « traité en épique ». Partout où il n'a pas traduit Lucain, il s'est donc efforcé de reproduire encore, avec la langue parfois un peu vulgaire de 1640, sa grandiloquence sonore, sa fermeté tendue, sa vigueur brillante ; et il prend plaisir à constater que le style d'aucun de ses autres poèmes n'est aussi « élevé » que celui de *la Mort de Pompée* ; sans s'apercevoir qu'il semble faire ainsi un détestable jeu de mots, il conclut même : « Ce sont, sans contredit, les vers les plus pompeux que j'aie faits. » Et, certes, Corneille a raison de le dire. Rappelons-nous comment Ptolomée ouvre la tragédie :

Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants, etc.

Voilà le ton de la pièce ; voilà le diapason auquel se haussent presque tous les personnages. Rechercher la simplicité et le naturel dans l'interprétation de cette tragédie épique, c'est donc faire à peu près le même contresens que si l'on voulait jouer bourgeoisement l'épopée des *Burgraves*.

C'est pourtant ce qu'a fait encore, dans sa préoccupation constante de la vérité, M. Silvain. Il est chargé dans *la Mort de Pompée* du personnage d'Achorée. Cet Achorée, qu'est-il ? Simplement le messager banal et généralement anonyme du théâtre antique. Corneille lui a prêté le nom d'un vieux prêtre égyptien qui figure dans *la Pharsale*, et, pour l'introduire au palais, il en a fait un « écuyer de Cléopâtre » ; mais il ne lui a donné aucun caractère. Presque tout le rôle consiste en trois longs récits : celui de

la mort de Pompée, au second acte ; au troisième, celui de l'entrevue émouvante de Ptolomée et de César, à qui Ptolomée présente la tête de son ennemi ; au dernier acte, enfin, celui de la mort de Ptolomée. Ces trois narrations sont fort belles, et, nulle part, la tragédie ne se montre plus franchement épique. Comme les deux premières, au point de vue dramatique, sont très froides, étant faites par un personnage qui n'est guère ému à des personnages qui ne le sont point davantage, elles ont besoin d'être animées, échauffées par une diction ardente et large, qui en mette en valeur toute la beauté poétique.

Qu'en reste-t-il, si l'acteur hésite, semble, pour paraître plus naturel, chercher ses mots, prend des temps, comme une personne qui s'embarrasse dans ses discours ; s'il prétend nous intéresser à son indifférente personnalité ; si, ayant à nous peindre les sentiments de César devant la tête de Pompée, il songe moins à nous faire pressentir la magnanime résolution que va prendre le héros qu'à nous faire valoir sa propre connaissance de la nature humaine, en nous détaillant avec un sourire d'une ironie triste — et combien glaciale ici ! — les sentiments bas qui ont dû naître tout d'abord dans le cœur de César ? Corneille, d'ailleurs, a passé là-dessus beaucoup plus rapidement que n'avait fait Lucain ; en sorte que le jeu de M. Silvain souligne et accuse ce que, pour grandir son héros, Corneille avait précisément voulu atténuer.

Les autres artistes, je me plais à le reconnaître, sont mieux restés dans le ton de l'ouvrage : dans le récit des funérailles de Pompée, au cinquième acte, M. Dessonnes est émouvant et digne ; comme le demandait Corneille, le très adroit M. Leitner, par la noblesse de son allure, soutient dans Ptolomée le caractère royal ; M. Delaunay dit avec une rare intelligence le rôle de l'eunuque Photin, — que Lucain appelait Pothin, — n'oubliant jamais que la grandeur des intérêts discutés doit relever toujours la bassesse de ses maximes politiques ; M^{lle} Delvair est bien la hautaine et virile Cléopâtre qu'a voulu peindre le poète ; M^{me} Segond-Weber enfin, un peu embarrassée parfois par les énormes et peu scéniques tirades dont se compose le rôle épique de Cornélie, a su trouver, au dernier acte, des attitudes vraiment sculpturales et tirer le plus dramatique parti de cette gênante urne de Pompée, qu'elle est condamnée à promener sur le théâtre durant quatre longues scènes, et qui, dans les bras d'une tragédienne moins éprise du grand art, eût risqué de faire songer au myrte symbolique promené par le père Nonancourt durant tout le *Chapeau de paille d'Italie*.

Partout, cependant, on sent, à de petits détails, que *la Mort de Pompée* a été montée trop vite et que, pour la mettre en scène, les artistes ont été abandonnés, sans direction, à eux-mêmes.

Ainsi, M^{me} Segond-Weber a étudié son rôle dans une édition du xvii^e siècle, ou qui en reproduit l'orthographe, et ses camarades les leurs dans une édition moderne ; il en résulte qu'elle dit : « Ptolomée » et « Calphurnie », quand ils disent, eux, « Ptolémée » et « Calpurnie », et qu'elle se donne beaucoup de mal pour détacher et souligner un certain :

Et bien que le moyen m'en aye été ravi,

dont l'effet est absolument désastreux.

A voir que, dans la pièce, Antoine ne prononce pas trente vers et Lépidé n'ouvre même pas la bouche, nos tragédiens, auxquels il est permis d'avoir oublié un peu l'histoire romaine, n'ont pas reconnu en eux les deux futurs triumvirs, introduits par Corneille dans sa tragédie pour la rehausser encore par la grandeur et par l'éclat de leurs noms ; ils ne se sont pas demandé pourquoi le poète les avait placés, immédiatement au-dessous de Jules César, en tête de la liste des personnages ; mais, bravement, ils ont fait d'Antoine un vulgaire confident, une sorte de secrétaire, assez mal vêtu, de César ; et quant au maître de la cavalerie Lépidé, représenté par un figurant sans prestance, il est devenu tout simplement — ô vanité de la grandeur humaine ! — l'ordonnance de César : sans se gêner, M. Paul Mounet lui met sous le bras son casque, quand ce casque l'embarrasse pour crier un madrigal.

La mise en scène n'est pas toujours non plus heureusement réglée.

Il est tout naturel qu'au début du quatrième acte Ptolomée entre sur le théâtre avec ses ministres, continuant une conversation et discutant sur une nouvelle qu'ils viennent d'apprendre ; mais cette entrée a le défaut de rappeler trop celle des mêmes personnages au commencement de la tragédie. Il fallait chercher un moyen de dissimuler aux yeux cette ressemblance entre les deux débuts d'actes ; et ce moyen était bien facile à trouver : au lieu qu'au premier lever du rideau Ptolomée sorte, muet, de la coulisse, s'assoie en scène, et du geste invite à s'asseoir également Achilles et Photin, qui le suivaient, laissant, par une malhonnêteté inexplicable, Septime debout, il fallait tout simplement que le rideau se levât sur le conseil déjà en séance. Et cela eût fait tableau.

Mais il semble, je ne sais trop pourquoi, que l'on n'aime plus à la comédie ces débuts d'actes, où le rideau, se levant, présente

à la lorgnette des spectateurs plusieurs personnages harmonieusement groupés en tableau vivant. Le troisième acte de *Nicomède* s'ouvre par la fin d'une conversation entre Prusias, Flaminius et Laodice, par ces mots de Prusias :

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes ;
Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps,

et par cette réplique ironique de Laodice :

J'observerai, Seigneur, ces avis importants.

Le texte même établit que, dans l'esprit du poète, les trois personnages sont assis et causent tranquillement. Mais, les comédiens ayant pris pour lieu de la scène la salle du trône de Prusias et non pas ce vestibule conventionnel qu'admettaient encore volontiers les spectateurs de Corneille, à peine désaccoutumés du décor à compartiments où le milieu du théâtre était, par une convention encore plus forte, le prolongement idéal de tous les compartiments (1), il leur a paru peu naturel que Laodice reçût l'ambassadeur romain dans cette salle du trône et non dans son appartement. Qu'ont-ils alors imaginé ? L'audience commence chez Laodice, se poursuit à travers le palais, et vient se terminer dans la salle du trône, où nous voyons les trois personnages entrer, tout en parlant, à la queue leu leu. Et cette gaucherie est d'autant plus choquante que presque tout le reste de la mise en scène affiche de la prétention au réalisme.

Je pourrais faire une observation analogue pour le commencement du quatrième acte.

Ces mouvements mal réglés ont même quelquefois un effet plus fâcheux encore. Le quatrième acte de *Nicomède* est, comme dans toute tragédie bien faite, le plus dramatique, celui où sont aux prises les passions complètement déchainées : Arsinoé a mis en jeu toutes ses batteries dans une scène hypocritement pathétique, et Prusias en fureur vient de faire arrêter Nicomède et de le livrer en otage à l'ambassadeur romain ; eh ! bien, les deux scènes qui succèdent à ces scènes animées et violentes ont, par la faute de la mise en scène, paru froides à la représentation.

Attale, — auquel, soit dit en passant, j'aurais voulu un costume moins complètement oriental et qui sentit un peu plus l'élève de Rome — Attale découvre avec stupeur que Rome ne

(1) Voir notre livre intitulé *Devant le Rideau*, p. 109 et suiv. (Société française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny.)

l'aime pas, comme il avait cru, qu'elle ne le soutient que pour perdre Nicomède, avant de le perdre lui-même à son tour ; et, à cette découverte, son indignation juvénile s'exhale en un très court mais très beau monologue, qui termine l'acte. C'est la rapide crise d'âme d'où le frère de Nicomède va sortir transformé et déjà rêvant à un coup inattendu qui pourra dénouer heureusement la situation :

Montrons-leur (*aux Romains*) hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.

C'est, dans une œuvre d'un autre ton, quelque chose comme le cri fameux de Rodrigue à qui Chimène vient enfin de se laisser espérer :

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans !

Or, au lieu de s'élancer hors de la scène dans le transport impétueux et fier d'une âme qui vient de se ressaisir, M. Fenoux s'assied et s'accoude, rêveur, sur une table : c'est l'incertain Hamlet ; ce n'est plus le décidé Attale ; et ce jeu de scène malheureux refroidit toute la fin de l'acte et ne fait pas pressentir le dénouement.

Malgré ces critiques de détail, et s'il me semble que la Comédie-Française n'a pas toujours bien compris les vieilles œuvres qu'elle reprenait, il la faut cependant louer, et grandement, de l'effort considérable qu'elle vient de faire pour célébrer dignement le grand Corneille, et dont le public l'a déjà récompensée d'ailleurs par un succès brillant et bruyant.

Mais ce public, quel était-il, et de quels éléments se composait-il ?

Je ne parle point de la représentation du *Cid* à la matinée de l'Opéra, où les enfants de nos écoles primaires ont, au 4^e acte, frénétiquement acclamé M. Albert Lambert faisant son entrée à cheval, ravis qu'ils étaient de retrouver le cirque, qui leur est plus familier que la tragédie.

Mais il m'a paru qu'à la Comédie-Française on a vu, durant la semaine de Corneille, moins de têtes blondes que de barbes grises. Il m'a paru que la plupart des spectateurs étaient des hommes de ma génération ou de celle qu'il a précédée, curieux de voir prendre vie sur la scène et charmés de trouver si dramatiques des œuvres comme *la Mort de Pompée*, *Rodogune*, *Nicomède*, qu'ils ne connaissaient que par la lecture, et, aussi, désireux de goûter encore une fois, au soir de la vie, l'archaïque plaisir d'ouïr magni-

fier en vers héroïques tous ces grands sentiments, l'esprit de sacrifice, le culte de l'honneur, l'amour de la patrie, que Corneille avait mis au cœur de la vieille France, et qui l'ont faite si belle et si glorieuse à l'aube de la Révolution. Il m'a paru que le grand Corneille était salué surtout par ceux qui s'en vont : *morituri te salutant*.

En peut-il être autrement, d'ailleurs ?

Pour sentir tout le prix de tableaux d'histoire comme *la Mort de Pompée* ou *Cinna*, et simplement pour en avoir l'intelligence, pour comprendre les innombrables allusions dont ils sont semés et sur lesquelles même souvent s'appuie le raisonnement pressant des personnages, il faut une initiation, que n'a pas, en général, la jeunesse actuelle, de plus en plus détournée par un utilitarisme étroit et à courte vue des études classiques. Et les idées de l'époque, avant tout pratique, dans laquelle elle grandit, ressemblent si peu à celles des héros de Corneille qu'il lui est en vérité bien difficile, qu'on ne saurait raisonnablement lui demander d'entrer de plain pied dans leur esprit et de s'enthousiasmer à leur générosité ! Comment les amnisties électorales, dont elle est presque annuellement le témoin, la pourraient-elles préparer à concevoir toute la grandeur désintéressée de la clémence d'Auguste ? Comment l'égoïsme féroce et sans scrupule des arrivistes, dont elle voit par tous envier l'ascension, ne lui ferait-il point paraître absurde le sacrifice de l'individu à la famille, à la patrie, à la religion, que glorifient *le Cid*, *Horace*, *Polyeucte* ? Comment, enfin, quand on ne lui parle plus jamais que de ses droits, ne trouverait-elle pas démodé, ennuyeux, « raseur », comme elle dit, le poète qui ne nous parle que de nos devoirs, le poète dont tout le théâtre se peut résumer dans ce vers, d'une si admirable beauté morale :

Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux ?

Depuis quelques années — et cela est significatif — Corneille ne se joue plus que rarement à la Comédie-Française, qu'à demi-tarif à l'Odéon : « Corneille ne fait pas un sou », disent invariablement, pour s'excuser de ne plus le représenter, les directeurs de théâtre. Et à un tel argument que pouvez-vous répondre ?

Je crains donc fort que, ces jours derniers, Corneille n'ait été applaudi de la partie la plus jeune du public, de celle qui sera demain tout le public, surtout par politesse, par déférence, par respect humain, parce qu'il était de bon ton, pour quel-

ques jours, de l'applaudir. Je crains fort que la semaine du grand Corneille n'ait été ainsi comme ce bouquet d'un feu d'artifice, après lequel la nuit ne paraît que plus sombre et plus noire.

Décidément les dieux s'en vont. Et rien n'est plus regrettable que de voir s'enfoncer ainsi dans l'indifférence, dans l'oubli, dans les lointains du passé, le grand Corneille. Car, au tournant de l'histoire où nous sommes arrivés, à l'heure mystérieuse et troublante où nous vivons, tout porte à croire que nous allons avoir à faire une forte dépense d'énergie ; et je me demandais, la semaine dernière, en regardant défiler devant mes yeux tous les chefs-d'œuvre de Corneille, tous ces héros qui se sont élevés au-dessus de l'humanité par cela seul qu'ils ont compris leur devoir et voulu le remplir, où l'on pourrait, en vérité, chercher une meilleure école d'énergie nationale.

N.-M. BERNARDIN,
docteur ès lettres.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du temps
du Premier Empire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille : le poème de « l'Imagination ».

I

Nous entrons aujourd'hui dans la lecture et dans l'examen du plus important, à mon avis, des ouvrages de Delille : le poème de *l'Imagination*. Ce sujet avait l'avantage d'être neuf ; personne jusque-là, parmi les poètes, n'avait eu l'idée de le traiter, mais j'avoue que cette raison ne suffisait pas à justifier l'entreprise de Delille. Il est probable que si, jusqu'à Delille, les poètes n'avaient point été tentés par un tel sujet, c'est qu'ils l'avaient jugé trop vaste et comme illimité. Des sujets aussi généraux laissent trop de champ à la fantaisie du poète, et le forcent ou à dire trop de choses ou à se délimiter arbitrairement : des œuvres ainsi conçues donnent, par suite, la sensation de quelque chose de vague, d'indéfini, d'indécis, d'incomplet. C'est pour cela que les poètes n'avaient point songé à mettre en vers une matière aussi complexe. On peut tout faire rentrer dans un pareil sujet : autant vaudrait composer un poème intitulé « *Tout* ». « *Tout* », en effet, peut avoir avec l'imagination un rapport quelconque, direct ou lointain, naturel ou artificiel : dès lors, on ne voit pas très bien

pourquoi Delille a donné place à tel développement dans son poème, plutôt qu'à tel autre ; pourquoi nous parle-t-il de la religion plutôt que de l'astronomie ou des voyages ? Pourquoi s'étend-il en particulier sur la religion chrétienne et néglige-t-il les religions antiques, où la part de l'imagination est tout aussi considérable ?

Il n'y a pas de raisons à chercher : c'est là un défaut inhérent à ce genre de sujets. Le poète est obligé de se borner et de faire un choix ; par suite, c'est l'arbitraire qui règle tout. Nous avons alors affaire au « poème à tiroirs » dans toute sa beauté, au poème « multiforme » et « multiplace », où l'on peut tout faire rentrer avec un peu d'adresse et d'ingéniosité.

Tel est bien, en effet, le défaut caractéristique des poèmes de Delille : et ce défaut s'accuse de plus en plus au cours de sa carrière. Au début, dans le poème des *Jardins*, le cadre est assez étroitement circonscrit ; il s'élargit dans l'*Homme des Champs* et les *Trois Règnes de la Nature* ; mais, somme toute, le sujet, quoique vaste, est encore nettement délimité. Dans l'*Imagination* on peut dire que le sujet est universel et sans bornes ; le poète y place de son mieux les développements qu'il tient en réserve de *omni re scibili et quibusdam aliis*.

Le poème de l'*Imagination* est en huit chants, dans lesquels Delille a fort raisonnablement réparti son ample matière. A vrai dire, chacun d'eux pourrait être intitulé : « Différents sujets ». Delille a essayé de mettre un lien, à l'intérieur de chaque chant, entre les divers morceaux qu'il se proposait d'y « plaquer », et voici le plan auquel il s'est arrêté :

Chant I : « L'homme sous le rapport intellectuel. » Delille étudie dans ce chant les impressions, les sensations, les idées, l'association des idées. C'est, on le voit, un chant à allure philosophique, et vous savez que les Français aiment beaucoup le poème philosophique, genre dans lequel ils ont d'ailleurs souvent réussi. Les vers de Delille, bien entendu, ne sont que du Condillac « repensé » par Delille : la théorie de l'impression devenant sensation et de la sensation se transformant en idée, c'est du pur Condillac. Delille, comme tous les gens instruits de son époque, était au courant des doctrines philosophiques en vogue, et nous pourrions saisir encore dans le dernier chant l'influence des idées de Dupuis, que Delille n'adopte pas, mais qui lui sont certainement très familières.

Chant II : « L'homme sensible ». Il est ici question de l'influence de l'imagination sur le bonheur, du souvenir et du présentiment.

Chant III : « Impression des objets extérieurs ». Delille nous parle successivement des sentiments, de la pudeur, de la mode, de la mélancolie, du sentiment de la nature en général.

Chant IV : « Impression des lieux ». Le poète étudie les sentiments que nous éprouvons en présence des lieux célèbres ou des lieux qui nous sont chers : lieux où nous sommes nés, lieux où nous avons été heureux ou malheureux ; ruines antiques, etc...

Chant V : « Les arts ». C'est un chant que l'on se fût attendu à rencontrer plus tôt, si l'on songe à la part considérable de l'imagination créatrice dans l'œuvre d'art.

Chant VI : « Le bonheur et la morale ». Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chant, par les idées qu'il exprime, est le plus intéressant de tous.

Chant VII : « La politique ». Delille y étudie, comme aurait pu le faire un Montesquieu, le rôle de l'imagination dans la politique et dans le gouvernement ; j'entends qu'il a pris son sujet à la façon d'un Montesquieu, mais non pas qu'il l'a traité avec une puissance égale.

Chant VIII : « Les cultes ». Ce chant renferme des considérations très intéressantes sur les diverses religions, et il a une véritable valeur.

Ainsi voilà, envisagée dans un rapide coup d'œil, la matière du poème de l'*Imagination* : comme on le voit, c'est un poème mixte, contenant à la fois des réflexions métaphysiques historiques, littéraires, et des descriptions de sentiments et de mœurs. C'est, selon moi, le meilleur poème de Delille, ce qui ne veut pas dire qu'il soit excellent : c'est, en tout cas, celui qui contient le plus de vers souvent cités, comme vous allez le constater vous-mêmes, si nous entrons dans la lecture de cet ouvrage.

Le premier chant débute par une invocation ingénieuse... à l'imagination elle-même : car, ainsi que le remarque Delille, pour la célébrer, le poète a besoin d'elle. En vers très habilement faits, ma foi, Delille nous vante les bienfaits de l'Imagination :

L'Imagination, féconde enchanteresse,
Qui fait mieux que garder et que se souvenir,
Retrace le passé, devance l'avenir,
Refait tout ce qui fut, fait tout ce qui doit être,
Dit à l'un d'exister, à l'autre de renaître ;
Et, comme à l'Eternel quand sa voix l'appela,
L'être encore au néant lui répond : « Me voilà ! »

Voilà de beaux vers, d'une beauté à la fois philosophique et pittoresque, des vers qui se gravent dans la mémoire, et que de Vigny lui-même, — qui avait lu Delille, — a repris sous une

forme analogue, sans songer sans doute au poème de l'*Imagination*, lorsqu'il écrit :

Et si tôt que d'en haut un geste m'appela,
Chaque étoile est venue et m'a dit : « Me voilà ! »

Le mouvement est identique, on le voit, chez les deux poètes : et, s'il y a réminiscence de la part de Vigny, le fait est tout à l'honneur de Delille. Je continue la lecture du même passage :

Des maîtres du ciseau, du pinceau, de la lyre,
C'est elle qui produit, qui nourrit le délire,
Donne au fier conquérant son rapide coup d'œil,
Des grands cœurs entretient le généreux orgueil,
Et, par l'espoir d'un nom, soutient un grand courage.
Tel, des siècles vengeurs présentant le suffrage,
Cicéron s'élançait vers la postérité,
Et de loin écoutait son immortalité.
La politique même à ma noble déesse
Doit le plus grand essor de sa haute sagesse.
Son regard voit plus loin, en voyant de plus haut ;
Où la foule se traîne, elle arrive d'un saut :
Tel, quand le ver rampant voit à peine un brin d'herbe,
Un immense horizon s'ouvre à l'aigle superbe.
Enfin, c'est cet instinct, ce sens divinateur,
Qui donne au grand talent son vol dominateur.

Naturellement, Delille introduit dans ce chant les songes, « ouvrage de l'imagination encore agissante dans le repos de la nuit » ; ce sujet inépuisable était tout indiqué pour un poète comme Delille, et il faut avouer qu'il ne s'en est pas mal tiré :

Ainsi toujours veillant et toujours agissante,
L'Imagination peint, exagère, enfante ;
Même lorsque la nuit ramène le repos,
Quand tout dort, et les vents, et les bois, et les flots,
Qui ne sait son pouvoir ? Tel que l'airain sonore,
Qu'on cesse de frapper et qui résonne encore ;
Tel qu'une fois lancé, le rapide vaisseau
Se souvient de la rame et vole encor sur l'eau...

— On voit ici, en quelque sorte, le vers latin sous le vers français : *memor palmae*...

Ainsi, dans le sommeil, l'âme préoccupée
Obéit aux objets dont elle fut frappée ;
Ainsi la nuit du jour retrace le tableau ;
Ainsi de nos pensers nos rêves sont l'écho.
Des songes, je le sais, la peinture bizarre
Souvent brouille, déplace, ou confond, ou sépare.
Tel au miroir des eaux notre œil voit retracés
Les nuages en bas, les arbres renversés,

La terre sous les eaux, et les troupeaux dans l'onde,
 Et les ruisseaux roulant sur la voûte du monde ;
 Mais le fond est le même. En songe, un orateur
 En quatre points encor lasse son auditeur.
 Bercé par le rouet d'une rauque éloquence ;
 En songe, un magistrat s'endort à l'audience ;
 En songe, un homme en place, arrangeant son dédain,
 Pour prendre des placets étend encor la main.
 En songe, sur la scène, un acteur se déploie ;
 L'auteur poursuit sa ruine, et le chasseur sa proie,
 Le grand voit des cordons, l'avare de l'argent,
 Et Penthièvre ouvre encor sa main à l'indigent.
 En songe, un tendre ami revoit l'ami qu'il pleure ;
 Il reconnaît les lieux, il se rappelle l'heure,
 Où, dans des pleurs muets prolongeant ses adieux,
 Immobile, longtemps, il le suivit des yeux.

Toute la page est belle, et vous avez pu remarquer, au passage, quelques vers délicieux.

Ce même chant contient encore une petite étude, — qui n'était pas absolument indispensable, — sur l'instinct et la raison. Je dis qu'elle n'était pas indispensable ; car, s'il y a quelque chose de contraire à l'imagination, c'est assurément l'instinct, force aveugle et irrésistible. Mais Delille n'a pu résister au plaisir d'opposer, après tant d'autres, l'instinct à la raison, et il met en vers ce petit chapitre de philosophie :

Mais un débat fameux s'élève entre les sages :
 Du monde et des objets d'imparfaites images
 Ont-elles précédé notre arrivée au jour ?
 Je sais que, dans la nuit de son premier séjour,
 De sa tunique épaisse encore enveloppée,
 L'enfance des objets ne peut être frappée ;
 Mais ce sentiment prompt, cet élan des besoins
 Qui devance le temps, la culture et les soins,
 Veut, compare, choisit, aime, hait, craint, espère ;
 Qui n'en voit dans l'enfant l'empreinte héréditaire ?
 Et si, dès qu'ils sont nés, déjà des animaux
 L'instinct intelligent choisit les végétaux ;
 Si le chien montagnard hérite de sa race,
 L'adresse paternelle aussi bien que l'audace ;
 Si l'oiseau de son œuf sait briser la prison ;
 Si, de ses murs de cire élevant la cloison,
 L'abeille géomètre a su par elle-même,
 Dans ses angles savants, résoudre un grand problème,
 A l'aspect d'un point noir, si la poule à grands cris
 Sous son aile inquiète assemble ses petits ;
 Si, quand le tigre au loin poursuit sa course errante,
 Le buffle, sans le voir, se roule d'épouvante ;
 Si l'instinct est si prompt et si sûr dans ses lois,
 La sublime raison a-t-elle moins de droits ?

Je sais que de l'instinct notre raison diffère :
 L'une agit librement, l'autre est involontaire ;
 L'instinct veut deviner, la raison veut savoir ;
 L'un sait mieux pressentir, et l'autre mieux prévoir.
 L'une luit par degrés, l'autre soudain s'enflamme ;
 L'un est l'éclair des sens, l'autre le jour de l'âme ;
 Enfin, quand la raison hésite et flotte encor,
 Souvent l'instinct rapide a déjà pris l'essor.

Voilà des vers philosophiques excellents, à la fois nets et pittoresques, — intéressants aussi, parce qu'ils nous montrent Delille au seuil de la grande théorie de l'hérédité. Qu'est-ce que « ce sentiment prompt, qui devance le temps » ? — C'est une idée innée, dira Descartes ; — c'est une réminiscence, dira Platon. Delille, lui, ramène très ingénieusement la théorie de Platon à la simple théorie de l'hérédité : l'instinct est une force emmagasinée dans nos centres nerveux et transmise par l'hérédité. Si savoir est la même chose que se souvenir, nous avons en nous une force instinctive qui nous vient des ancêtres et qui nous fait vivre, en quelque sorte, dans nos ascendants. Ce n'est pas *que* nous ayons vécu dans une vie antérieure, comme le soutient Platon ; mais les choses se passent *comme si* nous y avions vécu réellement. Et Delille éclaire cette théorie par une comparaison heureuse :

N'allons pas toutefois, calomniant l'enfance,
 De la raison tardive accuser l'indolence ;
 Voyez comme l'enfant, avide des objets,
 Les saisit, les dévore, et, tels que d'anciens traits
 Aux approches du feu renaissent sur la cire.
 Semble se souvenir bien plutôt que s'instruire.
 De là ce mot fameux qu'un sage a publié :
 « L'homme n'ignorait pas : il n'avait qu'oublié ».
 Et si ce doux produit de l'homme et de la femme
 Est l'extrait le plus pur de leurs sens, de leur âme,
 Pourquoi n'auraient-ils pas déposé dans son sein
 Du tableau de la vie un informe dessin ?
 Je sais que les leçons, l'âge, l'expérience,
 De leurs impressions marquant la molle enfance,
 A ce premier cachet et des sens et du cœur,
 Viennent joindre leurs traits : mais, si cette liqueur,
 Qui coule du pressoir dans la cuve fumante,
 Fermente tous les ans quand la vigne fermente,
 Et, loin du sol natal, de la vigne et du ciel,
 Répond dans sa prison à l'arbre paternel,
 De ces traits primitifs qu'aucun pouvoir n'efface,
 Croirai-je que l'enfant ne garde pas la trace ?

L'idée est très heureuse, et elle appartient en propre à Delille : elle est d'une incomparable netteté, et le poète a su la rendre

sans la moindre bavure, en traits exacts et expressifs. Cette page est vraiment excellente.

Delille a été moins bien inspiré dans le second chant, consacré à « l'homme sensible ». C'est une exposition confuse, où je ne vois pas un seul morceau à citer, pas même le petit épisode de Volnis et d'Azélie qui termine le chant ; cette espèce de roman en vers, cette héroïde à la Colardeau, est tout simplement inepte, et je vous demande la permission de glisser.

Arrivons au chapitre III, — pardon, au *chant* III (cette confusion est explicable et excusable, quand il s'agit de Delille). Nous y trouvons d'abord tout un développement qui aurait été mieux placé, semble-t-il, dans le chant V consacré aux arts : il s'agit de « la courbe dans la nature », de la beauté de la ligne courbe. Il était assez naturel que Delille donnât son avis sur la courbe, comme l'avait fait Watelet, à une époque où les labyrinthes et les jardins anglais étaient fort en vogue ; la page est, d'ailleurs, assez agréable, et inspirée par un juste sentiment de la beauté des lignes :

Les formes, à leur tour, ont des charmes puissants ;
 Eh ! qui peut leur donner ce pouvoir sur nos sens ?
 Ce n'est point le compas de la géométrie,
 La régularité, la froide symétrie :
 C'est l'élégance, unie à la simplicité,
 Et les proportions à la variété,
 C'est un tout assorti qu'un seul coup d'œil rassemble,
 Le charme des détails, les beautés de l'ensemble,
 A ces traits prononcés que l'œil aime à saisir,
 L'Imagination vient joindre son plaisir.
 Elle veut rencontrer, jointes à l'élégance,
 L'heureuse utilité, la noble convenance.
 Des formes, dont les traits la séduisent toujours,
 La courbe, par sa grâce et ses moelleux contours,
 Rit le plus à ses yeux : dans leurs bornes prescrites,
 Les angles, les carrés font trop voir les limites ;
 Et, dans l'allongement de son cours ennuyeux,
 La triste ligne droite importune les yeux.
 Mais, sur d'heureux contours glissant avec mollesse,
 D'une courbe facile elle aime la souplesse.
 Tout ce que la nature embellit de sa main,
 Les rondeurs de la joue et celles d'un beau sein,
 Ce grand cercle des cieux et la sphère du monde,
 Les astres suspendus à sa voûte profonde,
 Et les arbres en dôme arrondissant leurs bras,
 Tout d'une courbe aimable offre aux yeux les appas ;
 Et l'œil qui nous instruit de leur beauté suprême,
 En un cercle brillant s'est arrondi lui-même.

Il y a, dans tout ce passage, des réflexions très justes, qui nous

montrent que Delille a fort bien senti le charme de l'illimité et de l'indéfini, et la poésie d'une rivière fuyant sous les saules... Étendant sa théorie, il fait voir que les mouvements ne sont pas autre chose que des courbes qui se meuvent :

Le mouvement nous plaît par la même beauté ;
 Sur la rive des mers ainsi l'œil enchanté
 Voit le flot qui retombe et le flot qui s'élève ;
 En courbe il redescend, en courbe il se relève ;
 Et du vaisseau, qui monte et baisse mollement,
 L'œil suit avec plaisir le doux balancement.

Après la courbe vient, — on ne sait trop pourquoi, — tout un couplet sur la grâce et sur la pudeur, que Delille a réunies presque dans la même page. Il y a, dans tout ce développement, des vers très heureux, des plus heureux que la poésie philosophique ait inspirés en France :

De ces mêmes accords l'univers enchanté
 Vit éclore un pouvoir plus sûr que la beauté (1),
 Qui toujours l'embellit, qui souvent la remplace,
 Qui nous plaît en tous lieux, en tout temps : c'est la grâce.
 Et comment définir, expliquer ses appas ?
 Ah ! La grâce se sent et ne s'explique pas :
 Rien n'est si vaporeux que ses teintes légères ;
 L'œil se plaît à saisir ses formes passagères ;
 Elle brille à demi, se fait voir un moment ;
 C'est ce parfum dans l'air exhalé doucement :
 C'est cette fleur qu'on voit négligemment éclore,
 Et qui, prête à s'ouvrir, semble hésiter encore ;
 L'esprit qui, sous son voile, aime à la deviner,
 Joint au plaisir de voir celui d'imaginer.
 L'Imagination en secret la préfère
 A la froide beauté constamment régulière.
 Je ne sais quoi nous plaît dans ses traits indécis,
 Que la beauté n'a point dans ses contours précis.
 Piquante sans recherche et sans étourderie,
 Elle nous fait aimer jusqu'à sa bouderie.
 Prête donc à mes vers, ô fille de Vénus !
 Ta molle négligence et tes airs ingénus.
 Fais envier à l'art tes formes naturelles ;
 Tu n'as qu'à te montrer pour corriger nos belles ;
 Apprivoise l'orgueil, instruis la volupté,
 Console la laideur, achève la beauté.

C'est du Dorat, de l'excellent Dorat. Et Delille continue avec beaucoup de facilité à développer ce thème :

Son maintien est aisé ; la souple mousseline
 En plis inaffectés autour d'elle badine,

(1) Cf. La Fontaine : « Et la grâce, plus belle encor que la beauté ».

La marche annonce aux yeux un enfant de Cypris,
 Et sa danse prévient les leçons de Vestris.
 Où peut-on rencontrer ce doux moyen de plaire ?
 Est-ce chez la princesse, est-ce chez la bergère ?
 Partout où la nature, en dépit de notre art,
 La fait naître en passant et la jette au hasard.
 ... Elle doit au hasard ses plus piquants attraits ;
 Toujours elle rencontre et ne cherche jamais...
 L'air d'effort lui déplaît ; et, lorsque dans sa main
 Vénus tient en riant les marteaux de Vulcain,
 Un air d'aisance encore embellit le déesse.
 Le caprice sied bien à cette enchanteresse ;
 On l'oublie, elle vient ; on la cherche, elle fuit.
 C'est la nymphe échappant au berger qui la suit,
 Et qu'un doux repentir ramène plus charmante ;
 Sa négligence plaît et son désordre enchante :
 Tibulle est son poète, et ses attraits divers,
 Sous les traits de Délie, ont inspiré ses vers.

Tout ce chapitre, d'ailleurs agréable, sur la grâce, sert de préface à une théorie fort aimable de la pudeur :

La pudeur, à son tour, s'avance sur sa trace.
 Ah ! qui peut séparer la pudeur de la grâce !
 L'Imagination de ses regards discrets
 A peine ose entrevoir ses mystères secrets ;
 Mais de son trouble heureux, de sa rougeur aimable,
 Elle adore tout bas le charme inexprimable.
 Le vice audacieux s'arrête à son aspect,
 Et le brûlant désir est glacé de respect.
 Craignant ses propres yeux, elle-même s'ignore ;
 Même quand elle est nue, elle est modeste encore ;
 Sa décence la voile aux regards curieux,
 Et la Vénus pudique est vêtue à nos yeux.
 Mais comme nous voyons, délicate et craintive,
 Se flétrir sous nos mains la tendre sensitive,
 Un mot, un geste, un rien alarme ses appas ;
 Le cœur vole au-devant de son doux embarras ;
 Son silence nous plaît, sa froideur même enflamme,
Et la pudeur enfin est la grâce de l'âme.
 Mais, tandis que j'essaie à tracer ce tableau,
 Elle vient en mes mains arrêter mon pinceau.
 D'orgueil, de modestie, ineffable mélange,
 Ainsi que le reproche elle craint la louange,
 Déjà je vois rougir ses timides attraits,
 Et crains, en les peignant, de profaner ses traits.

Il y a là beaucoup de sensibilité, beaucoup de sincérité, et l'expression s'en ressent ; cette page contient des vers qui ne seraient pas indignes d'un grand poète.

Pour finir ce chant si bien commencé, Delille a voulu nous

tracer un tableau aimable ; il nous a dépeint des enfants dans un jardin :

Un objet est riant, quand l'art ou la nature
 Aux charmes des couleurs joint ceux de la figure ;
 Quand l'œil trouve assemblés, pour mieux nous émouvoir,
 Un air de liberté, d'abondance et d'espoir ;
 Surtout quand, de la vie essayant les prémices,
 Des êtres innocents partagent ses délices.
 Eh ! voyez, au printemps peint de mille couleurs,
 Lorsque les fruits déjà se cachent sous les fleurs,
 Lorsqu'aux antres du Nord a fui l'affreux Borée,
 La nature féconde, et fraîche et colorée ;
 Tout vit, tout se ranime et tout s'épanouit :
 Le sol donne et promet, l'œil espère et jouit.
 Pour prêter plus de charme à ce brillant théâtre,
 Chloé vient : elle vient jeune, agile et folâtre ;
 Comptant treize ans à peine et ne soupçonnant pas
 Tout ce qu'elle nous cache ou découvre d'appas.
 Libre enfin, oubliant son crayon qui repose,
 Elle vole à la fleur, comme elle fraîche éclore ;
 Du jardin, en sautant, franchit chaque parquet,
 Choisit, compose, effeuille, éparpille un bouquet.
 Comme les arbrisseaux, enfants de ce bocage,
 Tous différents d'instinct, et de figure et d'âge,
 Ses frères ont pris part à ces jeux inconstants,
 Et leur printemps ajoute aux grâces du printemps.
 Tous, d'un air sérieux, suivent leur goût frivole ;
 L'un tend ses petits bras au papillon qui vole ;
 Pour atteindre un rameau l'autre se hausse en vain ;
 Cet autre d'un fruit vert va cacher le larcin ;
 L'autre cherche à saisir son image dans l'onde ;
 Et cependant, pareille à la rose féconde
 Qui s'élève au milieu de ses boutons naissants,
 Leur mère suit de l'œil leurs ébats innocents.
 Les objets enchanteurs que ce jardin rassemble,
 Ces plantes, ces enfants, qui s'élèvent ensemble ;
 Cette sérénité du vif azur des cieux,
 Du monde rajeuni l'aspect délicieux,
 Cet air suave et pur de la saison nouvelle,
 Des riantes beautés voilà le vrai modèle :
 Et pour ma déité quels tableaux plus flatteurs,
 Qu'un beau jour, un beau ciel, des enfants et des fleurs !

Le tableau est assurément fort aimable, et nous saisissons là, pour ainsi dire sur le vif, le talent de Delille : notre poète excelle, avant tout, à voir dans un sujet les idées qui se prêtent à un développement facile. Il est le roi du développement, et il a tôt fait de découvrir le filon à exploiter ; il le suit à merveille, pied à pied, pas à pas. D'autres développent à côté, se lancent dans de savantes digressions, souvent pénibles et oiseuses ; Delille ne s'écarte guère de son chemin : il déroule son sujet

avec une honnête et abondante facilité ; il devine le sujet qui se déploiera en quelque sorte spontanément. Voyez de Vigny, au contraire : je n'ai point l'intention de faire un rapprochement quelconque entre lui et Delille ; je veux dire simplement ceci, c'est qu'entre deux développements possibles, Vigny aura soin de courir au plus difficile, à celui qui paraît de prime abord le moins propre à tenter un poète, et qui lui inspirera souvent d'ailleurs des vers sublimes ; Delille, lui, n'hésitera pas, il sentira pour ainsi dire naturellement le sujet le plus apte à son tour d'esprit, le plus conforme à son talent de versificateur, élégant et agréable, et c'est celui-là qu'il développera : il faut reconnaître qu'il y a très souvent réussi.

II

Nous allons terminer, aujourd'hui, l'examen et la lecture du poème de Delille sur l'*Imagination*. Vous vous êtes aperçus, la dernière fois, de ce qu'il y a d'inconsistant dans ce poème, où l'on parle de tout et de mille autres choses encore. C'est le défaut inhérent à ces sortes d'œuvres, qui traitent de « n'importe quoi » et où sont abordés tour à tour les sujets les plus différents, sans que le choix de celui-ci soit plus justifié que le choix de tel autre.

Cependant je dois reconnaître, avant d'aller plus loin, que Delille a atténué en partie ce défaut par ses heureuses transitions. Vous vous souvenez des transitions fabuleuses, artificielles et postiches, que je vous ai signalées dans le poème des *Mois* de Roucher : il y en a qui sont vraiment folles et qui dépassent tout ce que l'on peut concevoir. On s'en est, du reste, beaucoup moqué de son temps. Celles de Delille sont bien meilleures : dans ce poème, qui n'est fait en somme que de morceaux bien reliés, on passe avec aisance d'un sujet à un autre ; il n'y a rien de pénible ni de laborieux ; et j'ai tenu à vous faire noter ce détail, qui pouvait ne point vous frapper au cours de nos lectures, puisque je me borne à détacher de ce poème les morceaux les plus « brillants ».

Nous en étions arrivés au chant IV, où Delille nous parle des « effets réciproques de l'imagination sur les lieux, et des lieux sur l'imagination, de la puissance morale des lieux », lieux où nous sommes nés, lieux où nous avons connu le bonheur ou le malheur, lieux illustrés par un événement historique. Ce chant, qui n'est pas le plus mauvais, n'est pas très bien composé.

Mais il contient deux morceaux à effet, très connus et très souvent cités : le premier, c'est le retour du voyageur dans son pays ; l'autre, c'est le tableau des angoisses d'un jeune homme égaré dans les Catacombes de Rome. Comme ces deux morceaux ont été longtemps admirés, et que nos pères les ont lus avec émotion dans toutes leurs anthologies, je vous demande la permission de les examiner avec vous. Il y a d'ailleurs, dans ces deux passages, à côté de tirades purement « brillantes », des vers qui feraient honneur à nos plus grands poètes. Voici d'abord le voyageur qui va revoir sa patrie après une longue absence ; un vaisseau le ramène vers la terre natale :

Sur ce vaste élément, d'abord l'âme enhardie,
Se croit indépendante et se sent agrandie ;
Il semble qu'étendant son vol illimité,
Dieu même l'associe à son immensité.

Les deux derniers vers sont très beaux : c'est véritablement du Lamartine avant la lettre.

Mais, hélas ! le bonheur demande peu d'espace :
De ce désert sans fin l'homme bientôt se lasse ;
Solitaire, à l'aspect de l'immense horizon,
Bientôt dans son navire il croit voir sa prison.
Ses tristes compagnons qui languissent ensemble,
Ce n'est point le penchant, le choix qui les rassemble ;
Leur ennui mutuel redouble son ennui ;
Il habite auprès d'eux et vit seul avec lui.

Cela, c'est le vers de Boileau : c'est la coupe et l'allure du vers classique du *xvii^e* siècle.

Ah ! quand pourront ses yeux entrevoir le rivage !
Quelquefois, l'abusant par une fausse image,
L'Imagination, dans un lointain confus,
Lui montre un port, des tours, qui bientôt ne sont plus.
Leur fantôme trompeur s'efface comme un songe,
Et l'immense océan devant lui se prolonge.
Il faut entendre encor le bruit des matelots,
Des cordages, des mâts, et des vents et des flots ;
Toujours les cieux, toujours les noirs gouffres de l'onde.
Et l'aquilon grondant sur la vague qui gronde.

Cette fois, c'est le vers ternaïre à la Victor Hugo : « toujours les cieux », détaché en avant, et les deux autres groupes de quatre pieds réunis et balancés selon un rythme très heureux.

La suite est moins bonne, elle est un peu trop « facile » et « convenue » :

Hélas ! où sont ses champs, ses bois, ses prés fleuris,
 Ses foyers paternels et ses enfants chéris ?
 Le regret, au départ, en forma ses supplices ;
 L'espérance, au retour, en fera ses délices.
 Il part, il vogue, avance, espère et voit le port.
 Ah ! son cœur pourra-t-il suffire à son transport ?
 Sa fille !... En le quittant son adieu fut si tendre !
 Que fait-elle à présent ? Lasse enfin de l'attendre,
 Sur son portrait peut-être elle verse des pleurs,
 Peut-être que sa main le couronne de fleurs ;
 Ces tissus, ces trésors que la Perse a vus naître,
 Sa femme avec plaisir s'en parera peut-être ;
 Et ce fils, dernier fruit d'une longue union,
 Vit-il ? Commence-t-il à bégayer son nom ?
 Son simple et vieux pasteur répandra tant de larmes !
 A ses arbres grandis qu'il va trouver de charmes !
 Cependant les objets semblent se rapprocher ;
 Il reconnaît ce mont, cet arbre, ce clocher ;
 De moment en moment les tours lèvent leur faite ;
 Enfin la rive approche, et son bonheur s'apprête ;
 Et sur la mer, qui fuit et roule à gros bouillons,
 Son rapide vaisseau fend les derniers sillons.
 On aborde : d'un saut il a touché la rive ;
 Le cœur tout palpitant, il s'élance, il arrive,
 Avec ce vif besoin que donne un long désir.
 Mais ce n'est pas à moi d'exprimer son plaisir.
 L'Imagination, dont je peins la puissance,
 Aime à chanter l'espoir et non la jouissance.

La « dérobade » est jolie, eût dit Saint-Simon. Delille se refuse à nous peindre la scène même du retour, l'allégresse des parents, les transports des amis. Il s'en tire en nous déclarant que l'Imagination n'a rien à voir là-dedans : c'est un aveu spirituel... d'impuissance.

Le morceau suivant, qui est encore plus souvent cité, et que toutes les anthologies, jusque vers 1850, se sont fait un devoir de reproduire, ne me paraît pas extraordinaire. Il est, d'ailleurs, tout à fait caractéristique de la manière de Delille : c'est un morceau de description et de sensibilité à la fois. Ce dualisme répond absolument aux deux goûts dominants de son temps : les gens du XVIII^e siècle sont amoureux des belles descriptions, et ils aiment à verser de « douces » larmes. A ce titre, le passage consacré au jeune homme égaré dans les Catacombes a dû particulièrement émouvoir les contemporains de Delille. Le sujet est dramatique, — mélodramatique même, et c'est ce qui me choque un peu.

Mais ce morceau a eu son heure de gloire, et il convient que nous le relisions ensemble :

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains ;
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.

Cet « espoir de la peinture », nous fait un peu sourire ; mais soyons indulgents, et poursuivons l'audacieuse promenade :

Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre ; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.

Voilà un très beau vers, un de ces grands beaux vers français qui dépassent en quelque sorte les limites que le nombre des pieds leur assigne.

Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses ;
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre. Hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas ;
Il cherche, mais en vain ; il s'égare, il se trouble,
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur ;
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour,
Lequel choisir ? Lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite :
Il appelle ; l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.

L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures,
 Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures ;
 Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
 En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
 Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
 Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
 Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
 En agitant la flamme, en use l'aliment,
 Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
 Vaines précautions ! Tout soin est inutile ;
 L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
 Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
 Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre ;
 Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
 Il gémit ; toutefois, d'un souffle haletant,
 Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
 Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
 Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
 Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
 Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
 De son bras défaillant enfin la torche tombe,
 Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.

Toute cette agonie du flambeau est un peu lente, quoique bien faite. — Arrivé à cet endroit de son récit, le poète se sent découragé lui-même, et il renonce à peindre la douleur de son héros : il a recours au facile procédé de l'apostrophe, et il prie Dante de vouloir bien lui « prêter son pinceau ». C'est encore un aveu d'impuissance, mais moins spirituel cette fois. D'ailleurs, l'apostrophe est presque toujours un aveu d'impuissance : elle se justifie tout naturellement, lorsqu'elle est un trait de modestie, comme parfois chez La Fontaine ; ou lorsqu'elle se place dans une causerie, où l'on ne peut s'étonner de la rencontrer ; mais je crois bien que, en dehors de ces deux cas, l'apostrophe constitue un procédé ridicule et froid. Voici en quels termes Delille appelle à la rescousse le poète de la *Divine Comédie* :

O toi, qui d'Ugolin traças l'affreux tableau,
 Terrible Dante, viens, prête-moi ton pinceau ;
 Prête-moi tes couleurs ; peins, dans ses noirs dédales,
 Dans la profonde horreur des ombres sépulcrales,
 Ce malheureux qui compte un siècle par instants,
 Seul... Ah ! les malheureux ne sont pas seuls longtemps ;
 L'Imagination de fantômes funèbres
 Peuple leur solitude et remplit leurs ténèbres.
 L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
 Le délire brûlant, le désespoir affreux,
 La mort..., non cette mort qui plait à la victoire,
 Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire,
 Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
 La faim qui se déchire et se ronge le sein.

Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
 Et quels regrets touchants viennent aigrier ses peines !
 Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus !
 Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus !
 Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
 Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
 Et celle dont l'amour, celle dont le souris
 Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
 Quelques pleurs, de ses yeux, coulent à cette image,
 Versés par le regret et séchés par la rage.
 Cependant il espère, il pense quelquefois
 Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
 Il regarde, il écoute. Hélas ! dans l'ombre immense,
 Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence...

— Voilà un vers un peu affecté, qui dénote l'effort, non la sensibilité vraie ; mais Malherbe, je crois, ne l'aurait point renié...

Et le silence encore ajoute à sa terreur.
 Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
 Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
 Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
 Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
 De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !
 Quand, tout à coup, son pied trouve un léger obstacle :
 Il y porte la main.... O surprise ! ô miracle !
 Il sent, il reconnaît *le fil* qu'il a perdu,
 Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.

Oui, sans doute... ; mais voilà ce qu'il en coûte de ne point appeler les choses par leur nom. Delille n'a pas voulu se servir du mot de « corde », car c'était bien une « corde » ou même un petit « câble » qu'avait déroulé dans sa course le jeune « espoir de la peinture ». Le mot « corde » n'étant point assez noble, Delille avait préféré le mot « fil » ; et, naturellement, il a été puni par où il a péché : voyez-vous d'ici un « fil » traînant à terre, qui devient un *obstacle*, — même *léger*, — auquel *se heurte* le pied du malheureux égaré ?...

Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
 Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
 Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
 Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
 A l'abri du danger, son âme encor tremblante
 Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.

Cela est très exactement observé : le danger passé, l'homme contemple avec émotion les lieux où il a souffert ;

A leur aspect lugubre.

— « Aspect » est impropre, puisque la scène se passe dans les ténèbres les plus profondes...

A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! quel ravissement, quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

En somme, ce morceau est assez intéressant, et nous y trouvons des accents sincères. Je ne regrette pas de l'avoir relu avec vous.

Nous arrivons maintenant au cinquième chant, qui traite de la sculpture, de la peinture, de la tragédie, de la danse, de la poésie : c'est là que paraissait être le véritable sujet d'un poème sur l'Imagination, et c'est précisément le chant le moins bon. Delille n'était point fait pour nous parler des arts avec bonheur : sans doute, il avait des qualités d'artiste ; mais il lui manquait une chose indispensable, l'habitude de la technique. Delille a peu fréquenté les ateliers ; ayant eu les yeux faibles de bonne heure, il ne s'est point trouvé dans des conditions très favorables pour étudier et juger les œuvres d'art, et il en a parlé d'une façon assez froide. — Mais il a pris sa revanche, lorsqu'il est arrivé à la poésie : je ne vous lirai que trois passages caractéristiques, consacrés à Molière, à Shakespeare et à La Fontaine :

Molière ! à ce nom seul se rassemblent les ris ;
Les fronts sont déridés, les cœurs épanouis.
Qui dans les plis du cœur surprend mieux la nature ?
Qui sait mieux lui donner cette adroite torture,
Qui rend le ridicule ou le vice indiscret,
Et fait, avec le rire, éclater leur secret ?
Quel naïf, et souvent quel sublime langage !
O Molière ! ô grand homme ! ô véritable sage !
Avec un vain amas de sots admirateurs,
Je ne te louerai pas, dans mes portraits flatteurs,
D'avoir du cœur humain corrigé le caprice,
Détruit le ridicule et réformé le vice :
Tous deux sont immortels et ne font que changer ;
Tu peux charmer le monde et non le corriger.
Comme par une vague une vague est poussée,
La sottise du jour est bientôt remplacée.

Sans cesse variant nos volages humeurs,
 Le temps conduit la mode, et la mode les mœurs ;
 Ainsi, pour un travers, il s'en reproduit mille.
 Mais, puisqu'il nous distrait, ton art nous est utile :
 Tous ces fous, tous ces sots, par toi si bien décrits,
 Incommodes ailleurs, charment dans tes écrits ;
 Que dis-je ? Chacun d'eux, grâce à ton art suprême,
 Chez toi, sans le savoir, vient rire de lui-même :
 Ainsi l'oiseau léger, crédule et curieux,
 Vient se prendre au miroir qui le montre à ses yeux.

On a dit évidemment, sur Molière, de bien meilleures choses, et je n'ai pas besoin de vous renvoyer à la célèbre pièce de Musset qui a pour titre *Une Soirée perdue* ; mais nous devons tenir compte à Delille de la sincérité de son éloge.

Le passage sur Shakespeare n'est pas extraordinaire ; je vous en lirai cependant un fragment, ne fût-ce que par politesse internationale :

Je ne t'oublierai point, toi, dont le noir pinceau
 Traça des grands malheurs le terrible tableau ;
 Qui, de sombres couleurs rembrunissant la scène,
 D'une robe sanglante habillas Melpomène.
 Poète des enfers, de la terre et des cieux,
 Dès que la nuit reprend son cours silencieux,
 A la pâle lueur des lampes sépulcrales,
 Aux gémissements sourds des ombres infernales,
 A travers des débris, des urnes, des tombeaux,
 De la pourpre des rois promenant les lambeaux,
 De spectres, d'assassins, ta muse s'environne :
 Ton sceptre est un poignard, un cyprès ta couronne ;
 La nature pour toi n'est qu'un vaste cercueil,
 Que parcourent l'effroi, la douleur et le deuil.

Delille insiste surtout, vous le voyez, sur le côté patibulaire de l'œuvre de Shakespeare ; il néglige les pages vibrantes de jeunesse et d'amour, les tableaux comiques.... Bref, Shakespeare est pour Delille « le roi des épouvantements », ainsi que l'appellera plus tard M^{me} de Staël.

J'aime mieux les vers consacrés à La Fontaine, bien que Delille se soit un peu trop appesanti sur la fameuse bonhomie du fabuliste, bonhomie bien sournoise, à mon avis, et parfois singulièrement inquiétante. Delille constate avec regret que la muse de Boileau (dans *l'Art poétique*)

Oublia l'apologue, oubliâ La Fontaine.
 La mienne, en le blâmant, contrainte à l'admirer,
 Peut venger son oubli, mais non le réparer.
 L'Imagination, dans cet auteur qu'elle aime,

Du modeste apologue a fait un vrai poème :
 Il a son action, son nœud, son dénouement.
 Chez lui, l'utilité s'unit à l'agrément :
 Le vrai nous blesse moins en passant par sa bouche ;
 Il ménage l'orgueil qu'un reproche effarouche ;
 Sous l'attrait du plaisir il cache la leçon,
 Et par d'heureux détours nous mène à la raison.
 Cet art ingénieux, que la crainte a fait naître,
 Qu'inventa le sujet pour conseiller son maître,
 Par Esope l'esclave, et Phèdre l'affranchi,
 A Rome et chez les Grecs fut sans faste enrichi.
 Il reçut le bon sens, l'élégante justesse ;
 Mais, né dans l'esclavage, il en eut la tristesse.
 La Fontaine y jeta sa naïve gaité.
 Quel instinct enchanteur ! Quelle simplicité !
 Il ignore son art, et c'est son art suprême ;
 Il séduit d'autant plus, qu'il est séduit lui-même.
 Le chien, le bœuf, le cerf, sont vraiment ses amis ;
 A leur grave conseil par lui je suis admis.
 Louis, qui n'écoutait, du sein de la victoire,
 Que des chants de triomphe et des hymnes de gloire,
 Dont, peut-être, l'orgueil goûtait peu la leçon
 Que reçoit dans ses vers l'orgueil du roi lion,
 Dédaigna La Fontaine, et crut son art frivole.
 Chantre aimable ! ta muse aisément s'en console.
 Louis ne te fit point un luxe de sa cour ;
 Mais le sage t'accueille en son humble séjour ;
 Mais il te fait son maître, en tous lieux, à tout âge,
 Son compagnon des champs, de ville, de voyage ;
 Mais le cœur te choisit ; mais tu reçus de nous,
 Au lieu du nom de grand, un nom cent fois plus doux ;
 Et, qui voit ton portrait, le quittant avec peine,
 Se dit avec plaisir : « C'est le bon Le Fontaine. »
 Et, dans sa bonhomie et sa simplicité,
 Que de grâce ! et, souvent, combien de majesté !
 S'il peint les animaux, leurs mœurs, leur république,
 Pline est moins éloquent, Buffon moins magnifique ;
 L'épopée elle-même a des accents moins fiers.

Chose curieuse : Delille se rencontre ici avec Taine, qui, très probablement, n'avait pas lu ce passage, et qui emploie exactement le même mot à propos de La Fontaine : « La fable, dit-il, a « chez lui l'ampleur d'une *épopée*. » (Il avait dit, d'abord, d'une « *Iliade* »).

Le chant VI traite de l'influence de la morale sur le bonheur. Naturellement, c'est là un trop beau sujet pour que Delille l'ait magistralement développé : on pouvait écrire là-dessus tout un ouvrage de philosophie, et je n'ai pas besoin de vous dire que Delille ne l'a pas écrit.

Tout ce chant est élégant, mais froid. Nous n'en retiendrons qu'un portrait de Rousseau : un éloge de la « médiocrité », ou,

si vous aimez mieux, de la demi-aisance ; puis une page sur l'ambition et une autre sur Pellisson, rattachée au sujet je ne sais trop comment.

Le portrait de Rousseau est très intéressant, et, en somme, très exact. Delille nous prêche à ce propos l'ataraxie, l'équanimité, l'égalité d'humeur : « C'est là, dit-il, le secret du vrai bonheur, que n'a pas goûté Rousseau ». Ce conseil est, d'ailleurs, plus facile à donner qu'à suivre : vous savez que Rousseau était un malade, et qu'il ne lui appartenait pas de se guérir par la seule force de sa volonté.

« Ne soyez pas neurasthéniques » : voilà, en somme, à quoi se ramènent les exhortations du bon Delille.

Néanmoins le portrait qu'il a tracé du philosophe de Genève mérite d'être lu :

Te voilà seul, va, fuis loin des races vivantes ;
Habite avec les rocs, les arbres et les plantes,
Dans quelque coin désert, dans quelque horrible lieu,
Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu.
Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre,
Tu ne dois plus les voir, ne dois plus les entendre.
Ton âme morte à tout ne vit que par l'effroi ;
Les morts sont aux vivants moins étrangers que toi :
Le regret les unit, et toi, tout t'en sépare.
Hélas ! il le connut ce tourment si bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour
La voix de la raison et celle de l'amour.
Quel sublime talent ! Quelle haute sagesse !
Mais combien d'injustice ! et combien de faiblesse !
La crainte le reçut au sortir du berceau ;
La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
Vous, qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous, qui lui devez des leçons et des larmes,
Pour prix de ces leçons et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun ; plein de sa défiance,
Rarement des mortels il souffre la présence,
Ami des champs, ami des asiles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts...
Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire :
Il écoute et s'enfuit ; et, sans soins, sans désirs,
Cache aux hommes, qu'il craint, ses sauvages plaisirs.

Tous ces traits sont fort exacts, et ce passage peut supporter la comparaison avec l'invocation à Byron dans la Méditation de Lamartine sur l'*Homme*.

Mais, s'il se montre à vous, au nom de la nature,
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,

Ne l'effarouchez pas, respectez son malheur !
 Par des soins caressants apprivoisez son cœur.
 Hélas ! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
 S'il a fait son tourment, il a fait vos délices.
 Soignez donc son borheur, et charmez son ennui ;
 Consolez-le du sort, des hommes et de lui...
 L'infortuné qu'il est, à son heure dernière,
 Souffre à peine une main qui ferme sa paupière !...
 Malheureux ! Le trépas est donc ton seul asile !
 Ah ! dans la tombe au moins repose enfin tranquille ;
 Ce beau lac, ces flots purs, ces fleurs, ces gazons frais,
 Ces pâles peupliers, tout invite à la paix.
 Respire donc enfin de tes tristes chimères :
 Vois accourir vers toi les épouses, les mères ;
 Regarde ces amants qui viennent, chaque jour,
 Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour ;
 Vois ces groupes d'enfants se jouant sous l'ombrage,
 Qui de leur liberté viennent te rendre hommage ;
 Et dis, en contemplant ces doux titres d'honneur :
 « Je ne fus point heureux, mais j'ai fait leur bonheur. »

Ce morceau ne manque ni de sincérité ni de véritable émotion ;
 et l'expression est souvent très heureuse.

III

Nous avons commencé, dans notre dernière leçon, l'examen du sixième chant du poème de l'*Imagination*, et nous avons lu le portrait moral de Rousseau, si heureux de forme et d'une psychologie si pénétrante.

Avant de quitter ce chant, je voudrais attirer votre attention sur un passage qui mérite de nous arrêter : l'éloge de la « médiocrité ». Le sujet n'est pas des plus commodes à traiter ; il est assez malaisé d'exprimer en vers le bonheur qui résulte de la « médiocrité », c'est-à-dire de la demi-aisance, de cet état intermédiaire entre la pauvreté et la richesse, et que beaucoup de poètes, et aussi de prosateurs, se sont plu à chanter le plus souvent de façon très banale. La « médiocrité » est certes très agréable, très estimable, elle est tout ce que vous voudrez ; mais elle n'est pas poétique. De plus, il est assez difficile aussi d'écrire une tirade sur l'ennui, qui est, comme vous savez, fils, — d'autres disent frère, ou même époux, — de la « médiocrité ». Toutes ces généalogies abstraites sont, en général, assez peu propres à inspirer un poète. Vous allez voir que Delille, traitant ce sujet épineux avec son habileté ordinaire, a réussi à tirer quelque chose de rien, ou tout au moins de peu :

De loin la pauvreté semble encor plus cruelle ;
 J'ai doublement le droit de réclamer pour elle :
 Je fus pauvre longtemps, sans me plaindre des dieux ,
 Je fus riche un moment sans être plus heureux.
 Un vain accroissement de jouissances vaines
 Ne fit que varier mes plaisirs et mes peines.
 A mon premier état le destin m'a rendu :
 J'avais bien peu gagné, j'ai donc bien peu perdu !
 Mais l'homme soutient mal tout ce qu'il exagère,
 J'aime la pauvreté qui n'est pas la misère.
 Horace la nommait la médiocrité :
 Il faut un peu d'aisance à la félicité :
 La fortune a son prix ; l'imprudent en abuse,
 L'hypocrite en médit, et l'honnête homme en use.
 Toi qui, dans ton tonneau, mal nourri, mal vêtu,
 Y logeas la folie auprès de la vertu,
 Tu peux jeter ta coupe, orgueilleux Diogène,
 Et boire dans tes mains ; moi, je garde la mienne ;
 Et si la mode encor voulait que les Houdon,
 Les Moreau, les Pajou, rivaux d'Alcimédon,
 Gravassent sur ses bords le lierre qui serpente,
 Ou les bras tortueux de la vigne rampante,
 Malgré toi je saurais en connaître le prix.
 Mais combien tu me plais, lorsque, d'une souris
 Les miettes de ton pain t'attirant la visite,
 Tu t'écriais gaiement : « J'ai donc un parasite !
 J'ai donc le superflu ! » Voltaire, avec raison,
 Le jugeait nécessaire, et je le crois fort bon.
 Mais, dès que le travail a vaincu la misère,
 Le superflu n'est pas bien loin du nécessaire :
 L'heureuse pauvreté le trouve à peu de frais.

Cela, vous le voyez, nous achemine vers une certaine veine poétique qu'a connue Béranger : c'est la poésie du simple, une sorte de poésie à mi-côte, qui sait se contenter de peu.

Un autre passage de ce même chant dut fortement attirer l'attention des contemporains de Delille, gens très « sensibles », ou tout au moins très enclins à la « sensiblerie » : c'est celui où le poète nous dépeint Pellisson dans sa prison, pour nous donner un exemple de constance et de fermeté d'âme dans l'état le plus misérable. — C'est aussi dans ce passage que se trouve la fameuse périphrase sur les épingle, dont Musset s'est moqué :

Tel fut ce Pellisson, dont la constante foi
 Brava, pour un ami, le courroux d'un grand roi.
 Digne élève des arts, sa généreuse audace
 De l'illustre Fouquet embrassa la disgrâce ;
 Et, tandis que dans Vaux, aux Naiades en pleurs,
 La Fontaine faisait répéter ses douleurs,

Pellisson dans les fers suivit cette victime :
 Aimer un malheureux, ce fut là tout son crime.
 Trop souvent du pouvoir les agents détestés
 Joignent à ses rigueurs leurs propres cruautés.
 Du triste Pellisson pour combler la misère,
 On avait retranché, de son toit solitaire,
 Ses livres, ses travaux, et l'art consolateur
 Qui confie au papier les sentiments du cœur.
 Déjà, dans les langueurs de sa mélancolie,
 Il sentait par degrés s'approcher la folie.
 Pour tromper ces chagrins, il invente un secret
 Frivole en apparence et puissant en effet :
Des milliers de ces dards, dont les pointes légères
Fixent le lin flottant sur le sein des bergères,
 Jetés sur ses lambris, ramassés tour à tour,
 Trompaient dans sa prison les longs ennuis du jour ;
 Mais, bientôt, ce vain jeu ne fut qu'un soin pénible :
 L'être qui sent, lui seul console un cœur sensible.
 Au défaut des humains, souvent les animaux
 De l'homme abandonné soulagèrent les maux ;
 Et l'oiseau qui fredonne, et le chien qui caresse,
 Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
 L'infortune n'est pas difficile en amis :
 Pellisson l'éprouva.

C'est ici qu'intervient l'araignée... Mais, comme il est impossible de dire « une araignée » en vers, en 1800, Delille exécute une petite « réussite », pour la nommer sans la nommer :

. Dans ces lieux ennemis,
 Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
 Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles.
 Frappe ses yeux : soudain, que ne peut le malheur !
 Voilà son compagnon et son consolateur !
 Il l'aime ; il suit de l'œil les réseaux qu'il déploie ;
 Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.
 Il l'appelle, il accourt, et jusque dans sa main
 L'animal familier vient chercher son festin.
 Pour prix de ces secours, il charme sa souffrance ;
 Il ne s'informe pas, dans sa reconnaissance,
 Si de ce malheureux, caché dans sa prison,
 Le soin intéressé naît de son abandon.
 Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.
 Son instinct fut plus juste ; et, dans leur solitude,
 Défiant et barreaux et grilles et verrous,
 Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux ;
 Lorsque, de la vengeance implacable ministre,
 Un géolier au cœur dur, au visage sinistre,
 Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
 Foule aux pieds son amie et l'écrase à ses yeux :
 L'insecte était sensible, et l'homme fut barbare !

Je n'ai pas besoin de vous dire que nos pères ont lu avec émo-

tion ce morceau dans toutes leurs anthologies : par sa sensiblerie et par ses périphrases, il est tout à fait caractéristique de la manière de Delille.

Le septième chant de *l'Imagination* est le plus ennuyeux de tous : c'est dans ce chant que Delille se proposait de parler des arts dans leurs rapports avec les lois et le gouvernement d'un peuple. Il y est question de l'étiquette, des cérémonies et des fêtes publiques, des fêtes champêtres, des monuments ; le chant se termine par une tirade sur le costume des différents états, et sur « les malheurs qu'ont produits l'abandon et le mépris des costumes. » C'est une véritable « chronique » rimée sur le costume, un bavardage en vers, que je comparerais, — toutes proportions gardées, bien entendu, — aux pièces célèbres de Musset : « *Une Soirée perdue* », « *Une bonne Fortune* », véritables « chroniques » elles aussi, avec le génie en plus. Delille oppose, dans ce passage, la monotonie du costume moderne à la belle et majestueuse simplicité du costume antique :

Mais le costume règne et l'appareil commande.
Les Romains, si savants dans l'art de gouverner,
Pour mieux charmer le peuple et pour mieux l'enchaîner,
Empruntaient ce pouvoir. L'auguste laticlave
Au peuple souverain soumit le monde esclave.
Chez ces graves Romains, qui de nous se peindrait
Cornélie en pierrot et César en gilet ?
Le costume imposant régnait dans les comices :
Le costume entourait le lieu des sacrifices.
Hortensius se plaint que des pieds étourdis
De sa robe éloquente aient dérangé les plis :
Voyez ce peuple ému : déjà le sang ruisselle,
Déjà la flamme vole et le fer étincelle.
Allez offrir aux yeux de ce peuple irrité,
De notre habit mesquin le costume écourté ;
Vos efforts seront vains ; mais soudain se présente,
Dans le noble appareil d'une toge imposante,
Le fameux Tullius ; et, saisis de respect,
Ces flots tumultueux tombent à son aspect.

Vous sentez combien ce morceau est froid ; il est froid, parce qu'il est faux. Tous les costumes sont beaux ; mais certaines gens les portent mieux. D'ailleurs, tout cela n'a pas grand intérêt : je vous ai cité ce passage, pour vous montrer comment Delille trouve toujours le moyen de greffer un développement sur les sujets les plus minces. Voici, maintenant, une périphrase célèbre, sur la perruque, dont Boileau eût été content, parce qu'elle est une peinture et non une simple analyse :

Notre habit est peu grave, et souvent peu modeste ;
 Jadis, pour ennoblir ce costume un peu leste,
 On vit s'évertuer nos révérends aleux ;
 Leur soin fut ridicule, et ne vit rien de mieux
Que ces milliers d'anneaux, de qui la bouffissure
Gonflait grotesquement leur fausse chevelure.
 Mais, du moins, le docteur, le prêtre, l'avocat,
 Par des habits divers distinguaient leur état.
 Bientôt des vieilles mœurs chacun quittant les traces,
 En cachant son état, crut montrer plus de grâces :
 On vit tous nos abbés raccourcir leurs manteaux,
 Le médecin coquet élagua ses marteaux ;
 Abjurant pour le frac une robe incommode,
 On vit à nos soupers nos robins à la mode ;
 L'épaulette elle-même, orgueil des garnisons,
 N'eût osé se montrer en d'honnêtes maisons,
 Et l'usage partout triompha des coutumes.
 Bientôt l'esprit d'état eut le sort des costumes.
 Et les mœurs aux habits ne survécurent pas.
 Au lieu de ces héros, de ces grands magistrats,
 D'un essaim freluquet vénérables ancêtres,
 La France ne vit plus que gauches petits-maitres,
 Qu'élégants colonels et jolis présidents,
 Et les fats nous ont fait regretter les pédants.

Ce morceau est, en somme, le meilleur du septième chant, qui est vraiment bien faible.

Le huitième chant lui est de beaucoup supérieur, car Delille a essayé d'y être poète-philosophe. Il comprend les questions philosophiques en poète, sans doute ; mais il les comprend d'une manière très complète : il en exprime d'abord l'aspect extérieur et les contours en quelque sorte, puis il va droit au point, sinon essentiel, du moins caractéristique, d'un système. Ainsi, pour les Epicuriens, il nous les montrera sobres, tempérants, souriants, voulant être optimistes ; puis, passant à leur doctrine, il nous développer cette idée, que, pour ces philosophes, l'essence du bonheur consiste à se conformer à la nature. Il suffit de mettre tout cela en jolis vers didactiques, avec un peu d'émotion : voilà tout ce qu'on peut demander à Delille. Or, ces mérites ne lui font point défaut : il a parlé du Dieu d'Epicure avec assez de bonheur.

Après nous avoir entretenus des divinités abominables de l'Orient, il caractérise en quelques traits, fort justes en somme, ce dieu qui vit dans l'« ataraxie », avec, pour nous, un certain mépris teinté de bienveillance :

A ces dieux effrayants, l'horreur de la nature,
 Qui ne préférerait ce Dieu que d'Epicure
 Un disciple autrefois dans l'Inde a transporté,
 Et que, chez les Romains, Lucrèce avait chanté ?

Ce dieu dort : trop heureux ! sans sceptre, sans tonnerre,
 Les crimes des tyrans, les horreurs de la guerre,
 Il ne répond de rien ; il n'a point l'embarras
 De régir ce troupeau de méchants et d'ingrats ;
 Il n'entend point les chants de l'horrible victoire
 D'un massacre fameux lui rapporter la gloire.
 Le sort règne pour lui : tels d'un roi fainéant
 Nos ancêtres jadis adoraient le néant ;
 Ou tels en sommeillant des magistrats augustes
 Prononcent des arrêts que le hasard rend justes.

La Fontaine eût signé certains de ces vers, où le dieu d'Epicure est traité un peu familièrement, un peu à la façon du Dieu des bonnes gens de Béranger.

L'imagination chrétienne n'a pas moins bien inspiré Delille. Sans doute, Delille n'est pas capable de ressentir l'émotion philosophique véritable ; il n'a pas, comme Lamartine ou Victor Hugo, ce sentiment profond des choses de la religion, qui remonte instinctivement du cœur au cerveau du poète et qui se traduit en strophes vibrantes de sincérité et d'élan. Descartes, lui, a éprouvé cette émotion ; la joie de la vérité conquise lui a dicté des pages enthousiastes, des pages d'extase philosophique à la Lucrèce, qui sont dans toutes les mémoires. Kant nous a laissé aussi des passages admirables, jaillis spontanément du plus profond de son être, et tout frémissants encore de l'ardeur de la spéculation métaphysique ou morale. Les grands poètes et les grands penseurs du dix-neuvième siècle ont connu ces divins transports : je n'ai pas besoin de vous dire que nous ne trouvons rien de tout cela chez Delille. Mais sa petite étude sur la religion révélée est très intelligente, et très convenablement présentée ; elle est rattachée à un développement sur le Soleil, ce qui conduira tout naturellement Delille à nous parler du Créateur :

Eh ! qui méritait mieux d'usurper notre hommage
 Que cet astre, des dieux la plus brillante image,
 Qui dispense les ans, la vie et les couleurs,
 Enfante les moissons, mûrit l'or, peint les fleurs,
 Jusqu'aux antres profonds fait sentir sa puissance,
 Revêt les vastes cieux de sa magnificence,
 De saison en saison conduit le char du jour,
 Nous attriste en partant, nous charme à son retour,
 Eclaire, échauffe, anime, embellit et féconde,
 Et semble, en se montrant, reproduire le monde ?...
 Eh ! bien, astre puissant, contre l'âge ennemi
 Protège donc mes vers et défends ton poète !
 Verse encor, verse-moi cette flamme secrète,
 Le plus pur de tes feux, le plus beau de tes dons ;
 Encore une étincelle, encor quelques rayons,

Et que mes derniers vers, pleins des feux du jeune âge,
De ton couchant pompeux soient la brillante image.

Et voici le passage consacré à l'auteur de toutes choses :

Mais quoi ! pour le soleil j'oubliais son auteur !
Fuyez, dieux impuissants, devant le Créateur ;
Dieu, le vrai Dieu s'avance ; il veut que je publie
De sa religion la sublime folie.
Ce n'est plus cette erreur, dont les séductions
A des divinités prêtaient nos passions :
Loin d'abaisser l'Olympe aux voluptés humaines,
Elle nous montre un Dieu se chargeant de nos peines
Nous montre des mortels s'élevant jusqu'à Dieu ;
Des folles passions elle amortit le feu :
Elle commande aux sens, subjugue la nature,
Ne puise nos vertus qu'en une source pure ;
Ces doux liens de père et de fils et d'époux,
Au trône de Dieu même elle les suspend tous ;
Bien loin des vœux mortels place nos espérances,
Craint les prospérités, jouit dans les souffrances,
Joint l'homme à l'Eternel, joint les hommes entre eux,
Cultive sur la terre et cueille dans les cieux,
Comme ces cultes vains que l'erreur a fait naître,
L'Imagination ne lui donna point l'être ;
Ainsi que le soleil, les astres et les mers,
Elle sortit des mains dont sortit l'univers.

Cela nous montre le lien, — assez factice d'ailleurs, — qui rattache ce développement avec le « sujet » du poème, si toutefois il y en a un ; l'Imagination eut au moins l'honneur « d'embellir la couronne » de la religion « et d'orner son autel », puisqu'elle n'eut pas celui de la créer de toutes pièces :

Quand les prophètes saints, dans leur sacré délire,
De sa grandeur future entretenaient leur lyre,
Tantôt comme un miel pur vantaient ses douces lois,
Tantôt de son tonnerre épouvantaient les rois ;
Elle-même dictait leurs odes immortelles,
C'est elle qui, montrant les palmes éternelles,
Sous les yeux des tyrans, sous le fer des bourreaux,
Transformait des enfants, des femmes, en héros ;
Et lorsque sous la terre, au fond des catacombes,
Vivants, ils habitaient le silence des tombes,
Dans ces noirs souterrains conduite par la foi,
L'Imagination charmait leur sombre effroi.

Je n'ai pas le temps de vous lire la suite de ce développement, où les beaux vers ne manquent pas : je vous renvoie au texte lui-même. J'espère que les lectures que nous venons de faire auront suffi à vous donner une idée assez exacte et assez complète de ce

poème de l'*Imagination*, qui renferme trop de choses, mais dont certains passages méritent d'être sauvés de l'oubli. Vous n'aurez pas de peine à les reconnaître : il est si facile de voir quand on commence à s'ennuyer !

*
* *

Œuvres diverses.

Je voudrais maintenant vous parler, en terminant, des « *Œuvres diverses* » de Delille, c'est-à-dire de quelques épîtres, de quelques odes, de quelques petites pièces de circonstance, billets, invitations à dîner, rangées sous le titre de « poésies fugitives ».

L'*Épître I* est tout à fait de la jeunesse de Delille : elle est datée de 1761 ; Delille a alors 23 ans ; il est encore à moitié écolier, à moitié professeur. Cette épître, prononcée au Collège de Beauvais, à l'occasion d'une thèse, traite des « ressources qu'offre la culture des arts et des lettres » :

Enfin donc, renonçant à l'ombre de l'école,
Aux vains amusements de l'enfance frivole,
Dans un monde charmant pour qui ne le voit pas,
Tu vas, mon cher ami, faire le premier pas.
Sans doute, je pourrais, pédagogue sévère,
Te fatiguer ici d'une morale austère,
Te donner longuement ces sublimes avis
Si souvent répétés, si rarement suivis ;
Mais le droit de prêcher n'est pas fait pour mon âge,
Les ans n'ont point encor sillonné mon visage,
Appesanti ma tête et blanchi mes cheveux :
On ne saurait trop tard devenir ennuyeux.
D'ailleurs, que produirait ce langage sévère ?
L'art de persuader n'est que celui de plaire.

Naturellement, étant donné le sujet de cette Épître, un développement sur Rousseau était nécessaire :

J'entends encor Rousseau, dans ses sombres humeurs,
Crier que *les beaux-arts ont corrompus les mœurs*.
La nature aux beaux-arts a servi de modèle ;
Bien loin de l'étouffer, ils nous rapprochent d'elle,
Nous inspirent le goût des plaisirs innocents.
Transportons avec eux le sage dans les champs.
Il s'arrête enchanté, soit qu'une belle aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclorre ;
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment le reste d'un beau jour.

L'idée est bonne ; mais pourquoi Delille ne l'a-t-il pas développée davantage ?

L'*Épître II* (1761) est adressée à M. Laurent, chevalier de Saint-Michel, « à l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide ». Cette pièce, qui avait plu à Voltaire, contient un vers célèbre, et souvent cité, dont on ne songe point à attribuer la paternité à Delille :

Louis, qui, rassemblant tous les arts sous sa loi,
Du malheur de régner se consolait en roi,
Louis, de ses regards récompensait leurs veilles :
Un coup d'œil de Louis enfantait les Corneilles.

Rendons à César ce qui est à César et à Delille ce qui est à Delille !

L'*Épître IV*, sur l'utilité des voyages, a remporté le prix à l'Académie de Marseille en 1765. Delille ne pouvait se dispenser de parler, à cette occasion, d'un voyage qui était alors d'actualité, celui que Pierre le Grand entreprit en Europe pour s'instruire et pour faire profiter son peuple des bienfaits de la civilisation occidentale :

Enfin Pierre paraît ; il voit ce coin du monde
Dormir enseveli dans une nuit profonde :
De dix siècles de honte il prétend le venger ;
Et c'est en le quittant qu'il prétend le changer.

Notez, en passant, ce penchant de Delille jeune pour le vers à antithèse et à trait : c'est le genre Dorat, amplement et ingénieusement descriptif.

O prodige ! Un grand roi quitte le rang suprême ;
Et, dans son noble exil, plus grand qu'en sa cour même,
Pour moissonner les arts dans cent pays divers,
Auguste voyageur, étonne l'univers ;
Dans le palais des rois, sous l'humble toit du sage,
Fait de l'art de régner le noble apprentissage,
Dévore tout chef-d'œuvre offert à ses transports,
Parcourt les ateliers, interroge les ports,
Et des arts, recueillis dans ses courses immenses,
Rapporte au fond du Nord les fertiles semences.

Delille n'oublie pas non plus Catherine II dans ses éloges :

Ce que Pierre ébaucha, Catherine l'achève ;
Sous ses mains, chaque jour, l'édifice s'élève,
Et, pour le décorer, accourant à sa voix,
Tous les arts à l'envi se rangent sous ses lois.
Moins grand était celui qui, dans la Thèbes naissante,
Entraînait les rochers par sa lyre puissante.

Vive, vive à jamais cet écrit précieux (1),
 Où, pour former son fils sous ses augustes yeux,
 Par l'appât de la gloire à la richesse unie,
 Une grande princesse appelle un grand génie !
 Et qu'on doute longtemps qui doit frapper le plus,
 Ou d'une offre sublime, ou d'un noble refus !

Il serait plus exact de dire que c'est l'offre qui est « noble » et le refus « sublime ».

Après avoir parlé, dans cette épître, de l'utilité des voyages, Delille exécute une « palinodie » et nous expose leur inutilité dans l'épître « à deux enfants voyageurs » (1801). Cette pièce, très spirituelle, quoique un peu traînante au début, rappelle par certains côtés le genre assez faux et assez puéril de la satire de Boileau sur les *Embaras de Paris*.

Elle contient cependant quelques portraits amusants ; voici d'abord l'Anglais, qui, même en changeant de climat, reste Anglais des pieds à la tête ; qui, à peine arrivé à Paris,

A ce bel opéra, que le monde idolâtre,
 Va de Covent-Garden regretter le théâtre ;
 Sollicite avant son départ
 Le combat du taureau, la chasse du renard,
 S'étonne seulement que la France ait fait grâce
 Aux loups, dont l'Angleterre extermina la race ;
 Se fait admettre au club, paie en livres sterlings
 Sa soupe à la tortue, et ses chers *plum-puddings* ;
 Pour mieux s'habituer à la langue française,
 Se rend exactement à la taverne anglaise,
 Et, dans ses jeux chéris soigneux de s'exercer,
 A nos Parisiens veut apprendre à boxer ;
 Partout de son pays conserve les coutumes,
 Les usages et les costumes ;
 Enfin, rentrant chez lui comme il était sorti,
 Y revient plus Anglais qu'il n'en était parti.

Le portrait du Français est un peu moins lestement enlevé :

Ainsi du bon Français quand l'humeur vagabonde
 Se mit à parcourir le monde,
 Partout il moissonna les sottises d'autrui,
 Et, dans le monde entier, ne méprisa que lui.
 Il courut mendier aux terres étrangères
 Ses usages, ses mœurs et ses lois passagères.
 Aux rochers de la Suisse, aux plaines d'Albion,
 Il croyait s'élancer vers la perfection.
 Revenu, disait-il, de ses erreurs premières,

(1) Cela fait allusion à la lettre par laquelle Catherine II invitait d'Alembert à se charger de l'éducation du grand-duc de Russie.

Il déliait son joug, et brisait ses lisières.
 Qu'arriva-t-il ? Au lieu de nouvelles lumières,
 Il rapporta, pour prix de son instruction,
 L'extravagance et la destruction.
 En berline, en wiskis, en frac, en guêtre, en bottes,
 En gilets écourtés, en longues redingotes,
 La Révolution, pour punir les Français,
 A des goûts étrangers dut ses premiers succès.
 De motions nos cafés résonnèrent ;
 De mots, de plans nouveaux nos vieillards s'étonnèrent ;
 De jeunes fats et d'imberbes Catons
 Dans nos tribunes dominèrent,
 Ridiculement y prônèrent
 La république des Platons.
 Des bavards de tous les cantons
 Nos jeunes dames raffolèrent ;
 Les Grâces, les Ris s'envolèrent.
 Mille petits Catilina
 Inondèrent nos clubs, nos salons, nos sénats.

Tout cela n'est, en somme, qu'une parodie, ou, si vous voulez, une pasquinade assez agréable, quoique parfois un peu lourde.

Je vous signale encore l'*Épître* dans laquelle le poète dédie à M^{me} Delille le poème de l'*Imagination* ; le début n'est pas dépourvu de charme :

O toi, de tous les biens le plus cher à mon cœur,
 Qui m'adoucis les maux, m'embellis le bonheur,
 Dont la raison aimable et la sage folie,
 Quand du crime légal les sanglants attentats
 Jetaient autour de nous les ombres du trépas,
 M'ont tant de fois, dans ma mélancolie,
 Consolé de la mort et presque de la vie !
 Reçois l'hommage de ces vers,
 Douce distraction de mes chagrins amers.
 A qui de mon plus cher ouvrage
 Plus justement pouvais-je offrir l'hommage ?
 Le sujet t'avait plu, ma muse l'embrassa ;
 Et cet ouvrage commença
 (Que cette époque m'intéresse !)
 Le jour même où pour toi commença ma tendresse :
 Ce jour, un seul regard suffit pour m'enflammer ;
 Car te montrer c'est plaie, et te voir c'est t'aimer.

C'est surtout dans les *Odes* que Delille a montré la limite exacte de son talent : il y déploie, certes, une très grande souplesse et une très grande habileté ; il a même du mouvement et de la verve, mais il lui manque ce que nous appelons le « transport » ; il est dépourvu de la véritable « exaltation » poétique. Sa mélancolie, si je puis dire, est « statique », non « dynamique ». Voilà pour-

quoi son *Ode à la Bienfaisance* nous paraît assez froide et assez ennuyeuse : la fin pourtant mérite d'être citée :

Oui, je hais la pitié farouche
D'un grand superbe et dédaigneux ;
Oui, le blasphème est dans sa bouche,
Lorsque l'orgueil est dans ses yeux.
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant sa clémence,
Il aime à me faire trembler ;
Et, lorsqu'il soutient ma faiblesse,
Son orgueil veut que je connaisse
Que son bras pouvait m'accabler.

Ainsi nous voyons sur nos têtes
Ces nuages noirs et brûlants
Qui portent les feux, les tempêtes
Et les orages dans leurs flancs ;
Tandis que sur nos champs arides
Ils versent ces torrents rapides
Qui vont au loin les arroser
Armés des éclairs, du tonnerre,
Même en fertilisant la terre,
Ils menacent de l'embraser.

Ces deux strophes sont fermes, énergiques, et vous avez pu remarquer beaucoup de vers vigoureux, en belle antithèse, qui font songer à Malherbe.

J'arrive aux épigrammes, par lesquelles je terminerai. N'ayant qu'une minute à perdre, je n'ai besoin que de cette minute pour vous en parler. Je vous avoue que je n'avais jamais lu les épigrammes de Delille ; et ce n'est pas dommage, car Delille, qui est si souvent spirituel au cours d'un poème de longue haleine, ignore l'art de badiner agréablement dans l'épigramme. Je ne vous en citerai qu'une seule, sur le Palais-Royal (1787). Vous savez que les galeries du Palais-Royal étaient, à cette époque, le rendez-vous du monde de la galanterie, et vous connaissez aussi le fameux canon, auquel met le feu une lentille qui reçoit les rayons solaires juste à l'heure de midi, et qui sert depuis ce temps de régulateur aux badauds. Ces deux données ont inspiré à Delille le joli quatrain suivant :

Dans ce jardin tout se rencontre,
Excepté l'ombrage et les fleurs.
Si l'on y dérégle ses mœurs,
Du moins on y règle sa montre.

Dans notre prochaine leçon, qui sera, je pense, la dernière sur Delille, nous étudierons Delille traducteur.

A. C.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le procès de l'Ambassade : la défense d'Eschine

(suite et fin).

J'ai étudié, jusqu'ici, la partie du discours d'Eschine consacrée à la réfutation des arguments de Démosthène. Il nous reste à voir, aujourd'hui, pour en finir avec le procès de l'Ambassade, l'épilogue et la péroraison de ce même discours. Dans cette dernière partie, Eschine, selon l'usage grec, se livrait à des discussions épisodiques et adressait des appels pathétiques aux divers sentiments de son auditoire. Il y a là quelques belles pages, que je me propose d'analyser devant vous.

*
* *

Eschine commence par repousser, avec beaucoup d'éloquence et infiniment de noblesse, l'accusation fondamentale que Démosthène avait lancée contre lui, à savoir qu'il était un traître. Comment y répond-il ? Il emploie une méthode très usitée alors, celle des *vraisemblances*. Il se justifie en étalant devant les juges les principales qualités de son caractère et en jetant avec eux un coup d'œil sur l'ensemble de sa carrière politique. Il veut que, après l'avoir entendu, les juges puissent se dire : un tel homme ne peut évidemment pas avoir trahi. En d'autres termes, au lieu de discuter les faits dont on l'accuse, il déclare que son caractère et sa vie passée démontrent *a priori* l'impossibilité de leur exactitude. L'expédient est habile. Vous allez voir par quelle noblesse de pensée et de sentiment Eschine réussit à le faire passer :

« Parmi les griefs multipliés de mon adversaire, dit-il (1), celui qui m'a le plus révolté, c'est le reproche de trahison. Il fallait donc, en même temps, faire voir en moi un monstre (2), une

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 146 sqq.

(2) Le grec dit *εγωιδεης*, injure qui revient assez souvent sur les lèvres des orateurs attiques.

âme de bronze, un misérable souillé de crimes. Eh ! bien, sur ma vie, sur ma conduite journalière, votre contrôle me suffit, ô vous qui m'écoutez ; mais ce qui échappe à la notoriété publique, ce qui est le plus cher à tout cœur honnête, je vais le produire à vos yeux avec un légitime orgueil : vous verrez quels gages j'ai laissés à ma patrie en partant pour la Macédoine. Toi, Démosthène, tu les as calomniés pour me perdre ; je montrerai, moi, combien ma jeunesse a été entourée d'honneur et de vertu. »

Vous voyez déjà qu'Eschine répond avec dignité et même avec courage à l'accusation de Démosthène. Vous allez voir avec quelle liberté d'esprit il accepte ce qu'il y a de plus humble dans sa famille, s'en faisant une parure plus qu'une honte :

« Cet homme que vous voyez là, c'est Atrométos, mon père (1), peut-être le plus âgé des citoyens, car il a quatre-vingt-quatorze ans. Jeune et n'étant pas encore ruiné par la guerre (2), il exerça la profession d'athlète (3). Banni sous les Trente, il alla servir en Asie et se signala dans plusieurs combats. Il est de la phratricie qui participe, avec les Etéoboutades (4), aux mêmes sacrifices, et d'où l'on tire la prêtresse d'Athéna Polias. Il s'est trouvé, comme je l'ai dit un peu plus haut, parmi ceux qui ont ramené le peuple fugitif (5).

« Tous les parents de ma mère (6) sont libres, cette mère qui

(1) En disant ces mots, Eschine montre son père, qu'il avait fait venir à l'audience, selon l'usage antique. Ce spectacle pathétique du fils, présentant son père aux juges était d'un effet certain. Il revient plusieurs fois dans les plaidoyers athéniens.

(2) Il s'agit de la guerre du Péloponèse.

(3) On voit qu'en Grèce, à cette date encore, on considérait comme un honneur de concourir comme athlète dans les jeux publics. Au temps de Pindare, on voyait même des citoyens considérables participer aux concours de lutte et de pugilat. Cependant, les athlètes ne tardèrent pas à être moins honorés. Les citoyens qui faisaient courir des chars et possédaient de belles mules étaient plus haut placés qu'eux dans l'opinion.

(4) Les *Etéoboutades* étaient une des plus vieilles familles d'Athènes. Elle remontait jusqu'au héros Boutès, descendant d'Erechthée. De même que les *Eumolpides* et les *Céryces* fournissaient le *hiérophante* et le *dadouque* aux mystères d'Eleusis, les *Etéoboutades* fournissaient la prêtresse d'Athéna Polias.

(5) Démosthène n'avait, en somme, accusé Atrométos que d'être maître d'école et de vivre misérablement à Athènes (*Ambass.*, § 249). Plus tard, dans son plaidoyer sur *la Couronne* (§ 129), ses allégations seront beaucoup plus infamantes.

(6) Tout ce passage sur la mère d'Eschine, qui assiste à l'audience avec Atrométos, est touchant. Il y a là un attendrissement sobre et discret, une émotion sincère et contenue, qui est d'un goût parfait et d'un excellent atticisme. — Démosthène avait représenté la mère d'Eschine comme pratiquant l'initiation à certains mystères et exploitant la crédulité des dévots (*Ambass.*, §§ 199, 249, ; Cf. *Cour.*, §§ 259-260).

m'apparaît maintenant inquiète et tourmentée sur mon sort. Elle-même, Démosthène, s'est expatriée sous les Trénte, a suivi son époux à Corinthe, a pris sa part des malheurs des citoyens. Toi qui prétends être un homme, — et je n'oserais l'affirmer, — accusé de désertion, tu n'as échappé qu'en gagnant, avec de l'or, Nico-demos d'Aphidna, ton accusateur (1). Plus tard, de concert avec Aristarque, tu l'as assassiné, et, les mains teintes de son sang, tu accours sur la place publique, où ta présence est un sacrilège !

« Philocharès que voici, mon frère aîné, ne s'est pas livré, comme tu le dis méchamment, à des occupations déshonnêtes. Il a vécu dans les lieux d'exercice, et a servi sous Iphicrate. Il commande dans les armées depuis trois années consécutives, et il est venu, Athéniens, pour vous supplier de m'absoudre. Voyez encore Aphobétos, le plus jeune de mes frères, votre digne ambassadeur auprès du roi de Perse, habile et intègre administrateur de vos finances, père d'enfants légitimes, qui n'a pas livré sa femme à un Cnosion, comme toi, Démosthène. Il se présente, plein de mépris pour tes injures ; la calomnie ne pénètre pas jusqu'au cœur d'un honnête homme (2). »

Après avoir ainsi passé en revue toute sa famille propre, Eschine parle de sa femme, de ses enfants, de ses beaux-frères surtout (3). Démosthène leur avait reproché leurs mœurs dépravées : Eschine lui répond d'une manière à la fois habile et touchante. Je ne lis pas le passage, parce qu'il est du même ton que les précédents.

Je ne m'arrête pas non plus à un grief secondaire porté contre Eschine, relatif à la malheureuse Olynthienne qu'il aurait maltraitée à la fin d'un banquet (4). Je vous en ai déjà parlé. Vous vous souvenez que cette accusation avait soulevé les protestations du public et des juges, en pleine audience. Eschine ne manque pas, naturellement, de tirer parti de cet incident, qui avait eu, sans aucun doute, moins d'importance qu'il veut bien le croire et le dire. Je passe donc.

*
* *

J'arrive à une partie de sa défense qui offre plus d'intérêt, celle où il répond au reproche d'avoir chanté le *péan* avec Phi-

(1) Sur ces faits, voy. *Contre Midias*, §§ 103-104.

(2) Sur les frères d'Eschine, voir les discours de Démosthène (*Ambass.*, §§ 237 et 249).

(3) *ESCHINE, Ambass.*, §§ 150 sqq. Cf. *DÉMOSTHÈNE, Ambass.*, § 287.

(4) *ESCHINE, Ambass.*, § 153.

lippe, pendant la troisième ambassade, au sujet de la ruine des Phocidiens.

Vous savez comment cette ruine s'était produite. Au moment où les Athéniens venaient de conclure le traité de 346 et, sur la proposition de Philocrate, de voter des éloges et des remerciements à Philippe, Phalécos, le chef phocidien, qui suivait par des intermédiaires toutes les négociations entre Athènes et la Macédoine, comprit qu'il était définitivement abandonné. Il se décida alors à conclure une convention avec Philippe, évacua le pays avec tous ceux qui voulaient le suivre et livra à son vainqueur toutes les villes de la Phocide. C'était un désastre pour Athènes : maître de la Phocide, Philippe l'était aussi des Thermopyles ; il pouvait désormais, sans difficultés, pénétrer dans l'Attique et arriver jusqu'à Athènes.

On comprend alors la gravité de l'accusation portée par Démosthène contre Eschine : que penser d'un ambassadeur athénien, d'un représentant officiel du peuple, qui adresse aux dieux, avec Philippe, un chant d'actions de grâces sur la ruine des malheureux Phocidiens ? A tout le moins, il y a là un manque de dignité.

Comment Eschine se défend-il sur ce point ? Il n'ose pas nier le fait, et voici ce qu'il dit :

« J'ai chanté, dit mon accusateur, les triomphes de Philippe et la destruction des villes phocidiennes. Par quel indice pourrait-on le prouver ? J'ai été invité, avec tous mes collègues, au banquet d'usage, où, en comptant tous les députés de la Grèce, se trouvaient au moins deux cents convives. Dans cette foule, sans doute, on m'a clairement remarqué ; le silence m'était impossible ; j'ai chanté, si on en croit Démosthène, qui n'y était pas et qui ne produit le témoignage d'aucune personne présente. Et comment a-t-on distingué ma voix, à moins que je n'aie entonné le péan comme dans les chœurs ? Si donc je me suis tu, Démosthène, tu mens ; mais si, lorsque ma patrie était encore florissante, lorsqu'Athènes n'avait essuyé aucune disgrâce, j'ai chanté, avec mes collègues, un hymne par lequel on honorait les dieux sans déshonorer les Athéniens, j'ai fait une action pieuse, innocente ; et l'on doit m'absoudre. Mais non, je ne mérite, pour cela même, aucune pitié ! c'est toi qui es l'homme pieux, toi l'accusateur de ceux dont tu as partagé les libations et la table (1) ! »

Immédiatement après vient la réponse au reproche d'avoir

(1) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 162 sqq.

changé de politique. Sur ce point, nous avons un très beau développement de caractère général. Eschine, en effet, — nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, — excelle dans les lieux communs.

« Tu m'as reproché de la versatilité dans les fonctions publiques, parce que je suis allé en ambassade vers Philippe, après avoir animé les Hellènes contre ce prince. Intente donc la même accusation contre la République entière ! Vous aviez fait la guerre à Sparte, Athéniens : vaincue à Leuctres, Sparte recut votre secours. Vous aviez ramené dans leur patrie les Thébains fugitifs : à Mantinée, vous les avez combattus. Les Erétréens vous ont vus, tour à tour, les attaquer et les défendre. Combien d'autres Hellènes envers lesquels vous avez agi de même ! C'est que les Etats, comme les particuliers, sont forcés, par politique, de se plier aux circonstances. Que fera donc un bon ministre ? Il indiquera à sa patrie le meilleur parti pour le présent. Que dira un perfide accusateur ? Couvrant d'un voile épais les conjonctures, il s'attaquera aux faits. Et le traître par caractère, à quelle marque sera-t-il reconnu ? Un traître, n'est-ce pas celui qui, comme tu as fait envers ceux qui s'adressaient à toi avec confiance, ô Démosthène, compose à prix d'argent des plaidoyers qu'il livre à la partie adverse ? Oui, tu as rédigé, pour le banquier Phormion, un mémoire qu'il t'a payé ; puis, tu l'as remis à Apollodore, qui le poursuivait au criminel... »

Comme je vous le disais, nous avons là un de ces beaux lieux communs aimés d'Eschine. Seulement, en le lisant, on a un ennui : on se demande si l'orateur est bien sincère, quand il le développe. Car, enfin, pourquoi Eschine reproche-t-il à son tour à Démosthène d'avoir changé de politique, s'il pense, comme il le dit ici, que ce n'est pas un si grand crime ? La contradiction saute aux yeux.

(A suivre.)

G. C.

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies

(1555-1713)

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

X. — Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande, et la guerre avec la France (1672-1688).

Le 12 juin 1672, le Rhin avait été franchi par les armées de Louis XIV. Cette invasion de la Hollande détermina une Révolution intérieure. Les Hollandais, exaspérés, sacrifiant leur liberté pour sauver leur indépendance, rétablirent le stathoudérat en faveur de Guillaume d'Orange, et une populace en délire massacra les frères de Witt, sans que le nouveau stathouder fit rien pour les sauver. Cette date de 1672 marque donc le début de la vie politique de Guillaume d'Orange, que nous allons avoir à exposer.

Or cette date est aussi celle de l'invasion de la Hollande. Guillaume arrive au pouvoir en profitant d'une circonstance extérieure. Toujours sa situation dépendra de l'état général des affaires de l'Europe, — d'où les oscillations de sa politique dans les deux grandes périodes que nous envisagerons tour à tour : — 1) jusqu'en 1688, Guillaume est avant tout le défenseur de la Hollande ; — 2) à partir du moment où Guillaume devient roi d'Angleterre, le théâtre de son action s'élargit, son rôle grandit, il est un des principaux acteurs de la politique européenne.

Il existe une étude d'ensemble sur la question : de Sirtema de Grovestins, *Guillaume III, défenseur de la Hollande et soutien de l'indépendance de l'Europe contre la puissance de Louis XIV* (Paris, 8 vol. in-8, 1851 ; nouv. édit., 1868). Il faut la compléter par les articles récents (1900) de la *National Biography*.

I

GUILLAUME D'ORANGE.

1. Guillaume était né à La Haye, le 14 novembre 1650. Il était le fils de Guillaume II, stathouder de Hollande, et de Henriette-Marie Stuart, fille de Charles I^{er} d'Angleterre. Il naquit six jours après la mort de son père. Son histoire, avant 1672, se confond avec celle de Jean de Witt ; car Guillaume était le représentant du parti orangiste, et Jean de Witt passa toute sa vie à lutter contre ce parti.

Son éducation fut disputée entre sa grand'mère et sa mère. Avec un chef qui n'était qu'un enfant, le parti orangiste sembla d'abord devoir triompher difficilement. De plus, Cromwell était protecteur d'Angleterre et il était naturellement l'adversaire du fils d'une Stuart. Pour conclure la paix avec les Provinces-Unies, le protecteur réclama une clause excluant le prince d'Orange du stathoudérat, tout au moins du stathoudérat en Hollande. Jean de Witt hésita quelque temps à proposer cette mesure, non qu'il la désapprouvât en elle-même, mais parce qu'elle était imposée du dehors et que cette ingérence étrangère était révoltante. Pourtant, comme le protecteur en faisait une condition *sine qua non* du traité de Westminster, de Witt la soumit aux Etats de Hollande et, malgré l'opposition acharnée de certains députés, la fit adopter à la majorité des voix (mai 1654). Par l'Acte d'exclusion, les Etats de Hollande s'engageaient à ne donner dans leur province ni pouvoir civil ni pouvoir militaire à Guillaume III, et à refuser leur consentement pour sa nomination comme capitaine et amiral général, si jamais il en était question.

Mais, en 1660, se produit un événement considérable : Charles II est rétabli sur le trône d'Angleterre ; et, tout de suite, le parti orangiste relève la tête. La Zélande rétablit la dignité de premier noble en faveur de Guillaume. Puis les Etats de Hollande révoquent l'Acte d'exclusion ; en 1666, ils se chargent de l'éducation du jeune prince. De Witt fait voter le projet d'harmonie. Cependant le jeune Guillaume grandit, son ambition s'accroît et les succès lui viennent. En 1670, il entre au Conseil d'Etat avec voix délibérative.

C'est alors que la guerre avec la France vint mettre le comble à sa fortune. En juillet 1672, il fut nommé stathouder de Hollande et de Zélande, puis capitaine et amiral général. C'est donc par

suite des nécessités de la défense que Guillaume arrive au pouvoir. La source de son pouvoir, c'est la guerre, et c'est le succès militaire qui sera la condition de la perpétuité de son pouvoir.

2. Guillaume est alors âgé de vingt-deux ans. Nous avons des renseignements sur sa personne et sur son caractère par les ambassadeurs (Temple, d'Avaux), par les *Mémoires* de Gourville et par Burnet, qui fut son chapelain.

Il avait une santé faible ; ses cheveux étaient noirs (quand il en avait encore...). Il était petit, ses lèvres étaient minces, l'ensemble de sa physionomie n'inspirait pas la sympathie. Il ne s'intéressait à rien qu'à la chasse. Il déclara, un jour, à Burnet qu'il n'aimait pas les affaires et qu'il n'accomplissait sa tâche que par devoir. Il était triste et morose. Dans la mesure où il s'intéressait à quelque chose, il s'intéressait à l'armée ; mais la marine ne le préoccupait pas, par opposition à la province de Hollande. Il était dissimulé, tout naturellement, car ce n'était pas une nature forte ; de plus, dès l'enfance, il s'est trouvé dans une situation faussée à l'égard de la Hollande : il désirait reprendre les pouvoirs qu'avait eus son père, et il n'osait avouer cette ambition. Plus tard encore, il fut obligé de dissimuler dans ses relations avec l'Angleterre : il ne voulait pas se brouiller avec Jacques II, il dut négocier une coalition entre des puissances qui n'avaient rien de commun. Il savait beaucoup de langues : le français, l'allemand, l'anglais ; il comprenait l'espagnol et l'italien. — En fin de compte, ce ne fut pas un homme exceptionnel ; mais il se trouva placé dans des circonstances exceptionnelles, qui l'obligèrent à faire plus que son tempérament ne comportait.

3. Evidemment, sa carrière a été essentiellement dominée par les circonstances extérieures : en particulier, par sa lutte contre Louis XIV ; incidemment, par sa conduite comme roi d'Angleterre. Il appartenait par sa mère à la famille des Stuarts, puis il fut le mari de l'héritière du trône anglais. A cause de cela, il resta très dépendant des conditions où se trouvait l'Angleterre, sa conduite présentait toujours une très grande instabilité. Dans sa vie, tout dépendait des actes de Louis XIV ou bien de Charles II et de Jacques. C'était un homme qui n'avait pas en lui-même le motif de ses actes.

D'autre part, il n'avait pas de force propre. Pour arriver à grouper autour de lui les forces nécessaires, il était obligé de tenir compte des sentiments et même des caprices des autres et de prévoir toujours l'impression que produiraient ses actes. Toute sa carrière fut dominée par les événements extérieurs.

II

LA GUERRE AVEC LA FRANCE (1672-1678).

Ce sont précisément les événements de la politique générale qui nous expliquent les oscillations de la fortune de Guillaume pendant la guerre avec la France. Si cette période nous paraît complexe, c'est que la situation intérieure dépend du sort des armes hollandaises à l'extérieur.

1. Au début, la situation du prince d'Orange est assez difficile. Les Provinces-Unies sont envahies : après le passage du Rhin (12 juin 1672), l'armée française se trouve en plein cœur du pays de Hollande ; elle occupe trois provinces (Gueldre, Over-Yssel, Utrecht), elle est maîtresse du Betaw. Les villes hollandaises n'attendaient qu'une « semonce » pour se rendre. Quatre soldats furent maîtres pendant quelque temps de Muyden, centre des écluses du Zuyderzée, dont on ignorait l'importance. A Amsterdam, le conseil de la ville discuta si l'on ne se rendrait pas immédiatement pour adoucir les exigences du vainqueur. La panique était générale : les plus riches bourgeois songeaient à mettre à la voile, avec leurs trésors, vers le Cap ou Batavia. Sur mer, à la suite de la bataille indécise de Solebay, le grand Ruyter avait peine à empêcher le débarquement de l'ennemi. C'était un effondrement complet de la République.

Jean de Witt adressa à Louis XIV des propositions de paix désespérées. Tous les pays de *généralité* seraient cédés au roi, c'est-à-dire Maëstricht et les places de la Meuse, Berg-op-Zoom, Bréda, Bois-le-Duc, avec tout le Brabant hollandais ; une indemnité de six millions serait payée pour les frais de la guerre. Louis XIV aurait dû signer sur-le-champ ; mais il croyait les Hollandais à bout de forces : il exigea d'eux la cession de tout le Betaw, une écrasante indemnité de 25 millions, le rétablissement du catholicisme sur le pied d'égalité avec le protestantisme, enfin l'envoi, chaque année, d'une ambassade solennelle qui viendrait lui rendre grâce « d'avoir laissé aux Provinces-Unies l'indépendance que les rois ses prédécesseurs leur avaient fait acquérir ».

Les Hollandais répondirent à ce défi par le soulèvement national que nous avons raconté. Les frères de Witt furent assassinés, Guillaume d'Orange fut élevé au stathoudérat. Au duc de Buckingham qui lui disait : « Ne voyez-vous pas que votre pays est perdu » ? il répondit : « Il y a un sûr moyen de ne pas voir sa perte, c'est de mourir sur sa dernière digue ». Le 4 août 1672, il décida l'inondation de la Hollande.

A cette situation extérieure très critique correspond, à l'intérieur, une situation très difficile. Les prédicateurs essaient de remuer la foule en faveur du prince d'Orange : le peuple et la « canaille » sont pour lui ; mais les bourgeois, les « honnêtes gens », sont avec de Witt. Cependant, après la mort du Grand Pensionnaire, il se produit un très important changement de personnel. Le nouveau Pensionnaire, Gaspard Fagel, après avoir été un des amis de Jean de Witt et un des promoteurs de l'Édit perpétuel, était devenu l'agent de Guillaume : il avait mis au service du stathouder toute l'influence dont il disposait. En outre, Guillaume avait fait changer les stathouders dans les provinces et aussi les conseils de ville. Mais le nouveau personnel finit par prendre des sentiments conformes à sa situation. Cette fournée d'Orangistes commence à faire opposition à Guillaume : ce sont les hommes de Guillaume qui l'obligeront à faire la paix.

2. L'année 1673 et surtout l'année 1674 marquent un revirement. La fortune du prince d'Orange se relève. Il cherche partout des ennemis à opposer au roi. Il a bientôt avec lui presque toute l'Europe : l'empereur Léopold, qui regrette le traité de partage de 1668, le Grand Electeur, même les ducs de Brunswick et de Hesse, anciens adhérents de l'alliance du Rhin, le roi de Danemark, le roi d'Espagne. C'est la *Grande Alliance de la Haye* (août 1673).

Louis XIV, alors, abandonna à Hollande, trop éloignée et difficile à garder, et décida de se dédommager sur les possessions espagnoles, plus à sa portée. Luxembourg fit d'Utrecht en France une retraite justement célèbre. Ce pendant la coalition préparait une triple invasion de la France : au Sud, l'Espagne se proposait de reconquérir le Roussillon ; — au Nord, Guillaume, avec 80.000 Espagnols et Hollandais, s'avancerait sur la Somme ; — à l'Est, toutes les forces germaniques pénétreraient en Alsace. Le danger pour la France était grand, surtout au Nord et à l'Est.

Immédiatement et comme par un contre-coup naturel, le crédit du prince d'Orange se releva à l'intérieur. Dès la fin d'août 1672, il avait réclamé le droit de nommer les régents des villes, c'est-à-dire de remplir de ses créatures tous les conseils municipaux. Le même jour, il s'était fait donner la libre disposition des charges militaires jusqu'au grade de colonel. — Le 23 janvier 1674, sur la proposition de Fagel, les députés de Hollande proposèrent de conférer à Guillaume le stathoudérat héréditaire ; cette mesure fut adoptée et ratifiée, le 29 avril, par les Etats généraux. — Une autre question montra jusqu'à quel point le crédit du prince d'Orange était rétabli. Il s'agissait de régler la situation

des trois provinces reconquises (Utrecht, Gueldre, Over-Yssel). Les uns soutenaient que ces trois provinces ne devaient plus faire partie de la confédération, car le lien qui les unissait à elle était rompu ; les autres affirmaient qu'il fallait, tout au plus, procéder à une réadmission. Le prince d'Orange, partisan de la seconde thèse, se fit conférer le droit de réorganiser complètement ces provinces. Dans Utrecht, il renvoya les magistrats du parti oligarchique, se fit nommer stathouder et obtint bientôt le stathouderat héréditaire. Dans la Gueldre, il se passa un fait encore plus intéressant : les Etats offrirent à Guillaume, en 1675, la souveraineté de leur province. Après avoir institué un referendum, il se vit moralement forcé de la refuser.

III

LE TRAITÉ DE NIMÈGUE ET SES CONSÉQUENCES.

Mais la coalition formée contre la France n'était pas assez forte : elle tendait à se disloquer par le contact des intérêts contraires. Bolingbroke la comparait à la tour de Babel. Le résultat, ce furent les victoires de la France, en Franche-Comté, dans les Pays-Bas, sur le Rhin.

Irritée de ces succès, l'Angleterre pressait de plus en plus son roi de se joindre aux Hollandais ; et Charles II, à bout de résistance, était en fin forcé de subir leur volonté. Le 15 novembre 1677, il donnait en mariage sa nièce Marie, fille aînée du duc d'York, au stathouder. — Cette union, dont les conséquences historiques devaient être considérables, était évidemment le prélude d'une nouvelle volte-face de la politique anglaise. Le 10 janvier 1678, un traité d'alliance était signé entre l'Angleterre et la Hollande.

Mais Louis XIV sut, en versant de l'argent dans le Parlement et la cour, empêcher ce nouvel ennemi de lui causer aucun embarras sérieux. Suivant sa tactique accoutumée, il répondit à cette nouvelle déclaration de guerre par deux nouveaux sièges et deux nouvelles conquêtes : celle de Gand et celle d'Ypres (mars 1678). A chaque campagne nouvelle, les Français s'approchaient ainsi davantage d'Ostende et d'Anvers, ces deux villes que ni les Anglais ni les Hollandais ne voulaient, à aucun prix, voir tomber en leur pouvoir. N'était-il pas nécessaire de faire obstacle à leurs progrès par la paix, puisqu'on ne pouvait y parvenir par la force des armes ? A quoi bon se ruiner pour des alliés dont la faiblesse

et l'incapacité assuraient au roi de France, chaque année, de nouvelles conquêtes ? C'est ainsi que raisonnaient les républicains à La Haye et à Amsterdam ; ils relevaient décidément la tête, encouragés par l'universelle lassitude de ces six ans de guerre. et par les assurances que leur faisait donner Louis XIV que les Provinces-Unies n'auraient pas à se plaindre des conditions de la paix.

Un congrès se tenait à Nimègue depuis 1675 : leur influence y amena la conclusion d'un traité (10 août 1678), d'autant plus facilement que Louis XIV s'y montra, en effet, particulièrement conciliant. Il restituait aux Hollandais Maëstricht, leur accordait la substitution du tarif de 1664 à celui de 1667, et consentait à la même réduction qu'en 1662 du droit de 50 sous par tonneau. Ainsi cette guerre, engagée pour la ruine de la Hollande, la laissait non seulement intacte, mais encore plus forte et plus glorieuse qu'auparavant, et c'était le roi de France qui, en dernier lieu, était obligé de lui faire des concessions.

Le résultat de cette paix fut ce qu'on pouvait prévoir. Œuvre du parti républicain, elle déplaisait à Guillaume, dont le crédit baissait. Furieux, il essaya de la rompre par une indigne perfidie. L'armée française de Luxembourg, sur la foi du traité, ne se tenait plus sur ses gardes ; il l'attaqua à l'improviste à Saint-Denis, près de Mons (14 août 1678). Il connaissait la signature de la paix, il l'avoua lui-même depuis ; il comptait sur une victoire facile : il ne put l'obtenir, même au prix de cette trahison.

La paix avec la Hollande entraînait nécessairement pour la France la paix avec l'Espagne, incapable, à elle seule, de soutenir la lutte aux Pays-Bas. Ce fut elle, comme il était facile de le prévoir, qui paya les frais de cette guerre. Louis XIV garda la Franche-Comté ; il rendit aux Pays-Bas quelques positions avancées : Gand, Oudenarde, Courtrai, Ath, Binch, Charleroi ; mais il se fit céder les territoires encore espagnols qui séparaient les unes des autres ses acquisitions de 1659 et de 1668 : il garda ainsi Aire et Saint-Omer, qui complétaient l'Artois ; Ypres, Cassel, Warwick, Warneton, Poperinghe, Bailleul, dans la Flandre maritime ; Cambrai, Bouchain, Valenciennes et Condé, sur l'Escaut ; Bavay, entre l'Escaut et la Sambre ; Maubeuge, sur la Sambre. La frontière française du Nord prit alors, à peu de chose près, la forme qu'elle a gardée depuis.

Une lettre, écrite en septembre 1678 par d'Avaux, que Louis XIV avait envoyé comme ambassadeur en Hollande, nous montre que la paix fut accueillie par tout le monde avec plaisir. Il y eut des

réjouissances publiques en grand nombre ; mais, précisément, le crédit de Guillaume s'en trouva fort diminué. Un épisode caractéristique se produisit à Amsterdam : les bourgeois reçurent très bien le stathouder, tout en refusant de voter les crédits qu'il demandait et de lever des hommes.

Mais Louis XIV va faire, par ses fautes, le jeu du prince d'Orange. Entre les années 1680 et 1685, il commet fautes sur fautes ; il accumule provocations sur provocations (annexions par les chambres de réunion, bombardement de Gênes, menaces au pape). Personne encore ne bouge en Europe, sauf l'Espagne (affaire de Ratisbonne). Mais voici une faute plus grave : la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685. Elle eut, en Hollande, un retentissement énorme : les Etats votèrent des pensions aux pasteurs français ; les prédicateurs prononcèrent contre Louis XIV des discours enflammés. Enfin les Français semblent en vouloir au commerce hollandais : on défend l'entrée des harengs frais en France. Alors on se tourne de plus en plus vers Guillaume, « pour n'être pas emporté par le torrent ». Or, à ce moment, disparaît le dernier obstacle qui empêchait Guillaume de poursuivre ses succès : la politique française des rois d'Angleterre s'écroule avec la chute de Jacques II (1688). Guillaume d'Orange devient roi d'Angleterre : une période nouvelle commence dans sa vie et dans l'histoire de son pays.

L. V.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE NANCY

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation française.

On lit dans le *Journal d'un Poète*, d'Alfred de Vigny :

« J'aime l'humanité ; j'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme... »

Et un peu plus loin :

« J'aime la majesté des souffrances humaines... »

« Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques ».

Vous expliquerez et commenterez ces lignes en vous appuyant sur les poèmes des *Destinées*, qui ne seraient, d'après l'auteur, que le développement poétique de cette auto-psychologie et de cette profession de foi.

II

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

I. Que pensez-vous du principe que la critique des beautés est féconde, et non celle des défauts ?

II. Qu'est-ce que la tragédie de *Mithridate* doit vraisemblablement à Corneille et à Molière ? Qu'est-ce qu'elle a de purement racinien ?

III. La part de l'art classique et la part de la fantaisie shakespearienne dans *Carmosine*.

Histoire de la littérature française.

I. La versification de Ronsard. En particulier, qu'a-t-il fait pour le sonnet, l'ode, le vers alexandrin ?

II. La querelle des anciens et des modernes au xvii^e siècle.

III. L'histoire dans la poésie au xix^e siècle.

LICENCE HISTORIQUE.

Histoire ancienne.

I. Les réformes de Clisthène ; l'Assemblée du peuple athénien, de Clisthène à la guerre du Péloponèse.

II. La Guerre Sociale dans l'Italie romaine et à Rome ; effets des lois Julia et Plautia-Papiria.

III. Les origines du principat à Rome.

III

UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Dissertation latine.

I. Quid inter hanc qua nunc delectamur eloquentiam atque illam interest quam in *Dialogo de Oratoribus* (22) M. Aper requirit ? « Ego autem oratorem, inquit, sicut locupletem ac lautum patrem familiæ, non eo tantum volo tecto tegi quod imbrem ac ventum arceat, sed etiam quod visum et oculos delectet ; non ea solum instrui suppellectile quæ necessariis usibus sufficiat, sed sit in apparatu ejus et aurum et gemmæ, ut sumere in manus et adspicere sæpius libeat. »

II. Qui fuerint Atheniensium publici mores, quæ virtutes, quæ vitia, si contionanti Demostheni plane confidimus ?

III. « Dulcis et candidus et fusus Herodotus ». Quintilian. I. O. X, 1, 73.

IV

UNIVERSITÉ D'AIX

Histoire de la Littérature latine.

I. Les ouvrages de rhétorique de Cicéron.

II. Quelle est l'idée principale qui a présidé à la composition de l'*Énéide* ?

III. L'Art poétique d'Horace : plan et idées directrices.

LICENCE PHILOSOPHIQUE.

Dissertation philosophique.

I. L'individu et la personne.

II. Commenter et discuter cette formule de Renouvier : « L'adaptation morale a pour but la conformité de la personne humaine et de la société humaine, l'une dans l'autre, et l'une avec l'autre, à l'idéal moral. »

III. Peut-on tirer de la théorie évolutionniste des arguments décisifs en faveur de la croyance au progrès de l'humanité ?

Histoire de la philosophie.

I. D'où vient que le problème de la conciliation de l'un et du multiple a occupé une place si éminente dans la philosophie grecque ? Quelles sont les principales solutions que cette philosophie en a proposées ?

II. Quelle place la psychologie cartésienne occupe-t-elle dans l'ensemble du système ? Quels problèmes spéciaux soulève-t-elle, notamment en logique et en morale ?

III. La chose en soi dans la philosophie de Schopenhauer.

Géographie.

I. Bassin amazonien.

II. Voies d'Europe en Extrême-Orient.

III. Pays picards.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes français du
temps du Premier Empire,

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Delille traducteur.

Ainsi que je vous l'ai annoncé dans ma dernière leçon, nous allons nous occuper aujourd'hui de Delille traducteur. La gloire de traducteur a été la première gloire de Delille, et l'on peut dire que c'est elle qui a établi sa réputation. Pendant une trentaine d'années, Delille a été le traducteur modèle, le traducteur type en quelque sorte, et l'Europe entière l'a considéré comme tel. Les traductions de l'abbé Delille ont été la partie la moins caduque de sa gloire.

De notre temps, on ne le lit pas plus comme traducteur que comme poète original. On a pris l'habitude de tenir Delille pour négligeable comme poète et comme versificateur ; et nous avons vu, par les nombreuses lectures que nous avons faites, que ce jugement défavorable est souvent assez peu mérité ; le poète des *Jardins* et de l'*Imagination* vaut mieux que sa réputation. D'autre part, on a continué à considérer Delille comme un habile traducteur en vers, et, bien qu'on ne lise pas plus aujourd'hui ses traductions que ses poèmes originaux, cette opinion me paraît tout à fait juste.

L'utilité de la traduction en vers est très discutable et a été

très discutée. Il est bien évident d'abord, — et ceci est une vérité presque banale, — qu'une traduction en vers ne saurait être exacte. La chose est encore plus vraie, lorsqu'il s'agit de textes anciens à mettre en vers français. Le « génie » des deux langues est tellement différent, — les langues anciennes étant essentiellement synthétiques, tandis que les modernes sont analytiques, — les tours, les constructions, les associations de mots et d'idées sont tellement particuliers à chaque langue, qu'il est à peu près impossible à une traduction de reproduire dans son intégralité et avec une parfaite exactitude la physionomie de l'original. Cela est vrai *a priori*, et le simple bon sens nous conduit à l'admettre ; en fait, nous ne connaissons pas d'exemple de traduction en vers absolument adéquate.

Une traduction ne peut donc être qu'un à peu près ; mais est-ce à dire que l'on doive proclamer l'inutilité d'une telle œuvre ? Je ne le pense point. La traduction en vers a une double utilité : pour le traducteur et pour le lecteur. Elle est surtout précieuse pour celui qui traduit. La traduction en vers est un exercice excellent : elle apprend à écrire, même en prose, et elle apprend à écrire en vers mieux que quoi que ce soit : il y a là, entre le traducteur et le texte, une lutte terrible, continue, où l'on combat pied à pied, et sans lâcher prise, avec une ténacité qui peut aller jusqu'à une véritable angoisse. Le traducteur, résolu à triompher de toutes les difficultés de son texte, doit être doué d'une force de volonté peu commune. Il faut qu'il ait à sa disposition un vocabulaire riche et varié et d'inépuisables ressources métriques et rythmiques, s'il veut donner une idée de la variété de tours, de mètres, d'harmonies, de son modèle : c'est ce qu'ont remarqué les critiques sagaces vers 1820. Delille n'a eu qu'à se louer des procédés sans cesse renouvelés et des heureuses irrégularités auxquelles il a été contraint d'avoir recours pour rendre tous les effets de l'art virgilien. Il doit à ses traductions d'avoir été un versificateur remarquable de souplesse et d'ingéniosité. — Un des anciens professeurs de la Faculté des Lettres de Paris, M. C. Martha, était, un jour, interrogé sur la supériorité d'intelligence réceptive des étudiants originaires de pays frontières : « Cela n'est pas étonnant, disait-il : *ils sont bilingues* ; ils font des traductions depuis l'âge de quatre ans ! » — La remarque est encore plus vraie, lorsqu'il s'agit de langues mortes, qui exigent un travail plus rude et plus continu d'assimilation, une énergie sans cesse en éveil, et, en quelque sorte, une plus grande flexibilité d'esprit.

La traduction en vers est, je l'avoue, un peu moins utile au lecteur. Cependant elle peut lui procurer d'agréables jouissances, et cela dans deux cas : d'abord, lorsque le lecteur a le texte original dans la mémoire ; la traduction vient alors éveiller dans son esprit des mots et des idées qui y sommeillaient doucement, et une comparaison spontanée, instantanée, s'établit, qui permet de juger sans effort de l'habileté de celui qui traduit. Je prends un exemple : vous connaissez tous le vers par lequel Virgile nous peint la verte et vigoureuse vieillesse de Charon, au sixième chant de l'*Enéide* :

Jam senior, sed cruda deo viridisque senectus.

Ce vers admirable d'énergie ramassée était évidemment impossible à rendre exactement dans les limites d'un alexandrin. Delille s'en tire par un procédé équivalent :

Mais, à sa verte audace, à son œil plein de feu,
On reconnaît d'abord la vieillesse d'un dieu.

Delille a eu besoin de deux vers français pour traduire un vers latin ; mais il faut avouer que la belle allure oratoire de son second vers transporte dans sa traduction une beauté *analogue* à celle du texte original.

La traduction en vers est également utile ou tout au moins agréable au lecteur dans un second cas : lorsque le lecteur fait la comparaison, textes en mains. Le rapprochement est alors plus lâche et plus distendu, et la jouissance éprouvée n'est plus que celle d'un examinateur inquiet, attentif et diligent.

En dehors de ces deux cas, je ne vois pas que la traduction en vers ait une utilité quelconque. Il vaut toujours mieux lire le texte original, lorsqu'on le peut. La traduction n'offre que des avantages scolaires et didactiques, en quelque sorte : elle est toute d'apprentissage et de métier. Mais elle ne met pas en valeur la personnalité du traducteur : à la lecture, un lecteur non prévenu devinera toujours qu'il a affaire à une traduction.

Il n'en est pas moins vrai que l'exercice de la traduction a toujours trouvé de nombreux adeptes parmi les écrivains soucieux d'assouplir leur langue. Jamais on n'a cessé de traduire : même pendant les temps orgueilleux du romantisme, et aussi dans la période qui a suivi, la plupart des poètes n'ont point voulu négliger les ressources variées que leur offrait l'adaptation en vers ou en prose d'écrivains de tous les temps et de tous les pays. — Lamartine a, sans doute, peu traduit :

que ne doit-il point cependant au *Phédon* du divin Platon pour sa pièce célèbre de la *Mort de Socrate* ? — Victor Hugo, dont vous connaissez toute la fierté, s'est cependant beaucoup inspiré lui aussi des œuvres de l'antiquité : de 1830 à 1850 environ, il a traduit Virgile vers par vers, par intermittences, lui empruntant çà et là des vers entiers ; plus tard, il a tout simplement et sournoisement traduit nos vieilles chansons de gestes ; et il a été jusqu'à traduire ses contemporains eux-mêmes, en faisant passer dans ses œuvres ce qui lui paraissait bon à prendre chez eux. — Musset a traduit de l'anglais et de l'italien ; Vigny a traduit l'*Othello* de Shakespeare ; Leconte de Lisle a traduit toute sa vie ; Sully-Prudhomme nous a donné le premier chant de Lucrèce. — Je ne cite que les principaux ; mais cette simple énumération était nécessaire, je crois, avant d'entrer dans l'examen des traductions de Delille, pour leur donner leur sens exact et leur assigner leur vraie place dans la littérature.

Je ne vous parlerai pas de Delille traducteur du *Paradis perdu* de Milton : ma compétence serait vraiment trop faible en cette matière. L'étude de Delille traducteur de Virgile suffira, je pense, à nous faire connaître ce nouvel aspect de son talent.

J'envisagerai d'abord Delille, lorsqu'il traduit des passages techniques ; puis, successivement, les passages descriptifs, narratifs, les dissertations et les expositions d'idées, les morceaux élégiaques et lyriques.

Delille s'est montré adaptateur heureux des passages techniques, si nombreux dans les *Géorgiques* de Virgile. Voici, par exemple, quelques vers sur le défrichage, où Virgile donne en termes excellents de précision une leçon d'agriculture :

*At prius ignotum ferro quam scindimus aequor,
Ventos et varium cœli prœdiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum,
Et quid quaeque ferat regio, et quid quaeque recuset.
Hic segetes, illic veniunt felicius uvae ;
Arborei fetus alibi, atque injussa virescunt
Gramina.*

Ce qui veut dire, en mauvaise prose :

« Mais, avant de livrer au tranchant du fer un sol inconnu, sachons quels vents y règnent ; quelle est, dans les différentes saisons, la température du climat ; comment on y a toujours cultivé ; à quoi le terrain est propre, à quoi il se refuse : ici, les grains viennent plus heureusement ; là, ce sont les vignes ; ailleurs, les arbres fruitiers et les herbages toujours verts sans culture. »

Vous sentez combien tout cela est mal traduit : le *injussa virescunt* est rendu d'une façon bien faible. Mais je ne vous ai lu la traduction en prose que pour vous donner du passage une idée générale. Voici, maintenant, la traduction en vers de Delille :

Toutefois, dans le sein d'une terre inconnue,
Ne va point vainement enfoncer la charrue ;
Observe le climat, connais l'aspect des cieux,
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuse une terre.
Dans ces riches vallons la moisson jaunira ;
Sur ces coteaux rians la grappe noircira :
Ici sont des vergers qu'enrichit la culture ;
Là règne un vert gazon qu'entretient la nature.

Ce simple morceau suffit à vous montrer que Delille traduit avec une précision absolue et une aisance tout à fait remarquable. *Injussa* est cependant assez mal rendu par « entretient » ; la nature n' « entretient » pas le vert gazon, elle le *produit d'elle-même* ; mais le mot « produit » a sans doute paru trop prosaïque à Delille. D'autre part, il ne pouvait mettre non plus des « gazons spontanés » ou des « gazons non commandés », ce qui est le sens littéral de l'expression latine. La difficulté n'était pas commode à tourner.

Je prends, un peu plus loin, le passage où Virgile nous enseigne à construire une aire à battre le blé : c'est une opération très délicate, il faut choisir un terrain qui ne soit ni trop dur ni trop mou... Virgile nous expose toutes les conditions que doit réunir une bonne aire avec cette précision élégante qui fait de lui un maître en poésie :

*Area cum primis ingenti aequanda cylindro,
Et vertenda manu, et creta solidanda tenaci,
Ne subeant herbae, neu pulvere victa fatiscat.
Tum variae illudant pestes : saepe exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit ;
Ant oculis capti fodere cubilia talpae ;
Inventusque cavis bufo, et quae plurima terrae
Monstra ferunt ; populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectae.*

Je lis, d'abord, la traduction en prose : « Un des soins les plus pressants est d'aplanir ton aire avec un très gros cylindre, d'en pétrir la terre avec la main et d'en faire un massif solide, à l'aide d'une craie grasse et glutineuse, de peur que l'herbe n'y perce, ou qu'il ne s'y forme des crevasses dans les temps secs, ou

qu'il ne s'y cache mille vermines dangereuses. Souvent le mulot y établit son nid et ses greniers ; la taupe aveugle y creuse sa demeure ; on trouve logés dans ces cavités et le crapaud et les autres bêtes hideuses que la terre enfante ; souvent un tas de blé considérable devient la proie du charançon et de la fourmi qui craint le besoin pour sa vieillesse. »

Les vers de Virgile, — fort mal traduits dans ce passage, comme vous voyez, — sont pleins à la fois d'exactitude et d'élégance ; le vers sur l'*exiguus mus*, qui construit sous terre sa maison et ses greniers, est charmant. Voyons, maintenant, ce que devient ce morceau chez Delille :

D'abord, qu'un long cylindre également roulé
Aplanisse la terre où tu battras le blé.
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pétrissent,
D'herbes et d'animaux les fentes se remplissent :
Là, l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit ;
Dans son trou tortueux la taupe se tapit ;
Prévoyant les besoins de la triste vieillesse,
La fourmi diligente y butine sans cesse ;
Le charançon dévore un vaste amas de grains ;
Et le mulot remplit ses greniers souterrains.

Delille a interverti l'ordre des vers, et, ne pouvant rendre l'élégance ténue du texte latin, il a introduit dans sa traduction plus de mouvement et de vie grouillante en quelque sorte : c'est un procédé d'équivalence fort légitime. Je n'insiste pas sur les vers « cheville », que vous avez pu noter çà et là au passage. En résumé, malgré quelques faiblesses inévitables, vous voyez que Delille se tire assez adroitement des passages techniques.

Venons aux passages plus spécialement descriptifs. Lisons, par exemple, ce qui a trait à la greffe, dont les détails précis étaient, semble-t-il, assez peu commodes à mettre en vers, même latins ; Virgile s'exprime ainsi, au second chant des *Géorgiques* :

*Nec modus inserere, atque oculos imponere, simplex.
Nam qua se medio trudent de cortice gemmae,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus; huc aliena ex arbore germen
Includunt, udoque docent inolescere libro.
Aut rursum enodes trunci reseantur, et alte
Finditur in solidum cuneis via; deinde feraces
Plantæ immittuntur, nec longum tempus, et ingens,
Exiit ad coelum ramis felicibus arbos,
Miraturque novae frondes, et non sua poma.*

Ces vers sont d'une précision aiguë, d'un relief coupant, et le dernier est très souvent cité : « Enter et écussonner sont deux manières différentes de greffer les arbres. Tantôt, sur le nœud même que forme un bourgeon en voulant sortir de l'écorce, et en tâchant de rompre ses faibles enveloppes, on fait une incision légère, et l'on insère sous l'écorce un bourgeon étranger que la pellicule intérieure nourrira de sa sève ; tantôt l'on coupe un arbre dans un endroit où il n'y ait point de nœud ; on y fait ensuite, avec le ciseau, une fente profonde où l'on introduit des jets d'un tronc plus fertile. L'arbre, bientôt après, pousse dans les airs des rameaux pleins de vigueur, étonné de se voir un nouveau feuillage, et des fruits bien différents des siens. »

Delille traduit d'une façon presque irréprochable :

Cet art a deux secrets dont l'effet est pareil :
 Tantôt, dans l'endroit même où le bourgeon vermeil
 Déjà laisse échapper sa feuille prisonnière,
 On fait avec l'acier une fente légère ;
 Là d'un arbre fertile on insère un bouton,
 De l'arbre qui l'adopte utile nourrisson :
 Tantôt des coins aigus ent'ouvrent avec force
 Un tronc dont aucun nœud ne hérissé l'écorce :
 A ses branches succède un rameau plus heureux.
 Bientôt ce tronc s'élève en arbre vigoureux ;
 Et, se couvrant des fruits d'une race étrangère,
 Admire ces enfants dont il n'est pas le père.

L'adaptation est parfaite en tous points : elle pourrait, en quelque sorte, être superposée à l'original. C'est un petit chef-d'œuvre.

Delille est encore très digne de son modèle dans la description de l'orage au temps des moissons, que Virgile nous donne au livre premier des *Géorgiques* :

*Saepe ego, cum flavis messorum induceret arvis
 Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo,
 Omnia ventorum concurrere praelia vidi,
 Qua gravidam late sequelem ab radicibus imis
 Sub imem expulsam eruerent ; ita turbine nigro
 Ferrel hiems culmumque levem stipulasque volantes.
 Saepe etiam immensum coelo venit agmen aquarum,
 Et foedam glomerant tempestatem imbribus atris
 Collectae ex alto nubes : ruit arduus aether,
 Et pluvia ingenti sata laeta boumque labores
 Diluit ; implentur fossae, et cava flumina crescunt
 Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus aequor.
 Ipse pater, media nimborum in nocte, corusca
 Fulmina molitur dextra ; quo maxima motu
 Terra tremit, fugere ferae, et mortalia corda,*

*Per gentes humilis stravit pavor. Ille flagranti
Aut Athon, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit. Ingeminant austri, et densissimus imber
Nunc nemora ingenti vento, nunc littora plangunt.*

« Plus d'une fois, au moment même que les moissonneurs s'emparaient des plaines dorées, et commençaient à scier les orges déjà mûres, j'ai vu tous les vents déchainés se livrer des combats, et, dans leur fureur, faire voler en l'air les moissons déracinées avec les épis chargés de grains, et élever au loin de noirs tourbillons de paille et de poussière. Souvent aussi, le ciel se couvre d'épais nuages, un orage affreux se prépare; des torrents de pluie fondent sur la terre et noient sous un déluge d'eau de riches moissons, fruit de tant de peines. Tout est inondé; les fossés regorgent, les rivières enflées roulent à grand bruit, et la mer bouillonne avec fureur dans ses abîmes. Du sein des nuages ténébreux, Jupiter lui-même, armé de feux étincelants, fait gronder son tonnerre : la terre tremble; les animaux effrayés ont pris la fuite, et les peuples, frappés de terreur, s'humilient devant le souverain du monde. Ce Dieu, de sa foudre brûlante, réduit en poudre ou le mont Athos, ou le Rhodope, ou les rochers Acrocérauniens. L'orage augmente, la fureur des vents redouble, et les forêts et les rivages retentissent de leur immense choc. »

Cette mauvaise traduction ne peut que vous donner une idée imparfaite du tableau puissant de Virgile : c'est de la peinture grasse, comme disent les peintres; il y a vraiment dans le texte latin des vers lourds comme des nuages accumulés; les expressions sont d'une force presque intraduisible : *ruit arduus aether*, c'est le ciel tout entier et en furie qui se précipite... Cependant, la traduction de Delille ne fait pas mauvaise figure à côté du texte de Virgile :

Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages,
Dans ses flancs ténébreux couvant de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire; et, soudain,
La pluie, à flots pressés, s'échappe de son sein;
Le ciel descend en eaux, et couche sur les plaines
Ces riantes moissons, vains fruits de tant de peines;
Les fossés sont remplis; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés;
Les torrents bondissants précipitent leur onde,
Et des mers en courroux le noir abîme gronde.
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
Le roi des dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne;
Les animaux ont fui; l'homme éperdu frissonne;
L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,

De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
 De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre,
 Et leur sommet brisé vole en éclats fumants :
 Le vent croit, l'air frémit d'horribles sifflements ;
 En torrents redoublés les vastes cieux se fondent ;
 La rive au loin gémit, et les bois lui répondent.

Je reprocherais à Delille d'avoir négligé le « *ego* » du premier vers, qui donne au texte latin un accent si personnel ; mais le morceau a belle allure : c'est un beau passage descriptif, plein d'éclat et de mouvement, où Delille a lutté sinon avec avantage, du moins avec beaucoup de mérite.

Je voudrais vous lire encore le passage fameux, relatif à l'épizootie, qui dévasta les pâturages du Norique. Les vers de Virgile sont d'une richesse incomparable :

*Tempore non alio dicunt regionibus illis
 Quaesitas ad sacra boves Junonis, et uris
 Imparibus ductos alta ad donaria currus.
 Ergo aegre rastris terram rimantur, et ipsis
 Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos
 Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.
 Non lupus insidiis explorat ovilia circum,
 Nec gregibus nocturnus obambulat ; acrior illum
 Cura domat : timidi damae cervice fugaces
 Nunc interque canes et circum tecta vagantur.*

« On dit qu'alors, — ce qui jamais ne s'était vu dans ces contrées, — on chercha vainement des génisses pour les fêtes de Junon et que les chars sacrés y furent conduits au temple par des buffles accouplés au hasard. Il fallait voir alors les malheureux laboureurs fouiller péniblement la terre avec la houe, creuser des sillons avec leurs ongles pour y enfouir leurs grains, s'atteler eux-mêmes au joug pour trainer, de montagne en montagne, leurs chariots gémissants. Le loup ne venait plus épier la brebis au sortir de la bergerie ni rôder la nuit autour des troupeaux : un mal plus cruel que la faim avait dompté sa rage. Le daim timide et le cerf, que tout faisait fuir, errent maintenant au milieu des chiens, autour des habitations. »

Bien entendu, cette faible traduction ne vous présente que le sens très général. Comment rendre la belle harmonie et l'effet puissant de ces mots : *Ergo aegre rastris terram rimantur*,... où presque chaque lettre donne l'impression de l'effort âpre et rude du paysan ? Comment transporter en français, dans toute son intégrité, la beauté de ces vers musicaux et pleins de sens, où chaque mot fait image...

. montesque per altos
Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.

Delille a lutté avec assez de bonheur contre ce texte difficile :

Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
 Préparaient à Junon des offrandes sacrées :
 Pour les conduire au temple on chercha des taureaux ;
 A peine on put trouver deux buffles inégaux.
 On vit des malheureux, pour enfouir les graines,
 Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines,
 Et, roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
 Trainer un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Ce n'est pas tout à fait là le *stridentia plaustra* de Virgile. Le poète latin nous arrête sur les gémissements stridents des chariots ; Delille a choisi un effet équivalent, en terminant son vers par « au sommet des monts ». La difficulté est habilement tournée.

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires ;
 Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières ;
 Le timide chevreuil ne songeait plus à fuir,
 Et le daim si léger s'étonnait de languir.

Ici, Delille introduit une note un peu fausse : « ... Le daim si léger qui s'étonne de languir », voilà qui est un peu trop spirituel, et Virgile n'a point voulu faire d'esprit, même très voilé, dans ce passage empreint de tristesse. Sauf ce petit défaut, qui est bien dans la manière de Delille, l'adaptation n'est pas mauvaise.

En somme, beaucoup de souplesse et d'ingéniosité, une heureuse habileté dans l'emploi des « équivalences », voilà ce que nous avons pu noter chez Delille traducteur de passages théoriques ou descriptifs. Nous étudierons, en terminant, dans notre prochaine leçon, Delille traducteur des vers philosophiques et des vers élégiaques et lyriques de Virgile.

*
 * *

Je m'étais arrêté, dans ma dernière leçon, à mi-chemin de mon étude de l'abbé Delille considéré comme traducteur. Nous avons vu Delille traducteur ingénieux de morceaux techniques ou descriptifs. J'avais dit, imprudemment peut-être, que c'était dans ces deux genres de traduction que Delille était le meilleur. Il nous reste à nous occuper de Delille traducteur de narrations, de récits, de passages philosophiques, oratoires ou lyriques.

Remarquons, d'abord, que Delille n'a jamais traduit de poètes lyriques proprement dits. Non sans un certain sentiment de son talent, il ne s'est attaché qu'aux poètes descriptifs ou épiques, comme Virgile ou Milton. Je vous ai dit, la dernière fois, que Delille traducteur de récits avait à sa disposition des ressources, sinon d'adaptation précise, au moins d'équivalence. Vous vous souvenez que, dans les traductions de passages techniques, le vers français de Delille s'applique et s'adapte assez exactement à l'original, au point de reproduire parfois jusqu'au rythme même du vers latin.

Dans la narration, Delille a souvent recours au système des équivalences, que je viens de vous rappeler. C'est que le génie narratif des anciens et des modernes est bien différent. Les écrivains latins, quand ils racontent, parlent pour parler; ils nous présentent une succession de tableaux nets, rapides et pittoresques. L'écrivain moderne, au contraire, fait le récit, chaînon par chaînon, en quelque sorte; il semble suivre les événements dans leur marche. La narration, chez les anciens, est plutôt picturale; chez les modernes, elle est plutôt oratoire. De là vient l'extrême difficulté éprouvée par le traducteur à décalquer exactement de tels passages. Vous allez facilement vérifier ces observations par un exemple.

Prenons, au livre IV des *Géorgiques*, les vers célèbres, dans lesquels Virgile, par une série de tableaux rapides et d'une élégante brièveté, nous fait assister à la rencontre d'Aristée et de Protée. Vous avez qu'Aristée, ayant perdu toutes ses abeilles par la maladie et par la faim, va surprendre le dieu Protée et lui arrache l'aveu que la colère d'Orphée est l'origine de tous ses malheurs. Le tableau, dans Virgile, est vivement enlevé :

*Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat caelo, et medium sol igneus orbem
Hauserat; arebant herbae, et cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant :
Cum Proteus consueta petens e fluctibus antra
Ibat; eum vasti circum gens humida ponti
Exultans, rorem late dispergit amarum.
Sternunt se somno diversae in litore phocae.
Ipse, velut stabuli custos in montibus olim,
Vesper ubi e pastu vitulos ad tecta reducit,
Auditisque lupos acunt balatibus agni,
Considit scopulo medius, numerumque recenset.*

Voici, pour vous donner le sens général, ce que dit ma mauvaise traduction : « Déjà l'ardent Sirius embrasait les airs des feux dévorants dont il brûle l'Indien dans ses contrées arides ;

déjà, parvenu au plus haut de sa carrière, le soleil lançait des rayons enflammés : l'herbe était languissante et la chaleur faisait bouillir jusqu'au limon des fleurs au fond de leur lit ; quand Protée, sortant du sein des flots, s'avance vers son asile ordinaire. Les humides habitants des eaux bondissent autour de lui et font jaillir au loin l'onde amère. Ces monstres dispersés sur le rivage s'abandonnent bientôt au sommeil. Pour lui, tel qu'on voit sur les montagnes le pasteur vigilant, au moment où l'astre de Vénus rappelle les jeunes taureaux du pâturage, où le bêlement des agneaux réveille la rage des loups affamés, il s'assied au milieu, sur un rocher, pour compter son troupeau. »

Vous le voyez, il y a là trois tableaux : d'abord, midi, peinture de la sécheresse de la nature ; puis Protée s'avancant sur le rivage avec son troupeau maritime ; enfin Protée comptant son troupeau. Ça et là, des vers admirables, bien faits pour désespérer un traducteur :

Auditisque lupos acuunt balatibus agni.

Voici la traduction de Delille :

Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée
Vomissait tous ses feux sur la plaine altérée ;
Déjà l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avait pompé leurs eaux ;
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde,
Protée, en ce moment, quittait le sein de l'onde ;
Il marche...

— « Il marche » rend bien le *ibat* : Delille a fort heureusement traduit le mouvement du vers de Virgile par une répétition qui n'est pas dans le texte latin...

Il marche ; près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers ;
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu sur son rocher compte au loin son troupeau.

Le dernier vers est d'un très bel effet. Vous voyez que Delille sait, au besoin, rendre les beautés rythmiques de son modèle, en donnant à son vers une plénitude toute romantique.

Plus loin, nous nous arrêterons, dans ce même chant des *Géorgiques*, au récit que Protée fait à Aristée de l'histoire d'Orphée. Orphée est descendu aux Enfers et a obtenu de ramener son Eurydice ; mais Proserpine a mis à ce retour, vous le

savez, une cruelle condition : c'est qu'Orphée ne se retournera pas pour regarder son épouse qui marche derrière lui. Les vers admirables de Virgile sont dans toutes les mémoires :

*Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Pone sequens, namque hanc dederat Proserpina legem ;
Cum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.
Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa
Immemor, heu ! victusque animi respexit. Ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Foedera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa, « Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu,
Quis tantus furor ? En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas. »
Dixit, et ex oculis subito, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa, neque illum,
Prensantem nequicquam umbras, et multa volentem
Dicere, praeclerea vidit, nec portitor Orci
Amplius objectam passus transire paludem.*

Ce morceau est la perle des *Géorgiques*. Notez, en même temps, qu'il est le type de l'héroïde, du roman élégiaque en vers, dont on raffolait au dix-huitième siècle. Je lis, d'abord, la traduction en prose : « Echappé de tous les périls, Orphée revenait sur la terre ; Eurydice, rendue à ses vœux, suivait ses pas (ainsi l'avait ordonné Proserpine), quand, tout occupé de son amour, l'imprudent époux oublie un instant la loi fatale, oublie pardonnable sans doute, si l'enfer savait pardonner ! Déjà parvenu aux portes du jour, impatient, hélas ! de revoir sa chère Eurydice, il s'arrête, il se retourne : un seul coup d'œil fait évanouir le fruit de tant de peines. L'impitoyable tyran des ombres rompt tout engagement ; trois fois les étangs de l'Averne retentissent d'un fracas épouvantable. « Qu'as-tu fait, cher Orphée, dit Eurydice ? Quel délire funeste nous a perdus tous deux ? J'entends la mort qui me rappelle cruellement ; le sommeil noie mes yeux appesantis. Adieu : je rentre malgré moi dans l'horreur de la nuit : en vain, mes faibles bras s'étendent encore vers toi, cher Orphée ; hélas ! tu n'as plus d'Eurydice ». En disant ces mots, elle se dérobe à ses regards, comme une légère vapeur qui s'éloigne et s'évanouit... »

Delille orne un peu Virgile ; mais il le traduit, en somme, avec délicatesse et avec mesure :

Enfin il revenait triomphant du trépas :
Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas ;

Proserpine à ce prix couronnait sa tendresse ;
Soudain ce faible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnait !

— Ce dernier vers est merveilleusement traduit : Delille rend très bien en douze syllabes les quinze syllabes de l'original.

Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne... il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait ; un coup d'œil a détruit son bonheur ;
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.

— Je ne voudrais pas blasphémer ; mais je dirai presque que ces deux vers me paraissent plus beaux que les vers correspondants de Virgile. Les deux vers de Delille sont tout à fait dignes de Racine dans *Phèdre*. Ils sont admirablement retentissants et pleins d'un fracas vraiment infernal. La suite est moins bonne.

Eurydice s'écrie : « O destin rigoureux !
Hélas ! Quel Dieu cruel nous a perdus tous deux ?
Quelle fureur ! Voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu ; déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints, et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée ! Eurydice expirante,
En vain, te cherche encor de sa main défaillante ;
L'horrible mort, jetant un voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas ! et loin de toi.

L'intention de Delille est encore ici très louable : il a voulu ne pas laisser échapper le « *non tua, palmas.* » L'équivalence à laquelle il s'est arrêté est un peu faible et ne traduit pas la forte simplicité du texte latin.

Arrivons, maintenant, à Delille traducteur des passages philosophiques de Virgile. Naturellement, c'est dans le sixième livre de l'*Énéide* que nous irons chercher un exemple. Vous savez que, dans un passage de ce chant, Virgile, qui avait profondément étudié la philosophie platonicienne et pythagoricienne, essaie de nous donner une idée vaguement panthéistique du dieu qui pénètre la matière et la fait en quelque sorte frémir et palpiter. C'est le vénérable Anchise qui joue, en la circonstance, le rôle de professeur de philosophie ; et voici comment il s'exprime :

*Principio coelum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunae, Titaniaque astra,*

*Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
 Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
 Inde hominum pecudumque genus, vitaeque volantum,
 Et quae marmoreo fert monstra sub aequore pontus.
 Igneus est ollis vigor et coelestis origo
 Seminibus, quantum non noxia corpora tardant,
 Terrenique hebetant artus, moribundaque membra.
 Hinc metuunt, cupiuntque ; dolent, gaudentque, neque aura
 Dispiciunt, clausae tenebris et carcere caeco.
 Quin et supremo cum lumine vita reliquit,
 Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
 Corporae excedunt pesces ; penitusque necesse est
 Multa diu concreta modis inolescere miris.
 Ergo exercentur poenis, veterumque malorum
 Supplicia expendunt. Aliae panduntur inanes
 Suspensae ad ventos ; aliis sub gurgite vasto
 Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.*

Selon cette théorie, un Dieu infini est donc mêlé à la matière éternelle ; mais les hommes ternissent, en quelque sorte, cette étincelle de Dieu qu'ils portent en eux, et ils doivent, après leur mort, se débarrasser de toute cette crasse, de ce que Victor Hugo, se souvenant d'ailleurs de Virgile, appelle « la vieille rouille du corps ». Les expressions de Virgile sont très énergiques et défient toute traduction : les âmes sont, en quelque sorte, passées à la pierre ponce, *exercentur poenis*. Il faut que chacune soit déga-
 gée entièrement des vices et des souillures épaisses, qu'elle a nécessairement contractés par son union malheureuse avec le corps : d'où les supplices divers que subissent les âmes dans les enfers pour expier les fautes passées. Ce n'est qu'après ce « nettoyage » qu'elles peuvent retourner animer d'autres corps, sans garder aucun souvenir de leur premier passage sur la terre.

La traduction de ce morceau par Delille est assez distinguée. Delille, qui connaît bien Virgile, a senti toute la grandeur de cette poésie et a fait effort pour n'en rien laisser échapper. Mais son français a quelque peu fléchi sous le poids du texte latin :

O mon père, est-il vrai que dans des corps nouveaux,
 De sa prison grossière une fois dégagée,
 L'âme, ce feu si pur, veuille être replongée ?
 Ne lui souvient-il plus de ses longues douleurs ?
 Tout le Léthé peut-il suffire à ses malheurs ?

Delille allonge ici à l'excès... Il nous donne toute une petite élégie pour traduire un seul vers de Virgile, d'une note pessimiste touchante :

Quae lucis miseris tam dira cupido ?

Anchise répond, ainsi aux questions qu'Enée vient de lui adresser :

Mon fils, dit le vieillard, dans leur source profonde
Puisque tu veux sonder ces grands secrets du monde,
Ecoute-moi. D'abord une source de feux,
Comme un fleuve éternel répandue en tous lieux,
De sa flamme invisible échauffant la matière,
Jadis versa la vie à la nature entière,
Alluma le soleil et les astres divers,
Descendit sous les eaux et nagea dans les airs.

— Voilà beaucoup de délayage pour traduire le *spiritus intus alit* !

Chacun de cette flamme obtient une étincelle.
C'est cet esprit divin, cette âme universelle
Qui, d'un souffle de vie animant tous les corps,
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts ;
Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre, et sous l'onde.
De la divinité ce rayon précieux,
En sortant de sa source est pur comme les cieux :
Mais, s'il vient habiter dans des corps périssables,
Alors, dénaturant ses traits méconnaissables,
Le terrestre séjour le tient emprisonné,
Alors des passions le souffle empoisonné
Corrompt sa pure essence ; alors l'âme flétrie
Atteste son exil et dément sa patrie :
Même quand cet esprit, captif, dégénéré,
A quitté sa prison, du vice invétééré
Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre,
Longtemps il en retient l'empreinte opiniâtre ;
Et, de son corps souffrant éprouvant la langueur,
Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.

— Vous sentez combien tout ce passage est mauvais...

De ces âmes alors commencent les tortures :
Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures,
Les autres s'épurer dans des brasiers ardents,
Et d'autres dans les airs sont les jouets des vents ;
Enfin chacun revient, sans remords et sans vices,
De ces bois innocents savourer les délices.
Mais cet heureux séjour a peu de citoyens :
Il faut, pour être admis aux champs-élyséens,
Qu'achevant mille fois sa briante carrière,
Le soleil à leurs yeux ouvre enfin la barrière...

Cette citation suffit, je pense, à vous donner une idée exacte

de l'infériorité de Delille comme traducteur de passages philosophiques.

Delille réussit un peu mieux dans les passages lyriques ou élégiaques. Ce genre est, si je puis dire, à mi-côte de son talent. Je choisis, pour vous en soumettre un exemple, un morceau célèbre du quatrième livre de l'*Enéide* : les imprécations de Didon contre Enée ; voici, d'abord, le texte de Virgile :

*Huc illuc volvens oculos, totumque pererrat
Luminibus tacitis, et sic accensa profatur :
« Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide ; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanaeque admorunt ubera tigres.
Nam quid dissimulo ? Aut quae me ad majora reservo ?
Num fletu ingemuit nostro ? num lumina flexit ?
Num lacrymas victus dedit, aut miseratus amantem est ?
Quae quibus anteferam ? Jam jam nec maxima Juno,
Nec Saturnius haec oculis pater adspicit aequis.
Nusquam tuta fides : ejectum littore, egentem
Excepi, et regni demens in parte locavi ;
Amisam classem, socios a morte reduxi.
Heu furvis incensa feror ! etc...*

Je vous lis, d'abord, la traduction en prose : « Tandis qu'il parle ainsi, Didon le regarde d'un air indigné : dans un sombre silence, elle roule çà et là des yeux égarés ; enfin sa colère, parvenue au comble, éclate en ces mots : « Perfide, tu n'eus pas une déesse pour mère ni Dardanus pour aïeul. L'affreux Caucase t'engendra dans ses rochers, et tu suças le lait des tigresses d'Hyrcanie. Car pourquoi dissimuler ? Quel plus noir outrage faut-il que j'attende ? A-t-il gémi de ma douleur ? A-t-il tourné les yeux vers moi ? A-t-il laissé tomber quelques larmes ? Et mon amour lui a-t-il inspiré du moins quelque compassion ? Par où commencer au milieu de tant d'horreurs ? Hélas ! Junon même m'abandonne ; Jupiter m'a condamnée. A qui se fier désormais ? Rebut des flots, errant sur le rivage, je l'ai reçu dans sa misère ; insensée, j'ai partagé mon trône avec lui ; je lui ai rendu sa flotte, j'ai arraché ses compagnons à la mort. Ah ! la fureur me transporte... »

Racine s'est souvenu des premiers vers de ce passage, lorsqu'il fait dire à Phèdre, dans sa déclaration d'amour à Hippolyte :

Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux, un moment, pouvaient me regarder.

Delille a traduit tout le morceau avec un certain entrain. Il a

assez bien rendu le demi-lyrisme de Virgile ; car ce sont bien des strophes lyriques qui se succèdent chez le poète de l'*Enéide*, comme on pourrait en relever également dans les passages de ton analogue chez Juvénal :

Non, tu n'es point le fils de la mère d'Amour,
 Au sang de Dardanus tu ne dois point le jour.
 N'impute point aux dieux la naissance d'un traître ;
 D'une race divine un monstre n'a pu naître :
 Moins horrible que toi, le Caucase en fureur
 De ses plus durs rochers fit ton barbare cœur ;
 Et du tigre inhumain la compagne sauvage,
 Cruel ! avec son lait t'a fait sucer sa rage.
 Car, enfin, qui m'arrête ? Après ses durs refus,
 Après tant de mépris, qu'attendrais-je de plus ?
 Auteur de tous mes maux, a-t-il plaint mes alarmes ?
 Ai-je pu de ses yeux arracher quelques larmes ?
 S'est-il laissé fléchir à mes cris douloureux ?
 A-t-il au moins daigné tourner vers moi les yeux ?
 Prosternee à ses pieds, plaintive, suppliante,
 N'a-t-il pas d'un front calme écouté son amante ?
 Le cruel ? Quand pour lui j'ai tout sacrifié,
 M'a-t-il, pour tant d'amour, rendu quelque pitié ?
 Ah ! De ses cruautés quelle est la plus coupable ?
 O de l'hymen trahi vengeresse équitable,
 Junon ! Qu'attends-tu donc ? Ton époux n'est-il plus
 Et la terreur du crime, et l'appui des vertus ?
 Des vertus ! A quel signe, ô dieux ! les reconnaître ?
 A qui se confier, quand Enée est un traître ?
 Sans secours, sans asile, errant de mers en mers,
 Par les flots en courroux jeté dans nos déserts,
 Je l'ai reçu, l'ingrat ! Des fureurs de l'orage
 J'ai sauvé ses sujets, ses vaisseaux du naufrage.
 Je lui donne mon cœur, mon empire, ma main.
 O fureur ! et voilà que ce monstre inhumain
 Ose imputer aux dieux son horrible parjure,
 Me parle et d'Apollon, et d'oracle, et d'augure !
 Pour presser son départ, l'ambassadeur des dieux
 Est descendu vers lui de la voûte des cieux ;
 Dignes soins, en effet, de ces maîtres du monde !
 En effet, sa grandeur trouble leur paix profonde ! »

Vous voyez que les couplets de Delille ne manquent pas d'aisance : c'est que les morceaux lyriques de l'*Enéide* se prêtent plus facilement à la paraphrase que les morceaux descriptifs de *Géorgiques*.

Lisons, encore plus loin, si vous voulez, les dernières imprécations que lance Didon avant de monter sur le bûcher. Les vers de Virgile sont pleins de mouvement et d'impétuosité :

. *Proh Jupiter. ibit*
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis !
Non arma expedient, totaque ex urbe sequentur,
Diripientque rates alii navalibus ? Ille
Ferte citi flammæ, date vela, impellite remos.
Quid loquor, aut ubi sum ? Quæ mentem insania mutat ?
Infelix Dido ! nunc te facta impia tangunt.
Tum decuit, quum sceptrâ dabas. — En dextra fidesque !
Quem secum patrios aiunt portare Penatis !
Quem subiisse humeris confectum ætate parentem !...

Il y a, dans tout ce passage, je ne sais quelle flamme violente et sombre, qui éclate à la simple lecture du texte. La traduction de Delille n'est pas mauvaise ; elle ne manque ni d'éclat ni de puissance :

. « O dieux ! quoi ! ce parjure,
 Quoi ! ce lâche étranger aura trahi mes feux,
 Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux !
 Il fuit, et mes sujets ne s'arment pas encore !
 Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre !
 Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux :
 Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux !...

— Le *ferte citi flammæ, date vela, impellite remos* n'est pas mal rendu : le mouvement du texte latin est conservé dans la traduction.

Que dis-je, où suis-je ? hélas ! et quel transport m'égare ?
 Malheureuse Didon, tu le hais, le barbare :
 Il fallait le haïr quand ce monstre imposteur
 Vint partager ton trône et séduire ton cœur.
 Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
 Ce fils qui se courba noblement sous son père,
 Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses dieux !
 Ah ! ciel ! lorsque l'ingrat s'échappait de ces lieux,
 Ne pouvais-je saisir, déchirer le parjure,
 Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
 Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main
 Lui faire de son fils un horrible festin ?
 Mais le danger devait arrêter ma furie...
 Le danger ! en est-il alors qu'on hait la vie ?

Le passage, vous le voyez, est assez ingénieusement enlevé ; Delille a réussi à conserver jusqu'au mouvement, qui faisait la beauté du texte original.

En somme, et pour nous résumer, nous dirons que Delille est un traducteur de premier ordre dans les passages techniques ; il est remarquable dans les passages descriptifs ; encore heureux dans les passages narratifs ; il faiblit dans l'expression des idées

philosophiques, et il réussit quelquefois, mais pas toujours, dans les morceaux lyriques ou élégiaques.

A la fin de ces leçons sur Delille, il ne me reste plus, en guise de conclusion, qu'à vous répéter ce que je vous disais en commençant : c'est que Delille est surtout un *traducteur*. Il excelle à transposer les idées et même les formes de la pensée antique. Ce qui lui manque, c'est un fonds de pensée qui soit bien à lui. Durant toute sa carrière, son rôle a été d'adapter et de traduire : il a traduit Buffon en vers dans l'*Homme des Champs* ; il a adapté et imité La Bruyère dans son poème de l'*Imagination*.

On peut très justement lui appliquer cette phrase de M^{me} de Staël : « Moi, disait-elle, j'ai besoin d'un premier mot ». Delille a besoin, lui aussi, de s'appuyer sur un texte qui lui sert de point de départ, et qu'il complète et enjolive grâce à son imagination aimable, mais de second ordre. C'est encore de la traduction développée, de l'amplification.

La génération qui a suivi celle de Delille n'a pas vu ses nombreux défauts. Le poète semblait pourtant avoir pris un malin plaisir à les lui signaler dans ces vers du quatrième livre de l'*Homme des Champs* :

Mais loin ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux !
Inspides rimeurs, n'avez-vous pas encore
Épuisé, dites-moi, tous les parfums de Flore ?
Entendrai-je toujours les bonds de vos troupeaux ?
Faut-il toujours dormir au bruit de vos ruisseaux ?
Zéphir n'est-il point las de caresser la rose,
De ses jeunes boutons depuis longtemps éclore ?
Et l'écho de vos vers ne peut-il une fois
Laisser dormir en paix les échos de nos bois ?
Peut-on être si pauvre en chantant la nature ?...

On jurerait que Delille a songé à lui, en écrivant ces vers où il se moque des poètes qui mettent en vers n'importe quoi. Delille répond bien à cette description du poète toujours prêt à épuiser une matière déjà traitée avant lui. Rivarol disait de lui avec raison : « Delille, c'est un rossignol qui a reçu son cerveau en gosier ». Entendez : « Delille est un virtuose ». En effet, le propre de la virtuosité, c'est une extrême facilité à aborder et à développer tous les sujets. Il y a là un danger que Delille n'a pas su éviter. En tout cas, il a réussi à faire preuve d'une étonnante ingéniosité : on peut dire que, André Chénier mis à part, Delille est le plus grand virtuose en vers que l'on ait vu depuis le début du dix-huitième siècle.

En cela, Delille est, au moins en partie, un précurseur du romantisme. Les romantiques, ingrats envers tous ceux qu'ils remplaçaient, ont passé, sans le reconnaître, pour tout ce qui est « forme », par les mêmes chemins que Delille. Ils ont cherché, comme lui, l'abondance et l'éclat des combinaisons verbales. Certains d'entre eux ne sont, comme l'a dit Sainte-Beuve, que des « Delilles flamboyants », amoureux seulement de couleurs plus criardes. — Delille reste donc une date très importante dans l'histoire, sinon de la poésie, du moins de la versification française.

A. C.

N. B. — La fin du cours sera publiée en novembre prochain.

Démosthène.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le procès de l'Ambassade : la défense d'Eschine.

(Fin).

Vient ensuite un développement curieux par une idée de détail qu'il contient et par la forme dans laquelle Eschine l'exprime. Il déclare que la politique qui convient aux démocraties est la poétique pacifique, et il reproche à Démosthène de ne pas vouloir se rendre compte de cette vérité. Or, dans les arguments historiques qu'il invoque, se trouve un long passage qu'on rencontre *textuellement* dans un discours antérieur de l'orateur Andocide (1). Andocide vivait une cinquantaine d'années avant Eschine, et il soutenait justement, dans une de ses harangues, que la paix doit être l'objectif de tous les citoyens démocrates : un défenseur de la démocratie ne peut rien faire de mieux pour elle que de lui éviter la guerre.

Voici le morceau reproduit par Eschine :

« Athènes, victorieuse des Perses, était comblée de gloire après la bataille de Salamine ; et, malgré ses murs tombés sous les coups des Barbares, *la paix dont elle jouissait avec Lacédémone maintint chez elle le gouvernement démocratique.* Soulevés ensuite par quelques brouillons qui nous armèrent contre les Lacédémoniens, après bien des maux faits et soufferts, nous concûmes une trêve pour cinquante ans, grâce à l'intervention du fils de Miltiade, de Cimon, ami de Sparte. Cette trêve ne dura que treize années. Pendant cet intervalle, on nous vit fortifier le Pirée, relever le mur septentrional, ajouter cent trirèmes à notre marine, trois cents hommes à notre cavalerie, acheter trois cents archers Scythes, et consolider notre démocratie. Mais des hommes obscurs, sans noblesse d'âme, sans prudence, se ruèrent sur l'administration, et nous retombâmes dans la guerre occasionnée par

(1) Il s'agit du discours *sur la Paix*, § 5, qu'Andocide prononça en 391.

les Eginètes. Des pertes nombreuses nous firent soupirer après la fin des hostilités. Andocide partit pour la Laconie, avec d'autres négociateurs ; et, bientôt, nous jouîmes pendant trente années *d'une paix qui releva la prospérité du peuple athénien*. Il amassa dans le trésor mille talents (1) en espèces, construisit cent trirèmes nouvelles et des hangars maritimes, recruta douze cents cavaliers et autant d'archers, rebâtit le long mur austral, *et notre démocratie parut inébranlable*. On nous persuada ensuite de prendre Carines contre les Mégariens. Nos campagnes livrées à la dévastation, la perte d'une foule d'avantages, tournèrent nos vœux vers la paix, et nous la conclûmes par l'entremise de Nicias, fils de Nicératos. Pendant cette paix, et grâce à elle, nous versâmes dans le trésor sept mille talents ; nous n'acquîmes pas moins de 300 vaisseaux légers, complètement équipés ; nous levions un tribut annuel qui dépassait douze cents talents ; maîtres de la Chersonèse, de Naxos, de l'Eubée, nous établîmes de nombreuses colonies. Au sein de cette prospérité, nous déclarâmes la guerre à Lacédémone à cause des Argiens, et à leur sollicitation ; et de belliqueuses harangues nous réduisirent enfin à l'occupation ennemie et à la domination des quatre Cents, puis de trente scélérats (2) : cette fois, nous n'avions pas fait la paix, nous nous courbions sous la loi du vainqueur. Grâce à une politique plus sage, le peuple fut ramené de Phylé par Archinos et Thrasybule, ses défenseurs, qui lui firent jurer une amnistie générale, mesure dont la haute prudence attira sur Athènes l'admiration universelle. Alors, parmi le peuple ranimé et fortifié, des hommes inscrits frauduleusement sur des tables civiques attiraient à eux la partie turbulente de la ville, ayant pour politique la guerre, encore la guerre, toujours la guerre ; n'augurant que malheurs pendant la paix ; aiguillonnant par leurs paroles des cœurs généreux et ardents ; inspecteurs militaires et amiraux qui n'avaient jamais manié l'épée ; pères entourés de bâtards, sycophantes couverts d'infamie, précipitaient notre patrie dans les derniers périls. Aujourd'hui encore, ils caressent de leurs adulations le nom de la démocratie, que leurs mœurs outragent ; et ces infracteurs *de la paix, qui est le soutien du gouvernement populaire*, ces auxiliaires de nos ennemis, qui en sont le fléau, se tournent maintenant contre moi... » (3).

(1) Le talent valait soixante mines ou 6.000 drachmes. Un talent équivalait à 5.560 fr. 90 de notre monnaie.

(2) Les invectives contre les Trente, le rappel de leur tyrannie, l'évocation de leurs victimes, étaient choses coutumières aux orateurs attiques.

(3) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 172 sqq.

La ressemblance de ce développement avec le passage du discours d'Andocide dont je parlais tout à l'heure, a été remarquée de bonne heure. Longtemps on en a conclu que la harangue *sur la Paix* était apocryphe, qu'elle était sans doute l'œuvre d'un rhéteur habile, qui avait travaillé sur le morceau d'Eschine comme sur un canevas. Ce qui avait amené les critiques à admettre cette hypothèse, c'était le vague même du prétendu discours d'Andocide. On aurait de la peine à dire, en effet, après l'avoir lu, à propos de quels événements il a été prononcé, et même de quelle paix il y est question. Il ne porte pas sa date. On en avait donc conclu assez naturellement, semblait-il, que le discours *sur la Paix* n'était qu'une composition artificielle d'un auteur de basse époque.

Mais un philologue allemand, M. Blass (1), qui connaît admirablement l'histoire de l'éloquence attique, a pris le contrepied de ce scepticisme à peu près universel. L'argument dont il se sert est ingénieux et fin. Dans le texte que je viens de lire, vous avez peut-être remarqué la phrase suivante :

« Des pertes nombreuses nous firent soupirer après la fin des hostilités. *Andocide partit pour la Laconie, avec d'autres négociateurs*, et bientôt nous jouîmes de la paix. »

Dans cette phrase, la mention d'Andocide, le grand-père de l'orateur, ne s'explique guère de la part d'Eschine : pourquoi le citer, en effet, plutôt que tout autre membre de l'ambassade ? Au contraire, cette mention s'explique de la part du petit-fils : celui-ci se fait gloire du service rendu à la patrie par son aïeul. Eschine, par mégarde, a reproduit le passage tel qu'il le trouvait chez son devancier, sans prendre soin de le corriger.

La conclusion vraisemblable de Blass a, d'ailleurs, été confirmée par les faits. On a retrouvé, il y a quelque temps, un commentaire de Didyme sur Démosthène : or Didyme cite un fragment du rhéteur célèbre Philochoros, où se trouvent exposées les circonstances dans lesquelles Andocide composa son discours, et qui renferme, en outre, des indications précises sur la paix en faveur de laquelle il parla. Cette découverte nous permet de considérer comme assuré ce que Blass laissait entrevoir comme probable.

Eschine a donc emprunté à Andocide tout son développement. C'est là un trait de son caractère ; il prend son bien où il le trouve. Comme, à l'encontre de Démosthène qui était nourri de souvenirs de l'histoire nationale, il n'a qu'une érudition

(1) BLASS, *Attische Beredsamkeit*, Leipzig, 1877 (2^e édit., 1893).

fort maigre, il cherche chez ses devanciers ce qui lui manque.

*
* *

Après ce morceau d'emprunt vient la péroraison. Vous savez comment elle se terminait d'ordinaire dans les plaidoyers attiques : l'orateur faisait un appel à la pitié des juges pour rendre cet appel plus saisissant, les accusés avaient l'habitude de faire comparaître devant le tribunal toute leur parenté, pères, enfants, femmes (1). Il arrivait même quelquefois qu'on invoquait l'appui des habitants du dème, d'amis d'enfance, de stratèges ou d'hommes politiques influents. Tous ces gens-là venaient assister les accusés, parler en leur faveur et adresser aux juges des supplications pathétiques. Les orateurs citaient alors avec complaisance les noms de ceux qui venaient leur prêter appui. De pareils procédés convenaient à l'éloquence d'un rhéteur tel qu'Eschine, et il n'a pas manqué de les employer. Voici un morceau qui peut être considéré comme un modèle du genre :

« Juges, vous voyez devant vous, pour joindre leurs prières aux miennes, mon père qui vous conjure de ne pas lui ravir l'espoir de ses vieux jours ; des frères pour qui la vie perdrait ses charmes, si vous m'arrachiez de leurs bras ; des parents, des alliés, et ces jeunes enfants, insensibles encore à nos périls, mais dignes de pitié dans le malheur qui nous menace. Je vous prie, je vous conjure de vous intéresser à leur avenir, de ne pas les jeter en proie à mes ennemis, à un homme qui est femme par sa lâcheté, par ses cruels ressentiments. J'invoque, j'implore pour mon salut les dieux d'abord, vous ensuite, dont j'attends ma sentence ; vous auprès de qui, guidé par ma seule mémoire, j'ai repoussé chaque imputation. De grâce, sauvez-moi ; ne me sacrifiez pas à un vendeur d'éloquence écrite, à un logographe (2), à un Scythe (3), à un infâme, vous qui êtes pères ou qui portez un vif intérêt à de jeunes frères, vous rappelant que je leur ai laissé, dans la con-

(1) Les poètes comiques avaient raillé quelquefois cet usage (ARISTOPHANE, *Guêpes*, v. 568) qui avait néanmoins persisté.

(2) La profession de *logographe* donnait lieu quelquefois à des compromissions, comme chez nous la profession d'*avocat*. Le mot, par suite, avait pris un sens péjoratif. Cf. ESCHINE, *Ctésiph.*, § 173 ; HYPÉRIDE, *C. Athénogène*.

(3) Eschine a répété cette injure à plusieurs reprises : *Ambass.*, § 78 ; *Ctésiph.*, § 172. Démosthène ne l'a nulle part relevée.

damnation de Timarque, d'ineffaçables exhortations à la vertu (1). Vous tous, enfin, envers qui je fus toujours inoffensif, vivant sans luxe et partageant votre modeste condition ; vous que, seul parmi les orateurs, je n'attaquai jamais dans l'arène politique, je vous demande la conservation d'un citoyen qui a servi l'Etat avec zèle, dans son ambassade, et qui affronte, sans appui, ces clameurs du sycophante, sous lesquelles ont succombé tant d'âmes illustres et guerrières... » (2).

Les dernières lignes de ce morceau sont supérieures à celles qui précèdent : il y a plus de noblesse dans le ton, et moins de ce pathétique de mise en scène qui plaisait tant à Eschine. Ce qui suit est beau encore, sauf quelques lignes où la flatterie aux juges dépasse la mesure, par exemple dans cette phrase, d'un début si fier et d'une conclusion si humiliée :

« Ce n'est pas la mort qui est à craindre ; c'est l'insulte qui vous accompagne dans la mort. N'est-il pas affreux de voir le rire du mépris sur le visage de son ennemi et d'entendre des deux oreilles les injures dont il vous accable ? Et, cependant, j'ai tout affronté ; j'ai livré ma personne à tous les hasards. J'ai grandi parmi vous, j'ai vécu dans votre compagnie. Personne d'entre vous ne peut dire que mon plaisir lui ait coûté quoi que ce soit, ni que mes accusations l'aient fait priver de sa patrie lors des votes qui ont lieu dans les dèmes, ou, comptable d'une charge, l'aient mis en péril » (3).

Après cette tirade, le discours touche à sa fin. Eschine en profite pour frapper un coup décisif : il renouvelle ses injures et ses calomnies contre Démosthène, et il appelle à son aide, à titre d'intercesseurs, Nausiclès, Phocion, l'ancien général désabusé, le citoyen intègre devenu partisan de la paix par pessimisme, et enfin Eubule, le chef de l'opposition à Démosthène (4). L'appel était habile, car Eschine ne pouvait pas trouver de *synégores* plus sympathiques au peuple.

*
**

Et, de fait, leur intervention sauva l'accusé. Vous savez, en effet, quelle fut l'issue du procès. Démosthène, si vous vous le

(1) Eschine, en effet, qui accusait Timarque de mauvaises mœurs, n'avait pas manqué, pour obtenir sa condamnation, de prodiguer des conseils de sagesse.

(2) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 179-181.

(3) ESCHINE, *Ambass.*, §§ 181-182.

(4) Démosthène avait tenté de prévenir l'*intercession* d'Eubule en faveur d'Eschine, en lui rappelant les anciennes luttes qu'il avait eu à soutenir contre lui (*Ambass.*, §§ 290 sqq.)

rappelez, avait réclamé la *mort*, ou tout au moins, l'*atimie*. Au lieu de cela, Eschine fut acquitté, à la faible majorité de trente voix, il est vrai. Ce mince succès ne saurait prouver son innocence.

C'est l'impression dernière que laisse aussi son discours. Il est habile, plein de dignité, d'esprit; les récits qu'il contient sont charmants d'aisance, de netteté, de malice; mais les raisonnements en sont peu solides. Eschine élude, plutôt qu'il ne réfute les arguments de Démosthène; son souci apparent de la chronologie n'est qu'un moyen de se dérober au dilemme embarrassant où l'enfermait son accusateur; ses développements sont d'honnêtes lieux communs, dont le fond est banal ou emprunté. Bref, on sent, dans l'ensemble de sa défense, quelque chose de fuyant et de vague, qui ne dispose pas en sa faveur.

G. C.

N. B. — La fin du cours sera publiée en novembre prochain.

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies.

(1555-1713)

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

Guillaume III, stathouder de Hollande et roi d'Angleterre.

Jusqu'en l'année 1688, Guillaume d'Orange fut, avant tout, le défenseur de la Hollande. Dans sa lutte contre la France, il fut battu par Condé et par Luxembourg. Il dut enfin, au traité de Nimègue, consentir à ce que Louis XIV demeurât l'arbitre de l'Europe. Mais, en 1688, Guillaume devenait roi d'Angleterre : de ce fait, son rôle se trouva singulièrement élargi. Il put réunir contre son ancien adversaire une coalition redoutable. La Hollande prit ainsi, sous sa direction, une importance exceptionnelle, qui devait bientôt l'épuiser. Nous atteignons l'époque où les Provinces-Unies sont à l'apogée de leur puissance et où elles vont bientôt entrer en décadence.

Il nous faut étudier avec quelques détails ce fait essentiel : — 1^o Comment Guillaume, stathouder de Hollande, devint-il roi d'Angleterre ? — 2^o Quelle fut l'histoire de la Hollande pendant le règne de Guillaume III, de 1689 à 1702 ? — 3^o Quelles furent les conséquences de cette histoire jusqu'au traité d'Utrecht, en 1713 ?

I

GUILLAUME DEVIENT ROI D'ANGLETERRE.

Depuis longtemps, Guillaume était populaire en Angleterre, où l'opinion publique s'affolait de la perspective d'un roi papiste, et cette popularité n'avait fait que croître à mesure que Charles II se discréditait et comblait d'honneurs le ministère détesté de la cabale. On songeait que, si Jacques était exclu du trône, le prince

d'Orange, petit-fils de Charles I^{er}, devenait le plus proche héritier de la couronne. — Guillaume, d'ailleurs, entretenait d'actives relations avec Shaftesbury et les leaders du parti libéral.

Au courant de ces menées, Charles crut habile de les contre-carrer, en offrant au stathouder la main de Marie, fille de Jacques. Il garantissait ainsi son frère contre toute revendication de son gendre et, du même coup, donnant à Guillaume une chance de succession absolument légale, il calmait son peuple par la perspective assurée d'une royauté protestante. — Des négociations furent ouvertes en ce sens, à partir de 1674. Elles traînèrent en longueur, car le parti catholique y suscitait des obstacles. Elles aboutirent enfin, grâce aux manœuvres de Danby et à la pression énergique de l'opinion publique : le mariage fut célébré le 25 novembre 1677. Ce fut un rude coup pour Louis XIV, car l'Angleterre était désormais unie à la Hollande.

Mais la paix de Nimègue termina la guerre de Hollande (juillet 1678), au grand désespoir de Guillaume, qui n'avait pu tirer parti de son alliance. De plus, pendant plusieurs années, la position du stathouder demeura singulièrement difficile. Charles II était entré en lutte avec le Parlement au sujet du fameux complot papiste dénoncé par Titus Oates. Un bill d'exclusion, déclarant le frère du roi déchu de tout droit à la couronne, était présenté aux Communes. D'autre part, Shaftesbury appuyait les revendications d'un bâtard du roi, Monmouth. Guillaume, pour préserver les droits de sa femme, n'avait qu'une ressource : adopter la cause du duc d'York. Il essaya de ramener les Communes au roi, mais il échoua dans cette entreprise. Alors Charles revint à la France et signa avec elle un traité secret. Après avoir dissous le Parlement de 1681, il fit un appel éloquent au loyalisme du pays, qui y répondit avec enthousiasme. Il s'ensuivit une réaction formidable en faveur de Charles, et c'est en vain que le stathouder chercha à l'entraîner dans une nouvelle coalition contre la France. Il continua ses négociations avec l'Europe et, le 30 septembre 1681, il faisait signer à La Haye un traité, par lequel la Suède, l'empereur, l'Espagne et les Provinces-Unies s'engageaient à garantir intactes les conditions du traité de Nimègue.

Bientôt Charles II mourut (6 février 1685), laissant son trône à Jacques, dont Guillaume se mit à surveiller la politique avec une anxiété croissante, car une nouvelle guerre avec la France semblait inévitable. Il réussit à conclure la ligue d'Augsbourg (9 juillet 1686) qui réunissait contre la France l'empereur Léopold, le roi d'Espagne, le roi de Suède, les électeurs de Brandebourg, de Bavière, de Saxe, l'électeur palatin, la maison de Brunswick, les

princes souverains d'Allemagne. Mais il apprit que Jacques avait renouvelé le traité secret de son frère avec Louis XIV.

Guillaume envoya alors à Londres un diplomate hollandais fort habile, Dykvelt, qui eut des entrevues avec les principaux *toriers* et les principaux *whigs*. La nation anglaise, d'ailleurs, était mécontente de la politique catholique de Jacques. La naissance inopinée d'un prince de Galles (20 mai 1688) précipita les événements.

Les espérances de Guillaume semblaient ruinées. Mais, presque aussitôt, il reçut une supplique des principaux nobles anglais l'invitant formellement à intervenir en armes pour la restauration des libertés anglaises et la protection du protestantisme. Il accepta. Il réunit une flotte et une armée sous le prétexte de défendre la Hollande contre une flotte anglaise qui, à l'instigation de Louis XIV, se portait alors sur les côtes. Les nobles anglais lui fournirent des subsides et préparèrent un soulèvement en Angleterre. — Averti de ces mouvements, Louis XIV fit déclarer par son ambassadeur, au commencement de septembre 1688, aux Etats généraux, « que le premier coup de canon qui serait tiré par eux contre les Anglais, Sa Majesté le tiendrait pour un acte d'hostilité fait contre ses Etats et qu'elle leur ferait la guerre de toutes ses forces ». Furieux de cette déclaration qui dénonçait son traité secret, Jacques fit désapprouver publiquement cet ultimatum à la fois à Londres et à La Haye.

Cette attitude donna à Guillaume tout le loisir de poursuivre ses préparatifs. Louis XIV se décida à agir énergiquement ; mais, au lieu d'envahir la Hollande, il suivit le conseil de Louvois et entreprit une campagne sur le Rhin, diversion qui permit au prince d'Orange de passer librement en Angleterre. Dès la fin d'octobre, il lançait une proclamation, où il réclamait la réunion d'un Parlement libre. Elle promettait la tolérance aux non-conformistes, la liberté de conscience aux catholiques et déclarait laisser au Parlement le soin de décider de la légitimité du prince de Galles, qui avait été mise en doute, et de régler la succession au trône.

Le 15 novembre, sa flotte, composée de 500 transports et de 54 vaisseaux de guerre, portant son pavillon avec la devise : « Je maintiendrai (la religion protestante et les libertés anglaises) », abordait à Torbay, et, presque aussitôt, son armée (14.000 hommes) arrivait à Exeter. A Londres, la foule armée de bâtons, de sabres et de lances, portant des rubans de couleur orange, parcourait les rues en criant : « Pas de papisme ! » Jacques, que Guillaume laissa exprès s'échapper, se réfugia en France, et, le 28 novembre, Guillaume faisait son entrée à Londres.

Un Parlement se réunit, sous le nom de *Convention*. Les anciens adversaires de Jacques eurent la majorité dans la Chambre des Communes. Mais les seigneurs ne voulaient pas reconnaître au Parlement le droit de déposer un roi. On s'entendit pour admettre que Jacques, en s'enfuyant, avait abdiqué, et que le trône était devenu vacant. L'héritier légitime, fils de Jacques, fut écarté; on fit semblant de croire qu'il n'était pas son fils. L'héritière était la fille aînée de sa première femme, Marie, femme de Guillaume; on proposa de la faire reine. Mais Guillaume déclara qu'il n'était pas disposé à être « l'appariteur de sa femme ». Guillaume et Marie furent reconnus souverains conjoints; Guillaume devait gouverner seul.

On rédigea une déclaration des droits, qui fut lue solennellement, en présence des grands personnages (13 février 1689); elle énumérait les actes reprochés à Jacques et qu'un roi d'Angleterre n'a pas le droit d'accomplir sans le consentement du Parlement, et elle affirmait que « le Parlement doit être tenu souvent ». — Guillaume contresigna volontiers ce bill des droits; car son heureuse expédition d'Angleterre n'était, pour lui, que le prélude d'une alliance de l'Europe contre la France et l'union des marines des deux grands Etats protestants, qui devait lui assurer la prépondérance sur mer.

II

GUILLAUME III ET LA HOLLANDE, DE 1689 à 1702.

Désormais le rôle de la Hollande s'efface devant celui de Guillaume III, devenu roi d'Angleterre. Mais celui-ci prépare et forme la seconde coalition contre le grand roi et groupe sans cesse les ennemis de Louis XIV. Michelet a pu dire avec raison de lui « qu'il n'eut qu'une passion, mais atroce, la haine de la France »; et Macaulay a non moins justement caractérisé sa politique en écrivant : « La monarchie française fut pour lui ce que la République romaine fut pour Hannibal ».

1. Entre la ligue d'Augsbourg et la France, les conflits ne pouvaient longtemps manquer de se produire. L'armée française franchit le Rhin et ravagea le Palatinat. Louis XIV reçut Jacques à Saint-Germain, comme s'il eût toujours été le roi d'Angleterre. Cette provocation irrita si fort le Parlement, que Guillaume en obtint à l'unanimité une déclaration de guerre contre la

France. La Hollande, l'Espagne, l'Autriche, la Savoie, s'allièrent à l'Angleterre. Mais, dans la pratique, cette coalition n'était point aussi formidable qu'elle semblait en théorie. L'Empire se mettait en campagne avec une lenteur désespérante; l'Espagne était épuisée et sans pouvoir; l'Autriche était tout occupée d'une guerre avec la Turquie. En réalité, l'Angleterre et la Hollande seules étaient opposées à Louis XIV.

Le but essentiel de Louis XIV étant de rétablir Jacques II, il résolut de prendre l'offensive du côté de l'Angleterre et de se borner au contraire à la défensive sur ses frontières continentales. La première partie de ce plan devait échouer; la seconde devait réussir, au prix d'efforts épuisants, et sans autre résultat que de conserver les positions déjà conquises. Nous n'avons à nous occuper que de cette seconde partie, qui seule intéresse l'histoire de la Hollande.

Pendant que Guillaume III gagnait la bataille de la Boyne (10 juillet 1690) (1) et conquérait toute l'Irlande, pendant qu'il soumettait l'Ecosse, Louis XIV soutenait sur ses diverses frontières une lutte acharnée. Les coups les plus retentissants furent portés aux Pays-Bas, car c'était là que Louis XIV et Guillaume III se trouvaient en contact. Le maréchal de Luxembourg gagna la bataille de Fleurus (1^{er} juillet 1690) sur le prince de Waldeck. En 1691, Luxembourg eut devant lui un adversaire plus redoutable, Guillaume III lui-même, à qui sa victoire de la Boyne avait permis de quitter son royaume. La campagne se passa néanmoins sans événements retentissants; elle ne fut guère marquée que par la prise de Mons, enlevée par Louis XIV au bout de neuf jours de tranchée ouverte. En 1692, Louis XIV s'empara de Namur; ce fut une brillante opération, pour laquelle Vauban et son digne adversaire, le Hollandais Cohorn, déployèrent l'un et l'autre toutes les ressources de leur talent. La même année, Luxembourg, se gardant négligemment sur de faux rapports qu'il avait reçus des mouvements de l'ennemi, fut attaqué à l'improviste par Guillaume à Steinkerque, le 3 août 1692; mais il sut rétablir le combat à notre avantage. Un an après, la sanglante bataille de Neerwinden (29 juillet 1693) ne fit pas moins honneur à l'héroïsme des troupes françaises; la cavalerie, qui supporta stoïquement, pendant quatre heures, le feu de quatre-vingts pièces de canon, et dont l'intrépidité arracha à Guillaume un cri

(1) En allant reconnaître les positions ennemies, Guillaume III fut légèrement blessé d'un boulet de canon qui l'effleura à l'épaule; sur la fausse nouvelle de sa mort, répandue en Flandre, eut lieu cette explosion, peu digne, de joie populaire, que La Bruyère a racontée.

d'admiration souvent rappelé, — l'infanterie, qui décida du sort de la journée par une vigoureuse charge à la baïonnette, rivalisèrent de gloire. La prise de Charleroi fut le seul résultat de cette victoire. — Après la mort de Luxembourg (4 janvier 1695), Guillaume reprit l'avantage : il enleva Namur malgré une belle défense de Boufflers (1695), et, en 1696, détruisit les magasins de Givet. Les Français firent cependant encore une conquête, celle d'Ath (1697).

Depuis longtemps, Louis XIV désirait la paix. — Guillaume III, veuf depuis 1695 et, depuis lors, plus que jamais en butte aux conspirations des Jacobites, la voulait aussi. Un congrès s'ouvrit à Ryswick (9 mai 1697) ; cinq mois après, la paix sortit de ses travaux (traité de Ryswick, octobre 1697). Louis XIV restitua à l'Espagne plusieurs de ses anciennes ou de ses récentes conquêtes : la Catalogne, Luxembourg, Charleroi, Ath, Mons, Courtrai ; il garda les autres, y compris Strasbourg. A la Hollande il accorda l'abolition du tarif de 1664 et du droit de 50 sous, et l'occupation des places dites de la Barrière ; Guillaume III était reconnu roi d'Angleterre. Les autres conditions n'intéressent pas l'histoire de la Hollande.

2. La certitude de voir s'ouvrir, à bref délai, la succession de la branche espagnole de la maison d'Autriche avait été pour Louis XIV un motif de se montrer extrêmement conciliant, à Ryswick. Dans toutes les négociations relatives à la succession d'Espagne, nous allons retrouver Guillaume III et Louis XIV.

Louis XIV, en effet, pour se réserver une partie de l'héritage, s'adressa à Guillaume III lui-même, le plus acharné et le plus vindicatif de ses ennemis, mais aussi le défenseur le plus opiniâtre de l'équilibre européen. Or, que la France ou que l'Autriche recueillît la succession tout entière, cet équilibre était également détruit : dans le premier cas, la France dominait l'Europe et les mers ; dans le second, on refaisait l'empire de Charles-Quint. L'une et l'autre hypothèse répugnant également à l'Angleterre et à la Hollande, ces deux puissances devaient nécessairement faire bon accueil à celui des prétendants qui offrirait de se contenter d'une partie, enlevant par là à soi-même et à l'autre toute chance de prendre le tout. Tallard, envoyé à La Haye pour traiter cette grande affaire, n'eut donc pas de peine à conclure avec Guillaume III un traité secret de partage (11 octobre 1698), en vertu duquel le grand Dauphin, l'archiduc Charles et le prince de Bavière se partageaient la monarchie espagnole. Après la mort du prince électoral de Bavière (8 février 1699), Louis XIV fit négocier

un nouveau traité de partage, qui fut arrêté en principe avec Guillaume III le 11 juin 1699 et définitivement conclu le 25 mars 1700. Dans toutes ces négociations, le but de Guillaume avait été de contenter les provinces maritimes, qui ne pouvaient supporter de voir un prince français hériter des Pays-Bas espagnols.

Tout cela, d'ailleurs, ne servit à rien par suite du testament de Charles II : le 2 octobre 1700 fut signé cet acte mémorable qui appelait au trône d'Espagne, sous condition expresse de maintenir l'intégrité de la monarchie et de ne jamais la réunir à la couronne de France, le duc d'Anjou ou, à son défaut, le duc de Berry. Le 16 novembre, Louis XIV présentait le duc d'Anjou à toute la cour et à l'ambassadeur espagnol comme roi d'Espagne.

A cette nouvelle, selon le mot de Voltaire, l'Europe « parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise et de l'impuissance ». Guillaume III entra dans une violente colère : il se croyait joué. Mais l'Angleterre et la Hollande étaient dégoûtées de la guerre. Philippe V fut reconnu à Londres (avril 1701) et à La Haye.

3. Mais les fautes de Louis XIV allaient fournir à ses adversaires des armes contre lui, et nous retrouvons Guillaume préparant la résistance contre la France.

Par lettres patentes de décembre 1700, Louis XIV conserva à Philippe V ses droits éventuels à la succession de la couronne de France, — ce qui était absolument contraire à l'esprit et à la lettre du testament. De plus, des garnisons françaises furent introduites dans quelques-unes des villes de la Barrière, et les garnisons hollandaises en furent expulsées (6 février 1701). Enfin, quand Jacques II mourut à Saint-Germain (16 septembre 1701), il consentit à donner à son fils le nom de Jacques III et le titre de roi d'Angleterre.

Guillaume III ressentit très vivement cette injure personnelle. Il rappela son ambassadeur de Paris et ne perdit pas un moment pour organiser la coalition de la manière la plus formidable. Ce fut la grande alliance de La Haye qui, outre l'Angleterre et la Hollande, comprenait l'Autriche, la plupart des princes allemands, l'électeur de Brandebourg et le Danemark.

La formation de cette ligue fut le dernier acte politique de Guillaume III. Malade et épuisé, il succomba le 19 mars 1702, à la suite d'une chute de cheval. Mais son œuvre fut continuée par Marlborough et par Heinsias; pour en apprécier toutes les conséquences, il faut aller jusqu'au traité d'Utrecht, qui constitue le véritable épilogue de cette histoire.

III

LA HOLLANDE PENDANT LA GUERRE DE SUCCESSION
(1702-1713)

Antoine Heinsius fut le digne successeur de Guillaume III et le continuateur de sa politique. Il était né à Delft, le 22 novembre 1641. Sa profonde science juridique et sa réputation d'absolu désintéressement lui valurent d'être élu Grand Pensionnaire. — Il fut envoyé à Paris, en 1678, pour défendre les droits de Guillaume sur la principauté d'Orange, ainsi que les stipulations du traité de Nimègue relatives à cet objet. Le débat prit un caractère de vivacité tel, que Louvois menaça l'ambassadeur de le faire jeter à la Bastille. Cette menace, que Voltaire appelle « un insolent outrage au droit des gens », eut pour conséquence de faire d'Heinsius un ennemi irréconciliable de la France. Il devait lui faire sentir longuement le poids de sa rancune.

Quelques années plus tard, quand Guillaume fut monté sur le trône d'Angleterre, il donna toute sa confiance au Grand Pensionnaire et le chargea de ses intérêts en Hollande. Heinsius, dont l'influence sur les Etats généraux était considérable et qui était un politicien consommé, fut pour le nouveau roi un serviteur aussi habile que dévoué et lui rendit d'immenses services. Plus tard, il s'employa activement à conclure la grande alliance contre Louis XIV et Philippe V, et nous retrouvons son influence, à chaque instant, dans la guerre de la succession d'Espagne.

Du côté des pays-Bas, la guerre commença par un succès pour les Français: le duc de Bourgogne battit les Hollandais à Nimègue (11 juin 1702). Mais, bientôt, la guerre fut reportée dans les Pays-Bas espagnols, où les opérations languirent d'abord à cause des divisions entre Anglais et Hollandais, divisions dont les généraux français ne surent pas profiter.

Mais, en 1706, Marlborough attaqua, à Ramillies, Villeroi, posté dans une position défavorable. Ce fut une victoire complète (23 mai 1706). Les villes des Pays-Bas espagnols tombèrent au pouvoir des alliés, et la guerre se trouva reportée sur notre frontière. A la bataille d'Oudenarde (11 juillet 1708), la mésintelligence des généraux français amena une retraite, qui fut, comme celle de Ramillies, un désastre. Cette fois, la frontière française fut forcée, le territoire envahi, Lille assiégée. Les opérations

n'étaient pas plus heureuses sur les autres frontières et, après le rigoureux hiver de 1709, Louis XIV ne put se dissimuler l'impérieuse nécessité où l'on se trouvait de faire la paix. Il n'avait, d'ailleurs, jamais cessé de la désirer et de négocier sous main avec la Hollande, chez qui, toujours, un parti nombreux souhaitait la fin de la guerre dans l'intérêt du commerce et le maintien de l'équilibre européen.

Louis XIV envoya le président Rouillé tenter en Hollande une négociation que les autres puissances firent rompre. Il en noua encore une nouvelle. Le Grand Pensionnaire exigea la cession des Pays-Bas, de l'Espagne, du Milanais et des Indes. Ces bases furent admises, et Torcy se rendit à La Haye pour traiter au nom de la France. Mais, alors, les prétentions des Hollandais s'accrurent dans des proportions excessives; Louis XIV ne voulut pas se soumettre à des exigences humiliantes, et la guerre recommença.

Après la campagne de Malplaquet (11 septembre 1709), Louis XIV accueillit volontiers les propositions que lui fit Heinsius lui-même, poussé par le parti de la paix, de reprendre les négociations. Des conférences s'ouvrirent à Gertruydenberg en 1710; mais les exigences des alliés dépassèrent encore la mesure des concessions possibles. Louis XIV rappela ses plénipotentiaires. Les Hollandais étaient tombés à leur tour dans la faute qu'avait commise Louis XIV en 1672. Pour avoir voulu abuser de la victoire, ils allaient s'en voir privés.

On connaît les circonstances inattendues qui permirent à la France de se relever. La victoire décisive de Denain (24 juillet 1712) hâta la conclusion des traités d'Utrecht, par lesquels, le 11 avril 1713, l'Angleterre, les Provinces-Unies, le Brandebourg, la Savoie et le Portugal renonçaient à la lutte. Heinsius avait lutté jusqu'au bout. La paix conclue, les Hollandais reprochèrent amèrement au Grand Pensionnaire les dettes énormes que la République avait dû contracter pour continuer la guerre. Il conçut un vif chagrin de la ruine de sa popularité. Il devait mourir à La Haye, le 3 août 1720.

Le traité d'Utrecht, qu'il avait signé, est comme l'épilogue de la politique de Guillaume III : il en marque très nettement toutes les conséquences. D'une part, en effet, l'Angleterre fut certainement, de toutes les puissances européennes, celle qui profita le plus des traités d'Utrecht : tous les agrandissements qu'elle y réalisa ont été la base de sa suprématie maritime pendant le XVIII^e siècle. Mais, d'autre part, la Hollande s'affaiblit de tout ce que l'Angleterre gagna. Prépondérante, au XVII^e siècle, sur les

mers et dans les colonies, elle n'allait plus être, au XVIII^e, que l'humble satellite et, à certains moments, la proie offerte aux coups de l'Angleterre. Ce n'était pas une compensation, c'était peut-être une aggravation, que le droit de tenir garnison dans huit nouvelles places de la Barrière, qui lui fut reconnu par traité du 15 novembre 1715; il n'était pas de son intérêt de devenir puissance continentale, et ce n'était plus de l'ambition française qu'elle avait à se garder. Elle faisait reconnaître le blocus de l'Escaut par les nouveaux maîtres des Pays-Bas, les Habsbourg.

La politique anglaise de Guillaume III avait été funeste à la Hollande. Son grand rôle est terminé, et elle ne sera plus, désormais, « qu'une petite barque dans le sillage d'un grand navire ».

L. V.

N. B. — La fin du cours sera publiée en novembre prochain

ERRATUM

N° 25, du 3 mai 1906, page 373, ligne 13,

lire : « Il eût applaudi... »

au lieu de : « Il applaudit... »

Bibliographie

Original des Pensées de Pascal, *fac-simile du manuscrit* 9202 (fonds français) de la Bibliothèque Nationale, phototypie de Berthaud frères, texte imprimé en regard et notes par Léon Braunschvicg. Paris, Hachette, 1905. Un vol. in-f°.

Dans son remarquable ouvrage sur *Pascal* (Fontemoing, 3^e édition, 1905), M. Giraud s'est efforcé de démontrer que Pascal, pour ainsi dire, est et n'a point cessé d'être « d'actualité ». Il ne prévoyait pas en parlant ainsi — et nul ne prévoyait — que Pascal serait rappelé à l'attention de nos contemporains d'une manière aussi fâcheuse qu'il l'a été récemment. Quoi qu'il en soit des accusations portées par M. Mathieu dans la *Revue de Paris* et quand bien même les faux imputés à l'auteur du *Traité sur le vide* seraient démontrés, notre admiration pour l'auteur des *Pensées* en serait-elle atteinte? Je ne le crois pas, et cet ouvrage immortel n'en garderait pas moins toute sa valeur et toute sa beauté. Aussi M. Braunschvicg et la maison Hachette (qui déjà avaient tant fait, en donnant de l'*Apologie* pascalienne l'édition qu'on peut appeler définitive) ont-ils rendu un inappréciable service aux lettres françaises, en procurant la belle reproduction photographique du manuscrit des *Pensées*. Désormais, ce manuscrit unique fût-il détruit par quelque accident, la perte, pour être fâcheuse, ne serait point irréparable et l'on en aurait du moins une image fidèle. Désormais surtout, les pascalisants auront sous la main et ce texte dont nulle édition ne dispense, et une transcription plus exacte encore que les deux copies jansénistes. Chacun, sans intermédiaire, peut se mettre, pour ainsi dire, face à face avec Pascal, le lire de la lecture la plus directe qu'il se puisse imaginer et en quelque sorte l'entendre en personne. La publication d'un tel *fac-simile* marque une date dans l'histoire des *Pensées*.

*
*
*

RENÉ DUMESNIL, Flaubert, son hérité, son milieu, sa méthode.
Un vol. in-18 de XIII-362 pages. Société française d'Imprimerie, 1905.

C'étaient, jusqu'à présent, les critiques et les historiens de la littérature qui étudiaient les œuvres littéraires. Tout d'abord,

ils ont pris les ouvrages en eux-mêmes, pour les confronter avec les modèles et y vérifier l'application des règles. Puis ils ont compris que la méthode était insuffisante, et ils se sont occupés de l'auteur lui-même, ils ont analysé ses intentions, son talent, ses procédés, reconstitué sa biographie, recherché les événements, les émotions, les passions, qui ont agi sur lui. Mais ils s'arrêtaient là. Voici que les physiologistes viennent à la rescousse et s'appliquent maintenant à faire connaître l'homme physique lui-même. Le livre de M. Dumesnil est un curieux exemple de cette méthode. C'est, en un double sens, une étude médicale sur Flaubert : étude médicale, en ce qu'on y étudie le tempérament et les tares physiologiques de l'auteur ; étude médicale, en ce qu'on y étudie l'influence qu'a exercée sur lui le milieu — de médecins et de malades — où il a passé ses premières années. Sans doute, M. Dumesnil tire un peu à soi et à sa thèse. Que l'hérédité de Flaubert et sa maladie aient exercé sur lui une action profonde, on le peut croire. Que le milieu où il a vécu lui ait suggéré certaines habitudes et certains goûts, l'ait habitué à certains procédés, cela est vraisemblable encore. Mais, après cela, qu'on puisse expliquer la composition, les développements, le style même de ses œuvres par des « influences médicales », voilà qui paraîtra moins sûr. N'importe, c'est au lecteur à rabattre un peu de l'excès de tout système ; mais un système, même inexact, amène du moins à renouveler les sujets, vus d'une façon nouvelle et avec des idées non encore mises en œuvre. La thèse de M. Dumesnil, très bien informée, très bien documentée, nous fait pénétrer plus avant dans la connaissance de Flaubert ; elle éclaire certaines parties de ses ouvrages. C'est un début et un heureux début — puisque la plus visible marque de l'inexpérience de l'auteur est seulement quelque incorrection typographique.

G. MICHAUT.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Grammaire grecque.

- I. — Morphologie de l'accusatif singulier.
- II. — 1° Les verbes dits en $\lambda\omega$, $\nu\omega$, $\rho\omega$; expliquer la formation des thèmes du présent et du parfait ;
2° Principaux emplois du subjonctif ;
3° Règles de l'accentuation dans les substantifs ; exemples pour toutes les positions de l'accent premier ; principales exceptions.
- III. — 1° De l'emploi des cas pour signifier une circonstance de temps ;
2° — L'augment et le redoublement dans les verbes simples et composés.

Histoire du Moyen Age.

- I. — L'Église et l'État sous les Carolingiens.
 - II. — La grande Charte de 1215.
 - III. — Le Midi sous l'administration de Louis IX et d'Alfonse de Poitiers.
-

II

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Histoire moderne.

- I. — Sully.
- II. — Le Languedoc, pendant les règnes de Henri IV et de Louis XIII.
- III. — La Convention depuis le 21 janvier jusqu'au 2 juin 1793.

Table des Matières.

ANNÉE 1905-1906

LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e siècle.

		Date du N ^o .	Pages.	Tome.
Le roman français au XVII ^e siècle :				
—	clefs de l' <i>Astrée</i> . . . A. Lefranc.	23 nov. 05,	65,	I
—	—	14 déc. 05,	212,	I
—	sources de l' <i>Astrée</i> . . . —	14 déc. 05,	215,	I
—	influence de l' <i>Astrée</i> . . . —	21 déc. 05,	241,	I
—	—	28 déc. 05,	289,	I
—	Charles Sorel ; sa vie et son caractère. . . —	28 déc. 05,	292,	I
—	le <i>Berger extrava-</i> <i>gant</i> —	4 janv. 06,	352,	I
—	<i>Francion</i> —	4 janv. 06,	357,	I
—	—	18 janv. 06,	443,	I
—	—	25 janv. 06,	481,	I
—	<i>Polyandre</i> —	25 janv. 06,	484,	I
—	Gombault : <i>Endymion</i> . . . —	25 janv. 06,	486,	I
—	Gomberville : <i>Pole-</i> <i>xandre</i> —	1 févr. 06,	529,	I
—	Desmarets de Saint- Sorlin : <i>Ariane</i> . . . —	1 févr. 06,	533,	I
—	Tristan l'Hermite. . . —	8 févr. 06,	577,	I
—	La Calprenède. . . . —	8 févr. 06,	580,	I
La vie et les ouvrages de Molière :				
—	méthode et esprit du cours —	22 févr. 06,	680,	I
—	critique et érudition moliéresques . . . —	8 mars 06,	776,	I
—	Molière aux XVII ^e et XIX ^e siècles. . . . —	22 mars 06,	60,	II

		Date du N°.	Pages.	Tome.
—	sources de sa biographie.	A. Lefranc.	12 avril 06, 193,	II
—	—	—	19 avril 06, 258,	II
—	sa naissance et ses parents.	—	19 avril 06, 264,	II
—	le quartier des Halles au xvne siècle.	—	26 avril 06, 306,	II
—	la maison des Poque- lin.	—	26 avril 06, 314,	II
—	l'éducation de Molière.	—	10 mai 06, 402,	II
—	le collège de Cler- mont.	—	10 mai 06, 406,	II
—	ses études; Gassendi.	—	24 mai 06, 500,	II
—	Molière et les liber- tins.	—	31 mai 06, 529,	II
—	le théâtre avant Mo- lière.	—	7 juin 06, 581,	II
—	la vocation de Molière.	—	14 juin 06, 627,	II
—	le voyage de Nar- bonne.	—	14 juin 06, 629,	II
—	<i>l'illustre Théâtre</i>	—	14 juin 06, 631,	II
—	les Béjart.	—	21 juin 06, 693,	II
—	les débuts de <i>l'illus- tre Théâtre</i>	—	21 juin 06, 699,	II
Pascal pamphlétaire et Pascal apo- logiste :				
—	Pascal apologiste ; ses premiers disciples.	A. Gazier.	16 nov. 05, 20,	I
—	les <i>Pensées</i> au xviiiè siè- cle	—	30 nov. 05, 106,	I
—	les <i>Pensées</i> au xixe siècle.	—	14 déc. 05, 193,	I
—	essai de reconstitution du plan des <i>Pensées</i>	—	28 déc. 05, 296,	I
—	Pascal apologiste ; con- clusion.	—	11 janv. 06, 395,	I
—	Pascal pamphlétaire; con- clusion.	—	18 janv. 06, 451,	I
Pierre Corneille et le théâtre français :				
—	considérations généra- les.	—	22 févr. 06, 688,	I
—	l'homme et son caractère.	—	8 mars 06, 783,	I
—	ses maîtres.	—	22 mars 06, 70,	II
—	ses prédécesseurs immé- diats.	—	22 mars 06, 72,	II
—	ses débuts : <i>Mélite</i>	—	5 avril 06, 165,	II

		Date du N°.	Pages.	Tome.
—	la <i>Sophonisbe</i> de Mai-			
	ret.	A. Gazier	5 avril 06, 170,	II
—	de <i>Mélite</i> au <i>Cid</i>	—	12 avril 06, 226,	II
—	le <i>Cid</i>	—	26 avril 06, 315,	II
—	<i>Horace</i>	—	17 mai 06, 452,	II
—	<i>Cinna</i>	—	17 mai 06, 457,	II
—	<i>Polyeucte</i>	—	24 mai 06, 518,	II
—	le <i>Menteur</i>	—	31 mai 06, 557,	II
—	la <i>Suite du Menteur</i>	—	31 mai 06, 564,	II
—	<i>Pompée</i>	—	7 juin 06, 615,	II
—	<i>Rodogune</i>	—	7 juin 06, 618,	II
—	au lendemain du <i>Cid</i>	—	3 mai 06, 372,	IF
—	<i>Héraclius</i>	—	14 juin 06, 647,	II
—	Corneille à l'Acadé-			
	mie.	—	14 juin 06, 652,	II
—	Influence de la Fronde.	—	14 juin 06, 656,	II
Corneille : <i>Cinna</i>	G. Deschamps.	16 nov. 05, 36,		I
A Corneille (discours prononcé le				
17 mai 1906).	E. Faguet.	7 juin 06, 577,		II
La semaine de Corneille.	N.-M. Bernardin.	28 juin 06, 752,		II
Molière et Corneille : <i>Psyche</i>	L. Claretie.	8 févr. 06, 606,		I
Racine : <i>Bérénice</i>	L. Lacour.	28 déc. 05, 319,		I
Racine et Boileau ; leur correspon-				
dance	N.-M. Bernardin.	25 janv. 06, 507,		I
—	—	1 févr. 06, 553,		I
—	—	15 févr. 06, 651,		I

XVIII^e siècle.

Les poètes français du temps de la
Révolution :

—	Marie-Joseph Chénier.	E. Faguet.	16 nov. 05, 1,	I
—	—	—	23 nov. 05, 49,	I
—	—	—	30 nov. 05, 97,	I
—	—	—	7 déc. 05, 154,	I
—	—	—	21 déc. 05, 256,	I
—	—	—	4 janv. 06, 337,	I
—	Rouget de l'Isle.	—	18 janv. 06, 433,	I
Beaumarchais : <i>Mariage de Figaro</i>	N.-M. Bernardin.	30 nov. 05, 122,		I

XIX^e siècle.

Les poètes français du temps du pre-
mier Empire :

—	Introduction	E. Faguet.	22 févr. 06, 673,	I
—	Florian ; sa biographie.	—	8 mars 06, 769,	I
—	—	—	22 mars 06, 49,	II

			Date du N ^o .	Pages.	Tome.
—	Florian ; sa biographie.	<i>E. Faguet</i>	5 avril 06,	145,	II
—	—	—	19 avril 06,	241,	II
—	Delille.	—	26 avril 06,	289,	II
—	—	—	10 mai 06,	385,	II
—	—	—	17 mai 06,	433,	II
—	—	—	24 mai 06,	481,	II
—	—	—	31 mai 06,	548,	II
—	—	—	7 juin 06,	602,	II
—	—	—	21 juin 06,	673,	II
—	—	—	5 juil. 06,	769,	II
—	—	—	12 juil. 06,	817,	II
Alexandre Duval, auteur drama-					
tique			<i>G. Allais.</i>	8 févr. 06,	I
Casimir Delavigne : <i>Louis XI.</i>			<i>J. Ernest-Charles.</i>	22 févr. 06,	I
Alphonse Daudet : <i>L'Arlésienne.</i>			<i>P. Morillot.</i>	8 mars 06,	I

LITTÉRATURE LATINE

Les discours judiciaires de Cicéron :

—	l'argumentation.	<i>J. Martha.</i>	23 nov. 05,	56,	I
—	—	—	14 déc. 05,	202,	I
—	l'art de plaire.	—	11 janv. 06,	385,	I
—	l'esprit.	—	25 janv. 06,	498,	I
—	—	—	15 févr. 06,	641,	I
—	l'élocution	—	1 mars 06,	739,	I
—	—	—	15 mars 06,	17,	II

Le droit romain dans l'œuvre de Tertullien.

	<i>P.-J. Labriolle.</i>	29 mars 06,	125,	II
--	-------------------------	-------------	------	----

LITTÉRATURE GRECQUE

Les orateurs attiques ;

—	Thucydide ; sa psychologie	<i>A. Croiset.</i>	16 nov. 05,	12,	I
—	—	—	7 déc. 05,	145,	I
—	Andocide; sa biographie.	—	21 déc. 05,	248,	I
—	— le discours sur la Paix	—	4 janv. 06,	344,	I
—	Lysias; son atticisme.	—	11 janv. 06,	402,	I
—	—	—	25 janv. 06,	488,	I

Démosthène :

—	les partis à Athènes.	—	22 févr. 06,	695,	I
—	Démosthène logographe.	—	8 mars 06,	791,	I
—	plaidoyer contre Andro-				
	tion et Leptine.	—	29 mars 06,	97,	II

		Date du N°.	Pages.	Tome.
—	discours sur les Symmo- ries, pour les Mégalo- politains et sur la li- berté des Rhodiens. . .	<i>A. Croiset.</i>	5 avril 06, 155,	II
—	la première <i>Philippique</i> .	—	26 avril 06, 296,	II
—	—	—	3 mai 06, 355,	II
—	les <i>Olynthiennes</i> . . .	—	10 mai 06, 393,	II
—	plaidoyer contre Midias.	—	17 mai 06, 442,	II
—	—	—	24 mai 06, 490,	II
—	procès de l'Ambassade.	—	31 mai 06, 539,	II
—	—	—	7 juin 06, 591,	II
—	—	—	14 juin 06, 637,	II
—	—	—	21 juin 06, 684,	II
—	—	—	28 juin 06, 733,	II
—	—	—	5 juil. 06, 801,	II
—	—	—	12 juil. 06, 838,	II

PHILOSOPHIE

La psychologie :

—	la synthèse des lois de conscience.	<i>V. Egger.</i>	16 nov. 05, 28,	I
—	le « moi ».	—	7 déc. 05, 164,	I
—	—	—	21 déc. 05, 279,	I
—	—	—	11 janv. 06, 410,	I
—	le « non-moi »	—	1 févr. 06, 537,	I
—	—	—	1 mars 06, 748,	I
—	—	—	15 mars 06, 26,	II
—	—	—	12 avril 06, 201,	II
—	—	—	24 mai 06, 509,	II
—	—	—	3 mai 06, 364,	II

HISTOIRE

Histoire romaine.

Introduction à l'histoire des institu- tions de la République romaine.	<i>J. Zeiller.</i>	15 févr. 06, 659,	I
---	--------------------	-------------------	---

Histoire des Temps modernes.

Histoire générale de la fin du xve siècle à 1789 :

— la Grande-Bretagne de 1558 à 1580.	<i>Ch. Seignobos.</i>	23 nov. 05, 72,	I
---	-----------------------	-----------------	---

— la crise internationale de 1580 à 1598. . .	<i>Ch. Seignobos.</i>	30 nov.	05, 113,	I
— transformation de la France au xvi ^e s. . .	—	7 déc.	05, 172,	I
— les idées au xvi ^e siècle . . .	—	14 déc.	05, 220,	I

Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies :

— de 1555 à 1713 :				
— les Pays-Bas au milieu du xvi ^e siècle.	—	4 janv.	06, 360,	I
— le conflit entre Phi- lippe II et les Pays- Bas.	—	1 févr.	06, 545,	I
— la révolte des Pays-Bas (1571-1585).	—	1 mars	06, 756,	I
— formation des Provin- ces-Unies jusqu'à la trêve de 1609.	—	15 mars	06, 34,	II
— partis et conflits dans les Provinces-Unies (1609-1650).	—	29 mars	06, 105,	II
— les Pays-Bas belges sous l'archiduc	—	19 avril	06, 249,	II
— la guerre de Trente Ans	—	19 avril	06, 255,	II
— Jean de Witt et les Pro- vinces-Unies jusqu'en 1660	—	14 juin	06, 659,	II
— Jean de Witt et les Pro- vinces-Unies de 1660 à 1668.	—	21 juin	06, 705,	II
— Jean de Witt et les Pro- vinces-Unies de 1668 à 1672	—	28 juin	06, 744,	II
— Guillaumed'Orangesta- thouder de Hollande.	—	5 juil.	06, 806.	II
— la guerre avec la France (1672-1688).	—	5 juil.	06, 809,	II
— le traité de Nimègue et ses conséquences.	—	5 juil.	06, 811,	II
— Guillaume III roi d'An- gleterre.	—	12 juil.	06, 844,	II

L'Eglise et l'Etat en France depuis l'Edit de Nantes jusqu'à nos jours :

— introduction	<i>D. du Dezert.</i>	21 déc.	05, 264,	I
— la question protestante, de l'Edit de Nantes à la paix d'Alais.	—	28 déc.	05, 303,	I

		Date du N°.	Pages.	Tome.
—	la Renaissance religieuse sous Louis XIII	<i>D. du Dezert.</i>	4 janv. 06,	368, I
—	la charité au xvii ^e s.	—	18 janv. 06,	458, I
—	la « Compagnie du Très-Saint-Sacrement »	—	8 févr. 06,	586, I
—	le jansénisme.	—	15 févr. 06,	625, I
—	le quietisme	—	1 mars 06,	721, I
—	le roi et l'Eglise.	—	15 mars 06,	1, II
—	préliminaires de la révocation de l'Edit de Nantes	—	22 mars 06,	79, II
—	la révocation de l'Edit de Nantes	—	5 avril 06,	173, II
—	l'Eglise au xviii ^e siècle.	—	12 avril 06,	210, II
—	la fin du Jansénisme.	—	19 avril 06,	267, II
—	l'expulsion des jésuites.	—	10 mai 06,	411, II
—	la question protestante et le rétablissement de l'Edit.	—	17 mai 06,	460, II
—	l'Eglise et les philosophes	—	3 mai 06,	337, II
Histoire de la civilisation musulmane :				
—	Introduction	<i>E. Doutté,</i>	29 mars 06,	113, II

BIBLIOGRAPHIE

Auteurs latins.

Plaute : <i>Mostellaria</i>	<i>H. Bornecque.</i>	7 déc. 05,	184, I
Lucrèce : <i>De Natura Rerum</i>	—	7 déc. 05,	184, I
Cicéron : <i>De Oratore</i>	—	7 déc. 05,	181, I
Virgile : <i>Enéide</i>	—	7 déc. 05,	183, I
Tacite : <i>Annales</i>	—	7 déc. 05,	182, I

Auteurs anglais.

Chaucer : <i>The Clerkes Tale</i>	<i>W. Thomas.</i>	1 févr. 06,	563, I
Sir Philip Sidney : <i>Sonnets</i>	—	1 févr. 06,	564, I
Shakspeare : <i>Romeo and Juliet</i>	—	1 févr. 06,	565, I
Mrs Hutchinson : <i>Memoirs of the Life of Colonel Hutchinson</i>		1 févr. 06,	567, I
Swift : <i>Poetical Works</i>	—	1 févr. 06,	567, I
Sheridan : <i>The Critic</i>	—	1 févr. 06,	568, I
Gilbert White : <i>The Natural History and Antiquities of Selborne</i>	—	1 févr. 06,	569, I

		Date du N°.	Pages.	Tome.
Sydney Smith : <i>Peter Plymley's Letters</i>	W. Thomas.	1 févr. 06,	569,	I
Shelley : <i>Poetical Works</i>	—	1 févr. 06,	570,	I
Hawthorne : <i>The House of the seven Gables</i>	—	1 févr. 06,	572,	I
Matthew Arnold : <i>Dramatic and Early Poems</i>	—	1 févr. 06,	573,	I
J. H. Shorthouse : <i>John Inglesant</i>	—	1 févr. 06,	574,	I

Sujets de devoirs, leçons et compositions. — Soutenances de thèses. — Programmes des cours et des examens. — Listes d'auteurs. — Ouvrages signalés. — Renseignements divers.

A NOS LECTEURS

La *Revue* recommencera à paraître le 15 novembre prochain, et la publication des cours complets de MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Abel Lefranc, Jules Martha, Charles Seignobos, Augustin Gazier, etc., sera achevée dès les premiers numéros.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

